

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1892, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'œuvre ici reproduite *appartient au domaine public.*

S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

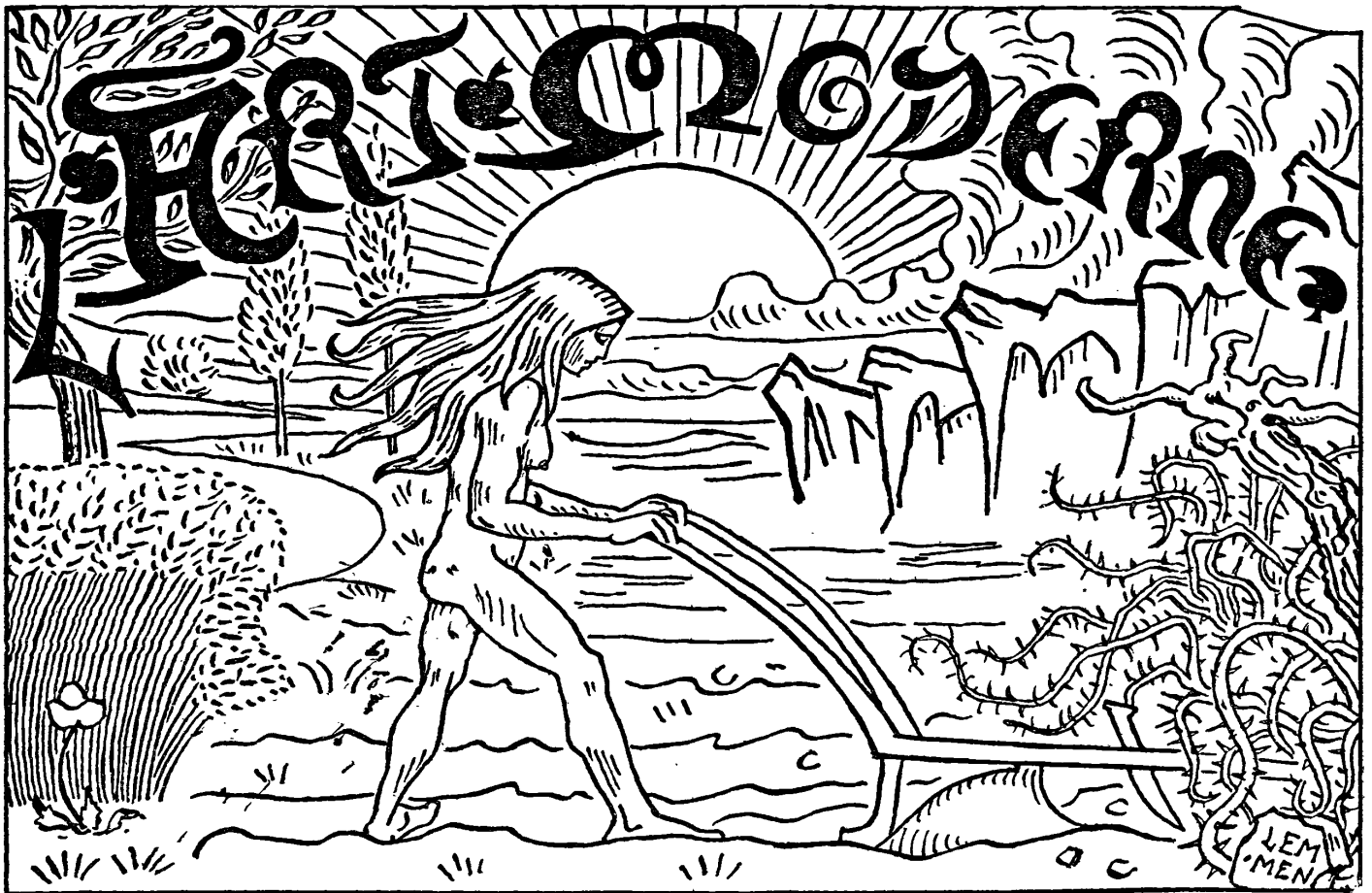
Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

L'ART MODERNE

1892



3 JANVIER 1891

Douzième année

NUMÉRO UN

SOMMAIRE

LES LAURIERS FRIPÉS. — L'EXORCISÉE, par Paul Hervieu. — LOHENGRIN. — LA MUSIQUE BELGE. — LA QUESTION DES MUSÉES. — CORRESPONDANCE. — LA CRITIQUE BELGE. — L'ÉGLISE SAINT-JOSSE. — THÉÂTRE LIBRE. — PUBLICATIONS HACHETTE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

LES LAURIERS FRIPÉS

A cette levée de la jeune école contre les académies, contre les institutions officielles, contre les bonzes d'un journalisme sénile et impuissant, — à ces mépris et à ces saintes colères, dont les témoignages répétés sont en train de culbuter des socles et des monuments qu'on croyait solidement plantés et imprenables, — à cette guerre, enfin, impitoyablement déclarée, par ceux qui ont de la vie et de l'art, aux momies gouvernementales, aux prétentieux fruits secs des vieilles chroniques, à tout le ganachisme, en un mot en *isme* qui désigne net leur école, — d'aucuns se sont étonnés et se sont demandé les causes, si faciles à trouver pourtant, de ces vastes dédains, de ces moqueries ou de ces fureurs.

Maeterlinck, en refusant le prix que lui offrait un jury de médiocres, un fameux jury de distributeurs de miel et de vinaigre, de palmes et de haine, un jury à double

fond, qui s'est ouvert pour montrer un lourd Fafner, soufflant des éloges vénéreux dans la prose d'un rapport: curieusement bigarré, Maeterlinck a indiqué sommairement les causes de ces dédains et de ces colères en quelques lignes bien calmes et bien dignes, dans une lettre à M. Huret :

« Vous me demandez pourquoi j'ai refusé le prix de littérature dramatique qui m'a été décerné par l'Académie de Belgique.

« ... Il faudrait vous dire tout ce que nos aînés ont souffert de la part de ceux qui espèrent aujourd'hui qu'une aumône nous fera oublier le passé. Il faudrait vous dire ce que c'est que l'Académie royale de Belgique. Ce serait bien triste et bien ennuyeux. »

Bien triste! Bien ennuyeux!

D'ailleurs, quels gens ont composé les jurys des concours, ces émanations des académies? Les voici. Vous allez voir à quels personnages on a confié le soin de veiller aux lettres nationales. A des jurisconsultes et à des professeurs, à des conservateurs de bibliothèques ou de musées, à des journalistes haineux. Aucun littérateur! On appelle un seul *homme de lettres*, (vous allez rire), c'est M. Gustave Frédéric, — et un autre, encore : M. Solvay, qui a donc eu, jadis, des intentions académiques.

Mais en général, dans une proportion de neuf sur dix, ces jurés s'y connaissent en littérature et sont aptes à

juger une œuvre *nouvelle* comme un Peau-Rouge qui serait appelé à déguster les choses délicates d'un Café Riche ou un Congolais qu'on inviterait à écouter de la musique religieuse.

La plupart sont des incompetents. Les autres sont des haineux. La cause de la haine? Dès la première bataille, la bataille Hymans-Lemonnier, on l'a devinée : l'auteur de *la Belgique parlementaire* s'imaginait qu'à lui seul revenait le droit de décrire la Belgique pittoresque. Les autres, ses compagnons, étaient les quelques qui croyaient « avoir de la littérature », et cela les gêne qu'on leur démontre qu'ils n'en ont pas du tout. Ils se cramponnent à leurs lauriers flétris, à leurs guenilles académiques, avec le désespoir et la rage de se voir dépossédés de leurs couronnes de pacotille et de se voir arracher les plumes de paon et d'oie dont ils tiraient tant de vanité.

Voici la liste :

CONCOURS QUINQUENNAL DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

Composition du jury.

Période 1863-1867. — MM. Faider, procureur général, de Closset, professeur à l'École militaire, de Monge, professeur à l'Université de Louvain, Fuerison, professeur à l'Université de Gand, Grandganage, académicien, Van Bommel, professeur à l'Université de Bruxelles, Stecher, professeur à l'Université de Liège.

Période 1868-1872. — MM. De Decker, Grandganage, Alvin, Fuerison, de Monge, Stecher, Van Bommel.

Période 1873-1877. — MM. De Decker, de Monge, Fétis, académicien, Fuerison, Siret, académicien, Stappaerts, académicien, Stecher.

Période 1878-1882. — MM. De Decker, de Monge, Fétis, académicien, G. Frédéric, homme de lettres, Pergameni, professeur à l'Université de Bruxelles, Ch. Potvin, académicien, Rivier, jurisconsulte, Stappaerts, académicien.

Période 1883-1887. — MM. De Decker, Discailles, professeur à l'Université de Gand, Fétis, conservateur à la Bibliothèque, Frédéric, Fuerison, Rivier, Le Roy, professeur à l'Université de Liège.

CONCOURS TRIENNAL DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE FRANÇAISE

Composition du jury.

Période 1861-1863. — MM. Mathieu, Fuerison, Bourson.

Période 1864-1866. — MM. Faider, Fuerison, Bourson.

Période 1867-1869. — MM. Bourson, Fuerison, Stecher.

Période 1870-1872. — MM. Bourson, Siret, Stecher.

Période 1873-1875. — MM. Alvin, Bourson, Fétis, Fuerison, Siret

Période 1876-1878. — MM. Alvin, Fétis, Potvin, Frédéric, Delmotte.

Période 1879-1881. — MM. Alvin, Frédéric, Fétis, Louis Hymans, Potvin.

Période 1882-1884. — MM. Bourson, Fétis, de Monge, Siret, Guillaume.

Période 1885-1887. — MM. Fétis, Claes, avoué, de Monge, Frédéric, Solvay.

Période 1888-1890. — MM. Fétis, de Monge, Frédéric, Stecher, Stoumon, directeur de théâtre.

Période 1891-1893. — MM. Fétis, Frédéric, Stecher, de Monge, Stoumon.

Où sont les noms, dans tout cela, qui attirent les sympathies des vrais littérateurs? Quels sont ceux qui ont véritablement encouragé un mouvement d'idées jeunes et vraiment artistes? Avec M. Solvay, M. Pergameni, qui signale, dans son cours à l'Université, la jeune école littéraire belge comme très forte et devant intéresser les étudiants. Mais à part eux, que viennent faire tous ces noms dans l'art? Quelle est cette invasion mi-ignorante, mi-hostile? Que signifie cette bande de professeurs, imbus d'idées anciennes et de traditions, et appelés à juger des écrivains libres et des poètes nouveaux? Certes, avant 1880, il y avait peu de littérateurs. Mais il y avait déjà et Victor Arnould, et Edmond Picard, et Eugène Robert. Et puis André Van Hasselt. Et Victor Jolly? Et Léon Dommantin? Et Wilmart? Et puis Charles De Coster, sur lequel les sinistres officiels on fait un silence infâme, sur lui, le pauvre et grand auteur de *l'Uylenspiegel*. Et Octave Pirmez, pour lequel un ridicule poète de centième ordre, M. Charles Potvin, n'a eu que de la petite moquerie! Et Camille Lemonnier maintenant, célèbre, n'est-ce pas, que n'ont-ils fait, les gens d'académie, pour entraver l'essor de son libre talent, qui venait, à coups formidables, bousculer les idées reçues dans leurs cervelles?

Mais depuis 1880? C'est la même bande qui opère toujours : toujours les Frédéric incrustés, les éternels Fétis, les indéradicables De Decker, les Stecher, les de Monge, les Le Roy, les Fuerison, toute la vieille école belge, les momifiés, les savantasses, les doctrinatères, — au milieu desquels on trouve, comme élément nouveau, un directeur de théâtre et un jurisconsulte suisse!!! Les *Pandectes* et *la Nuit de Noël*!

Le banquet Lemonnier, d'abord, a porté le premier coup à l'institution officielle des jurys. Le refus de Maeterlinck l'achève. C'est fini, maintenant. Ces gens sont discrédités. Ils ont assez, depuis trente ans, démontré leur non-valeur. Ils tombent sous le mépris. Et d'ailleurs, ils le sentent eux-mêmes. Se voyant crouler, ils se défendent et ils insultent, ils insultent au nom du Gouvernement. Nous l'avons déjà signalé. Ils sont désormais suspects de haine. Il faut qu'ils disparaissent.

Nous publierons prochainement la liste des œuvres

couronnées par les jurys et cela démontrera l'inutilité totale de cet engrenage gouvernemental. Qu'on les supprime net! Mais si on n'ose le faire (car en Belgique, ce pays arriéré de vingt ans, tout va lentement, avec des peurs), eh bien! qu'on nomme pour siéger sur ces basanes des gens nouveaux, de vrais lettrés, et qu'on signifie un congé définitif aux conservateurs de bibliothèques et aux rapporteurs enfiellés. Cela s'impose.

L'EXORCISÉE

par PAUL HERVIEU. — Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 1891; in-18, 132 pages.

En amour, ce sont toujours les mêmes questions agitées. Le platonisme, le « droit au but » et les diverses combinaisons possibles entre ces deux extrêmes. Bien avant les *Cours d'amour* et les *Kama Soutra*, on devisait de ces problèmes entre sexes. Raison de plus pour apprécier uniquement l'art, dans l'œuvre de celui qui doit créer de rien, ou de ce que tout le monde connaît — ce qui est bien la même chose.

M. Paul Hervieu ne doit pas gazer, ni faire prendre des vessies pour des lanternes, pour nous mettre *au cœur* du sujet. Il traite de *cela*, et c'est une si personnelle façon de braver les conventions sociales et de rendre bien intéressants ses personnages, que la sympathie est acquise à l'auteur dès les premières pages du livre.

D'intrigue, on peut dire qu'il n'y en a pas, tant elle est secondaire. Une femme est tombée en la possession d'un homme indigne de l'aimer. Sa névrose a ainsi réagi sur sa mentalité qu'elle se croit positivement envoûtée. Son salut, elle ne l'aperçoit que dans l'amour d'un autre homme, l'aimant assez pour comprendre son envoûtement et pouvoir l'exorciser.

Mais, en réalité, le livre n'est qu'une suite de flirts, d'un caractère très français, plein de mondanité élégante et intellectuelle.

M. P. Hervieu a une façon rare d'être spirituel avec des idées. Ces pauvres idées! Elles servent si souvent à de lourdes et pédantes digressions d'un style dit philosophique! Si souvent aussi elles ne sont que l'occasion de faire des *mots*! Sous la plume de l'auteur d'*Exorcisée*, elles deviennent une conversation écrite, et ces idées, aimées pour elles-mêmes, indépendamment de leur forme et de leur vérité, se divisent, se subdivisent, se subtilisent, laissant l'impression de quelque chose de très fin, de très aristocratique, spectacle que se donne un esprit supra-délié de sa manie raisonnante.

Exemple : On commence par une déclaration, ce qui fait dire justement à Laure : « C'est drôle qu'il faille une convention pour inviter à violer toutes les conventions ».

On devise bientôt sur l'éternel féminin, donc sur l'amour. On métaphysique délicieusement sur les causes et les effets de cet aimable sentiment. Voici d'abord la voix d'homme :

« Voyez-vous, l'amour, le vrai amour, le seul amour, sur lequel reposent la confiance et le bonheur de deux vies, n'est, en réalité, en définitive, que de l'habitude. C'est, si vous le voulez, la forme la plus noble, la plus généreuse, la plus intéressante de l'habitude; c'est une sublime manie. Et la force d'un amour sera en raison directe de sa durée, alors qu'un être est devenu l'habitude d'un autre par tous les liens de toute l'âme et de tout le corps. Chaque jour d'amour en commun, par les actes qui s'y succèdent, par les souvenirs dont la veille a

« augmenté ce lendemain, ajoute des fils à l'habitude, serre des nœuds nouveaux. C'est en ce qu'il a d'habituel que l'amour ne peut se passer de son objet, qu'il fournit dans un autre une seconde nature et soumet tous les mouvements, toutes les pensées à un attachement machinal, actif, tranquille; et c'est en ce qu'elles ont de maniaque que certaines amours nous stupéfient à les voir si incorrigibles, si incurables, furieuses et mortelles... »

Et l'on répond, voix de femme :

« Croyez-moi, la question est insoluble entre les deux sexes. — En amour les hommes ont un but, ils connaissent ce but, ils peuvent l'atteindre... et, ce qui est plus, l'avoir atteint... Vous me répondez que les femmes ont un but aussi et que ce but est le même! Et moi je vous dis que non!... A leur idée cela n'est qu'une circonstance. Elles partent avec vous; mais à destination d'au-delà, vers l'inconnu, vers l'indéfinissable, vers l'infini... Chez vous, Messieurs, aimer c'est agir, faire l'amour! Il fallait être bien homme pour créer cette expression!... Chez nous c'est agir et vivre. Nous aimons comme vous et, en plus, comme nous : ainsi, l'on est loin de compte... »

Précèdent et suivent ces passages des digressions, variées à l'infini, de très piquantes scènes, d'osées conversations, puisqu'il s'agit de *ça*. Mais vraiment dans le livre de M. Paul Hervieu on pêche plus en parole qu'en pensée et en action.

Il ne faut pas détourner de la lecture d'un ouvrage en donnant au lecteur d'un simple compte rendu l'illusion qu'il connaît tout ce qu'il y a à savoir du livre et de sa valeur. Raison pour laquelle nous préférons renvoyer à *l'Exorcisée* sans plus tarder.

LOHENGRIN

L'affluence inusitée qu'attirent en ce moment les représentations de *Lohengrin* à la Monnaie démontre une fois de plus (combien de fois nous faudra-t-il le répéter!) que le salut du théâtre est non dans les pièces usées du vieux répertoire que s'obstine à maintenir la direction sur les affiches, mais dans les œuvres artistes et spécialement dans les drames de Wagner. La reprise de *Lohengrin* a été un triomphe. L'enthousiasme était monté à un tel diapason que les spectateurs regardaient de travers, les prunelles chargées de reproche, ceux qui se permettaient de ne pas applaudir. Et l'on a rappelé les chanteurs à plusieurs reprises après chaque acte.

A ne point se montrer trop exigeant, l'ensemble de l'interprétation est bon. Il dépasse certes de beaucoup la moyenne ordinaire des représentations de la Monnaie. Sous la direction nerveuse et précise de M. Flon, l'orchestre a retrouvé ses belles qualités d'ensemble, de justesse et de sonorité d'autrefois. Les chœurs chantent avec entrain, en respectant les nuances, ce qui n'est pas fréquent. N'était une mise en scène puérile, contraire aux élémentaires notions de la vraisemblance (mais parfaitement conforme aux conventions scéniques les plus invétérées), il n'y aurait qu'à se déclarer enchanté des masses.

Venons-en aux solistes. M. Lafarge réalise un admirable Lohengrin. Prestance, taille, noblesse d'attitudes et de démarche, il est certes le Chevalier au cygne rêvé par Wagner. Et si sa voix n'a pas retrouvé tout son éclat, il la manie du moins avec goût et dans tels passages — les « Adieux » notamment — il a causé une réelle émotion. M^{me} de Nuovina ne paraît pas créée pour incarner

la mystique héroïne du maître. Elle n'a ni le physique, ni la voix qui conviennent à ce personnage idéal. Sous la robe blanche d'Elsa de Brabant, elle demeure Esclarmonde. Elle chante en chanteuse d'opéra, sans se douter de la psychologie de l'œuvre qu'elle est appelée à interpréter.

C'est, d'ailleurs, le reproche qu'on peut faire, en général, à la plupart des interprètes de *Lohengrin*, grief assez excusable quand on songe que toute l'éducation artistique de ces chanteurs et de ces chanteuses est faussée par l'art factice encore en honneur au théâtre, et que pour se préparer aux drames de Wagner, ces artistes chantent tous les soirs *Robert le Diable* et *les Huguenots*. Un seul y échappe : M. Seguin, qui a composé un très beau Telramund, sombre et tragique. Le rôle, un peu haut pour sa voix, ne lui a pas toutefois donné l'occasion de se faire valoir avec autant d'autorité que dans *les Maîtres Chanteurs* et la *Valkyrie*.

Ortrude c'est M^{lle} Wolf, et l'on n'a pas été peu surpris de voir la dugazon d'avant-hier aborder ce rôle difficile, si peu fait, semble-t-il, pour ses moyens.

M^{lle} Wolf a diverses qualités qui l'on fait traverser victorieusement l'épreuve : excellente musicienne, sincèrement éprise de son art, elle a une voix bien timbrée et d'une grande étendue qui la sert à souhait. Malgré son visage de madone et sa jeunesse, M^{lle} Wolf a réussi, dans une certaine mesure, à donner au rôle de la farouche Frisonne le caractère voulu. Elle s'est montrée artiste intelligente et le public ne lui a pas marchandé ses applaudissements. En étudiant sa mimique, qui laisse encore à désirer, l'artiste se fera certes une place brillante au théâtre.

M. Dinard, qui personnifie le Roi, et M. Béral, le Héraut, n'ont qu'une idée approximative du parti qu'il y a à tirer de ces deux figures fort intéressantes, bien qu'elles soient de second plan.

LA MUSIQUE BELGE

Correspondance.

Art moderne, cher *Art moderne* qui nous avez fait tant de bon sang cet été pendant cette campagne contre la négligence, la petitesse, l'ignorance, la complaisance routinières, je vous apporte encore de tristes choses à crier aux sourds, du haut du grand balcon d'où vous les regardez.

Savez-vous combien d'œuvres d'auteurs belges les concerts populaires ont fait entendre depuis vingt-sept ans qu'ils existent ? Voici ce que je trouve — si je me trompe, rectifiez : trois œuvres de Raway, trois ou quatre œuvres de Mathieu (qui a dû amener ses choristes de Louvain pour ses œuvres importantes), deux œuvres de Tinel (aussi avec les choristes de Malines), une suite d'orchestre de Blockx, une symphonie de Samuel (presque obligatoire à l'occasion de son anniversaire) — et peut-être çà et là quelques compositions de moindre importance, mises au programme par le choix des virtuoses, comme le dernier récit passionné de Camille Gurickx, par exemple (1).

Dira-t-on, après un concert comme le dernier, qu'il importe de donner d'abord des œuvres plus géniales que celles qui peuvent

(1) La nomenclature de notre correspondant est loin d'être complète, — qu'il vous permette de le lui faire observer. Aux œuvres qu'il cite, il faut ajouter entre autres : *De Oorlog*, *Charlotte Corday* au complet et deux concertos de Peter Benoit ; un *Scherzo* et *La lutte au XVI^e siècle* de J. Van den Eeden ; un fragment de l'*Apollonide* et le *Jet d'eau* de F. Servais ; plusieurs compositions importantes d'Ed. Lassen ; des fragments de la Symphonie de Waelput ; deux

naître en Belgique ? En admettant même, ce qui n'est pas le cas, Dieu merci ! que les œuvres de nos jeunes compositeurs soient aussi insignifiantes que ce qu'on nous a donné dimanche de russe et d'autrichien, — à qui devrait-on donner la préférence ?

Quand je pense aux choses vraiment nationales, exprimant notre vie à nous, les sentiments populaires des Flamands et des Wallons, à tous ces morceaux de notre moi enfouis dans des cartons faute d'une compréhension intelligente qui les en tire, je suis trop triste pour m'indigner en de longues paroles.

Attendrons-nous encore que l'étranger consacre nos artistes en se moquant de nous ? — de nous qui ne les avons pas compris ?

Les nations voisines (sauf peut-être la Suisse qui est encore plus bornée que nous de ce côté) sont fières quand le moindre de leurs enfants a tiré du fond universel une œuvre qui, inconsciemment, porte l'influence du sol, de la race, du milieu, de la vie du pays. — En Belgique, les artistes pour la plupart ont puisé leur inspiration dans cet instinct inconscient qui leur a révélé la forte âme du peuple ; en Belgique, les artistes belges sont presque des inconnus aux concerts populaires.

O dérision !

I. WILL.

LA QUESTION DES MUSÉES

La campagne de « l'Art moderne » contre la Commission des Musées a abouti. A l'une des dernières séances de la Chambre, M. Slिंगeneyer a réclamé une enquête au sujet des faits que nous avons révélés.

M. de Burllet, Ministre de l'intérieur, a répondu en excellents termes à l'honorable député et a annoncé qu'il ferait droit à sa réclamation. Nous reviendrons sur cet incident dans notre prochain numéro et publierons le texte des discours prononcés à cette occasion.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR DE *l'Art moderne*,

On l'a souvent répété, le Musée de sculpture de l'Etat est d'une pauvreté remarquable.

A côté de quelques bonnes œuvres modernes, il s'en trouve de fort médiocres.

Mais ce qui est particulièrement incroyable, c'est qu'il possède à peine quelques exemplaires de la statuaire de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, et que, quant aux œuvres de sculpteurs plus anciens, il ne possède absolument rien.

Il y a eu cependant beaucoup d'artistes remarquables en Belgique. La Commission ne s'en doute probablement pas. C'est pourtant bien à elle qu'incombe la mission de réunir leurs œuvres et non à la Commission du Musée des antiquités qui a dans ses attributions l'art industriel et non les Beaux-arts.

Voici, entre autres, un exemple nouveau de l'indifférence des bonzes de la Commission du Musée de peinture et de sculpture.

On a vendu, il y a quelques jours, en vente publique annoncée par affiches et circulaires, dans la salle Fiévez à Bruxelles, deux charmantes statues de marbre représentant des enfants. Elles étaient attribuées à Duquesnoy. En tous cas, elles étaient vraiment remarquables.

Disputées par un amateur bruxellois, elles ont été adjugées à un marchand de Paris pour la somme dérisoire de 800 francs.

concertos, une *Polonaise* et la *Marche nuptiale* d'Aug. Dupont ; diverses œuvres de Fétis, Gevaert, Hanssens, Vieuxtemps, Etienne Soubre, Huberti, Mertens, Radoux, Riga, Jehin, Colyns, Balthazar-Florence, etc. Enfin, les *Eolides* de César Franck. En ce qui concerne ce dernier, c'est peu, certes, et nous espérons que Joseph Dupont songera à faire entendre d'autres œuvres du maître.

N. D. L. R.

Le Musée aurait dû les acheter. Mais il n'a pas le temps de s'occuper de semblables bagatelles.

Si les objets avaient été présentés par un Mancino quelconque, c'eût été différent.

Il se peut que, dans quelque temps, on les lui offre au prix de 5,000 ou 6,000 francs qu'elles valent, du reste, largement, et qu'il les achète.

Votre dévoué,
L.

Extrait du catalogue des livres, antiquités et tableaux délaissés par feu le Rév. M. Kuyt, en son vivant curé du Béguinage et vendus les 24, 25 et 26 novembre derniers :

847. *Portrait d'un personnage à déterminer*. A gauche, dans un coin, armoiries; à droite, la date 1625 et la signature S.-A. BRAY. Excellent portrait d'un maître rare. Grande correction de dessin et beau coloris. Parfait état. B. 0.42 x 0.46.

Le Musée de l'Etat belge ne possède rien de ce maître portraitiste.

CORRESPONDANCE

Bruxelles, 7 décembre 1894.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE *l'Art Moderne*.

Dans l'intéressante étude sur Masolino da Panicale, M. Jules Destrée, décrivant les fresques du baptistère de Castiglione, parle de trois personnages du *Baptême du Christ* dont l'un enlève ses bas, l'autre se déchausse, et le troisième se présente le dos tourné, les bras et la tête encore embarrassés dans la chemise qu'il veut quitter.

Cette description m'a remis en mémoire une sensation d'art intense éprouvée, l'an qui fut, à la National Gallery de Londres; il me reste le souvenir, mais effacé, de personnages se présentant dans des attitudes similaires et traités avec une juste observation de mouvements étonnante.

Le *Baptême de Jésus-Christ* dont je vous parle doit se trouver dans la salle des primitifs italiens, sans nom d'auteur, mais renseigné sous l'appellation vague d'école de *Taddeo Gaddi*.

Qui en sabe? Il y a peut-être là une œuvre inconnue de Masolino da Panicale; en comparant, au moyen de gravures ou de photos, le tableau et la fresque, M. Destrée aura peut-être la chance d'éclaircir l'actuel mystère et de laurer ainsi de quelques feuilles en plus le réaliste artiste du xv^e siècle dont il ravive la gloire en vos colonnes.

Mes salutations très distinguées, je vous prie de les agréer, Monsieur.

A. W.

LA CRITIQUE BELGE

A propos de l'incident De Braekeleer, la doctrinaire et commerçante presse d'Anvers ne décolère pas. Ces spéculateurs, qui n'ont rien fait pour De Braekeleer, dansent maintenant on ne sait quelle ronde provinciale autour de son cercueil en se vantant d'une générosité qui leur manque.

Le *Précurseur*, dans une « chronique locale », cherche à démontrer qu'Anvers a été une mère généreuse pour l'auteur du

Géographe. Mais quand l'Anversois parle d'Art, il y a toujours la jalousie, la méchanceté ou la maladresse qui perce. Tout en ayant l'air d'exalter De Braekeleer, le journaliste du *Précurseur* le ridiculise et lui lance des traits qu'il mêle à des phrases fleuries. Ainsi, en parlant du peintre : « Un de ses grands plaisirs était de dîner copieusement au restaurant. Ce n'est la faute de personne s'il n'a guère produit que pendant dix ans. S'il parlait peu, c'est qu'il avait peu de chose à dire. C'était un *boursofflé*(!!!) »

Pour démontrer que De Braekeleer n'est pas mort pauvre, le gazetier raconte cette anecdote, qui est simplement à l'honneur de la probité artistique du peintre : « Il est probable qu'il connut des moments difficiles, mais de là à dire qu'il n'avait plus même de quoi acheter des couleurs, il y a un abîme. Après le succès du *Géographe*, un riche particulier d'Anvers fit à De Braekeleer une commande de douze mille francs; il s'agissait de décorer quatre panneaux de salle à manger. L'artiste accepta d'abord, puis refusa; sans doute, ce n'était pas précisément son genre, mais quelqu'un qui aurait été talonné par la misère n'aurait pas décliné de la sorte une commande relativement avantageuse. Le grand Meissonier n'était pas si dégoûté que cela, lui, lorsqu'au début de sa carrière, qui fut autrement ingrate, puisque ses parents vivaient dans l'indigence, il peignait des toiles à cinq francs le mètre carré pour l'exportation! »

Malheureusement pour les Anversois, leur indifférence est notée par les phrases suivantes de leur gazetier qui démontrent qu'ils ont laissé, aux prises avec un marchand bruxellois, l'artiste dont la gloire flatte tant aujourd'hui leur vanité de mercantis :

« De tout temps, De Braekeleer avait eu le travail difficile; c'était à peine s'il produisait assez pour remplir le contrat qu'il avait passé avec un marchand de tableaux de Bruxelles, M. Couteau, dont la veuve possède encore une vingtaine de ses toiles. Il est donc injuste d'accuser d'indifférence le grand public, puisque celui-ci n'a jamais eu l'occasion de se familiariser avec l'œuvre du maître. Quant aux artistes, s'il est plus surprenant qu'ils n'aient pas tous unanimement, et dès le début, signalé les qualités transcendantes de De Braekeleer, il serait téméraire, pourtant, de leur reprocher un ostracisme systématique à son égard, et la preuve, c'est qu'il a été surtout méconnu par son propre père qui, très certainement, était de bonne foi. »

L'ÉGLISE SAINT-JOSSE

Vue de la rue de la Loi, pimpante et de joyeux aspect avec son clocher en pierres blanches papillotant au soleil, l'église Saint-Josse exerce une attirance qui ne réserve aux promeneurs curieux d'architecture qu'amère désillusion : de près, en effet, sautent aux yeux la vacuité de la composition générale, l'absence d'étude des profils lourds et mous, le hors d'échelle de l'ornementation et le manque de goût dans le choix des motifs.

Nous ne comprenons pas que l'architecte se soit inspiré des monuments élevés au xvii^e siècle par Franquart et Coeberger, œuvres de pleine décadence et pastiches maladroits des églises du Gesù et de Saint-Ignace à Rome; il y avait mieux à faire et, à défaut d'imitation d'une meilleure période de la Renaissance, nous eussions grandement préféré que l'artiste recherchât des solutions modernisantes, telles que nous les montrent les œuvres de Baltard et de Vandremér en France, de Cuypers en Hollande et de Waterhouse en Angleterre.

Analyserons-nous par le menu les divers éléments de cette façade ? A quoi bon ? Pas n'est besoin d'être fort versé en science architecturale pour apprécier, comme ils le méritent, les frontons des portes aux allures d'épannelage fruste, les vases d'angle de massivité *pompak*, l'immense cartouche totalement dépourvu d'intérêt, que surmonte un ange hydrocéphale, les flambeaux et la croix si piètrement maintenus par de misérables tringles, les cadrans (oubliés par l'architecte !) chevauchant les arcades géminées latérales, etc... Piteux résultat que tout cela et qui ne fait qu'augmenter la collection de monuments ratés de notre pays.

Par bonheur, une sève de rajeunissement sourd de divers côtés avec la génération nouvelle imbue des seuls principes de modernité dans l'Art, et bientôt pourrons-nous saluer la fin de l'ère néfaste des poncifards.

THÉÂTRE LIBRE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

1. M. GEORGES ANCEY, *la Dupe*, en prose. — 2. M. LOUIS MARSOLEAU, *Son petit cœur*, en vers.

1. Pour les cinq actes de *la Dupe*, — quatre personnages seulement et un unique décor : et ce goût de netteté et de concision se manifeste aussi dans le style du dialogue...

Le sujet :

De I^{er} au II^e, Albert épouse Adèle. Elle s'est mariée à contre-cœur. Quelques mois passent et voici que, soudain en ferveur, elle aime, et à jamais, son mari. Celui-ci, qui par définition est un séduisant fêtard (qui sait ? l'Intrépide vide-bouteilles), apparaît malheureusement au spectateur comme une simple brute, une brute inintéressante. Au II^e, il la trompe ; au III^e, la ruine ; au IV^e, la botte : tout cela vraiment sans chic. Mais au V^e, Adèle est seule, — humiliée, mortellement triste, presque pauvre. Arrive Albert. (La Banque l'a congédié dont il allégeait la caisse pour une demoiselle ; il exerce désormais d'indécises industries de rues et de champs de courses.) Il vient, après une longue disparition, quémander quelque argent, et certes il ne pense pas que sa femme puisse lui dédier mieux qu'un vague mépris nuancé d'apitoiement. Sa détresse physique est évidente. Sa détresse morale, il n'a plus la force de la farder, et c'est le même homme que jadis, — vil, mais pas plus que ses frères en humanité : et, lui, rédimé par la propitiatoire souffrance, maintenant. Pour la première fois, il est juste qu'Adèle l'aime. Entre les deux pauvres êtres s'échafaude fragile, timide, un projet de bonheur... Ce cinquième acte émeut comme aux dernières pages de *l'Education*, la rencontre de Dulaurier et de Moreau, et sa beauté se propage aux autres actes et les justifie.

Pour dissuader de trop croire à ces histoires en somme déplorables, M. Ancey, gentiment, les timbre de bouffonneries qui, ce rôle utilitaire rempli, plaisent encore par elles-mêmes, — si gaies ! car elles ne sont point joviales. — M. Antoine fut, ce soir-là, le haut comédien qu'il est parfois, le comédien qui sut incarner Hjalmar Ekdal et Akim.

2. Peut-être le vieil Alexandrin Théâtral aurait-il dû profiter de la mort de de Banville pour réintégrer noblement le silence : il laissait alors le souvenir d'une vie bien remplie, et la reconnaissance de plusieurs eût pèleriné vers son hermitage. Hélas, il ne sait pas — tel Goncourt et Bismarck — se résigner : il est prêt à tous les levers de rideau ; il rédigerait des prospectus ; et

même il en rédige. Très épris de formes poétiques plus jeunes, plus complexes, plus libres, et jaloux de le discréditer tout à fait, M. Antoine le barbouille de rouge et de plâtre, le pousse en scène, et l'incite à niaiser et à grimacer : il y a dans cette politique quelque chose de perfide qu'il faut qu'on blâme.

F. F.

PUBLICATIONS HACHETTE

Une noble figure, M. Emile Templier, l'âme et la tête de la librairie Hachette, pour ses grandes publications d'histoire et de géographie, n'est plus. Mais la tradition de ce ferme et doux esprit survit en l'élan admirable qu'il imprima à ses créations et qui, après lui, leur assure, pour de longues périodes, la plénitude de la gloire et de la vie.

Le Tour du Monde compte à présent 37 ans d'existence : c'est le grand magazine géographique, le recueil et les annales de toutes les découvertes contemporaines. L'un après l'autre, les conquistadores, les Jason découvreurs d'îles y défilèrent dans le faste et l'émerveillement des coins de nature que leurs récits mirent au jour. A travers 400 relations et plus de 18,000 gravures, c'est la Terre qui se révèle à notre curiosité des patries, c'est tout le cosmos connu qui des Atlantiques s'évoque et nous initie à d'absconces et surprenantes humanités.

Les deux volumes actuels nous octroient l'exploration du capitaine Binger dans la partie de l'Afrique qui constitue le Soudan français, les péripéties du voyage de M. Bonvalot et du prince Henri d'Orléans à travers les hauts plateaux mystérieux de l'Asie centrale. M. Fridtjof Nansen nous entraîne aux terres glacées du Groenland, M. Cotteau aux régions de l'Alaska, M. Zeys en cette imprévue oasis de M'Zab dissimulée au cœur des sables sahariens. Enfin, avec M^{me} Chantre, ce sont les séductions de l'Arménie russe qui se « déséxotisent » pour nous et M. S. Vuillier, parmi la multiplicité et l'inédit pittoresque des images, nous visionne une Corse et une Sardaigne nullement banales.

Le Journal de la Jeunesse, comme *le Tour du Monde*, fut une des constantes préoccupations d'Emile Templier. C'est avec émotion que ceux qui approchèrent cet homme charmant, cet admirable réalisateur de pensées et de bonnes œuvres, ont retrouvé, en tête du second tome de l'année 1894, son loyal et souriant visage. Dix-neuf ans déjà ont passé sur les premières semailles de cette bibliothèque encyclopédique ; elle a fructifié depuis en moissons généreuses, conférant abondamment la fleur et le froment intellectuels. Cette fois encore, au cours des deux semestres réunis en volumes, tous les genres y sont manifestés : contes, nouvelles, récits d'aventures et de voyages, fantaisies humoristes, variétés scientifiques, etc. De graves esprits, comme M. Maxime Du Camp, ne dédaignent pas d'y écrire : on lira avec émotion ces attachants récits signés de son nom, *le Commandant Pamplémousse* et *Dette de jeu*.

La librairie Hachette est la maison d'élection des grandes publications ; elle nous figure une active usine littéraire mue par des forces puissantes et dévolue à la dissémination de l'Idée sous ses plus somptueux aspects. L'estampe, la vignette documentaire et artiste, grâce à elle, ont acquis, en ses splendeurs d'édition, le rôle et l'importance d'une collaboration équivalente au texte. On peut en juger par *l'Histoire de France* de M. V. Duruy et le caractère de l'illustration de ce considérable ouvrage, à la fois décorative et renseignante, et qui, à chaque page, anime et rend

sensibles, par un choix de gravures empruntées aux missels, aux psautiers, à l'ancienne iconographie, les figures et les événements du récit. De cette *Histoire* elle-même, il n'y a plus rien à dire : c'est l'ensemble des enseignements auxquels, en France, s'est formée la conscience historique des dernières générations. En alliant les méthodes descriptive, anecdotique et historique, l'historien s'attache à préciser la chronologie des faits, le souvenir des personnages mémorables, les conséquences philosophiques et sociales au point de vue de la marche de la civilisation.

Le même procédé d'illustration *justificative*, les éditeurs l'appliquent à la *Charité en France, à travers les siècles* de M^{me} de Witt, née Guisot, un vrai cours de morale en action où c'est comme le portrait de l'âme et sa figure matérielle que fait se lever la patiente étude de l'auteur. On le retrouve avec non moins de bonheur dans la *Littérature française, des origines au dix-huitième siècle* de M. Paul Albert, un abondant tableau synoptique de l'idéal d'une race et que des portraits du temps, d'anecdotiques vignettes avérant les mœurs et la coutume des antérieures époques, toute une mise en lumière de l'âme et de l'esprit des âieux transposent en de matérielles et immédiates évidences.

Un autre travail de synthèse et de restitution bien saisissante, c'est l'*Habitation humaine* de MM. Ch. Garnier et Ammann. Nuls documents ni chroniques ne s'égalent, pour la rigoureuse véracité, aux modes successifs et aux types de la « maison », qu'elle soit fixe ou nomade, tente ou casbah, palais ou chaumière.

À travers leurs variations se discernent non seulement les formes extérieures des civilisations, mais l'intimité même des diverses humanités et cette histoire de la famille qui tient de si près à l'abri sous lequel elle grandit et prolifère. L'histoire de l'habitation n'est donc pas autre chose que l'histoire réelle, vivante des mœurs sociales et domestiques régies par les ressources géologiques et les besoins généraux de la vie à travers les âges. MM. Garnier et Ammann, partant de ce principe, se sont plu à reconstituer en de minutieux détails, avec une rare sûreté d'érudition, toutes les formes de l'habitation humaine depuis l'ère préhistorique jusqu'aux temps modernes.

La firme Hachette propage, en outre, un lot d'aimables conteurs depuis longtemps accoutumés au succès et que l'immuable gratitude de leur jeune clientèle n'est pas près de délaisser. Renseignons les *Conquêtes d'Hermine* de M^{me} Colomb, la *Papillonne* de M^{me} Z. Fleuriot, les *Jumeaux de la Bourzague* de M. H. Meyer, *Une poursuite* de M^{me} de Nanteuil, la *Famille Hamelin* par M^{me} J. Schutz. C'est, on pourrait le dire, la petite classe avant les hautes humanités, la littérature préparatoire aux reliefs savants de notre art littéraire actuel. Mais tout n'y est pas toujours écrit d'un style bonne-femme, et quelques rehauts ci et là valent qu'ils soient dignes d'une mention, même dans un recueil qui, comme celui-ci, se tourmente de plus âpre esthétique.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les Charneux, mœurs wallonnes, par GEORGES GARNIER (Bruxelles, Lacomblez). — *De Secte der Loisten of Antwerpsche libertijnen*, door JULIUS FREDERICH (Gand, J. Vuylsteke et La Haye, M. Nijhoff). — *Die Litteratur des neunzehnten Jahrhunderts in ihren Hauptströmungen dargestellt*, von GEORG BRANDES. Sechster Band : das Junge Deutschland (Leipzig, Veit et C^{ie}). — *A propos des Sceaux et des Armes de la ville de Thuin*, par

ED. NIFFLE-ANCIAX (Malines, L. et A. Godenne). — *Derniers accroissements du Musée de Namur*. La section du Moyen-âge et de la Renaissance, par ED. NIFFLE-ANCIAX. Premier fascicule (Namur, Ad. Wesmael-Charlier). — *Salon de la Rose † Croix; règle et monitoire*, par J. PELADAN (Paris, E. Dentu). — *Episodes, Sites et Sonnets*, par HENRI DE RÉGNIER; nouvelle édition (Paris, L. Vanier). — *Lassitudes*, par LOUIS DUMUR (Paris, Perrin et C^{ie}). — *Etude de jeune fille*, comédie en 3 actes, par HENRY MAUBEL (Bruxelles, Lacomblez). — *Les apparus dans mes chemins*, par EMILE VERHAEREN (Bruxelles, Lacomblez). — *Thulé des Brumes*, par ADOLPHE RETTÉ, avec portrait à l'eau-forte par E. H. Meyer (Paris, Bibliothèque artistique et littéraire).

PETITE CHRONIQUE

Une exposition des œuvres de Henri De Braekeleer s'est ouverte le jeudi 31 décembre dernier au Cercle artistique de Bruxelles. Elle durera deux semaines.

MM. Pierre Berton et Coquelin viendront, dans le courant du mois, donner quelques représentations de *Thermidor* de V. Sardou au Théâtre de la Monnaie.

La première séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, donnée au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumans et De Greef, aura lieu aujourd'hui dimanche, à 2 heures, avec le concours de MM. Oscar Rosseels, Heirwegh, Laoureux, Enderlé, Hans et Bouserez.

Le programme comprend un quintette de Mozart, *les Amours du Poète* de Schumann et une *Pastorale* chantés par M. Rosseels, une sonate pour violon, exécutée par M. Laoureux et un ottetto de Hoffmann.

S'adresser pour les abonnements chez M. Florent, aile droite de l'établissement.

La Société de musique de Tournai annonce son grand concert annuel pour le dimanche 24 janvier prochain, à 7 heures du soir, dans la vaste salle de la Halle aux Draps. Le programme de cette fête musicale sera entièrement consacré aux œuvres de Peter Benoit :

Fragments de *Charlotte Corday*, une scène du *Schelde*, chantée par M. Henri Fontaine, *Poème symphonique* pour piano et orchestre exécuté par M. Arthur De Greef, lied *Mijn Moederspraak*, fragments du *Rhijn* et la *Rubens-Cantate*, interprétée par un ensemble de 500 exécutants.

M. Edouard Dujardin vient de quitter Paris pour aller passer l'hiver dans le sud de l'Espagne et le Maroc; il doit y achever une nouvelle tragédie symboliste pour faire suite à son *Antonia*.

M. Vincent d'Indy a été, le 1^{er} janvier, nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Un public nombreux assistait à la distribution des prix aux élèves de l'Académie des Beaux-Arts et du Conservatoire de Mons.

L'orchestre, dirigé par M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire, a exécuté avec un magnifique ensemble l'ouverture de *Roussane et Ludmila*, du compositeur russe Glincka. Puis, la salle a frénétiquement applaudi l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, enlevée avec une maestria, une vigueur et un respect du texte réellement remarquables. Cette superbe page de Wagner avait été fouillée consciencieusement et le résultat obtenu par les musiciens du Conservatoire a été en tous points digne des plus sincères éloges.

L'ART MODERNE

DOUZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'actualité. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document LE PLUS COMPLET et le recueil LE PLUS FACILE A CONSULTER.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique 10 fr. par an.
Union postale 13 fr. „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, au prix de 30 francs chacun.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION **GUNTHER**

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

Belgique . . . un an 10 francs

Union postale . . . 12 „

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.
Etranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ENQUÊTE. — L'ART CHEZ LE PEUPLE. — À PROPOS DES PRIMITIFS ITALIENS. — EXPOSITION DU « VOORWAARTS ». — LES SIX DERNIERS MOIS. — À LA BERGÈRE. — LE DRAME LYRIQUE À ANVERS. — LIVRES ET BROCHURES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — MÉMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

L'ENQUÊTE

M. Slingeneyer a prononcé à la Chambre, dans la séance du 23 décembre dernier, un discours auquel nous applaudissons sincèrement. Il y reconnaît la grande place qui revient à l'Art dans l'œuvre de la civilisation et dans l'éducation d'un peuple.

Malheureusement, dit-il, « en jetant un regard en arrière et en consultant les résultats obtenus, j'arrive à cette conclusion, que le rôle des Beaux-arts, comme facteurs de progrès, n'est pas encore compris à sa juste valeur dans notre pays.

« On ne peut nier l'action prépondérante et même omnipotente des arts et l'on peut soutenir cette vérité qu'en soutenant l'Art, l'État travaille sûrement et efficacement aux progrès de l'industrie. »

Le gouvernement, continue-t-il, a montré son bon vouloir et a pris de bonnes mesures : l'organisation

du dessin obligatoire dans nos écoles, l'allocation annuelle d'une somme de 100,000 francs, à titre supplémentaire, pour la conservation de nos monuments artistiques, l'installation de trois musées remarquables à l'ancienne place des Manœuvres.

Enfin, il parle du projet de M. le ministre de Burlet de mettre prochainement au concours la rédaction d'un ouvrage relatif à l'histoire générale de l'activité scientifique, artistique et littéraire en Belgique.

Mais il faut faire plus encore.

Notre insouciance nous exclut de la lutte qui existe aujourd'hui entre toutes les nations intelligentes de l'Europe pour la protection de leur industrie.

« Alors que ces nations veulent revenir aux saines traditions d'une renaissance artistique et industrielle du caractère national, nous, qui avons été leurs maîtres et leurs éducateurs pendant plusieurs siècles, nous sommes menacés de tomber à une infériorité qui nous oblige à aller prendre exemple chez eux, pour des choses que nos pères leur avaient apprises.

« Si nous voulons que nos objets d'art exercent la même séduction et produisent la même fascination sur les étrangers qu'autrefois, nous devons revenir aux traditions artistiques nationales. Cet esprit, c'est le nôtre, c'est l'âme du pays. »

A son avis, il y a lieu, entre autres, de compléter l'Administration des beaux-arts par une section d'art

industriel, à l'exemple de ce qui existe dans les autres pays. Et que d'autres mesures à prendre !

La nomination d'un nouveau Directeur général des beaux-arts, des sciences et des lettres amènera peut-être une réorganisation de cette administration.

Il insiste, en terminant, auprès du gouvernement pour qu'il se préoccupe des questions qu'il vient de rappeler.

« L'argent dépensé pour mettre dans le cerveau de nos artisans et de nos ouvriers des notions artistiques ne sera jamais qu'une simple avance de fonds qui rentrera avec usure dans les caisses du pays, par les succès obtenus sur les divers marchés du monde. Nous avons eu pendant des siècles une situation prépondérante; il s'agit de la reconquérir : c'est le problème qu'il faut résoudre.

Parlant alors de la longue polémique que nous avons entreprise contre la Commission des musées et des nombreux reproches que nous avons dû lui adresser, l'honorable député est d'avis qu'il y a lieu de faire une ENQUÊTE régulière et de la confier à des gens étrangers à la dite commission.

Si des réformes sont à accomplir, — ce qu'une enquête pourra révéler, — il sera des premiers à les réclamer et à les défendre.

M. le ministre de Burlet remercie M. Slingeneyer d'avoir constaté que la discussion de l'an dernier n'a pas été sans fruits. Certaines résolutions qu'il avait annoncées ont passé à l'état d'exécution et il était difficile de faire plus, eu égard au peu de temps qui s'est écoulé depuis les derniers débats et la perte de M. Rousseau.

La réorganisation de la Direction des beaux-arts le préoccupe à juste titre, mais la question est fort complexe et ne peut être résolue précipitamment. Ce n'est pas, en effet, la Direction générale de la peinture seule qui est vacante : c'est la Direction des beaux-arts, des sciences et des lettres.

Quant à la question de l'enquête, il est absolument d'accord avec M. Slingeneyer et aussitôt la Direction des beaux-arts réorganisée, celle-ci aura à s'occuper de la question, de commun accord avec le ministre.

Répondant à M. Woeste qui avait appelé l'attention du gouvernement sur la question de savoir s'il est opportun de maintenir les expositions triennales, M. de Burlet fait remarquer que le Salon de Bruxelles est seul organisé par le gouvernement. A son avis, ce qui fait tort aux expositions triennales, c'est le grand nombre d'expositions particulières.

« Nous avons à Bruxelles, en ce moment, outre l'Exposition des aquarellistes, la remarquable Exposition de l'œuvre de Constantin Meunier, sculpteur, peintre, aquarelliste... En outre, les expositions particulières se succèdent au Cercle artistique et litté-

raire. On y voit se produire, sous tous leurs aspects. « l'œuvre de nombreux artistes de mérite. Cela est de nature, encore une fois, à diminuer l'importance des expositions triennales et même à rendre l'utilité et l'opportunité de celles-ci contestables. »

Nous sommes heureux de voir l'intérêt que porte aux choses de l'art, si décriées dans notre pays, M. Slingeneyer et de constater que le gouvernement lui prête un énergique appui.

La présence de M. Slingeneyer à la Chambre, nous l'avons déjà dit, a été une fort bonne chose pour les intérêts artistiques du pays et celle de M. de Burlet au ministère nous a permis d'espérer que le gouvernement commencerait à se montrer plus favorable aux arts qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Nos vœux ont déjà eu un commencement de réalisation et nous comptons bien voir le gouvernement persévérer dans cette voie.

Une proposition qui nous a été fort agréable aussi, c'est celle de la commission d'enquête, surtout composée de la façon dont M. Slingeneyer le propose. Il n'appartient pas, en effet, à la Commission à laquelle nous avons tant à reprocher de diriger elle-même une enquête qui n'eût pas manqué d'aboutir à son absoluteion complète. Il faut que tous les griefs que nous avons formulés soient examinés de près et point par point par des personnes indépendantes qui ne soient point partie en cause. C'est là seulement que l'on trouvera toutes garanties d'impartialité.

Nous félicitons M. Slingeneyer de l'attitude qu'il a prise. Si des réformes sont à accomplir, ce qui n'est pas douteux, nous tenons bonne note de sa promesse d'être le premier à les réclamer et à les défendre.

M. de Burlet nous promet de s'occuper de la question aussitôt que la Direction des beaux-arts sera réorganisée; nous avons foi dans sa promesse et nous n'en attendons pas moins de lui. Le temps n'est rien et le retard ne sera d'ailleurs pas grand. L'important pour nous est de constater que notre campagne vigoureuse a abouti et que ce n'est pas en vain que nous avons bataillé au nom des intérêts de l'Art.

L'ART CHEZ LE PEUPLE

La deuxième séance de la Section d'Art (1) a décidément permis de considérer l'aventureuse initiative des artistes allant aux masses ouvrières, comme digne de la plus sérieuse discussion. Attention soutenue du public pendant plus de deux heures et demie, de ce public venu là, après sa journée de travail et privé de la bière et de la pipe traditionnelles; signes non équivoques de compréhension aux passages les plus caractéristiques de la conférence ou des lectures; sympathie respectueuse de l'auditoire pour les travailleurs de la pensée : autant de faits qui ont donné la foi aux plus sceptiques.

(1) Voir le compte rendu dans notre numéro du 31 décembre.

L'œuvre de l'éducation artistique du peuple s'impose désormais comme possible, comme immédiatement réalisable.

Voilà de quoi changer la position de tous les problèmes d'esthétique et de leur assurer une solution aussi certaine que le permet la méthode expérimentale. Car il s'agit d'une vraie collaboration, d'une sorte d'enseignement mutuel. L'artiste n'aura pas moins à apprendre de la fréquentation d'auditoires ouvriers, que ceux-ci de l'attention qu'ils prêteront aux artistes.

Qu'on ait *compris*, c'est indiscutable. Qu'on ait tout compris et qu'on ait exactement compris, certainement non. Mais qu'importe? Il y a eu sympathie pour les œuvres de haute envolée et c'est là l'essentiel. Ce public, du fond des cénacles assemblés dans les chambres calfeutrées et défendues contre l'entrée de l'atmosphère extérieure, on s'était cru autorisé à le proclamer incapable de s'élever au-dessus de la compréhension de faits immédiatement utiles, de données exclusivement positives et concrètes, incapable de s'intéresser à ce qui n'entre pas dans la sphère des intérêts matériels. Et voilà qu'il se révèle, au contraire, avec une âme foncièrement artiste, se laissant séduire par le charme caché d'un conte, par la magie de certains mots adéquats, émouvoir par le récit coloré de la vie de ses ancêtres des métiers. Quand, sans bien connaître la langue d'un pays, nous n'hésitons pas pourtant, au cours de nos voyages, à assister aux représentations données par les théâtres nationaux, n'obéissions-nous pas aussi à un besoin d'art que nous disons satisfait alors même que le sens des trois quarts des mots nous a échappé? Il y a ce que l'on comprend et ce que l'on devine. Et par là surtout se caractérise l'art, qu'il n'exige pas la précision de la science, et qu'il vaut souvent plus par ce que nous ajoutons arbitrairement à un thème donné que par notre docilité à suivre sans écart le labyrinthe des développements de l'artiste.

L'impression esthétique, voilà ce qui domine tout.

Nous pouvons difficilement nous figurer d'ailleurs l'étonnant effet sur une nature fruste de la plus petite idée bien comprise ou de la moindre image bien saisie.

Nous sommes, nous, des richards en idée. Notre atmosphère ambiante en est déjà surchargée. Puis nous avons la grande ressource des livres, ce réservoir des idées, de tous les temps, de tous les génies nationaux. Aussi les idées et les formes ne font-elles que nous amuser un moment et rapidement elles cèdent la place à d'autres, et passent comme en un vrai gaspillage : nous ne craignons pas la disette. Mais chez ces pauvres d'idées, mais non pauvres d'esprits, soupçonnons-nous combien choyé un aperçu nouveau, une comparaison qu'on a applaudie, un conte fantastique ou réel qui vient varier le répertoire appris depuis l'école?

Il ne faut pas que l'observation se borne à être toute extérieure au sujet de l'expérience qui se poursuit à la *Maison du Peuple*. Nous devons savoir maintenant ce qui se passe dans les cerveaux de ces simples, quand nous leur apportons le pain de l'esprit. Il serait bon que leurs chefs les fassent causer et raconter leurs impressions. Et qu'ils vinssent ensuite les redire aux artistes. Car, répétons-le, il s'agit avant tout en l'espèce d'une *collaboration*.

Autre mission encore de certains chefs : compléter par des conversations particulières l'œuvre des séances et expliquer les contradictions apparentes entre les enseignements de l'art et ceux qu'ils ont reçus d'ailleurs. Nous nous demandions, en effet, lors de la dernière réunion, quel singulier trouble devaient jeter dans

un esprit bien équilibré, mais de peu de culture, des conceptions poétiques, toutes de symbole et de fiction, alors que la *matière* de ces symboles est encore si vivante et cru réelle par beaucoup. Entre le miracle, objet de discussions philosophiques religieuses, et le miracle envisagé comme touchante et belle légende, digne d'émouvoir un poète et de servir de trame à ses pensées, il y a une distinction profonde, mais subtile à saisir...

La question que nous aurions envie de poser ici regarde moins l'art que le développement intellectuel du peuple. Bornons-nous à l'indiquer et à l'adresser à qui de droit.

A PROPOS DES PRIMITIFS ITALIENS

CORRESPONDANCE.

Monsieur le DIRECTEUR de *l'Art Moderne*.

Moi aussi, j'ai été vivement frappé de l'analogie très grande que présente l'œuvre de la National Gallery, obligeamment signalée par M. A. W. (1), avec les fresques de Castiglione; et, à première vue, j'avais cru à une redite affaiblie, mais très remarquable de la *Légende de Saint-Jean* de Masolino. Seulement, si l'on consulte le catalogue, guide érudit et sûr, on découvre que ce tableau, provenant d'une abbaye du Casertin, fut peint en 1387 pour un certain Filippo Neroni. Or, Masolino est né en 1383. Quant à Taddeo Gaddi, il était mort, lui, depuis 1366.

Impossibilité donc d'attribuer à l'un ou l'autre de ces maîtres l'œuvre notable de la National Gallery. Son auteur fut sans doute un de ces vaillants artistes méconnus par la gloire dont l'effort anonyme rend cette époque si intéressante.

Il semble donc que Masolino ait copié son précurseur inconnu. La chose est possible et ne diminue point son mérite. Il eut à son tour l'honneur d'être copié par Piero della Francesca (*Baptême du Christ*) et par Michel-Ange (carton de la *Guerre de Pise*), ce qui nous amène à conclure que les artistes d'alors ne pensaient pas du tout comme nous au sujet de ces emprunts. Les preuves en sont nombreuses : l'une des plus frappantes est la copie à peu près servile que le plus fécond décorateur du XV^e siècle, l'incomparable évocateur du cortège des Rois Mages de la chapelle Riccordi : Benozzo Gozzoli, fit de l'*Adoration des Rois* de Gentile da Fabriano au Campo Santo de Pise. — Psychologie spéciale, à débrouiller.

Bien à vous,
JULES DESTREE.

Exposition du « Voorwaarts »

Le *Voorwaarts*, rallié aux coutumes exhibitionnistes des *XX* : groupement des œuvres par panneaux, toiles d'invités alternant avec l'envoi des membres, etc., offre au public un Salonnet de bonne tenue et de réel intérêt, supérieur, dans son ensemble, à ses précédentes expositions.

Parmi les invités, M. Verhaeren se distingue par l'éclat d'un coloris qui se hausse aux harmonies sonores de De Braekeleer. Un suggestif effet de lumière et la *Récolte du lin* affirment l'observation scrupuleuse et la conscience artistique d'Emile Claus. Une nature morte du Hollandais Kamerlingh évoque le souvenir des

(1) Voir notre dernier numéro.

Floris Verster, aperçus l'an dernier au Salon des XX. Un paysage de Pointelin, un Heymans frais et une agréable petite figure de M. Gari Melchers complètent le cycle, assez restreint, des envois étrangers. Nous prions peu l'art praliné de M. Gagliardini : sa *Provence* est trop de Montélimar, patrie du nougat, et quant au portrait exposé par M. Vanaise, il est nettement mauvais.

Les membres du Cercle, en progrès sérieux, alignent un contingent important de tableaux et d'études. Les plus dignes d'attention sont les paysages de MM. Van Doren (à citer particulièrement le n° 2, *Clair matin d'automne*), Hoorickx, Delgouffre, etc. ; les dessins de M. Colmant, spécialement une étude de vieille, pleine de caractère ; les toiles de M. Blicck ; le portrait d'enfant de M. Du Jardin, à qui l'on pourrait reprocher une hantise des œuvres de Fernand Khnopff ; les sculptures de M. Auguste Puitmans, dont la grande figure *O nuit !* exposée en plâtre au Salon de Bruxelles, actuellement présentée sous sa forme définitive, est réellement un bon morceau.

M. Middeléeer affirme des tendances littéraires. Il compose de grandes toiles d'intérêt contestable et de couleur vide et terne. Nous n'aimons guère ses *Fleurs du mal*, qui évoquent le souvenir des toiles appendues aux cabinets des magiciens, sur les champs de foire, et si son *saint Julien* est suffisamment lépreux et repoussant, le jeune homme qui l'étreint, les anges qui assistent à la scène, sont d'une navrante banalité.

Nous avons gardé pour la fin les deux artistes les plus intéressants du groupe, ceux qui, certes, dominent tous les autres et apportent au Salon du *Voorwaarts* une note personnelle : MM. Gilsoul et Laermans.

Nous les avons mis en vedette l'un et l'autre l'an passé. Leur actuelle exposition est de celles qui forcent l'attention. Il y a dans les effets de nuit du premier, obtenus par les anciens procédés de peinture, une poésie intense décelant un tempérament artistique très particulier. Dans la grande toile qui montre un des bassins de Bruxelles assoupi dans les ombres nocturnes, la lointaine illumination des quais, les fuyantes lueurs qui éclairent les ruelles, le calme des eaux, la limpidité du ciel sont exprimés avec une pénétrante émotion. *Le Canal aux anguilles*, *la Courbe* attestent, de même, une vision personnelle et de maîtresses qualités de peintre. M. Gilsoul est, incontestablement, l'un des jeunes qui marquera.

Eugène Laermans est la plus nette personnalité du Cercle *Voorwaarts*. Vision nouvelle ; recherches spéciales de couleur, certes, pas toujours heureuses ; plutôt dessinateur que peintre ; préoccupé à tel point du caractère qu'il aboutit, audacieusement, parfois à la caricature ; tendance à voir les choses par masses et par blocs ; ligniste scrupuleux, attentif, sincère ; déformateur violent du type reçu, soit classique, soit romantique, soit naturaliste, du paysan ; travailleur unique, le dos tourné aux voisins, comme si personne n'existait à côté de lui. Quelqu'un.

Les magots, ceux que voulait remiser dans les greniers de Versailles le bon goût de Louis XIV, les voici. Assurément très éloignés de ceux de Teniers, aussi des rustiques des frères Lenain, encore des farouches et mystiques bergers de Millet, enfin de tous les types réalistes, dont Bastien Lepage et ses continuateurs ont fait orner les blouses et les sarraux par les médailles officielles, aux divers Salons des Champs de Mars et Elysées. Si M. Laermans rappelle un maître, ce serait l'ancien Camille Pissarro, celui qui fit, alors qu'il ne pointillait pas encore, tels marchés et tels coins de halle de Rouen et de Paris où de formidables rustaude et rustaude

arrondissent des croupes, des dos et des ventres kilogrammatiques. Seulement, de tels pastels et lavis doivent être totalement ignorés par le voorwaartsiste

En son tryptique : *Préludes*, *Plain-chant*, *les Harmonies du Silence*, et en ses *Politiques de Village*, il apparaît indubitablement original. On sent qu'il a vécu au village, ou plutôt dans le hameau, qu'il y connaît le maçon auquel on donne un sobriquet à cause de sa taille invraisemblable, le tueur de cochons qui semble de suif et de saindoux comme les bêtes qu'il abat, le gamin qui ramasse le crottin sur les routes, le petit mendiant hâve qui vole les poules, la commère du cabaret *A la Barrière*, la grosse fermière dont les tétons massifs chargent le ventre, le conseiller communal, en culotte rapiécée, en camisole déteinte, qui va au Conseil fumant sa pipe et délibère les sabots gluants dans la mare de crachats qu'avant la fin de la séance il a thésaurisé comme des pièces de cent sous.

Toute la vie palaude, la vraie, l'affamée ou l'engraissée, celle qui digère, celle qui souffre, celle qui ahane, celle qui finaude, celle qui déblatère, celle qui écoute et se tait prudemment, celle qui pâit l'existence, celle qui la traîne bâlée par ses mysticismes et ses croyances, se retrouve en les quatre numéros précités. C'est surtout déformés par leurs travaux et par leurs vêtements que les paysans se présentent à M. Laermans. Mains, pieds, bras, jambes, dos, têtes, ventres, cous, inclinaisons du corps, voûtements ou redressements sont étudiés. En ce sens tous ses types sont des bêtes de somme. Mais aussi, de par leurs pantalons trop larges ou trop courts, de par leurs vêtements empilés les uns sur les autres, ou pendus au long des tibias et des échines comme des linges qui sèchent à un piquet, de par leurs défroques portées de père en fils, de par leurs gilets taillés dans les jupons usés de leurs femmes, de par toute leur guenille, ils réalisent des ensembles de coudes, de moignons, de raccourcis et de bosses, qui les classent dans la catégorie des marchandises : sacs, paquets, colis, ballots.

Or, ces aspects divers, souvent grotesques, quelquefois curieux, n'ont jamais été aussi continûment et aussi fidèlement mis en relief.

Terminons, en indiquant la teinte de mélancolie qui plane sur toutes ces scènes et qui rattache M. Laermans nouveusement et solidement à sa race.

LES SIX DERNIERS MOIS

Les six derniers mois littéraires de la Belgique ont été peut-être les plus vivants et les plus prospères depuis l'aurore de notre Renaissance des lettres. Un coup d'œil sur les livres parus, sur les revues, sur les polémiques suffit à le démontrer. Jamais vie aussi intense ne s'est manifestée.

Voici les livres publiés au cours de ce dernier semestre :

HENRI NIZET. — *Suggestion*.

HUBERT KRAINS. — *Les Bons Parents*.

FRANTZ MAHUTTE. — *Bruzelles Vivant*.

P.-M. OLIN. — *Des Visions*.

ALBERT MOCKEL. — *Chantefable un peu naïve*.

JULES DESTREE. — *Journal des Destree*.

ALBERT GIRAUD. — *Pierrot Narcisse* (réimpression).

EUGÈNE DEMOLDER. — *Les Contes d'Yperdamme*.

MAURICE MAETERLINCK. — *Les Sept Princesses*.

EMILE VERHAEREN. — *Les Apparus dans mes chemins*.

MAURICE DESOMBIAUX. — *Vers de l'Espoir*

GEORGES GARNIR. — *Les Charneux.*

HENRY MAUBEL. — *Etude de Jeune Fille.*

CAMILLE LEMONNIER. — *Les Jouets vivants.*

Ajoutez à cela que GUSTAVE KAHN a fait paraître à Bruxelles ses *Chansons d'Amant* et STÉPHANE MALLARMÉ ses *Pages*, l'un chez Lacomblez, l'autre chez Deman.

Ajoutez encore qu'on annonce pour bientôt le *Cycle Patibulaire et la Nouvelle Carthage* (édition définitive) de Georges Eekhoud, les *Récits de Nazareth* d'Eugène Demolder, le *Livre d'Images* de Gustave Kahn et, chez Deman, l'apparition d'une très artistique publication où collaboreront MM. Lemonnier, J.-K. Huysmans, Kahn, Mallarmé, Picard, Verhaeren, Demolder, Octave Maus, Eekhoud et Gilkin.

La *Société nouvelle* et la *Jeune Belgique* ont été, ces derniers temps, des plus vivantes et des plus belles et les polémiques, tant contre les Commissions des beaux arts que contre de vieux chroniqueurs jaloux ont eu du retentissement. Les incidents Maeterlinck, Eekhoud, Picard, Giraud, d'un côté, les interpellations à la Chambre de l'autre, sont des indices d'une intense vitalité.

Les interviews que fait M. de Wattine (il y a quelque douze ans, il lui eût été difficile de s'adresser à plus de trois ou quatre littérateurs) sont également des signes non contestables d'un mouvement sérieux et durable, de même que les conférences que font avec tant de succès les jeunes lettrés à la *Maison du Peuple*.

Tout cela est très original et attirera certainement l'attention de l'étranger sur la Belgique. Cette attention est déjà éveillée, d'ailleurs. « La Belgique monte », disait encore, il y a trois semaines, une revue française : *La Revue blanche*.

A LA BERGÈRE

La Gazette a secoué les rubans roses de son bonnet d'ouvreuse. En minaudant, elle a parlé sur la Direction des Beaux-Arts.

On pressent quelle peut être, en pareille matière, l'appréciation d'un journal qui a choisi pour critique artistique cet extraordinaire M. Cattier. La crainte de voir le Ministre choisir un défenseur des idées nouvelles affole la trinité Renson le père, Fétis le fils et l'esprit-saint Vauthier, dont le « premier Bruxelles » d'hier sonne le tocsin à toute volée. Méfiez-vous du candidat! Lui, à la rigueur, cela pourrait aller, comme dit Maignan dans *la Cigale*. Mais il y a quelqu'un dans son ombre qui est effroyablement dangereux! Ce n'est pas lui qu'on nommerait, c'est l'Autre, le mystérieux et redoutable personnage qui s'enveloppe d'un manteau couleur de muraille, se dissimule derrière le candidat et lui dicte des ordres, et c'est Celui-là qu'il faut éloigner en écartant celui-ci.

Ah! la plaisante histoire, que Ponson du Terrail eût volontiers mise en feuilleton et que *la Gazette* eût publiée avec un zèle pieux. Il serait facile d'établir l'indépendance et l'autorité que s'est acquises, par quinze années de critique loyale, de polémique littéraire, d'études continuelles, de publications nombreuses, de relations constantes avec les artistes de toutes les écoles, la personne à qui l'on fait allusion. Mais à quoi bon? La mauvaise humeur de notre bonne commère est trop naturelle pour être traitée comme un cas sérieux. Demain elle proclamera le nom de son candidat, quelque masuir arraché à son rond de cuir, farci de routines, truffé de préjugés, décidé à enfouir au fond des cartons

verts tout projet d'innovation, toute proposition libérale, toute idée neuve.

Prenez mon... masuir! Nous attendons avec curiosité le phénomène que vont nous exhiber les impresarios du Fossé-aux-Loups. Gageons qu'il prendra pour devise : « *Les Maîtres Chanteurs?* Un plat vaudeville! »

Le drame lyrique à Anvers

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Une représentation intégrale de cette exquise fantaisie, *le Songe d'une Nuit d'été* du grand Will, n'est pas une tentative d'art commune, et la reconnaissance des esthètes qui s'en réjouissaient si bruyamment à la première va droit à celui qui, en dépit de la sourde oreille que le public prêtait à des reprises — méritoires mais enfin trop connues! — en dépit de cette presse si avilie qu'elle aime mieux s'arrêter aux aventures scandaleuses du monde artistique qu'aux réels efforts d'Art, a néanmoins persisté dans l'intention d'offrir des représentations de drames lyriques à cette partie du public que n'affriolaient pas les allusions aux cuisses de Miss Hellyett.

Peter Benoit a dépensé, depuis le commencement de la saison théâtrale, plus de temps et plus d'argent qu'il n'en fallait pour la réussite de sa généreuse entreprise; et la curiosité du public pour ce « *Zomernachtsdroom* », ses acclamations répétées l'éclaireront-elles sur les seules causes de ses premiers et persistants insuccès : les redites?

Il est avéré maintenant qu'il serait dangereux de patauger plus longtemps dans des reprises; il importe d'accomplir les promesses et de monter au plus tôt *l'Arlésienne*, *Peer Gijnt* surtout.

Car, cette fois, nous avons plus pris plaisir à la pièce, que de respectueux artistes nous ont donnée sans la moindre coupure, mais alourdie pourtant par une régulière et maussade versification d'un Docteur Burgerdijk, qu'au commentaire musical un peu monotone et laborieux de Mendelssohn. « L'Entrée des rhétoriciens », le « Chœur des Elfes », si gentiment mené par une très jeune et trop peureuse actrice, le « Nocturne » et la « Marche nuptiale » auront tranché cet ensemble trop indéfiniment gris, dont, à cette première d'inexcusables négligences de l'orchestre auront encore accentué le ton.

Malgré tout, ce fut un réel succès qu'il nous est très réjouissant de noter et qui va relever le courage, que nous admirons, de l'organisateur très désintéressé de ces très artistiques soirées.

Ailleurs, au second Théâtre Flamand, un excellent acteur, M. Laroche, a choisi, pour la soirée à son bénéfice, le *Volksvijand* d'Henrik Ibsen.

Il paraîtra dans l'écrasant rôle d'Otto Stockmann. Un comité s'est formé pour seconder, comme il le faut, cette tentative d'art. Il entend ne négliger aucun moyen pour faire réussir la pièce et intéresser le public au peu banal projet de l'acteur.

LIVRES ET BROCHURES

Le Monténégro (Conférence donnée au Club Alpin Belge), par M. CH. BULS. — Bruxelles, Hayez, 1891, in-8°, 16 p.

En une courte esquisse, M. Buls dépeint la route qui conduit de Bruxelles aux bouches de Cattaro. Sa causerie, d'allure simple

et vive, déroule devant le lecteur un rapide diorama. Cette description à vol d'oiseau ne donne qu'une vision superficielle des contrées parcourues. Il semble que le voyageur a marché trop vite. Les paysages ont légèrement glissé sur sa rétine; l'âme des choses entrevues ne l'a pas pénétré et ne parle pas en lui. Nulle part ce feu d'idées, d'images qui jaillit de l'esprit au choc des impressions, en jetant une illumination sur le pays évoqué. Néanmoins ce récit de voyage, à peine ébauché dans le cadre restreint d'une conférence, offre des détails intéressants sur les mœurs, l'archéologie, l'ethnographie et la constitution politique du Monténégro.

Histoire de l'habitation humaine. — (Bruxelles, Lyon-Claesen, 24 planches in-12, emboîtées dans un cartonnage)

On se rappelle le succès des spécimens d'habitations exposées, en 1889, au Champ de Mars, par M. Garnier, qui permettaient aux visiteurs de suivre le développement de l'art de bâtir depuis les temps les plus reculés.

L'éminent architecte a fait paraître, en un album de luxe, la série des dessins de ses constructions pittoresques, mais le prix n'en est pas accessible à tous. C'est ce qui a suggéré à M. Lyon-Claesen l'idée de s'entendre avec M. Garnier au sujet de la publication d'un album réduit contenant, dans un format portatif et à bon marché, les 24 planches éditées à Paris. C'est cet album, ingénieusement cartonné, que l'éditeur met en vente. Son prix minime (3 francs) le rendra rapidement populaire.

Les joujoux parlants, par CAMILLE LEMONNIER. Un volume grand in-16, illustrations de Geoffroy, Destez, Motty, Semeghini, Mellery, etc. Broché, fr. 1-50; cartonné genre aquarelle, 2 francs.

Rien de plus gai, de plus séduisant, de mieux rempli d'observations piquantes, de spectacles plus variés que ce nouveau volume de l'auteur de *Bébés et Jumeaux*. Toutes ces jolies histoires sont à lire et à relire, et l'on y reviendra pour mieux saisir encore toute leur saveur et leur douce philosophie. C'est du Lemonnier familial et tendre.

Des artistes de talent ont rivalisé d'entrain pour rendre les amusantes scènes de ce petit bijou littéraire.

Ne pourrait-on appliquer aux revues littéraires, aujourd'hui si nombreuses, l'initiative prise pour les revues de droit par MM. Blanchemanche, Cassiers, Max Hallet et Paul Otlet, qui publient tous les mois le sommaire des articles et études juridiques parus dans les périodiques belges et étrangers (1)? Cette nouvelle revue, coquettement présentée, est, pour les juristes, d'une incontestable utilité.

Il nous souvient d'avoir reçu pendant quelque temps un *Bulletin des sommaires*, qui généralisait le principe. Mais l'extension trop grande du cadre choisi rendait les recherches laborieuses. Restreinte aux Lettres, une table mensuelle des travaux publiés serait intéressante et rendrait de réels services.

(1) *Sommaire périodique des Revues de droit*, paraissant du 25 au 30 de chaque mois par livraisons d'environ 32 pages. — Bruxelles, Librairie générale de jurisprudence, rue des Minimes, 22.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Eshba contre Smylis.

La 4^e chambre du tribunal civil de Bruxelles a prononcé mercredi dans l'affaire *Eshba-Smylis* dont nous avons parlé dans nos numéros des 13 et 20 décembre.

M. Defawe est débouté de son action et condamné aux dépens. Il est condamné, en outre, reconventionnellement, à payer à M. Hannon 500 francs de dommages-intérêts.

Le jugement, très intéressant en ce qu'il tranche les questions de droit nouvelles posées par les plaideurs, décide notamment qu'en matière de ballet, comme en matière d'opéra, le musicien qui s'est engagé à écrire une partition garde la propriété *personnelle* de son œuvre tant que celle-ci n'est pas complète et définitive; qu'une œuvre ne peut être considérée comme définitive et *commune aux deux collaborateurs* que lorsqu'elle a été livrée à l'auteur du scénario et acceptée par ce dernier; qu'il faut même admettre que chacun des collaborateurs conserve le droit d'y apporter des modifications tant que l'œuvre commune est restée inédite ou n'a pas été exécutée publiquement.

Il en résulte que M. Dubois a pu, sans encourir aucun reproche, introduire dans la partition de *Smylis* divers fragments qu'il destinait primitivement à *Eshba* et qu'il avait même fait jouer sous ce dernier titre au Waux-hall.

Le jugement consacre donc textuellement la thèse présentée au nom du compositeur. Il décide, en outre, qu'il n'y a aucune ressemblance entre le scénario d'*Eshba* et celui de *Smylis*, et que dès lors aucun fait de contrefaçon ne peut être imputé ni à M. Hannon ni à M. Dubois.

Memento des Expositions

BRUXELLES. — IX^e Salon annuel des XX (limité aux membres et aux artistes invités). Février. Renseignements : *Secrétariat des XX, rue du Berger, 27, Bruxelles*.

CANNES. — Exposition internationale. Janvier, février, mars, avril 1892. Renseignements : *M. le Commissaire général de l'exposition internationale, Cannes (Alpes maritimes)*.

CHICAGO. — Section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle. 1^{er} mai-30 octobre 1893 (voir *l'Art moderne* du 11 octobre 1891).

FLORENCE. — Exposition annuelle de la *Société des Beaux-Arts*. 15 février-30 avril 1892. Délai d'envoi : 20 janvier. Renseignements : *Secrétaire de la Société, Via della Colonna, 29*.

GLASGOW. — Exposition de l'Institut des Beaux-Arts. 2 février-2 mai 1892. (Gratuité de transport pour les artistes invités). Renseignements : *M. Robert Walker, secrétaire*.

MADRID. — Exposition historique européenne. 12 septembre-31 décembre 1892. (Sculptures sur pierre, sur bois, sur métal et sur ivoire; — Tableaux peints à l'huile, à la gouache et à la détrempe sur toute matière; — Miniatures; — Dessins; — Gravures; — Mosaïques; — Pièces d'orfèvrerie, de joaillerie et de toute sorte de métaux; — Panoplies; — Vêtements de toute nature; — Tapis, tapisseries et étoffes; — Reliures artistiques; — Manuscrits rares; — Mobilier; — Céramique; — Verrerie; — Carrosserie; — Matériel des arts et métiers). — Délais d'envoi : 1^{er}-30 avril 1892. — Renseignements : *Comte de Casa Miranda, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil des ministres, Madrid*.

MUNICH. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} juin-fin octobre Délais d'envoi : notices, 15 mai; œuvres, 1^{er}-20 mai. Renseignements : M. Ch. A. Baur, secrétaire du Comité central. — Envoi collectif par M. W. de Haas et C^{ie}.

NANTES. — Société des Amis des Arts. 1^{er}-31 mars 1892. Délai : 9 février. Dépôt chez M. Toussaint, rue du Dragon, 13, Paris, du 4 au 9 février. Renseignements : M. John Flornoy, secrétaire-général, place du Commerce, 12, Nantes.

PARIS. — Salon de 1892 (Champs-Élysées), 1^{er} mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 14-20 mars; dessins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, émaux, cartons de vitraux, 14-16 mars; architecture, 2-6 avril; pour la sculpture, la gravure en médailles et la gravure sur pierres fines, de même que pour la section de gravure et de lithographie, les dates ne sont pas encore fixées. — Renseignements : M. F. de Vuillefroy, secrétaire, palais de l'Industrie, Champs-Élysées.

— Salon de l'Association de l'Ordre du Temple de la Rose † Croix (Galeries Durand-Ruel), 10 mars 1892. — Renseignements : M. Josephin Peladan, rue Pigalle, 24, ou comte Antoine de la Rochefoucauld, rue d'Offémont, 19.

PAU. — Exposition de la Société des Amis des Arts. 15 janvier-15 mars 1892. Deux œuvres par exposant. Renseignements : M. Tardieu, secrétaire général, Musée de Pau.

PETITE CHRONIQUE

Les XX ouvriront dans les premiers jours de février un neuvième Salon annuel de peinture et de sculpture. La liste des invités, que nous publierons prochainement, comprend notamment plusieurs artistes anglais et français qui se sont fait une spécialité des applications de l'art à l'industrie et qui n'ont jamais exposé à Bruxelles.

L'un des attraits principaux du Salon sera l'exposition rétrospective, aussi complète que possible, de l'œuvre de Georges Scurat, enlevé à l'art dans le courant de l'année passée.

Pour rappel, aujourd'hui à 4 1/2 heure, Concert populaire avec concours de M^{me} Rosa Sucher, des théâtres de Bayreuth et de Berlin.

M^{me} Rosa Sucher se fera entendre jeudi prochain, 14 courant, à la Salle Marugg, en un concert extraordinaire.

La Maison Schott a eu la bonne idée d'engager en outre pour ce concert le pianiste Litta, ce qui permettra à M^{me} Sucher, indépendamment des mélodies de Beethoven et de Schumann qu'elle se proposait de chanter, d'interpréter la scène finale de la *Götterdämmerung*.

On nous écrit de Paris :

LES VENDANGES ! Quel titre pour la nouvelle œuvre de Henry De Groux, le peintre effrayant du *Christ aux Outrages*, exposé au dernier Salon Triennal de Bruxelles, — rafale immense de déchaînés contre un pauvre Dieu qui tremble !

Henry De Groux paraît être aujourd'hui le seul peintre assez tourmenté par l'insomnie de son propre cœur pour exprimer, en son art, les réalités profondes.

Ah ! les bourgeois, les phénix d'entre les bourgeois, ceux qui peuvent encore tressaillir en voyant onduler une poitrine de désespéré, sentiront, cette fois, l'inexprimable danger d'avoir toujours été des pourceaux dans une société qui sanglote en regardant approcher sa fin !

L'artiste visionnaire, simplifiant tout à la façon du génie, creuse un lit unique au torrent des catastrophes. Il choisit pour les crétiens volontaires et les satisfaits, pour les semeurs d'amertume et les jardiniers d'ignominie, la très plausible extermination par les supplices.

Dès lors, plus de pitié pour le spectateur giflé d'effroi. Ce tableau panique et molestateur ne s'interrompt pas d'étaler l'angoisse affreuse d'une multitude qui, pour la première fois, confabule humblement avec les montagnes, dans l'ignoble espoir d'en être écrasé.

C'est le grand Carillon pascal des mugissements de la douleur ; la Pentecôte effroyable des langues arrachées et des calcinantes effusions de la Justice ; la Toussaint lugubre des cabestans et des scorpions. Cela, dans un incendie de couleurs écarées sur la palette la plus lumineuse et la plus taillée dans du cœur de chêne qu'on ait encore vue depuis Delacroix.

Telle est, en aussi peu de mots que possible, la pantelante impression d'un homme admis à contempler l'ébauche terrible du tableau qu'Henry De Groux se propose d'exposer au printemps prochain sous la frondaison redoutable du mancenillier de la critique.

Grand succès, vendredi, au Théâtre du Parc, pour *Leurs Filles*, la pièce en deux actes de M. Pierre Wolff, qui révéla l'an dernier, au Théâtre Libre, le nom de ce jeune auteur.

Le 25 janvier, M^{lle} Cerny, l'élégante artiste, qui créa à Bruxelles *Ma Cousine*, la spirituelle comédie de Meilhac, viendra donner une série de représentations. Le public bruxellois aura l'occasion de l'applaudir dans *Amoureuse*, le grand succès parisien, de M. de Porto-Riche ; le *Gendarme*, la pièce amusante de M. Pierre Decourcelle et enfin dans une reprise de *Ma Cousine*.

M. Candeilh fait en ce moment répéter *L'Intruse* de M. Maurice Maeterlinck qui passera après les représentations de M^{lle} Cerny.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — Lundi 11 janvier, à 2 heures. M. PERGAMENI : *Les institutions et la vie chinoise*.

Lundi 11, à 3 heures. M^{me} CHAPLIN : *Shéridan*.
Mardi 12, à 2 heures. M. E. VERHAEREN : *Quelques peintres chrétiens d'Italie ; Ecole chrétienne allemande*.

Mercredi 13, à 2 heures. M. PERGAMENI : *La cour de France au XVIII^e siècle*.

Jeudi 14, à 2 heures. M. LONCHAY : *Jeunesse et éducation de Marie-Thérèse*.

Jeudi 14, à 3 heures. M^{lle} TORDEUS : *Lecture d'auteurs modernes*.

Vendredi 15, à 2 heures. Conférence de M^{lrs} J. BLAZE DE BURY : *La Comédie française et les grandes comédiennes (1645-1880)*.

Les dames étrangères aux cours et les messieurs peuvent obtenir, pour cette conférence, des cartes d'entrée au prix de 2 francs, chez le concierge du Palais des Académies.

Le programme de la prochaine première du Théâtre Libre se composera de : *L'Ortie*, pièce en trois actes en prose de M. F. de Carel (M^{lle} Chartier en jouera le principal rôle), et de *Bichette*, comédie qui d'abord avait été présentée par M. Eugène Brieux à la Comédie-Française.

Dans le courant du mois, le Théâtre des Marionnettes donnera une nouvelle légende de M. Maurice Bouchor : *Sainte Cécile*.

Bientôt toutes les villes d'Europe auront leur Théâtre Libre. L'invention de M. Antoine vient de trouver des imitateurs à Zurich, où une Société s'est constituée dans le but de faire représenter, pendant toute la prochaine saison d'hiver, diverses pièces allemandes d'un caractère révolutionnaire et socialiste : *La Mort de Danton* de Blüchner, *Franz de Sickingen* de F. Lassalle, *Guerre à la guerre* et le *Renégat* de M. Otto Wickers.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en	8 heures.	Vienne à Londres en	36 heures.
Cologne à Londres en	13 "	Bâle à Londres en	20 "
Berlin à Londres en	22 "	Milan à Londres en	32 "
Francfort s/M à Londres en		18 heures.	

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 5 h. 15 matin, 11 h. 10 matin et 8 h. 20 soir. — De Douvres à midi 05, 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

PAR LES NOUVEAUX ET SPLENDIDES PAQUEBOTS

Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres partent journellement d'OSTENDE à 5 h. 15 matin et 11 h. 40 matin; de DOUVRES à midi 05 et 7 h. 30 soir.

Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.

BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

CABINES PARTICULIÈRES. — Prix : (en sus du prix de la 1^{re} classe), Petite cabine, 7 francs; Grande cabine, 14 francs.

À bord des malles : Princesse Joséphine et Princesse Henriette :

Spécial cabine, 28 francs; Cabine de luxe, 75 francs.

Pour la location à l'avance s'adresser à M. le Chef de Station (Quai) ou à l'Agence des Chemins de fer de l'État-Belge Strand Street, n° 17, à Douvres.

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés. — Location de navires spéciaux. — Transport régulier de marchandises, colis postaux, valeurs, finances, etc. — Assurance.

Pour tous renseignements s'adresser à la Direction de l'Exploitation des Chemins de fer de l'État, à BRUXELLES; à l'Agence générale des Malles-Postes de l'État-Belge, Montagne de la Cour, 90A, à BRUXELLES ou Gracechurch-Street, n° 53, à LONDRES; à l'Agence des Chemins de fer de l'État Belge, à DOUVRES (voir plus haut); à M. Arthur Vrancken, Domkloster, n° 1, à COLOGNE; à M. Siepermann, 67, Unter den Linden, à BERLIN; à M. Remmelmann, 15, Guillolett strasse, à FRANCFORT s/M; à M. Schenker, Schottenring, 3, à VIENNE; à M^{me} Schroehl, 9, Kolowratring, à VIENNE; à M. Rudolf Meyer, à CARLSBAD; à M. Schenker, Hotel Oberpollinger, à MUNICH; à M. Detollenaere, 12, Pföfingerstrasse, à BALE; à M. Stevens, via S^{te} Radegonde, à MILAN.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est sans concurrence pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Runnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.

N. B. On envoie gratuitement les prix-courants et les certificats à toute personne qui en fera la demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 4^{es} et 2^{es} prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1835 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RÔLE DE L'ART. — LEURS FILLES, par Pierre Wolf. — LE THÉÂTRE DU PARC. — DEUXIÈME CONCERT POPULAIRE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — EXPOSITION D'ESQUISSES DE MAÎTRES. — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS. *Première audition.* — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Affaire de « l'Eventail ».* — PETITE CHRONIQUE.

Le Rôle de l'Art

Combien se rendent compte du rôle de l'Art? Pour la plupart, c'est un objet de luxe, destiné à procurer un plaisir, comme une jolie femme ou un vin délicat. La littérature, aux yeux de ces gens, sert à les désennuyer les jours de villégiature ou par les soirées trop longues de l'hiver; la comédie et le drame activent et facilitent la digestion; la peinture est faite pour orner les salons, et les aquarelles constituent des « étrennes » très amusantes à donner.

L'Art, à leur avis, est une grande maison Couplet, où l'on fabrique avec plus ou moins de bon goût, mais où l'on cherche à séduire et à flatter le public; et les expositions et les revues d'art constituent des étals plus ou moins savants des marchandises produites, où chaque artisan cherche à faire valoir son œuvre et à attirer des

acheteurs. Sa portée n'est pas autre et ils ne lui accordent pas plus d'importance. L'Art, c'est le luxe et le superflu; c'est une cinquième, ou même une sixième roue dans ce que M. Homais appelait « le char de l'Etat », roue très jolie et très gentille, il est vrai, mais dont on pourrait très bien se passer.

Ce ne sont pas seulement les innombrables cervelles creuses qui pensent cela dans le monde où nous sommes : ceux qu'on appelle les « meilleurs esprits » sont imbus de ces idées et de ces préjugés. Ceux que les « classes dirigeantes » se paient comme maîtres d'opinion — religieuse, politique ou littéraire, — les directeurs de la conscience publique actuelle, les tuteurs des intelligences bourgeoises qui plient et se fanent, — tous les gens importants et influents (ou presque tous, soyons généreux) ravalent l'Art à cette idée d'objet de luxe et de dernière nécessité.

Ah! qu'on leur parle de Propriété, et ils deviennent grands, éloquents, et ils s'érigent en défenseurs de cette « base de l'humanité », dont ils proclament la grandeur. Qu'on leur parle de Finance, et ils s'agenouillent devant le Veau d'or devenu pourtant, maintenant, bien taré et véreux : ils n'hésitent à se faire les grands prêtres de sa religion, dont ils vantent l'extrême puissance. L'Industrie? A sa seule idée ils s'époumonent comme des machines : la fumée noire du Borinage ne se change-t-elle pas en poussière de diamant pour les

exploiteurs ? La Politique ? C'est elle qui fait les grands hommes et les grandes réclames ; c'est la pieuvre qui s'attache et suce à tout ce qui se donne l'air de maintenir, aux yeux des gens supérieurs dont nous parlons, les divers éléments célébrés par on ne sait quelle balance méthodique et pondérée ! Et le Commerce ! Il a certainement aussi son droit de cité dans l'assemblée des assises qui soutiennent ce qu'on appelle de ce nom illogique et vide : LA SOCIÉTÉ ! Car au mot de Commerce, les bien pensants voient des navires au ventre enflé de marchandises, qui leur font l'effet de ballots crevant d'or.

Tous ces mots donc : Propriété, Finance, Industrie, Politique, Commerce, sont, pour les économistes habituels que s'octroie la Société décadente d'aujourd'hui, des Atlas qui soutiennent le monde et au milieu desquels apparaît l'Art comme un Arlequin aux jours de carnaval pour faire le sourire fleurir parfois les lèvres de ces géants. On veut bien le protéger et prendre envers lui des airs protecteurs, comme le fait la police pour les intrigues et les imbroglios aux temps de mardi-gras. Cependant, pour qu'il ne pirouette pas trop et ne lance trop de lazzi, on a pris l'habitude d'en confier la garde à d'antiques commissaires, qu'on appelle académiciens, et à des conservateurs bien assis.

Nous trouvons la preuve de ces sentiments tous les jours. Ainsi il paraît qu'il est question en Belgique de créer un nouveau sénat, auquel il semble qu'on veuille ouvrir de larges portes et au Travail et au Capital et à l'Intelligence ! Un sénat ? Ce vieux mot, dans la bataille des Idées modernes, nous apparaît comme un casque de légionnaire ou une arquebuse dans une bataille grondante de canons Krupp. Et le baume sénile qu'on veut appliquer sera vite mangé par la plaie ardente dont il doit servir à calmer les après douleurs. Mais dans ce sénat, l'Art sera représenté, proclame-t-on. Certainement, on ne l'oublie pas et on lui fera bonne place ! Comment donc ! Il mérite toute notre attention et notre indulgence ! Nous allons lui désigner des représentants inamovibles. Et tout de suite, comme si pour représenter Arlequin on prenait le Commissaire ! on cite et on met en avant une poignée d'académiciens encore couverts de la poussière des cartons. Aucun ne manque, pas même celui qui est chargé de conserver les archives de l'État ! Tous, ils sont là, avec leurs titres : CONSERVATEURS ! Tous ceux qui ont été attaqués et bousculés par les jeunes, les voilà à l'assemblée suprême de la nation nouvelle, et cela pour en représenter l'élément le plus hardi et le plus vif : L'INTELLIGENCE. C'est confier la lumière à des aveugles !

Et — en dehors de ces personnalités sans importance pour la véritable Idée qui lutte et pour l'Art qui crée — combien de sénateurs daigne-t-on octroyer à l'Art ? Trois pour la littérature, pensons-nous (ces détails d'une architecture officielle ne nous intéressent pas au point

d'en compter les joyeux fleurons), et cinq ou six pour les autres arts, nous ne savons plus au juste, mais le bataillon sénatorial est maigre comme valeur artiste et comme nombre : juste ce qu'il faut de gendarmes pour empêcher une trop brusque et trop claire invasion de la Pensée.

Ce n'est pourtant pas ainsi qu'on traite l'Art quand on a la notion juste de ce qu'il est ! Vous, les bouchés, les voyant-petit, les manieurs d'écus ou de politique : l'Art est la force suprême et la supérieure harmonie, comprenez cela ! Qu'on lui ouvre, dans les assemblées, dix portes, grandes et larges, au lieu d'une petite, ouverte sur des bureaux, des paperasses et des académies, et qu'elles donnent, ces dix portes, sur la vraie foule de l'Art, qui y fera entrer ses triomphateurs, et alors vous aurez de la lumière, de la générosité et de la vie.

L'artiste a des côtés d'harmonie, d'intuition, de clairvoyance, de cordialité qui font qu'il plane, de l'envol sublime d'un esprit supérieur et indépendant. L'artiste, qu'il touche à une chose, la consolide et l'harmonise ; il la vivifie et la rend attrayante. Il a, pour cela, une force mystérieuse de charme et de profondeur, qui manque aux autres hommes. Ce n'est pas un amuseur : les artistes forment la quintessence de la Pensée et du Sentiment.

Des amuseurs, les bâtisseurs de cathédrales, ceux qui se sont le plus approchés du ciel ? Des amuseurs, les tragiques de l'antiquité, qui versaient aux peuples de l'héroïsme et de la terreur ? Des amuseurs, les pieux qui ont créé, avec quelle ferveur, la peinture gothique ? Non : ce sont ceux qui dressent, pour ainsi dire, au-dessus de l'histoire, le décor éternel de l'esprit humain, où se reflètent le caractère et le cœur de chaque race et de chaque époque.

L'Art est la plus grande des forces. Quand Victor Hugo a tiré contre le second Empire le glaive flamboyant et vengeur des *Châtiments*, il a porté le coup le plus superbe qu'ait subi l'étonnante Badingue. *Germinal* mine plus la bourgeoisie, de sa large épopée, que les plus exaltés propos des révolutionnaires rouges. Et cela — parce que ces attaques terribles partent de hauts sommets de la pensée et que ces armes sont damasquinées d'art.

Aussi faut-il laisser à l'Art le champ vaste et ne pas le traiter en objet de luxe, et ne pas lui donner pour représentant des bonzes. Qu'on le regarde comme un des éléments *essentiels* des évolutions sociales, le plus pur et le plus noble, qu'on le mette au rang des autres éléments qui forment la matière : Humanité, et qu'on le laisse, libre d'entraves, comme un astre qui épand sa chaleur et sa lumière, et dont aucun Phaéton, quelque académique ou savant qu'il soit, n'a le droit de conduire le char éblouissant.

LEURS FILLES

Comédie en deux actes, par M. PIERRE WOLFF.

Un succès !

Certes est-il étonnant que ces drames-là puissent émouvoir notre public, surtout celui du Parc. Aux premières, on ne voit que gens graves, bourgeois plastronnés, matrones dignes. Aussi des gommeux. Sont-ce ceux-ci qui, se reconnaissant et reconnaissant leurs maîtresses parmi ces deux actes représentés, leur ont battu des mains ?

C'est à croire qu'ils n'ont pas conscience de la force railleuse et impétueuse et révolutionnaire que de telles pièces profèrent ? Ils applaudissent — et puis ?

Un tel art est plus terrible pour la bourgeoisie que n'importe quelle fédération ouvrière et socialiste ? Un tel théâtre admis, joué devant les foules, applaudi par les stalles et compris par les paradis, active plus une révolution que n'importe quelle émeute ou grève. C'est la réalité qui crie, qui réclame, qui veut qu'on la change. C'est le vice montré de telle manière qu'il entraîne des destructions inévitables, des balayages nécessaires, des aérages soudains et des soulèvements de voûtes, tellement l'odeur est forte dans l'égot.

Vraiment, les joviaux pères de famille qui s'imaginent encore que le « spectacle » est une distraction pour leur demoiselle, le soir de la fête de leur mère, quelle attitude doivent-ils garder devant *l'Honneur, l'Ecole des Veufs, la Meule, les Corbeaux, la Parisienne*, tout le théâtre réaliste nouveau de ces derniers temps ?

Ce succès de *Leurs filles*, jouées devant des messieurs bien et des jeunes gens chic et des dames de respectable maintien, a donc lieu de surprendre. La collection de gifles, de coups de pied, l'arrachement des hypocrisies et des conventions, les mots cinglants et brutaux comme les coups de fouet d'un roulier, les fleurs de haine et de colère et de mépris et de sarcasme, tout a été présenté et avalé.

Bonne chance — et digérez bien !

Leurs filles est une excellente pièce de théâtre libre. Vive, franche, rapide, nette, simple, succinte, cynique.

L'entremetteuse y est produite, pour la première fois, croyons-nous, dans sa véritable vie, sans atténuation et sans biais. Elle nous vient, cette figure des comédies antiques de Rome et de Grèce, des siècles des Pétrone et des Apulée et des Lucien. Dans son *Dialogue des Courtisanes*, ce dernier donne à l'entremetteuse le rôle vorace d'argent et de perversité qu'elle affirme en ce temps-ci comme jadis.

Ce qui frappe en *Leurs filles* c'est le drame réel qui s'en dégage. C'est l'étude de la courtisane étudiée dans deux êtres, la courtisane mère et la débutante, qui toutes les deux ont « cela dans le sang ». C'est aussi la présentation du viveur moderne, de l'amant veule, mou, lâche, flegmatique.

A part cette coïncidence qui assigne le même entreteneur à la mère et à la fille, coïncidence un peu trop de comédie, rien ne rappelle le théâtre de mœurs d'il y a vingt ans. Le neuf ici règne, seulement ce neuf-là manque d'envergure. Tel qu'il est nous le préférons pourtant à n'importe quel *Abbé Constantin*, ou *Une Famille* ou *Musotte*, toutes pièces d'une réalité arrangée, faussée, enjolivée, pleines d'excentricités de situation et d'improbable humanité.

M. Manin et M^{lle} Besnier, bien que celle-ci manque de force à la fin du deuxième acte, jouent de manière précise et vivante leurs personnages.

LE THÉÂTRE DU PARC

Le directeur du Théâtre du Parc, M. Candeilh, a donné sa démission. Il paraît que son exploitation devient de jour en jour plus difficile et plus hasardeuse, dit un journal.

Mais, d'un autre côté, il en est qui croient que M. Candeilh n'a donné sa démission que pour qu'on le prie de la retirer, — ce qui serait une coquetterie de vieille directrice et pourrait amener le Théâtre du Parc à se faire subventionner.

En effet, le Théâtre Flamand obtient trente mille francs de la ville ; il a la jouissance de la salle et des décors gratuits ; de plus, le gouvernement lui octroie huit mille francs.

C'est beaucoup. Et à côté de cela le Théâtre du Parc paraît assez abandonné à lui-même, et l'on pourrait peut-être partager la poire donnée exclusivement aux Flamands.

Mais alors, il faudrait imposer à la direction du Parc des conditions nouvelles.

En effet, quoi que disent les amis de M. Candeilh, la direction de celui-ci n'a été ni très littéraire ni très artiste. Elle a été trop uniquement consacrée à des pièces de la valeur de *Tête de linotte*, des *Dominos roses*, des *Surprises du divorce* ou d'*Un Monsieur qui suit les femmes*. Le Vaudeville est là pour ce genre de spectacle. Mais le Théâtre du Parc doit avoir des prétentions plus hautes et plus dignes, et s'il ne les a pas, il faut les lui imposer. Il faut qu'on lui dise : Plus de pochades ! plus de farces ! mais du théâtre, du théâtre littéraire, d'où qu'il vienne, de Belgique ou d'ailleurs, du théâtre classique même, français ou anglais, espagnol ou allemand. Qu'on nous donne de l'About, du Mérimée, du Banville, et aussi du Shakespeare, du Goethe, du Schiller, du Lope de Vega, du Tolstoï. Que la Belgique, au confluent des races, opère une sorte de synthèse ; et, à ce titre, nous devons nous désinfecter du parisianisme exclusif dont on nous a depuis trop longtemps servi les tranches en vaudeville, en feuilleton à l'instar des Sainte-Beuve ou des Lemaitre, et en coquelinaades. Cessons de nous fournir à ces trousseurs de folies parisiennes, à ces vaudevillistes dont la seule valeur est de plaire aux cocottes ou d'amuser les petites bourgeoises, et tâchons de créer une scène de comédie qui marque et qui attire l'étranger.

Au vrai jeune théâtre français M. Candeilh n'a emprunté que la pièce de M. Wolff qui, ne l'oublions pas, est le neveu d'Albert Wolff et collabore au *Figaro*. Le reste a été fait par M. Antoine, lors de ses tournées en Belgique, et exclusivement par lui.

Quant au théâtre étranger, nous avons eu *Nora*, traduit par quelqu'un de bien calé dans le monde officiel, et *la Flèche d'Essai*. C'est absolument tout, et évidemment cela ne suffit pas.

Le théâtre belge n'a pas été traité avec plus d'intelligence ou de générosité. Des jeunes d'ici ont envoyé à M. Candeilh des pièces qui avaient été jouées en matinée littéraire au Théâtre Molière. Les a-t-il lues ? Pourtant, il y a des pièces belges, et de bonnes, maintenant. Il y a toutes celles de Maeterlinck, il en existe de Waller, il y a *les Flaireurs*, de Van Lerberghe, et cette exquise *Etude de Jeune fille*, jouée avec tant de succès au Molière et signée Henry Maubel. Il faut évidemment qu'on encourage ce mouvement dramatique. Il est vrai que *l'Intruse* est

à l'affiche. Mais la sollicitude de M. Candeilh pour Maeterlinck arrive au petit trot poussif comme la sollicitude aigre-douce de M. Frédérix. *L'Intruse* a été jouée à Paris et Maeterlinck est à la mode ! Le mérite n'est plus aussi grand qu'on pourrait le penser !

Voyez d'ailleurs la liste des œuvres belges que M. Candeilh a données. Elle est incolore et paraît une nomenclature à faire couronner par les jurys imbéciles qui ont depuis trop longtemps siégé officiellement en Belgique. La voici :

La Famille Plumet et *C'est ma femme*, de Coveliers; *Jacques Gervais*, de Claes; *la Part du Feu*, de Leclercq; *le Ménage d'Ernest*, de Deconinck; *Emile*, de Stoumon; *la Duchesse Lilly*, de Flor O'Squar; *Cherchez la Femme*, d'Hennequin; *Par Téléphone*, de Cattier et Vandrunen; *Cora*, de Descamps; *le Ruban*, de Stoumon; *Une Surprise*, de Weyers; *le Sémaphore*, de Cattier; *Avant la Lettre*, de Claes; *le Prix de Beauté* et *la Famille d'Alice*, de Descamps; et enfin *l'Intruse*, à l'étude.

C'est tout, et ce n'est pas assez. Cette liste est presque insignifiante. Peu de ces œuvres ont marqué et n'était la question de la prime, peut-être que même peu d'entre elles eussent vu la rampe. Aussi faut-il que cela change. Quand il s'agit de donner une œuvre française un peu neuve, ou bien un Ibsen ou un Tolstoï, M. Candeilh, jouant son petit Ponce Pilate, appelle Antoine et se lave les mains. Ce n'est en somme qu'Antoine qui a donné, à de longs intervalles, quelque vie à son théâtre.

Certes, nous ne voulons pas qu'on fasse du Théâtre du Parc un théâtre d'œuvres étrangères, ou un vrai théâtre libre, ou un théâtre national; mais qu'on oblige le directeur à donner plus d'œuvres nouvelles, artistes et sérieuses, plus d'œuvres étrangères et classiques, plus d'actes signés par de jeunes auteurs belges et qu'on cesse d'avoir à Bruxelles deux théâtres du Vaudeville !

DEUXIÈME CONCERT POPULAIRE

L'intérêt capital du concert était, faut-il le dire ? la première apparition à Bruxelles de M^{me} Rosa Sucher-Papier, l'interprète célèbre des grandes figures de Wagner, l'adorable Yseult que les pèlerins de Bayreuth ont si souvent applaudie là-bas... L'impression n'a pas été, au début, celle qu'on attendait, et il y a eu quelque déception. M^{me} Sucher est surtout, en effet, une tragédienne lyrique dans la plus haute acception du mot. Elle a la plastique, les attitudes, le geste, la mimique qui conviennent aux figures héroïques qu'elle incarne. Elle sait être tendre et caressante, passionnée et impérieuse. Elle a la noblesse et la grâce, la puissance et le charme. M^{me} Sucher est actuellement, avec M^{me} Malten, l'artiste la plus illustre d'Allemagne, depuis que la Materna se résigne à céder le tour. Mais il lui faut, pour faire valoir ses mérites exceptionnels, l'ampleur de la scène, et le décor, et la « réplique » des camarades, et le costume, et la lumière électrique. Au concert, un rouleau de musique à la main, Yseult retombe de haut et certes la méthode gutturale, la voix claironnante des cantatrices allemandes ne sont elles pas pour plaire à un public qui ne juge, — et qui ne peut évidemment juger, — que la chanteuse, non l'actrice.

Ce changement d'optique a failli compromettre, dimanche, le succès de l'artiste, dont le premier morceau, l'air d'*Elisabeth* (2^e acte de *Tannhäuser*), pris un peu haut et dans un mouvement ralenti, n'a pas impressionné favorablement l'auditoire. Heureusement les œuvres suivantes, les *Rêves* et surtout la *Mort*

d'*Isolde*, déclamée avec une émotion communicative, ont sauvé la partie compromise. Il y a eu des rappels, de l'enthousiasme, même des larmes, et tout le monde a été heureux.

Le restant du concert était les pommes de terre qui accompagnent le bifteck (comparaison dont nous prions les lecteurs d'excuser la trivialité, mais qui nous paraît juste). La symphonie en si de Schumann ? Hum ! On l'a entendue souvent, et son opportunité dans un Concert Wagner était contestable. Mais M. Joseph Dupont a remporté un vrai succès avec la *Scène de la Forêt* de Siegfried, vraiment bien jouée, avec précision et couleur, et qu'on a bissée unanimement. Et aussi cette étonnante et monarchique *Kaiser Marsch*, qu'il ne nous souvient pas avoir jamais entendu présenter avec autant d'autorité et d'imposante solennité. Cela grandissait, grandissait, dans le déchaînement des barbares roulements de tambours, dans le tonitruant ensemble des cuivres tonnant le choral de Luther à la gloire de l'Empire germanique. Mazette ! Cette musique de plein air, cet arc-de-triomphe en sonorités, qui évoque des multitudes armées gueulant à pleins poumons le *Heil ! Heil ! Dem Kaiser !* dans une plaine frissonnante de baïonnettes et d'épées, cela vous a des allures d'hymne triomphal, de chant religieux et guerrier auprès duquel paraissent bien pâles les airs dits nationaux les plus entraînants.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Chants de la Mer et des Grèves, par GEORGES FLÉ, recueil de onze mélodies dans le style des chants populaires, notées sans accompagnement, et qui ont toutes une jolie couleur poétique. (Bruxelles, A. Vanderghinste et Ch. Vanderauwera). In-8°, 34 p. — *Eugène Delacroix*, par V.-G. WAUTERNAUX, 26 pages de revue en lesquelles ces aphorismes : « L'état lui-même, quels que soient d'ailleurs ses droits religieux et politiques, et fût-il représenté par Napoléon en personne, n'a, en matière d'Art, d'autre droit que celui de sauvegarder la religion, s'il en reçoit l'ordre du Pape » (p. 24). « Si Delacroix n'avait pas su dessiner ce qu'il pensait, personne ne pourrait avoir aucune connaissance de son imagination, qui précisément était celle d'un peintre » (p. 41). « Plus un artiste a de génie, plus pour lui augmentent la difficulté de la mise en œuvre » (p. 9). Est-ce assez ? — *Dekinderens Wandschildering in het Bossche Stadhuis*, door JAN VETH (Amsterdam, S.-L. Van Looy). In-8°, 37 p. — *Les bottes de Pieter Cappermann*, dramatique récit de Noël dédié à Georges Eekhoud, par HECTOR VAN DOORSLAER, et écrit d'une plume alerte. (Extrait de la *Revue générale* ; 46 p.) — *Le Réveil*, revue mensuelle de littérature et d'art, publié sous les auspices du Cercle Littéraire Français ; suite et développement des *Essais* dont nous avons parlé précédemment. Rédaction : rue de Flandre, 71, Gand. — Au sommaire : MM. Rodenbach, Ch. Sluyts, Valère Gille, A. Goffin, M. Desombiaux, F. Hennebicq, J. Desgenêts, etc. Il y a dix ans, l'apparition d'une revue littéraire en Belgique était un gros événement. Actuellement, il en paraît tous les trimestres des nouvelles... Bonne chance au *Réveil*, auquel vont nos sympathies et nos vœux.

Catalogue d'affiches illustrées anciennes et modernes, avec quinze reproductions tirées hors texte (couverture et affiche-prime inédites de J. CHÉRET, tirées en cinq couleurs). — Paris, Ed. Sagot, libraire-éditeur, rue Guénégaud, 18. — Tirage à 550 exem-

plaires, savoir : 500 sur papier ordinaire, avec les 15 planches en noir et l'affiche-prime (lithographie originale : *la Jolie Jardinière*), épreuve avec la lettre, prix 10 francs ; 50 sur beau papier vélin, avec les 15 planches en noir, 8 planches coloriées à la main, une épreuve d'essai (tirée en bistre) de la couverture et l'affiche-prime, épreuve avant la lettre, tirée sur papier fort, prix 25 francs.

« Il faut, disait H. Béraldi, auteur des *Graveurs du XIX^e siècle*, cataloguer les affiches tout comme des burins et des eaux-fortes. » Depuis que Chéret, par la fantaisie et l'imprévu de son art chatoyant et exquis, a fait revivre l'art de l'affiche, délaissé pour les grossières enluminures, les collectionneurs ont paru, si nombreux et si tenaces, que voici le libraire Sagot obligé de classer en un catalogue complet toute l'iconerie-réclame qu'il a patiemment accumulée. DEUX MILLE DEUX CENT TRENTE-TROIS NUMÉROS, s'il vous plaît ! parmi lesquels 570 œuvres de Chéret, exécutées de 1866 à 1891. Les autres sont signées Willette, Grasset, Caran d'Ache, Forain, Métivet, Fraipont, Steinlen, et aussi Célestin Nanteuil, Gavarni, Grandville, Daumier, Raffet, Tony Johannot, de Beaumont, Henri Monnier, etc. Car l'intérêt du catalogue Sagot, c'est qu'il embrasse à la fois l'affiche ancienne et l'affiche moderne. Il en est qui remontent à 1649 ! Et c'est l'histoire tout entière qui se déroule en ces images, pour la plus grande joie des collectionneurs, des curieux, des artistes, des bibliophiles !

C'est, pensons-nous, la première fois qu'on publie un catalogue spécial d'affiches. Il convient d'insister particulièrement. Il convient aussi de louer M. Sagot du soin et de la précision qu'il a mis dans ce travail, clairement ordonné et méthodiquement développé.

Les quinze planches d'après E. de Beaumont, Gavarni, T. Johannot, Grasset, Chéret et Willette qui accompagnent le texte rappellent des types d'affiches déjà anciens et rares et commentent agréablement le texte de ce très curieux catalogue, qui demeurera une rareté bibliophilique et un document d'art important.

Derniers accroissements du Musée de Namur, par M. NIFFLE-ANCIAX. Namur, A. Wesmael, 1891, in-8°, 13 p.

Ce fascicule est consacré à la section du Moyen-âge et de la Renaissance du Musée de Namur. À côté d'une riche collection d'orfèvrerie mosane et d'orfrois brodés, une large place a été réservée à la sculpture. L'auteur cite deux acquisitions remarquables : un *Saint-Jean-Baptiste*, qui paraît dater du XVII^e siècle et une *Sainte-Catherine*, qui, par le luxe du vêtement, rappelle le faste de l'époque bourguignonne. Des bois sculptés il passe aux sceaux et insiste avec raison sur l'importance à la fois artistique et historique de la sigillographie. C'est notamment grâce à ces petits disques de bronze, comme il le fait remarquer, que se sont perpétués les portraits de maints personnages célèbres et la reproduction de maints monuments détruits. M. Niffle-Anciaux appelle ensuite l'attention sur un sceau du XIII^e siècle, dont l'acquisition rehausserait la série déjà importante des matrices du Musée namurois. Enfin, dans la salle affectée à la peinture ancienne, il signale et décrit minutieusement un panneau du peintre bouvignois H. Blès, représentant saint Jérôme dans la solitude. « Cette œuvre, dit-il, non cataloguée dans *l'Histoire de la peinture au pays de Liège* de notre savant confrère M. Helbig, est pourtant supérieure de beaucoup, pour le coloris surtout, à un tableau que le Musée possédait à l'époque où ce livre a paru. »

A propos des sceaux et des armes de la ville de Thuin, par M. NIFFLE-ANCIAX. Malines, Godenne, 1891, in-8°, 45 p.

M. Niffle-Anciaux ouvre son histoire sigillaire de Thuin par une savante dissertation sur les sceaux communaux. Il décrit ensuite, avec une particulière minutie, parmi les divers sceaux de la cité, un grand sceau et contre-sceau qui datent du commencement du XIV^e siècle et dont la reproduction figure en tête de l'opuscule. Au cours de sa discussion sigillographique, l'auteur nous donne d'érudits détails sur l'histoire, sur l'ancien château et sur les armoiries de la ville de Thuin.

De Secte der Loïsten, door JULIUS FREDERICKS. Gent, J. Vuylsteke; s'Gravenhage, M. Nihoff, 1891, in-8°, 64 p.

Un de ces esprits d'investigation patiente, qui se complaisent aux minutieuses fouilles de l'histoire, M. J. Fredericks, professeur à l'Université de Gand, élucide en cette brochure un chapitre de l'histoire religieuse des Pays-Bas au XVI^e siècle. Dans cette étude, solidement documentée, il remet en lumière la secte des Loïstes, sur laquelle il rectifie et complète les sommaires renseignements des historiens. Il biographie le fauteur de cette hérésie, Loy de Schalieckker, alias Eligius Pruytinck, détermine les croyances panthéistes ou plutôt panthéistes qu'il propagea principalement à Anvers et raconte la sévère répression qui étouffa ces doctrines en nos provinces.

EXPOSITION D'ESQUISSES DE MAÎTRES

Après l'exposition, qui eut tant de succès, de Constantin Meunier, voici que s'ouvre, à la *Galerie moderne*, une exposition d'esquisses de maîtres.

Maîtres ? Le mot est sans doute un peu emphatique pour nombre des exposants. Néanmoins l'exposition est très intéressante et ne manque pas de curiosité.

L'esquisse d'un tableau, c'est sa première phase, son embryon, et on y trouve comme les bégaiements du pinceau de l'artiste à la recherche de la belle phrase picturale. Souvent ce premier jet est plus original, plus prime-sautier que le tableau accompli. Jamais de truc ou de léchage. L'artiste s'abandonne, son pinceau court, hâtif, pressé de fixer les lignes élémentaires de l'œuvre. C'est plein de fougue et de feu ; et puis, telle de ces œuvrettes a comme de piquants attraits d'une jolie femme à son lever, dans le « négligé » de sa toilette.

La plus belle ? C'est celle signée Joseph Stevens, brûlante dans ses tons bruns et déjà dorée d'on ne sait quelle magie de palette. Voici l'esquisse de *la Bête à bon Dieu* d'Alfred Stevens, très coquette et vive, de fougueux Boulenger, des Agneessens, des Speekaert, des Cormon, des Portaels, des Hennebicq, des Smits très gracieux, un très curieux Stobbaerts en des tons grisâtres, un clair Wytzman, des Verheyden, trois Marcette pleins de brio, deux très savoureux panoramas d'Anvers par Artan, un Abry, l'esquisse des *Têles coupées* de Gallait. Citons encore : Constantin Meunier, Van Aise, Impens, — et, en sculpture, l'*Ompdrailles* de Van der Stappen, le *Tombeau de Rogier* de Dillens, des Charlier, etc...

Il est inutile de détailler de la critique autour de ces œuvrettes, de ces esquisses, de ces ébauches. Ce serait vouloir faire un bouquet avec des boutons qui ne sont pas encore ouverts.

Nouveaux Concerts Liégeois.

1^{re} Audition.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

De tous points intéressant ce premier concert, et par la composition du programme, et par l'exécution.

César Franck, Richard Strauss, Vincent d'Indy figuraient au programme.

M. Sylvain Dupuis fait œuvre d'initiateur et la tâche qu'il s'est proposée, il la poursuit en artiste délicat et consciencieux. Chaque fois, il apporte dans ses exécutions plus de souci, une observation plus minutieuse des nuances, une pénétration plus profonde de l'œuvre qu'il interprète. Il dirige d'une main plus sûre, avec un grand respect et une haute compréhension de l'œuvre. Il obtient de son orchestre des effets d'ensemble, des transitions faciles, un « fondu général » auxquels nous ne sommes pas habitués.

Ainsi exécutée, la symphonie de Franck nous a pénétré de l'inspiration si puissante, si haute du maître. Quelle pureté de lignes ! Quelle intensité et quelle profondeur de sentiment !

Bien mieux qu'à la précédente exécution (1), nous en avons saisi la pensée dans la plénitude de sa force et de son élévation.

La *Symphonie sur un air montagnard français* de Vincent d'Indy, déjà exécutée à Liège (2) et accueillie avec le plus vif succès, reste une œuvre extrêmement séduisante par la distinction des rythmes, la fraîcheur et la vivacité du coloris.

Richard Strauss n'était connu de nous que par son récent insuccès aux concerts populaires de Bruxelles. Le poème symphonique *Tod und Verklärung* (Mort et Transfiguration), nous est une révélation.

C'est une page descriptive d'une étonnante vigueur de couleurs. Les sonorités les plus hardies, les plus étranges succèdent à la douceur des timbres, au mol bercement des rythmes. Les cruelles alternatives de la lutte du moribond contre la mort : soudains apaisements, puis crises violentes, les derniers éclairs de l'esprit du mourant qui revit son passé : sourires et rêves de jeunesse, ensuite désillusions étouffantes, constantes et toujours vaines recherches de la vérité, tout cela constitue un tableau impressionnant, que le compositeur a décrit de saisissante manière. Nous aimons moins la dernière partie : l'inspiration nous paraît avoir faibli ; les chants de Transfiguration, de Rédemption s'élèvent péniblement ; le travail, l'effort sont trop visibles ; la suave, la « transfigurale » impression de l'au-delà se dégage mal.

Œuvre touffue, où l'on souhaiterait peut-être plus de précision, plus de sobriété, des lignes plus simples, mais œuvre forte, empoignante, révélatrice d'une personnalité rigoureuse.

Le jeune Gérardy nous est revenu, après de triomphaux voyages en Allemagne et à Londres. Son succès chez nous a été éclatant. Son jeu s'est fortifié, il est plus facile et plus ferme ; le son qu'il tire de son violoncelle a gagné de l'ampleur et conservé sa moelleuse douceur ; sa personnalité se dessine davantage. En lui la sincérité, le tempérament naissant sont caractéristiques, et ce sont ces qualités solides qui nous promettent un grand artiste.

(1) Voir *L'Art moderne* 1890, n° 50.

(2) Voir *L'Art moderne* 1890, n° 5.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Affaire de « l'Éventail ».

Le tribunal civil de Bruxelles a été saisi d'une demande en dommages-intérêts dirigée par les directeurs de la Monnaie contre le journal *l'Éventail* qui, dans son n° du 25 octobre dernier, avait publié un article conçu en ces termes :

« Il paraît qu'à l'une des dernières répétitions de *Salammbô*, l'auteur s'est exprimé sur le compte de tout le monde, depuis les sympathiques directeurs jusqu'au dernier des interprètes, avec la franchise d'un compositeur qui sait mal farder la vérité.

« Il a dit sa manière de voir, *coram populo*, en termes énergiques. Entre autres vérités qu'il a lancées à la face des intelligents impresarii, il leur a reproché de vivre sur l'ancienne réputation de leur théâtre, réputation qu'il ne mérite plus, oh ! mais là plus plus tout ! Comme c'est bien cela !!! »

MM. Stoumon et Calabrézi n'estimaient pas à moins de huit mille francs le préjudice matériel et moral que cet article leur avait fait subir. Ils demandaient, en outre, des insertions dans des journaux belges et français jusqu'à concurrence de trois mille francs.

Après avoir entendu MM^{es} Hahn et Huysmans pour les demandeurs, et M^e Robert pour M. F. Rotiers, le directeur de *l'Éventail*, le tribunal a, mercredi dernier, rendu un jugement qui, tout en admettant qu'avant de publier un propos qui lui est rapporté, le critique doit vérifier s'il a été réellement tenu, restreint à fort peu de chose la réparation accordée à MM. Stoumon et Calabrézi : une seule insertion du jugement dans *l'Éventail*, et rien de plus.

Voici quelques-uns des « attendus » les plus intéressants du jugement :

« Attendu qu'il est acquis aujourd'hui que l'auteur de *Salammbô* n'a pas émis l'appréciation qui lui a été prêtée ; mais qu'il ne s'ensuit nullement que lors de la publication de l'article incriminé, le défendeur ait commis une inexactitude consciente, entachant sa sincérité et sa loyauté ;

Mais attendu que, contrairement au sentiment du défendeur, la présente action est fondée sur sa faute aquilienne, dont les conséquences sont réglées par l'art. 1382 du C. civ. ;

Attendu que cette disposition oblige à la réparation de tout dommage occasionné, *même de bonne foi*, par faute, imprudence ou négligence ;

Attendu que la question de savoir s'il y a faute, imprudence ou négligence est toute de fait ; qu'il faut donc se placer au point de vue spécial de la critique d'art et de la liberté qu'elle comporte ;

Attendu que le défendeur proclame que la liberté de critique en matière d'art n'est limitée que par les exigences et le respect de l'honneur privé ;

Attendu que le défendeur ne vise évidemment que la critique honnête et loyale, ne s'écartant pas de la vérité pour nuire ; qu'on ne pourrait d'ailleurs tolérer certaines atteintes à l'honneur professionnel, parfois inséparable de l'honneur privé ;

Mais attendu que là n'est pas le terrain du débat ; qu'il ne s'agit pas dans l'espèce de la publication d'opinions personnelles au défendeur, — appréciations personnelles dont la manifestation en matière théâtrale jouit d'une liberté particulièrement étendue ;

Mais attendu qu'il s'agit de décider si Rotiers est ou non léga-

lement en faute pour avoir imprudemment placé dans la bouche autorisée de Reyer une déclaration dommageable que celui-ci n'a pas faite ;

Attendu que la solution ne peut être qu'affirmative ;

Attendu que le critique d'art ne peut trouver une excuse dans sa légèreté quand il cause préjudice à autrui en induisant le public en erreur, à l'aide de l'autorité d'un critique et d'un musicien en renom — double qualité qui appartient à Reyer ; qu'avant de publier le propos qui lui était rapporté, Rotiers devait vérifier s'il avait été réellement tenu ; que sa publication faite sans contrôle est constitutive d'une imprudence, entraînant sa responsabilité légale. »

Aucun préjudice matériel n'est établi, ajoute le jugement. Le soir de la reprise de *Salammbô*, la salle était comble, et le public a pu apprécier l'exécution par lui-même et par les comptes rendus de la presse. Le préjudice moral qu'a pu infliger à la Direction du Théâtre l'article en litige sera donc suffisamment réparé par la publication de la décision.

PETITE CHRONIQUE

Voici la liste des artistes invités à prendre part au prochain Salon des XX qui s'ouvrira, comme nous l'avons dit, au début de février : A. Bartholomé, A. Besnard, Miss Mary Cassatt, Henri Cros, A. Delaherche, M. Denis, L. Gausson, Herbert Horne, Selwyn Image, M. Luce, X. Mellery, C. Meunier, L. Pissarro, Ch. Serret, feu George Seurat, H. de Toulouse-Lautrec.

Comme les années précédentes, des concerts et des conférences initieront le public à l'évolution de la musique et des lettres.

On se préoccupe sérieusement de reprendre au Théâtre du Parc le *Mâle*. C'est M^{me} Marguerite Rolland qui jouerait le rôle de Germaine, créé par elle avec un si grand succès au Théâtre moderne l'an dernier. Il se peut que le rôle de Cachaprés soit tenu par un des artistes de la troupe de M. Candeilh, très épris de la figure du mâle et qui, dit-on, y apporterait un air de nature tout à la fois et de terroir qui manquait un peu au créateur du rôle, M. Chelles. M^{me} Besnier reprendrait sa création du personnage de Céline si finement ciselé par elle il y a quatre ans.

On lit dans un journal italien :

« Camille Lemonnier, le puissant romancier, dramaturge et critique d'art à qui l'on doit la renaissance de l'actuelle littérature belge, vient de terminer un roman dont la protagoniste est modelée sur Yvette Guilbert, la fine diseuse fin de siècle.

« De Lemonnier va être traduite, en italien, pour être publiée par un journal de Palerme, *l'Isola*, une de ses œuvres les plus originales et les plus caractéristiques, *Happe-Chair*, qui est le digne pendant de *Germinal* de Zola. »

C'est donc par les journaux de l'étranger que nous allons désormais recevoir des nouvelles de nos artistes ! Ce que dit le confrère italien du prochain roman de Camille Lemonnier est juste, mais il oublie de signaler une œuvre qui précède celle-là et qui ne tardera pas à paraître : *La Fin des Bourgeois*.

La Section d'Art et d'Enseignement populaires de la Maison du Peuple donnera, mardi prochain, à 8 1/2 heures du soir, sa quatrième séance.

M. A.-J. Wauters y fera une conférence sur le Congo, avec projections lumineuses.

Cartes d'entrée, 5 francs ; cartes permanentes, 10 francs. Entrée libre pour les membres du Parti ouvrier.

M. Emile Sigogne reprendra, le jeudi 21 courant, au Musée moderne (salle des conférences), la série de ses cours de littérature contemporaine. La séance d'ouverture sera consacrée à un aperçu général et à Villiers de l'Isle-Adam. Puis viendront, de

jeudi en jeudi, des leçons sur Sully-Prudhomme, F. Coppée, les poètes belges, Dickens et Thackeray.

Le prix du cours pour les dix séances est de 20 francs.

La scène se passe, à Bruxelles, dans un cabinet de lecture, où l'on donne en location les livres récents qui paraissent.

Un père de famille entre, fait une scène, prétend qu'on sature le public d'ouvrages scandaleux, qu'on corrompt son fils qui est abonné. Il ajoute qu'il va provoquer une descente du parquet ; qu'il ne paiera pas son abonnement...

Le gérant de l'établissement, empressé, décontenancé, s'informe du nom du client... C'est un échevin de la ville.

Il se renseigne ensuite sur le titre du livre injurié :

C'était..... *la Tentation de saint Antoine*, par G. Flaubert.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — Lundi 18 janvier, à 2 heures.

M. H. PERGAMENI : *L'Asie russe : la Sibérie*.

Lundi 18, à 3 heures. M^{me} A. CHAPLIN : *Dickens*.

Mardi 19, à 2 heures. M. E. VERHAEREN : *Les premières écoles chrétiennes de peinture allemande*.

Mercredi 20, à 2 heures. M. H. PERGAMENI : *La Prusse au XVIII^e siècle*.

Jeudi 21, à 2 heures. M. H. LONGHAY : *Marie-Thérèse et Charles de Lorraine*.

Jeudi 21, à 3 heures. M^{me} J. TORDEUS : *Lecture d'auteurs modernes*.

Les études de la *Rubens Cantate*, l'œuvre de M. Peter Benoit qui sera exécutée à Tournai le 24 janvier prochain, se poursuivent activement et tout promet une exécution hors ligne de la belle partition du maître anversois.

Le prix des places, pour ce concert, est fixé comme suit :

Premières numérotées : 5 francs ; secondes : 3 francs. On peut retenir les places numérotées à dater du 17 janvier, en envoyant un mandat-poste au trésorier de la Société, 7, quai des Salines.

Le nombre des places mis à la disposition du public est relativement restreint. Les demandes de places seront servies suivant l'ordre de leur arrivée.

A titre de renseignement, les personnes de Bruxelles se rendant à Tournai pour ce concert, devront se munir, au départ de Bruxelles-Midi, d'un supplément de Bruxelles-Midi à Bruxelles-Nord pour le retour. Le train international quittant Tournai à 9 h. 47 du soir va directement à Bruxelles-Nord. Le concert commencera à 7 heures et sera terminé à 9 h. 1/4.

M. A.-J. Blaes, ancien professeur au Conservatoire de Bruxelles, vient de mourir, à 77 ans, à la suite d'une longue maladie. Il eut, avec François Servais dont il était l'ami et le contemporain, une réputation de premier ordre à l'étranger, où il charma toute une génération par la virtuosité avec laquelle il jouait de la clarinette. Il laisse des mémoires, publiés il y a quelques années, et dans lesquels la verve du Bruxellois pur-sang apparaît sous le vernis de l'artiste et du professeur.

A l'occasion de l'exposition horticole des 3 et 4 avril 1892, la Société royale d'horticulture et d'agriculture d'Anvers organise des concours de peinture et d'aquarelles auxquels tous les artistes du pays et de l'étranger sont priés de prendre part. Un jury spécial sera désigné pour les juger.

Des prix seront décernés au plus beau tableau de plantes, fleurs ou fruits (1^{er} prix : médaille de vermeil et 100 francs) ; à la plus belle aquarelle, gouache ou au plus beau pastel (1^{er} prix : médaille de vermeil).

Adresser les demandes au secrétaire adjoint (chaussée de Malines, 221), au plus tard le 28 mars.

Un comité ayant à sa tête M. Ambroise Thomas vient de se constituer dans le but d'organiser une souscription pour élever, dans le cimetière de Colombes, un monument à la mémoire d'Henry Litoff. M. Lucien Pallez a été chargé, à l'unanimité, de fournir le projet de ce monument.

L'ART MODERNE

DOUZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, d'**architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'actualité. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** " }

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'**Eglise**, l'**École** et le **Salon**.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

Belgique . . . un an **10 francs**

Union postale . . . " **12** "

BUREAUX : **32, rue de l'Industrie**

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 13 francs par an.
Etranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes, 10, Bruxelles.*

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ECHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : **PLUS DE 111 MILLIONS**

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15 et 17 p. e.**,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES CRUCIFIÉS. — LA LETTRE DE COURBET. — LA QUESTION DES MUSÉES. *Les responsabilités.* — NOTRE CULTURE INTELLECTUELLE. — UNE STATISTIQUE. — LAWN-TENNIS. — EXPOSITION UNIVERSELLE DE LA MUSIQUE ET DU THÉÂTRE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

LES CRUCIFIÉS

Rien des martyrs ! Rien de Jésus ! Rien de la Croix, en tant que symbole pré-chrétien de la VIE-QUI-VIENT, dans les lointaines Egyptes d'Osiris-Sérapis et les Grèces divines de Bacchus-Dyonisios, dans les lointaines Ninives de Samsi-Toul, fils de Salmanasar, d'Assur-Nasir-Habal, roi d'Assyrie, portant sur le pectoral la croix à ailerons palmés dite depuis croix de Malte, la croix à bâtons égaux dite depuis croix grecque. Rien non plus de la croix des monstrueux supplices sémitiques, à bras inégaux, qu'on nomma croix latine, ni de la croix en Tau sur lesquels Flaubert, le gigantesque, crucifia les lions atlasiques qui stupéfièrent l'armée des barbares, mercenaires révoltés de Carthage, en marche vers le défilé de la Hache et la Mort.

Non, rien de ces grandeurs féroces et de ces cruautés sublimes ! Rien de *la vie-qui-vient*, Ζωνη επερχομενη hiéroglyphe cruciforme, de la-vie-arrivant, de la vie future, insigne mystique et obscène de la génération, présidant, en pleins brouillards d'un incommensurable passé, aux germes humides et chauds dont le vin, par son état liquide et sa chaleur aux intestins, est le représentant hypermystique. La croix, signe de la vie saine et forte, rappelant le marteau de pierre à manche de frêne, gravé sur la paroi gauche des grottes préhistoriques, emblème mal déguisé de la virilité, faisant pendant, en ces temps perdus, à la figure grossière de la féminité, le marteau de fer, à masculine figure, qu'en certains cantons sauvages on jette encore dans le giron de la mariée en clamant quelque allusion érotique.

Non, non, rien, rien de ces croix, vieilles comme l'Humanité, vieilles comme la mystérieuse génération, comme l'espérance, comme la souffrance ! Rien du bois de la vie, *Lignum vitae* ! rien de la croix notre vie, *crux vita nostra* ! rien de la mort morte sur la croix, *mors mortua in ligno* ! rien de la croix trouvée dans les catacombes de Rome, mêlant la foi nouvelle à la foi des sauvageries remontant à l'âge du Renne, rien du crucifix, symbole de *la vie divine qui vient*, vient, viendra, ô mon âme, oui viendra, inspiratrice et consolatrice !

Voici l'affaire, dans LE MONITEUR de mercredi :

ORDRE DE LÉOPOLD

Sont promus et nommés dans l'Ordre :

Au grade de commandeur : M. A. Pauli, architecte, professeur émérite de l'Université de Gand ;

Au grade d'officier : M^{lle} E. Beernaert, artiste peintre à Bruxelles; MM. F. Courtens, artiste peintre, à Bruxelles; J. De Braeckeleer, statuaire, à Anvers; J. Demannez, graveur, à Bruxelles; G. Den Duyts, artiste peintre, à Bruxelles; C. Meunier, artiste peintre, à Bruxelles; L. Mignon, statuaire, à Bruxelles; L. Vander Ouderaa, artiste peintre, à Anvers; P. Vander Stappen, statuaire, à Bruxelles; P. Van Havermaet, artiste peintre, à Anvers; J. Van Severdonck, artiste peintre, à Bruxelles.

Au grade de chevalier : MM. E. Claus, artiste peintre, à Astene; V. Dumortier, architecte, à Bruxelles; M. Hagemans, artiste peintre, à Bruxelles; F. Khnopff, artiste peintre, à Bruxelles; A. Le Mayeur de Merprès, artiste peintre, à Bruxelles; I. Meyers, artiste peintre, à Bruxelles; A. Plumot, artiste peintre, à Anvers; H. Stacquet, artiste peintre, à Bruxelles; V. Uytterschaut, artiste peintre, à Bruxelles; F. Van Kuyck, artiste peintre, président de la section des arts plastiques du Cercle artistique et littéraire de la ville d'Anvers; F. Van Leemputten, artiste peintre, à Bruxelles; J. Mister, professeur à l'Université de Gand; L. Blanchaert, artiste peintre, à Maltebrugge; Ch. De Pauw, directeur des écoles Saint-Luc, à Gand et à Bruxelles; A. Malfait, artiste sculpteur, à Bruxelles.

Commandeurs ! Officiers ! Chevaliers ! Sonnez clairons, battez tambours ! Sonnez, battez, clairons des tours, bronzes des cathédrales ! Evohé ! Evohé ! Voici vingt-sept heureux, parmi lesquels un *Président de la Section des arts plastiques du Cercle artistique et littéraire de la ville d'Anvers* !

Quelle salade ! comme les quatre épices y sont exactement mesurées, sans compter cette pincée de poivre de Cayenne vingtiste, FERNAND KHNOFFF, dont aucune consonne n'a été oubliée. Quelle exacte aspersion d'eau bénite de cour sur les trente-deux rhumbs de la rose des vents officielle : Nord, Nord un quart Est, Nord-Nord-Est, Nord-Est un quart Nord, Nord-Est, Nord-Est un quart Est, Est-Nord-Est, Est un quart Nord, Est, etc., etc., etc., rose des vents sur laquelle l'aiguille magnétique ne marque jamais rien ou plutôt marque toutes les directions.

Oui, ils y sont tous, les points du compas, depuis les cardinaux, jusqu'aux sous-cardinaux et aux sous-contre-clin-cardinaux, en passant par tous les collatéraux. Chaque école a reçu son écot. La prudente libéralité éclectique de la vacante direction des Beaux-Arts a mis sur les trente-six numéros du tapis pour être sûre de perdre et de gagner, et d'équilibrer ses mises dans la plus parfaite neutralité.

Il y a des présents de marque dans cette distribution de sucre candi, et des absents formidables, comme Xavier Mellery et Félicien Rops. Raisons administratives monstrueusement naïves : Mellery, parce qu'il n'est pas chevalier depuis assez longtemps ! Rops, parce que

c'est un pooornographe !! Pourquoi faire cette figure ébahie, Monsieur ? Oui, c'est un pooornographe ! Le grand artiste, l'incomparable auteur de centaines de chefs-d'œuvre profonds, l'admirable dessinateur, le prodigieux graveur, à qui depuis deux ans la France émerveillée a donné la Légion d'honneur, est un cochon ! Oui, Monsieur, un coochon, et c'est moi Joseph Prudhomme, et c'est nous Bouvard et Pécuchet, et c'est moi Tribulat Bonhommet, qui vous le disons sans baragouiner : un coochon, un triple coochon, un cochon cochonnant. Lui donner la croix ! la croix de l'ordre de Léopold ! la croix que porte le colonel de la légion de la garde civique de ma section ! Mais autant vaudrait décorer les prostituées, Monsieur, les viles prostituées, opprobre du genre humain et honte de notre belle capitale !

Ah ! ma foi, c'eût pourtant été crâne pour les ministres conservateurs, galants hommes et très allants, d'accrocher la croix à la boutonnière d'un tel avéré grand homme, et d'ajouter à la fête Camille Lemonnier. Quelle salve dans le monde artiste à la révélation d'une telle fière audace, et comme ce jeune ministre des Beaux-Arts à belle désinvolture, maître Jules de Burlet, eût à jamais été débarrassé de la méchante et ridicule légende qui lui valut le surnom de Pantalón.

Mais c'est si difficile d'être crâne, quoique ce soit si souverainement habile. Félicien Rops ! Camille Lemonnier ! Allez donc ! Pauli-Plumot-Mister-Blanchaert, à la bonne heure !

Voilà donc une fournée de peintres, de professeurs, et même d'architectes. Y en aura-t-il une de musiciens ? Y en aura-t-il une de littérateurs ? Ce maudit Camille Lemonnier rend l'affaire terriblement difficile pour les littérateurs. Comment lui passer sur le corps, à lui l'initiateur et le précurseur, et, ce nonobstant, toujours le chef, le maître ? Il obstrue ! Il obstrue absolument comme un cuirassé coulé dans une passe. Décorer, sans commencer par lui, le moindre écrivain, si ce n'est dans l'arrière-garde des essoufflés et des bedonnants, c'est s'exposer à de retentissants refus. Pas avant lui ! crieront sans doute par escouades tous les jeunes qui ont le sentiment de l'honneur du drapeau. Et nos timorés crucilages continueront à vivre leur vie morose et bloquée, ne décorant rien de littéraire, si ce n'est les émasculés, cantatiers et chroniquailleurs, parce que quelques imbéciles auront aigrement objecté : Ah ! mais vous savez, *l'Enfant du Crapaud*, l'Enfant de ce malheureux Crapaud !! laissant soupçonner on ne sait quel horrible attentat gerministe commis sur une innocente victime.

Et grâce à cette lourde terreur comico-bourgeoise, on verra, en cette chère Belgique aux vingt-huit mille décorés, ce phénomène, oh ! quelle joie ! pas une seule croix pour nos prosateurs, pas une seule croix pour nos poètes !

LA LETTRE DE COURBET

C'est le moment de rééditer la fameuse lettre de Courbet, l'inapprivoisé, l'inapprivoisable, quand on s'avisa de tenter sur lui le viol de la décoration (1).

Monsieur Gustave Courbet à Monsieur Maurice Richard,
ministre des Beaux-Arts à Paris.

Paris, le 23 juin 1870.

Monsieur le Ministre,

C'est chez mon ami Jules Dupré, à l'Isle-Adam, que j'ai appris l'insertion au *Journal officiel* d'un décret qui me nomme chevalier de la Légion d'honneur. Ce décret, que mes opinions bien connues sur les récompenses artistiques et sur les titres nobiliaires auraient dû m'épargner, a été rendu sans mon consentement, et c'est vous, Monsieur le Ministre, qui avez cru devoir en prendre l'initiative.

Ne craignez pas que je méconnaisse les sentiments qui vous ont guidé. Arrivant au Ministère des Beaux-Arts après une administration funeste qui semblait s'être donné la tâche de tuer l'art dans notre pays et qui y serait parvenue par corruption ou par violence, s'il ne s'était trouvé çà et là quelques hommes de cœur pour lui faire échec, vous avez tenu à signaler votre avènement par une mesure qui fit contraste avec la manière de voir de votre prédécesseur.

Ces procédés vous honorent, Monsieur le Ministre, mais permettez-moi de vous dire qu'ils ne pouvaient rien changer ni à mon attitude ni à mes déterminations.

Mes opinions de citoyen s'opposent à ce que j'accepte une distinction qui relève essentiellement de l'ordre monarchique. Cette décoration de la Légion d'honneur que vous avez stipulée en mon absence et pour moi, mes principes la repoussent.

En aucun temps, en aucun cas, pour aucune raison, je ne l'eusse acceptée. Bien moins le ferais-je aujourd'hui que les trahisons se multiplient de toutes parts et que la conscience humaine s'attriste de tant de palinodies intéressées. L'honneur n'est ni dans un titre ni dans un ruban, il est dans les actes et dans le mobile des actes. Le respect de soi-même et de ses idées en constitue la majeure part. Je m'honore en restant fidèle aux principes de toute ma vie ; si je les désertais, je quitterais l'honneur pour en prendre le signe.

Mon sentiment d'artiste ne s'oppose pas moins à ce que j'accepte une récompense qui m'est octroyée par la main de l'État. L'État est incompétent en matière d'art. Quand il entreprend de récompenser, il usurpe sur le goût public. Son intervention est toute démoralisante, funeste à l'artiste, qu'elle abuse sur sa propre valeur, funeste à l'art qu'elle enferme dans les convenances officielles et qu'elle condamne à la plus stérile médiocrité ; la sagesse pour lui serait de s'abstenir. Le jour où il nous aura laissés libres, il aura rempli vis-à-vis de nous un devoir.

Souffrez donc, Monsieur le Ministre, que je décline l'honneur que vous avez cru me faire. J'ai cinquante ans et j'ai toujours vécu libre ; laissez-moi terminer mon existence libre ; quand je serai mort, il faudra qu'on dise de moi : Celui-là n'a jamais appartenu à aucune école, à aucune église, à aucune académie, surtout à aucun régime, si ce n'est le régime de la liberté.

(1) Voir aussi un article, *Art Moderne*, 1881, p. 99 : *Les artistes et les décorations*.

Veillez agréer, Monsieur le Ministre, avec l'expression des sentiments que je viens de vous faire connaître, ma considération la plus distinguée.

GUSTAVE COURBET.

LA QUESTION DES MUSÉES

Les Responsabilités.

La campagne contre la Commission ayant abouti, et une enquête étant décidée, enquête qu'on affirme devoir être sérieuse, il serait intéressant de décider quelles seront les responsabilités si les faits dénoncés par *l'Art moderne* sont exacts.

Certes, il s'est glissé quelques erreurs dans nos renseignements. C'était inévitable. Les agissements des commissions gouvernementales se font dans l'ombre : on cache à qui l'on fait les commandes, on ne publie pas les prix qu'on a payés et il est très difficile à un simple citoyen, qui n'est d'aucune commission, de se rendre compte de la façon dont sont gérés les deniers publics. Ainsi, par exemple, même dans les rapports officiels, on n'a pas dit quels sculpteurs ont fait les statuettes de la place du Sablon. D'un autre côté, un haut fonctionnaire a déclaré à quelqu'un de nos amis que le prix qu'on payait pour les tableaux ne regardait pas le public ! Certains conservateurs finissent par s'imaginer que les objets confiés à leur garde leur appartiennent, qu'ils se montrent bien généreux en voulant les exhiber aux visiteurs ; et à ce point de vue, l'idée des tourniquets qu'un correspondant nous a communiquée en notre numéro du 29 novembre dernier, éviterait des rapports quelquefois difficiles et faciliterait la vue des estampes et des photographies de notre bibliothèque. Jadis, à l'ancien Musée, il y avait des vitrines où l'on exposait des photographies de vieux tableaux, qu'on renouvelait de temps en temps ; on a évidemment supprimé cet usage parce qu'il était bon. Mais, généralement, l'esprit du fonctionnaire belge est détestable : dans toutes ses manifestations, et il ne veut pas qu'on se mêle de ses affaires, qu'il gère pourtant d'habitude avec une notoire maladresse.

Aussi — revenons à notre question du début — des erreurs se sont glissées dans notre campagne, mais en somme très peu. Ainsi, par exemple, le Gallait a coûté 105,000 et non 180,000 fr., ce qui laisse encore notre grief debout. D'un autre côté, on conteste notre chiffre de 80,000 francs pour le délogement du Musée. Puis on assure que les *Têtes de Nègres* sont anciennes, sans toutefois qu'on affirme qu'elles soient de Rubens et nous nous serions trompés de tableau en parlant du nettoyage d'un Metsys. Ce sont les seuls points qu'aient contestés les journaux dévoués aux commissions et les amis d'icelles.

Eh bien, alors, quelles seront les responsabilités ?

Pour l'avenir, on prendra des précautions plus grandes et on s'entourera d'autres lumières que de celles qui éclairent les achats actuels, on réorganisera de fond en comble les commissions et on choisira des gens plus sérieux et plus compétents, c'est évident.

Mais pour le passé ? Pour les faits accomplis ? Passera-t-on l'éponge sur les fautes commises avec la facilité habituelle qu'on a ici d'étendre à tous les fonctionnaires l'irresponsabilité des juges ?

Cela ne se peut.

Nous avons dit, par exemple, que tels et tels tableaux n'étaient pas authentiques. Cela ne fait de doute pour personne, et tous les experts sérieux et les vrais amateurs le constatent avec nous.

La fausseté des attributions étant reconnue, il faut que le mar-

chand reprenne l'œuvre et remette l'argent reçu, et, si l'achat a été fait sans la garantie d'authenticité, les commissions ont commis une faute lourde dont elles sont personnellement responsables.

Il y a vingt-cinq ans environ, le Musée de la Porte de Hal acquit pour 20,000 francs le Dyptichon Leodiense. Il fut plus tard reconnu faux et l'achat fut annulé. La même chose doit se faire pour les tableaux non authentiques.

Nous ne pouvons laisser bénévolement des œuvres douteuses à la rampe de nos musées et nous n'irons pas, sans nous plaindre, les laisser remiser dans les greniers!

Quant à la commission, spécialement : Les achats doivent être approuvés par un expert qui n'est que moralement responsable. Cette approbation couvre complètement la Commission. Or, il paraît qu'on a achetés certaines œuvres sans consulter l'expert, et cette négligence établit de nettes et indiscutables responsabilités.

NOTRE CULTURE INTELLECTUELLE

Conférence donnée au Cercle Artistique et Littéraire, le 4 décembre 1891, par M. A. PRINS. Bruxelles, Weissenbruch, grandin-80, 24 p.

Il y a quelques semaines, M. Prins choisissait le Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles pour y donner une conférence sur *notre Culture intellectuelle*.

Les hautes pensées développées par le conférencier avec une éloquence qui prend sa source dans le cœur non moins que dans l'esprit n'ont pas été sans porter droit.

Quelle est la culture d'un temps indécis et tout de transition comme le nôtre? Quel est le rôle que doivent jouer dans la formation des esprits et les grandes universités et les lettres et les arts? Notre enseignement doit-il être classique, c'est-à-dire doit-il continuer à demander aux anciens le fond et la forme de toutes manifestations intellectuelles, ou peut-il se contenter d'être moderne, s'inspirant de littératures contemporaines, cultivant les sentiments créés par nos poètes et nos romanciers à nous, donnant enfin la science positive comme base à toutes nos assises intellectuelles.

Tels, quelques-uns des problèmes, qu'en quelques quarts d'heure, a successivement passés en revue le conférencier.

M. Prins vient de publier en brochure la conférence qu'il a donnée au Cercle et nous avons pu y retrouver, dans leur texte, quelques-uns des beaux développements que déjà nous avons admirés à l'audition : c'est bien substantiel, bien neuf et peu conforme.

Qu'il nous soit permis, en ce journal spécialement consacré à l'Art, de citer la fin de cette conférence, fin à la vérité peu attendue de maints de ses auditeurs.

Mettre en doute l'utilité de l'éducation littéraire du grec et du latin passe encore, mais conclure, après réfutation en règle de toute la kyrielle des anciens arguments en leur faveur, que c'est à notre littérature nationale qu'il faut consacrer une partie du temps donné à ces antiquailles, voilà ce qui a été particulièrement désagréable à admettre par quelques défenseurs attirés du *Beau ancien et absolu*. Les applaudissements à ce passage s'en sont ressentis.

« Nous assistons, en ce moment à l'éclosion d'une littérature

nationale. Ce qu'elle a de meilleur ne lui vient-il pas de la race, des traditions, du sol? N'est-ce pas à nos traditions artistiques que nos poètes, nos littérateurs doivent d'être surtout des peintres, des descriptifs? Je ne voudrais pas citer de noms; mais enfin, pour donner des preuves, est-ce que l'auteur de *la Princesse Maleine* ne rappelle pas la grâce mystique des vierges pâles, mélancoliques et résignées de Van Eyck et de Memling, comme l'auteur des *Flamandes* et l'auteur des *Kermesses* rappellent l'exubérance réaliste de Jordaens ou de Teniers, comme nos charmants conteurs wallons, l'auteur de la *Closière*, celui des *Charneux*, ou celui des *Contes de mon village* rappellent la saine et robuste fraîcheur qui semble émaner de la Meuse ou de l'Ardenne?

Je n'ai pas l'intention de prolonger ici une étude de ce genre; je désire seulement montrer que nous pouvons puiser en nous-mêmes la source de l'inspiration.

Il y a un proverbe arabe qui dit : « Ce n'est jamais en vain qu'on a erré sous les palmiers ». Eh bien, chez nous aussi, ce n'est jamais en vain qu'on erre aux bords de la Meuse ou de l'Escaut, ce n'est jamais en vain qu'on erre dans nos campagnes.

Quand, au printemps, on chemine dans les grasses prairies brabançonnées, par exemple entre Dry Toren, où Teniers avait sa maison de campagne, et Ellewyt, où Rubens résidait souvent; quand on parcourt les sentiers qu'ils ont sans doute foulés l'un et l'autre; quand à travers le rideau des peupliers on voit se dresser les fermes séculaires avec leurs toits à pignons et leurs fenêtres à meneaux; quand la neige des vergers resplendit sur la verdure renaissante, et que dans la lumière intense des grand routes, les vieux arbres, les vieilles fermes et les vieilles gens eux-mêmes semblent redevenir plus jeunes; il semble aussi que l'âme rajeunie du passé surgisse à l'horizon, et avec elle le souvenir des générations d'artistes, de savants, d'écrivains, de penseurs qui ont brillé aux époques illustres de notre histoire.

On songe alors que dans les milliards d'êtres qui viennent, passent et disparaissent, pour ne plus revenir, comme des flottants atomes, il en est qui appartiennent à ce petit coin de terre, y ont puisé leur individualité et nous l'ont transmise, pour qu'à notre tour nous la transmettions à nos descendants.

Et l'on a la conscience d'aimer son pays d'un amour en quelque sorte physique; et on le sent bien, ce n'est pas une pure illusion que le lien qui, dans le tourbillon tumultueux de l'univers, dans l'agitation perpétuelle des choses, rattache l'homme au sol natal et lui donne un point d'appui!

Et de même, ce n'est pas une pure illusion qu'une culture nationale, un art national, une littérature nationale.

C'est, au contraire, la plus forte des réalités; c'est à cela que tout doit aboutir, c'est la loi suprême des peuples dignes de vivre.

C'est pour cela que nos écrivains ont raison de relever le drapeau d'un art national; c'est pour cela qu'ils doivent à leur pays d'être de plus en plus eux-mêmes, de fortifier en eux les qualités qui leur viennent des grands ancêtres.

Et c'est pour cela que nous, Mesdames et Messieurs, nous avons à les saluer avec joie et que nous leur devons notre protection, notre appui et notre sympathie! »

UNE STATISTIQUE

La table des matières de *la Jeune Belgique* compte vingt-sept écrivains belges qui y ont collaboré cette année.

Ce sont MM. Albert Arnay, Jean Boels, Hector Chainaye, Eugène Demolder, Maurice Desombiaux, Georges Destrée, Georges Eekhoud, André Fontainas, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Auguste Jenart, Hubert Krains, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Henry Maubel, Joseph Nève, Gustave Rahlenbeck, Fernand Roussel, Fernand Severin, Gustave Stevens, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren, Ernest Verlant, Auguste Vierstet.

Ce nombre est déjà considérable. Mais en dehors de lui, il y a encore dans le jeune mouvement d'autres écrivains qui ne sont pas dans la table des matières de *la Jeune Belgique*, soit parce qu'ils n'y ont pas collaboré cette année, soit parce qu'ils collaborent à d'autres revues. Ainsi : MM. Camille Lemonnier, Edmond Picard, Octave Maus, Louis Delattre, Jules Destrée, Arthur James, Fernand Brouez, James Vandrunen, Emile Van Arenbergh, Albert Mockel, P.-M. Olin, Raymond Nyst, Hubert Stiernet, Georges Rodenbach, Francis Nautet, Georges Khnopff, Franz Mahutte, Henri Nizet, Maurice Siville, Léopold Courouble, Henry Carton de Wiart, Paul Oilet, Célestin Demblon, Maurice Sulzberger, Eugène De Grootte, Georges Keller, Jules Frédéric, et d'autres.

Nous en avons cité cinquante-quatre, et en avons encore sans doute oubliés. Tous — à l'exception de deux ou de trois — ont débuté depuis moins de dix ans. Tous, en dehors de l'œuvre du journaliste, ont fait des œuvres d'art et de littérature. Il en est, dans cette énumération, qui possèdent du talent, beaucoup de talent; d'autres en ont moins : mais tous ont pris pour but l'Art.

Avant ces dix ans, — remontez un siècle en arrière, deux siècles si vous voulez, et passez par les cinquante années si célébrées de prospérité nationale, — vous ne trouverez pas quinze artistes de la plume. Leur nombre actuel, dans un petit pays, dénote sans contester un mouvement d'une intensité des plus extraordinaires. Il est inutile d'emprunter la « longue vue » de M. Mirbeau pour s'en apercevoir.

LAWN-TENNIS

par GABRIEL MOUREY. — Paris, Tresse et Stock.

Sous ce titre d'apparence inoffensive, évoquant les claires journées estivales, et la pelouse ras fauchée, éployée en tapis d'émeraude au pied des arbres séculaires, et les flanelles claires égayant l'austérité des ombrages — un drame terrible : l'amour lesbien audacieusement mis en scène, sans réticences, sans sous-entendus, tout nu dans son horreur tragique, et finissant dans du sang.

L'acte de M. Gabriel Mourey avait été offert au Théâtre Libre, et accepté. Les rôles en étaient distribués, lorsque survint cet incident inattendu : les comédiens, effrayés de l'impudeur du sujet, hésitèrent à se charger de le représenter. M. Antoine écrivit à l'auteur la lettre ci-après, qui détermina M. Mourey à retirer galamment sa pièce :

MON CHER MOUREY,

Ainsi que vous avez pu en juger vous-même aujourd'hui pendant la lecture de votre acte, *Lawn-tennis*, aux interprètes que nous avons choisis, il se produit un incident curieux et dont je ne connais pas d'exemple. C'est-à-dire que votre pièce, possible à la représentation entre intimes, n'est pas jouable devant un public.

Vous avez vu vos comédiens eux-mêmes tout interloqués de la hardiesse et de la violence de votre conception. Je ne pense pas, après cette épreuve, qu'une salle de douze cents personnes puisse accepter avec sang-froid une situation aussi singulièrement anormale et passionnée. Rappelez-vous la première de *la Fin de Lucie Pellegrin*.

J'avais éprouvé, je ne vous l'ai pas caché, du reste, à la lecture de votre manuscrit, une très forte sensation d'art et je m'étais laissé séduire par la grâce, l'élégance et la littérature de *Lawn-tennis*. J'ai reçu votre pièce et elle sera représentée sur le Théâtre Libre si vous l'exigez.

L'exigerez-vous?

Si oui, nous courrons simplement le danger de faire fermer le Théâtre Libre sur un gros scandale qui sera bien vite exploité par qui vous savez et que vous ne recherchez en somme pas plus que nous.

Avons-nous le droit de sacrifier les intérêts littéraires, les espoirs groupés autour de la maison, et ne serait-ce pas une grave responsabilité pour vous aussi bien que pour moi? Ne croyez-vous pas aussi que l'ère des violences et des soi-disant coups de pistolet est close désormais? Votre acte, d'une originalité si puissante et si étrange, ne se trouve-t-il pas vraiment trop au-dessus des conventions courantes? Entendez bien que je ne prétends aucunement vous dire que *Lawn-tennis* n'est pas une pièce; c'en est une, au contraire, et fort bien faite; mais, lorsque j'écris ce mot de convention que nous détestons tous, je veux parler de cette hypocrisie toute britannique spéciale aux gens assemblés qui, individuellement, commettent un tas de saletés sans la moindre vergogne et qui rechignent aux vérités trop nettes apparues à la lueur des quinquets!

Je vous fais juge et vous resterez le maître de la situation. Si vous le voulez, tentons l'aventure, mais réfléchissez bien aux risques que pourrait courir une maison dont tous vos amis ont besoin et envers lesquels je suis comptable.

Vous m'aviez parlé d'un acte en collaboration avec M. Jules Bois. Je vous offre de le jouer à la place de *Lawn-tennis*. Vous ne perdriez rien à cette combinaison et elle apporterait au Théâtre Libre un nom que nous serions heureux de voir figurer sur nos programmes.

Bien vôtre

A. ANTOINE.

Exposition universelle de la Musique et du Théâtre

Nous avons parlé déjà de l'Exposition musicale qui s'ouvrira à Vienne le 7 mai 1892. Le comité, présidé par le marquis Pallavicini, invite tous les collectionneurs à y prendre part. Tout ce qui se rapporte à la musique et au théâtre sera reçu à condition d'offrir de l'intérêt ou une valeur intrinsèque suffisante. L'Exposition musicale se divisera en deux sections : la première sera consacrée à une exposition rétrospective et technique, la seconde à une exposition industrielle spéciale où seront exhibés les instru-

ments modernes et leurs accessoires, les décors et costumes de théâtre, la littérature musicale contemporaine, etc.

Il n'y a pas moins de soixante-quatorze classes distinctes, réparties en douze groupes. La commission (Eschenbach Gasse 11, Vienne I) reçoit les demandes d'inscription. Les envois devront être faits du 1^{er} mars au 21 avril. Le programme, le règlement et des demandes d'admission sont, dans nos bureaux, à la disposition de nos abonnés.

A Vienne, on travaille févreusement à l'organisation de cette exposition. On construit une scène spéciale, qui réalisera tous les perfectionnements modernes. Les théâtres de Vienne y joueront pendant les mois de mai et de septembre, trois théâtres de Berlin au mois de juillet. On est en pourparlers avec l'Opéra de Milan, avec des théâtres hongrois, tchèques et polonais.

A la *Tonhalle*, immense salle de musique, on organisera une vingtaine de grands concerts, dirigés par les plus célèbres compositeurs et chefs d'orchestre. Hans Richter, Bülow, Verdi ont déjà promis leur concours. Il est probable qu'on obtiendra également celui de Mascagni. L'Exposition contiendra tout ce qui se rapporte, de près ou de loin, à la musique et au théâtre.

Il y aura des souvenirs des grands compositeurs. Le prince Lichnowski exposera le beau piano sur lequel Beethoven aimait à jouer; le comte Esterhazy prètera ses souvenirs de Haydn; le baron N. Rothschild sa magnifique collection d'instruments de musique. Toutes les grandes familles de la monarchie mettront leurs archives, leurs galeries, leurs collections artistiques à la disposition du comité. On arrivera à reconstruire les cabinets de travail de Goethe, de Richard Wagner, de Beethoven, de Schubert, etc. Enfin, ce sera une exposition des plus complètes, des plus originales et qui promet d'attirer toute l'Europe artistique dans la vieille cité impériale.

Il y aura plus de trois mille six cents autographes de maîtres célèbres de tous les pays et de tous les temps, douze cents portraits de compositeurs, librettistes, artistes célèbres. L'archiduc Ferdinand a mis à la disposition du comité sa collection d'instruments anciens; le prince de Schwarzenberg, sa collection de manuscrits; l'éditeur Artaria, sa collection de manuscrits de Beethoven, parmi lesquels l'autographe de la IX^e symphonie et de la messe en *ré*; M^{me} Viardot le manuscrit de *Don Juan* de Mozart. Ce maître aura, d'ailleurs, un pavillon spécial, où l'on trouvera quantité de reliques, de gravures, de manuscrits, de lettres, etc., qui se rapportent à sa personne et à son œuvre.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La Madeleine de Van Dyck (?).

Acheter un Van Dyck 6,000 francs n'est vraiment pas une mauvaise affaire. Alléché par la modicité du prix, un collectionneur de tableaux, M. Valentin Roussel, acquit, en 1889, une *Madeleine* que le vendeur, M. Manteau, lui affirmait être du maître peintre. La joie de l'amateur fut éphémère. Des amis auxquels fut exhibée la merveille insinuèrent dans l'âme du collectionneur le serpent rongeur du doute. Des traces de tripatouillage existaient, incontestablement, sur la toile. Aussi M. Roussel n'hésita-t-il pas à assigner son vendeur en résiliation du marché, en restitution du prix et en dommages-intérêts. Le tribunal de commerce de Bruxelles, auquel fut déferée la cause, nomma des experts qui

déclarèrent, à l'unanimité, que « l'œuvre pouvait très raisonnablement être attribuée à Van Dyck ».

Les juges consulaires décidèrent que cette formule un peu vague devait donner à l'acheteur toute satisfaction et déboutèrent celui-ci de son action.

Mais la Cour d'appel ne fut pas de cet avis, et sur la plaidoirie de M^e Albert Simon, réforma, le 8 janvier, le jugement du tribunal.

« Quelque sérieux que puissent être les motifs déterminants d'une attribution, dit en substance l'arrêt, celle-ci n'en est pas moins une conjoncture incertaine qui ne peut remplacer la garantie d'authenticité promise. »

En conséquence, la vente est résiliée, M. Manteau est condamné à rembourser à l'appelant la somme de 6,000 francs, prix du tableau, avec les intérêts légaux depuis la date du paiement (19 mai 1889) et à lui payer en outre 100 francs à titre de dommages-intérêts.

PETITE CHRONIQUE

Indépendamment des artistes invités dont nous avons publié la liste, exposeront cette année au Salon des XX : M^{lle} A. Boch, MM. Ensor, W.-A. Finch, F. Knoepff, G. Lemmen, D. de Regoyos, P. Signac, J. Toorop, H. Van de Velde, Van Rysselberghe, Van Strydonck, Vogels, peintres; G. Charlier, P. Dubois et G. Minne, sculpteurs.

On lit dans *le Peuple* et dans divers journaux :

« On sait que la place de directeur des Beaux-Arts est vacante et que M. de Haulleville, ancien rédacteur en chef du *Journal de Bruxelles*, postule cette place. Mais M. Woeste, qui a une haine très forte contre M. de Haulleville, fait en ce moment tout ce qu'il peut pour faire échouer ce candidat, et aussi tout autre qui, de près ou de loin, a des rapports avec le jeune mouvement littéraire et artistique de notre pays. On assure que c'est M. Charles Tardieu, rédacteur en chef de *l'Indépendance*, qui serait le candidat qui a le plus de chances, d'autant plus qu'il a MM. Woeste et Beernaert pour parrains. Curieux, n'est-ce pas? »

Nous ignorons ce qu'il y a de vrai dans l'outrecuidance qu'on prête à M. Tardieu, ce sous-Frédéric. Nous le saurons d'ici à dimanche prochain, et dans le cas où il aurait eu la malheureuse idée de tenter cette chance, lui le réprouvé qui récemment encore a été mis au ban de l'armée artistique, nous lui réglerons son compte.

Quant à M. Woeste qui se mêle d'une matière pour laquelle il a autant d'aptitude qu'un hareng saur pour le vélocipède, nous nous chargerons aussi de lui démontrer que dans un temps où le seul art qui compte est l'art neuf, il n'y a aucune place ni droit de parler pour lui qui représente en toutes choses l'école du sabot-sous-la-roue destiné à empêcher les diligences de descendre trop rondement les côtes.

Au dernier moment on nous assure que lorsqu'on demande à M. Tardieu s'il pose sa candidature, il répond : Non; mais que si on lui demande l'autorisation de le dire, il répond encore : Non.

Est-ce que ce masuresque personnage userait de diplomatie et serait d'avis que le meilleur moyen de ne pas être escarboté avant d'arriver au but est de s'y diriger dans les ténèbres. Mais gare au tir de nuit. La guerre est aujourd'hui si perfectionnée.

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro qu'une souscription venait d'être ouverte pour élever un monument sur la tombe de Henry Litolf, l'auteur des *Templiers*, du *Chant des Guelfes*, des *Girondins*, du *Chant des Belges*, du *Dernier jour de la Terre*, des cinq *Concertos symphoniques pour piano et orchestre*, d'*Héloïse et Abélard*, etc., etc.

Le comité, dans lequel figurent MM. Ambroise Thomas, Massenet, Gounod, Chabrier, Guiraud, Gevaert, A. Silvestre, Camille

Doucet, Armand Gouzion, Edg. Troimau, etc., fait un pressant appel aux amis et aux admirateurs du maître en Belgique. Les adhésions peuvent être adressées à nos bureaux ou directement à M. Victor Souchon, trésorier du comité, rue du Faubourg Montmartre, 17, Paris.

M. Gustave Saintenoy, l'un de nos meilleurs architectes, vient de mourir. Il allait atteindre la soixantaine. M. Saintenoy a construit le théâtre de Bruges, le château des Amerois, le palais de comte de Flandre et plusieurs écoles à Bruxelles, parmi lesquelles les cours d'éducation de la rue de la Paille, les plans de l'hôtel du gouvernement provincial à Hasselt en cours d'exécution, etc.

Nous adressons à son fils, M. Paul Saintenoy, architecte et archéologue, nos sympathiques condoléances.

M. François Riga, compositeur de musique, est mort inopinément à Bruxelles, le 18 courant, dans sa 61^{me} année. Il laisse un grand nombre de morceaux de musique religieuse, toutes œuvres de bonne facture et bien écrites pour les voix. M. Riga professait la musique avec une réelle autorité. Sa mort sera vivement regrettée.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — Lundi 25 janvier, à 2 heures. M. H. PERGAMENT : *Les races et l'histoire de la Sibirie*. — Lundi 25, à 3 heures. M^{me} A. CHAPLIN : *Dickens*. — Mardi 26, à 2 heures. M. E. VERHAEREN : *La peinture gothique flamande*. — Mercredi 27, à 2 heures. M. H. PERGAMENT : *La Prusse sous Frédéric II*. — Mercredi 27, à 3 heures. Conférence de M. G. FRÉDÉRIX : *Victor Hugo*. (Les personnes étrangères aux cours peuvent se procurer des cartes chez le concierge du Palais des Académies au prix de deux francs (1).) — Jeudi 28, à 2 heures. M. H. LONCHAY : *Le gouvernement de Charles de Lorraine*. — Jeudi 28, à 3 heures. M^{lle} J. TORDEUS : *Diction, lecture d'auteurs modernes*.

Le Cercle des XIII d'Anvers ouvrira cette année son exposition annuelle le 7 février prochain, dans l'ancien Musée de peinture à Anvers. Participeront à cette exposition outre MM. L. Abry, Em. Claus, Ed. De Jans, H. Desmeth, Edg. Farasyn, Fr. Hens, R. Looymans, H. Luyten, Ch. Mertens, A. Struys, L. Van Acken, L. Engelen, Th. Verstraete, membres du cercle, les artistes suivants qui ont accepté l'invitation qui leur a été adressée : *De Belgique* : MM. J. De Greef, Om. Dierickx, Alex. Marcette, Xav. Mellery, J. Horenbaut, J. Rosseels, C. Trémerie, J. Stobaerts, E. Van Gelder, Is. Verheyden, Alf. Verwée, G. Charlier, De Groot, De Rudder, Devigne, Dillens, J. Lambeaux, Mignon, C. Meunier, Van der Stappen et Th. Vinçotte. — *De France* : MM. Besnard, Billotte, Carrière, Costeau, Courtois, Jeannot, Muenier et Roll. — *De Hollande* : MM. Breitner, Israëls et Neuhuijs. — *D'Allemagne* : MM. Herremann, Kuehl et Von Uhde. — *D'Angleterre* : MM. H. Moore et J. Guthrie. — *De Suède et Norvège* : Fr. Thaulow et Allan Osterlind.

M. Claude Monet expose en ce moment à Paris, chez Boussod et Valadon, une intéressante série d'études exécutées par lui l'été dernier, à Giverny. Ces études représentent des Peupliers au bord de l'eau, vus à des heures différentes du jour et sous des états de ciel variés.

Une revue nouvelle paraît à Anvers, *De Vlaamsche School*, publiée par M. J.-E. Buschmann, en livraisons de 16 pages, grand in-4°, illustrées de phototypies, avec des planches hors texte gravées à l'eau forte. La première livraison est, en majeure partie, consacrée à la 25^e exposition de l'*Als ik kan*. (Bureaux : Rijnpoortvest, 15, Anvers.)

Une nouvelle revue littéraire est annoncée à Bruxelles pour le 8 février. Titre : *Le Mouvement littéraire*, fondé par MM. Fernand Roussel, R. Nyst et M. Donnay. Parmi les collaborateurs figurent MM. Maurice Barrès, Albert Giraud, Camille Lemonnier, F. Vielé-Griffin, Émile Verhaeren, etc.

(1) Nous insistons sur les avantages économiques que présente la conférence de M. Frédéric (liquidation forcée).

Nous saluons avec joie la résurrection d'*Art et Critique*, l'excellente revue parisienne qui suspendit sa publication, voici tout juste un an, après quelques années de lutttes vaillantes et de bel enthousiasme littéraire.

Art et Critique reparait avec son ancienne rédaction presque au complet : MM. Jean Jullien, Henry Céard, André Corneau, Alfred Ernst, Gustave Geffroy, Georges Lecomte, Edmond Cousturier, Gaston Salandri, Georges Roussel, Georges Vanor, etc.

Les Lettres, les Arts plastiques et la Musique y seront, comme précédemment, étudiés de près. « Telle vous l'avez laissée, telle vous la retrouverez, étrangère aux cabales, aux rivalités d'écoles et de personnes, faisant bon accueil à toutes les tentatives sincères et désintéressées, s'associant à toutes les protestations fondées, ouvrant ses colonnes à tous les artistes. »

La rédaction est maintenue rue des Canettes, 7; l'administration est transportée quai de Jemmapes, 72. Espérons que, cette fois, rien ne viendra interrompre la brillante carrière de la « revue aux rubans verts. »

Portrait instantané du *Gil Blas* :

VINCENT D'INDY. — Quarante ans. Grand, mince, distingué, avec des yeux noirs où couve comme une flamme intérieure, une moustache soignée, semble plutôt un dilettante qui s'occupe d'art à ses heures perdues qu'un professionnel fanatique de son métier. D'un abord affable et doux avec une vague morbosité, comme disent les Italiens, dans ses allures et dans ses gestes. Très riche et cependant, à l'exemple de son vieux maître si regretté, César Franck, s'est donné presque tout entier à l'enseignement des formules nouvelles. L'auteur applaudi de cet admirable et mystique *Chant de la Cloche*, que couronna la Ville de Paris, et d'un *Wallenstein*, où il affirma si vigoureusement sa personnalité. Un convaincu et un artiste de combat qui a bien gagné son bout de ruban rouge.

On annonce la vente à Paris, chez Georges Petit, de l'importante collection Daupias, de Lisbonne, dont nous avons fait naguère la description (1).

Le Musée Richard Wagner, à Vienne, vient de s'enrichir d'une foule de documents relatifs aux représentations de *Lohengrin* à l'Opéra de Paris : affiches, articles de journaux, caricatures, etc.

Nous apprenons avec plaisir que M^{me} Marthe Duvivier, dont on a conservé le meilleur souvenir à Bruxelles, a obtenu à l'Opéra français de la Nouvelle-Orléans un très grand succès. L'excellente cantatrice a débuté dans *le Trouvère* et dans *la Favorite*. Les journaux sont unanimes à vanter la voix, le jeu et l'excellente méthode de la cantatrice.

M^{me} Duvivier a retrouvé à la Nouvelle-Orléans un artiste connu de nos compatriotes, le ténor Verhees, qui a été également fort bien accueilli dans *les Huguenots* et les autres ouvrages du répertoire.

Le dernier numéro des *Hommes d'aujourd'hui* (Vanier, éditeur), donne la biographie, par Paul Verlaine, du poète Albert Méral, avec un portrait-charge par F. A. Cazals.

Nous rappelons à nos lecteurs que le concert de la Société de musique de Tournai consacré aux œuvres de M. Peter Benoit aura lieu aujourd'hui dimanche, à 7 heures du soir, et qu'il sera terminé à 9 h. 15.

(1) V. *l'Art moderne*, 1890, p. 155.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES, VITRAUX & GLACES
N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise
Bruxelles. — Téléphone 1384

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures.	Vienne à Londres en 36 heures.
Cologne à Londres en 13 "	Bâle à Londres en 20 "
Berlin à Londres en 22 "	Milan à Londres en 32 "
Francfort s/M à Londres en 18 heures.	

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 5 h. 15 matin, 11 h. 10 matin et 8 h. 20 soir. — De Douvres à midi 05, 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

PAR LES NOUVEAUX ET SPLENDIDES PAQUEBOTS

Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres partant journellement d'OSTENDE à 5 h. 15 matin et 11 h. 10 matin; de DOUVRES à midi 05 et 7 h. 30 soir.

Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.

BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-33

CABINES PARTICULIÈRES. — Prix : (en sus du prix de la traversée), Petite cabine, 7 francs; Grande cabine, 14 francs.
A bord des malles : Princesse et Princesse Henriette :
Spécial cabine, de luxe, 75 francs.

Pour la location à l'avance s'adresser à M. le Chef de Service à Ostende (Quai) ou à l'Agence des Chemins de fer de l'État-Belge Strand Street, n° 17, à Douvres.

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés. — Location de navires spéciaux. — Transport régulier de marchandises, colis postaux, valeurs, finances, etc. — Assurance.

Pour tous renseignements s'adresser à la Direction de l'Exploitation des Chemins de fer de l'État, à BRUXELLES; à l'Agence générale des Mallets-Postes de l'État-Belge, Montagne de la Cour, 90A, à BRUXELLES ou Gracechurch-Street, n° 53, à LONDRES; à l'Agence des Chemins de fer de l'État Belge, à DOUVRES (voir plus haut); à M. Arthur Vrancken, Domkloster, n° 1, à COLOGNE; à M. Siepermann, 67, Unter den Linden, à BERLIN; à M. Remmelmann, 15, Guillolett strasse, à FRANCFORT s/M; à M. Schenker, Schottenring, 3, à VIENNE; à M^{me} Schroekl, 9, Kolowratring, à VIENNE; à M. Rudolf Meyer, à CARLSBAD; à M. Schenker, Hotel Oberpollinger, à MUNICH; à M. Detollenaere, 12, Pöföfingerstrasse, à BALE; à M. Stevens, via S^{te} Radegonde, à MILAN

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est sans concurrence pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.

N. B. On envoie gratuitement les prix-courants et les certificats à toute personne qui en fera la demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^o prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA DIRECTION DES BEAUX-ARTS. — THULÉ DES BRUMES. — UN INTERVIEW. — ÉCHANGE DE LIVRES. — THERMIDOR. — UN BANQUET A M^{lle} BEERNAERT. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — CORRESPONDANCE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

LA DIRECTION DES BEAUX-ARTS

Un plumiphage qui pâture sur les plants de choux du journalisme bruxellois a jugé à propos, pour tenter de nous faire taire, d'insinuer que *l'Art moderne* avait un candidat pour la Direction des Beaux-Arts.

Il se trompe, ce plumiverge.

L'Art moderne ne patronne et n'a jamais patronné personne pour ces hautes dignités inutiles. Si l'un des siens y vise, c'est pour son compte et au risque de s'entendre, ici-même, décocher les vérités essentielles.

L'Art moderne a la dent dure, ô plumirostre plus méchant qu'offensif, et n'est pas de ceux qui vendent leur indépendance pour un plat de fèves. Loin de toute discipline, libre de toute chiourme journalistique, ô plumiserve, il va te montrer comment, mépriseur de tes menaces, il entend traiter la question qu'il te plairait à toi et aux tiens de mettre à l'étouffoir.

Et ce prélude joué, voici la valse.

La mort du placide et très discret Jean Rousseau date déjà, et la place de directeur des Beaux-Arts qu'il remplissait si peu est encore vide. Des candidats ont défilé, sans se faire engager, car le nouveau Ministre s'avise de ne pas se contenter d'un à peu près de bonne volonté. Il rêve, fièrement, ce chasseur d'idéal administratif, d'une direction des Beaux-Arts qui *dirigerait* les arts. Et voici qu'il est pris dans les mailles de difficultés infinies. Au lieu de marier cette héritière au premier prétendant venu, convenable, aimable et présentable, il veut pour elle un époux de choix, capable de lui faire honneur, et, avec amertume, il n'en voit pas.

Résigné, il attendait et laissait lever les avoines. Alors M. Charles Tardieu, nouvelliste à *l'Indépendance*, s'est avancé.

Il s'est avancé sur la pointe des pieds, avec des gestes recommandant le silence, car il a peur, on ne sait pourquoi, des renseignements qu'on pourrait fournir sur son compte. Il voudrait être admis sans tapage, sauf à en faire un de tous les diables dès que l'union secrète qu'il rêve aurait été irrévocablement nouée.

Il a fait sa demande, mais on le sait à peine. La bande de ses bons camarades de la presse forment autour de lui un cercle qui masque sa manœuvre. Car c'est étonnant et édifiant l'entente de ces bruyants reporters, même pour se taire, lorsqu'il s'agit de ceux qui sont de

leur bâtiment. Eux qui n'hésitent pas devant les indiscretions les plus cruelles et les plus méchantes quand il s'agit des profanes, se feraient piler et passer au tamis en pâté de Bruxelles, plutôt que de parler du projet qu'allait leur copain Tardieu. Et c'est la presse hebdomadaire, la presse qui se vante de ne pas faire partie du journalisme enrégimenté, qu'on force à révéler au public qu'un nouveau candidat à la fameuse Direction est né!

Cette demande tardive (oh! qu'il est loin de nous de faire un de ces jeux de mots auxquels ne résiste pas M. Tardieu) suscite quelque analyse. Il nous eût été superflu d'y procéder si les journaux s'étaient mis à attraper ce solliciteur avec l'entrain, la courtoisie et la bonne foi exemplaire qu'ils ont manifestés pour d'autres. Mais puisque la consigne de ces joyeux francs-maçons est d'avoir l'air de ne pas avoir l'air, nous allons acquitter la lettre de change signée dimanche dernier dans *l'Art moderne* quand le premier murmure de cette singulière nouvelle rasait encore le sol.

Ce n'est pas que nous pensions qu'une direction des Beaux-Arts soit indispensable. Elle n'existait pas jadis en Belgique, et certes l'incolore Jean Rousseau n'a pas démontré qu'elle puisse servir à autre chose qu'aux satisfactions diverses de celui qui en a le titre. Mais si on juge à propos d'en continuer la tradition, encore est-il séant qu'on en investisse une personnalité en état de diriger et qui ne suscite pas en l'esprit ce mordant souvenir d'un sarcasme de Beaumarchais : Il fallait un mathématicien, ce fut un danseur qu'on choisit.

L'Art est présentement chez nous dans un état de crise. Il se débat pour briser les vieux liens et les vieilles formules. Irrésistiblement entraîné vers le neuf, il hurle de rage chaque fois qu'on tente de le remmailloter. Pris d'une fureur de liberté, à chaque instant il échappe aux duègnes et aux vénérables valets de chambre qui voudraient maintenir ce robuste jeune prince dans les préceptes de l'étiquette académique et du cérémonial, et il va, sautant par-dessus les murs, courir les champs et les carrefours. Il lui faudrait un précepteur que n'épouvanteraient pas ses incartades, qui n'essaierait pas de mater ses belles ardeurs, mais de les employer noblement et de les pousser vers les œuvres héroïques. Pas un timide, pas un raccorni, pas un malin, par un rancunier surtout, pas un complaisant de coterie.

Or, M. Charles Tardieu, nouvelliste à *l'Indépendance*, concentre-t-il ces qualités nécessaires? échappe-t-il à ces rédhitoires défauts?

Quel malheur que ses camarades du journalisme, muets par point d'honneur professionnel, ne s'expliquent pas là-dessus. Vraisemblablement ils tireraient un horoscope lumineux et satisfaisant qui nous dispenserait de les suppléer dans cette délicate besogne.

M. Charles Tardieu a passé là cinquantaine, notablement. Il fut, en sa lointaine jeunesse, une très belle espérance : la vive petite lampe de son esprit délié, fertile en amusantes saillies, donnait à ses amis l'illusion que sa maturité serait, autant que celle des meilleurs de son temps, éclairante et réchauffante. Mais une malchance semble avoir stérilisé ses dons et ses efforts. Il est resté voué à la médiocrité dans la vie. Les voies qui mènent loin et haut se sont, pour lui, fermées en impasses. Il est demeuré à mi-route, toujours dans la vague attitude d'un raté et le mécontentement d'un officier en demi-solde, avec l'irascibilité, la nervosité, la mauvaise humeur, les impatiences et presque les vapeurs de quelqu'un à qui la vie intellectuelle n'a jamais payé qu'un traitement d'attente.

Circonstances néfastes, mauvais sort, alors qu'il semblait apte aux destinées de choix, il s'est engluë dans le journalisme et s'est mis à tourner le moulin à café de la copie, faisant tout ce qui concerne son monotone état. Pendant quelques années il a été à Paris à la tête d'une publication artistique qui, apparemment, s'étaie comme son principal titre dans la requête qu'il a adressée au Ministre. Mais il y fut le prédestiné aux insuffisants succès qu'on l'a vu partout et toujours, et prit sa retraite en ne laissant pour souvenir qu'impuissance.

Revenu en Belgique, il prit service à cette *Indépendance* dont il ne quitta plus la maison, et qui synthétise si curieusement et dans un si typique assemblage, le snobisme de la bourgeoisie hicheliffeuse, la politique doctrinaire, les aspirations de la juiverie et les combinaisons stériles de la finance.

Il y prit service et y a été bon serviteur. Non pas qu'il y ait révélé ces qualités d'écrivain que semblait annoncer, en des temps plus heureux, sa spirituelle causerie d'étudiant. Il n'existe pas de lui un seul morceau littéraire, même un petit morceau. C'est lui, croyons-nous, qui, en un laborieux quotidiennat, évacue les articles de politique intérieure qui ont pour caractéristique de finir par un douteux calembour après avoir passé par une série de calembredaines. Il fait désormais de l'esprit comme un ténor réformé fait du chant. Bon serviteur! il l'a été en ce sens qu'il a épousé sans hésitation comme sans dégoût tous les préjugés, toutes les manies, toutes les querelles du journal où il est hébergé. Ce cerveau, très fin jadis, a été snob avec entrain, politiquailler avec entêtement, sémite avec dévotion, financier avec dévouement.

Et c'est au moment où, par l'âge et la longue durée, ces habitudes domestiques se sont indurées en lui jusqu'à l'inconscience et la bonne foi, qu'il rêve d'en apporter la pratique et les effets dans le domaine où il faut le plus d'indépendance, de fermeté fière, d'impartialité irréductible, de dignité absolue, dans le domaine de l'Art. Ah! le stage a été bien mauvais.

On se figure difficilement notre art vivant et turbulent administré par un tel directeur, accoutumé à rendre hommage aux régents de salon, aux femmes du bel-air infectées de prétentions mesquines, aux hommes d'Etat ou aux diplomates arriérés et desséchés, aux financiers insolents. Mais c'est le doctrinarisme, l'argent, la juiverie, la basse mondanité qui siègeront en sa personne et nous serons ramenés au plus vulgaire mécénisme. Le cabinet de la direction sera une succursale de l'*Indépendance*, laquelle est elle-même le miroir de la partie la plus encroûtée et la plus odieusement infatuée de la société belge.

M. Charles Tardieu, d'après le bruit public, règle le supplément littéraire de son journal, et agrément de réflexions le bordereau d'extraits qui y paraît sous le titre : *Journal des Journaux*. Il y donne, sans s'en douter peut-être, la mesure de sa compétence et de sa bienveillance. Il y révèle, à l'égal de M. Gustave Frédéric, son mauvais vouloir pour tout ce qui marque dans notre jeune littérature. Il a autant que son contubernal la manie fielleuse, le talent d'enrober de la coloquinte dans du sucre, et de vous introduire à rebours entre la manche et la peau ces épis d'éloges qui chatouillent au premier moment, mais qui, remontant, vous mettent à la chair le feu de Saint-Laurent. Il louange en gouaillant. Il avoue ne pas comprendre les jeunes ce qui ne l'empêche pas de les débiter, suivant la bonne formule doctrinaire : Ce que je n'entends pas doit être mauvais. Toute tentative d'en avant n'a réussi qu'en bousculant ces deux gardiens du sérail, et récemment encore il a fallu une polémique impitoyable en sa brutalité pour avoir raison des politesses sournoises avec lesquelles ils essayaient d'étrangler ceux qu'ils n'aiment pas.

Le bruit court que le candidat a pour appui M. Woeste ! D'autres y ajoutent M. Montefiore-Levy. Pourquoi ne pas y joindre M. Frère-Orban ? La triple alliance serait complète. Comme au sénat futur, tous les grrrrands intérêts conservateurs et irréductiblement stagnants seraient représentés. L'étrange présence de M. Woeste en cette algarade expliquerait le mutisme des journaux cléricaux. Mais on se demande quelles garanties un tel collège de protecteurs, tous si nettement titrés dans leurs goûts et leurs préoccupations personnelles, peuvent donner au nouveau Ministre, qui semble être homme à ne pas se laisser payer en compliments et en balivernes ? Qu'est-ce que l'Art a à espérer de tels messieurs et de leurs idées ? Mettre un des leurs dans la place, très soumis et très bien dressé, ajouter cette force nouvelle à celles qu'ils fourrent partout où il y a quelque influence à exercer, avoir ainsi ce gouvernement invisible dont Disraëli disait que c'est le vrai, voilà le despotisme qui est à redouter.

Nommer M. Charles Tardieu serait un défi. Il ne

faut pas avoir un grand don de prophétie pour annoncer que le jour même où il obtiendrait cette aubaine pour sa carrière finissante, la guerre artistique serait déclarée. Or l'art jeune, l'art neuf peut aujourd'hui parler, avec n'importe qui, de puissance à puissance. Il a appris à connaître sa force par les campagnes, toutes triomphantes, qu'il a menées depuis douze ans. C'est lui seul qui possède les armes d'Achille, celles qui abattent et qui tuent, celles auxquelles rien ne résiste. Si on méconnaît ses aspirations et ses volontés, qu'il entend faire respecter parce qu'elles sont l'Avenir, patrimoine commun et sacré, il mènera sa bataille et gare à l'ennemi, gare aux vaincus !

Sur ce, plumigère dont le ramage vaut le plumage, on te salue !

THULÉ DES BRUMES

par A. RETTÉ, Paris. — Bibliothèque artistique et littéraire.

« Écoute : Il est une Ile si perdue au fond de la mer boréale qu'il faut être *nous* pour la connaître. La proue de nul navire n'a violé son unique plage ; Vierge fière que drape une tunique en genêts d'or, en sapins gémissants, nimbée d'après-midi aux tièdes caresses d'un soleil sobre, ceinturée de ses falaises nacrees où les cavalcades cabrées des flots s'encolèrent de brandir en vain et en vain des étendards d'algues, légendaire enfin et nostalgique aux bons poètes, elle est Thulé des Brumes.

Parsifal y adore le Saint-Graal ; James le Mélancolique prend à témoin de sa rancœur les arbres de la forêt des Ardennes et moque le cor d'Obéron implorant Titania fuyeuse ; Ligeia enseigne la métaphysique à l'étudiant Nathanaël ; accoudée à un balustre que du lierre enguirlande, Mélusine effeuille des camélias dont Astolphe, descendu de son hippogriffe, recueille dévotement les pétales ; Sylvie avec Aurélia s'asseyent à la Table-Ronde pour mieux ouïr un oracle de l'enchanteur Merlin ; et Pierrot ingénu médite une pagode cosmique où logerait la Lune. Même, l'Oiseau couleur du temps flûte des choses très fines dans les branches : Caliban, s'il ne ronfle et rêve d'outres pleines, fait danser Atta-Troll ; et Peter Schlemil a retrouvé son ombre...

Ah ! tu le sais comme moi, c'est bien là notre Ile. Tu te rappelles : tant de rêveries perdues sous les colonnades sifflantes des sapins aux senteurs robustes, tant d'errances en l'or onduleux des genêts ! Le soleil faible baisait sans l'offenser la soie ambrée de ton épiderme, et tes yeux — divins jardins changeants — défiaient les vagues pareilles de la mer lamentante — et puis grandissaient et signifiaient cet Océan, mon Esprit où s'engloutissent tes orgueils. Tu étais la reine, j'étais le roi ; afin de me plaire, tu chantais le poème de la *Feuille de Saule* ou le lai de la *Belle qui cassa son miroir* ; et par le dédale viridant des sentes, nous allions en une gloire estivale épanouie sur les âges, ô Reine, ô Roi que saluaient les cantilènes susurrées à peine des génies d'après-midi, dans cette Ile heureuse, notre royaume : Thulé des Brumes... »

C'est élire bellement et doucement quoique despotiquement son milieu intellectuel et de rêve. Cette page persage le livre, qui

est, comme tel perspicace examinateur l'a sans doute deviné, un rêve écrit, où passent l'amour, l'espoir, le doute, le deuil et les philosophies écloses en cette période d'éternité que nous traversons, nous les poètes de ce crépuscule de siècle.

M. Retté subit parfois l'influence laforgienne, bien qu'il s'incarne lui-même en ce livre. A cette heure de volume publié, sa conception de vie semble se réorienter vers de nouvelles issues :

Mon âme d'autrefois sommeille en son tombeau.
Et riche d'infini et vêtu d'innocence,
Je vais, comme un enfant, par des chemins nouveaux.

UN INTERVIEW

Dans son interview, notre collaborateur Eugène Demolder a défini avec beaucoup de finesse un des éléments de notre littérature nationale :

« Il y a, dans la littérature jeune, un côté *pictural* qui caractérise davantage encore ce phénomène des livres continuant l'œuvre des toiles. Tous nous l'avons — même certains Wallons du Hainaut (la province de Liège est un peu pâlotte et incolore pour ces manifestations vigoureuses qu'elle ne comprend pas) — à des degrés différents ; c'est un des caractères de notre école, ou plutôt de notre groupe. Il a déjà été mis en lumière.

Mais il en est un autre. C'est une attache intime au passé qu'on n'a jamais assez signalée, je pense. L'art belge de notre siècle est fortement imprégné du jadis, d'un jadis glorieux ou mystique. Les artistes gothiques et ceux de la Renaissance nous prodiguent toujours les legs les plus précieux. En peinture, il y a ce prodige : Leys, et puis de Braekeleer, au sujet duquel Iwan Gilkin, en un sonnet intitulé *le Sonneur de Cor*, énonçait poétiquement ces idées :

Des choses d'autrefois, c'est l'âme qui murmure
Des choses d'autrefois et des anciens châteaux,
Et des aïeux lointains qui dorment dans nos os.

Ce phénomène existe dans les lettres. Albert Giraud est-il assez imprégné des prestiges de la Renaissance, qu'il a regretté dans des vers empourprés ? On a souvent comparé Giraud à Banville, à cause de *Pierrot Narcisse*. Mais dans *Hors du Siècle*, les vieux cuirs de Cordoue et les reîtres sont incontestablement inspirés par une Renaissance flamande — et je vous citerai tel personnage des *Dernières Fêtes* digne de figurer, par sa couleur et son allure, dans un gothique. Maeterlinck ? On l'a comparé à Shakespeare ; on a mieux fait, depuis, en le comparant à Memling ; — ces comparaisons sont d'ailleurs toutes malheureuses et elles prêtent aux cancre des moyens faciles de moquerie — et je ne signale Memling que comme un des ancêtres spirituels (nous en avons tous, l'âme est comme le corps, en cela) du poète gantois. Il y a dans son œuvre un lointain étrange de mysticité et de douleur. Georges Eekhoud est pris de grandes nostalgies de ferveurs passées, d'attaches à une glèbe patriale. Et ce titre d'un livre de Grégoire Le Roy : *Mon Cœur pleure d'autrefois* ? Et *Hors du Siècle*, de Giraud ? Et *les Flamandes*, et *les Moines*, de Verhaeren, ne sont-ils des poèmes remplis d'un jadis fabuleux et héroïque ? Et la tendre religiosité de Severin ? Et prenez les initiateurs du mouvement : Camille Lemonnier, dont le lyrisme rubénien ouvre ses plus belles ailes au-dessus de nos cités mortes. Et Charles De Coster ? A-t-il assez aimé les vieux clochers des Flandres et les légendes qu'ils clament de leurs superbes voix ? Félicien Rops

lui-même, ce moderniste aigu, n'a pas échappé, en certaines œuvres, à ces souvenirs d'intimité, de gloire, de couleur, qui nous font les nostalgiques d'on ne sait quel pays de rêve et de fable. Je pourrais vous en citer d'autres, mais je ne veux pas trop exécuter une revue devant vous et distribuer des médailles. Non pas que je craigne qu'on me reproche d'officier dans notre petite chapelle, qui devient cathédrale — je suis prêt à y chanter un *Te Deum*, tant j'ai de mépris pour les plaisanteries faciles de nos ennemis — mais je crois avoir démontré ce que je voulais démontrer. »

ÉCHANGE DE LIVRES

Une convention du mois d'août dernier, intervenue entre la France et la Belgique assure l'échange des documents officiels parlementaires et administratifs qui sont livrés à la publicité dans le lieu d'origine. Un bureau d'échange est établi à cette fin dans chacun des états contractants.

Cette convention assure aussi l'échange des publications entre corps savants, sociétés littéraires et scientifiques, mais à titre officieux seulement, sans prendre l'initiative d'établir des relations entre ces sociétés.

L'art. 3 ajoute : « Pourront toutefois être échangés dans de certaines limites, les ouvrages exécutés aux frais du gouvernement. »

Nous pourrions rappeler à ce propos qu'il existe aux États-Unis une vaste et puissante société, la *Smithsonian Association*, qui dispose de centaines de mille francs et dont le but unique est de faciliter les échanges de livres entre bibliothèques et entre particuliers. Les services rendus annuellement par cette association sont immenses. Les bibliothèques s'enrichissent sans grands frais, les doubles trouvent leur emploi, et la force vive incluse dans tout livre va bien là où elle sera le mieux utilisée.

Ce que l'initiative privée a créé au delà de l'Atlantique mais ce qu'elle n'a jamais tenté chez nous, pourquoi, dans de certaines limites, le gouvernement ne s'en chargerait-il pas ? Nous avons plusieurs fois réclamé contre la loi qui, en supprimant le dépôt légal, a du même coup privé nos bibliothèques de tous les ouvrages nationaux. Il y a urgence à décréter un petit bout de loi obligeant tout auteur qui publie en Belgique de déposer à la Bibliothèque royale au moins deux exemplaires de son ouvrage, sous peine de contrevention. Mais pourquoi notre administration n'organiserait-elle pas un service régulier d'échange de livres entre la Belgique et d'autres pays ? Chez nous, le gouvernement favoriserait la publication des études scientifiques et travaux littéraires en souscrivant à un certain nombre d'exemplaires qui serviraient ensuite à se procurer des livres français, allemands ou anglais pour nos bibliothèques. Ce serait faire d'une pierre deux coups.

Il existe un bureau d'échange embryonnaire à la Bibliothèque royale. Mais il ne répond certes pas à ce que l'on est en droit d'attendre de lui.

L'Art Moderne a eu l'occasion, l'an dernier, de développer l'idée, très pratique d'une librairie belge à Paris⁽¹⁾. Lors de la dernière discussion du budget de l'agriculture il a été sérieusement question de fonder un restaurant belge à Londres, aux fins d'y faire apprécier les produits de nos jardins légumiers. Pourquoi désespérer dès lors de voir notre gouvernement s'occuper un peu plus de la diffusion de notre littérature à l'étranger ?

(1) Voir notre numéro du 18 octobre 1891.

THERMIDOR

Superbe article de VICTOR ARNOULD, dans *la Nation*, sur la tentative de faire acclamer, par le snobisme bruxellois, la piteuse tentative de M. Sardou contre la Révolution française : un chien qui lève la patte contre un monument.

Donnons la fin vengeresse de cette étude de haut vol qui nous fait dire une fois de plus : Voilà un des plus hauts et des plus brillants écrivains de Belgique !

« Hier, dans cette salle de la Monnaie bondée jusqu'aux frises d'un public élégant et bourgeois, on oubliait le vaudeville charantonnesque, pour n'écouter que les tirades violentes, les invectives haineuses et féroces, et ce réquisitoire forcené contre la Révolution, qui n'apparaissait derrière cette bouffonnerie que comme une immense orgie de sang inutilement versé, par pure cruauté et caprice, et dont la grandeur tragique était comme insultée et bafouée plus platement par cette intrigue bête et vulgaire sur laquelle M. Sardou avait osé inscrire ce nom formidable de *Thermidor*, évocateur de l'épouvantable et sanglant déchirement d'entrailles d'où sortit tout le monde moderne, accouché par le fer.

Et c'était hier, et après un siècle, un grand public de bourgeois riches, calés dans leurs fauteuils, étalés dans leurs loges, qui applaudissait avec d'autant plus d'ardeur que les invectives étaient plus dures, les accusations plus venimeuses et les tirades plus emphatiquement vides, poussant à la charge informe ce vaudeville sinistre.

Mais, braves bourgeois que vous êtes, si cette révolution n'avait pas été faite telle qu'elle a été faite, avec son sang et ses larmes ; avec ses figures monstrueuses de Titans apparaissant dans les lueurs de fournaise et d'incendie et frappant ces coups redoutables dont le retentissement n'est pas éteint ; avec les millions d'hommes se heurtant à toutes les frontières contre l'assaut de mondes séculaires et couvrant l'Europe comme une marée formidable et furieuse, de la délivrance et de l'égalité ; avec cette Terre elle-même, fonctionnant jour et nuit en plein Paris et maintenant, coûte que coûte, l'épouvante sans bornes dans l'âme des ennemis de l'intérieur, en même temps qu'elle bandait jusqu'à la surhumaine énergie virile toutes les forces d'un peuple affamé, aigri, soupçonneux et souffrant ; s'il n'y avait pas eu ces colosses Danton, Saint-Just, Robespierre, sur leurs épaules acceptant cette charge effrayante d'être le salut et l'opprobre d'un monde et inhumains pour sauver l'Humanité ; mais au lieu d'être épanouis glorieux dans vos fauteuils, d'avoir pu vous goberger pendant tout un siècle et de dominer aujourd'hui l'univers de votre arrogance et de votre luxe, vous seriez au parterre, debout avec la canaille, et si, en sortant du théâtre, vous frôliez le carrosse d'un noble, vous seriez bâtonnés par ses gens. Ah ! sans doute, il y a eu des choses atroces, mais elles étaient le revers de choses formidables et grandioses, et l'histoire est ainsi faite que l'un ne va pas sans l'autre, et que l'Eglise a l'Inquisition, comme la Révolution la Terreur.

Certes, l'histoire peut juger tout cela, et vous-mêmes parce que vous devez tout à la Révolution, n'avez pas pour obligation d'absoudre ses crimes, mais ces crimes eux-mêmes ne peuvent être jugés que dans l'horizon qui leur appartient et dans les lignes

puissantes et le milieu géant dont ils font partie intégrante et inséparable.

Et lorsqu'un paillasse comme ce Sardou essaie de faire une bamboche de cette époque génératrice d'un monde et de mettre la Convention nationale dans l'ombre de Scapin, nous-mêmes, bourgeois, par respect pour nos origines, nous ne pouvons pas permettre une pareille souillure, à moins que nous ne soyons tombés nous-mêmes à la caricature de ce qu'étaient nos grands-pères et redevenus propres au bâton.

Qu'on juge la Révolution, qu'on la condamne, qu'on cherche encore à la vaincre, car tout ce qu'elle a conquis reste encore disputé, soit ! Mais que ce clown vienne faire sur elle ses gambades et que nous acclamions le clown, non ! »

UN BANQUET A M^{lle} BEERNAERT

Dimanche passé quelques artistes et critiques d'art bruxellois ont reçu l'étrange lettre suivante ; cette lettre fut également envoyée à plusieurs des candidats à la Direction des Beaux-Arts actuellement vacante :

Bruxelles, le 23 janvier 1892.

MONSIEUR,

Un comité est en voie de formation afin d'offrir un banquet à M^{lle} Beernaert, à l'occasion de sa nomination d'officier de l'ordre de Léopold.

Nous serions heureux de vous compter parmi les membres de ce comité, qui se réunira lundi 25 courant, à 4 heures, à la Taverne Guillaume, place du Musée, au deuxième.

Recevez, Monsieur, l'assurance de notre considération distinguée.

(Signé) PAUL DE VIGNE, FRANZ COURTENS, JEF LAMBEAUX, BLANC-GARIN, ALPHONSE VAN RYN.

En cas d'empêchement, prière d'envoyer l'adhésion par écrit à M. Alph. Van Ryn, 271, rue du Progrès.

Le lundi, différents artistes se trouvèrent au rendez-vous ; citons-en quelques-uns : MM. Alb. De Vriendt, Clays, J. Verhas, Courtens, Blanc-Garin, Van der Stappen, P. De Vigne, Broerman, etc. Jef Lambeaux, bien que signataire de la convocation, avait jugé à propos de ne pas paraître.

MM. Van der Stappen, J. Verhas et Franz Courtens, ce dernier bien que signataire de l'invitation, protestèrent contre la proposition d'offrir un banquet à M^{lle} Beernaert seule parmi les nouveaux artistes officiers de l'ordre de Léopold. Cette proposition fut vivement défendue d'autre part par M. Alb. De Vriendt.

La discussion fut telle que plusieurs artistes refusèrent de la manière la plus absolue de se prêter à l'acte qu'on leur demandait.

Après la réunion, MM. Alb. De Vriendt et Van Ryn se rendirent chez M^{lle} Beernaert, qui, en personne de goût, déclara très sensément qu'elle se refusait à accepter toute manifestation semblable.

Pour moi, je m'étonne qu'une idée aussi absurde que celle mise en avant ait pu germer dans le cerveau des signataires de la convocation que j'ai toujours considérés comme gens d'esprit.

Je suis ennemi des honneurs à accorder aux artistes, parce que chaque fois qu'une marque honorifique est accordée à un homme, elle est accompagnée d'injustices. Nous en avons eu une

preuve lors de la dernière distribution des croix de l'ordre de Léopold.

Mais ce n'est là qu'une opinion qui peut ne pas être partagée par tous. Si ceux qui ne la partagent pas ont voulu, par une manifestation publique, féliciter M^{lle} Beernaert, serait-ce parce qu'ils estiment que M^{lle} Beernaert est le seul peintre qui mérite la distinction accordée par le gouvernement, ou bien est-ce dans un autre intérêt?

Quand donc les artistes comprendront-ils que, s'ils veulent être respectés, ils doivent avant tout respecter leur art et se respecter eux-mêmes.

LOUIS DELMER.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Hildhyllia, par JULES SAUVENIÈRE; frontispice de M. A. Donnay; interprétations de MM. J. Portaels, A. Donnay et J. Rulot. Paris, L. Vanier. — *Les odeurs*, démonstrations pratiques avec l'olfactomètre et le pèse-vapeur, par CHARLES HENRY (conférence du 14 mars 1891). Paris, librairie scientifique A. Hermann, rue de la Sorbonne, 8. — *Les Parias de l'Art*, par LOUIS DELMER (conférence du 29 novembre 1891). Bruxelles, V^e Monnom.

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE *l'Art Moderne*.

Pardon, Monsieur! Et Léon Frédéric? Ne serait-il pas parmi ceux qu'on a, injustement et stupidement, omis de décorer?

L'avez-vous oublié, ou est-ce parce que cet artiste, si pénétrant, si convaincu, d'une probité artistique si intransigeante et si rare, ne fait point partie des XX que vous avez exclu son nom de votre article, absolument juste du reste?

Serait-il indiscret de solliciter un mot de réponse?

UN VIEIL ABONNÉ.

Cher correspondant, nous admirons Léon Frédéric et l'avons dit souvent. D'autre part, vous êtes très injuste en insinuant que nous n'admirons que les XX. Faites-nous l'amitié de mieux nous lire et de ne pas prêter, à la belge, de bas mobiles à nos actes.

Nous n'avons cité que Félicien Rops et Camille Lemonnier, deux chefs de file. Cela suffisait comme exemples, n'est-ce pas? En était-il de plus typiques de la niaiserie qui préside aux distributions de croix? Puis, nous n'aimons pas les énumérations. Léon Frédéric, Terlingen, Théo Van Rysselberghe, dix autres, vingt autres, eussent assurément donné un lest sérieux à la liste des vingt-sept, si joyeusement émaillée d'incapacités méconnues.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La Madeleine de Van Dyck (?) (1).

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE *l'Art moderne*,

Je lis dans le numéro de votre journal paru dimanche une chronique judiciaire qui fait connaître l'arrêt rendu dans le procès relatif à la *Madeline* de Van Dyck. Cette chronique, malveillante à mon égard, — je ne sais pourquoi — rapporte incomplètement et inexactement les éléments du procès.

(1) Voir notre dernier numéro.

Il est constant que : 1^o le tableau (sur panneau et non sur toile), n'était pas signé ; 2^o il avait été vendu comme « authentique sauf quelques retouches » ; 3^o M. Valentin Roussel avait eu en mains l'avis écrit de feu Arthur Stevens, le plus compétent, je pense, des experts, affirmant que le tableau « est une œuvre fort remarquable, à laquelle on ne peut reprocher que quelques retouches qui ne déparent pas cependant le sujet principal » et 4^o cet acquéreur payait 6,000 francs une œuvre qui, sans les retouches, en eût valu 60,000, au dire des experts désignés par le Tribunal de commerce. Voici, d'ailleurs, le jugement du 23 février 1891, qui expose les faits :

« Attendu que quand l'authenticité du tableau a été garantie par le vendeur, elle constitue une qualité essentielle de l'objet vendu, car le nom de l'auteur d'un tableau fait partie de la chose et appartient à sa substance lorsqu'il a formé la condition de la vente ;

Attendu que l'erreur sur la substance de la chose vendue qui vicie le consentement de l'acheteur est plus aisément appréciable lorsque le tableau vendu est signé du nom du peintre qui l'a fait ;

Attendu que les experts sont *unaniment* d'avis que l'œuvre peut être, réserves faites des nombreuses restaurations, très raisonnablement attribuée à Van Dyck ;

Attendu que le tableau a subi des nettoyages maladroits et des restaurations importantes, dénaturant presque entièrement l'œuvre ;

Attendu que le demandeur, qui est un amateur habile, a pu apprécier ces restaurations, avant de traiter avec le défendeur ;

Attendu que l'œuvre, si elle était intacte, aurait une valeur au moins décuple de la somme payée, et le prix de 6,000 francs ne s'explique que par la connaissance et l'appréciation des dégâts subis ;

Attendu que le tableau litigieux a une valeur marchande reconnue et appréciable, en rapport avec le prix payé, et qu'il doit suffire au demandeur d'avoir la déclaration unanime des experts que le tableau peut être attribué à Van Dyck,

Par ces motifs :

Le Tribunal déclare le demandeur mal fondé dans son action, l'en déboute et le condamne aux dépens. »

Je n'incrimine pas l'arrêt qui a réformé ce jugement ; mais il statue sans rencontrer les motifs invoqués par les magistrats consulaires.

Je comprends même que la question placée par M. Valentin Roussel exclusivement sur le terrain de la distinction à faire entre l'attribution et l'authenticité ait dû être jugée en sa faveur. Mais dans la chronique que vous consacriez à l'affaire, tous les éléments étaient importants et ils ne permettaient pas, je crois, de représenter simplement le vendeur comme ayant livré un tableau « portant des traces de tripatouillages » et l'acheteur comme un collectionneur qui aurait été trompé. Il n'y a ni tripatouillages ni amateur trompé.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, mes salutations distinguées.

CH. MANTEAU.
Rue Royale, 220.

Nous ne connaissons pas M. Manteau. Notre article, faut-il le dire? n'avait aucune intention malveillante à son égard. Qu'on veuille bien lire le texte de l'arrêt qui réforme le jugement cité

par notre correspondant. On verra que notre article se bornait à le résumer sans commentaires.

COUR D'APPEL DE BRUXELLES (5^e ch.).

Présidence de M. Fauquel. — 8 janvier 1892.

Droit artistique. — Tableau. — Vente. — Garantie d'authenticité. — Expertise. — Attribution. — Conjecture incertaine. — Résiliation. — Dommages-intérêts.

Lorsque des experts désignés pour apprécier l'authenticité d'un tableau déclarent que l'œuvre peut très raisonnablement être attribuée à tel maître (dans l'espèce à Van Dyck), cette attribution est une conjecture incertaine qui ne peut remplacer la garantie promise de l'authenticité.

En conséquence, la vente doit être résiliée avec dommages-intérêts.

VALENTIN ROUSSEL C. MANTEAU.

Attendu qu'il est constant au procès, et non méconnu, que l'intimé, en présentant en vente à l'appelant le tableau objet du litige, œuvre de Van Dyck, disait-il, lui en a garanti l'authenticité, ajoutant que le propriétaire du tableau donnerait la même garantie; qu'en recevant le prix, l'intimé a confirmé de nouveau son obligation de garantie;

Attendu que l'intimé reconnaît qu'il ne peut fournir à l'appelant la garantie du propriétaire, celui-ci refusant à la donner; qu'en ce qui concerne la sienne, il ne verse pas au procès la preuve de l'authenticité qu'il s'est obligé à fournir;

Attendu, en effet, que les experts appelés à prononcer si, réellement, le tableau litigieux est l'œuvre de Van Dyck, déclarent, à l'unanimité, qu'à leur avis, et sous réserve des nombreuses restaurations, « l'œuvre peut très raisonnablement être attribuée à Van Dyck »;

Attendu que, quelque sérieux que puissent être les motifs déterminants d'une attribution, celle-ci n'en est pas moins une conjecture incertaine, qui dans l'espèce, ne peut remplacer la garantie promise de l'authenticité;

Attendu qu'il y a lieu de fixer les dommages-intérêts, *ex æquo et bono*, à la somme allouée ci-dessous;

Attendu que les parties ne concluent pas à une nouvelle expertise; que l'intimé se borne à déclarer qu'il ne s'y oppose pas;

Par ces motifs, la Cour met à néant le jugement dont appel, émandant, déclare résiliée la convention verbale avenue entre parties, relativement à la vente d'un tableau de Van Dyck, représentant *la Madeleine*; condamne l'intimé à rembourser à l'appelant la somme de 6,000 francs payée le 19 mai 1889, plus les intérêts légaux, depuis cette date, et à payer à l'appelant une somme de 400 francs à titre de dommages-intérêts; le condamne, en outre, aux intérêts judiciaires et aux dépens des deux instances.

Plaidants : MM^{es} A. SIMON C. PARISEL.

PETITE CHRONIQUE

C'est samedi prochain, à 2 heures, que s'ouvrira, au Musée moderne, le Salon des XX. Comme les années précédentes, le jour de l'ouverture sera réservé aux artistes personnellement invités et aux porteurs de cartes permanentes.

A partir du lendemain, le public sera admis tous les jours à l'exposition, de 10 à 5 heures. Le prix d'entrée est de 50 centimes.

Les XX donneront cinq matinées : deux conférences et trois

concerts, ces derniers consacrés à l'audition d'œuvres modernes des écoles belge, française et russe, parmi lesquelles : *La Mer*, esquisses symphoniques de M. PAUL GILSON d'après un poème de M. EDDY LEVIS, *Pâle étoile du soir*, chant ossianique pour soprano et chœur de voix de femmes, par M. FRANZ SERVAIS, le Quatuor d'A. DE CASTILLON pour piano et instruments à cordes, le Concert pour piano, violon et quatuor de M. ERNEST CHAUSSON, le Concerto pour piano et orchestre de RIMSKY-KORSAKOFF, des chœurs de CÉSAR FRANCK, JULIEN TIERSOT, etc., toutes œuvres exécutées pour la première fois à Bruxelles et, pour la plupart, inédites.

Les cartes permanentes à 15 francs donnent droit à une place réservée aux conférences et aux concerts des XX. S'adresser par écrit au secrétariat, rue du Berger, 27, Bruxelles.

Depuis hier sont exposées à la *Galerie moderne* des œuvres de feu M. Guillaume Van der Hecht. Cette exposition restera ouverte jusqu'au 20 février.

MM. David et Pierre Oyens exposeront quelques-unes de leurs œuvres au *Cercle artistique*, du 1^{er} au 10 février prochain.

L'Association des professeurs d'instruments à vent donnera aujourd'hui dimanche, à 2 heures, dans la grande salle du Conservatoire, sa deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano.

MM. Storck et Sevenants, pianistes, prêteront leur concours à cette séance. Ils feront entendre la Fantaisie pour deux pianos de Ch. Sinding et les Variations de Saint-Saëns sur un thème de Beethoven. M. Guidé, l'excellent professeur au Conservatoire, interprétera deux pièces pour hautbois avec accompagnement de piano par M. Joseph Jacob.

M. Paul Gilson a fait entendre dernièrement, chez un de nos amis, en une soirée intime, ses deux plus récentes compositions : *Le Démon*, drame lyrique en deux actes, écrit par M. de Casembroot d'après un conte de Zernontoff, et *la Mer*, poème symphonique en deux parties, inspiré au compositeur par un poème de M. E. Levis.

L'exécution du *Démon*, confiée à M^{lle} Smit et à M. Baize, pianistes, à M^{lle} Van Emelen, à MM. De Knop, Verboom et Coryn, a donné une idée très satisfaisante de l'œuvre, dans laquelle s'affirment les qualités exceptionnelles du musicien : sentiment dramatique, originalité de distinction des thèmes, science peu commune des développements.

Un choral, composé d'élèves du Conservatoire et dirigé par M. Coûteaux, a fort bien interprété les ensembles de la partition.

La Mer, déclamée par M. Van den Plas et jouée par M^{lle} Smit et M. De Boeck, a reçu, comme *le Démon*, un accueil enthousiaste.

Nous n'en dirons pas davantage aujourd'hui, ces deux œuvres devant être prochainement présentées au public, *la Mer* aux concerts des XX, et *le Démon* aux Concerts populaires.

De jolies mélodies de MM. De Boeck et Frémolle, fort bien chantées par M. Rosseels et par M^{lle} Van Hove, complétaient cet intéressant programme.

M. Henri Heuschling donnera son concert annuel le samedi 20 février, à 8 h. 1/2, à la *Galerie moderne* qui réunit de plus en plus tous les suffrages des artistes.

M^{lle} Michaux, cantatrice, et M. Van Dooren, pianiste, prêteront leur concours à cette artistique séance, dont le programme porte, entre autres, les *Wanderlieder* de M. G. Huberli.

Il est question de célébrer à Anvers par de grandes fêtes musicales le 25^e anniversaire de l'École de musique que dirige avec tant d'autorité M. Peter Benoit.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 1^{er} février, à 2 heures, M. PERGAMENI : *L'histoire et la colonisation de la Sibérie*; à 3 heures, M^{me} CHAPLIN : *Dickens* — 2 février, à 2 heures, M. E. VERHAEREN : *Écoles chrétiennes de peinture flamande*. — 3 février, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *La Russie sous Pierre le Grand*. — 4 février, à 2 heures, M. H. LONCHAY : *Charles de Lorraine*; à 3 heures, M^{lle} J. TORDEUS : Diction et lecture d'auteurs modernes.

L'ART MODERNE

DOUZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, d'**architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** "

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS VENDUS**

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour **l'Eglise, l'École et le Salon**.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

Belgique . . . un an **10 francs**

Union postale . . . " **12** "

BUREAUX : **32, rue de l'Industrie**

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.
Etranger, 23 id..

Administration et rédaction : *Rue des Minimes, 10, Bruxelles.*

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
HANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15 et 17 p. c.**,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

OUVERTURE DU SALON DES XX. *L'instaurateur du néo-impressionnisme : Georges Seurat.* — UN BANQUET A M^{lle} BEERNAERT. — PANTALONNADE. — M. CHARLES TARDIEU JUGÉ PAR LA PRESSE DE PROVINCE. — CORRESPONDANCE. — PETITE CHRONIQUE.

OUVERTURE DU SALON DES XX

L'INSTAURATEUR DU NÉO-IMPRESSIONNISME

Georges-Pierre Seurat.

Mourir! Finir très humblement, même pour les plus forts, cette agitation vitale brodée de misères avec les fleurs de quelques rares joies, en laquelle à certaines heures on se croit ou si grand ou si tendre. Mourir, qu'est-ce, et pour soi et pour les survivants, quand on a poussé à bout le semblant de destinée que vous a départi le Sort? On s'en va alors avec le salut, et parfois la lassitude, de l'acteur applaudi, quand tombe le rideau. Et vraiment quand la vie commence à devenir longue, il vient, furtif, comme une très douce pensée, ce pressentiment que bientôt, demain, tantôt peut-être, l'Obscur soufflera la petite flamme vacillante qu'on est.

Mais mourir avant l'heure! Mourir quand on a édifié les fondations seulement d'un monument révélateur; quand on a en soi, quand on sent en soi le dépôt sacré

de vérités nouvelles encore ténébreuses qui, dans la Science, dans l'Art, marqueront une rénovation! Mourir, lorsque le sarcasme des imbéciles dont on dérange les habitudes d'œil ou d'oreille bat encore ses cimbales et fait entendre ses huées! Mourir, en pensant qu'on ne laissera de soi et de son œuvre que d'imparfaits symboles qui, en apparence au moins, justifieront les ineptes propos des gouailleurs; en craignant, peut-être, d'avoir fait trop pour qu'on se taise, et trop peu pour que l'idée triomphe! Ah! c'est un sort cruel pour celui qui résorbe l'inconnu, c'est une inquiétude amère pour ceux qui espéraient en lui et demeurent devant l'œuvre interrompue!

Songeur et infiniment triste, je rythmais ces mélancolies, hier, devant les vingt-neuf toiles et dessins de Seurat, funérairement exposés au Salon des XX, les toiles pâles et inachevées de Georges Seurat, l'instaurateur du Néo-Impressionnisme.

Comme elles sont élégiaquement douces et affligeantes dans leur étonnant effort vers le neuf et la lumière, si puissamment différentes de leur temps, pareilles à l'aurore d'un jour qui ne s'était jamais levé encore et qui promettait un si suave épanouissement de clarté sereine! Et comme elles font pleurer l'âme par leur imperfection fragile d'adolescence encore maladroite et frêle, rompue et brisée sur sa tige avant l'épanouissement superbe des fleurs dont déjà s'enflaient les boutons!

Car c'est ainsi qu'il faut juger, et sentir, l'art que ce mort patiemment déployait, imperturbable dans les méthodiques et quasi-mathématiques opérations par lesquelles il l'engrenait en réalités de plus en plus solides et pénétrantes. C'était un peintre. Et pourtant, à le voir procéder si lentement, de déduction en déduction, méticuleux et infinitésimal, on eût dit un géomètre. Il tenait son âme comme un oiseau palpitant dans la main, et ne lui permettait ni le vol, ni les battements d'aile. Il comptait sur la vie, ce fort, ce contenu, et montait sans hâte, quoique toujours actif, mettant un pied devant l'autre, sans enjambée. Il avait peur d'aller vite. La hâte l'inquiétait. Il y voyait la matrice du superficiel dans l'œuvre, et le superficiel lui semblait indigne de l'art.

Écoutez-la raisonner, cette voix d'outre-tombe, avec la voix de fantôme qui vient parler en rêve à ceux qui l'ont curieusement aimé, qui voyaient en lui la plus robuste espérance de l'art neuf en peinture, pour qui il reste le Maître, l'Instaureur, le Dépositaire des secrets et des magiques théories qui devaient mener aux paradis pressentis dont la Mort a fermé les chemins que Lui connaissait et dont il eût fait la Révélation.

« L'Art c'est l'Harmonie. — L'Harmonie! c'est l'analogie des Contraires et l'analogie des Semblables. — Des contraires, des semblables de Ton, de Teinte, de Ligne. — Le ton, c'est le Clair et le Sombre. — La teinte, c'est le Rouge et sa complémentaire le Vert, l'Orangé et sa complémentaire le Bleu, le Jaune et sa complémentaire le Violet. — La ligne, ce sont les Directions sur l'Horizontale. — Ces harmonies sont combinées en Calmes, Gaies et Tristes. — La gaieté de ton, c'est la Dominante Lumineuse; de teinte, la Dominante Chaude; de ligne, les lignes Montantes. — Le calme de ton, c'est l'Égalité du Sombre et du Clair, du Chaud et du Froid pour la teinte; et l'Horizontale pour la ligne. — Le triste de ton, c'est la dominante Sombre; de teinte, la dominante Froide; de ligne, les directions Abaissées. — Le Moyen d'Expression de cette technique, c'est le mélange Optique des tons, des teintes et de leurs réactions les ombres, suivant des lois fixes. — Enfin, le Cadre doit être opposé aux tons, aux teintes, aux lignes. »

Oh! en apparence, le sec et géométrique langage, le scolastique et rigide programme. Et pourtant net comme une prophétie, comme un ordre du jour, comme une loi inflexible. Et, dans la pratique, amenant ces œuvres extraordinaires, frustes encore, mais chargées d'espérances, dont vingt-neuf sont là, aux murs des XX, pleurant la disparition du Maître qui les avait ébauchées et pour qui elles n'étaient encore que des bégaiements, en attendant le chant prestigieux par lequel elles devaient triompher. Comme elles dateront! Comme l'avenir rat-

tachera à elles toute cette école de la Lumière qui marquera d'un ineffable sceau la réforme de l'art pictural à la fin du XIX^e siècle!

Vous, les incroyables et les goguenards qui les regardez sans comprendre, oubliant que les belles œuvres sont semblables aux princesses royales et qu'il faut attendre qu'elles vous parlent, souhaitez que vos yeux malades se dessillent devant ces toiles qui sont là comme des dalles funébres, et que, sensibles enfin à la grandeur et aux mystères de l'Art, vous ayez enfin le sentiment de ce que cet Admirable fût devenu, tenace et divinement doué, si la Mort, vandale odieuse, n'avait pas brisé son incomparable instrument.

Voici la liste des œuvres de Seurat exposées au Salon des XX :

1. Douze esquisses.
 2. La Seine à Courbevoie.
Appartient à M. P. S.
 3. La rade de Grandcamp.
 4. Le bec du Hoc.
Appartient à M. C. Laurent.
 5. Coin d'un bassin (Honfleur).
 6. L'hospice et le phare d'Honfleur.
Appartiennent à M. E. Verhaeren.
 7. Entrée du port d'Honfleur.
 8. Embouchure de la Seine (Honfleur). Soir.
Appartient à M. G. Kahn.
 9. La « Maria » (Honfleur).
 10. Parade de cirque.
Appartient à M^{me} Seurat.
 11. Les Poseuses.
Appartient à M. G. Kahn.
 12. Port-en-Bessin; l'avant-porte, marée haute.
Appartient à M^{me} Seurat.
 13. Port-en-Bessin; l'avant-port, marée basse.
Appartient à M. G. de la Haut.
 14. Jeune femme se poudrant.
 15. Printemps à la Grande Jatte.
 16. Le Crotoy (aval).
Appartient à M. E. Picard.
 17. Le chenal de Gravelines; un soir.
Appartient à M^{me} Monnom.
 18. Le chenal de Gravelines; direction de la mer.
Appartient à M. Alex. Braun.
 19. Cirque.
Appartient à M^{me} Seurat.
- DESSINS :
20. Dineur.
 21. Lecture.
Appartiennent à M^{me} Seurat.
 22. Paul Signac.
Appartient à M. P. S.
 23. Écuyère.
Appartient à M^{me} Seurat.
 24. Café-concert.
Appartient à M. E. Verhaeren.
 25. Étude pour la Parade.
Appartient à M^{me} Kahn.
 26. id. la Baignade.
Appartient à M. G. Kahn.
 27. Étude pour le Chahut.
 28. id. la Parade.
 29. Clair de Lune.
Appartiennent à M. G. Lemmen.

UN BANQUET A M^{lle} BEERNAERT2^e article.

La lettre suivante a été adressée à *L'Art moderne*. Sa publication offre un certain intérêt, attendu que ce factum confirme, ou tout au moins me permet de confirmer ce que j'ai déclaré précédemment :

Bruxelles, le 1^{er} février 1892.

MONSIEUR L'ADMINISTRATEUR DE *L'Art moderne*,

L'article de M. Louis Delmer : *Un banquet à M^{lle} Beernaert*, paru dans le n^o 5 du 31 janvier de votre publication, renferme des erreurs qu'il est de notre devoir de rectifier :

1^o Il est inexact que la lettre citée ait été envoyée à plusieurs candidats à la Direction des Beaux-Arts ;

2^o Il est inexact que l'absence à la réunion de Jef Lambeaux, le promoteur de la manifestation, soit un acte de désapprobation, comme l'article semble l'insinuer ;

3^o Il est inexact que MM. Van der Stappen et Courtens aient protesté contre la proposition d'offrir un banquet à M^{lle} Beernaert ;

4^o Il est inexact que plusieurs artistes refusèrent de la manière la plus absolue de se prêter à l'acte qu'on leur demandait ; tous ceux présents, sauf deux, y ont adhéré avec enthousiasme ;

5^o Il est inexact que MM. Julien De Vriendt (et non Albert) et Van Ryn se soient rendus chez M^{lle} Beernaert et, par conséquent, inexact aussi les propos qu'on attribue à cette dernière.

A part ces cinq... contre-vérités, la version de M. Louis Delmer est exacte.

Nous attendons de votre impartialité l'insertion de cette lettre dans votre n^o 6 de dimanche prochain, 7 courant, et nous vous présentons, Monsieur, l'assurance de notre parfaite considération.

Jef Lambeaux, E. Blanc-Garin, P.-J. Clays, Paul De Vigne, Ch. Van der Stappen, Franz Courtens, Juliaan De Vriendt, Alphonse Van Ryn, secrétaire.

Comme on le voit, on m'adresse cinq démentis. Les signataires de la lettre ont-ils lu ce qu'on leur a fait signer ? Pas tous évidemment. J'ai trop de confiance dans la loyauté et le bon sens de plusieurs d'entre eux pour croire un seul instant qu'ils aient pu accepter sciemment la responsabilité d'une semblable palinodie, alors que :

1^o La lettre a été envoyée, entre autres personnes, à M. Charles Tardieu, qui est et qui reste, croyez-moi, candidat à la Direction des Beaux-Arts.

2^o Jef Lambeaux n'a pas assisté à la réunion, nous sommes d'accord. Tous ceux qui, comme moi, connaissent Lambeaux, comprennent quels peuvent être les motifs de cette absence.

3^o Van der Stappen et Courtens ont refusé d'être membres du Comité organisateur.

4^o Deux artistes au moins, parmi ceux qui assistaient à la réunion, ont refusé de participer à l'organisation et au banquet. Nous sommes encore d'accord, absolument.

5^o Ici on joue sur les mots. Quant à moi, j'affirme et d'autres pourront l'affirmer avec moi, que dans le principe M^{lle} Beernaert a refusé l'idée d'un banquet. Si aujourd'hui elle agit autrement, c'est son affaire, mais le principe de mon affirmation n'en reste pas moins vrai.

Des cinq démentis il ne reste rien, si ce n'est la dérision dont se couvre l'auteur de la lettre vis-à-vis du public et de ses cosignataires.

Au moment où *L'Art moderne* recevait la lettre ci-dessus, de mon côté j'en décachetais une de M. Van Ryn, candidat, dit-on,

à l'Inspection des Beaux-Arts et secrétaire du banquet offert à la sœur du chef du cabinet.

Cette dernière lettre, je ne veux pas la publier entièrement, bien que j'en ai manifesté publiquement l'intention à son signataire, qui m'y a autorisé.

Je me borne à la citation que voici :

« Il n'y a pas d'autre nom (espion) à donner à celui qui se hâte de divulguer les secrets d'une réunion où il a été appelé en frère et qui ne se fait aucun scrupule de divulguer (*sic*) le contenu d'une lettre qui lui a été adressée.... Vous me forcez de vous donner un démenti sur toute la ligne; c'est vous seul, par conséquent, qui supporterez les suites, puisque vous n'avez pas hésité à signer de votre nom les mensonges du rapporteur qui, lui, garde l'anonyme, car je ne suppose pas qu'il aura le courage de se faire connaître pour vous tirer d'embarras. »

M. Van Ryn y tient; il compte sans doute sur la reconnaissance du... pardon, de l'estomac. Dans sa situation spéciale, cela se comprend. M^{lle} Beernaert et M. de Burtlet auront eux le bon esprit de ne pas le comprendre. Il est naïf, M. Van Ryn ! Croit-il donc qu'on traite la sœur d'un ministre comme les marchands de vin traitent le public ?

Et quant à nous, ils nous rasent ! Chassez le naturel il revient au galop ! M. Van Ryn a dû être coiffeur jadis !

Les démentis de M. Van Ryn, je viens de montrer ce qu'ils valent, c'est-à-dire de la fausse monnaie dans le porte-monnaie d'un débiteur.

Quant à la circulaire manuscrite qui, à ma demande, m'a été communiquée et que l'on a vu circuler dans toutes les mains, je suis autorisé à nommer celui qui me l'a confiée. Toutefois j'informe très charitablement celui qui viendra me demander ce nom qu'il recevra pour première réponse une paire de gifles telles, qu'à côté d'elles la correction infligée par Constans à Laur ne sera qu'une vulgaire chiquenaude.

LOUIS DELMER.

P. S. J'ai toutes raisons de croire que MM. L. Abry, Blanc-Garin, P. Clays, Canneel, Coosemans, A. Dael, Paul De Vigne, comte de Lalaing, Juliaan De Vriendt, Albrecht De Vriendt, Drion, Ed. Fétis, Pierre Koch, Lamorinière, Jef Lambeaux, Frantz Meerts et E. Slingeneyer, qui avec M. Van Ryn font partie du comité organisateur du banquet offert à M^{lle} Beernaert seront prochainement nommés commandeurs ou grands cordons de l'ordre de Léopold !

Ils l'auront bien mérité.

Recevrai-je un nouveau démenti ?

L. D.

On nous communique, au sujet de ce banquet, la lettre suivante :

Mademoiselle,

J'ai toujours admiré en vous l'artiste vaillante, opiniâtre, consciencieuse. J'ai applaudi à toutes les distinctions que vous avez obtenues. J'aurais volontiers participé à la manifestation qui se prépare en votre honneur pour célébrer cette exception : une femme qui, dédaigneuse des joies ordinaires de la vie, s'est exclusivement consacrée à l'Art comme d'autres se consacrent à Dieu.

Mais vous êtes, Mademoiselle, la sœur, influente et aimée, de l'homme remarquable qui est chez nous à la tête du Gouvernement; cette situation est inséparable de vos mérites et dès lors,

malheureusement, tout témoignage public et solennel à votre gloire s'expose inévitablement à être taxé de courtisannerie et il devient difficile de discerner où finit la sympathie pour vous et où commence la basse préoccupation des intérêts personnels.

Souffrez donc, Mademoiselle, vous qui joignez la délicatesse de la femme à la vaillance d'un cœur viril, que je m'abstienne de paraître à cette fête où vous-même ne saurez pas discerner ceux qui vous aiment de ceux qui vous flament et dont les applaudissements ne seront qu'un placement de capitaux.

Respectueusement à vous,

X...

PANTALONNADE

Pour M. Jules de Burlet.

On remarque, malicieusement, que depuis le jour où M. Charles Tardieu s'est avisé de solliciter de M. le Ministre de l'intérieur la place de Directeur des Beaux-Arts, la naïve et ingénue *Indépendance belge* est d'une exemplaire sobriété dans ses appréciations sur la politique du Gouvernement. En vain la question de la Revision met-elle en branle les vacillantes cervelles de tous nos journalistes. La prudente *Indépendance*, d'ordinaire si prolifique et si calembredainisante, risque à peine quelques timides renseignements. Elle pratique avec une sereinité déconcertante la consigne : AYONS L'AIR DE NE PAS AVOIR L'AIR, donnée à tout ce journalisme bruxellois qui fait notre gloire et qu'il a acceptée sur ce sujet avec une docilité qui consacrerait mémorablement son esprit de camaradisme.

Soit ! mais alors comment expliquer décevantement ce que cette même *Indépendance belge* (oh ! combien indépendante !) publiait le 4 mars 1891, il n'y a pas un an, au sujet de ce même Ministre des Beaux-Arts devant lequel le très digne M. Charles Tardieu, élevé dans les correctes régions du Bel-Air, ce royaume de la Gentry, est allé gravement accomplir les salamaleks d'usage, se courbant très bas en humble solliciteur et parfait courtisan, tendant la sébille au bout de la patte, et proférant les compliments nécessaires.

Il venait de paraître au *Moniteur* un arrêté, en date du 2 mars, nommant M. Jules de Burlet, Ministre. Là-dessus M. Charles Tardieu s'explique en ces termes édifiants, dignes en tous points, du reste, de l'abominable polémique que précédemment le même journal sémitique avait mené contre M. Beernaert et contre M. Le Jeune, au sujet de l'incident Pourbaix.

« A première vue, la nomination du nouveau ministre apparaît comme une simple PANTALONNADE.

Ancien député et bourgmestre de Nivelles, M. JULES DE BURLET S'EST TAILLÉ UNE IMPOPULARITÉ NOTABLE DANS LA VILLE QU'IL ADMINISTRAIT et dans l'arrondissement qui l'a écarté en juin 1888, jugeant que c'était assez d'avoir été représenté par lui pendant quatre ans.

A la Chambre même, où il se donnait volontiers DES AIRS DE SOUS-LEADER, IL AMUSAIT LA GAUCHE PAR L'INFATUATION D'UNE IMPORTANCE QUI NE PARVENAIT A MASQUER NI LE VIDE DE SON ESPRIT, NI LA MÉDIOCRITÉ DE SON TALENT ; ET IL AVAIT FINI PAR DEVENIR ABSOLUMENT ANTIPATHIQUE A LA DROITE.

On ne voit donc pas très bien, tout d'abord, de quelle utilité M. Jules de Burlet pourra être au gouvernement, et quelle force il apporte au cabinet dans la situation politique assez compliquée qui lui est faite en ce moment.

Mais un peu de réflexion fait mieux juger du choix proposé à la Couronne par M. Beernaert.

M. Jules de Burlet est aussi résolument protectionniste que son prédécesseur, et sur la question des céréales et de l'impôt du pain il ne transige pas.

Or, M. Beernaert est libre-échangiste, et s'il a été mou quand M. Dumont a demandé un droit d'entrée sur le bétail et les viandes, le chef du cabinet s'est prononcé à plusieurs reprises et très catégoriquement contre le rétablissement du droit d'entrée sur les céréales, aboli par M. Malou alors que cet impôt, simple droit de balance, avait un caractère purement fiscal.

Donc M. BEERNAERT S'ANNEXE M. JULES DE BURLET.

Si le syllogisme vous paraît baroque, dites-vous que la logique cléricalle a ses originalités. Songez d'ailleurs à l'embarras du chef du cabinet, préoccupé de ménager dans son parti les adversaires de sa politique économique. Considérez enfin que M. JULES DE BURLET, MINISTRE SANS MANDAT ÉLECTORAL, aura le mérite de ne pas voter, et que, S'IL PARLE, IL FERA PLUS DE MAL QUE DE BIEN AU PROTECTIONNISME. »

Monsieur Charles Tardieu jugé par la presse de province.

Il est peut-être cruel d'insister au sujet de la candidature, dès à présent condamnée, de ce pauvre M. Charles Tardieu. Mais il est des personnalités qu'on ne saurait trop mettre à leur point. Elles ont, en effet, d'imprévus retours offensifs, doués qu'elles sont d'une ténacité égale à celle de l'eczéma, et on regrette alors de ne pas avoir mené la cure à point.

Si les reporters, chroniqueurs et autres plumigères bruxellois continuent à rester muets comme des éperlans frits, *l'Impartial* de Gand a publié le suggestif article que voici, qui fera dire apparemment à ce brave homme de M. Gustave Frédéric : « Vraiment, depuis que Tardieu a posé sa candidature, *l'Art moderne* ne garde plus de mesure ; on le dit partout ». PARTOUT, ce sont les onze salons du Bel-Air où M. Frédéric épanche les spirituelles productions de sa belle et toujours fraîche intelligence.

« La place est vacante — depuis de longues semaines — de directeur général des Beaux-Arts et Belles-Lettres.

Différentes candidatures ont surgi, dont celle de M. le baron de Haulleville semblait agréer le plus aux artistes et aux littérateurs : c'est un éclectique que M. de Haulleville, indépendant de toute école et par conséquent également juste pour toutes.

La nomination de M. de Haulleville semblait assurée, lorsqu'on a appris qu'un nouveau candidat se levait, M. Charles Tardieu, directeur de *l'Indépendance belge*.

Même affirmait-on — et ceci évidemment est une fable — que M. Woeste recommandait et poussait Tardieu.

C'est joli — comme gageure !

Néanmoins, les artistes et littérateurs se sont émus : je laisse à mon ami A. D. le soin de vous dire les appréhensions des artistes, et me contente de justifier les craintes des littérateurs.

M. Charles Tardieu dirige et rédige *l'Indépendance belge*, organe politique et littéraire.

Que M. Tardieu, après avoir mené dans son journal, à propos de l'affaire Pourbaix, une campagne particulièrement odieuse contre le Ministère de M. Beernaert, aille quémander une place bien rétribuée de sous-ordre ministériel, cela peut paraître peu fier à tout le monde, sauf à lui-même.

Que MM. Beernaert et de Burlet ouvrent les portes du ministère à leur insulteur, cela paraîtra naïf à tous, même à Tardieu.

Mais tout cela importe assez peu aux artistes et aux lettrés : ce

qui les effraye, c'est que la nomination de M. Charles Tardieu livrera l'art et les lettres belges au bon vouloir d'un publiciste dont les sympathies artistiques et littéraires sont d'un cosmopolitisme sarcastiquement dédaigneux des œuvres et des hommes de son propre pays.

L'Indépendance est fort goûtée sur les boulevards de Paris.

Rien d'étonnant, car si elle est belge en politique, elle est française en littérature.

Nous ne le lui reprocherions pas, si son systématique enthousiasme pour tout ce qui vient des « grands Français », n'était accompagné d'un systématique débinage de tout ce qui vient des « petits Belges »...

M. Tardieu et M. Frédéric — son truchement! — font payer en humiliations aux auteurs belges, tout l'encens qu'ils brûlent aux écrivains français.

Ces messieurs ont fait maintes fois les honneurs de leur journal aux marchands de cassonade littéraire du calibre de Georges Ohnet, — alors que, gouailleurs et blagueurs, ils ignoraient ou railaient les efforts constants et désintéressés, faits depuis dix ans, par de purs et laborieux artistes, pour donner à la Belgique une littérature propre et personnelle.

Si l'originel et artistique génie de notre race refléurit aujourd'hui en tant d'œuvres puissantes et fortes, ce n'est pas la faute de M. Tardieu; a-t-il fait assez d'esprit malveillant et jaloux sur le compte de ceux de ses compatriotes qui s'avisaient d'écrire?

Tous ces écrivains qui, à force de travail persévérant et ingrat, conquièrent lentement à leur patrie une place dans les lettres contemporaines — ont, comme des galons d'honneur, quelques ricamants calembours de M. Tardieu à leur passif...

Et c'est à ce contempteur cosmopolite de tout effort littéraire belge qu'on voudrait livrer les destinées de l'art et des lettres en notre pays?

Mais oublie-t-on donc que la principale mission d'une direction des Beaux-Arts et Belles-Lettres, c'est d'encourager les débuts pénibles, laborieux, infructueux des grands artistes et des grands écrivains futurs?

Pronostiquer l'avenir, reconnaître en un pauvre et obscur commençant le maître de demain — voilà une mission pour laquelle vraiment n'est pas de taille et n'a plus autorité et compétence en son pays, celui qui n'adora jamais, et par delà les frontières, que les soleils levés — et dorés! »

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE *l'Art moderne*,

Vous aimez donc le talent de Léon Frédéric? Bravo!

Seulement, si vous l'avez dit, et je le crois, vous ne l'avez écrit jamais.

Le nom même de Léon Frédéric n'était pas cité dans le compte rendu que *l'Art moderne* a fait du Salon d'Anvers — de néfaste mémoire!

Peut-être cependant, si discutable qu'elle fût en certaines parties, son œuvre ne méritait-elle pas d'être confondue dans un même anathème avec celles de Van der Ouderaa et autres Cap et Col.

Comment voulez-vous que le public — belge ou autre — ne fasse pas de réflexions désobligeantes, et injustes peut-être; et je le crois.

LE VIEIL ABONNÉ.

RÉPONSE

Si le « vieil abonné » (?) avait pris la peine de lire *l'Art moderne* moins superficiellement, il aurait pu s'éviter la peine de nous écrire. Il saurait que dès le premier numéro de la première année (1881) de notre journal, nous avons signalé M. Frédéric,

en termes élogieux, à nos lecteurs (en parlait-on ailleurs à cette époque reculée?); qu'il a été question du même artiste, en termes également louangeurs, et indépendamment des nombreuses citations qui parsèment la collection de *l'Art moderne*, en 1882, pp. 145 et 238; en 1883, pp. 11 et 35; en 1884, p. 12; en 1886, p. 11; en 1889, p. 171, où un article tout entier: *L'Exposition Frédéric* lui est consacré et où l'on examine avec la plus grande attention ses scènes rustiques, *Le blé*, *Le lin*. Faut-il poursuivre plus loin ces recherches, assez fastidieuses? Nous pensons que ces quelques indications suffiront à convaincre notre « vieil abonné » (?).

PETITE CHRONIQUE

Le Salon des XX, qui s'est ouvert hier pour les artistes, sera accessible au public à partir d'aujourd'hui dimanche, de 10 à 5 heures.

La première matinée aura lieu jeudi prochain, 11 courant, à 2 heures. M. GEORGES LECOMTE, l'auteur de *la Meule* et de *Mirage*, fera une conférence sur *Les tendances de la peinture moderne*.

La deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano a affirmé une fois de plus le scrupule d'art des organisateurs de ces auditions de choix. Le divertissement de Mozart (n° 3) pour dix instruments à vent a été interprété avec une correction parfaite. On a beaucoup applaudi aussi deux jolies pièces pour hautbois (*Idylle*; *A travers champs*) de M. Joseph Jacob, jouées avec un sentiment pénétrant par M. Guillaume Guidé. MM. Storck et Sevenants, deux brillants élèves de M. De Greef, ont complété ce programme en jouant les Variations de Saint-Saëns sur un thème de Beethoven et une fantaisie de Christian Sinding.

La maison Choudens fils, éditeurs de musique, boulevard des Capucines, à Paris, ayant appris qu'il se vendait en Belgique des partitions du *Faust* de Gounod, de provenance française, croit devoir prévenir le public qu'elle a cédé, en toute propriété, dès le 21 mai 1859, le dit opéra de *Faust*, ainsi que tous arrangements des divers auteurs qui paraîtraient de cet ouvrage, à la maison Veuve Léon Muraille, éditeur de musique, rue de l'Université, 43, à Liège, représentée par M. Henri Dabin, lequel se trouve, par suite, avoir seul le droit de vente de cet ouvrage en Belgique.

Un Comité composé de MM. Charles Dumercy, Max Elskamp, Georges Morren, Georges Sérigniers et Henry Van de Velde, à Anvers, vient de distribuer la circulaire suivante:

« Autorisé par un respect des choses de l'art, qu'il veut au delà de l'intérêt, des coteries et de l'école, un Comité s'est fondé.

Il se vouera, argumentant d'expositions d'art, de conférences et d'auditions musicales, à la défense des idées et des vouloirs des plus récents artistes.

Désireux de réaliser, à Anvers, une Association où toutes les manifestations de l'art se puissent produire librement, nous attendons de votre patronat, Monsieur, l'accomplissement de l'œuvre projetée. »

M. BULS n'écouterait point, n'est-ce pas, les crétins, amoureux contre nature de l'alignement, qui crient pour qu'on élargisse la rue aux Laines en incorporant à la voie publique, lors de la reconstitution du vieil hôtel d'Egmont récemment dévasté par l'incendie, la romantique allée de vieux tilleuls qui pendent si joyeusement au printemps, si mélancoliquement à l'automne leurs panaches de feuilles au-dessus du mur antique du jardin d'Arenberg. Il faut que cette rêveuse et charmante rue soit conservée avec son pittoresque et ses souvenirs. Il faut que la famille d'Arenberg, sous peine de justifier les misérables sifflets qui déshonorent le mariage récent d'une de ses filles, rebâtisse en sa respectable intégrité la demeure d'Egmont, gloire de l'admirable place du Sablon.

Il pleut, il grêle des revues littéraires. Toutes les semaines, en clairs carillons, elles sonnent à toutes volées les matines de l'art neuf. Signalons spécialement, parmi les plus récentes :

Psyché, revue mensuelle d'art et de littérature. Rédacteur en chef : EMILE MICHELET. Secrétaire de la rédaction : AUGUSTIN CHABOSEAU. Bureaux : Paris, rue de Vaugirard, 12 et rue de Trévise, 29. Abonnements : 3 francs pour la France; fr. 3,50 pour l'étranger. Le numéro : 25 centimes.

La Croisade, revue d'art et de littérature, paraissant le 25 de chaque mois. Directeur : EMILE FOUBERT. Rédacteur en chef : D. DE VENANCOURT. Bureaux : Le Havre, rue de Mexico, 19. Abonnements : 6 francs par an. Le numéro : 50 centimes.

Le Saint-Graal. Rédacteur en chef : EMMANUEL SIGNORET. Secrétaire : J. LANUGÈRE et L. LE CARDONNEL. Paraît le 5 et le 20 de chaque mois (suite de *Réveil catholique*). Bureaux : rue du Cherche-Midi, 42, Paris. Abonnements : 5 francs par an. Le numéro : 25 centimes.

Floralé, revue mensuelle de littérature et d'art. Directeur : PAUL GÉRARDY. Rédacteur : CH. DELCHEVALERIE. Bureaux : rue Saint-Remy, 22, et rue de la Boverie, 7, Liège. Abonnements : 5 francs l'an pour la Belgique (6 francs à l'étranger).

Le Chasseur de chevelures, « Moniteur du possible », revue un peu mystérieuse, strictement anonyme, très littéraire et non moins batailleuse. « *Le Chasseur de chevelures!* Ce déroulement de syllabes n'est-il pas pareil au déroulement d'une opulente et glorieuse toison? Et quelle évocation aussi, d'un romantisme bariolé, sauvage, hérissé de plumes multicolores! » En ces mots, le chasseur justifie son titre. Direction : rue Vézelay, 15, Paris. Abonnements : un an, 3 francs. Dix ans (!) 28 francs.

A toutes nos jeunes sœurs, nous souhaitons longue vie et joyeuse humeur.

Une revue nouvelle : *L'Echo des Jeunes*, paraît au Canada. Au sommaire : P. Verlaine, G. Vicaire, Catulle Mendès, et même Emile Zola, et même Gustave Droz. Mais les Canadiens sont plus rares et moins connus. Nous n'en souhaitons pas moins la bienvenue à notre concourer. (Direction : A. Gerbee, Sainte-Cunégonde, P. Q. Canada.)

Jacqueline de Bavière, l'oratoire historique de M. Jean Van den Eeden qui obtint à Mons un grand succès, sera exécuté le 14 février prochain, à Louvain, par l'École de musique dont le personnel sera augmenté, pour la circonstance, d'un nombreux choral fourni par les dames de la ville.

La Libre Critique fera paraître le 11 février un numéro spécial contenant une phototypie hors texte, sur papier de luxe, d'après une aquarelle d'Uytterschaut, et une mélodie pour chant et piano d'Arthur De Greef. — Texte de MM. Edg. Baes, E. Bonehill, A. Desogne, Eug. Georges, J. Herpain, W. Hugot, N. Outer, F. Roussel, etc. Illustrations de MM. Ch. Ecrevisse, E. Laermans, H. Meunier, H. Ottevaere, N. Outer, H. Thys, L. Titz, etc.

Le prix habituel du numéro (20 centimes) ne sera pas majoré pour les 1,000 premiers souscripteurs.

La vente de la collection de tableaux et d'objets d'art du Dr Lequime, que nous avons annoncée comme prochaine, est définitivement fixée aux 4 et 5 avril, à 2 heures. L'exposition particulière aura lieu rue Traversière, 11, les 29 et 30 mars. L'exposition publique, les 2 et 3 avril, dans la salle de M. Clarembeaux, sous la direction duquel la vente sera faite par le ministère de M. le notaire Lecocq.

Cette collection, formée en 25 années par un amateur dont nous avons eu l'occasion de vanter le goût et la compétence artistique, comprendra environ 90 numéros: il y aura 70 tableaux, esquisses, études à l'huile, plus une vingtaine de bronzes, aquarelles, dessins, parmi lesquels trois dessins à la plume de Félicien Rops.

Ce sera l'une des ventes les plus intéressantes de l'année.

M. Frans Melchers expose en ce moment quelques-unes de ses œuvres au local du *Cercle des Arts et de la Presse*, rue Royale, 35.

Un comité composé d'amis d'EPHRAÏM MIKHAËL, mort le 5 mai

1890, se propose d'élever à sa mémoire un monument de pieuse admiration. Il fait appel à tous ceux qui aimèrent l'homme et le poète; à ceux qui estiment qu'il a réuni en lui plusieurs des plus nobles dons, particuliers à la jeune génération. Il sied qu'une image de marbre, sur sa tombe, rappelle ce que fut le pur poète qui repose là. L'exécution du monument a été confiée à M. Michel Malherbe. Les souscriptions sont recueillies par M. Gaston Danville, trésorier, 194, faubourg Saint-Honoré, et par chacun des membres du Comité.

Le Comité : Jean Ajalbert, Camille Bloch, Marcel Collière, Gaston Danville, Rodolphe Darzens, Ferdinand Hérold, Henry Lapauze, Bernard Lazare, Grégoire Le Roy, Charles Van Lerbeghe, Mooris Maeterlinck, Stuart Merril, Emile Michelet, Albert Mockel, Pierre Quillard, Henri de Régnier, Saint-Pol Roux, Alexandre Tausserat.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 8 février, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *Géographie du Pamir*; à 3 heures, M^{me} A. CHAPLIN : *Thakeray*. — 9 février, à 2 heures, M. E. VERHAEREN : *L'Art néo-chrétien allemand*. — 10 février, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *La Russie sous Catherine II*. — 11 février, à 2 heures, M. LONCHAY : *Charles de Lorraine* (suite); à 3 heures, M^{lle} J. TORDEUS : Diction et lecture d'auteurs modernes.

La Société royale l'*Orphéon de Bruxelles* fêtera cette année, par un grand concours international de chant d'ensemble, le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation et en même temps celui de son directeur-fondateur, M. Edouard Bauwens, le sympathique professeur au Conservatoire royal de musique.

Ce concours, qui est organisé sous les auspices du gouvernement et de l'administration communale, aura lieu en juillet prochain, à l'époque des fêtes nationales. Il comprendra trois divisions et des divisions d'excellence et d'honneur, plus un concours de lecture à vue, facultatif.

Le programme détaillé et le règlement de ce concours seront adressés très prochainement aux sociétés.

Indépendamment de diplômes et de médailles, des primes importantes, en espèces, seront attribuées comme prix aux différentes divisions.

Camille Pissarro, d'après le *Gil Blas* :

Soixante ans. Le crâne dénudé avec quelques rares mèches grisonnantes au-dessous des tempes. Des yeux d'une acuité étrange qu'ombrent de broussailleux sourcils. La peau collée aux os, un nez vaguement hébraïque et une longue barbe blanche. Semble un vieil hermite qui a quitté son désert ou sa forêt pour venir assister à quelque pieux concile. Fut le précurseur de l'impresionnisme, le premier qui tenta de rendre le charme et les vibrations de la lumière, qui mit dans ses tableaux la douceur divine des printemps en fleurs, la joie des ciels ensoleillés. Est toujours resté intact et fidèle à son rêve et a affronté sans faiblir, avec la fierté des grands artistes de jadis, les moqueries du vulgaire, les injustices et la pauvreté. Habite la campagne et comme Claude Monet fuit dédaigneusement la grande ville et ses petites chapelles. Signe particulier : Ne peint qu'en plein air et offre cet étrange spectacle d'une main — la main gauche si souvent rivée à la palette — toute blanche avec un pouce rouge comme de la terre de sienne. — R.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures.	Vienne à Londres en 36 heures.
Cologne à Londres en 13 "	Bâle à Londres en 20 "
Berlin à Londres en 22 "	Milan à Londres en 32 "
Francfort s/M à Londres en 18 heures.	

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 5 h. 15 matin, 11 h. 10 matin et 8 h. 20 soir. — De Douvres à midi 05, 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

PAR LES NOUVEAUX ET SPLENDIDES PAQUEBOTS

Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres partant journellement d'OSTENDE à 5 h. 15 matin et 11 h. 10 matin; de DOUVRES à midi 05 et 7 h. 30 soir.

Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.

BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES ou DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

CABINES PARTICULIÈRES. — Prix : (en sus du p. ix de la 1^{re} classe), Petite cabine, 7 francs; Grande cabine, 14 francs.

A bord des malles : Princesse Joséphine et Princesse Henriette :

Spécial cabine, 25 francs; Cabine de luxe, 75 francs.

Pour la location à l'avance s'adresser à M. le Chef de station d'Ostende (Quai) ou à l'Agence des Chemins de fer de l'État-Belge Strand Street, n° 17, à Douvres.

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés. — Location de navires spéciaux. — Transport régulier de marchandises, colis postaux, valeurs, finances, etc. — Assurance.

Pour tous renseignements s'adresser à la *Direction de l'Exploitation des Chemins de fer de l'État*, à BRUXELLES; à l'*Agence générale des Malles-Postes de l'État-Belge*, Montagne de la Cour, 90^A, à BRUXELLES ou Gracechurch-Street, n° 53, à LONDRES; à l'*Agence des Chemins de fer de l'État Beige*, à DOUVRES (voir plus haut); à *M. Arthur Vrancken*, Domkloster, n° 1, à COLOGNE; à *M. Siepermann*, 67, Unter den Linden, à BERLIN; à *M. Remmelmann*, 15, Guillolett strasse, à FRANCFORT s/M; à *M. Schenker*, Schottenring, 3, à VIENNE; à *M^{me} Schroehl*, 9, Kolowratring, à VIENNE; à *M. Rudolf Meyer*, à CARLSBAD; à *M. Schenker*, Hotel Oberpollinger, à MUNICH; à *M. Detollenaere*, 12, Pföfingerstrasse, à BALE; à *M. Stevens*, via S^{te} Radegonde, à MILAN.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'**Eglise, l'École et le Salon.**

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE ÉCHANGE LOCATION GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix.

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.



Georges SEURAT

1859 — 1891

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

SALON DES XX. *Conférence de M. Georges Lecomte.* — L'ALBUM DU SALON DES XX. — M. GUSTAVE FRÉDÉRIX ET NOS ÉCRIVAINS. — EXPOSITION DE MM. DAVID ET PIERRE OYENS AU CERCLE ARTISTIQUE. — LA DIRECTION DES BEAUX-ARTS. — IRONIE. — AU CONSERVATOIRE. — DEUXIÈME REPRÉSENTATION DU THÉÂTRE D'ART. — EXPOSITION CAMILLE PISSARRO. — PETIT THÉÂTRE DES MARIONNETTES. — PETITE CHRONIQUE.

Salon des XX

CONFÉRENCE DE M. GEORGES LECOMTE.

Des tendances de la peinture moderne.

A certains moments de l'évolution artistique, on sent le besoin de la préciser. On veut en délimiter les tendances, en définir le caractère. Aisée, quand il s'agit des siècles échus, la tâche devient périlleuse si l'on veut examiner les temps qui viennent à peine de s'accomplir.

Pour le passé, le recul de la durée permet les visions synthétiques; la sérénité de l'histoire fait les jugements impartiaux: on a l'impassible quiétude qui clarifie l'intuition et affine le sens critique.

Alors, les simples éminences, que les contemporains ont pu croire des cimes, n'ont aucun relief en l'immense

étendue des époques et les fortuits amoncellements de sable, qui peut-être ont donné l'illusion de l'Éternel, s'affaissent. Seuls, les grands mouvements, les primordiales ossatures surgissent, dessinés nettement, allégés de toute contingence et des momentanités. On voit la chaîne ininterrompue dont logiquement ils proviennent et dans quel avenir, nécessairement, ils se sont résolus. Des ensembles caractéristiques apparaissent en des atmosphères de limpidité.

L'accablante et mystérieuse grandeur des édifications védiques, l'art chaldéen analytique et minutieux, la colossale sculpture assyrienne en ses formidables créations de terreur, la statuaire égyptienne, souple, gracieuse, synthétique, d'une si troublante idéalité, l'eurythmie des Grecs, la mysticité flamande, hiératique puis exubérante, la primitive peinture religieuse d'Italie, d'une beauté toute païenne, l'art gothique, le renaissant, celui des maîtres hollandais, le siècle de Louis XIV, le règne de Louis XV peuvent être aperçus en leurs véridiques aspects.

Mais déjà les esprits sincères perdent leur certitude quand il s'agit d'apprécier le sens de ce mouvement artistique, si proche de nous, qui correspond à l'Empire premier et aux révolutions complémentaires des métamorphoses de 1789.

On comprendra combien ardu est l'effort de celui qui, sans attendre la mise en valeur des ans, veut suppléer

par la réflexion à la juste perspective que donne la durée, qui pense remplacer par l'impartialité de sa raison l'atmosphère imperturbée de l'histoire, pour préciser les tendances caractéristiques de l'art contemporain, issu du mouvement romantique et de l'école du plein air.

Tout d'abord, il faut abstraire d'une telle enquête les individuelles tentatives qu'on prévoit sans lendemain, les mouvements brusquement dessinés et arrêtés court, les caprices particuliers ou unanimes, les bizarreries de la mode qui se renouvelle en art avec tant de prestesse. La mode, qui trop souvent discipline les talents à ses fluctuations fortuites, aussi bien pour la conception de l'œuvre que pour le choix des motifs et le procédé d'expression, est en dehors de la notion du Beau et ne peut qu'en obscurcir les conditions éternelles. Elle constitue même un danger pour les artistes qui assujettissent à ses exigences leur tempérament, susceptible de s'affirmer plus personnel et vivace, s'il exprimait librement ses émotions.

Ne pensera-t-on pas aussi qu'il sied d'éliminer ou tout au moins de restreindre à leurs légitimes proportions les questions de technique, de pur métier, qui ne sauraient prétendre à constituer la physionomie spéciale d'une époque de l'art : les fresques de Botticelli, les vierges du Titien, les femmes d'Ingres et l'Olympia sont belles, si divers qu'en soient les procédés d'exécution. En architecture, le style est indépendant des matériaux employés. En peinture et dans la statuaire, il ne dépend pas des nuances d'une technique plus ou moins efficace. Le métier, s'il est rationnel et savant, étaye la vision, mais ne la remplace pas. Les artistes du passé qui furent des maîtres, ceux d'aujourd'hui qui nous paraissent grands, ne sont point tels en raison des procédés qu'ils adoptèrent : c'est qu'ils eurent des émotions vives, que leur âme vibra aux rythmes de la nature, que leur vision les perçut et les assembla. Grands, ils l'eussent été avec des techniques différentes. Les méthodes que les uns et les autres se sont appropriées, pour un rendu plus parfait de leurs perceptions, parce qu'ils les jugeaient adéquats à leurs tempéraments, ont simplement favorisé par leurs ressources la totale expression de la personnalité de ces peintres.

Pourtant, à notre époque, la technique acquiert une importance inaccoutumée, puisqu'un procédé de répartition des couleurs juxtaposant, en vue d'une communion sur la rétine, tous les éléments constitutifs d'une impression visuelle, a permis à certains peintres d'illuminer leurs toiles de plus limpides et plus ardentes clartés. C'est grâce à cette méthode qui laisse noter avec plus de vérité et avec l'importance qu'elles ont dans la nature l'influence respective des couleurs voisines, l'action du soleil sur la tonalité des objets, que

des artistes, doués de la plus délicate vision, parvinrent à envelopper les sites agrestes, les amas de maisons d'atmosphères blondes et translucides, qu'ils teintèrent doucement leurs ombres, que l'air circula entre les frondaisons, autour des gens et des bêtes et que les horizons lointains s'estompèrent de subtiles brumes de soleil.

La division du ton pour des clartés plus blondes, ou mieux, (afin de nous élever au-dessus des questions de technique), ce souci de luminosité peut raisonnablement sembler caractéristique des tendances de l'art moderne. Pendant longtemps, nous l'avons cru. Mais des examens plus réfléchis ont ébranlé cette opinion : ces recherches de lumière nous apparaissent, non comme un résultat définitif, non comme un sommet atteint, mais plutôt comme un moyen propice à la réalisation de plus incontestables tendances : permettant de restituer les complexes éléments des harmonies naturelles, elles permettent ainsi d'en mieux rendre la magnificence décorative.

Et c'est précisément ce SOUCI DE BEAUTÉ DÉCORATIVE qui nous paraît, en dehors de toute préoccupation secondaire, devoir être la MARQUE DISTINCTIVE DE NOTRE ÉPOQUE DANS L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ART.

Sans doute, les maîtres de tous les temps ont composé leurs tableaux selon des ensembles de lignes qui intéressent, en dehors de toute signification précise : les tons sont associés en captivantes harmonies qui complètent l'ornementation linéaire. Et nous n'avons pas le souvenir d'une œuvre vraiment haute qui ne soit pas simultanément caractéristique et décorative. Il ne serait donc point neuf de constater cette recherche d'ornementation dans l'effort spécial de tel ou tel peintre contemporain, puisque cette recherche est commune aux talents forts de tous les siècles. Mais ce qui est bien particulier à notre époque, c'est le systématique et le général de cette tendance. Tous les artistes novateurs (si divers et si efficaces parfois que puissent être leurs moyens d'exécution), tâchent à dégager de l'accessoire et du superflu les permanents caractères du Beau naturel, en vue d'atteindre à des réalisations décoratives.

L'unanimité de ce souci témoigne d'ailleurs d'une très haute compréhension de l'art et relève les écoles contemporaines du discrédit dans lequel trop de gens injustement les tiennent. Elle prouve l'abandon de l'immédiate copie de la nature, une intellectualité plus haute, un idéal plastique plus compliqué, puisque par système préconçu et réfléchi, on cherche à atteindre ce que tous les maîtres ont volontairement ou inconsciemment donné.

D'ailleurs toutes les œuvres grandes, en dehors même des arts plastiques, n'apparaissent-elles pas revêtues d'une spéciale beauté, comme décorative ? Les allitérations de syllabes dans un vers, les évolutions et les

rappels de certains vers dans une strophe, pour compléter la pensée et le rythme, la répétition de strophes dans un poème, constituent des astragales et des dentelles qui dessinent leurs arabesques sur la trame colorée des mots, créent par leurs circuits d'un si gracieux dessin des harmonies d'ensemble et relient les divers aspects de l'idée. Les poèmes en prose dont l'écriture est artistique valent également, par des retours d'idées et de phrases qui dessinent, dans la pensée et le texte, de très souples contournements d'un grand caractère ornemental. Mais c'est surtout en musique que l'arrangement décoratif est évident. Des motifs sont développés, quittés un instant et repris : ils alternent, s'enchaînent; non seulement ils décrivent explicitement des états d'âme, en plus ils sont alliés pour une harmonie d'ensemble. Ces successions de motifs dans une symphonie sont animées d'un mouvement qui ornemente le logique développement du thème.

Surtout les grands aspects de la nature, si l'œil peut en abstraire les détails momentanés et insignifiants, ne sont-ils pas empreints, aussi bien par les couleurs que par les lignes, de la plus majestueuse beauté décorative ? La ligne d'horizon sur les flots, les courbes des fleuves, les lentes montées de terrain et les volutes des arborescences associent leurs formes à la somptuosité des divers tons qui constituent le décor naturel, créent des spectacles d'une grandiose séduction ornementale.

Si tous les synthétiques aspects de la nature nous séduisent par leurs harmonieux ensembles de formes et de couleurs et si, d'autre part, les grandes œuvres de l'art humain, quelque divers que soient les modes d'expression (poésie, musique, éloquence), nous paraissent conçues selon une délinéation décorative, il n'est point surprenant que les maîtres de la peinture et de la statuaire, de toutes les écoles et de tous les temps, aient interprété dans ce sens les réalités extérieures.

(La suite prochainement).

L'ALBUM DU SALON DES XX

On nous communique la lettre suivante, adressée au secrétaire des XX :

Bruxelles, le 8 février 1892.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE,

On sort de l'Exposition des XX en regrettant de ne pouvoir conserver de cette vivifiante manifestation d'art qu'un catalogue aux mentions laconiques, chargé d'annotations crayonnées en marge.

Alors que dans les musées (étrangers) et aux vitrines des marchands s'étalent, innombrables, gravures et photographies, aux XX rien de semblable. Je pense que c'est un tort. La réputation dont jouissent certains maîtres anciens, ils la doivent beaucoup à la diffusion de leur œuvre dans le public, et à la facilité qu'on a de la revoir à loisir dans son ensemble. Et si certains noms modernes sont connus de la foule, c'est parce que leurs tableaux,

sitôt achevés sont reproduits par la photographie et publiés ensuite dans des recueils spéciaux ou même dans des journaux illustrés, tirés à très grand nombre. Inutile, je pense, de citer des noms propres.

Au contraire, une fois closes les portes de l'Exposition, où trouver trace des suggestives figures de Khnopff, toutes rayonnantes d'idées ? Où vivifier l'expression reçue, mais sujette à s'effacer ? Nulle part. Et je me disais qu'il faudrait faire pour les XX, comme pour les salons français et allemands, un album commémoratif et illustré.

Nulles mieux que les œuvres de Khnopff, de Mellery, de Pissarro, de Mary Cassatt ne s'y prêtent. Et quelle inépuisable source de jouissances esthétiques que de faire repasser à volonté devant ses yeux *le Silence*, *la Ville morte*, les *Etudes* et les délicieux *Profils à la sanguine*, que l'on n'a eu que le temps d'entrevoir.

Les constants progrès de la technique ont d'ailleurs rendu possible la photographie en couleurs; je ne vous citerai à l'appui de mon dire que les compositions, si curieusement byzantines, dont Grasset a illustré le fantastique conte de Richepin paru dans le dernier *Figaro-Noël*, et qui s'allient si bien à cette prose étrange.

Nous avons en Belgique d'excellents typographes et d'habiles artistes, capables d'entreprendre ce qu'ont fait Boussod et Valadon à Paris, Bruckmann et Angerer à Munich.

Nous avons aussi, et en très grand nombre, des amateurs d'art. Annoncez hardiment la publication du neuvième salon des XX, lancez les bulletins de souscription et, pourvu que le prix soit abordable (quelque chose comme le *Figaro* dont nous parlions tout à l'heure) vous pouvez être certains du succès.

Agréez, Monsieur le Secrétaire, l'assurance de ma parfaite considération.

UN AMATEUR.

L'idée est bonne. Souhaitons qu'un éditeur intelligent la réalise.

M. GUSTAVE FRÉDÉRIX ET NOS ÉCRIVAINS

M. Gustave Frédéric est persuadé de l'impartialité de sa Critique. Il va le clamant à tous les vents. Illusion d'une belle âme où jamais ne pénétra la rancune. Il convient de lui présenter parfois un miroir où il peut se contempler soi-même, au risque de ne pas se reconnaître et de reculer d'effroi.

Voici à une semaine d'intervalle deux échantillons comparatifs de sa manière. Il s'agit, d'une part, de Coquelin, qui, entre deux haltes d'une tournée théâtrale, se risque à jouer à l'écrivain, — et d'autre part, de notre compatriote Émile Verhaeren, le poète des SOIRS, des DÉBACLES, des FLAMBEAUX NOIRS, des APPARUS DANS MES CHEMINS. Entre les deux, M. Gustave Frédéric se dresse, affublé du masque de Janus, souriant à l'un, grimaçant à l'autre, brandissant pour celui-ci la caressante houpette à poudre de riz, pour celui-là le knout à sept lanières, poussant à droite de petits cris joyeux, grinçant des dents à gauche et étouffant mal ses rugissements.

Le Parisien.

Indépendance du 29 janvier.

Entre ses deux triomphantes créations de *la Mégère apprivoisée* et de *Thermidor*, M. Coquelin s'est fait entendre comme conférencier au Cercle artistique. Il a lu, mercredi soir, une étude sur *Don Juan*. Quoiqu'il lise simplement, sans y porter toutes ses variétés de diction, en se privant naturellement de dramatiser ses réflexions littéraires sur l'œuvre de Molière et les autres

Le Belge.

Indépendance du 6 février.

Jeudi soir, conférence de M. Emile Verhaeren, poète, avocat, professeur au cours supérieur pour dames, critique littéraire et artistique; sujet : *les Esthétiques littéraires modernes*, *la Critique*; public très clairsemé, où quelques frères et amis et quelques bons prudhommes, ambitieux de paraître des passagers du dernier bateau, ont applaudi spécialement les violences tradi-

incarnations plus ou moins poétiques du grand type de *Don Juan*, sa voix et son articulation gardent, dans la lecture, leur belle sonorité et leur netteté absolue. Il s'est échauffé aux bons moments, et ce morceau d'histoire et de critique, d'érudition et d'analyses curieuses, a intéressé comme si le maître artiste avait joué une grande scène ingénieuse savamment.

M. Coquelin a fait une revue détaillée des don Juans successifs, de tous ceux du moins qui ont marqué, et il les a caractérisés en quelques mots précis et fins. On pense bien que le principal de son étude était consacré à Molière qui a écrit la pièce la plus originale et la plus forte, selon sa coutume, quand il a repris des sujets traités par d'autres. M. Coquelin a très bien dégagé le sens et les profondeurs de l'œuvre de Molière, et il l'a résumée par un mot du poète lui-même, qui a nommé Don Juan : un grand seigneur méchant homme.

Le Don Juan, tel que Molière l'a conçu, avec ses corruptions tranquilles, élégant, souriant, tout à ses plaisirs et à ses convoitises, n'ayant pas de cruautés inutiles, mais prêt à tout, même à l'hypocrisie, pour venir à ses fins et gagner sa partie, a été très curieusement analysé par M. Coquelin. L'étude est vivante, et a bien mis en relief tous les signes caractéristiques. Et M. Coquelin a suivi avec sagacité ce Don Juan, jusqu'en ses reproductions actuelles. Car si le grand seigneur méchant homme n'est plus de notre temps, n'a plus qualité pour se mettre au-dessus des lois, les imitateurs d'un tel patron n'ont pas disparu.

L'éclatant personnage de Molière, et les différentes épreuves qu'on a pu tirer d'un tel portrait, M. Coquelin a décrit tout cela ingénieusement, avec des vues de bon critique et des mérites d'observation. Ses pages sur la philosophie de Molière nous ont paru moins nettes; il nous semble préoccupé d'y établir que l'auteur de *Tartuffe* n'a pas été un négateur de parti pris, et qu'au lieu d'être un philosophe résigné de la nature, il reconnaît en elle quelque chose de divin. Mais philosopher sur cette matière, c'est se condamner aux conjectures.

La conclusion de la conférence a été plus vivante, plus précise et d'une belle chaleur. La généreuse humanité de Molière y était bien marquée par l'évidente signification de ses œuvres les plus profondes. Et voici quelques lignes qui expriment délicatement, par des raisons tirées du *Malade imaginaire*, comment le poète, quoi qu'on en ait dit, a aimé la nature humaine. « Même

tionnelles, les naïves et lourdes invectives aux critiques.

On a entendu deux ou trois fois, au Cercle, des conférenciers, au lieu de traiter un sujet de littérature et d'apprendre quelque chose au public, exposer les récriminations personnelles des impatients de la notoriété, et comment leurs petites opérations et associations ne sont pas assez servies par des critiques indociles. M. Verhaeren n'a pas manqué à ces doléances plus ou moins véhémentes qui ont été le morceau un peu animé de sa lecture. Il avait expliqué d'abord que toutes les écoles littéraires nouvelles sont contenues dans le romantisme; que toutes les réclamations, pour la liberté et la réalité, faites par les écrivains actuels, se trouvent dans les manifestes, préfaces et poésies de Victor Hugo; que Victor Hugo, Balzac, Flaubert, Zola ont été fort attaqués et injuriés à leurs débuts.

On ne l'ignorait pas. Mais, tout en ayant de justes considérations sur l'œuvre du romantisme, et en rattachant ingénieusement à ses audaces fécondes les audaces nouvelles, M. Verhaeren n'est pas parvenu à intéresser ses auditeurs à cette leçon littéraire. M. Verhaeren a le malheur d'être très ennuyeux quand il a raison, et de faire de l'histoire et de la critique sans une vérité neuve, sans un paradoxe brillant. On n'a pas été convaincu non plus que de jeunes écrivains, dont le talent n'est pas assez proclamé présentement, doivent être des Victor Hugo, puisque Victor Hugo a vu autrefois son talent contesté. Quand même on dirait à des violents ou à des manières maldroits du style, exactement ce qui a été dit à Victor Hugo par les classiques révoltés, ce ne serait pas une garantie suffisante que ces débutants, à qui on rend le service de les critiquer, écrivent de nouvelles *Légendes des Siècles*.

Le seul moment un peu vif de la lecture de M. Verhaeren a été celui où il dénonçait, d'une voix nasillarde mais indignée, les injures, la mauvaise foi, les insultes de la critique. Il est tout à fait plaisant que M. Verhaeren, qui appartient à un groupe de chourineurs de l'écrivoire, jouant hebdomadairement au jeu du massacre, vienne dénoncer sans rire les prétendus outrages de critiques, ayant toujours dédaigné les gros mots, comme trop faciles. Ceux qui lisent certaines publications hebdomadaires ou mensuelles savent quelles plumes, exaspérées de n'être pas assez louées, crachent abondamment l'injure personnelle. Il est vrai que ces lecteurs sont rares, et que les associés de l'invective pour la notoriété en sont réduits à se lire entre eux. Mais cela n'empêche

à la fin de sa carrière, abreuvé de soucis, malade, désenchanté, trahi, voyez quelles aimables figures il oppose à l'hypocrite Béline, à l'égoïste et marmiteux Argan! C'est cette grouillante Toinette, si brave d'esprit, si compatissante de cœur; cette charmante Angélique, si fine, si ferme et si tendre à la fois; et cette petite Louison toute pleine du charme délicieux de l'enfance. Il semble qu'au moment de cesser de battre, le cœur de Molière se soit voulu ouvrir à ce que la nature, sa déesse, a de plus douces émotions; et dans ce malade, si plein de nos misères, ou son rire intrépide fait résonner de telles profondeurs, il s'est complu à faire passer comme un rayon nouveau de fraîcheur et de grâce.

On a fort applaudi la conclusion vibrante et les fins morceaux de cette étude copieuse. Naturellement, le public était très nombreux. Et cette conférence, très gracieusement offerte par l'excellent comédien au Cercle artistique, cette conférence qui s'est trouvée de la critique littéraire distinguée, a eu un très vif succès.

Voilà assurément un édifiant parallèle. Cela sue d'un côté la courtoisie, de l'autre l'irrémissible rancune. M. Gustave Frédéric ne peut pardonner à la jeune école d'avoir bafoué sa dignité de grand chambellan de la critique et d'avoir inspiré au petit cénacle où il pontifie des doutes sur sa divinité littéraire. Vraiment sa colère est à la fois si visible et si enfantine qu'elle fait chanter en notre mémoire ce populaire refrain d'une ronde toulousaine :

Tu bisques, tu rages,
tu manges du fromage
pourri !

Et voyez à quels écarts inconsciemment se laisse aller le haut plumeux du Bel-Air. Parlant à la cantonade, mais de lui : « De quel critique, ayant un nom, peut-on, interjecte-t-il, citer une phrase outrageante? Il a toujours dédaigné les gros mots, comme trop faciles, ajoute-t-il, et il risque cet éloge personnel dans un article qui n'est qu'une selle copieuse d'injures, évacuée dans un accès où il n'a pu se contenir, accompagnée de mots pétaradant pariant en plein nez de ses adversaires : CHOURINEURS DE L'ECRIVOIRE! Vraiment il faudra bientôt le pourvoir d'un de ces frères Cérites, résignés à tout, qui gardent et soignent les incontinents.

M. Gustave Frédéric essaie de grossir l'importance du journal financier où il écrit en l'opposant à « certaines publications hebdomadaires (*L'Art moderne*) ou mensuelle (*la Jeune Belgique*) dont les rédacteurs sont réduits à se lire entre eux ». Il affecte, en sa sénile irritation, d'ignorer que ce sont ces publications qui l'ont mis par terre, et qui l'empêcheront de se relever, et qu'elles sont assez puissantes pour faire échec sur les questions d'art à la grosse galotte dans laquelle il a le mal de mer. *L'Art moderne* peut se flatter de n'avoir jamais impunément ni défendu une idée, ni attaqué une incapacité méconnue. M. Frédéric, s'il se croit un lion, devrait se souvenir de la fable du moucheron; s'il se croit un

pas que les « paquets de linge sale », dont M. Verhaeren a parlé délicatement — c'était le mot spirituel de sa conférence — soient exclusivement déballés dans les sous-sols littéraires, où travaillent quelques jeunes auteurs.

De quel critique, ayant un nom, peut-on citer une phrase outrageante? Tandis qu'on a vu dans le volume de M. Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, les mépris frénétiques de poètes et romanciers nouveaux pour les illustres, les devanciers, et aussi pour les nouveaux combattants de la publicité, pour la concurrence, la boutique d'en face. Ah! tous ces paons qui s'arrachaient les plumes en faisant la roue, a dit justement un des interrogés de M. Huret.

Ne blâmons pas cependant cette péroraison surprenante de la conférence de M. Verhaeren. Il aurait été ennuyeux, malgré d'ingénieuses explications littéraires, sans ce morceau final, qui est arrivé à être amusant, sans une trouvaille spirituelle, sans un trait fin, et même sans un mot pittoresque.

Goliath, il devrait se souvenir (cela sera facile là où il est) de la légende hébraïque de David.

Mais « attendons la fin », comme dit le Fabuliste. Les temps sont proches où tout ce vieux personnel ne trouvera plus d'emploi.

Exposition de MM. David et Pierre Oyens

AU CERCLE ARTISTIQUE

Avant tout, deux coloristes, sanguins et bien portants, faisant, sur des fonds d'un noir gras ou saucés de brun, éclater quelque jaune savoureux comme un épi d'or, quelque rouge fanfarant comme un coquelicot, quelque bleu sonore de bleuet, qui réveillent leurs toiles. Cette peinture est savoureuse et plantureuse. Un peu « bon garçon », elle plaît par son sans-gêne, son allure simple et sans façon. Elle est d'une joyeuseté bien brabançonne et on la sent heureuse de s'épanouir. Son défaut, quand on voit un grand nombre de toiles ainsi réunies, c'est d'être un peu monotone et de se contenter, sans recherche neuve, de la vieille lumière d'atelier et de s'empâter dans des procédés un peu passés. Et puis, la pipe et le cabaret, ainsi que le divan, ont été déjà trop célébrés dans cette gamme, — que MM. Oyens, répétons le, exécutent d'ailleurs avec talent.

A côté de qualités de coloristes, on rencontre encore chez eux de réelles tendances d'observateurs, — d'une observation flamande, sans piment, mais spirituelle et croquant avec finesse des types de modèles, de servantes, de peintres, de bohèmes, de buveurs, — tous fleuris d'une bonne vie saine et rubiconde. Ce sont des intimistes, charnus et robustes, d'existences cordiales, simples et honnêtes.

LA DIRECTION DES BEAUX-ARTS

Quelques-uns de nos journaux n'ont pas osé persister dans l'indécence de leur mutisme au sujet de la candidature Tardieu. Ils se sont aventurés en quelques explications plus ou moins saugrenues, les plus forts se risquant à proclamer que les chances de l'impétrant ont augmenté depuis que *l'Art moderne* s'est mis à éplucher son compte. Ce qui perce, c'est le mécontentement très vif de voir mise en discussion publique une personnalité qu'on espérait faire réussir sournoisement en en parlant le moins possible.

Puisque certains gâte-sauces de la presse quotidienne s'occupent enfin de la question, y a-t-il de l'indiscrétion à les prier d'expliquer comment leur protégé concilie son attitude actuelle vis-à-vis de M. de Burllet avec les propos qu'il a imprimés à son sujet et que nous répétons ici dans toute leur criante injustice et leur insolence :

« A première vue, la nomination du nouveau ministre apparaît comme une simple PANTALONNADE (1).

« Ancien député et bourgmestre de Nivelles, M. JULES DE BURLET S'EST TAILLÉ UNE IMPOPULARITÉ NOTABLE DANS LA VILLE QU'IL ADMINISTRAIT et dans l'arrondissement qui l'a écarté en

(1) Délicate allusion à la fable des pantalons que M. Jules de Burllet aurait imposés aux écuères d'un cirque à Nivelles, fable cent fois démentie et que l'aimable M. Tardieu s'obstine à tenir pour vérité.

juin 1888, JUGÉANT QUE C'ÉTAIT ASSEZ D'AVOIR ÉTÉ REPRÉSENTÉ PAR LUI PENDANT QUATRE ANS.

« A la Chambre même, où il se donnait volontiers DES AIRS DE SOUS-LEADER, IL AMUSAIT LA GAUCHE PAR L'INFATUATION D'UNE IMPORTANCE QUI NE PARVENAIT A MASQUER NI LE VIDE DE SON ESPRIT, NI LA MÉDIOCRITÉ DE SON TALENT; ET IL AVAIT FINI PAR DEVENIR ABSOLUMENT ANTIPATHIQUE A LA DROITE. »

C'est bien le moins que le candidat à la direction des Beaux-Arts n'apparaisse pas comme un très plat palinodard. Quelle garantie offrirait un fonctionnaire qui a imprimé de son futur supérieur que son *infatuation ne parvient à masquer ni le vide de son esprit ni la médiocrité de son talent?* Et comment M. Tardieu lui-même, à moins de passer un valet de chambre de lettres, consentirait-il à subir la direction et les impressions d'un homme représenté comme un fat et un sot.

Ecco il problema! Nous le livrons aux illustrés de la presse qui souhaiteraient (ô vainement, ne vous inquiétez pas, Madame) voir aux Beaux-Arts un des membres du groupe intéressant qui, lors de l'incident Pourbaix, dépeignait journellement M. Beernaert comme un abominable chenapan ayant tenté dans un intérêt politique de faire condamner un innocent.

IRONIE

A titre de curiosité, voici un extrait d'une amusante circulaire donnée en supplément par la *Revue flamande de Littérature et d'Art*.

C'est un chef-d'œuvre de moquerie. Il serait difficile de se gausser plus spirituellement dans la forme et en même temps plus sérieusement au fond, du candidat à prédilections françaises, du journaliste de coterie sur le retour, invariablement gouailleur, pris subitement de la fantaisie de faire une fin en s'essayant à DIRIGER les Beaux-Arts sous les ordres du jeune et vaillant Ministre « à cervelle vide », selon son expression, qu'il nomme irrévérencieusement dans l'intimité : PANTALON!

« M. Charles Tardieu vient, dit la presse quotidienne, de poser sa candidature. Nous en sommes étonnés et ravis. Etonnés, parce qu'il veut quitter une situation de journaliste de premier ordre, dans laquelle il ne peut que faire honneur à notre pays; ravis, parce que si sa nomination se réalise, toutes les opinions d'art seront sauvegardées.

« Et, en effet, membre correspondant de notre Académie, il possède l'estime de ce corps savant, dont on ne peut pas méconnaître les préférences.

« Comme directeur de *l'Indépendance belge*, à laquelle il a donné une largeur de vue littéraire qu'aucun organe français de cette importance ne possède, il s'est toujours montré bienveillant, favorable, serviable à toutes les manifestations d'art, quel que fut leur caractère.

« Rien ne l'obligeait, cet homme, de donner aux œuvres des auteurs belges une publicité et une sanction qu'aucun autre organe de presse, en Belgique, n'eût pu leur donner. Et il n'est pas un de nos écrivains nationaux, qui n'ait joui de cette large, féconde et généreuse publicité.....

« Nous croyons donc que la nomination de M. Tardieu s'impose.

« Il sera le *right man in the right place*.

« Politiquement cette nomination ne sera pas combattue.

« Dans le monde de l'Art, des Sciences et des Lettres, c'est celle qui divise le moins.

« Administrativement, c'est lui qui pourra appliquer la plus grande somme d'idées nouvelles.

« Patriotiquement, le pays aura honoré un journaliste dont nous pouvons tous être fiers. »

La Revue flamande de Littérature et d'Art.

AU CONSERVATOIRE

1^{er} Concert.

M. Gevaert, qu'une douloureuse circonstance avait empêché de donner jusqu'ici son premier concert, a dirigé dimanche dernier l'exécution d'un *Concerto grosso* de Haendel et de fragments de la *Cantate de Noël* de J.-S. Bach. Ce retard a été extrêmement favorable à l'interprétation, qui a été miraculeusement belle. L'orchestre s'est surpassé dans ces deux œuvres. Il a eu les honneurs du *bis* pour sa délicate exécution du final de la symphonie de Haendel, joué avec un si prestigieux ensemble qu'on eût pu croire qu'il n'y avait à chaque pupitre qu'un seul instrumentiste. Le directeur accompagnait au clavecin le concerto « comme du temps de Haendel », disait malicieusement le programme. M. Gevaert paraît n'avoir qu'une confiance limitée dans l'érudition de ses auditeurs.

C'est M. Lafarge qui avait été chargé du rôle du ténor dans l'oratorio. Ce rôle, difficile et considérable, il l'a chanté en artiste consommé, pour qui les difficultés de style de la musique ancienne sont aussi aisées à surmonter que les périls d'intonation des drames lyriques modernes. On n'imagine pas la musique de Bach chantée avec plus de goût et de sobriété, ni d'une voix plus harmonieuse. Aussi son succès a-t-il été énorme. A côté de lui, M^{lles} Flament et Hasselmans et M. Danlée se sont fait une place nécessairement un peu effacée, mais néanmoins honorable; M^{lle} Flament surtout, dont le contralto puissant et d'une grande étendue s'épanouit largement dans les magnificences des récits du vieux maître.

A signaler, enfin, le joli timbre des hautbois d'amour et des cors anglais employés dans la pastorale « Veillée », l'un des joyaux de ce merveilleux écrin.

Deuxième Représentation du Théâtre d'Art.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

La tragique histoire du Docteur Faust, drame de Christophe Marlowe (trad. F. de Nion et C. Stryenski). — C'est un public d'enfants, un théâtre guignol et des marionnettes qu'il fallait à ce *Faust* représenté le 5 février. Au moins, avec de tels éléments, la direction du Théâtre d'Art eût été apte à composer une mise en scène suffisante, à contenter des spectateurs friands de diableries et de trucs variés. Cette opinion de toute sagesse dut être primitivement celle des traducteurs qui firent ramper leurs vers fort au-dessous du texte original; aussi les blâmera-t-on surtout d'avoir abandonné leur idée première et passé avec leur impresario, malgré la menace d'un échec sûr, un pareil pacte... d'ingénuité.

Qu'un lecteur de Goethe se passionne pour Faust au point de

sentir sourdre en lui, comme conséquence d'émotions esthétiques, une curiosité avide d'anecdotes sur les exploits authentiques et légendaires du tragique Docteur, rien que d'excusable: après l'adoration, le culte. On peut donc lire avec les *Faust* des Widmann, Müller, von Soden, Schink, etc., celui de Marlowe, y sentir, par places, le levain des idées religieuses en faveur, à l'éclosion du protestantisme, s'attarder à des variantes, se plaire à deux ou trois scènes parfaites; mais était-il intéressant de révéler à la scène un jeune auteur de trois cent vingt-neuf ans, pour choisir dans son bagage littéraire une œuvre surpassée depuis par l'Allemand, qui sut y mêler à du génie tous les acquis de deux siècles de philosophie et de science? Non, c'est par Goethe, ou par une version contemporaine (là un échec serait plus excusable), qu'il faut connaître Faust. Mais pourquoi remonter aux balbutiements? Si des fresques, en d'admirables poèmes de lignes et de couleurs, me révèlent, par exemple, les phases d'une existence de héros, m'ingénierai-je à apprécier des interprétations de mêmes motifs sur des images d'Epinal ou des foulards pour cols de rustres?

Les Fleurs de Charles Van Lerberghe ont porté dans l'âme de chaque spectateur tout l'écho de ce qu'ils signifient. C'est une fort belle synthèse des attitudes humaines devant ces gestes de la Mort approchante, désespérées, pour qui voit après Elle les tourments éternelles de la désolation, les sombres baies du néant; confiantes, au contraire, et d'une confiance impérieuse, pour qui pressent, au-delà des portes sépulcrales, la vie, la vie glorieuse, libérée des douleurs humaines, la vie sous la tutelle d'âmes infiniment bonnes, la vie sublimée et douce comme serait une éternelle défaillance de joie...

M. Abel Duteil d'Ozanne a composé d'après le texte de M. Van Lerberghe des variations musicales qui prolongent avec bonheur les sanglots de désespérance et les râles de désir qui secouent sur la scène les deux Averties — de bonnes interprètes.

Dans les colonnes du programme de cette soirée, M. Maurice Maeterlinck salue en Charles Van Lerberghe, son maître, son initiateur, et après avoir allégué la filiation de *l'Intruse* et des *Fleurs*, assigne à cette dernière pièce la première place, en date et en mérite. Cette abnégation est digne d'un âge reculé et des plus méritoires, mais faut-il dire, après avoir accepté la question de compétition, que nous ne la respectons que dans la mesure où elle nous permet d'obtenir l'attestation de M. Van Lerberghe pour remettre tout de même au premier rang cette merveilleuse *Intruse*?

Quant au *Bateau ivre* d'Arthur Rimbaud, n'avait-il pas été classé fort judicieusement par Fénéon entre les œuvres hors littérature de ce poète et à priori interdites au talent odéonnesque d'un comédien?

ED. C.

EXPOSITION CAMILLE PISSARRO

Paris, Galeries Durand-Ruel. — Clôture: le 20 février.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Pour la sincérité de leur observation, leur intelligence des valeurs, la décision de leurs effets, les premières œuvres de M. Camille Pissarro furent séduisantes. Puis il rompt ses colorations et, plus tard, c'est en éléments prismatiques qu'il les décompose: les ombres sont teintées et limpides, l'air auréole les

objets en ses paysages poudroyants d'ambre et de lupuline ou frais de clartés lustrales. La mémoire riche de tous les phénomènes d'une Réalité si fervemment épiée heures, saisons et panoramas, il cesse de peindre en plein air, traite la Nature en répertoire de motifs décoratifs, la libère de l'accidentel, pacifie l'antagonisme de ces deux caractères : énergie et douceur, — et atteint à de hautes symbolisations inconscientes. Alors voici LA GARDEUSE D'OIES, de 1890 : et son mouvement héroïque et étonné vers le mystère de l'eau infinie ; les PAYSANNES PLANTANT DES RAMES, de 1891 : en guirlande de gestes et de couleurs pour de vernales fêtes botticelliennes ; et, de 1892, la PAYSANNE ASSISE, les DEUX JEUNES PAYSANNES, — et la VACHÈRE : étonnante péronnelle, un jouet, une espèce de jouet qui, animé soudain, respirerait pour la première fois et viendrait de découvrir la vie ; elle tient, d'une longe qui serpente, une vache vue de face, bipède, le cou camelin, le mufle en reptation dans l'herbe. Et si Durand-Ruel s'étonne de cette vache imprévue des photographes, le bon vieillard Pissarro dira : « Mais ce n'est pas une vache, c'est un ornement ». Certes, en peintre probe, qui connaît ses devoirs, il ne tâche à faire que des « ornements », et il peut décliner toute responsabilité quand, d'aventure, un de ses tableaux restitue un Univers virginal et, pour une minute, infuse aux contemporains de la Môme Cataplasme une âme de primitifs. C'est ce M. Pissarro, le très récent, qu'il faut qu'on célèbre : enfin maître des formes, il les investit d'une atmosphère à jamais translucide, puis éternise, en l'hieratisme souriant et souple qu'il inaugure, leur entrelac exalté. F.

PETIT THÉÂTRE DES MARIONNETTES

La Légende de sainte Cécile.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

M. Maurice Bouchor, le poète applaudi de *Tobie* et de *Noël*, vient de faire représenter au petit Théâtre des Marionnettes de la galerie Vivienne une nouvelle pièce en trois actes et en vers, *La Légende de sainte Cécile*. M. Ernest Chausson, qui avait déjà composé la musique de scène de *la Tempête*, jouée l'année dernière au concert des XX, a écrit pour *la Légende de sainte Cécile* une partition charmante. Nous voulons surtout citer un prélude en *mi majeur*, où est exposée la phrase si pénétrante et si douce qui caractérise sainte Cécile ; un trio de voix d'anges : « Entends nos voix, Valérien ». Le cantique de sainte Cécile à la Vierge, si virginal dans sa simplicité un peu voulue mais touchante avec son prélude de violoncelle solo, où :

Cécile dont les mains restent libres d'entraves,
Caresse de l'archet la viole aux sons graves.

J'aime moins le prélude du troisième acte, mais l'impression dure peu car il conclut sur le retour de la phrase de Cécile. La pièce la plus importante de l'œuvre est la scène finale accompagnant l'Assomption de sainte Cécile dans un délicieux décor de M. Lerolle.

Nous ne saurions rendre l'harmonieux ensemble de cette apparition où aux violons, harpe et célesta viennent se joindre les voix de Cécile et des anges.

Cette nouvelle œuvre de M. Chausson est vraiment digne de l'auteur de *Viviane*, de *la Tempête* et de la remarquable *Symphonie* exécutée l'an dernier à la Société nationale.

La partition de *Sainte-Cécile* a paru chez l'éditeur Maquet (ancienne maison Brandus).

PETITE CHRONIQUE

Le premier concert d'œuvres modernes organisé par les XX aura lieu jeudi prochain, à 2 heures, dans la grande salle de leur exposition. On y entendra, en première audition, le *Concerto pour piano et orchestre* de Rimsky-Korsakoff sous la direction de M. G. Guidé (soliste : M. Litta) ; un fragment de l'*Andromède* de G. Lekeu pour soprano et orchestre d'instruments à cordes, sous la direction de l'auteur (soliste : M^{lle} J. De Haene) ; l'*Élégie*, pour violoncelle, de Glazounow (soliste : M. H. Gillet) ; la *Mer*, esquisses symphoniques en deux parties, de P. Gilson, d'après un poème d'E. Levis (les vers seront dits par M. E. Garnier ; pianistes : M^{lle} S. Smit, M. De Boeck), et un chœur pour voix de femmes, avec soprano solo, écrit par F. Servais sur la poésie ossianique d'Alfred de Musset : *Pâle étoile du soir...* (soliste : M^{lle} J. De Haene).

L'entrée aux matinées musicales et littéraires des XX reste fixée à 2 francs.

Le prochain concert du Conservatoire est fixé au dimanche 6 mars. On y exécutera l'*Armide* de Gluck avec M^{me} de Nuovina, M. Lafarge, etc. Acheminement, peut-être, vers une exécution intégrale sur la scène de la Monnaie ? Espérons-le.

C'est le samedi 27 février que sera exécutée, à Louvain, sous la direction de l'auteur, par l'orchestre et les chœurs de l'École de musique, l'oratorio historique *Jacqueline de Bavière* de M. Jean Van den Eeden. Les études de cette œuvre marchent bon train et tout promet une fort belle interprétation.

La nouvelle revue fondée par nos confrères F. Roussel, R. Nyst et M. Donnay, le *Mouvement littéraire*, a paru la semaine passée. Huit pages de texte, format de *L'Art Moderne*, proses et vers. Excellent numéro de début, plein de promesses. Au sommaire : des lettres de MM. Edmond Picard et Maurice Barrès, une poésie de M. Emile Verhaeren, un fragment de roman de M. Camille Lemonnier, des vers de MM. Vielé-Griffin, J. Lemaitre, de Oliveira-Soarès, etc. Mais pourquoi, citant *L'Art moderne*, la *Jeune Belgique* et la *Revue de Belgique* parmi les publications qui ont propagé dans notre pays l'amour des lettres, notre jeune consœur oublie-t-elle de mentionner la *Société nouvelle*, la *Wallonie* et aussi la *Revue générale*, ses aînées, dont l'influence a été considérable ? Il y a là une omission injuste que nous nous permettons de lui signaler.

Partout les réformes des bibliothèques publiques sont à l'ordre du jour. Voici la Bibliothèque nationale de Paris pour laquelle le gouvernement français vient de décider une dépense de six millions. Et qu'on veuille le remarquer, cette somme énorme est uniquement destinée à augmenter les services rendus aux travailleurs. La Bibliothèque va être agrandie, la salle de lecture transférée au centre même de l'immense bâtiment, de telle sorte que les livres pourront être fournis, dans le moins de temps possible. D'autre part, l'éclairage électrique de la salle de lecture a été décidé. Depuis longtemps cet éclairage existe à la Bibliothèque du British Museum à Londres.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 15 février, à 2 heures, M. H. PERGAMENT : *Les races et population du Turkestan* ; à 3 heures, M. et M^{me} A. CHAPLIN : *Thakeray*. — 16 février, à 2 heures, M. E. VERHAEREN : *Préraphaélitisme anglais*. — 17 février, à 2 heures, M. H. PERGAMENT : *Le règne de Catherine II*. — 18 février, à 2 heures, M. H. LONCHAY : *Joseph II* ; à 3 heures, M^{lle} J. TORDEUS : Diction, lecture.

A partir de cette semaine, les dames peuvent s'inscrire pour le demi-cours.

Les dernières livraisons parues de la *Kunstchroniek*, journal d'art publié par M. Sijthof à Leyde, contiennent quelques belles planches, en phototypie, d'après des tableaux de MM. J. Janssen, W. Verschuur, A.-M. Gorters, H. Van Melle, Mesdag, E.-J. Boks, A. Van den Berg, P.-J.-C. Gabriel et des reproductions d'œuvres de M^{me} H. Ronner.

L'ART MODERNE

DOUZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

L'orgue **ESTEY**, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison **ESTEY** en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'**Eglise**, l'**Ecole** et le **Salon**.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc.*, etc.

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

Belgique . . . un an **10 francs**

Union postale . . . „ **12** „

BUREAUX : **32, rue de l'Industrie**

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.
Etranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes, 10, Bruxelles.*

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

SALON DES XX. Conférence de M. Georges Lecomte (suite). — LE BANQUET A M^{lle} BEERNAERT. — THÉÂTRE LIBRE. — AUX XX. Premier concert. — EXPOSITION DE M. MELCHERS. — EXPOSITION DE MM. FRANCK, DARDENNE ET SAMUEL AU CERCLE ARTISTIQUE — CONFÉRENCE DE M. ÉMILE SIGOGNE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Salon des XX

CONFÉRENCE DE M. GEORGES LECOMTE (1).
Des tendances de la peinture moderne.

Il serait aisé de choisir des exemples dans les cycles de l'art périmé. Mais je ne veux point mésuser, pour des recherches historiques, de la si gracieuse attention que vous voulez bien m'accorder. Toutefois, si vous consentez à ce que nous remontions à Delacroix, si proche de nous par les tendances et dont l'œuvre contient en germe les innovations et les recherches des écoles contemporaines, nous pouvons constater que ses toiles les plus unanimement appréciées sont conçues et les leit-motifs ordonnés suivant une arabesque d'une rare beauté ornementale. Toutes les lignes secondaires participent harmonieusement à ce rythme central. Les

(1) *Suite.* — Voir notre dernier numéro.

accords de tons, magnifiquement associés en valeurs très justes, complètent l'ornementation par les lignes. La tonalité est une, mais la ligne est une aussi. Elle a sa signification et sa beauté propres qui émeuvent en dehors du caractère et de la vérité descriptive. Tout œil un peu éduqué dégage aisément des compositions du maître l'arabesque primordiale qui est comme l'ossature de l'œuvre. Est-ce par pur instinct ou intentionnellement, par une réflexion consciente, que Delacroix répartissait ainsi son décor, ses personnages et réglait leur gesticulation selon ce thème central ? Si l'on admet que le simple instinct le guidait, il faut reconnaître que cet instinct-là, seuls les grands peintres l'ont manifesté et qu'un tel instinct est le génie.

Le souci de l'ornementation par les lignes est tout aussi évident chez Corot. Mais contrairement à Delacroix, qui concevait chacune de ses toiles suivant une délinéation initiale particulière, Corot ne renouvelle pas pour chaque tableau le dessin de l'arabesque primitive. Cette arabesque revêt deux ou trois formes, à peu près invariables, qui sont dans la tradition manifeste de Claude Lorrain. C'est surtout par des accords de couleurs que Corot réalise ses harmonies : Deux ou trois valeurs, très justes, exquisément rapprochées et douces, largement synthétiques, font du tableau, indépendamment de sa signification idéale ou réelle, une délicieuse décoration.

Il ne faut donc point s'étonner que les maîtres d'aujourd'hui, éduqués à cette double influence, aient visé à des interprétations ornementales des aspects de la nature.

Les peintres du plein air qu'on est convenu d'appeler « impressionnistes », cherchèrent la beauté décorative d'abord uniquement par les accords de tons, rigoureusement mis en valeur dans la lumière. Et cette préoccupation exclusive apparaît très rationnelle, si l'on songe que ces peintres s'inquiétaient avant tout d'épancher en leurs toiles des clartés plus radieuses et de rendre, en son intensité harmonique, la magnificence des colorations naturelles. Ce qui surtout les avait séduits dans l'œuvre de Delacroix, c'était la science du coloris, l'imprévu de certaines répartitions de tons pour réaliser des colorations plus vives et de plus significatives harmonies totales. A la vérité, leur souci de décoration par la couleur était, au début, bien instinctif. Ils cherchaient surtout à rendre dans leur vérité et leur caractère les sites, les atmosphères, les enveloppements de clartés. Et c'est parce qu'ils se rapprochaient davantage des authentiques colorations naturelles que leurs études acquièrent une beauté décorative. Plus tard seulement, quand ils constatèrent le résultat atteint à force de fidélité dans le rendu du naturel décor, ils songèrent à ordonner la répartition de leurs couleurs non seulement en vue de l'exacte description de l'effet, dans des luminosités suffisantes, mais aussi en vue des harmonies totales.

Encore ne modifiaient-ils point aussi délibérément qu'aujourd'hui les aspects extérieurs des choses, n'élaguaient-ils point, par un travail d'élimination synthétique, le superflu et le momentané. Le site naturel était loin d'être le leit-motiv essentiel, prétexte à l'interprétation décorative. Simplement, entre vingt aspects de la nature, ils éliaient, pour en traduire la physionomie, celui que leur œil de peintre voyait tout ensemble significatif et harmonieux. Mais ils ne cessent de travailler en face de la nature et sont encore trop sous son influence immédiate pour en déformer les indications, afin d'accroître le sens et la beauté ornementale de l'œuvre.

Peu à peu, ils s'abstrayent de la réalité. Ils s'en inspirent toujours scrupuleusement, mais sur les données exactes qu'ils en recueillent, ils édifient des compositions belles tout à la fois par le caractère et par la décoration : ils assemblent des lignes, règlent des gesticulations, accordent la direction des mouvements du sol avec celle des attitudes de l'être humain qui s'y agite ; ils composent, loin de la nature, pour réaliser une harmonie totale. En même temps que le dessin devient plus large, plus sommaire et plus caractéristique, la couleur tend à se simplifier. Le relatif du trait et du ton disparaît. Le peintre qui, le premier, avec M. Cézanne, s'émancipa d'une trop stricte communion

avec la nature, notre maître et notre ami, M. Camille Pissarro, envers lequel Paris vient enfin d'être juste et envers lequel, depuis longtemps, votre antique cité d'art l'avait été, fit voguer dans ses ciels limpides des nuages gracieusement arabesques, compléta par l'incurvation de la croupe des bêtes ou par l'inflexion du dos de ses paysannes la courbe décrite par le tronc d'un arbre, associa aux ondulations du sol les jolies volutes des ramures et des frondaisons. M. Renoir, conquis par la beauté linéaire et le modelé de l'anatomie humaine, ordonne les attitudes, les gestes du corps et les mobilités de la physionomie selon un ensemble très savamment décoratif. Enfin, le vigoureux talent de M. Claude Monet qui, plus longtemps, se borna, mais avec quelle puissance d'évocation ! à rendre en leur intensité fugace les rapides effets naturels, semble de plus en plus abstraire des complexes apparences le caractère durable des choses, en accentuer, par un rendu plus synthétique et plus réfléchi, la signification et la beauté décorative.

C'est surtout M. Cézanne qui fut l'un des premiers annonceurs des tendances nouvelles et dont l'effort exerça une influence notable sur l'évolution impressionniste : son métier sobre, ses synthèses et ses simplifications de couleurs si surprenantes à une époque où l'on était particulièrement épris de réalité et d'analyse, ses valeurs très rapprochées, très douces, dont le jeu savant crée de si subtiles et impeccables harmonies, contiennent et révèlent tout le mouvement contemporain ; elles furent pour tous un profitable enseignement.

(La fin prochainement.)

LE BANQUET A M^{lle} BEERNAERT

Le banquet offert à M^{lle} Beernaert, à l'occasion de sa promotion au grade d'officier de l'ordre de Léopold, a eu lieu lundi dans la salle des fêtes de l'hôtel Mengelle. Très nombreux habits noirs émaillés (charmante surprise) des toilettes d'un grand nombre de peintresses.

La présidence avait été dévolue à M. Slingeneyer, qui doit à sa parfaite affabilité, à son inépuisable obligeance, au tact cordial avec lequel il accepte son rôle d'artiste arrivé qui fait place à ceux qui lui succèdent, d'être admis chaque jour davantage comme le doyen honoré de l'art belge. Ses judicieux discours à la Chambre, dont nous avons à diverses reprises loué le bon sens et l'élevation, ont largement contribué à cette position très enviable et lui ont conquis de vives sympathies dans tous les clans artistiques.

C'est lui qui, dès le début du banquet, aux huitres, a pris la parole pour rendre hommage à M^{lle} Beernaert. Voici en substance les pensées qu'il a exprimées et la réponse de l'artiste qu'on faisait :

« C'est pour moi un grand honneur, Mademoiselle, d'avoir reçu la mission de vous exprimer les sentiments de ces artistes, de ces amis, de ces admirateurs de votre vie si simple, si labo-

rieuse et par cela même si noble, consacrée par la haute faveur dont Sa Majesté le Roi vous a si justement gratifiée.

« Je ne saurai le faire qu'imparfaitement : un peintre peut avouer qu'il se sent plus de cœur que d'éloquence. Certes l'art est dans tout, même dans les choses en apparence les plus insignifiantes : un simple ruban jeté sur l'herbe chante l'amour ; mais encore faut-il le métier : vous daignerez accueillir mes brèves et sincères paroles moins pour ce qu'elles valent que pour ce qu'elles veulent dire.

« C'est la Femme et l'Artiste que nous honorons en vous. Ces deux beaux titres qui résument de si aimables qualités et de si grands devoirs, vous les avez portés sans faiblir. On le disait récemment dans une forme heureuse : Vous vous êtes consacrée à l'Art comme d'autres femmes se consacrent à Dieu. L'isolement, les sacrifices, le dédain des mesquines jouissances que l'art impose à ses fidèles, vous les avez acceptés fièrement et sans discuter. Vous vous êtes, en quelque sorte, cloîtrée dans le but élevé que vous aviez choisi ; c'est là que vous avez fait votre entrée dans le monde et recherché vos succès. Vous n'avez pas voulu d'autre union que l'union mystique de l'art, d'autre famille que celle des artistes, d'autre descendance que vos œuvres.

« Pour cette famille artistique, à laquelle appartiennent tous ceux qui sont ici, vous avez été la plus fraternelle des sœurs, douce, aimable, encourageante, exprimant là aussi votre âme féminine imprégnée de Bonté et de Charité. Ce n'est pas seulement le peintre de talent que nous voyons en vous, c'est l'excellente camarade, l'amie dévouée, et ces titres de tendresse vous sont, j'en suis sûr, aussi précieux que vos titres de gloire. (*Applaudissements prolongés.*)

« Vous n'avez qu'un défaut, bien involontaire : Vous êtes la sœur d'un ministre ! ce qui vous fait presque un personnage officiel. On est gêné alors pour vous faire des compliments, quelque vrais et sincères qu'ils soient. La fierté, et la fierté la plus ombrageuse, fait partie du patrimoine de l'artiste et le rend hésitant dès qu'il peut être soupçonné de faire sa cour aux puissances. Acceptez cet inconvénient de ce que vous êtes et mettez sur le compte de la timidité qu'il me cause, ce que pourrait avoir d'insuffisant l'hommage que je viens de vous rendre. » (*Longues acclamations et vivats.*)

En proie à une visible émotion, M^{lle} Beernaert a répondu aussitôt qu'a été apaisée l'ovation très entraînant qu'on lui faisait.

« Monsieur le Président, le cœur, vous venez de le montrer, donne plus d'éloquence que toute la rhétorique. Je compte, moi aussi, sur cette grâce d'état pour répondre, ainsi qu'il convient, à tant de galanterie et à tant d'indulgence.

« Je suis et j'ai toujours été très heureuse d'être artiste. Les joies et les biens que j'ai sacrifiés ont été largement compensés par les belles et profondes jouissances de l'Art. Qui oserait dire que j'ai perdu au change ? Qui affirmera que la réalité vaut mieux que l'idéal ? Il y a ici d'autres femmes qui ont fait le même chemin que moi, qui sont épouses de l'Art et mères de leurs œuvres ; je suis certaine que si elles avaient à recommencer leur vie, comme moi elles ne changeraient rien à la voie qu'elles ont suivie. Un couvent, tant que vous voudrez, mais un couvent immense et où voltigent les choses sublimes. Heureuses celles qui y prononcent leurs vœux.

« Merci pour ce qu'il vous a plu dire de la gloire que j'au-

rais acquise. Vous avez montré, en me parlant ainsi, que la bonté des hommes sait égaler la bonté féminine.

« Mais merci surtout pour ce que vous avez dit de mon cœur. C'est en cela que vous avez touché ce qu'il y a de plus sensible en moi. On craint toujours, dans cette vie contemporaine de querelles et de combats, n'avoir pas assez montré qu'au fond ce qui domine, c'est la tendresse et la fraternité. On craint d'apparaître sèche et empreinte de morgue, alors qu'on désire obstinément, quand on est femme, être universellement tenue pour aimable. Vous venez de me donner mon brevet d'officier à cet égard ; il m'est aussi précieux que l'autre. (*Applaudissements.*)

« Quant à la sœur du ministre, oublions cette officielle personne. En quoi pourrait-elle vous servir et qu'espère-t-on d'elle ? Qu'elle recommande pour qu'on ait des commandes ? Ah ! chassons ces dessous misérables qui corrompent, dès qu'on y pense, les plus belles manifestations. L'artiste, plus que jamais, doit être très fier, très désintéressé, ne pensant qu'à son art, résolu à faire, dans une indépendance absolue, tout ce qu'il pense. Une préoccupation d'argent, une préoccupation de plaire est une entrave, et l'art entravé n'est plus l'art, comme un roi enchaîné n'est plus un roi. Aussi veux-je une fois pour toutes vous tranquilliser sur ces scrupules et faire taire ceux qui pensent que lorsqu'on me fête on place des capitaux à intérêt, comme l'écrivait l'auteur de la lettre à laquelle notre cher président empruntait tantôt une autre parole. J'atteste que désormais aucun de ceux qui sont ici ne pourra compter sur mon intervention pour n'importe quelle démarche, pour n'importe quelle faveur. Désormais pour ceux-là ma porte est fermée et mes oreilles aussi. Cet engagement d'honneur est digne de vous tous, comme je le crois digne de moi, car il restitue à cette réunion la pureté et la noblesse d'intention sans lesquelles elle mériterait le nom de courtisanerie qui a été prononcé ailleurs à son sujet. » (*Rumeurs en sens divers, bientôt couvertes par des applaudissements frénétiques.*)

En résumé, grâce à ces déclarations si cordiales et si fières, ce banquet qui avait fait surgir des suspicions, apparaît comme une très décisive manifestation artistique, et nous en félicitons sans réserve les deux personnalités qui ont su, grâce à leur magnanime à-propos, lui donner cette grande allure.

La presse est restée muette sur l'événement. C'est bizarre ce silence chaque fois que la force immanente des choses contrarie les tendances ou les espoirs de certaines gens. Nous voudrions pourtant être édifiés un jour ou l'autre sur le point de savoir si nos journaux ne sont plus que des instruments au service des intérêts plus ou moins avouables de certains groupes où seuls les plus étroits intérêts personnels comptent encore.

THÉÂTRE LIBRE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

1. *Blanchette*, trois actes, en prose, de M. EUGÈNE BRIEUX.

On a épousseté la collection des documents « vie paysanne ». On a extirpé du phonographe théâtral les tirades, connues, sur la prostitution et sur les dangers d'une éducation illogique. La collection étant en bon état, à peine quelques étiquettes décollées, et le phonographe, un peu bègue peut-être, un peu nasillard, fonctionnait bien.

2. **L'Envers d'une Sainte**, trois actes, en prose,
de M. FRANÇOIS DE CUREL.

Jadis un certain Henri Laval, que mille promesses liaient à Julie Renaudin, a épousé Jeanne. Sept mois après le mariage, cette Jeanne est victime d'un accident provoqué par Julie, d'un accident qui ne la tue pas, mais hâte son accouchement : et Julie prend le voile. Depuis dix-neuf ans elle est au Sacré-Cœur de Rennes quand Laval meurt. Elle obtient la réconciliation de ses vœux, reparait dans la vie et la pièce commence.

Julie est entrée au cloître sans vocation. Elle y a gardé le souvenir de son amour d'adolescence, en le cultivant de prières; elle est restée impénétrable à toute nouvelle notion, encore que sa piété fût presque célèbre. Sous l'influence d'un événement quelconque qui la désengourdit, la Julie d'aujourd'hui se montrera telle que la Julie d'alors.

Henri l'avait-il oubliée? a-t-il parlé d'elle avant de mourir? cela elle voudrait le savoir. Et voici que Jeanne, la veuve de Laval, et Christine, leur fille, lui vouent une amitié ardente. Elle veut les éloigner: elle a pris au cloître le goût de la solitude, elle désire mener dans le siècle une vie conventuelle, et, d'ailleurs, si on la croit bonne, on se trompe. Mais ces arguments ne rebutent pas les deux femmes, et bientôt Jeanne va répondre à ses questions tantôt violentes et tantôt insidieuses, et lui faire des confidences.

JULIE

... Ainsi, votre union n'a pas été troublée un seul jour?

JEANNE

Presque pas... Un peu, cependant, et si vous saviez par qui! C'est une confiance étrange à faire... justement à vous... Mais n'est-ce pas donner la plus belle marque d'estime qui soit en mon pouvoir que de vous traiter en personne supérieure à nos passions... en femme qui n'a jamais connu Henri.

JULIE

C'est cela!... je vous le demande en grâce... Les années de cloître ont complètement nivelé mon âme...

JEANNE

Je vous avouerai donc qu'à un certain moment votre image est venue se placer entre Henri et moi... C'était vers l'époque de la première communion de Christine... Mon mari n'était plus le même... Il songeait à vous, j'en ai eu la preuve...

JULIE

Je ne crois guère aux affections qui ressuscitent.

JEANNE

Moi, non plus, parce qu'une véritable affection ne semble jamais éteinte... Jugez si j'étais inquiète... La froideur d'Henri s'accroissait de jour en jour... Tout de suite, j'ai soupçonné qu'il pensait encore à vous... Mais ce n'était pas une certitude, car je le savais très contrarié de n'avoir pas de fils, et depuis mon... accident, il m'était impossible d'espérer une nouvelle grossesse.

JULIE

Mon ouvrage!

JEANNE

Allez, c'est bien oublié... Rien qu'à ma façon d'en parler, il ne peut y avoir de doute.

JULIE

Puis-je oublier, moi, devant les conséquences?...

JEANNE

Soyez sans scrupule... S'il y avait des conséquences, vous m'avez servi à les effacer...

JULIE

Ah?

JEANNE

J'ai fini par m'expliquer avec Henri... Je lui ai dit que quelque chose d'indéfinissable, mais de réel me peinait beaucoup dans sa façon d'être et que je l'attribuais au regret de ne pas avoir de fils... Il a répondu avec bonté que je n'étais pas responsable d'un malheur... Qu'à la suite d'une chute faite en me promenant avec vous, un accouchement prématuré m'avait condamnée à ne plus avoir d'enfants... Cela ne l'empêchait pas de m'être très attaché... Puis je l'entends encore ajoutant avec un soupir : « Vous devez être heureuse... S'il y a une punition du ciel, qu'elle retombe sur moi! » Moi qui savais ce que cela signifiait, j'ai vu que vous étiez bien réellement entre nous, et aussitôt ma résolution a été prise. J'ai tout raconté à Henri... N'ai-je pas bien agi?... Je vous avais tendu la main dès le premier instant, sans l'ombre de ressentiment, mais avais-je le droit de sacrifier ma dignité d'épouse? Non, n'est-ce pas?

JULIE

Non... je n'ai pas un reproche à vous adresser... Qu'a dit Henri?...

JEANNE

Rien... Un trouble profond qui a duré plusieurs jours... Puis il est revenu à moi, et je n'ai plus cessé d'être une très heureuse femme.

Ainsi cette réclusion interminable, pendant quoi l'avait soutenue l'idée qu'Henri conservait d'elle un souvenir pur, n'avait été que duperie. Il avait dû la haïr, la maudire. Elle avait sacrifié imbécilement sa jeunesse, sa beauté, son cœur, son intelligence; et cette Jeanne lui révélait ces choses affreuses avec placidité.

Fanatise Christine, rompre son mariage projeté, la faire entrer au couvent, c'est-à-dire ruiner à jamais le bonheur de Jeanne, ce plan de représailles doit réussir. Vainement Jeanne s'ingénie à contrebalancer l'influence grandissante de Julie : c'est une étrangère, et elle nous hait, et tu as plus de confiance en elle qu'en ta mère qui t'aime, pourquoi? Et Christine de raconter que son père, agonisant, lui ordonna de devenir l'amie d'une femme envers laquelle il avait eu des torts graves, d'une femme noble et bonne, de Julie. Julie est à genoux : elle n'avait pas été oubliée, pas été haïe! Elle s'accuse, elle demande pardon, elle rend Christine à sa mère et à son fiancé. Puis reste seule, prostrée. On entre. Quelqu'un apporte du jardin un petit oiseau. Julie prend l'oiseau que la cage attend, l'écrase à plein poing et le jette dans la cheminée. Et, souriante, à sa famille ahurie : je rentre au couvent.

Ce beau drame, nuancé, passionné, harmonieux et lent, eût gagné à éliminer tous autres personnages que Julie, Jeanne et Christine. Mais M. de Curel avait peur de n'être pas compris : il a multiplié les explications, et la tante Noémie est une confidente de tragédie. Il a craint que sa pièce parût monotone, et c'est pour ce seul motif que le fiancé de Christine a quitté Paris. Ces tares et aussi certains placages de notations de la vie dévote et provinciale, on sent bien que le public en est responsable plus que l'auteur.

F.

Aux XX

PREMIER CONCERT

Nous empruntons à *la Réforme* le compte rendu fait par M. Ferdinand Labarre du premier concert des XX, notre collaborateur musical ayant pris une part trop directe à l'exécution pour en parler avec toute l'impartialité qui convient.

Salle comble. Les auditions musicales des XX, comme la peinture vingtième, sont devenues une attraction mondaine irrésistible. Tout le monde veut en être. D'ailleurs, le choix toujours artistique des programmes justifie cet empressement.

Ce premier concert était consacré à l'audition d'œuvres belges inédites, d'une *élégie* de Glazounow et du *concerto* pour piano de Rimsky-Korsakoff, le chef de l'école russe contemporaine depuis la mort du grand Borodine.

Le *concerto* a pu être exécuté grâce à l'appoint précieux fourni par un orchestre d'une quarantaine d'artistes choisis. Il est dédié à la mémoire de F. Liszt, ce qui excuse les difficultés pianistiques qui s'y rencontrent, et plaît par sa variété de thèmes ayant leur couleur et leur accent personnels et son orchestration extrêmement fouillée.

La partie de piano était tenue par M. Litta, qui a triomphé de tous les obstacles, un peu nerveusement, mais avec une grande correction.

L'orchestre était dirigé par M. Guidé.

Le fragment d'*Andromède* pour soprano, instruments à cordes et piano, est l'œuvre d'un jeune compositeur belge, M. Lekeu, dont le nom apparaît pour la première fois dans un concert à Bruxelles.

M. Lekeu est un compositeur de talent, qui procède de la jeune école française; son *Andromède* est bien écrite pour les instruments et dramatique en plus d'un passage. Quelques restrictions à faire, que l'on doit nécessairement mettre sur le compte de l'inexpérience, mais qui ne diminuent en rien la valeur de l'artiste; le fragment d'*Andromède* a semblé trop long et un peu indécis. On dirait que l'auteur abandonne avec peine sa mélodie qu'il a menée à travers une série de modulations et qu'il conclut comme à regret.

M^{lle} De Haene chantait la partie de soprano.

La Mer, esquisse symphonique inédite d'après une poésie de M. E. Lévis, par M. P. Gilson, est d'une écriture plus ferme, plus décidée. M. Gilson est très maître de lui et son œuvre a une saveur particulière que l'on n'a pu bien apprécier; une réduction au piano, quelque bien faite qu'elle soit, ne réussissant jamais à donner l'impression d'une composition aussi polyphonique.

L'exécution était confiée à M^{lles} Smit et Parcus qui, malgré leurs qualités, ont manqué d'autorité.

Les vers étaient dits par M. Garnier d'une façon au moins bizarre: un étrange mélange de déclamation mi-conservatoire, mi-café concert.

L'*Élégie* pour violoncelle, de Glazounow, a été jouée avec beaucoup d'expression par M. Gillet, accompagné au piano par M. Octave Maus, et le concert s'est terminé par l'exécution de *Pâle Étoile du Soir*, poésie ossianique d'Alfred de Musset, mise en musique pour soprano solo et chœur de voix de femmes, par M. Servais.

L'œuvre inédite de M. F. Servais est d'un sentiment très pur et très élevé, bien pensée et orchestrée avec beaucoup de distinction.

Les chœurs, dirigés par M. Maus, ont une sonorité charmante et une grande fraîcheur, mais trop de timidité, ce qui est d'eux-mêmes inévitable chez des amateurs.

Le solo était chanté par M^{lle} De Haene, à qui l'on eût souhaité aussi un peu moins de réserve. Pianiste, M^{lle} Smit.

Au prochain concert on entendra des fragments du *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy.

EXPOSITION DE M. MELCHERS

AU CERCLE DES ARTS ET DE LA PRESSE

Très désertée, cette exposition, et bien mal éclairée dans une mauvaise salle du Cercle, peu faite pour donner de la lumière à des tableaux. L'impression est désagréable, doublement, car cette exhibition est réellement très belle et il est triste, vraiment, de la voir ainsi négligée.

M. Melchers s'affirme un chercheur et un poète. Ah! qu'on est loin, en ces toiles: *Là-bas*, *Solitude*, *Promenade*, *Nocturne*, des habituels paysages que nous servent les gâcheurs d'huile! Ce sont des jardins de féc, avec des fleurs paradisiaques, des bocages de mystère, qu'on devine gazouillant d'oiseaux étranges, et des ruisseaux où des sylphides et des gais farfadets ont certainement rafraîchi leurs petites âmes. Puis, des soirs étranges et morbides, avec des serres qui miroitent dans des ténèbres chargées de l'exhalaison de plantes exotiques, des jets d'eau et des colonnades qui surgissent dans la nuit tombante, des castels lointains, de vagues sons d'angelus, et le long de ruisselets, des vesprées chantantes d'on ne sait quelle tentation d'amour: des décors, vraiment, pour la *Princesse Maleine*. *La Province* est d'un sentiment profond de petite ville hollandaise, avec trois petites maisons de boutiquiers, et près de la lune qui monte, une tour d'église: un décor, celui-ci, qu'on réverait à certains contes d'Hoffmann. *Le Blanc et roux* montre une anglaise à bizarres cheveux roux qu'on dirait cousine de celles de Willy Schlobach, et le *Locus Veneris* est symbolique de quelles amours noires et de quelle passion vénéneuse et sombre!

La Marée basse est d'un attrait bizarre avec la proue de la barque noire qui masque, comme un grand fantôme, la mer et la plage: sous elle tourne une ronde de petites Zélandaises, de toutes petites Zélandaises, pareilles à des poupées chantantes, trop petites, en comparaison de la grande barque, mais pour ce, plus mystérieuses encore, petits lutins vivants et charmants d'un coin baigné de mer du Nord, d'un coin de pêcheurs, — avec une sorte de spiritisme dans leur apparition tournante blanche et noire — et qu'attrayantes!

London — une aquarelle fine et belle — montre des vendeuses de fleurs londonniennes, les minables vendeuses, une plume flétrie leur tombant du chapeau sur l'épaule, la figure hâve et tirée, blanches de misère, noires d'habillement. Elles sont vues nerveusement, intensément, avec pénétrance et croquées par quelque jeune Rops de l'aquarelle.

Quelques délicats portraits, de savants dessins complètent cette exposition très curieuse et très personnelle. C'est d'un poète et d'un vrai coloriste. Et puis, voyez quel métier, solide et serré, quelle science du dessin se trouvent au service de cet esprit imaginatif et inventif!

Parmi les expositions particulières que Bruxelles verra cette année, celle-ci aura été certainement une des plus belles, et hélas! en a-t-on peu parlé! Le moindre étal au Cercle artistique de quelques paquets de croûtes, déliait mille fois plus les langues des amateurs et faisait trimer davantage les plumes des quotidiens!

Exposition de MM. Frank, Dardenne et Samuel, au Cercle artistique.

Dans leurs paysages, MM. Frank et Dardenne se ressemblent très fort. Ce sont les derniers fidèles de Tervueren, ce nom tant évocateur de bois, de prairies et de ciel ! M. Dardenne a pourtant souvent plus d'esprit et de légèreté que M. Frank. Celui-ci est sec ; ses toiles ont soif d'air, les eaux de ses étangs sont épaisses et lourdes. Parmi son envoi, *l'Avril* est le plus vibrant ; *la Lisière du parc* est assez sonore ; *le Coin d'étang* montre un bel effet d'or d'automne ; *le Printemps* est assez délicat et *la Rue à Vossem* est d'un charmant sentiment mélancolique. Nous n'aimons guère les vingt-deux autres tableaux.

Le Village de M. Dardenne est plus savoureux, et son *Effet de neige* est curieux d'effet vert et blanc. *Après la pluie* montre des qualités de coloriste, *le Coin intime* est très poétique et très senti et d'une couleur qui charme, et il y a beaucoup de légèreté et de délicatesse dans *le Printemps à Duysbourg*.

Dans ce salonnet, M. Samuel apporte l'élément sculptural. Le bas-relief *les Raisins* est exécuté d'une patte chaude et savante. M. Samuel est d'ailleurs un sculpteur habile et connaissant toutes les ressources du métier. Tout son envoi le prouve. *Le Prélude* est inspiré par les œuvrettes faites en ce genre par Julien Dillens, et les deux bustes, surtout celui de M^{me} S., sont réellement exécutés avec goût et avec un profond sentiment de la vie des modèles. Le buste de M^{me} S. est certainement la meilleure œuvre que M. Samuel ait exécutée jusqu'ici.

Conférence de M. Émile Sigogne.

Par la science et par la littérature, notre conception actuelle du monde va changer.

Nous allons refaire notre histoire et l'antiquité apparaîtra tout autre. L'idée d'une vaste synthèse embrassant toutes les sciences et tous les arts, s'affirme et s'impose. Nous allons empiéter franchement sur le domaine de l'invisible ; étendre les frontières de l'intelligible jusque dans le mystère. Nous ferons cette immense besogne à travers beaucoup d'erreurs, mais nous la ferons.

Il y a dans les souches sociales une sourde fermentation. A ces tâtonnements, à ces efforts vers un art nouveau, qui n'est peut-être que la résurrection d'un art très ancien, auquel vous assistez, correspondent de mêmes tâtonnements et de mêmes efforts dans le domaine scientifique. Une lente et sûre évolution se fait. Derrière ce monde qui s'amuse, qui a l'air de prendre tant de place et qui, en réalité, compte si peu, le monde intellectuel travaille et la pensée monte et prendra sa place au grand soleil. Fin de siècle, dit-on, fin de beaucoup de choses, sans doute, fin d'erreurs, qui vont disparaître et accroissement de vie et de lumière. Oui, l'heure actuelle est trouble, agitée et chaotique parce qu'elle est un enfantement.

L'humanité sent un monde nouveau en ses flancs tressaillir.

Ceux qui souffrent crient, ceux qui travaillent espèrent, ceux qui pensent se préparent. Toutes les forces de la vie sont utilisées, l'art et la science. L'art lui-même, cru aristocratique par excellence, va au peuple, dans lequel se forme une nouvelle sélection qui dominera l'avenir. Prenez garde, vous qui êtes ce qu'on nomme « des dirigeants », si vous voulez garder la suprématie de la richesse, efforcez-vous de garder la suprématie du savoir.

L'avenir ne sera ni au plus fort, ni au plus rusé, ni au plus riche : il sera au plus savant et toutes ces vieilles formes qui tombent, tous ces lambeaux qu'on déchire, parce que l'humanité se renouvelle en de perpétuels rajeunissements, vous font crier : Décadence. Oui, décadence, en effet, parce que vous regardez en arrière, mais regardez devant vous, c'est une aurore !

Memento des Expositions

AMIENS. — Exposition des *Amis des Arts*, 5 juin-15 juillet. Délai d'envoi : 10 mai (notices 1^{er} mai). Renseignements : *M. le Président de la Société des Amis des Arts, Musée de Picardie, Amiens*.

BORDEAUX. — XL^e exposition de la *Société des Amis des Arts*. 7 mars. — Renseignements : *E.-H. Brown, secrétaire*.

CHICAGO. — Section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle. 1^{er} mai-30 octobre 1893 (voir *l'Art moderne* du 11 octobre 1894).

LIÈGE. — Exposition des Beaux-Arts. 1^{er} mai-13 juin. Délais d'envoi : notices, 15 mars ; œuvres, 26 mars-8 avril. — Renseignements : *M. de Mathelin, secrétaire*.

MADRID. — Exposition historique européenne. 12 septembre-31 décembre. (Sculptures sur pierre, sur bois, sur métal et sur ivoire ; — Tableaux peints à l'huile, à la gouache et à la détrempe sur toute matière ; — Miniatures ; — Dessins ; — Gravures ; — Mosaïques ; — Pièces d'orfèvrerie, de joaillerie et de toute sorte de métaux ; — Panoplies ; — Vêtements de toute nature ; — Tapis, tapisseries et étoffes ; — Reliures artistiques ; — Manuscrits rares ; — Mobilier ; — Céramique ; — Verrerie ; — Carrosserie ; — Matériel des arts et métiers). — Délais d'envoi : 1^{er}-30 avril. — Renseignements : *Comte de Casa Miranda, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil des ministres, Madrid*.

MUNICH. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} juin-fin octobre. Délais d'envoi : notices, 15 mai ; œuvres, 1^{er}-20 mai. Renseignements : *M. Ch. A. Baur, secrétaire du Comité central*. — Envoi collectif par *M. W. de Haas et Cie*.

NANTES. — Société des *Amis des Arts*. 1^{er}-31 mars 1892. Délai expiré. — Renseignements : *M. John Flornoy, secrétaire-général, place du Commerce, 12, Nantes*.

PARIS. — Salon de 1892 (Champs-Élysées), 1^{er} mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 14-20 mars ; dessins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, émaux, cartons de vitraux, 14-16 mars ; sculpture, 31 mars-5 avril ; gravure et lithographie, 2-5 avril ; architecture, 2-6 avril. — Renseignements : *M. F. de Vuillefroy, secrétaire, palais de l'Industrie, Champs-Élysées*.

— Société nationale des *Beaux-Arts* (Salon du Champ de Mars). 7 mai-30 juin. Envois : peinture, gravure, 20-25 mars ; sculpture, 15-18 avril.

— 8^e exposition des *Artistes indépendants*. (Pavillon de la Ville de Paris.) Ouverture : 19 mars. Envoi : 6, 7, 8 mars (maximum : 10 œuvres par exposant).

— Exposition de Blanc et Noir. 1^{er} avril-15 juin. Dépôt : 1-5 mars. — Renseignements : *M. Bernard, directeur*.

— Salon de l'Association de l'Ordre du Temple de la Rose † Croix (Galeries Durand-Ruel), 10 mars. — Renseignements : *M. Josephin Peladan, rue Pigalle, 24, ou comte Antoine de la Rochefoucauld, rue d'Offémont, 19*.

TOULOUSE. — VIII^e exposition de l'*Union artistique*. 15 mars. Délai : 22 février. — Renseignements : *M. O. Merson, boulevard Saint-Michel, 117, Paris*.

PETITE CHRONIQUE

CORRESPONDANCE. — A Messieurs N. O. S. L. Ecteurs, Ubique. — Nous regrettons de n'avoir pu vous donner le texte officiel. Mais qu'importe ? Si cela n'a pas été dit, cela aurait dû l'être. C'est Pascal qui a fait observer que, dans la mémoire des hommes, ce qui eût dû arriver est plus vrai que ce qui est arrivé.

SALON DES XX. — Nous attirons très particulièrement l'attention des visiteurs de l'Exposition des XX, sur la belle œuvre de CONSTANTIN MEUNIER : *Le Retour de l'Enfant prodigue*. De petite dimension, elle pourrait passer inaperçue, l'œil allant plus facilement aux vives couleurs des tableaux, qu'à la simplicité des sculptures. Cette nouvelle expression de tendresse douloureuse, de joie après les humaines et quotidiennes misères, est une des plus poignantes et des plus artistiques qui soient sorties du cœur fort et souffrant de notre compatriote.

Parmi les jeunes, GEORGES MINNE, avec son admirable dessin, si profond, si achevé, si fantastiquement mélancolique, rend à son tour ce côté touchant et déchiré de nos âmes.

Le deuxième concert d'œuvres modernes organisé par les XX dans les locaux de leur exposition aura lieu mardi prochain, 23 courant, à 2 heures. On y entendra notamment le deuxième tableau du *Chant de la Cloche* (orchestre et soli) de M. VINCENT D'INDY, sous la direction de l'auteur; le *Quatuor* d'A. de Castillon interprété par MM. V. d'Indy, E. Ysaye, Van Hout et Jacob, des chœurs inédits de C. Franck et de L. de Serres, les *Paysages tristes* de Paul Verlaine, mis en musique par Ch. Bordes, etc.; toutes œuvres exécutées pour la première fois à Bruxelles.

Les chanteurs solistes sont M^{me} Flon-Botman et M. Cheyrat.

Samedi prochain, 27 courant, à 2 heures, matinée littéraire; lecture de pièces inédites de M. CAMILLE LEMONNIER par M^{me} Rolland, l'excellente interprète de Germaine dans *Un Mâle*.

M. Vincent d'Indy, qui est en ce moment à Bruxelles pour surveiller les répétitions d'orchestre du fragment du *Chant de la cloche* qui sera exécuté mardi prochain au Salon des XX, vient de diriger successivement des festivals de ses œuvres à Nantes, à Angers, au Havre, etc. Partout il a été accueilli avec un chaleureux enthousiasme.

Les Flaireurs à Paris (Théâtre d'Art). — M. Charles Van Lerberghe, nous affirme un spectateur, a obtenu au Théâtre d'Art un grand succès, lors de la représentation des *Flaireurs*.

Le drame *Faust*, par Marlowe, venait de finir. Il était deux heures du matin. Le public était houleux et fatigué. C'est en de telles mauvaises conditions que le rideau se leva. Il s'est abaissé sur des bravos unanimes.

Au reste, le très froid et glacial *Journal des Débats* constate lui-même la victoire, que ne ternissent en rien les radotages d'un quelconque Fouquier en des articles incompréhensifs et hostiles.

La Mer de P. Gilson, dont les deux premiers tableaux ont été applaudis jeudi aux XX, sera exécutée intégralement à l'orchestre au prochain Concert populaire, fixé au 20 mars. Au programme de ce concert figurera également le *Camp de Wallenstein* de Vincent d'Indy.

Quatre jeunes artistes, MM. Crickboom et Kefer, violonistes, Sartoni, altiste, et Gillet, violoncelliste, répondant à un désir de beaucoup de dilettanti bruxellois, ont résolu de donner des séances de quatuor en faisant connaître la musique classique des maîtres tels que Schumann, Beethoven, Mozart, Schubert, etc. La musique moderne tiendra aussi une place importante dans leurs programmes.

La première séance aura lieu samedi prochain, 27 février, à la *Galerie moderne*. On y entendra le Quintette de C. Franck, un quatuor de Mozart, l'*Adagio appassionata* de Max Bruch et la *Fée d'amour* de Raff, pour violon. M. Jean Sauvage, qui interprétera la partie de piano du Quintette de Franck, jouera en outre une Polonaise de Chopin et l'*Allegro* de la sonate en sol mineur de Schumann.

Cette séance, on le voit, présentera un réel intérêt artistique.

Le violoniste Laoureux donnera un concert le jeudi 3 mars avec le concours de M^{lle} Dyna Beumer et de MM. Storck et Sevenants, pianistes.

Le 29 mars prochain, l'Ecole de musique de Verviers, dirigée par M. Louis Kéfer, exécutera l'*Andromède* de M. Guillaume Lekeu, dont un fragment a été interprété avec succès au premier concert des XX.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 22 février, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *Les établissements russes dans le Turkestan*; à 3 heures, M^{me} A. CHAPLIN : *Thakeray*. — 23 février, à 2 heures, M. E. VERHAEREN : *La peinture néo-gothique allemande*. — 24 février, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *Le règne de Marie-Thérèse*. — 25 février, à 2 heures, M. H. LONCHAY : *Joseph II* (suite); à 3 heures, M^{lle} J. TORDEUS : *Lecture d'auteurs modernes*.

VILLE DE BRUXELLES

Pour sortir d'indivision

VENTE PUBLIQUE

de la superbe collection de

TABLEAUX MODERNES

DE

MM. VAN ROYE

comprenant les maîtres suivants :

L. ARTAN, ARY SCHEFFER, BELLIS, H. BOULENGER, COURBET, DE BRAEKELEER, DIAZ, DUBOIS, FOURMOIS, HUBERTI, C. MEUNIER, IMPENS, SMITS, VANDER HECHT ET VERWÉE, E. WAUTERS, ETC.

sous la direction de

M. LAMPE, expert des Musées royaux

le LUNDI 22 et le MARDI 23 FÉVRIER, à 2 heures précises, à la

GALERIE MODERNE

180, rue Royale.

Exposition particulière : Samedi 20 février, de 10 à 4 h. | **Exposition publique :** Dimanche 21 février, de 10 à 4 h.

Toutes les œuvres sont garanties authentiques. — On peut se procurer le catalogue à la *Galerie moderne*, 180, rue Royale et 82, rue Traversière.

Salle d'escrime « Arte et Marte »

BRUXELLES

LOCAL DU BAIN ROYAL (Rue du Moniteur)

Entrée particulière par la rue de l'Enseignement, 96.

Tous les jours, de 4 1/2 à 10 heures du soir

Professeurs : MM. RAYMOND DELHAIZE et ROBERT PICARD
Prévôt : M. BEAURANG.

COTISATION : 10 francs par mois et par anticipation, donnant droit, outre les leçons d'armes, au bain de natation ou à la douche avec linge. — Pour le bain turc, un franc de supplément.

On s'inscrit à la salle « ARTE ET MARTE » ou par correspondance y adressée à M. Raymond Delhaize.

La salle d'escrime *Arte et Marte* réalise des avantages tout à fait exceptionnels au point de vue de l'HYGIÈNE et du CONFORTABLE. Elle communique de plein pied avec la magnifique salle de natation du BAIN ROYAL. Chaque élève y occupe une cabine. Immédiatement après les leçons d'armes, on peut aller à la natation, à la douche, au bain turc ou au bain ordinaire, sans supplément, sauf 1 franc au bain turc.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en	8 heures.	Vienne à Londres en	36 heures.
Cologne à Londres en	13 "	Bâle à Londres en	20 "
Berlin à Londres en	22 "	Milan à Londres en	32 "
Francfort s/M à Londres en		18 heures.	

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 5 h. 15 matin, 11 h. 10 matin et 8 h. 20 soir. — De Douvres à midi 05, 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

PAR LES NOUVEAUX ET SPLENDIDES PAQUEBOTS

Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres partant journallement d'OSTENDE à 5 h. 15 matin et 11 h. 10 matin; de DOUVRES à midi 05 et 7 h. 30 soir.

Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.

BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

CABINES PARTICULIÈRES. — Prix : (en fix de la 1^{re} classe), Petite cabine, 7 francs; Grande cabine, 14 francs.
A bord des malles **Princesse Joséphine et Princesse Henriette :**
Spéciaux francs; Cabine de luxe, 75 francs.

Pour la location à l'avance s'adresser à *l'Agence des Chemins de fer de l'État-Belge* Strand Street, n° 17, à Douvres.

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés. — Location de navires spéciaux. — Transport régulier de marchandises, colis postaux, valeurs, finances, etc. — Assurance.

Pour tous renseignements s'adresser à la *Direction de l'Exploitation des Chemins de fer de l'État*, à BRUXELLES; à l'*Agence générale des Malles-Postes de l'État-Belge*, Montagne de la Cour, 90^a, à BRUXELLES ou Gracechurch-Street, n° 53, à LONDRES; à l'*Agence des Chemins de fer de l'État Belge*, à DOUVRES (voir plus haut); à *M. Arthur Vrancken*, Domkloster, n° 1, à COLOGNE; à *M. Siepermann*, 67, Unter den Linden, à BERLIN; à *M. Remmelmann*, 15, Guillolett strasse, à FRANCFORT A/M; à *M. Schenker*, Schottenring, 3, à VIENNE; à *M^{me} Schroekl*, 9, Kolowratring, à VIENNE; à *M. Rudolf Meyer*, à CARLSBAD; à *M. Schenker*, Hotel Oberpollinger, à MUNICH; à *M. Detollenaere*, 12, Pföfingerstrasse, à BALE; à *M. Stevens*, via S^{te} Radegonde, à MILAN.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'**Eglise, l'École et le Salon.**

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00 ; Union postale, fr. 43.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

SALON DES XX. *Conférence de M. Georges Lecomte (suite et fin).*
— CAVALLERIA RUSTICANA. — AUX XX. *Deuxième concert.* —
ÉPILOGUE DU BANQUET DE M^{lle} BEERNAERT. — SALON DES XIII. —
PETITE CHRONIQUE.

Salon des XX

CONFÉRENCE DE M. GEORGES LECOMTE (1).

Des tendances de la peinture moderne.

Enfin, ces peintres si curieux en leurs tentatives, d'un tempérament si personnel, malgré l'identité apparente de leurs techniques, en faveur desquels un des critiques d'art les plus fins et les plus renseignés, M. Félix Fénéon, créa l'appellation de « néo-impresionnistes », n'ont-ils pas très efficacement continué cet effort vers des interprétations ornementales, tant par la couleur que par les lignes? Plus qu'on ne le fit jamais, ils élaguent des aspects naturels tous les détails, d'une existence contingente et relatifs par la durée, qui en obstrueraient la signification. Ils sacrifient le pittoresque à l'harmonie, ils développent, avec

(1) *Suite et fin.* — Voir nos deux derniers numéros.

un très haut souci d'art, l'ornemental des choses. Ils interprètent et magnifient. Ils procèdent par synthèses de lignes et de couleurs. Plus rigoureusement encore que leurs aînés, dont ils fécondent si intelligemment l'héritage, ils s'en tiennent aux tons purs et répudient les mélanges sur la palette, incapables de rendre la splendeur du décor naturel. D'autre part, si, par une méthodique division des tons, ils veulent restituer les plus minimes influences des couleurs entre elles et l'action de l'astre sur la tonalité des objets extérieurs, ce n'est pas seulement pour obtenir une luminosité plus grande, c'est surtout pour atteindre la magnificence des harmonies naturelles, en relatant avec sincérité tous les éléments constitutifs de ces harmonies : c'est pour réaliser une décoration plus radieuse.

Toutes les lignes et tous les tons concourent à la parfaite expression de l'œuvre, en même temps qu'ils participent à l'ornementation et le très regretté Seurat, dont vous avez si unanimement compris le haut effort d'art, qui résuma avec netteté la technique savante dont ses amis et lui furent les initiateurs, avait raison de dire : « L'Art c'est l'Harmonie. — L'Harmonie! c'est l'analogie des Contraires et l'analogie des Semblables, de Ton, de Teinte, de Ligne. — Le ton, c'est le Clair et le Sombre. — La teinte, c'est le Rouge et sa complémentaire le Vert, l'Orangé et sa complémentaire le Bleu, le Jaune et sa complémentaire le Violet. —

La ligne, ce sont les Directions sur l'Horizontale. — Ces harmonies sont combinées en Calmes, Gaies et Tristes. — La gaieté de ton, c'est la Dominante Lumineuse; de teinte, la Dominante Chaude; de ligne, les lignes Montantes. — Le calme de ton, c'est l'Égalité du Sombre et du Clair, du Chaud et du Froid pour la teinte; et l'Horizontale pour la ligne. — Le triste de ton, c'est la dominante Sombre; de teinte, la dominante Froide; de ligne, les directions Abaissées. »

On peut voir, ici même, dans ce Salon, à quelles expressives et magnifiques œuvres ornementales parvinrent quelques-uns des peintres dont la technique se formule ainsi. La signification d'une scène de la campagne, de la mer ou de la vie, le sentiment d'un éclairage, l'éloquence spéciale du motif interprété sont rendus dans leur intensité et dans leur caractère et surtout en des harmonies merveilleusement décoratives.

Naturellement, la joie d'une ornementation exquise ne sera éprouvée que si cette recherche d'ornementation n'est pas trop évidente et n'a pas été obtenue au détriment du caractère des choses. De même, la sensation que le peintre veut évoquer sera donnée d'une façon d'autant plus puissante que le spectateur ne sera pas trop vite conscient des procédés de structure et de la méthodique réalisation d'une théorie. Le schéma primitif, d'où proviennent tout décor et toute expression, ne doit être perçu qu'au cours d'un minutieux examen ultérieur, alors que le spectateur, après avoir été vivement ému par l'œuvre, veut analyser son émotion. Sans cela, l'identité systématique et apparente des directions de lignes, le choix trop évidemment intentionnel du ton et de la teinte atténueraient notre émotion, en précisant sa cause.

Beaucoup des œuvres réalisées selon cette technique si réfléchie, nous émeuvent par leur beauté ornementale et leur ample signification, sans que nous soyons frappés par la trop manifeste application des procédés théoriques. Nous avons, par elle, des joies d'artistes vivement impressionnés par l'harmonie et le caractère d'une composition, non point des contentements d'esthètes qui reconnaissent la profitable mise en pratique d'une théorie.

Dans ces œuvres, le descriptif des êtres et des choses n'est jamais sacrifié à la préoccupation décorative et à l'amplification du caractère. Elles sont belles de la seule beauté plastique, par la science des arrangements, les accords de lignes et de tons, en dehors de toute intention, sans qu'aucune des qualités plastiques essentielles dans une œuvre peinte soit éludée.

Et pourtant, l'intellectualité d'un tel art est évidente. Ces splendides évocations de nature dépassent de beaucoup la réalité et la pure ornementation extérieure. Elles sont aussi suggestives que représentatives. De leurs limpides harmonies se dégage la pensée, s'essore le rêve.

Le grand mystère de la nature est par elles rendu. Cette peinture satisfait l'âme autant qu'elle enchante les yeux.

Depuis ces tentatives, qui déjà sont concluantes, de nouveaux peintres, personnels aussi, très cérébraux et généralement bien doués, se sont affirmés protagonistes d'un art plus exclusivement mystique, symbolique et décoratif. Des manifestations d'ensemble ont permis d'apprécier leur effort initial qui doit requérir toute notre attention, car il est réfléchi et paraît sincère. Sans nous laisser arrêter par des principes d'art et des intentions dominatrices, dont nous pouvons discuter la trop rigoureuse outrance, nous avons reconnu des tempéraments fort savamment éduqués, dont nous pouvons attendre de très intéressantes réalisations.

L'examen attentif que nous avons fait de cette renaissance idéaliste me fait craindre que ces artistes, guidés par ce très haut souci de synthèse et de décoration, n'en viennent à annuler, pour l'atteindre, la réalité des apparences et le caractère. La mobilité humaine, les attitudes, la silhouette des êtres, l'aspect physiognomonique des choses sont exagérément déformés jusqu'à manquer de vraisemblance et à être méconnaissables. Or, en peinture, le décoratif n'est acceptable que comme le prolongement, le développement logique du vrai. Il faut que, sous l'interprétation, le vrai subsiste et soit apparent. Si l'œil est ému par les volutes d'un branchage, par l'arabesque que décrit une silhouette humaine, par la noble montée d'un pli de terrain, par le dessin simplifié d'une croupe de bête ou d'un amas de maisons, il faut encore qu'il retrouve, dans ces délinéations ornementales, le caractéristique aspect de l'arbre, du vallonnement, de l'homme, de la bête, des maisons. Il serait injuste de prétendre que tous les peintres idéistes — c'est ainsi que les classa un très éloquent critique — poursuivent tous, à ce point extrême, l'ornementation, au détriment du vrai. Tout au contraire, quelques talents s'affirment dont vous pouvez ici même saluer l'aurore, — qui, pondérés et logiques, réalisent, selon leur technique particulière, de belles ornementations en respectant les authentiques aspects de la nature. Mais dans maints tableaux qu'il nous fut donné récemment d'étudier, nous avons vu le descriptif et le caractère des choses compromis. Ce ne sont plus des simplifications de formes, mais bien des ablations de formes. Or, de telles synthèses, destructives du vrai, de telles interprétations si distantes de la réalité, ne peuvent plus séduire plastiquement, même si elles aboutissent à des ensembles harmoniques. D'ailleurs, le plus souvent, est-ce à la beauté décorative que l'on parvient? On ne dépasse guère une sorte de déformation pittoresque.

Ce qui est vrai pour le dessin, l'est plus encore relativement à la couleur. Sous prétexte de synthèse et de décoration, on couvre les toiles de teintes plates qui ne

restituent point les lumineuses limpidités de l'atmosphère, ne donnent point l'enveloppement des choses, la profondeur, la perspective aérienne. Les valeurs sont si rapprochées (puissent-elles toujours être en de rigoureux accords) que tous les points d'un tableau semblent être dans un plan identique. On arrive à une confuse image qui ne rappelle en rien l'harmonie, précise et suggestive à la fois, du décor naturel. Les protagonistes de cet art un peu déconcertant se réclament des interprétations synthétiques, expressives de M. Paul Cézanne. Sans doute ses simplifications de couleurs étaient extrêmes et ses valeurs infiniment proches les unes des autres, mais le plus souvent les perspectives et les plans apparaissent dûment établis. Les champs et les villes gardent leur caractère, s'enveloppent des limpidités d'une atmosphère immatérielle et se prolongent en des horizons lointains d'une profondeur évidente. La nature et l'homme, le ciel et l'eau sont interprétés en douces harmonies d'ensemble, mais tous les éléments de ces compositions gardent leur authenticité essentielle.

Ces toiles, dénuées de beauté ornementale et de caractère, qu'on prétend légitimer par les réalisations de M. Cézanne, en apparaissent comme l'incompréhensive caricature.

La constante invocation de ce nom tutélaire nous ferait croire volontiers que ce qui les séduit dans l'œuvre de Cézanne, ce ne sont pas les toiles belles par la logique ordonnance et la très saine harmonie des tons, qui prouvent le rare instinct et la vision si personnelle de ce grand peintre, mais bien d'incomplètes compositions que chacun s'accorde, avec l'assentiment de M. Cézanne lui-même, à juger inférieures, en raison de leur arrangement déséquilibré et d'un coloris vraiment trop confus. Jadis, aux temps héroïques du naturalisme, on se plaisait à exalter la bizarrerie, la fortuite construction de certaines toiles de ce peintre. On admirait ainsi, sans y prendre garde, l'une des tares trop fréquentes de son talent. Aujourd'hui ce sont des défauts de couleurs qu'on admire, au nom d'autres principes. Il faut que la réputation de M. Cézanne soit solidement assise pour résister à de si malencontreuses glorifications. Ce que nous devons retenir de son art sincère, si simplificateur, c'est la synthèse de lignes et de tons en vue de l'ornementation, son respect des valeurs, son dessin caractéristique.

Mais pour beaucoup de peintres aujourd'hui, s'agit-il bien de valeurs, de dessin savant, d'harmonies de lignes et de tons, de lumière? Les essentielles qualités plastiques semblent tomber en désuétude dans les Arts plastiques. — On semble se soucier avant tout d'exprimer des idées, de réaliser des théories. C'est l'intention qui prédomine. La peinture devient littéraire et philosophique. La science et les dons du peintre sont secon-

dares : ce qui importe, c'est le degré de symbole, de mystère et de foi. On oublie vraiment que dans les arts de représentation, l'idée doit être subordonnée à la pure beauté plastique et se dégager d'elle par surcroît.

Nul plus que nous n'est épris d'intellectualité, de haute expression idéale. Ce nous est une joie quand une scène ou un aspect de la vie caractéristiquement rendu, décorativement interprété, nous révèle sa philosophie et traduit un peu le troublant mystère dont toujours les choses de la nature sont enveloppées. Mais nous aimons que cette signification idéale soit atteinte, sans qu'il en coûte rien à la beauté plastique. — Ou, si l'idée est prédominante, complexe et veut de tels sacrifices, elle doit être rendue par les modes d'expression littéraires.

Actuellement, des peintres bien intentionnés, trop intentionnés, qui réaliseraient d'une manière bien plus féconde leur vision intéressante, s'ils étaient un peu plus peintres et moins littérateurs, se préoccupent tout d'abord de pensée, de mystère, de suggestion psychique. Ils n'assemblent pas des lignes et des tons, ils ne rendent pas le caractère des choses, ils expriment des idées! Et nous avons l'étonnant spectacle de critiques s'exclamant à la vue d'une de ces œuvres, à égale distance de la littérature et de la peinture : « Voilà de la philosophie et de l'idéalité. Voilà une expression synthétique et générale ». Mais nous préférons savoir les raisons d'ordre plastique pour lesquels nos critiques ont été si favorablement émus.

En développant ces tendances trop littéraires, on se créera une esthétique complètement en dehors des conditions du Beau. Jadis, nous nous accordions tous à railler les gens au goût peu éduqué qui, sans s'inquiéter des qualités picturales d'une œuvre, la trouvaient belle à cause de son sujet gracieux. Le criterium trop idéal que nous tendons à avoir, pour être un peu plus haut et témoigner de plus nobles préoccupations, n'en est pas moins improbable et nous devrions totalement nous en dégager.

Si nous n'en avons cure, — il faut que le souci de notre réputation posthume nous rende vigilants; les arrière-neveux se gaussent si volontiers des erreurs ancestrales! — nous arriverons à cette très bizarre esthétique, philosophique, religieuse, voire même politique, selon laquelle les œuvres picturales se répartissent en deux classes : celles qui représentent des sujets nobles; celles qui restituent des vulgarités.

Laissons ces principes d'art aux Sars qui, si joyeusement, les manifestent. Que notre conscience du Beau nous sauve de la magie, si gracieusement plaisante quand elle édifie ses systèmes subtils, mais vraiment dénuée de drôlerie lorsqu'elle codifie ses maximes d'art. Que la crainte des bouffonnes attitudes nous rende, par réaction, plus que jamais épris en peinture de la beauté plastique. Et que les peintres, susceptibles d'embellir

si magnifiquement le décor de notre vie, nous laissent le morne ennui d'être littérateurs, remueurs d'idées et abstraiteurs de quintessence.

CAVALLERIA RUSTICANA

Nous sommes mal placés pour juger, en toute liberté d'esprit, une œuvre du genre de cette *Cavalleria Rusticana*, qui emprunte à sa terre d'origine, au soleil d'Italie, au caractère méridional, à des influences locales qui nous échappent, la grosse part du succès qui l'accueillit à ses débuts.

A l'apprécier sous l'angle habituel de notre critique, la partition est nulle. Si elle avait été écrite par quelque musicien belge, fût-ce par l'auteur de la *Nuit de Noël* lui-même, on eût arrêté net la représentation par une bordée de sifflets. Il est difficile d'imaginer enfilade plus hétéroclite de trivialités et de réminiscences. Gounod y coudoie Bizet, Verdi y tend sournoisement la main à Massenet, et le raccord est fait à coup de grossières inventions qui feraient merveille dans des marches militaires, mais qui semblent singulièrement déplacées dans ce que pompeusement les affiches intitulent un « drame lyrique ».

Quand, au défilé de ces platitudes, on songe que c'est au Théâtre de la Monnaie et non dans la salle de la Scala qu'on exécute cette parade musicale, quand on se rappelle que le chef d'orchestre qui conduit cette bamboche dirigeait hier *Lohengrin*, que ce sont les musiciens qui ont joué *les Maîtres-Chanteurs*, *la Valkyrie* et *Siegfried* à qui incombe le douloureux devoir de faire valoir les tripotages mélodiques de M. Pietro Mascagni, et que les solistes qui dépensent un réel talent à masquer les vides de cette bizarre élucubration sont M^{me} de Nuovina, M^{me} Wolf, M. Seguin, M. Dupeyron, l'envie naît de se fâcher contre l'énormité de cette atteinte au goût et au respect des choses artistiques, la fièvre de casser quelque chose, de crier, de faire du scandale, saisit impérieusement.

En Italie, où l'unique préoccupation de se distraire remplit les salles de spectacle, où l'impression d'art est confondue avec les sensations violentes que fait éprouver un gros drame populaire, un tableau aux colorations criardes, un feuilleton plein d'horreurs, l'accueil fait à *Cavalleria Rusticana* peut se justifier. La musique tient un rôle accessoire, et la nouvelle de Verga, concise et brutale, mise en scène en un acte précipité, a « emporté le morceau ».

On connaît le sujet de ce petit drame. La maîtresse du bersagliere Turridu apprend que son amant la trompe avec une femme qu'il a aimée jadis et qui s'est mariée pendant qu'il était au service. Elle révèle sa trahison au mari, qui provoque le soldat et le tue. Le tout se passe avec une rapidité foudroyante, dans le décor ensoleillé d'un village sicilien, entre l'église et le cabaret, les cloches sonnant les offices du saint jour de Pâques.

Il y a, dans la nouvelle de Verga, qui nous était connue grâce à la traduction qu'en a publiée M. Georges Eekhoud, des détails savoureux, des scènes de mœurs, de la vie et de la passion. Au théâtre, ainsi qu'il arrive habituellement, on a remplacé les nuances par des harmonies brutales et les jolies scènes décrites par le romancier dégénèrent en chansons à boire, en « brindis », en duos traditionnels, en chœurs orphéoniques.

La charpente seule du drame apparaît, taillée à coups de hache. C'est, à notre point de vue, insuffisant. Ce qui demeure, c'est le

mouvement, un mouvement endiablé, accentué par la mimique italienne auxquels se livrent avec prodigalité les acteurs.

Ces gestes, ces courses folles à travers la scène, ces exclamations, ces poings levés, ces couteaux brandis, ces à-bras-le-corps, une oreille mordue, des cris, c'est la plus nette impression qui subsiste dans la mémoire de l'histoire méridionale mise en musique par M. Mascagni, et que décidément, avec notre tempérament et nos idées artistiques, nous ne sommes pas aptes à apprécier.

AUX XX

Deuxième Concert.

Le Chant de la Cloche, dont on a pu exécuter mardi dernier un fragment, grâce à la confraternité artistique des cinquante musiciens qui ont gracieusement (le fait est peut-être unique dans les annales de l'Orchestre !) prêté à M. Vincent d'Indy leur précieux concours, a remporté, en 1885, le prix de la Ville de Paris. L'œuvre, qui comprend sept tableaux et un prologue (soli, orchestre et chœurs), a été exécutée intégralement au début de l'année suivante, et à deux reprises, par M. Lamoureux, avec M. Ernest Van Dyck et M^{me} Brunet-Lafleur dans les rôles de Wilhelm et de Lénore. L'impression a été telle que son auteur a été, d'emblée, classé parmi les premiers musiciens de l'époque. On sait que ses compositions récentes (nous citerons entre autres la *Symphonie* pour orchestre et piano sur un chant montagnard français, le *trio* pour piano, clarinette et violoncelle, le *quatuor* pour piano et cordes et le *quatuor* d'archets, qui ont toutes figuré, en première audition, aux programmes des expositions musicales vingtièmes) ont confirmé la réputation artistique que s'était acquise l'auteur de *la Cloche* et de *Wallenstein*. Sa personnalité s'est nettement accusée. Elle est aujourd'hui entièrement dégagée des influences wagnériennes que subit inévitablement, à notre époque, tout musicien soucieux d'échapper aux banalités des formules traditionnelles. Son art s'est précisé en des tournures mélodiques d'une distinction suprême, soutenues par des harmonies neuves et rares, portées par une instrumentation d'une richesse et d'une variété inégalées. A son tour, il fait école, et il n'est guère, dans la jeune et enthousiaste génération des musiciens français contemporains, de compositeurs qui ne lui soumettent, avant de la terminer et de la produire, l'œuvre en gestation. Les conseils et les encouragements, il les donne généreusement, attentif aux efforts des nouveaux venus, heureux et fier de l'essor que prend, autour de lui, l'art musical qu'il aime avec passion et dont il a étudié toutes les manifestations depuis ses plus lointaines origines.

M. d'Indy travaille actuellement à la composition d'un drame lyrique dont il a, ainsi que le faisait Wagner, écrit lui-même le sujet. A ce propos, M. Hugues Imbert a écrit :

« L'avenir dira si ce compositeur qui, parmi les jeunes, est l'une des organisations les plus surprenantes et dont les premières œuvres révèlent déjà, en tant que symphoniste, un talent plein d'originalité et de vigueur, ne deviendra pas en France l'un des représentants du Drame musical tel que l'ont rêvé ou réalisé en toutes parties Gluck, Weber, Berlioz, Reyer, Wagner, — qui entraîne la disparition des formes maniérées, des vieux moules légués par le passé et comporte les transformations, les innovations qui ne sont en réalité que la loi de la nature (1). »

(1) *Profilis de musiciens*. Paris, Fischbacher, 1888.

Ceci dit, et notre désir réalisé d'éclairer ceux qui pourraient ignorer la personnalité de premier ordre que les *XX* ont eu l'honneur de présenter au public des concerts, passons rapidement en revue les œuvres interprétées à la deuxième audition des *XX*, œuvres inconnues à Bruxelles, bien que quelques-unes d'entre elles datent déjà de quelques années.

Tel est le cas du *Quatuor* pour piano, violon, alto et violoncelle d'Alexis de Castillon, qui ouvrait la séance. Castillon, l'un des disciples de César Franck qui, avec Gabriel Fauré et Vincent d'Indy, régénéra en France la musique de chambre, est mort en 1873, à l'âge de 35 ans, laissant un grand nombre de compositions de sérieuse valeur dont plusieurs sont restées inédites. Les *XX* ont fait connaître l'année dernière son *trio* pour piano, violon et violoncelle. On se rappelle le succès que remporta cette œuvre, aussi distinguée d'idées que de facture.

On retrouve les mêmes qualités dans le *Quatuor* (op. 7), merveilleusement joué, mardi dernier, par MM. Vincent d'Indy, E. Ysaye, Van Hout et J. Jacob. Castillon possédait l'art de développer une mélodie et de la conduire à travers les enchevêtrements polyphoniques jusqu'à son épanouissement avec une remarquable aisance d'écriture. Son style, où se retrouve parfois l'influence de Schumann, a une rare noblesse. On ne conçoit pas qu'il ait fallu vingt années pour qu'on connût à Bruxelles un musicien dont la place est marquée à côté des maîtres de la musique de chambre.

Cette belle œuvre formait, avec le deuxième tableau du *Chant de la Cloche*, la pièce de résistance du concert.

Le succès du *Chant de la Cloche* a été énorme. On a rappelé avec enthousiasme l'auteur et les interprètes. M^{me} Flon-Botman, dont la voix vibrante a été très appréciée dans le rôle de Lénore, et M. Cheyrat, dont l'organe harmonieux rappelle, dans un registre plus élevé, celui de M. Seguin. M. Gevaert, qui assistait à la séance, a vivement félicité le compositeur et les exécutants et exprimé le désir que l'œuvre fût montée aux *Concerts populaires*. En attendant, ceux qui voudront entendre la légende dramatique de M. d'Indy, pourront assister, le 30 mars, à Amsterdam, à une exécution complète sous la direction de M. Viotta, qui dispose d'un orchestre excellent et de quatre cents choristes.

Citons, pour finir, les pièces de moindre envergure de ce programme de choix : les *Paysages tristes* de Verlaine, très littérairement mis en musique par M. Charles Bordes, le jeune maître de chapelle de St-Gervais, chantés avec un sentiment juste par M^{me} Flon-Botman ; le *Jour des Morts*, impressionnante et pénétrante composition pour chœur de voix de femmes et soli, pleine d'effets vocaux ingénieux, de M. Louis de Serres (solistes : M^{me} de Serres et Miss Salter), un chœur extrait de *Hulda*, le drame lyrique inédit de César Franck, et la *Joyeuse marche* de Chabrier, exécutée dans sa version originale, c'est-à-dire au piano, à quatre mains. On ignore généralement que cette spirituelle fantaisie, qui décèle la verve exubérante et ironique de Chabrier, forme le second volet d'un dyptique musical dont le premier, *Lamento*, est resté inédit. L'auteur a orchestré plus tard sa *Joyeuse marche*, qui a été jouée à maintes reprises par M. Lamoureux. Elle a eu, sous cette forme, l'été passé, une exécution au Waux-Hall de Bruxelles, mais l'interprétation défectueuse n'a pas permis d'apprécier à sa valeur cette composition railleuse, imprévue de forme et d'effets.

Une séance complémentaire de musique française, avec les

noms de MM. Chevillard, Chausson, G. Fauré, P. de Bréville, A. Magnard, au programme, clôturera, vendredi prochain, le cycle des concerts des *XX*. La présence de MM. Chevillard et Chausson, la collaboration du quatuor Ysaye, le choix des solistes : M^{lle} Cécile Thévenet, M. Cheyrat, M. Pierret, permettent d'espérer que cette troisième séance aura le même intérêt artistique que les précédentes.

Épilogue du banquet à M^{lle} Beernaert.

" J'atteste que désormais aucun de ceux qui sont ici ne pourra compter sur mon intervention pour n'importe quelle démarche, pour n'importe quelle faveur. Désormais pour ceux-là ma porte est fermée et mes oreilles aussi. Cet engagement d'honneur est digne de vous tous, comme je le crois digne de moi, car il restitue à cette réunion la pureté et la noblesse d'intention sans lesquelles elle mériterait le nom de courtoisie que j'ai été prononcé ailleurs à son sujet. "

Paroles prononcées au banquet du 22 février.

Voici les noms des artistes qui ont participé au serment du Jeu de paume, dont M^{lle} Beernaert a été le Bailly, en énonçant la fière formule reproduite ci-dessus en épigraphe. Honneur ! trois fois honneur à ces vaillants et à ces purs ! Combien nous regrettons de ne pas nous être trouvés parmi eux. On se retrempe parmi les héros. Mais l'excès de scrupule induit en ces maladresses. Chacun de nous en fait humblement son confiteur. Pour une fois l'Art moderne a manqué de flair.

M. Abry, M^{lle} Ardrighetti, MM. H. Arden, A. Asselbergs, Baertsoen, Baron, Bayart, Bekaert, H. Bayaert, Blanchaert, Blanc-Garin, Biot, Blomme, L. Bonet, Bourlard, Broerman, Breydel, Canneel, L. Cardon, Carpentier, Cériez, Charlier, Claus, P. Clays, Cluyse-naer, Félix Cogen, Alph. Cogen, Coosemans, Copman, Crabbeels, M^{lle} Cornette, M. Courtens, M^{lle} Cusseneers, MM. Dael, A. Dandoy, M^{lle} de Bièvre, S. de Bourtzoff, N. de Bourtzoff, M. De Groot, M^{lle} De Hem, baron de Haulleville, comte de Lalaing, MM. Delgouffre, Dell'Acqua, Delpérée, Demanez, Den Duyts, De Mathelin, de Pierpont, de Saint-Cyr, Desenfans, de Taeye, de Tombay, J. de Vriendt, A. de Vriendt, M^{lle} Dielman, MM. P. de Vigne, Dieltjens, J. Dillens, M^{me} Bonnet-Puraye, MM. Drion, Ed. Fétis, Fraikin, Gislain, Guffens, M^{lle} Mary Guillou, MM. Hambresin, Helbig, Hennebicq, Impens, Jacobs, H. Janlet, E. Janlet, Janssens, P. Koch, Jef Lambeaux, Lamorinière, Le Mayeur, Hen. Le Roy, H. Le Roy, Malfait, M^{lle} Marcotte, MM. Massaux, Franz Meerts, X. Mellery, C. Meunier, J.-B. Meunier, M^{lle} Meunier, MM. I. Meyers, Michotte, Middeldeer, Mignon, Montald, Montigny, Moonens, Musin, Namur, Portaels, Quinaux, Roffiaen, Rosseels, Rosier, Rotthier, Seghers, Slingeneyer, Smekens, Soil, Stroobant, Trulin, Tschaggény, T'Scharner, Tulpinck, Tytgadt, Ubaghs, Uytterschaut, van Aise, van Damme, van den Bussche, van den Eycken, van der Ouderaa, van der Stappen, van Eeckhout, van Hammée, van Havermaet, van Hove, van Kuyck, F. van Leemputten, C. van Leemputten, M^{me} van Mulders-Triest, MM. van Overbeek, van Ryn, van Severdonck, M^{me} B. van Tilt, MM. van Ysendyck, Verheyden, Verstraete, Wytzman, M^{me} Wytzman.

A notre grand étonnement nous avons lu dans la *Pédération artistique* un toast de M. Slingeneyer et une réponse à M^{lle} Beernaert, fort différents de ceux que nous avons publiés dimanche dernier.

Il est singulier qu'un journal d'ordinaire si bien informé et dirigé par des hommes d'une si rare pénétration, se soit laissé mystifier à ce point.

La *Chronique* (dont la finesse est, il est vrai, proverbiale) n'a pas été prise à cette grosse plaisanterie. Elle nous a fait l'honneur de reproduire la partie essentielle du discours de M^{lle} Beernaert. Nous la remercions vivement de cette preuve d'intelligence et de

cette marque de haute confraternité, justifiée, du reste, par la sympathie que nous n'avons cessé de montrer pour sa polémique invariablement impartiale et d'un ton si élevé.

Nous remercions aussi la *Fédération artistique* de la paternelle leçon qu'elle a bien voulu nous donner dimanche dernier, en ce qui concerne la sottise que nous avons faite en publiant la lettre où M. LOUIS DELMER promettait des claques à divers très honorables citoyens s'ils se permettaient de lui demander compte de la façon dont il avait appris les détails pittoresques de la réunion préparatoire au banquet. Nous croyons que jusqu'ici personne ne s'est présenté pour les encaisser. Cette prudence mérite les plus grands éloges. Pour notre part nous serons reconnaissants à l'éminent directeur de l'« *Organe hebdomadaire des intérêts artistiques, littéraires et scientifiques* », s'il daigne encore, dans toutes les conjonctures critiques, nous aider des conseils de son impeccable compétence en toutes matières et de sa vieille expérience.

SALON DES XIII

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

A essayer une hautaine et pure Critique, on regagne vite en férocité juste et tranquille ce qu'on y perd en camaraderies. Au bout d'un rien de temps on aboutit à l'imperturbable sourire, là où avant cet ardu volontariat, on se fût désordonnément indigné.

Quelques mains qui se retirent — et les plus sales les premières! — quelques têtes qui se détournent — combien peu regrettées! — quelques liens d'amitié — combien fragile et peu sincère! — qui se rompent, haussent assez vite à un détachement absolu, à une indifférence totale des conséquences!

Il s'opère, par son fait, autour de soi un enviable nettoyage, car je ne crois pas qu'on puisse y perdre une seule précieuse et réelle amitié.

La susceptibilité d'aucuns émeut plus — quoiqu'il n'y paraisse plus — que les menaces d'autres, qui ne sont dangereuses que pour ceux qui les profèrent, puisque la peur enhardit les timides — comme nous! En tous points, les XIII ont tort de s'imaginer poursuivis, de le clamer. Les pompeux éloges de la presse doivent les avoir édifiés. Et quant à notre appréciation, ne sied-il, pour la plupart d'entre eux, de la craindre ni d'en avoir cure. La garantie qu'ils ont que nous ne nuirons en rien à leur intérêt, ni à l'écoulement de leurs marchandises, les aurait dû rassurer, pourtant!

L'attitude hostile et peu confraternelle des XIII ne s'explique donc pas vis-à-vis de nous, si elle peut s'expliquer vis-à-vis des autres cercles avec lesquels ils rentrent en lutte.

La lutte pour la vente! — lors, plus qu'il n'y paraît même, les XIII sont un cercle de combat. Ils sont à même de défier la concurrence et ruineront, c'est notre avis, à bref délai les exploitations analogues existantes.

Nous ne dissimulons pas une très réelle curiosité pour l'issue de cette lutte, où pas mal des pires ennemis des tentatives novatrices d'art s'entre-dévoront. Nous avons foi en les estomacs, en l'appétit des XIII.

Le combat se restreindra, d'ailleurs, et bientôt!

L'Als ik kan se suicide, en dispersant ses meilleures forces

un peu partout. Le *Cercle artistique* croulera; la vieille bâtisse est à la merci du premier venu qui lèvera un peu haut la jambe contre les piliers de son vestibule humide; reste la très puissante et très riche *Société pour l'encouragement des Beaux-Arts*.

Mais cette vieille fille-mère, qu'une régulière et triennale mise bas — depuis combien de temps! — usait assez, s'est sentie piquée, à la suite de son dernier et mémorable Salon, par les critiques d'une presse peu galante. Et depuis, elle prend des airs froissés. Blottie sous le mol édredon de sérénité et d'inaction, où elle se la coulait douce pendant trois longues années, elle conservait quelque chance de grossir conséquemment. Aujourd'hui, elle se découvre, rentre dans la mêlée et pas mal forte en gueule et rêve, comme une vraie jeune femme, de faire son jeune tous les ans.

Il sera assez burlesque de voir comment la vieille courbaturée fera, pour relever le gant que lui ont lancé les divers jeunes cercles.

Ceux qui espèrent de cette succession de Salons, de cette rivalité de cercles un relèvement du niveau d'art à Anvers se trompent. On ne peut greffer sur un arbre mort.

D'ailleurs, plus « ça » se suit, plus « ça » se ressemble; et le Salon des XIII donne l'illusion d'une salle du dernier ou du prochain salon triennal, dans laquelle on aurait rassemblé le dessus du panier.

L'esprit, la tendance d'art sont identiques. Tous les membres des XIII exposent aux Beaux-Arts, tous leurs invités y furent ou y seraient les bienvenus. Tout au plus, cette exposition actuelle donne-t-elle aux jurys officiels une leçon de sélection qu'ils feront bien de méditer.

Toutes innovations, toute hardiesse soigneusement bannies! — et le seul artiste du groupe qu'elles séduisent, s'est relégué si près de la porte, qu'il n'a qu'un pas à faire pour être dehors. — Leurs invitations s'arrêtent, pour la France à Roll, à de très sages Besnard, à Carrière; en Hollande à Israëls, en Angleterre à James Guthrie, Henry Moore, en Norvège à Thaulow. Au surplus, tous des puissants — par eux-mêmes ou par ceux qui les protègent — auprès desquels les bénéfices de la courtisanerie ne sont pas perdus.

Car voilà la véritable atmosphère de ce Salon: on y flatte les invités, on y flatte tous les goûts du public, on s'y flatte soi-même en ses œuvres, qu'on a eu soin de faire valoir par un truc panoramique — l'immense velum — et qui s'offrent mensongères de clartés qu'elles n'ont pas, vibrantes, pour la plupart, d'une luminosité d'emprunt et d'une fraîcheur qu'elles ne retrouveront pas au changement d'étal.

Une dame a pu dire, qui avait assisté la veille à l'ouverture des XX: « Je sens derrière les œuvres des XX quelque chose qui me captive, mais que je ne comprends pas et que je ne retrouve pas ici, aux XIII! »

Ce « quelque chose » n'est rien autre que le sens artistique et la dignité de l'artiste! — Que les XIII ne s'étonnent de trouver notés, ici, un choix de noms, d'œuvres! Nous sommes trop las pour un repêchage de choses méritantes, trop navrés du contact et des souillures que ceux que nous y aimons s'infligent, trop intimement convaincus de l'inutilité pour l'Art de leur association, pour nous attarder plus.

V.

PETITE CHRONIQUE

M^{lle} Marguerite Rolland, du Théâtre du Parc, a lu hier, au Salon des XX, devant un auditoire très attentif d'artistes et de jolies femmes, quatre pièces de Camille Lemonnier : *L'institutrice*, *A la pension*, *la Jeune fille à la fenêtre* et *le Corps du Christ*. Ces quatre proses, judicieusement choisies et variées de sentiment, l'artiste les a dites avec une grande finesse et avec une parfaite justesse d'expression.

Elle a donné à chacune d'elles la vie de l'action. Aussi son succès a-t-il été très vif.

L'intérêt de cette matinée consistait aussi dans cette tentative nouvelle : maintenir l'attention et l'impression artistique d'une assemblée, par le seul prestige de pièces d'un même auteur, de morceaux littéraires au sens absolu du mot, dégagées de toute concession faite pour amuser l'auditeur. A cet égard, l'expérience a été concluante. La sincérité d'accent des nouvelles de Camille Lemonnier, la grandeur lyrique qui marque spécialement *la Mort du Christ*, et cette pièce charmante de demi-caractère, *la Jeune fille à la fenêtre*, ont fait sur le public une profonde impression.

Le troisième et dernier concert d'œuvres modernes organisé par les XX, dans les locaux de leur Exposition, est fixé à VENDREDI prochain, 4 mars, à 2 h. 1/2.

On y entendra, en première audition, des œuvres instrumentales inédites de MM. E. Chausson et C. Chevillard, interprétées par MM. E. Ysaye, Crickboom, Biermasz, Van Hout, Jacob et par M. Pierret, pianiste; des œuvres vocales de MM. Fauré, P. de Bréville, A. Magnard et J. Tiersot, chantées par M^{lle} Cécile Thévenet, M. Cheyrat et les chœurs.

La clôture de l'Exposition est irrévocablement fixée au dimanche 6 mars.

Le prix d'entrée, aux concerts des XX, reste fixé à 2 francs.

Parce que certains journaux anglais — vieux système — avaient rogné de remarques absurdes *l'Intruse*, certains journalistes belges s'étaient déjà réjouis et, accentuant ce qu'une partie du public avait blâmé à Londres, en avaient tiré la conclusion — une conclusion qui est chère à leur mesquinerie et à leur nullité — que décidément *l'Intruse* était ce qu'ils avaient pensé : une fumisterie.

A Copenhague, où *l'Intruse* vient d'obtenir un incontestable accueil admiratif, elle avait bien des chances contre elle. Le public était, dit *l'Indépendance*, fort peu préparé. En outre, il est à croire que là-bas, comme ici à Bruxelles, tout un clan de moisissures littéraires ont crié contre la pièce, précisément parce qu'elle était originale.

Si elle a vaincu, c'est que vraiment elle est, non pas ce que les compatriotes journalistiques de M. Maeterlinck affirment, mais une œuvre de portée générale et profonde. Le pressentiment, le mystère, l'angoisse la marquent d'une psychologie spéciale, très de notre temps et surtout très septentrionale. Que l'art de M. Maeterlinck ne ressemble pas à Shakespeare, tant mieux. Au lieu de lui en faire un grief comme certains journaux anglais, il faudrait lui en savoir gré.

En Danemark, où la préoccupation de comparer M. Maeterlinck à Shakespeare n'existait pas, on ne s'est point départi de l'attitude que tout public doit garder en face d'une œuvre, c'est-à-dire la juger en elle-même et d'après sa signification intime, et les applaudissements ont été unanimes.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 29 février, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *Les établissements anglais dans l'Inde*; à 3 h., M^{me} A. CHAPLIN : *George Eliot*. — Il n'y a pas cours les 1^{er} et 2 mars. — 3 mars, à 2 heures, M. H. LONCHAY : *Révolution brabançonne*; à 3 heures, M^{lle} J. TORDEUS : Diction. *Lecture d'auteurs modernes*.

Voici un échantillon de la littérature que M. Tardieu sert dans son supplément aux abonnés de *l'Indépendance*. Ce sont des vers et il s'agit d'un dialogue entre une étoile et un ange qui a le spleen. L'ange dit :

Que me sert de ronger ici ma puberté
Et d'essuyer mon aile à la voûte céleste ?

Mais l'étoile va lui répondre :

Benjamin de l'éther, sublime fanfaron
Qui dédaignes de Dieu le chaste biberon !

Et le poète, lui, prend aussi la parole :

L'amour lançait partout ses flèches irritées ;
Les mères appelaient leurs filles emportées
Et le crime dans l'ombre ourdissait son complot.

Est-ce là le genre de poésie que veulent voir régner en Belgique les deux complices de *l'Indépendance* ? C'est pour allumer pareille littérature, qui rappelle les plus joyeuses cantates d'Hymans ou les vers les plus ridicules de Potvin, que ces deux éteignoirs vert-de-grisés cherchent à étouffer notre jeune poésie, si originale et si vivante !

M. Emile Sigogne fera le 4 mars, à 2 heures, Salle Vandermeersch, 3, rue Bodenbroeck, deux conférences sur les poètes belges ; la première, sur le mouvement littéraire en Belgique, la seconde : lecture de *la Princesse Maleine*.

M. Georges Rodenbach publie dans *le Figaro* : *Bruges la morte*. On sait la spécialité littéraire du poète. Tout le *Règne du Silence* l'affirme et l'actuel roman en cours de feuilleton l'accroît.

« *Bruges la morte*, dit M. André Maurel, c'est la prise de possession d'un homme malheureux par le silence et la mort. Et cette possession devient telle que peu à peu l'identification se fait complète entre la ville morte et celle que l'homme regrette et pleure. La morte n'est plus elle, elle est Bruges. Bruges n'est plus la ville de Memling, elle est la morte. L'âme de la vieille cité flamande et l'âme de l'aimée disparue ne font plus qu'une âme et la morte revit enfin dans ces murs encore debout et sa voix retentit avec chaque heure du beffroi.

Si vous admettez ces impressions fines de repos et de paix de tombeau, vous aimerez Georges Rodenbach ; à cause d'elles en tous cas il sera estimé, comme tout esprit original et sincère. Ce poète, autrefois turbulent hydropathe, comprit qu'il ne devait point ainsi être rebelle à sa race, que seulement dans sa ville natale il trouverait les impressions réelles qui donnent le talent. »

On sait qu'il y aura à Bayreuth vingt représentations, du 21 juillet au 21 août, et que quatre ouvrages formeront le répertoire : *Parsifal*, *Tristan*, *Tannhäuser* et *les Matres Chanteurs*.

Les dates ayant subi quelques modifications, nous croyons devoir les donner telles qu'elles sont définitivement fixées :

Parsifal aura huit représentations, les 21 et 28 juillet, les 1^{er}, 4, 8, 11, 15 et 21 août ; *Tristan et Iseult* aura quatre représentations, les 22 et 29 juillet, 5 et 20 août ; *les Matres Chanteurs* auront quatre représentations, les 25 et 31 juillet et les 14 et 18 août ; enfin, il y aura quatre représentations de *Tannhäuser*, le 24 juillet et les 7, 12 et 17 août.

Pour la distribution, sauf M. Van Dyck dans *Parsifal* et *les Matres Chanteurs* dont il interprétera pour la première fois le rôle de Walter, rien n'est encore arrêté.

A propos de Bayreuth, des journaux français et allemands ont reproduit un bruit d'après lequel M^{me} Cosima Wagner aurait touché des droits d'auteur considérables sur les dernières représentations.

Cette information est inexacte.

1^o Il n'y a pas eu, l'année dernière, un bénéfice énorme, comme on l'a dit. Les recettes ont été considérables, mais elles ont été entièrement affectées à payer la mise en scène de *Tannhäuser*, dont les frais ont été entièrement couverts, ce qui est déjà un résultat magnifique.

2^o M^{me} Wagner n'a jusqu'ici prélevé aucun tantième sur les recettes du Théâtre de Bayreuth, ce théâtre étant considéré par elle non comme une entreprise industrielle, mais comme une œuvre exclusivement artistique. Quand une année laisse un bénéfice, ce bénéfice est mis en réserve, afin d'assurer l'exploitateur l'année suivante et de couvrir les frais d'amélioration et de renouvellement du matériel, ainsi que l'entretien du théâtre.

L'ART MODERNE

DOUZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'actualité. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an
Union postale **13 fr.**

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'Ecole et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rüdningel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc.*, etc.

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

Salle d'escrime « Arte et Marte »

BRUXELLES

LOCAL DU BAIN ROYAL (Rue du Moniteur)

Entrée particulière par la rue de l'Enseignement, 96.

Tous les jours, de **4 1/2 à 10 heures du soir**

Professeurs : MM. **RAYMOND DELHAIZE** et **ROBERT PICARD**
Prévôt : M. **BEAURANG**.

COTISATION : 10 francs par mois et par anticipation, donnant droit, outre les leçons d'armes, au bain de natation ou à la douche avec linge. — Pour le bain turc, un franc de supplément.

On s'inscrit à la salle « **ARTE ET MARTE** » ou par correspondance y adressée à M. **Raymond Delhaize**.

La salle d'escrime *Arte et Marte* réalise des avantages tout à fait exceptionnels au point de vue de l'HYGIÈNE et du CONFORTABLE. Elle communique de plein pied avec la magnifique salle de natation du BAIN ROYAL. Chaque élève y occupe une cabine. Immédiatement après les leçons d'armes, on peut aller à la natation, à la douche, au bain turc ou au bain ordinaire, sans supplément, sauf 1 franc au bain turc.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

FNTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.
Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ÂME DE LA FLANDRE. *A propos des Contes d'Yperdamme.* — LES REPRÉSENTATIONS DU THÉÂTRE LIBRE. — AUX XX. *Troisième concert.* — COUPS DE PLUME, par Firmin Vanden Bosch. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — EXPOSITIONS COURANTES. — A MM. G. FRÉDÉRIX, CH. TARDIEU, ET TUTTI QUANTI. — CONCERT DE L'ÉCOLE DE MUSIQUE DE LOUVAIN. — MAURITS BAUER. — PETITE CHRONIQUE.

L'Âme de la Flandre

A propos des Contes d'Yperdamme, par EUGÈNE DEMOLDER

Elle se réveille, une fois encore, cette âme héroïquement rêveuse, tendrement pieuse, tissée de la superbe et naïve broderie des légendes évangéliques sur le fort canevas des réalités patriales; elle se réveille plus profonde, plus émue, plus séduisante qu'en aucun temps, dans les admirables récits d'un de ces Belges d'aujourd'hui, narrateurs, trouvères, poètes, jeunes gloires d'un pays qui s'opiniâtre à les méconnaître, sans ouïe pour leurs chansons mélancoliques et enchantées, sans odorat pour le parfum de ces floraisons littéraires en éclosion partout autour de nous sur cette terre maternelle brusquement et si étonnamment féconde.

Avez-vous lu les *CONTES D'YPERDAMME* d'Eugène Demolder?

Non, certes non.

Avez-vous lu dans la dernière livraison de cette revue, honneur de la Belgique, LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, vaillante, infatigable, radieuse, deux nouveaux contes, merveilleux prolongements de la série première?

Non, certes non.

Pourquoi, dans la morose indifférence qui pèse sur nous comme un ciel bas et lourd, eussiez-vous dérogé à la coutume de dédain ou d'oubli pour les nôtres qui est chez nous la honte et presque le crime? Comme au jour où parut LA PRINCESSE MALEINE, il sied que vous apparaissez insensibles; il sied que l'habituelle critique vous détourne de cette œuvre comme un mauvais guide du bon chemin; il sied que rien ne dérange l'universelle harmonie de vos goûts médiocres et de vos injustices.

Et pourtant si vous aviez lu *la Ville d'Or!* si vous aviez lu *le Soir de la Nativité*: « Et le soleil tombe magnifiquement, pareil à un tournesol au déclin du jour, dans le jardin blanc du paysage d'hiver. On avait patiné toute la journée. La nuit venue, une étoile étrange s'est montrée! Les femmes de Nazareth, aux aguets des miracles, chuchotent à leurs portes par cette belle vesprée de Noël qui couronne d'or, de roses, de jasmins, un jour clair comme une âme.... Les lumières qui lèvent leurs paupières aux fenêtres de Nazareth sont pures sur la neige ainsi que des ostensoirs parmi des nappes d'autel. Les traînes que laisse

le crépuscule à l'horizon semblent des ailes d'anges plongeant leur chevelure de vermeil dans un ciel immaculé de neige, et les villages lointains ont l'air de planer dans une lumière de roses. La ville et le pays se sont vêtus d'une robe candide, donnée par le firmament où s'allument les étoiles et où les anges aussi reçoivent leurs toges flottantes. Les corbeaux, aujourd'hui, ne viennent pas voler près des tours que la neige ourle d'hermine : ce sont des colombes qui passent et le soir caresse leur poitrine aérienne. Noël ! Noël ! Noël ! Ainsi les enfants chantent en rond autour de feux, sur le sol blanchi..... Les petites voix enfantines bondissent dans le gel comme des carillons de grelots d'argent. »

Noël ! Noël ! Nazareth ! Est-ce en Palestine que s'érige ce miraculeux paysage d'hivernal crépuscule ?

Oh ! non, non ! qu'elle est loin cette asiatique Judée incompréhensible pour l'âme flamande ! C'est en Flandre que nous sommes, c'est en Flandre que cette magique et imprévue Nazareth groupe au clair de lune ses maisons basses de paysans « au pied du beffroi, qui laisse tomber sur elles les sons des heures adoucies par son épais manteau d'hermine ;..... le long des pierres solennelles de la cathédrale glissent des cascades de blanche nuitée, pareilles à de grands voiles de fiancées ténébreuses promises aux géants des vieux contes ; et l'on voit des pauvres qui reviennent de la forêt avec des sapins entiers sur l'épaule ».

Nazareth en Flandre ! Une Nazareth où « Monseigneur de Bruges va dire la messe ». Et, près de là, Bethléem ! Bethléem où Jésus vient de naître ! Bethléem vers qui, en cette nuit fatidique inoubliable, du pays flamand tout entier, dans le rêve du poète, marchent les populations rustiques tourmentées d'une inquiète espérance, allant machinalement, somnambuliquement, vers l'étable du Sauveur : « Des vachers en sabots piétinaient la neige à côté de laboureurs dont l'échine était courbée comme un soc hors d'usage. De solides gars aussi qui venaient du Veurne-Ambacht et qui faisaient balloter leurs lampes au bout de leur bâton. Tous les fermiers et les censiers de Dixmude arrivaient par une grand'route dont les hêtres s'enorgueillissaient d'un blanc halo de ténèbres. Des meuniers s'avançaient sur des ânes, laissant leurs moulins seuls sous les étoiles et ils avouaient à voix basse : — Mon moulin était cette nuit comme une poitrine ; j'y ai entendu battre un cœur ».

Nazareth en Flandre ! Oui, toute la Bible en Flandre, la Bible en son Nouveau Testament, la Bible aryenne de Jésus ; pas la vieille, la sombre, la barbare, la cruelle, la sémitique, si antagoniste à notre âme. La douce et déchirante histoire de l'aryen Jésus, égaré au pays des Juifs et par eux mis à mort, tant son âme, surprenante et suprême expression de la nôtre, son âme à divine blondeur, exquise en son fraternel amour, heurtait et

irritait la foule dévorante où elle était tombée comme une antilope dans une fosse aux lions.

L'Évangile en Flandre, et ses touchantes légendes ! Ainsi, il apparaît dans les anciens tableaux des maîtres gothiques, qui peignaient comme on prie. Ces maîtres gothiques qui ont montré le massacre des Innocents dans un hameau proche des dunes de la mer du Nord, et ont vêtu les massacreurs de morions et d'armures, avec, à la pointe des lances, le double aigle des armes d'Autriche. Les vieux maîtres, qui ont mis l'étable de la Nativité « au bout d'une prairie, sur une colline, la faisant pareille à une chapelle. Les murs vont tomber en ruines et, par leurs lézardes, ils laissent filtrer une lumière surnaturelle. La prairie est immense. Et sur son sein blanchi tous ceux qui tantôt pèlerinaient dans la plaine sont agenouillés. Ils ont déposé leurs lanternes à côté d'eux et prient. Les forestiers égrènent des chapelets faits de marrons sauvages et d'une croix taillée dans le chêne. Les pêcheurs de Coxyde, descendus de leurs chevaux, baisent avec ferveur leurs scapulaires où l'on voit Notre-Dame de Bon-Secours. Ils font, sous l'astre symbolique planant au-dessus d'eux, des groupes obscurs sur le sol, jusqu'au loin, le long des murs des jardins du village, sous les saulées, près des rangées de peupliers bornant la prairie.... Plus loin des troupeaux se sont arrêtés, au clair des étoiles, sur les versants d'une côte chargée de perches à houblon en faisceau pour l'hiver, et au-dessus de laquelle un moulin décrit, du signe de ses ailes, une croix hallucinante de frimas et de nuit... Près de la colline s'empressent des esclaves pareils à ceux qu'on voit au marché de Bruges, les jours où s'amarrent des bateaux venus d'Orient ; il y a aussi des dromadaires et des chameaux autour desquels viennent rôder, d'un air de méfiance, les chiens des pâtres ».

O peintres gothiques ! ô vieux maîtres ! Et toi, notre contemporain, écrivain magique, descripteur poète ! Qui vous a inspiré cet entremêlement de la Palestine et de la Flandre, ce naïf et suggestif mélange de psychologies antipodiques. Vous étiez proches pourtant, vous les ancêtres, du temps prodigieux des Croisades et ceux qui étaient revenus des grandes guerres, presque des ressuscités, avaient empli les mémoires et enfabulé les traditions de récits racontant l'Orient. Néanmoins, obéissant à un instinct irrésistible, vous avez transporté chez vous, et fait vivre dans vos paysages familiers, ce passé chrétien, merveilleux et pieux, accomplissant le plus étonnant, et semblait-il, le plus absurde des anachronismes, ne voulant pas, ne voulant pas, pour exprimer les élans de vos âmes croyantes, ni de cet Orient asiatique, ni des foules sémitiques dont vous sentiez, ô grands inspirés, le formidable désaccord et l'irréductible antipathie pour les actes, les épisodes, les sublimes et simples enseignements du Christianisme naissant. Vous avez, d'un coup de génie, rétabli l'équation, vous

avez rapatrié tout le drame qui marqua la dernière puissante évolution des aspirations religieuses de notre race. Vous l'avez rétabli dans cette Europe, dans ce Nord, dans cette Flandre où il s'harmonise avec la Nature, tout entier, sauf la hideuse et sublime tragédie finale du Calvaire, la crucifixion ninivite, digne, elle, des férociétés phéniciennes et bien placée sur l'aride Golgotha au milieu des vociférations des anciens adorateurs du Moloch dévorateur.

Ah! ce n'était pas une Juive, consanguine des noires Judith et des impitoyables Salomé, c'était une fille de notre sang et faite pour être représentée en Flamande, « cette Vierge, radieuse de joie, assise derrière la crèche, une main près de la paille, comme si elle eût béni l'enfant. Elle avait l'air bonne et tendre; ses yeux restaient fixés vers son fils et ses cheveux luisaient de blonds reflets d'épis. Ah! mes frères! Vous qui avez vu des Joyeuses Entrées dans votre cité, qui avez entendu des trompes sonner au-dessus de votre beffroi et contemplé le vol césarien des oriflammes, — vous n'imaginez pas la gloire qui me prit alors sur ses ailes et m'emporta jusqu'aux cieux! »

Touchante philosophie de ces œuvres, mais surtout profonde, allant aux souterrains mystères des plus nobles problèmes historiques. Au resplendissant éclat de l'art, elles ajoutent l'altière beauté des pensées magistrales. Elles charment les yeux, elles résolvent les obscurités. Leurs téméraires invraisemblances sont de triomphants coups d'épée brisant l'écorce qui enveloppait les vérités surgissant tout à coup très hautes, pareilles aux flèches des antiques églises. Elles montrent, avec une invincible logique de sentiment, la déraison de ce hasard de l'Histoire qui fit naître et vivre le Christ, l'aryen-type, le sublime védique, au pays de Judas. Ah! comme elles le font apparaître mieux en son nimbe divin dans cette Flandre incurablement chrétienne, dont l'obstination pieuse étonne et scandalise les modernes incrédules. C'est d'elle qu'on peut dire: « Allez! Jésus est né ici dans une étable! La plaine de votre province est semée de lumières, car un Dieu y a choisi l'emplacement du ciel! Allez! »

Et si, devant l'étrange de ces affirmations que nous clamons en enthousiaste et en convaincu, vous doutez, lisez *la Ville d'or*, lisez *le Soir de la Nativité*, lisez les *Contes d'Yperdamme* surtout, lisez, lisez, lisez! Si jamais vous avez vécu sur la terre flamande, si en vous palpité une âme flamande, oh! que promptement vous serez séduits. Comme en vos intimes et imparcourues profondeurs vous sentirez vite le tressaillement des plus mélodieuses harmonies psychiques, infiniment caressantes et séductrices, éveillant les rêves ancestraux, les alanguissantes douceurs des lointains ataviques, évanouis, mais dont les reflets font encore une lumière cendrée sur les horizons nocturnes de la conscience.

Par le prestige de l'art interpréteur, révélateur des visibles mystères de la Nature et de l'Histoire, si près de nous et pourtant si fermés jusqu'au jour où, soit un pinceau magique, soit une plume féerique en fait saillir et jaillir les essentielles beautés, les essentielles vérités, vous trouverez plus vraie que la vraie cette Nazareth mystique érigée dans un paysage introuvable des environs de Bruges, ce Bethléem voisin des champs où fut livrée la bataille des Epérons d'or, proche d'un Jourdain fabuleux que les Rois Mages trouvent gelé: « Les bateaux de pêche étaient bloqués dans les glaces et les arbres des rives, couverts de givre, avaient l'air plongés dans le rêve immobile des hérons ». Lisez, lisez et admirez! N'attendez pas qu'un nouveau Mirbeau vienne vous dessiller les yeux.

LES REPRÉSENTATIONS DU THÉÂTRE LIBRE

M. Antoine commencera jeudi prochain dans la salle du Parc la série de représentations du *Théâtre Libre*. En voici le programme :

1^{er} SPECTACLE : *La Dupe*, pièce en cinq actes de Georges Ancey.
Un beau soir, un acte en vers de M. Maurice Vaucaire.

2^e SPECTACLE : *L'Envers d'une sainte*, pièce en trois actes de M. François de Curel.

Seul, deux actes d'Albert Guinon, l'auteur des *Jobards*.

3^e SPECTACLE : *Blanchette*, trois actes d'Eugène Brieux.

L'abbé Pierre, un acte de Marcel Prévost.

Dans le Rêve, un acte de M. Louis Müllem.

4^e SPECTACLE : *Le Canard sauvage*, cinq actes d'Ibsen, traduction de MM. Armand Ephraïm et Lindenlaub.

5^e SPECTACLE : *L'Ecole des veufs*, trois actes d'Ancey, redemandés.

L'Etoile rouge, trois actes d'Henry Fèvre.

Comme on le voit, pas une seule pièce d'auteurs belges. Nous nous en étonnons. Nous savons, en effet, que M. Antoine avait sollicité et obtenu de Maurice Maeterlinck l'autorisation de jouer *la Princesse Maleine*, et de Camille Lemonnier *Madame Lupar*. Nous savons aussi que cette dernière œuvre devait être mise en répétition et que M^{me} Defrènes, qui créa à Bruxelles le rôle de la femme de Tabarin et qui avait eu chez nous un si légitime succès dans *le Pain du péché*, avait accepté le rôle de Madame Lupar.

Nous ne voulons pas examiner de trop près les motifs qui ont décidé M. Antoine à supprimer de son programme ces deux œuvres. Ils ne peuvent être que d'ordre secondaire, étant données la notoriété et la haute valeur des artistes qui les ont écrites. M. Antoine a joué et nous annonce des pièces dont certaines, assurément, ne valent pas celles de nos compatriotes. Exclure celles-ci après les avoir recherchées nous paraît singulier et mal explicable, nous paraît aussi assez ingrat vis-à-vis de la jeune école belge qui l'a si énergiquement et si opiniâtrement soutenu dès l'origine et qui, nous osons le dire, a largement contribué à faire admettre son entreprise.

M. Antoine a joué des pièces russes, des pièces norvégiennes. Nous prétendons avoir droit au même honneur. Il nous semble illégitime de voir disparaître Camille Lemonnier du programme

du Théâtre Libre, alors que *le Mâle* a été joué à Paris avec grand succès au Théâtre de l'Avenir dramatique, et Maurice Maeterlinck, alors que *l'Intruse* a été jouée à Paris, à Londres et à Copenhague en suscitant l'universelle attention.

Nous ne méconnaissons pas les services que M. Antoine a rendus à l'art neuf, mais nous souffrons de voir nos écrivains, surtout quand ils ont un tel mérite, ne pas être traités sur une scène belge avec les mêmes égards que les écrivains étrangers et nous tenons à dire à M. Antoine, comme avertissement cordial, qu'il ne saurait, en agissant ainsi, conserver intactes les sympathies que nous lui avons témoignées jusqu'ici. Qu'il se souvienne que dans les circonstances difficiles, le désir de soutenir la tentative hardie à laquelle il s'est voué nous a toujours mis au premier rang de ses défenseurs. Cette bienveillance risquerait de disparaître ou de s'atténuer si nous constatons chez lui un parti pris défavorable à notre art national et une attitude imméritée vis-à-vis d'artistes que nous aimons et dont nous sommes très fiers.

AUX XX

Troisième concert.

L'expérience malicieusement tentée par M. Ysaye et ses collaborateurs en vue de juger la compréhension du public qui, depuis cinq années, s'initie à l'évolution de la musique nouvelle, a eu un résultat excellent. En présentant, en première audition, au public des XX un Quintette inédit de M. C. Chevillard, honorablement écrit selon les formules consacrées mais d'un intérêt secondaire, les organisateurs n'ont pu avoir d'autre but que de s'assurer si les auditeurs les suivent dans leur œuvre de propagande et sont à même d'apprécier les compositions de haute valeur qui forment le répertoire habituel des expositions musicales vingtistes.

L'accueil réservé fait au Quintette, opposé à l'enthousiasme qui a salué chacune des quatre parties du *Concert* de M. E. Chausson, a été tout à l'honneur du public, en prouvant péremptoirement son intelligence artistique.

Ce *Concert*, tout fraîchement écrit pour piano, trois violons, alto et violoncelle par l'auteur de *la Tempête* et de *la Légende de sainte Cécile*, classe définitivement M. Chausson parmi les maîtres de la jeune école française. Le public a compris, dès le premier morceau, qu'il s'agissait d'une œuvre vraiment forte et profonde, d'un sentiment élevé et pénétrant, aussi attachante par la beauté harmonieuse des lignes que par l'élégance du détail, finement ouvragé. Et cette impression s'est accentuée jusqu'à la fin, couronnée par une ovation chaleureuse à l'auteur.

Les quatre parties qui composent l'œuvre (I *Décidé*. II *Sicilienne*. III *Grave*. IV *Très animé*) ont, chose rare, même unité de style et s'enchaînent logiquement jusqu'à l'épanouissement final. Quelques simplifications d'écriture donneraient plus de grandeur aux développements du dernier morceau, tout en en rendant l'interprétation moins vétilleuse. Cette critique de détail faite, il n'y a vraiment que des éloges à adresser à M. Chausson pour la distinction des idées qu'il met en œuvre et pour l'art avec lequel il les développe en dessins mélodiques exquis soutenus par des harmonies neuves et d'un charme tout spécial.

C'est avec le *Quintette* et le *Quatuor* de César Franck et le *Quatuor à cordes* de Vincent d'Indy l'œuvre la plus parfaite de

fond et de forme qui ait été produite aux Concerts des XX depuis leur fondation.

Faut-il ajouter qu'elle a été supérieurement exécutée par MM. Ysaye, Crickboom, Biermasz, Van Hout et Jacob et par un jeune pianiste parisien, M. Auguste Pierret, élève de M. Diémer, qui, en quelques jours, se l'est assimilée au point d'en donner, malgré des difficultés techniques qui paraissent insurmontables, une interprétation correcte, nuancée, respectueuse des moindres intentions de l'auteur.

Un poème en musique de M. A. Magnard, *Invocation*, d'un joli sentiment, et les exquis mélodies tout récemment écrites, à Venise, par M. G. Fauré, sur des poésies de M. P. Verlaine, formaient, avec des chœurs à deux et à trois voix de MM. G. Fauré et J. Tiersot, la partie vocale du concert.

La voix fraîche, harmonieusement timbrée de M^{lle} Cécile Thévenet a donné du charme et de l'accent aux mélodies de Fauré et de Magnard, et en a fait vivement ressortir le charme délicat et subtil. Son succès a été unanime.

A citer spécialement: *Mandoline*, *En Sourdine*, *C'est l'Extase*, de Fauré, vrais bijoux d'une valeur artistique très précieuse.

COUPS DE PLUME

par FIRMIN VANDEN BOSCH. — Louvain, Aug. Fonteyn, 1892, 26 p.

« Lisez les modernes, et quelle que soit la forme dans laquelle ils ont coulé leurs pensées, ne refusez pas votre adhésion enthousiaste au fier, jeune et neuf idéal auquel ils vous convient... »

« — Mais je suis catholique ? »

« — Tant mieux, et moi aussi... La solennelle formule de je ne sais quel confectionneur de préceptes : « Vous serez classique ou vous ne serez pas catholique » ne doit plus avoir le don de nous émouvoir. Nous sommes catholiques tous deux — et de toutes les énergies de notre âme ! »

« Mais après cela, qu'on nous laisse tranquilles. »

Bravo ! Voilà ce qu'il faut dire, redire et clamer à toutes les oreilles qui ne veulent pas entendre : Que l'art et ses formes multiples sont au-dessus des idées, des principes et des philosophies ; qu'il est un moule où peut se couler toute vie, et la réelle, et l'idéale, et la spiritualiste, et la panthéiste et toute autre.

M. Firmin Vanden Bosch est de ceux qui n'ont pas « froid aux yeux » en matière de critique. Dans le milieu aux idées étroites où les occasions de la vie l'ont conduit parfois, il a su montrer les belles audaces de la jeunesse et crier sus à tous les pontifards orthodoxes pour qui le salut littéraire n'existe pas en dehors des *humanités* comprises à leur façon.

Et voilà que déjà la campagne menée par le petit noyau des jeunes catholiques a porté quelques fruits. Après les chaleureuses discussions du récent Congrès de Malines, — où il a été prouvé, à des gens qui ne s'en doutaient guère, qu'on pouvait faire du très grand art en dehors du gothique et des écoles Saint-Luc de la littérature, — la section des lettres a émis le vœu suivant : « Il est à souhaiter que, dans l'enseignement moyen ou supérieur, l'élève soit dirigé au point de vue de l'étude de la littérature moderne et contemporaine et plus spécialement que la littérature postérieure à 1830 soit étudiée dans un cours libre des universités ».

Dans la petite plaquette qu'il nous envoie, c'est à la réhabilitation des vrais classiques et au giffage des poncifs Louis XIV que M. Vanden Bosch se livre en ses chapitres « Contre le Télémaque » et « Plaidoyer pour le Bonhomme ». Puis, après l'exhumation de quelques vieux souvenirs lestement narrés, il fait son procès à l'enseignement moderne. A notre avis, il n'en dit pas encore assez. Il n'y a pas de pays où l'étude de la littérature soit plus absurdement enseignée qu'en Belgique. Un rhétoricien ne sait rien de rien et sort du collège, la tête bourrée de préjugés le plus souvent indéracinables. Le temps donné à la littérature est presque nul et les méthodes d'enseignement remontent aux temps paléolithiques. C'est ainsi dans la capitale. On a peur de penser au spectacle que doit présenter la province.

Encore *quelques coups de plume*, confrère, et en avant pour l'art jeune, véridique et libre. Oui, « l'irrévérence en littérature, c'est toujours délicieux — et parfois utile... »

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Automnales, par CARLOS DU FAY; Gand, Van Melle. — *Les chansons nâves*, par PAUL GÉRARDY; Liège, Vaillant-Carmanne. — *L'habit d'arlequin*, tabl. autins par le B^{on} ARNOLD DE WOELMONT; Bruxelles, Société belge de Librairie. — *En Vacances*, Notes et impressions, par le B^{on} DE HAULLEVILLE; Bruxelles, P. Lacomblez.

EXPOSITIONS COURANTES

Œuvres de Rosa Leigh, Charlier, Pion, Van Strydonck, Th. Verstraete.

S'il est un pays qui eût dû pousser à la luminosité M. Van Strydonck, c'est certes les Indes. Aux XX, cette année, le peintre ne présente que trois portraits où le souci de lumière est peu apparent.

Les œuvres représentatives de paysages et d'intérieurs indiens sont dans la même note. C'est curieux, mais pas étincelant du tout. Certains éléphants aux trompes monstrueuses, aux pattes mathématiquement carrées, aux cornacs d'identique coloration, sont d'un effet peu décoratif et, nous semble-t-il, peu véridique.

De Pion, des portraits très habilement étudiés, une tête de paysan surtout. Mais portraits bourgeois, à l'attitude et au regard très peu intellectuel.

M^{lle} Rosa Leigh présente des toiles plus séduisantes : fraîches vues d'Irlande, à la mer émeraude, aux rochers sincèrement rendus et d'une tonalité générale qui ne dérouté pas les idées préconçues que l'on possède sur ce pays.

M. André Colin réussit mieux la figure que le paysage. M. Théodore Verstraete n'expose qu'une toile. En l'espèce, c'est peu pour porter un jugement.

Quant à M. Charlier, nous le trouvons remarquable en certaines sculptures. Le groupe *Misère* (enfant agenouillée près du matelas où git sa mère mourante), est d'une vérité vécue. Telle œuvre de Meunier à peut-être suggéré l'idée de celle-ci, mais ce n'a été que pour encourager l'artiste à faire grand et naturel. Signalons aussi un bas-relief à la cire : *Pêcheurs à la Minque*. Atroupe-ment d'hommes et de femmes, pris sur le vif. Les bas-reliefs destinés au monument de Gallait sont d'une conception moins heureuse.

De MM. Victor Uytterschaut, Henry Stacquet et baron J. Goethals au Cercle artistique.

M. Uytterschaut est reconnu, depuis longtemps, comme un *aquarelliste* savant, à la belle touche, à la robuste couleur. Parfois le tentent quelque mare, quelque étang, quelque coin de village, — mais où il excelle, c'est dans la représentation des barques, où il obtient des effets d'une délicatesse charmante et pleine de saveur. Il y en a plusieurs ainsi, à l'exposition actuelle, des échouées, noires et solides sur le sable des dunes et le gris salin de la mer du Nord.

M. Stacquet est plus mièvre. Il est fin; son aquarelle ravit comme un joli nœud prestement posé sur la poitrine d'une affriolante femme. C'est presque un peintre d'éventails; ses prairies sont légères comme des fils de la vierge, ses villages sont de petits sourires, ses marines sont comme un peu de folle écume sur le Whatman.

M. Goethals expose 28 tableaux à l'huile, dont quelques-uns sont bien faibles et bien fatigués, d'autant plus qu'ils sont tués net par son ancien déjà et beau *Nieuport*, au ciel d'aurore si chantant, aux dunes pleines de caractère, avec, dans le fond, la ville profilée sur du soleil.

A MM. G. Frédéricx, Ch. Tardieu, et tutti quanti.

Des étudiants de Gand avaient demandé la collaboration de M. ERNEST LAVISSE, professeur en Sorbonne, pour l'Almanach de leur Université de cette année.

M. Lavissee leur a envoyé un morceau, excellent quoique un peu professoral et déclamatoire, dont parlent tous nos journaux et auquel *l'Indépendance* fait les honneurs de son supplément littéraire d'aujourd'hui.

Ce morceau est un panégyrique de la Belgique et de sa Jeunesse. On ne peut le lire sans émotion et sans reconnaissance. Il a d'autant plus de portée que son auteur a conquis à Paris la situation privilégiée d'un savant, dans toute la force d'une belle maturité, apparaissant comme le chef et l'inspirateur des nouvelles générations studieuses, d'un homme enthousiaste, d'un fervent du progrès vers qui elles se tournent et en qui elles espèrent.

Nos bons et impartiaux journalistes qui éreintent systématiquement notre jeunesse artistique et littéraire se pâment devant ce qu'ils nomment « une lettre remarquable »; ils louent et exaltent sans réserve « cet universitaire s'occupant de la Belgique avec une réelle compétence »; ils s'émeuvent « devant cet écrivain qui parle sans préjugés, ni erreurs », etc., etc., etc.: ils y vont bon jeu, bon argent, émerveillés et touchés des compliments ainsi envoyés par-dessus la frontière; ils les trouvent justes, encourageants, méritoires.

Mais ils ne s'aperçoivent pas, ces mannequins, que l'acte de M. Lavissee qui les met en ce rut, est la plus véhémement critique de leur habituelle attitude de dénigrement et de gouaillage, d'insolence et de dédain pour leurs compatriotes.

Une remarque très simple suffit à le démontrer: Imaginez M. Gustave Frédéricx, M. Charles Tardieu ou tel autre qui, par sa systématique et méchante critique est descendu au rang de plume méprisé des jeunes, imaginez l'un de ces bonshommes ayant eu l'heureuse inspiration de parler des vaillances de notre jeunesse comme vient de le faire cet étranger. Quelle situation il eût conquise chez nous! Quelle justice il eût faite aux nôtres! Quel

changement radical de tous les facteurs de notre mouvement contemporain ! Quelle paix reconquise, quel encouragement pour la marche en avant !

Imaginez M. Gustave Frédéric, M. Charles Tardieu ou tel autre de ces chevaliers du style au poignet, s'avisant, au lieu d'exalter le troupeau des médiocres dans la basse intention de diminuer ceux qui marchent et qui osent, de parler des misérables résidus doctrinaires comme M. Lavissee l'a fait en cette phrase fatidique :

« Deux problèmes s'imposent à notre civilisation, qui doit les résoudre ou périr : le problème de la justice sociale et le problème de la justice internationale. Et les jeunes gens qui font dans les écoles la veillée d'armes de la vie sont de pauvres petits garçons aveugles, s'ils s'enferment dans la préparation à des métiers, et ne pensent pas même à chercher le mot des deux grandes énigmes. Le sphinx n'attendra plus longtemps. »

Ah ! le rôle était beau et la gloire eût été immense ! Mais pour saisir les hautes résolutions il faut de grands cœurs. Les critiques auxquels nous avons à faire sont de la race des dégénérés et des appauvris. Ils ne se doutent même pas, ces essoufflés et ces éreintés, de la contradiction amusante qu'il y a entre ce qu'ils vantent chez M. Lavissee et ce qu'ils font chez nous. Alors qu'ils trouvent admirable qu'un étranger proclame « la Grandeur de la Patrie Belge », exécute « les pauvres petits garçons aveugles qui se renferment dans la préparation à des métiers », et dirige tout l'éclat du feu de ses phrases sur « ceux qui pensent à chercher le mot des grandes énigmes », eux vilipendent leurs compatriotes, et pratiquent à leur égard les commandements doctrinaires : Affamer ou diffamer, — déshonorer ou destituer, — corrompre ou écraser.

Allez-y, Critiques et Universitaires, les coups de pied et les gifles pleuvent depuis quelque temps sur vous, mes mignons, en giboulées. Vous avez du plomb dans l'aile, mes petits pigeons ; la place se nettoie ; vous en disparaîtrez prochainement et serez désormais libérés du souci d'accomplir vos quotidiennes sottises.

CONCERT DE L'ECOLE DE MUSIQUE DE LOUVAIN

Jacqueline de Bavière

Oratorio historique de J. VAN DEN EEDEN.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

M. Emile Mathieu a offert, samedi dernier, un savoureux régal aux gourmets de musique. Ce concert continue la série des succès auxquels le vaillant directeur de l'Ecole de musique de Louvain nous a habitués. Grâce à d'incessants efforts, à cet opiniâtre labeur, qui, selon l'adage latin, vainc tout, il a réussi à grouper autour de lui une phalange artistique digne de lui-même. Pour préparer cette remarquable audition de *Jacqueline de Bavière*, l'épopée musicale de J. Van den Eeden, pour élever orchestre et chœurs à la hauteur de l'œuvre, il ne fallait pas moins que l'auteur de *Kichilde* : c'était un maître interprétant un maître.

Jacqueline de Bavière, oratorio historique (1430), composé sur l'adaptation française que G. Antheunis fit du poème d'Emm. Hiel, fut exécutée à Anvers en 1876, à Mons en 1879 et à Namur en 1889. L'œuvre, ancienne déjà, comme on voit, a néanmoins conservé sa fraîcheur : elle a la vie toujours jeune de l'art.

Elle s'ouvre par une symphonie descriptive d'une radieuse poésie.

L'aurore se lève sur l'Escaut. Soudain l'Orient éclate en fanfares vermeilles. Sur le fleuve illuminé se bercent les barques dans la caresse des rayons et des brises. Des chœurs de femmes, sur la

rive, répondent aux chants d'amour des pêcheurs. Et, dans la lumière neuve du jour, toute cette mélodie de tendresse heureuse monte comme une aube ineffable de volupté vers François de Borselen, attendant, prisonnier dans une tour, l'heure de son supplice. Tandis que le soleil d'été s'élance de plus en plus dans une triomphale explosion de lumière, répandant partout l'ivresse de la vie, le captif se sent envahir par les ténèbres de la mort ; ces chants qui se mêlent à ses funèbres lamentations, semblent venir vers lui du lointain des jours heureux et évoquent, en son cœur, la douce vision de son amante, Jacqueline de Bavière. Tout à coup stride une sonnerie de trompettes, une flotte s'avance et voici qu'apparaît Jacqueline, la bien-aimée, pour la délivrance du bon chevalier.

Telle est la première partie du poème musical qui a été exécuté à Louvain. Jean Van den Eeden s'y hausse à la taille de Peter Benoit : il est à la fois musicien, poète, peintre. Il a la science et l'inspiration ; toute son âme vibre à travers l'ingénieux travail de l'orchestre. Son œuvre, dans ses parties descriptives, poétiques et dramatiques, a tour à tour la couleur, la suavité et l'émotion ; la progression y est parfaitement conduite jusqu'au final qui, dans un crescendo de lumière, de joie et de puissance, éclate avec une ampleur majestueuse.

Elle a été excellemment interprétée par l'orchestre et les chœurs composés en grande partie d'amateurs des deux sexes dont la ténacité d'Emile Mathieu, maintient compacte la phalange depuis plusieurs années, par une sorte de miracle ; surtout et hors pair par M. Achille Tondeur, baryton, professeur à l'Ecole de musique de Louvain, qui a rappelé le puissant souvenir du regretté Emile Blauwaert.

Dans la première partie du concert, M^{me} Delhaze, pianiste, et M^{lle} J. Vranckx, cantatrice, ont mérité les plus vifs applaudissements.

MAURITS BAUER

La légende de saint Julien l'Hospitalier. — 10 lithographies, d'après GUSTAVE FLAUBERT, tirées à 20 exemplaires numérotés, dont cinq de remarque signés par l'artiste. — La Haye, 1891.

D'un article de *Nieuws Gids*, d'Amsterdam et sous la signature de JAN VETH :

Bauer : un délicat artiste et dessinateur par excellence.

Dessinateur — non à la façon de ceux qu'on intitule ainsi, et qui, sans autre souci de beauté, en deçà de toute élévation, en dehors de toute préoccupation, profilent, plus ou moins correctement, mais surtout avec une prestigieuse facilité, des silhouettes ou puérides ou conventionnelles ; mais un artiste plus spécialement dessinateur excellent, puisqu'il n'a nul besoin des plus riches matières et moyens picturaux pour réaliser ses aspirations, et qu'au moyen de l'unique pointe de craie il fouille ses figures jusqu'aux plus imperceptibles nuances.

Le talent de Bauer ne se résume pas à sa si originale *belle écriture*. La grandeur de conception de la plupart de ces planches leur donne le caractère d'illustrations-paraphrases et le texte qu'elles commentent sonne comme un accompagnement de mots rythmiques montant d'un horizon crépusculaire : *un Calife, un Château, au milieu du bois, sur la pente de la colline, Il se com- posa une armée, Il combattit les Scandinaves*.

La frénésie chasserresse de Julien aurait inspiré deux planches d'un chaleur d'imagination inattendue et tout à fait déconcertante : *Elles tournaient autour de lui*.

L'album clôt sur cette : *Il s'en alla, mendiant sa vie par le monde*.

Cet album de lithographies, la meilleure œuvre que Bauer fit voir, est, à notre avis, unique en art !

C'est l'art d'un dessinateur doué d'une miraculeuse intuition, qui aurait erré par d'étranges pays, les yeux rayonnants du feu de l'illusion ; c'est l'art d'un qui vit énormément de choses, se repliant sur des pensées avides de la délicatesse des contes bleus,

des formidables attitudes des chevaliers, de la structure imposante des monuments, de forêts infinies où les arbres montent et s'étendent comme de somptueux fantômes et se reculent aussi, de pensées éprises du faste oriental.

C'est l'art d'un aventurier visionnaire, que quatre grands artistes de l'art contemporain : Delacroix, Doré, Monticelli et Thijs Maris auraient tenu sur les fonts baptismaux.

L'art d'un fantaisiste rêveur qui improvise mollement, mais brillamment, avec une très riche faculté de mise en scène, d'heureuses trouvailles de raffinée délicatesse. C'est le poétique et suggestif décor, tissé d'un enchevêtrement de lignes grises, d'un conte ensorcelant et somptueux.

Fata morgana d'un admirable monde légendaire, plein de la grandeur des aventures de rois moyen-âgeux, resplendissant de sainteté, étourdissant du bruit des échos des combats!

PETITE CHRONIQUE

La clôture du Salon des XX aura lieu irrévocablement aujourd'hui, dimanche, à 5 heures, certaines des œuvres exposées devant être expédiées aux expositions de Paris et de Londres.

Le pianiste Arthur Van Dooren donnera un concert, le 10 mars, à la Galerie moderne, rue Royale, 180, avec le concours de M^{lle} Van Dooren, pianiste, de MM. Heuschling, baryton, et Crickboom, violoniste.

La Société de Musique de Tournai annonce pour le dimanche 20 mars courant, une audition musicale consacrée aux œuvres de M. Gabriel Pierné. M. Pierné jouera sa *Fantaisie-Ballet* pour piano et orchestre ; les chœurs interpréteront *Pandore*, avec solo de soprano et déclamation, et les *Elfes*, pour quatuor, solo et chœurs. L'orchestre fera entendre sa *Marche de l'Exposition*, sa *Sérénade*, la *Pantomime*, la *Veillée de l'Ange gardien* et la *Marche des petits Soldats de plomb*.

Les solistes sont M. Chômé, M^{lles} Guillaume et Vlicx, MM. Verboom et Coryn.

Parattra à la fin de ce mois l'œuvre nouvelle de M. Georges Eekhoud : *le Cycle Patibulaire*; V^e Monnom, imprimeur; Kistmaecker, éditeur. Tirage à petit nombre. Prix : 5 francs l'exemplaire sur vélin; 40 francs celui sur Hollande.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 7 mars, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *Les races et les peuples de l'Inde*; à 3 heures, M^{me} A. CHAPLIN : *Georgie Eliot* (suite). — 8 mars, à 2 heures, M. E. VERHAEREN : *La peinture néo-gothique allemande*. — 9 mars, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *Les réformes de Marie-Thérèse et de Joseph II*. — 10 mars, à 2 heures, M. H. LONCHAY : *La révolution brabançonne*; à 3 heures, M^{lle} J. TORDEUS : Lecture : Richepin : *Par le glaive*.

Programme du prochain festival rhénan (à Cologne) :

Première journée : Ouverture d'*Euryanthe*, *Psaume 114* de Mendelssohn; Symphonie n° IV de Schumann; fragments du *Crépuscule des dieux* de Wagner; 9^e Symphonie de Beethoven.

Deuxième journée : Ouverture d'*Anacréon* de Cherubini; *Requiem* de Verdi; symphonie de *Roméo et Juliette* de Berlioz.

Troisième journée : Ouverture de *Léonore* de Beethoven; *Kaisermarsch* de Wagner; *Schön Ellen*, cantate de Max Bruch; *Psaume 13* de Liszt.

De la *Légende de sainte Cécile*, l'œuvre nouvelle de MM. Boucher et Chausson, dont notre correspondant de Paris a fait un vif éloge (1), le *Guide musical* donne le compte-rendu suivant :

Le Théâtre des Marionnettes de la rue Vivienne, qui nous a procuré, depuis trois ans, de si délicieuses soirées, vient de rouvrir ses portes à la grande joie des amateurs. *La Tempête*, *les Oiseaux*, *Tobie* et *la Nativité du Christ* ont laissé des souvenirs qui ne s'effaceront point. Jamais on ne vit actrices aussi

(1) Voir notre numéro du 14 février dernier.

simples et aussi spirituelles que ces petites poupées, et si elles n'étaient naturellement modestes, l'impatience de leur public à les revoir pourrait griser un peu leurs petites cervelles et troubler leurs bons rapports avec leur directeur.

L'an dernier, M. Bouchor nous avait donné *Noël*, l'éclosion radieuse des mystères chrétiens; cette année, nous assistons, avec la *Légende de sainte Cécile*, aux luttes de la primitive Église. Elle est bien simple, cette histoire, et tout le monde la connaît du reste.

Sainte Cécile est prisonnière du roi, qui la veut épouser. Elle s'y refuse, car d'abord elle est chrétienne, et, ensuite, le jeune Valérien à quelque peu fait battre son cœur. Lorsqu'il apprend les motifs du refus que la jolie vierge oppose à ses projets matrimoniaux, le roi décide de faire mourir et Valérien et sainte Cécile dans les supplices les plus affreux. Ils mourront, en effet, sainte Cécile au moins; mais, auparavant, l'intervention divine fait tomber le méchant roi au fond d'un abîme qui s'ouvre entre les deux jeunes gens.

Il y a aussi dans la pièce, — car c'est une pièce, — plusieurs personnages épisodiques, qui ont obtenu un gai succès : Gaymas, notamment, l'intendant du roi, dont le rôle était récité dans la coulisse par M. Raoul Ponchon. M. Bouchor lui-même récitait le rôle de Valérien; M^{me} Eugénie Nau, celui de sainte Cécile.

Les vers de M. Maurice Bouchor sont, comme on les attendait, suaves et forts, harmonieux et pleins, simples et riches à la fois. L'inspiration en est aussi heureuse que celle de son *Noël*; il y a mis, en outre, cette fois, du pathétique et du poignant.

M. Ernest Chausson a composé, pour cette légende, une partition importante, qui a largement partagé, avec les vers de son poète, les honneurs de la soirée. Cette partition est une petite merveille qui s'adapte admirablement au sujet; c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire. Chaste, céleste quand c'est sainte Cécile, vraiment angélique quand ce sont les chœurs d'anges invisibles qui l'interprètent, cette musique a ravi l'auditoire.

La toile de fond du dernier tableau, l'apparition de sainte Cécile, qui est l'œuvre de M. Henri Lerolle, complète un ensemble délicieux.

Des artistes hollandais, au nombre d'une cinquantaine, ont pris l'initiative d'une manifestation nationale de sympathie en l'honneur de deux peintres qui atteignent leur soixante-dixième année : MM. W. Roelofs et J.-A.-B. Stroebe. Le Comité se propose d'offrir au Musée de La Haye les portraits des deux peintres. Les souscriptions sont reçues par M. P.-S. Van der Burgh, secrétaire, Parkstraat 89, La Haye.

Vient de paraître : *Floréal*, revue mensuelle de littérature et d'art. — Collaborateurs : Charles Bronne, Charles Delchevalerie, Célestin Demblon, Auguste Donnay, Germaine Franck, Paul Gérardy, Aug.-M. Henrotay, Albert Mockel, Pierre-M. Olin, Léon Paschal, Pierre Quillard, Edmond Rassenfosse, Henri De Régner, Fernand Severin, Albert Thonnar, Emile Verhaeren, Gaston Vyttall, etc., etc.

Abonnements : 5 francs l'an. Direction : 22, rue Saint-Remy; rédaction : 7, rue de la Boverie, à Liège.

Lors de la discussion du budget, M. De Bruyn, ministre des l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics, a fait savoir à la Chambre que sur le refus du gouvernement d'instituer la *Commission des sites*, M. Jules Carlier, député de Mons, avec quelques personnes de bonne volonté a constitué lui-même une Commission libre, qui poursuivra le but de faire respecter les sites les plus remarquables de Belgique.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES, VITRAUX & GLACES
N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise
Bruxelles. — Téléphone 1384

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures.	Vienne à Londres en 36 heures.
Cologne à Londres en 13 "	Bâle à Londres en 20 "
Berlin à Londres en 22 "	Milan à Londres en 32 "
Francfort s/M à Londres en 18 heures.	

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 5 h. 15 matin, 11 h. 10 matin et 8 h. 20 soir. — De Douvres à midi 05, 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

PAR LES NOUVEAUX ET SPLENDIDES PAQUEBOTS

Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres

partant journallement d'OSTENDE à 5 h. 15 matin et 11 h. 10 matin; de DOUVRES à midi 05 et 7 h. 30 soir,

Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.

BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow,**

Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique

et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

CABINES PARTICULIÈRES. — Prix : (en sus du prix de la 1^{re} classe), Petite cabine, 7 francs; Grande cabine, 14 francs.

A bord des malles : Princesse Joséphine et Princesse Henriette :

Spécial cabine, 28 f^{rs} Cabine de luxe, 75 francs.

Pour la location à l'avance s'adresser à M. le Chef de service (Quai) ou à l'Agence des Chemins de fer de l'État-Belge
Strond Street, n° 17, à Douvres.

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés. — Location de navires spéciaux. — Transport régulier de marchandises, colis postaux, valeurs, finances, etc. — Assurance.

Pour tous renseignements s'adresser à la *Direction de l'Exploitation des Chemins de fer de l'État*, à BRUXELLES; à l'*Agence générale des Malles-Postes de l'État-Belge*, Montagne de la Cour, 90^a, à BRUXELLES ou Gracechurch-Street, n° 53, à LONDRES; à l'*Agence des Chemins de fer de l'État Belge*, à DOUVRES (voir plus haut); à M. *Arthur Vrancken*, Domkloster, n° 1, à COLOGNE; à M. *Siepermann*, 67, Unter den Linden, à BERLIN; à M. *Rommelmann*, 15, Guillolett strasse, à FRANCFORT s/M; à M. *Schenker*, Schottenring, 3, à VIENNE; à M^{me} *Schroehl*, 9, Kolowratring, à VIENNE; à M. *Rudolf Meyer*, à CARLSBAD; à M. *Schenker*, Hotel Oberpollinger, à MUNICH; à M. *Detollenaere*, 12, Pföfingerstrasse, à BALE; à M. *Stevens*, via S^{te} Radegonde, à MILAN.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour **l'Eglise, l'École et le Salon.**

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883. ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

CLOTURE DU SALON DES XX. — LE THÉÂTRE LIBRE A BRUXELLES.
— CONFÉRENCE DE M. FERNAND KHNOFF. — AUGUSTE DELAHERCHE.
— AU CONSERVATOIRE. *Deuxième concert.* — PETITE CHRONIQUE.

Clôture du Salon des XX

Close l'Exposition, récapitulons. On compte les coups de bouton après l'assaut.

Ceux que d'inoubliables volées maintiennent dans une pitoyable exaspération à l'égard d'un groupe d'artistes dont le succès s'affirme, triomphant, aux yeux des moins clairvoyants, ont donné, comme de coutume, la preuve de leur parfaite ignorance et de leur nette incapacité.

Il y a belle lurette que le public, de plus en plus initié aux idées nouvelles, a crevé les vessies que très impudemment de soi-disant critiques d'art, érigés tels par leur propre vouloir, s'efforçaient de faire prendre pour des lanternes allumées. Cette fois, leur déchéance est définitive. Isolés, réduits, bafoués par le rire grandissant, ils s'en vont clamant et protestant, sans que leur voix dépasse un cercle restreint de familiers. Leur gesticulation est si funèbrement comique qu'on est tenté de les plaindre, loin de songer à se fâcher. C'est l'abolition d'un règne facile, la chute irrémédiable d'un pou-

voir usurpé. La révolution accomplie, c'est le peuple qui juge ceux qui ont trop longtemps voulu le diriger.

N'eussent-elles eu que cette conséquence, les neuf campagnes entreprises par une poignée d'audacieux dans tous les domaines de l'art, — peinture, sculpture, musique, littérature, — mériteraient louanges et respect. Libérée d'édits absurdes, de lois surannées, de prohibitions plantées en poteaux comminatoires aux carrefours des voies nouvelles, la foule a reconquis son indépendance. Elle franchit toutes les clôtures, elle s'engage dans les avenues qu'on s'efforçait de lui interdire; elle pénètre au plus profond des fourrés réputés dangereux et impraticables.

C'est, pour elle, une délivrance. Pour les artistes, un essor de créations, une envolée vers des régions inexplorées.

L'empressement qu'on a mis à visiter le Salon des XX, à acquérir telles œuvres qui y étaient exposées, le succès qui a accueilli les compositions musicales présentées en première audition, — les plus intransigeantes ont été le plus chaleureusement applaudies, — ne sont-ils pas un témoignage manifeste du revirement décisif de l'opinion?

Et comment s'arrêter encore aux déclamations baroques des critiques hostiles à l'évolution de l'art? Chaque année apporte une moisson nouvelle au bétisier que fournissent leurs vitupérations.

L'un des bonzes de ce reportage-bavardage n'a-t-il pas classé, cette fois, Van Strydonck, dont les portraits n'ont certes rien d'anarchiste, parmi les « pointilleurs » qui ont « renchéri en fait d'excentricités sur l'œuvre de feu Georges Seurat, le protagoniste de cette ataxie picturale » ! (*Etoile belge* du 8 février.) Ce sont, pour lui, « rébus insolubles ». Le chroniqueur compare délicieusement tels peintres à « des gens qui s'aviseraient, pour se rapprocher des antipodes (?), de marcher sur les mains. On en rirait d'abord. Puis bientôt *l'amusement tournerait à l'agacement.* »

Pour ce « critique (?) » Ensor, Regoyos, Vogels sont tous des « pointilleurs ». C'est invraisemblable, mais si vous ne le croyez pas, lisez *l'Étoile*. Vous y apprendrez aussi que la technique néo-impressionniste est « démentie par la nature elle-même lorsqu'elle se reflète et se reproduit sur une plaque sensibilisée » (!!!).

...Un autre cite parmi les choses notables du Salon les projets de vitraux de Besnard, « qui appartiennent, dit-il, au genre décoratif le meilleur. » (*Impartial* du 9 février.) L'observation serait juste, sans doute, si on avait pu voir les dits cartons. Mais ceux-ci appartiennent à l'État français, et l'autorisation de les exposer étant arrivée après l'ouverture du Salon, force a été de remettre à l'an prochain l'occasion d'éviter à un critique une gaffe d'ailleurs traditionnelle.

M. Constantin Meunier aura dû être, de même, enchanté de l'appréciation portée par *la Gazette* (14 février) sur ses *Panthères*, « crânement tortillées dans la cire (!) ». Or, les dites *Panthères*, encore en voie d'exécution, n'ont pas quitté l'atelier de l'artiste, à Louvain.

M. Ensor, lui aussi, a pu voir citer avec éloge un *Christ* qui n'a jamais figuré qu'au catalogue et une *Jeune fille à l'église* qui n'est autre qu'une bonne dame travaillant au microscope. (*Gazette*, 7 février).

Comme tout cela donne une haute idée de la critique de ces messieurs et de la conscience qu'ils apportent à leur mission ! Mais ce sont là menus péchés, si fréquents qu'on se lasse de les signaler. Ils apportent dans la campagne toujours haineuse, bien que faiblissante, qu'on tente de mener contre les manifestations de l'art nouveau, une note drôle qui n'est pas pour déplaire. Avec les pantalonnades des cabrions qui procèdent à coups de calembours et les exaspérations des ratés du pinceau ou de l'ébauchoir devenus les ratés de la plume, elle complète le cycle des commentaires comiques ou malveillants dont le bon sens a fait justice.

Qu'on ne s'étonne pas de l'insistance que nous avons mise, en toute occasion, à arracher les masques, à mettre à nu ces misères. Si nous avons contribué à remettre à leur place quelques seigneurs sans importance qui avaient usurpé les premiers rôles, nous nous en félicitons et nous avons la conscience d'avoir accom-

pli de bonne besogne. Le Salon des XX et son périodique remue-ménage d'idées est une occasion favorable pour marquer les coups et délimiter le terrain conquis.

A cet égard, le résultat acquis cette année est considérable. Aux amitiés sans cesse croissantes qui réchauffent les tentatives libératrices se sont jointes des sympathies nouvelles. On comprend que l'art est dans la vie, dans le mouvement, dans l'affirmation d'une originalité et non dans de stagnantes formules académiques. Ceux-là même qu'étonnent certaines audaces ont pour les novateurs qui les déploient le respect ou tout au moins la déférence qu'ils méritent. Les œuvres qu'on achète ? Ce sont celles pour lesquelles il n'y avait, au début, pas assez d'invectives et de sarcasmes : les Khnopff, les Vogels, les Ensor, les Toorop. Ce sont celles, aussi, des néo-impressionnistes, dont la technique victorieuse s'impose malgré l'obstination imbécile de certains ; les Seurat, les Van Rysselberghe, les Signac. Plus timidement, il est vrai, et c'est le fait d'amateurs raffinés et presciens. Dans cinq ans, on se jettera avidement sur ces toiles claires et pimpantes, après les avoir conspuées, tout comme on enlève aujourd'hui les œuvres des impressionnistes « à la tache ». C'est l'éternelle histoire, celle des Millet hier, des Claude Monet aujourd'hui, des Pissarro demain.

Le fait de vendre ou de ne pas vendre une toile n'est certes pas un criterium de la valeur artistique de celle-ci. Constatons néanmoins que la peinture nouvelle entre dans les collections des amateurs, ne fût-ce que pour détruire ce propos complaisamment colporté : « Personne ne vend aux XX. M. Vogels offre parfois un paysage à M. Ensor, qui répond à sa politesse en lui faisant hommage de quelques masques. Cela fait deux tableaux acquis ».

Un grand nombre d'œuvres avaient été vendues antérieurement au Salon. En voici la nomenclature :

Œuvres acquises avant l'Exposition.

- P. DU BOIS. Portraits (bustes et bas-reliefs).
 L. GAUSSON. *Soleil couchant* (M. G. Kahn). — *Soir radieux* (id.)
 F. KHNOPFF. Portraits.
 G. MINNE. Dessin : *Don de majorité* (M. R. Picard).
 G. SEURAT. *Le bec du Hoc* (M. C. Laurent). — *Coin d'un bassin (Honfleur)* (M. E. Verhaeren). — *L'Hospice et le Phare d'Honfleur* (id.) — *Embouchure de la Seine à Honfleur* (M. G. Kahn). — *Soir* (id.) — *Les Poseuses* (id.) — *Port-en-Bessin ; l'avant-port, marée basse* (M. G. de la Hault). — *Le Crottoy, qval* (M. E. Picard). — *Le Chenal de Gravelines ; un soir* (M^{me} Monnom). — *Le Chenal de Gravelines ; direction de la mer* (M. A. Braun).
 Dessins : *Café-Concert* (M. E. Verhaeren). — *Etude pour la Parade* (M. G. Kahn). — *Etude pour la Baignade* (id.) — *Etude pour le Chahut* (M. G. Lemmen).
Etude pour la Parade (id.) — *Clair de lune* (id.)
 J. TOOROP. *Homme et femme du village* (M. Th. De Bock).
 H. DE TOULOUSE-LAUTREC. Portrait.

TH. VAN RYSELBERGHE. Portraits.

G.-S. VAN STRYDONCK. Portraits.

G. VOGELS. *Feuilles mortes*; novembre (M. Loevensohn). — *Fleurs* (id.) — *Soir d'hiver* (id.)

Quant à celles qui ont trouvé acquéreur au cours du Salon, en voici la liste :

Oeuvres acquises pendant l'Exposition.

- A. DELAHERCHE. Vase et plat; grès flambés (M. O. Ghysbrecht).
 J. ENSOR. *L'Intrigue* (M. E. Rousseau). — *Le Domaine d'Arnhem* (M. E. Verhaeren). — *L'Auto-da-fé* (M. F. Fuchs). — *Les musiciens terribles* (id.) — *La musique dans une rue d'Ostende* (M. Bivort). — *Les bons Juges* (M. C. Laurent). — *Fruits* (M. J. Cordeweener). — *Les Choux* (M. Edm. Labarre).
 F. KHNOFF. *Etude pour « une sphinge »* (M. Ch. Demeure).
 X. MELLERY. *Bruges; triptyque* (M. Alf. B...). — *Le Dyer* (id.)
 D. DE REGOYOS. *Servantes de Marie* (M. E. Clarembaux).
 G. SEURAT. *Douze études* (M. J. De Greef). — *Le Printemps à la Grande-Jatte* (M^{lle} A. Boch).
 P. SIGNAC. *Scherzo*, op. 218 (M. J. De Greef). — *Presto*, op. 222 (M^{me} Monnom).
 J. TOOROP. — *Les vieux Songeurs crédules* (M. Fournier). — *Le Cimetière* (id.) — *La Mariée* (M. J. Cordeweener).
 H. VAN DE VELDE. *Faucheur* (M. E. Ysaye).
 G. VOGELS. *Les Dunes; Nieupoort-Bains* (M. Loevensohn). — *A Furnes* (id.) — *Pleine lune* (M. H. Labarre). — *Brouillard* (M. Renard).

Pour compléter ces notes documentaires, voici le tableau des recettes. Nous le publions, comme de coutume, en souhaitant qu'on fasse connaître les recettes de toutes les expositions bruxelloises. On verrait ainsi exactement où vont les sympathies du public.

Cartes permanentes	fr. 630.00
Entrées à 50 centimes	4,940.00
Entrées à 2 francs.	728.00
Vente du catalogue	546.00
Total	fr. 3,844.00

En ajoutant au nombre des billets vendus les 500 invitations adressées aux artistes pour l'inauguration du Salon, les cartes de presse et les invitations spéciales pour les concerts et les conférences, on atteint le total de 6,000 entrées, chiffre assurément respectable et démonstratif.

Ceci suffit à établir l'intérêt qu'excite une manifestation d'art indépendante et fière qui célébrera l'an prochain son DIXIÈME ANNIVERSAIRE malgré les croassements des oiseaux de mauvais augure qui annoncent avec persistance, depuis la première campagne, sa fin prochaine.

LE THÉÂTRE LIBRE A BRUXELLES

La Dupe

Comédie en cinq actes, par GEORGES ANCEY

C'est une forte et redoutable œuvre que la nouvelle comédie de l'auteur de L'ÉCOLE DES VŒUX; supérieure à celle-ci, incontestablement d'après nous, plus âpre, plus concentrée, plus tragique, plus scarifiante dans la volonté de mettre à nu et de déchirer la méprisable bourgeoisie parasite qui en est à ne plus avoir de dignité que par les apparences. Quand, par les hasards et les iniquités de la naissance, on est membre de cette classe croulante, actuellement battue par tous les flots de la justice et du mépris, on sort d'une telle représentation humilié, effrayé, malade au profond de la conscience et de la vie morale, avec le découragement triste d'une plaie incurable, avec le pressentiment de la fin prochaine de ce misérable organisme. Heureusement avec l'espérance aussi des rénovations!

Car on a beau faire: le côté purement artistique d'une œuvre pareille change de coloration par la poussée du côté social. Dès les premières scènes les tons clairs de la question littérature sont pénétrés et noircis par les dessous sombres qui montent et détruisent chimiquement la surface. On va là avec son air de critique, et on se sent muer, disparaître, pour ne plus être qu'un homme mis en cause comme cent, deux cents spectateurs autour de vous que gagne et possède bientôt complètement l'inquiétude d'assister à l'impitoyable vivisection de la classe en laquelle on est englué! Il fallait voir ce public de la première au Théâtre du Parc, venu là avec ses louables allures de gens attentifs, sérieux, voulant se rendre compte; si différents par ces qualités des spectateurs parisiens incurablement frivoles et goguenards. Vainement ils s'efforçaient à ne rester que curieux. Ils se sont sentis tout de suite sur la sellette. Ils ont compris que c'était un grand miroir où ils se voyaient eux-mêmes qu'on dressait sur la scène, miroir de sorcier, arrachant la peau aux apparences pour dévoiler les ignominieux mystères des mœurs bourgeoises au temps présent.

Et une inquiétude, un malaise a commencé à régner dans la salle. La substance tragique et cruelle de l'impitoyable pièce s'est fait tâter sous l'étoffe de comédie dont elle était revêtue. On est devenu grave et mécontent sans pourtant échapper à l'intérêt profond de l'œuvre et à l'admiration. Quelques-uns se sont impatientés et irrités de cette opiniâtre enfilée d'allusions aux misères des intérieurs gros bourgeois, et ont essayé de protester. Mais la majorité a voulu subir l'opération jusqu'au bout, écouter sinon toujours applaudir, se laisser faire, éprouvant une jouissance âcre à se sentir charcuter et dépecer par ce chirurgien brutal, cynique en son plaisir de mettre les vêtements en lambeaux, de découvrir les ulcères de la peau, les tumeurs et les caries internes.

Poignant phénomène de l'Art qui, malgré ses proclamations, malgré ses répugnances, malgré ses résistances, malgré tout, s'engage dans la tourmente sociale, chassé là par un irrésistible destin. Ils sont plusieurs déjà qui, conscients ou non, faisant de l'Art font, en réalité, de la Révolution, plus puissants et plus corrosifs pour détruire que tous les politiciens. Ah! la vieille devise du Théâtre: *Castigat mores* reprend sa dignité, s'amplifiant jusqu'à devenir l'expression d'une force dévastatrice. Il ne s'agit plus de corriger simplement les mœurs, il s'agit de détruire un ordre de choses. Et ces redoutables démolisseurs qui ont écrit

Pot-Bouille et *la Dupe* y vont d'une sape infatigable. En déshonorant la classe jouisseuse et dirigeante par la divulgation de ses hontes, en la déshonorant non seulement vis-à-vis des autres, mais surtout vis-à-vis d'elle-même, ils travaillent en révolutionnaires plus et mieux que des pétroleurs et des barricadiers.

Il est difficile de démêler ses sentiments quand on sort d'une représentation comme celle de *la Dupe*. La plupart ne sachant descendre aux profondeurs de ce point de vue social, mettent leur mécontentement sur le compte de l'imperfection artistique. Ils comparent mentalement ces œuvres où se déroule le terrible drame des vies bourgeoises faites de mesquines horreurs et de vicieuses misères avec les pièces du bon temps de M. Dumas fils et de M. Augier où leurs mœurs gâtées n'étaient décrites que dans leur élégance et leur hypocrisie. Ils regrettent cette période de caresses et de mensonges complimenteurs. Il n'est pas artiste, pour eux, celui qui ne continue pas cet aimable régime où l'on ne retournait pas les housses cachant les meubles troués, où l'on n'arrachait pas les draperies masquant la lèpre des murs.

Mais, en vérité, l'Art n'est pour rien dans cette instinctive répulsion. S'il fallait juger d'après lui, le théâtre de Georges Ancey mériterait d'être mis aux meilleurs rangs. Il a, en effet, les qualités essentielles : description nette des faits, concentration étonnante des éléments caractéristiques, développement serré et rapide d'une situation, traits profonds et d'un naturel saisissant, comique sans cesse doublé de tragique, intérêt soutenu, gradation dans un imprévu tournant en engrenage, langue courte, solide, appropriée, ne puant jamais la recherche de l'effet.

Et aussi la divination d'un esprit supérieur, le don essentiel. Car cette vie déroulée en cinq actes de la famille Viot, marchands enrichis, ignoblement égoïstes et préoccupés du « comme il faut » pour le dehors, raconte les décisifs et secrets épisodes, la psychologie d'actes, de pensées et de mots qui s'éparpillent d'ordinaire dans des ménages multiples et que le dramaturge a ici concentrés. Nous en pouvons parler nous qui, n'étant journaliste que par fantaisie, pour tenter de réaliser en notre coin cette indépendance de la presse au milieu de l'universel asservissement aux entrepreneurs de publicité qui embauchent et qui paient, et qui étant professionnellement du Barreau, avons pu juger au Palais, dans le déroulement des procès en divorce, si cyniquement révélateurs, ce qu'est l'existence intime du ménage de nos riches. Mais où donc Georges Ancey eût-il pu, lui, se renseigner sur ces détails multiples et significatifs qui forment le tissu métallique de son œuvre, si ce n'est dans son génie ?

Il est un exemple saisissant de l'aptitude de l'artiste de haute race à comprendre d'instinct la vie de son temps, à décrire plus exactement qu'un procès-verbal les choses qu'il n'a pas vues, qu'il n'a pas entendues, aptitude qui stupéfie le vulgaire et lui fait croire que l'écrivain, avant de décrire un milieu, va y faire un long séjour. C'est ce vulgaire qui pense que Balzac fréquentait les salons du grand monde, qu'il était un familier de la comtesse de Beauséant ou de la duchesse de Langeai ; que Zola est allé passer toute une vacance dans les charbonnages du Nord et Lemonnier dans le laminoir de Happe-Chair. Il ne se rend pas compte des privilèges intellectuels des grands hommes et notamment de cette prestigieuse seconde vue, hypnose de l'écrivain, qui lui fait voir l'inconnu et entendre le silence par des forces mystérieuses hyperestésiant ses sens pour tous les événements contemporains.

Dans sa série d'œuvres dramatiques destinées à mettre au grand

jour les secrets des intérieurs bourgeois de ce siècle finissant, Georges Ancey est de ceux-là. Il a commencé par *l'École des veufs*, il a continué par *la Dupe*, il poursuivra apparemment par d'autres chapitres cette épopée descriptive des vices et des avilissements moyens. Cette mission de sa vie littéraire est plus visible dans son côté social que dans son côté artistique. C'est elle qui frappe et émotionne. C'est elle qui est le secret de la grandeur de ses œuvres. C'est elle qui explique l'aversion des repus qui vont disparaître, qui explique aussi la sympathie admirative de ceux qui croient et espèrent en voyant ces plumes, transfigurées en épées, frapper le vieux monde chancelant.

Conférence de M. Fernand Khnopff

au *Cercle des Arts et de la Presse*, à propos de l'Exposition de photographies de Hollyer, d'après G.-F. Watts, F.-M. Brown, D.-G. Rossetti et E. Burne-Jones.

Le conférencier, dont c'était le début, a commencé par l'étude des caractères distinctifs de l'art anglais contemporain, qu'il place en tête du mouvement artistique actuel. Il en apprécie le côté aristocratique et intellectuel, dont il indique quelques causes sociales ou climatériques. « On y pourrait ajouter, dit-il, voyant les choses de très haut, que dans le grand mouvement de civilisation venu du sud-est, de l'Inde, et se dirigeant vers le nord-ouest, après avoir passé par l'Asie-Mineure, la Grèce, l'Italie et la France, l'heure est arrivée pour les Anglais d'être les plus forts.

Il y a aussi à remarquer qu'en Angleterre, le gouvernement s'occupe fort peu des artistes pour les former (ou déformer) et les entretenir. L'art qui y existe a ainsi sa *raison d'être* et ne souffre pas de cette plaie de l'école française, le tableau de musée, cette chose bâtarde, inutile, encombrante, qui se fait dans l'intention unique de remplir, au Salon, tel grand panneau du Palais de l'Industrie, et que l'Etat, responsable en définitive de son exécution, se croit obligé d'acheter pour en couvrir les murs de quelque musée de province, construit lui-même d'ailleurs pour abriter les manifestations de cet art monumental en chambre. »

Puis, à propos d'une visite chez Watts, après avoir fait un croquis de dimanche à Londres, il a exprimé toute son admiration pour l'auteur de ces chefs-d'œuvre : *L'Amour et la vie*, *L'Amour et la mort*. « Ce qui constitue le trait caractéristique de l'art de Watts, dit-il, c'est un effort continu vers l'idéal, une recherche anxieuse d'exprimer dignement un sentiment élevé, » et cela sans négliger le charme pictural : la grandeur de la ligne et la richesse de la couleur.

Ensuite, après une courte histoire du mouvement préraphaélite, le conférencier en a expliqué les recherches d'exactitude, si différentes cependant du réalisme français, à cause d'un esprit presque religieux.

Il a parlé de Ford-Madox Brown comme initiateur du mouvement, de la fondation du P. R. B. et du *Germ*, son journal, dont il a cité un extrait d'une étude de M. F. Stephens : « L'objet que nous nous sommes proposé en écrivant sur l'art, c'est un effort pour encourager et stimuler une adhésion complète à la simplicité naturelle ; et aussi, comme moyen auxiliaire, de diriger l'attention sur les œuvres relativement peu nombreuses que l'art actuel produit dans cet esprit. On a dit qu'il y a, dans ce mouvement de l'école moderne, présomption, manque de déférence aux autorités établies, abandon des anciennes traditions du pays. A

cela on peut répondre qu'il n'y a rien de plus humble que la préention à l'observation des faits seulement et que l'essai de les rendre dans leur vérité ».

Alors est venue la partie la plus intéressante, peut-être, de la conférence : la vie de Rossetti, sa rencontre avec Elisabeth Siddal; la mort de cette femme qu'il adorait et l'enterrement avec elle de ses manuscrits, suivi, sept ans après, de l'exhumation si dramatique.

Les poèmes et les tableaux de Rossetti ont été étudiés, après cela, dans leurs ressemblances d'inspiration et leurs différences de technique.

L'analyse de l'œuvre de E. Burne-Jones a suivi; elle était plutôt générale, à part la description de deux tableaux : *Le Chant d'amour* et *Le Roi Cophetua et la Mendicante*.

Le conférencier-peintre a terminé son étude en reprochant à une certaine école de critique de juger toutes les œuvres d'art, de quelque tendance qu'elles soient, d'après quelques mêmes « principes », et il a cité, pour conclure, une phrase d'un critique anglais, M. Walter Pater : « La lutte ne doit pas être des écoles ou des tendances d'art entre elles; mais de toutes les écoles contre la stupidité, qui est morte pour l'esprit, et contre la vulgarité, qui est morte pour la forme ».

AUGUSTE DELAHERCHE ⁽¹⁾

Ce fut au palais du Champ-de-Mars, lors de l'Exposition de 1889, directement vers la droite, à l'entrée de la section française céramique et sur un emplacement relativement restreint, qu'Auguste Delaherche se fit connaître des amateurs.

Il n'est pas un artiste ou un curieux épris des choses de goût, pas un amoureux des formes et des belles matières qui ne se souvienne encore de la vive sensation admirative éprouvée à la vue de cette exposition de grès incomparables, fioles, huïres, vases, jarres, cruchettes, amphores et cratères, dont les beaux profils et les galbes superbes se dessinaient noblement dans la lumière de la frissante nef et sur les flancs ou contours desquels l'action du grand feu avait fait couler en larges larmes ruisselantes les colorations les plus exquises, les plus riches et les plus fondantes, les émaux les plus rares du monde.

Je ne puis oublier mon enthousiasme à ce premier contact avec les vases précieux de Delaherche, qui écrasaient sous le poids de leur beauté sobre les faïenceries vulgaires, criardes et prétentieuses dont l'exposition de ce maître potier était entourée. — Avec Chaplet et ses flammés aussi transparents que des joyaux, avec Émile Gallé de Nancy, le maître décorateur et le surprenant verrier, avec Clément Massier, le céramiste du golfe Juan, qui semble avoir retrouvé sinon dépassé l'art des reflets métalliques porté jadis si haut par les Maures d'Espagne, Auguste Delaherche fut un des principaux triomphateurs de notre dernière Exposition, un triomphateur discret, dont l'action ne pouvait se répandre au delà d'un cercle restreint de connaisseurs. Dès les premiers jours

(1) L'excellente étude consacrée à ce maître-potier par notre érudit confrère Octave Uzanne vient de paraître dans la nouvelle revue *L'Art et l'Idée* (2^e livraison; 20 février), que nous recommandons spécialement à nos lecteurs comme la plus belle et la plus complète publication consacrée à l'art, à la curiosité, au dilettantisme littéraire. Le grand succès obtenu par M. Delaherche au Salon des XX, où il exposa seize spécimens de ses vases et de ses plats en grès flambés, donne à la reproduction de cet article un intérêt particulier.

de l'Exposition, je m'étais bien promis de chercher l'occasion de dire, sur ce maître qui se révélait avec tant d'éclat, quelques mois en reconnaissance pour l'artistique vibration que son œuvre m'avait causée; c'est donc la raison pour laquelle, au début de *L'Art et l'Idée*, il me plaît de venir ici simplement lui payer ma dette.

La fabrication des grès mats et émaillés et flammés d'Auguste Delaherche est assez récente. Natif de Beauvais, ancien élève de l'École des arts décoratifs, le jeune maître potier par vocation fit ses premiers essais aux environs de sa ville natale, en employant les terres dont se servaient les anciens potiers de l'Oise, et particulièrement ceux de Savignies. Dans un four de hasard et fort dépourvu des matériaux et qualités essentielles, il obtint cependant, dès l'origine, quelques vases aux formes bossuées et capricieuses, aux silhouettes archaïques, aussi rapprochés que possible par la matière et la cuisson des plus remarquables produits de Beauvais. — Ce n'est que plus tard, ayant déjà opéré de grandes recherches et découvert des procédés bien personnels, qu'il devint possesseur de la petite fabrique établie par M. Chaplet, rue Blomet, à Vaugirard. — Définitivement installé, Delaherche put se recueillir et constituer sa manière individuelle, qu'il n'a point, quoiqu'on le puisse dire, empruntée à la facture de son prédécesseur. Ses formes, ses colorations, ses émaux, son art, ses dessins et ses *enlevés à la main* lui sont bien personnels.

Très justement en extase devant les grès prodigieux des Japonais, il chercha à obtenir les effets de coulure et de glaçure de ces derniers par l'emploi d'englobes fusibles pouvant cuire à un feu plus doux que le grès lui-même et qui, par conséquent, se déplacent au grand feu et produisent ces ruissellements presque réguliers qui sont d'un aspect si exquis pour l'amateur.

Quant aux couleurs, Delaherche, sachant qu'on les obtient différemment selon qu'elles sont soumises à un feu réducteur ou à un feu oxydant, établit son four de telle manière que le haut d'une pièce peut demeurer dans une atmosphère oxydante, tandis que le bas subit les effets de réduction. C'est à ce procédé de cuisson qu'il faut attribuer les superbes vêtements d'émail de ses grands vases dont la coloration demeure intense au col, puis tombe comme une nappe de pierreries en fusion et va se dégradant de ton et de valeur d'émail jusqu'au soubassement même du grès.

Ses formes sont toutes heureuses, d'une simplicité primitive, et rarement tourmentées. Le maître potier s'est inspiré pour sa plasmation de la potiche orientale ou des cylindres parfaits; ses cruches sont d'aspect rustique et d'allure bourguignonne, ses amphores ont des renflements de vases grecs, ses petites urnes ont des lèvres bien ourlées et grasses sur lesquelles frémit encore parfois le coup de pouce voulu empreint dans la glaise; ses grandes poteries arrondissent souvent leurs ventres comme des bedaines monastiques, à l'exemple de ces *dames-jeannes* du vieux temps aux hanches dodues et au col solide à l'attaque.

Comme décorateur, le talent suprême de M. Delaherche est dans la sobriété des ornements qu'il sait placer à souhait sur les courbures, les arêtes, les couronnements, les anses ou les oreilles de ses pots; lorsqu'il n'incise pas d'un trait dégagé sur l'englobe du vase une légère arabesque rappelant un feuillage dentelé comme le lierre ou le chardon, il grave des fleurs en réserve, des guirlandes délicates qui font des ceintures parallèles aux deux renflements de la poterie; parfois il groupe des plumes de paon à l'œil irisé que la coloration de l'émail rendra éblouissantes, ou

bien il ajuste à l'épaulement de ses grandes pièces de larges colerettes de glaise, largement ouvragées au pouce, dans les replis desquelles la cuisson fera issir de larges coulées de matière jaspée qui flueront aux flancs de la jarre comme autant de gerbes d'une fontaine lumineuse.

Enfin, par de simples mais habiles frottis sur l'émail cru et qui laissent paraître en certains endroits le mat de la terre, il sait produire des résultats saisissants qui déconcertent l'œil par le primitif procédé de la facture.

Dernièrement, désireux d'innover encore, ce curieux et ce chercheur s'est avisé d'emprunter à la forme, aux arêtes, à la texture de certaines fleurs des motifs décoratifs pour silhouette de nouveaux vases; la marguerite, le dahlia, la rose montée en boutons dans sa griffe de verdure lui ont fourni des modèles.

Delaherche a jusqu'ici laissé voir un goût et un tact de décorateur impeccable; il pouvait, pour plaire à la masse, chercher des effets faciles, afficher des ornements orientaux, user des fleurs de lotus, essayer du bizarre et de l'obscur, modeler des bas-reliefs, que sais-je? — Dans le domaine du banal et de la poudre aux yeux, où s'arrêterait-on? — Il n'a point succombé à la tentation; il est resté artiste et grand artiste, car l'art du feu maîtrisé à de si hautes températures est aussi digne du succès et de l'estime des amateurs que le plus bel art de la gravure à l'eau-forte ou sur bois.

Aujourd'hui, dans sa petite officine de la rue Halévy, devant la vitrine de laquelle ne s'arrêtent en extase que les compréhensifs qui savent admirer, jusqu'à l'envie, un joli vase à l'égal d'un beau livre, Delaherche ne reçoit guère que des admirateurs qui pour lui deviennent bientôt des amis; les indifférents passent aveugles et inconscients de la magnificence et de l'élégance des matières qui sont exposées.

Cependant quel éblouissement, quelle gâté, quelle lumière dans cette vitrine de céramiste! Ces grès flambés incendient encore le rayon visuel du ruissellement de leurs couleurs vitrifiées! Ces couleurs obtenues par l'oxydation des métaux ont des tons qui ravissent, des gammes qui émerveillent, des dégradations qui charment. Ici, c'est l'émail d'étain ou la couverte feldspathique qui a répandu sur les courbes de cette buire un habillage d'agate qui semble encore en fusion; là, sur ce grès robuste, à forme trapue, le cuivre a fourni dans une coulée torrentielle ou plutôt volcanique des nuances changeantes, comme les veines du jaspe, des rouges rubis, des verts fauves, des bleus d'océans féériques, selon les degrés d'oxydation du métal, et tout cela apparaît dans un bouillonnement d'émaux cependant refroidis, mais qu'on sent avoir été retirés en pleine magie du feu, car ils portent des ondulations, des *moirages*, des marbrures sataniques.

On voit que la flamme a collaboré à ces prismes de couleurs faits de matières volatilisées et qu'aucune palette ne pourrait reproduire; ces rouges haricot, sang de bœuf, foie de mulet, ces violets aubergine, ces mouchetures aventurine, ces mariages subits de tonalités amoureuses, qui donc serait susceptible d'en donner l'équivalent avec l'emploi de nos misérables vessies de peintures minérales ou végétales! Il y a dans ces grès flambés, pour qui sait les voir, des poésies alchimiquées, des visions fantastiques, imprévues, je dirai presque aussi des chansons susurrantes de feu grésillant... des musiques de damnés.

Selon l'épaisseur de la couverte, les larmes de ces infernales poteries ont coulé plus ou moins abondamment sur le ventre des amphores, fusant jusqu'aux pieds ou s'arrêtant en grosses goutte-

lettes à jamais figées. Sur quelques sveltes aiguères à long cou, ce sont des chevelures de sirènes, des toisons de lapis qui semblent se dérouler ou s'épandre éperdues sous le baiser de la flamme qui les a dénouées. — Ah! Je comprends que cet art du feu possède jusqu'à la fièvre et à la griserie ceux qui s'y sont livrés par vocation; j'envie ces maîtres céramistes, surtout les jours où, après l'attente d'une longue cuisson, ils *défournent* une à une toutes les pièces soumises à l'action des hautes atmosphères. — Quel émoi! Quelle curiosité! Quel envoûtement de pensée dans la résultante de l'œuvre! — Les effets sont souvent imprévus: tel vase qui devait sortir moulé dans un justaucorps blanc, apparaît curieusement moucheté de givre ou saupoudré d'une neige floconneuse qui s'est attachée de préférence aux reliefs, telle autre petite fiole vouée à la famille verte des émaux lisses est retirée diaboliquement déformée, curieuse, couverte de pustules crapaudinières et faite à plaisir pour l'amateur d'étranges, pour l'ami des mirifiques accidents du feu.

J'avoue que je me range parmi ces derniers, et les malvenus de la céramique d'art, les malchanceux de la cuisson, les ratés de l'émaillage ont souvent, à mon goût, des mérites incomparables; j'aime ces turgescences imprévues, ces bulles d'émail éclatées, ces craquelures incohérentes, ces frissons de vagues de la matière vitrifiée sur la terre mate, ces feux d'artifice des couleurs soudainement révoltées, enfin ces soudures de vases faits *siamois*, indivisibles, sur une même plaque d'enfournement. — Auguste Delaherche répudie sans pitié tous ces insoumis à ses lois, car il prétend, par sa maîtrise, dominer l'imprévu de la cuisson. La cour de sa fabrique de Vaugirard est remplie de ces vases mis au rebut, qui, chargés sur un chariot, s'en vont emplir les tranchées du côté des *fortifs*. — Un jour, peut-être, nos petits-neveux, en les déterrants, feront un mémoire très savant sur les poteries *romaines* découvertes à Paris. L'histoire est pleine de faits semblables.

Mais il y a une chance pour qu'ils ne se trompent pas, car les vases et plats d'Auguste Delaherche seront appréciés et connus au *xx^e* siècle mieux encore qu'ils ne le sont aujourd'hui; et, outre qu'ils sont signés par le jeune maître, leurs formes amples et gracieuses, leur décor sommaire les désigneront encore à l'attention des derniers amateurs d'art susceptibles de s'émerveiller devant l'éclat de ces émaux polychromes qui ne se ternissent point.

Delaherche expose en ce moment avec les peintres d'avant-garde, à l'Exposition des *XX*, de Bruxelles, avec un succès considérable; au prochain salon du Champ-de-Mars, il aura accès également parmi les artistes exposants, car on ne saurait refuser à ses œuvres l'invention et la couleur qui consacrent les réputations des peintres.

OCTAVE UZANNE.

AU CONSERVATOIRE

Deuxième concert.

La très belle interprétation donnée, dimanche dernier, au Conservatoire, sous la direction de M. Gevaert, de la *Symphonie inachevée* de Schubert et de la *Symphonie écossaise* de Mendelssohn, encadrées dans les ouvertures romantiques de *Genoveva* et d'*Eurynthe*, a montré l'excellence d'un orchestre discipliné et souple, apte à saisir et à exprimer les nuances les plus délicates de la pensée des maîtres. On sentait, vraiment, dans cet extraor-

dinaire ensemble, battre à l'unisson des cœurs d'artistes étroitement unis dans une parfaite communion intellectuelle. Impression profonde et forte, rarement atteinte à ce degré d'intensité.

Le programme avait dû être modifié par le mauvais vouloir des directeurs de la Monnaie, trop stricts sur l'exécution d'un article, inscrit dans les engagements, qui interdit aux artistes du théâtre de se faire entendre ailleurs que sur la scène à laquelle ils sont « attachés ». Et l'impossibilité de donner les rôles d'*Armide* à M^{me} de Nuovina, à MM. Lafarge et Seguin a contraint le directeur du Conservatoire de renvoyer aux calendes helléniques l'exécution de la grande œuvre promise.

PETITE CHRONIQUE

GEORGES ANCEY, l'auteur de *la Dupe* et de *l'Ecole des Veufs*, photographié par *Gil Blas* :

Parisien de Paris. Râblé, noueux, robuste. La charpente d'un homme de combat. Le teint comme recuit, d'un ton jaunâtre de vieux portrait. La figure énergique, malade, avec le contraste de clairs yeux bleus qui s'enfoncent sous l'arcade sourcilière comme en une voûte d'ombre. Toute la barbe. A peine trente ans. Un convaincu qui a la chance d'avoir des rentes et de pouvoir travailler tranquillement à ses heures, qui vit dans son coin, en plein bonheur. N'a que la passion du théâtre et s'y donne avec tout son cerveau et son cœur. L'un des jeunes qui se sont révélés au Théâtre Libre, qui ont embolté fièrement le pas de Becque et dépasseront quelque jour leur maître dans la bataille. Signe particulier : Peine comme un manœuvre quand il échafaude une pièce.

Le prochain concert populaire, qui aura lieu dimanche prochain, 20 mars, sera des plus intéressants. On y entendra la première exécution à l'orchestre de *La Mer*, esquisses symphoniques de M. Paul Gilson, d'après un poème de M. Eddy Levis, dont des fragments ont été interprétés au premier concert des XX. Le poème sera déclamé par M. Le Bargy, sociétaire de la Comédie Française. L'œuvre comporte quatre parties : 1° *Le lever du jour*; 2° *La ronde du gabier*; 3° *Crépuscule*; 4° *La tempête*.

Outre cette œuvre inédite, qui remplira la seconde partie du concert, on entendra *le Camp de Wallenstein* de Vincent d'Indy et une fantaisie pour piano et orchestre de M. Widor, exécutée par M. I. Philipp.

Le concert sera clôturé par l'Entrée des Dieux dans le Walhalla (*Reingold*) de Wagner.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE publie quelques pages d'une nouvelle œuvre de Camille Lemonnier, *la Fin des Bourgeois*. Elles sont d'une allure superbe et révèlent une nouvelle poussée en avant du grand écrivain. Souhaitons que la publication complète ne se fasse pas attendre.

La première séance du quatuor Crickboom, Kefer, Sartoni et Gillet a été un vif succès. Ces quatre jeunes artistes ont, dit *le Guide musical* auquel nous empruntons ce compte rendu, un empêchement ne nous ayant pas permis d'assister au concert, exécuté à ravir le quatuor en ré de Mozart; puis, avec M. Sauvage, le troublant quintette de César Franck; cette dernière œuvre, qui avait spécialement excité la curiosité des auditeurs, a obtenu un vif succès dont une bonne part doit être attribuée à la profondeur et à l'intelligence de l'interprétation.

M. Sauvage, un pianiste parisien, s'est fait entendre dans la première partie (allegro) de la sonate en sol mineur de Schumann et dans la polonaise en la bémol de Chopin. M. Sauvage, un tout jeune homme encore, a fait preuve, dans ces deux œuvres, non seulement d'une virtuosité brillante et sûre, mais encore et sur-

tout d'une énergie et d'une fougue extraordinaires; cependant, l'allegro de Schumann était légèrement superficiel.

C'est à M. Crickboom qu'est allé le grand succès de la séance, et c'est justice. A un rare sang-froid, M. Crickboom unit toutes les qualités que l'on peut requérir d'un virtuose; ces qualités ont été merveilleusement mises en lumière dans les deux œuvres choisies par l'excellent artiste. *L'Adagio appassionato* de Max Bruch a été dit avec une largeur, un sentiment, une noblesse extrêmes, un style on ne peut plus élevé; dans *la Fée d'amour* de Raff, — une machine interminable dont la désespérante monotonie n'a d'autre excuse que l'assemblage des plus épineuses difficultés qu'elle offre au virtuose, — M. Crickboom a fait preuve d'un mécanisme étourdissant, que n'altèrent aucune fatigue, aucun énervement visible; du commencement à la fin, le son a gardé la même pureté, avec une certaine distinction, un raffinement délicat dont M. Ysaye, le professeur de M. Crickboom, semble posséder le secret. Le public a fait un véritable triomphe à M. Crickboom, auquel un triple rappel, plus que mérité, a été décerné.

Le président de la Société française de bienfaisance de Charleroi, M. Valère Mabilie, organise dans les nouveaux locaux de la Société et pour l'inauguration de ceux-ci une exposition artistique dont il a confié la direction à un comité de dames composé de M^{lle} Beer-naert, M^{lle} A. Boch, M^{me} Collard, M^{lle} L. Héger, M^{me} H. Ronner.

Cette exposition s'ouvrira le 16 avril prochain.

L'Union des femmes peintres ouvrira le 20 mai au Musée sa troisième exposition annuelle.

Tel en songe, le nouveau volume de vers de M. Henri de Régnier, paraîtra vers le 15 avril, à la librairie de l'Art indépendant, à Paris.

Une intéressante exposition de *l'Art photographique anglais* s'ouvrira au Cercle artistique vers le 25 courant. Elle est organisée par l'Association belge de photographie qui a désigné pour faire partie du comité MM. Maes, Puttemans, Alexandre et Colard. Elle sera faite par invitations et ne comprendra que des œuvres d'un caractère purement artistique.

Un catalogue de luxe reproduira par la photocollographie une œuvre de chaque exposant et contiendra des notices de chacun des invités sur la pratique de l'art photographique.

Le but principal des promoteurs de cette exposition est de prouver au public que la photographie a le droit d'être considérée comme un *art*, au même titre que les autres moyens d'expression artistique. Les épreuves qui seront exposées sont, paraît-il, de nature à convaincre les incrédules.

A propos de photographie, signalons l'intéressante lecture faite à l'Association belge de photographie par M. Hector Colard sur « la Vérité dans l'art photographique ». Cette étude, qui décèle un esprit artiste, un érudit et un écrivain subtil, vient de paraître chez Lefèvre, en une brochure de vingt pages. L'auteur y défend chaleureusement et ingénieusement la thèse que la photographie est un art, et non une trempette, comme il le dit drôlement, « d'où ne peuvent sortir que des doigts brunis par les produits et un résultat absolument mécanique ».

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 14 mars, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *Les races et les peuples de l'Inde*; à 3 heures, M^{me} A. CHAPLIN : *George Eliot* (suite). — 15 mars, à 2 heures, M. E. VERHAEREN : *Le néo-gothique flamand*. — 16 mars, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *La fondation des Etats-Unis*. — 17 mars, à 2 heures, M. H. LONCHAY : *Fin de la domination autrichienne en Belgique*; à 3 heures, M^{lle} J. TORDEUS : *Diction et lecture d'auteurs modernes*.

Etude du notaire LE COCQ, rue d'Arlon, 16, à Ixelles-lez-Bruxelles.

Par le ministère de M^e LE COCQ, notaire, à Ixelles-Bruxelles, et sous la direction de M. EMILE CLAREMBAUX, il sera procédé les lundi 4 et mardi 5 avril 1892, à 2 heures précises de relevée, en la GALERIE DU CONGRÈS, rue du Congrès, 5, à Bruxelles, à la

VENTE PUBLIQUE
de la remarquable collection de
TABLEAUX MODERNES

DU
Docteur JULES LEQUIME

Cette collection comprend :

1^o **89 tableaux, aquarelles et dessins signés** notamment : Agneessens, Artan, Boulenger, Courbet, Daubigny (père), De Braekeleer, Degroux, Diaz, Fourmois, Harpignies, Jongkind, Rops, Smits, Alfred et Joseph Stevens, Vervée, Wauters, etc.

2^o **Les bronzes, meubles et livres rares.**

EXPOSITION PARTICULIÈRE en l'hôtel du D^r LEQUIME, 11, rue Traversière, de 10 heures du matin à 4 heures du soir, les mardi 29 et mercredi 30 mars 1892.

EXPOSITION PUBLIQUE : Galerie du Congrès, 5, rue du Congrès, Bruxelles, de 10 heures du matin à 6 heures du soir, les samedi 2 et dimanche 3 avril 1892.

On peut se procurer des catalogues à l'étude du notaire Le Cocq, rue d'Arlon, 16, ou à la Galerie du Congrès, rue du Congrès, 5, à Bruxelles.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'**Eglise, l'École et le Salon.**

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

ENCAPREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE
SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

Belgique . . . un an 10 francs

Union postale . . . " 12 "

BUREAUX : **32, rue de l'Industrie**

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.

{ Etranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes, 10, Bruxelles.*

LA GAZETTE DE LA BOURSE

UN NUMÉRO PAR SEMAINE

DEUX FRANCS L'AN

Bulletin financier de la Bourse de Bruxelles. — Bourses étrangères.

Articles spéciaux. — Renseignements. — Tirages.

57, rue de l'Association, BRUXELLES

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES FRESQUES DE LOUIS DELBEKE. — AU MUSÉE MODERNE. — ALBENIZ ET ARBOS. — ANTOINE. — LE THÉÂTRE LIBRE A PARIS. — CAMILLE LEMONNIER ET LE THÉÂTRE LIBRE. — LIVRES NOUVEAUX. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — NOS ARBRES. — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS. — PETITE CHRONIQUE.

LES FRESQUES DE LOUIS DELBEKE

« Faisant partie du groupe d'artistes de Bruxelles qui a pris à cœur d'éveiller l'attention du gouvernement et de l'autorité communale d'Ypres sur la valeur d'un artiste méconnu jusqu'à ce jour, je suis heureux de pouvoir me joindre à mes collègues pour saluer l'œuvre que nous avons été appelés à examiner récemment dans votre ville.

« Les deux panneaux de peinture murale dont l'exécution fut confiée à titre d'épreuve au peintre Louis Delbeke constituent, à mon avis, la tentative la plus heureuse de peinture monumentale qui ait été faite dans notre pays.

« Par le caractère, l'harmonie et les moyens sobres d'exécution, ces productions se rattachent aux grandes époques d'art où une entente parfaite régnait entre l'architecture et la peinture et dont les traditions sont perdues depuis la Renaissance.

« Il serait à souhaiter que l'administration communale d'Ypres, au sein de laquelle Delbeke a rencontré de si nobles protecteurs, pût continuer à prêter son appui intelligent à cet artiste, sans se laisser émouvoir par la critique inconsciente qui s'acharnera longtemps encore sur une œuvre conçue absolument en dehors de la routine.

« Que la liberté la plus complète soit laissée à Delbeke dans l'exécution de son programme ; qu'aucune pression administrative n'agisse sur lui, et un jour la ville d'Ypres possédera une œuvre d'art monumental que le pays entier lui enviera. »

Cette chaude recommandation, c'est Paul Devigne qui la formulait en 1886, au nom d'une délégation d'artistes qui se composait, outre le signataire, des peintres Camille Van Camp, Jan Verhas, Charles Hermans, Joseph Stallaert, Markelbach et Serrure.

On se rappelle la guerre que cet écrit alluma. Les Bouvard, les Pécuchet, les innombrables Tribulat Bonhomet de la vieille cité flamande poussèrent des cris d'orfraie. Ils avaient espéré tordre le cou silencieusement, d'un vote sournois et preste, à l'artiste original qui avait l'audace de ne pas suivre, dans la décoration des Halles, les vénérables traditions de la très docte Académie. Et voici que surgissaient des peintres, des sculpteurs, gens notoires, bien calés dans l'opinion, d'une indiscutable compétence et d'un éclectisme cer-

tain, qui voulaient leur arracher les boules noires des mains et les leur jeter à la figure.

Ce fut, on s'en souvient, une belle bataille, dont nous rapportâmes, en leur temps, tous les épisodes, et dans laquelle nous fîmes le coup de feu, suivant notre coutume, en francs-tireurs non enrégimentés, prêts à se porter partout où pleuvent les coups (1).

On nomma des commissions, on élit un jury pour contrôler les décisions de celles-ci, et finalement la municipalité yproise mit les pouces. Delbeke fut « autorisé » à doter sa ville d'adoption d'une admirable décoration, si harmonieusement adaptée au style du monument que l'architecte des Halles, s'il eût été consulté, n'eût pas, au dire de Jules Breton, rapporteur d'une des commissions, choisi d'autre peintre (2).

Les artistes donnèrent, en cette occasion, un bel exemple de confraternité et de désintéressement. Aujourd'hui, Delbeke mort, les survivants du groupe ont eu l'idée pieuse de réunir son œuvre. Aux esquisses des fresques d'Ypres, exécutées à l'aquarelle, ils ont joint des tableaux, des dessins, des études, des projets, des copies exécutées dans les musées d'Italie qui montrent, dans les inégalités et les tâtonnements d'un artiste inquiet et chercheur, une nature d'exception, absorbée par de très hautes préoccupations d'art, obsédée par une philosophie esthétique particulière que le peintre tenta de formuler en de nombreux écrits illustrés de schémas et de figures emblématiques, et trouvant tout à coup l'essor de son génie dans l'énorme labeur des peintures à l'encaustique qui font actuellement la gloire de l'antique cité.

La modernisation de tels sujets bibliques le hantait. Et c'est en de contemporaines anecdotes, flegmatiques comme de gravures anglaises, naïves parfois comme des primitifs, que Delbeke raconte la légende de *Joseph vendu par ses frères*. En de très mauvaises peintures à l'huile, gauches et baroques, perce constamment un besoin de synthèse, de symbolisme discret insinué dans

(1) Les documents de cette mémorable attrapade sont consignés dans *L'Art moderne* des 19 décembre 1886, 9 janvier, 6 février, 17 avril 1887 et 29 septembre 1889.

(2) Nous avons cité plus haut les noms des artistes qui prirent l'initiative de proposer la commande et qui défendirent énergiquement Louis Delbeke contre les bonzes du Conseil communal yprois.

La seconde délégation était composée de M^{lle} E. Beernaert, de MM. Jules Breton, Slingeneyer, De Vriendt, de Haas, C. Meunier, X. Mellery, E. Smits et Samain. Cette commission fut, comme la première, unanime à approuver le travail de l'artiste.

La municipalité d'Ypres nomma, pour « s'éclairer » (!) davantage, MM. N. Dekeyser, ancien directeur de l'Académie d'Anvers, Verlat, directeur de cette académie, A. Robert, vice-président de l'Académie royale de Belgique, Cluysenaer, Wauters, peintres, et V. de Stuers, directeur des Beaux-Arts en Hollande.

MM. Dekeyser, Verlat et Wauters déclinèrent l'honneur de juger en dernier ressort. L'avis des trois autres jurés fut absolument favorable à Louis Delbeke,

tels épisodes de la vie courante. Technique nulle, d'ailleurs, peinture laborieuse, faite par léchages minuscules, physionomie plutôt comique des personnages, emprisonnement dans des moyens d'exécution dont ne pouvait évidemment s'accommoder le tempérament de l'artiste.

L'émotion des couleurs, l'imprévu de la mise en pages, la ligne caractéristique de la composition, Delbeke semble les avoir découvertes dans les monuments de l'art assyrien dont il fit, pour une loge maçonnique, de curieux pastiches. Et c'est là, sans doute, le point de départ de sa dernière expression d'art, celle qui demeurera.

En dix-sept panneaux ingénieusement reliés les uns aux autres, séparés par les saillies du monument dont l'architecture est habilement employée dans la composition, faisant corps avec elle et servant néanmoins à délimiter les tableaux qui se déroulent à perte de vue, chatoyants et gais à l'œil, l'artiste a décrit les splendeurs et les luttes d'Ypres, depuis ses lointaines origines jusqu'à une époque relativement rapprochée de nous : le dernier groupe de panneaux est consacré au pimpant cortège d'un mariage sous Louis XV. La mort de l'artiste en a arrêté l'exécution. Mais rien n'empêcherait qu'on utilisât les documents réunis pour terminer la tâche interrompue.

L'intérêt principal de ces compositions naïves et impressionnantes réside surtout dans l'élément intellectuel qui les domine. Il ne s'agit nullement d'une série de scènes historiques laborieusement reconstruites, d'un déploiement d'érudition archéologique. Les pinceaux de Delbeke — nous le rappelions lors d'une visite aux Halles — faisaient le récit de l'histoire morale de la vieille cité. L'artiste voulait symboliser, non pas la brutalité puérile des faits d'armes, mais la grandeur civilisatrice des idées. S'élevant instinctivement aux hauts étages de l'art, il ne pensait pas aux réalités visibles mais aux immatérielles vérités qui sont plus réelles que les réalités, et surtout plus saisissantes. Et d'autre part, avec un goût suprême, répugnant à subordonner le noble édifice à sa peinture, résolu à ne faire de celle-ci qu'un complément et un vêtement à cette ossature de bois et de pierre, il harmonisa les tons à ceux de ce support formidable.

C'est ce que la petite ville ne comprit pas. Ce symbolisme archaïque et profond lui sembla grotesque. Ces teintes fermées, discrètement harmonieuses, furent pour elle de l'impuissance. Il y avait des points de comparaison : de lourdes toiles, à personnages de théâtre, à couleurs violentes, réalisant l'idéal académique des amateurs de province. Un professeur quelconque en avait abîmé les salles contiguës. Ce furent les massues dont on commença à assommer l'artiste. Heureusement, l'émotion provoquée par cette injuste hostilité eut rai-

son du mauvais vouloir et de l'ignorance départementales. Ypres possède aujourd'hui une œuvre d'art de haute valeur.

Il est malaisé de juger celle-ci d'après les cartons exposés à la *Galerie moderne*. Il faut l'avoir vue pour en apprécier le charme pénétrant. Néanmoins, ces esquisses, d'un travail délicat et achevé, sont, pour l'histoire de l'art décoratif belge, un document précieux que le gouvernement ne peut se passer d'acquérir. Il faut que le souvenir du grand artiste que fut Louis Delbeke demeure dans les collections publiques de l'Etat.

AU MUSÉE MODERNE

Une salle nouvelle vient de s'ouvrir au Musée moderne. On y entre curieux, on en sort dégoûté. Les nouveaux Géricault — legs de M. de Villeneuve — semblent des morceaux coupés en des toiles plus grandes; le Boulanger est de qualité moyenne; *le Marché aux chiens* de Stevens est connu.

Restent des paysages de Crabbeels et une scène villageoise de Van Leemputten. Après?

Vraiment, c'est à se demander quel rossignol, soigné depuis dix ans dans les greniers du Musée, ne pourra, à la suite de la *Fête de saint Joseph* et des *Derniers moments de la fille de Grétry*, exhibés pour la première fois, ne point se percher à la cymaise. Ces deux toiles-là reculent de cinquante mètres la borne de gafferie légendaire qui clôturait jusqu'aujourd'hui le champ d'opérations de la commission des musées royaux. Désormais pour cette commission il n'y a plus de points extrêmes. Sa bêtise va à l'infini.

Jadis on remarquait cette petite loque, cartouchée *Paysage* et signée Marcette; aussi cette vieille lavasse de *Marine* paraphée Musin; encore les *Anes* de De Praetere. A cette heure il y a mieux.

Oh! ces *Derniers moments de la fille de Grétry*! Une femme en blanc meurt en présence de quatre messieurs confortablement assis, à l'exception, toutefois, de celui qui tripote une vieille épINETTE. Ces gens semblent tous avoir mal avalé leur remords d'être aussi bêtement peints et songent à le rendre. Ils s'affirment comiques; l'un d'eux semble, en plus, grâce à une écaillure dans la pâte, être opéré de la cataracte. Il boude l'oculiste, tout en assistant par devoir et uniquement pour faire plaisir à Grétry aux derniers moments de sa fille.

Grâce à une telle *croûte*, les plus fades, les plus nuls, les plus à tout jamais crétiens de peintres ont trouvé leur chef. Et puisque celui-ci — dont je ne retiens pas le nom — trône, marqué à l'épaule du sceau officiel, dans ce que les gens graves appellent les sanctuaires de l'art, eh bien, qu'ils y viennent maintenant les Herbo, les Portielje, les Cap, les Plumot, les Col, les Vanden Bussche, toute la fournée des pinceurs de tubes glaireux et des frotteurs de vomis.

Leur moment de se faire consacrer est venu. Il leur reste encore quelques coins de salle ci et là, dont le papier de fond fait l'ornement. Courage! Le goût public doit s'encroûter davantage. S'il y a au Musée un Delacroix, deux Henri De Braekeleer, trois Dubois, deux De Knyff, quatre Degroux, deux Fourmois, cinq Leys, quelques Stevens, qu'on les enlève. Ils corrompent l'art de

ceux que l'on veut instruire et former d'après les *Derniers moments de la fille de Grétry*!

La fête de saint Joseph n'est pas moins suave. Une vieille servante, aileronnée d'un bonnet campinois, apporte une tourte où s'étale un « Vive saint Joseph » d'une idiote écriture en sucre. Derrière, sur une table, quelques bouteilles de champagne et des fleurs. Cette mise en scène renseigne sur le personnage que l'on va fêter: quelque vieux catarrheux en pantoufles dont les crachats, sans doute, ont alimenté la palette de son peintre. Cela est traité, comme un marchand de bonnets grecs confectionne ses coiffures. Cela est tellement grotesque que pour le qualifier le dictionnaire recule effaré, n'ayant point eu à prévoir toute la profondeur de stupidité que sanctionnerait une commission administrative belge.

Mais nous qui sommes les passants quand même attentifs de ces foires perpétuelles de la burlesquerie et qui pâtissons dans nos yeux d'artistes à chaque horreur proférée à la rampe, nous ne pouvons nous empêcher de crier, quand par des acquisitions et des étalages tels que *les Derniers moments de la fille de Grétry* et *la Fête de saint Joseph*, on nous outrage, tout en oubliant la pudeur — oui, la pudeur — qu'une commission, fût-elle mille fois plus nulle et décorée que la nôtre, est tenue malgré tout de garder vis-à-vis du public.

Albeniz et Arbos

Il y a une quinzaine d'années débarquèrent du pays des castagnettes deux jeunes artistes qui avaient apporté dans les plis de leur *capa* tant d'enthousiasme, d'entrain, de joyeuse humeur et de folle gaité qu'au dire des voyageurs l'Espagne, depuis leur départ, était devenue morose. Ils disparurent après quatre années de fête durant lesquelles Bruxelles et la province retentirent de sérénades et d'aubades, de chansons et de rires égrenés sans interruption depuis la Circoncision jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Ils disparurent comme ils étaient venus, en oiseaux migrateurs qui se posent un moment et reprennent leur vol. On n'eut d'eux, en dix ans, que des nouvelles vagues. Ils avaient tous deux enlevé brillamment les premiers prix du Conservatoire, l'un dans la classe de piano de Louis Brassin, l'autre dans la classe de violon de Henri Viextemps.

Les voici revenus, ce qui justifie peut-être cette *Espagne noire* que si douloureusement nous a présentée tout récemment le peintre Dario de Regoyos.

L'Ibérie est redevenue morose. Sa gaité s'est éteinte depuis qu'Albeniz et Arbos, les inséparables de jadis, ont quitté Barcelone et Madrid pour faire leur nid à Londres (en attendant qu'ils le bâtissent à Pétersbourg ou à San Francisco!).

L'intérêt de ce récit, c'est que nos deux joyeux amis sont devenus, l'un et l'autre, de très grands artistes, justifiant et dépassant les prévisions les plus optimistes de ceux qui leur présageaient paternellement un « bel avenir ».

Albeniz a un mécanisme foudroyant. Il manipule le piano — un admirable Steinway, de New-York, qu'il a fait venir pour régaler ses amis de quelques soirées de haute saveur — comme un orchestre. Il en joue avec une puissance, une précision, une sûreté, une délicatesse de toucher déconcertantes. Durant des heures, avec une mémoire impeccable, et sans une apparence de fatigue, il évoque tous les maîtres de la littéra-

ture du piano, depuis Jean-Sébastien jusqu'au nommé Albeniz, compositeur à ses heures (le catalogue de ses œuvres renseigne environ deux cents morceaux édités!), en passant par Beethoven, Weber, Chopin, Schumann et Liszt.

S'il fallait faire un classement dans les œuvres que joue ce prodigieux virtuose, on pourrait dire que Scarlatti convient surtout à sa dextérité, Chopin et les autres musiciens de l'âge romantique à son emportement fougueux, ses propres compositions, parmi lesquelles il en est de fort joliment écrites, à sa nature prime-sautière et joyeuse.

Arbos a même facilité, même exubérance unies à une technique éblouissante qui a enthousiasmé les gens du métier. Il jongle avec les difficultés, fuse les sons harmoniques avec une justesse parfaite, exécute avec la plus grande impassibilité les traits les plus périlleux, comme une chose toute naturelle, élémentaire pour un violoniste, ce qui n'exclut pas chez lui, de même que chez Albeniz, le respect scrupuleux de la pensée des maîtres qu'il interprète. Il est servi par un Stradivarius merveilleux qui lui vient de Joachim, et dont les quatre cordes sont d'une égalité remarquable. Les sonorités que le virtuose tire de cet instrument ont une richesse et une ampleur superbes. Comme répertoire : tout ce qui a été écrit pour le violon depuis Bach jusqu'à Sarasate et Arbos, interprété de mémoire, sans défaillance, avec une vigueur, un élan, un bel enthousiasme de jeunesse et de vie qui réjouit.

Voici, au surplus, les programmes de deux *recitals* donnés cette semaine, dans l'intimité d'un salon ami, par ces éminents artistes :

Y. Albeniz

1. Prélude et Fugue en *la mineur*. — Bach-Liszt.
2. a) Pastorale. b) Sonate. c) Capriccio. d) Capriccio. e) Toccata. f) Sonate. — Scarlatti.
3. Sonata quasi Fantasia (*ut dièse mineur*), op. 27, n° 2. — Beethoven.
4. a) Impromptu. b) Berceuse. c) Polonaise (*la bémol*). — Chopin.
5. Sonate (*si bémol mineur*), op. 35. — Chopin.
6. a) Menuet du Coq (de la 5^e Sonate). b) Sérénade espagnole. c) Sevillanas. d) Scherzino. e) Etude Impromptu. f) Valse (de la collection « Cotillon »). — Albeniz.
7. Invitation à la Valse. — Weber-Tausig.

Fernandez Arbos.

1. a) Adagio et Fugue en *sol mineur*. b) Prélude en *mi majeur*.
- c) Chaconne (pour violon seul). — J.-S. Bach.
2. a) Polonaise en *ré*, H. Wieniawsky. b) Romance, Swendsen. c) Zigeunerweisen. — Sarasate.
3. a) Bolero. b) Seguidillas (danses espagnoles pour piano, violon et violoncelle), Fernandez Arbos — MM. Albeniz, Arbos et Gillet.
4. Concerto en *ré mineur*. — Max Bruch.
5. a) Sérénade mélancolique, Tchaïkowsky. b) Mazurka, Zarzicky. c) Nocturne, Chopin. d) Am Springbrunnen (la Cascade), Schumann. e) Jota Aragonesa et Habanera. — Sarasate.

ANTOINE

Emile Verhaeren apprécie très justement en ces termes, dans *la Nation*, M. Antoine dont les représentations au Parc donnent, en ce moment, un haut intérêt à la fin de la saison théâtrale :

« Que M. Antoine soit un comédien d'universalité, on ne le peut

affirmer aussi longtemps qu'il ne s'est point prouvé tel en les grands rôles, qui consacrent. Il est certains types dramatiques qui expriment l'homme d'une manière complète et profonde, et que tous ceux dont les noms restent au théâtre ont incarnés. Jusqu'à ce jour M. Antoine n'a pas même essayé. Il s'en est tenu aux rôles bourgeois, aux rôles que j'appellerais d'actualité pour les opposer aux rôles séculaires et permanents. Ni Racine, ni Corneille, ni Hugo, ni même Molière ou Beaumarchais ou Musset ne l'ont, je crois, tenté. Les plus hauts maîtres qu'il ait joués sont Ibsen et Tolstoï. Il est vrai qu'en les interprétant il a été parfait. Mais ceux-ci — et surtout Ibsen — restent encore dans la réalité bourgeoise, tout en élevant les faits jusqu'à l'étage des idées et des sentiments généraux. Ils sont de notre temps; on les joue en redingote ou en fourrure. On n'a pas même besoin de cette élémentaire et indispensable grandeur d'allure et d'attitude, exigée immédiatement de tout acteur, qui endosse une cuirasse ou s'habille d'une toge.

Acteur bourgeois, de comédie ou de drame bourgeois, mais non de comédie, ni surtout de drame universels, tel se prouve donc M. Antoine.

Le miracle, pour un tel comédien, c'est de réaliser la vie. Or, personne ne la réalise comme lui. Il est au delà de tous.

Jusqu'à lui, les plus audacieux de réalité sacrificielle encore, tant par le ton que par les gestes, à l'attention que l'acteur est sensé devoir témoigner au public. Ils se tournaient vers lui, toujours, élevaient la voix trop uniformément; ils insistaient trop sur certains effets de peur de n'être point compris; ils faisaient des réflexions plus pour les spectateurs que pour eux-mêmes ou leurs partenaires; ils donnaient à la pièce une signification telle qu'on la sentait moins jouée pour elle-même que pour l'applaudissement; ils n'établissaient pas un lien assez étroit entre le décor et eux, entre les meubles et eux; surtout ils ne travaillaient point assez le physique de leur personnage, ses allures, ses façons de marcher, de s'asseoir, et ses façons de se vêtir. On ne sort pas de la vie en écoutant M. Antoine; au contraire, on s'y enfonce plus profondément. Il abolit cette superstition scénique qui pousse à croire qu'au delà de la rangée éclatante des becs de gaz, l'air, l'atmosphère, les objets représentés, les murs, les portes, les tapis, les fenêtres et les gens sont autres, et doivent être autres, fatalement.

Ainsi, dans *Seul*, n'a-t-il pas donné l'illusion de souffrir vraiment et d'être réellement le goutteux, précautionneux et minutieux de son mal, égoïste de son mal, acariâtre? Cette jambe qu'il manœuvrait, à laquelle il donnait l'importance d'un personnage, qu'il consultait sans cesse, qui semblait lui dire oui ou non, et dont le soin le préoccupait plus que son honneur, ne supprimait-elle point toute illusion pour instaurer la crue réalité? Et, l'an dernier, quand, dans *le Maître* de Jean Jullien, il jouait l'agonie, ne détruisait-il point tout doute sur son réel état de souffrance? Et hier, dans *l'Abbé Pierre*, n'était-il pas un prêtre pour de vrai, comme dans *la Dupe*, une authentique fripouille? Jouer ou plutôt vivre la vie multiple, être le sang, les muscles et le cerveau d'une cinquantaine de personnages, n'être soi que pour être les autres, voilà le miracle que réalise, plus que n'importe quel autre, et à un degré plus extrême qu'on ne le fit jamais avant lui, M. Antoine. Il faudrait, pour faire saisir ceci davantage, analyser ses différents rôles et surtout ses différents costumes qui, tous, sont des synthèses; nous n'avons pu que colliger des observations générales. »

LE THÉÂTRE LIBRE A PARIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

1. M. HENRY FÈVRE. *L'Étoile rouge*, trois actes. — 2. M. ALBERT GUINON. *Seul*, deux actes.

1.

Une terrasse d'été où des hommes, des femmes passent, parlent sous le ciel en étoiles. Là s'exalte le rêve familial de Vauxonne. — Mars nous aura signifié quelque appel, il y a des millénaires, ou simplement avant Galilée, — et nous n'avons rien vu. Peut-être nous appelle-t-il encore. Volcans? réflexions de rayons solaires? expliquerait mal les points brillants que Harding, Messier, Schrœter ont vus sur son disque. Et ces lignes droites, ces courbes définies qui le raient n'indiquent-elles pas l'action d'êtres intelligents, maîtres de forces immenses? Mars nous fait signe, on doit répondre.

En butte à l'hostilité de la science officielle et sans que rien le décourage, Vauxonne s'évertue à ce devoir d'urbanité. Coût : sa fortune et celle de sa fille. Une lunette astronomique est en train de digérer leurs ultimes sommes. Mais, sur la terrasse nocturne, il catéchise un éventuel bailleur de fonds, un jeune clubman, rédacteur à *l'Endehors* et au *Père Peinard*, qui allait consacrer d'héritaires millions à une propagande anarchiste capable, enfin! de troubler mieux que le portier de l'hôtel de Sagan. Il lui promet des sciences imprévues, des arts réconfortants et que le mot de plusieurs énigmes nous tombera des nues; il l'hallucine à d'interplanétaires colonisations d'idées; arrive un télégramme de Schiaparelli annonçant la duplication des canaux martiens : décidément, c'est vers les astres qu'André de Suvigny dérivera son ennui. Quel coup pour l'Anarchie!

Or, cet astronome avait une fille, une belle petite étoile domestique, toute à ses grosses sœurs lointaines, — et de Suvigny l'épouse.

La jalousie que suscitent en elle les préoccupations de son mari, sa crainte pour lui d'une existence terrible aiguillée vers la ruine, sa tenace passion d'enfance pour les équatoriaux, son amour filial, comment, sous l'ironique clignotis de l'Univers, ces éléments complices ou antagonistes s'agrègeront et se combattront avant de résoudre leur concurrence, c'était sans doute toute la pièce. L'auteur ne nous montre que le résultat. Berthe s'est désintéressée des chimères paternelles; elle a désenvoûté son mari. De l'argent? pas encore, dans deux ans, dit de Suvigny. — Mais, dans deux ans, je serai mort, moi! Cet argent, tout de suite, ou vous ne me le donnerez jamais. — Eh bien, soit, jamais, conclut Berthe. Le vieillard tombe mort, aux misérables lumières d'un salon en fête.

L'inconscient égoïsme de Vauxonne est marqué en traits énergiques; l'aveu d'amour des jeunes gens parmi les aventureux tubes braqués sur les ténèbres émeut de simplicité et de justesse. — Hors cela, quoi?

Ce fut maladroit à Vauxonne de se présenter sur les planches selon l'aspect de l'astronome classique et vaudevillesque, — cheveux qui flottent, gestes d'hurluberlu, pantalon défaillant. Quant à ses ratiocinations, elles sont dans le commerce. Dès lors, comment voir en cette pièce autre chose qu'une entreprise vulgarisatrice? Il fallait donc, il fallait que la Science figurât là sous une forme nouvelle, imaginer quelque hypothèse intacte. Et, même en l'état, Cros était à démarquer plutôt que Flammarion,

si jocrisse. Ces discours : la triste phraséologie, le fleur de cabinets de lecture municipaux! Si l'on songe aux spéculations d'un Claës, celles de Vauxonne sont par trop veules. Du moins restent à l'actif de M. Fèvre le courage d'avoir mis Vauxonne et ses théories au premier plan, l'improbation du public et un beau titre, don de M. Isaac Pavlowsky.

2.

Alors pour ragaillardir le peuple, on lui joua sa pièce habituelle, dont le principal personnage semble être, cette fois, une jambe arthritique que se disputent des masseurs.

F.

CAMILLE LEMONNIER ET LE THÉÂTRE LIBRE

L'incident LEMONNIER-ANTOINE a préoccupé cette semaine notre monde littéraire (nous entendons par ces mots la partie active qui mène le mouvement et le progrès, et non les séniles papotards, fournisseurs de dragées purgatives pour les cervelles du Bel-Air).

La Nation a fait interviewer les deux parties et son reporter est revenu tout chargé de renseignements. Certaines lettres reçues par Camille Lemonnier, entre autres, éclairent la situation. Il en résulte, d'après nous, que M. Antoine n'a pas mis, en cette affaire, toute la bonne volonté désirable et il est difficile de se défendre de cette impression que si Camille Lemonnier n'avait pas laissé jouer *le Mâle* par une troupe concurrente (avec un très grand succès, on s'en souvient; nous l'avons constaté ici même à différentes reprises), *Madame Lupar* eût été représentée au Théâtre Libre.

Il est regrettable que ce différend nous ait privé pour le rôle de M. Lupar d'un interprète aussi parfait que M. Antoine, dont les extraordinaires mérites viennent d'apparaître encore dans *Seul* et dans *Blanchette*. Un homme comme lui devrait se mettre au-dessus des petits mobiles auxquels il semble avoir obéi.

La modération avec laquelle nous parlons de l'incident vient surtout du souvenir que nous gardons des grands services rendus par M. Antoine à l'art neuf. D'autres n'ont pas eu la même réserve et traitent fort durement l'artiste qui s'est laissé aller à ne pas montrer à un écrivain tel que Camille Lemonnier les égards qui lui sont dus. Nul ne s'en étonnera en réfléchissant à la haute situation conquise chez nous par l'auteur de *la Belgique* et de *Happe-Chair*.

LIVRES NOUVEAUX

Vamireh, roman des temps primitifs, par J.-H. ROSNY (1). — Kolb, Paris.

Vamireh est l'artiste premier, l'homme qui avant tout autre justifie l'émerveillement et força le respect de ses contemporains par l'éclosion d'une intelligence devançante, par de naissants désirs altruistes que secondaient, comme cela s'imposait au temps pré-historique, une vigueur exceptionnelle, un courage toujours prémédité.

L'auteur nous dit les premières ébauches d'art de ce primitif, puériles gravures en pierre, et nous fait suivre les péripéties de

(1) Depuis *Daniel Valgraine*, cette signature est devenue une raison sociale littéraire qui sous-entend la collaboration fraternelle de MM. Joseph-Henri Rosny et Justin Rosny.

son émigration à l'Orient, parmi les Têtes-Courtes auxquels l'occidental ravit une jeune femme. La fabulation du roman est installée sur ce rapt qui oblige les hommes dépossédés à de dures représailles, mais laisse Vamirch définitivement possesseur de sa conquête.

M. Rosny possède une dynamique surprenante de l'évocation, un esprit généralisateur et organisateur d'un rare équilibre. La documentation qui lui suggéra le plan de son œuvre ne portait que sur les rares vestiges de l'époque paléolithique découverts il y a quelque trente ans, et cela, uni à certaines données sur les sciences naturelles, a suffi à l'auteur pour lui permettre la reconstitution, avec un maximum de vraisemblance, de tout un âge de l'humanité inconnu à l'Histoire : l'époque imprécise, antérieure à l'âge néolithique et au concept divin, l'époque où vivent encore les derniers anthropoïdes qui engendrèrent les tardigrades d'où sortirent enfin les races asiatiques.

M. Rosny retrace sans embarras les luttes exterminatrices de l'homme contre l'homme, de la bête contre la bête, de ceux-là contre celles-ci, et non sans enthousiasme, car M. Rosny a pour la Nature des tendresses exquises, quasi paternelles, et il en célèbre l'immarcescible beauté en cueillant aux confins de l'exprimable toute la magnificence verbale capable d'embellir sa pensée.

ED. C.

Vitraux, par LAURENT TAILHADE. — Paris, Léon Vanier, éditeur, 1891. Tirage à 500 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, 51 pages.

Toute la poésie des mots, des descriptifs et des qualificatifs pour faire comprendre en la traduisant cette grande et belle chose d'intimité religieuse : les vitraux. Ceux qui magnifient la Vierge, d'abord, puis ceux qui éternisent l'éphémère des fleurs « les fleurs d'Ophélie », les « funerei flores », toutes les fleurs.

Quinze poèmes, extraits d'un volume en préparation : *Sur champ d'or*. Un amour du religieux, du pieux, du byzantin, du gothique. Telles pièces, trop surchargées peut-être d'épithètes et d'adjectifs, rappellent ces cantiques de traduction latine chantés en plain-chant aux saluts du soir, ou tel dimanche, au moment des très saintes bénédictions. « Introït, Sonnet liturgique, Hortus conclusus », autant de transpositions des litanies peintes sur les grands vitraux et qui ont inspiré le poète. Très liturgiques, ces poèmes, mais participant à la fois au profane et au sacré. L'idéal se fait bien matériel et à force de se préciser dans ses contours il emprunte au réel tant de traits descriptifs qu'on oublie le lieu saint qu'est l'église. Peut-être parce que l'âme manque un peu à ces jolis vers.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Miroir des légendes, par Bernard Lazare (Paris, A. Lemerre). — *Grisailles*, recueil de poésies, par Ch. Droupy (Bruxelles, Istace). — *Examen critique de la loi du 22 mars 1886 sur le droit d'auteur*, par J. de Brauwere (Ixelles-Bruxelles, Imprimerie Générale). — *Quand les violons sont partis*, par Edouard Dubus (Paris, Bibliothèque artistique et littéraire).

NOS ARBRES

Nous avons souvent fait campagne pour empêcher le brutal et inintelligent ébranchage des arbres de nos promenades publiques. Nous avons réussi à Bruxelles, grâce à M. Buls qui a, lui aussi, l'amour de la belle verdure. Nos boulevards y sont devenus magnifiques depuis que les basses branches ont été sauvées. Quelques villes de province ont aussi compris ce qu'il y a de stupide dans le fait d'appliquer aux plantations d'agrément les procédés destinés à « donner beaucoup de bois » qui ne sont appropriés qu'aux plantations de rapport. Partout où la réforme a eu lieu on ne voit plus, là où il faudrait de l'ombre, d'immenses troncs dépouillés ou gardant de feuillage qu'une cime inutile pour le promeneur.

Mais ailleurs l'idiote habitude persiste. Allez notamment avenue Brugman ; vous y verrez en files interminables de malheureux platanes et maronniers presque tous mutilés, contusionnés, défigurés, présentant un lamentable spectacle ; ces jours derniers encore un vandale a coupé partout de belles basses branches et l'on voit partout des cicatrices. On n'a pas l'habituelle excuse du tramway que les branches gênaient ; c'est des deux côtés, et horriblement.

On nous assure que l'on accorde à des bûcherons le droit d'élaguer moyennant l'enlèvement des bois pour tout salaire. Ce beau système a pour résultat d'encourager la cognée de ces brutes.

Quand donc sera-t-on convaincu que la meilleure façon de traiter un arbre c'est de le laisser pousser à sa guise, dans sa grâce et sa force naturelles et que toute branche coupée est une blessure qui lui nuit. Cette manie d'arrangement et de jardinage est le plus sûr moyen de déshonorer peu à peu les plus belles plantations.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

3^e concert.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Il faut dire encore les soins, le sentiment réellement artistique que M. Sylvain Dupuis apporte dans la direction des *Nouveaux Concerts*. Les programmes sont d'un artiste qui a compris sa tâche, les exécutions sont presque parfaites.

Ainsi la troisième symphonie de Brahms, quoique très difficile à exécuter, a été bien jouée. Peut-être en certains passages aurait-on désiré que le dessin mélodique se dégagât davantage. Mais en modérant l'ardeur de ses musiciens, en les obligeant à de la retenue et de la discrétion, M. Dupuis a imprimé à l'œuvre son caractère d'austérité un peu grise. Admirable, cette troisième symphonie d'un sentiment si profond, si contenu. Quel dédain de l'effet et que sous cette apparence de simplicité l'écriture est savante ! C'est d'une haute conception d'art.

Plus encore cette œuvre nous apparut grande d'émotion intime, de solide pensée, lorsque suivirent les violences de couleurs et de contrastes de la musique du *Don Juan* de Richard Strauss. Cette exubérance de sonorités riches, cette recherche de nuances nous ont semblé cacher fragilité de pensée et insuffisance d'inspiration. Musique travaillée, fatigante, elle intéresse, elle étonne, mais elle ne remue pas.

Ce titre : *Don Juan*, évoque l'idée d'une analyse d'états d'âme très complexes, d'une psychologie curieuse et profonde. Il semblerait que le poème symphonique de Strauss dût être tout

interne. Il est au contraire tout en surface, tout en dehors. C'est une suite de tableaux vivement ou tièdement enluminés, mais toujours enluminés.

M. Joseph von Slivinski est un étonnant virtuose du piano; il se joue avec une remarquable aisance des plus sérieuses difficultés. Il charme, il ne persuade pas, et quoiqu'il ait du nerf, il nous a paru dépourvu de puissance. Dans le *Concerto* de Tchaïkowsky, — concerto bien pauvre et bien ennuyeux, — qu'il détaille à la perfection, il a fait montre de sa superbe technique. Aussi dans une *Barcarolle* de Rubinstein et dans la Tarentelle *Venezia et Napoli* de Liszt. Il a fait valoir à merveille la *Filleuse* de Mendelssohn et joué de charmante manière, sans plus, le *Nocturne en fa dièse* de Chopin.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui à 1 h. 1/2, troisième concert populaire.

Les répétitions du poème symphonique de M. Paul Gilson, *La Mer*, promettent une exécution excellente. L'œuvre, qui est d'une couleur superbe, a fait une grande impression. Elle a été acclamée hier à la répétition générale. Nul doute que le public d'aujourd'hui ratifie ce succès et classe définitivement son auteur au rang qu'il a droit d'occuper.

Le poème de M. Levis sera dit par M. Le Bargy, de la Comédie-Française.

Les trois derniers spectacles du Théâtre Libre :

Dimanche : *L'École des veufs*, comédie en 5 actes de M. Georges Ancey et *Blanchette*, 3 actes, de M. Eugène Brieux.

Lundi : *Le Canard sauvage*, pièce en 5 actes, de M. Henrik Ibsen, traduction de MM. Armand Ephraïm et Th. Lindenlaub.

Mardi, pour les adieux du Théâtre Libre : *Tante Léontine*, 3 actes de MM. Maurice Boniface et Edouard Bodin et *L'École des veufs*.

La troupe du Théâtre du Parc donnera mercredi la première représentation des *Jobards*, trois actes de MM. Guinon et Denier. *L'Intruse* de Maeterlinck passera immédiatement après les *Jobards*.

Le concert organisé par la Société de Musique de Tournai et consacré aux œuvres de M. Gabriel Pierné aura lieu aujourd'hui dimanche, à 5 heures du soir, au local de la Halle aux Draps.

C'est dimanche prochain, 27 courant, que sera exécutée à Verviers, par l'orchestre et les chœurs de l'École de musique, sous la direction de M. L. Kefer, l'*Andromède* de G. Lekeu, dont un fragment a été applaudi dernièrement aux XX. Les solistes sont M^{lle} Lamboray et M. S. Byrom.

Au même concert, on entendra, sous la direction de l'auteur, *Saugefleurie* et le *Lied* pour violoncelle et orchestre de Vincent d'Indy (soliste : M. Henri Gillet).

Au Cercle artistique et littéraire de Gand (rempart Saint-Jean, 42) s'ouvrira dimanche prochain, une exposition de « Noir et Blanc », organisée par l'*Ets-Club* de La Haye.

Au nombre des exposants figurent MM. J. Toorop, W. Witsen, Ph. Zilcken, Veth, Maurits Bauer. Ce dernier exposera les dix lithographies pour la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert dont nous avons parlé dernièrement (1).

L'exposition est ouverte librement pour les personnes étrangères à la ville, chaque jour de 10 à 4 heures, à l'exception des mardis, jeudis et samedis, où elle clôt ses portes à 1 heure de relevée.

Le quatuor Ysaye (MM. E. Ysaye, Crickboom, Van Hout et Jacob), qui ne s'était fait entendre jusqu'ici qu'aux Concerts des

(1) N° du 6 mars.

XX, partira au commencement de mai pour Paris, où il donnera quatre auditions à la salle Pleyel.

Ces séances sont fixées aux 9, 11, 13 et 16 mai, à 4 heures. Voici les programmes très artistiques de ces concerts de haute attraction :

Première séance. — CÉSAR FRANCK. *Quatuor* pour deux violons, alto et violoncelle. — *Quintette* pour piano et instruments à cordes.

Deuxième séance. — VINCENT D'INDY. *Quatuor* pour deux violons, alto et violoncelle. — *Quatuor* pour piano et instruments à cordes.

Troisième séance. — GABRIEL FAURÉ. *Quatuor en sol* pour piano et cordes. — *Quatuor en ut* pour piano et cordes.

Quatrième séance. — A. DE CASTILLON. *Quatuor* pour deux violons, alto et violoncelle. — F. CHAUSSON. *Concert* pour piano, trois violons, alto et violoncelle.

Le pianiste sera vraisemblablement M. Auguste Pierret, le jeune et très distingué élève de Diémer qui a obtenu, au dernier concert des XX, un succès si vif et si mérité.

La deuxième séance du quatuor Crickboom, Sartoni, Kéfer, Gillet aura lieu le 22 avril, avec le concours de M^{lle} Irma Sèthe, qui se fera entendre pour la première fois dans un concert bruxellois.

Au programme : le concerto de Bach pour deux violons, un quatuor de Beethoven et le quatuor de Vincent d'Indy pour piano et cordes.

Une nouvelle très intéressante et appelée à faire du bruit nous arrive de Paris. M. Saint-Pol Roux, l'un des écrivains les plus en vue de la nouvelle génération, sollicite la direction actuellement vacante de l'Odéon. Il aurait comme assesseurs le peintre Georges Rochegrosse et le compositeur Gustave Charpentier.

M. Saint-Pol Roux a présenté au ministre un programme complet dans lequel figurent Villiers de l'Isle Adam, Théodore de Banville, Ibsen, Maeterlinck et les jeunes poètes, repoussés jusqu'ici des scènes subventionnées. Un appel serait adressé aux artistes des écoles nouvelles pour la confection des décors, pour la composition de la musique de scène, etc. Bref, ce serait un renouveau complet, un courant d'air frais pénétrant dans le vétuste bâtiment de la rive gauche.

Le Quartier est en rumeur, comme bien on pense et sitôt la nouvelle connue dans les bureaux de rédaction, il y aura de formidables levées de piques.

Nous approuvons fort l'audacieuse tentative de M. Saint-Pol Roux et de ses amis, et souhaitons vivement que le ministre lui fasse accueil. Quoiqu'il arrive, elle aura montré que la jeunesse littéraire est organisée pour le combat de la rampe et qu'il s'agit désormais de compter avec elle.

Les escarmouches du *Théâtre d'art*, du *Théâtre d'application*, du *Théâtre de l'avenir dramatique* qui ont vaillamment combattu aux côtés de leur aîné, le *Théâtre Libre*, auront préparé la victoire définitive.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 21 mars, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *Organisation politique et sociale de l'Inde anglaise*; à 3 heures, M^{me} A. CHAPLIN : Lecture d'auteurs anglais. — 22 mars, à 2 heures, M. E. VERHAEREN : *Le néo-gothique flamand* (suite); à 3 heures : Causerie par M^{lle} V. POTVIN sur l'enseignement de la femme. — 23 mars, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *La Constitution des Etats-Unis*. — 24 mars, à 2 heures, M. H. LONGHAY : *Le Prince de Ligne*; à 3 heures, M^{lle} J. TORDEUS : Lecture (*Anatole France*).

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES, VITRAUX & GLACES
N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise
Bruxelles. — Téléphone 1384

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures.	Vienne à Londres en 36 heures.
Cologne à Londres en 13 "	Bâle à Londres en 20 "
Berlin à Londres en 22 "	Milan à Londres en 32 "
Francfort s/M à Londres en 18 heures.	

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 5 h. 15 matin, 11 h. 10 matin et 8 h. 20 soir. — De Douvres à midi 05, 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

PAR LES NOUVEAUX ET SPLENDIDES PAQUEBOTS

Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres

partant journellement d'OSTENDE à 5 h. 15 matin et 11 h. 10 matin; de DOUVRES à midi 05 et 7 h. 30 soir.

Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.

BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow,

Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique

et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

CABINES PARTICULIÈRES. — Prix : (en sus du prix de la 1^{re} classe), Petite cabine, 7 francs; Grande cabine, 14 francs.

A bord des mâles : Princesse Joséphine et Princesse Henriette :

Spécial cabine, 28 francs; Cabine de luxe, 75 francs.

Pour la location à l'avance s'adresser à M. le Chef de Station d'Ostende (Quai) ou à l'Agence des Chemins de fer de l'État-Belge Strand Street, n° 47, à Douvres.

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés. — Location de navires spéciaux. — Transport régulier de marchandises, colis postaux, valeurs, finances, etc. — Assurance.

Pour tous renseignements s'adresser à la Direction de l'Exploitation des Chemins de fer de l'État, à BRUXELLES; à l'Agence générale des Mâles-Postes de l'État-Belge, Montagne de la Cour, 90A, à BRUXELLES ou Gracechurch-Street, n° 53, à LONDRES; à l'Agence des Chemins de fer de l'État Belge, à DOUVRES (voir plus haut); à M. Arthur Vrancken, Domkloster, n° 1, à COLOGNE; à M. Siepermann, 67, Unter den Linden, à BERLIN; à M. Remmelmann, 15, Guiollett strasse, à FRANCFORT s/M; à M. Schenker, Schottenring, 3, à VIENNE; à M^{me} Schroekl, 9, Kolowratring, à VIENNE; à M. Rudolf Meyer, à CARLSBAD; à M. Schenker, Hotel Oberpollinger, à MUNICH; à M. Detollenaere, 12, Pföfingerstrasse, à BALE; à M. Stevens, via St^e Radegonde, à MILAN.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est sans concurrence pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.

N. B. On envoie gratuitement les prix-courants et les certificats à toute personne qui en fera la demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE CANARD SAUVAGE. *Représentation du drame d'Ibsen au Théâtre du Parc.* — CONCERTS POPULAIRES. — EXPOSITIONS COURANTES. *Léon Frédéric.* — EXPOSITION DE L'ART PHOTOGRAPHIQUE ANGLAIS. — LA COLLECTION DU DOCTEUR LEQUIME. — AU CERCLE ARTISTIQUE D'ANVERS. *Exposition Farazijn.* — J.-M.-N. WHISTLER. — DOCUMENTS A CONSERVER. — PETITE CHRONIQUE.

LE CANARD SAUVAGE ⁽¹⁾

Représentation du drame d'Ibsen au Théâtre du Parc

LES PROFONDEURS DE LA MER ! Mystérieuse et sonore euphonie de mots qui marque, comme d'un talisman contre l'oubli, la scène la plus tendrement vibrante, la plus poétiquement déchirante de ce drame d'Ibsen, aussi fouilleur dans l'âme, aussi bouleversant que les tragédies antiques, — de ce drame à titre bizarre, mais d'un si prodigieux vol dans le lointain et l'inconnu. Les profondeurs de la mer ! symbolique formule qui palpite sur les lèvres inquiètes et ingénues d'une enfant norvégienne, enlisée dans les ténèbres de la vie, dans les ténèbres de la puberté germante, ne sachant rien encore du mystère qui, à si courte distance, enveloppe nos

(1) Voir le compte rendu du *Canard sauvage* par notre correspondant de Paris dans *l'Art moderne* du 3 mai 1892. — Voir aussi, pour *les Revenants*, année 1891, p. 86.

humaines existences, mais dont le sang scandinave, mêlé par les fatalités des mêmes septentrionales latitudes au sang russe, parcourt ses veinules et ses astéroïdes de fillette rêveuse, chargé des globules étranges qui là-bas font lever dans les cœurs tourmentés et altérés d'héroïsme, dans les cœurs malades, le besoin du sacrifice, le besoin de justice, le besoin de montrer.... par la mort ! à ceux qu'on aime comme on les aime !

Oh ! l'adorable, et poignante, et naïve association d'images, résumant l'enfance et la terre immense, la vie triste et l'essor vers le rêve, que cette Hedwige et ce Canard sauvage ! La petite âme féminine de l'enfant norvégienne qui regarde la vie, comme l'oiseau encore blotti dans le nid l'horizon brumeux et indéfini, et qui s'élance, qui part, comme l'oiseau, frappée bientôt par un coup de feu sorti du Hasard, et plongeant alors dans « les Profondeurs de la Mer ! »

Cette mystique du drame d'Ibsen, si émouvante, n'espérez pas que l'habituel public puisse en avoir même l'idée. Il faut, pour en être immédiatement saisi et troublé, cette onde d'humanité gémissante qui ne baigne pas les cœurs vulgaires. Il faut cette double vue du Slave et de son germain le Scandinave, qui, dépassant la quotidienne anecdote de l'existence bourgeoise, découvre, sans y voir clair, mais en en pressentant les fantômes et le vague sinistre, les sombres retraites où les imprévus du Destin sont tapis en leur silence. Il

faut la croyance que nous sommes le jouet des ombres, le jouet des « lois invisibles que rien ne peut fléchir et que rien n'attendrit ». Il faut avoir appris par la vie que rien n'arrive comme on l'avait pensé, qu'incessamment des mains d'anges ou de démons dérangent nos résolutions et nos espoirs, que quiconque vit, tâtonne et divague, que l'homme est un moucheiron bourdonnant et virant en zig-zag dans un tourbillon qui l'emporte et que l'incertain dirige.

Oh ! la déroute idiote de ces spectateurs impuissants à démêler le fil de cette pièce étrange, faite en apparence, et pour eux, de niaiseries quotidiennes, se déroulant pendant quatre actes dans la même mansarde de pauvres gens vaquant aux puériles opérations d'un ménage de photographes, avec un aïeul faisant des copies, un voisin qui se saoule, un médecin raté qui disserte et un fils de banquier absurde au point de se faire nihiliste ! Ces spectateurs ! ne se doutant pas que le drame résulte de l'invisible qui enserre cette quotidienneté misérable, qui se lève du dessous des réalités tangibles, et monte, monte, lent et inexorable, — qui vient des lointains insondables, et approche, approche, lent et inexorable, de plus en plus près, inflexible en sa fatalité, — et qui donne, par le tragique de cette venue, non vue mais sentie, aux plus petits événements, aux plus insignifiantes paroles de ces êtres, fantoches ou marionnettes marqués pour les catastrophes et ne s'en doutant pas, et déjà dans la gueule qui va se fermer sur eux et les broyer, une portée d'émotion effrayante.

Non, ils riaient ces spectateurs, ne voyant que l'extérieur puéril, et dès lors inévitablement incohérent, des actes et des personnages.

A quoi de leur psychologie à parois étroites pouvait répondre cet extraordinaire grenier, où des lapins, des poules... et ce Canard sauvage ! vivent prisonniers entre quelques arbres de Noël desséchés et des bahuts pleins de vieux livres de marine oubliés par un capitaine de navire cousin de celui qui commandait le Vaisseau-Fantôme ? Ce grenier étonnant, où l'aïeul et le fils vont en promenade comme s'il s'agissait d'une forêt scandinave là-bas sur le haut des monts couronnant de verdure les fjords, où l'aïeul qui jadis a tué des ours, fait la chasse aux lapins avec un vieux pistolet ? Tout l'idéal étrange de ce déconcertant grenier a échappé au public. Il n'y a vu qu'une fantaisie baroque. Son énorme et délicieux mensonge de vie en plein air, sous les grands bois parcourus par les fauves, aux cimes habitées par les oiseaux de proie, avec au-dessus, dans l'éther, les migrations des « Canards sauvages », l'énorme et délicieux mensonge des étapes et des chasses dans les solitudes silvestres des montagnes, il ne l'a pas compris. Ce grenier bizarre ! qui, dans la projection psychique des habitants de la mansarde qu'il avoisine, est un monde plein de joies et de rêves, où, en

esprit, ils voyagent par delà les Atlantiques jusqu'aux Amériques d'or, il ne l'a pas compris..., si ce n'est peut-être vaguement, vers la fin de la représentation, par une intuition enfin commençante du vrai sens, profond et touchant, de ce mirage, quand la fillette va chercher la Mort dans ce beau pays imaginaire qu'abrite et limite le toit enchevêtré de poutres de la vieille maison en sa ville innommée.

De toutes les forces mal définies qu'Ibsen fait agir dans cette œuvre caractéristique de son art énigmatique, il en est deux seulement auxquelles il donne assez de relief pour qu'elles ne soient plus d'impalpables nuages se confondant avec l'obscurité même de la vie universelle : l'Hérédité et la Folie. Déjà lors des *Revenants*, joués ici par la même troupe d'Antoine et sur le même théâtre, nous en faisons la remarque. Il semble que le dramaturge a une prédilection pour ces deux moteurs en lesquels il dédouble si curieusement la grande et unique Fatalité antique d'Eschyle, d'Euripide, de Sophocle, cette fatalité angoisseuse et cruelle qui n'a nulle place dans Shakespeare et donne au théâtre anglais une sérénité, même dans les catastrophes, qui le sépare si nettement des écrasants dévouements de l'insondable Destin. De temps à autre, dans la sombre et minutieuse évolution de l'œuvre ibsénienne, un mot, une phrase, d'un fugitif éclat de morceau de vitre atteint par la lumière, éclaire négligemment cette tendance quasi scientifique que le dramaturge laisse tout de suite pour en revenir à l'écoulement froid et en apparence monotone des incidents terribles de son histoire. Même en cela, quand on va frôler l'explicable, la logique, la trame raisonnée de son art bizarre, il aime à refaire vite le mystère sur les ressorts un instant aperçus et c'est par soi-même qu'il faut compléter cet entrevu si tôt fermé, avec l'hésitation et l'angoisse d'une solution possible, mais quand même incertaine. Est-il vraiment fou, ce Gregers, brûlé d'un sésaphique désir de vérité, rongé par une fièvre d'honnêteté, pris des périodiques accès d'un délire admiratif, qui ne comprend le bonheur que si l'illusion, le mensonge vital est détruit, et qui, avec une opiniâtreté d'insensé, mais avec la foi d'un saint, veut qu'on construise sa vie, sans lâcheté et sans marchandage, avec les inévitables malheurs dont la pauvre humanité est la proie et qu'elle déguise sans cesse pour échapper à la douleur d'exister. Il ondule, le personnage, entre ces deux formes flottantes, tantôt concentré en précise figure héroïque, tantôt s'élargissant en fantastique figure d'aliéné. Et c'est vraiment du théâtre antique ! Tel le devait comprendre un artiste moderne. C'est de l'Euripide dans une mansarde. Nommez ce Gregers Oreste et cette Hedwige Hermione et saisissante apparaîtra l'analogie du grand souffle des mystères.

L'indécis, l'indéchiffrable, les déserts, les solitudes,

les bruits vagues, les grands espaces fantomatiques de l'âme, les curiosités grimaçantes, les surprises lugubres des événements, l'ensemble à la fois comique, tragique, mais toujours secret et finalement dérisoire de la vie, se reprenant après chaque mort pour recommencer le même bouillonnement stérile, s'achevant par les mêmes bulles de vapeur crevant à petit bruit à la surface, cette succession de douloureuses et misérables misères apparaissant dans la grandeur de leur cruauté, de leur inutilité, de leur perpétuité, tel se révèle le théâtre d'Ibsen en son effroi et son irrésistible émotion. Quiconque ne saisit pas cet ésotérisme ne peut trouver son art que puéril et grotesque. Et certes nos excellents critiques de taverne n'y ont pas manqué.

CONCERTS POPULAIRES

La Mer, de PAUL GILSON.

Lorsqu'on exécuta au Conservatoire l'*Élégie* de Paul Gilson, qui ne parvint pas à dégeler les auditeurs glacés de la rue de la Régence, nous écrivîmes que le jeune compositeur prenait rang parmi les premiers symphonistes de l'époque.

La Mer a trouvé aux Concerts populaires un public plus compréhensif, qui a fait à l'auteur — aux auteurs, car M. Eddy Levis, le poète de *la Mer*, en a eu sa part — un accueil triomphal.

La nationalité de M. Gilson, Brabançon bon teint, n'a pas nui, chose étonnante, au succès considérable qu'on lui a unanimement décerné et dont la répercussion fait vibrer actuellement toutes les gazettes du pays. Se souvient-on du temps où il fallait, indispensablement, pour avoir du talent, être Tchèque, ou Hongrois, ou Norvégien ?

Nous enregistrons avec joie cette victoire, qui est tout à l'honneur de notre public bruxellois. Il était aisé de discerner dès la première audition de *la Mer*, bien que l'exécution fragmentaire au piano qu'en offrirent les XX n'en pût donner qu'une idée imparfaite, le grand intérêt que présente cette partition, écrite d'un jet, avec une facilité rare, par un musicien qui connaît à fond son métier, qui possède la variété des rythmes, la science des développements, l'art de conduire polyphoniquement ses thèmes.

L'œuvre n'avait que deux parties alors : *Le Lever du jour*, tableau maritime bâti sur trois notes, et *la Ronde du gabier*, morceau pittoresque et charmant, plein d'entrain et de vie, dans lequel le rythme canaille de la gigue alterne avec un chant de matelots caractéristique, bien rythmé et net d'allures.

L'auteur y a ajouté un *andante* qui peint la chute du jour et une terrible tempête éclatant, formidable, sur le thème initial de *la Mer* et ballottant de façon émouvante les matelots dont le chant retentit par intervalles dans le déchainement de toutes les forces instrumentales de l'orchestre.

Ces deux parties, les meilleures, à notre avis, de cette symphonie (*Esquisses symphoniques* est un titre bien modeste pour une œuvre de cette envergure) couronnent triomphalement la partition. Le dialogue de flûte et de cor anglais qui ouvre la troisième partie et qui mène jusqu'au bout l'*andante* est délicieux, bien qu'on puisse lui reprocher d'être quelque peu inspiré des compositeurs russes, et spécialement de Borodine. Il se prolonge

peut-être trop, ou plutôt est repris, sans utilité apparente, avec trop de persistance vers la fin du morceau. Il y aurait à pratiquer dans cette partie une coupure qui allégerait l'œuvre, un peu languissante en cet endroit malgré l'intérêt d'une instrumentation séduisante et d'une harmonisation délicate.

Ecrire une *Tempête* après tant de musiciens et trouver du neuf n'était pas une tâche aisée. M. Gilson s'est fort heureusement tiré de cet épineux labeur. La quatrième partie de *la Mer* a une grandeur et une puissance vraiment impressionnantes. Il y a tout autre chose que la banale imitation des bruits de la nature dans ce morceau tragique et de haute envolée. L'auteur y combine avec art tous les motifs de sa partition, en variant de façon imprévue les rythmes et les harmonies. Par une gradation constante, il arrive, vers la fin, à un maximum d'effet qui a fait sur l'auditoire une impression profonde. C'est grandement pensé, largement écrit, d'une écriture ferme, égale, qui décèle une main sûre et un cerveau équilibré.

L'intérêt principal du Concert résidait dans *la Mer*. Nous n'avons que peu de chose à dire des autres œuvres inscrites au programme. *Le Camp de Wallenstein*, de Vincent d'Indy, et *l'Entrée des dieux dans le Walkalla* sont connus, et leur exécution n'a pas été irréprochable. On a entendu aussi une *Fantaisie* quelconque de M. Widor pour piano et orchestre, fort bien jouée par M. Philipp.

EXPOSITIONS COURANTES

LÉON FRÉDÉRIC

M. Léon Frédéric vient d'exposer au *Cercle artistique* une toile nouvelle : *Le mouchoir de sainte Véronique*.

Deux anges passent à travers une plaine, portant le mouchoir sacré où l'on voit la figure du Christ. L'œuvre est saisissante et d'une poésie profonde et émue — et certes, depuis *les Marchands de craie*, c'est ce que le jeune artiste a produit de meilleur. On a souvent reproché à M. Frédéric sa couleur parfois aigre et avare, et, dans ses essais de symbolisme, des côtés vulgaires et étriqués. Ici, tous ces reproches tombent, et il ne reste à signaler qu'une belle victoire d'art, enfin remportée.

Les deux anges sont adorables. Ce sont deux enfants de pauvres, nus sous un transparent voile noir, avec des cheveux couleur de chanvre et des traits paysans ; mais leur physionomie est sublimée par une mystique impression — celui qui regarde au ciel, surtout, est merveilleux de sentiment — et, ce qui le rattache encore définitivement au paradis, ce sont des ailes superbes, de belles et grandes ailes d'anges, orgueilleuses comme des roues de paons et qui donnent aux pauvrets transfigurés une magnificence céleste. Ils s'avancent ainsi, tenant le mouchoir ouvert entre eux, et, à l'aide de fleurs doucement brandies, ils écartent de leur chemise les épines et les serpents, tandis que derrière eux la voie parcourue se couvre de roses et se change en une belle rivière de parfums, de joie et de tendresse. Dans le fond, un paysage recueilli, avec des pâtres auxquels la miraculeuse promenade verse de la ferveur.

Nous aimons moins la figure du Christ. Certes, M. Frédéric a bien exécuté ce qu'il a voulu faire, et cette face du Jésus charpentier, cette face sanglante est rendue avec une réelle pénétration de douleur et de martyre, mais nous l'aurions voulue plus aérienne et plus rayonnante. Sur le mouchoir doit simplement

rester un reflet du visage du Christ, un peu de souffrance essayée, un regard d'espérance et de résignation, et M. Frédéric a trop insisté, nous semble-t-il, sur le rendu de cette physionomie qui saigne au milieu de son tableau.

Cette œuvre est destinée à une église de village. Et nous nous la figurons bien belle, bien saisissante, dans le milieu qu'elle occupera. Elle est si parfumée d'une poésie à la fois tendre et hautaine — et nombre de croyants viendront rêver devant ces touchantes physionomies d'anges, si humaines et si célestes, où ils trouveront également la grâce naïve de leurs enfants et le radieusement qu'on prête aux chérubins.

Des natures mortes de M^{me} Triest-Van Mulders, des marines de M. Arden, des paysages de M. Goemans tapissaient les murs du Cercle durant l'exposition Frédéric.

Rien à dire, vraiment, de ces toiles, si ce n'est que M. Goemans, qui expose pour la première fois, bien que vétérinaire, est un consciencieux et un chercheur. Il a été des premiers à peindre en plein air, à s'efforcer d'exprimer la nature sous son jour vrai. Son œil ne manque pas de délicatesse et sa palette d'harmonie. On peut le classer dans le voisinage de Baertsoen, son concitoyen, et peut-être son compagnon de travail?

Parmi les enfantins colorisages de M. Franz Van Luppen et les sous-Stobbaerderies signées Adolphe Jacobs qui ont succédé à ces toiles, un jeune peintre, Jef Leempoels, aligne en bataille une vingtaine de toiles à intentions philosophiques, de valeur inégale, mais qu'on ne peut passer sous silence : un nom nouveau qui pourrait, s'il est orienté comme il convient, marquer. Le temps et la place nous faisant défaut aujourd'hui, nous remettons à dimanche prochain l'appréciation de ses œuvres.

L'exposition générale du Cercle artistique s'ouvrira le 23 avril.

EXPOSITION DE L'ART PHOTOGRAPHIQUE ANGLAIS

Il y eut, paraît-il, en Angleterre, de rudes polémiques entre « flouistes » et « nettistes », c'est-à-dire, en argot photographique, entre les partisans des clichés librement exécutés par des artistes soucieux d'assimiler leurs épreuves à des aquarelles, à des fusains, à des sépias, et les défenseurs de la précision impeccable, de la minutie que réalise une rigoureuse mise au point. On s'attrapa ferme, et la discussion, menée à coups d'articles, de conférences, d'exemples présentés, aux expositions, par les deux écoles, est loin d'être épuisée.

L'Association belge de photographie a pensé qu'il serait intéressant d'initier le public bruxellois à ces luttes qui passionnent les fervents de la chambre noire. Et le Cercle artistique abrite en ce moment un choix d'épreuves dues à vingt-six photographes anglais (parmi lesquels il n'y a que deux professionnels) où les « flouistes » dominent et triomphent, bien que les « nettistes » aient quelques représentants de valeur.

Le but des organisateurs est, en outre, de faire trancher affirmativement par l'opinion cette question souvent posée, jamais résolue : *La photographie est-elle un art ?*

L'intéressante causerie faite récemment à l'Association de photographie par M. Hector Colard, et dont nous avons parlé, était

un plaidoyer éloquent. Les spécimens de photographies anglaises présentement exposées complètent sa démonstration. Tels résultats acquis par des tirages successifs sur des papiers grenus et rugueux sont vraiment déconcertants. Ils élèvent brusquement la photographie au-dessus de toutes les expressions connues, justifiant cet axiome d'un des exposants, M. Adam Diston : « Il me semble que la position que doit occuper la photographie parmi les arts est une place intermédiaire entre celle occupée par le peintre et celle prise par le graveur ». Le procédé mécanique qui assigne à la photographie un rang inférieur disparaît, en effet, presque complètement dans bon nombre de ces belles planches. La personnalité de l'artiste, son tour de main, — oui, la « patte » du photographe — y apparaissent. Gageons qu'un homme du métier discernera sans hésitation un Davison d'un Keene, un Hinton d'un Robinson, bien que tous appartiennent au groupe des « flouistes », de ceux qu'en peinture on nommerait les « plein-airistes ». Dès lors, n'est-ce point partie gagnée ?

Si tout n'est pas d'égale qualité et d'intérêt constant dans ce premier « Salon » — les organisateurs ont dû se montrer éclectiques — il faut reconnaître qu'il y a beaucoup d'œuvres superbes. En première ligne, les compositions et portraits de feu M^{me} Julia Margaret Cameron, l'une des premières qui désembourba la photographie et l'orienta vers l'expression artistique. On lira avec intérêt le récit qu'elle fait dans *les Annales de mon atelier*, reproduites dans le très élégant catalogue de l'exposition, de ses premiers essais, de ses déconvenues, des joies qu'excita chez elle la réussite. Puis encore les deux paysages sur Whatman de E. Calland, le magnifique portrait de Tennyson par H.-H. Cameron, les six paysages de H. Hinton qui paraissent lavés à l'encre de Chine, *le Pont et l'Ecluse* de L. Clark, *le Moulin à vent* de R. Robinson, au ciel tragique rapporté, les études faites au vieux manoir de Moreton par R. Keene, les dix-neuf planches de George Davison, le plus artiste de tous les « flouistes », qui dans son *Champ d'oignons* et dans ses *Dunes* atteint une sorte de maîtrise, les études d'animaux de Gambier Bolton, qui rendent à miracle la vérité d'attitude et de mouvement des modèles choisis, les portraits de magistrats de W. Croke, la très charmante *Invitation à souper* de Vander Weyden, les marines de A.-R. Dresser, les études de J. Gale, sans oublier l'un des patriarches du groupe, H.-P. Robinson, l'un des plus énergiques défenseurs de l'école moderniste, dont les compositions sentent un peu la romance, mais qui a rendu aux nouveaux venus tant de services qu'on lui pardonne aisément ce que son art peut avoir de rococo et de verboeckhovenien.

En voilà long sur une exposition de photographie. Il nous a paru intéressant de signaler d'une manière spéciale cette première tentative « d'art photographique » qui s'écarte des routines. On verra, en visitant l'exposition du Cercle, que l'idée est heureuse et mérite tous éloges.

LA COLLECTION DU DOCTEUR LEQUIME

La collection Lequime, que les enchères vont disperser les 4 et 5 avril, est celle d'un amateur de goût qui, lentement, amoureusement, durant vingt-cinq années de patientes recherches, a groupé une sélection d'œuvres dont aucune n'est banale, dont plusieurs sont de premier ordre, et qui forme un tout homogène. A parcourir la galerie et les salons du docteur, on reconnaît immédiatement que l'homme modeste et éclairé qui en fait les

honneurs n'a eu d'autre but que de se donner une satisfaction de haut goût en s'entourant de ses maîtres de prédilection.

On pourrait la nommer la collection de l'Art libre. Elle appartient presque tout entière à cette période de rajeunissement qui s'étend de 1860 à 1880, précédant et préparant le renouveau qui, depuis dix ans, fait bourgeonner et fleurir les greffes nouvelles.

Le docteur Lequime a vécu parmi les peintres de cette génération. Il les a connus et aimés. Il a discerné, alors que les masuirs de l'époque les conspuaient avec l'acharnement que mettent ceux d'aujourd'hui à combattre les « pointilleurs », les « cloisonnistes » et les « littéraires », ce qu'ils apportaient de neuf à l'édifice artistique : la sincérité, l'amour de la vérité, l'expression juste, le dédain des formules, le libre choix des sujets. Il a acheté des Courbet (*La Baigneuse endormie*, l'un des plus beaux morceaux de la galerie ; *la Source du Lizon* ; *le Lac* ; *le Mirqir de la Loue* ; *la Plage à Saint-Aubin* ; *Source et Roches en Dauphiné* ; *portrait de M. Van Laethem*) à une époque où on eût colloqué le téméraire qui eût osé insinuer que ce déboulonneur de colonnes entretrait un jour au Louvre autrement que pour le faire sauter.

Il a audacieusement introduit dans sa collection huit œuvres d'Hippolyte Boulenger, parmi lesquelles cette tragique *Inondation*, lorsque le malheureux artiste en était réduit à broser des enseignes pour payer son écôt. Il a colligé les Artan, les Dubois, les De Groux, les Smits, les Van Camp, les Verwée, les Verheyden, les Van der Hecht, les Agneessens, les Chabry, les Rops, les Meunier, les De Knyff, les De Braekeleer (parmi lesquels ces *Roses blanches*, exposées aux XX avec *le Dévideur*, en 1888, et un merveilleux tableau d'accessoires). Il a poussé la témérité jusqu'à offrir au Musée, dans un but de propagande artistique, cet attachant tableau de Gustave De Jonghe, *les Pèlerins*, daté de 1854, qui est considéré par les artistes comme le point de départ de l'évolution réaliste en Belgique, et devant lequel les bonzes de la grande Commission firent une grimace si caractéristique que le docteur garda sa toile.

Les œuvres belges les sollicitèrent avant tout. Il acquit néanmoins quelques tableaux d'artistes français, parmi lesquels, indépendamment des sept Courbet déjà cités, deux Daubigny, une plage de Boudin, trois paysages d'Henri Harpignies (l'un d'eux, *le Chemin creux*, dans la première manière du peintre, reflète curieusement la personnalité de Corot), un dessin de Diaz qui avait été commencé par Eugène Smits, etc.

Parmi les œuvres que se disputeront les amateurs, il faut citer surtout *le Chien à la tortue*, *le Chien du saltimbanque*, *le Griffon*, *la Forge à Champigny*, de Joseph Stevens et, d'Alfred Stevens, *Jeune femme assise*, *le Sphinx parisien* et *Miss Elfried*.

Des bronzes signés P. De Vigne et Van der Stappen, des aquelles, des dessins, parmi lesquels une superbe étude de De Groux pour son *Benedicite*, complètent cette collection spécialisée dans une période d'art, et par là même d'un intérêt particulier.

Les artistes verront à regret la dispersion de la galerie Lequime. Ils se sentaient bien chez eux dans cette maison où jamais une œuvre n'est entrée pour satisfaire une mesquine vanité. C'est, semble-t-il, un lien qui se dénoue, une vieille et chaude intimité rompue.

AU CERCLE ARTISTIQUE D'ANVERS

Exposition Farazijn

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

M. Edgard Farazijn expose en ce moment, au Cercle artistique d'Anvers, quarante-six toiles.

Un très acharné et modeste travailleur, adonné avec passion à une scrupuleuse observation de la nature, très satisfait des moyens que lui fournit l'école de ces plein-airistes, — que nous jugeons par trop usés, aujourd'hui, — mais parfaitement savant et honnête, s'atteste en chacune d'elles.

M. Edgard Farazijn a uniquement souci de « faire des tableaux », c'est-à-dire limiter en différents cadres différents sujets et épisodes. Dès lors, il ne peut venir à l'esprit de personne d'attendre de notre part une explosion d'enthousiasme.

Nous tenons à établir pourtant que, malgré le divorce absolu entre le but du peintre et notre conception d'une œuvre picturale, ces œuvres, si d'aucunes parmi elles, n° 30, *l'Idylle* ; n° 40, *Soleil couchant*, promettent un sensible et progressif nettoyage de l'œil, proclament assez de science acquise, assez de dédain pour les commandements de l'enseignement académique, pour en imposer à notre sympathie et à notre respect, sinon à notre complète admiration.

J.-M.-N. WHISTLER

MM. Boussod et Valadon préparent une exposition des œuvres de Whistler qui comprendra les spécimens les plus beaux et les plus variés de l'art du maître américain.

Le gouvernement a acquis de lui, on le sait, le *Portrait de ma mère* pour le Musée du Luxembourg, où il vient d'être installé. Rappelons à ce propos le joli salut de bienvenue adressé par le *Gil Blas* au peintre au sujet de ce tableau :

A M. WHISTLER, grand peintre.

Monsieur, vous avez fait beaucoup de belles choses, mais dans ce moment, chez Goupil, vous exposez un chef-d'œuvre : le portrait de votre mère. Il est simplement et sans barguigner digne des plus beaux portraits qui existent et au lieu de le voir dans l'entresol d'un marchand de tableaux, je le voudrais accroché à une place d'honneur dans l'un de nos musées. Je l'avais déjà vu, ce simple et suggestif chef-d'œuvre, il y a quelques mois, à Londres, dans une exposition de portraits, et au milieu de vos compatriotes qui avaient accroché dans Piccadilly des morceaux de toiles avec de la couleur dessus. Oh ! les belles dames bien léchées de sir... Leighton. (R. A. s'il vous plaît). Votre portrait dans ses noirs si tristes et ses gris si simples donnait le grand coup dans l'estomac, procurait l'émotion saine que l'on ne ressent que devant les chefs-d'œuvre. Jamais simplicité si parfaite n'a produit si grand effet. Monsieur, vous êtes un grand artiste — je tiens à vous le dire et si par hasard vous vous offusquiez de quelques jugements stupides portés sur vous, chez nous, n'oubliez pas que nulle part on ne vous critique autant que dans votre patrie, où les misses de tout âge ont de fâcheuses tendances à confondre l'art avec la chromolithographie.

De son côté *l'Indépendance* fait cet aveu :

« La galerie Goupil de Londres expose depuis quelques jours toutes les toiles de M. Whistler. Et devant cette œuvre du célèbre

impressionniste, naguère si vilipendée, si raillée, le public s'arrête aujourd'hui en extase, la critique se pâme et prononce les noms de Velasquez ou de Rembrandt avec un respect amoindri. On avait jusqu'à présent traité en fumisteries de rapin ces harmonies en noir et blanc, ou en bleu et or, où M. Whistler a fixé les fugitives impressions que laisse sur la rétine le vol d'une fusée dans les ténèbres ou la grisaille d'une fumée de bateau dans le jour indécis d'une mer qui s'éveille.

Aujourd'hui, on s'exclame devant l'esthétique du grand artiste occupé toute sa vie à saisir l'éclair qui passe, à l'emprisonner dans sa main, à le jeter tout palpitant et fulgurant sur son carré de canevas. Il est vrai que depuis le temps où ces géniales fantaisies étaient qualifiées de « pots de couleur jetés à la face du public », l'Etat français a acheté un Whistler pour le Luxembourg, d'abord et éventuellement pour le Louvre. Mais il faut bien une explication à tout ».

C'est parfait.

Mais le piquant est que la brave *Indépendance* en est encore à qualifier de fumisteries des œuvres que le temps mettra à côté de celles de Whistler.

DOCUMENTS A CONSERVER

Nos lecteurs savent que nous collectionnons sous ce titre, entre autres les gaffes de la gent critique qui, avec une malchance invariable, attaque bêtement les belles œuvres et les grands artistes, sauf à se voir très honteusement contredite après quelques années par les événements. Les cas sont innombrables. On a remarqué que pour Wagner, par exemple, pas un seul critique en titre, mais pas un seul ! n'a compris son génie à l'époque des luttes, ni prévu que l'universelle justice lui donnerait enfin la royauté qu'il occupe aujourd'hui.

Voici quelques extraits, sans prix, d'une chronique théâtrale parue mercredi dernier dans *la Réforme*, ce journal avancé : comme le gibier, avons-nous déjà dit. C'est à propos de la représentation du *Canard sauvage* au Théâtre du Parc :

« On pourrait prétendre que le *Canard sauvage*, et la *Maison de Poupée* et les *Revenants*, et *Hedda Gabler* et tout ce que MM. Prozor et Darzens et Ephraïm et Lindenlaub et Vanderkindere et quelques autres nous ont révélé d'Ibsen, est non seulement beaucoup moins limpide qu'un vaudeville de MM. Blum et Toché, mais encore beaucoup plus obscur que n'importe quel cauchemar.....

Quand la foule bâille et s'endort, il y a une sorte de dandysme assez puéril mais fort reluisant à paraître éprouver des joies ineffables... Pour une foule de braves gens de notre bourgeoisie, ce dandysme est devenu une fureur. Ça commencé avec Wagner, et ce grand musicien aurait sans doute été un peu humilié, malgré ses belles robes de chambre de velours lumineux, s'il avait pu prévoir le misérable sport et le cabotinage de petits salons auxquels ses plus bruyants admirateurs allaient faire servir son haut génie....., etc.

Le grand théâtre français traverse une crise d'improduction qui fait, hélas, de MM. Blum et Toché, les rois de la scène à Paris. Le nécessaire théâtre allemand en profite pour faire avec le nom d'un septentrional basouilleux beaucoup de tapage, la foule s'amasse, les malins se serrent autour du phénomène, ils l'expliquent, le commentent, l'exaltent, ce sont eux qui l'ont inventé ! et les gens demandent : « Qu'est-ce qu'il chante, votre grand trouvère? ».....

Il faut pourtant que je dise quelques mots de la bouteille à l'encre qu'on a renversée hier sur la scène du Parc....

Il paraît que le nommé *Henrik Ibsen* avait écrit déjà nombre de pièces où il réclamait pour l'homme, contre la société — et ce avec un amphigouri de termes tout à fait excessif — le droit à la sincérité, le droit de vivre sa vie libre comme il la voulait, sans être forcé de mentir à des conventions factices et superflues.....

Sans ce petit guide familial à travers la pièce d'hier, je vous défie absolument de comprendre un chien de mot au chef-d'œuvre...

Il y a, au 5^e acte, une explication entre un docteur accessoire et Gregers Werle, le protagoniste des Revendications idéales, qui pourrait vous faire entrevoir l'amer sarcasme qu'Ibsen a voulu mettre dans son œuvre; mais cette explication arrive si tard et elle est si mal attachée à l'œuvre elle-même qu'on l'écoute avec ahurissement et sans trop s'apercevoir qu'elle peut servir à expliquer cette pièce inexplicable. Le drame a l'air d'une charade sans mot; l'explication semble un mot sans charade. Ce n'est que péniblement, à la réflexion, et par un labeur qui ne se rebute pas, qu'on parvient à établir un rapport acceptable entre les deux...

Des fantoches, des êtres de raison sans vie normale vraisemblable, avec deux personnages humains pris dans la vérité : Gina, qu'on devine plus qu'on ne l'entend, et Hjalmar, qui est tiré de *Fromont jeune et Risler aîné* et qui, avant ce déplacement polaire, s'appelait Delobelle. Vous savez bien, Delobelle, le vieux cabot égoïste.

Et pour le style, tout le temps, des choses comme celle-ci, que je prends textuellement : « Oui, les impressions sont différentes; les choses ont un autre aspect le matin que le soir; quand il pleut que quand il fait beau.

Oui, rions doucement et reprenons avec tranquillité notre vieux refrain : Le théâtre, voyez-vous,

C'est un oiseau qui vient de Fran-an-ce! »

Est-ce assez surextrait de gagaïsme? Est-ce que ce serait le même suave personnage qui, parlant de l'auteur de *la Princesse Maleine*, l'appelait, toujours dans *la Réforme*, un gaillard affamé de réclame?

Ce malheureux paranoïde croit que le *Canard sauvage* est une pièce nouvelle et qu'elle est postérieure à *Fromont jeune et Risler aîné*. Or on impute précisément à Daudet de s'être inspiré d'Hjalmar pour son Delobelle : M. Antoine nous le disait encore ces jours-ci.

Il est singulier que de canard domestique à canard sauvage il n'y ait pas plus de sympathie.

Et dire que même M. Gustave Frédéric avait parlé de l'œuvre dans *l'Indépendance* non sans admiration et avec respect!

Mais la signature, direz-vous? Le nommé GEORGES RENORY. Pseudonyme. Par charité, taisons le vrai nom de ce MASUIR.

NOTA. — Au moment de mettre sous presse, on nous assure qu'un autre MASUIR a fait mieux encore dans *la Gazette*. Nous allons voir ça.

PETITE CHRONIQUE

Le prochain concert du Conservatoire, fixé au 10 avril, sera en partie consacré à R. Wagner. On y entendra les ouvertures de *Tannhäuser* et des *Maîtres-Chanteurs* et la *Stegfried-Idyll*. Le programme porte, en outre, la symphonie *L'Été* de Raff et la première partie de *l'Enfance du Christ* de Berlioz.

Le Cercle artistique d'Anvers fera exécuter le 11 avril prochain,

sous la direction de M. Jan Blockx, la *Chevauchée du Cid* de Vincent d'Indy pour baryton, orchestre et chœurs, œuvre qui fut, on s'en souvient, interprétée, il y a quelques années, par M. Seguin et les chœurs aux concerts des XX.

Une pantomime de M. Eddy Levis, musique de M. Emile Agniez, *Pierrot trahi*, vient d'être jouée avec succès au Théâtre des Galeries.

« Partition et pantomime ont également réussi, dit le *Guide musical*. Le scénario de M. Levis est adroitement conçu; il est simple et facile, et ne manque ni de mouvement ni de gaité. La musique de M. Agniez est excellente: elle s'adapte avec adresse et justesse d'accent à l'action qu'elle commente et explique. Le premier acte tout entier est charmant, avec des détails fins, de la verve, une grâce mélodique très séduisante, de jolies modulations. Au second acte, on a vivement applaudi une fort jolie romance pour hautbois et harpe, et l'on a ri d'une petite fugue comique d'un très plaisant effet. Bref, cette petite partition vivement troussée en quelques semaines n'est ni sans agrément ni sans valeur. Il faut savoir gré à M. Durieux d'avoir monté sans hésitation et avec beaucoup de soin cette œuvrette de deux auteurs belges. »

M. Albeniz, dont nous parlions dimanche dernier, n'a pas eu moins de succès à Berlin, dans les concerts qu'il a donnés à la *Philharmonie* et à la *Sing-Akademie*, qu'à Bruxelles, où il ne s'est fait entendre que dans des réunions intimes.

Les journaux constatent avec unanimité la virtuosité exceptionnelle du pianiste:

« M. Albeniz, entendu dernièrement à la *Philharmonie*, dit la *National Zeitung*, nous a révélé un puissant pianiste. Au concert de la *Sing-Akademie*, nous lui avons découvert de nouvelles et précieuses qualités. Il comprend Beethoven et Chopin d'une façon fort impressionnante et il a fait preuve d'une technique impeccable. La douceur et l'élégance, les qualités saillantes de son talent, n'excluent pas, au moment voulu, une grande puissance, » etc.

Et les *Neueste Nachrichten* ajoutent:

« M. Albeniz suit les traces de son compatriote Sarasate, le sorcier du violon; il a les mêmes qualités et ne peut certainement pas se plaindre du chaleureux accueil que le public berlinois lui a fait à la *Sing-Akademie*. Outre son talent d'exécutant, il nous a fait entendre quelques morceaux de sa composition pleins de mélodie et de grâce et qui ont servi merveilleusement à faire valoir sa virtuosité. Dans l'*Invitation à la valse* de Weber-Tausig, il a prouvé qu'il n'a plus rien à vaincre dans la technique de son art de pianiste. »

Alexandre Dumas vend sa galerie d'objets d'art. La vente commencera le 9 mai, à l'hôtel Drouot.

Dans la collection figurent: 24 Tassaert, 12 Meissonier, 40 Vollon, des Delacroix, J. Dupré, Corot, Troyon, Prud'hon, Fromentin, etc.

M. Charles Henry, maître de conférences à l'Ecole pratique des hautes études, a ouvert à la Sorbonne, vendredi dernier, un cours sur la physiologie générale des sensations.

Le vingtiste Paul Signac, photographié par *Gil Blas*: Un jeune de vingt-huit ans, qui débutait en 1884, à la première réunion des Indépendants, où il bataille depuis cette époque avec des toiles néo-impressionnistes, des paysages vibrants de lumière intense et comme exaspérée, des marines blondes et laiteuses, de la plus harmonieuse douceur. Un fidèle de la division des tons, un pratiquant du pointillé, un fanatique du cadre blanc, mourra dans l'impénitence finale. D'ailleurs entêté comme un Breton du Finistère, dont il mène l'été l'existence de pêche et de cabotage. Sous le suroît et le ciré, l'air d'un patron de sardinier — en semaine, — et le dimanche en parfait skipper, court les régates et rafle toutes les médailles, de Brest à Lorient, sur son yacht « Olympia ».

Signe particulier: Numérote ses toiles et ses bateaux; en est à son 227^e tableau et à son 9^e côté.

L'Art et l'Idée consacre, par la plume de son directeur Octave Uzanne, un article de fond à « quelques plaisants croquis faits en sa prime manière par Maître Félicien Rops ».

De nombreux croquis illustrent cette intéressante étude, que complète une planche en quatre couleurs: *L'Amour régnant sur le monde*, restée jusqu'ici inédite. « Il n'y a plus aujourd'hui que les béotiens d'esprit et les myopes de la seconde vue, dit entre autres M. Uzanne, pour considérer Rops comme un simple fresqueur d'obscénités ou un illustrateur des *Cythères* de la Décadence; tous les artistes non superficiels sentent que dans son œuvre il a démasqué la comédie humaine, la comédie de la chair, et que son talent ou mieux son génie souple et dramatique est, comme on a pu le dire, *Tragi-Phallique*, mais assez rarement éroto-comique... Les quelques rares amateurs qui possèdent la plus grande partie des œuvres inutiles et nuisibles de ce créateur extraordinaire savent que l'art contemporain ne possède pas un maître qui se soit affirmé aussi profondément que celui-ci par une plus large universalité de sujets et de procédés de facture. »

Quelques extraits des journaux niçois intéressant deux artistes qui, paraît-il, feront partie de la troupe de la Monnaie pour l'année prochaine:

« Nous avons gardé pour la bonne bouche M. et M^{me} Cossira auxquels revient la plus grosse part du triomphe. Très en voix et tout à fait en beauté, M^{me} Cossira a interprété avec une sûreté et un brio extraordinaire le splendide duo de *Samson et Dalila*, et elle nous a donné un avant-goût des jouissances artistiques que nous ménage la première représentation à l'Opéra du grand ouvrage de Saint-Saëns. M. Cossira, dont l'éloge n'est plus à faire, outre le duo de *Samson et Dalila*, a chanté superbement le grand air de *Sigurd* qui a terminé de la façon la plus brillante la partie vocale de ce beau concert. » (*Le Journal des Etrangers*.)

« Le Cid était M. Cossira. On ne pouvait désirer mieux. Notre ténor s'est, en effet, tiré avec bonheur d'un rôle écrasant qu'il a joué en comédien parfait. Il est successivement passé avec une égale facilité du pathétique au tragique, du tragique au tendre, émotionnant, intéressant la salle entière, qui paraissait ressentir les sentiments divers qui se heurtent dans le cœur du jeune chevalier. Bien en voix, sûr de lui, il a charmé son auditoire... Aussi peut-on dire qu'il a remporté son plus beau succès de la saison. Après *Lohengrin*, pourtant, cela semblait difficile. » (*L'Eclair* du 18 mars 1892, rendant compte de la représentation du *Cid* de Massenet.)

M. Bussac, directeur du Théâtre Royal de Liège, donnera la première représentation de *Sardanapale*, de MM. Alphonse Duvernoy et Pierre Berton, le mercredi 30 mars.

La presse parisienne et bruxelloise est convoquée à cette solennité, dont le produit sera affecté aux victimes de la catastrophe d'Anderlues.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 28 mars, à 2 heures, M. H. PERGAMENI: *Les religions de l'Inde*; à 3 heures, M^{me} A. CHAPLIN: *George Meredith*. — 29 mars, à 2 heures, M. E. VERHAEREN: *Le néo-gothique flamand* (suite). — 30 mars, à 2 heures, M. H. PERGAMENI: *Le mouvement colonial et économique au XVIII^e siècle*. — 31 mars, à 2 heures, M. H. LONCHAY: *Le prince de Ligne* (suite); à 3 heures, M^{lle} J. TORDEUS: Diction, lecture.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'Ecole et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

Etude du notaire LE COCQ, rue d'Arlon, 16, à Ixelles-les-Bruxelles.

Par le ministère de M^e LE COCQ, notaire, à Ixelles-Bruxelles, et sous la direction de M. EMILE CLAREMBAUX, il sera procédé les lundi 4 et mardi 5 avril 1892, à 2 heures précises de relevée, en la GALERIE DU CONGRÈS, rue du Congrès, 5, à Bruxelles, à la

VENTE PUBLIQUE

de la remarquable collection de

TABLEAUX MODERNES

DU

Docteur JULES LEQUIME

Cette collection comprend :

1^o 89 tableaux, aquarelles et dessins signés notamment : Agneessens, Artan, Boulenger, Courbet, Daubigny (père), De Braekeleer, Degroux, Diaz, Fourmois, Harpignies, Jongkind, Rops, Smits, Alfred et Joseph Stevens, Vervée, Wauters, etc.

2^o Les bronzes, meubles et livres rares.

EXPOSITION PARTICULIÈRE en l'hôtel du Dr LEQUIME, 11, rue Traversière, de 10 heures du matin à 4 heures du soir, les mardi 29 et mercredi 30 mars 1892.

EXPOSITION PUBLIQUE : Galerie du Congrès, 5, rue du Congrès, Bruxelles, de 10 heures du matin à 6 heures du soir, les samedi 2 et dimanche 3 avril 1892.

On peut se procurer des catalogues à l'étude du notaire Le Cocq, rue d'Arlon, 16, ou à la Galerie du Congrès, rue du Congrès, 5, à Bruxelles.

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.
 { Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 40, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

Le notaire ENGLEBERT, à Bruxelles, 20, rue du Gouvernement provisoire, vendra publiquement, RUE DUCALE, 39, à Bruxelles, les **jeudi 21**, **vendredi 22**, **samedi 23 avril 1892**, à 2 heures de relevée, et le **lundi suivant**, à 10 heures du matin, le **MOBILIER** et les

Anciennes porcelaines de la Chine, du Japon, de Saxe, de Berlin, de Frankenthal, de Furstemberg, de Cronembourg, de Sèvres, de Zurich, faïences de Delft, argenteries, bronzes et cuivres anciens, et autres

OBJETS D'ART

formant la collection de

M LE ROY DE GANSENDRIES

directeur honoraire de la trésorerie et de la dette publique.

Experts : MM. J. et A. LE ROY frères, 12, place du Musée, à Bruxelles.

Expositions : particulière, mardi 19 avril ; publique, mercredi 20 avril, de 10 à 4 heures.

Catalogues en l'étude du notaire et chez MM. Le Roy frères.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'INTRUSE. — « LE CHANT DE LA CLOCHE » A AMSTERDAM. — NOTES SUR LA CRITIQUE NÉERLANDAISE. — LIVRES ET BROCHURES. — L'ÉCOLE DE MUSIQUE DE VERVIERS. — LA CRITIQUE BELGE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

L'Intruse

Enfin ! Après la France, après l'Angleterre, après le Danemark, la Belgique a vu jouer une pièce de Maurice Maeterlinck. Cela n'a pas été sans peine. La vieille terre ingrate — le bon vieux pays du bon sens et des gens pratiques — a dû voir consacrer les œuvres de son poète à l'étranger avant de les admettre ici. Il y a longtemps qu'on eût dû jouer à Bruxelles *l'Intruse* et *les Aveugles*, et même *la Princesse Maleine* ; et il est honteux pour les Belges de s'être laissé devancer par les nations voisines.

Mais enfin ! enfin ! on a joué du Maeterlinck ! La salle était houleuse, au Théâtre du Parc, vendredi soir. Il y avait de la bataille dans l'air, et tous les jeunes étaient là, décidés à faire le bon coup de feu pour l'art. On était anxieux. Les acteurs seraient-ils capables de jouer cette pièce mystérieuse, aux nuances subtiles et profondes ? Et le public ? Le public du « Parc », ce public de snobs

et de gommeux, ce public habitué aux platitudes théâtrales chères au cœur de Georges Rénory, de quelle façon allait-il accueillir une pièce si peu façonnée pour sa cervelle ? N'était-ce pas, un peu, jeter *margaritas ante porcos* ?

Ces deux appréhensions n'étaient que trop justes. Les acteurs ont eu beaucoup, beaucoup de bonne volonté. Mais comment faire représenter des choses aussi nouvelles, aussi étranges, d'une spiritualité aussi pénétrante, d'un sentiment aussi inédit, par des personnages de conservatoire habitués au répertoire « Palais-Royal » du Théâtre du Parc ? M. Candeilh a fait son devoir et sa troupe a donné bravement tout ce qu'elle a pu donner. Mais que le jeu était froid, monotone, sans accent, sans reflet aucun de cet au delà terrible qui plane dans les ténébreuses conceptions du poète gantois. Le souffle d'effroi n'a pas été saisi et les phrases profondes, belles comme des bijoux noirs, qui illuminent çà et là le dialogue, n'ont pas reçu leur signification et n'ont pas été mises en due valeur. Il y avait, dans cet acte, à faire pressentir bien davantage des dessous d'horreur et de mystère ; il y avait à faire passer sur les physionomies et dans les gestes un bien autre reflet de ce spectre qui entre, invisible, faisant s'effeuiller les roses du jardin et porteur de cette faux symbolique et cruelle qu'on entend au dehors s'aiguiser impitoyablement. Et nous eussions voulu, aussi, une autre atmosphère, un autre

décor. Pour une telle œuvre, tout importe. Ah! ce n'est pas ainsi que nous nous figurions les personnages de *l'Intruse!*

Nous eussions rêvé une atmosphère de vieille, vieille campagne; nous eussions voulu, dans une chambre aux meubles démodés, des bourgeois d'une petite ville, — oui, de ces bourgeois tels qu'on en rencontre dans quelque Furnes, dans quelque Ypres, confits en religiosité, avec des airs moins civilisés, des allures moins citadines, moins « grande ville », et, en place de trois jeunes filles qui font penser aux préraphaélites; il nous eût plu de voir simplement trois de ces jeunes provinciales, vêtues de noir, pareilles à des congréganistes et qui vivent, là-bas, simplement, sous les carillons des Flandres, au fond de somnolentes et monotones bourgeoisies. Le débit des acteurs a d'ailleurs été entaché de trop de psalmodie — surtout dans le rôle d'Ursule — et le vieil aveugle « posait » un peu, et s'était fait une tête classique de vieux savant telle qu'on en a vu dans mille gravures, dans mille tableaux, qui n'ont aucune parenté avec l'art de *l'Intruse*. Le milieu, l'allure des acteurs, ont donc été, à notre avis, mal compris. Et il y avait un tout autre caractère à donner à cette représentation.

Quant au public, — le public éduqué par M. Frédéric et par ses disciples qui aspirent aux mêmes éreintements et au même sceptre ridicule — il est arrivé goguenard, disposé à se moquer d'une œuvre belge, inepte et bête comme toujours, de la sottise plein la cervelle, de l'étroite et basse méchanceté au cœur, une vague impertinence de snob mal élevé à la bouche. La chose qui entend le plus de bêtises est un tableau, ont dit les Goncourt. Eh bien, *l'Intruse* (avantage qu'elle partage d'ailleurs avec *le Canard sauvage*) aura, cette semaine, été aussi riche en moisson de ce genre que la toile la plus stupidement critiquée. Toute la gomme s'est montrée des plus poisseuses, vendredi soir. Tous les jeunes masuirs avaient arboré, en même temps que leurs plâtons blancs, leur habituelle imbécillité. Ils eussent, tous, volontiers, sali une œuvre belle et noble — et il en était qui se sont vantés d'être venus au théâtre avec un sifflet dans leur poche, — alors qu'ils n'avaient jamais lu une seule ligne de Maeterlinck!!!

Eh bien! — ils ont été maintenus. Ils ont dû ravalier leurs sifflets. D'abord, parce que, bien qu'insuffisamment rendue, la pièce s'est imposée, empoignante, et il y a eu des instants où l'on a senti la salle, la salle entière prise de cette émotion étrange que prodigue le Beau. Et puis parce qu'il y avait là des artistes, beaucoup d'artistes, qui *comprenaient*, eux, et qui étaient décidés à énergiquement fermer la bouche aux siffleurs du high life ou aux tapageurs de la jeune doctrine venus là pour s'amuser. Au baisser du rideau une ovation nourrie a salué le nom de Maurice Maeterlinck. Une ovation cordiale, des bravos d'artistes, de sonores

et purs applaudissements, qui, eux, n'ont jamais tapagé en l'honneur de plats vaudevilles, et qui se réservent pour les seules manifestations de l'Art. La bataille a été gagnée; la jeune école belge compte une victoire encore. Et cette ovation enthousiaste, bruyante, emportée, nous a paru comme une belle marée de soleil arrachant encore quelques vieux pilotis des anciennes et pourrissantes bâtisses, rejetant encore au loin quelques débris gâteux dans l'aurore du renouveau qui se lève. Ceux qui ont applaudi *l'Intruse*, ce sont les artistes, les seuls qui ont le droit de juger. Le reste du public, c'était la camelote « copurchique » ou le ganachisme sénile.

Ils ont été écrasés. Et maintenant, attendons les critiques des plumitifs quotidiens reconnus et sacrés pour leur incompréhension, et régalons-nous surtout des mets étranges et troubles que sert cet incomparable oiseleur de *la Réforme* qui ne veut écouter que le chant des oiseaux qui viennent de France!

« LE CHANT DE LA CLOCHE » A AMSTERDAM

La Société *Excelsior* a donné mercredi dernier, sous la direction de M. H. Viotta, une excellente interprétation du *Chant de la Cloche*, l'œuvre de Vincent d'Indy à laquelle a été décerné, en 1885, le prix de la ville de Paris. Tandis que vainement nous réclamons ici, depuis des années, une audition de cette magistrale composition et que seul le deuxième tableau a pu être exécuté, grâce à l'enthousiasme artistique d'un groupe de musiciens qui ont prêté aux XX leur concours, nos voisins les Hollandais ont tranquillement réuni deux cent cinquante chanteurs, cent musiciens d'orchestre, ils ont engagé des solistes, parmi lesquels le ténor Lafarge, et voici l'œuvre acclamée, triomphalement accueillie là-bas, au bord de l'Y, avant d'être connue dans une ville qui se pique d'être « dans le mouvement » et de « donner le ton » dans le domaine musical.

Dût notre amour-propre national en souffrir quelque peu, disons qu'il serait d'ailleurs impossible, dans l'état actuel des choses, d'obtenir à Bruxelles une interprétation aussi remarquable que celle à laquelle nous avons assisté à Amsterdam.

Excelsior, dont les débuts modestes étaient limités à l'exécution d'œuvres chorales prises au répertoire de la musique sacrée, a agrandi son cadre sous l'énergique impulsion de son excellent directeur M. Viotta, qui a troqué la robe et la toque d'avocat contre le bâton de chef d'orchestre, et qui le manie en maître. Cette société, exclusivement composée d'amateurs, met en ligne des forces considérables, merveilleusement disciplinées. Avec l'orchestre du *Concertgebouw*, habituellement dirigé par M. Kes, un ancien élève du Conservatoire de Bruxelles, — mais conduit par M. Viotta lorsqu'il est réuni aux chœurs d'*Excelsior*, elle a fait connaître à Amsterdam des œuvres telles que le *Requiem* de Brahms, la *Damnation de Faust* et *Roméo et Juliette* de Berlioz. Et après avoir donné une magnifique audition du *Chant de la Cloche*, elle songe à faire entendre les *Béatitudes* de César Franck! Tout ceci dans une salle qui peut contenir deux mille personnes, et qui, mercredi dernier, était absolument remplie.

La société hollandaise donne là un remarquable exemple de goût et d'intelligence artistiques. L'attention scrupuleuse avec laquelle le public suit ces auditions de choix, les applaudissements dont il souligne les passages les plus beaux dénotent une rare compréhension musicale. Le succès fait à Vincent d'Indy a été énorme. Après le troisième tableau, *la Fête*, la salle tout entière a appelé le compositeur sur l'estrade et l'a longuement acclamé. A partir de ce moment le succès a été croissant jusqu'au dernier tableau, *le Triomphe*, couronné par une nouvelle et unanime ovation.

Les solistes ont eu leur part dans les applaudissements de cette triomphante soirée. M. Lafarge a chanté avec un charme communicatif et en musicien consommé le rôle du maître-fondeur, Wilhelm. M^{lle} Kempees, l'interprète de Lénore, possède un soprano d'une grande étendue qu'elle manie agréablement, bien qu'elle n'ait pas encore toute l'expérience nécessaire. Les personnages épisodiques de la mère, des Esprits du rêve, de Dietrich Leerschuwst, etc., étaient confiés à M^{lle} Wilson, à M^{mes} Spoor et Meerum Tervogt, à M. Orelia, qui en ont donné une interprétation très satisfaisante.

Tous ont contribué à mettre en vive lumière cette œuvre impressionnante, qui demeurera, malgré les influences wagnériennes qui planent par instants sur la partition et que devaient fatalement amener certaines analogies de sujet avec *les Maîtres-Chanteurs*, l'une des compositions les plus séduisantes et les plus fortes de Vincent d'Indy.

Tout y est merveilleusement proportionné et harmonieux. L'inspiration est constamment élevée et soutenue, depuis le court prologue, si sobre et si puissant, jusqu'aux grandes scènes finales, *l'Incendie*, *la Mort*, *le Triomphe*, qui réalisent une grandeur tragique et une intensité d'expression vraiment extraordinaires.

L'Incendie est peut-être, de toutes les parties de l'œuvre, la plus émouvante. La terreur des bourgeois affolés, les exhortations du maître-fondeur qui ramène la confiance dans les cœurs, l'enthousiasme du peuple massé autour de son héros forment un tableau mouvementé, vivant, d'une richesse de coloris incomparable. *La Vision*, avec la poésie pénétrante des voix du Clocher, avec son symbolisme discret, ses effets charmants de chœurs à bouches fermées, et cette tragique apparition de Lénore qui termine la scène, est également une page admirable, d'une originalité rare. Elle décèle, en même temps qu'une « patte » de premier ordre, une nature artistique d'exception.

L'instrumentation du *Chant de la Cloche* est parfaite et l'on ne peut se lasser d'admirer la variété des timbres, la clarté de la polyphonie, la sonorité et l'éclat des passages de force, la douceur des morceaux de tendresse comme la *Scène d'amour*, qui garde jusqu'au bout une fraîcheur et une intensité exquises.

Cette belle audition restera dans notre mémoire, à jamais fixée dans un décor de prairies éclairées par le miroir étincelant des canaux, tandis que tournent, tournent sous la lente chevauchée des nuages les moulins vêtus de planches, vêtus de briques vernissées, vêtus de pelisses de chaume, avec l'horizon de la mer pour toile de fond et des voiles paresseuses pour accessoires.

Aux organisateurs de cette fête d'art, si belle et si complète, à MM. Viotta, chef d'orchestre, Ankersmit, président d'*Excelsior*, Goldberg, Drost, qui ont reçu avec les plus délicates attentions les excursionnistes venus de Paris et de Bruxelles, nous adressons ici nos félicitations les plus vives et l'expression de notre reconnaissant souvenir.

NOTES SUR LA CRITIQUE NÉERLANDAISE

Les manifestants d'Art Nouveau ont si allègrement, et tant mis en lumière — les documentant ainsi définitivement — de mauvais vouloirs, de déclamations ignorantes, de haines stupides, ils ont si soigneusement glané ce vaste champ d'injures et de mépris qu'ils ont foulé que la simple bienveillance des uns, que le courageux dévouement d'autres qui font cortège à leurs innovatives audaces s'en alarmeraient à la longue.

Il faudrait que l'un de nous gratte au fronton du monument qui s'achève : une contemporaine Renaissance d'Art, le nom de tous ceux-là qui ont généreusement plaidé pour sa place au soleil, bataillé près du dépôt de matériaux que de juvéniles et constants efforts amenaient à pied d'œuvre en vue de cette mémorable érection. Mais le peut-on faire, ici, dans ce journal, sans aller au devant de la maligne insinuation — des plus impénitents flagorneurs, d'abord — de faire une plate cour à Ceux mêmes de la maison ?

Pour l'heure, bornons nous à signaler le commencement de conquête de ceux qu'en raison de cinquante raisons relevant du tempérament national même — les critiques et les littérateurs flamands — il était le plus difficile de nous attacher.

La conversion de quelques-uns d'entre eux est un fait conséquent et ce n'est pas à l'heure où ces convertis nous arrivent si inattenduement, qu'il convient de leur faire un grief d'avoir attendu si longtemps.

Ne pas oublier qu'une robustesse quasi brutale, une logique sans faiblesse, une digestion facile, les seules vertus d'Art proclamées par les auteurs de langue flamande, semblaient devoir les éloigner, sans jamais un rapprochement possible, des récentes manifestations d'Art, d'art pictural en particulier.

L'attirance, d'ailleurs, ne remonte pas à bien haut et n'était-ce pas devancer le fait accompli que de clamer en août dernier, sur les bords de l'Amstel, la « Consécration » de l'Art Jeune ?

DELANG le fit pourtant en un article paru dans le *Nieuwe Gids*, d'un beau ton d'allégresse et bellement et curieusement stylé comme il peut le faire, et si réellement l'Art Jeune était « consacré » en Néerlande, des critiques de la valeur et de la dignité de JAN VETH pouvaient revendiquer une large part de l'honneur.

Et la gratitude doit être en rapport de l'énormité qu'il y a à sortir de la « conformité » en ce beau pays sur lequel le protestantisme a promené son rabot de similitude compassée et renfermée.

A l'heure où on le conspuait assez unanimement en son pays, VETH ainsi présentait un des nôtres : Jan Toorop — et je cite d'autant plus largement que son tout récent triomphe au salon des XX ramène l'attention sur des œuvres plus anciennes : « Un peintre sans repos, tendant le col vers un art nouveau, un chercheur s'identifiant, avec une rare habileté, avec différents procédés : un moderne s'adonnant pendant un laps de temps et s'assimilant avec une remarquable vitesse les nouvelles théories, puisant dans les données primitives ou nouvelles ce qui lui peut convenir, pour ainsi, après mûres réflexions, atteindre cet art vibrant, osé, suggestif et jeune ! »

S'attardant ensuite en une présentation, un peu gênée, de la pratique de la division du ton et à la description des œuvres de Toorop parues à la rampe des XX antérieurement à cette exposi-

tion d'Utrecht qu'il commente, VETH décrit cette *Mélancolie* que personne capable de belle émotion n'aura oubliée : « Mais le plus personnel quelque chose se révèle en un morceau de peinture qui en tant que conception se rapproche de cette *Idylle* exposée lors de cette exhibition d'œuvres des XX au Panorama d'Amsterdam. — C'est un moment de soir gris indigo ; sur le seuil d'une chaumière humble, d'aspect hiératiquement simple, une femme de pêcheur se tient accoudée — vue de face en toute largeur de taille et de jupes, un bras qui se repose de tricoter le long du corps — elle rêve ; sous le léger bonnet des yeux dardent fixement dans cette tête voulue, exagérément étroite. Mais de côté, par delà une haie, un horizon de paysage fantastiquement éloigné, comme évoqué par le rêve. Par delà la haie que dépasse ornementalement un narrant tournesol, paît dans un rayonnement vert un inquiet chevreau, délicatement placé là, parlant gros de choses sous la symétrique rangée de frênes et sous la floconneuse ligne d'horizon de dunes grises et arrondies. Il est plein du mystère de voix ce lointain dont la pâte colorée, balafmée de hachures au crayon, semble tissée de fils, une broderie éraillée.

Et s'apparentent à souhait — de gris — et correspondent de sentiment — les deux parties de l'œuvre — la femme chue à penser, — le paysage d'irrésistible méditation vague. Le tout : un monotone conte chuchoté, un peu britanniquement nuancé, se rehaussant d'un rien de parfums, de condiments exotiques : un conte de séduisante et exquise mélancolie. »

Si ce mode de transposition quand même de tout l'indéfini d'une œuvre picturale en ces tout précis alignements de mots nous paraît suranné un peu, et si la jeune critique hollandaise en raffole toujours, il importe moins, cette fois, de signaler son procédé que de vanter le ton qu'elle prend pour parler des productions de l'Art le plus récent. Elle décidera un jour de l'opinion des journaux quotidiens. Une voix de-ci de-là sonnera un appel en faveur de l'Art doté de Neuf : entre autres celle-ci nous réjouit qui dans un numéro (6 mars dernier) du *Nieuwe Rotterdamsche Courant* signale en une analyse élogieuse, savante et mordante l'exposition des œuvres de feu Vincent van Gogh (1).

En Belgique, parmi ces littérateurs flamands qui nous reprochent un peu légèrement de puiser nos inspirations, de copier nos manières de procéder sur celles de nos voisins du midi et qui se mettent eux-mêmes si docilement au diapason de leurs voisins du nord auxquels ils devraient bien faire les reproches qu'ils nous font à nous, POL DE MONT fut le premier, je crois, à s'enthousiasmer.

Et l'intention est vraiment généreuse qui lui inspira, en prévision du prochain Salon des XX, en Pays-Bas, ce fouillé compte rendu paru en feuilleton dans le numéro du 27 mars du *Algemeen Handelsblad* d'Amsterdam.

Et voici que, dans le dernier numéro de la *Vlaamsche School*, VERMIJLEN publie une profonde et crâne étude sur Constantin Meunier, que P. B (lisez Paul Buschmann) se révèle bien intentionné et respectueux du vouloir des XX!

Quand on en sera à mentionner les victoires on se souviendra de cette trouée en pays, si pas hostile, tout au moins difficile à conquérir.

V.

(1) Suivant l'exemple de M. Oldenzeel, de Rotterdam, le « *Kunstkring* » de La Haye ouvrira à la fin de ce mois une exposition importante d'œuvres de V. van Gogh.

LIVRES ET BROCHURES

Des méthodes qui permettent d'attendre le développement préhistorique des Religions, par le comte GOBLET D'ALVIELLA, professeur à l'Université de Bruxelles. — Bruxelles, Weissenbruch, 1891, 31 pages.

La Religion est de tous les temps. Par l'extension même de ce vocable et son peu de précision, il faut y voir plus une disposition de l'être pensant et sentant qu'une synthèse précise et définitive de dogmes et de rites.

La croyance mystérieuse à l'invisible, à l'existence d'êtres surhumains qui interviennent d'une façon mystérieuse dans la destinée de l'homme et dans le cours de la nature ; des tentatives tantôt pour se rapprocher de ces êtres ou pour les écarter, tantôt pour prévoir l'objet et la forme de leur intervention, tantôt pour influencer cette intervention, soit par la propitiation, soit par la violence ; le recours à l'entremise de certains hommes regardés comme spécialement aptes à réussir dans ces tentatives ; enfin, la mise de certaines coutumes sous la sanction des puissances surhumaines, c'est là le résidu de toutes les religions connues. Comme tous les produits du développement humain, celles-ci ont passé par tous les stades du devenir. Il y a eu, au plus haut de l'histoire des religions organisées, élaboration sacerdotale d'après le triage des croyances du passé : un véritable polydémonisme chez les Sémites, une sorcellerie organisée chez les Egyptiens, une physiolâtrie universelle en cours de transformation polythéiste chez les Indo-Européens. Mais avant, plus haut encore dans les temps, il y a eu d'autres formes et d'autres manifestations de sentiment, d'inspiration plus naïve, et qui ont servi à tout ce développement ultérieur.

Ce sont ces toutes premières origines que la science d'aujourd'hui a essayé d'éclairer.

Par quelles méthodes ? M. Goblet nous l'apprend dans l'introduction aux leçons qu'il a professées l'hiver dernier, à Londres, sur l'invitation des administrateurs de la fondation Hibbert. Toutes les sciences ont été mises à contribution : la psychologie, la linguistique comparée, l'archéologie préhistorique, le folklore. Elles ont montré partout le lien parfois bien tenu qui unissait le présent au passé, et par des inductions minutieuses et subtiles sont parvenues à reconstituer quelque chose de l'état mental de nos arrière-ancêtres et des coutumes bizarres par lesquelles ils le manifestaient. Déjà du temps des cavernes, à l'âge du mammoth ; l'être humain possédait en embryon des sentiments religieux. On trouve, de cette lointaine époque, la trace de repas funéraires organisés dans la croyance que l'esprit du défunt se nourrit de l'esprit renfermé dans l'offrande. Les dolmens, dont la destination funéraire n'est plus contestée, présentent dans une de leurs parois un trou qui ne dépasse guère le volume d'une tête humaine, et qu'il est légitime de considérer comme le passage destiné à permettre la sortie de l'âme. Dans le même esprit était pratiquée alors la trépanation crânienne réservée, pense-t-on, aux individus regardés, à raison de leur rang, de leur savoir et de leur tempérament, comme en possession d'une nature supérieure ou comme en communication directe avec le monde surhumain.

Comme preuve supplémentaire de l'idolâtrie pratiquée par l'homme des cités lacustres, M. Goblet rappelle l'ébauche d'une figure féminine retrouvée toujours sur la paroi gauche de l'antigrotte, — preuve d'une disposition bien intentionnelle, — et

associée à l'image d'une hache en silex, sorte de marteau à deux têtes, parfois figuré avec un manche. Faut-il bien voir en ces dessins une personnification de la nature et de la force humaine, et croire que des êtres primitifs aient pu s'élever jusqu'à la figuration de quelque mythe de l'union entre le ciel et la terre? Cela nous paraît douteux.

A la vérité — et ceci est une simple réflexion soumise à la compétence de M. Goblet — la hache et le marteau nous semblent avoir symbolisé tout autre chose aux époques postérieures. On s'en est servi pour représenter la virilité et la fécondité. Toute l'antiquité a professé un véritable culte pour les sources de la génération. Les anciens Indiens et les premiers Egyptiens adoraient publiquement les phallus et les faisaient servir de motifs d'ornementation à leurs temples et à leurs monuments. Pour certains auteurs, les formes équivoques de telles tours, élevées par les architectes du moyen âge, sont directement inspirées de ces mêmes idées, dont il est bien difficile de retrouver l'équivalent autour de nous. Il ne serait donc pas tout à fait déraisonnable d'expliquer autrement que ne le fait M. Goblet la rencontre toujours simultanée, sur les parois des grottes, de la figure de femme et de la hache en forme de marteau.

Quoi qu'il en soit, les autres faits cités par l'auteur sont bien intéressants et bien probants en faveur de la toute primitivité et de l'origine naturelle des idées religieuses élémentaires. Si la physiologie et la psychophysiologie, d'une part, nous renseignent déjà fort minutieusement sur la formation de notre moi, sur l'origine de nos sensations et de notre activité volontaire, d'autre part, il faut reconnaître que l'histoire et la science des religions ont fait, en ce siècle, des progrès si gigantesques dans l'explication de nos concepts et de nos croyances, en montrant clairement leur filiation et leur haute antiquité, que le souhait du penseur grec est bien près de sa réalisation : Γνωρι ζευτον.

Grisailles, recueil de poésies, par Ch. Droupy. Bruxelles, librairie Istace, 1892, 106 pages.

Des souvenirs, des pochades, des descriptions. De-ci de-là un peu de pessimisme, du spleen, des rancœurs. Ailleurs et le plus souvent de la bonne humeur, le mot drôle et heureux. Le poète aime les enfants et le dit très gentiment. Il a des idées, mais elles ne sont pas pour effrayer par leur nouveauté. La forme s'abstient avec soin de s'engager dans la voie des dernières réformes littéraires.

A sa façon pourtant ce petit volume présente de réelles qualités. De lui, détachons cette piécette :

POCHADE

Un ivrogne achevé, promenant son liquide
Comme une outre emmanchée à deux grêles fuseaux,
S'avance, titubant en échassier timide,
Le long du canal vert qui roule au loin ses eaux.

Voyant les flots danser en caressant la vague,
Où son corps ballonné fait la ronde avec eux,
Il sourit au miroir, puis, d'un pas qui divague,
Tente, nouveau saint Pierre, un trajet hasardeux.

Mais le Seigneur, dit-on, qui fit bien toutes choses,
Préparant un pendant aux noces de Cana,
Où plus d'un nez rougi d'aise s'illumina,

Pour s'égayer au fond de ses palais moroses,
Fit culbuter le mâle, ô caprice divin!
Et pour l'éternité mit de l'eau dans son vin.

L'ÉCOLE DE MUSIQUE DE VERVIERS

Grâce à l'intelligente initiative et à la persévérante activité de M. Louis Kefer, Verviers possède actuellement un foyer d'art dont le rayonnement s'étend de plus en plus, franchit les limites du pays wallon, éclaire des coins d'Allemagne et de France. Cette petite ville industrielle, jadis vouée à l'exclusif souci des fabricats et du commerce, s'éprend d'art, organise des auditions de choix. Elle a une école de musique en pleine prospérité, d'où sortent des élèves distingués, compositeurs et virtuoses. C'est dans la classe du professeur de violoncelle, M. Massau, que s'est formé le jeune Gérardy, qui est en voie d'acquiescer à l'étranger la renommée des Servais et des Hollman. Un jeune pianiste, M. Sauvage, vient de remporter à Paris et à Bruxelles de sérieux succès. Faut-il rappeler le mérite de MM. Crickboom, Gillet, Laoureux, qui tous ont fait à l'école de Verviers leurs premières armes? M. Guillaume Lekeu, sorti de la même école, s'est vu décerner d'emblée le second grand prix au dernier concours de Rome. Et déjà des séances de quatuors ont popularisé dans la petite cité les noms de César Franck, de Vincent d'Indy, de tous ceux qui marchent dans les voies inexplorées.

Il a fallu, pour arriver aussi rapidement à ce résultat hautement louable, une foi artistique, un esprit d'apostolat peu ordinaires. Ainsi que le constatait dimanche dernier, à la distribution des prix, le secrétaire de l'école, M. J. Soubre, qui s'est dévoué avec M. Kefer au développement intellectuel de Verviers, c'est avec des ressources insignifiantes que l'établissement s'est élevé au rang qu'il occupe. Le budget n'est que de 24,500 francs, ce qui n'empêche pas que 750 élèves reçoivent à l'école une instruction musicale complète, qui comprend 33 cours dirigés par 16 professeurs. Nulle part, a affirmé M. Soubre, l'enseignement musical ne coûte aussi peu en produisant d'aussi appréciables résultats.

Ce budget minime permet néanmoins à M. Kefer de donner chaque année un concert vraiment artistique, digne d'un conservatoire important, jouissant de ressources considérables. Il y a dans l'orchestre et dans les chœurs une flamme, un enthousiasme qui lui permet d'aborder l'étude d'œuvres de grande envergure et de mener à bonne fin des entreprises qui paraîtraient téméraires à de moins résolus.

C'est ainsi que l'École de musique a exécuté en entier, dimanche dernier, l'*Andromède* de M. Guillaume Lekeu dont un fragment avait été entendu aux XX cette année.

L'œuvre, très distinguée et vraiment intéressante du jeune compositeur, promet un musicien de talent, personnel et puissant, ayant, au plus haut degré, l'instinct dramatique. Ce sera, à n'en pas douter, un homme de théâtre. La manière dont il échafauda son travail sur quelques thèmes caractéristiques, bien rythmés (nous citerons spécialement le motif de la Malédiction, exposé au début, et qui traverse toute l'œuvre, reliant entre eux les divers épisodes), est d'un musicien consciencieux et probe, pénétré des formes nouvelles de l'art. L'œuvre a, en quelques-unes de ses parties, une réelle grandeur. Le final du premier acte, où les supplications d'Andromède sont coupées par les rapides répliques des prêtres d'Ammon et des chœurs d'Éthiopiens, est vraiment très beau de mouvement et d'allure. Avec plus d'expérience, M. Lekeu simplifiera son écriture. Il y a dans *Andromède* tels passages trop chargés, trop touffus, inutilement broussail-

leux, d'où les motifs conducteurs, accumulés les uns sur les autres, ont peine à se dégager. Cette confusion, jointe à quelque gaucherie dans l'instrumentation, est le défaut contre lequel nous mettons en garde le jeune musicien. Il paraît d'ailleurs trop intelligent et trop artiste pour n'avoir pas remarqué lui-même ce que cette première œuvre renferme d'inexpériences.

Ajoutons que l'interprétation, confiée, pour les soli, à M^{lle} Lamboray, à MM. A. de Thier et S. Byrom, a été remarquable.

Dans la seconde partie, après la distribution des prix aux élèves, un peu puérilement agrémentée de petits airs dansants saluant de flon-flons imprévus l'émotion des lauréats, l'orchestre a exécuté, sous la direction de l'auteur, *Saugefleure*, le *Lied* pour violoncelle et orchestre (soliste M. Gillet), la *Symphonie* pour orchestre et piano sur un chant montagnard français (soliste M. Duyzings) de Vincent d'Indy, et le succès du Maître, après l'Élève, a pris des proportions inusitées, s'est affirmé en ovations, en rappels, en discours, en hommages fleuris...

Mentionnons aussi la voix agréable de M. de Thier, coupant de deux romances assez inutiles le programme symphonique, et, pour finir, la très intéressante soirée musicale offerte ensuite par le directeur de l'École aux notabilités verviétoises et aux artistes étrangers que la solennité avait attirés. On y a entendu, entre autres, le Quintette de Franck et le Quatuor pour piano et cordes de Vincent d'Indy.

LA CRITIQUE BELGE

On nous reproche parfois de trop triquer certains « chiens d'enfer » de la critique des quotidiens belges. Nous ne le faisons pas assez et devant certaines manifestations nous nous prenons à nous croire trop inattentifs et trop patients.

Ainsi M. Max Sulzberger, le joyeux critique bien connu par ses gaffes et célèbre pour ce dans le monde artiste, disait dernièrement, dans *l'Etoile belge*, en un compte rendu du Salon des Aquarellistes, qui vient de nous tomber sous les yeux et auquel la récente exposition des XX donne de l'actualité, ces phrases de vieux prud'homme en colère qu'on a bousculé :

« En matière d'art, un cercle fermé m'a toujours paru une hérésie. Je disais volontiers : Aussi longtemps qu'il reste un petit coin disponible, ouvrez toutes larges les portes du Salon aux œuvres de toute provenance, de toute école, de toute tendance. Je n'ai pas changé d'avis, seulement j'y mets une seule réserve : proscrire le pointillage, le phylloxéra de la peinture. Les pointilleurs ne font pas plus partie des peintres que les joueurs d'orgue de barbarie des musiciens. Là où ils se présentent, qu'on les prie d'aller pointiller ailleurs. »

Il faut prendre des lorgnettes, M. Sulzberger, vous finirez peut-être par voir plus clair et par vous apercevoir du mérite très grand des pointilleurs. On ne pointillait pas à l'époque où vous avez cherché à devenir un peintre ; ce n'est ni de votre temps ni de votre compétence. Mais vos tables de proscription nous étonnent, ô vieux Sylla du *Bulletin politique* ! Vous devez savoir en quelle estime nous tenons vos radotages — et pourtant nous ne demandons pas qu'on vous mette à la porte de votre journal et qu'on vous prie d'aller gaffer ailleurs.

Dans la même *Etoile*, le vieux gaffeur se vantait d'avoir pressenti le symbolisme depuis longtemps. Nous sommes charmés de l'apprendre. Mais ce que la critique du ganachisme devient

immodeste ! Dernièrement un de nos bonzes les plus précieux se parait comiquement des plumes de Sainte-Beuve (hormis celle avec laquelle Sainte-Beuve écrivait). Aujourd'hui M. Max se pose en devin du symbolisme ! Pauvres gens ! Ils sont obligés de se flatter eux-mêmes, les autres dédaignant leur rendre ce service.

Memento des Expositions

AMIENS. — Exposition des *Amis des Arts*, 5 juin-15 juillet. Délai d'envoi : 10 mai (notices 1^{er} mai). Renseignements : M. le Président de la Société des Amis des Arts, Musée de Picardie, Amiens.

ANVERS. — Société royale d'encouragement des Beaux-Arts. Exposition d'aquarelles, pastels, cartons, dessins, gravures, médailles, etc. 24 avril-15 mai. Délai d'envoi : 18 avril. — Renseignements : M. G. Caroly, secrétaire.

CHARLEROI. — Exposition de la Société française de bienfaisance. 16 avril-8 mai (limitée aux invités). Délai d'envoi : 1^{er} 8 avril. — Comité-directeur : M^{mes} E. Beernaert, A. Boch. M. Collart, L. Héger, H. Ronner.

CHICAGO. — Section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle. 1^{er} mai-30 octobre 1893 (voir *l'Art moderne* du 11 octobre 1891).

DIJON. — Société des Amis des Arts. 1^{er} juin-15 juillet. Délai d'envoi : 1^{er} mai. Renseignements : Président des Amis des Arts, Dijon.

LIÈGE. — Exposition des Beaux-Arts. 1^{er} mai-13 juin. Délai d'envoi : 8 avril. — Renseignements : M. de Mathelin, secrétaire.

LILLE. — Exposition des *Industries d'art moderne appliquées à l'habitation*. 1^{er} mai-1^{er} août. Renseignements : Secrétariat de l'Union artistique du Nord, rue Négrier, 36^{ter}, Lille.

MADRID. — Exposition historique européenne. 12 septembre-31 décembre. — Délais d'envoi : 1^{er}-30 avril. — Renseignements : Comte de Casa Miranda, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil des ministres, Madrid.

MUNICH. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} juin-fin octobre. Délais d'envoi : notices, 15 mai ; œuvres, 1^{er}-20 mai. Renseignements : M. Ch. A. Baur, secrétaire du Comité central. — Envoi collectif par M. W. de Haas et Cie.

PARIS. — Salon de 1892 (Champs-Élysées), 1^{er} mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, dessins, aquarelles, pastels, etc., expirés ; sculpture, 31 mars-5 avril ; gravure et lithographie, 2-5 avril ; architecture, 2-6 avril. — Renseignements : M. F. de Vuillefroy, secrétaire, palais de l'Industrie, Champs-Élysées.

— Société nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars). 7 mai-30 juin. Envois : peinture, gravure, expirés ; sculpture, 15-18 avril.

— Exposition de Blanc et Noir. 1^{er} avril-15 juin. Délai expiré. — Renseignements : M. Bernard, directeur.

— Exposition des *Arts de la femme*. Envois : 1^{er} avril-1^{er} mai. Renseignements : M. Marius Vachon, directeur de l'Exposition, Palais de l'Industrie, porte VII, Paris.

PRAGUE. — Exposition des Beaux-Arts. 1^{er} mai-30 juin. Délai d'envoi : 10 avril. Renseignements : Secrétariat de la Société des Beaux-Arts de Bohême, Rodolphinum, Prague (Autriche).

ROUBAIX. — Exposition de tapisseries, broderies, tissus artistiques et décoratifs. 17 avril-1^{er} juin. Délai d'envoi : 7 avril. Renseignements : Secrétariat de la Société artistique de Roubaix-Tourcoing, rue de l'Espérance, 68, à Roubaix.

PETITE CHRONIQUE

Mardi prochain s'ouvrira à la Galerie Moderne, au profit de l'*Hospitalité de nuit*, une exposition de cinquante chefs-d'œuvre de l'école française, provenant des plus belles collections de Bruxelles.

Liège vient d'avoir deux représentations du Théâtre libre.

M. Antoine a fait entendre : *Blanchette, l'École des veufs, Tante Léontine et Leurs Filles*. Le succès a été spontané, considérable. Pas de protestation. Certes le lendemain il en est qui se récriaient, semblaient regretter leur acquiescement de la veille.

Il n'empêche que les applaudissements partaient de toutes parts, et vivement. Plusieurs fois on a rappelé les artistes.

Et les personnes qui étaient de la première représentation se retrouvaient à la seconde.

La maîtrise de l'artiste qu'est M. Antoine s'est imposée.

Anvers-Bruxelles. — Tel est le titre de l'exposition qui s'ouvrira le 30 avril prochain au Musée moderne. A cette exposition prendront part un grand nombre de peintres et sculpteurs anversois et bruxellois.

CONCOURS DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — Peinture. La Classe met au concours le sujet suivant : Grand panneau pour une Cour d'assises. Les cartons devront avoir 1^m40 sur 0^m45. Prix : 1,000 francs.

Gravure en médailles. Une médaille commémorative de la mort de S. A. R. le prince Baudouin. L'avert est réservé à l'effigie du prince; le revers représentera un sujet allégorique. Les modèles en cire ou en plâtre devront avoir 0^m30 de diamètre. Prix : 600 francs.

Les cartons et les projets de médaille devront être remis au secrétariat de l'Académie avant le 1^{er} octobre 1893.

L'Académie n'accepte que les travaux complètement terminés; les cartons (sur châssis) et les modèles (en plâtre et en cire) devront être soigneusement achevés.

Les auteurs couronnés sont tenus de donner une reproduction photographique de leur œuvre, pour être conservée dans les archives de l'Académie.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur travail; ils n'y inscriront qu'une devise, qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Faute, par eux, de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

Les travaux remis après le terme prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

Liszt a dit : « Faire de l'art, et même en bien faire, n'est cependant pas encore posséder le don suprême de créer. Créer, c'est tirer du néant; c'est donner une forme nouvelle à un sentiment nouveau, une expression nouvelle à un sentiment connu, un aspect encore inconnu à une expression fréquente. Faire de l'art, c'est varier la tonalité des sentiments déjà exprimés, la texture des formes déjà existantes, la modulation des nuances déjà là. Le génie chante en vertu d'une inspiration personnelle, dans les modes qu'elle lui dicte et lui enseigne; le talent remanie ce que d'autres ont dit avant lui. Le talent peut être extraordinaire, il ne sera jamais initiateur. Entre créer et innover, il y a la différence du génie au talent : de Bach à Mendelssohn, de Beethoven à Meyerbeer. »

Le plus grand succès de librairie qui ait jamais existé aux Etats-Unis, c'est les *Mémoires du Général Grant*.

Les héritiers du général ont touché jusqu'à présent 414,855 dollars, soit deux millions soixante-quatorze mille deux cent soixante-quinze francs de droits d'auteur! (*L'Art et l'Idée.*)

Dans la nouvelle salle du Musée moderne, *Les derniers moments de la fille de Grétry* attirent, paraît-il, de nombreux amateurs d'agonie. Les huissiers sont sur les dents. Ils espèrent qu'elle sera bientôt morte.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 4 avril, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *L'Indo-Chine et le Tonkin*; à 3 heures, M^{me} A. CHAPLIN : *Modern writers*. — 5 avril, à 2 heures, M. E. VERHAEREN : *Quelques peintres modernes*; Chasseriau et Puvis

de Chavannes. — 6 avril, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *Les arts et les sciences au XVIII^e siècle*. — 7 avril, à 2 heures, M. H. LONCHAY : *La révolution française et les Pays-Bas*; à 3 heures, M^{me} J. TORDEUS : *Diction*.

De F. Fénéon, cette description d'un Chéret :

A la sortie, sur les murs, — consolatrice, une très lumineuse affiche de Chéret, le Tiepolo du double colombier. Elle est tirée en quatre couleurs, un bleu, un autre bleu, un jaune, un rouge, dont les poudroyants mélanges suscitent d'actives autres teintes, et elle s'isole, dans la série, par la dispersion de sa mise en page. Au premier plan, Pierrot suit d'un œil douloureux le manège avec Colombine d'une Félicia Mallet au long torse, aux seins implantés bas, à l'ample bassin, aux jambes de garçonne, une Mallet strictement close dans un costume losangé vert et rose qui tantôt colle aux formes et tantôt s'étouffe. Et vers le haut, entre la double file des lettres indicatrices (SCARAMOUCHE, NOUVEAU THÉÂTRE) circule épisodique un cortège bouffon et matamoresque (1).

(1) *L'Endehors.*

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

VILLE DE BRUXELLES

POUR CAUSE DE DÉCÈS

Le notaire BAUWENS-VAN HOOGHTEEN, résidant à Bruxelles, place du Petit-Sablon, n° 14, vendra publiquement, le **Judi 28 avril 1892**, à 2 heures précises de relevée, en la GALERIE SAINT-LUC, n° 10, rue des Finances, à Bruxelles :

UNE BELLE COLLECTION DE

TABLEAUX MODERNES

DES ÉCOLES BELGE, HOLLANDAISE ET FRANÇAISE

dépendant de la succession de

M. Henri LAMBERT

On remarque les œuvres des maîtres suivants : Artan (Louis), Bossuet (François), Calame (Alexandre), Col (David), Courbet (Gustave), Daubigny (Charles-François), De Braekeleer (Henri), De Haas (J.-H.-L.), Dell'Acqua (César), De Schampheler (E.), Dubois (Louis), Dupré (Jules), Durand-Brager, Madou (J.-B.), Roybet (François), Stevens (Joseph), Stevens (Alfred), Smits (Eugène), Troyon (Constant), Verschuur (W.), Verwée (Alfred), Willems (Florent), etc., etc.

Experts : M. Henri LE ROY, 11, rue Marie-Thérèse, et MM. J. et A. LE ROY, 12, place du Musée.

Expositions : particulière, le mardi 26 avril; publique, le mercredi 27 avril, de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se distribuera en l'étude du notaire BAUWENS-VAN HOOGHTEEN et chez les experts, à partir du 6 avril prochain.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en	8 heures.	Vienne à Londres en	36 heures.
Cologne à Londres en	13 "	Bâle à Londres en	20 "
Berlin à Londres en	22 "	Milan à Londres en	32 "
Francfort s/M à Londres en		18 heures.	

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 5 h. 15 matin, 11 h. 10 matin et 8 h. 20 soir. — De Douvres à midi 05, 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

PAR LES NOUVEAUX ET SPLENDIDES PAQUEBOTS

Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres partant journellement d'OSTENDE à 5 h. 15 matin et 11 h. 10 matin; de DOUVRES à midi 05 et 7 h. 30 soir.

Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.

BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES.

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

CABINES PARTICULIÈRES. — Prix : (en sus du prix de la 1^{re} classe), Petite cabine, 7 francs; Grande cabine, 14 francs.

A bord des malles : Princesse Joséphine et Princesse Henriette :

Spécial cabine, 28 francs; Cabine de luxe, 75 francs.

Pour la location à l'avance s'adresser à M. le Chef de Station d'Ostende (Quai) ou à l'Agence des Chemins de fer de l'État-Belge Strand Street, n° 17, à Douvres.

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voiture directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés. — Location de navires spéciaux. — Transport régulier de marchandises. — Dépôts, valeurs, finances, etc. — Assurance.

Pour tous renseignements s'adresser à la Direction de l'Exploitation des Chemins de fer de l'État, à BRUXELLES; à l'Agence générale des Malles-Postes de l'État-Belge, Montagne de la Cour, 90A, à BRUXELLES ou Gracechurch-Street, n° 53, à LONDRES; à l'Agence des Chemins de fer de l'État Belge, à DOUVRES (voir plus haut); à M. Arthur Vrancken, Domkloster, n° 1, à COLOGNE; à M. Siepermann, 67, Unter den Linden, à BERLIN; à M. Remmelmann, 15, Guljollert strasse, à FRANCFORT A/M; à M. Schenker, Schottenring, 3, à VIENNE; à M^{me} Schroekl, 9, Kolowratring, à VIENNE; à M. Rudolf Meyer, à CARLSBAD; à M. Schenker, Hotel Oberpollinger, à MUNICH; à M. Detollenaere, 12, Pföfingerstrasse, à BALE; à M. Stevens, via S^{te} Radegonde, à MILAN.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est sans concurrence pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Église, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.

N. B. On envoie gratuitement les prix-courants et les certificats à toute personne qui en fera la demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855. Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

AGIOTAGE ARTISTIQUE. — LES MARTINETTI. — VENTE DE LA COLLECTION LEQUIME. — VENTE DE LA COLLECTION SAULNIER. — LES « PAPIERS IGNORÉS » ET LES « PUBLICATIONS SOURDES ». — JÉRUSALEM. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — CONSERVATOIRE DE LIÈGE. — TROISIÈME REPRÉSENTATION DU THÉÂTRE D'ART. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITE CHRONIQUE.

Agiotage artistique

La fortuite coïncidence de l'exposition « de cinquante chefs-d'œuvre de l'école française » et de la vente de la collection Lequime, composée presque exclusivement d'œuvres belges, nous incite à quelques réflexions. L'occasion est bonne de mettre en lumière certains griefs trop longtemps contenus et de prémunir les amateurs contre les coups de bourse auxquels se livrent les marchands, pour qui les tableaux de maîtres ne sont que des valeurs négociables par lesquelles ils établissent, suivant leur intérêt, et avec une égale désinvolture, la hausse et la baisse.

La sincère admiration que nous professons pour la brillante école qui a rénové le paysage en France nous met à l'abri du reproche de vouloir dénigrer au profit de nos artistes nationaux les œuvres des peintres de Fontainebleau, d'Ornans et de Ville-d'Avray. Et en ce

qui concerne l'exposition de la *Galerie moderne*, empressons-nous de constater que si son titre nous paraît trop prétentieux, elle renferme, parmi les toiles de second ordre qui en constituent le fond, quelques morceaux de réelle saveur qu'il était intéressant d'extraire des collections particulières pour les montrer au public. Les deux pastels émouvants de Millet : *Novembre* et *Mon puits*, la *Plage* de Courbet, tels paysages de Corot, et ce très curieux tableau de Garbet, *la Foire de Saint-Germain*, le seul, paraît-il, qu'ait produit ce grand artiste, relégué jusqu'à sa mort en un obscur bureau de gratte-papier par les exigences impitoyables du Couvert et du Terme, justifieraient à eux seuls l'exposition.

Ce que nous contestons, c'est la fabuleuse supériorité attribuée par les collectionneurs, guidés par des marchands intéressés, à toute œuvre de l'école française sur les productions de l'école belge, dans laquelle s'élèvent très haut, aux yeux de ceux que n'aveugle pas un parti pris coupable, des personnalités de premier ordre, des artistes originaux et sincères, que l'avenir classera à côté — et peut-être au-dessus — de ceux qui font aujourd'hui la gloire des musées. Oui, si la France revendique avec fierté les Millet, les Troyon, les Courbet, les Daubigny, les Corot, les Rousseau (après les avoir, d'ailleurs, unanimement méconnus et repoussés avec ensemble), nous avons, nous, le droit de nous enor-

gueillir des Leys, des Henri De Braekeleer, des Charles De Groux, des Louis Dubois, des Hippolyte Boulenger, des Artan, des Agneessens, pour ne citer que les morts, auxquels on applique encore, dans certains milieux, l'odieux boycottage qu'on leur a fait subir de leur vivant.

Nous n'en voulons pour preuve que ce fait : la collection Lequime, qui renfermait un bon nombre d'œuvres de ces artistes, a produit dans son ensemble *un peu moins* que le prix payé à la vente Secrétan pour UN SEUL (et d'ailleurs médiocre) tableau de Fromentin, *les Gorges de Chiffa*, actuellement exposé parmi les cinquante « chefs-d'œuvre » de la *Galerie moderne*. — QUATRE-VINGT-CINQ MILLE FRANCS, oui, Monsieur !

Et tel a été, en ces dernières années, l'engouement des acheteurs pour quelques signatures haut cotées sur le marché artistique, que le directeur de la galerie, M. de Saint-Cyr, a dû faire assurer les œuvres qui tapissent présentement sa jolie salle pour la bagatelle *d'un million cent soixante-quinze mille francs !*

Comparez les marines de J. Dupré à celles d'Artan, les paysages de Rousseau à ceux de Boulenger, les Courbet aux Louis Dubois. Cherchez, dans toute l'école française de 1860, l'équivalent de Leys, de Henri de Braekeleer, de Charles De Groux, d'Edouard Agneessens. Et dites-vous sincèrement si l'injustice et la sottise des acheteurs n'est pas faite pour révolter un cœur d'artiste ?

La responsabilité n'incombe pas uniquement aux collectionneurs. On sait que ceux-ci suivent généralement les avis d'un officieux qui a pour spécialité de « former des galeries », qui a un pied dans le monde des trafiquants et l'autre dans celui des amateurs, qui s'empresse, conseille, déconseille, arrive à se faire reconnaître comme l'auxiliaire indispensable des amateurs, à dicter la loi de l'offre et de la demande.

Or, en Belgique, ce rôle a été joué autrefois par un homme qui joignait à de très sérieux mérites un exclusivisme fâcheux à l'égard des œuvres belges. Arthur Stevens avait été un des premiers à vanter Millet, à le défendre énergiquement contre l'injuste hostilité dont il était victime de la part de ses compatriotes. L'école française tout entière avait trouvé en lui un champion résolu. Et son très louable amour fraternel lui avait, en outre, inspiré pour Alfred et Joseph Stevens une préférence d'ailleurs justifiée par la haute valeur de ces deux artistes. Nous avons dit de lui, lorsque la mort a enlevé cette intéressante personnalité : « Rousseau, Corot, Delacroix et les autres devront à Arthur Stevens d'être arrivés à la gloire cent ans plus tôt qu'il ne le fallait en observant les étapes de la bêtise humaine. Millet, oh ! miracle, faillit être célèbre de son vivant. Toutes les grandes ventes de Paris, depuis vingt ans, s'alimentent des œuvres qu'Arthur Stevens a taillées en éclatantes facettes.

Tout ce qu'on dit devant les toiles fameuses du groupe si longtemps méprisé, il l'a dit « de sa voix profonde, en prenant une attitude scénique, dessinant des gestes enveloppeurs ». Et on continuera à le dire de la même façon, lui donnant ainsi une vie posthume et fantômatique.

C'est là son honneur, son grand honneur. Son tort, c'est d'avoir méconnu quelques grands peintres, ses compatriotes. Était-ce jalousie fraternelle ? Serait-ce préférence pour cette France, dont il avait beaucoup en lui malgré son nom flamand ? Peu importe. Il ne comprit guère Hippolyte Boulenger, guère Louis Dubois. Et qui pire est, « il les débinait ». Il fut pour quelque chose dans ce dédain belge qui stérilisa partiellement ces beaux tempéraments. S'il a daigné parfois s'occuper des œuvres d'Artan, d'Alfred Verwée, de quelques autres, c'était en sous-ordre et sans conviction. »

Arthur Stevens avait été si perspicace dans la découverte qu'il fit de quelques peintres de génie qu'on lui pardonna sans peine le parti-pris dans lequel il se cantonna. Mais voici que d'autres reprennent, nous dit-on, en sous-ordre, la mission que s'était attribuée le marchand-diplomate. Avec la même « voix profonde », la même « attitude scénique », les mêmes « gestes enveloppeurs », ils vantent, ils exaltent la pléiade française, ce qui nous serait indifférent s'ils ne le faisaient au détriment de l'école belge, dont aucun représentant n'est digne, d'après eux, d'entrer dans les grandes collections. Et devant les « cinquante chefs-d'œuvre », ils ahurissent le bourgeois bienveillant par des boniments de circonstance, ils détachent à nos artistes des bottes secrètes, ils accréditent ce bruit stupide que seuls les tableaux français conserveront dans l'avenir une valeur marchande. Que ceux qui se livrent à ces manœuvres prennent garde. Dans l'hypothèse même où elles seraient désintéressées, elles sont injustes et condamnables. Il y a trop longtemps que dure en Belgique un malentendu né d'une complaisance trop grande à l'égard de quelques noms cités à tout propos. Il est temps de rappeler que nous possédons une école nationale dont l'originalité et le talent n'ont rien à envier à personne. On le sait à l'étranger. On le proclame. Et les succès remportés à toutes les expositions de l'Europe le démontrent victorieusement. Ce qui empêche les œuvres produites par cette école d'être classées pécuniairement aux mêmes taux que les toiles de mérite analogue sur lesquelles luit une signature étrangère, c'est le mauvais vouloir de ceux qui établissent la cote des tableaux, des marchands et de leurs alliés, les sous-Stevens attelés à une basse besogne de débinage systématique. Les amateurs hésitent encore à faire entrer dans leur galerie telle œuvre belge, quelle que soit sa valeur artistique. Ils en sont détournés par de malveillants

conseillers, visiblement intéressés à soutenir les cours.

Les prix payés, ces derniers temps, pour des œuvres de Millet, de Meissonier, de Corot, ne correspondent, il faut le reconnaître, à aucune réalité. La vanité de quelque bourgeois affolé de réclame, le besoin qu'éprouve un financier de se procurer un crédit expliquent seuls telles enchères, dont le chiffre a étonné l'Europe.

Il est temps qu'on s'élève contre ces extravagances et qu'on ramène les prix à la norme économique.

Quand le public se sera débarrassé des mouches qui voltigent autour du coche artistique, qu'il aura pris la résolution de choisir lui-même les œuvres qu'il juge dignes d'être acquises, les valeurs conventionnelles attribuées aux œuvres d'art s'évanouiront en brouillards. On achètera alors non des signatures, mais des œuvres. Et tels tableaux belges, méprisés aujourd'hui, prendront rang à côté des plus belles toiles étrangères.

Et pour hâter l'avènement de cette ère impatientement attendue, qu'on organise, après l'exposition des cinquante chefs-d'œuvre français, celle de CINQUANTE CHEFS-D'ŒUVRE BELGES. Les collections et les ateliers de notre pays sont heureusement assez riches pour suppléer à l'indigence de nos musées et pour fournir sans peine le contingent voulu. Il y aura, le jour de l'ouverture, nous le garantissons, des surprises et des admirations imprévues. Et, dès lors, ce ne seront plus seuls les modestes et sérieux amateurs comme le docteur Lequime qui se feront un honneur d'acquérir des collections nationales.

LES MARTINETTI (1)

L'apparition des Martinetti à l'Alcazar ouvre la réflexion sur cet art si attirant et moderne : la pantomime. A notre sens, la pantomime est à recréer. Si l'on excepte certaines tentatives, — par exemple celles des frères dont nous allons parler, — ce genre de comédie et de drame mimé n'a point encore subi les transformations que ce siècle a imprimées à l'art tout entier. Les types n'ont point été suffisamment renouvelés ou métamorphosés et qui dit aujourd'hui : pantomime, semble immédiatement évoquer encore : Arlequin, Pierrot, Colombine et Cassandre.

Or, ces personnages auxquels on a donné certes depuis quelque dix ans d'autres costumes et d'autres allures, sont néanmoins couverts d'un tel passé, qu'ils ne parviennent pas à en secouer toute la poussière. Ils sont vieillots, surannés et quand on les modernise, on les dénature le plus souvent.

Notre âge a créé de plus étranges personnages de la farce, de plus spéciaux protagonistes du rire, de plus actuels types populaires, jusqu'à ce jour non ou peu employés — et qui, mêlés en une action scénique, feraient d'excellents ingrédients pour une salade pantomimique.

Ils expriment, il est vrai, des idées moins bleues et roses, mais ils expriment nos idées. Quand Pierrot se couvre de sa calotte et

s'habille de sombre, quand il s'improvise croque-mort et broyeur de noir macabre, il usurpe la place de Bibi-la-Gaité de *l'Assommoir*; lorsque Cassandre devient grave et digne comme une bête, il ne songe pas que M. Prud'homme a été mis au monde pour remplir mieux ce rôle.

Bien plus, d'autres inventions littéraires, non point une série de « variétés » pour rajeuner les types démodés, mais de vraies créations originales font irruption d'entre les coulisses et ce sont : le bossu Mayeux et Vireloque, Macaire et Bertrand, Jean Hiroux et Vautrin, Gavroche et Coupeau, Nana et le baron Hulot, Perrichon et Tribulat Bonhomet, Tartarin, etc...

Avec eux la pantomime devient nôtre, l'atmosphère change, le drame s'élargit, la farce s'ensinistre et se date : dix-neuvième siècle.

Un tel art, nouveau dans le fond et universel lui aussi, pourrait certes tenir les planches, demain. On laisserait la comédie italienne en paix, elle serait une belle archéologie et Watteau ne serait plus appelé à la rescousse pour la galvaniser. Pierrot aurait une belle tombe dallée de lune et Colombine continuerait à faire la coquette dans le miroir d'une étoile disparue de notre horizon.

A ce titre, *Robert Macaire*, joué à l'Alcazar par les frères Martinetti, apparaît en éclaireur.

Cette pièce est de reste fort belle et complexe. Elle fait songer à telles œuvres séculaires de large portée humaine. Quand Bertrand se bat contre la défroque du gendarme, qui ne rêve à Don Quichotte et ses moulins, et quand Macaire commande et bride son élève, qui ne se souvient de Vautrin et de Lucien de Rubempré?

Dans Macaire tout le romantisme se distille et dans Bertrand toute la bohème. Ils sont des représentants d'une époque; ils tiennent en main une heure inoubliable du siècle.

Les belles canailles, l'une grandiose, l'autre naïve! L'une s'affirmant par ses airs grand seigneur, ses filouteries au delà de toute habileté ordinaire, sa domination sûre et hautaine, son audace non pas étourdie mais réfléchie, sa décision et son courage, sa politesse méprisante et calculée, son étalage de maîtrise incontestable; l'autre, par ses impatiences, ses bouderies, ses lâchetés, ses mesquineries, ses inexpériences, son sans-souci, ses rages et ses résignations soudaines, son obéissance aveugle, ses ironies et ses gaietés, sa fidélité de chien, son sentimentalisme, sa gaminerie et, somme toute, sa belle âme.

Le caractère de Bertrand est une mer vieille de vérité et de profondeur. D'apparence, c'est amusant; de réalité, c'est tragique.

Il faudrait analyser chaque scène pour y surprendre le jeu prodigieusement inventif et explicite de Paul Martinetti. Aussi : ses gammes d'expressions physiologiques, ses effarements, ses terreurs, ses implorations, ses joies, ses colères, ses fureurs, son désespoir, sa haine, et enfin sa douleur, d'un frémissement si vrai et si implorant et si profond. Le dénouement devient, grâce à lui, d'une poignance inouïe. A telle minute il profère une telle tendresse qu'elle acquiert je ne sais quoi de maternel. C'est l'authentique émotion pleurée, gémie, râlée, jusqu'à ce qu'elle devienne rage et représailles, pour se finir en ironie, grâce à ce dernier et triomphant saut de carpe à la barbe de la société et de son gendarme. Cela est très haut et très fort. Cela est d'humanité criante et sanglotante. Cela crève l'enveloppe de la farce pour atteindre le chef-d'œuvre. On songe aux très rares grands artistes qui, mourant sur les planches, atterrent toute une salle du terrible frisson propagé. Et Paul Martinetti, sans déchoir, résiste aux comparaisons les plus périlleuses.

(1) A rapprocher de l'article que nous avons consacré aux Martinetti lorsqu'ils jouèrent pour la première fois à Bruxelles (Théâtre de la Bourse). V. *l'Art moderne*, 1886, p. 206.

Quant à Robert, nous croyons qu'on ne le hisse pas au rang qui lui est dû. Certes, son frère l'éclipse, mais il n'en reste pas moins un maître acteur. Il a grande allure, beau sarcasme, geste superbe, marche impérieuse et regard de proie. Il se carre en son rôle comme en des frusques bien faites à sa taille et ce n'est point un mince éloge que d'affirmer qu'il le vit et le dirige, sans jamais le fausser en quoi que ce soit.

Au total, pour synthétiser l'interprétation de *Robert Macaire* par les Martinetti, on pourrait imprimer qu'ils le jouent d'une MANIÈRE HÉROÏQUE. Leur personnage se présente à eux comme une caractéristique exagération humaine, comme la personnification d'une catégorie d'êtres, qui tous se sont fondus en une entité poussant à l'extrême l'individualité de chacun. Le jeu doit donc évidemment se développer et se généraliser jusqu'à rendre vivante la légende. Et, sans dévier, les Martinetti y réussissent.

M. Luc Malpertuis, en offrant au public la fête quotidienne de cette représentation, devine-t-il que loin d'être un genre mort, la pantomime va, probablement, plus que jamais entrer dans les préoccupations artistes et conséquemment, d'ici à peu de temps, dans le goût public? Déjà il est évident pour plusieurs que dans le domaine émotionnel on parvient à s'exprimer plus éloquemment par le geste que par les paroles stéréotypées et moulées en les toujours mêmes exclamations monosyllabiques. En outre, plus un spectateur met du sien dans une situation dramatique exposée devant lui, plus il s'intéresse et s'abandonne à l'illusion scénique. Or, par son vague et son écriture sommaire des choses, la pantomime, plus que n'importe quelle tragédie ou vaudeville, satisfait à ce postulat littéraire. Elle est un précieux canevas à rêves, à interprétations individuelles et spécialisations. Elle correspond donc exactement à une évolution contemporaine de notre art, où les contours trop arrêtés, les clartés trop crues, les explications trop positives ne sont plus exclusivement recherchées. Evoquer valant mieux que définir, la pantomime apparaît : l'art choisi de cette heure.

Remercions, en terminant, la direction jeune et heureuse de l'Alcazar, de gratifier le public d'aussi intéressantes soirées que les présentes. Au public à répondre par une assidue et nombreuse présence.

VENTE DE LA COLLECTION LEQUIME

La vente de la collection du docteur Lequime a produit 84,500 francs. C'est peu, quand on songe aux prix étourdissants qu'ont atteint, depuis quelque temps, telles galeries réputées. C'est beaucoup pour une collection qui ne se composait, à quelques exceptions près, que d'œuvres belges, à l'égard desquelles MM. les marchands de tableaux, MM. les experts officiels et MM. les conseillers attitrés d'achats à faire professent la plus parfaite indifférence.

Il y avait trois ou quatre œuvres que l'Etat eût dû saisir avec empressement l'occasion d'acquérir. En première ligne, la *Convalescente* d'Agneessens, la *Messe de Saint-Hubert* d'Hippolyte Boulenger, le *Mirage* et la *Baigneuse* de Courbet. Mais l'Etat n'avait pas jugé à propos de se faire représenter à la vente. Les membres de la Commission des Beaux-Arts se reposaient, sans doute, des fatigues que leur occasionna l'installation de la nouvelle salle du Musée.

Le docteur Lequime s'est vengé spirituellement de cette

abstention en faisant hommage au gouvernement du tableau de Gustave De Jonghe (*Les Pèlerins*) dont nous avons parlé dans notre dernier numéro et qui marque la première étape de l'Art libre auquel était principalement consacrée la collection aujourd'hui dispersée.

Une lutte assez vive s'est élevée entre le Musée d'Anvers et un amateur bruxellois au sujet d'un paysage d'Hippolyte Boulenger, la *Petite Vanne*, qui, finalement, a été adjugé au prix de 9,000 francs à M. H. Van Cutsem, aux applaudissements de l'assemblée. C'est le chiffre le plus élevé atteint par la vente. Voici d'ailleurs, en suivant l'ordre du catalogue, les principales enchères de cette vente, qui a été presque un événement artistique :

- N^{os} 1. AGNEESSENS. *La Convalescente*, 2,800 fr. (M. De Buck).
 3. ID. *Tête d'étude*, 200 fr. (M. A. Braun).
 4. ARTAN. *Côtes de la mer du Nord*, 1,100 fr. (M. Deru).
 5. ID. *Canal à Flessingue*, 1,450 fr. (M. Vimenet).
 8. BOULENGER. *La Petite vanne*, 9,000 fr. (M. Van Cutsem).
 10. ID. *La Messe de Saint-Hubert*, 3,700 fr. (M. P. Errera).
 11. ID. *Vue de Dinant*, 1,250 fr. (M. F. Vanderstraeten).
 12. ID. *Inondation*, 1,000 fr. (M. Toussaint).
 15. CHABRY. *Verger le soir*, 450 fr. (M^{me} Keymolen).
 16. COURBET. *Baigneuse endormie*, 1,300 fr. (M. Clarembaux).
 17. ID. *La Source du Lizon*, 2,000 fr. (M. Vanderkelen).
 18. ID. *Le Lac*, 1,800 fr. (M. Brame).
 19. ID. *Le Mirage*, 7,600 fr. (M. Bareel).
 21. ID. *Source et Roches*, 2,000 fr. (M. Hèle).
 22. ID. *Portrait d'homme*, 500 fr. (M. Vanderkelen).
 23. DAUBIGNY. *Bords de l'Oise*, 4,100 fr. (M. Brame).
 25. H. DE BRAEKELEER. *Le Dévideur*, 650 fr. (M. Marcot).
 26. ID. *Accessoires*, 400 fr. (M. Bivort).
 27. ID. *Cabaret flamand*, 750 fr. (M. A. Braun).
 29. ID. *Paysage*, 425 fr. (M. Degheres).
 30. CH. DEGROUX. *Les Mendiants*, 900 fr. (M. Marlier).
 31. G. DE JONGHE. *Les Pèlerins*, donné au Musée de l'Etat.
 33. L. DUBOIS. *L'Été*, 460 fr. (M. Léon Lequime).
 34. ID. *La Mense le soir*, 625 fr. (M. Michiels).
 39. FOURMOIS. *Paysage*, 1,350 fr. (M^{me} Delplanq).
 40. J. GOETHALS. *Lever de soleil à Nieuport*, 800 fr. (M. Terlinden).
 41. HARPIGNIES. *Chemin creux*, 1,200 fr. (M. Dutoict).
 43. ID. *Eglise d'Hérisson*, 700 fr. (M. Brame).
 47. JONGRIND. *Intérieur de taverne*, 775 fr. (M. Coster).
 49. MEUNIER. *La Terri*, 525 fr. (M. Deru).
 50. ID. *Le Forgeron*, 375 fr. (M. Willems).
 53. SMITS. *L'Eventail*, 410 fr. (M. De Buck).
 57. ID. *Femme à la tortue*, 475 fr. (M. Keymolen).
 58. ALFRED STEVENS. *Jeune femme assise*, 1,550 fr. (M. De Buck).
 59. ID. *Sphinx parisien*, 1,400 fr. (M. Dutoict).
 60. JOSEPH STEVENS. *Chien à la tortue*, 4,000 fr. (M. Vimenet).
 61. ID. *Le Griffon*, 2,000 fr. (M. Dutoict).
 62. ID. *Chien du Saltimbanque*, 2,000 fr. (M. Clarembaux).
 63. ID. *Forge à Champigny*, 1,900 fr. (M. Marlier).
 69. ALF. VERWÉE. *L'Étalon*, 5,100 fr. (M. Devis).
 70. ID. *Vaches en prairie*, 2,500 fr. (M. Vimenet).

DESSINS, ETC.

74. CH. DEGROUX. *Pèlerinage d'Anderlecht*, 150 fr. (M. Van Hoorde).
75. ID. *Etude de femme (pour le Bénédicte)*, 150 fr. (M. A. Braun).
79. X. MELLERY. *Lijsje en Trientje*, 130 fr. (M. Brouez).
80. ROPS. *Les Laveuses à Waulsort*, 280 fr. (M. De Buck).
82. ID. *Le Botaniste*, 375 fr. (M. P. Errera).
85. ALF. STEVENS. *Miss Elfried*, pastel, 510 fr. (M. S. Wiener).
88. WAUTERS. *La Religieuse*, 190 fr. (M. P. Errera).
89. HENRIQUEL-DU PONT. Gravure d'après la fresque de P. Delaroche, 200 fr. (M. Vimenet).
91. P. DE VIGNE. *Tête de romaine*, bronze, 600 fr. (M. De Greef).
92. VANDERSTAPPEN. *La Tragédie*, bronze, 600 fr. (M. Clarambaux).

Vente de la collection Saulnier.

Il est intéressant de rapprocher les résultats de la vente Lequime des prix atteints par douze tableaux de maîtres français, vendus il y a quinze jours chez M. Sedelmeyer à Paris. Ces tableaux, qui avaient fait partie de la galerie de M. J. Saulnier, à Bordeaux, avaient été rachetés à l'hôtel Drouot, en 1886, par la veuve de cet amateur, qui les avait payés 75,660 fr. Ils viennent d'atteindre 137,305 fr., réalisant ainsi, en six ans, une plus-value de 61,645 fr. !

Voici le détail des enchères. Le premier chiffre est celui de la vente du 5 juin 1886, le second celui de la vente du 25 mars 1892 :

1. COROT. *Paysage aux environs de Paris*. (2,550 fr.) — 4,300 fr. Plus-value : 1,750 fr.
2. COROT. *Souvenirs de Lariccia*. (7,300 fr.) — 16,000 fr. Plus-value : 8,700 fr.
3. COROT. *Jeune fille costumée en Grecque*. (1,100 fr.) — 4,500 fr. Plus-value : 3,400 fr.
4. COROT. *Souvenirs d'Italie*. (3,300 fr.) — 17,300 fr. Plus-value : 14,000 fr.
5. COURBET. *Effet de neige*. (900 fr.) — 1,520 fr. Plus-value : 620 fr.
6. COURBET. *Taureau et Génisse*. (4,000 fr.) — 4,100 fr. Plus-value : 100 fr.
7. DAUBIGNY. *Plage à marée basse*. (2,900 fr.) — 4,700 fr. Plus-value : 1,800 fr.
8. DELACROIX. *Jésus endormi dans la barque pendant la tempête*. (14,000 fr.) — 26,000 fr. Plus-value : 12,000 fr.
9. JONGKIND. *Dans le port de Rotterdam*. (2,100 fr.) — 4,100 fr. Plus-value : 2,000 fr.
10. MILLET. *La Baigneuse*. (29,100 fr.) — 48,000 fr. Plus-value : 18,900 fr.
11. TH. ROUSSEAU. *La Forêt de Fontainebleau*, esquisse. (7,100 fr.) — 6,400 fr. Perte : 700 fr.
12. TASSAERT. *Portrait du docteur X...* (1,310 fr.) — 385 fr. Perte : 925 fr.

Les « Papiers ignorés » et les « Publications sourdes ».

Nous lisons dans *l'Indépendance*, à propos de la première de *l'Intruse* :

« Il paraît que le génie de M. Maeterlinck fut reconnu, six mois avant que M. Mirbeau ne s'en avisât, par des personnes écrivant dans des papiers ignorés. Leur généreuse initiative n'eut aucun effet. C'est ainsi qu'on fait grand tapage, dans des publications sourdes, de gloires nouvelles et de terribles exécutions, dont aucun écho n'arrive jusqu'au public. »

Ces publications sourdes, — où opèrent les *chourineurs de l'écrivoire*, une expression trouvée par M. Frédéric, — sont évidemment *l'Art moderne*, la *Jeune Belgique*, la *Société nouvelle*. C'est là que le cornac artistique joufflu, juché sur l'éléphantique *Indépendance*, a été jeté, aux applaudissements des artistes, en bas de son palanquin d'opérette et abîmé dans le ridicule. C'est là qu'on a coupé les ficelles du Coquelin belge et qu'on a vertement reproché à cet orphelin de Sainte-Beuve son incompréhension totale de la littérature de son pays.

Aujourd'hui qu'on lui a arraché de la tête toutes les plumes de piron que lui ont prêtées Sainte-Beuve, Lemaitre et le lourd Sarcey, et que sa critique est devenue aussi nue et aussi rase que son menton, imité de celui de Sainte-Beuve ou de Coquelin, le pauvre homme cherche à éteindre les lumières qui ont éclairé ses incapacités, ses prétentions et ses pastiches. Mais son souffle est devenu impuissant et sa manie d'éteignoir commence à rudement faiblir. En vérité, il rend les armes.

Oui, Monsieur, il rend les armes. Il déclare : « On peut répéter à M. Maeterlinck ce que Victor Hugo disait à Baudelaire : Vous avez doté l'art d'un frisson nouveau. » Qui lui a donc donné cette clairvoyance ? Qui lui a donc mis un peu de compréhension dans sa cervelle routinière ? Qui a rallumé un peu de vie intellectuelle nouvelle sous ce crâne, à qui ne manquait que la perruque ? C'est nous, les *papiers ignorés*, c'est nous, les *publications sourdes* qui avons opéré cette transformation, au sujet de laquelle nous envoyons au critique de *l'Indépendance* nos félicitations les plus chaudes. Mais l'ingrat nous en veut pour les bienfaits dont nous l'avons comblé. Il raille ceux qui l'ont rajeuni et cherche à mettre à l'ombre ceux qui ont fait son éducation artistique. C'est très humain, cela, et il fallait s'y attendre.

Mais, croyez-vous bien que les *terribles exécutions* n'arrivent pas jusqu'au public ? Les publications sourdes ne sont ni politiques, ni commerciales, ni financières. Elles ne sont qu'artistiques et les exécutions font grand tapage dans le monde qui s'occupe des choses d'art. Ce public est le seul qui importe, d'ailleurs.

La Jeune Belgique n'a pas démoli la Maison G. F. C. T. pour amuser des boursiers, ou pour faire rigoler le tailleur de M. Frédéric ou le chapelier de M. Tardieu. Et d'ailleurs, M. Frédéric, allez donc voir au Cercle Artistique, chez vous, où vous prenez vos airs supérieurs, quels sont les journaux les plus lus ? Ce sont ceux précisément qui vous exécutent et qui vous fessent. On se les dispute. A la fin de la semaine, ils ont été tellement manipulés qu'ils ne tiennent plus ensemble.

Assurément, Monsieur, les papiers ignorés arrivent au public bien plus que vous ne le pensez. Ils ont fait réfléchir, ainsi que vous, les Renory et autres qui s'ébaudissaient dans leur incompréhension des œuvres jeunes ; et si on n'en parle pas dans

votre monde, quand vous êtes présent, c'est par pure politesse, sans doute, et aussi par respect pour un ancien, qu'on ne doit éreinter que lorsque l'Art le commande, ou qu'il carre son sexagénarisme à l'encontre du bataillon des jeunes.

JERUSALEM

La Réforme, grâce au destin, n'a pas que des Georges Renory. Voici en quels termes humoristiques et d'art jeune elle rend compte de la première représentation de *Jérusalem* :

« Ceci est l'un des bijoux les plus parfaits du répertoire qui a fait la fortune des fabricants d'orgues de barbarie et d'orchestriers.

On n'imagine pas l'effet de carnavalesque gaité qu'a produit l'exhumation peu justifiée de cette vieille machine, avec ses corlèges, avec ses pas redoublés où les cuivres font dominer la note canaille et platement vulgaire, avec ses fanfaresques ballets et ses ensembles tumultueux. Et cette *Polonaise*, chantée en Palestine, dans le désert brûlant, au milieu de pèlerins affamés et mourant de soif, est assez joyeuse, et tous ces *taratata* et ces *Zin'g la boum* bien sentis.

Ce qui ajoute encore à la drôlerie de ces choses-là, c'est que tout se passe devant la rampe, que les chanteurs, presque constamment les bras levés au ciel, les yeux écarquillés, la bouche démesurément ouverte, hurlent les absurdités du livret en grimaçant comme des gens qui souffrent véritablement.

Que d'études de mâchoires en une soirée !

Le public spécial qui aime ces opéras, qui tient à ce que les artistes crient comme des sourds ce qu'ils pourraient se borner à chanter, et qui d'habitude mesure son enthousiasme aux efforts dangereux que font les malheureux interprètes pour donner le plus de force possible à leurs cris aussi aigus qu'inarticulés, le public cruel a beaucoup applaudi M^{lle} Chrétien qui a rempli son rôle avec toute la vigueur de poumons dont elle est capable sans faillir ; M. Dinard, qui de basse chantante qu'il était, s'est improvisé basse profonde, non sans succès ; M. Dupeyron dont la voix est toujours résistante ; MM. Seguin, Sentein, Isouard et M^{lle} Corroy.

Quelle belle soirée et quelle belle fête pour l'esprit !

Si après cela tous nos Beckmesser, ces descendants dégénérés de l'antique race des Masuirs, ne sont pas dans un état de béatitude complète, il sera bien difficile de les satisfaire.

Lundi, pendant que la musique digestive et peu inquiétante de *Jérusalem* charmait les vieux habitués, le *Tannhäuser* était représenté pour la première fois au Théâtre de Lyon. F. L. »

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Dominical, par MAX ELSKAMP, tiré à 3 ex. sur Japon, 100 sur Hollande, tous numérotés, orné d'un dessin de H. Van de Velde ; Anvers, J.-E. Buschmann. — *Histoires Bourgeoises*, par GUSTAVE VANZYPE ; Bruxelles, Fern. Hoton. — *La Dupe*, comédie en cinq actes par GEORGES ANCEY, représentée au Théâtre Libre ; Paris, Tresse et Stock. — *Œuvres de F.-W. Goethe : Faust* (deuxième partie), traduction nouvelle par CAMILLE BENOIT ; Paris, A. Lemerre. — *Le Jardin de l'âme*, par FERNAND ROUSSEL ; Malines, Godenne. — *L'idée de Dieu d'après l'anthropologie et l'histoire*, conférences faites en Angleterre par le comte GOBLET

D'ALVIELLA ; Bruxelles, librairie européenne Muquardt. (La brochure que nous avons analysée dans notre dernier numéro : *Des méthodes qui permettent d'atteindre le développement pré-historique des religions*, forme le premier chapitre de cette importante étude.)

CONSERVATOIRE DE LIÈGE

(Troisième concert)

Seul M. Radoux dispose à Liège de ressources et d'éléments suffisants pour monter des œuvres qui nécessitent le déploiement de l'orchestre et de voix nombreuses, chœurs bien fournis et solistes. Sa tâche est de nous faire connaître de pareilles œuvres. Il l'a compris, nous lui en savons gré.

Au concert dernier il avait donné une suffisante exécution de l'*Oratorio à sainte Cécile* de Haendel.

Cette fois nous écoutions le *Requiem* de Brahms.

De haute envergure, ce *Requiem* qui se développe lentement, austère, uniformément, sans que nulle partie soit dramatisée.

Il est pénétré d'un sentiment religieux profond, intense. L'inspiration sévère ne faiblit pas. Pas de sensibleries dans la dévotion, pas de faciles attendrissements ni de fades prières, rien de banal, rien d'artificiel ; une pensée solide qui s'élève très haut, sereine souvent, puissante toujours.

C'est l'œuvre d'une âme forte qui ne conçoit qu'une religion très pure et très grande.

Peu l'auront goûtée : Brahms n'est pas de ceux qui flattent le public.

L'exécution était bonne, je dirai excellente presque, n'étaient les piteux solistes qu'il nous a fallu écouter. Il eût mieux valu faire chanter les soli par les élèves.

L'orchestre et les chœurs ont bien marché ; ils ont eu de l'homogénéité et même de l'ampleur.

En raison de l'exécution du *Requiem*, nous pardonnerons à M. Radoux la seconde partie du concert.

TROISIÈME REPRÉSENTATION DU THÉÂTRE D'ART A PARIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Il est certain qu'au théâtre les fautes contre l'harmonie participent de la rudesse constitutive du genre art dramatique et de la perspective exagérée de toute mise en scène, pour n'en apparaître que plus choquantes. Cependant, on peut dire que généralement les directeurs les évitent, M. Paul Fort excepté. Aussi, à cette représentation du Théâtre d'Art, le rire, toujours causé par un manque quelconque d'harmonie, le rire secoua l'assemblée des spectateurs. On reconnut que la scène du Théâtre d'Application, à peine suffisante pour encadrer Yvette Guilbert, ne pouvait contenir tout l'Olympe, — et l'on rit. Au numéro 3, *Interprétation du premier chant de l'Iliade*, les acteurs apparurent pour la plupart avec des barbes de carnaval, des costumes à l'avenant ; l'un d'eux joua trois rôles différents sous les mêmes oripeaux ; Jupiter tonna en pourpoint Louis XIII, — et l'on rit.

Au numéro 2, Scènes tirées du *Vercingétorix* de M. Edouard Schuré, le pitoyable grand chef des cent têtes fit un sort funeste à tous les R des vers qu'il débitait, et, pour cette fois, l'interprétation fut au niveau de l'œuvre.

Par bonheur, la pièce ésotérique de M. Jules Bois (numéro 4),

Les Noces de Sathan, n'eut pas à subir, au point de vue de la mise en scène, d'autre anicroche qu'un retard assez fréquent, causé par une machination un peu primitive dans les changements de décors; aussi fut-elle écoutée. L'idée mère de ce drame : la rédemption du Mal (Sathan) par l'Amour (Psyché), ne semble pas développée dans un but scénique, et la pièce, assez littéraire, gagne à la lecture.

En dépit d'un public de joyeux, recrutés on ne sait où pour garnir la salle, on a pu prendre plaisir à certains vers de MM. Melnotte et Méry, adaptateurs de l'*Iliade*, et une soirée sur deux (1) à la musique de M. Fabre, teintée d'archaïsme et adéquate aux passions héroïques magnifiées par Homère.

Ed. C.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Les éditeurs Novello, Ewer et Co (Londres et New-York) viennent de faire paraître une suite de six morceaux pour violoncelle, avec accompagnement de piano, par J. HOLLMAN, le virtuose réputé. Ces œuvres nouvelles, où s'allie à la connaissance parfaite de l'instrument un joli sentiment mélodique, varieront agréablement le répertoire des violoncellistes, que Popper absorbe trop exclusivement. *Légende, Pizzicati, Aubade, Andante, Petite Valse, Tarentelle*, tels sont les titres des six compositions de M. HOLLMAN, qui toutes sont intéressantes et bien écrites.

PETITE CHRONIQUE

Nous rappelons à nos correspondants que nous ne pouvons donner suite aux communications et demandes de renseignements non signées.

Deux représentations extraordinaires seront données au Théâtre du Parc, jeudi et samedi prochains, par M. Mounet-Sully, M^{lle} A. Dudley, sociétaires, et les autres interprètes du Théâtre-Français.

Les spectacles, pris au répertoire classique, se composeront le premier soir d'*Andromaque*, le second soir de *Polyeucte*.

Chaque spectacle sera précédé d'une conférence de M. Larroumet, membre de l'Institut. La première sera consacrée à Racine, la seconde à Corneille.

La deuxième séance musicale de MM. Crickboom, Kefer, Sartoni et Gillet est fixée au lundi 25 avril, à 8 1/2 heures, à la Salle Marugg. Elle aura lieu avec le concours de M^{lle} Irma Sethe, violoniste, et de M. Auguste Picrret, le jeune pianiste parisien qui a si heureusement débuté cette année aux concerts des XX.

Au programme : le quatuor pour piano et instruments à cordes de Vincent d'Indy, le quatuor en *fa mineur* (op. 95) de Beethoven, le concerto de Bach pour deux violons, la sonate de Haendel pour violon, etc.

Le quatrième et dernier concert populaire aura lieu, sous la direction de M. Joseph Dupont, le mardi 3 mai, lendemain de la fermeture du Théâtre de la Monnaie. On y entendra *la Mer* de M. Gilson (redemandé) et le troisième acte de *Parsifal* (soli, chœurs et orchestre).

M. Ad. Samuel, directeur du Conservatoire de Gand, qui a consacré hier à la musique belge (P. Lebrun, J. Jacob, F. Servais, E. Mathieu et A. Stadfeld) son deuxième concert, se propose d'ouvrir la saison prochaine par un festival Vincent d'Indy, sous la direction de l'auteur. Il ferait entendre *Wallenstein*, la *Sym-*

(1) A la répétition générale, les musiciens s'esquivèrent avant l'heure.

phonie pour orchestre et piano, le *Lied* pour violoncelle et orchestre et un tableau du *Chant de la Cloche*.

A PROPOS DU CANARD SAUVAGE. — Voici comment Ibsen donne lui-même le secret de son art étrange : « Vivre, c'est combattre avec les êtres fantastiques qui naissent dans les chambres secrètes de notre âme et de notre cerveau ».

On sait comment l'*Indépendance* s'efforce de maltraiter l'art jeune. Tout nouveau-venu dans l'art est pour elle un monstre.

Régulièrement, il est vrai, l'événement démontre à cette vieille prophétesse ce que valent ses pronostics.

Mais ce qui est curieux, c'est qu'elle-même conteste invariablement, en termes émus, l'injustice des anathèmes imbéciles qui accueillent les apparences de neuf.

En voici encore un exemple emprunté à ses colonnes :

« Un souvenir curieux à propos du grand poète américain Walt Whitman, dont nous avons annoncé hier la mort

De la première édition de *Leaves of Grass*, œuvre dont la puissante originalité est aujourd'hui universellement reconnue, pas un seul exemplaire ne se vendit. *Les journaux en parlèrent, mais en des termes si méprisants qu'ils en dégoûtèrent le public acheteur*. Seul le grand écrivain Emerson, auquel l'auteur avait envoyé un exemplaire, en comprit immédiatement la beauté et écrivit à Walt Whitman une lettre déclarant qu'il n'avait jamais lu d'aussi incomparables choses écrites de façon aussi incomparable, et prédisant, pour terminer, au poète : « un illustre avenir ».

Mais c'est la propre histoire, ô *Indépendance* ingénue, que tu nous racontes là ! Cela va t'arriver pour Ibsen, Maeterlinck, Seurat, et vingt autres.

M. Maurice Desombiaux a donné dernièrement au *Cercle artistique et littéraire* de Gand une conférence sur les *Lettres belges contemporaines*.

Après avoir fait le bilan des sottises, largement rétribuées, de nos bardes officiels, et constaté l'indigence et la méchanceté de la critique des pontifes de la presse quotidienne, le conférencier a, par des exemples tirés de prosateurs et de poètes de la génération nouvelle, montré le caractère exclusivement national des écrivains belges.

Il a fait l'histoire de ce magnifique mouvement littéraire qui s'est produit chez nous depuis quelques années et montré les résultats déjà glorieux de cette renaissance. Ce n'a pas été sans un certain étonnement que le public du *Cercle artistique et littéraire* de Gand a entendu parler de nos jeunes artistes, lui que M. Frédéric entretenait récemment de Georges Sand !

Les journaux gantois constatent le succès obtenu par M. Maurice Desombiaux.

Nous félicitons le conférencier d'avoir porté la bonne parole dans cette ville qui n'a jamais eu l'air de se douter de l'existence d'artistes tels que MM. Maurice Maeterlinck et Charles Van Lerberghe, des Gantois.

CLOTURE DES COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 11 avril, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *Les Français au Tonkin*; à 3 heures, M^{me} A. CHAPLIN : *Modern writers*. — 12 avril, à 2 heures, M. E. VERHAEREN : *Gustave Moreau*. Résumé du cours. — 13 avril, à 2 heures, M. H. PERGAMENI : *La Société au XVIII^e siècle*. — 14 avril, à 2 heures, M. H. LONCHAY : Résumé du cours; à 3 heures, M^{lle} J. TORDEUS : Haraucourt. *La Passion*.

Revue nouvelle : LE MASCARILLE, autrefois le *Bouquin*, paraît le 1^{er} et le 15 du mois, sous la direction de M. E. d'Ernay, en livraisons de 16 pages à 10 centimes. Bureaux : 11 rue Beaujolais, Paris. L'originalité du *Mascarille*, c'est qu'il est rédigé, presque exclusivement, par des artistes dramatiques. Trois livraisons ont paru.

LE NOUVEL ÉCHO, revue littéraire et dramatique, bi-mensuelle. Directeur : Emile Straus. Bureaux : 19, rue Cassette, Paris. Abonnements : France, 12 francs; Etranger, 15 francs. Six livraisons parus.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'**Église, l'École et le Salon**.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

VENTE

DE

PORCELAINES ANCIENNES

DE CHINE, JAPON, SÈVRES, SAXE, ETC.

ORFÈVRES & ARGENTERIE

des 16^e, 17^e et 18^e siècles

GROUPES DE SAXE, MAYENCE, etc.

TABLEAUX MODERNES

ŒUVRES STATUAIRES, MEUBLES ARTISTIQUES

COMPOSANT LES COLLECTIONS DE M. L. STEIN

VENTE PUBLIQUE POUR SORTIR D'INDIVISION

A BRUXELLES, GALERIE SAINT-LUC

rue des Finances, 10

Mardi, 19 avril 1892 et deux jours suivants
à 2 heures très précises

M^e A. DELFORTRIE, notaire, 1, rue de Ligne
M. JULES DE BRAUWERE, expert-priseur, 28, rue la Putterie.

EXPOSITION : 17 et 18 avril, de 11 à 5 h.

VIENT DE PARAÎTRE

à Paris, chez Albert SAVINE — à Bruxelles, chez V^e Ferdinand LARCIER

SYNTHÈSE

DE

L'ANTISÉMITISME

La Bible et le Coran — Les Hymnes Védiques

L'Art arabe — Les Juifs au Maroc

PAR

EDMOND PICARD

avocat à la Cour de cassation

Un vol. in-18 (format Charpentier) de 236 pages. — Prix : 3 francs.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

VENTE PUBLIQUE

(POUR SORTIR D'INDIVISION)

DE LA RICHE COLLECTION DE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

appartenant à M. Ch. IWEINS

A BRUXELLES, GALERIE SAINT-LUC

rue des Finances, 10

Lundi, 11 avril 1892 et 2 jours suivants à 2 h. précises

Direction de M. JULES DE BRAUWERE, expert-priseur

EXPOSITION : 9 et 10 avril, de 11 à 4 heures.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.
Etranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

CYCLE PATIBULAIRE, par Georges Eekhoud. — EXPOSITION DE CINQUANTE CHEFS-D'ŒUVRE BELGES. — COLLECTION VAN BRANTEGHEM. — ÉMILE GARBET. — DAMES DE VOLUPTÉ, par Camille Lemonnier. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — AU CONSERVATOIRE. — AU CONSERVATOIRE DE GAND. — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS. — A NAMUR. *Exposition Th. Baron.* — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITE CHRONIQUE.

Cycle patibulaire

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans l'œuvre, déjà si considérable, de Georges Eekhoud, ce dernier livre : *Cycle patibulaire*, apparaît le plus passionnel.

Deux éléments essentiels caractérisent l'art d'Eekhoud : une nostalgie intense et angoissée de sa terre patriale et un amour ardent des humbles et des parias.

Sa terre patriale, c'est une plaine fruste du pays campinois et du pays des polders. Elle apparaît avec ses landes, ses bois mystiques de sapins, ses pacages bourbeux, ses garigues, ses sablons tachés de genêts d'or, ses nappes de bruyères vineuses, avec ses villages pauvres et sauvages et ses marais aux tragiques vespérées. Une sorte de pays maudit et désolé, où l'on ne rencontre jamais de prairies aux gras tapis tachés de

fleurs et plantés de rouges pommiers, et où les moulins à vent juchés sur les sables semblent broyer l'âpre et noire malchance de la contrée.

Ses humbles, ses parias, ce sont d'abord les paysans de ces pays, les patauds sans urbanité, les ruraux pétris de ces terres avares et de ces sablons mélancoliques, et leurs femmes, leurs compagnes de charroi : des « trayeuses sans préjugé ». Puis, c'est toute la race de ces « las-d'aller » déjà célébrés en un conte des *Nouvelles Kermesses*, les pensionnaires d'Hoogstraeten et de Merxplas, les va-nu-pieds des routes avec leurs « beaux yeux de violateurs et de vagabonds, des yeux fugaces et chatoyants comme le vent, l'onde et les nuages, de ces yeux où se mire la poésie héroïque des grands chemins ».

Dans le nouveau livre, cet amour d'une région natale fait jeter à l'écrivain des cris fervents d'angoisse : « S'il n'existe point de mal comparable à la nostalgie, qu'on se représente ce supplice : endurer l'exil dans son propre pays. Cette peine, que ne connaîtront jamais les inconscients bâtards et les papillons cosmopolites, ronge et dévore, comme une consommation morale, beaucoup d'altières et nobles âmes, seuls enfants légitimes de la patrie ».

Et plus loin la voilà dite encore en beau lyrisme, cette passion maîtresse et d'une pureté si cordiale : « ... O ! le trop ineffable moment où l'odeur des brûlés me surprit,

apportée par la brise matinale ! Je dus m'arrêter, ma respiration s'embarrassait, je chancelai éperdu, enivré, oui, littéralement saoul. Et plus je humais l'incomparable arôme, plus ma poitrine se gonflait, plus mes oreilles bourdonnaient, plus je me sentais défaillir. M'étant engagé dans le premier bois de sapins, ce fut une autre béatitude. Je tombai à genoux comme à l'église, je remerciai Dieu à haute voix — j'ai dû crier comme un fou — de m'avoir accordé cette grâce sans pareille : retrouver mon beau pays. Et le rouge soleil levant parut s'avancer vers moi pour me commu-
nier !... »

Ces phrases sont d'une charmante idylle : *Communion nostalgique*. Mais la Campine est contée plus véhémentement. *Le Jardin* — cette histoire, haute en ton, d'un amour robuste et calme, éclos comme une plante maraîchère, sainement germée dans les plates-bandes d'un *baes* de village, et charnellement épanouie, sans heurt, sans secousse — est, lui, une idylle aussi, une idylle rouge, d'un rouge brutal, peut-être, mais qui amène la paix et qui est comme cet amour même là conté : « Qui me définira ta beauté copieuse et tes charmes si bien ordonnés, jardin élu des rêves ? Du jour où tu connus le jeu d'amour, mon aimée, tu le jouas avec la conscience que tu apportais à ce beau travail profitable, aux fonctions saines et rémunératrices de la vie rurale ». Et *Partialité* est une nouvelle inquiète, remplie d'un malaise morbide, où sourd un feu étrange, attisé par le souffle « des faces mystérieuses, délicieusement énigmatiques, des braves bagaudes campinois, de ces faux apathiques, aux félins et inquiétants sourires, aux poses languides, aux lents regards capons », et aussi par un ciel d'orage, à « l'horizon plombé, opaque tout d'une teinte, traversé d'obliques éclairs et de fallacieux coups de soleil !... »

Mais où la passion brûlante de l'artiste s'exacerbe et s'irrite, c'est lorsqu'il fait surgir dans des décors frustes les dépenaillés de la vie, les irréguliers, les pas-de-chance. Alors son amour des humbles ouvre de grandes ailes de douleur, de miséricorde, de grandes ailes qui se tordent et qui saignent dans un ciel « patibulaire ». Il reporte son ardente sympathie pour sa glèbe rêche, mélancolique et sauvage sur ces parias, qui eux aussi, comme le pays des garigues, sont râpés, effarés, souffrants et dont « les teints basanés sont ragoûtants comme le pain de seigle ». De même qu'il a exalté sa terre, ainsi il magnifie les souffre-douleur, et comme il regrette les landes où croissent les genêts avarés, il professe une sorte de nostalgie du grabat des humbles et des soupentes de tapis-franc.

Ces misérables, ces anonymes des prisons et des pénitenciers, Eekhoud les fait se dresser pantelants d'une vie hors la loi, haletants de révolte, ces sombres corvéables de l'existence, qui sont comme les fauves de

l'humanité, oui, des fauves, tels sont les principaux acteurs de ces nouvelles fulgurantes. Ils ont les yeux câlins ou furieux des bêtes de proie, leur souplesse, leur soif de liberté et d'air, leur grâce primitive et leur agile élégance. C'est tels que d'un doigté fervent l'artiste modèle leurs corps lurons, et c'est ainsi qu'il les analyse : « Je goûte les plis et la patine dont les guenilles boucanent ton corps ; elles lui font un fauve et croustilleux pelage, leur couleur saurette s'harmonise avec ta personne errante et galopée, ces haillons sont trop imprégnés de toi pour que j'en évite le frôlement et que je répugne à leur fumet sauvage ! Mais écarte pour cette fois l'inséparable et plastique défroque, car d'autant plus douce à ton égard que tu as été flétrie et foulée, ô victime, je veux oindre à mes papilles les meurtrissures des menottes, des poucettes, des ceps et des camisoles de force que t'infligèrent les policiers et la chiourme ; te venger, à force de samaritaines caresses, de leurs infâmes et outrageantes mensurations, du joug abominable de la toise, de leurs attouchements cyniques et glacés, de leurs rudes et crispantes manipulations ; épe-
ler aux accidents de ta chair les tatouages, hiéroglyphes de tes stupres, et les déclarations, plus effrénées encore, dont te lardèrent, à coups de couteau, des partenaires exigeants et jaloux !... Viens, je serai ta femelle expiatoire, ton instrument de repréailles, ton amour rédempteur, ton extrême-onction ! »

Dans les dernières nouvelles du livre : *Croix processionnaires, le Moulin-Horloge, Blanchelive... Blanchelivette, le Quadrille du Lancier*, la chair du gibier des geôles et des pénitenciers, la viande des gueux est ainsi prônée en une sorte de panthéisme bizarre, violent, acide, pétant de picrate, strié d'éclairs troublants et suffoquants ; et l'artiste, nerveusement, d'un doigt de feu, touche au fond de ces âmes à la dérive et décrit magnifiquement, d'une envolée diabolique, les amours étranges et équivoques de ces colonies de mendiants et de frelampiers : « L'atmosphère y régnait plus suffoquante que l'ozone et plus délétère que la mofette. De livides désirs crépitaient à fleur de peau comme les feux follets sur la tourbière. Ici, le feu de l'enfer prévalait contre le feu du ciel, car nulle part ailleurs les salamandres des ardeurs maudites et des lacs asphaltides ne se traînaient et se mêlaient avec autant d'effronterie... » Alors une pitié sublime saisit le poète pour toutes ces ardeurs de la chair ; les souffrances et les tortures de ces héros des routes, des ruisseaux, des banlieues, des cellules flagellent son propre cœur. *Le Moulin-Horloge*, « broyant aux infâmes le pain de l'expiation » le poigne par sa damnation, l'enivre par sa dissolvante atmosphère : « Depuis ma confrontation avec ce mirifique phénomène du moulin-horloge, mon pain a contracté une amertume indélébile ». Et enfin, l'épique dénouement du *Quadrille du Lancier* achève cette apothéose

d'un panthéisme de la chair, par quelques pages, certes, malgré leur infernale audace, aussi pures que le martyre d'un saint Sébastien signé d'un nom gothique. La beauté sereine — voire surhumaine — de la mort de cet éphèbe nu devenu la proie de harpies de banlieue, clôt le livre par un signe de croix étrange, par une sorte de crucifiement rédempteur à la fois et damné. C'est l'art, en sa toute-puissance, en sa sublime générosité, relevant un ange déchu et le protégeant par la blanche excuse de sa magie, qui fait surgir des chairs les plus coupables et les plus maudites des rayons de lumière. C'est la Chair faite Verbe, et le Verbe transfigure, sanctifie et épure. C'est la Poésie qui sème dans les champs proscrits et morbides et en recueille d'indicibles et précieuses moissons.

Exposition de cinquante chefs-d'œuvre belges.

Nous avons reçu, à propos de notre article sur l'*Agiotage artistique* (1), plusieurs lettres de collectionneurs et d'artistes, qui, tous, approuvent nos conclusions et nous demandent instamment de donner suite à l'idée que nous avons émise au sujet d'une exposition publique de *Cinquante chefs-d'œuvre d'artistes belges*. Plusieurs collectionneurs ont mis à notre disposition les tableaux qu'ils possèdent. Nous remercions nos correspondants et publions la plus intéressante des communications qui nous ont été adressées.

Monsieur le Directeur de *l'Art moderne*,

Excellente idée que celle émise dans votre dernier numéro : *Une exposition de cinquante chefs-d'œuvre d'artistes belges contemporains*, faisant pendant à celle des cinquante chefs-d'œuvre d'artistes français, dont vraiment l'intention dénigrante à l'égard de nos compatriotes est trop visible, qu'elle soit consciente ou non.

Vous avez raison de dire qu'il importe de couper court tout de suite à une manœuvre qui semble destinée à continuer le système si fâcheux et si injuste pour notre art national, qu'avait inauguré Arthur Stevens, sans en comprendre les effets funestes. On peut dire qu'il a, par sa manie de ne trouver bons que les peintres français qu'il avait si intelligemment découverts, en y ajoutant à peine quelques noms de chez nous, ralenti notre art, fait dévoyer la bonne volonté des amateurs et découragé de grands artistes qui eussent été plus admirables encore s'ils n'avaient senti le poids du dédain et de l'oubli qui furent ainsi suscités.

Je crois pouvoir dire que vous serez assuré des sympathies et du concours de toute notre école de peinture, si variée, si courageuse, si brillante, et de nos amateurs éclairés (qui ne se laissent plus endoctriner par le boniment de marchands ou de faiseurs) dans la campagne qui écrasera dans l'œuf la nouvelle tentative qui paraît se préparer. Il y aura, il faudra qu'il y ait une violente poussée pour mettre dehors et faire taire les malins ou les envieux qui voudraient continuer ces traditions déplorables.

Le point de départ doit être cette exposition des cinquante chefs-d'œuvre belges. Que M. Saint-Cyr qui a installé une salle dont la lumière en fait assurément la meilleure de Bruxelles, s'entende avec votre collaborateur, M. Octave Maus, qui a des qualités très remarquées d'organisateur. Que pour établir le parallèle

(1) Voir notre dernier numéro.

dans des conditions de parfaite égalité, on s'arrête au même nombre d'œuvres d'un même nombre d'artistes, de mêmes dimensions autant que possible. Je ne doute pas que la comparaison montrera que notre école contemporaine vaut n'importe quelle autre et qu'elle contient des originalités qui tueront le stupide préjugé que nos meilleurs peintres n'auraient été que des imitateurs lourds et maladroits de leurs contemporains français.

Soyez assuré que les deux organisateurs recevront des amateurs et des artistes le meilleur accueil. Mais hâtez-vous, car les vacances et les élections sont proches. Je serais fort étonné si cette manifestation n'avait pas le plus grand succès et le plus salutaire effet. N'est-il pas monstrueux que, grâce aux malices des marchands et de leurs affidés, n'importe quel tableau de la série restreinte à laquelle s'appliquent leurs manœuvres de hausse, atteigne des prix souvent ridiculement exorbitants, tandis que des toiles d'une égale valeur artistique sont cotées à des prix misérables, uniquement parce que ces messieurs ne les ont pas admises sur leur liste.

Arthur Stevens est mort. Il faut qu'il n'ait pas de successeur. Gare à celui qui s'avisera de recommencer son jeu. Si on s'est tu longtemps, désormais on criera très fort.

Bruxelles, le 16 avril 1892.

UN DE VOS ABONNÉS.

Le Soir, qui a bien voulu reproduire, avec une glose approbative, la plus grande partie de notre article, ajoute à son commentaire cette réflexion :

« Dans les expositions — de même que dans les concerts, en matière musicale, — on a trop souvent, aux dépens de l'art belge, déclaré chefs-d'œuvre et génies des œuvres et des artistes étrangers parfaitement médiocres, voire inconnus dans leur propre pays. Nous voulons parler notamment des *XX* qui, à côté de grands services, en ont rendu quelques mauvais à cet égard. Espérons qu'ils vont être les premiers à réagir contre cet entraînement, si éloquemment flétri par *l'Art moderne*. »

Il serait injuste de considérer les *XX* comme les promoteurs d'un mouvement étranger, opposé aux intérêts artistiques des peintres et des musiciens belges. Qu'on veuille bien parcourir la liste des artistes qui ont, soit comme membres de l'association, soit comme invités, collaboré, depuis l'origine, aux Salons vintistes. On y verra figurer, en nombre à peu près égal, d'une part, des artistes nationaux, d'autre part, les Français, les Anglais, les Hollandais, etc., qui ont donné aux expositions leur caractère spécial et leur originalité, le but des *XX* ayant toujours été d'*initier le public à l'évolution de l'Art jeune dans tous les pays*.

Les peintres, sculpteurs et graveurs belges qui ont exposé aux *XX*, et dont plusieurs doivent à cette circonstance leur notoriété, sont : L. Artan, A. et E. Boch, A. Chainaye, F. Charlet, G. Charlier, A. Danse, H. De Braekeleer, H. De Groux, J. Delvin, P. De Vigne, L.-H. Devillez, P. Du Bois, J. Ensor, A.-W. Finch, Ch. Goethals, Ch. Hermans, A.-J. Heymans, F. Khnopff, J. Lambeaux, G. Lemmen, L. Le Nain, X. Mellery, G. Minne, C. Meunier, R. Picard, F. Rops, W. Schlobach, F. Simons, E. Smits, L. Speckaert, J. Stobbaerts, F. Ter Linden, G. Vanaise, Ch. Van der Stappen, H. Van de Velde, Th. Van Rysselberghe, G.-S. Van Strydonck, A. Verhaeren, P. Verhaert, Th. Verstracte, I. Verheyden, G. Vogels, R. Wytman.

Et qu'on veuille bien se rappeler aussi que si les Concerts des *XX* ont fait connaître à Bruxelles les compositions les plus

remarquables de la jeune école de musique française, de la jeune école russe, etc., bon nombre de musiciens belges ont figuré sur les programmes de ces auditions de choix avec des œuvres inédites ou inconnues. Citons notamment P. Benoit, J. Blockx, A. De Greef, A. Dupont, P. Gilson, G. Huberti, L. Jouret, G. et L. Kefer, G. Lekeu, E. Mathieu, Franz Servais, L. Soubre, etc.

Le reproche du *Soir* ne nous paraît donc pas justifié. Souhaitons qu'il veuille le reconnaître.

Collection Van Branteghem

Judi a eu lieu au Musée des Echanges et d'Art décoratif l'ouverture de l'exposition de cette superbe collection.

Un nombreux public d'artistes et de lettrés y assistait et cela a été une vraie fête d'art.

L'avis unanime de tous les artistes était qu'on ne pouvait laisser sortir de la Belgique une aussi précieuse réunion d'objets rares et même uniques : vases grecs, coupes, statuettes de Tanagra, etc.

C'est réellement merveilleux et, en ce genre, c'est peut-être la plus exquise collection qui soit au monde. Nous lui consacrerons un article dimanche prochain.

M. Van Branteghem — un savant doublé d'un artiste des plus délicats — a expliqué, avec un bel enthousiasme d'helléniste curieux, toutes les beautés de sa collection à ses invités.

Une chose s'impose, évidemment : l'Etat doit acquérir cette collection. Nous attirons sur elle l'attention du ministre des Beaux-Arts. Ce serait un vrai crime de la laisser se disperser au feu des enchères, chez Drouot. N'oublions pas qu'elle a été réunie par un Belge et les efforts inouïs qui ont été faits pour réunir tant d'œuvres magnifiques, malgré la concurrence redoutable des grands musées de l'étranger.

L'exposition durera trois semaines.

EMILE GARBET

L'exposition des « cinquante chefs-d'œuvre de l'école française » (voir notre numéro du 10 avril) a ramené l'attention sur un nom mystérieux de l'art français : EMILE GARBET.

On ne connaît généralement de lui que *la Fête d'une commune près Paris*, appartenant à M. Goethals, petit chef-d'œuvre vraiment digne du pinceau d'un maître hollandais et en même temps très caractéristique du temps où il a été peint. Et aussi généralement on ne sait rien de sa vie ni de sa personnalité.

En 1890, M. A. Bouvenne a publié dans *l'Artiste* une étude sur Garbet, et dès lors quelque lumière s'est faite autour du nom de ce peintre.

La Fête d'une commune près Paris a figuré au Salon de 1837. Puis elle réapparut en 1883 à « l'Exposition des cent chefs-d'œuvre » ouverte en la galerie de la rue de Sèze. M. Paul Mantz signala alors dans *le Temps* la haute valeur de cette toile et l'obscurité complète qui existait autour de son auteur.

M. Bouvenne est parvenu à retrouver quelques anciens amis et parents de Garbet et à reconstituer quelque peu l'histoire de sa vie. Le peintre Charles Jacque, entr'autres, a dit à M. Bouvenne : « Garbet était un homme timide, peu communicatif, bien élevé ; j'ai vu de lui de nombreux croquis : plusieurs scènes intimes de sa jeunesse y étaient retracées en forme de souvenirs de promenades dans les bois, de repas en tête à tête, etc. Garbet faisait

beaucoup de petits croquis à la plume, au crayon, souvent rehaussés d'aquarelle ou de peinture à l'huile ; il paraissait affectionner particulièrement les scènes populaires, qu'il rendait en véritable artiste, en doux philosophe. Ces petits croquis, qui ne mesuraient parfois pas plus d'un centimètre, étaient accompagnés d'observations tristes ou comiques. L'artiste les vendait souvent pour un prix fort minime ».

M. Bouvenne nous apprend aussi que les dispositions de Garbet, jeune, le portaient vers la peinture. Mais le manque de fortune l'obligea bientôt à renoncer à se livrer exclusivement à ses goûts artistiques. Profitant d'un véritable talent de calligraphe qu'il possédait, il fit, pour vivre et pour faire vivre sa mère, avec laquelle il habitait, des copies d'actes.

Il continua néanmoins à peindre pendant ses loisirs. Il travailla dans l'atelier de Bouton, un peintre d'intérieurs. Là, il s'essaya à bien des genres : lithographie, dessins pour boîtes à bonbons illustrées ; il fit, à l'usage des confiseurs, des vignettes pour les « papillotes » qui, à cette époque, étaient à la mode et renfermaient, en même temps que des dessins, des vers empruntés aux poètes les plus en renom : Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, etc. Quelques petites gravures à l'eau-forte et au fusain, signées d'Emile Garbet et qui se trouvent à la Bibliothèque nationale, datent du même temps ; ce sont les portraits de Louis-Philippe, du duc d'Orléans, du duc de Nemours et du prince de Joinville. M. Bouvenne les décrit dans *l'Artiste*, ainsi qu'une eau-forte : *Le Bossu patriote*, qui a pour légende :

Si l'on menaçait la France,
Je le jure, foi de bossu,
Je combattrais pour sa défense,
L'ennemi ne verrait pas mon c...

Mais Garbet redevint malheureux. Il avait obtenu un emploi de huit cents francs à la Compagnie des ponts d'Asnières et d'Argenteuil.

Des changements dans l'administration le firent congédier. Lors de la Révolution de 1848, on croit que Garbet quitta la France. On l'y a revu en 1871. C'est tout ce qu'on sait de lui. On ignore s'il est mort et où il serait mort.

Son œuvre ?

En 1833 les auteurs de *l'Examen critique du Salon*, Anet et Triaven, font l'éloge d'une *Vue d'un parc* de Garbet « où l'on remarque des effets de lumière et d'ombre bien accusés ».

Dans le catalogue d'une exposition qui eut lieu à Douai, en 1835, on trouve la description d'*Une Chaumière*, « remarquable par sa composition simple et originale, par une grande lumière répandue partout sans nuire à l'effet général ».

Au Salon de 1836, Garbet obtint une médaille d'argent avec un *Déjeuner d'enfants*. L'année suivante il exposa deux tableaux. On ne le retrouve qu'au Salon de 1846 avec le *Carnaval*. En somme, Garbet exposa dix tableaux aux Salons de Paris, de 1833 à 1847. Détail curieux : ce *Carnaval* dont Th. Thoré, critique partial, disait : « Il est peint en mosaïque », servit d'enseigne à un cabaret rue du Faubourg du Temple, n° 25 : *A la descente de la Courtille*. Ensuite, il servit d'enseigne à un cabaret de la place Maubert. On a perdu ses traces.

Les œuvres qui restent d'Emile Garbet ? D'abord cette superbe *Fête d'une commune près Paris*. M. Goethals possède en outre un petit tableau représentant des cavaliers, et, croyons-nous, *La Musique*, exposée en 1835. M. Lambert a dans ses collections un petit tableau représentant Emile Garbet peignant d'après nature à

Montmartre; chez M. Jules Devaux se trouve une magnifique esquisse d'une vue des Champs-Élysées vers 1835; chez M. le marquis de Chennevières, une aquarelle où le peintre s'est représenté lui-même devant son cheval; chez M. Achard, une aquarelle qu'on dit fort intéressante.

Où sont les autres tableaux? Peut-être détruits! En tout cas, M. Bouvenne a démontré pourquoi ce grand artiste a produit si peu: c'est la misère qui a empêché l'essor de ce sérieux talent.

Dames de Volupté, par CAMILLE LEMONNIER.
Albert Savine, éditeur.

Nous ne faisons aujourd'hui que signaler l'apparition de ce beau volume, haut en couleur et en lyrisme, — recueil de nouvelles dont quelques-unes: *A la pension*, *le Corps du Christ*, ont été lues aux XX par M^{lle} Marguerite Rolland.

On se rappelle ce sombre et fanatique *Corps du Christ*, qui donne une si profonde impression du Vendredi-Saint chez des rustres, et qui touche aux fibres les plus cachées de l'âme rustique et dévote des manants. Cette superbe nouvelle, sobre à la fois et puissante, requiert par sa dramatique couleur — une couleur à la Charles De Groux — et par sa pensée poignante. C'est comme une synthèse passionnelle de la foi farouche des campagnards. Et, dans cette note, *le Gâteau des âmes*, noir d'étrange superstition, ouvre aussi sur les âmes des champs des portes ignorées par où sort le vent ténébreux des croyances et des sauvages préjugés.

A côté de ces morceaux, d'autres: ainsi *la Belle Impéria*, font surgir, en un style chatoyant et impérial, de florentines et païennes visions, tandis que *les Trois Rois* offrent un pittoresque et légendaire tableau, croustillant et sauret de ton comme un tableau de vieux Flamand, d'une originalité puissante, prime-sautière et imprévue. Cela fait songer à un allégorique Jordaens dans lequel des gueux de grand routes joueraient naïvement le mystère de la Sainte-Nativité. C'est là un maître conte.

Mais nous n'insisterons pas sur ces œuvres maintenant, car nous publierons prochainement, à l'occasion de l'apparition imminente de *la Fin des Bourgeois*, une étude complète sur les plus récentes publications de notre grand compatriote.

Vient de paraître, chez A. Lamerre, la traduction du *Faust* de Goethe (première et deuxième parties), par M. Camille Benoît à qui nous devons déjà les *Souvenirs* de R. Wagner et les extraits d'ouvrages théoriques du même maître publiés sous le titre de *Musiciens, poètes et philosophes*. Cette traduction de l'œuvre capitale de Goethe, à laquelle M. Benoît a travaillé de longues années, est certainement, de celles parues jusqu'ici, celle qui serre de plus près le texte et en illumine le plus avant les étranges profondeurs. Toute pénétrée du souffle mystérieux de ce vaste poème, d'une langue à la fois riche et sobre, dont la fermeté sait toujours se plier aux mille subtilités de l'original, la version de M. Camille Benoît s'impose à l'attention des lettrés et des artistes parmi lesquels elle éveillera, par sa haute saveur, le plus vif intérêt. Ajoutons que cette traduction est précédée d'une très spirituelle préface de M. Anatole France.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Daisy, par MAX WALLER (Bruxelles, Lacomblez). — *L'anarchie littéraire*, par ANATOLE BAJU (Paris, L. Vanier). — *Cycle patibulaire*, par GEORGES EEKHOUD (Bruxelles, Kistemaekers).

AU CONSERVATOIRE

Troisième concert.

Raff, Berlioz et Wagner faisaient les frais du dernier concert du Conservatoire, — Raff avec sa filandreuse symphonie *l'Été*, dont la première partie seule présente quelque attrait, dont les trois autres sont mortellement longues et d'intérêt nul, Berlioz avec la deuxième partie de *l'Enfance du Christ*, Wagner avec la *Siegfried-Idyll*, avec les ouvertures des *Maîtres-Chanteurs* et de *Tannhäuser*. Programme copieux, on le voit, et varié. Exécution remarquable, bien que M. Gevaert conduise un peu froidement les œuvres de Wagner. Nous excepterons l'ouverture de *Tannhäuser*, à laquelle l'orchestre a donné, sous sa direction, une ampleur, un coloris, une magnificence extraordinaires. Des frissons d'enthousiasme avaient mis en communication les interprètes et les auditeurs. Et le dernier accord du *Chant des Pèlerins* n'avait pas retenti, que déjà toute la salle acclamait d'une voix unanime l'orchestre et son chef.

Ç'a été la grande, la profonde impression du concert, dont le fragment de la trilogie sacrée de Berlioz avait donné la note intime et recueillie. La simplicité archaïque du prélude instrumental, le caractère religieux du chœur, le dessin naïf du récit ont été particulièrement goûtés. Cette *Fuite en Égypte* a les délicatesses et les grâces primitives de telles compositions de J.-S. Bach. Elle est, dans l'œuvre tourmenté de Berlioz, d'un charme inattendu et révèle, à côté du symphoniste et du musicien dramatique, un écrivain sacré sinon très pénétré, du moins épris de mysticité et trouvant un plaisir d'artiste à en réaliser l'expression.

M. Cheyrat, le jeune ténor qui débuta aux XX dans *le Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy, a chanté avec goût et d'une jolie voix le rôle du ténor.

AU CONSERVATOIRE DE GAND

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Un concert consacré entièrement à des œuvres d'auteurs belges, cela se voit rarement... en Belgique. Le Conservatoire de Gand en a tenté l'aventure, et, ma foi, s'en est très bien trouvé. Le programme de son dernier concert ne portait que des œuvres de nos compositeurs; et, — de l'aveu des nombreux auditeurs entassés dans le long et étroit grenier qui, à Gand, sert de salle (?) de concert pour une institution de l'Etat, — cette séance a été l'une des plus brillantes et des mieux réussies données dans cet étrange local.

Très applaudie, une symphonie de Paul Lebrun, récemment couronnée par l'Académie de Belgique et surtout remarquable par de solides qualités de facture et une instrumentation très colorée, très vivante, bien qu'un peu massive. Succès marqué pour de gracieux et piquants fragments du ballet *Lydia*, de Jacob, le sympathique violoncelliste du Théâtre de la Monnaie et des Concerts Populaires; succès de surprise pour l'ouverture

d'*Hamlet*, d'Alexandre Stadtfeld, que l'on n'avait jamais entendue à Gand, qui date de plus de quarante ans et qui a semblé écrite d'hier, tant elle a encore de fraîcheur, de jeunesse et d'élan.

Mais le grand succès de la soirée a été au *Freyhir* d'Emile Mathieu, dont on a entendu les deux premières parties. On connaît à Bruxelles l'œuvre poétique et touchante du brillant auteur de *Richilde*. A Gand, une exécution très soignée et très artiste, conduite d'ailleurs par l'auteur lui-même et préparée par de minutieuses études préliminaires, en a mis en lumière les fines et délicates beautés et l'art du jeune maître belge à faire mouvoir les masses chorales.

Mathieu, très acclamé, fêté, rappelé avec un réel enthousiasme, s'est modestement dérobé aux ovations du public.

Un seul numéro du programme déparait un peu — même beaucoup — ce très intéressant concert : le *Concerto militaire* de Servais, qui aujourd'hui est devenu par trop préhistorique, a été assez proprement et tranquillement joué par M. Lampens, un jeune violoncelliste gantois qu'on dit appelé à recueillir la dangereuse succession du célèbre virtuose-compositeur belge, Jules Deswert.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Pour son dernier concert annuel, M. Sylvain Dupuis a repris *Wallenstein*, la trilogie de Vincent d'Indy (1) et *Tod und Verklärung* de Richard Strauss (2).

Il a dignement clôturé l'année par de bonnes exécutions de deux œuvres fortes.

Le grand succès a été pour *Wallenstein*. M. Vincent d'Indy, de passage à Liège, se trouvait dans la salle. Il a été reconnu, chaleureusement et longuement ovationné.

On souhaitait réentendre l'œuvre vivante, colorée, vigoureuse, très applaudie déjà à la première audition. Elle est bien personnelle, la musique de M. d'Indy, et d'une rare distinction.

Dans *Wallenstein*, l'inspiration vibrante, continue, et toujours soutenue par une forte orchestration, vous empoigne. La description pittoresque du camp de Wallenstein, la délicieuse phrase d'amour de Max et Thécia, l'intense expression de l'âme tumultueuse du héros sont d'inoubliables pages.

Un pianiste précédé d'une grande réputation, M. Moritz Rosenthal, a joué un concerto en *mi mineur* de Chopin, la fantaisie sur *Don Juan* de Liszt et quantité d'autres morceaux. Tout cela est exécuté d'un toucher délicat, avec beaucoup de souplesse. M. Rosenthal fait montre d'un mécanisme que l'on qualifie de vertigineux et qui rappelle des exercices acrobatiques. C'est très fort, mais aussi très ennuyeux. De la virtuosité, soit, elle est nécessaire; mais rien que de la virtuosité et plus de musique, c'est vraiment peu.

À NAMUR

Exposition Th. Baron.

Théodore Baron, un des vétérans de l'Art libre, un des paysagistes les plus brillants de la pléiade qui amena et facilita l'évolution contemporaine de la peinture, vient de faire à Namur, où il

(1) Voir l'Art moderne, 1890, n° 5.

(2) Voir l'Art moderne, 1892, n° 3.

s'est retiré depuis quelques années, une exposition d'œuvres récentes.

Cette exposition a été fort intéressante et élogieusement appréciée.

Voici le compte rendu que lui consacre un critique namurois, M. J. Chalon :

« Th. Baron, professeur à notre Académie de peinture et chef de la jeune école namuroise, — elle fera parler d'elle, je vous le promets, — a été pendant quelque temps oublié. Mais il s'est réveillé, fièrement, il a prouvé une vitalité peu commune et il se maintient parmi les premiers paysagistes belges.

Le nombre des œuvres exposées, cinquante et davantage, représentait une énorme somme de travail, dans les genres les plus divers. Le paysage dominait, ceci va de soi, coupé çà et là par quelques tableaux d'accessoires; mais dans le paysage, que de factures différentes, quelles étapes parcourues, depuis un quart de siècle!

En première ligne, les paysages pris l'été dernier à Houffalize. La petite cascade sur la lisière d'un bois, le ruisseau au premier plan, le grand rideau des arbres s'élevant de suite et coupant l'air delà, c'est une toile de grand maître; les feuillages se détaillent en fine dentelle, l'eau calmée après les bouillonnements de la chute s'approfondit, miroite; les effets de lumière, d'un soleil qui brille derrière ces grandes branches, caressent les éclaircies de la futaie; les feuilles des saules s'argentent...

Juste en face, une énorme roche noire s'enlève avec une incroyable vigueur dans un air clair. Les radiations du plein air se transportent ici par un art réellement merveilleux. Quelle illusion parfaite de nos grands horizons ardennais, de leurs lointains bleuâtres, de leurs atmosphères estivales, si transparentes!

Un marais sous un ciel clair donne cette même impression de plein air. Au bord, quelques vaches, dans le ciel quelques oiseaux peuplent l'immense plaine, qui s'enfonce, s'étale, loin, très loin, jusqu'à l'horizon qui se relève en dunes. Beau, absolument beau, le maximum du talent.

Une marine, toile de large envergure, ne pourrait guère se placer que dans une galerie spéciale à cause de ses dimensions, comme le marais d'ailleurs. Notre mer jaune et sableuse déferle sur un brise-lames; ciel gris; paysage triste. A noter sur le fond blanc d'une écume, le bonnet plus blanc d'une ramasseuse d'épaves, et bien à sa place, bien dans l'air.

La route de Saint-Servais, les collines, le ruisseau, sous une épaisse couche de neige. Ciel blanc, terrains blancs; les arbres gris ou bruns, des maisons rouges, une diligence jaune.

Des pommiers en fleurs — une des plus délicieuses et printanières choses de notre trop souvent maussade Belgique — se montrent exquis, vraiment, et d'une fraîcheur de ton ravissante.

Et je voudrais encore parler d'un autre Houffalize, des vaches couchées dans leur écurie, d'une immense toile représentant un site de nos environs dans la lumière blonde et la buée bleue du printemps, d'une grande gerbe de chrysanthèmes — et de dix autres.

Je ne saurais cependant décrire tout et donner ici toutes mes impressions éprouvées dans une triple visite à cette étonnante exposition. Mais l'art est long et la vie courte... Je termine comme j'ai commencé, *ex abrupto* ».

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

L'éditeur Veuve Muraille, à Liège, a fait paraître la partition réduite pour piano et chant, de *Cœur d'Ognou*, l'amusante opérette de M. Sylvain Dupuis sur des paroles de M. Henri Simon, jouée pour la première fois au Théâtre du Gymnase en 1888, et qui, depuis lors, est devenue populaire en pays wallon.

On lira avec plaisir cette suite de morceaux de belle humeur, écrits sans aucune prétention par un musicien de talent qui a assoupli sa plume aux exigences naturalistes du livret.

PETITE CHRONIQUE

L'exposition d'Anvers-Bruxelles, à laquelle prendront part des peintres de l'*Als ik Kan*, de l'*Essor*, du *Voorwaarts*, etc., s'ouvrira, comme nous l'avons annoncé, le 30 avril au Musée moderne. De même qu'au Salon des XX, il y aura, pendant l'exposition, des conférences et des concerts.

Nous apprenons avec plaisir que l'État vient d'acquérir, au prix de 8,000 francs, pour le Musée des Arts décoratifs, les cartons des fresques de Louis Delbeke récemment exposés à la Galerie moderne. Nous avions, on s'en souvient, vivement préconisé cet achat.

Charles Vander Stappen est sur le point d'achever cette grande composition d'*Ompdrailles* qui est depuis si longtemps sous les voiles dans son atelier. C'est une œuvre d'une superbe allure, digne du talent si varié de notre compatriote.

M. Charles Dumercy a fait, le 1^{er} avril, au Jeune Barreau anversois, une causerie sur la poésie française à Anvers, depuis Christophe Plantin jusqu'à nos jours. L'impression qui se dégage de l'étude qu'il a faite, c'est que, sauf peut-être le sonnet de Plantin sur le *Bonheur de ce monde*, ce n'est qu'en ces derniers temps que des œuvres vraiment artistes ont été créées dans la métropole commerciale. Faut-il ajouter que M. Dumercy a donné beaucoup d'intérêt à sa conférence, coupée de citations et de lectures?

La *Libre critique* fera paraître le 1^{er} mai un second numéro exceptionnel illustré contenant deux phototypies hors texte de MM. Eug. Smits et Ev. Larock, et un morceau de musique de M. E. Agniez. — Rédaction : rue Souveraine, 37, à Bruxelles.

On nous écrit de La Haye (7 avril).

Une bien remarquable soirée d'art a eu lieu hier au cercle *Pulchri Studio* à La Haye. Cinq tableaux vivants créés par les peintres Bauer et van der Maarel, d'après des passages de l'histoire des Juifs dans l'Ancien-Testament (Rébecca, Samson, Salomon, Moïse, Marthe) d'un ensemble artistique, d'une couleur admirable, précédés de vers composés pour la circonstance et dits par l'exquis poète Alb. Verweij, vers sonores, profonds et subtils, paraphrasant les versets de la Bible qui servaient de titre aux tableaux.

Plusieurs soirées identiques : salle comble, public méfiant, parfois moqueur, heureusement assez poli en général pour ne pas manifester trop bruyamment son désappointement devant un spectacle d'art pur, qui exige une attention suivie et des aptitudes peu communes.

La salle joliment décorée en style assyrien servait harmonieusement de cadre à cet ensemble admirable en tous points, et, répétition-le, d'un intérêt artistique de premier ordre.

Signalons aux collectionneurs la belle vente d'eaux-fortes anciennes et modernes, d'estampes et de lithographies, qui aura lieu les 21 et 22 avril à l'hôtel Drouot, à Paris. On peut visiter la

collection pendant les huit jours précédant la vente chez M. Dumont, expert, rue Laffitte, 27.

L'Opéra de Paris vient de donner la cinquantième représentation de *Lohengrin*, six mois et quelques jours après la première représentation, datant du 16 septembre 1891. Pendant ces cinquante représentations, le théâtre a encaissé près d'un million, la moyenne de chaque représentation étant supérieure à 19,000 fr. Il y a quelques jours, la quarante-huitième donnait une recette de 19,250 francs, la plus forte qui ait été encaissée depuis la nouvelle direction de M. Bertrand. Ce succès, le plus grand et le plus suivi qu'ait jamais obtenu l'Opéra, explique bien la résistance acharnée de certaines personnalités intéressées à empêcher la production de ce chef-d'œuvre sur la première scène française. Il ne serait pas impossible que prochainement le rôle d'Elsa soit confié à M^{me} Melba, si les répétitions de *Salammbô* absorbaient trop spécialement M^{me} Caron. (*Guide musical*.)

Quelques prix de la vente Roudillon, à Paris, qui a produit 135,800 francs :

Courbet, Marine, 1,700 fr. — *Isabey*, Cérémonie, 2,600 fr. — *Jongkind*, Canal, 2,205 fr. — *Id.*, Vue, 2,255 fr. — *Raffaelli*, Boulevard, 830 fr. — *Th. Rousseau*, Forêt, 11,000 fr. — *A. Stevens*, Marine, 1,010 fr. — *E. Meissonier*, Dragon, 2,000 fr.

Puis, une suite de quatre tapisseries de Bruxelles du xvii^e siècle, exécutées d'après David Teniers, 17,000 francs; une belle tapisserie, *les Marchands de poissons*, 14,000 francs; deux tapisseries, *la Bonne aventure*, 5,600 francs, et *le Chasseur*, 6,150 francs; un baromètre en bois sculpté et doré de l'époque de Louis XVI, 4,000 francs; une pendule Louis XVI, en forme de portique à colonnes, en marbre blanc et marbre noir, 3,300 francs.

Le programme des concerts symphoniques que Hans Richter dirigera à Londres pendant la prochaine *season* vient de paraître. Ils seront au nombre de six. Le premier est fixé au 30 mai; le dernier aura lieu le 4 juillet. Le premier concert porte la *Symphonie héroïque*, le *Kaisermarsch*, le prélude et le finale de *Tristan*, le prélude du troisième acte des *Maîtres Chanteurs* et la *Chevauchée des Walkyries*.

Deuxième concert (4 juin) : Première scène du *Rheingold*, ouvertures de *Faust*, de *Rienzi* et des *Maîtres Chanteurs*, Adieux de Wotan et première scène du troisième acte du *Crépuscule des Dieux*.

Troisième concert (13 juin) : Première symphonie de Brahms, ouverture d'*Husitska* de Dvorak, scène de la *Reine de Saba* de Goldmark et Chant de concours de Walther des *Maîtres Chanteurs*.

Quatrième concert (20 juin) : Ouverture d'opéra comique de Smetana; suite de *Peer Gynt* de Grieg; duo d'amour de la *Walkyrie*; scène finale du *Crépuscule des Dieux*; quatrième symphonie de Beethoven.

Cinquième concert (27 juin) : *Chant du Destin* de Brahms; finale du premier acte de *Parsifal*; symphonie pastorale de Beethoven.

Sixième concert (4 juillet) : Finale du premier acte de *Stegfried*; ouverture de *Tannhäuser*; *Symphonie fantastique* de Berlioz.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en	8 heures.	Vienne à Londres en	36 heures.
Cologne à Londres en	13 "	Bâle à Londres en	20 "
Berlin à Londres en	22 "	Milan à Londres en	32 "
Francfort s/M à Londres en		18 heures.	

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 5 h. 15 matin, 11 h. 10 matin et 8 h. 20 soir. — De Douvres à midi 05, 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

PAR LES NOUVEAUX ET SPLENDIDES PAQUEBOTS

Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres

partant journallement d'OSTENDE à 5 h. 15 matin et 11 h. 10 matin; de DOUVRES à midi 05 et 7 h. 30 soir.

Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.

BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow,

Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique

et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-33

CABINES PARTICULIÈRES. — Prix : (en sus du prix de la 1^{re} classe), Petite cabine, 7 francs; Grande cabine, 14 francs.

A bord des malles : Princesse Joséphine et Princesse Henriette :

Spécial cabine, 28 francs; Cabine de suite, 75 francs.

Pour la location à l'avance s'adresser à M. le Chef de Station à Ostende (Quai) ou à l'Agence des Chemins de fer de l'État-Belge Strand Street, n° 17, à Douvres.

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS: — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés. — Location de navires spéciaux. — Transport régulier de marchandises, colis postaux, valeurs, finances, etc. — Assurance.

Pour tous renseignements s'adresser à la Direction de l'Exploitation des Chemins de fer de l'État, à BRUXELLES; à l'Agence générale des Malles-Postes de l'État-Belge, Montagne de la Cour, 90^a, à BRUXELLES ou Gracechurch-Street, n° 53, à LONDRES; à l'Agence des Chemins de fer de l'État Belge, à DOUVRES (voir plus haut); à M. Arthur Vrancken, Domkloster, n° 1, à COLOGNE; à M. Siepermann, 67, Unter den Linden, à BERLIN; à M. Remmelmann, 15, Guillolet strasse, à FRANCFORT s/M; à M. Schenker, Schottenring, 3, à VIENNE; à M^{me} Schroehl, 9, Kolowratring, à VIENNE; à M. Rudolf Meyer, à CARLSBAD; à M. Schenker, Hotel Oberpollinger, à MUNICH; à M. Detollenaere, 12, Pföfingstrasse, à BALE; à M. Stevens, via S^{te} Radegonde, à MILAN.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est sans concurrence pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.

N. B. On envoie gratuitement les prix-courants et les certificats à toute personne qui en fera la demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA COLLECTION VAN BRANTEGHEM. — EXPOSITION DE CINQUANTE CHEFS-D'ŒUVRE BELGES. — L' « EXCELSIOR » D'AMSTERDAM. — EN VACANCES. — LE JARDIN DE L'ÂME. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — GYPTIS. — EXPOSITIONS COURANTES. *J. Leempoels*. — CONCERTS PARISIENS. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITE CHRONIQUE.

LA COLLECTION VAN BRANTEGHEM

Jadis — il y a quelque quarante ans — on savait peu de la Grèce. On l'envisageait à travers l'histoire de Rome, et l'Apollon du Belvédère — cette statue dont Taine s'est si acerbement moqué — semblait le chef-d'œuvre de l'antiquité sculpturale

Aujourd'hui des lumières nouvelles ont lui. Des temps lointains se sont éclairés — jusqu'aux époques homériques — et plus loin, bien plus loin encore, dans des passés qui semblaient avoir sombré entièrement à travers une nuit éternelle.

On a retrouvé dans des limons séculaires de l'humanité primitive de superbes vases d'or, des bijoux, des poteries et c'est là qu'on découvre les vraies origines de l'art grec, qui a grandi, par ces études et ces fouilles, jusqu'à devenir, sans conteste, l'art le plus pur et le

plus noble qui ait été et, en tout cas, le seul art antique qui ait compris et aimé la Nature.

Cet amour de la Nature se retrouve dès les œuvres premières, et nous voyons ici, dans cette collection, trois vases à décor géométrique, du ix^e siècle, qui montrent, par la façon de rendre les plantes et les animaux, un sentiment de la réalité très net, et qui, par leur forme pure et leur dessin harmonieux, contiennent déjà l'essence même de toute la patrie grecque à une période qu'on devine encore pastorale.

Plus tard, au vi^e siècle, on trouve bien dans l'art grec des influences orientales (sirènes assyriennes, arbre sacré des Assyriens), causées par le commerce des étoffes que pratiquaient les Phéniciens (ainsi, ce vase représentant Achille blessé, d'un primitif exquis, évoquant l'idée de Giotto), mais au fond, c'est l'art grec plus vivace qui domine l'hieratisme oriental des Assyriens, des Égyptiens, des Phéniciens, et les Grecs n'ont pas pris davantage à l'Orient que Rubens, par exemple, resté essentiellement Flamand, n'a emprunté à l'art italien.

Car bientôt l'art grec se débarrasse de ces influences d'Orient, ou plutôt, il les apure au feu sublime de son génie et il se les approprie : et voyez, dans leur beauté définitive, les *vases attiques* de la collection.

Le plus ancien connu est ici. Il date du milieu du vi^e siècle et son auteur paraît si content de son œuvre

qu'il la signe deux fois : *C'est Oikopheles qui m'a fait, c'est Oikopheles qui m'a peint.* Et voici, dans le siècle qui suit, des potiers de génie, aux beaux noms harmoniques : Hermaïos, Skyes, Xenotimos, Hegesiboulos, Pylon, Timokles, Nicosthenès, Douris, Euphronios, Hieron, Snykros, Pystoxenos.

Les coupes et les vases sont sublimes de proportions, de noblesse, de magnifique simplicité. Ce sont bien les vases conçus par ceux qui édifièrent l'Acropole, et les scènes qui sont peintes sur les parois de ces amphores ou de ces lécythes, ont la haute allure des statues du Parthénon.

Partout la grâce de la forme humaine, l'élégance des corps nus, de ces corps équilibrés de Grecs athlétiques formés pour les jeux des Olympiades, sont décrits en traits rythmiques. Voilà les guerriers d'Egine, le bouclier au poing, voilà les Athéniens au profil de médaille, et bouclés de cheveux noirs touffus! Voilà les Thébaines, au long corps effilé, d'une prodigieuse gracilité, aux tétons fermes et durs sous leurs robes, dont les plis sculpturaux enferment leur captivante et aristocratique beauté. Là, des satyres exultent, dans l'ivresse de danses couronnées par Eros. Plus loin, sur un lécythe, voici des scènes funèbres, des pleureuses, des morts. Dans le fond d'une coupe, signée Douris, Zéphyr enlève Hyacinthe : et l'enlèvement plane aussi lyrique qu'une ode de Pindare; Zéphyr est comme un ange païen, à l'éphébique et idéale beauté, et ses ailes ont la splendeur de celles qui rayonnent au-dessus des plus superbes Metsys ou Memling. Tout près de là, une Victoire assise sur un promontoire, attend, une palme à la main, l'issue d'un combat naval, et toute la grandeur de la bataille se reflète sur son visage attentif.

D'Euphronios, une coupe magnifique attire par sa force et ses lignes sans pareilles : un paysan danse, d'une danse caractéristique, tournant autour d'un bâton sur lequel il s'appuie, tandis qu'un autre, auprès de lui, joue de la flûte. On disait un jour à Burne Jones qu'Euphronios était le Raphaël des potiers grecs. « N'insultez pas Euphronios », dit le grand peintre anglais! Et vraiment, devant des œuvres aussi belles, on comprend de tels enthousiasmes.

D'Hieron, voici un magistral Titenos enlevé par l'Aurore; voici encore un rare Snykros; et un vase panathénaïque où l'on voit d'un côté une Minerve — une Valkyrie grecque — et de l'autre une course de ces chevaux antiques, — ces pur-sang de l'époque des Périclès, — aux pattes nerveuses et vibrantes et à la crinière ras coupée. Ces beaux et grands vases panathénaïques servaient de prix aux jeux Olympiques, et beaucoup de vainqueurs se sont fait ensevelir avec ces trophées, où leur gloire était racontée.

D'ailleurs, l'art du potier était tenu en haute estime dans cette Grèce esthétique, qui savait rendre aux

artistes le culte qu'on doit professer envers eux. Les potiers dédiaient leurs œuvres aux jeunes gens les plus nobles et les plus élégants d'Athènes, et on autorisait ces faiseurs d'amphores, d'hydries et de coupes à doter l'Acropole de stèles dédicatoires où s'inscrivaient leurs noms. C'est ainsi que la fameuse statue d'Anthéonor fut donnée par le potier Néarque.

Bien des choses seraient à dire à propos de ces vases, mais il faut nous borner à signaler encore, à côté des lécythes, ces exquis vases à fond blanc, uniques, délicats comme ces porcelaines qu'on dénomme « coquilles d'œufs » et dont l'un, représentant le Jardin des Hespérides, offre une délicieuse et savante merveille de dessin — aussi piquante qu'un croquis de Rops ou de Forain.

A côté de la collection des vases, une magnifique collection de statuette de Tanagna. Depuis les six grotesques trouvés à Smyrne et qui ont un peu « la touche » d'ivoires japonais, jusqu'à cette superbe Niké en peplos bleu à bordure d'or, quelle gamme délicate et forte ces statuaires ont fait résonner! N'est-ce pas là, avec tout son héroïsme et avec toute sa grâce, toute la statuaire grecque? La priapique idylle que celle de ce Silène et de cette Nymphe! Le gaillard attire sur son corps nu, solidement armé, la jeune pucelle, sur le visage de laquelle s'épand le trouble exquis de l'innocence qui va s'effeuiller sous les coups ardents du satyre! Près d'eux un Eros adolescent plane, avec cette allure étrange d'androgynie que les Grecs ont inventée. Là une jeune fille converse avec une marchande de fruits, et l'on dirait une petite Vénus de Milo agenouillée. Et voici une chose charmante : deux jeunes Grecques, assises sur un de ces sarcophages qui bordaient les grand-routes, causent, d'un air d'abandon adorable, l'une saisissante de vie, avec le poing sur la hanche; c'est exquis de jeunesse, de poésie printanière, d'imprévu, et l'on entend, sous le ciel vibrant de l'Attique, non loin du fronton d'or des temples, dans le champ peuplé de statues rayonnant au soleil de grands siècles, — comme deux fauvettes gazouillant sous des colonnades, — les deux filles au corps svelte dans leur tunique harmonieuse, parler des guerriers aux casques étincelants ou des élégants aux lèvres parfumées...

Telle est — et combien avons-nous oublié d'objets! — cette précieuse et unique collection. Il faut qu'elle ne sorte pas de la Belgique! Elle est connue et hautement appréciée dans tous les pays — et la garder ici, ne serait-ce pas un élément réalisé en vue de ce rêve : faire de la Belgique une patrie d'art, au milieu de l'Europe? Ce serait un crime de laisser s'éparpiller ces belles et blanches et antiques colombes, attirées, avec de si grandes peines, chez nous par ce Flamand, habile oiseleur hellénique, qui s'appelle Van Branteghem.

Exposition de cinquante chefs-d'œuvre de l'École belge (1).

L'avis ci-après vient d'être communiqué aux journaux :

« Les organisateurs de l'exposition de tableaux au bénéfice de l'Hospitalité de Bruxelles, encouragés par le succès, poursuivent l'œuvre de charité qu'ils ont entreprise. Ils avaient, *dès le début*, décidé d'organiser successivement des expositions de cinquante chefs-d'œuvre de l'école française, de cinquante chefs-d'œuvre d'artistes décédés ayant appartenu à l'école belge, et ensuite, dans les limites du possible, de cinquante chefs-d'œuvre des écoles hollandaise, anglaise, suédoise, etc.

« De même que pour l'exposition actuelle des chefs-d'œuvre de l'école française, ils s'efforceront pour les deux autres expositions de réunir des œuvres d'art non seulement d'un ordre tout à fait supérieur, mais encore de nature à exciter l'intérêt par leur caractère, leur origine ou leur rareté.

« Ce sera vers le 1^{er} mai que s'ouvrira, en la Galerie moderne, au bénéfice de l'Hospitalité, la deuxième exposition formée de cinquante chefs-d'œuvre d'artistes décédés ayant appartenu à l'école belge. »

L'idée que nous avons émise il y a quinze jours, et qui fut si favorablement accueillie, est donc adoptée. On ajoute que *dès le début* (le début de quoi?) cette exposition était décidée. Cette petite malice vise évidemment nos réclamations réitérées en faveur des artistes belges, contre lesquels l'exposition des « cinquante chefs-d'œuvre français », venant si étrangement comme pour faire diversion au sujet de la vente Jules Lequime, paraissait dirigée. Il est assez singulier que ce projet, arrêté *dès le début*, n'ait vu le jour qu'après nos deux sommations consécutives, formulées à huit jours d'intervalle, et qu'aucune mention n'en ait été faite précédemment ni sur les affiches, ni dans les journaux. Il est étrange que la série qu'on nous annonce inopinément aujourd'hui n'ait pas commencé par une exposition nationale. Mais passons. La seule chose qui importe, c'est que l'exposition ait lieu, et qu'elle ait lieu sans retard.

Il est acquis désormais, et c'est ce que nous avons tenu à établir, que l'école belge a le droit d'être traitée avec les mêmes égards que les écoles étrangères. Il est acquis que le sot préjugé qui consistait à dénigrer les productions nationales au profit d'une catégorie restreinte de toiles françaises a pris fin. Il est acquis qu'on ne verra plus certaines personnalités se donner la triste mission de dénigrer systématiquement nos artistes nationaux et de les représenter comme de maladroits imitateurs de l'école française. Nous en prenons acte, et nous attendons avec confiance le résultat de l'épreuve.

Mais nous exigeons que pour l'exposition des « cinquante chefs-d'œuvre belges » le choix soit fait avec discernement et avec loyauté. Il serait trop aisé de donner hypocritement un croc-en-jambe à notre école en réunissant cinquante œuvres médiocres, même signées de noms connus. Tout aussi aisé, d'ailleurs, que de composer, avec des Millet, des Rousseau, des Courbet, des Troyon de second ordre, une exposition quelconque, qui, loin de faire valoir ces maîtres, les éreinterait.

Il existe dans les collections bruxelloises assez de toiles belges de valeur pour former une sélection dont l'ensemble ne le cédera en rien, nous l'affirmons, à un groupement comprenant un même

(1) Voir *l'Art Moderne* des 10 et 17 avril.

nombre d'œuvres étrangères, dues à un même nombre d'artistes et de dimensions analogues. Déjà, en raison des sollicitations pressantes dont nous étions l'objet et du silence que gardaient, malgré nos instances, les organisateurs du Salon des « cinquante chefs-d'œuvre », nous avons dressé une liste, dans laquelle seuls les artistes belges décédés avaient pris rang. Nous avons pointé minutieusement les œuvres, choisies exclusivement dans les galeries particulières de Bruxelles, en poussant le scrupule, afin de rendre la démonstration irréfutable, jusqu'à aligner, en nombre égal, un même chiffre de tableaux peints par chacun des vingt artistes belges dont nous opposons les œuvres aux vingt artistes français choisis par les organisateurs.

Il faut que l'expérience soit faite dans des conditions d'absolue égalité, et nous veillerons de près à ce que ce concours, dont l'importance est considérable, soit strictement impartial. A cet égard encore, il importe que les commentaires laudatifs dont un impresario plein de bonne volonté et de faconde documentait assidûment les « cinquante chefs-d'œuvre de l'école française » trouvent leur équivalent à l'exposition des « cinquante chefs-d'œuvre de l'école belge ». On sait le poids de ces appréciations, adroitement lancées dans le public docile. Arthur Stevens vous avait une façon de passer devant un tableau belge, avec un coup de langue, un haussement d'épaules et un regard de côté qui exécutait l'œuvre. C'est, en grande partie, grâce au magnétisme de discours « débités d'une voix profonde, avec des gestes enveloppeurs », qu'il a pu, *durant trente années*, provoquer une hausse non interrompue sur les productions de tels artistes qu'il avait pris sous son protectorat. Ce sont les mêmes effets vocaux qui ont tué chez les collectionneurs le désir d'acquiescer des œuvres non cotées à la Bourse des arts, qui ont propagé le plus injuste parti pris contre toute toile éclose au soleil des Flandres, qui ont fermé les portes des galeries aux De Braekeleer, aux De Groux, aux Artan, aux Dubois, aux Boulenger, aux Agneessens, pour n'y laisser pénétrer qu'un cortège, toujours identique, de signatures-banknotes, tarifées comme des filles, que les déconfitures financières successives font passer de main en main avec les bijoux et l'argenterie.

Ce temps est révolu, — l'exposition annoncée nous en donne l'espoir. Arthur Stevens mort, il ne se trouvera personne pour reprendre son rôle mi-mondain, mi-commercial. Et si quelque imprudent s'avisait de singer les gestes et la voix du défunt pour répéter, dans le même esprit de propagande intéressée, les conférences qu'une longue habitude et de réels mérites personnels avaient fait tolérer chez le « patron », le « stagiaire » serait promptement remis au pas et énergiquement rappelé à l'ordre.

L'« EXCELSIOR » D'AMSTERDAM

Le Chant de la Cloche.

M. Albéric Magnard consacre dans *le Figaro* un élogieux article à l'exécution du *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy, à laquelle nous avons assisté à Amsterdam et dont nous avons rendu compte (1). L'étude contient sur l'organisation de l'importante société chorale hollandaise des détails intéressants qu'il nous paraît utile de reproduire. Puissent-ils inspirer aux amateurs bruxellois le désir de se réunir comme le font ceux d'Amsterdam et

(1) Voir *l'Art moderne* du 3 avril.

d'arriver ainsi à l'exécution des grandes œuvres chorales modernes que, faute de ressources suffisantes, aucun directeur de concerts ne peut tenter. Ne se trouvera-t-il pas un musicien dévoué et intelligent pour reconstituer l'ancienne *Société de musique de Bruxelles* qui nous donna, voici vingt ans, quelques belles auditions ?

Ceci dit, voici l'appréciation de M. Magnard, qui confirme en tous points celle que nous avons émise :

« La Société *Excelsior* d'Amsterdam a consacré son second concert annuel au *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy. Couronnée au concours de la Ville de Paris, cette superbe symphonie avec chœurs fut jouée en 1886 aux concerts Lamoureux et à Angers, grâce à l'artistique initiative de M. Bordier. Depuis, la partition d'orchestre était restée dans les cartons d'un compositeur par trop modeste et la partition de piano dans ceux d'un éditeur par trop inintelligent. Aux Hollandais l'honneur d'avoir remis en lumière une des grandes œuvres de la musique contemporaine.

Nos critiques ne sont pas ingambes. J'ai rencontré aussi peu de Français à Amsterdam qu'à Karlsruhe il y a dix-huit mois, lors de l'exécution des *Troyens*. Plusieurs musicographes belges avaient annoncé leur venue. Seul, M. Octave Maus, le solide champion de l'art moderne à Bruxelles, a tenu sa promesse. Le voyage de Hollande n'est cependant ni long, ni pénible, et d'admirables musées de peinture, des paysages enchanteurs, un accueil cordial valent bien quelques heures de chemin de fer.

La Société *Excelsior* est une société chorale d'amateurs. J'avais peine à le croire en écoutant la répétition générale : les voix sont belles et, pour la franchise des attaques, la justesse des intonations, la finesse des nuances, ces dilettantes n'ont rien à envier aux meilleurs chœurs des théâtres français, bavares ou saxons. C'est qu'en Hollande (comme en beaucoup de contrées du Nord) le goût de la musique vocale est très répandu. Les hommes aussi bien que les femmes de la meilleure société travaillent assidûment le solfège et ne laissent pas échapper une occasion de se réunir pour chanter; on vocalise en ce pays comme chez nous l'on joue du piano, mais avec une gravité, une conscience, un respect de l'art qui manquent à nos amateurs.

M. L..., étudiant à Utrecht, fait toutes les semaines le voyage d'Amsterdam pour assister à la répétition d'ensemble. M. D..., un des grands négociants de la métropole, me confie que son plus vif plaisir est d'organiser chez lui des quatuors vocaux; sa femme et sa fille chantent les dessus; lui-même ténorise; et l'on invite quelque ami dont la voix de basse puisse soutenir le trio familial. Cette passion explique le nombre considérable des sociétés chorales. Celle dont il s'agit ici a une dizaine d'années d'existence. Ses membres (300 environ) paient chaque saison une cotisation de 10 florins (20 francs); avec le concours de quelques abonnés, ils n'ont pas de peine à couvrir les frais d'un orchestre et donnent annuellement deux grands concerts. Au premier de cette saison fut exécutée la messe de *Requiem* de Berlioz. On voit quelle place la société *Excelsior* fait dans ses programmes à la musique française.

400 choristes et instrumentistes ont concouru à l'exécution du *Chant de la Cloche*, sous la direction de M. Viotta, docteur en droit. Je ne doute pas de la science juridique de M. Viotta, mais j'ai la certitude qu'il est un excellent chef d'orchestre, comparable, pour le sang-froid et l'intelligence de l'interprétation, à nos célébrités parisiennes. Je ne lui reprocherai que l'exagération de quelques mouvements lents; encore faut-il lui tenir compte des dif-

férences de race; « adagio » n'a pas le même sens pour un Hollandais que pour un Français. M. Viotta a conduit l'œuvre d'un bout à l'autre avec une aisance et une sûreté d'autant plus admirables que, la veille au soir, pendant la répétition, on avait assassiné sa servante, puis défoncé son coffre-fort, et qu'il avait dû passer une nuit blanche en conversations inutiles avec des agents de police. Les crimes, il est vrai, sont si rares en Hollande que la peine de mort y est abolie depuis nombre d'années.

Le succès a dépassé toute espérance. La fin de la délicieuse scène d'amour a provoqué un frisson communicatif d'admiration; après le tableau de la *Fête*, c'a été un enthousiasme grandissant; *l'Incendie* et la *Mort*, ces deux pages magistrales, ont valu à leur auteur une ovation sans fin. Le chef de la jeune école française se souviendra longtemps de cet hommage spontané, sincère, d'un public pur de toute claque, et ses quelques amis présents de la joie qu'ils en ont ressentie.

Il me faut dire un mot du banquet qui a terminé la soirée. Jusqu'au dessert, il m'avait paru ressembler à tant d'autres agapes du même genre, animé cependant d'une cordialité plus franche. A ce moment, le président de la société se lève et glorifie l'auteur de la *Cloche* et la musique française. M. V. d'Indy répond en termes émus et, dans une heureuse inspiration, boit aux dames absentes, à qui revient en si grande part le succès de son œuvre. A peine a-t-il terminé que tous nos hôtes se dressent le verre en main et, avec une sûreté extraordinaire, entonnent un « hoch » mouvementé suivi d'une large, sonore cadence parfaite. Rien de plus émouvant que cet applaudissement en musique, entièrement nouveau pour nous. Les toasts et les réponses se succèdent dès lors, ponctués de bravos en chœur, de chants populaires, de thèmes wagnériens auxquels nous finissons par nous mêler. Quelques heures durant, nous avons la sensation nette, intense, d'assister à un de ces banquets qu'immortalisa le pinceau d'un Franz Hals ou d'un van der Helst.

On se sépare avec l'espérance de se revoir l'an prochain à une exécution des *Béatitudes* de César Franck, le maître méconnu.»

EN VACANCES

par le baron DE HAULLEVILLE. — Bruxelles, Lacomblez.

Ouvrez le volume de M. de Haulleville, lisez-en un chapitre, et essayez donc de ne pas dévorer, jusqu'à la dernière, les 350 pages du livre. Les 10,000 francs de M. Mouligneau à qui résistera à la tentation !

L'auteur, en effet, voit avec des yeux si pénétrants et raconte avec tant de charme et de bonhomie ce qu'il a vu qu'on n' imagine pas, dans la visite des lieux qu'il décrit, de meilleur compagnon de voyage ni de guide plus expert. Il ne s'arrête pas au décor, ne se contente pas du chatoiement des costumes. La description des sites tient peu de place dans ses « notes », et ses « impressions » sont celles d'un esprit sagace, observateur, qui cherche dans le fait contingent l'universalité, dans l'individu l'humanité, et auquel une culture approfondie donne un attrait particulier.

M. de Haulleville nous promène à l'aventure, au gré des insouciantes excursions que lui ont permises, en ces dernières années, ses loisirs de journaliste.

Les côtes d'Angleterre, la Campine limbourgeoise, les Ardennes belges, l'Ecosse, le Luxembourg et Trèves, une visite à M^{me} Adam en son abbaye de Gif, une réception chez le duc d'Aumale à

Chantilly sont autant de prétextes aux bâtons rompus d'une causerie spirituelle dans laquelle s'enchaînent les souvenirs personnels, les anecdotes, l'évocation de telle scène historique, de telle figure légendaire. Nulle pose, nulle raideur en ces pages aimables, aussi éloignées des platitudes d'un Baedeker que de la prétention doctorale d'un aperçu ethnographique. N'empêche que plusieurs d'entre elles deviendront documents d'histoire.

C'est l'art de M. de Haulleville, — et il le possède à miracle, — de tout dire sans offusquer personne, de donner paisiblement son avis sur les hommes et sur les choses sans égratigner d'épiderme. *En Vacances*, c'est comme les mémoires d'un diplomate. Des détails curieux, des particularités piquantes y sont épinglés parmi les feuillets destinés à d'exactes renseignements topographiques ou statistiques. L'auteur a fait ample moisson de menus faits et d'observations. Et depuis les *mutton chops* dont l'abondance le met en émoi dès son arrivée à Douvres jusqu'à la « monotonie de piété intense et expressive » des pèlerins rassemblés à Trèves pour toucher la robe du Christ, il note minutieusement tout ce qui provoque en lui une impression, fugitive ou durable. Cela constitue un kaléidoscope amusant et varié, dans lequel l'art, la politique, l'histoire, l'amour des beautés naturelles s'unissent et se fondent en figures multicolores, relevées d'une pointe d'humour qui les fait étinceler davantage.

M. H. Van Doorslaer, que sa spécialité d'homme de mer désignait expressément, a écrit pour ce livre quelques pages sur la flotte embossée à Portsmouth, qu'il a visitée avec M. de Haulleville. Celui-ci déclare ce paragraphe le meilleur de son ouvrage. On n'est ni plus modeste ni meilleur compagnon de route.

Le Jardin de l'Âme, par FERNAND ROUSSEL.
Malines, L. et A. Godenne. Un vol. in-18, 76 pages.

Voici un livre un, tout d'une même tonalité, tristesse résignée, remords et regrets étouffés, admis à la longue des temps et devenus comme une indispensable atmosphère d'âme.

Sous le pensif ennui de la mélancolie,
J'erre dans un jardin ombragé de lys noirs
Frissonnants, convulsifs sous l'étreinte des soirs,
D'une blême et lointaine et très lente agonie.

Les eaux lourdes du Styx le contournent neuf fois
— O ce jardin troublant des ombres suppliantes
Qui vont, penchant le front, en pâles pénitentes,
Prier des vœux d'oubli de leurs funèbres voix.

J'ai dit pour ces morts qui expirent leurs peines
Des mots silencieux, pleins de frêle douleur,
Et leurs cœurs en mon âme ont reconnu leur sœur.

Et la Mémoire, assise en son trône d'ébène
A souri — la syrène! — à ces âmes d'antan
Qui chantaient doucement à leurs rêves d'enfant!

Ce jardin troublant, c'est le jardin de l'âme, où les lumières et les ombres, les fleurs de printemps, comme les tiges mortes d'automne vivent, d'une même vie présente de souvenirs gais atténués de ressouvenirs tristes : les amours de jadis qui ont fait de tel coin de l'âme le désolant rendez-vous des regrets et des torts; le rêve d'enfance qui y meurt dans tel autre, sur un tremblant échafaud, laissant avec lui « dans le panier fatal aux mailles de silence, s'amonceler ses funèbres désirs d'ombres et de terreurs sombrement étoilés ». Et de partout s'élèvent les lentes symphonies pour l'éternel repos des passions d'antan. Se succèdent en de telles visions fanées, les modalités très douces de cette âme musicale.

Livre très doux, en demi-teinte, à relire aux demi-clartés d'un soir de cathédrale; sorte de confession, épanchée à voix basse, et dont la terreur, s'il se pouvait, amortie encore par le dire.

Et comme l'imprécision ici est vénérable qualité et comme immatérielles bien toutes les pensées, — si peu liées à leurs terrestres vocables que malgré ceux-ci, ailleurs et au delà, dans l'impalpable, l'invisible, l'indicible, en est spontanément recherché le sens et l'idée. Tout mot s'aurole d'un autre, plus mental, plus parfaitement adéquat à la vie intérieure, toute expression se nimbe de quelque mystique symbole.

Tels n'apparaissent-ils pas ces vers des *Yeux fanés* :

Je suis le faible amant des yeux fanés de larmes,
Qui jamais satisfait et toujours plus blessé,
De ces yeux résignés, étrange fiancé,
Adore en se signant la douleur de leurs charmes.

O frères maladifs des automnes sanglants!
Comme à des sphinx couchés sous un dais de tristesse
J'effeuillerai pour vous mon culte de tendresse
En des plains-chants d'amour ténébreux et troublants.

Je calmerai vos yeux de ma douleur aimante :
Ils se croiront bercés d'une plainte chantante,
Entendue au lointain d'un horizon profond.

Oh! je suis le martyr de vos âmes prunelles,
Le martyr murmurant des paroles si frêles
Que des neiges de paix en elles brilleront!

Vers d'une douceur, d'une élégance, d'une profondeur intenses. Technique savante au service d'un sentiment et d'un goût délicat. Verbe assoupli à toutes les exigences musicales de notre oreille déjà presque blasée par les modernes chefs-d'œuvre du Rythme et de l'Assonnance.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Mouvement social, revue socialiste bi-mensuelle (économie politique, littérature, beaux-arts). Rédaction : Maison du Peuple, Bruxelles. Abonnements : 5 francs par an. Collaborateurs : G. Eekhoud, C. Lemonnier, E. Verhaeren, E. Vander Velde, C. Demblon, A.-J. Wauters, Dr Charbonnier, J. Volders, V. Arnould, etc. — *L'Art social*, revue mensuelle. Paris, impasse de Béarn, 5. (M. Gabriel De la Salle.)

GYPTIS

Pourquoi on a joué à la Monnaie cette *Gyptis* inconnue, d'intérêt contestable, alors que les directeurs se montrent si chiches de nouveautés? Voici : La maison Durand, propriétaire exclusive de la traduction française de *Lohengrin*, a imposé le petit opéra de M. Noël Desjoyeaux comme condition *sine qua non* de l'autorisation qui lui était demandée relativement aux représentations de Wagner. L'usage s'établit, chez les éditeurs, de forcer les directions théâtrales à exhiber un ours pour compenser le bénéfice que doit leur procurer tel ouvrage appelé à un succès certain. C'est ainsi que pour obtenir le droit de représenter *Miss Helyett*, M. Durieux, directeur des Galeries, dut s'engager à monter *l'Oncle Célestin*.

Les éditeurs ont toujours en magasin un lot de partitions qui, sans cette combinaison, ne verraient point la lumière.

Pourtant il s'est trouvé que *Gyptis* a été un ours bien léché, un ours de bonne compagnie, dont l'apparition fut assez favorablement accueillie. Le sujet n'est pas fait pour révolutionner l'art

dramatique. Il pivote sur une discussion courtoise entre un jeune Phocéen qui chante la concorde, l'amour, la gloire des poètes, et un chef de Ligures, pour qui les combats sanglants sont seuls dignes d'enflammer un cœur viril. Gyptis, la princesse mélancolique, sommée par la volonté paternelle de choisir entre les deux héros, tend au Phocéen, après une invocation aux dieux, la coupe sacrée qui liera sa vie à celle de l'élu. Et c'est Euxenos, le messager de paix, qui l'emporte sur le conquérant. Grâce au discernement de la douce fiancée, l'ère des massacres est close. Sur les rives de la mer azurée s'élèvera Marseille, où une civilisation raffinée remplacera la barbarie.

Sur ce canevas ténu, les librettistes ont brodé deux actes un peu longuets que M. Noël Desjoyeaux a habilement mis en musique en s'inspirant des maîtres en vogue : Reyer, dont *Sigurd* paraît avoir, en maints passages, hanté le jeune compositeur; Lalo, — le Lalo du *Roi d'Ys*, — Massenet, enfin, le prototype du musicien abondant, expert en l'art d'accommoder gracieusement la banalité de ses conceptions.

L'œuvre est bien écrite, assez dramatique pour donner l'espoir d'un tempérament qui se révélera quelque jour quand il sera débarrassé des souvenirs qui l'obsèdent. Plusieurs scènes ont été applaudies avec bienveillance. Nous citerons spécialement, au premier acte, le duo de Gyptis et d'Euxenos, au second la *danse grecque* et l'hymne martial du héros Ligure.

La première représentation, donnée la veille de Pâques, alors que *Polyeucte* au Parc et *Rip* aux Galeries drainaient une partie du public habituel des premières, n'avait réuni qu'un auditoire clairsemé. On a vanté unanimement l'interprétation, qui a été remarquable. M^{lle} Guy, une nouvelle venue, a chanté avec une irréprochable justesse et avec un sentiment dramatique accusé le rôle principal. M^{lle} de Bérédex, MM. Leprestre, Badiali et Dinard lui ont fort bien donné la réplique. Tous ont été rappelés au baisser du rideau.

EXPOSITIONS COURANTES

J. Leempoels

Il y avait, en ces toiles à intentions philosophiques, de bonnes choses, de mauvaises et de pires : les inégalités, les tâtonnements, les réussites et les naufrages d'un esprit inquiet, à la recherche d'expressions nouvelles, plus raisonneur que peintre, mais non banal. Quelques portraits durement exécutés dans des tonalités triviales ne donneraient des efforts du jeune artiste qu'une idée inexacte. Mieux inspiré dans les compositions où il vante l'amour familial, il demeure néanmoins arrêté par la contingence trop immédiate des réalités, et ses allégoriques figures demeurent, — mise à part l'étiquette explicative, — d'assez médiocre peinture documentaire, empêtrée dans les recettes, figée en de conventionnelles attitudes. Parfois s'élève inopinément un morceau de choix, dont la distinction contraste avec la vulgarité ambiante. Tel : ce très joli groupe où l'artiste s'est représenté, avec les siens, en des nuances pâlies de fresque. *Le sommeil*, une toile aux tons de colle-forte, de nicotine, de sauce anglaise, évoquant on ne sait quels lointains Wappers et quels malencontreux Dekeyser, constitue néanmoins, malgré le déplaisant ensemble et l'in vraisemblable vieux jeu de la composition, une curieuse étude d'expressions. Vue isolément, la tête de l'enfant devant lequel passent,

trop matérialisés, les vices menaçants, est fort heureusement comprise et d'une remarquable intensité.

En de vastes et vides — malgré le nombre des personnages — compositions amphigouriques, M. Leempoels vise la satire. Il déroule des banderoles explicatives, commente son catalogue de gloses variées où il est question des travers de l'humanité, de la soif de l'or, de la légèreté des femmes et de vingt autres banalités. M. Leempoels souhaite-t-il avoir quelque jour un quelconque *Triomphe de la Lumière* érigé sur une citadelle ?

Le souvenir de Wiertz naît tout naturellement devant ces toiles compliquées où la peinture ne sert que de prétexte à des argumentations théoriques. Mais ce qui a fait la demi-célébrité du peintre dinantais : la fougue de ses improvisations, l'emportement de son pinceau et cette souvent très originale conception de la vie, manque à M. Leempoels. Sa peinture chiche n'a rien d'attirant. Ses pamphlets sont des rébus qui n'ont ni l'excuse de la belle ligne, ni celle des harmonieuses relations de couleurs. Et la vulgarité des types choisis, — à part certains, — n'est pas faite pour séduire davantage. L'ensemble est curieux, mais laisse indifférent, avec le regret du temps et du talent employés à des besognes inutiles.

CONCERTS PARISIENS

Le mois d'avril a été copieusement rempli : on a pu entendre un peu de bonne et beaucoup de mauvaise musique. D'abord, pour accompagner *la Passion* de M. E. Haraucourt, quelques accords plaqués fort ordinaires, et des improvisations quelconques sur des thèmes fadasses; cela s'intitule pompeusement : **MUSIQUE DE M. FRANCIS THOMÉ.**

Pendant ce temps, M. Lipacher joue la sienne au Théâtre Moderne pour *le Christ* de Grandmougin, et elle est plus médiocre encore, car il y en a davantage. Ah ! cette rage des compositeurs de traduire cet infini sentiment chrétien, tant intense que nous en vivons tous encore, en boudoirisme langoureux, et de nous présenter ainsi à tout instant des petits Jésus en sucre ou à l'eau de rose !...

Pour nous consoler, à la Salle Erard, un splendide concert : c'est la *Société nationale*, qui toujours va, sous la puissante impulsion du maître Vincent d'Indy, évoluant en son absolument remarquable effort d'art. Entendu un *Hymne à Vénus* pour chœur de femmes avec accompagnement de quatorze instruments à vent en bois et de harpe de M. P. de Bréville : musique extrêmement curieuse de conception et de facture, d'une recherche d'aspect et d'impression bizarres. Puis les cinq mélodies de M. Gabriel Fauré sur des poésies de P. Verlaine dont vous avez eu la primeur aux *XX* et qui prouvent combien largement s'est trompé le poète : avoir cru mettre soi-même déjà des musiques suffisantes en ses vers.

La *Musique de scène* de M. Paul Bergon n'a point le même charme ni la saveur particulière de bon goût qui se dégagent des œuvres franckistes.

Vincent d'Indy dirigeait avec sa ferme volonté et sa suggestion irrésistible une magistrale interprétation des fragments du *Samson* de Haendel : le grand intérêt de la soirée.

Puis des musiques de MM. Chausson et Paul Vidal, d'une impeccable écriture, d'une polyphonie toujours admirable... mais un peu loin encore des œuvres de Franck et de d'Indy.

M. Charles Lamoureux, quelques jours après, organisait dans

les salons de la Rose-Croix une délicate soirée consacrée à Wagner (*Venusberg, Chevauchée* et final du *Rheingold*, réductions à huit mains par Chevillard; *chœur des Fileuses* et final de *Parsifal* avec Engel, qui aussi a superbement dit *Arrêtez-vous* et enfin la *Siegfried-Idyll*). Puis, le vendredi-saint, Lamoureux donnait son dernier concert avec Ernest Van Dyck. Soirée triomphale, et qui n'eut d'égale, pour le chef d'orchestre parisien, que sa glorieuse interprétation de la Neuvième symphonie, véritable leçon pour le Conservatoire routinier et M. Colonne, gâcheur. M. Colonne a donné et redonné la *Damnation* de Berlioz : mieux vaut n'en point parler. Et le Conservatoire, du Saint-Saëns.

E. S.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Les compositeurs de la Jeune Russie excellent à présenter un thème musical sous des rythmes divers, à lui faire subir des transformations imprévues, à en élargir ou à en précipiter l'allure selon le sens de la phrase dans laquelle ils l'introduisent. Exemple : cette très curieuse suite de six morceaux pour piano composée par Tchaïkowsky et publiée par les éditeurs Mackarr et Noël, propriétaires exclusifs, en France et en Belgique, des œuvres du maître. Un thème unique, exposé dans un Prélude de deux pages, est développé en forme de Fugue à quatre parties, puis, réduit en triolets, il passe dans un Impromptu, devient ensuite Marche funèbre, se mue en Mazourque et s'épanouit en un joyeux Scherzo. Ce sont là jeux de musicien habile, auxquels le choix des tonalités, l'art des développements polyphoniques et d'une harmonisation raffinée donnent une saveur exquise.

Les mêmes éditeurs mettent en vente une Marche pour piano de M. Ch. Lefebvre et la transcription, par M. A. Lavignac, professeur au Conservatoire de Paris, de trois fragments (*Chœur du Peuple, Chœur des Disciples, Air de Jésus*) du drame sacré de M. Henri Maréchal : *Le Miracle de Naïm*.

PETITE CHRONIQUE

La troisième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano aura lieu aujourd'hui, à 2 heures, au Conservatoire. On y entendra un trio de Mozart pour piano, clarinette et alto, la sonate en *fa* de Beethoven pour piano et cor et le *Nonetto* de Naumann. M. Cheyrat, ténor, complétera ce programme par un intermède vocal.

C'est aujourd'hui à 2 heures que s'ouvre, à Anvers, la première exposition d'aquarellistes organisée par la Société royale des Beaux-Arts.

L'exposition de Charleroi, due à l'initiative de M. Valère Mabille, s'est ouverte le dimanche de Pâques avec un grand succès. Elle comprend plus de deux cents œuvres d'art, parmi lesquelles il en est beaucoup d'intéressantes. A dimanche le compte rendu.

L'*Antwerpsch Mannenkoor* donnera demain soir, à l'ancienne Ecole de musique d'Anvers, son premier concert national sous la direction de M. Gerrit A.-A. Wagner. Des œuvres de MM. E. Antoine, L. Mortelmans, G. Huberti, P. Benoit, J. Blockx et L. Kefer composent le programme.

C'est à ne pas y croire ! M. Georges Rénory, le Rénory de la *Réforme*, le tombeur d'Ibsen et de Maeterlinck, insinue dans sa dernière chronique théâtrale cette phrase certes inattendue :

« En vérité, je vous le dis, les temps sont proches. Voici que des comédies neuves, audacieuses, nettes, franches, mais parfois imparfaites encore, ont rendues (1) impossibles les sucreries qui étaient les derniers résidus de la comédie romanesque ; encore un peu de patience et nous verrons surgir la fière floraison des pièces

(1) Il vaudrait mieux écrire *rendu*, mais à cela près....

véridiques, fortes et saines qui doivent coïncider avec la préparation de la société nouvelle et qui sont dans la logique de nos besoins intellectuels de demain. La place est vide déjà, sur la scène française, vide et nettoyée ; le plus fort est fait. »

Serait-ce un cas de conversion foudroyante, une sorte de rava-cholite intellectuelle ?

Le *Maandblad voor Muziek*, l'importante revue wagnérienne dirigée par M. H. Viotta, consacre son numéro de mars tout entier au *Chant de la Cloche*. M. Viotta fait de l'œuvre une analyse détaillée, en intercalant dans son étude les thèmes principaux de l'ouvrage, soigneusement gravés. C'est faire œuvre de propagande intelligente et utile.

Le Salon et les soirées de la Rose + Croix n'ont pas été une bonne affaire financière. Les dépenses se sont élevées à plus de 30.000 francs, les recettes à peine à treize mille.

C'est donc un déficit de 17.000 francs que M. le comte Antoine de La Rochefoucauld va avoir à combler.

Le Théâtre d'Art donnera prochainement, dans la salle du Select Théâtre, 42, rue Rochecouart, une conférence sur les peintres idéalistes ou mystiques : Odilon Redon, Charles Filiger, Paul Gauguin, Maurice Denis, Emile Bernard, Paul Sérurier, Paul Ranson, Pierre Bonnard, etc., et sur l'histoire de la décadence et du symbolisme.

Une suite à peu près complète des gravures à l'eau-forte de Whistler, comprenant environ 350 pièces différentes (collection J.-H. Hutchinson) a été vendue le mois dernier à Londres. Elle a atteint le joli chiffre de 27.900 francs, ce qui donne une moyenne de 80 francs par épreuve.

Quelques numéros ont atteint un prix beaucoup plus élevé. Citons entre autres :

Portrait de M. J.-M.-N. Whistler (épreuve d'essai), 372 fr. ; *Finette* (premier état), 380 francs ; *Fanny Leyland* (épreuve d'essai), 385 francs ; *L. R. Leyland*, 340 francs ; *M^{me} Leyland mère*, 325 francs ; *M. Mann*, 300 francs ; *Lassitude* (premier état), 290 francs ; *Pierrot*, 325 francs ; chacune des vues d'Amsterdam (*Le Pont, The Steps, Le petit pont tournant, Zaandam, The Long house, etc.*), 250 francs.

L'*Art et l'Idée* (livraison d'avril) consacre un important article, signé de M. Octave Uzanne, à Louis Morin, illustrateur et écrivain, « évocateur de la comédie italienne, peintre de la vie rustique », qui a débuté, à la *Caricature*, par de jolies histoires illustrées, dans lesquelles « on trouvait à la fois la gueuserie pittoresque de Calloï, la grâce un peu mièvre d'un Gravelot croquiste, le féminisme d'un Watteau, et aussi — surprenant mélange, comme si, par gaminerie voulue, il eût fait un pied de nez de *zuitiste* à ces maîtres, — une naïveté de facture dans le détail qui rappelait aussitôt l'étonnant humoriste munichois, W. Busch, le véritable créateur du genre actuel d'illustrations à la Caran d'Ache et des abracadabrantes fantaisies du journal *Le Chat noir*. »

M. Louis Morin a collaboré avec M. Maurice Vaucaire à cet exquis *Carnaval vénitien* qui, récemment, triompha au *Chat*. Il va diriger au Musée Grévin un *Théâtre d'ombres* qui sera, d'ici à quelques jours, une des curiosités et des grandes attractions parisiennes.

L'inauguration de l'Exposition du théâtre et de la musique à Vienne est fixée définitivement au 7 mai. L'inauguration se fera, dans la grande salle des fêtes, par un concert monstre. Le soir, il y aura dans le théâtre de l'Exposition une représentation d'un acte de circonstance, intitulé *Théâtre Viennois*, à laquelle prendront part les artistes de toutes les scènes de la capitale autrichienne. Dès le lendemain commenceront des représentations de la troupe du Théâtre-Allemand de Berlin. Il y aura ensuite des représentations de la troupe ordinaire du Burgtheater, et l'on annonce notamment une exécution intégrale de *Hamlet*, tel que Shakespeare l'a écrit, avec la mise en scène reconstituée de l'époque.

Suivront : les représentations des artistes du Théâtre Français, du Théâtre Tchèque de Prague, et d'une troupe italienne formée par M. Sonzogno, avec M. Pietro Mascagni pour chef d'orchestre.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Église, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

VENTE PUBLIQUE DE

Cinq grandes tapisseries flamandes anciennes

MARDI 24 MAI 1892

au presbytère de Saint-Martin, à Liège (Belgique)

VENTE PUBLIQUE A TERVUEREN

dans la maison curiale, rue du Curé

Samedi 30 Avril 1892, à 9 h. matin

DES

FAIENCES, PORCELAINES

ANTIQUITÉS, CURIOSITÉS

ÉMAUX, ARGENTERIES, BOIS SCULPTÉS, BRONZES,

CUIVRES, MEUBLES ARTISTIQUES

dépendant de la succession de feu

M. AUG. MERTENS,

archéologue, curé de Tervueren

M^e L. BECKERS, notaire, à Tervueren.

M. Jules DE BRAUWERE, expert-priseur, à Bruxelles.

Exposition : 28 et 29 avril, de 10 à 4 heures.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Etude de M^e DE WÉE, rue Van Moer, 14, à Bruxelles.

Le notaire DE WÉE procédera le vendredi 29 avril 1892, à 2 heures précises, dans la GALERIE MODERNE, rue Royale, 180, à Bruxelles, à la vente publique de :

TABLEAUX, ÉTUDES ET ESQUISSES

DE FEU LOUIS ARTAN

et dépendant de sa succession

L'Exposition des œuvres à vendre aura lieu Mercredi 27 et Jeudi 28 avril, de 10 à 6 heures, en la Galerie moderne, où se distribue le catalogue que l'on peut obtenir également en l'étude des notaires De Wée, rue Van Moer, 14, et Van Bevere, rue de la Loi, 9.

VIENT DE PARAÎTRE

à Paris, chez Albert SAVINE — à Bruxelles, chez V^e Ferdinand LARCIER

SYNTHÈSE

DE

L'ANTISÉMITISME

La Bible et le Coran — Les Hymnes Védiques

L'Art arabe — Les Juifs au Maroc

PAR

EDMOND PICARD

avocat à la Cour de cassation

Un vol. in-18 (format Charpentier) de 236 pages. — Prix : 3 francs

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.
Etranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

DOMINICAL, par Max Elskamp. — NOS MUSÉES. — LES CHARNEUX, par George Garnir. — L'EXPOSITION DE CHARLEROI. — LE « NEDERLANDSCHE ETSCLUB », A ANVERS. — ENCORE A PROPOS DES JURYS. — UN MUSICIEN FIN DE SIÈCLE. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITE CHRONIQUE.

DOMINICAL

Par MAX ELSKAMP

Un poème qui serait plusieurs jours fondus en un. Et ce jour ? Un dimanche. D'où le titre. Et comme toute journée — mais surtout le dimanche — est en quelque sorte une action, ayant son prologue au matin, son nœud de passion à midi et son dénouement le soir, *Dominical*, parallèlement à ce drame de l'heure, développe un drame passionnel, très simple, très naïf, très discret, comme s'il procédait plus du rêve que de la réalité. Il est dit à mi-voix, en une langue quelquefois de chanson triste ; il est de couleur frêle et misseliennne ; il profère le dessin naïf des gravures sur bois et paraît dans l'ensemble une chose d'antan qui serait restée moderne.

Ce qui tout d'abord séduit, c'est voir : combien le drame émotionnel influence le milieu où il se déroule.

Aussi longtemps que l'âme de l'artiste est en attente de sa joie et qu'elle s'ouvre à l'inconnu qui va sourire, la ville dressée en décor pour le rêve lui est fête de pierre, de rues, de places et d'églises. Elle s'offre au souhait dans sa robe blanche des matins, avec des fleurs dans ses irisations de lumières et des alleluias dans ses carillons.

Dans les rues et les ruelles
Où sonnent, fraîches, les chapelles,
Les femmes en robes nouvelles
S'éplorent de se trouver belles.

Un dimanche est dans mon cœur,
Pauvre pêcheur,
Maintenant et à l'heure de ce dimanche,
Ainsi soit-il.

Voilà la prime aurore d'enfance en ce dimanche ; puis viennent les vagues désirs, les troubles brefs, quelques haines, l'indéfinissable malaise d'adolescence. Mais le dimanche, somme toute, reste beau pour s'épanouir jusqu'à l'heure de l'après-midi de la Visitation.

Car les grands parents sont venus de par delà les mers, avec « la bien-aimée » vers laquelle le poète s'exprime ainsi :

Mais j'ai construit une petite maison,
Dans les lointains dimanches, où je fus seul,
Mais j'ai construit une petite maison.

Et j'ai voulu qu'il n'y fût d'autres au seuil,
Que vous et votre tête et vos belles mains,
Et vos yeux qui semblent des ronds dans l'eau.

Et j'ai choisi pour unique musique,
Votre voix qui me dira comme de l'eau,
Aux dimanches où sera votre musique.

Et j'ai trouvé de très étranges parfums,
Qui deviendront votre chair et votre robe,
En chemin de senteur vers vos cheveux bruns.

Et j'ai construit une petite maison,
Dans les lointains dimanches où je fus seul,
Mais j'ai construit en vous ma seule maison.

La maison pourtant ne sera point occupée, peut-être à cause d'un brusque départ, peut-être à cause même de la conception spéciale qu'aurait dû personnifier celle venue des loins exotiques de la mer vers une demeure d'âme trop parfaite. Et aussitôt :

Mais joie morte est bien plus morte dimanche,
C'est la fin d'année car vous partez
Et jeux, c'est la mer devenue blanche
Des mouchoirs d'adieu.

On devine après cela quel sera le soir du poème et l'atmosphère de la ville :

Le dimanche a pris un mal de langueur,
Le dimanche est bas d'une maladie.

Et les médecins venus l'abandonnent.
Le vieux dimanche, puisqu'il doit mourir,
Et les médecins venus l'abandonnent.

Alors, dans le salissement de l'heure et les tristesses et les souvenirs morts, les troubles brefs de l'adolescence reviennent pour perdurer

Au dimanche ivre d'eau-de-vie,
Dans les rues pleines de soldats.

Alors on écoute ces strophes :

Anges, des mauvaises maisons
Dans le noir et mes yeux voyagent,
Anges de velours, anges bons,
Mes yeux en sont à des images

Où mes lèvres cherchent la place
Au baiser la plus harmonique,
Et ma bouche berce, en musique,
Entre les seins nus des trois Grâces.

Et encore :

C'est la fin venue de mes fêtes
Et puis la vieillesse aussi de ma tête.

Rentrez les drapeaux dans l'humidité
De la nuit, mes drapeaux de vanité.

Tout est fini, les dimanches sont morts,
Mes pauvres petits dimanches sont morts.

Voilà, bref et sommaire, le dessin du poème entier, avec ses courbes de vers naïfs et doux et ses lignes gravées autour de ses heures d'aube, de midi et de soir. Il représente certes tout autre chose qu'un épisode, il représente une vie d'âme. Car « la bien-aimée » attendue n'est pas seulement une simple présence de femme s'implantant en une existence de poète, c'est n'importe quel idéal, n'importe quelle correspondance à un désir, n'importe quelle somme de joie apparue tout à coup et qu'il ne nous est point même donné de compter. Et de même le décor n'est pas simplement des maisons, des églises, des carrefours, mais c'est la pensée elle-même, émue, changeante, ardente, c'est la pénétration de

l'imagination et de l'âme à travers les objets pour se retrouver elles-mêmes, ornées. M. Elskamp, comme tout artiste à fond, se crée son monde au fur et à mesure qu'il songe et se passionne. En décrivant il ne fait que s'extérioriser et voilà pourquoi l'Anvers qu'il profère en son livre, l'Anvers avec ses madones au coin des rues, ses places à carrousels, ses bars et son port, ses trafiquants et ses juifs, revêt une atmosphère aussi particulière et nouvelle.

Dominical nous paraît non pas un très beau livre irréprochable, mais, ce qui vaut infiniment mieux, un livre différent de tout autre et qui a une existence par lui-même, individuelle, alors que tant d'autres ne préfèrent qu'une vie collective et sont à tous avant d'être à celui qui les signa.

Presque aux mêmes dates que *Dominical* ont paru les *Chansons naïves* de Gérardy et le *Jardin de l'âme* de F. Roussel. Trois noms nouveaux s'inscrivent donc, dès le début de cette année, sur quelque marbre du Parnasse belge.

Et cela donne ardeur pour la défense de ce mouvement littéraire, d'étape en étape plus compact et plus violent. Et cela réduit aussi de plus en plus à néant l'hostilité kilogrammatique des vieux critiques, de ces pantoufles littéraires qui auraient voulu s'apesantir, pour les écraser, sur toutes tentatives allant au delà de leurs proses gazetières et de leur esthétique de joueurs aux dominos.

NOS MUSÉES

Combien à faire dans nos musées, et combien peu de fait ! Il semble vraiment, pour certains, que l'administration d'un musée soit chose allant de soi, toujours la même, n'exigeant ni science ni expérience, ni voyages; que les collections de la fin de ce siècle ne doivent pas être classées, complétées, étiquetées autrement qu'il y a soixante ans, alors qu'on concevait à peine ce que pouvaient être de grandes collections publiques.

C'est l'amour du perfectionnement, le souci du détail, la ferme volonté de faire entrer nos collections en lice avec les premières d'Europe, qui manquent à nos administrateurs. De là cette impression d'un laisser aller général, d'un certain « c'est assez bon comme cela pour le public ». Les musées ne sont pas assez la chose de quelqu'un, qui les soignerait comme ses propres trésors, qui en serait fier et assidument occupé. Voyez, par exemple, ce Musée du Cinquantenaire qui renferme tant d'objets de toute première valeur. Les bibelots se présentent à l'œil dans le plus beau désordre. Pour la plus grande partie des collections, le visiteur ne peut se procurer de catalogue. Les objets manquent d'étiquettes, les notices explicatives y sont inconnues. Quel procédé a-t-on suivi dans le classement ? Le public l'ignore. D'où viennent les objets, à quels artistes sont-ils dus ? Points d'interrogation sans réponse.

C'est, dit le titre officiel, un *Musée des arts industriels*. Au lieu de faire concourir, comme on le fait ailleurs, les arts du présent

avec ceux du passé pour mettre quelque peu le contenant en concordance avec le contenu, on ne s'est pas préoccupé le moins du monde chez nous du choix des balustrades, des vitrines, des encadrements. C'est pitié de voir entourer telles reproductions de chefs-d'œuvre de cadres à quelques centimes le mètre courant, voir placer des photographies sur fond de chêne rehaussé de baguettes noires, et déposer telle coupe ciselée Renaissance sur un pied gothique flambant neuf. Les rampes et les balustrades ont un cachet de lourdeur qui fait faire de piteuses réflexions sur le goût de ceux qui ont présidé à leur placement. Le jour enfin est cru et fatigant, alors que rien ne serait plus simple que de tamiser la lumière au moyen d'un velum peu coûteux.

On oublie trop que nos collections publiques ont un double but : conserver des précieux documents à l'Art et à la Science, mais aussi contribuer à l'enseignement populaire. Quelles merveilles réalisées à ce point de vue dans les musées allemands par exemple. Pas de collection sans classement méthodique, en vue de présenter les objets dans l'ordre logique où ils doivent se présenter à l'esprit. Dans les salles, sur de petits pupitres spéciaux, des catalogues détaillés, suffisamment défendus par une chaînette contre toute tentative de vol, et ainsi mis à la disposition de quiconque n'a pas trois ou quatre marks à donner pour être renseigné. Dans chaque salle aussi, appendu au mur, le plan de la salle, avec l'indication d'emplacement des œuvres principales. S'il s'agit de tableaux, chaque toile porte la dénomination du sujet. Si le tableau est historique et comporte de nombreux personnages, une petite esquisse à la plume, placée sur le cadre même, porte le nom de chacun d'eux. Le peuple qui est intéressé par l'image tout d'abord, et qui ne perçoit les qualités esthétiques d'une œuvre que longtemps après, quand il a appris le chemin des musées, s'initie peu à peu aux grands faits de l'histoire et s'habitue insensiblement au plaisir de voir des œuvres dont on lui a facilité la compréhension.

Sans doute, de jour en jour deviennent plus nombreux les gens qui s'intéressent à nos musées. Mais le gros public est encore bien ignorant de nos chefs-d'œuvre. C'est en le conviant à venir voir les acquisitions nouvelles, en piquant sa curiosité par l'attrait du neuf, qu'on peut espérer attirer plus de monde auprès de nos collections.

Mais connaît-on aujourd'hui les acquisitions récentes ? Peut-on aisément les retrouver au milieu des anciennes ?

Dans certaines villes étrangères on a pris la bonne habitude de réserver dans chaque musée une salle aux acquisitions du semestre ou de l'année. On s'en trouve très bien. Avant de trouver leur place définitive, les œuvres passent sous les yeux de tout le monde. Le public peut suivre de plus près les achats de l'administration et ce contrôle est précieux à plus d'un égard.

Nous aimerions aussi voir déposer à la sortie de tout musée, sous la garde d'un huissier, un registre destiné aux observations des visiteurs. Les fonctionnaires de l'Etat n'ont pas la science infuse. Bien des pièces sont exposées dans les vitrines sous de fausses indications ; bien des toiles ne sont pas signées. Comment arriver à plus de vérité, à plus de renseignements, sinon en les comparant aux objets et aux tableaux exposés ailleurs, à l'étranger ou dans telles collections particulières ? A ce point de vue il faudrait

utiliser les connaissances de tous, des étrangers et des nationaux, et donner à chacun un moyen facile de contribuer par ses propres lumières à la détermination exacte des œuvres. Qui n'a été frappé, par exemple, au retour d'un voyage en France ou en Italie, de la ressemblance entre telles scènes peintes vues au Louvre ou aux Uffizi et dont l'homologue se retrouve dans un de nos musées nationaux sous une autre signature, ou classée dans une autre école ?

Il n'y a de meilleur moyen de solliciter des dons au profit des collections publiques que de rendre l'organisation de celles-ci irréprochable. C'est un sentiment si naturel chez le collectionneur d'assurer l'avenir de précieux objets qu'il a péniblement recueillis, dont il connaît la valeur, mais dont après sa mort, il craint soit le retour à des indifférents pleins d'ignorance, soit la dispersion au hasard des ventes publiques. Bien plus souvent qu'on ne le dit, le collectionneur a un grain de patriotisme bien compris. Il veut pour son pays les collections les plus riches et les plus complètes, car il sait tout ce qu'il en retirera de gloire aux yeux des étrangers.

D'ailleurs, à quelles profondes transformations n'assistons-nous pas de ce sentiment de la propriété jalouse et exclusive ! Les hommes de notre temps ont de moins en moins la préoccupation d'accumuler pour accumuler. On veut la richesse en vue des jouissances qu'elle donne et non plus pour la basse satisfaction de compter ses rouleaux d'or ou de détacher régulièrement les coupons de ses titres. Ce sentiment nouveau se révèle surtout à propos des collections : un irrésistible besoin de communiquer à d'autres ses merveilles, de les leur expliquer, de les admirer avec eux. Comme l'essence des œuvres de l'esprit est de ne pas exiger une possession exclusive de la part de qui veut jouir de tout ce qu'elles peuvent donner, il s'en suit tout naturellement que l'instinct primitif de la propriété perd ici son ancien empire. Un pas de plus, et l'on jouira autant d'une œuvre placée dans un musée que de celle réservée pour son cabinet ou sa galerie, œuvre qui, malheureusement, est toujours la même et que l'on se lasse de regarder.

L'administration des musées devrait aider à cette profonde transformation sociale qui pousse au collectivisme des biens de l'esprit, plus irrésistiblement encore qu'au collectivisme des autres biens.

Comment ? En imitant ce qui se fait ailleurs, si la crainte est si grande chez elle d'innover en cette matière.

A côté de salles destinées aux œuvres achetées par l'Etat, nos musées devraient en avoir pour les œuvres prêtées à l'Etat. Au *Metropolitan Museum* de New-York, beaucoup de toiles, et non des moins précieuses, sont déposées par leurs propriétaires. De même à Berlin, tout le troisième étage de la *Galerie moderne* est occupé par la collection qu'a prêtée le comte Raczinsky. Mille circonstances peuvent se présenter où de tels dépôts sont rendus faciles et même agréables aux détenteurs des objets : le désir de faire connaître au public un achat important ; la crainte, dans l'éventualité d'infortune à venir, de faire de son vivant don irrévocable d'œuvres de grand prix ; une absence prolongée, etc. Qu'on en soit persuadé, les œuvres qui ont une fois connu le chemin d'un musée sont bien près d'y retourner et cette fois pour tout de bon. D'ailleurs, certaines collections privées entraînent des frais d'entretien et de conservation qui sont souvent une raison

suffisante pour s'en décharger sur des administrations publiques outillées à cet effet.

Puissent ces quelques réflexions tomber sous les yeux d'hommes de bonne volonté.

LES CHARNEUX

par M. GEORGE GARNIR. — Bruxelles, Kistemaeckers.

M. George Garnir aurait pu mettre, comme Montaigne, en tête des *Charneux* : « C'est icy un livre de bonne foy ». Il est, en effet, un de nos jeunes auteurs qui se désintéressent le plus de l'évolution littéraire ; il ne songe pas à détruire ni à innover ; il se tient en dehors des luttes et des polémiques que suscitent les recherches fiévreuses et les tentatives audacieuses des artistes contemporains. Son esprit va doucement où ses rêves l'attirent, sans qu'il pense à le discipliner. Tel il s'est manifesté dans quelques charmantes pièces de vers éparpillées dans différentes revues, tel nous le retrouvons dans le roman qu'il vient de publier : un poète sensible et délicat, plus curieux de ce qui se passe dans le cœur de l'homme que dans son esprit ; un psychologue perspicace et doux qui choisit de préférence ses sujets parmi ces natures calmes et quelque peu effacées dont aucun signe visible ne trahit les agitations ni les souffrances intérieures.

Dans *les Charneux*, les principaux personnages ne sont pas des paysans frustes ou violents, des êtres à moitié instinctifs chez qui les passions, lorsqu'elles se développent, grondent et rugissent, mais des campagnards légèrement idéalisés : le rejeton d'une race de gentilshommes, Olivier Charneux, que les vicissitudes du sort ont forcé à exploiter lui-même ses terres ; Jeanne Vallier, une grande dame, rêveuse et malade, sorte de Mme Bovary, qui se consume inutilement d'amour dans son cottage ; leurs enfants ensuite, le fils d'Olivier et la fille de Jeanne, qui ont hérité des rêveries et du sentimentalisme de leurs parents et qui, dès leur première rencontre, ont compris qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, et sont allés l'un à l'autre, fatalement, poussés par cette même loi mystérieuse qui avait conduit Olivier et Jeanne dans l'adultère. Seule, Henriette, la femme d'Olivier Charneux, la vigilante fermière, apparaît comme une personne volontaire, capable de raisonner ses actes et de diriger ses passions. Mais l'auteur ne nous la montre guère que de profil, il ne met en relief que son stoïcisme et sa résistance têtue, il en fait seulement une force passive qui s'interpose entre Gaston et Adrienne, pour contrarier leurs amours. Entre ces personnages de demi-teintes, le drame se déroule, sans explosions, sans éclats, désagréant les cœurs, usant les vies, ignoré même des gens qui sont intimement mêlés à l'existence des héros. M. Garnir y a fait preuve de beaucoup d'habileté et d'une grande science de composition ; rien ne détonne dans le récit, nulle longueur, les descriptions elles-mêmes sont sobrement traitées et n'accaparent pas l'attention aux dépens de l'action. Ajoutez à cela un style simple, sans prétention, de temps en temps savoureux — mais quelquefois aussi négligé — et vous aurez une idée à peu près exacte du caractère des *Charneux*.

M. Garnir a intitulé son livre « roman de mœurs wallonnes ». Cette qualification nous paraît risquée. Les principaux héros représentent-ils des personnages wallons ? Non, n'est ce pas. D'un autre côté, le drame non plus n'emprunte au milieu où il se passe rien d'assez caractéristique pour le spécialiser. Partout où

deux cœurs jeunes et passionnés seront attirés l'un vers l'autre et rencontreront un obstacle, les scènes décrites dans *les Charneux* se produiront avec de légères variantes. Quant aux comparses, valets de ferme, docteur, paysans, ils ne sont qu'effleurés ; nous les voyons à travers un poudroiement de soleil, nous n'en avons qu'une vision superficielle et fugace. Leurs formes, leur allure, leurs gestes sont toujours exactement silhouettés, mais leur âme reste dans l'ombre. Et ici nous reprocherons à M. Garnir de mettre trop souvent dans la bouche des héros en qui il veut personnifier une race, de ces conversations banales où la réflexion n'a aucune part, sous lesquelles le paysan dissimule son vrai caractère, et qui ressemblent à ces lieux communs que les gens du monde échanget entre eux quand ils se connaissent mal et qu'ils se croient tenus de parler par politesse. Ce sont les paroles essentielles qu'il faut choisir, celles qui nous éclairent sur la condition des personnages, sur leurs joies, sur leurs souffrances, sur leurs préoccupations, sur leurs espérances.

Ce qu'il y a de plus wallon dans *les Charneux*, c'est le milieu et l'esprit de l'auteur. M. Garnir semble imprégné de cette mélancolie grave que les vieux manoirs en ruine, perchés sur les montagnes ardennaises, répandent sur la terre wallonne, et il a très heureusement fixé cette atmosphère-là autour de son œuvre ; il a également peint avec beaucoup d'amour et de délicatesse, en couleurs claires et tendres, des coins délicieux de la Wallonie.

Les Charneux ont été couronnés par l'Union littéraire belge. Il faut en féliciter cette vénérable société. Elle avait, ce jour-là, récuré ses besicles et elle n'a pas trop mal jugé. M. Garnir n'a toutefois obtenu qu'une demi-couronne. Une femme — l'auteur du *Troisième sexe* — avait écrit, pour la circonstance, une nouvelle idyllique, et elle a emporté l'autre moitié sur son front innocent.

L'EXPOSITION DE CHARLEROI

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Une Exposition des Beaux-Arts à Charleroi ?

— Parfaitement. L'événement est sans doute peu vraisemblable, mais il est acquis. Et ce qui est plus paradoxal encore que cette inattendue réunion de sculptures et de tableaux en cette ville d'affaires et d'industrie, c'est que cette audacieuse tentative a si pleinement réussi que l'on parle déjà, comme de choses possibles et normales, d'exhibitions annuelles.

Il a fallu, pour cette réalisation imprévue, l'inauguration de la Bourse, d'un passage couvert, d'une nouvelle salle de fêtes, spacieuse et charmante, où la distribution de la lumière est excellente. Mais il a fallu surtout un organisateur intrépide, faisant fi des prédictions pessimistes et fort d'unanimes sympathies : M. Valère Mabilie, le président de la *Société française de bienfaisance de Charleroi*. C'est à lui qu'on doit le succès à peine espérable de cette Exposition qui, dans son ensemble, est très coquette et très intéressante.

Cette éclectique assemblée est vraiment curieuse. Peut-être apprendrait-elle peu de chose aux Bruxellois, car la plupart des œuvres exposées ont déjà été vues en des occasions diverses, mais elle est hautement instructive pour les Carolorégiens. Les artistes les plus différents et de tendances les plus opposées y sont représentés par des envois généralement bien choisis ; et pris en bloc, ce salonnet est plaisant à l'œil et de mélange agréable.

D'emblée, l'enthousiasme est allé à l'exposition, fort importante d'ailleurs, de Constantin Meunier. Il a deux grands tableaux : des *Hiercheuses* tristes, regardant les toits rouges d'un village borain et des *Mineurs* sortant d'un charbonnage dont ils semblent fuir, avec une sorte de hâte épouvantée, l'écrasant labeur ; — des dessins inédits : des *Lutteurs*, un *Echafaudage*, un *Coin de village*, absolument remarquables et plusieurs de ses sculptures qui célèbrent si noblement la beauté du travail industriel. Son épique *Marteleur* émerge fièrement, dressant sa silhouette chevaleresque et à le voir, le désir est venu à beaucoup, ces jours derniers, de le revoir encore, éternisé dans le bronze, sur une place publique, dans un square de la cité industrielle. La ville de Charleroi, pauvre en grands hommes, ne pourrait vraiment rien faire de mieux que d'élever cette statue d'anonyme, symbolisant si superbement l'Ouvrier, le Travail auquel elle doit sa fortune et sa prospérité.

D'autres sculpteurs et non des moindres : Vander Stappen, Jef Lambeaux, Du Bois, Dillens et Mignon exposent en même temps que Meunier et les lignes aimables de leurs envois : plâtres, bronzes et marbres, contribuent largement à la bonne tenue du Salon.

L'entreprise esthétique s'est tentée sous le patronage de M^{mes} E. Beernaert, A. Boch, M. Collart, L. Héger et Ronner. Sauf M^{lle} Boch qui n'est pas représentée comme il conviendrait, elles ont toutes des œuvres qui caractérisent heureusement leur talent ; M^{lle} Héger surtout a un paysage de songe, très délicat : *Un Matin en Campine*. Un tel patronage devait amener nécessairement de nombreuses adhésions féminines : M^{mes} Louise Danse, Jules Destrée, de Bourtoiff, de Vigne, de Villermont, Dumont, Jamar, Massin, Georgette Meunier, Triest, Wytzman, Donnet-Dufraye, Dupré, Godart, Maeterlinck, Piret, Perrignon, Van Bomberghem, Van Butsele ont répondu à l'appel du comité. Citons encore, de M^{lle} B. Art, un savoureux et ravissant pastel : *Chrysanthèmes*.

Quelques portraits, sans mérite décisif. Le meilleur est celui de M. Valère Mabilille par Théo Van Rysselberghe, qui s'y montre infidèle au procédé pointilliste. Il y revient dans un véhément paysage : *Roscoff*, et dans un gracieux dessin : *Jeune fille*.

De très nombreux paysages : un romantique et superbe *Couchant de Gilsoul*, des *Dunes* lumineuses et grasses de Verheyden, et d'intéressants tableaux de Wytzman, Khnopff, Marcette, Asselbergs, Claus, Finch, Heymans.

Des œuvres d'Alfred Stevens, De Vriendt, Slingeneyer, Portaels, Verhas, Hermans, Smits, Verwée, Stobbaerts, Hennebicq, même un curieux petit Joseph Stevens soutiennent convenablement la réputation de leurs auteurs : *trahit sua quemque voluptas*.

Xavier Mellery a envoyé son tableau exposé récemment aux XX ; *le Béguinage à Bruges*, et trois grands dessins de toute beauté. L'un d'eux surtout, de robustes *Flamandes* attablées, compte parmi les meilleures productions de ce pur et grand artiste, dont la sincérité un peu hautaine l'éloigne des effets faciles et le confine dans un art austère et grave, profondément impressionnant.

L'aquarelle a ses habituels adeptes : M. Stacquet en tête. Il y a là des preuves nouvelles de talents appréciés : Binjé, Cassiers, Hagemans, Uytterschaut, etc., et de deux nouveaux venus : MM. Thémon et de Bulet.

La gravure est exclusivement représentée par M. Danse et ses deux filles, M^{lle} Louise Danse et M^{me} Jules Destrée. De tous trois des eaux-fortes dénotant de réels progrès : Danse n'a rien fait de mieux que ses deux pointes sèches d'après Rubens et Devos.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La décadence du capitalisme, conférence donnée au Jeune Barreau de Bruxelles, le 7 avril 1892, par EMILE VANDERVELDE (extrait de la *Revue de Belgique*) ; Bruxelles, Weissembruch. — *Tel qu'en songe*, par HENRI DE RÉGNIER ; Paris, librairie de *L'Art indépendant*.

LE « NEDERLANDSCHE ETSCLUB » A ANVERS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Au Cercle artistique !

Si l'un des membres du Etsclub de La Haye s'est dérangé pour voir le Salon, il aura amèrement regretté l'endroit choisi et le manque de circonspection que ses confrères avaient bien dû mettre à accepter telle peu engageante hospitalité qui, pour n'avoir pas à être gracieuse une seconde fois, souille sa plus belle salle du vomissement de quelques siens tableaux et abandonne ses invités à l'obscurité presque absolue d'une salle de concert, à une installation d'arrière-boutique de bouquiniste.

Et pourtant, parmi ces artistes hollandais si gaillardement exécutés : Toorop, Mauritz Bauer, Jan Veth, Floris Verster, Israëls, M^{lle} Van Houten !

De toute spéciale valeur : féroce buriné — dirait-on — et d'un noir cruel, particulièrement acide, — le noir de toutes les douleurs broyées, — ce *Vieux jardin des Souffrances*. Toorop n'a peut-être jamais, malgré le manque d'unité dans l'idée et le déséquilibre du dessin qui s'en suit, atteint à autant d'impression, à autant d'exotisme, — ce qui constitue pour lui un retour à sa nature vraie, — à autant de rareté ornementale ; le silence nous hante depuis et l'effroi de ce maudit jardin. Les lithographies de Bauer pour la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* : on peut relire l'appréciation de Veth, que nous avons traduite dernièrement, et y croire et s'extasier comme il y convie. Et, très curieusement voulus, au tracé net et condensé, à la façon des dessins de Holbein ou plus exactement des dessins de Renoir, ces « portraits » que Jan Veth consacra aux célébrités hollandaises.

D'autres choses seraient à signaler : la planche où M^{lle} Van Houten gratta la *Descente de Croix*, une esquisse de Delacroix, qui constitue bien certainement une des plus prodigieuses et totales transcriptions — parmi ces deux cents numéros, mais qu'une trop commune facilité, une trop constante et exclusive virtuosité expédient comme de la besogne courante. On dirait toutes eaux-fortes de Zilcken ; toutes sont évidemment de lui, ou le pourraient être. Et le « cachet artiste » qu'il affectionne se dilue en elles à la façon des préparations homœopathiques. Le praticien ajoute du « cachet » toujours, mais la plus subtile analyse n'y trouverait plus trace d'Art.

V.

ENCORE A PROPOS DES JURYS

En mai 1883 — à l'occasion du banquet Lemonnier — parut, sous l'égide de la *Jeune Belgique*, une brochure rouge où l'on attaquait violemment le jury qui avait refusé le prix quinquennal à l'auteur du *Mort* et du *Mâle*. Ce temps-là est comme le précurseur du moment actuel où la lutte est si vive, et il est curieux

de rappeler l'allure de la polémique d'alors : neuf ans sont passés déjà depuis ce banquet !

Voici quelques extraits de la brochure rouge :

« Donc, ces deux membres (MM. Rivier et de Monge) s'abstiennent : pourquoi ? de quel droit ? On ne leur demande pas s'il y a un bon livre, mais quel est le meilleur livre publié. Ils s'abstiennent ; c'est qu'ils ne savent pas en décider. Alors qu'est-ce qu'ils font dans le jury et comment ne se sont-ils pas recusés d'abord, au lieu de s'exécuter eux-mêmes après ? »

Voici qui est plus drôle : Connaissez-vous M. Stappaerts ?

« Nous avons eu beau feuilleter les almanachs royaux et autres, interroger les cochers de fiacre, faire crier son nom dans les rues comme pour un chien perdu, remuer les catalogues de toutes les bibliothèques, nous n'avons pas encore pu savoir ce qu'il vaut, ce qu'il a fait, ce qu'il a publié, ni même s'il existe.

« D'aucuns nous ont affirmé qu'il n'est autre que l'auteur du *Cadavre récalcitrant*, et que c'est lui le barde dont la modestie se cache sous le pseudonyme de Joseph Casteleyn.

« Quoi qu'il en soit, M. Stappaerts ne s'est pas abstenu ; il a voté avec M. Fétis, cette vieille perruque, — au propre et au figuré, — dont la spécialité est de n'en pas avoir, qui fait partie de toutes les commissions, comme le sel fait partie de toutes les sauces. Un homme à tout faire, quoi ! — comme une servante ! Dont on peut dire enfin ce qu'on dit d'un des personnages dans *le Monde où l'on s'ennuie* : « C'est ce savant dont le père avait tant de talent ! »

« Or, savez-vous pour qui ces deux compères ont voté — comme un seul homme ? — Pour M. Vautier, l'auteur parfaitement obscur de quelques espèces de romans-feuilletons, sans aucun mérite littéraire, à l'usage des conducteurs d'omnibus vides — comme eux !

« C'est étrange, c'est fou, c'est inexplicable, car l'auteur est inconnu, ses romans n'existent pas et sa situation littéraire est toujours à l'état de fœtus. Et cependant c'est très simple, comme un tour de prestidigitateur.

« L'urne de vote est à double fond : dans un compartiment M. Vautier, le directeur de *la Gazette*, romancier énigmatique qu'on propose pour le prix quinquennal ; dans l'autre, M. Fétis fils, attaché au même journal.

« Et voilà ! et le bruit court partout de cette véritable « escroquerie morale », comme au temps de la Révolution le bruit de la grande trahison du comte de Mirabeau. »

On le voit : dès le début de l'école littéraire belge, il y a lutte. Cette lutte a gardé depuis le même caractère ; ce sont encore les mêmes ganaches qu'on attaque, auxquelles sont venues se joindre quelques autres médiocrités séniles et quelques jeunes qui semblent se montrer jaloux des horions prodigués aux « perruques ». Ces jeunes sont d'ailleurs les *rari nantes* de la liquéfaction spirituelle de la génération qui s'en va, après avoir déposé on sait quels produits ! Car la vraie jeunesse, qui a du cœur et de l'art au ventre, n'hésite pas et se range du côté où l'on trouve de la générosité, de l'élan et de la vaillance. La poignée qui combattait il y a dix ans est devenue régiment : elle deviendra armée.

De leur côté, les officiels belges, les plus hideux du monde, se sentent battus. Ils lancent leurs flèches de Parthes, mais ils visent toujours de la même manière. Tenez : en 1883 on parlait de l'urne à double fond de M. Fétis ; en 1891 nous avons signalé le rapport à double fond de M. Gustave Frédéricx.

Un musicien fin-de-siècle.

Où donc s'arrêteront les bizarreries et les curiosités ?

Paris possède actuellement un *pétomane*. Avez-vous bien lu ? Un pétomane... Ce nom me dispense d'insister sur la nature d'harmonie dont il s'agit, et sur celle de l'instrument qui, loin d'être, comme le larynx, par exemple, un instrument à cordes, est, au contraire, un instrument à vent dans toute l'expression du mot.

Cet étrange phénomène, dont le talent fin-de-siècle a, paraît-il, fait courir tout le Midi, vient d'être engagé au Moulin-Rouge, où il a débuté devant un public composé de charmantes demi-mondaines, de gens de lettres, d'artistes et de joyeux clubmen. Le succès a été énorme ! On a ri aux larmes, car malgré l'inconvenance du spectacle, M. P. J... l'a présenté d'une façon si originale et si comique, qu'il était impossible de s'en formaliser. Très grand, assez joli garçon, vêtu à la dernière mode, le pétomane a triomphé des difficultés que comportait son programme — ce qui n'est pas peu dire.

C'est à l'âge de treize ans que le phénomène en question s'est aperçu des avantages naturels dont la nature l'avait doté. Au collège de Marseille, il émerveillait déjà ses jeunes camarades de cinquième par un « talent » vraiment surprenant. Je dis talent, car plusieurs Facultés de médecine ont constaté, dans des rapports qui ont été publiés, que le sujet était admirablement constitué et que son truc consistait simplement en une facilité d'aspiration anale tout à fait curieuse.

M. P. J... ne se contente pas, en effet, d'exécuter avec son... instrument tous les morceaux de musique actuellement en vogue, des imitations exquises de violon, d'alto, de trombone à coulisse et de contrebasse : *Amant alterna camænae*. Il peut aspirer six litres d'eau et les projeter à une distance d'au moins dix mètres ! Avouez que ce petit talent de société n'est pas à la portée de tout le monde.

M. le docteur Jacobson, qui a examiné le joyeux pétomane, nous disait en souriant :

— Ce qui permettra surtout d'exhiber ce phénomène d'un nouveau genre, c'est que chez lui l'expiration anale se fait... — comment dirais-je?... — sans que l'appendice nasal du spectateur en soit incommodé.

J'ignore si le pétomane trouvera chez le public parisien le même accueil qu'à Bordeaux et à Marseille. Les uns trouveront probablement le spectacle un peu trop fin-de-siècle ; quant aux autres, ils iront carrément entendre le seul artiste qui, par son originalité, ne paie pas de droits à la Société des auteurs et compositeurs.

C'est déjà quelque chose.

PAUL ROYER. (*Gil Blas*.)

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

M. F. DE LA TOMBELLE, qui remporta en 1887 le prix Pleyel avec une fantaisie pour piano et orchestre jouée à la Société Nationale, vient de publier chez MM. Richault et C^{ie} un cycle de mélodies distinguées de facture, bien écrites pour la voix et exactement prosodiées. Citons, parmi les plus agréablement tournées, le *Sonnet d'Estienne de la Boétie*, dont la saveur archaïque est piquante, les *Papillons* et *Promenade nocturne* (Th. Gautier), Noël (H. Mériot), le *Cavalier Mongol* (M. de Lihus), cette der-

nière pour voix de baryton. Ces mélodies font partie d'un recueil intitulé : *Vingt chansons et rêveries*.

Indépendamment de celles-ci, MM. Richault et C^{ie} ont édité, du même auteur : *Elle est loin* (P. Barbier) et *le Livre de la vie* (Lamartine), dont l'inspiration rappelle lointainement tels lieds de Schubert. Enfin, une mélodie de M. E. RATEZ : *Sais-tu* (F. Bataille), et un chant de Noël : *Jésus petit enfant*, paroles et musique de M. P. FOURVIÈRES.

PETITE CHRONIQUE

Nous parlerons, dimanche prochain, des deux expositions : celle du *Cercle artistique* et celle de l'*Als ik kan* ouvertes depuis hier à Bruxelles.

Le *Gil Blas* a commencé la semaine dernière la publication en feuilleton de *Claudine Lamour*, un nouveau roman de Camille Lemonnier, dans lequel le maître-écrivain étudie, dans son milieu spécial, la chanteuse de café-concert, ou plutôt une chanteuse de café-concert, — celle dont tout Paris s'est engoué et dont le succès efface celui des étoiles du chant. Les quelques feuilletons parus permettent d'apprécier, dès à présent, l'intérêt et la haute valeur littéraire du livre.

MM. Anthoni, guidé de leurs collègues des classes d'instruments à vent, ont donné, dimanche dernier, au Conservatoire, avec le concours de M. Degreef et de MM. Marchot, Biermasz, Van Hout, Jacob et Eckhautte, une intéressante séance de musique de chambre. Au programme : le *Novetto*, de Naumann, un trio de Mozart et la sonate de Beethoven pour piano et cor.

On attendait M. Cheyrat, qui devait chanter des mélodies restées mystérieusement indiquées au programme par des astérisques. Mais M. Cheyrat était malheureusement indisposé, ce qui a valu au public l'intermède d'un petit discours de M. Gevaert et l'audition de cinq pièces pour piano, jouées par M. Degreef, avec une précision de doigté, une dextérité et une joliesse de nuances qui lui ont valu d'unanimes applaudissements.

Le quatuor Crickboom, Kefer, Sartoni et Gillet a donné, lundi dernier, une excellente interprétation du Quatuor en *fa mineur* de Beethoven et du Quatuor avec piano de Vincent d'Indy. On sent dans les quatre exécutants une foi artistique vivace et le respect de maîtres. Et, bien que tout récemment formé, le jeune quatuor est déjà d'aplomb, les parties s'équilibrent et se fondent harmonieusement.

Des soli étaient encadrés dans les deux grandes œuvres du concert : du Haendel, du Bach, du Fauré, artistement joués par M^{lle} Irma Sethe, dont la sûreté d'archet et la nature exceptionnelle ont vivement impressionné l'auditoire, par MM. Crickboom et Gillet, très applaudis et vraiment très remarquables dans leur sobre et délicate interprétation.

M. Auguste Pierret a joué avec beaucoup de talent la partie de piano du quatuor de Vincent d'Indy.

Un écrivain de mérite, M. Elslander, a été traduit devant les Assises du Brabant pour avoir « outragé les mœurs » en son volume *Rage Charnelle* et en une nouvelle intitulée : *Le Cadavre*. Les jurés ont, par un verdict d'acquiescement, fait comprendre au parquet que la patience publique est lasse de ces poursuites réitérées contre des hommes de lettres et propos d'écrits dans lesquels ils font œuvre d'art.

M. Elslander était défendu par MM^{es} Robert et Frick, qui ont donné aux débats beaucoup d'intérêt et d'élévation. Plusieurs hommes de lettres avaient été cités comme témoins. Ils se sont tous prononcés nettement sur le caractère purement artistique des œuvres de l'accusé.

A l'occasion de l'Exposition des Beaux-arts, M. Valère Mabile a réuni dimanche dernier à Charleroi, en un lunch cordial,

l'administration communale de Charleroi et la plupart des artistes exposants.

La petite fête a été pleine d'entrain. Dans un toast spirituel, M. Valère Mabile a engagé la ville de Charleroi à couvrir la nudité indécente des murs de l'hôtel de ville. M. le bourgmestre *Audent a promis de faire tous ses efforts pour faire pénétrer à Charleroi le goût des Beaux-arts.*

Demain lundi, à 2 heures, s'ouvrira à la *Galerie moderne*, l'exposition des « Cinquante chefs-d'œuvre belges » organisée au profit de l'Hospitalité de nuit. Une grande partie de ces tableaux proviennent des mêmes collectionneurs qui ont bien voulu prêter leurs toiles pour l'exposition française organisée au bénéfice de la même œuvre.

C'est dimanche prochain, à midi, que s'ouvrira, à Liège, l'exposition organisée sous le patronage de l'administration communale par l'Association pour l'encouragement des Beaux-arts.

M. Ernest Closson fait cette observation dans son intéressante étude sur Edward Grieg :

« Un fait qu'on ne manquera pas de remarquer, c'est la sollicitude et l'intelligence avec lesquelles les gouvernements de la Suède-Norvège et du Danemark protègent ceux de leurs compositeurs nationaux dans lesquels ils reconnaissent un véritable talent, capable de faire honneur à son pays, leur facilitent leurs études, leur accordent des subventions pour des voyages, etc.

Gade reçoit un subside pour un voyage en Italie, et plus tard une pension viagère considérable ; Svendsen obtient une bourse lui permettant un séjour prolongé à Leipzig, puis, ainsi que Grieg, est gratifié d'une pension viagère. Tout ceci témoigne hautement en faveur d'un gouvernement soucieux d'honorer ses gloires nationales, d'aplanir les obstacles pécuniaires qui pourraient entraver l'essor du génie de ses artistes, et, une fois parvenus au faite, d'écarter d'eux les tristes préoccupations de la gêne et du besoin. »

C'est, ma foi, à donner envie de se faire naturaliser Norvégien !

Les surintendants des théâtres de Berlin ont décidé que dorénavant, les portes des dits théâtres seront closes au commencement du spectacle, et qu'on ne les rouvrirait que le rideau baissé.

Voilà une mesure qu'on pourrait bien adopter dans nos théâtres pour corriger le sans-gêne de certains spectateurs qui entrent et sortent pendant la durée des actes.

La Chambre des représentants de France a voté sur les instances de MM. Antonin Proust et Georges Berger, le projet de loi tendant à la reconstruction d'un palais pour le Musée des Arts décoratifs, sur le terrain de la Cour des Comptes, au quai d'Orsay.

D'après ce projet, le Musée construit aux frais de la Société de l'Union centrale deviendra au bout de quinze ans, avec toutes ses collections, la propriété de l'État.

VENTE PUBLIQUE DE

Cinq grandes tapisseries flamandes anciennes

MARDI 24 MAI 1892

au presbytère de Saint-Martin, à Liège (Belgique)

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruzelles à Londres en 8 heures.	Vienne à Londres en 36 heures.
Cologne à Londres en 13 "	Bâle à Londres en 20 "
Berlin à Londres en 22 "	Milan à Londres en 32 "
Francfort s/M à Londres en 18 heures.	

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 5 h. 15 matin, 11 h. 10 matin et 8 h. 20 soir. — De Douvres à midi 05, 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

PAR LES NOUVEAUX ET SPLENDIDES PAQUEBOTS

Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres partant journellement d'OSTENDE à 5 h. 15 matin et 11 h. 10 matin; de DOUVRES à midi 05 et 7 h. 30 soir.

Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.

BILLETTS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES ou DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETTS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-33

CABINES PARTICULIÈRES. — Prix : (en sus du p. de la 1^{re} classe), Petite cabine, 7 francs; Grande cabine, 14 francs.
A bord des malles : **Princesse Joséphine et Princesse Henriette :**
 Spécial cabine, 5 francs; Cabine de luxe, 75 francs.

Pour la location à l'avance s'adresser à M. le Chef de Station d'Ostende (Quai) ou à l'Agence des Chemins de fer de l'État-Belge Strand Street, n° 17, à Douvres.

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés. — Location de navires spéciaux. — Transport régulier de marchandises, colis postaux, valeurs, finances, etc. — Assurance.

Pour tous renseignements s'adresser à la Direction de l'Exploitation des Chemins de fer de l'État, à BRUXELLES; à l'Agence générale des Malles-Postes de l'État-Belge, Montagne de la Cour, 90^a, à BRUXELLES ou Gracechurch-Street, n° 53, à LONDRES; à l'Agence des Chemins de fer de l'État Belge, à DOUVRES (voir plus haut); à M. Arthur Vrancken, Domkloster, n° 1, à COLOGNE; à M. Siepermann, 67, Unter den Linden, à BERLIN; à M. Remmelmann, 15, Guillolett strasse, à FRANCFORT A/M; à M. Schenker, Schottenring, 3, à VIENNE; à M^{me} Schroekl, 9, Kolowratring, à VIENNE; à M. Rudolf Meyer, à CARLSBAD; à M. Schenker, Hotel Oberpollinger, à MUNICH; à M. Detollenaere, 12, Pföfingerstrasse, à BALE; à M. Stevens, via S^{te} Radegonde, à MILAN.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est sans concurrence pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.

N. B. On envoie gratuitement les prix-courants et les certificats à toute personne qui en fera la demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

PELLÉAS ET MÉLISANDE, par Maurice Maeterlinck. — L'EXPOSITION DES « CINQUANTE CHEFS-D'ŒUVRE BELGES ». — LIVRES ET BROCHURES. — EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE. — EXPOSITION DE L'« ALS IK KAN ». — LA QUESTION DES MUSÉES. — LES DONS AUX MUSÉES. — CONCERTS PARISIENS. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITE CHRONIQUE.

PELLÉAS ET MÉLISANDE ⁽¹⁾

Drame en 5 actes, par MAURICE MAETERLINCK.

Après cette funèbre trilogie de la mort : *l'Intruse*, *les Aveugles*, *les Sept Princesses*, qui passent comme trois bannières largement noires dans la procession de ses œuvres, Maurice Maeterlinck semble s'inquiéter de certains frissons tragiques dans les drapeaux de la vie. Les passions violentes, l'amour entier, la jalousie brutale, l'espionnage, le mensonge, le meurtre sont proférés sur la scène et s'y rencontrent pour s'entremêler en une action et une catastrophe.

Seulement, de combien proche de la mort se dessine encore cette vie-là !

Il ne faut point, pour rester vrai, s'imaginer dans le talent de M. Maeterlinck aucune volte-face, aucune

(1) Bruxelles, Lacomblez.

bifurcation. *Pelléas et Mélisande* vivent, tout autant que ses précédents drames, de la même atmosphère de supraterrrestre angoisse. Le mystère, le même mystère descend dessus comme une brume traversée soudainement d'extraordinaires lueurs.

Les personnages rappellent des protagonistes déjà montrés. Mélisande, « petit être si tranquille, si timide, si silencieux, » est sœur de Maleine et le vieux Arkel fait songer, soit au roi des *Sept Princesses*, soit aussi à l'aïeul de *l'Intruse*. De mêmes impressions de silence ferment leurs ailes sur ce drame. Dans *l'Intruse*, Ursule remarque : « Il fait un tel silence qu'on entendrait marcher un ange ». Dans *Pelléas et Mélisande*, une servante note : « On entendrait marcher des mouches sur les portes, » ou encore : « On entendrait dormir l'eau ». Dans *l'Intruse*, l'acte total se passe autour d'une chambre où l'on ne pénètre pas; dans *Pelléas et Mélisande*, Arkel, au troisième acte, répond à Mélisande : « Depuis ta venue, on n'a vécu ici qu'en chuchotant autour d'une chambre fermée. »

Le présent poème dramatique est donc bien de même souche que les autres; il s'y rattache intimement, il est surgi du même sol. Plus peut-être en lui que dans les autres, les mots « étrange », « extraordinaire », « mystérieux » se prononcent.

L'action est simple. Golaud, petit-fils du roi Arkel, perdu à la chasse, rencontre Mélisande, également

perdue. Il l'admire, l'aime, l'épouse. Il a un frère, Pelléas, tout jeune, alors que lui déjà blanchit. Mélisande et Pelléas, deux enfants, s'aimeront. Golaud tuera Pelléas, se frappera, frappera Mélisande. Au cinquième acte, alors que Pelléas, assassiné, dort dans la fontaine des aveugles, Mélisande agonise. Golaud qui va mourir aussi, pardonne, tout en interrogeant sa femme sur son amour pour Pelléas. Mélisande dit ce qui a eu lieu, ce qui devait avoir eu lieu. Golaud ne la croit pas. Mélisande meurt.

Le drame, il se distribue en un château, ceinturé de forêts, au bord de la mer. Quatre générations s'y succèdent, comme dans les *Burgraves* : Arkel, le vieux roi ; puis le père malade de Golaud ; puis Golaud et Pelléas ; enfin Yniold, fils de Golaud.

Pelléas et Mélisande sont la jeunesse, la naïveté même ; ils s'aiment sans se demander pourquoi, sans qu'ils se soient analysés, ni examinés, ni interrogés. Il n'y a en eux aucun élément pervers : ils s'enivrent l'un de l'autre, simplement, ardemment. A leurs mutuelles questions ils répondent « je ne sais pas », « je ne sais plus » ; ils sont des formes de vie primitive et charmante. Ils ne savent qu'une chose, c'est que Golaud les guette et qu'il les tuera. Aussi, dès qu'il les surprend, puisent-ils dans la force seule de leur amour la ferveur suprême contre lui et l'extase qui est déjà leur au-delà de la mort.

Golaud tue et se repent. Pour surprendre les amants, il a recours aux moyens les moins propres. Lui aussi agit d'impulsion ; il ne se demande pas un instant s'il fait bien ou mal en se servant de son propre enfant comme espion. Après qu'il a tué, son amour lui revient et c'est lui l'implorateur et le vaincu.

Quant à Arkel, face tournée vers les destinées non plus spéciales, mais générales, il vaticine ce qu'il exhausse, non pas de son raisonnement ou de son expérience, mais uniquement de son cœur, resté lui aussi un cœur d'enfant.

Cette persistante et uniforme façon de concevoir et de peindre ses personnages, classe M. Maeterlinck — et c'est là sa profonde originalité — parmi les poètes primordiaux, traducteurs des éveils instinctifs des hommes et de leurs rêves sur les choses. On dirait que ne tenant pas compte de tout le développement cérébral obtenu à travers temps, il ne se penche, attentif, que sur le cœur premier de l'humanité et que c'est en ses battements naissants qu'il cherche la vraie vérité humaine. Et comme plus encore que certains êtres de choix, les êtres les plus humbles et les plus frustes l'affermissent en cette croyance, il attribue à ces derniers la lucidité la plus extraordinaire. Telles, par exemple, les servantes. Elles semblent des prophétesses manœuvrant en chœur à travers *Pelléas et Mélisande*. Au premier acte, dès la première scène, quand il s'agit d'ouvrir et de laver

la grande porte du château, tout le drame qui va s'étaler et dont on ne pourra effacer le sang, est comme présagé par elles. Et de même, au cinquième, dans la dernière, ce sont elles qui, arrivant vers le lit de Mélisande, sans rien se dire, sans avertir personne, ont deviné l'exacte heure de la Mort, alors que ni le médecin, ni même le vieux Arkel ne l'avaient sentie être là.

Personnages d'instinct mis en rapports avec des événements mystérieux que quelques-uns d'entre eux, plus près que les autres de la nature toute primitive, interprètent et indiquent, voilà tout le théâtre de Maurice Maeterlinck.

A un tel théâtre, il fallait nécessairement de nouveaux moyens. Son atmosphère étant le mystère et le silence et le crépuscule, les discours y seront rares et tout ce qui pourra s'y faire comprendre par un autre signe que le mot, se fera entendre ainsi.

D'où la fréquente introduction de scènes que j'appellerai emblématiques. Il y en a deux superbes dans *Pelléas et Mélisande*. La première suggère que Mélisande n'aime pas son mari et qu'elle s'éprendra de Pelléas.

Au lieu de plusieurs rencontres où par des dire et des sous-entendus cette situation deviendrait, aux yeux du lecteur ou du spectateur, patente, Maurice Maeterlinck imagine simplement la scène de la bague :

PELLÉAS. — Avec quoi jouez-vous ?

MÉLISANDE. — Avec l'anneau qu'il m'a donné.

PELLÉAS. — Prenez garde ; vous allez le perdre.

MÉLISANDE. — Non, non ; je suis sûre de mes mains.

PELLÉAS. — Ne jouez pas ainsi, au-dessus d'une eau si profonde.

MÉLISANDE. — Mes mains ne tremblent pas.

PELLÉAS. — Comme il brille au soleil ; ne le jetez pas si haut vers le ciel.

MÉLISANDE. — Oh !

PELLÉAS. — Il est tombé ?

MÉLISANDE. — Il est tombé dans l'eau.

PELLÉAS. — Où est-il ? où est-il ?

MÉLISANDE. — Je ne le vois pas descendre.

PELLÉAS. — Je crois que je la vois briller.

MÉLISANDE. — Ma bague ?

PELLÉAS. — Oui, oui ; là-bas.

MÉLISANDE. — Oh ! oh ! Elle est si loin de nous ! Non ! non ! ce n'est pas elle... ce n'est pas elle. Elle est perdue... perdue... Il n'y a plus qu'un grand cercle dans l'eau... Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous faire maintenant?...

L'autre scène est celle de la chevelure, dont Pelléas s'entoure, qu'il baise, qui l'inonde, dont il s'affolle et qui n'est que la figuration de la prise de possession de son être par l'être de Mélisande.

A ces préoccupations d'emblématiser les situations, les états d'âme, le passé et l'avenir, le pressentiment, la crainte, se rattachent, dans ce présent drame : la double intervention des troupeaux, la chute de cheval de Golaud à midi, la fontaine des aveugles, le départ du

navire qui amena Mélisande, et enfin, cette phrase soudaine qui résume la pièce : « les cygnes se battent contre les chiens ».

Grâce à ces moyens spéciaux qui contribuent admirablement, d'ailleurs, à reliefer le fond d'idées que profère Maurice Maeterlinck, l'histoire passionnelle qu'il a traitée dans *Pelléas et Mélisande* est douée de la même vie extraordinaire que ses autres œuvres. « Je ne sais pas ce que je dis, je ne sais pas ce que je fais » semblent souvent, pour ses personnages, les seuls mobiles de conduite. Autour de ce fondamental mystère l'auteur fait briller des lumières magnifiques, des phrases de divination profonde, de tendresse claire et ardente, de splendeur allumée d'âme et de rêve. La scène entre Pelléas et Mélisande est passionnée comme une poésie de Rossetti et la dernière — celle des servantes — fait songer aux Grecs. Le poète se dégage de tout l'accidentel et de tout enjolivement circonstanciel. Il est un primitif en retard... ou en avance, puisqu'il retourne aux sources du sentiment humain et que les choses extérieures lui apparaissent comme si jamais, avant lui, un œil ne les avait vues. Lui aussi, au milieu de nous, comme ses personnages dans ses drames, est étrange et extraordinaire.

L'Exposition des « Cinquante chefs-d'œuvre belges »

Elle est bien, cette exposition, mais elle eût pu être mieux encore. Elle ouvre sur l'art belge de 1860 une échappée, sans affirmer avec assez de netteté la haute valeur de nos maîtres contemporains.

Les causes ? Placement contestable, choix contrarié par la hâte de l'organisation, présence fâcheuse de tels peintres — Verboeckhoven, entre autres — dont il est malaisé, malgré leur renommée, de qualifier les toiles : chefs-d'œuvre.

Puis il y eut des tiraillements, certaines rivalités mesquines entre collectionneurs. Un amateur n'ouvrit sa galerie qu'à la condition d'exposer seul les tableaux de tel artiste. D'autres refusèrent leur concours sous des prétextes discutables. On perd trop de vue que lorsqu'un grand intérêt national est en jeu, les individualités s'effacent. Celui qui détient une portion de la gloire d'un artiste n'a pas le droit d'en jouir en égoïste. Les propriétaires d'œuvres d'art doivent être des dépositaires, des conservateurs attentifs et soigneux. Quant au génie, on ne peut le monnayer. Il appartient au pays.

Malgré tout, l'exposition est attachante. Si quelques-uns de nos peintres ne sont pas représentés comme il convient, plusieurs toiles de premier ordre proclament la maîtrise, désormais incontestable, de HENRI LEYS, de HENRI DE BRAEKELEER, de CHARLES DE GROUX, trinité glorieuse que la postérité unira dans une même apothéose.

Du premier : une esquisse superbe, *La Ronde*, quatre figures pensives : *Philippe le Bon*, *Marie de Bourgogne*, *Philippe le Beau*, *Antoine de Brabant* (sait-on que cette dernière est le portrait, à vingt ans, de Henri de Braekeleer ?), un merveilleux *Saint Luc* qui fait songer aux calmes évocations des primitifs, et

cette très captivante petite toile : « Qui donne aux pauvres prête à Dieu ».

Du deuxième : *le Graveur en taille douce*, *le Peintre-Copiste*, *la Liseuse*, vus récemment.

Du troisième, le mieux traité des trois, et, de tous les maîtres choisis, celui dont l'exposition s'impose avec le plus d'autorité, une série de toiles admirables : *Le Pèlerinage de Dieghem*, *le Banc des Pauvres*, *le Jeudi saint*, *le Viatique*, *le Départ du Conscrit*, *le Carnaval*, etc. L'Art contenu, replié sur lui-même, tout en afflictions et en pitié, du grand artiste et du penseur que fut Charles De Groux, éclate dans ces compositions de premier ordre, sur lesquelles, déjà, le temps a mis sa patine d'or. Elles sont dignes des plus grands maîtres et justifieraient, à elles seules, les observations que nous faisons récemment sur l'originalité et la force de notre école moderne de peinture.

Mais d'autres noms nous requièrent. Voici EDOUARD AGNESENS avec sa *Convalescente*, acquise ces jours-ci à la vente Lequime, avec son *Portrait de Louis Claes*, avec sa mystérieuse et troublante *Féline*, avec son *Torse d'éphèbe*, l'une de ses plus belles toiles. Voici DE WINNE, dont le *Portrait du procureur général Leclercq* se dresse au centre de la salle. Voici, avec deux portraits connus, le peintre NAVEZ, à propos duquel Eugène Demolder faisait dernièrement cette juste observation :

« Ses tableaux, éparpillés dans plusieurs musées de Belgique, sont de grandes compositions froides, académiques, sans couleur et sans vie. On dirait des tragédies de Racine immobilisées sur des panneaux glacés. C'est d'une archéologie lourde et savantasse, et ces toiles sont, en somme, à celles de David, dont elles procèdent, ce que celles des Floris et des Coxie étaient aux œuvres de Michel-Ange et de Raphaël. Cette comparaison faite toutes proportions gardées, c'est entendu. Car les maîtres du XVI^e siècle formaient une autre pléiade que celle de Navez et ses quelques disciples ; et, malgré son immense valeur, David ne s'oppose pas à Michel-Ange. Néanmoins cette comparaison pourrait se continuer à un autre point de vue bien caractéristique. Au XVI^e siècle, les peintres qui copiaient pâlement les maîtres italiens en délaissant pour une ombre étrangère le sain coloris et la vigueur picturale de leur race flamande, faisaient cependant de superbes portraits, où se retrouvait la marque nationale. De même, si les tableaux de Navez sont condamnables, maint de ses portraits est très beau. On dirait vraiment, à voir cette ténacité du bon portrait chez des peintres belges détournés, par des influences étrangères, de la riche voie tracée par l'art de leur pays, que la terre qui a produit tant de grands et bons teneurs de palette, ne veut pas lâcher tout à fait ses fils égarés, et par une dernière générosité envers ses enfants prodiges, leur réserve de belles qualités de « pourtraicteurs ».

Le paysage, la marine, la peinture d'accessoires ont leurs spécialistes. *La messe de saint Hubert*, les *Etangs gris à La Hulpe*, *l'Etang de Tervueren*, un *Verger*, et surtout une *Lisière de bois*, où s'épuisent toutes les richesses d'une palette merveilleuse, décèlent en HIPPOLYTE BOULENGER un paysagiste de race, apte à saisir et à exprimer les fugaces impressions de la nature, à en vanter, dans sa langue harmonieuse et forte, les rusticités. L'art de Boulenger, si énergiquement discuté jadis, et dans lequel on ne voulut voir longtemps que la violence d'ébauches rudimentaires (ô cette épithète de « réaliste », crachée jadis comme une injure !) apparaît aujourd'hui définitif. C'est lui qui ouvrit la voie aux expressions nouvelles de la peinture documentaire dans

lesquelles les soucis de l'ornementation se sont joints aux recherches obstinées des lucidités de l'air, des décompositions de la lumière. Le réalisme est devenu pour nous très classique. Mais qui contestera la grande part qu'il a prise à l'évolution de l'art contemporain ?

LOUIS ARTAN a même mérite qu'Hippolyte Boulenger. Il fut des premiers à peindre la mer face à face, à camper son atelier parmi les embruns, dans le déferlement des vagues, et à faire passer ainsi, directement, les frissons du large dans ses toiles. Voyez *l'Estacade*, son œuvre maîtresse. Voyez aussi la désolation de *l'Escaut*, enseveli dans les linceuls de l'hiver. Et demandez-vous s'il est en France ou ailleurs un mariniste qui ait compris et rendu la profondeur de l'horizon, la fluidité des eaux, les vastes espaces du ciel d'une façon plus saisissante et plus belle ?

Et ce prodigieux LOUIS DUBOIS, qui fut à la fois portraitiste, mariniste, paysagiste, peintre de genre, peintre d'accessoires, et par-dessus le marché écrivain humoriste, critique acerbe et pamphlétaire cinglant ! Son *Eve*, ragoût de couleurs magnifique, un *Chevreuil mort*, malheureusement fort mal placé, une *Nature morte*, un *Paysage* exquis ne donnent de lui qu'une idée incomplète. Telle qu'elle est, son exposition le place néanmoins parmi les grands peintres contemporains. L'harmonie et l'éclat de ses colorations n'ont, pensons-nous, jamais été dépassés.

On le voit, malgré ses défauts, l'Exposition mérite respect. Si le résultat n'est pas complètement atteint, du moins faut-il louer les organisateurs d'avoir tenté un effort. L'œuvre est digne d'encouragements. Nul doute qu'elle porte ses fruits.

LIVRES ET BROCHURES

Histoires bourgeoises, par GUSTAVE VANZYPE. Bruxelles, Fernand Hoton, éditeur, 1892, petit in-18, 172 pages.

Quelques histoires : *La Carne*, *la Julie*, *Jette*, *Anniversaire*, *Joie cruelle*, etc., contes de vingt à cinquante pages, qui ont du souffle et de l'entraînement. C'est de l'observation réaliste, avec quelques notes de psychologie. Histoires bourgeoises, peinture de milieux bourgeois, sans la crainte de mettre en scène, pour nous y intéresser, tel paysage national, tel centre de grande ou petite ville. Récits intéressants, émouvants parfois, comme *l'Idylle douloureuse* et *la Grand'mère*.

Le style de M. Vanzype est simple mais alerte, quoique peu imaginaire et dénué de toute surprise.

Roses d'automne, par JULES SOTHAUX. Charleroi, Tourneur-Schmitz, libraire-éditeur, 1892, in-8°, 136 pages.

Un petit volume de poésies, pour quelques-unes desquelles le poète a tenté l'épreuve des jeux floraux de Toulouse et de l'Académie Lamartine et en est revenu heureux vainqueur. Impressions simples, dites simplement, âme naturellement mélancolique et tendre qui se plaît à mettre en rime les impressions de prime jeunesse, les tristes ou gaies visions du hasard des rencontres. Cœur qui a pitié des tout petits enfants que le ciel enlève un soir de croup pour s'en faire une cour de petits anges, et qui se plaît à redire à sa façon quelques-unes des chansons du pays natal.

Rimes et Raisons (œuvre posthume), par FERDINAND GRAYRAND. Verviers, Gilon, éditeur, 1892, in-18, 168 pages.

Pourquoi donc attacher tant de prix à la rime ? La rime appelle le mot, le mot sollicite l'idée. C'est vrai, mais par quel intime

mauvais procédé ? En imitant les lois de l'écho qui sont ici celles du ressouvenir. Sollicitations de clichés, de phrases toutes faites, désormais illustrées par des chevilles célèbres. Pourquoi écrire si c'est pour redire ?

Ceci tout à fait en général et sans vouloir morigéner l'auteur de *Rimes et Raisons* qui n'est plus là pour nous répondre.

Mais la sévérité s'explique envers une œuvre, fût-elle posthume, quand avec un peu de réflexion l'auteur aurait pu cultiver un très passable fond.

Rimes et Raisons ? Une collection de poésies dont le lien échappe, tableautins, fablettes, poulets, introductions pour l'album de miss X, guirlande pour l'éventail de M^{me} Z. Mais si les rimes donnent prise à critique, les raisons parfois ne paraissent pas mauvaises du tout et convainquent.

Un titre curieux : *A Mademoiselle ****, en lui envoyant un TRAITÉ DE NOMENCLATURE GÉOMÉTRIQUE, écrit à son intention :

Voici la saison où les fraises
Rougissent dans le fond des bois ; —
Fleurissez, carrés et trapèzes,
Angles aigus, obtus et droits.

etc.

Non moins amusant le poète quand, pleurant l'absence de son amie, il se compare depuis qu'il a vu Suzon à un jeune veau mis en sevrage. L'image est hardie.

Pour clore le volume, une très prestement dialoguée petite comédie en trois scènes : *Titus*. Il s'agit du pauvre André qui s'est coupé les longs cheveux pour plaire à sa Rose et, devenu franchement laid après l'opération, est impitoyablement chassé par sa maîtresse.

Annuaire du Caveau verviétois (Société littéraire). — Onzième année, 1889-1890. Verviers, imprimerie Féquenne, 1891. In-18 de 345 pages.

Quelle place de plus en plus grande est en voie de conquérir la bibliographie belge. Toutes les semaines une revue nouvelle, tous les jours un livre dédié aux lettres. Le mouvement est intense. Déjà on ne peut plus le suivre dans son entièreté. De nouveaux noms s'ajoutent sans cesse aux anciens.

Les écoles se multiplient ou, plus exactement, il n'y a plus d'école, chacun cherchant, sinon toujours avec succès, à rester ce que, bon ou mauvais, il est de par sa nature.

Décentralisation sur toute la ligne. Des écoles, mais aussi des foyers littéraires. Littérature belge, c'était une épithète bien osée pour nos amis de France. Or, voilà que le mouvement ne se concentre plus uniquement dans les grandes villes. La province suit l'exemple, et, en tête, certes, Verviers, où toujours se sont trouvés des hommes de talent et de cœur pour entretenir le culte de l'art et du beau sous toutes ses formes. Ci, le onzième *Annuaire du Caveau verviétois*, non moins riche en poésies, en chansons et en nouvelles que ses prédécesseurs. Cent vingt-sept pièces en tout, les unes en français, les autres en wallon, ces dernières témoignant d'un bel amour du parler maternel. Et c'est bien. Car toujours se diront en la langue primitive les impressions intimes et complexes, celles auxquelles on reconnaît l'inaltérable suc du terroir.

Les titres des pièces remarquées ? Nous ne sommes pas jury, nous ne distribuons pas de prix. C'est au Caveau verviétois tout entier que nous envoyons notre salut cordial et nos encouragements à continuer une œuvre si bien commencée.

EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE

Ce Salon s'aveult de plus en plus, chaque année. Il constitue un des plus beaux exemples de la platitude à laquelle parvient à descendre certaine race de peintres. C'est dégoûtant de vulgarité, de médiocrité, d'insignifiance, et l'on se désole de voir gâcher tant d'huile et de toile! D'ailleurs, Léon Herbo est ici à une place d'honneur, on paraît le considérer comme le joyau de l'exhibition : c'est significatif! En revanche, les tentatives neuves — ainsi les tableaux signés Coppens, ou les fines fleurs de M^{me} Wytzman, ou les délicats paysages de M. Wytzman — sont reléguées dans des coins, parmi les œuvrettes des amateurs, ou lancées à la rangée supérieure.

Certes, çà et là, un nom : Abry, Claus, Binjé, Dardenne, Den Duyts, Gilsoul, Oyens, Uytterschaut, Verheyden, Verhaeren (celui-ci avec des *Accessoires* d'une chaude richesse). Mais peu d'imprévu; chacun donne ici un exemplaire de sa note habituelle, et ces noms cités sont loin de représenter tout le jeune art.

A part : MM. Frédéric et Heymans. *Le Soir* de M. Frédéric — trois fillettes en blanc, les yeux bleus baissés vers des fleurs tandis que leurs mains esquissent de doux gestes de bénédiction — a beaucoup de poésie et d'émotion. Le geste des petites est d'un fervent adorable. Le portrait de M^{lle} W. est un peu criard de couleur : rose sur vert.

Quant à M. Heymans, son envoi émerveille. Ses deux tableaux sont toute une splendeur d'aurore et de lumière matinale. On y entend gazouiller les oiseaux qui se réveillent et qui égratignent le ciel pur de leur vol et de leurs cris. Les arbres frissonnent sous les premiers rayons de l'aube, pénétrés de quelle belle lumière rédemptrice, de quelle prodigalité de leurs argentines! La douce communion, toute blanche, de la terre et du ciel, au moment où le soleil se lève, est chantée ici en harmonies d'une blondeur pâle de rayon passant à travers les rosées. Voilà l'œuvre d'un poète! Les vaches se rendent à leur pâture, réveillées par les alouettes, au milieu de clairs étangs aux étranges mirages de cieux flamblant clair, et les arbres s'auroleotent, ainsi que des faisceaux de lances brûlantes, d'un nimbe de rayons. Et la peinture? Fine, délicate, légère, aérienne. Allant droit dans les chemins nouveaux, ivre de clarté, drapée de dentelle empruntée aux légères buées qui s'élèvent, comme des sylphes, des ondes aurorales.

EXPOSITION DE L'« ALS IK KAN »

Il est inutile de réunir à nouveau des œuvres qui ont déjà été vues à Bruxelles. Cette observation s'adresse à une grande partie des choses exposées à l'*Als ik kan*. Nous connaissons la grande toile de M. Abry; les tableaux de M. Henry De Groux ont été exposés à son atelier, il y a deux ans; les Rops sont anciens et l'un d'eux a servi de frontispice aux *Notes d'un touriste* de Jean d'Ardenne; les Mellery viennent d'être exposés aux XX ou au Aquarellistes; presque toutes les toiles de M. Melchers ont été vues, il y a deux mois, au Cercle des Arts et de la Presse. Il est inutile de renouveler la critique à leur sujet. Notons pourtant, de M. Melchers, un *A Vêpres*, d'une intimité étrange et piquante, frais de couleur, et d'un sentiment hollandais très subtil. En un autre dessin M. Melchers se laisse un peu trop influencer par Georges Minne.

En général, les paysagistes de l'*Als ik kan* sont trop matériels, trop lourds, truellant, mastiquant. Ainsi M. Delsaux. Et malgré leur matérialité, ces œuvres ont l'aspect sec; c'est crayeux. M. Delsaux paraît le plus intéressant, avec M. Morren, dont la *Prairie* indique de claires tendances vers le neuf. Il en est de même des œuvres de M. Claus, un luministe dont la palette s'affine de plus en plus. La belle note de lumière caressant l'automne d'or des arbres! M. Baseleer a la peinture un peu criarde, mais il révèle de bonnes tentatives. M. Florent Crabeels fait songer au peintre Jacque en sa *Rentrée tardive*. Citons encore M. Verheyden, un invité, dont *le Fanal* donne une impression de nuit ténébreuse, au fond d'une mer furieuse : on sent l'ouragan s'acharner contre les pilotis de l'estacade, sous un ciel frissonnant que pique l'œil sanglant du fanal; Gilsoul, qui donne la sensation rapide et assez savoureuse de ton d'un train passant au sommet d'un talus, derrière la baraque d'un garde-barrière; Marcelle, dont l'envoi est bon et dénote du travail, et enfin Verwée, toujours vigoureusement brossant des vaches dans les grasses prairies, les polders et les dunes des Flandres.

M. Laermans ajoute une page de belle mélancolie : *Un dimanche matin au village*, à son étrange poème de la vie des rustaude que nous avons analysé dernièrement à l'occasion de l'exposition du *Voorwaarts*.

De M. Eugène Smits une fine et colorée *Convalescente*; de M. Vanaise une *Etude* assez chaude; de M. Amédée Lynen une *Serveuse*, d'une observation pittoresque, et des études et croquis serrés et nerveux de M. Lemmen, et parmi eux, surtout, une tête de vieille femme.

M. Hannotiau, qui s'inspire de De Groux et de Mellery, expose un *Refuge des affligés* assez mélancolique. D'autres s'essayent au symbolisme : ainsi MM. Ciamberlani et Delville, sans grand charme, toutefois, et sans captivante nouveauté. Ce sont les grandiloquents de la nouvelle peinture. Jusqu'ici leurs tentatives ont toujours sonné assez creux.

Citons encore parmi les peintres : MM. Speeckaert, Hermans, Uytterschaut, Francis Nys et, parmi les sculpteurs, MM. Charlier, Lambeaux, et surtout l'élégante sculpture de M. Ch. Van der Stappen, le « coq » de la présente exposition.

Tel est le bilan d'Anvers-Bruxelles-Exposition. Son but? En invitant quelques habitués des XX et de feu l'*Essor*, cette manifestation a-t-elle voulu prouver la prédominance de Bruxelles jeune sur Anvers jeune?

Nous ne voyons pas d'autre motif à une semblable réunion d'œuvres. C'est un enfoncement de portes ouvertes.

LA QUESTION DES MUSÉES

Au Musée de Lille.

Le Nouvelliste du Nord et du Pas-de-Calais, par la plume de M. Jules Duthil, entreprend une campagne contre le Musée de Lille et les faux tableaux qu'il prétend y reconnaître.

D'après lui, il existerait à Paris une officine confectionnant de faux tableaux de vieux maîtres, officine dirigée par un Belge. La commission lilloise aurait été victime de cette fabrication. D'ailleurs, dit le chroniqueur, « ce n'est pas la première fois que les histoires de faux tableaux saisissent l'opinion. Il y a quelques années, on signalait à Francfort une officine analogue à celle qui émet

aujourd'hui l'opinion et dont la spécialité était de faire des petits maîtres flamands ».

Parmi les tableaux douteux, le *Nouvelliste* signale notamment un Gérard David (payé 25,000 fr.), un Jordaens et un Bouts.

Le *Nouvelliste* conclut : « Il importe que la commission dise ce qu'elle sait sur les tableaux qu'elle a récemment achetés, qu'elle fournisse leurs papiers ou leur histoire, ou si elle a été victime d'une escroquerie, qu'elle avoue et surtout qu'elle mette au rancart des pastiches qui n'auraient pas leur place dans nos collections. » Il ajoute plus loin : « Il faut donc que la lumière se fasse, qu'elle soit entière et complète. La réputation de notre musée est en jeu. Nous ne doutons pas que, dans les circonstances présentes, la commission fasse son devoir tout entier, et qu'en raison de la publicité donnée à des bruits de nature à déconsidérer nos collections, elle assure à ses éclaircissements une publicité non moins grande ».

Les mêmes phrases pourraient être adressées aux gardiens muets de notre place du Musée, dont une enquête prochaine et sévère déliera, espérons-le, les langues immobiles; mais à Lille la commission a répondu tout de suite aux attaques de la presse, — bien anodines, pourtant, en comparaison de celles dirigées ici contre les personnages officiels. Dans une note adressée à l'*Agence Dalziel*, la commission affirme que le musée de Lille ne contient pas de faux tableaux. Pour l'établir, elle déclare que tous les achats ont été faits ou bien à des ventes après décès ou bien à des spécialistes tels que MM. Gauchez et Bourgeois. Nous ne savons si le *Nouvelliste* se contentera de ces explications.

LES DONS AUX MUSÉES

Nous lisons dans le *Guide de l'amateur* de dimanche dernier une observation qui corrobore les idées que nous développons nous-mêmes dans notre dernier numéro :

« Les dons au Musée du Louvre deviennent de plus en plus fréquents. M. Gerspach, directeur des Gobelins, vient d'offrir à la section du moyen-âge une mosaïque vénitienne du XII^e siècle : les objets de cette époque conservés dans les collections sont très rares.

Les amateurs français n'ont pas encore pris l'habitude, fréquente en Angleterre, de remettre des objets d'art dans les musées à titre de dépôt, mais il suffit dans notre pays de fournir l'occasion d'une générosité pour voir les dons arriver. En province, par exemple, on ouvre un musée; que le conseil municipal vote une faible subvention annuelle de 2,000 francs et aussitôt les donateurs apparaissent; les uns ont suffisamment joui de la vue d'un tableau, d'autres sont flattés de voir leur nom sur un cartouche; il en est qui n'ont pas d'héritiers ou qui en ayant ne les aiment pas; d'autres enfin ont le désir de contribuer au développement du goût et de l'instruction d'art de leurs concitoyens. Evidemment tout dans ces dons n'est pas d'ordre supérieur, mais le conservateur doit prendre ce qui est acceptable. Plus tard, lorsque le musée sera bien pourvu, il mettra les objets secondaires dans les places les moins favorables. »

CONCERTS PARISIENS

Au *Théâtre d'Application*, M^{me} Samary organise de fort attrayantes séances hebdomadaires sous ce titre attirant : *Une heure de musique nouvelle*. Des conférenciers renommés cherchent à plus intimement faire connaître et aimer les compositions des jeunes, racontant les existences et montrant les idées. La série avait commencé par le maître, par Vincent d'Indy. Les dernières matinées en étaient arrivées à MM. Hillemacher, puis enfin à M. E. Chabrier pour finir bientôt par M. Wormser.

M. André Maurel a présenté les frères Hillemacher avec l'enthousiasme d'un admirateur : il a expliqué et parfaitement démontré la légitime possibilité, selon lui, de cette association de deux individualités — sans même une monstruosité artistique d'exception — par la presque identité d'être des deux frères. Mais après la conférence, audition des œuvres : parfaites cependant de facture, délicieuses et délicates d'impression, d'un bon goût extrême qui les font d'un très bel art, voici que l'on n'est plus du tout de l'avis de M. Maurel : il manque un *rien*, un rien qui est *tout*, pour émouvoir entièrement. L'œuvre d'art, éclore en une conception où elle est perçue presque complète dans sa généralité et dans ses moindres détails, sort synthétisée du sentiment; l'identité d'un sentiment avec un sentiment, d'où l'identité absolue de deux conceptions, rationnellement est impossible. L'un des frères Hillemacher cisèle les impressions d'autrui : il en résulte en ces musiques un manque de lien complet et subtil entre l'unité et les infinies parties — entre le sentiment et la forme.

Les œuvres de M. Chabrier, malgré la brillante causerie de M. Catulle Mendès et leur succès auprès d'un public mondain, ne nous causèrent pas l'impression que nous attendions. Dans celles des compositions qu'on nous fit entendre, l'émotion d'art est secondaire, et la facture seule vigoureuse, voire brutale d'exubérance.

La *Ballade des gros dindons* et la *Pastorale des cochons roses*, dites par M. Fugère, furent d'ailleurs bissées, trissées, acclamées.

M. Catulle Mendès en triomphales paroles a glorifié le mort : Ephraïm Mikaël, et il l'en faut grandement remercier.

En pleine salle du Conservatoire, le samedi 30 avril, l'Art jeune est venu s'implanter glorieusement : c'est la Société nationale qui y organisa un splendide concert supplémentaire avec chœur et orchestre. Le programme — cependant composé d'œuvres déjà connues et entendues — simplement exquis : la belle symphonie en *si bémol majeur* d'Ernest Chausson; de Fauré, un *Madrigal* à quatre voix chanté délicieusement par M^{lle} Lépine, M^{me} Jousset, MM. Warmbrodt et Dimitri; un *Clair de lune* (de Verlaine), par M. Warmbrodt et une ravissante *Pavane* interprétée par les chœurs et l'orchestre, sous l'admirable direction de M. d'Indy. Puis la *Sainte rose de Lima* de P. de Bréville, extrêmement jolie, quoique d'un mysticisme un peu mondain. Enfin l'*Eteison* de Camille Benoit et *Dansons la Gigue* de Charles Bordes.

Et pour finir, cette joie d'entendre à Paris un fragment du resplendissant poème *le Chant de la Cloche*. C'est le 5^e tableau, « l'Incendie ». Le tocsin sonne lugubre et les voix montent effarées, puis grandissent splendidement en un cri d'affolement terrible, arrêté soudain par le calme victorieux de Wilhelm; c'est absolument superbe.

Bornons-nous à transposer l'émotion du public et à noter les acclamations qui ont glorifié Vincent d'Indy. Mais quand, à Paris ou à Bruxelles, montera-t-on enfin *le Chant de la Cloche* en entier?

E. S.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

MM. Richault et C^{ie} viennent de publier, en une excellente édition populaire à 5 francs, un nouveau *Gradus ad Parnassum* résumé, comprenant un choix de trente-six études soigneusement revues, corrigées et doigtées à l'usage des Conservatoires par M. I. PHILIPP, à qui le public des concerts populaires bruxellois a fait récemment un si sympathique accueil. On sait que le *Gradus* de Clementi est, de tous les recueils spéciaux, l'ouvrage le plus favorable au développement rapide du mécanisme des pianistes. C'est le volume classique par excellence, le *compendium* habituel des virtuoses. L'édition nouvelle qui vient d'en paraître est appelée à un succès certain.

Signalons, chez les mêmes éditeurs, une transcription pour piano seul de *L'Amour* (solo de violoncelle), œuvre posthume de LOUIS LACOMBE, et une série de petites pièces pour piano dans le genre ancien, sortes de pastiches fort à la mode en ce moment, signées GABRIEL MARIE, F. BUFALETTI, E. LÉVÊQUE.

À lire les mélodies de TSCHAÏKOWSKY qu'ont publiées MM. Mackar et Noël, propriétaires exclusifs des œuvres du maître en France et en Belgique, on s'étonne que ces jolies inspirations, qui rappellent les plus beaux lieds de Schumann, ne soient pas connues davantage. L'une d'elles : *Ah! qui brûla d'amour*, a fait, il est vrai, son tour d'Europe. Mais les autres ? Les programmes de nos concerts n'ont point renseigné encore, pensons-nous, les œuvres suivantes : *N'accuse pas mon cœur* (poésie de Tolstoï), *Pourquoi tant de plaintes* (Plestcheew), *O douce souffrance* (M^{me} Rostopchine), qui viennent de nous parvenir, et qui, toutes trois, ont un réel intérêt artistique.

MM. Mackar et Noël mettent également en vente un recueil de six mélodies, chant et piano, de M. GEORGES BAUDOIN, sur des poésies de Th. Gautier, de L. Bouilhet et de M. Dyonis Ordinaire. De mérite inégal, les unes semblent être détachées de quelque opéra comique, les autres empruntent la forme du *lied* et charment par la fraîcheur d'une inspiration claire, de bon aloi. Les pièces les plus remarquables à cet égard sont : *Absence* et *Mon cœur s'affole*, écrites avec un art délicat.

PETITE CHRONIQUE

L'Indépendance consacre deux colonnes à *Pelléas et Mélisande*, le nouveau drame de Maeterlinck, dont elle reproduit quelques fragments et qu'elle analyse avec le soin et le respect que mérite l'œuvre d'un artiste.

Voilà qui est bien. Nous félicitons *L'Indépendance* d'avoir osé rompre avec ses traditions fâcheuses et de s'exécuter aussi galamment. Et nous constatons avec satisfaction que les polémiques ont tôt ou tard un résultat utile.

M. Franz Servais est en ce moment à Paris, où il est sérieusement question de monter son *Apollonide* à l'Opéra.

Des auditions fragmentaires en ont été données dans des réunions privées. Elles ont produit un excellent effet sur les auditeurs. M. Bertrand, directeur de l'Opéra, prendra connaissance complète de l'œuvre aussitôt après la première de *Salammbô*. Nous souhaitons vivement que les négociations aboutissent. Indépendamment du mérite incontestable de la partition, il y a, semble-t-il, pour la France, dont les compositeurs reçoivent en Belgique un accueil si sympathique, une question de courtoisie en jeu. Il n'est pas douteux que cette considération rallie au projet de M. Bertrand tous les suffrages.

La quatrième et dernière séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, donnée par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merckx, Neumans et De Greef, aura lieu aujourd'hui dimanche, à 2 heures. M. E. Lafarge a bien voulu prolonger son séjour afin de prêter son concours aux organisateurs de cette belle séance, qui sera complètement consacrée aux œuvres de Saint-Saëns.

C'est ce soir, dimanche, que l'orchestre de la Monnaie inaugurera au Waux-Hall la série de ses concerts d'été sous la direction de MM. Flon et Dubois. M. Guidé a été nommé président du conseil d'administration. Avec de tels éléments, nous aurons certainement des programmes intéressants et des exécutions soignées.

On a vendu la semaine dernière à la *Galerie Moderne* une cinquantaine d'études, d'esquisses, de panneautins de Louis Artan.

La vente a atteint 13,000 francs, chiffre considérable qui a certes dépassé l'espoir des vendeurs, étant donné que la vente ne contenait guère que de petites toiles insignifiantes, inachevées, non signées. Est-ce que les amateurs commencent à revenir de leur injuste prévention à l'égard des maîtres belges ? Quelques prix semblent le faire espérer.

Une étude, *Gros temps*, la plus importante de la collection, a été adjugée 1,500 francs à M. J. De Greef. — *Le Phare de Nieuport*, 750. — *Barque échouée*, 750. — *Canal de Furnes*, 640. — *Clair de Lune*, 600. — *Dernières Lueurs*, 600. — *Mon Atelier (La Panne)*, 510. — *Marée montante*, 450. — *La Minque à la Panne*, 420. — *La Pêche de la Crevette*, 440. — Les autres toiles ont été vendues de 50 à 250 francs. La plupart, répétons-le, n'étaient que des croquetons, des taches, des essais embryonnaires que le peintre n'eût sans doute jamais laissé sortir de son atelier.

Ixelles aura, comme l'an passé Schaerbeck, son exposition locale. Elle sera actuelle et rétrospective. Un comité d'artistes réunit en ce moment des œuvres de tous les peintres nés à Ixelles ou qui ont habité cette commune, parmi lesquels il faut citer Ch. De Groux, Wiertz, Fourmois, Joseph Stevens, etc. L'exposition s'ouvrira le 1^{er} juin. Plusieurs conférences seront faites au cours du Salon, entre autres par MM. G. Eckhoud et Ch. Potvin.

Le Salon triennal de Gand s'ouvrira le 21 août. La clôture en est fixée au 10 octobre. Les envois doivent être annoncés avant le 15 juillet, par une lettre adressée à la commission directrice, au Casino. Les ouvrages doivent être déposés au plus tard le 20 juillet.

La série des fêtes organisées à Charleroi à l'occasion de l'Exposition des Beaux-Arts continue de brillante façon. Dimanche passé, un concert donné par la musique des Guides, sous la direction de M. Simar, et la Société chorale les XXV, de Gilly, a obtenu un succès sans précédent. Plus de dix-huit cents auditeurs se pressaient dans les locaux de l'Exposition. Quant au Salon lui-même, il reçoit toujours de nombreux visiteurs et préoccupe tous les esprits. La presse locale lui a fait le plus bienveillant accueil ; de nombreux articles, notamment dans le *Journal de Charleroi*, ont analysé les œuvres exposées. On attend avec impatience la réalisation des promesses de l'administration communale. L'idée que nous avons préconisée — de dresser sur une place le *Marteleur* de Meunier — est unanimement approuvée. M. Valère Mabilie, l'infatigable promoteur de ces réjouissances, a demandé l'autorisation de prolonger de quinze jours l'exposition qui devait se clore le 8 mai.

Entendu au Select-Théâtre notre confrère M. Camille Maclair dans une très substantielle et très lucide conférence sur le Théâtre de Maurice Maeterlinck. Le conférencier a fait partager à son public son enthousiasme pour le maître belge. La séance s'est terminée par de vifs applaudissements. (*Gil Blas*.)

L'ART MODERNE

DOUZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, d'**architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

L'orgue **ESTEY**, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison **ESTEY** en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'**Eglise**, l'**Ecole** et le **Salon**.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel*, *Camille Saint-Saëns*, *Liszt*, *Richard Wagner*, *Rubinstein*, *Joachim*, *Wilhelmj*, *Ed. Grieg*, *Ole Bull*, *A. Essipoff*, *Softe Menter*, *Désirée Artôt*, *Pauline Lucca*, *Pablo de Sarasate*, *Ferd. Hiller*, *D. Popper*, *sir F. Benedict*, *Leschetitzky*, *Naprawnik*, *Joh. Selmer*, *Joh. Svendsen*, *K. Rundnagel*, *J.-G.-E. Stehle*, *Ignace Brüll*, etc., etc.

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

VIENT DE PARAÎTRE

à Paris, chez Albert SAVINE — à Bruxelles, chez V^e Ferdinand LARCIER

SYNTHÈSE

DE

L'ANTISÉMITISME

La Bible et le Coran — Les Hymnes Védiques

L'Art arabe — Les Juifs au Maroc

PAR

EDMOND PICARD

avocat à la Cour de cassation

Un vol. in-18 (format Charpentier) de 236 pages. — Prix : 3 francs.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES MAÎTRES IMPRESSIONNISTES. — AUX CONCERTS POPULAIRES. — L'ODE À LA JOIE. — LE CHAR DE LA PAIX. — HISTOIRE DES LETTRES BELGES D'EXPRESSION FRANÇAISE, par Francis Nautet. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — NÉCROLOGIE. — CORRESPONDANCE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Les Maîtres impressionnistes

Par ces temps où l'on songe plus à la conquête du pain qu'à la conquête du sol, où les engins destinés à celle-ci sont utilisés pour celle-là, où l'on ne s'occupe à détruire que pour instruire, la lutte pour les idées se mène parallèlement dans tous les districts de la connaissance, et des révolutions esthétiques s'accomplissent. Si ces agitations ne font pas naître l'art, lequel, écrivit judicieusement Whistler, « a lieu par hasard », du moins elles permettent aux artistes qui jeunes semèrent pour l'avenir, de récolter avant leur mort. Voici pourquoi les peintres, aujourd'hui sexagénaires, qu'on baptisa d'abord réalistes parce qu'ils observaient plus sainement la nature que leurs devanciers et qu'on traita par suite de « communards » à une époque où l'épithète pouvait passer pour l'injure suprême, sont maintenant honorés comme des maîtres, et peuvent rencontrer telles de leurs œuvres jadis con-

spuées dans les galeries célèbres, les musées d'Etat, dans le commerce.

L'école impressionniste — on lui a conservé cette étiquette appliquée jadis par la critique en manière d'épigramme — naquit d'un besoin de réagir contre une époque où la peinture à sujets historiques ou pittoresques passionnait l'élite, et où le bitume, a dit Fromentin, semblait la couleur auxiliaire de l'idéal. On se mit à peindre et à « terminer » en plein air, avec un nombre fort restreint de couleurs. Alors, devant le motif, chaque artiste se préoccupait beaucoup plus de l'effet que de l'arrangement : la vibration de la lumière baignant les formes, l'ondoiement des reflets sous la fugacité des ciels, les phénomènes jusqu'à ce jour inexploités pour eux-mêmes : givre, brouillard, gelée blanche, midi caniculaire, brume, brune, etc., motivèrent cette peinture un peu météorique mais prestigieusement subtile, riche en colorations, éloquente de vérité. Abordaient-ils la figure, les débutants de l'école du plein air s'inquiétaient de ce que valaient leurs modèles par rapport à l'ambiance de la note que chacun donnait dans un décor réel et de l'authenticité des attitudes plutôt que de la restitution psychologique par une étude patiente du caractère facial ainsi que le voulaient les vieux maîtres plutôt que de faire intervenir ces figures pour satisfaire des tendances à l'ornementation, à la composition.

« Pendant le long séjour que je fis en Italie au début de ma carrière, disait Corot au peintre X^{xxx}, j'aurais voulu arrêter un instant les jolis nuages que je voyais fuir sous le vent dans le bleu du ciel, afin de les pouvoir copier; mais aujourd'hui, ajoutait le grand et bon homme, je préfère qu'ils marchent. » Eh bien, les premiers adeptes de la peinture nouvelle ont voulu réaliser ces préoccupations anciennes de Corot et instantanéiser la nature, des coins de nature; aussi leurs œuvres, en général, sont-elles plutôt des études que des tableaux. Aujourd'hui et depuis plusieurs années une heureuse évolution s'est accomplie chez les maîtres de l'impressionnisme; ils ont compris en artistes qu'ils furent toujours, mais en artistes plus réfléchis et plus complets, que la nature ne s'arrange pas constamment en œuvre d'art, et qu'une des qualités fondamentales d'un tableau doit être qu'on n'en puisse isoler fictivement ou effectivement un fragment sans compromettre la partie restante. Appliquez cette opération à une étude, elle pourrait y gagner, un tableau y perdrait toujours.

L'harmonie d'une peinture se prévaut autant d'une savante combinaison de lignes que de l'observation des valeurs; aussi l'artiste en mal de composition doit-il se dire que ce mouvement de terrain, cette branche d'arbre, ce bras, cette robe, doivent se trouver rigoureusement à tels et tels points précis de la toile pour satisfaire à la beauté de l'ensemble, tant pis si dans son trajet une ligne s'écarte de la réalité pour atteindre à son but.

Un critique du temps des premières armes a pu dire des peintres impressionnistes qu'ils n'admettaient que la moitié des vérités nécessaires et qu'il s'en fallait à la fois de très peu et de beaucoup qu'ils n'eussent strictement raison. Aujourd'hui, en présence des toiles les plus récentes des maîtres de l'école du plein air, si curieuses à examiner au point de vue de leur caractère ornemental, cet écrivain reviendrait sur un jugement un peu exagéré en son temps, quoique non sans un fond de vérité. En effet, dans les arts plastiques et surtout en peinture, il faut si bien compter sur l'inconscient, que certaines œuvres des moins méditées sont souvent des plus parfaites. Aussi n'avons-nous songé qu'à établir une distinction entre les préoccupations en faveur parmi les impressionnistes à des époques distantes, et non à condamner. Les toiles que M. Durand-Ruel a recueillies pour sa collection privée, pendant sa longue carrière d'expert, toutes anciennes, sont toutes de premier ordre. Georges Lecomte vient justement de tresser en leur honneur des phrases polychromes et belles comme des fleurs en guirlandes (1); jamais, croyons-nous, critique d'art ne puisa dans le vocabulaire de quoi faire vibrer son enthousiasme avec plus de richesse et de

(1) *L'Art impressionniste*, 1 fort vol. in-4° orné de nombreuses eaux-fortes et pointes-sèches, d'en-têtes et de culs de-lampe, par Lauzet.

sûreté; jamais peinture ne reçut pareil hommage d'écrivain.

Après avoir relaté nettement l'exégèse impressionniste, puis dénombré les éléments constitutifs du tempérament de chacun, l'auteur passe à l'examen des toiles de Renoir, Manet, Degas, Mary Cassatt, Berthe Morisot, Monet, Pissarro, Sisley, Lewis Brown, etc., qui illustrent l'appartement de M. Durand. Ce sont le *Déjeuner à Bougival*, la *Femme à la terrasse*, la *Femme au chat*, de Renoir; la *Venise*, les *Danseurs espagnols*, de Manet; des *Chevaux* et des *Danseuses*, de Degas; des *Marines* et des *Panneaux décoratifs*, de Monet; une *Vue de Rouen*, un *Retour des champs*, de Camille Pissarro; de Sisley, une *Seine à Moret*, un *Paysage à Louveciennes*, etc., etc., œuvres dont s'enorgueillissent encore leurs signataires. La plupart sont reproduites à l'eau-forte par un graveur intelligent, M. Lauzet, déjà fort apprécié pour son interprétation lithographique des œuvres de Monticelli.

L'Art impressionniste constitue un volume de haut goût littéraire et artistique. L'ancienne école du plein air, qui aux moments difficiles trouva ses défenseurs parmi nos meilleurs écrivains, poursuit cette heureuse fortune maintenant qu'il s'agit de la consécration.

EDMOND COUSTURIER.

AUX CONCERTS POPULAIRES

Le quatrième et dernier concert populaire a démontré, en même temps que la belle vaillance artistique de Joseph Dupont et son zèle d'initiateur, l'impossibilité de détacher d'un drame de Wagner, sans en détruire le caractère essentiel, la partie musicale. Malgré l'intérêt de cette tentative, il faut reconnaître que faire chanter le troisième acte de *Parsifal* en habit noir, c'est méconnaître radicalement les intentions du maître, si attentif au concours parfait de la musique avec l'action, si pénétré du prestige des décors et de la mise en scène. Si tels fragments symphoniques : la *Chevauchée des Valkyries*, la *Marche funèbre de Siegfried*, ou même tels fragments scéniques : les *Adieux de Wotan*, la *Mort d'Iseult*, peuvent, à la rigueur, — et encore est-ce avec répugnance que nous faisons cette concession, — passer du Théâtre au Concert, il n'est vraiment pas admissible qu'on transforme en « numéro » de programme musical un ouvrage lyrique dont la valeur esthétique réside précisément dans la fusion intime de tous les éléments qui concourent à provoquer une impression artistique. Ce qu'on présente ainsi, c'est la charpente d'une maison, c'est le squelette d'un corps, et si la gloire de Wagner n'était désormais inébranlablement assise, on risquerait de compromettre gravement son œuvre en l'exposant, ainsi dépouillée et réduite, à l'incompréhension de la foule.

Ceux qui ont entendu *Parsifal* à Bayreuth ont pu, samedi soir, évoquer par un effort de mémoire les scènes admirables auxquelles la musique entendue sert de trame. Mais pour les autres, quelles longueurs, quelles redites, quelle diffusion dans les développements ! Malgré toute la bonne volonté des chanteurs, malgré l'intelligence du chef d'orchestre, malgré le soin avec lequel les

musiciens se sont efforcés d'exprimer toutes les nuances de ce prodigieux déroulement de sonorités, comment faire passer dans l'âme des auditeurs la vision d'un drame dont on ne leur expose que l'accompagnement musical? Ajoutons que la partition de *Parsifal*, spécialement écrite pour le Théâtre de Bayreuth où les éclats de l'orchestre se perdent et se fondent harmonieusement sous la voûte qui dissimule les interprètes, couvre fréquemment la voix des chanteurs quand on place sur une même estrade acteurs et musiciens. Les plus belles parties de l'œuvre sont restées confuses, et MM. Lafarge, Seguin et Badiali, chargés respectivement d'interpréter les rôles de Parsifal, de Gurnemanz et d'Amfortas, ont eu nécessairement, dans leur lutte continuelle contre les forces musicales déchainées, un débit monotone peu propre à mettre en lumière les superbes récits de l'ouvrage.

Nul n'est responsable de ces fautes. Malgré le petit nombre de répétitions que peut s'accorder le directeur des Concerts populaires et les difficultés vétilleuses de la partition, l'interprétation orchestrale a été ferme, colorée, les chœurs ont été chantés avec ensemble. Néanmoins, et nous avons dit pourquoi, l'impression est demeurée en-dessous de ce qu'on attendait. Les pèlerins de Bayreuth ont pleuré leur *Parsifal* ainsi diminué, et ceux qui n'ont pas assisté aux représentations du Théâtre modèle n'ont pu se faire une idée exacte de la splendeur de l'œuvre.

Le concert débutait par une nouvelle audition de *la Mer*, le très beau poème symphonique de M. Gilson sur des vers de M. Eddy Levis. Nous en avons vanté, lors de la première exécution, la haute valeur artistique, consacrée, cette fois encore, par l'approbation unanime de tous les auditeurs, qui ont décerné au musicien et au poète des ovations et des acclamations sans fin.

L'œuvre, dont la partie déclamée a eu pour interprète, comme la première fois, M. Le Bargy, sociétaire de la Comédie-Française, a été exécutée telle que l'auteur l'avait écrite primitivement, c'est à dire avec une courte partie de chœurs dans la « Tempête ». Il ne nous a pas paru que ces quelques interjections vocales ajoutassent beaucoup à l'effet de l'orchestre.

L'ODE A LA JOIE

M. Victor Wilder vient de remanier à sa façon la traduction de l'*Ode à la joie* de Schiller, et M. Lamoureux a laissé adapter cette traduction à la neuvième symphonie de Beethoven.

Je crois que si le public avait à la fois sous les yeux la traduction littérale de l'*Ode à la joie* et la vulgaire ode suisse à la liberté avec son explication, fournies par M. Wilder, il serait abondamment « éclairé » sur les intentions de Schiller et de Beethoven, — et sur les facultés compréhensives de M. Wilder.

Où celui-ci a-t-il pris que la liberté, chose passive en soi, simple négation ou haine de l'entrave, fût un sentiment plus fort que la joie, — la joie, instinct de la plénitude de Vie, — la chose la plus positive, la plus active qui soit? A-t-il confondu *joie* et *réjouissance*, l'épanouissement de l'être avec les fêtes, bals et carrousels?

On le dirait. — Il a bien confondu héros avec guerrier (pourquoi pas militaire ou garde civique?) et héroïsme avec bataille rangée. — Et cette division de la poésie? « Invocation à la liberté », « lyrisme sacré », cet hymne à tout ce qui est et rend joyeux : vin, femme, amitié? Départ des... pompiers à la conquête de l'indépendance, cette comparaison de la joie héroïque servant d'exhortation à l'action persévérante?

Non, cher Monsieur, Schiller écrivait avant 1787 et Beethoven vers 1818; ils étaient loin des bavardages sonores et des « effets » en papier mâché que nos pères prirent longtemps pour la poésie des « idées avancées ». Non, je vous en prie, ne confondez pas ces Grands avec des bourgeois du temps du romantisme.

Quant aux « susceptibilités ombrageuses de la censure », Schiller ne semble pas s'en être démesurément inquiété.

A la page même où se trouve l'*Ode à la joie*, je lis dans la fière poésie de la « Dignité virile » : « Mon talisman hait les tyrans et les anéantira dans la poussière ». Koerner, Kückert, sous le même patriarcal despotisme d'un Frédéric-Guillaume, furent autrement audacieux; ils coururent joyeusement le danger de recevoir un coup de cravache du roi de Prusse en fureur, ou de mériter quelques glorieux mois de forteresse. Schiller n'était pas homme à s'arrêter pour si peu, et surtout à tronquer le sens d'une œuvre pour le plaisir de la publier.

Beethoven semble encore avoir choisi dans l'*Ode à la joie* les paroles les plus douces, les plus joyeuses; — et le premier récitatif, ajouté par lui : « Amis, point de ces accords ! entonnons plus agréablement et plus joyeusement », ne fait pas pressentir des dispositions combatives.

M. Wilder a eu la louable intention d'initier à la compréhension d'un chef-d'œuvre « la majorité du public ». Honnête tentative quand on respecte le chef-d'œuvre; mais l'amoinrir pour le faire passer par les portes basses des cervelles ordinaires, c'est desservir l'art. Soyons donc philosophes, une bonne fois ! Ces gens là, — ou leurs descendants que je ne rêve pas beaucoup plus intuitifs, — finiront par être obligés d'admettre, sinon de comprendre, le beau que nous admirons depuis longtemps. En attendant, disons-nous avec Berlioz « qu'il serait bien dommage que certaines gens comprissent certaines choses ». Montrons le beau dans sa nudité, le temps se chargera de le faire comprendre.

Et laissons chanter la joie ! Si nous sentons sur nos épaules une chape trop lourde, nous aurons toujours assez de mauvaise humeur pour conquérir la liberté en la secouant. Mais ce qui manque à nos vieilles races qui essaient de se rajeunir au contact des idées nouvelles, c'est la jeune joie qui ne s'énerve pas à mesurer grondeusement et puérilement les distances, les divergences, les inégalités; la joie qui tend la main, confiante en elle-même, en tout ce qui contient un peu d'affirmation, un peu de bonne volonté, un peu d'amour, un peu de fierté joyeuse et vibrante comme elle. Laissons chanter la joie, car nous avons besoin de toutes nos forces vives.

I. WILL.

ODE A LA JOIE

(TRADUCTION D'APRÈS SCHILLER.)

Joie, belle étincelle divine, fille de l'Elysée, nous pénétrons, ivres de feu, dans ton sanctuaire. Tes enchantements réunissent ceux que les conventions ont séparés; tous les hommes deviennent frères là où s'attarde ton aile douce.

CHŒUR. — Millions d'êtres, soyez enlacés dans ce baiser du monde entier!

Frères, au-dessus de la voûte étoilée doit habiter un bon père.

Que celui à qui a été donné le grand bonheur d'être l'ami d'un ami, que celui qui a su conquérir une femme aimante, mêle sa jubilation à la nôtre. Oui, ne pût-il appeler *sienne* qu'une seule âme sur la terre entière! Et que celui qui n'eut jamais ce bonheur, se sauve en pleurant de notre groupe.

CHŒUR. — Que tout ce qu'enserme ce grand cercle rende hommage à la Sympathie! Elle conduit aux étoiles où trône l'Inconnu.

Tous les êtres boivent la joie aux mamelles de la Nature; tous les bons, tous les mauvais suivent sa trace parfumée. Elle nous a donné le baiser et la vigne, l'ami, fidèle jusqu'à la mort. Elle a donné au ver la volupté, au chérubin, Dieu.

CHŒUR. — Vous êtes renversés, millions d'êtres? Monde, pressens-tu le Créateur? Cherche-le au-dessus de la voûte étoilée, plus haut que les étoiles il doit régner.

La Joie est le fort ressort de l'éternelle Nature; la joie, la joie conduit les aiguilles de la grande horloge du monde. Elle persuade aux boutons de devenir fleurs, aux soleils d'apparaître au firmament, elle fait rouler les sphères dans l'espace, des sphères que l'œil ne connaît pas.

CHŒUR. — Aussi joyeux que les soleils qui volent à travers le plan splendide du ciel, suivez, frères, votre chemin, joyeusement, comme un héros qui vole à la victoire.

Du miroir de feu de la vérité, elle sourit à l'investigateur. Elle conduit le cortège des résignés, sur la colline abrupte de la vertu. Sur la montagne ensoleillée de la foi on voit flotter son étendard; à travers les fentes du cercueil entr'ouvert on la voit au milieu du chœur des anges.

CHŒUR. — Souffrez courageusement, millions d'êtres; souffrez, pour un monde meilleur. Là-haut, au-dessus de la voûte étoilée, un grand Dieu récompensera.

On ne peut pas récompenser les dieux; il est beau de leur ressembler. Que le Chagrin et la Pauvreté demandent à se réjouir avec les joyeux.

Que les plaintes et la Vengeance soient oubliées, que notre ennemi mortel soit pardonné. Qu'aucune larme ne l'opprime, qu'aucun remords ne le ronge!

CHŒUR. — Que notre livre de dettes soit anéanti; que le monde entier se réconcilie. Frères, au-dessus de la voûte étoilée Dieu nous juge comme nous aurons jugé.

La Joie pétille dans les bouteilles. Dans le sang d'or de la vigne les cannibales boivent la douceur, et les désespérés l'héroïsme. Frères, volez de vos sièges quand le verre plein circule, que l'écume en jaillisse jusqu'au ciel: (Buvons) ce verre au Bon Esprit!

CHŒUR. — A celui que loue le tourbillon des étoiles, à celui que chante l'hymne des séraphins, ce verre au bon esprit, au-dessus de la voûte étoilée, là-haut!

(Par le) courage ferme dans la lourde peine, par l'appui à l'innocence qui pleure, par les serments éternels, par la vérité dite malgré ami ou ennemi, par la dignité virile devant le trône des rois, — Frères, dùt-il en coûter les biens et la vie, rendons au mérite sa couronne, anéantissons la race de mensonge!

CHŒUR. — Resserrez le cercle sacré. Jurez par ce vin d'or d'être fidèle à votre serment, jurez-le par le Juge des Etoiles.

ODE A LA LIBERTÉ

Final de la IX^e symphonie. — Paroles françaises d'après SCHILLER, par M. VICTOR WILDER.

Mes frères, cessons nos plaintes,
Trêve aux larmes, trêve aux craintes!

Qu'un cri joyeux élève aux cieus
Nos chants de fête et nos accords pieux!

Frères,
Que la liberté descende
De son radieux palais,
Que sa main sur nous répande
La concorde avec la paix;
Que son souffle nous enflamme,
Nous embrase tour à tour,
Et nous verse au fond de l'âme.
Un ardent et chaste amour.

Tous les peuples sous son aile,
Se tendront un jour la main,
Une étreinte fraternelle
Unira le genre humain;
Plus de haines, plus de guerres,
Grâce à son pouvoir vainqueur
Tous les hommes sont des frères
Et n'ont plus qu'un même cœur.

L'âme ouverte aux rêves roses,
Que ne troublent point les pleurs,
Nous suivrons, parmi les roses,
Des sentiers semés de fleurs.
Et voyant pâlir le doute
Sous l'éclat du ciel en feu,
Nous suivrons chacun sa route,
Librement, sous l'œil de Dieu!

Va, guerrier, et prends tes armes,
Pars sans crainte et sans alarmes,
C'est pour Dieu que tu combats!
Jeune cœur épris de gloire,
Marche, vole à la victoire,
Jette les tyrans à bas!

L'âge d'or reprend naissance,
Tous les cœurs, ô saint transport!
Frères, par un tendre accord,
Sont ouverts à la clémence.
Tout un peuple, peuple immense,
Qui n'a plus qu'un maître: Dieu,
Sous son ciel limpide et bleu,
Prie et chante sa puissance!

NOTICE DU PROGRAMME

Notre nouvelle version française du texte littéraire allemand dont Beethoven a fait usage pour écrire le finale de la neuvième symphonie diffère essentiellement de toutes les traductions qui ont été faites jusqu'à ce jour.

A la vérité cette divergence ne résulte que d'un seul mot. Mais ce mot est capital, il éclaire d'une lumière subite la pensée de Schiller, l'auteur des vers allemands, il illumine d'un éclat inattendu la conception de Beethoven, restée jusqu'à présent dans une ombre défavorable pour la majorité des auditeurs.

Ce mot qui donne la clef d'une énigme longtemps cherchée, ce verbe révélateur et décisif, c'est le mot *liberté* mis à la place de *joie*.

Il ne faudrait pas croire que c'est par un acte de pure fantaisie que nous nous sommes permis cette substitution. Notre interprétation repose, au contraire, sur une étude attentive du texte de Schiller, sur un examen approfondi des raisons qui ont déterminé Beethoven à choisir l'ode du poète allemand pour en faire le couronnement de son œuvre immortelle.

Il est certain que Schiller avait d'abord voulu chanter la liberté et c'est pour ne pas tomber sous le coup de la censure qu'il substitua dans ses vers au mot de *Freiheit* (liberté) celui de *Freude* (joie) qui, en allemand, a la même valeur prosodique.

Malheureusement, cette substitution enlève à l'ode de Schiller son véritable sens et sa haute portée pour ceux du moins qui ne sont pas dans le secret du poète. Ce secret, Beethoven le connaissait. Il se flatta que ses contemporains ne seraient pas moins clairvoyants que lui et c'est pourquoi, voulant chanter la liberté, il s'empara de l'ode de Schiller, persuadé qu'on lirait *Freiheit* partout où l'ombrageuse susceptibilité de la censure le forçait à écrire *Freude*.

Que Beethoven ait voulu, dans son œuvre capitale, célébrer le bien qu'il estimait le plus au monde, cela n'a rien de surprenant. On connaît le libéralisme de ses idées et les ardeurs de sa foi républicaine.

Après avoir voué une admiration enthousiaste à Bonaparte, il ne cacha pas sa haine pour Napoléon I^{er} et, dans l'emportement de sa colère, il arracha le nom de l'empereur du fronton de la Symphonie héroïque, écrite en l'honneur du premier consul.

Brutus était un des héros de Beethoven, et jusqu'à son dernier jour il garda sur sa table de travail la statuette de ce martyr de la liberté.

Maintenant, qu'on veuille bien relire le texte dont Beethoven s'est servi pour la partie vocale de sa neuvième symphonie et l'on verra que son plan prend des clartés imprévues.

La première partie est une invocation à la liberté, pleine d'un lyrisme sacré et d'une sainte allégresse.

La seconde nous montre le départ des guerriers marchant à la conquête de l'Indépendance.

La troisième est un hymne religieux, retentissant de la joie du triomphe.

La quatrième, enfin, est l'explosion de l'enthousiasme populaire célébrant l'affranchissement des esprits et la fraternité des peuples.

Quelle est la valeur réelle de ces idées humanitaires, c'est ici ce qui nous importe le moins.

Nous ne faisons ni de la politique ni de la sociologie, mais tout simplement de l'art.

L'essentiel pour nous c'est de pénétrer la pensée de Beethoven et nous osons nous flatter qu'après ces explications, personne ne doutera plus que le maître, dans sa neuvième symphonie, n'ait voulu célébrer la liberté; c'est pourquoi, et puisque l'occasion s'en présentait, nous avons voulu restituer à son œuvre son sens véritable et sa signification réelle.

(Note du traducteur.)

LE CHAR DE LA PAIX

L'avenue du Bois de la Cambre s'éjouissait des Chevaux de M. Vinçotte. Il lui faut maintenant la voiture. On assure que des démarches sont faites auprès du Gouvernement et de la Ville pour qu'on fixe à jamais, parmi les rhododendrons et les araucarias, le *Char de la paix* de M. Dillens qui figura à une récente cavalcade bruxelloise.

L'idée de déposer cet objet encombrant au milieu de la plus belle promenade de Bruxelles ne serait que baroque si le carrosse en question était coté au prix d'une voiture ordinaire, avec la dorure en plus. Mais il parait qu'on en demande *trois cent cin-*

quante mille francs. Ceci nous donne le droit de protester et de trouver la pilule amère, bien que dorée.

Dans le cortège pour lequel il a été construit, le *Char de la Paix* faisait bon effet. On l'a admiré, on l'a loué, et c'était justice. Le couler en bronze serait niais. Sommes-nous donc si indigents d'idées artistiques, si mal lotis d'inspirations, qu'il faille se servir des pièces d'une cavalcade pour en faire des monuments publics? Et si l'on tient à faire une commande à M. Dillens, statuaire de talent qui a heureusement prouvé son savoir-faire autrement que par des chars de procession et par des statues de neige, ne peut-on lui confier d'autre besogne que celle-là?

Le chariot doré qu'on a traîné par les rues a rempli sa mission de même que les landaus et les breaks du Lonchamps fleuri. Qu'on n'inflige pas à l'avenue Louise l'obligation de lui faire servir éternellement de remise. Et si l'on a vraiment tant d'argent à consacrer aux arts, qu'on se souvienne qu'il y a en ce moment une acquisition admirable à faire, de nature à assurer à notre Musée d'art décoratif l'un des premiers rangs parmi les grands musées de l'Europe : celle de la collection Van Branteghem, qui a en même temps la plus précieuse valeur artistique et la plus haute portée d'enseignement.

Histoire des lettres belges d'expression française, par FRANCIS NAUTET (tome I). Bruxelles, Rozet (Bibliothèque belge des connaissances modernes). 143 p.

« Les lettres sont comparables à certains crus; il en est dont la saveur ne résiste pas au temps et que les années corrompent; d'autres, âpres au début, ne gagnent leur bouquet qu'avec l'âge.

Aussi, pour compenser le manque de recul, nous avons autant que possible évité les jugements absolus dans nos sympathies comme dans nos antipathies, en n'oubliant jamais la philosophie esthétique que notre sentiment préfère.

Malgré les imperfections inévitables, peut-être aurons-nous préparé le terrain au futur historien critique qui écrira dans l'avenir l'histoire littéraire de la Belgique. »

Cette note, insérée dans la préface de *l'Histoire des lettres belges*, résume les deux qualités essentielles de l'auteur : l'impartialité et la modestie.

Nous ne pensons pas qu'un « futur historien critique » s'avise de promener le soc dans le champ si profondément labouré par M. FRANCIS NAUTET. A en juger par le premier volume, qui vient de paraître dans la *Bibliothèque belge des connaissances modernes*, la besogne est faite, et bien faite. Avec une pénétration remarquable et un souci minutieux des détails, guidé par un sens critique très sûr déjà signalé à propos des *Notes sur la littérature moderne* qu'il publia en 1885 et en 1889, M. NAUTET a dressé le tableau complet de nos lettres, depuis l'éclosion des premiers bourgeois que fit apparaître la sève féconde du romantisme jusqu'au radieux épanouissement auquel nous assistons aujourd'hui, avec quelle joie!

Son étude, bien qu'exactement documentée, n'a aucune aridité. Elle suit le développement de la pensée littéraire en Belgique sans s'astreindre rigoureusement à la chronologie des faits. Quelques grandes classifications : romanciers, poètes, auteurs dramatiques, spécialistes de genres divers, servent de point de repère et délimitent les territoires, sur chacun desquels l'auteur élève à la gloire des écrivains, morts et vivants, des monuments durables.

C'est à Charles De Coster qu'est principalement consacrée la

première partie de sa revue des romanciers. Et c'est par ces lignes d'une navrante amertume qu'il termine le chapitre :

« Le 9 mai 1879, Charles De Coster fut enterré au cimetière d'Ixelles.

N'y cherchez point sa tombe. Aucune pierre tumulaire consacrant sa dépouille mortelle ne révèle son nom. Bientôt même on lui disputera la misérable retraite de terre où il est enseveli, et les fleurettes du gazon ne souriront plus à ses restes anonymes. On tassera, on les enfoncera davantage ; car, nous disait textuellement, il y a quelques jours, le fossoyeur (avril 1892) : « La concession n'ayant pas été demandée, je vais enterrer dessus ».

L'isolement du romancier sera donc aussi profond après la mort qu'il le fut pendant les jours de sa vie triste.

Son *Ulenspiegel* n'existe plus en librairie depuis longtemps.

La Bibliothèque royale ne possède même pas ses œuvres complètes.

Aucune place, aucune rue, aucun monument public ne fixe son souvenir.

Ainsi est honoré, en son pays, la mémoire du premier écrivain-artiste belge qui, il y a vingt ans, luttait désespérément, seul, sans escorte et sans appui — contre tous. »

L'état littéraire actuel eut pour genèse la création des revues littéraires qui, depuis 1875, se multiplièrent en Belgique avec prodigalité. Et c'est une des parties les plus attrayantes du livre de M. NAUTET que le récit animé de cette efflorescence extraordinaire, de cette explosion d'enthousiasme qui réunit dans une même foi toute la jeunesse intellectuelle de notre patrie. Quels souvenirs, déjà, pour tous ceux qui ont fait le coup de feu, et combien ce mouvement d'art, si décrit à l'origine, apparaît désormais comme l'expansion nécessaire d'une vitalité trop longtemps comprimée. C'est avec émotion que nous avons relu l'exposé de ces batailles littéraires, marquées par tant d'épisodes charmants ou douloureux, par des amitiés solidement nouées et aussi par des deuils cruels.

Le recul dont parle M. NAUTET se fait, invinciblement. La période agitée qui a enfanté la magnifique évolution artistique d'aujourd'hui est entrée dans l'histoire.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les Vergers illusoirs, par ANDRÉ FONTAINAS; Paris, librairie de « l'Art indépendant ». — *Evocations*, poésies par EUGÈNE LANDOY; Bruxelles, Lacomblez. — *Pastel et Pastellistes*, notes d'art par ALBERT DUTRY; Gand, Siffer. — *Les Secrets de Rubens*, étude par LÉON LEQUIME; Bruxelles, V^e Monnom. — *L'Ile d'Occident*, par Emile VANDERVELDE (extrait du Bulletin de la « Société royale belge de géographie »); Bruxelles, J. Vanderauwera. — *Histoire des Lettres belges d'expression française*, par FRANCIS NAUTET (1^{er} volume); Bruxelles, Rozet (Bibliothèque belge des connaissances modernes). — *In morte di Virginia Zanardelli da Macerata*, trecento sonetti di TITO ZANARDELLI; Bruxelles, J. Morel.

NÉCROLOGIE

Edouard Lalo. — Ernest Guiraud.

L'école musicale française vient d'être cruellement frappée dans deux de ses membres les plus connus et les plus distingués : Edouard Lalo et Ernest Guiraud, morts tous deux subitement; l'un d'une attaque d'apoplexie foudroyante, l'autre de la rupture d'un anévrisme.

Edouard Lalo était né à Lille, le 17 janvier 1823. Il se rendit à Paris en 1855 et débuta par des œuvres de musique de chambre, sonates, trios et quatuors, et par des mélodies vocales d'un tour original et d'une souple écriture. Il présenta un grand opéra, *La Conjuración de Fiesque*, au concours ouvert en 1867 par le Théâtre Lyrique, et fut classé troisième. Cette œuvre, dont l'ouverture et le ballet ont été joués partout, ne fut jamais représentée, bien que le rapport du jury lui eût décerné cet éloge : « La partition contient de superbes scènes; elle est traitée de main de maître et d'une grande hauteur d'idées ».

Le *Concerto pour violon et orchestre* dédié à Sarasate, puis la *Symphonie espagnole*, avec une partie de violon principale, valurent, en 1874 et 1875, à Edouard Lalo ses premiers grands succès. Il écrivit ensuite un *Concerto pour violoncelle*, une *Rhapsodie norvégienne*, le ballet *Namouna*, le *Roi d'Ys*, dont le succès considérable vengea le compositeur de l'injuste et inexplicable hostilité qui avait accueilli son ballet à l'Opéra. Il travaillait à un opéra nouveau, *La Jacquerie*, quand la mort l'a frappé.

C'est avec le plus profond regret que les artistes ont appris la mort d'Edouard Lalo, musicien sincère, homme charmant, qui n'a joui que pendant peu de temps de la gloire enfin conquise.

M. Ernest Guiraud n'eut pas à soutenir les mêmes luttes que Lalo, et la fortune lui fut infiniment plus accueillante. Né à la Nouvelle-Orléans en 1837, il fit jouer, à l'âge de quinze ans, un opéra de sa composition : *Le Roi David*. Élève d'Halévy au Conservatoire de Paris, il remporta, en 1859, le grand prix de Rome pour sa cantate *Bajazet le Joueur de flûte*. Il donna en 1864 un acte, *Sylvie*, à l'Opéra-Comique, puis, en 1870, le *Kobold*, et, en 1876, *Piccolino*, son plus grand succès. *Galante Aventure*, le dernier de ses opéras comiques, joué en 1882, n'eut pas grand retentissement. Un ballet d'Ernest Guiraud, *Le Forgeron de Gretna-Green*, fut représenté à l'Opéra en 1873.

Il était professeur au Conservatoire, membre de l'Institut, etc.

CORRESPONDANCE

En terminant le compte rendu de *les Charneux* paru dans *l'Art moderne* du 1^{er} mai, vous imputez à *l'Union littéraire belge* d'avoir, pour couronner cette œuvre, récuré ses béciques. Ne vous semble-t-il pas plutôt qu'elle en ait remplacé les verres ?

Le jury était composé, en effet, de MM. Greyson, Nizet, Rahlenbeck, Maurice Siville, Van Camp.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

UN ABONNÉ.

Memento des Expositions

AMIENS. — Exposition des *Amis des Arts*, 5 juin-15 juillet. Délai d'envoi expiré. Renseignements : M. le Président de la *Société des Amis des Arts, Musée de Picardie, Amiens*.

CHICAGO. — Section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle. 1^{er} mai-30 octobre 1893 (voir *l'Art moderne* du 11 octobre 1891).

DIJON. — *Société des Amis des Arts*. 1^{er} juin-15 juillet. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *Président des Amis des Arts, Dijon*.

GAND. — Salon triennal : 21 août-10 octobre. Délai d'envoi : 20 juillet. Renseignements : M. F. Van der Haeghen, secrétaire de la *Commission directrice, au Casino, Gand*.

GRENOBLE. — Exposition internationale de peinture alpine (tableaux, pastels, aquarelles, dessins relatifs à la montagne, spécialement aux Alpes françaises). 16 juillet-31 août. Délai d'envoi : 20 juin. Renseignements : *Commissaire générale du Congrès du Club Alpin, Musée de Grenoble (Isère)*.

NAMUR. — VIII^e exposition internationale, 19 juin-17 juillet. Trois œuvres par exposant. Délai d'envoi : 28 mai-6 juin.

Notices avant le 26 mai. Renseignements : *Secrétaire de la Commission directrice, rue Pepin, Namur.*

MADRID. — Exposition historique européenne. 12 septembre-31 décembre. — Délai d'envoi expiré. — Renseignements : *Comte de Casa Miranda, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil des ministres, Madrid.*

MUNICH. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} juin-fin octobre. Délai d'envoi : 20 mai. Renseignements : *M. Ch. A. Baur, secrétaire du Comité central.*

PETITE CHRONIQUE

Mardi dernier, conférence de M. Jules Destrée à la *Maison du Peuple*. Pendant deux heures et demie, attention d'une part et vaillante parole de l'autre. Le conférencier innove, croyons-nous, en rapprochant tels procédés zolistes de certaines manières de présenter les personnages adoptées déjà par les Grecs, par exemple Homère. Ses remarques, à ce sujet, nous ont semblé inédites.

Les autres ont concerné Zola, écrivain démocratique; Zola, écrivain naturaliste. Puis l'histoire du Naturalisme et parmi la vingtaine de romans l'analyse d'un seul : *La faute de l'abbé Mouret*. Quel dommage que ce poème n'ait point pour titre : *Le Paradou*, au lieu d'un entête de faits-divers.

M. Destrée a recueilli des applaudissements nombreux,

Du 21 au 29 mai, une compagnie anglaise viendra représenter au Théâtre de l'Alhambra une parodie de *Carmen* qui a fait fureur à Londres pendant plus d'un an, à Gaiety-Theatre.

Le titre anglais, *Carmen up to date*, littéralement « *Carmen mis à jour* » a été traduit ici par *Carmen-fin-de-siècle*. La pièce qui procède de ce burlesque caractéristique qui provoque au delà de la Manche des enthousiasmes épileptiques, n'a pas la légèreté que semble indiquer son titre suggestif, ce qui permettra à Miss Helyett d'accompagner son clergymen de père aux représentations de l'Alhambra.

Le clou est le refrain insensé *Ta-ra-ra-boum-de-ay* qui révolutionne toute l'Angleterre en ce moment et que viennent à leur tour de faire connaître aux Parisiens, les cafés-concerts des Champs-Élysées.

La troupe comprend les plus jolies artistes des théâtres bouffes et la mise en scène est conçue avec cette somptuosité propre aux *Empire* et aux *Alhambra* londonniens.

Le premier concert extraordinaire du Waux-Hall a eu lieu jeudi, et ce qu'il y a eu de réellement extraordinaire, c'est que la soirée a été superbe. On a entendu de bonne musique, jouée avec soin : la *Kaisermarsch*, le ballet de *Feramos*, la *Danse macabre* (violon solo : M. Laoureux), l'ouverture de *Robespierre*, et deux compositions inédites de M. Léon Dubois : *Aspiration*, pour orchestre d'instruments à cordes, déjà entendue, et une nouveauté, *Marche funèbre d'un hanmeton*, piquante esquisse symphonique sur le thème puéril bien connu : « Vole, vole, vole... ». On a fait à l'auteur, qui dirigeait, un joli succès, très mérité.

L'association des professeurs d'instruments à vent au Conservatoire a clôturé dimanche dernier, par une attrayante séance consacrée à Saint-Saëns, la série de ses auditions. Le *Caprice sur des airs danois et russes*, déjà entendu, la belle *Sonate pour piano et violon*, jouée par MM. Degreef et Lerminiaux, et, pour finir, le *Septuor de la Trompette*, d'allures décidées et de sonorités savoureuses, comptaient le programme, interprété avec précision et avec goût.

M. Lafarge a merveilleusement chanté trois mélodies : *Sabre en main*, *l'Enlèvement* et *Au Cimetière*, dans lequel il a mis un charme, une délicatesse de nuances et d'expression qui lui ont valu un succès décisif. On a rappelé et bissé l'excellent artiste, auquel le public a adressé un adieu ému.

La Fin des bourgeois, par Camille Lemonnier, a paru vendredi aux étalages des librairies parisiennes.

L'éditeur Dentu, qui publie le livre, met aussi en vente, dans la

collection des *Maîtres du roman*, le *Mort et le Mâle*.

D'autre part, les premiers tirages de *Dames de volupté* ont été épuisés en quelques jours de vente. L'éditeur Savine mettra en vente, la semaine prochaine, la quatrième édition du livre.

Pour paraître en août chez Dentu : *Claudine Lamour*, en cours de publication dans le *Gil Blas*.

Voici quel a été le répertoire de la Monnaie pendant la saison qui vient de finir, avec le nombre de représentations de chaque ouvrage :

Lohengrin (27), *Le Rêve* (24), *Robert le Diable* (19), *Faust* (19), *La Flûte enchantée* (14), *Smylis* (14), *Cavalleria Rusticana* (13), *Joli Gilles* (13), *Mireille* (12), *La Basoche* (10), *Lakmé* (9), *Les Huguenots* (9), *Coppélia* (9), *Le Barbier de Séville* (7), *Carmen* (7), *Roméo et Juliette* (6), *Don Juan* (6). *Le Toreador* (5), *Rigoletto* (4), *St j'étais Roi* (3), *Barberine* (3), *Les Noces de Jeannette* (3), *Gyptis* (3) *Salammô* (2) *Le Chalet* (1).

Les ouvrages nouveaux sont, dans cette nomenclature, au nombre de cinq : *Le Rêve*, *Cavalleria Rusticana*, *Barberine*, *Gyptis* et le ballet *Smylis*.

M. Léon Dubois est engagé pour la saison prochaine en qualité de premier chef d'orchestre au Théâtre royal de Liège.

M. Cheyrat, qui s'est fait entendre aux concerts du Conservatoire et des XX, est engagé comme fort ténor au Grand Théâtre de Gand que dirigera M. Bayard.

On a représenté le mois dernier à Paris, chez M^{me} Ott, *Les Sept Princesses* de Maurice Maeterlinck. Les rôles étaient confiés à des marionnettes et la musique de scène avait été écrite par M. Duteil d'Ozannac, dont la partition suit très exactement les péripéties du drame. Grand succès, nous écrit-on, pour l'œuvre, pour le compositeur et pour les interprètes, parmi lesquels on a spécialement distingué M^{me} Chevillard, qui a dit avec beaucoup de charme le rôle de la reine.

La Revue de l'évolution publie, dans sa livraison de mai, un curieux dialogue inédit de Villiers de l'Isle Adam.

Une nouvelle revue littéraire, artistique et mondaine, paraît à Paris, sous le titre : *Simple revue*. Rédacteur en chef : Georges Régнал. Administration : boulevard Haussmann, 41. Abonnements : 10 francs l'an.

Une communication officielle des *Festspiele* de Bayreuth annonce que la salle est dès à présent complètement louée pour les représentations suivantes : *Parsifal*, 21 juillet; *Tristan et Iseult*, 22 juillet; *Tannhäuser*, 24 juillet; *les Maîtres Chanteurs*, 25 juillet; *Parsifal*, 28 juillet; *Maîtres Chanteurs*, 31 juillet; *Maîtres Chanteurs*, 18 août; *Tristan et Iseult*, 20 août et *Parsifal*, 21 août. Des places sont encore disponibles, mais en petit nombre, pour les représentations du 1^{er} août, *Parsifal*; 4 août, *Parsifal*; 5 août, *Tristan et Iseult*; 7 août, *Tannhäuser*; 8 août, *Parsifal*; 11 août, *Parsifal*; 12 août, *Tannhäuser*; 14 août, *Maîtres Chanteurs*; 15 août, *Parsifal*, et le 17 août *Tannhäuser*.

J.-F. RAFFAELLI — Une figure de volonté, dans une barbe bien taillée, une barbe de fleuve correct. Jadis, le peintre de la vie extra-muros, des paysages vert-de-gris et vert-de-plaie, des arbres dégingandés crispés sur des horizons de fumée, sur des ciels de suie, sur des lointains de misère et de labeur, le révélateur des êtres et des choses de la Banlieue dont il a su rendre la grâce singulière, les heures désolées et poignantes. Aujourd'hui, bien que revenant souvent à ses premières amours hors barrière, après des étés à Jersey, flirte avec les élégances britanniques et parisiennes, s'amenuise à portraiturer de frères filettes, se féminise parmi les dentelles et les fleurs, s'aristocratise dans la hautaine silhouette de M. de Goncourt. Triomphe au Champ-de-Mars en maître qui ne s'endort pas dans le succès. Signe particulier : écrit, parle et chante, a conféré en Belgique, publié des brochures d'art, collaboré au *Figaro* et joua à l'ancien Théâtre-Lyrique aux heures noires de la jeunesse. (*Gil Blas*).

L'ART MODERNE

DOUZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** »

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

L'orgue **ESTEY**, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison **ESTEY** en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour **l'Eglise, l'Ecole et le Salon**.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc.*, etc.

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

VIENT DE PARAÎTRE

à Paris, chez Albert SAVINE — à Bruxelles, chez V^o Ferdinand LARCIER

SYNTHÈSE

DE

L'ANTISÉMITISME

La Bible et le Coran — Les Hymnes Védiques

L'Art arabe — Les Juifs au Maroc

PAR

EDMOND PICARD

avocat à la Cour de cassation

Un vol. in-18 (format Charpentier) de 236 pages. — Prix : **3 francs**.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANG
LOCATION

GUNTHER

Paris 367 378, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.*

Lire dans le *Gil Blas* Claudine Lamour, par
CAMILLE LEMONNIER.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA FIN DES BOURGEOIS, par Camille Lemonnier. — L'ŒUVRE DE PETER BENOIT. — LES PLANTATIONS URBAINES ET LES RECONSTRUCTIONS A BRUGES. — CONCERTS PARISIENS. — ÉPAVES. — LE MUSÉE GRÉTRY. — NÉCROLOGIE. — PETITE CHRONIQUE.

LA FIN DES BOURGEOIS

par CAMILLE LEMONNIER. — Dentu, éditeur, Paris.

L'œuvre de Camille Lemonnier, dans la littérature belge — ce pays neuf où l'on a bâti tant de superbes monuments, tant de villes, déjà, tant de villages, et où se sont développés tant de paysages magiques et profonds — apparaît comme un fleuve prolifique et large, aux puissants remous, aux flots sans cesse renouvelés, reflétant le ciel et la plaine, les cathédrales et les palais, la plèbe et les seigneurs.

Son apanage, c'est la Fécondité. Le soleil l'inonde, le magnifie, et lui verse cette lumière qui auréole les verbes sonores de son cours. C'est le soleil des Jordaens, et les œuvres naissent plantureuses et vivaces, variées comme une flore grasse, pareilles à de grands nénuphars plaquant le fleuve de leur magnificence — tantôt rouge tantôt noire — mais toujours bien venus du même limon charnu et généreux.

L'intense aquafortiste des *Charniers* est devenu l'intimiste conteur des *Contes flamands*, ou le lyrique poète de mainte fresque rubénienne, ou le rustique romancier du *Mâle* ou du *Mort*, ou le moderniste de *Madame Lupa*, ou le chantre plébéen de *Happe-Chair*. Tantôt c'est le critique qui verse aux œuvres picturales de sagaces et énergiques proses, d'autres fois les *Dames de volupté* cueillent dans le jardin du poète des fleurs pittoresques à la haute et flambante couleur.

Mille facettes brillent ainsi dans le talent souple et fertile de Camille Lemonnier. C'est un hautain et magnifique réflecteur tournant avec des opulences de lumière au cœur de notre pays et y reflétant, en attirant les alouettes de sa poésie, ses paysages tantôt riches, tantôt mélancoliques, et ses gens, avec les stigmates et les signes, les tares ou les beautés de leur race.

Aussi devait-il écrire *la Fin des Bourgeois*. C'était dire, n'est-ce pas? l'état de notre pays. Depuis cinquante ans, — après de très longues torpeurs, succédant à de lointains soleils éteints et à des apothéoses historiques, — un lourd bonheur matériel a pris, sur nos terres, son essor, de ses pesantes ailes opulentes et bourgeoises. Les classes qui dirigent se sont endormies sur l'oreiller gonflé de richesse des spéculations, des agiotages, des sinécures, et, comme la goutte au pied des buveurs de vin de Bourgogne, la corruption s'est attaquée aux

membres d'une société composée non de « las d'aller », mais de « las de jouir », et une décadence physique et morale a fondu, comme un vautour de vengeance, sur la classe des repus.

Au bas, comme des esclaves colères autour d'un banquet où l'on se gorge de vins somptueux, le peuple négligé hurle, menaçant, prêt à faire crouler la table luxueuse, prêt à casser les vaisselles trop magnifiques, prêt à démolir de trop injuriantes salles de fête. Des mains tragiques s'accrochent mystérieusement aux nappes tachées du festin des maîtres, des mains noires et vengeresses — et les festoyeurs continuent, le long des tables qu'ils se sont dressées, à flatter leurs estomacs et leurs vices, peu inquiets encore des présages qui frôlent leurs lambris. On croirait voir des gens rassemblés en une dernière fête, dans une ville qu'on assiège et au-dessus de laquelle déjà vole le feu des premières bombes.

C'est cette bourgeoisie que Camille Lemonnier a décrite dans *la Fin des Bourgeois*.

Une bourgeoisie spéculatrice, âpre à une curée de richesses — une bourgeoisie de banquiers et d'hommes d'affaires, le front préoccupé du chiffre et des chances des entreprises; — une bourgeoisie qui a pour cervelle des liasses de banknotes et pour cœur un lingot d'or; une bourgeoisie composée de ces Akar, fondateurs « d'une agence de prêts qui draine le petit bourgeois et l'ouvrier », de ce Rabattu, « le drouillard entrepreneur, ancien maçon parvenu à la force des poignets, devenu l'un des hommes-liges du nouveau régime pour lequel il saccageait les carrières et en extrayait les moellons de ses édifications d'écoles ». C'est le féodalisme de l'argent, l'omnipotence de la banque! « Le régime, d'ailleurs, était mauvais. La pourriture montait, gagnait les essences pures. Sixt là-haut, comme un ménétrier, menait le branle, présidait à la grande débâcle. L'honnêteté elle-même n'était plus qu'une circonscription sans limites, graduellement empiétée par les lâchetés d'une société régie par l'intérêt. »

Et tout cela « parmi les fleurs et les vins de la noce! » Car ces cervelles absorbées par les calculs de la spéculation se détendent dans des bâfrements et des godaillages de lupanar : « Comme minuit sonnait, il émit une proposition. Une maison de filles venait de s'ouvrir quelque part, une cargaison de viandes exotiques et neuves, tout à fait recommandable.

— Si nous allions leur tanner les bifsteaks, hein!

Des luxures d'hommes mariés, de pères de famille honorables crépiterent à cette évocation d'une boucherie rose et d'un joyeux massacre d'alcoves. La cuisine et les vins, attisés par l'espoir du stupre, flambèrent aux vieux chaudrons de leur salauderie. Chacun sentit gronder l'éveil du carnassier, de la bête aux ruts comme des meurtres, aux faims éprouvées pour de

rouges curées. La femme se leva dans leur regoulas comme une venaison tiède et faisandée dont ils reniflaient à l'avance le diligent fumet. »

Au delà de leurs agiotages et de leurs noces, le monde se ferme pour ces bourgeois, et si on les plante en un beau décor nocturne, sous un magique ciel des bords de la Meuse, « nulle de leurs paroles, du fond de leur cuisine à millions, ne monte vers le miracle des soirs ».

C'est dans ce milieu, où elle arrive par la noire échelle des fosses à charbon, que se développe et que s'éteint la famille Rassenfosse.

Le fondateur de la dynastie c'est Jean-Chrétien Rassenfosse qui apparaît héroïque et superbe, tel qu'un personnage de l'âge du silex.

Misère, la fosse, au début du siècle, paraissait épuisée. C'est Jean-Chrétien I^{er} qui, par un persévérant piochement dans les entrailles du sol, par un renoncement sublime à la lueur du soleil, parvint à retrouver le filon charbonnier. Et de là la richesse de la famille. Cette histoire, contée épiquement, avec des allures de légende, est comme l'aurore du roman. Un fils de Jean-Chrétien I^{er}, Jean-Chrétien V, continue la dynastie. On lui donne pour femme Barbe Huret, un grand type de plébéienne qui, au cours de l'embourgeoisement de ses descendants, reste implacablement probe et religieuse, — comme une rigide statue du Devoir dressée au-dessus de la lâche débandade des derniers Rassenfosse.

Ses enfants, c'est Jean-Eloi, un homme d'affaires, Jean-Honoré, un avocat, et une fille, Marie-Barbe-Chrétienne, qu'elle maria « à l'une des grosses fortunes de la Hesbaye, Pierre-Jérôme Quadrant, de telle sorte qu'un homme de la glèbe complétait le triumvirat par lequel, étant la Loi, la Banque, la Terre, ils enfouaient leurs racines à travers l'agglomérat social. »

Jean-Chrétien V était resté encore une pure figure d'ouvrier et il mourut broyé dans la fosse et « ses morceaux, comme pour perpétuer la communauté de peines et d'origines, s'étaient confondus aux liquides débris des quatre autres, de simples mineurs. »

Mais ses enfants et ses petits-enfants deviennent des bourgeois. Leur origine noire s'efface peu à peu au frottement de l'or. Seule, la vieille Barbe la leur rappelle parfois et alors « sa parole tombe comme d'un siècle ».

Et la tourmente du monde bourgeois, la tourmente des chiffres, le vent des coulisses de la Bourse, l'anxiété des entreprises et de la politique les prend, et leurs enfants, cette malade Simone, ou Régnier le bossu, qui finit par « mener par les villes un cortège de prostituées, s'entourant des plus misérables et leur prodiguant l'ironie et la charité de son évangile, comme un christ vénéneux et doux, infiniment homicide et tendre, leur disant

la sainteté du stupre et les gloires du péché, les avertissement d'être les ouvrières de la désagrégation, les sangsues de la pléthore des races », ces enfants sont les conçus en des moments de préoccupations irritantes qui influent mystérieusement sur les travaux physiologiques de l'hérédité des races. Ce sont des types de décadents. Mais en d'autres : tels Arnold et Ghislaine, le sang primordial reprend sa vigueur. Arnold est le chasseur, le dresseur de chevaux, le robuste et le sauvage qui porte en lui comme les forces des ancêtres perdues dans les mines. Ghislaine a l'entêtement des vieux mineurs ; il y a dans son caractère une dureté opiniâtre et belle, et c'est elle qui, en couchant avec un solide valet, va réinvigorer la race. « C'est le bâtard qui régénérera la famille ! » Antoine Quadrant, un autre descendant encore du vieux Jean-Christien I^{er}, le rude besogneur, passe sa vie à se gaver apoplectiquement de mets, qu'il immerge sous une inondation de liquides, et meurt étouffé dans sa graisse. « Il fallut précipiter l'inhumation : l'énorme viande tout de suite s'était décomposée ; pendant une semaine une fêteur empesta les chambres, que les aromates et le phénol ne purent combattre. »

Ainsi tous, ils s'en vont, frappés par leurs vices, par une sorte de fatalité qui ronge la famille ; c'est une dérouté, et il ne reste, enfin, que la vieille Barbe et Régnier : « Sur les ruines des Rassenfosse, en attendant les rédemptions, il n'y eut plus que le trépignement du gamin vieilli, de la mouche funeste, et, droite, ses mains de morne idole sur l'os des genoux, Barbe la centenaire, reléguée dans son culte des mémoires méprisées et regardant, du fond de ses caves orbites, les postérités s'éteindre à ses pieds, où le froid de la mort tardait à monter. »

Tel ce roman nouveau, — toujours écrit de ce large et beau style qu'un critique naguère appelait *protéen*, — roman auquel l'auteur eût pu donner comme épigraphe ce mot qu'il fait lancer par l'avocat Réty : « Les bourgeois s'en vont ! »

L'ŒUVRE DE PETER BENOIT

Voici la troisième partie, la dernière, de la conférence faite récemment, par Georges Eekhoud, à l'exposition d'Anvers-Bruxelles :

L'oratorio, d'essence catholique et italienne à l'origine, atteint sa forme définitive, son apogée en pays allemand et protestant. Il est austère, solennel, affranchi de toute attache charnelle, de tout lien profane.

Il est l'expression musicale des idées de la Réforme et la sublime et patriarcale personnalité de Jean-Sébastien Bach en apparaît le formidable Luther.

Mais la Réforme naquit à côté de la Renaissance. Au xvi^e siècle, les deux principes, les deux civilisations, les deux états d'âme se coudoient.

Mettez en regard les portraits du temps et vous apercevrez d'un coup d'œil la Renaissance et la Réforme :

« D'un côté — le parallèle est d'Hippolyte Taine — quelque condottiere demi-nu, en costume romain, quelque cardinal dans sa simarre, amplement drapé sur un riche fauteuil sculpté et orné de têtes de lions, de feuillages, de faunes dansants, lui-même ironique et voluptueux, avec le fin et dangereux regard du politique et de l'homme du monde, cauteusement courbé et en arrêt ; de l'autre côté quelque brave docteur en théologie, homme simple, mal peigné, roide comme un pieu dans sa robe unie de bure noire, avec de gros livres de doctrine à fermoirs solides, travailleur convaincu, père de famille exemplaire. »

Maintenant, imaginez-vous, avant que — pour me servir de l'expression de Stendhal — l'Europe occidentale soit devenue biblique et que psaumes et chorals, motifs types du protestantisme, aient enfanté l'oratorio de Bach et de Hændel, imaginez-vous, dis-je, la musique qui eût scandalisé le bon docteur en théologie et ravi son voisin le cardinal ou le condottiere, une musique colorée, étoffée, parfois caressante et familière, parfois brûlante et farouche, une musique parlant aux nerfs et aux sens ; une musique très sanguine, très sensuelle, plus impulsive que cérébrale, écrite souvent comme à coups de masse d'armes et d'autres fois gravée, griffée à la pointe d'un stylet, une musique ultradécorative, pétrie en pleine pâte, tangible, aux reliefs accusés, aux rondes formes musculaires, aussi peu spiritualiste mais aussi panthéiste que possible, en un mot, représentez-vous l'oratorio d'avant Sébastien Bach et Luther, l'oratorio païen ou catholique (à l'époque de Léon X les deux mots sont synonymes), l'oratorio de la Renaissance.

— Mais cet oratorio n'existe pas ! me direz-vous.

— Dites plutôt qu'il n'est pas venu à son heure. Le compositeur est né trois siècles après ses génies congénères : les poètes, les peintres et les princes magnifiques du xvi^e siècle, et il s'appelle Peter Benoit.

Pareils exemples d'artistes rétrospectifs ne sont pas rares. Le baron Leys ne continue-t-il pas les gothiques et les primitifs ? Mais dans le cas de Benoit il ne s'agit pas seulement d'une assimilation, d'une tradition reprise pour son compte. Ce Flamand du xix^e siècle crée tout d'une pièce la musique qui manquait à l'époque de notre splendeur communale. Elle eût rehaussé les fêtes données par les ducs de Bourgogne et Charles-Quint ; elle eût illustré, en Angleterre, sinon les fêtes délicieuses de Shakespeare, trop fines, trop subtiles pour ces accompagnements cossus et un peu massifs, du moins ces masques de Ben Jonson représentées devant Jacques I^{er} et dans lesquelles reines et pairessees réalisaient en tableaux vivants les plus sensuelles allégories dont Rubens décorait la Galerie de Médicis.

Fermez les yeux en écoutant un de ces oratorios ou une de ces grandes cantates. En votre imagination surgissent des décors inouïs, entassés, multipliés par le compositeur : forums antiques, palazzi à l'italienne, rades encombrées de navires, armées rangées en bataille, massacres ou kermesses, champs de foire ou champs de supplice, tonnelles de guinguettes ou portiques de sanctuaires, fantasmagories de démons et d'archanges, lourds ébats de kobolds ou chevauchée aérienne d'esprits élémentaires ; toutes ces visions alternent, se fondent graduellement ou contrastent en violente antithèse, s'amalgament en une symphonie discrète comme un brouillard crépusculaire ou se dévorent l'une l'autre, s'embrasent et fulminent comme des nuées orageuses.

Dans l'*Oorlog*, les guérets couverts de meules dorées, auxquelles s'adossent sous le ciel de midi les moissonneurs au repos,

revêtent une apparence graduellement tragique; sous le bâton du chef d'orchestre comme sous la baguette du magicien les radieuses emblavures, théâtre d'une sieste idyllique, se transforment, peu à peu, en un camp de soldats surpris par l'ennemi; à présent les meules de blé figurent des tentes enflammées; les moissonneurs sommeillant dans des poses abandonnées et placides représentent, raidis et convulsés, des cadavres de soldats, et les coquelicots sont devenus des flaques de sang!...

Un peu plus loin, dans ce même *Oorlog*, une des œuvres capitales du maître, l'orchestre et le chœur se dédoublent et, simultanément, on entend jubiler et exulter les *Te Deum* dans les basiliques et râler les moribonds, et les veuves et les mères se répandre en plaintes et en imprécations!

D'autres fois, ce sont de grandioses déploiements festifs le long des voies jonchées de fleurs, sous les arcs de triomphe, entre les colonnades érigées par des maîtres et payées par l'émulation des guildes opulentes. C'est une joyeuse entrée de souverain dans sa bonne ville. Simple badaud, piété sur le bord du trottoir, on assiste au défilé. La tête du cortège débouche sur la place. D'abord, les hérauts d'armes levant et tournant vers le ciel leurs trompes et leurs buccins auxquels s'appendent des étendards héraldiques. Les pavillons des cuivres, béants comme des gueules, crachent des appels impérieusement discordants. Piquiers, trabans, dépoitraillés, arquebusiers fumeux déambulent d'un pas martial et pesant. Les vierges et les prêtresses, de tendres éphèbes aux voix grêles, égrenent des rosaires ou bien effeuillent des roses. Des chars dépassant les pignons des maisons de bois cahotent, trébuchent, comme ivres de leur importance, et promènent, à travers les ruelles tortueuses, les dépouilles des parcs et des jardins, et aussi les trésors des sacristies, des entrepôts entiers d'étoffes et de bijoux, tels des cathédrales ambulantes ou des forêts vagabondes, des trônes, des reposoirs peuplés de figurants aussi plastiques que les effigies des anciens dieux.

Les cloches sonnent dans les beffrois, les tambours battent aux champs, sur la basse continue du brouhaha populaire éclatent des noëls et des vivats stridents. Tout au bout, des prélats en habit pontifical chevauchent sous des baldaquins portés par une escorte de pages. Et c'est sur tout le parcours une bousculade ou un grouillis, soudainement figé, de badauds massés de droite et de gauche, accrochés à des saillies de façade, collés aux fenêtres, un pullulement de curieux qui s'agenouille tant bien que mal au passage des ostensoirs et des châsses, qui se relève pour acclamer le tribun, saluer le prince, huer le bouffon. De loin en loin, sur des estrades richement tapissées, se prélassent les notables matrones, les filles des doyens de corporations, parées à l'égal des reines, plus épanouies et plus saines que les baronnes au front sourcilleux qui les dévisagent furtivement en pressant l'allure de leurs haquenées.

Sans être écrites pour le théâtre, ces partitions : *La Muse de l'Histoire*, *l'Oorlog*, *le Lucifer*, *l'Escaut* et tant d'autres encore, sont éminemment théâtrales. Benoit en soigne la mise en scène, — c'est le mot, — comme s'il s'agissait d'un drame lyrique. L'exécution d'une de ces œuvres exige un personnel, une figuration aussi nombreuse qu'une pièce à grand spectacle ou qu'un omme-gang. Le compositeur ordonne ses diverses phalanges orchestrales comme un décorateur de la belle époque, un génial brosser de fresques composait ses cartons.

Amoureux de la foule, la comprenant, la sentant au point d'en devenir l'âme, Benoit recherche pour son instrumentation tous les timbres, tous les agents de sonorité capables de traduire les clameurs de fête, de deuil, de triomphe, de carnage et d'adoration.

Son œuvre célèbre la vie collective. Elle est optimiste comme la multitude, comme la grande humanité, ou mieux comme la nature infinie. Dans *l'Oorlog* la tuerie s'empâte d'une couleur et d'un contour tellement admirables que c'est un régal de l'entendre. Ainsi, les martyrs et les supplices de Rubens flattent les yeux, les mettent en appétit; ainsi l'aspect d'une boucherie bien tenue réjouit l'estomac. La magnificence et le ragoût de la facture l'emportent sur la terreur ou la cruauté du sujet.

De ces oratorios se dégage une impression de robustesse, d'ampleur, de consistance. Les thèmes fondamentaux, longuement développés, font songer au cours majestueux d'un fleuve. Et ce n'est pas sans raison que Benoit a chanté *l'Escaut*, *le Rhin* et même, avec plus d'intimité, *la Lys*, la blonde rivière natale.

La trame mélodique principale se déroule à travers des harmonies grasses et copieuses, comme les pâturages des polders flamands. De lieue en lieue les motifs épisodiques, autant d'affluents du thème fondamental, accourent pour lui payer tribut et se fondre en lui. Lorsqu'il arrosait des contrées plus accidentées, le fleuve précipitait son cours car, encaissé entre les roches, il lui tardait de gagner les plaines du Nord et de s'étaler, sous le dais d'un ciel infini, dans le lit spacieux offert à la pléthore de ses flots. Il méprise la course désordonnée et la vaine pétulance des torrents; ses colères à lui ne s'épuisent pas en bonds puérils et en cascates fugaces, plutôt mousseuses qu'écumantes, mais les siennes ameutent et amoncellent des vagues houleuses comme celles de l'océan, et au lieu de s'acharner à polir des cailloux, elles supportent et balancent des navires géants.

Ainsi l'oratorio de Benoit répugne aux fièvres superficielles et aux agitations stériles, et lorsqu'il déchaine ses orages symphoniques, ses tourmentes chorales, les rythmes en gardent toujours l'allure pesante et pataude des anciens *kluwaerts*, glaneurs d'éperons d'or, moissonneurs de lis d'argent!

A côté du Benoit majestueux et épanoui, à côté du musicien d'apparat festoyant une ville, un peuple entier, se révèle un Benoit intime, évocateur de scènes mièvres et de visions séraphiques, et la même patte qui édifie les grands oratorios *Lucifer*, *l'Oorlog*, *le Schelde*, tracera les linéaments délicats et tendres de la *Kindercantate*.

Impossible en écoutant cette dernière partition de ne pas songer aux chers petiots de Flandre et de Brabant, aux jolies têtes blondes et roses avivées de ces grands yeux d'un bleu barbeau, de ce bleu des plats de faïence ornant les manteaux de cheminée dans les fermes qui les abritent; — à ces bambins et bambines accroupis au seuil des chaumes ou pelotonnés, ébouriffés au soleil, comme des poussins dans le sable des routes!

Et quelle autre note encore que celle donnée par Benoit dans ses deux grands drames lyriques, *La Pacification de Gand* et *Charlotte Corday*. C'est comme de l'histoire en musique. Les caractéristiques de Guillaume d'Orange, de Marat, sont des portraits d'une allure étonnante et d'une vérité presque psychologique. Et quelle peinture que celle de la révolution dans les rues de Paris ou que celle de la terreur espagnole et de l'inquisition dans les Pays-Bas.

Ici l'art de Benoit acquiert une intensité d'expression bien

supérieure encore à celle qu'on admire dans ses oratorios. Sa conception s'agrandit, sa facture se spiritualise. Il n'est plus seulement un coloriste vigoureux, un pompeux régisseur d'apothéoses et de triomphes, un doux contemplatif, butinant les idylles, amoureux ou paternel, il s'élève à la taille des grands penseurs, des voyants de l'au-delà, des confesseurs du passé, des devins de l'avenir. Rubens s'est rapproché de Michel-Ange et du Vinci.

Mais ce qui persiste dans tout l'œuvre de Benoit, dans ses compositions gracieuses autant que dans ses pages épiques et poignantes, c'est l'indéfinissable sentiment d'une race, d'un milieu, d'un terroir spécial. Cette musique est adéquate à la contrée, au climat, à l'âme invisible de la patrie. On y entend chuchoter des voix mystérieuses et sourdre des larmes de tendresse. C'est comme si les doigts mêmes de la Patrie se posaient câlins et miséricordieux sur la tête de l'enfant oublieux de ses origines.

Oui, Benoit est un de ces puissants médiums qui condensent en leur art les effluves d'une contrée; il rend tangible le symbole patrial; il suscite en nous des pressentiments et des nostalgies héroïques ou des ferveurs d'une intimité délicieuse jusqu'au navrement.

En écoutant ces harmonies corrélatives de la lumière, de l'arôme, de la moelle, du fluide local, nous espérons, oui nous formulons cet acte d'espérance, qu'à l'heure de leur dispersion nos atomes et nos forces ne s'éparpillent point au delà des frontières aimées, que tout ce qui fut nous alimente le giron natal ou s'exhale dans l'atmosphère du souverain pays, que notre souffle se mêle à celui de la Flandre dans un éternel excelsior panthéiste!

GEORGES EEKHOUD.

LES PLANTATIONS URBAINES et les reconstructions à Bruges.

Le 9 mai dernier, nous étions à Bruges pour le cortège de la procession du Saint-Sang, qui vraiment cette année a été renouvelé et rafraîchi avec une grande splendeur.

D'ordinaire, quand on va voir une procession, c'est une déception que l'on ressent par la monotonie des choses exhibées et le criard des couleurs.

Cette fois, une grande impression artistique se dégageait de la solennité et révélait qu'une direction unique et intelligente avait organisé l'ensemble.

Ce qui frappait aussi, c'était le côté purement flamand de la cérémonie, réponse saisissante à ceux qui croient que tout est factice dans cet instinct qui pousse aux revendications de la langue maternelle par les habitants des Flandres.

A cette occasion, nous avons revu l'admirable ville.

De plus en plus elle reprend conscience de ce qui fait sa beauté, et l'on ne voit plus s'y élever des maisons bourgeoises dans le style plat et symétrique qui, pendant tant d'années, avait paru l'idéal du goût, déplorable manie qui a fait disparaître tant de charmants échantillons de l'architecture des siècles passés. L'autorité communale subsidie les propriétaires qui rétablissent les façades dans le beau style brugeois, si élégant et si pittoresque, et petit à petit le nombre des constructions en style ancien augmente. Mais il nous a semblé que la même préoccupation

n'existait pas pour les maisons ouvrières; plusieurs, en bataillon carré, déparent les quartiers éloignés et contrastent avec les charmants échantillons des petites maisons anciennes, composées d'un rez-de-chaussée et d'une grande fenêtre en mansarde se détachant sur les toits aigus en grandes tuiles plates.

Il y a lieu d'attirer l'attention sur ces fautes qui vraisemblablement pourraient être évitées.

Nous ne doutons pas que M. de Lacenserie, — l'éminent architecte qui préside à ces rénovations et qui, pour ne citer que le dernier et peut-être le plus beau de ses travaux, est l'auteur des plans de l'hôtel provincial qui fait un si bel effet sur la place du Beffroi, — et M. Ronse, échevin des travaux publics, qui s'est, nous a-t-on assuré, particulièrement occupé des boulevards qui forment une si admirable promenade sur les anciens remparts, sauront tenir compte de cette observation.

Une remarque en ce qui concerne ces boulevards :

Du côté du Minnewater nous avons vu des tilleuls odieusement ébranchés; il a passé là récemment des bûcherons barbares qui, sous prétexte de bonne arboriculture, nous le supposons, ont taillé les basses branches, mutilant et dénaturant.

Nous avons déjà à différentes reprises, dans *L'Art moderne*, signalé ce qu'il y avait d'irrationnel dans le fait de traiter les arbres de promenade comme des arbres de rapport. Pour ceux-ci il faut autant que possible augmenter le poids du tronc, afin d'y trouver de bonnes planches ou de bons matériaux de chauffage; mais quand il s'agit d'avoir de l'ombre et de la verdure, c'est le procédé contraire qu'il faut employer, et si l'on charge de cette besogne des forestiers qui ne pensent qu'au profit, ils aboutiront à détruire au lieu d'améliorer.

M. l'échevin Ronse passe pour avoir l'orgueil des promenades de la ville dont il est un des administrateurs.

Nous ne doutons pas qu'il suffira de lui signaler ce qui précède.

Dans d'autres villes, nos réclamations à ce sujet ont été écoutées; on laisse désormais pousser les arbres comme ils veulent. A Bruxelles, notamment, M. Buls a obtenu ainsi des boulevards incomparables.

Il est à désirer que cette règle de bon sens soit observée partout et fasse disparaître la routine en vertu de laquelle tous les ans de prétendus jardiniers, qui ne sont que des vandales, se donnent un mal considérable pour déshonorer les plantations urbaines.

CONCERTS PARISIENS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Triomphalement l'admirable quatuor YSAÏE vient de passer par Paris, y redonnant les quatre séances dont, aux XX, vous avez eu la primeur. Ah! quel éblouissant spectacle — pour ainsi parler — que ce cycle surprenant d'œuvres puissantes se déroulant comme un rêve inimaginable, semblerait-il, tant remarquables de réalité; d'abord les deux *quatuors* (op. 3 et op. 7) d'Alexis de Castillon et le *Concert en ré* d'Ernest Chausson; puis les deux impeccables chefs-d'œuvre, le quatuor en *ré* et le quatuor en *la* de Vincent d'Indy; et aussi les deux quatuors (op. 15 et op. 45) d'un sentiment plus intime, de Gabriel Fauré; et pour finir, ces deux merveilles : le quatuor en *ré* et le quintette en *fa* du grand créateur César Franck. Monuments superbes, d'une diversité d'aspects et de personnalités absolue, mais tous d'un même art

néanmoins, art bien moderne et bien traditionnel à la fois, fait surtout d'austérité et de profond respect.

Mais cette joie aussi vous fut d'entendre ces œuvres, ces œuvres exécutées par Ysaye magistralement, secondé par MM. Crickboom, Van Hout, J. Jacob, Marchot et le brillant élève de Diémer, Auguste Pierret. Ici, joie plus vive et plus entière, étant plus rare ; et cette surprise : le très beau *Concert* de Chausson entendu déjà à la *Nationale*, nous est seulement aujourd'hui complètement révélé.

Ce qui constitue l'exceptionnelle valeur du quatuor Isaye, n'est point seulement la si complète homogénéité de sonorité et de sentiment, mais surtout la puissance émotionnelle et intellectuelle et l'intensité de compréhension des tant remarquables interprètes. Ce sont — sous l'artistique impulsion d'Ysaye — des maîtres eux-mêmes. Et nous songions à cette contradiction, sans la pouvoir expliquer : Si la grande éclosion actuelle des plus admirables compositeurs s'est produite parmi les Français, les plus incomparables interprètes naquirent en Belgique, et c'est là une constatation dont votre pays peut et doit se glorifier.

Le public — tout particulier par sa spontanéité de sensation et sa compréhension très immédiate — de la *Société nationale*, augmenté encore considérablement de tous les amateurs d'art, a fortement marqué sa reconnaissance aux grands et glorieux artistes, en de chaudes et vibrantes acclamations, en des rappels frénétiques. Rarement il nous fut donné d'assister à pareille explosion d'enthousiasme, éclatant spontanément et répercutée dans le tout Paris artiste. Et parmi les compatriotes auditeurs aperçus : Joseph Dupont, Octave Maus, Guidé et d'autres encore.

E. S.

ÉPAVES (1842-1890)

Poésies par EDOUARD VANDER PLASSCHE. Bruxelles, imprimerie Lefèvre, 1892. 232 pages.

Le recueil des poésies de M. Vander Plassche évoque les paysages de Fourmois. On leur préfère les Boulenger déjà si attentifs à satisfaire nos goûts de compositions et de couleurs, discrets et imprécis. Mais pour leur temps, de quelle incontestable valeur font montre ces Fourmois ! M. Vander Plassche est de la vieille roche : il écrivait en 1842, à cette époque déjà lointaine où le terme de poète était presque une expression de mépris chez nous, époque où il était si difficile de faire admettre par des contemporains, tout d'une pièce eux, que l'on pouvait être un parfait honnête homme, un travailleur consciencieux et pourtant cultiver des goûts artistes.

« Il y a, dit l'auteur dans sa préface, des domaines et non des moins importants qui sont étrangers à l'histoire générale et qui, par contre, intéressent considérablement l'histoire des individus. Les sentiments d'affection, qu'ils s'appellent amour, amitié, tendresse paternelle ou maternelle, pitié filiale, n'ont aucune place à occuper dans l'histoire politique ou sociale ; ils ont, au contraire, les premières places dans les histoires individuelles. »

Telle justification, précédant des poésies sans portée générale, n'est plus nécessaire de nos jours, mais elle est certes révélatrice d'un temps où seule était honorée une littérature historico-politique, époque où nos gouvernants réunissaient des moralistes, des philosophes et des archivistes en une docte assemblée qu'ils décoraient pompeusement du titre d'*Académie des lettres de Belgique*.

Aussi chaque page de ce livre oblige à un retour vers le passé, chacune de ses six parties : Légendes, Lyrique, Intime, Fragment d'un poème inédit, Fantaisie et, certes la plus intéressante de toutes en la crise que nous traversons : Politique, dédiée à Paul Janson (*Justum ac tenacem...*).

On aime, dit plaisamment quelque part le poète,

On aime à ressembler au marbre de Carrare.
Quand on a du pouvoir goûté l'enivrement.

Nous avons goûté, nous, l'enivrement des formes plus modernes, des sentiments nouveaux poétiquement exprimés en une langue adéquate à nous-même. Et nous sommes aussi un peu marbre de Carrare quand on nous vient parler d'*Oiseaux*, de *Premier amour* et de *Cloche du soir*. Pourquoi ? Le faute n'en est ni aux sentiments ni à leur forme. L'alexandrin de 1848 avait parfois une ampleur et une élévation qu'il n'a plus guère sous notre souffle blasé. La famille, la patrie, la liberté, et tous ces symboles de nos impressions profondes, l'ange gardien, le sourire d'une mère, les ruines, la haine des tyrans, l'affranchissement des peuples, sont toujours, dans leur fond, des choses vénérables et saintes. Mais on les a redites comme les airs du *Trouvère* sur ces toujours mêmes orgues de Barbarie qui en arrivaient à faire détester par Verdi lui-même sa propre musique.

On avait en ces temps-là une façon abstraite d'exprimer les sentiments les plus délicats. On parlait des choses du cœur en termes nobles. Il semblait que la philosophie présidât même aux épanchements intimes et que le Sentiment n'était autre qu'une troisième faculté de l'âme, comme la Volonté et la Raison. Certes, cela avait parfois grande allure. Citons, à l'appui, cette pièce, *les Mystères de l'âme*, d'une bonne facture et de facile comparaison, grâce au sujet, avec des productions plus modernes :

Semblables aux volcans dont on voit les sommets
Mais dont aucun regard ne sonde les cratères,
Nous avons tous en nous des gouffres de mystères
Où nul œil étranger ne pénétra jamais.

Un jour vient où le cœur jette, comme une lave,
Toutes les passions qui bouillonnaient en lui,
Il n'était pas hier ce qu'il est aujourd'hui,
L'esclave devient roi : le roi devient esclave.

Le vice étale alors sa sombre nudité ;
La vertu brille en paix ; le passé n'est qu'un songe ;
Les nuages épais, qui masquaient le mensonge,
Se dissipent soudain devant la vérité.

La partie politique du recueil de M. Vander Plassche est curieuse à lire. Telle pièce, datée de 1842, s'exalte en un beau romantisme révolutionnaire en faveur de la liberté. Telle autre, de 1848, *le Soleil de la Paix*, n'est qu'une acerbe vitupération contre les classes dirigeantes :

Le peuple marche : il renverse, il écrase
Les vieux débris d'un trône détesté.
Des préjugés il a sapé la base ;
A sa hauteur il est enfin monté.

Esprits ingrats, à qui la Providence
A confié le sort du genre humain,
Que faites-vous de la noble semence
Qu'un sol fertile attend de votre main ?
Faux serviteurs, rendez la graine au maître
Que votre orgueil ne reconnut jamais !
Qu'il la répande, et la moisson va naître
Sous les rayons du soleil de la paix.

Les sentiments exprimés par ces vers n'ont guère vieilli. Tant il est vrai que par un juste retour des idées et des opinions, nous en soyons arrivés à vouloir plus d'idéalisme, plus d'envolée, même en politique. Plutôt en core aujourd'hui qu'en ces temps-là on peut ainsi faire parler le Progrès et la vieille Doctrine :

LE PROGRÈS.

Marchons ! autour de nous tout est vie et réveil.

LA DOCTRINE.

Pourquoi marcherons-nous ? Nous sommes le soleil.

« Ce distique, dit en note l'auteur, fut composé pendant une conférence de M. Adolphe Demeur sur l'extension du droit de suffrage, donnée au local de l'Association libérale, du temps « de la Société des meetings libéraux et qui, d'ailleurs, avait « fourni, pour la dite conférence, non seulement l'orateur mais « encore le public. » Ceci devait se passer dans les environs de 1870.

Mais avec la marche des temps, les enthousiasmes décroissent.

Les idées désertent la politique : l'écœurement saisit les rêveurs d'autrefois. Une pièce de 1877, adressée aux *Electeurs*, en fait foi. Le poète prend en tel dégoût le borbier infect où patagent les partis que, pour les encourager à aller aux urnes sans défaillances, il ne craint pas de conseiller ainsi les citoyens :

... A la vertu civique
Mêlez l'acide phénique.
Ces éléments combinés,
Vous sauvant de toute atteinte,
Vous pouvez sortir sans crainte
Et sans vous boucher le nez !

M. Vander Plassche a intitulé *Epaves*, ce recueil de vieux souvenirs. Le titre a quelque chose de triste dont on ne retrouve guère l'équivalent à la lecture. C'est une *histoire individuelle* qui raconte des événements intérieurs écoulés en quarante-huit ans de vie d'homme. L'auteur est sincère, il est humain. C'est ce qui, avant tout, fait prendre un vif intérêt à le lire. Mais pourquoi n'a-t-il publié plus tôt telles pièces qui eussent certes été remarquées à leur heure ?

Le Musée Grétry.

On a fêté dernièrement à Liège le 150^e anniversaire de la naissance de Grétry. Une conférence de M. Arthur Pougin, l'exécution de *Richard Cœur de Lion*, de plusieurs fragments des œuvres du maître et d'une Ode composée pour la circonstance par M. Sylvain Dupuis sur des paroles de M. Albert Lambert, tel a été le bilan de cette fort belle soirée jubilaire, qui a clôturé la saison théâtrale (1).

Ce petit événement attire l'attention sur le Musée que M. Radoux vient de fonder au Conservatoire et dans lequel il a rassemblé une foule de souvenirs du musicien liégeois.

C'est une réunion d'autographes, de portraits, de partitions manuscrites et autres, de documents divers soigneusement disposés sous les glaces de plusieurs vitrines. Et il se dégage de ces épitres jaunies, dit le *Journal de Liège*, comme une atmosphère de jadis au milieu de laquelle, vaguement, semble se ranimer la figure du grand musicien liégeois, la silhouette du chanteur glorieux qui fit les beaux jours de la Cour de Louis XVI et du Dauphin, qui alimenta de ses œuvres la Comédie italienne et fut pendant une suite d'années l'enfant gâté de Paris.

Il y a d'abord les portraits.

Plusieurs, donnés par M. Terme, sont autant d'œuvres d'art, entre autres une miniature sur ivoire représentant Grétry à l'âge de dix-huit ans. Cette miniature doit être reproduite dans l'œuvre du compositeur éditée à Bruxelles. Les portraits gravés, en grand nombre, sont pour la plupart fort beaux.

Parmi les nombreux autographes, une série de lettres écrites par Grétry à M. Dumont, notaire à Liège.

On y lit un passage ayant trait au désir manifesté par le grand musicien de léguer son cœur à la ville de Liège, désir dont la réalisation amena cette suite de procès célèbres entre nos édiles et Flamand Grétry, neveu du compositeur, lequel avait placé la précieuse relique dans le jardin de sa propriété de Montmorency, cette même propriété qui fut habitée par Grétry, après avoir été l'Ermitage de J.-J. Rousseau.

Trois autres lettres, offertes par M. Delhasse, donnèrent lieu, il n'y a pas longtemps, à une polémique. Dans le ton de ces épitres adressées à M^{me} D... Félics avait voulu découvrir une passion tardive dans le cœur de Grétry déjà âgé, une sorte d'amour sénile qui ternissait malheureusement la mémoire du grand

(1) Voici le programme complet de l'intéressant concert qui a précédé l'exécution de *Richard Cœur de Lion* : Ouverture de *l'Embaras des richesses* (1782); quatuor de *Lucile* (1769); ariette du *Tableau parlant* (1769); air de *Zémire et Azor* (1771); ariette de *la Fausse Magie* (1775); sérénade de *l'Amant jaloux* (1778); chanson bachique de *Anacréon* (1797); danses villageoises et chœur des *Deux Avars* (1770). — *Hymne à Grétry* (S. Dupuis).

homme. Cette interprétation fut judicieusement réfutée, dans le *Guide musical*, par M. Delhasse.

Quantité de brochures et de librettos d'opéras et de partitions ont été offerts par des collectionneurs.

Dix partitions d'orchestre ont été données par le gouvernement, auquel le musée doit un de ses documents les plus précieux : la partition manuscrite et autographe de l'opéra *Le Prisonnier anglais*.

Des affiches annonçant la représentation d'ouvrages de Grétry, à Liège, en 1808, émanant de la collection de M. Martiny, l'un des principaux donateurs.

Citons encore la tabatière de Grétry, pourvue des attributs de la musique, don de M. Delhasse; le portrait du fameux Remacle, le messager qui conduisit Grétry à Rome, don de feu J. Davreux; des programmes de concerts datés de 1793 et 94, contenant des compositions du maître (don de M. de Saegher); des lettres encore, des brochures et jusqu'une vénérable mèche de cheveux fixée à un papier jauni sur lequel le neveu du musicien, Flamand Grétry, a tracé quelques lignes qui répondent de l'authenticité de l'envoi.

NÉCROLOGIE

Ferdinand Poise.

Encore un deuil dans l'école musicale française. Ferdinand Poise, l'auteur de *Joli Gilles*, de *l'Amour médecin*, des *Surprises de l'Amour*, des *Charmeurs*, de *Bonsoir Voisin*, fantaisies charmantes et fines qui ressuscitaient en musique les délicates inspirations de Marivaux, avec leur mièvrerie et leur allure Régence, est mort la semaine passée à Paris, âgé de 64 ans. Il était né à Nîmes en 1828, avait remporté en 1852 le second grand prix de Rome et travaillé au Conservatoire sous la direction d'Adam. C'était une figure bien à part dans l'évolution musicale contemporaine, un petit maître qui ne fit que des œuvrettes, mais qui les cisela avec un art parfait.

PETITE CHRONIQUE

La *Bibliothèque Littéraire et Artistique*, collection d'art éditée par *La Plume* (31, rue Bonaparte, Paris), vient, après *Dédicaces* de Paul Verlaine, *Albert de Louis Dumur*, *les Cornes du Faune* d'Ernest Raynaud et *Tourmentes* de F. Clerget, de s'enrichir d'un nouveau volume : *Thulé des Brumes*, légende moderne, en prose, par Adolphe Retté (3 fr. franco). Ce livre, écrit par un maître artiste, est une œuvre pleine d'intérêt, étrangement suggestive, et un grand succès pour la collection dont il est un précieux exemplaire.

« Quiconque aime les choses de l'Art aime la Belgique. C'est un merveilleux pays où l'on voisine entre cités toutes riches de chefs-d'œuvre. C'est une collection de musées dont le chemin est toujours facile. Là seulement on connaît les Primitifs, les vrais ancêtres de notre Puvis de Chavannes et de notre Gustave Moreau. C'est la terre même de la peinture. C'est de son soleil que fut faite l'admirable palette de Rubens.

« C'est aussi un pays vaillamment littéraire, aujourd'hui, du moins, et possédant actuellement une jeune Ecole où de bons prosateurs et de vrais poètes se peuvent donner la main, où notre langue française est passionnément défendue et aimée.

« Et ils chantent, là-bas, en prose comme en vers. »

C'est Armand Silvestre qui commençait en ces termes l'une de ses chroniques de *l'Echo de Paris*. Il est intéressant de constater qu'il y a à Paris des écrivains disposés à contredire l'imbécillité du reportage national.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 43 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETTS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETTS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'**Eglise, l'École et le Salon.**

La maison possède des certificats excellents de M.M. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

VIENT DE PARAÎTRE

à Paris, chez Albert SAVINE — à Bruxelles, chez V^o Ferdinand LARCIER

SYNTHÈSE

DE

L'ANTISÉMITISME

La Bible et le Coran — Les Hymnes Védiques

L'Art arabe — Les Juifs au Maroc

PAR

EDMOND PICARD

avocat à la Cour de cassation

Un vol. in-18 (format Charpentier) de 236 pages. — Prix : 3 francs.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. e., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Lire dans le *Gil Blas* Claudine Lamour, par

CAMILLE LEMONNIER.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE QUATUOR YSAYE A PARIS. — UNE LETTRE DE M. ALFRED STEVENS. — LIVRES ET BROCHURES : *Les Poésies d'André Walter*. *L'Île de l'Occident*. *Les Secrets de Rubens*. *Pastels et Pastellistes*. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — VENTES RÉCENTES. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

Le Quatuor Ysaye à Paris.

Il importe d'insister sur l'événement artistique dont notre correspondant musical de Paris nous a signalé le retentissant succès : les matinées triomphales dans lesquelles Ysaye et ses partenaires ont révélé à un public d'amateurs, que chaque séance attirait plus nombreux et plus enthousiaste, les œuvres de musique de chambre de l'école française contemporaine.

C'est, pensons-nous, la première fois qu'un groupe d'artistes belges s'impose à l'étranger, en dehors de tout élément de pure virtuosité, avec une pareille autorité. Le Quatuor Ysaye a réalisé ce miracle de vaincre par la seule compréhension supérieure de quelques œuvres d'art, en gardant strictement l'austérité de programmes exclusifs, sans nulle concession aux habitudes reçues, aux dilections de la foule pour les hors-d'œuvre, entremets, plats sucrés qui accompagnent d'ordinaire les pièces de résistance qu'on lui sert de gré ou de force.

Et l'impression finale, vraiment réconfortante pour les compositeurs, est que s'il y a de nos jours des artistes assez désintéressés pour négliger le succès personnel en se vouant à des interprétations d'ensemble de premier ordre, il existe aussi un public pour les comprendre.

C'est par le théâtre seul qu'un musicien arrive, en général, à communiquer avec les masses, à faire connaître son nom, à atteindre soit la renommée, soit la fortune. Et la fascination de la scène est telle que de bons musiciens, aptes à écrire des œuvres excellentes, usent leur jeunesse dans l'ingrat labeur d'un opéra ou d'un drame musical qui ne sera jamais représenté ou qui ne sortira des cabinets directoriaux que lorsque l'auteur (faut-il citer des exemples? Ils sont dans la mémoire de tous) aura vu ses cheveux blanchir et s'éteindre l'inspiration.

Les concerts symphoniques eux-mêmes n'ont plus le pouvoir d'attirer et de retenir la foule, si on n'en corse l'intérêt par l'attrait d'un virtuose extraordinaire, par l'adjonction de masses chorales, par l'appât d'un nom réputé, clamé par les journaux.

La musique pure, la musique réduite à son charme ingénu, aux délicatesses des impressions qu'elle provoque sur les âmes réceptives, a perdu le prestige qu'elle exerçait jadis. Mais si le public ne fait point cas d'un musicien qui se consacre exclusivement aux intimités de la musique de chambre, n'est-ce point parce

qu'on ne lui en fait pas suffisamment connaître le charme discret? Où donc entend-on, si ce n'est dans quelques très rares réunions d'amateurs et dans des séances de choix, en nombre infiniment restreint, des quatuors classiques interprétés avec le respect et l'art qu'ils exigent? Et les œuvres modernes, avec quelle désinvolture sont-elles exécutées, avec quelle indifférence écoutées?

L'initiation entreprise par Ysaye aux XX, puis à Paris, aura des conséquences énormes. Pour la première fois, les musiciens de la Jeune France, ces artistes laborieux et tenaces en même temps qu'inspirés et instruits, ont vu leurs compositions présentées au public telles qu'ils les ont conçues. Les concerts bruxellois, commencés il y a cinq ans, avaient raffermi les espoirs, et le retentissement qu'ils avaient eu dans la jeunesse française avait exercé l'influence la plus heureuse. La série d'auditions donnée à Paris a été le couronnement de cette œuvre de généreuse propagande. Les noms de Vincent d'Indy, de Gabriel Fauré, d'Ernest Chausson et des deux grands artistes morts : César Franck, Alexis de Castillon, sont désormais classés parmi ceux des musiciens illustres. Aucune erreur n'est admissible : l'archet d'Ysaye et de ses collaborateurs leur a donné la consécration définitive.

Et il s'est produit ce phénomène que ces compositeurs, dont aucun n'a été joué au théâtre (exception faite de la musique de scène écrite par Gabriel Fauré pour *Caligula* et pour *Shylock*, d'un opéra comique : *Attendez-moi sous l'orme*, de Vincent d'Indy, et de la petite partition de *Karadec* qui accompagna, la semaine dernière, au Théâtre Moderne, un drame bizarre de M. Alexandre), sont désormais aussi connus en France — tout au moins de ceux qui portent intérêt aux choses de l'art — que les auteurs le plus fréquemment écoutés.

Telle a été la haute portée des séances Ysaye. Il est aisé de prévoir l'essor que ce notable événement donnera à la musique de chambre, qui a repris du coup le rang qu'elle a le droit d'occuper. Qui sait si, plus que la musique dramatique dont les récentes manifestations laissent la critique indécise, elle ne constituera pas la véritable gloire de la France artistique moderne? A entendre les œuvres admirables qui ont fourni les quatre programmes du Quatuor Ysaye, on serait tenté de l'affirmer dès aujourd'hui. Où donc, en quel pays trouver pareille envolée?

Les plus sceptiques ont été convaincus. *Le Figaro* a proclamé, en deux articles considérables, l'éclatant succès de ces séances. Et les soirées intimes données par le Quatuor dans des salons amis, — chez M. Vincent d'Indy, chez M. Ernest Chausson, chez la très artiste M^{me} Winnaretta Singer, — ont confirmé et fortifié l'impression des auditions publiques. Ce fait encore, à

l'appui de notre assertion : le luthier Gand-Bernardel a fait hommage à Ysaye, au moment où il quittait Paris, d'un violon de choix, honneur qui n'avait été décerné jusqu'ici qu'à Joachim et à Sarasate.

Mais ce n'est pas au virtuose seul que s'adressait ce témoignage d'admiration. Avec une rare délicatesse, Ysaye avait eu le continuel souci de s'effacer et de ne se produire à Paris que comme chef du quatuor qu'il a fondé. A côté de lui MM. Crickboom, Van Hout et Joseph Jacob se sont fait une réputation solidement assise de quartettistes impeccables. Dans l'opinion générale, c'est le Quatuor Ysaye, et non Ysaye seul qui a remporté la victoire. Et désormais le Quatuor belge prend rang, dans l'appréciation des artistes, à côté du fameux et universellement réputé Quatuor Joachim. Ce que ce dernier a fait pour la musique ancienne, l'autre l'a réalisé pour les œuvres de l'école française contemporaine. Chacun dans son domaine, l'un et l'autre ont rendu à l'art un service inoubliable.

UNE LETTRE DE M. ALFRED STEVENS

Nous recevons de M. Alfred Stevens, au sujet de nos articles sur l'Exposition des Cinquante chefs-d'œuvre belges (nos des 10, 17 et 24 avril), la lettre ci-après.

Nous faisons naturellement nos réserves sur l'appréciation qu'elle contient de plusieurs de nos artistes nationaux. M. Alfred Stevens habite Paris depuis longtemps, et c'est sans doute à cette circonstance qu'est due l'opinion qu'il exprime.

CHER MONSIEUR,

Je viens de lire votre article dans *l'Art moderne*.

Tout en vous remerciant de ce que vous dites d'aimable sur mon cher frère Arthur, ne mettez pas, je vous prie, cette petite réponse sur l'affection que je conserve du plus profond de mon cœur à ce frère qui n'est plus.

Mon frère a peut-être trop parlé avec enthousiasme du talent de ses deux frères, je suis le premier à le reconnaître et à ne pouvoir lui en vouloir. Il avait l'amour des siens.

Il avait le haut goût de l'art et il n'a cessé de défendre ce qu'il admirait, ce qu'il comprenait, sans s'occuper de nationalité, pensant qu'un grand artiste appartient à tous les pays, que le plus grand danger, la mode dans l'art, il fallait la combattre. Il n'a jamais suivi le goût du public, il est mort sans fortune. En défendant des maîtres français comme Delacroix, Corot, Millet, Ingres, Th. Rousseau, etc., il a rendu à son pays, qu'il n'a cessé d'adorer, le plus grand des services, car aujourd'hui les artistes belges, ceux qui ont du talent, s'inspirent de l'art français.

Trois peintres flamands seulement ne doivent rien à l'art français : 1° Leys, très grand artiste, ne s'est inspiré que des maîtres anciens, depuis Ostade, Rembrandt, jusque Grauck; 2° H. de Braekeler, grand talent aussi, son élève, faisant des sujets modernes avec l'œil de Leys; 3° Joseph Stevens, mon frère, excusez-moi, est resté entièrement flamand, peignant avec le sentiment de sa nature en ne s'occupant de personne.

Nou, mon frère Arthur n'aurait pu admettre que Dubois avait

la valeur de Courbet. Sans Courbet, Dubois n'existait pas. Il avait été, je pense, élève de Couture. Non, Boulenger, paysagiste de grand talent, il n'aurait pu le comparer à Th. Rousseau. C'eût été comparer du strass à du diamant.

Maintenant, cher Monsieur, voulez-vous me permettre de vous donner mon avis sur ce qui se passe aujourd'hui, aussi bien en France qu'en Belgique, qu'à l'étranger ?

Je pense que bientôt le Louvre deviendra le Salon des refusés, que le phylloxera fait de bien grands ravages dans ce bel art de la peinture; que Rubens, Velasquez, Vandermeer de Delft, Van Eyck, etc., se sont exprimés d'une façon différente, mais qu'ils ont vu de la même manière, et qu'ils eussent été étonnés d'apprendre que les troncs d'arbres étaient bleu de Prusse, ainsi que les parquets d'appartements.

Un tableau doit être vu à sa distance voulue, mais il doit nous donner le droit de pouvoir l'admirer de près. Il n'y a pas de peinture là où le bel ouvrier n'existe pas.

Pardonnez-moi, cher Monsieur, de vous donner ainsi mon avis, cela prouve combien j'aime à causer peinture avec vous, et croyez à mes sentiments les meilleurs et les plus distingués.

ALFRED STEVENS.

LIVRES ET BROCHURES

Les Poésies d'André Walter. (Œuvre posthume.)

Il a dû les écrire pour lui-même, comme un journal, ces vers intimes qu'il n'a pas eu le temps, qu'il n'a peut-être jamais eu la volonté de corriger. Il a cherché, la vie lui a paru obscure, il a douté, et la pensée est venue. Ce devait être un vrai poète.

Dans les heures d'attente, d'incertitude, de recherches fatigantes et stériles, ses vers tombent sans rythme, sans allure, presque sans forme. Dès qu'une pensée, qu'une clarté se fait jour dans son esprit, le vers se redresse, s'équilibre et s'affirme, simple, naturel, complet.

Lisez le paragraphe qui commence ainsi :

Nous sommes deux pauvres petites âmes
Que ne réchauffe plus le bonheur.
Nous sommes deux pauvres âmes
Qui ne savons plus être heureuses.

Il se demande tristement, confusément, ce qui lui manque et peu lui chaut que ses rimes soient accouplées et que les pieds de ses vers soient comptés. Mais une lueur se fait, la pensée trouve son rythme. Celle-là, il se l'est répétée tout haut; celle-là, il aurait voulu la rendre moins mortelle que lui :

Tu m'as dit : Écoute, je crois
Nos âmes très mystérieuses;
Peut-être qu'elles sont heureuses
Et que nous ne le savons pas.

Et encore :

Où sont donc allés tous les autres?
Ils ont dû suivre quelque apôtre,
Qui les aura guidés sans doute
À travers les tournants des routes.
Ils auront retrouvé les normales paroles
Qu'on nous avait dites, un soir,
Mais que nos cervelles folles
Ont laissés négligemment choir.

Puis, quand après avoir erré longtemps et cherché une vie plus forte, ils veulent rentrer dans l'Église aperçue au loin, la porte en est fermée; ils sont encore dans la nuit avec leurs petites lumières éteintes, et dans un mauvais rêve d'êtres aban-

onnés. Alors résonnent ces mots symboliques qu'on oublie difficilement par ces temps où grandit la compréhension de la personnalité :

Tu m'as dit :
Je crois que nous vivons dans le rêve d'un autre
Et c'est pour cela que nous sommes si soumis.

Et la tristesse, l'impuissance à percer cette nuit qui l'entoure le reprenant, il laisse lourdement, brutalement tomber ces derniers vers :

Je crois que ce que nous avons de mieux à faire
Ce serait de tâcher de nous endormir.

Comme tant d'autres de son siècle, il a cherché, il n'a pas trouvé et le sommeil l'a pris, le vrai sommeil où l'on ne se fait plus de questions.

I. W.

L'Ile de l'Occident, par ÉMILE VANDERVELDE. Bruxelles, J. Vanderauwera, 23 p.

M. ÉMILE VANDERVELDE a fait, à la Société de géographie de Bruxelles, à la suite de quelques mois de vacances en Mauritanie, la conférence très intéressante qui nous est donnée aujourd'hui en plaquette.

L'Ile de l'Occident, c'est, selon l'appellation arabe, le quadrilatère formé par la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, et qui constitue un massif complètement isolé du reste de l'Afrique.

Cette situation a fait que cette terre n'a jamais été occupée exclusivement par un seul courant de civilisation. Les divers peuples, d'un développement très inégal qui l'ont habitée successivement, y ont conservé leurs parts d'influence, et l'on y voit coexister les mœurs, les formes sociales, les organisations économiques les plus dissemblables.

Ces survivances s'expliquent par la conformation physique du Moghreb, divisé dans toute sa longueur en trois larges zones parallèles : les vallées et les montagnes de la côte méditerranéenne, les hauts plateaux de l'intérieur et le long chapelet d'oasis qui borde le Sahara.

La fangeuse rivière de Gabès sépare les oasis en deux régions d'aspect diamétralement opposé : d'un côté, des steppes arides se confondant avec le Sahara, où l'on ne rencontre qu'une race dure, famélique et âpre, véritable race de Caïn; de l'autre, des oasis nombreuses et fraîches, habitées par un peuple servile et doux.

Sur les hauts plateaux, l'habitant trouve des champs de parcours, des pâturages pour ses bêtes et de quoi voler et piller de temps en temps, genre de vie qu'il ne voudrait à aucun prix échanger contre l'assujettissement au travail.

La côte enfin est la région des villes, coin du moyen-âge couronné par la stagnation ambiante et rappelant, par d'étonnantes ressemblances, nos communes du XIII^e et du XIV^e siècle. C'est là seulement que se fait sentir déjà fortement l'influence industrielle de l'Europe. Comme le disait à l'auteur un riche Tunisien : « Nous autres, nous ne ferons jamais grand'chose, parce que « nous ne sommes pas assez malins pour employer des machines ».

M. VANDERVELDE décrit ce beau pays d'une façon saisissante, originale, en un style coloré qui nous le fait voir à travers un mirage de soleil. Il entremêle d'exemples pris sur le vif les données économiques qu'il développe, ce qui donne une grande autorité à sa démonstration.

Les Secrets de Rubens, par LÉON LEQUIME. Bruxelles, veuve Monnom, in-8°, 43 p.

Les secrets par lesquels Rubens atteignit la maîtrise sont, d'après M. Lequime, sa correction réelle, contraire à la correction académique, mais d'accord avec les lois du mouvement; l'ondoiement de ses contours, conforme à l'observation de la nature; ses relations de tons, c'est-à-dire les résonnances des colorations et des valeurs et leurs influences réciproques.

L'auteur développe avec art ces trois points et insiste particulièrement sur le troisième, sur lequel il attire instamment l'attention des peintres qui entendent perpétuer les traditions de la peinture flamande.

On recherche trop, selon M. Lequime, la couleur locale isolée, débarrassée des influences générales qui la modifient.

« Aussi, dit-il en une comparaison pittoresque, chez la plupart des peintres, quand la cloche céleste sonne à toute volée dans un ton, les clochettes terrestres vibrent dans un autre. »

Eh! mais, n'est-ce pas précisément l'étude attentive des relations de teintes et de leurs réactions, des influences générales sur les tons locaux, des modifications nécessaires que subissent ceux-ci en raison de la loi des complémentaires, qui tient une place prépondérante dans les préoccupations des nouvelles écoles de peinture?

En reprochant aux artistes contemporains de négliger ces recherches, l'auteur ignore-t-il la révolution accomplie en ces dernières années par les néo-impressionnistes?

On lira avec intérêt cette brochure, écrite avec sincérité par un critique convaincu et compétent, qui a le tort de se tenir trop à l'écart des luttes dans lesquelles il rompit jadis, — et *l'Art moderne* n'a pas oublié la collaboration qu'il lui donna au début, voici quelque dix ans, — des laucnes pour la cause du Neuf contre l'Académisme et la Stagnation.

L'étude de M. Lequime fait partie d'un travail important dans lequel il se propose d'établir la supériorité de l'art flamand.

D'après lui, les tendances littéraires de l'art d'aujourd'hui sont dangereuses. C'est aux seuls éléments de la peinture proprement dite, à la magie des couleurs, aux splendeurs de la forme, qu'il faut revenir.

Ces propositions sont contestables. A côté de l'art ornemental, de l'art plastique, de l'art documentaire, il y a place, selon nous, pour un art de pure intellectualité, tel que le poursuivent, avec des fortunes diverses mais souvent très heureuses, toute une pléiade de jeunes artistes. Les Salons des XX ont fourni quelques spécimens remarquables de ces expressions nouvelles, nées d'une cérébralité insoupçonnée des peintres de la seule belle « tache de couleurs ». Mais attendons, pour rencontrer les conclusions de M. Lequime, que le travail annoncé ait été publié.

Pastel et Pastellistes, notes d'art, par ALBERT DUTRY. — Gand, Siffer. 26 p.

Il paraît que Diderot fut assez dédaigneux du pastel :

« Souviens-toi que tu n'es que poussière, pastelliste, et que tu retourneras en poussière... », dit-il à La Tour.

Cette prédiction pessimiste n'empêcha pas le procédé charmant du pastel (qui a, selon un poète plus galant, volé au papillon le velours de son aile, à la rose le pollen de sa fleur) de conquérir droit de cité parmi les modes d'expression artistiques. Imaginé presque en même temps, au siècle dernier, par la Rosalba en

Italie et par La Tour en France, le pastel, après des vicissitudes diverses, est aujourd'hui fort en honneur parmi les peintres. Depuis 1885, une exposition périodique réunit annuellement, à Paris, tous ceux qui se consacrent à cette technique délicate. On cite parmi eux Cazin, Lhermitte, Chéret, Gervex, J.-E. Blanche, Duez, Béraud, M^{me} M. Lemaire, Montenard, Emile Lévy et vingt autres. Dans les Salons de peinture, en France; en Belgique, en Angleterre, en Allemagne, le nombre des pastellistes exposants croît d'année en année.

Il est peu d'artistes contemporains qui n'aient tâté du crayon de couleur : quelques-uns en tirent des effets charmants. Mais, ici encore, le procédé est peu de chose, et qu'on peigne à l'huile, à l'aquarelle, à la cire ou au pastel, c'est l'œuvre qui vaut, et non le mode d'expression.

Dans une intéressante brochure, M. ALBERT DUTRY, avocat au Barreau de Gand, chroniqueur artistique à *l'Impartial*, résume les notions générales de la peinture au pastel et passe en revue les artistes qui, depuis l'origine, s'y sont spécialement consacrés.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Nobles et noblesse, par H DE NIMAL; Paris, A. Savine. — *La Vie sans lutte*, par JEAN JULLIEN; Paris, Bibliothèque artistique et littéraire (sous le patronage de *La Plume*), rue Bonaparte, 31. — *Égyptiacque* (1^{er} vol. des « Rêves vécus et vics rêvées »), par WILLIAM RITTER; Paris, A. Savine. — *Voyage au mont Ararat*, par JULES LECLERCQ; Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}.

VENTES RÉCENTES

Des études et esquisses d'Eugène Delacroix ont été vendues dernièrement à l'hôtel Drouot, en même temps que des toiles d'Andrieu. Elles n'ont, chose étrange, atteint que des prix insignifiants. L'enchère la plus importante a été obtenue par une étude de jaguar, qui a été payée 700 francs par M. Faure. Voici quelques prix : *Angélique et Roger*, 200 francs; *Lion dévorant un crocodile*, 345 francs; *Guerrier blessé*, 435 francs; quatre études : *Saint Jérôme, Orphée, la Muse d'Aristote, Cicéron*, 200 francs les quatre; *Attila*, esquisse pour la Chambre des députés, 400 francs.

A cette même vente, l'Etat a acquis le portrait de Delacroix par Géricault au prix minime de 1,420 francs. Ce portrait est destiné au Musée du Louvre.

La collection de tableaux de M. Alexandre Dumas, en revanche, a été très bien vendue.

Le peintre au cheval de Meissonier, qu'Alexandre Dumas avait payé 15.000 francs environ à la vente Henri Didier, a été poussé à 60,000 francs et a été acheté pour l'Amérique. Les Corot ont obtenu des enchères très élevées : *Paysan à travers la campagne*, 40,000 francs; *Solitude*, 8,500 francs; *Crépuscule*, 19,500 francs; *Au bord de l'eau*, 5,100 francs; *La Rochelle*, 3,450 francs; *La Mad:leine*, 500 francs.

Le succès de cette vente a été pour Vollon. Les prix obtenus par les œuvres de cet artiste auront leur contre-coup sur la valeur des tableaux de cet artiste : *le Casque du roi Henri II*, 7,400 fr.; *Le Tréport*, 9,900 francs; *les Cuivres*, 8,200 francs; *le Dessert*, 11,650 francs; *les Œufs*, 4,000 francs; *Dieppe*, 3,750 francs.

Les Tassaert se sont également bien vendus : la *Tentation de saint Hilarion*, 11,600 francs; *Bacchus et Erigone*, 2,500 francs; la *Transfiguration de la Madeleine expirante*, 6,500 francs; la *Femme au traversin*, 6,500 francs; signalons encore *Pâturage*, étude par Troyon, 11,500 francs; *Femme nue*, de Jules Lefebvre, 25,000 francs; *Marie-Madeleine*, id., 9,900 francs; *Centaures et Centauresse*, par Eugène Fromentin, 17,500 francs; *Sentinelle arabe*, par Fortuny, 4,500 francs; *Coucher de soleil*, par Jules Dupré, 11,500 francs; *Crépuscule*, id., 6,900 francs.

**

Principales adjudications de la vente Hulot :

Eugène Delacroix : *Ophélie*, 49,000 francs. — Meissonier : *l'Amateur d'estampes*, 40,000. — Troyon : *la Rentrée du troupeau*, 33,500. — Boucher : *l'Intérieur d'un artiste*, 25,000. — Watteau : *le Concert*, 22,500. — Boilly : *l'Exposition du tableau du sacre*, 13,000. — Jules Dupré : *la Mare*, 11,250. — Chardin : *l'Ecolier*, 11,000. — Reynolds : *Portrait de jeune femme*, 8,000. — Diaz : *Scène d'incantation*, 6,900. — Hobbéma : *le Vivier*, 15,000. — Quentin Metsys : *le Calvaire*, 11,300. — Ruysdael : *le Château de Brederode*, 12,400. — Jan Steen : *Moïse frappant le rocher*, 7,400. — Teniers : *la Galerie de l'archiduc Albert à Bruxelles*, 18,000. — Du même : *le Château de Tentiers*, 7,100. — Terburg (attribué à) : *le Verre de limonade*, 7,100. — Wohlgenuth : *la Vierge aux anges*, 10,000.

Un pastel de La Tour, *Madame de Pompadour*, a été vendu 6,250 francs.

Le total de la vente s'élève à 506,140 francs.

**

On a vendu ces jours-ci, à Paris, le *Panorama de la bataille de Champigny* de MM. Alphonse de Neuville et Edouard Detaille.

La Compagnie belge qui avait acquis en dernier lieu la propriété du panorama, trouvant le succès épuisé, avait fait découper la toile, sur les indications de M. Detaille, en quarante-deux morceaux, dont trente-trois épisodes de la bataille et neuf paysages.

La vente a produit au total 149,000 francs.

Les deux morceaux les plus importants étaient *le Combat de la Plâtrière* et *le Four à chaux*, l'un et l'autre de M. de Neuville.

Les enchères ont été poussées activement : la Direction des musées nationaux s'est assuré, pour le Musée de Versailles, *le Combat de la Plâtrière*.

Le représentant d'un grand musée étranger tenait tête au représentant des musées français.

Quand le commissaire-priseur eut adjugé, au prix de 30,000 fr., le tableau, et qu'il eut répété tout haut l'indication : « Adjugé aux musées nationaux ! » des applaudissements fort nourris éclatèrent.

L'émotion n'était point calmée, quand *le Four à chaux* fut mis en vente. On s'étonna de voir muet le représentant des musées nationaux; on interrogea : on apprit que ses ressources étaient épuisées.

A ce moment un amateur bien connu, M. Emile Monteaux, s'écria :

— Si nous faisons le capital? Je m'inscris pour 2,000 francs.

Immédiatement, le peintre Munkacsy, qui se trouvait dans la salle, ajouta : « Je fais 1,000 francs ! »

Un troisième s'inscrivit pour cinq louis, un quatrième et un cinquième suivirent, et l'appariteur lui-même, entraîné, lança ce mot : « Je ne suis pas riche, mais je donne 40 francs ! »

L'idée de la souscription se propageait ; tous les assistants voulaient y contribuer. Mais le commissaire-priseur ne pouvait attendre, et *le Four à chaux* fut adjugé à un marchand parisien pour 39,300 francs.

La souscription, du coup, en resta là.

**

La collection Bellino, vendue la semaine dernière à Paris chez Georges Petit, a produit 359,800 francs.

Le prix le plus élevé, 100,000 francs, a été atteint par *le Parc à moutons*, de Millet. *Le Petit pont*, de Théodore Rousseau, vient ensuite; il s'est payé 34,000 francs; puis deux tableaux de Delacroix, une *Mort de Sardanapale*, de dimensions très réduites, exécutée après le grand tableau, et un *Tigre assis* ont été vendus, le premier 25,500 francs, le second 23,000.

Les Carrières, de Corot, ont été adjugées à 23,000 francs également; une *Forêt de Fontainebleau*, de Diaz, à 19,200 francs; un Daubigny, *le Soir*, à 16,500 francs; un Troyon, *Avant l'orage*, à 13,000 francs; un Ruysdael, à 11,500 francs; une *Nymphe*, de Diaz, à 11,000 francs; un Isabey, *la Peste à Marseille*, un de Nittis, *Courses à Longchamp*, un Ziem, *Embarquement d'émigrés*, à 6,000 francs chacun.

Les Bonvin, dont on attendait beaucoup, n'ont guère dépassé, pour les peintures, 2,500 francs; pour les dessins, 400, 600 et 700 francs; les aquarelles de Daumier, de Decamps, de Lami et de Henri Monnier ont varié entre 1,900 et 300 francs. Un pastel de Degas, *Danseuses*, a atteint 8,800 francs.

Le parallèle entre les prix auxquels M. Bellino a acquis, il y a dix ou douze ans, les principales œuvres de sa collection et les prix atteints vendredi dernier, est assez curieux et intéressant. Ainsi, pour n'en citer que quelques-uns : Millet, *Parc à moutons*, acheté 20,000 francs, adjugé à 100,000 francs; Rousseau, *le Petit pont*, 17,000 francs, adjugé à 34,000 francs; Corot, *les Carrières*, 5,000 francs, adjugé à 22,500 francs; Diaz, *Forêt de Fontainebleau*, 12,000 francs, adjugé à 19,500 francs; du même, *Nymphe et Amours*, 7,000 francs, adjugé à 11,000 francs; Degas, *Danseuses*, 2,000 francs, adjugé à 8,800 francs.

**

La vente des chefs-d'œuvre qui composaient la collection du comte Daupias a produit un total de 1,234,160 francs, ce qui dispense de tous commentaires sur la valeur de cette belle collection, que nous avons jadis décrite en détail, lors d'un voyage à Lisbonne (1). Les honneurs ont été pour la célèbre toile de Corot, *l'Entrée en forêt*, qui est montée à 104,000 francs, et pour un Troyon, *l'Approche de l'orage*, 100,000 francs. Parmi les enchères les plus brillantes, citons : *le Lac*, de Corot, 85,000 francs; *En reconnaissance*, de Detaille, 28,000 francs; un Fromentin a atteint le chiffre de 26,000 francs; *Vaches et chèvres*, de Van Marke, 27,000 francs; ensuite les tableaux de Bastien-Lepage, Baudry, Bonnat, Delacroix, Diaz, Isabey ont été les plus disputés et ont été adjugés à des prix variant de 12,000 à 18,000 francs. — A la seconde vacation, une *Tête de jeune fille*, de Greuze, a atteint 34,000 francs; un *Portrait de deux dames*, de sir Th. Lawrence, 33,500 francs; *Madame Adélaïde, princesse d'Orléans*, de Reynolds, 25,500 francs; le *Portrait de Madame Antony et ses enfants*, de Prud'hon, 25,000 francs; *le Réveil de la nation*, de Fragonard, 20,000 francs; un *Portrait* de Natier, 24,100 francs; *le Bal*, de Watteau, 20,000 francs.

(1) Voir *l'Art Moderne*, 1890, p. 155.

**

Pour achever cette nomenclature des ventes récentes, citons encore celle d'une collection de tableaux appartenant à l'*American Art Association*, (8 avril, New-York). Cent cinquante-six toiles ont produit 1,344,825 francs.

Quelques prix :

Troyon, *Passage du bois*, 35,000 francs; id., *Parc aux bœufs*, 60,000 francs; E. Delacroix, *Chasse aux lions*, 65,000 francs; id., *Cavalier arabe attaqué par un lion*, 31,700 francs; Millet, *Paysage d'Auvergne*, 60,000 francs; Rembrandt, *L'homme d'armes*, 45,000 francs; Rousseau, *Forêt en hiver, coucher de soleil*, 45,000 francs; id., *Forêt de Compiègne*, 38,000 francs; id., *Plaine en Berri*, 37,000 francs; Meissonier, *Joueur de guitare*, 33,000 francs; Cazin, *Halte de voyageurs*, 30,000 francs.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Il est beaucoup question, dans les dernières mélodies que publient MM. Richault et C^e, de tourterelles, d'étoiles, de rosée, de nids, de papillons et autres accessoires obligés de la romance de salon. Ces choses aimables et banales sont signées ALOYS CLAUSSMAN, ÉMILE RENAUD, et s'appellent, comme de juste, *Chanson d'avril*, *Idylle matinale*, *Rêve, mignonne! le Soir*, etc., texte de MM. Mauduit, A. des Essarts, E. de Lyden.

Il y a aussi, pour le piano, des correspondances adéquates qui ont reçu de leurs auteurs, MM. F. LAVAINNE, H. VAILLARD, etc., de jolis noms de baptême: *Le Départ des hirondelles*, *les Regrets*, *l'Angelus*, *Sous le masque*, toutes œuvres appelées à ternir l'éclat des légendaires *Prière d'une Vierge* et *Trot du cavalier*.

Pour se faire pardonner cette efflorescence printanière de morceaux à l'usage des pensionnats, MM. Richault et C^e mettent en vente une nouvelle édition pour piano à quatre mains de l'ouverture héroïque *Les Guelfes* d'HENRY LITOLFF, dont les mâles sonorités ont si souvent retenti à Bruxelles, où le maître a conservé tant d'amis. La transcription, faite par l'auteur, est excellente et donne clairement l'impression de la partition d'orchestre. On lira avec plaisir cette œuvre forte et bien conduite, l'une des pages capitales du grand artiste défunt.

La partition de *La Mer*, esquisses symphoniques de PAUL GILSON, réduction pour piano à quatre mains par l'auteur, paraîtra prochainement chez les éditeurs Breikopf et Härtel (Bruxelles et Leipzig).

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Faux tableaux.

Dernièrement ont comparu devant le tribunal correctionnel de Cherbourg le nommé Tesson et ses complices, qui avaient réussi à écarter depuis deux ans pour environ six mille francs de tableaux, la plupart signés J.-F. Millet, ou donnés comme provenant de Millet.

M. de Tocqueville avait acheté quatre tableaux pour 1,200 fr. ; M. Robert en avait acheté une trentaine pour 5,000 francs.

Tesson ne fabriquait pas seulement des faux Millet, il essaya aussi des Troyon. Parmi les tableaux saisis comme pièces de conviction figure une toile représentant un troupeau de moutons, portant la signature de ce peintre. Ce tableau donna même lieu

à un incident curieux. L'intermédiaire chargé de le vendre, ne se rappelant pas ce nom de Troyon, qui lui était peu familier, donna à l'acquéreur quittance pour un *Trognon*.

Le tribunal a condamné Tesson à deux mois de prison et les autres prévenus à des peines variant de un mois à quinze jours, sans application de la loi Bérenger.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui que s'ouvre à Anvers, dans les salles de l'ancien musée de peinture, l'exposition organisée par la nouvelle *Association pour l'Art* dont nous avons annoncé la récente constitution.

Le choix des artistes qui argueront en cette première bataille pour le triomphe des idées d'avant-garde promet une exhibition du plus haut intérêt. En voici la nomenclature: *Angleterre*, Walter Crane, A.-W. Finch. — *Belgique*, M^{me} Anna Boch, G. Lemmen, G. Minne, G. Morren, H. Van de Velde, Th. Van Rysselberghe. — *France*, L. Anquetin, P. Bonnard, J. Chéret, A. Delaherche, C. Guys, C. et L. Pissarro, G. Seurat, P. Signac, H. de Toulouse-Lautrec. — *Indes néerlandaises*, Jan Toorop. — *Japon*, Hieroshigé. — *Pays-Bas*, M. Bauer, M^{me} M. Holeman, Vincent Van Gogh.

Des auditions d'œuvres musicales nouvelles, des causeries esthétiques compléteront la démonstration. On annonce un concert dévolu à quelques œuvres des écoles russe et française dans lequel se feront entendre M^{me} Friede-Gourévitch, MM. Litta, Gillet et Demest.

Causerie curieuse, documentée et très attentivement écoutée, le 19 mai, à la conférence du Jeune Barreau de Bruxelles. M. Jules Destrée y parlait de *Naundorf*, l'énigmatique horloger qui se prétendait Louis XVII, avec de sérieuses raisons de vraisemblance. Le conférencier a terminé le récit de ces étranges aventures par la lecture du superbe conte de Villiers de l'Isle Adam: *Le Droit du Passé*.

PETITE CORRESPONDANCE. — A M. G. M., Anvers. — *L'Art impressionniste* de M. GEORGES LECOMTE, édité par M. Durand-Ruel, dont il décrit la collection privée (avec trente-six eaux-fortes, pointes sèches et illustrations dans le texte par A.-M. Lauzel), a été imprimé par MM. Chamcrot et Renouard, rue des Saints-Pères, 19, à Paris. Le prix est de 50 francs pour les exemplaires sur vélin. Il a été tiré 50 exemplaires numérotés à la presse, dont 25 sur papier des Manufactures impériales du Japon et 25 sur papier de Hollande. Les eaux-fortes de ces exemplaires de luxe sont tirées sur Japon. Celles des exemplaires ordinaires sont tirées sur Hollande.

On nous prie d'annoncer que les sociétés qui prendront part au concours international de chant d'ensemble organisé par l'*Orphéon* entreront en possession des chœurs imposés aujourd'hui dimanche, à 3 heures, à l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles (entrée par l'escalier des Lions). Les sociétés devront en même temps faire remettre par leurs délégués, porteurs d'une procuration spéciale, une partition du morceau au choix qu'elles comptent exécuter.

L'Association des Artistes-musiciens de Tournai, dirigée par M. Maurice Leenders, donnera aujourd'hui, dimanche, à 5 heures, un grand concert à l'occasion du centième anniversaire de la

mort de Mozart. On y entendra entre autres, sous la direction de l'auteur, une *Trauermarsch*, composée expressément pour la circonstance par M. Arthur Wilford. Les solistes qui figurent dans la seconde partie du programme sont M^{lle} C. Painparé, pianiste, M. Caron, basse chantante, et M. Maurice Leenders, qui interprétera sa *Fantaisie espagnole* pour violon.

L'Exposition des beaux-arts d'Ixelles s'ouvrira mardi prochain, 31 mai, à 1 1/2 heure, au Musée communal, rue Van Volsem. Elle comprendra, ainsi que nous l'avons annoncé, une section rétrospective des plus intéressantes.

C'est le 12 juin, à 8 heures du soir, que commenceront, au Parc Léopold, les concerts d'été que donnera régulièrement, les jeudis et dimanches, la *Société de la Grande-Harmonie*. Celle-ci s'est assurée le concours des musiques militaires de la garnison, de l'Harmonie communale, des principales sociétés chorales et instrumentales du pays, etc. L'orchestre de symphonie de la société, dirigé par M. Colyns, se fera également entendre à ces concerts, appelés à rendre à l'ancien Jardin zoologique l'attrait et l'animation de jadis.

L'Exposition annuelle des Beaux-Arts de Spa s'ouvrira le 6 juillet dans la salle de la nouvelle Académie, spécialement appropriée à cet effet. Les envois seront reçus par la Commission directrice du 6 au 25 juin. Ils doivent être annoncés avant le 15 juin au plus tard.

L'Union littéraire belge ouvre un concours de romans. Les manuscrits (matière de 250 pages format Charpentier) doivent être envoyés avant le 1^{er} novembre au secrétaire, M. F. Descamps, rue du Pépin, 24, Bruxelles. Le prix est de 500 francs pour l'ouvrage couronné. Seuls les écrivains belges ou qui font partie de *L'Union littéraire* sont admis à concourir.

L'exposition des beaux-arts de Charleroi clôt ses portes aujourd'hui.

Le *Journal de Charleroi* met, comme suit, l'administration communale en demeure de réaliser ses promesses : « L'exposition s'est ouverte sous le patronage de l'administration communale. C'est elle qui a invité les artistes à venir à Charleroi, qui a mis à leur disposition les locaux nécessaires. Il semble que les exigences les plus élémentaires exigent que ce patronage ne soit pas platonique. Comme remerciement de l'empressement avec lequel les artistes ont répondu à l'appel des autorités municipales, il faut autre chose que des paroles. Il n'est pas possible, n'est-ce pas — Charleroi en serait ridicule — qu'après ces fêtes et ces toasts on recloue purement et simplement les caisses, sans que cette intéressante tentative laisse parmi nous de souvenir matériel ? Non, une résolution s'impose : celle que j'ai indiquée depuis le premier jour : choisir l'œuvre capitale de l'exposition, le *Marteleur* de Constantin Meunier, et la dresser sur une de nos places publiques, faire remarquer au gouverneman que Charleroi n'a pas une statue, alors que Mons, Namur, Tournai et Nivelles en ont plusieurs, et que l'on compte sur son concours pour ériger à l'*Ouvrier* le solennel hommage du bronze, accordé à Roland de Lattre et à Tinctoris. »

Les Hommes d'aujourd'hui (Vanier, éditeur) donnent dans leurs dernières livraisons le portrait (dessin de Luque, texte de Pierre et Paul) d'EUSEBIO BLASCO, l'auteur dramatique espagnol

que Vacquerie a surnommé le Lope de Vega moderne, très connu à Paris où il fut pendant onze années correspondant de *la Epoca* (collaborateur au *Figaro* sous le nom de Mondagrón), et celui du poète et charmant conteur JACQUES MADELEINE (dessin de Bombled, texte de R. de la Villehervé).

La vente Barbedienne, l'une des plus importantes de la saison, aura lieu les 2 et 3 juin, chez Durand-Ruel. La collection comprend des œuvres de choix signées Barye, Cogniet, Decamps, Delacroix, Dupré, Fortuny, Heuner, Jacque, Millet, Pelouse, Rousseau, Troyon, quarante-huit tableaux et dessins de Thomas Couture, des tableaux anciens, des gravures, des livres, etc.

Une vente importante de dessins et aquarelles modernes, — parmi lesquels des œuvres de Bonington, Daumier, Decamps, Delacroix, Goya, Grandville, C. Guys, Gavarni, Raffet, Monnier, Lami, etc., — aura lieu le 4^{er} juin, à l'hôtel Drouot, sous la direction de MM. Delestre et Dumont.

L'exposition publique en sera faite mardi prochain, de 2 à 6 h.

Petit billet du matin adressé par Marzac, du *Gil Blas*, à M. WILLIAM BOUGUEREAU, à propos de l'ouverture du Salon de Paris :

« Ah ! l'on ne vous appellera jamais le vieux Will de la peinture, Monsieur, vous qui depuis trente ans — quarante ans peut-être — polissez sans cesse et repolissez la Mythologie. C'est toujours, sous vos ciels passés au bleu, parmi vos paysages peints en vert, la même nymphe épilée que chatouillent en vain les amours joufflus d'une boîte de baptême. Au lieu de l'immobiliser en une éternelle jeunesse de veloutine et de miel Rosat, que n'avez-vous daigné la rendre mère !... Peut-être l'eussions-nous un jour retrouvée grand'mère en quelque coin du Louvre : le temps aurait doré son intérieur comme l'exportation dore le vôtre et elle serait entourée de ses petits enfants, toute une nichée de vrais gosses, beaux et vifs comme ceux que Rubens sut faire à sa seconde femme. Et tenez, Monsieur, vous pouviez encore, pour obéir à votre tempérament, barbouiller vos rejets de crème ou de groseille, la postérité ne vous en eût pas voulu. »

Claudius Popclin, artiste-peintre, surtout connu comme émailleur et auteur de plusieurs ouvrages techniques réputés : *L'Email des peintres*, *l'Art de l'émail*, *les Vieux Arts du feu*, vient de mourir à Paris, âgé de 67 ans. On lui doit, en outre, une traduction du traité de Leone Battista sur *la Statuaire et la Peinture*, une traduction du *Songe de Poliphile*, du frère Francisco Colonna, *Cinq octaves de sonnets*, illustrés de gravures sur bois, et un *Livre de sonnets*.

En souscription chez E. DEMAN, libraire à Bruxelles

TÉNÉBREES

Par Iwan GILKIN

un volume gr. in-8, couverture or, avec frontispice par ODILON REDON.

Tirage unique à 150 exemplaires numérotés à la presse

DONT 110 SEULEMENT POUR LE COMMERCE

Ces 110 exemplaires répartis comme suit :

100 Sur papier de Hollande Van Gelder	15 francs
10 Sur papier du Japon Impérial	30 francs

N. B. — Une remise de 10 p. c. sera faite en faveur des souscriptions qui parviendront à l'éditeur avant le 1^{er} juin.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est sans concurrence pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.

N. B. On envoie gratuitement les prix-courants et les certificats à toute personne qui en fera la demande.

VIENT DE PARAÎTRE

à Paris, chez Albert SAVINE — à Bruxelles, chez V^e Ferdinand LARCIER

SYNTHÈSE

DE

L'ANTISÉMITISME

La Bible et le Coran — Les Hymnes Védiques

L'Art arabe — Les Juifs au Maroc

PAR

EDMOND PICARD

avocat à la Cour de cassation

Un vol. in-18 (format Charpentier) de 236 pages. — Prix : 3 francs.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Lire dans le *Gil Blas* Claudine Lamour, par
CAMILLE LEMONNIER.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32. Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ASSOCIATION POUR L'ART. — LIBRES MUSIQUES. *Aux simples amateurs.* — LE THÉÂTRE BELGE. — EXPOSITION D'AQUARELLES FRANÇAISES A LA GALERIE MODERNE. — EXPOSITION DE M^{me} BERTHE MORISOT. — LITTÉRATURE VAGABONDE. — LES PLAISIRS DU CHASSEUR. — PETITE CHRONIQUE.

L'ASSOCIATION POUR L'ART

Voici la bataille engagée à Anvers, la bataille pour le triomphe de l'Art neuf, que depuis dix ans livrent joyeusement les XX à Bruxelles. C'est l'*Association pour l'Art* qui sonne la charge et agite le drapeau. L'attaque est nette, soudaine. Elle a belle allure et audace fière. Les milices jeunes, parties en bon ordre, donnent l'assaut avec un entrain qui réjouit, et déjà les coups pleuvent dru comme grêle.

Plus que partout ailleurs, la lutte sera chaude. Anvers, cette vieille forteresse du Doctrinarisme artistique, défendue par des Masuirs résolus, opposera une résistance opiniâtre à l'envahissement des idées nouvelles. Tant mieux ! La victoire en sera d'autant plus éclatante, et la victoire n'est pas douteuse quand on voit la belle vaillance des assaillants et l'énergie de ceux qui les mènent au combat.

En deux vastes salles, bien éclairées, s'aligne, groupé

par panneaux, selon le procédé instauré par les XX, le contingent des exposants. La première est spécialement affectée aux arts décoratifs, aux industries d'art. On y a disposé sur une longue table, à l'entrée, les revues d'avant-garde, les journaux de combat, les livres d'art nouveau. Dans la seconde, tableaux et dessins sont cimaisés en bonne lumière, sur un fond vert de mer un peu cru dont le soleil aura vite adouci l'acidité. L'ensemble est pimpant, harmonieux à l'œil, donnant clairement l'impression de quelque chose de neuf et de jeune, d'une aurore d'art succédant à de tragiques ténèbres.

A droite, l'étréscillant et gai bariolage des affiches de Chéret (collection Ch. Saintelette) claironne des fanfares d'ouverture. En face, un choix superbe d'estampes en couleurs d'Hiroshigé (collections Edm. Michotte, Lemmen, Van Rysselberghe) déploie des magnificences de colorations harmonieuses. Tout à côté, les images de Walter Crane déroulent des théories de princesses égendaires en de féériques paysages illuminés de clartés d'aube

Dans un angle luisent les émaux du maître potier Delaherche, qui a trouvé l'art de donner à ses vases des scintillements de beryl, des transparences de jade, des profondeurs sombres de lapis, d'escarboucle et d'aventurine. En un Moulin-Rouge incendié d'aveuglantes flammes de gaz, la Goulue et Valentin se cabrent et se

camprent sous l'agile crayon de Lautrec. Et voici, proche des laques céramiques d'un panneau de W. Finch, tout un cycle de compositions ornementales et décoratives de G. Lemmen, passé maître en l'art d'illustrer de lignes harmonieuses et de couleurs alléchantes telle couverture de livre, telle page d'album. Ses plus récentes trouvailles, — le titre de *la Nouvelle Carthage* de Georges Eekhoud, les dessins pour le *Livre d'images* de Gustave Kahn, — décèlent un goût impeccable dans la combinaison des décors.

Aux œuvres de la grande salle maintenant. La plupart ont été vues à Bruxelles, où les récentes escarmouches des XX les ont fait connaître successivement. Bornons-nous donc, sauf pour quelques-unes, à une simple énumération.

Les deux grands courants qui emportent actuellement l'art sur deux fleuves parallèles, — le néo-impressionnisme et le symbolisme, — sont représentés largement à l'*Association pour l'Art*.

Des paysages d'Anna Boch, de W. Finch, d'Henry Van de Velde, de Camille et de Lucien Pissarro, des marines de Signac, des portraits de Van Rysselberghe, un choix d'œuvres du regretté Seurat, parmi lesquelles *les Poseuses*, illuminent les murs de claires harmonies. Les tendances littéraires s'affirment dans les compositions de Jan Toorop, de Louis Anquetin, de Georges Minne, de Marguerite Holeman (que l'affiche renseigne à tort comme Hollandaise; revendiquons cette compatriote dont l'art étrange s'est révélé depuis peu). Hors ces deux courants, deux artistes d'une puissante originalité, mort tous deux, l'un à trente ans, l'autre chargé d'années, et d'ailleurs aussi méconnus l'un que l'autre. Vincent Van Gogh et Constantin Guys.

Puis encore : un dessinateur-illustrateur hollandais, Mauritz Bauer, aperçu aux XX; un nouveau venu aux Indépendants parisiens : Paul Bonnard; et ce parfait interprète-lithographe des pastels de Degas : W. Thornley.

La liste, on le voit, est soigneusement établie pour donner une nette idée de l'art d'aujourd'hui.

Parmi les œuvres inconnues à Bruxelles, méritent une mention spéciale : *Hampton-Court, la Gardeuse d'oies et Effet de neige* de Camille Pissarro. La première de ces toiles surtout, qui montre, enveloppée de clartés estivales, une pelouse peuplée de joueurs de cricket déroulée devant une maison de campagne, est d'une intensité extraordinaire. Elle donne à miracle la suggestion de la vie anglaise fastueuse et seigneuriale. Pissarro s'y affirme une fois de plus l'artiste pénétrant et subtil, apte à saisir, sous le décor, les intimités qu'il réèle.

Les Enfants dans Hyde-Park, suite des consciencieuses et attachantes recherches de caractère et d'expression que poursuit Lucien Pissarro à Londres.

Les Vieux songeurs crédules et les Rôdeurs, nouvelle version, complétée et révisée, des étonnantes compositions que révéla la récente exposition des XX. L'art de Jan Toorop s'oriente de plus en plus vers un symbolisme ancré à des formes primitives dans lesquelles transparaît la nature exotique de l'artiste. Les deux dessins qu'il expose à Anvers sont les plus beaux qu'il ait faits. On y retrouve les deux vieillards hallucinants qui traversent, chargés de pensées, les dernières œuvres de Toorop. Mais cette fois, ils sont le pivot sur lequel tourne tout un monde de figures étranges, évocatrices de peuplades ignorées, d'humanités inconnues : silhouettes de rêve, sans contingence de temps ni de lieu, qu'un dessin précis emprisonne en des incarnations définitives de douleur ou de joie, de souffrance, d'amour, de concupiscence. L'artiste paraît devoir s'élever très haut dans cet art de pure intellectualité. Et mieux encore que la peinture à l'huile, les procédés du pastel et de l'aquarelle se prêtent complaisamment à réaliser ses conceptions.

Dans la même voie marche M^{lle} Marguerite Holeman, avec, en plus, une tendance vers la satire. Il est malaisé de débrouiller, dès à présent, l'écheveau compliqué de ce tempérament bizarre, qui, à côté de puérités, a des profondeurs troublantes. On ne peut concevoir que tel des dessins qu'elle expose soit fait par une jeune fille de vingt ans. Plusieurs de ses compositions affirment une maturité extraordinaire. C'est de quelqu'un, certes, et de quelqu'un qui marquera.

Puis encore : le *Coup de Vent* d'Anquetin, très artiste fantaisie d'un peintre que sa *Tête d'homme* montre en possession d'un métier approfondi; *La Goulue entrant au Moulin-Rouge avec sa sœur*, étude âpre, à coups de scalpel, du monde spécial auquel s'attache de plus en plus Henri de Toulouse-Lautrec et dont il exprime avec une véritable maîtrise les perversités.

Reste un Anversois, le seul, avec Henry Van de Velde, qui expose à l'*Association pour l'Art*. Deux paysages envoyés à la médiocre exposition bruxelloise de l'*Als ik Kan* ont fait connaître le jeune artiste à Bruxelles. Ici, c'est tout un déballage de toiles et de dessins, marquant une hésitation et un point d'arrêt. Sollicité par le néo-impressionnisme, M. Morren décompose le ton, mais sans se rendre compte exactement de la technique difficile instaurée par Georges Seurat. Il paraît ignorer que les couleurs réagissent l'une sur l'autre et s'influencent réciproquement. Son *Jardin public* et son *Lawn-Tennis* donnent à l'œil l'illusion de toiles exécutées avec la logique des lois nouvelles, mais ni l'une ni l'autre ne résistent à l'examen.

Il en est de même de *Midi au Kattendijk*, d'une couleur agréable, mais où le procédé de la division pigmentaire est appliqué sans discernement. Ou M. Mor-

ren abandonnera cette technique qui exige tout autre chose que « le petit point » — et ses dessins semblent le montrer plus apte à d'autres expressions — ou il devra se renseigner des règles qu'elle implique. L'exemple des Seurat, des Signac, des Van Rysselberghe, des Pissarro qu'il a sous les yeux pourra lui être utile.

LIBRES MUSIQUES

Aux simples amateurs.

Aux énamourés de la musique, à ceux qui l'aiment sans chercher à en vivre et ne font pas de l'art un métier, un commerce et un moyen d'existence; aux simples amateurs, enfin, je viens à mon tour lancer le cri d'indépendance.

Car, en vérité, la musique a été ignominieusement enchaînée et muselée par les vieux enseignants de théories, les seuls enragés d'ailleurs et muselables. Professeurs et conservateurs d'harmonies, aidés, dans leurs besognes, de physiciens bavards, ont imposé, sous prétexte de lois, des DÉFENSES de toutes sortes : défense de faire entendre des *quintes* se suivant; défense de moduler à plaisir; défense d'écrire des *octaves* à la queue leu leu, défense de résoudre les accords d'autres manières que celles professées... Combien de défenses encore! En leur nom, sans cesse devant les yeux des naïfs écoliers épatés, ces scribes de la musique brandissent le fantôme de la FAUTE D'HARMONIE. Fantôme enfantin, loup-garou imposteur, fantoche vide et vain comme tout fantoche, inventé à ravir pour effrayer les esprits faibles et les imaginations primitives. Bien fait aussi pour attirer les admirations stupides des jeunes disciples vers ces impuissants et ces faibles qu'on appelle des *forts* : forts, parce qu'après de laborieux entraînements, ils parviennent à accoupler des notes hybridement et à produire des monstruosité antiartistiques, antimusicales, antihumaines. Le tout en vertu de certains principes ou règles empiriques qu'ils s'imposent, ce qui ne serait rien, mais qu'ils veulent aussi imposer aux autres, en arrêtant les expansions et les enthousiasmes de leur éternel : Prenez-garde, prenez-garde à la FAUTE!

Eh bien! à vous les simples amateurs dont l'esprit et le sentiment n'ont pas été faussés encore par les mauvaises leçons, à vous qui portez à la musique un amour profond et religieux, mais qui, par timides et inutiles respects, n'aimez que de loin, sans vous approcher, à vous je le dis : « Ne prenez point garde, osez! » La femme chrétienne qui prie appelle en son cœur le doux Jésus « mon amant ». De même, dans votre adoration, faites de la musique votre amante. Mais, comme les femmes, elle n'est folle et douce maîtresse que pour les audacieux et les irrespectueux. Ne craignez donc point de l'étreindre de la force de votre être et de briser toute entrave (1).

Oh! combien sœurs, combien de même essence sont l'amour et la musique, et d'identique origine! Et voyez : Quelles sont les lois de l'amour? Celles toutes conventionnelles que la société s'im-

(1) « En d'autres termes, les règles ne sont que des moyens pratiques d'éviter, en harmonie, des formes habituellement désagréables et engendrant presque toujours une indignité, une incertitude pour l'esprit de l'auditeur », a écrit Alfred Ernst, dans son admirable livre : *Richard Wagner et le drame contemporain*, qui est bien aussi l'ouvrage le plus parfait imprimé en France sur le maître allemand. Ernst dit encore : « Il n'est rien d'absurde au

pose à elle-même, et l'on appelle *faute* toute expansion en dehors de ces règles, comme, par exemple, en dehors du mariage. Mais l'amour est toujours grand et chaste, et les amants qui véritablement *aiment* ne sont point coupables et ne commettent nul péché.

De même pour la musique, dont les seules lois sont celles toutes conventionnelles de l'harmonie que l'on voudrait lui imposer; il n'y a aucune règle, il ne doit y avoir aucune loi : que la musique soit véritablement de la musique sans autre souci, et quelque forme qu'elle affecte, dans sa grandeur et sa chasteté, elle sera au-dessus de toute erreur.

Apprenez-le donc, vous les simples et purs amateurs, apprenez-le et ne l'oubliez jamais :

IL N'Y A PAS DE FAUTE D'HARMONIE.

Il n'y a en musique et en art que des faiblesses de volonté, des négligences de goût... ou alors des non-sens. Et si absolument vous voulez une loi, écoutez, voici la seule :

« Rien n'étant défendu, tout étant permis, faites ce que vous voulez, ou ce qui vous plaît : ce qui revient un peu à dire la même chose, l'homme ne voulant jamais que ce qui lui fait plaisir. »

EUGÈNE SAMUEL.

LE THÉÂTRE BELGE

Le théâtre belge!

Au début de sa conférence, M. James n'a pas dissimulé que grand était son embarras, se trouvant dans cette situation singulière de ne pouvoir expliquer exactement la portée des termes : théâtre belge.

Le théâtre belge comprend du théâtre français, du théâtre wallon et du théâtre flamand.

Le célèbre Théâtre des marionnettes du marollien Toone ne pourrait-il pas également prétendre que, lui aussi, fait partie du Théâtre belge?

Sujet vaste, complexe : problème ardu.

Mais laissant aux amateurs de controverses le soin de discuter cette grave question, M. James a déclaré qu'il se bornerait à parler de quelques œuvres dramatiques écrites en langue française en Belgique.

Et d'abord, s'est-il demandé, le Belge a-t-il le génie dramatique? La patrie si riche, si féconde en talents divers, ne pouvait guère, jusqu'en ces derniers temps, se vanter d'avoir donné le jour à un Shakespeare ou à un Calderon. Pénurie quasi complète.

Les annales du théâtre belge sont d'autant plus faciles à reconstituer.

Est-ce à dire cependant qu'il ne se soit jamais trouvé des écrivains qui aient été piqués par la tarentule dramatique? Pas précisément.

Dès les premières années de l'indépendance de la Belgique, nous rencontrons des hommes audacieux qui rêvent de créer un théâtre national, qui n'entendent pas que la patrie soit tributaire de la France.

« monde comme un cours d'harmonie, si ce n'est un traité de contrepoint » ; puis autre part, en note : « L'étude de l'harmonie dans les partitions de Wagner, à partir de *Tristan et Iseult*, en apprendra dix fois plus sur ce chapitre que les meilleures explications théoriques. Le deuxième acte de *Parsifal* me semble devoir être pris comme exemple parfait de ce nouveau style de symphonie dramatique. »

A la tête des jeunes d'alors, l'on voit Louis Schoonen faire représenter ses œuvres au Théâtre du Parc : *Rubens et Van Dyck à Saventhem*, en 1843; *les Aventures de Mignolet*, etc., qui furent plus ou moins bien accueillies.

L'hostilité contre tout ce qui était national se manifestait déjà alors, et les jeunes artistes étaient durement malmenés par les critiques impuissants et routiniers.

Une œuvre parvint cependant vers cette époque à obtenir un vrai succès : *M. Dubois ou Nouvelle noblesse*, de M. Henri Delmotte, qui eut trente représentations au Théâtre de la Monnaie.

Chose curieuse, M. Delmotte ne parvint plus dans la suite à trouver un directeur de théâtre qui consentit à monter une de ses pièces : il s'était révélé homme de talent; cela suffisait pour qu'on l'écartât.

La génération de 1848 disparue, la nuit se fait noire, complète. Rien à signaler. De temps en temps quelques papillons viennent encore au feu de la rampe se brûler les ailes, mais pour disparaître bientôt.

Après une période de marasme qui dura près d'un quart de siècle, un mouvement se produit : de toutes part des talents surgissent; des poètes, des romanciers, des critiques se révèlent. C'est l'ère de la rénovation.

Mais parmi les jeunes écrivains qui, dès 1882, menèrent le bon combat, nous ne trouvons pas d'auteur dramatique.

Max Waller cependant résolut un beau jour d'aborder la scène; d'autres le suivirent : Nautet et puis Henry Maubel.

Avec *le Mâle* de Camille Lemonnier, le théâtre belge entre dans une phase nouvelle; le théâtre à tendances fait son apparition. A propos du théâtre à tendances, il serait injuste de ne pas saluer le nom d'un vétéran de l'art dramatique national : Louis Claes qui, las de vivre dans son pays où il n'a guère rencontré que des déboires, s'en est allé se fixer à Paris. Son *Jacques Gervais et les Microbes*, en collaboration avec Jules Guillaume, peuvent être classés parmi les meilleures œuvres dramatiques du cru.

On le voit, le théâtre belge prend doucement sa place au soleil de l'art; mais va-t-il demeurer de nouveau en état de stagnation?

Un beau jour, à Paris, éclate une nouvelle étonnante : il existe, en Belgique, — oui, Monsieur, en Belgique, — un auteur dramatique de tout premier ordre, un poète d'un génie puissant, original, ne relevant que de lui-même : Maurice Maeterlinck.

Maurice Maeterlinck!

Les bons critiques de se tâter? Était-ce une mystification? Un bon tour que voulait leur jouer un boulevardier en délire? Vérification faite, ils durent s'incliner devant l'évidence! La piquante histoire qui demeurera à l'éternelle confusion des vieux bonzes de la critique des quotidiens!

Longtemps avant qu'Octave Mirbeau jouât le rôle de dénicheur de génies, *l'Art moderne*, *la Jeune Belgique*, *la Wallonie* avaient chanté les louanges de Maeterlinck; et *la Société nouvelle* avait publié *la Princesse Maleine* que tous les artistes connaissent par cœur.

Depuis, Maeterlinck poursuit sa route triomphalement; de nouveaux fleurons viennent s'ajouter à sa riche couronne.

Désormais, il existe un théâtre belge.

Tandis que l'étoile de l'art dramatique pâlit légèrement en France, que l'Angleterre et l'Allemagne vivent presque exclusivement de traductions et d'adaptations, le génie du théâtre se révèle en Russie, en Norvège, en Belgique.

Dans l'admirable mouvement auquel nous assistons depuis dix

ans, l'art dramatique a chez nous conquis sa place à son tour. Tous les genres sont abordés avec succès : il n'est pas jusqu'à la légère pantomime qui n'ait attiré nos artistes.

Une ère nouvelle se dessine : d'autres lutteurs viendront qui compléteront l'œuvre. Mais qu'ils ne s'arrêtent pas! qu'ils marchent sans prêter l'oreille aux criailleries des impuissants et des envieux! qu'ils marchent en avant, toujours en avant, sous la bannière de l'Art, de l'Art sincère, libre et éternel!

Tel est le résumé succinct de l'intéressante causerie faite par M. Arthur James, l'un des directeurs de la *Société nouvelle*, devant un auditoire nombreux et attentif, à l'Exposition d'Anvers-Bruxelles.

EXPOSITION D'AQUARELLES FRANÇAISES

à la Galerie moderne

C'est une réunion mondaine d'aquarelles, à l'aspect simplement joli, mais où vous ne rencontrez rien qui marque ou qui s'originalise. La qualité de ces œuvrettes provient non pas de l'âme de l'artiste, mais de l'habileté de son pinceau. C'est là le caractère de ces aquarelles françaises, démontré net par un cadre de ce peintre que le chauvinisme d'outre-Valenciennes a hissé au génie : Meissonier. On peut constater ici la néfaste influence que cet adroit manieur du pinceau a eue sur l'école française. Et vraiment, on se croirait au milieu d'un salon orné par de très bons amateurs. Detaille n'est qu'un habile non plus — et tant d'autres! On dirait à voir ces cotillons peints à l'eau, ces scènes de chasse high-lifeuses, ces Venises fades, — celles de Clairin, par exemple — ces romances au lavis, ces dessus de bonbonnières ou ces paysages signolés, ou ces scènes militaires bêtement patriotiques, que tout cet art-là ne cherche qu'à flatter le bourgeois. Quelques aquarelles signées Paul Lecomte attirent par une fine robustesse. Boutet de Monvel amuse par ses images enfantines : c'est comme du Kate Greenaway traduit en français. Il est délicat et charmant. Deux ancêtres : Daumier et Henri Monnier, sont les vieux « coqs » du salonnet; Daumier, en une étude sauvage et profonde de bourgeois durant un entr'acte, dans une salle de spectacle; Monnier, en diverses études de mœurs d'un pittoresque fort et saisissant.

Exposition de M^{me} Berthe Morisot

Une exposition de peintures, pastels, aquarelles et dessins de M^{me} Berthe Morisot est ouverte en ce moment à Paris, chez MM. Boussod, Valadon et C^{ie}.

Très exactement M. Gustave Geffroy en constate en ces termes, dans une étude qui sert de préambule au catalogue, le sérieux intérêt artistique :

« Dès l'entrée dans ces deux petites salles où l'on a essayé de résumer par quelques œuvres l'art de M^{me} Berthe Morisot, il est impossible que l'esprit du visiteur ne soit pas averti par une sensation très particulière. C'est brusquement, en dehors de toute la peinture habituellement visitée, une atmosphère spéciale qui émane des surfaces colorées, une installation légère d'un monde nouveau, un décor de silence et de lumière qui se déploie aux murailles, une discrète apothéose de formes qui surgissent dans une clarté qui tremble.

On ne pense pas tout d'abord à la matérialité de ces évocations, on ne s'enquiert pas de la trouvaille heureuse, de la recherche

appliquée et du métier savant. Pour tout dire d'un mot, on ne s'avise pas immédiatement que l'on a devant soi de la peinture. La surprise des yeux et la satisfaction de l'esprit viennent plutôt d'un effet comparable à l'effet théâtral d'un rideau qui se lève sur de l'inattendu, sur une tendre luminosité, sur une grâce de geste et de sourire.

Ici, la lumière solaire a été analysée et transformée par un vouloir et des mains de magicienne, elle a été conduite jusqu'à ces réalisations par une série d'opérations où il y a le charme et la douceur d'un prestige. C'est une lumière qui a erré sous bois, qui a été pénétrée toute par la subtile absinthe qui tombe des feuilles goutte à goutte et se dissout dans le bleu de l'éther et l'or de l'astre. Toute la forêt se verse et se concentre dans ce rayon qui la traverse, qui passe en dansant de tous ses atomes au plus épais du feuillage, qui s'illumine des gouttes diamantées de la pluie et des éclairs en pierres précieuses des vols d'insectes. Et que cette lumière suive un ruisseau, s'en aille vers le lac et vers la rivière, la voici encore, assombrie et glauque dans la transparence, si mystérieusement mélangée à cette masse à la fois compacte et fluide de l'élément qui stationne ou qui s'enfuit.

C'est cette clarté de nature, modifiée par des réfractions aux feuilles, descendue aux profondeurs de l'eau, qui s'est installée en souveraine dans ces pastels, ces aquarelles et ces toiles, et qui a subi là une transformation dernière. Il semble — tout au moins dans les chambres ou M^{me} Berthe Morisot a vu ses modèles — que la lumière ait dû pénétrer par effraction, à travers un cristal limpide comme un bloc de glace. Elle a conservé sa douceur bleue et sa cendre verte, et elle a pris un éclat fragile, elle se propage en palpitations nouvelles qui frémissent et étincellent.

Que toutes les influences qui dominent la production de l'artiste se trouvent représentées sous les espèces tangibles, comme dans cette toile où l'enfant aux cheveux blonds est accoudé auprès de fleurs qui s'évaporent, de la carafe en spirale qui brille, en avant de la vitre claire où s'inscrit le verdoyant paysage, et ce sera une fête de peinture qui ne ressemblera à aucune autre. Sous cette claire véranda, l'atmosphère est légère, colorée, harmonieusement diffuse, faite de leur verte et de poussière bleuâtre brillantées par la transparence du verre. La main et le visage de l'enfant vivent d'une vie tendre et rose au milieu de la verdure. C'est un frisson de chair sous une caresse atmosphérique. — Une impression semblable vient de ce tableau où la petite fille en jupe courte erre dans la chambre du déjeuner, entre la table blanche et la fenêtre par laquelle on aperçoit de l'eau et des bateaux : toute la toile est phosphorescente de la grande clarté marine du dehors.

Cette mixture mystérieuse, cette clarté qui traverse les murs, qui harmonise les couleurs, qui anime les formes vagues d'une vie étrange, elle sera retrouvée partout où M^{me} Berthe Morisot a mis sa marque personnelle, très colorée dans cette chambre bleue où la jeune fille est debout, appuyée au lit défait, — pâlie d'une pâleur de linge et de chair blonde autour de la tête et de la gorge de cette femme au repos sur l'oreiller, — finement égayée des guirlandes de fleurs et de la robe rougeoyante de cette jeune fille de ferme dessin, d'une si jolie inflexion de la nuque et de la ligne commençante du dos... Que ce soit une figure dressée et vivante en plein air, l'exaltation lumineuse sortira de tous les entours de verdure, du sol d'herbe ponctuée de fleurs : la petite fille qui porte une jatte de lait est vêtue de lumière verte, enveloppée par les reflets et les aromes des bleuets et des boutons d'or allumés

autour d'elle, elle jaillit du sol, elle est une émanation de la prairie fleurie.

Les mêmes sensations sont éprouvées devant tant d'autres paysages, de molles rivières, de barbares cactus emplis de violente sève, de jardins multicolores, d'eaux lumineuses où voguent les cygnes blancs et bleus. — toutes ces visions du dehors, d'allures si rapides, d'apparences si légères, où les choses, pourtant, ont leur juste importance, leur vrai poids, où l'eau a sa densité, le feuillage sa masse, la terre sa solidité, les personnages leur mouvement. C'est alors qu'on aperçoit le sens pictural de M^{me} Morisot, la sûreté de ses indications, si visible dans ses aquarelles, son goût de la belle arabesque des corps jeunes, si présent dans la fillette coiffée d'un grand chapeau au voile tombant cachant les yeux, toute cette évolution enfin, qui s'affirme depuis les recherches sincères, si jolies et si différentes, la femme en noir, le paysage de dômes et de clochers, jusqu'aux réalisations dernières. M^{me} Berthe Morisot, qui a écouté et compris la belle leçon de peinture donnée en ce temps-ci par Edouard Manet, est arrivée tout naturellement, par son amour des choses, au développement du don qui était en elle. Et voici que s'affirme un art de délicieuse hallucination, d'une vérité vaguement fantastique, qui évoque des ombres claires dans cette lumière de la forêt, du fond de l'eau, du cristal pur où se plat cette femme qui est une rare artiste et qui accomplit une chose rare entre toutes : une peinture de réalité observée et vivante, une peinture délicate, effleurée et présente, — qui est une peinture féminine. »

LITTÉRATURE VAGABONDE

Promenade en Espagne, par E. MINNAERT. — (Extrait de la *Revue de Belgique*.) Bruxelles, Weissenbruch; plaquette de 18 p.

Viva la Espana!

Avec M. Minnaert nous partons de Gibraltar, poussons une pointe jusqu'à Tanger, revenons par Gibraltar à Malaga et par Bobadillas à Granada. Tout ce parcours en 18 pages, alors que les bateaux et chemins de fer espagnols ne mentent pas à leur légendaire réputation de lenteur. C'est voir l'Espagne avec une rapidité qui lui convient peu : à peine parti avec notre voyageur, il faut revenir. On n'a pas eu le temps d'interroger les indigènes, de constater les mœurs du pays, de s'imprégner de l'atmosphère ambiante, de composition pourtant si spéciale. C'est la part d'imprévu laissée peut-être pour un second voyage.

Nijni Novgorod, par Hyppolite GIRAUD.

Très vivantes « notes d'album ».

A chaque ligne un tableau ou un détail qui fait tableau. Le tout, animé, concis, photographié, mais par un appareil qui pense, et qui, d'un coup, vous met dans l'œil et dans l'esprit la barbarie civilisée des Russes, la crasseuse indolence des Orientaux, la routine sans réveil des superstitions slaves.

Je me vois à cette brillante, cette étonnante foire de Nijni, où il se fait en un mois pour un demi-milliard d'affaires. Peu de réflexions ou de considérations générales, rien que quelques coups de pinceau justes, qui font surgir tout un monde et qui dressent devant nous ces deux unités, l'Orient et l'Occident, un moment rapprochés par leur intérêt.

Déductions économiques, ruine probable de la foire de Nijni par les nouveaux moyens de transport et surtout par le Transsi-

bérien, trafic et orgies mêlant sans les confondre tant de races accidentellement réunies, tout cela tient dans vingt pages où il y a plus de nourriture pour l'imagination que dans maint gros bouquin.

La Thessalie. Excursion aux Météores. — Conférence donnée à la Société de Géographie par M. CH. BULS, bourgmestre de Bruxelles.

Que je voudrais donc aller voir ces vieux moines perchés au haut des aiguilles des Météores, dans des monastères presque inaccessibles et vingt fois trop grands pour eux, maintenant; je leur demanderais ce qu'ils peuvent bien étudier, quelle mystérieuse cuisine ils font avec les idées que contiennent leurs manuscrits du XIV^e siècle, les souvenirs batailleurs ou savants de leurs prédécesseurs, et leur vague désir de se fuir eux-mêmes pour trouver la paix! Ces crânes-là doivent être autrement faits que les nôtres, et aussi étranges, en dedans, que la demeure anti-humaine qui les abrite l'est au dehors. Dans ces nids d'aigles, créés peut-être par des êtres trop grands pour leur siècle, et dont la forte volonté a failli éterniser la pensée, qu'est-il resté?

Avec les os de tant de pauvres gens, qui furent ermites pour avoir eu peur d'être des hommes, a-t-on conservé une étincelle, un reflet de ces penseurs entêtés et prophétiques qui s'étaient éloignés des humains pour mieux les devancer?

M. Buls n'en parle guère, hélas! ahuri, comme il le dit lui-même, par le singulier, le romanesque procédé d'escalade qu'il lui faut subir pour arriver à l'un de ces monastères. Etre emporté dans les mailles d'un filet à une hauteur de 75 mètres, c'en est assez pour secouer un malheureux civilisé et ne plus lui laisser dans la tête que ses souvenirs de mythologie et d'histoire, solidement vissés là du temps de sa jeunesse.

De Jupiter à Pompée et d'Athènes à la Thessalie, nous repassons avec M. Buls ces notions de l'antiquité, et je ne sais pourquoi, Mark Twain, avec ses malicieux mélanges de descriptions historiques et de détails profanes, nous revient à la mémoire.

I. W.

LES PLAISIRS DU CHASSEUR

Recueil de fanfares belges, avec paroles, composées et recueillies par Hubert LACHEN. — Gand, G. Van Gysel.

Ceci est une très curieuse œuvrette qui réjouira les amateurs du bel et simple instrument, le cor, la trompe, que j'aimerais d'un si sentimental amour d'artiste s'il ne signifiait pas poursuite à mort, dans le martyre haletant des chasses, dans le déploiement féroce et disproportionné de chevaux, de chiens, d'armes et d'hommes, contre cet ennemi gracieux et fragile : un chevreuil, un daim, un cerf.

Oh! la profanation de la beauté artistique employée aux cruautés barbares....

L'auteur, dans sa préface, parle en ces termes excellents, résumant son cahier de fanfares éclatantes ou rêveuses, de versiculets sans prétention :

« Il existe de nos jours en grand nombre des méthodes variées de trompe de chasse et de recueils de fanfares. Et, à vrai dire, chez nos éditeurs de musique, on n'a que l'embarras du choix. Mais je me permets de le dire, parmi ces méthodes et recueils, il n'en est pas qui reproduise fidèlement les fanfares dédiées aux maîtres d'équipage ou aux principaux veneurs de notre pays. L'espoir de combler cette lacune m'a engagé à offrir ce recueil au public.

« J'ai cru faire œuvre utile, en rassemblant dans ce livre un choix de fanfares qui, sans être classiques, me paraissent avoir

un certain mérite et partant dignes d'être soigneusement conservées. Transmettre aux Nemrod de l'avenir les joyeux souvenirs des chasses seigneuriales contemporaines est l'idée qui m'a dicté ce travail. Aussi saurai-je m'estimer heureux, si mes efforts accomplissent la réalisation de cette idée à laquelle je me plais à borner mon ambition, mais dans laquelle aussi se résument tous mes souhaits.

« Parmi les fanfares que renferme ce recueil, il en est qui ont une origine déjà ancienne. Beaucoup ont un cachet local, c'est-à-dire qu'elles se rattachent à d'anciennes maisons où il y avait un équipage de chasse. Plus d'une de ces vieilles fanfares sont demeurées l'air cynégétique de leur lieu d'origine et à plus d'un chasseur elles rappellent avec plaisir les exploits de ses ancêtres. C'est pourquoi j'ai recueilli, avec un soin scrupuleux, tous ces vieux airs. A plusieurs j'ai adapté des paroles : celles-ci rappellent, en les retraçant, les lieux d'origine de ces airs.

« En Belgique, depuis quelques années, le goût de cet instrument se propage avec une rapidité vraiment remarquable. C'est ainsi qu'en 1878 nous n'avions qu'une seule société de sonneurs. Aujourd'hui il en existe quatre à Bruxelles et deux à Anvers. Et dans tous nos districts de chasse à courre, dans un certain nombre de châteaux, à côté des piqueurs, nous trouvons encore beaucoup d'amateurs dignes de se faire entendre. Ce grand accroissement, nous le devons en grande partie à la Société royale Saint-Hubert, société qui doit à la sollicitude éclairée de son ancien président, M. le comte de Beaufort, ainsi qu'à l'activité de son éminent comité présidé par M. le baron W. del Marmol, la réputation toujours croissante dont elle jouit en Europe. C'est à elle en effet que revient l'idée fort heureuse d'avoir organisé, en même temps que de nombreuses expositions de race canine, plusieurs beaux concours de trompe de chasse. Et ici, nous devons rendre hommage à M. le baron Auguste du Sart-de-Bouland, pour la bonne organisation qu'il sut donner à ces cours.

« Normand compare le bruit strident de la trompe à la voix du génie des forêts et de la chasse.

« Tellier la met, par ses qualités de son, au rang des plus beaux instruments à vent. Et Rossini, en nous laissant un souvenir de son génie, regrette que la gamme n'en soit pas plus étendue. E. Blace dit que pas une harmonie au monde ne plaît à l'oreille du vrai chasseur autant que le son du cor au bois.

« Les chevaux et les chiens sont sensibles au son de la trompe; ils s'animent au bruit d'une fanfare; leurs mouvements, leurs regards témoignent de la satisfaction qu'ils éprouvent. Non seulement cette musique les rend joyeux, mais elle guide dans leurs démarches leurs allures et on les voit aller et venir, selon que le piqueur sonne un bien-allé ou une requête. En dehors de la chasse, c'est surtout le soir, quand l'atmosphère est calme, à proximité d'un écho complaisant, que le son du cor est agréable. Pour jouir de tout son charme, il est nécessaire qu'une certaine distance sépare l'auditeur du sonneur. Alors surtout on peut apprécier tout ce qu'il y a d'harmonieux, de majestueux, dans ces sons vibrants et beaucoup d'auditeurs se laissent gagner par l'émotion au bruit d'une fanfare hardiment sonnée. »

Il est des sonneurs de cor qui s'y adonnent pour le seul plaisir des belles résonnances, des lointains et suggestifs échos emplissant l'atmosphère des soirs. Peu d'instruments ont au même degré la puissance de faire vibrer nos âmes, simples malgré tout et si faciles à émouvoir. Le cahier de M. Lechien aidera à populariser chez nous cet art primitif des forestiers et des veneurs et à le délivrer ainsi des fêtes sanglantes en si complet désaccord avec sa haute sentimentalité.

PETITE CHRONIQUE

La Nation a cessé de paraître depuis hier. M. Victor ARNOULD se retire provisoirement du journalisme.

Nous le regrettons vivement. La campagne qu'il a menée depuis

quatre ans comme rédacteur en chef de ce journal avait été exceptionnellement brillante, non pas que nous voulions l'apprécier ici au point de vue de la politique, matière étrangère à *l'Art moderne*; mais, comme artistes, nous croyons pouvoir affirmer que nul périodique en Belgique, et même en France, n'a publié des articles de fond d'une hauteur de vue, d'une ampleur et d'une élégance de style, d'une aptitude pamphlétaire égales. Ce fut souvent de tout premier ordre, et si parfois une trop grande abondance de paroles a pu faire exception, l'admirable talent de ce grand écrivain a produit dans *la Nation* des chefs-d'œuvre glorieux pour notre école littéraire.

Nous avons tenu à saluer le penseur et l'artiste au moment de sa retraite momentanée. Indifférents à tout hormis l'Art, nous ne voulons pas imiter la presse politique qui a annoncé cette nouvelle avec la sécheresse et la rancune d'adversaires que M. Victor Arnould a souvent exécutés de main de maître.

Nous souhaitons qu'il emploie les loisirs qu'il vient de se faire à réunir les articles les plus remarquables dus à sa plume de vaillant capitaine. Un tel recueil serait un des beaux fleurons de notre Littérature.

L'Exposition communale d'Ixelles s'est ouverte mardi dernier, avec un cérémonial de circonstance : visite du Roi, de la Reine et de la princesse Clémentine, convocation de la garde civique un peu désorganisée par une pluie d'orage tombée en hallebardes au moment précis où les plumets flottaient par les rues, réception par les autorités municipales, chœurs, mâts, guirlandes, affluence de peuple pour voir défiler les voitures.

L'Exposition, installée dans l'ancien abattoir converti en Musée, et fort bien aménagé, est intéressante et variée. Elle contient entre autres de fort belles toiles de Ch. De Groux, Agneessens, Boulenger, De Winne, Billoin, Fourmois, Van Camp, Sacré parmi les morts, et, dans la section moderne, des œuvres de F. Rops, J. Stevens, C. Meunier, Marie Collard, De Rudder, J. Dillens, F. Dubois, L. Lenain, D. Oyens, Ch. Samuel, Storm de Gravesande, etc. Jamais on ne se fût douté que la commune d'Ixelles fût si riche en artistes. Nous reviendrons sur cette exposition, que le brouhaha de l'ouverture ne nous a permis de visiter que superficiellement et qui mérite un examen plus attentif.

Les Femmes-peintres ouvriront mercredi prochain, 8 juin, leur exposition annuelle dans les locaux de l'ancien Musée. Parmi les exposantes, on cite M^{lles} Louise de Hem, Eugénie Beauvois, Faustine Keym, de Bourtzoff, A. Evans, Maréchal, Mary Gasparoli, Berthe Van Tilt (sculptures), etc. Bien que tardive, cette exposition ne manquera pas d'intérêt.

Le gouvernement français vient d'acquérir au Champ-de-Mars, pour le Musée du Luxembourg, la *Glèbe* de notre compatriote Constantin Meunier. C'est, on le sait, le deuxième achat que fait au grand artiste belge le ministre des Beaux-Arts de France.

Ce dernier vient d'acquérir pour le même Musée un tableau, actuellement exposé au Champ-de-Mars, de M. J.-F. Raffaëlli. L'artiste a, en outre, vendu cette année une de ses œuvres au Musée de Glasgow et une autre au Musée de Stockholm. Il est intéressant de rapprocher cette consécration officielle du dédain qui accueillit à ses débuts les toiles si personnelles et si « caractéristiques » du peintre des *Types de Paris*.

M. Raffaëlli, qui habitait Asnières, vient de s'installer à Paris dans un superbe atelier qu'il a fait construire rue de Courcelles et qu'il a décoré lui-même avec autant d'originalité que de goût. C'est là que, tous les samedis, il reçoit cordialement à sa table les amis de la première heure. La semaine passée, nous y avons rencontré M. Edmond de Goncourt, M. Antonin Proust, M. William Dannat, M. Jean-Louis Forain et sa jeune femme, née Jeanne Bosc, qui expose au Salon un curieux pastel, M. Paul Gallimard, etc. Rien de plus charmant que quelques heures de causerie dans ce milieu essentiellement artiste, dont M^{me} Raffaëlli et sa fille font les honneurs avec une bonne grâce exquise.

L'exposition de la Rose † Croix a valu au peintre Fernand Khnopff deux commandes : le portrait de M^{me} J. Ricard, femme de l'homme de lettres bien connu, et celui de M^{lle} de Greffulhe, fille de M^{me} la comtesse de Greffulhe, née de Caraman-Chimay.

Nous recevons de Paris le catalogue, dressé par M. W. Froehner, ancien conservateur du Louvre, des vases peints et terres cuites antiques composant la collection Van Branteghem, actuellement exposée au Musée d'Art décoratif de Bruxelles. La vente, qui se fera à l'hôtel Drouot par le ministère de M^e Delestre, commissaire-priseur, assisté de MM. Rollin et Feuadent, experts, est fixée aux 16, 17 et 18 juin. Il est vraiment regrettable, nous l'avons dit déjà, que le gouvernement belge laisse échapper l'occasion d'enrichir notre Musée d'une admirable collection réunie avec tant de goût et de patientes recherches par un de nos compatriotes. Espérons que d'ici à la date fatale une décision favorable sera prise. C'est le vœu des artistes et des amateurs.

Parlant, dans notre numéro du 22 mai, des constructions qu'on élève à Bruges, nous avons attribué à M. De la Censerie les plans du magnifique hôtel provincial en voie d'achèvement. Il est juste d'ajouter à ce nom celui de M. l'architecte R. Buyck, qui est l'auteur, concurremment avec M. De la Censerie, des plans en question.

Nous avons cité dernièrement, lors de l'exposition d'une toile importante d'Émile Garbet aux « Cinquante chefs-d'œuvre français (1) », l'intéressant article que consacra à ce maître méconnu M. A. BOUVENNE dans le journal *l'Artiste*. Les lecteurs curieux de pénétrer la personnalité de Garbet peuvent se procurer, chez le libraire Sagot, 18, rue Guénégaud, à Paris, un tiré-à-part de l'article susdit (à 50 exemplaires), avec la reproduction d'un tableau et une eau-forte d'après des croquis de l'artiste, faits spécialement pour cette étude.

Le gouvernement vient d'ordonner l'achèvement de la décoration extérieure du Palais des Beaux-Arts. L'exécution des bas-reliefs et figures qui compléteront, sur les indications de M. Balat, l'ornementation de la façade donnant sur la place du Musée a été confiée à MM. Paul Du Bois, G. Charlier, J. Dillens et De Tombay.

L'un de ces artistes, M. Du Bois, vient d'achever le buste du regretté professeur Auguste Dupont, érigé par ses anciens élèves. M. Gevaert, directeur du Conservatoire, a, ces jours-ci, visité le buste, dont il a beaucoup vanté la ressemblance et le caractère artistique.

Le concert donné dimanche dernier à Tournai par l'*Association des artistes-musiciens* de cette ville a brillamment réussi. On a fait fête à l'*Union orphéonique* de Lille, à M^{me} Céleste Painparé, à MM. Tousart et Caron, et spécialement à M. Leenders, l'excellent violoniste, chef d'orchestre de l'*Association* et directeur de l'Académie de musique.

La présence des orphéonistes lillois a donné lieu à de nombreuses manifestations patriotiques, à des Marseillaises et des Brabançonnaises de circonstance.

Un grand concours de déclamation, monologues, dialogues, récits dramatiques, etc., aura lieu à Dunkerke le 27 juin. Des médailles en vermeil, en argent et en bronze et des primes en espèces sont offertes par la municipalité aux lauréats.

Dans le concours spécial des artistes étrangers, le morceau imposé est, pour les hommes, *Lucie* d'Alfred de Musset, et pour les dames, *Pour les pauvres* de Victor Hugo.

S'adresser pour le programme détaillé à M. A. Coutelier, président de l'*Union chorale*, 35, rue du Sud, à Dunkerke.

(1) V. *l'Art moderne* du 17 avril.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est sans concurrence pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de M.M. Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.

N. B. On envoie gratuitement les prix-courants et les certificats à toute personne qui en fera la demande.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Etudes de M^{es} DE DONCKER, notaire à Bruxelles, place de Brouckere, 30
et MILCAMPS, notaire à Schaerbeek, chaussée de Haecht, 134.

M^{es} DE DONCKER et MILCAMPS vendront publiquement, en la salle
de ventes Sainte-Gudule, 9, rue du Gentilhomme, à Bruxelles, une
grande partie de

Vitraux peints, cartons de vitraux, dessins, tableaux
gravures, livres anciens et modernes, objets d'art

dépendant de la succession de

M. Jean-Baptiste François CAPRONNIER

ORDRE DE LA VENTE :

Mardi 14 juin, à 9 heures du matin, exposition des vitraux peints,
gravures, etc.

Mercredi 15 juin, à 2 heures de relevée, vente des vitraux peints,
gravures, etc.

Judi 16 juin, à 9 heures du matin, exposition des livres; à 3 heures
vente des livres.

Vendredi 17 juin, de 10 à 5 heures, exposition de la collection de
cartons de vitraux.

Samedi 18 juin, à 10 heures du matin et lundi 20, même heure s'il
y a lieu, vente de la collection de cartons de vitraux.

Au comptant, avec augmentation de 10 % pour frais.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES SALONS. — FESTIVAL RHÉNAN. — AU CERCLE ARTISTIQUE. — CERCLE DES FEMMES-PEINTRES. — REMBRANDT ALS ERZIEHER. — L'ART IMPRESSIONNISTE. — ARCHITECTURE. — CORRESPONDANCE. — A BAYREUTH. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — NÉCROLOGIE. — PETITE CHRONIQUE.

Les Salons

Les Salons parisiens ?

Et d'abord, pourquoi ce mot « salon » donné à ce déballage pour ventes, sous des toits de verre, dans des halles où l'on s'attend à voir des locomotives paraître ? Ah ! si l'une d'elles pouvait manœuvrer parmi la sculpture des Champs-Élysées ! Celle, par exemple, qui tamponna à Saint-Mandé et qui doit être, à cette heure, remise sur roues. Que d'intelligente et dévastatrice besogne elle ferait !

A voir tous ces bras, jambes, torsos de plâtre, à compter ces statues de craie, on est effrayé par la banalité que leur troupeau profère. Même, au Champ-de-Mars, si l'on en excepte Meunier, Bartholomé et Carriès, l'impression est identique. Ce ne sont que poses connues, nus pillés à droite et à gauche, attitudes trouvées en des livres à reproductions grecques ou assyriennes, lignes copiées en des musées. Parfois, quelque

groupe excentrique dresse, en un coin, son « épate » dans l'air.

Puis, l'interminable série des bustes, les terre-cuiteux échantillons humains, les messieurs rendus laids ou quelconques pour la postérité, les personnages ornés de rosettes en pain à cacheter, les matrones avec leur poitrine en croupe de cheval, tout le défilé annuel, prévu, inévitable de la quelconquerie faite bouche, oreille, nez, cheveux, menton, yeux et qui s'aligne en témoignage de la bêtise, par à travers les temps et les époques, indéfiniment recommençante.

Il est admis que les Champs-Élysées et le Champ-de-Mars se font la guerre, que l'une exhibition représente la tradition, l'autre la recherche et la vie, que l'une est vieux jeu, l'autre pas. On part de là pour se faire une opinion suivant ses préférences et son âge et l'un des deux Salons est déclaré infect, l'autre remarquable.

Nous ne voyons, quant à nous, aucune différence bien tranchée entre le Champ-de-Mars et les Champs-Élysées. Le malheur est qu'ici et là il y a encombrement de médiocrités et cela déshonore également les deux armées de peintres. L'imitation y sévit à même puissance. On peint par familles. Il y a au Champ-de-Mars la famille Carrière, la famille Puvis, la famille Monet (bien que le père n'y soit pas représenté), la famille Cazin, de même qu'il y a aux Champs-Élysées la famille Bouguereau, la famille Constant et la famille

Bastien-Lepage (ancêtre décédé). Que l'un groupe de chefs soit supérieur à l'autre, certes; mais que les tendances de l'ensemble le soient, non. Il manque, ici aussi bien que là, la sincérité, la probité, la personnalité, la force. Le point n'est pas de faire de la peinture claire ou brune : c'est de s'exprimer et de se prouver; c'est d'avoir la puissance de se taire quand on n'a rien à dire; c'est de voir devant soi et non à côté; c'est de ne pas rêver le chef-d'œuvre d'après des recettes de cuisinière, ni le succès d'après l'idée courante, mais d'aller, s'il le faut, en sens inverse, pour se maintenir spécial et pur d'influences. On apprend trop, on ne sent pas assez. Au lieu de s'enfermer en seul à seul avec soi-même, on écoute à la porte de l'âme du voisin, on regarde, par le trou de la serrure, comment il prépare ses toiles et ses couleurs, comment il fait sa palette, comment il campe son modèle, comment il réalise sa lumière, comment il pose la touche, comment il ébauche, comment il achève. Si la loi ne poursuivait les faux en écritures, on signerait comme lui. On crie contre les académies où l'on peint des formules et l'on se met à peindre le goût du jour, la mode, le tableau demandé, l'argent. On avait, jadis, pour deux sous de sincérité, on les a troqués contre la fausse monnaie de l'habileté — cette monnaie de singe — et l'on jongle avec les cobalts, les véronèses, les blancs d'argent, on emprismatise sa toile, on éclaire sa pâte, on travaille de chic et l'on s'empanache d'impressionnisme, parce que décidément c'est vers lui que souffle le bon vent. Le Champ-de-Mars est un bazar impressionniste, comme les Champs-Élysées sont un bazar académique. Des deux côtés on ramasse, au long des rampes, le dégoût et l'impatience, car on enrage de remarquer tant de peintres, qui, en signant leur envoi, paraphent, publiquement, leur propre bêtise et restent impunis tout en se déshonorant aux yeux de tous. Il y a des attentats moins graves que l'on coffre.

Le calme et l'espoir ne vous reviennent qu'après une visite chez Le Barc de Bouteville, où, dans une salle quelconque, au hasard, misérablement presque, exposent quelques intransigeants, dont la haine des compromis et le culte suraigu de la personnalité se maintiennent debout, à travers tout. Ce sont : Anquetin, Lautrec, Bernard, feu Van Gogh, Angrand, Filiger, Gausson, Denis, Signac, Guilloux, Ranson, Luce, Seruzier.

Revenons au Champ-de-Mars. Whistler y regarde Carolus Duran, le premier toujours exquis, subtil, affiné; l'autre, tapageur et vulgaire. Aman Jean, délicat, discret, atténué; Ménard, idyllique et littéraire; Raffaëlli, noueux et cablé de dessin; Picard, qui s'acharne à préciser une tête de modèle étrange et impérieuse; Sargent, tout en allure; Sisley, tout en lumière; Puvion de Chavannes, dont *l'Hiver* ne donne guère, quoique synthétique, l'impression de neige et de froid; Cazin,

mélancolique et terne; Burne Jones, aux dessins précis et ornements; Helleu, dont les traits bouclés originalisent les eaux-fortes. Reste dominateur Carrière.

Devant sa toile — *Une Mère embrassant son enfant* — l'impression est violente et soudaine. L'intensité de la vie? triomphale. Cela va au delà de tout métier, de tout procédé, de toute technique. On ne se demande pas comment cela est peint, on est trop directement conquis.

L'œuvre est ici, comme toute œuvre éternelle, profondément et despotiquement humaine. C'est un cri, mais combien il retentit à travers toute l'âme esthétiquement attentive! Le pinceau n'est point d'un virtuose, mais d'un émotionné, qui se sert d'un art trouvé en lui, d'un art choisi entre mille pour donner expression personnelle à une pensée personnelle. Le spasme, la passion, l'ardeur sont là réalisés dans ce cou tendu de la mère, dans cette tendresse immesurée, dans cette folie. Le tout avec l'exagération nécessaire, avec l'emportement et le feu, si bien que la femme et l'enfant disparaissant, ce n'est plus que le baiser que l'on voit.

Ce tableau est l'excuse du Champ-de-Mars.

FESTIVAL RHÉNAN

Cologne, 5, 6, 7 juin.

Les temps changent, les temps changent! Pendant que quelques-uns, le nez en l'air, attendent le coup de théâtre qui annoncera l'horizon nouveau, nous arrivons à un tournant rapide; plusieurs sentent qu'ils tournent; la grande masse ne l'apprendra qu'après. Nous tournons vite : la neuvième symphonie, d'année en année, nous fait moins d'effet. Jusqu'ici elle était restée imposante et mystérieuse comme tout ce qui nous domine. Aujourd'hui elle nous est devenue limpide, nous la comprenons comme on comprend son semblable, nous avons grandi jusqu'à elle. Encore un peu de temps et elle sera ce qu'ont été pour nous nos géants du siècle dernier, — la forte et géniale impulsion qui nous a poussés où nous sommes, et dont l'action est désormais inutile. Depuis trois quarts de siècle que nous vivons de la neuvième, elle est devenue notre moelle, nous l'aimons comme nous-mêmes, mais elle ne nous bouleverse plus.

Cologne a voulu nous donner cette année une idée générale de la musique du XIX^e siècle.

Parmi ceux qui vivent à l'ombre de Beethoven et de Wagner, Berlioz est, certes, le plus personnel, le plus génial. Avec sa symphonie dramatique *Roméo et Juliette*, il faisait une tache lumineuse sur l'ensemble aux grandes lignes sévères, aux tendances élevées de l'art allemand. Berlioz est plus près de nous.

Je m'étais donné des peines pour retrouver en moi tout ce que mes ancêtres avaient pu me léguer d'instincts teutons; je m'identifiais avec cette confiante et forte race. J'avais joué de ce sonore et brillant Mendelssohn dans le *Psaume 114* (chœur et orchestre); des pastels si doux, si fins, de Schumann, trop pâles pour le genre épique auquel il s'essaie parfois, comme dans le final impuissant de sa quatrième symphonie; du *Triumph-lied* de

Brahms, bruit vide et fatigant, imitation de Hændel, indigne d'un artiste personnel (*Triumph-lied* accueilli, chose remarquable, par un silence complet).

J'avais joui de Beethoven dans la neuvième symphonie, exécutée et comprise comme l'a comprise Wagner, avec la grande simplicité qui la rend si majestueuse ; et surtout j'avais joui du gigantesque final du *Crépuscule des dieux*, où une femme à elle seule devient plus imposante que la masse des cinq cents chanteurs qui nous redisaient l'*Ode à la Joie*.

Je me croyais si transformé que je ne me réjouissais guère d'entendre, le second jour, la musique italienne et française. La fine, légère ouverture d'*Anacréon* de ce grognard de Chérubini et le *Requiem* de Verdi où je sentais que quelqu'un d'autre pourrait, devrait être ému, — mais moi pas, — me persuadaient que les Latins étaient loin et que tous mes grands-pères teutons m'avaient repris.

Quand vinrent Berlioz et *Roméo*. Le serpent ! Comme cette passion, ces couleurs, cette variété, cette vibration intense et toujours juste me firent souvenir que je n'étais qu'un Latin sec, inflammable, et aimant la poésie de la réalité plutôt que les spéculations de l'idéal ! Je n'en suis ni fier ni honteux : je constate le fait.

La nouvelle école allemande était bien représentée le troisième jour par une *ballade* de Max Bruch et par le poème symphonique *Tod und Verklärung* de Richard Strauss, entendu à Liège. Une première fois j'ai fait la bêtise de suivre le texte qui sert de programme à cette symphonie et j'ai trouvé que la splendide robe dont le recouvrait la musique était trop ajustée.

La seconde et la troisième fois j'ai essayé d'oublier le programme et n'y suis pas parvenu. Je n'ai pas encore eu le temps de grimper au nid de mes hiboux pour voir de loin si c'est un bien ou un mal. La musique était neuve, dramatique, puissante, à la hauteur du sujet, mais pas plus haut ; elle n'y ajoutait ni un frisson ni un horizon nouveau. — Autour de ces quelques grandes choses s'agitait tout le fracas des solistes mâles et femelles ; parmi ces dernières il faut ranger Pablo de Sarasate, toujours ravissant, sucré et parfait, d'une perfection qui ignore grandeur, style et force.

Et hurrah ! pour le bon, le sympathique Wüllner, toujours vert et droit ou se redressant, toujours enthousiaste, grandissant toujours sans s'arrêter, sans se laisser stabiliser par l'âge, imprimant à tout ce long festival sa conception artistique, élevée, simple et ferme.

I. W.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Les Cavaliers de l'Apocalypse de M. Alfred CLUYSENAAR.

Une immense toile où se cabrent, en des attitudes académiques, les chevaux mystérieux de l'Apocalypse. Voilà, montés sur leurs coursiers, la Guerre, la Mort, la Famine et la Peste ! M. Cluyseenaar, un bon peintre qui a fait en sa vie la *Vocation* du Musée moderne, et quelques portraits de mérite, ne paraissait pas désigné pour s'emballer sur d'aussi fantastique cavalerie. Il fallait, pour enfourcher ces bizarres Pégases, un rêveur mystique (rappelez-vous le *Saint Jean* de Memling, à Bruges), ou bien un Odilon Redon, apte à ces conceptions étranges, ou bien un macabre Goya. M. Cluyseenaar n'a fait qu'une œuvre de prix de Rome, sans

accent, sans nouveauté, aussi impersonnelle que son *Canossa*. Toute cette scène terrible de légende apocalyptique pue le modèle d'atelier. Ce sont les figures d'expression qu'on a rencontrées dans tous les concours, les bustes et les gestes qui ont figuré dans toutes les officines d'académie. Toute cette composition est froide et la nappe de lumière que le peintre fait descendre en un des coins du tableau apparaît comme un glacial suaire. Beaucoup d'artistes qui excellent à peindre tel morceau ou tel portrait, à modeler tel groupe de satyres ou tel buste, se perdent en des bas-reliefs à prétentions michel-angelesques ou en des toiles étalées en pompeux mètres carrés sur les murailles des salles.

CERCLE DES FEMMES-PEINTRES

Troisième exposition annuelle.

Avec un zèle infatigable et une persévérance rare, M^{lle} Mary Gasparoli, non contente de couvrir de tournesols, de chrysanthèmes et même de compositions à intentions allégoriques, où la mélancolie des immortelles est opposée au sourire des fleurs des champs, la blanche surface des châssis de toile, s'occupe chaque année de rassembler dans une même ardeur exhibitionniste toutes les femmes peintres de sa connaissance, et même les autres. Si malheureusement ses démarches, bien qu'instantes, échouent auprès des artistes que renseignent les catalogues des Cercles d'avant-garde ou des Salons officiels : les Anna Boch, les Louise Héger, les Marie Collart, les Euphrosine Beernaert, les Mary Cassatt, les Berthe Morisot, les Clara Montalba, les Marguerite Holéman, du moins sa diplomatie n'est-elle pas en défaut quand elle s'adresse à des personnalités de second plan, que les expositions annuelles du *Cercle des Femmes-peintres* font peu à peu sortir de l'ombre.

Les difficultés ont été d'autant plus grandes, cette fois, que des confrères installés dans les galeries que guignait l'aimable secrétaire ont mis en pratique le : « J'y suis, j'y reste » avec plus d'autorité que de galanterie. Il a fallu se contenter de la salle des Conférences, se serrer un peu, accrocher trop haut de jolis petits vases pleins de géraniums pour lesquels on convoitait la cimaise, reléguer dans des coins sombres des bouquets de marguerites qui se fussent joyeusement épanouis en pleine lumière.

Ah ! Delmer, mon ami, je ne vous envie pas ! Quels jolis espoirs vous avez dû briser ! Quelles durables rancunes accumuler ! Quels furieux coups de bec vous sont quotidiennement distribués dans la volière ouverte à côté de la cage où vous présentez vos lionceaux !

Paix ! Mesdames. Votre Exposition n'a point perdu au change. La salle des Conférences est la mieux éclairée du Musée : c'est même probablement pour cela qu'on en a fait, au lieu d'une salle d'exposition, une parlotte, suivant la loi fatale qui régit à contresens, dans notre pays, la destination des locaux comme celle des monuments. C'est aussi, par ses proportions, la salle qui devait le mieux vous convenir. Vos cent œuvres, — que ne puis-je écrire vos cent chefs-d'œuvre ! — y couvrent très exactement les quatre panneaux et se soutiennent mieux l'une l'autre que si on les eût espacées.

Mon sentiment vrai ? C'est que le progrès sur les expositions précédentes est sérieux. N'était l'instinct d'imitation que décèle en général toute peinture féminine, — cet instinct qui, dans les œuvres de M^{lle} Lucie Baldauf évoque le souvenir de Mellery, dans les

toiles de M^{me} Demanet celui de Speekaert, dans les paysages de M^{lle} Rosa Leigh la manière de Verstraete, dans les études de M^{lles} de Bourtzoff la couleur et les procédés de Slingeneyer (mais oui, pourquoi pas ?) — on pourrait déclarer le *Cercle des Femmes-peintres* tout aussi intéressant que le *Cercle artistique* dont il est un succédané.

Ceci établi, à qui la pomme ? Il faudrait, pensons-nous, ne pas imiter cet idiot de Paris et la partager en quatre. A M^{lle} Lucie Baldauf le plus gros quartier. Son portrait de jeune fille est remarquable : simplicité, sobriété, couleur harmonieuse et ferme, il réunit un ensemble de qualités peu ordinaires. Son *Vestibule*, pour être un trop évident décalque de Mellery, n'en constitue pas moins un bon dessin, d'une observation juste. La *Liseuse*, la *Rue sous la neige* révèlent, de même, une nature artiste.

Les autres quartiers à M^{lle} Louise De Hem, dont les pastels et peintures à l'huile dénotent un sentiment délicat ; à M^{lle} Henriette Calais, qui expose un bon portrait de jeune fille ; à M^{lle} Andaluzia Evans, qui affectionne particulièrement les toutous et les peint avec talent.

On pourrait encore distribuer des mentions honorables à M^{lle} Madeleine Carpentier pour sa *Tête de jeune fille*, à M^{lle} Marguerite Dielman pour ses *Fleurs et accessoires*, à M^{me} Pierre Dupré pour ses *Coquelicots*, à M^{lles} Elsom, Gasparoli, Van Tilt, Leigh, etc. Et, ceci fait, engager toutes ces dames à s'efforcer d'originaliser leur vision.

REMBRANDT ALS ERZIEHER ⁽¹⁾

Rembrandt éducateur ? Traduisons plutôt librement : Rembrandt symbole.

Voilà un livre qui a fait et qui fait encore beaucoup de bruit en Allemagne, où il en est à sa quarantième édition. L'auteur ? « Von einem Deutschen, — par un Allemand ». Impossible d'en apprendre davantage. Si vous écrivez à l'éditeur, afin qu'il vous fasse obtenir le droit de traduction, il vous répondra : « Je suis lié par mon contrat à ne divulguer le nom de l'auteur à personne, et je ne puis lui communiquer votre demande, car depuis longtemps j'ai rompu toutes relations avec lui. » Vous pouvez bien penser qu'on s'est livré à des conjectures. Une publication allemande a même trouvé un nom : M. Langbehn, à Hadersleben, mais c'était une fausse piste. Aussi, on ne cherche plus guère après s'être cassé la tête depuis le mois de janvier 1890, époque où a paru la première édition. Au début, le livre n'a pas fait grande sensation : la presse n'osait ou ne savait que dire. Mais elle avait compté sans l'excellente organisation des libraires allemands, qui reçoivent tout ce qui paraît et envoient à option, en ville et à la campagne, ce qui peut être du goût du client, qu'ils connaissent à fond. Et maintenant le livre est en pleine vogue.

Qu'est-ce ? Une critique acerbe, agrémentée d'aphorismes, des choses politiques, artistiques, scientifiques, de toute la vie intellectuelle, enfin, de l'Allemagne, avec la conclusion que seul un renouveau général, de la racine au sommet, saura régénérer l'Allemagne décadente. Par quoi ? Par la modestie, le calme, la solitude, l'individualisme, et par l'art, qui doit devenir le summum de l'existence intellectuelle, en refoulant à la seconde place la science devenue encombrante et spécialiste, sèche et ignorante comme l'érudit de La Bruyère. L'auteur pense que lorsque toute

(1) Un volume chez Hirschfeld, Leipzig.

l'activité nationale, politique comprise, sera devenue artistique, lorsque le peuple aura reconnu la suprématie de l'art, la culture germanique sera réelle et universelle.

Le symbole auquel s'attache le mystérieux écrivain nous est présenté magistralement. Le grand maître hollandais revient à tout instant dans les 356 pages du volume, et si l'on voulait réunir les appréciations brillantes sur le génie de Rembrandt qui émaillent le livre, on composerait une des plus belles critiques d'art qui aient été écrites sur le peintre des *Syndics*.

Par un jeu d'ingénieux paradoxes, Rembrandt est présenté à la fois comme l'artiste le plus germanique et le plus individuel qui soit, le modèle à suivre, le symbole à invoquer dans la lutte pour la renaissance éthique. Il nous est impossible de suivre les déductions que ce procédé, appliqué avec un art minutieux, appuyé de citations, a permis à l'auteur anonyme de présenter au lecteur.

Rembrandt est un Bas-Allemand, être mieux doué que l'homme du Midi, et surtout de l'aride Prusse. La Basse-Allemagne intellectuelle commence en Hollande, — avec une île pour les immigrés, les Frisons, qui ne chantent point : *Frisia non cantat*, — elle s'arrête à la rive de l'Elbe. La factice Berlin n'est plus dans le rayon, mais Bismarck, lui, y est né. C'est là et un peu en amont du Rhin qu'il faut prendre exemple.

Cela est dit dans un style hardi, aux images surprenantes, parfois déconcertantes, avec un pessimisme souvent justifié.

Il y a eu des ripostes.

« *Hoellenbreughel als Erzieher* » (Brueghel d'Enfer éducateur), la première, est une parodie gaie, qui impute, entre autres, à Wagner l'extension de l'alcoolisme en Allemagne, avec, pour la fin, l'apothéose... de la bière. C'est de l'esprit d'outre-Elbe. Le parodiste — « un autre Allemand », qui n'est autre que M. F. Pfohl — procède par l'exagération du grotesque.

Une réfutation plus sérieuse a été faite dans un volume qui a obtenu six éditions : *Billige Weisheit* (La sagesse à bon marché), antidote contre « Rembrandt als Erzieher », par « Nantibus ». Ce volume a paru chez Seemann à Leipzig. Citons encore une autre brochure : « *Est! Est! Est! Propter nimium Est! Est! Est! dominus meus mortuus est. Est vinum bonum est* ». Mot de la fin d'une anecdote connue, « von einem niederdeutschen Bauern », par un paysan bas-allemand. Enfin : *Der heimliche Kaiser*, brochure anonyme. Le titre est emprunté à l'ouvrage initial où l'auteur souhaite la venue d'un empereur caché, c'est-à-dire d'un directeur intellectuel du peuple allemand, puissant et influent, mais discret, exerçant une action occulte.

Parmi les défenseurs de notre volume, nous ne connaissons que deux ouvrages : *Rembrandt und Bismarck*, par M. Max Beyer, un publiciste brillant, mais peu heureux, adhérent incommode et bruyant de l'ancien chancelier. Ensuite : *Ein ernstes Wort über Rembrandt als Erzieher* (Paroles sérieuses sur Rembrandt-symbole).

Voici, en dernier lieu, le poète Félix Dahn qui intitule : *Moltke als Erzieher* (Breslau, chez Schottländer), un petit ouvrage, très bien fait, sur le défunt général, dont les œuvres littéraires, publiées en ce moment, font à bon droit sensation. L'auteur, dont la compétence est connue, soutient qu'il est inutile de prendre pour modèle un peintre hollandais lorsqu'on a eu devant soi l'exemple de toutes les vertus de l'homme privé, du soldat modeste et artiste délicat, autant que savant, du patriote exempt de chauvinisme, mais non d'une communicative chaleur,

qui, après sa mort, apparaît soudain comme un véritable éducateur et un littéraire classique. Le plaidoyer de M. Félix Dahn est séduisant et sera lu avec intérêt même par les adversaires de l'homme de guerre.

Pour donner une idée du curieux ouvrage dont s'occupe l'Allemagne, nous en publierons prochainement quelques pages traduites spécialement pour *l'Art moderne*, et dans lesquelles on retrouve certaines idées que développe M. Edmond Picard dans la *Synthèse de l'antisémitisme*.

P. M.

L'ART IMPRESSIONNISTE

M. Georges Lecomte, en un précieux volume dont nous avons rendu compte (1), vient de réunir les œuvres dominantes des peintres impressionnistes.

Ce livre est une documentation curieuse et émue parce qu'il dévoile, à nos yeux habitués aux définitives victoires d'un art neuf, l'étrange labeur et l'âpre lutte soutenus dans l'ombre de tout un âge dédaigneux, dans la ténèbre des misères matérielles et que consolait seuls les éclairs de la foi et du génie.

Depuis qu'une rénovation littéraire intense a semé le sol artistique de fleurs de lumière vibrante, et depuis que d'insinuante manière l'intellectualité a filtré dans le domaine pictural — autrefois borné par ses diminuantes frontières du convenu et de l'histoire académique — l'art impressionniste devait éclore, nécessairement, faiblement. Car à toute époque littéraire correspond un équivalent dans les arts voisins, à toute transformation suit une métamorphose. La peinture comme la musique, l'âme littéraire subissent d'invisibles lois qui sont les règles instinctives de l'art en général. Cette loi — ou plutôt cet instinct — s'est manifesté, cette fois, dans la littérature et je pourrais citer telles œuvres, dominatrices d'une époque tout entière. C'est là la curieuse impérialité de la pensée imprimée. La généralité des grands mouvements, synthèses d'un siècle, ont eu leur cause initiale dans le cerveau producteur d'œuvres écrites.

Et la peinture, plus spécialement attirée vers la pensée qui se sculpte dans les mots en images plates, en ombres imaginatives, en reliefs conventionnels, acquérant leur puissance par la vision qu'on parvient à figer dans la phrase réfléchie, — la peinture est la traduction colorée de cette même pensée émise en verbes.

Cette abstraite sculpture intellectuelle, suivant les modes historiques traversés, selon les nombreux infinis de l'ambiance, des instincts, de la nécessité, se métamorphose, change et se modèle d'après ces influences qui palpent le cerveau et le façonnent, et la peinture qui subit l'éternelle magie des caressantes inflexions de la pensée adapte ces transpositions idéales, comme de la cire, sur le chatoulement multiple des couleurs.

Ce n'est pas une servilité que ce magnétisme étrange et captivant. Les grands écrivains ont tous, par l'étonnante prévision d'une pensée plus tôt mûrie que d'autres, fait planer sur les étroites limites de leur âge les transformations prochaines. Les peintres, naturellement pénétrés d'un art plus spécial, moins large, n'embrassant guère la promesse des futures éclosions, se laissent guider et sont suggérés.

Voilà l'hypnose glissée dans un art naguère barré de dogmes fixes, aujourd'hui plein d'air, de lumière, aux nerfs flexibles,

(1) V. notre numéro du 15 mai dernier.

à toutes les irritations, à toutes les vibrations du cœur et de l'esprit.

La particulière vision du peintre modifie d'après les particularités de son tempérament cette puissance qu'il ignore, du reste, soumis seulement à l'occulte force immanente des idées — se sentant envahi par l'obscur influence d'une phalange qui paraît marcher loin de lui — mais la lumière spirituelle se réverbère au loin, insinuante et pénétrante et qui conquiert lentement, sûrement son cerveau, sa vision — et sa palette définitive. L'influence des mêmes principes, argumentés d'idées sincères, commentés et bataillés sans trêve, produit l'impulsion que porte en soi toute époque.

Rien alors des doctrines maçonnées par des siècles d'inertie et d'habitude ne peut survivre. Aux houles des idées mûres, les monuments anciens croulent, laissant onduler au lointain le prisme doux et consolant des arcs-en-ciel nouveaux, possibilités nombreuses d'un art plus sincère et plus vrai.

Et ce phénomène s'est produit chez les impressionnistes; l'intellectualité a fait vibrer les visions, les phrases colorées. Toute la sculpture fine des tons, et partout, comme des strophes de couleurs, chantent au travers des luttes noires d'antan, les prévisions glorieuses d'autres victoires!

ARCHITECTURE

Nous avons souvent rompu des plumes ici en faveur de l'embellissement des gares de chemin de fer, et nous avons maintes fois réclamé pour qu'on supprime les administratives, banales et affligeantes stations qui encombrant de leurs uniformes mines nos voies ferrées.

On commence maintenant à construire des gares plus gaies à l'œil des voyageurs. C'est bien. La tendance des dirigeants est excellente. Mais hélas! quelles désillusions nous donnent encore les architectes! Ainsi, voyez la nouvelle gare d'Audenarde. Que viennent faire, au-dessus des toits, ces volets de tourelles qui ne s'ouvriront jamais, et ces tourelles elles-mêmes, dans lesquelles, d'ailleurs, un chien ne saurait tenir? Il faut, en architecture, que chaque chose ait sa raison d'être, son humaine raison. Il faut que tout soit proportionné au corps et aux idées des hommes. Construire des tourelles pour le repos des pigeons, c'est charmant dans un coin de ferme, mais c'est inepte au-dessus d'une gare. C'est le rococo moderne, le superflu bibiche, l'ornementation du « parvenu », l'illogisme suprême! Cherchez donc de ces décors sans raison dans l'architecture grecque ou gothique?

Vraiment, au point de vue architectural, nous traversons une plate époque, sans caractère, et dont la seule marque est peut-être de refléter la seule vanité, l'inanité et l'ostentation de mauvais goût des bourgeois de nos jours.

CORRESPONDANCE

CHER MONSIEUR,

Je vous serais très reconnaissant de signaler dans *l'Art moderne* cette chose, d'ailleurs nullement étonnante en Belgique :

Ayant été obligé de renoncer à l'organisation d'un concert d'œuvres belges au Salon Anvers-Bruxelles, tant j'avais rencontré partout de l'indifférence et de l'hostilité, j'avais prié la presse

quotidienne bruxelloise d'annoncer ma décision. Or, sauf la *Chronique* qui en a parlé deux fois, aucun autre journal n'a eu la politesse d'accueillir ma lettre.

Aussi c'est à Paris que je compte donner, en même temps qu'une exposition de mes œuvres, deux séances de musique, l'une belge, comprenant des œuvres de MM. Georges Flé, Guillaume Lekeu et Eugène Samuel, l'autre consacrée à l'école de Franck et à deux jeunes compositeurs inconnus en Belgique.

Merci d'avance de tout cœur et agréés mes salutations très distinguées.

G. MELCHERS.

A BAYREUTH

La distribution définitive des quatre ouvrages qui seront représentés cet été à Bayreuth a été arrêtée comme suit :

PARSIFAL

Parsifal, MM. Van Dyck (Vienne) et Gruning (Hanovre); *Kundry*, M^{me} Mailhac (Carlsruhe) et Malten (Dresde); *Gurnemanx*, MM. Grengg (Vienne) et Frauscher (Barmen); *Amfortas*, MM. Kaschmann (Milan) et Scheidemantel (Dresde); *Klingsor*, MM. Liepe (Berlin) et Planck (Carlsruhe); *Filles-fleurs*, M^{me} Hartwig (Dortmund), Hedinger et Welschke (Breslau), Mitskiner (Stettin), Mulders (Utrecht) et Wiborg (Schwerin).

TRISTAN ET ISOLDE

Tristan, M. Vogl (Munich); *Isolde*, M^{me} Sucher (Berlin); *Brangæne*, M^{me} Staudigl (Berlin); *le roi Marke*, MM. Doering (Mannheim) et Gura (Munich); *Kurwenal*, M. Planck.

TANNHÆUSER

Le Landgrave, M. Doering; *Tannhæuser*, M. Gruning; *Wolf-ram*, M. Scheidemantel; *Walther*, M. Gerhauser (Bayreuth); *Biterolf*, M. Liepe; *Heinrich*, M. Zeller (Weimar); *Reinmar*, M. Bucha (id.); *Elisabeth*, M^{lle} Wiborg; *Vénus*, M^{lle} Mailhac.

Le ballet réglé par M^{lle} Zucchi.

LES MAÎTRES-CHANTEURS

Hans Sachs, M. Gura; *Pogner*, M. Frauscher; *Beckmesser*, M. Muller (Leipzig); *Kothner*, M. Bachmann (Halle); *Walther von Stolzing*, M. Anthes (Dresde); *David*, M. Hoffmüller (id.); *Eva*, M^{me} Hartwig et Wiborg; *Madeleine*, M^{me} Staudigl.

Chefs d'orchestre : MM. Lévy (Munich), Mottl (Carlsruhe) et Hans Richter (Vienne). — Chef des chœurs : M. Kniese (Bayreuth).

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

ALBENIZ, l'extraordinaire virtuose du clavier que nous eûmes cet hiver la bonne fortune d'applaudir à Bruxelles en quelques soirées intimes demeurées inoubliables, est l'auteur d'une foule de compositions pour piano publiées à Madrid par A. Romero, à Londres par Joseph Williams, par MM. Stanley, Lucas, Weber et C^{ie}, par MM. Pitt et Hatzfeld, etc.

La couverture d'un *Concierto para dos pianos* (op. 78), de bonne facture mais d'intérêt musical contestable, renseigne de très lointaines *Variaciones brillantes sobre « Il Crociato »* accostant une *Fantasia sobre Lucia de Lammermoor*. Mais de ces travaux médiocres, indice des jours noirs du début, il ne reste heureusement rien dans l'œuvre actuel du musicien, où s'épanouit sa

nature exubérante et gaie, servie par une impeccable écriture et par la connaissance approfondie des ressources du piano.

La musique de M. ALBENIZ a mêmes qualités et aussi mêmes défauts que celle de Rubinstein : distinction, élégance de facture, superficialité, usage fréquent d'harmonies vulgarisées et de cadences connues. La forme en est toujours soignée, mais dans chacune de ses œuvres elle apparaît identique : exposition du sujet, développement, exposition et développement de la deuxième idée, reprise du thème initial et cadence finale. Le plan varie si peu qu'on pourrait, presque à coup sûr, avec les deux idées que renferme chaque morceau, bâtir celui-ci à peu près tel que l'a construit l'auteur.

Environ deux cents numéros ont été édités. Citons entre autres deux *Valses de Salon*, trois *Mazurkas*, *Cuba*, *Cadix-Gaditana*, *Grenada*, *Pavane espagnole*, *Zambra Granadina*, *Barcarolle catalane*, *Minuetto*, *Cotillon-Valse*, *Impromptu*, *Romance sans paroles*, *Angoisse*, *On the Water*, *Mallorca*, *Berceuse*, *Scherzino*, *Chant d'amour*, *L'Automne*, qui toutes décèlent, sinon une inspiration originale, du moins une main experte et un sentiment artiste.

Mais où M. ALBENIZ excelle, c'est dans la transcription et l'adaptation des motifs populaires de l'Espagne, auxquels il donne une saveur rare. Quelques-uns des morceaux dans lesquels il introduit les rythmes joyeux des danses populaires de sa patrie et les lentes mélodies des *flamencos* sont exquis de charme imprévu et de pittoresque. Les plus jolis sont : *Sevillanas*, *Sérénade espagnole*, *Jota Aragonesa*, *Tango et Sevilla*, publiées par MM. Stanley, Lucas, Weber et C^{ie}. Signalons aussi le recueil intitulé *Espana'* op. 165 (Londres, Pitt et Hatzfeld), qui donne, en 30 pages, une vision étincelante des danses pimentées de l'Andalousie et de la Catalogne.

Nous apprenons que M. ALBENIZ vient d'achever, en collaboration avec M. FERNANDEZ-ARBOS, un opéra comique espagnol qu'il a fait recevoir au Lyric-Theatre. Souhaitons-lui le succès de *Carmen-up-to-data* et les jolies interprètes de la *Burlesque Company*.

NÉCROLOGIE

M. Théodore Canneel.

M. Théodore Canneel, directeur de l'Académie de dessin, de peinture et de sculpture de Gand, vient de mourir à la suite d'un cancer à l'estomac. Il était né à Gand en 1817. Il a été nommé directeur de l'Académie en 1852, après son retour de l'Italie où il avait achevé ses études artistiques.

M. Canneel était inspecteur de l'enseignement du dessin, membre de la Commission royale des monuments et membre correspondant de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts, officier de l'ordre de Léopold. Il est l'auteur des peintures murales des églises Saint-Sauveur et Sainte-Anne à Gand et de l'église de Burst près d'Alost.

Simple, modeste et bon, M. Canneel était très estimé et aimé. En 1875, ses anciens élèves lui ont rendu un hommage public, en plaçant son médaillon dans un des murs de l'école qu'il dirigeait. Le personnel de l'école se préparait à célébrer le 50^e anniversaire de son entrée en fonctions comme directeur.

M. Pierre-Armand Cattier.

Le statuaire Pierre-Armand Cattier vient de mourir à Bruxelles, âgé de soixante-deux ans. On lui doit le monument de J. Cockerill,

élevé sur la place du Luxembourg, les grandes figures allégoriques qui décorent l'une des portes de l'enceinte extérieure d'Anvers, une *Daphnis* acquise par l'État pour le Musée de sculpture, un grand nombre de bustes, etc. M. Cattier, qui était le père du critique d'art de la *Gazette*, était officier de l'ordre de Léopold.

Ses funérailles ont été célébrées mercredi en présence d'un grand nombre d'amis, d'artistes, d'hommes de lettres, etc.

PETITE CHRONIQUE

M. Georges Eekhoud a fait samedi dernier à l'Exposition communale d'Ixelles une très belle conférence sur Charles De Coster, l'un des fondateurs de notre littérature. Il a énergiquement revendiqué pour le grand écrivain un monument qui — M. Nautet le rappelle dans son *Histoire des lettres belges* — lui a été refusé jusqu'ici. Nous publierons dans nos prochains numéros la sténographie complète de cette magistrale étude.

L'Association pour l'Art fera entendre aujourd'hui à Anvers, dans les locaux de son exposition, une sélection d'œuvres modernes avec le concours de M^{me} Soetens-Flament, de MM. Litta et H. Gillet. Au programme : P. Benoit, V. d'Indy, G. Fauré, E. Chabrier, N. Rimsky-Korsakow.

M. Camille Lemonnier a tiré, pour les Martinetti, une pantomime en trois actes et cinq tableaux de son roman *Le Mort*. MM. Léon Du Bois, auteur de la musique, et Paul Martinetti, principal interprète de l'œuvre nouvelle et collaborateur de M. Lemonnier pour l'adaptation du *Mort*, viennent de se rendre à Paris où ils ont pris avec l'auteur les dernières dispositions pour mettre celle-ci au point.

Le Mort sera représenté sur une scène parisienne au début de la saison prochaine.

M. Rodolphe Salis et ses amis du *Chat noir* donneront samedi prochain une représentation au Théâtre des Galeries. Ils joueront *la Marche à l'Etoile* de Fragerolle, *Une Affaire d'honneur* de J. Jouy et *l'Age d'or* de Willette. En intermèdes se feront entendre les poètes et chansonniers du *Chat noir*.

Les concours publics du Conservatoire, ouverts hier par l'audition des classes d'ensemble vocal, auront lieu dans l'ordre suivant :

- Samedi 11 juin, à 3 h., ouverture des concours.
- Lundi 13, à 8 h., instruments à embouchure.
- Jedi 16, instruments à anche et flûte ; à 8 h., saxophone, basson, clarinette ; à 3 h., hautbois, flûte.
- Samedi 18, à 9 h., contrebasse, alto ; à 3 h., violoncelle.
- Mardi 21, à 9 h., musique de chambre avec piano.
- Vendredi 24, à 3 h., piano (demoiselles) ; prix Laure Van Cutsem.
- Samedi 25, à 3 h., piano (hommes).
- Mardi 28, à 9 h. et à 3 h., violon.
- Mercredi 29, à 9 h. et à 3 h., violon.
- Samedi 2 juillet, à 10 h., chant théâtral (hommes) ; 3 h., chant théâtral (demoiselles) ; duos de chambre.
- Vendredi 15, à 3 h., tragédie et comédie.

Les Concerts du Waux-Hall, favorisés par le temps, attirent la foule. Samedi dernier, le contrôle a accusé près de 2,000 entrées.

On a fait à M. Gilson, qui dirigeait l'exécution de son poème symphonique *La Mer*, un accueil si enthousiaste qu'il est question de consacrer au jeune maître, désormais populaire, une nouvelle séance.

Les programmes sont d'ailleurs fort intéressants cette année. Plusieurs solistes se sont fait entendre avec succès. Citons spécialement M^{lles} Goetz et Parentani, MM. Gandubert, Guidé, Jacob et le jeune violoniste F. Hill.

Ce dernier, qui se faisait entendre pour la première fois en public, a révélé une technique de premier ordre jointe à un vrai tempérament. Il a joué en artiste accompli la *Barcarolle* du 3^{me} concerto de Saint-Saëns et les périlleuses *Zigeunerweisen* de Sarasate.

M. James Mc. Neill Whistler se fixe définitivement à Paris, où il vient de louer un atelier et un appartement. Le *Gil Blas* le « photographie » en ces termes :

Un des artistes les plus originaux de ce siècle, dont le pinceau magique a su, en d'inoubliables portraits, traduire l'éternelle énigme du visage humain jusqu'en ses plus fugitives attitudes, comme dans ses paysages il a rendu la vie des choses jusqu'aux confins les plus délicats de la lumière et du visible. Célébré par Baudelaire, il y a quarante ans, n'en fut pas moins relégué « au dépotoir » chaque fois qu'il tenta d'exposer au Salon, par ces mêmes peintres qui lui offrent aujourd'hui des banquetts, lui abandonnent la cimaise au Champ-de-Mars et applaudissent à son entrée au Luxembourg. Au physique, un « excentric » des plus réussis, ce petit vieux que sa mèche blanche — une touffe clownesse dans ses cheveux noirs — et sa haute canne légendaire distinguent du commun des mortels. N'admet pas d'être discuté. Fit condamner à 1 franc de dommages et intérêts le critique Ruskin, qui l'avait malmené. A conféré à Londres et publié un « Ten o'clock tea » que traduisit Mallarmé (1).

La mort d'Ernest Guiraud a laissé vacante, au Conservatoire de Paris, une place de professeur de composition. Celle-ci a été offerte à M. Vincent d'Indy, qui ne l'a pas acceptée. Le titulaire n'est pas désigné jusqu'ici.

M. Guiraud occupait, en outre, des fonctions vivement convoitées, à sa mort, par un grand nombre de musiciens : celles d'inspecteur de l'enseignement de la musique au Conservatoire, dans les écoles nationales et les maîtrises.

C'est M. Gabriel Fauré qui vient d'être choisi pour ce poste par le ministre des Beaux-Arts.

Dans la dernière livraison de *l'Art et l'Idée*, M. Octave Uzanne étudie l'art de Joseph Chéret, le statuaire-décorateur dont les vases obtiennent en ce moment un grand succès au Champ-de-Mars. La monographie, très intéressante, contient des reproductions hors texte des principales œuvres de l'artiste, diverses compositions inédites, un portrait de Joseph Chéret par son frère Jules, etc. Dans cette même livraison, à lire un curieux article de M. de Saint-Heraye intitulé *Les Etapes de la réclame, histoire sommaire du puffisme à travers les âges*.

A signaler dans la *Revue de l'Évolution* (rue Chauchat 24, Paris) les articles de critique de M. Georges Lecomte : *la Renaissance idéaliste* (n° du 15 mars) et *l'Impressionnisme* (n° du 1^{er} avril), tous deux exactement documentés et judicieusement déduits.

A l'exposition des Beaux-Arts de Glasgow, dont nous recevons le catalogue, figurent quelques artistes français : MM. A. Bartholomé (*Petite fille pleurant*, sculpture) ; P. Bergeret, P. Damoye, E. Degas (*Chez la modiste*, pastel) ; P. Dubois (*La foi*, sculpture) ; H. Fantin-Latour, J. Girardet, J. Guillemet, J.-F. Raffaëlli (*Deux anciens*), etc. On a exposé en outre des œuvres de Corot, de Bonvin, d'Isabey.

M. P. De Vigne (*Psyché*), M^{me} H. Ronner et M. A. Ronner représentent seuls la Belgique.

(1) Publié dans *l'Art moderne*, 1888, pp. 322 et 330.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres en 13 heures.** — **Berlin à Londres en 22 heures.** — **Vienne à Londres en 36 heures.** — **Bâle à Londres en 20 heures.** — **Milan à Londres en 32 heures.** — **Francfort s/M à Londres en 18 heures.**

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumeurs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artjfi, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

PIANOS

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

EN SOUSCRIPTION

chez PAUL LACOMBLEZ, éditeur, 31, rue des Paroissiens, Bruxelles

Jean DELVILLE

LES HORIZONS HANTÉS

Un beau volume in-16 jésus, sur papier vélin teinté, à 3 francs.

Lire dans le *Gil Blas* Claudine Lamour, par
CAMILLE LEMONNIER.

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.
Etranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

CHARLES DE COSTER. — LA JEUNESSE ET LES JUIFS. — ASSOCIATION POUR L'ART. — VENTES RÉCENTES. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — PETITE CHRONIQUE.

CHARLES DE COSTER

Poursuivant l'œuvre de revendication entreprise en faveur du plus grand de nos écrivains nationaux par *l'Art moderne* et par *la Jeune Belgique*, M. Georges Eekhoud a, dans une très artiste conférence faite à Ixelles la semaine dernière, hautement proclamé le génie de Charles De Coster et énergiquement réclamé l'érection d'un monument destiné à faire revivre cette séduisante figure de nos Lettres belges.

L'injuste, l'inqualifiable oubli dans lequel on a laissé la mémoire de l'auteur d'*Uilenspiegel* appelait cette nouvelle attaque, à laquelle la personnalité de M. Eekhoud, l'un de nos premiers écrivains contemporains, donne une force et une signification nettes. Souhaitons que cette fois nous ayons raison des préjugés, de l'hostilité, du mauvais vouloir accumulés contre l'illustre artiste et qu'enfin justice lui soit rendue.

Ceci dit, nous laissons la parole à l'auteur de *la Nouvelle Carthage* :

C'est d'un grand, d'un très grand écrivain que je vais vous entretenir, je dirai même d'un des seuls écrivains artistes que puisse revendiquer la Belgique du premier cinquantenaire.

La grande valeur littéraire de Charles De Coster s'enrichit de cette circonstance qu'il fut seul, qu'il fut isolé, qu'il fut un véritable précurseur.

Aujourd'hui, la Belgique n'est pas encore une patrie bien généreuse pour le poète, mais, à l'époque de Charles De Coster, elle se comportait comme la plus odieuse des marâtres.

Alors que le musicien, le peintre, le sculpteur pouvaient compter, sinon sur une compréhension complète, du moins sur une sorte d'estime et de respect, l'homme de lettres, lui, demeurait absolument ignoré ou méconnu. Pour le public il ne représentait rien du tout. De nos jours encore, quoiqu'on ait fait du chemin chez nous, beaucoup de personnes, et même de celles appartenant à ce qu'il est convenu d'appeler le monde des arts, apprécient un tableau, un opéra ou même une symphonie, mais sont tout à fait insensibles à la vraie littérature. Cela provient d'un manque d'éducation, mais c'est aussi le résultat de déplorables préjugés et de très fâcheuses confusions. Comme tout lettré — dans le sens général du mot — se sert de plume et d'encre, tout Belge qui a appris à écrire est écrivain ou pourrait le devenir. Le petit jeune homme qui fait des vers où les amours riment avec toujours, est un écrivain ; le bas-bleu qui ne jure que par Noël et Chapsal et honore Georges Ohnet de ses suffrages les moins acidulés, est un écrivain ; le moindre instituteur à qui le patriotisme officiel inspire de temps en temps une cantate ou une ode en quatre-vingt-douze couplets, est un écrivain.

Écrivain encore, le reportillon qui consigne dans les journaux le trépas des chiens écrasés ; écrivain, le chef de bureau qui fait à son ministre des rapports sur la dernière épizootie ; écrivain, et des plus authentiques, vous dira le snobisme de la masse, le monsieur qui, dans les mêmes journaux, prodigue la

réclame aux cabotins, aux élèves du Conservatoire, aux peintres embryonnaires et aux croque-notes en mal de queue-d'œuvre. Oui, aux yeux d'une foule de gens, dont, je regrette de devoir le constater, beaucoup de peintres et de musiciens, l'écrivain n'existe que sous forme de journaliste et tout au plus de librettiste taillable et tripotouillable à merci. Il y a mieux encore : de ce que beaucoup d'écrivains de talent appartiennent au journalisme, le bon public en a conclu que tous les journalistes sont des écrivains, erreur que les écrivains de huitième ordre entretiennent d'ailleurs avec le plus grand soin, à tel point qu'il n'est pas si cuistreux manœuvre de lettres qui ne se croie le confrère d'un Balzac, d'un Victor Hugo, d'un Charles De Coster.

Ne croyez point que j'exagère. Le sens littéraire manque encore à la plupart de nos compatriotes. Les beautés des autres œuvres d'art sont accessibles à un grand nombre de Belges, mais, faute de culture, ils sont légion encore ceux qui ne verront pas de différence entre un fait-divers torché par un plumitif quelconque, entre une chronique signée Saint-Potin ou Madame de Tricotchypie et une page de l'*Uilenspiegel* de Charles De Coster.

Il y a, sous ce rapport, — j'écarte la légion des ratés et des envieux, sciemment hostile et systématiquement débineuse, — absence totale ou oblitération du goût littéraire. Et, chose curieuse, ce n'est pas chez les artistes peintres et les musiciens que les vrais littérateurs rencontrent toujours le plus de compréhension.

Beaucoup de disciples de saint Luc ou de sainte Cécile, qui ne confondraient jamais un barbouilleur d'enseignes avec Rubens, ou le *Carnaval de Venise* avec une sonate de Beethoven, commettent cependant des confusions aussi monstrueuses en matière de littérature, et si vous leur parliez des vers de Charles Baudelaire, ils seraient capables de prôner les alexandrins qu'un gendeletteur quelconque a chevillés pour un musicien de talent.

Après cette entrée en matière, M. Eekhoud a donné lecture de quelques pages de haute et définitive critique consacrées par M. Francis Nautet à la légende d'*Uilenspiegel* dans son premier volume de *l'Histoire des lettres belges d'expression française*. Ensuite il a raconté succinctement la vie du grand écrivain, en mêlant à ces renseignements biographiques quelques souvenirs personnels :

De Coster était un sensitif dans toute l'acception du terme. Il avait la bonté farouche des vrais cœurs aimants ; mille scrupules, de subtiles délicatesses lui donnaient souvent l'air hésitant et un peu gauche, qui passe auprès des observateurs superficiels pour de la morgue ou de la misanthropie. Tous ceux qui l'ont connu de près, qu'il a honoré de son affection, vantent son caractère charmant, l'inaltérable candeur de son esprit, sa naïveté touchante dans les choses de la vie. Ce grand homme conserva jusqu'à sa mort le cœur d'un enfant.

Un jour, cette anecdote a été contée dans *la Jeune Belgique*, quelques amis de Charles De Coster, établis à Paris, lui jouèrent un tour : « Venez ici, lui écrivirent-ils ; il y a beaucoup d'argent à gagner : cent francs par jour en échange de copie. Seulement, cachez votre voyage, il y va de votre vie. »

De Coster partit pour Paris, enchanté de l'aubaine et peu soucieux du mystère. Arrivé à la grande ville, ses amis, regardant avec inquiétude autour d'eux, le firent monter dans un fiacre dont ils baissèrent les rideaux. Pendant de longues heures la voiture roula pour s'engouffrer enfin dans une cour où elle s'arrêta. On fit descendre De Coster, puis, par un petit escalier, monter jusqu'à un

grenier où l'attendait un repas, une rame de papier et des plumes : « Restez là, lui dit-on, et sous aucun prétexte ne sortez, nous vous le répétons, il y va de votre vie. — Bien ! » fit De Coster, interloqué. On le laissa seul et durant plusieurs jours, il travailla. On lui apportait ses repas. La fenêtre de la mansarde donnait sur une gouttière d'où le reclus pouvait voir dans les profondeurs une cour où passaient des ouvriers.

Un soir qu'accoudé il regardait les toits au loin, un son monta jusqu'à lui : la Brabançonne que jouait dans la cour un orgue de Barbarie. - Cet air du pays absent monta comme un hymne, De Coster pleura silencieusement d'abord, puis jeta sa bourse, et, n'y pouvant plus tenir, courut embrasser le joueur d'orgue, un Flamand, et causa avec lui dans sa bonne langue natale.

Aussitôt les farceurs arrivèrent. « Malheureux, qu'avez-vous fait ? » On le remit dans un fiacre, on le reconduisit à la gare du Nord et il rentra à Bruxelles sans avoir jamais compris.

Ce trait n'est-il pas exquis ? Seuls de tendres et pantelants cœurs de poète ont de pareils accès de nostalgic. Seules les grandes âmes d'artiste sont susceptibles d'aimer la patrie avec cette ferveur filiale et désintéressée. Ah ! De Coster n'était pas de ces Belges dénaturés qui, s'étant expatriés, enchérissent sur le boulevardisme le plus niais et donnent aux Parisiens écoeurés le spectacle, à la fois grotesque et lugubre, de leur apostasie ! Oui, De Coster aimait la Belgique ; il y souffrait et il l'aimait d'autant plus ! Les vrais artistes sont ainsi trempés et la douleur leur est une religion, un indispensable sacrement. Aussi est-il d'un artiste, ce mot poignant et si juste de M. Henry Maubel : « Qu'est-ce qui te fait croire que ce pays est ta patrie ? — La tristesse que j'y ressens ».

Ce ne fut qu'une dizaine d'années avant la mort de Charles De Coster que le gouvernement songea à utiliser pour l'enseignement les ressources intellectuelles de l'écrivain. De Coster fut nommé professeur de littérature française à l'Ecole de guerre et répétiteur du même cours à l'Ecole militaire. C'est à l'Ecole militaire, rue de Namur, que je l'ai connu pendant les six mois que j'appartins à la « 38^e promotion des armes spéciales ». Assez baroque ce qu'on entendait alors par un cours de littérature française à l'Ecole militaire. Le professeur, un monsieur dont j'ai oublié le nom, nous dictait machinalement, d'une voix dolente, de classiques exemples de syntaxe, de ces exemples qui ont entraîné dans tous les lexiques et que la plupart des nôtres avaient appris par cœur dès le collège, même dès l'école primaire, voire dès leurs mois de nourrice. Charles De Coster était censé nous interroger sur les règles archiconnues auxquelles son collègue croyait nous initier pour la première fois. J'ignore ce qu'il demandait à mes camarades, mais avec moi les dix minutes d'interrogation se passaient en une conversation familière. Plus un mot de l'hermaphrodisme des délices et des orgues ou du machiavélisme des participes passés. De Coster m'entretenait des maîtres de la poésie française, et comme j'admirais autant que lui les vers de Victor Hugo, de Lamartine et de Musset, il m'accordait chaque fois le maximum des points. C'était même le seul des répétiteurs auprès de qui j'obtenais une cote supérieure à la moyenne. Les autres me faisaient impitoyablement consigner, ou pour employer l'argot de l'Ecole militaire, m'infligeaient chaque fois une « brosse ».

A cette époque je courais ma dix-septième année et au lieu de bloquer mes *x*, de me vouer exclusivement au culte du calcul différentiel et de la géométrie descriptive, piqué depuis long-

temps par la tarentule littéraire, je m'étais remis à faire des vers, à composer des romans et des tragédies. Je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'étaient ces péchés de jeunesse ! Devant l'intérêt que me témoignait notre répétiteur de littérature, je m'enhardis à lui soumettre quelques-unes de mes élucubrations et tout en m'en signalant les innombrables faiblesses, De Coster daignait parfois leur accorder quelque mérite.

J'ignorais complètement quel maître, quel artiste m'aidait alors de ses précieux conseils. Jamais De Coster ne me parla de ses propres ouvrages, ou me donna seulement à entendre qu'il fût écrivain. Instinctivement je respectais et j'aimais ce répétiteur original et bienveillant. Malgré sa discrétion et sa modestie, quelque chose dans sa physionomie me révélait l'être d'une race à part, le monsieur qui vaut mieux que son emploi.

Je me le suis représenté bien souvent par la suite et j'ai même souvenir de sa voix vibrante et musicale. Les cheveux abondants rejetés en arrière dégageaient un large front de penseur. Le nez légèrement busqué était d'une ligne aristocratique et ferme. Les yeux brillaient, à la fois spirituels et doux. Il ne portait pas la barbe, mais une moustache assez épaisse lui donnait un air militaire contrastant avec le pli réfléchi et vaguement mélancolique de ses lèvres. Le visage un peu pâle était empreint d'une souveraine distinction et des manières exquises, une toilette simple et correcte, rehaussaient ce physique avenant. L'homme bien né, l'homme d'intelligence et de culture supérieures se révélait dans les moindres paroles, dans les moindres gestes.

Bien longtemps après seulement j'appris que ce lettré délicat avec qui j'avais eu de si instructifs échanges d'idées était un grand, un très grand artiste et alors ma vague inclination pour l'homme affable et instruit, se doubla d'une dévotion sans bornes pour le poète créateur d'*Uilenspiegel*.

Pardonnez-moi d'avoir évoqué ces souvenirs personnels, en raison de la figure d'élite qu'ils m'ont permis de vous faire entrevoir.

Les emplois auxquels l'avait nommé le gouvernement furent loin de lui apporter l'aisance et le repos. Sa situation était obérée au point que le jour où ses créanciers le crurent casé, ils le harcelèrent sans pitié et le poursuivirent jusqu'au seuil de la tombe. Le jour où il mourut rue Sans-Souci (rue Sans-Souci, quelle ironie !), le 7 mai 1879, il avait connu les dernières affres de la misère. Le 9 mai 1879, Charles De Coster fut enterré au cimetière d'Ixelles.

« N'y cherchez pas sa tombe », dit M. Francis Nautet à la fin de son admirable étude. « Aucune pierre tumulaire consacrant sa dépouille mortelle ne révèle son nom. Bientôt même on lui disputera la misérable retraite de terre où il est enseveli, et les fleurettes du gazon ne souriront plus à ses restes anonymes. On tasera, on les enfoncera davantage, car, me disait textuellement en avril dernier le fossoyeur : « La concession n'ayant pas été demandée, je vais enterrer dessus ».

L'isolement du romancier sera donc aussi profond après la mort qu'il le fut pendant les jours de sa vie triste. Son *Uilenspiegel* n'existe plus en librairie depuis longtemps. La Bibliothèque royale ne possède même pas ses œuvres complètes. Aucune place, aucune rue, aucun monument public ne fixent son souvenir. Ainsi est honorée, en son pays, la mémoire du premier écrivain-artiste belge qui, il y a vingt ans, lutta désespérément, seul, sans escorte et sans appui — contre tous ! »

Ce cri de pitié, ce cri d'indignation, ce cuisant et cinglant

reproche de M. Nautet s'est répercuté et gronde sans doute dans tous les cœurs qui viennent de l'entendre.

Espérons, n'est-ce pas, que le scandale a été conjuré, que cette chose impie, cette profanation sacrilège n'a pu s'accomplir ! Sinon cette clameur d'indignation poussée par les artistes deviendrait un éternel anathème !

Le moins que puisse faire la commune d'Ixelles, aujourd'hui surtout qu'un souffle artistique la pénètre, c'est d'accorder à la dépouille du maître la concession gratuite et perpétuelle des quelques pieds de terrain où elle repose.

Il faut aussi que se crée un comité de publication qui entreprenne une réédition populaire de tout l'œuvre de Charles De Coster : *Les Frères de la bonne trogne*, les *Légendes flamandes et wallonnes*, les *Contes brabançons*, toutes radieuses et parfumées floraisons du terreau belge, et surtout cette épopée, cette bible nationale : *La Légende d'Uilenspiegel*.

Enfin, nous demandons que le gouvernement fasse ériger sur la tombe du maître, ou mieux encore sur une place publique, un monument digne de sa mémoire.

Où, érigeons au plus tôt ce monument de réparation, ce monument expiatoire. A ce prix la postérité consentira peut-être à pardonner aux contemporains le dénuement et l'obscurité dans lesquels ils ont laissé périr une des plus nobles gloires de la Belgique.

Hâtons-nous de démentir les appréhensions sinistres de M. Nautet. Peut-être en est-il temps encore.

Il y va de l'honneur du pays. Oh, je n'exagère pas ! Entre tous les morts, en France, en Angleterre, en Allemagne, partout, il n'en est pas de plus commémorables que les grands artistes.

Car c'est, sachez-le bien, de leur immortalité que dépend l'immortalité de la Patrie.

La Grèce de Solon, de Périclès, d'Alexandre a pu disparaître, celle d'Homère et de Phidias vivra jusqu'au dernier soupir de l'univers.

GEORGES EEKHOUD.

LA JEUNESSE ET LES JUIFS (1)

La renaissance allemande devra commencer son œuvre par le côté le plus pourri des choses actuelles d'Allemagne : l'influence des Professeurs et des Juifs. Il est significatif que les uns et les autres aiment à se rencontrer, intellectuellement et socialement : les sucs vénéreux confluent. Les professeurs des universités allemandes se repentiront probablement un jour d'avoir fait cause commune avec les Israélites, car ils deviennent ainsi étrangers devant le meilleur de leurs compatriotes. D'ailleurs, leur passif est suffisamment chargé. Le professeur allemand, en possession de l'autorité extérieure d'un sage et de l'intime conviction qu'il en est un, est capable de toute sottise.

Un professeur de l'université de Rostock, par exemple, rédigea après 1870 une dissertation dans laquelle il démontra longuement que Bismarck n'était absolument pas un homme d'Etat. Un pro-

(1) Voici un premier extrait (traduction inédite et littérale) du célèbre et singulier livre *Rembrandt als Erzieher* dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro. Il emprunte au procès Drumont-Burdeau et au vent d'antisémitisme qui souffle « à travers les montagnes » une vive actualité. Il serait certes à sa place dans les colonnes les plus ardentes de *la Libre parole* dont le succès grandit formidablement et qui, vraiment, est un des journaux les mieux faits et les mieux écrits de France.

fesseur de la même université, vers la fin du siècle dernier, écrivit un mémoire, très étendu aussi, pour prouver que les pyramides d'Égypte n'étaient pas des produits de l'art, mais des produits de la nature : une sorte de cristaux poussés de terre.

Est-il possible de préférer de plus grandes insanités ?

Et pourtant toutes deux sont vraies.

Bismarck n'est pas un homme d'État, c'est un homme, — si pour jauger un homme d'État on se place au point de vue spécialiste. Et les pyramides ne sont point des œuvres d'art, mais des produits naturels, — si l'on donne à ce dernier terme l'acception la plus élevée. Car tout travail artistique suit des lois naturelles intrinsèques, rigoureuses, et ne se présente pas autrement qu'un appendice ou une subdivision de la vie organique : ce qui permet effectivement de dire qu'il est « poussé de terre ». Ainsi le professeur a raison dans le sens organique, mais non dans le sens mécanique. Et la malédiction du ridicule tombe sur lui parce qu'il croit avoir raison au point de vue mécanique. Il n'est pas jusqu'à un mouton qui ne puisse donner des oracles, pourvu qu'on les comprenne.

Assez fréquemment les professeurs sont des augures. Mais vienne le véritable augure, il saura lire dans leurs intestins. N'importe, il est à désirer que le peuple allemand, pour approcher de la vérité, prenne le droit chemin, non plus le chemin qui mène par les cervelles bornées. Ce peuple devrait écouter la voix de son cœur plus que celle de ses professeurs. Ceux-ci recommandent parfois à la jeunesse allemande de suivre Lessing ; si elle en fait mine, ils se rebiffent des pieds et des mains ou affectent d'être au-dessus de pareilles aspirations. Voilà qui est bien pharisien. Si Lessing, précisément, vivait encore, il serait le plus grand adversaire des Juifs ; tant qu'ils étaient les opprimés, il les prenait sous sa protection ; mais à présent qu'ils sont les oppresseurs, les ennemis de tout ce qui est allemand, il les combattrait à mort. Par bonheur on commence à comprendre le danger du pédantisme ; on ne veut pas encore généralement reconnaître le danger de la juiverie, encore que celui-ci soit plus grand que celui-là.

À la tendance des Juifs modernes vers la domination intellectuelle et matérielle, il y a un seul mot à opposer : l'Allemagne aux Allemands. Aussi peu qu'une prune peut devenir pomme, un Juif peu devenir Allemand. Une branche de prunier, greffée sur un pommier, blessera l'œil ; elle sera pernicieuse, si elle apporte la dégénérescence.

C'est ce que font les Juifs dans l'Allemagne actuelle. Il est vrai qu'on considère cette opinion comme un préjugé. Pourtant, les Juifs se sont montrés trop souvent nuisibles. Ici, l'opinion unanime de tous les peuples et de tous les temps tombe dans la balance.

Citons quelques exemples seulement :

Dans la Bible, il est dit de l'exode des enfants d'Israël de l'Égypte : « Et ils furent suivis d'une nombreuse populace ». C'est précisément cette populace qui a eu le dessus parmi les Juifs modernes.

Le noble poète persan Saadi pense qu'une maison avoisinée par un Juif descend au centième de sa valeur.

Voici l'avertissement de Luther : « Ne te fie au renard qui dort matin, ni au Juif prêtant serment ». Parole confirmée par les banqueroutes juives de nos jours.

Goethe déclare, quant au mariage entre chrétiens et juifs, « qu'ils minent tous les sentiments moraux dans les familles,

étant donné que ces sentiments reposent sur les sentiments religieux ». Et plus d'un mariage de fonctionnaire ou d'officier lui donne raison.

Bismarck enfin, étant étudiant, a tenu la rapière pour la première fois contre un Juif nommé Wolf. L'attentat de 1866 contre le même ministre fut commis par un autre Juif, nommé Cohen. L'évolution normale de la politique intérieure du premier chancelier de l'Empire allemand fut contrariée définitivement, au dire de Bismarck lui-même, par un Juif nommé Lasker.

Cette antithèse continue du grand héros allemand et des Juifs n'est pas fortuite. Les Juifs sont, essentiellement comme tels, adversaires du prince de Bismarck. Ils le sont sciemment et inconsciemment, parce qu'il est le Germain typique. Une race qui a donné naissance au nihilisme russe et à la démocratie socialiste allemande et les dirige encore aujourd'hui, en grande partie du moins, est qualifiée à bon droit de *odium generis humani*.

C'est de ce côté que l'Allemagne doit se montrer le *amor generis humani* : la vigueur politique se doit de s'expliquer avec la poursuite politique.

Il doit en être en art comme en politique. Le caractère juif, qui porte volontiers ses sympathies à Zola, est comme celui-ci l'exact contraire de l'apparition purement germanique d'un Walther von der Vogelweide, d'un Dürer, d'un Mozart. L'Allemand qui veut se tourner vers l'un doit se détourner de l'autre. Qu'il soit enfant comme Mozart ou homme comme Bismarck, toujours il sera l'antipode du Juif. C'est ce fossé rebelle à l'art des pontonniers qui est la donnée dont on doit attendre un règlement durable des relations entre les deux races opposées, que ce soit dans un sens hostile ou dans un sens pacifique.

À la vérité, actuellement il ne saurait être guère question que d'une solution hostile, vu le niveau moral inférieur de la juiverie de nos jours. En fait de choses politiques, intellectuelles et autres, le Juif vulgaire moderne ne se demande pas : Cela est-il bon ou mauvais ? mais bien : Cela est-il avantageux ou désavantageux pour moi ? C'est le point de vue de Judas, le point de vue qui trahit d'emblée l'intérêt matériel : un point de vue antimoral. Déjà Schopenhauer avait fustigé le mensonge courant des Juifs : qu'ils sont un culte et non une race. Le même philosophe avait désigné l'impudeur comme la caractéristique essentielle du Juif ; il avait certainement en vue les Juifs modernes qu'il connaissait d'observation personnelle. Or, un homme impudique ne doit pas se rencontrer dans une société convenable.

Le Juif moderne ressemble à un noble qui a perdu son honneur et qui se trouve ainsi dans une situation pire que s'il n'avait jamais été noble : il a perdu caste. Il voudrait, à cause de cela, entraîner la société moderne à son niveau de paria. « Paria, léchemoi les bottes », disait Hebbel des Juifs, et à un Juif qui lui était devenu obséquieux. Les Allemands devraient toujours se rappeler cette parole et surtout lorsqu'ils touchent à deux côtés de la vie publique : la presse et le théâtre.

L'opinion publique et la justice sont toutes deux aveugles. Par malheur, l'une est privée de balance, surtout lorsqu'il s'agit des Juifs. Le journaliste devrait être un prêtre de l'opinion publique ; souvent il n'en est que le frocard. Les journaux judaïstes de nos jours clament contre le fonds des reptiles, tout en vivant souvent dans la dépendance matérielle outrageante des matadors de la Bourse. Il serait à désirer qu'on leur enlevât le masque de l'hypocrisie, puisqu'il est aussi déshonorant de vendre sa plume à l'État que de la mettre au service d'un particulier. Faire ceci et blâmer

cela est tout à fait pharisien. Or, le pharisien est la transition entre le Juif et le professeur et tous trois sont antichrétiens. Tous trois, aussi, sont antiallemands.

Ailleurs il n'en est pas autrement. La vie intellectuelle allemande, en tant qu'elle est influencée par les plus modernes, les plus Jeune-Allemagne, peut s'appliquer le mot de Goethe : « La chose sera mangée par les Juifs et les prostituées ». C'est ainsi que, même le théâtre allemand, lequel se trouve actuellement, pour la plus grande part, entre les mains des Juifs, en est devenu infécond, banal et çà et là impudique. Il faudrait plus d'un Lessing pour le purifier comme pour le vivifier. Il faudrait des remèdes énergiques.

Au siècle dernier, ministres et favorites se tenaient la main ; dans le nôtre ce sont les professeurs et les Juifs, et chaque fois l'union s'est faite au grand dam du peuple allemand. Ce qu'étaient autrefois Woellner et la comtesse de Lichtenau sont actuellement Dubois-Reymond et Paul Lindau : les deux couples agissent en germe de pourriture, l'un sur le domaine politique, l'autre sur le domaine intellectuel. Quand donc paraîtra le poète allemand qui caractérisera les décomposants intellectuels comme Lessing, dans *Emilia Galeotti* et Schiller, dans *Cabale et Amour*, ont montré le décomposant politique ! Ah ! certes, il faudrait pour cela un poète à côté duquel Ibsen paraîtrait tendre, car il aurait à traverser toute une mer de poison et de boue pour arriver au but ; mais aussi ce serait peut-être le saint Christophe portant le sauveur sur ses épaules, qui rapporterait aux Allemands la naïveté. Dans Schiller aussi, cette dernière protestait contre une culture sénile. Que sa statue, érigée à Stuttgart par Thorwaldsen, image à l'expression sévère d'un juge des morts, soit un symbole pour son successeur éventuel. De cette bouche d'airain sort le jugement contre le Juif de notre temps :

Ruse et grande puissance

Forment son armure.

Un mot suffit : il s'évanouit.

(LUTHER, *Chant de la Réforme.*)

Que tout vrai Juif ait une antipathie marquée et native contre le Christ et Schiller, c'est un fait significatif. Dans l'hypothèse la plus favorable, il les méprise ; dans la moins favorable, il les hait. L'un et l'autre non sans raison, car leur essence intérieure est le contraire de la sienne. Que Schiller nous revienne donc !

Or, étant donnée la nature intérieurement saine de notre peuple, on peut espérer que des fruits semblables sortiront encore une fois de son sein. Tel que le juvénile poète souabe, le porte-parole de la jeunesse allemande au cœur pur, a dénoncé le régime des favoris, telle l'honnête jeunesse allemande de nos jours, presque entière, a rompu avec la juiverie. Cette opposition aussi est justifiée au fond. Les Juifs sont un peuple beaucoup plus ancien que les Allemands. Dans leur ensemble et tels qu'ils sont aujourd'hui, les Juifs représentent la phase d'évolution qui répond chez l'individu au vieux, au rusé, au mauvais. À ce caractère individuel répond exactement le caractère de race : il n'y a pas d'enfants juifs ; tout Juif, aujourd'hui, naît vieillard. Il est, au moral, comme son ancêtre Isaac, un produit sénile. Le Juif moderne n'a ni religion, ni caractère, ni patrie, ni enfants. C'est un morceau d'humanité tourné à l'aigre, de même que l'enfer est un morceau gâté du ciel. L'esprit infantile aryen réagit contre l'un et l'autre. La jeunesse contre les Juifs !

La partie jeune du jeune peuple allemand — humanité doublement jeune ! — ressent et exprime le plus clairement ce senti-

ment. La preuve, c'est que presque toute la jeunesse allemande de notre temps aime Bismarck et que presque tous les Juifs habitant actuellement l'Allemagne sont les ennemis de l'ancien chancelier : ainsi les uns se sont prononcés pour, les autres contre le génie national allemand. *Facta loquuntur*. Une fois déjà, après 1815, les corporations d'étudiants d'autrefois sont entrés en lice pour les intérêts idéaux de la patrie ; une fois déjà, elles ont combattu des puissances ennemies de notre culture intellectuelle et préparé ainsi la grande évolution ultérieure de la nation. Telle est la situation actuelle en Allemagne qu'elle demande un procédé semblable. Et plus d'un signe indique que ce sera bientôt. Rappelons que la première association des corporations allemandes, qui tenait haut les cœurs, n'admettait point les Juifs parmi ses membres ; le corps des officiers allemands en activité et l'ordre des jésuites les excluent encore aujourd'hui. Voilà un triple précédent très significatif. La Jeunesse, l'Eglise, l'Armée représentent des intérêts idéaux et sont partout anti-Juifs. Ce sont les brise-glace contre la juiverie moderne. On pensera tout ce qu'on voudra de la Compagnie de Jésus, on ne lui contestera point une bonne organisation ; aux termes de ses statuts, elle ne peut admettre dans son sein de descendants des Juifs, même lorsque cinq générations se sont croisées. On pourrait recommander l'application de ce principe ou d'un principe analogue à la vie politique allemande : la preuve des quartiers d'aryanisme pourrait se faire par serment. Notre évolution intellectuelle se rapproche aujourd'hui d'une solution de ce genre. D'une façon particulière, les opinions des étudiants allemands ont été de tout temps le critérium de la volonté du peuple allemand. Les étudiants sont encore indépendants et généralement sains ; ils habitent, pour ainsi dire, dans la vie moderne, un coin abrité contre le vent et ne se trouvent pas devant la terrible alternative : périr, ou bien soutenir pendant une série de lustres un combat acharné pour l'existence.

C'est d'eux que peut venir une nouvelle croissance. L'étudiant allemand n'est pas accessible aux tentations et aux menaces juives. « Cultiver les aspirations idéales est resté la tâche des corporations d'étudiants au milieu des flots d'un épais matérialisme », a déclaré Emin Pacha en 1890. Il faudra, au matérialisme, scepticisme, à la démocratie des Juifs, opposer l'idéalisme, l'aristocratie, la foi de l'Allemand. Voilà la voie tracée, dans laquelle la véritable et non la littéraire Jeune-Allemagne pourra manifester de nouveau son idéalisme natif ; c'est un devoir de la suivre, en idéalisme combatif, et l'on peut dire : Plus cet idéalisme sera disposé à la lutte, mieux cela vaudra.

Etre supérieur, distingué, n'est point se tenir à l'écart du vulgaire, l'ignorer : il faut combattre la vulgarité. Qui ne sait traverser la boue ne peut gagner une bataille. D'où il suit que le combat d'Allemands aristocratiques contre les Juifs ne peut être victorieux que si le Germain se place au sommet moral et intellectuel le plus haut, en invoquant la devise : Noble et tranchant. Soyons chevaleresques, encore que notre ennemi ne l'est point. Que la jeunesse allemande reste fidèle à ses sentiments ; que par eux elle acquière la virilité. Mais, en attendant, qu'elle aille son chemin entre les professeurs et les Juifs, comme le *Chevalier de Dürer* entre la Mort et le Diable.

ASSOCIATION POUR L'ART

L'« argumentation » musicale de l'Association pour l'Art a pleinement réussi. Organisé par le secrétaire des XX, le concert donné dimanche à Anvers, devant un auditoire nombreux et attentif, était exclusivement voué à la musique moderne.

Ont triomphé : VINCENT D'INDY, avec son admirable *Poème des montagnes*, fort bien exécuté par M. Litta, et son très beau *Lied*, pour violoncelle, dans lequel M. H. Gillet a révélé de précieuses qualités de virtuose et de musicien ; GABRIEL FAURÉ, dont l'*Élégie* a été, de même, excellemment jouée par M. Gillet ; CHABRIER, avec ses étourdissantes *Valses romantiques* à deux pianos ; RIMSKY-KORSAKOW, dont le *Concerto pour piano et orchestre*, exécuté pour la première fois aux XX, a trouvé en M. Litta un interprète qui joint le sentiment et le style au mécanisme ; P. BENOIT, enfin, le chef de l'école flamande, dont quelques *lieder*, empreints d'un charme intime et d'une poésie quasi populaire, ont été superbement dits par M^{me} Soetens-Flament, un contralto à la voix chaude, au style impeccable.

Il a été décidé — tant le public paraît s'intéresser à la tentative — que d'autres séances seraient offertes, l'hiver, aux membres de l'Association et à leurs invités.

VENTES RÉCENTES

La vente Cottier, faite récemment sous la direction de M. Durand-Ruel, présentait cet intérêt qu'on y voyait, pour la première fois, une collection importante de Monticelli. Ces toiles, que l'artiste vendait naguère 50 francs sur les quais de Marseille, ont été chaudement disputées. *La Fête d'Isis* a atteint 10,000 fr., *le Bal*, 7,300, *l'Après-midi d'été*, 7,000.

Quelques autres prix : Corot, *Orphée*, 115,100 francs ; *Dunes de Zuydcoot*, 65,000 ; *Clair de lune*, 67,000 ; *Souvenir d'Italie*, 5,000 ; Courbet, *Caverne*, 7,000 ; *Automne*, 5,100 ; Daubigny, *Océan*, 8,000 ; *Ile de Vaux*, 8,100 ; Diaz, *Chênes*, 6,000 ; J. Maris, *Vue d'Amsterdam*, 6,000 ; Mauve, *Plage de Scheveningue*, 7,200 ; *Heure de la traite*, 7,000 ; J.-F. Millet, *Agar dans le désert*, 6,100 ; Ribot, *Marchande de fleurs*, 9,800 ; *le Vendeur*, 5,700 ; Th. Rousseau, *l'Etang*, 6,100 ; *Paysage d'Auvergne*, 5,000.

A la vente d'estampes de la collection Hulot, l'œuvre de Callot, en 1,450 pièces, a été vendu 2,570 francs.

Les eaux-fortes de Rembrandt ont atteint des prix élevés, ainsi qu'on en jugera par cette nomenclature :

Présentation au Temple, 600 francs ; *Fuite en Egypte*, 550 ; *Jésus-Christ disputant avec les docteurs*, 700 ; *Jésus-Christ guérissant les malades* (la pièce aux cent florins), 6,100 ; *Jésus-Christ présenté au peuple*, 580 ; *Jésus-Christ au tombeau*, 920 ; *Le bon Samaritain*, 1,020 ; *Mort de la Vierge*, 485 ; *Saint François à genoux*, 1,050 ; *La petite Bohémienne espagnole*, 785 ; *La Femme aux oignons*, 505 ; *Lazarus Klap, ou le Muet*, 715 ; *Vieux mendiant assis, accompagné de son chien*, 620 ; *Le Lit à la française*, 925 ; *L'Espiegle*, 1,300 ; *La Femme devant le poêle*, 500 ; *Femme au bain*, 605 ; *Femme à la flèche*, 705 ; *Paysage aux trois arbres*, 1,000 ; *L'Homme au lait*, 925 ; *Paysage aux trois chaumières*, 1,050 ; *Paysage à la tour*, 700.

On a vendu 13,900 francs l'*Œuvre de Watteau*, 273 planches en 2 volumes.

Résultats d'une vente de dessins originaux provenant du *Courrier Français*.

Heidbrinck : *Renouveau*, 150 francs ; *Juive errante*, 200 ; *Noël*, 150 ; L. Legrand : *Elève de Réjane*, 205 ; *J'ai peur qu'on nous voie*. — *Après!* 255 ; H. Pille : *Sortie d'église en Bretagne*, 100 ; *l'Alchimiste*, 150 ; Quinsac : *La Farandole passe...*, 100 ; Willette : *Etude*, 175 ; *Un Directeur veinard, c'est J. Roques*, 100 ; *Ce sera du propre pour vos femmes, quand il n'y aura plus de filles!* 125 ; *Aie! mon corset!... aie!... permette!... pas, m'sieu!* 415 ; *Flore au square*, et *M'sieu!... permette d'arranger ma jarretière?* 280.

Total : environ 10,025 francs ; moyenne : 50 francs par dessin.

A la vente Barbedienne, les enchères ont été très animées. Voici les plus hauts prix :

Troyon, *Vaches*, 33,400 francs ; Th. Rousseau, *Coucher de soleil*, 20,000 ; Delacroix, *Jésus sur le lac de Tibériade*, 27,800 ; J. Dupré, *Coucher de soleil*, 13,600 ; Ch. Jacque, *Clair de lune*, 5,650 ; J.-F. Millet, *La Bouillie*, 5,000.

Couture. *Enfant prodigue*, 5,800 francs ; *Petit Gille*, 4,150 ; *Oiseleur*, 4,100 ; *Juge endormi*, 4,100 ; *Damoclès*, 3,000 ; *Promises*, 3,600 ; *Souper à la Maison-Dorée*, 2,050 ; *Amour de l'or*, 1,900 ; *Pifferaro*, 1,580.

Barye. *Lion au repos*, 9,400 francs ; *Combat de tigres*, 4,300 ; *Jaguar marchant*, 9,000 ; *Tigre couché*, 7,100.

Enfin, à la vente des collections de MM. Haro, ont atteint :

Le Rêve d'amour, par Chaplin, 15,200 francs ; *le Ruisseau du puits noir*, par G. Courbet, 39,500 ; une *Marine*, effet de soleil couchant, par J. Dupré, 14,300 ; *la Rentrée avant l'orage*, par Ch. Jacque, 10,305 ; *la Sortie du pacha à Tanger*, par Henri Regnault, 29,000 ; *la Sybille au rameau d'or*, par Eug. Delacroix, 9,700 ; *l'Enfant Jésus devant la Vierge*, par le même, 12,000 ; *l'Eglogue*, par Henri Henner, 12,505.

Parmi les tableaux anciens signalons *l'Innocence*, par Greuze, 40,000 francs ; *les Amants heureux*, par Fragonard, 12,000 ; *Portrait de Saskia Ulenburgh, de Leeuwarden*, la première femme de Rembrandt, par Rembrandt, 39,500 ; *le Repos pendant la fuite en Egypte*, par le même, 15,000.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Trompette. — Professeur, M. GOEYENS. 1^{er} prix, M. Favart ; 2^e prix, MM. Vanuffelen et Schinck ; 1^{er} accessit, MM. Baeyens et Drahtants.

Trombone. — Professeur, M. SEHA. 1^{er} prix, MM. Broeckaert et Lefèvre ; rappel du 2^e prix, M. Dusch ; 2^e prix, M. Blangenois ; 1^{er} accessit, MM. Boon et Escagé.

Cor. — Professeur, M. MERCK. 1^{er} prix avec distinction, M. Meeus ; 2^e prix, MM. Delaite, Dubois et Smedts ; 1^{er} accessit, MM. Boon et Escaré.

Saxophone. — Professeur : M. BEECKMAN. 1^{er} prix, M. Carpioux ; 2^e prix, MM. Bossaert et Borré ; accessit, M. Hublart.

Basson. — Professeur : M. NEUMANS. 1^{er} prix avec distinction, M. Van Dessel ; 1^{er} prix, M. Mondus ; rappel avec distinction du

2^e prix, M. Provost ; 2^e prix avec distinction, M. Maréchal ; 2^e prix, M. Boogaerts ; accessit, M. Riffaert.

Clarinete. — Professeur : M. PONCELET. 1^{er} prix, MM. Van Aitenhoven et Allard ; 2^e prix, MM. Desmet, Coessens, Sohy et Lardinois ; accessit, MM. Duby, Heynen et Meuret.

Hautbois. — Professeur : M. G. GUIDÉ. 1^{er} prix avec distinction, M. Carlier ; 1^{er} prix, M. De Busscher ; 2^e prix avec distinction, M. Fonteyn ; 2^e prix, MM. Rovies et Van Lierde ; accessit, MM. Verstraeten, Piéard, Bury et Nachtergaele.

Flûte. — Professeur : M. ANTHONI. 1^{er} prix avec distinction, M. Navez ; 1^{er} prix, MM. Frémy et Borlée ; rappel avec distinction du 2^e prix, M. Goudry ; accessit, MM. Van Hoegarden, Scheers et Six.

Contrebasse. — Professeur : M. EEKHAUTE. 1^{er} prix avec distinction, M. Broeckaert ; 1^{er} prix, M. Van den Eynde.

PETITE CHRONIQUE

Dans une conférence faite la semaine passée à l'Exposition d'Anvers-Bruxelles, M. Louis Delmer a lu d'importants fragments de la *Fin des Bourgeois*, l'œuvre nouvelle de Camille Lemonnier, et fait applaudir comme elle le mérite cette vigoureuse et littéraire étude.

CAMILLE LEMONNIER occupe précisément beaucoup la presse française. A une attaque imprévue et injustifiable de M. Bernard Lazare dans l'*Événement*, attaque qui même s'en prend à tout notre mouvement littéraire, si intense, si varié, si admirablement national, répond avec justice et énergie un article de M. Adolphe Tabarant dans l'*Endehors*. L'article de M. Bernard Lazare n'est, au fond, que la diatribe, non d'un Français, mais d'un Hébreu qui ne sait rien de nous, de notre tempérament, de notre art.

Dans un fort bon article de FERNAND ROUSSEL, le *Mouvement littéraire*, excellente et vaillante revue nouvelle qui, à peine à son neuvième numéro, a pris place au premier rang, répond à son tour. Elle dit :

« Si M. Lazare avait fait œuvre absolue de critique, arguant sincèrement sur M. Camille Lemonnier, nous eussions été des premiers à lire avec joie le jugement du poète du *Miroir des Légendes*. Malheureusement, séduit par la campagne naguère menée si poliment par M. P. Adam, Bernard Lazare égare son jugement en des considérations vraiment mesquines. Accuser, comme il le fait avec cette extrême violence, de copie un très grand écrivain, un de ceux les plus intérieurement requis par toutes les curiosités de son art, me semble d'une singulière anémie d'idées, émises par un artiste, et dévoile une étrange colère à l'égard d'une littérature bien particulière, bien haute, victorieuse ! »

Et il est triste de voir entrer en lice, armé d'idées maladroites et préconçues, usant des phrases spécieuses, pour ce méchant combat, un subtil écrivain. Des polémiques semblables seraient meilleures pour le marchandage pénible de certaines réputations qui ne valent, certes, pas la belle et robuste lutte, le constant et victorieux effort que soutient depuis plus de vingt ans Camille Lemonnier. »

La collection originale des aquarelles *Tours et tourelles de la Belgique* qui ont valu tant de succès à M. Jean Baes, leur auteur, vient d'être acquise par M. Grosjean pour servir de décoration à un lambris dans son nouvel hôtel de la rue Royale. Dans ces conditions l'aquarelle prend rang parmi les éléments décoratifs des appartements.

M. Baes a reçu en outre la commande de vingt-cinq vues de la Belgique qui sont destinées à décorer un cabinet de travail dans le Minnesota (Amérique).

Les concerts du Waux-Hall présentent cette année un véritable intérêt artistique.

On y a entendu cette semaine M^{lle} Dyna Beumer, M. Marcel Lefèvre, M. Florissenne, baryton de l'Opéra d'Amsterdam, qui tous trois ont reçu l'accueil le plus sympathique.

Mardi prochain, on applaudira M. Isnardon, l'ancien pensionnaire de la Monnaie, qui a laissé à Bruxelles d'excellents souvenirs.

Le concert de jeudi sera consacré aux œuvres de Wagner et de Peter Benoit. On entendra notamment la transcription de Joseph Dupont sur les *Maîtres-Chanteurs*, l'ouverture de *Tannhäuser*, le prélude de *Lohengrin*, la « Chevauchée des Walkyries », l'ouverture, l'entr'acte et la valse de *Charlotte Corday*, etc.

Samedi nous aurons la bonne fortune d'écouter l'un des plus brillants violonistes français, M. Rivarde, qui interprétera le *Concerto* de Mendelssohn et les *Airs russes* d'H. Wieniawski.

La direction prépare en outre dès à présent, pour le 2 juillet, un concert extraordinaire réservé à la jeune école française dont l'orchestre exécutera pour la première fois une série de compositions inédites signées Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, Ernest Chausson, Pierre de Bréville, Emmanuel Chabrier.

M. Gustave Kefer prépare pour la prochaine saison musicale une série de séances consacrées exclusivement à l'œuvre de J. Brahms. Il compte faire entendre des sextuors, quintettes, quatuors, trios et sonates, ainsi que des duos, trios et quatuors vocaux.

Le local sera choisi en vue de l'intimité à conserver à cette musique si bien appelée « musique de chambre ».

C'est aujourd'hui dimanche, à midi, que s'ouvre à Namur la huitième Exposition internationale et triennale des beaux-arts.

La Mer, de Paul Gilson, a été exécutée à Anvers. Accueil aussi enthousiaste qu'à Bruxelles. Le public des Concerts populaires, d'ordinaire clairsemé, était accouru en foule. Interprétation très remarquable sous la direction intelligente de M. C. Lenaerts, un chef aussi méritant que modeste. Supérieurement chanté, le dangereux solo de cor anglais de la troisième partie, par M. Rovies, élève de M. Guidé, l'excellent professeur de hautbois du Conservatoire de Bruxelles. Le poète Pol De Mont a dit les vers d'Eddy Levis avec beaucoup de charme et de sentiment.

Le Collège de Bradfield, qui garde sévèrement le culte des tragiques grecs, prépare pour le 23 juin une représentation d'*Agamemnon* qui sera une fidèle et artistique restitution du théâtre antique. La carte d'invitation que nous avons sous les yeux porte les curieuses recommandations suivantes :

Les spectateurs sont priés de ne pas pénétrer au parterre avant 4 heures, moment où le premier appel de trompettes retentira dans les jardins du Collège.

A 4 h. 15, seconde sonnerie au parterre, au moment où les spectateurs sont priés d'occuper leurs places.

A 4 h. 30, troisième sonnerie au parterre pour obtenir le silence, au moment de la représentation.

On rappelle que les conditions d'une représentation au grand jour, alors que les acteurs voient chaque mouvement des spectateurs aussi distinctement que ceux-ci peuvent suivre les mouvements des premiers, sont de beaucoup plus difficiles que celles des représentations actuelles où la rampe dérobe aux acteurs la vue de la salle. En conséquence, les spectateurs sont priés :

1^o D'occuper leurs places ponctuellement au second appel des trompettes, plus spécialement au moment où, selon l'usage antique, le chœur fera son entrée par les mêmes portes que les spectateurs ;

2^o De ne pas quitter leurs places au cours de la représentation, mais d'attendre la sortie du Chœur.

On fournira des coussins à tous les spectateurs à l'entrée du théâtre. On conseille aux dames de se munir d'éventails pour les garantir du soleil, mais on les prie de ne pas apporter de parapluies ni de parasols.

S'il survenait une averse, la représentation serait interrompue pour un certain temps par le chorège.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

EN SOUSCRIPTION

chez PAUL LACOMBLEZ, éditeur, 34, rue des Paroissiens, Bruxelles

Jean DELVILLE

LES HORIZONS HANTÉS

Un beau volume in-16 jésus, sur papier vélin teinté, à 3 francs.

Lire dans le *Gil Blas* Claudine Lamour, par
CAMILLE LEMONNIER.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

JEAN-LOUIS FORAIN. *La Comédie parisienne*. — ANDRÉ FONTAINAS. *Les Vergers illusoire*s. — L'APOLLONIDE. — L'EXPOSITION D'IXELLES. — LA BONNE A TOUT FAIRE. — CORRESPONDANCE. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITE CHRONIQUE.

JEAN-LOUIS FORAIN

La Comédie parisienne, 250 dessins. — Charpentier et Fasquelle, édit. Paris.

Non pas que tous ces dessins réunis en un volume aient conservé la netteté et le charme qui les rendaient prodigieusement attrayants dans *le Courrier français* ou *le Fifre*, — car le tirage est parfois obscur et embrouillé, — mais il est bien amusant de feuilleter ce Charpentier illustré, à couverture coloriée, et l'on se rend un compte assez complet de l'œuvre de J.-L. Forain, jusqu'ici éparpillée en maints journaux.

Forain apparaît un des dessinateurs les plus personnels et les plus puissants du siècle. Il fait partie de la pléiade des Daumier, des Gavarni, des Rops, des Degas. Certes il n'érige pas des entités symboliques comme l'auteur des *Sataniques*; il est moins universel que Daumier, qui a prodigué de formidables « coups de gueule » à toutes les classes de la société qui s'offrait à

ses appétits d'ironie; mais il est aussi féroce que lui, et dans la catégorie des mœurs qu'il fouille et fouaille, il est aussi acerbement et amèrement pénétrant.

C'est vers un monde spécial que Forain dresse les piques de ses crayons malicieux, un monde où souffle le vent des coulisses et où froufroutent les jupes de gaze des danseuses, un monde mordu d'un reflet ardent des cabinets particuliers, des tabagies louches, des trottoirs équivoques, des salles de jeu. On y respire la grailonneuse odeur des restaurants de nuit, l'indéfinissable senteur du théâtre et de ses décors, de ses couloirs, le relent de lits que le « louis » d'un passant a jetés dans un hâtif désordre. C'est un monde vicieux, canaille, et quand l'artiste ouvre quelque jour sur le monde bourgeois, c'est pour mettre en relief ses tares les plus cruelles. L'on croirait alors voir et entendre comme des personnages des comédies d'Ancey, dont l'art s'apparente singulièrement à celui de Forain. Ainsi deux « mamans » grassouillettes, dans un salon bourgeois, l'une caressant un chat qu'elle dorlote sur ses genoux, parlent de leurs fils :

— *Eh bien, votre aîné commence-t-il à devenir raisonnable?*

— *Nous sommes ravis de sa conduite, il a une petite femme mariée très comme il faut!*

Ou bien la mère crie à sa fille :

— *Vité, cache tes bijoux... voilà ton père!!*

Et le père, montrant une danseuse à son fils, lui demande :

— *Voyons, André, comment la trouves-tu, toi qui es un homme?*

— *Idéale, papa!*

— *Eh bien, c'est pour elle qu'on me fait tant de misères à la maison!*

Toutes ces légendes inscrites au bas des dessins, tantôt vives, alertes, troussées avec piquant, désinvoltes ainsi que les plus coquettes des petites qui cherchent à « souper », d'autres fois implacables, aiguës comme des couteaux, sont les coups de crayon décisifs qui achèvent les dessins et leur donnent leur dernière signification. Ce sont aussi les signatures diaboliquement griffées, froidement impitoyables qui soulignent les silhouettes malignes des croquis.

Mais c'est surtout dans un *demi-monde* bien particulier et curieux que Forain a taillé ses types de dilection.

Que de portraits passent ainsi, tracés d'un crayon nerveux, impatient et moqueur, — avec des traits rapides, d'une adresse inouïe, spirituels et légers, dessinés par ce Japonais de la plus subtile essence parisienne!

L'âme de ce monde, c'est la Fille. Celle-ci se détaille en nuances multiples, depuis cette mineure salace qui, mi-vêtue, rajuste sa chevelure, tandis que sa mère, une brosse à la main, exprime sa reconnaissance à un monsieur essoufflé, porteur d'une serviette qui le fait présumer député : « *Ah! Monsieur le comte, jusqu'à quelle heure avez-vous gâté notre Nini? La voilà qui rate son Conservatoire!* » — jusqu'à la franche « marmite » dépoitraillée de banlieue, boulotte mal enfermée en un corset ôté dix fois par soir, et devant laquelle un vigoureux « marlou », à la cravate lâche, hurle, les poings menaçants : « *Qui qu'a encore dit qu'il était un salope?* » Il y a aussi la soupeuse : « *On croit qu'elle soupe..... elle déjeune!* » — la poseuse :

— *Tes parents, est-ce qu'ils savent que tu poses?*

— *Oui... maman!*

l' « entretenue », que sa cuisinière questionne :

— *Alors, madame ne rentre pas dîner?... Madame n'oublie pas son tire-bouton?*

ou, encore, la petite noceuse des temps de carnaval qui, costumée en marmiton, porte hors la chambre les bottines d'un monsieur apoplectique, chauve, largement « bretelleux », pesamment mis à l'aise sur un pouf, et lui avoue d'un air naïf, le nez retroussé :

— *C'est qui me plaît dans ta bande, c'est que vous êtes polis avec les femmes!*

Toutes, jusqu'à la nerveuse à laquelle « s'intéresse » un homme marié, à qui elle lance avec rage, en se rafioltant devant sa table de toilette : « *Si tu y retournais, chez ta femme!* », jusqu'à la gamine rouée qui cajole

un richard bedonnant : « *C'est pas pour te flatter, mais t'épates maman!* », les voilà croquées, les piètres pauvresses de l'amour, les trayeuses de l'obscénité bourgeoise, les rongeuses des pièces d'or enlevées aux jeux de la Bourse, les mangeuses des revenus patriciens, les sangsues collées aux médiocres et pleutres vices des classes qui dirigent. Mais celle que Forain se plaît surtout à dessiner, c'est la danseuse. Elle est le joyau de son cycle. D'abord la danseuse débutante qui, le matin, rince les assiettes du ménage de ses parents en une mansarde, mais brille le soir, épanouie, le maillot rose dans ses jupes, ainsi que dans une large fleur.

Bientôt elle acquiert une expérience et de l'autorité et elle commande à quelque gommeux :

— *C'est à prendre ou à laisser : j'veux que tu mènes ma mère au Bois.*

Et arrive le moment où, « connaisseuse », elle glisse à l'oreille d'une amie, en voyant passer, parmi les coulisses, un gaillard singulièrement et longuement « favorisé » :

« *Rothschild!!!* »

Autour de ces fleurs de vice, voilà leurs jardiniers, ceux qui les soignent et les cultivent. Au premier plan, celui qui entretient : le gras monsieur chauve, de blanc cravaté, aux chairs ballonnées et au dos rond, et qui se lamente auprès d'une impertinente ballerine :

— *Ma petite Marthe, c'est donc bien difficile de m'être fidèle?*

Puis l'inconnu, cueilli au passage, sous un réverbère et qui, le col de son habit levé, suit à travers un froid corridor une « trimeuse » à l'aspect phtisique, — tous les deux frileux à la clarté d'un bougeoir et portant en leur physionomie la triste et pénible banalité des trottoirs nocturnes.

C'est encore le gommeux abêti, triste dégénéré d'une fin de race, piteux sylvain des verts décors allumés au gaz des coulisses, ou le vieux général à barbe blanche, trop friand des petites nonnes de *Robert le Diable* :

— ... *Faut attendre encore un an, mon général.*

Et tous les comparses : l'ouvreuse et l'habilleuse des théâtres, la soubrette des femmes galantes, la mère qui apprend à sa fille comment on réussit dans le monde interlope et qui guide ses premiers pas dans la carrière horizontale, la tireuse de cartes, les garçons de café, — toute la ruche du vice parisien : les abeilles, les frelons, les bourdons.

Et derrière, avec un ricanement sinistre, s'imposant en maître, le souteneur :

— *J'vois bien ça, t'as besoin d'une volée...*

Mais on l'aime bien, quoi qu'il soit rosse; on ne l'oublie pas les soirs de haute noce et on lui envoie en cachette des bouteilles de vin par le garçon :

— *Achille, tu serais bien gentil de porter cela à mon petit Paul qui m'attend près du kiosque.*

Et quand un « miché sérieux » s'attarde à se reposer

trop longuement dans le lit de la « marmite », elle se dit :

— *Quand j'songe que mon petit Victor m'attend, ce que j'ai envie de te casser la gueule!!*

ANDRÉ FONTAINAS

Les Vergers illusoirs

Art fait de couleurs éincelantes et de passion. A quoi me fait-il penser? A une chose riche, douce, — trop riche, trop douce. Je sens la bonne crudité de la vie dans quelques pages de passion (pp. 24 à 28, dédiées à Iwan Gilkin), les plus belles, les plus senties de tout le recueil; « les plus senties »... n'est pas juste. Tout est senti dans ces vers, très senti, mais aussi très pensé, trop pensé.

Je crois que M. Fontainas, avec beaucoup d'artistes nés à une époque de transition comme la nôtre, voit dans l'art deux choses : l'impression ET sa forme. Ses beaux vers sont trop souvent la robe brillante et non la chair de son rêve, et, dans cette décoration si amoureuxment ciselée, je ne retrouve pas la forme *nécessaire* de son impression personnelle.

Le mouvement que nous faisons pour secouer les vieilles formes nous rend fiers et nous trouble malgré nous, et nous nous complaisons tant à relisser nos nouvelles plumes que nous en oublions de voler.

Pourquoi je m'arrote le droit de trouver qu'il y a disproportion entre la forme et le fond, — que celle-là n'est pas l'émanation, l'architecture naturelle de celui-là? Je ne sais pas. Il se peut que je ne comprenne pas. Mais le manque d'harmonie entre l'odyssée de cet être ennuyé puis curieux, puis blasé, puis résigné, et cette jeune forme si chaudement colorée, m'irrite. Je suis furieux de trouver dans *les Vergers illusoirs* tant de choses à admirer. Et malgré moi je relis et je note des trouvailles lumineuses, comme cette prophétie d'orage faite à ceux qui ne le voient pas venir :

Vous avez tant vécu sans l'émoi de la vie!
Dans l'apparente paix de la route suivie,
Vos yeux doux se sont clos aux présages d'horreur.

Et ces étranges vers de treize pieds dédiés à M. Maurice Clouet, — nostalgie et désespoirs :

Nos yeux veulent voir les grands mirages aveuglants.

Hébétés de songe illusoire, nos cœurs dormants
N'osent aspirer le feu des nocturnes haleines,
Et portent, ployés au joug obstiné des tourments,
Toujours l'âpre fardeau des réalités vaines.

Et ceux-ci :

Les fleurs des chairs de femme ont tari leurs parfums
Et tous ces vergers d'or, ces jardins de mes rêves
Où nul fruit doux ne s'offre aux ardeurs de mes lèvres,
Sont clos, mornes tombeaux, sur mes orgueils défunts.

Et ce sonore épisode de chasse, — mort, accompagnée de clameurs de joyeux tumulte, de la pauvre bête traquée; — et ces vers sous l'épigraphe : *The lady sleeps*, et tant d'autres.

Ai-je plus admiré que détesté? Je n'en sais rien moi-même; et ce doute prouve que je n'avais pas affaire à un esprit ordinaire.

L'APOLLONIDE

Nous avons annoncé qu'il est sérieusement question de représenter à l'Opéra de Paris, avec M. Ernest Van Dyck dans le rôle principal, *l'Apollonide*, de M. Franz Servais. La presse française se montre très favorable à ce projet, qu'elle considère, indépendamment de son grand intérêt artistique, comme une politesse à faire aux artistes belges, en remerciement de l'accueil fait par nos compatriotes aux compositeurs français. Voici l'important article que consacre, dans *l'Echo de Paris*, M. Armand Silvestre à l'œuvre de MM. Leconte de Lisle et Servais. *L'Echo* étant consigné à la frontière, l'étude peut être considérée, en Belgique, comme inédite.

« La récente reprise, à l'Odéon, des *Erynnies*, reprise que nous eussions souhaitée à la Comédie-Française, a fait regretter, de nouveau, à tous les lettrés, que Leconte de Lisle n'ait donné que cette seule œuvre à la scène. Ceux-là seulement qui connaissent ce haut et fier esprit, comprennent aisément qu'il s'accommode mal de tout ce que les choses de théâtre comportent d'artificial, d'arbitraire et de contingent. Nous savions cependant que le grand poète avait écrit une autre tragédie, et une bonne fortune véritable en ayant mis le texte entre nos mains, nous pensons que notre joie littéraire est bonne à partager avec ceux qui nous font l'honneur de nous lire, les chefs-d'œuvre étant particulièrement rares de ce temps. Parmi tant de petits événements où se distraît la curiosité publique, c'en est un véritable que l'apparition certaine d'un ouvrage destiné à de longues admirations, affirmant une fois de plus l'immortelle gloire des lettres françaises et la vitalité d'un des plus nobles génies de ce temps. Et je dirai, un peu plus loin encore, pourquoi c'est un événement à un double titre, à un moment où le drame lyrique tente une régénération si intéressante par une union plus intime entre la pensée écrite et la pensée chantée, ne faisant plus des sons qu'une expression vivante de l'âme qui s'exhale dans leur mélancolie ou dans leur gâté, révolution admirable et dont le plus grand musicien du siècle donna la formule la plus parfaite en écrivant, lui-même, les poèmes de ses opéras.

Mais c'est à la beauté purement littéraire de l'œuvre que je veux m'attacher tout d'abord.

L'Apollonide, — ainsi s'appelle le drame antique de Leconte de Lisle, — est une adaptation sommaire et magistrale du *Iôn* d'Euripide, ou, mieux, c'est une œuvre nouvelle inspirée des mêmes événements. L'âme grecque n'y revit, en effet, que par la splendeur du mythe et la hauteur constante de l'inspiration. La forme est absolument personnelle à l'auteur, la plus élevée et la plus sonore que puisse revêtir notre vers français, claire et vibrante comme le cristal, la langue où se résume toute l'évolution d'une poésie déjà mûre, peut-être, pour les déclin, en tous cas une protestation magnifique contre la juvénile insolence des décadents. Que ceux-ci mesurent l'abîme entre cette harmonie puissante et virile, laquelle est comme le bruit de la mer, et les subtilités musicales où se complait leur fantaisie, avant tout malade et efféminée! (1) Dans *l'Apollonide*, au souffle d'Euripide se mêle, aussi lointain d'ailleurs et aussi glorieusement rajeuni, le souffle de notre Corneille. Si mon enthousiasme déborde pour

(1) Inutile, n'est-ce pas, de faire nos réserves en ce qui concerne l'opinion de M. Armand Silvestre sur la poésie contemporaine? On connaît nos idées.

cette œuvre superbe, c'est qu'elle affirme, sans reniement, sans défaillance, l'auguste parenté de nos maîtres avec ceux de l'héroïque antiquité.

Le sujet, développé en trois parties, mais comportant cinq tableaux, est de ceux qu'il suffit de rappeler. Comme tous ceux des belles tragédies grecques, il ne comporte aucune complication habile et se peut conter en deux mots. Kréousa, fille d'Erékthée, a eu, d'Apollon lui-même, un fils, Iôn, qui lui a été enlevé et qu'elle croit dévoré par les bêtes sauvages. Fidèle à son ancien amour, elle a néanmoins épousé Xanthos, roi d'Attique. Mais tous les deux demeurent sans enfants. Or, le roi, désireux de postérité, s'en vient consulter l'oracle de Delphes qui lui déclare que Iôn, miraculeusement sauvé et élevé dans le temple, est son fils. Kréousa, qui vient de se trouver face à face avec son enfant, sans le reconnaître, ne peut supporter l'idée que, tandis que son fils, le fils d'Apollon, est sans sépulture, un étranger en prenne la place au pied du trône. Elle charge un vieillard, dévoué à sa famille et dont elle a fait son confident, d'empoisonner Iôn. Mais le forfait est découvert avant d'être accompli et Kréousa est condamnée à mort. C'est Iôn, son propre enfant, que le Destin désigne pour la frapper. C'est au moment où celui-ci va obéir qu'une pythonisse jette, dans les bras l'un de l'autre, la mère et le fils dans la plus admirable scène de reconnaissance qui soit au monde. Une apothéose grandiose montre l'Athènes future surgissant à l'horizon, patrie des Muses et de la Beauté.

Ainsi, dans ce drame poignant, tour à tour les jours du fils sont menacés par la mère et ceux de la mère par le fils, en une suite de fatalités merveilleusement logiques, s'imposant avec un caractère inouï de réalité, s'appuyant sur des ressorts purement humains et passionnels que meut une loi plus haute, celle des destinées. L'impression religieuse en est indicible et jamais l'âme tragique ne s'éleva plus haut dans une conception plus nette et plus féconde en situations.

Mais c'est surtout par la splendeur de la forme, mieux encore que par certains détails d'une heureuse invention, que Leconte de Lisle a fait cette noble fable absolument sienne. On sait de quel marteau puissant il forge l'alexandrin, mais jamais il n'avait ciselé la strophe avec une perfection lyrique aussi soutenue et aussi constante et passé aussi audacieusement du ton de l'épopée au ton de l'ode, assouplissant les rythmes sans rien ôter, au métal, de sa solidité originelle. Ecoutez plutôt ce que chante Iôn, au début même de l'ouvrage :

STROPHE

O laurier qui verdis dans les jardins célestes
Que l'Aube ambrosienne arrose de ses pleurs !
Laurier, désir illustre ! oublie des jours funestes,
Qui d'un songe immortel sais charmer nos douleurs !
Permetts que, par mes mains pieuses, ô bel Arbre,
Ton feuillage mystique effleure le parvis,
Afin que la blancheur vénérable du marbre
Eblouisse les yeux ravis !

ANTISTROPHE

O sources, qui jamais ne serez épuisées,
Qui fluez et chantez harmonieusement,
Dans les mousses, parmi les lys lourds de rosées,
A la pente du mont solitaire et charmant !
Eaux vives ! Sur le seuil et les marches pythiques
Epanchez le trésor de vos urnes d'azur,
Et puisse aussi le flot de nos jours fatidiques
Couler, comme vous, chaste et pur !

Quel arôme puissant d'art grec on respire dans ces vers d'une si belle clarté française !

Ecoutez encore Kréousa contant au vieillard sa faute divine :

STROPHE

De ses ceintures longtemps closes
L'aube faisait pleuvoir des roses
Au ciel étincelant et frais ;
Le vent chantait sur la colline,
Les lys que la rosée incline
Parfumaient d'une odeur divine
L'air léger que je respirais !

ANTISTROPHE

J'allais, foulant les herbes douces,
Eveillant l'oiseau dans les mousses
Avec mes rires ingénus :
J'entrelaçais en bandelette
L'hyacinthe et la violette ;
Dans l'eau vive qui les reflète
Je baignais mes pieds blancs et nus.

EPODE

Et tu survins alors, ô roi des Piérides,
Ceint du fatidique laurier !
Terrible et beau, pareil au chasseur meurtrier
Qui poursuit les biches timides,
Apollon ! Apollon ! ô ravisseur impur !
Tu m'emportas mourante au fond de l'ancre obscur,
Suspendue à tes mains splendides.

Voilà les beautés lyriques qu'on rencontre dans *L'Apollonide* à chaque pas.

Certes, de tels vers portent en eux-mêmes leur musique. Leconte de Lisle a fait cependant à un musicien l'honneur de le prendre pour collaborateur et je sais qu'aujourd'hui que l'œuvre est terminée il s'applaudit du choix qu'il a fait, l'œuvre du compositeur n'ayant pas, un seul instant, trahi sa pensée.

C'est un prix de Rome, Belge, porteur d'un nom illustre, M. Franz Servais, qui a conduit et mené à bien, au gré du maître, cette œuvre difficile. Très imbu des traditions nouvelles du drame lyrique, ancien familier de Richard Wagner qui en faisait le plus grand cas, M. Franz Servais a eu toutes les abnégations que commandait le respect d'un tel poème, et toute sa grande science, tout son tempérament mélodique, bien que puissant par lui-même, il les a humiliés, pour ainsi parler, dans l'unique souci de faire revivre la pensée du poète dans une plus grande intensité lyrique d'expression. Il a chanté l'immortelle langue que Leconte de Lisle avait parlée. De ce concours intelligent, noblement sacrifié, est résultée une œuvre homogène, complète, d'une pureté remarquable, un monument singulièrement imposant et d'un charme majestueux qui s'impose. Tous ceux qui ont entendu plusieurs fois cette musique en ont été plus profondément pénétrés. C'est comme une liqueur très intense et très pure dont on est intérieurement réchauffé et dont la dernière goutte laisse un arôme très lent à s'évanouir. Le temps est d'ailleurs bien venu pour cette manifestation d'art pur et, indépendamment de notre joie, à nous autres poètes, qu'un de nos maîtres les plus admirés soit applaudi une fois de plus sur notre première scène, ce serait un honneur, pour l'Opéra français, de l'accueillir et de lui donner la splendeur de réalisation artistique qu'elle comporte.

Et ce serait une habileté, en même temps.

Sigurd et *Salammbô*, qui triomphent actuellement à l'Opéra, n'ont-ils pas dû, comme *Hérodiade*, le jour à l'hospitalité belge, et ne serait-il pas vraiment temps de rendre politesse pour politesse, en accueillant un de ses compositeurs, à un peuple ami qui a tant fait pour les nôtres ! *L'Apollonide* a tout ce qu'il faut pour être l'occasion de cet acte de courtoisie internationale, et j' imagine que nos voisins, qui tiennent le talent de Franz Servais

en très grande estime, y seraient absolument sensibles. L'œuvre est à demi française, par le grand poète qui l'a signée. Elle le deviendrait tout à fait, en prenant parmi nous, — et certainement par une victoire, — ses lettres de grande naturalisation. Je suis un médiocre politique, mais je crois que l'injuste accueil fait, sous l'Empire, à *Tannhäuser*, n'a pas été, de l'autre côté du Rhin, un médiocre ferment de haine contre nous. En dépit des apparences, en ce siècle, c'est à sa gloire artistique qu'un peuple tient le plus, et le plus sensible outrage qu'on lui puisse faire est de le contester. L'art doit être le grand élément de rapprochement entre les races, et Orphée devient le grand dompteur de fauves, dans l'humanité comme dans le reste des espèces. Nous, les artistes et les poètes, qui aimons la Belgique pour y avoir toujours été merveilleusement reçus, nous serions heureux de voir notre dette ainsi payée par la réception de *l'Apollonide*, et ce serait, des deux côtés de la frontière, une large et innombrable poignée de main, dans l'ombre inutile des forts qui se dressent et où s'éteindrait, dans un hurrah fraternel, le grondement inquiet des canons. »

L'EXPOSITION D'IXELLES

Dans les locaux qu'ensanglanta naguère l'abatage des bœufs et des innocents moutons, l'Exposition d'Ixelles développe la théorie des peintres et des sculpteurs dont s'honore la commune. Quatre salles, bien éclairées, dont deux sont entièrement occupées par le legs fait par feu Edmond de Prater — une centaine de toiles, animaux, figures, paysages, — et par les rudiments du Musée en formation, — bahuts, ferronneries, faïences, objets d'art, — puis une vaste galerie destinée à servir de salle des fêtes, et dans laquelle conférenciers et musiciens se succèdent de semaine en semaine, depuis le début de l'Exposition, au milieu des toiles, des bronzes, des marbres, décor chatoyant et charmant que l'usage consacre de plus en plus.

La section rétrospective renferme bon nombre de tableaux remarquables. A côté de Wiertz, de Billoin, de Bovie, de Lauters, de Fourmois, de Kindermans, d'Henri et d'Adolphe Dillens, de Louis Robbe, de Van Moer, les vétérans de l'École ixelloise (mais oui ! pourquoi pas ?), s'alignent Agneessens, dont on retrouve avec émotion quelques œuvres magistrales : *Java*, *la Liseuse*, *l'Anglaise* ; Boulenger, avec un superbe *Soleil couchant* ; Charles De Groux, dont *l'Enterrement*, une toile fort peu connue, révèle une intention satirique assez inusitée dans l'œuvre du maître ; Liévin De Winne, qui demeure le plus beau portraitiste de notre école nationale ; Huberti ; Eugène Maus, dont trois beaux paysages, d'une couleur intense, font regretter la mort prématurée ; Emile Sacré, qui révéla dans ses *Juges* et dans le Portrait de sa mère des dons d'observation peu ordinaires joints à une parfaite sûreté de métier ; Van Camp, dont on a exposé deux belles œuvres : un portrait et un buste de jeune fille, aux colorations argentées.

Les vivants sont innombrables. C'est à croire que tous les peintres contemporains habitent la commune d'Ixelles. Citons ceux dont les envois dominent.

C'est, d'abord, Joseph Stevens, qui expose quatre œuvres : *La vieille Lise*, *le Chien et le singe*, *Chien et Chat*, *Chien au canard*, qui ont déjà la patine dorée et veloutée des vieux maîtres. Non loin, Constantin Meunier érige ses figures de travailleurs qui sont de l'éloquence coulée en bronze. De superbes dessins, spécialement des *Lutteurs*, un *Homme affilant sa faux*, et deux toiles :

Hiercheuses et Mineurs au Borinage, complètent son magistral envoi. Voici M^{me} Marie Collart dont le *Paysage d'hiver* et le *Paysage à Droogenbosch* ont la précision des peintures gothiques ; Louis Lenain, exact et consciencieux interprète des maîtres d'autrefois ; l'humoriste David Oyens ; Félicien Rops, dont le dessin rehaussé, *Oncle Claes et Tante Johanna*, popularisé par l'eau forte qu'en a gravée l'artiste, compte parmi les plus beaux ; Ch. Storm de Gravesande, qui expose d'excellentes pointes sèches et d'amusantes esquisses ; Alfred Verhaeren, Isidore Verheyden, Charles Hermans, Henri Van der Hecht, Guillaume Vogels, Jules du Jardin, Maurice Hagemans, les sculpteurs Julien Dillens, De Rudder, Charles Samuel, auteur du projet de monument à Charles De Coster, que vraisemblablement la commune fera prochainement ériger, Fernand Dubois, les aquarellistes Uytterschaut et Cassiers, etc., etc.

L'Exposition, on le voit, pour n'avoir point de tendance déterminée, n'en est pas moins intéressante. Elle est surtout extrêmement variée. Jamais Ixelles ne s'est trouvée à pareille fête. Et c'est le cas de dire :

Ah ! qu'on est fier d'être Ixellois
Quand on contemple le Musée !

LA BONNE A TOUT FAIRE

par MM. OSCAR MÉTÉNIER et DUBUT DE LAFOREST.

Dans le roman de M. Dubut de Laforest qui a servi de trame à la pièce que M. Baron et ses camarades des Variétés ont jouée hier et avant-hier, avec un très grand succès, aux Galeries, Félicie est un personnage redoutable qui précipite les catastrophes dans l'honnête maison bourgeoise où le hasard l'envoie « en condition ». Elle est la Mouche d'or qui empoisonne, le venin qui s'insinue dans les artères et donne la mort. M. William Busnach eût tiré de cette tragique histoire un sombre drame avec un cinquième acte très mouchoireux.

Supposer que M. Oscar Méténier a orienté son action vers les cimetières et les convois, serait mal connaître l'auteur de *Monsieur Betsy*, de *la Casserolle* et d'*En ménage*. Son arme favorite, le rire, le rire railleur, frondeur et gamin, il la manie en escrimeur de première force en ces quatre actes de comédie nerveuse et serrée. L'idée de M. Dubut : décrire les ravages exercés dans un ménage bourgeois par les charmes de la bonne (et l'on conçoit fort bien cette thèse quand c'est M^{lle} Lender qui incarne Félicie) est complètement retournée. La canaillerie sournoise de la bonne amène les résultats les plus heureux. En virtuose de l'ironie, M. Méténier fait de Félicie le génie tutélaire de la maison. Plus elle est rosse, mieux va le ménage. Elle trompe tout le monde, on augmente ses gages. Elle entraîne dans une ancillophilie universelle tous ceux qui l'entourent, le patron, le potache, fils du précédent, l'ami de Monsieur, l'amant de Madame, et cela procure à son Maître la croix de la Légion d'honneur !

C'est extraordinairement comique, mais il y a sous les éclats d'une gaité perpétuelle une cinglante satire qui donne à la pièce sa signification et sa valeur. M. Méténier a pris au pied de la lettre le *Castigat ridendo*. C'est par le rire qu'il prend son public, et quand il le tient, il lui crache à la figure d'effroyables poignées de vérités, il le fesse jusqu'au sang. Son pessimisme est d'autant plus amer qu'il est dissimulé. Quand la grimace se dessine, elle est horrible.

Ce procédé classe M. Méténier à part parmi les écrivains naturalistes. Dans *En ménage*, dans *la Casserole*, il avait étudié les dessous troubles que les hasards de sa vie accidentée lui avaient fait pénétrer et dont il s'était assimilé à miracle l'argot pittoresque. Dans *Monsieur Betsy*, il peignit avec une intensité de coloris peu commune le ménage à trois, mais prit comme cadre un milieu d'exception qui atténuait l'effet de ses attaques.

La Bonne à tout faire est plus terrible en ce qu'elle est plus générale. L'auteur ridiculise avec une verve impitoyable l'hypocrisie bourgeoise dans un de ses vices les plus fréquents : l'ancillarité. Et peut-être est-ce la dose trop forte de vérités que contient cette étude acerbe qui a valu à M. Méténier le joli hourvari soulevé dans la presse à propos de sa nouvelle pièce. Il est vrai que les 200,000 francs versés en trente représentations par le public dans la caisse des Variétés ont pu lui suggérer d'intéressantes réflexions sur l'influence de la critique. Et l'on peut s'attendre dans la comédie qu'il prépare pour l'hiver prochain, *Les Maquignons*, à d'amusantes représailles.

Il suffit d'ajouter que *la Bonne à tout faire* est jouée par le bataillon sacré des Variétés, par Baron, par Cooper, par M^{lle} Lender, pour donner une idée de l'entrain et du talent avec lesquels les quatre actes de M. Méténier sont enlevés. Et il convient de reconnaître que M^{lle} Lender a trouvé dans le rôle de Félicie l'occasion de prouver au public qu'elle n'est pas seulement l'exquise commère des revues dont on a applaudi jusqu'ici les déshabillés suggestifs, mais une comédienne intelligente et fine, à la diction nette, au geste prompt et juste.

CORRESPONDANCE

MON CHER CONFRÈRE,

C'est par erreur que vous me reprochez de manquer de galanterie à l'égard des Femmes-peintres.

M^{lle} Gasparoli et moi nous nous entendons parfaitement bien et c'est sur sa proposition même que l'*Als ik kan* est resté dans les locaux précédemment occupés par lui, tandis que le *Cercle des Femmes-peintres* a pris possession de la Salle des conférences où il trouve tout le confortable désirable.

La séparation des talents et des tendances s'imposait plus encore que la séparation des sexes.

Accusez-moi de tous les défauts, soit, mais laissez au moins croire que je suis quelque peu galant.

Dans certains journaux on me prétend coulé auprès de tous les gens sérieux; ne me coulez pas auprès des Femmes-peintres.

Je compte sur votre bonne confraternité pour l'insertion de cette rectification et vous prie de croire à mes meilleurs sentiments.

LOUIS DELMER.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Alto. — Professeur, M. FIRKET. 1^{er} prix, M. Férir; 2^e prix, MM. Gietzen et Ecrepont; 4^{er} accessit, M. Van den Bossche.

Violoncelle. — Professeur, M. JACOBS. 1^{er} prix avec distinction, M. Goffin; 4^{er} prix, M. Van Tyn; 2^e prix avec distinction,

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

M^{lle} Chaplin; 2^e prix, MM. Van Winckel et Hofsteede; 4^{er} accessit, M^{lle} Kufferath et M. Treichler.

Musique de chambre avec piano. — Professeur, M^{me} ZAREMBSKA. 1^{er} prix, M^{lles} Van Eessen et Leborgne; 2^e prix avec distinction, M^{lle} Pardon; 2^e prix, M^{lles} De Kock et Albert; 4^{er} accessit, M^{lles} Abbeloos, Huygens et Delesenne.

Piano (jeunes filles). — Professeurs : MM. C. GURICKX et A. WOUTERS. 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Mertens; 2^e prix avec distinction, M^{lles} Voué et Galiot; 4^{er} accessit, M^{lles} Leclercq, Abraham et Walton. — PRIX LAURE VAN CUTSEM : M^{lle} Bles.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

M. P. LITTA, qui révéla en plusieurs concerts, à Bruxelles et à Anvers, un souple talent de pianiste, a fait paraître récemment diverses compositions qui décèlent, à côté du virtuose, le musicien studieux et épris de son art. Nous avons parlé, lorsqu'elle fut jouée pour la première fois, de la sonate en *sol mineur* pour piano et violon (Schott frères), très heureux début du jeune artiste. La *Ballade* qui forme la première partie de l'œuvre est particulièrement bien venue, d'une bonne et claire écriture musicale. Une *Mazurk' Impromptu* pour piano (Breitkopf et Härtel) et une *Sérénade* pour orchestre (J.-B. Katto) ont été publiées depuis. Elles sont, l'une et l'autre, l'indice d'un tempérament non banal, soucieux d'art et plein de promesses. Signalons, à propos de cette dernière œuvre, qu'elle a été gravée à Bruxelles par M. Ch. Vanderauwera, qui a prouvé que les ateliers nationaux peuvent rivaliser sans peine avec les plus célèbres maisons étrangères.

A Gand, M. ADOLPHE SAMUEL, directeur du Conservatoire, a fait paraître chez M^{me} Beyer une *Petite méthode de piano pour les tout petits enfants* dans laquelle il donne ingénieusement aux élèves qui n'ont reçu aucune instruction musicale, le moyen pratique d'apprendre rapidement les premiers principes du solfège et ceux du piano. C'est en quelque sorte un cours préparatoire à l'apprentissage des musiciens. Et comme le cours est clair, intéressant et facile, il sera bientôt adopté partout.

A Liège, M^{me} V^{ve} Muraille vient de mettre en vente un *Andante et Presto scherzando* pour orchestre de M. PAUL GILSON, réduits pour piano à quatre mains par M. Marcel Remy. Le *Presto*, auquel un court *Andante* sert de prélude et de final, est un thème populaire brabançon assez trivial que l'auteur rend attrayant par le choix des harmonies neuves dont il soutient le chant. Si ce n'est pas du meilleur Gilson, le morceau n'en est pas moins pittoresque et intéressant. Il complète le cycle des trois pièces d'orchestre publiées par M^{me} Muraille et dont les premières sont la *Danse écossaise* et la *Rapsodie écossaise*.

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement s'est fait représenter par MM. De Groot et Vermeersch à la vente de la collection Van Branteghem, qui a eu lieu la semaine dernière à Paris. Ces messieurs ont acquis pour le Musée plusieurs pièces importantes, choisies parmi les plus belles de la collection, et qu'ils ont disputées aux délégués des Musées de Londres et de Berlin. Citons entre autres le *Torse de jeune fille drapée* (n^o 272 du catalogue), terre cuite qui faisait

partie d'un vase peint à décor plastique, adjugée 5,145 francs; deux petites coupes à parois minces, l'une de Sotades (5,355 fr.), l'autre d'Hegesiboulos (4,987 fr.); deux lécythes blancs (2,000 fr.); un canthare doré (1,000 fr.); une coupe à reliefs représentant des scènes de l'*Iphigénie* d'Euripide (1,000 fr.); un groupe : *Silène et nymphe*, provenant de la vente Castellani, l'une des pièces les plus curieuses de la vente (2,500 fr.); une figurine : *Jeune fille rattachant ses sandales* (1,020 fr.); *Eros adolescent planant dans l'air* (880 fr.), etc.

Les achats du gouvernement ont atteint au total une somme d'environ 30,000 francs.

Parmi les objets sur lesquels les représentants du Musée ont mis des enchères mais qui ne leur sont pas restés, citons la magnifique coupe d'Euphronios, qui a atteint 10,500 francs (acquise par M. J. Marshall) et celle de Sotades représentant la légende de Glaukos, poussée également jusqu'à 10,500 francs, et adjugée au Musée Britannique. C'est par erreur que *l'Indépendance* annonce que ces deux pièces ont été retirées.

Nous publierons dans notre prochain numéro les résultats complets, qui nous parviennent au moment de mettre sous presse.

L'Exposition communale d'Ixelles, dont nous publions ci-dessus le compte rendu, a inauguré samedi dernier ses séances musicales. On a applaudi unanimement M^{lle} Ten Have, une jeune pianiste qui joue avec une sûreté et une aisance remarquables. La façon dont elle a interprété le trio de Saint-Saëns a été particulièrement appréciée. M^{lle} Ten Have avait pour partenaires son frère, un violoniste de talent, et le violoncelliste Henri Merck, qui vient de rentrer à Bruxelles après un séjour d'une année en Finlande.

Succès aussi pour les deux mélodies de Gilson et le *Meilied* de G. Huberti, bien dits par M^{me} Davids-Laurent.

La pluie a interrompu le cours des concerts artistiques du Waux-Hall. L'audition de M. Isnardon a dû être remise à une date indéterminée, et le concert Wagner, qui devait avoir lieu jeudi, a été fixé à ce soir.

Le programme, que nous avons publié, n'a pas été modifié. Il promet aux amateurs de musique une magnifique soirée.

Les concerts quotidiens de symphonie dirigés par M. Emile Perier recommenceront aujourd'hui au Kursaal d'Ostende. La Bénédiction de la mer aura lieu dimanche prochain, jour de la kermesse communale. Le 15 juillet, ouverture du théâtre. Le 21, inauguration des grands concerts symphoniques et vocaux, des auditions de solistes, etc. Des concerts extraordinaires sont fixés dès à présent aux 4, 14 et 21 août.

Le Théâtre Libre donnera son huitième et dernier spectacle demain lundi 27 (série A) et mardi 28 (série B).

Au programme :

Péché d'amour, un acte, en prose, de MM. Michel Carré et Georges Loiseau; *Les Fenêtres*, trois scènes en prose, de MM. Jules Perrin et Claude Couturier; *Mélie*, un acte en prose, tiré de la nouvelle de M. Jean Reibrach, par M. Georges Docquois.

Mirage, la pièce nouvelle de M. Georges Lecomte, ne passera qu'en automne, au début de la prochaine saison théâtrale.

A rapprocher des hauts prix récemment payés pour des œuvres de Corot :

L'illustre peintre fit une vente de 13 de ses tableaux, en 1885 (3 avaient déjà figuré au Salon); elle produisit 13,000 francs!

Soleil couchant (Salon 1857), 4,000 fr.; *Un Soir* (Salon 1857), 1,105 fr.; *Le Concert* (Salon 1857), 1,365 fr.; *Le Verger*, 180 fr.; *Soleil levant*, 1,460 fr.; *Souvenir du Limousin*, 385 fr.; *Environ de Nantes*, 525 fr.; *Souvenir de Hollande*, 315 fr.; *Moulin à Boulogne*, 315 fr.; *Montmorency*, 330 fr.; *Limousin*, 425 fr.; *Paysage : Bretagne*, 315 fr.; *Rotterdam*, 500 fr.

L'Association littéraire et artistique internationale ouvrira son quatorzième congrès annuel à Milan, du 17 au 24 septembre. Le programme du Congrès comprendra :

1° L'étude complète de la convention de Berne et des modifications à y introduire en vue de la conférence diplomatique qui se réunira à Paris en 1893; 2° l'examen des rapports existants entre la protection de la propriété intellectuelle et le développement des littératures nationales; 3° un projet de loi sur le contrat d'édition; 4° la création d'une statistique internationale des œuvres littéraires.

Des excursions sur le lac de Côme et à la Chartreuse de Pavie, des concerts, des réceptions diverses seront offerts aux congressistes durant la session.

La cotisation est fixée à 20 francs pour les membres de l'Association et les délégués des sociétés étrangères, à 30 francs pour les adhérents présentés.

On a vendu ces jours-ci, à Londres, la collection de M. Leyland, pour qui Whistler décora la merveilleuse *Salle du Paon*, dont nous avons fait la description (1). Cette collection comprenait un grand nombre de tableaux de l'école dite des Préraphaélites, dont Dante-Gabriel Rossetti fut l'âme. La dispersion de la galerie Leyland avait excité un grand intérêt parmi les artistes et amateurs anglais. Les plus hauts prix ont été atteints par deux œuvres de Burne-Jones, *Le Miroir de Vénus*, adjugé 3,570 livres (89,250 fr.) et *Merlin et Viviane*, vendu 3,780 livres (94,500 fr.). Deux autres toiles du même artiste : *Night and Morning* et *The Wine of Circe*, ont été portées à 1,350 livres (33,750 fr.) chacune.

Les œuvres de D.-G. Rossetti ont également été très disputées. *Veronica Veronese* a été acquise 1,050 livres (26,250 fr.), *The blessed Damozel*, 980 livres (24,500 fr.), *The Loving cup*, 820 livres (20,500 fr.).

Un tableau de Botticelli, *La Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean*, a atteint 1,250 livres (31,250 fr.) et la *Sainte Agnès*, de Sir J.-E. Millais, 2,205 livres (55,125 fr.).

Le total de la vente a été de 970,634 francs.

A propos de la première de *Salammô*, le *Figaro* fait de M. ERNEST REYER l'« instantané » suivant :

Grand, moustachu, enredingoté, la boutonnière parée de la rosette rouge, apparaît un jeune général dont fut rapide l'avancement.

Fut une des premières victimes de ces nouveaux tyrans qui, avant de s'associer contre les critiques, s'entendaient toujours contre les auteurs : vous avez nommé les directeurs des théâtres. Critique musical aux *Débats*, houspille d'une plume en fer grinçant les œuvrettes des hémolistes retardataires; passe inaperçu aux premières représentations et n'assiste jamais aux meetings des arbitres du feuilleton. Ne quitterait pas la rue de la Tour-d'Auvergne pour entendre une opérette dans un théâtre du boulevard, mais fit le voyage du Caire pour entendre là-bas la première de l'*Aïda* de Verdi.

Signe particulier : a voulu qu'un S fut la lettre initiale de chacun des titres de ses œuvres (*la Statue*, *Sakountala*, *Sigurd*, *Salammô*).

Autre signe particulier : Joue au billard et à l'écarté avec passion.

(1) V. *Art moderne*, 1885, p. 294.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES ou DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 8

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

EN SOUSCRIPTION

chez PAUL LACOMBLEZ, éditeur, 31, rue des Paroissiens, Bruxelles

Jean DELVILLE

LES HORIZONS HANTÉS

Un beau volume in-16 jésus, sur papier vélin teinté, à 3 francs.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.
Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE MYSTICISME DANS L'ART. — POÈMES RÉCENTS. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — VENTE DE LA COLLECTION VAN BRANTEGHEM. — AU CHAT. — THÉÂTRE MODERNE. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LE MYSTICISME DANS L'ART

Une des curieuses tendances artistiques d'aujourd'hui entraîne les littératures vers le mysticisme. Le vague retour vers les foies et les religions, autrefois simplement sentimentales et superstitieuses, est l'un des plus étranges phénomènes ataviques de cette période. Le mystère aujourd'hui passionne et séduit, peut-être par la souffrance indéfinie que toute méconnaissance supérieure procure aux âmes sensibilisées de notre époque. La constatation est irréfragable, dressant l'énigme de sa cause dans le cerveau.

Si le mysticisme revit aujourd'hui, s'il a rampé obscurément à travers les âges, sur l'âme des multiples générations artistes, le même mysticisme a subi une transformation essentielle — et de religieusement amoureux qu'il était naguère, il s'est fait aujourd'hui sensuellement intellectuel. A défaut d'une croyance, lumineuse de fastes et de cérémonies chantantes en l'ombre étoilée

d'or des cathédrales, l'imagination sentimentale s'élève davantage vers la douce ignorance des mystères célestes, trop peureuse des légendes précises et des dogmes inflexibles. L'esprit mystique adore la paresse luxueuse des choses simplement devinées, d'une beauté paradisiaque qui semble revivre dans la mémoire comme un souvenir atténué après des siècles de sommeil, et les visions entrevues à peine se dorent heureusement d'une langue aussi ténue que les teintes de ces rêves lointains. En un mot, la fatigue du positif et le dégoût net de la vie dure ont ranimé, par un étrange contre-choc, l'extase d'autrefois, et l'âme maintenant s'enchanté des fines inflexions d'une existence moins certaine, comme pénombree.

Mais aux confins de cette renaissance religieuse dans l'art, le mysticisme intellectuel se grise d'un encens captieux; une nervosité malade veine de filets sensuels l'œuvre pensée sous l'ombre affaiblie des croyances d'antan et au travers des murmures religieux filtre doucement, en phrases timides, le troublant appel des impuretés. Il y a là un bizarre alliage d'extase et de désir, une intrusion charnelle dans une divinité chaste, la Vie dans le Rêve! Cet art qui s'érige, chantant, à voix basse, la tentation des mystères, la sympathie des vierges vêtues de silence, et ces enclos conventuels où palpite obscurément l'âme des vies mystérieuses, est l'une des sources les plus appelantes de

l'intellectualité moderne. Les constatations positives faiblissant aujourd'hui, et la lumière des veilleuses dans les chœurs, les ténèbres s'épaississant en frissons dans la paix des églises sourient de quelles impalpables lèvres à l'esprit las!

La naïveté des anciens mystiques a donc disparu. Sous l'influence d'un siècle trop vivant où la splendeur de l'idée intérieure s'abdique, l'âme nécessairement a dû suivre les arcanes complexes d'une vie hâtive et nerveuse. Dans tout le domaine humain, l'exacerbation frémit et cette tempête a touché les belles fleurs léguées par les Primitifs, les a flétries.

Je sais que cette école, doucement surgie, sans bruit, timide comme une roseur d'amour sur la chair fine d'une malade, a déchainé la moquerie des êtres positifs, à qui rien des féminités idéales ne sourit. Ah! misère! comme si l'impulsion fébrile d'une nature conquise par des scènes moins terrestres, ne produisait pas de fertiles évocations, douloureuses et riches comme tout ce qui naît de la pensée meurtrie et de la souffrance réfléchie! Comme si cette intimité, issue d'une âme plus taciturne, ne déroulait pas l'harmonie des cantiques d'art dans la nuptiale douceur des âmes fraternelles!

Ah! quand la tristesse voilée des Angelus
Aduocira-t-elle les lointaines clameurs de la kermesse?

disait Oliveira de Soares dans son recueil de vers magiques (1).

— Illusions morbides, ont clamé quelques-uns; impossibilité à continuer son art, ont affirmé d'autres. Comme si cependant le mysticisme ne s'adaptait pas à la nature chercheuse de l'artiste et comme si celle-ci ne se renouvelait pas à chacune de ses productions par la fécondation de la vie usuelle?

Le mysticisme devait éclore au ciel de cette époque grise. Ses livres, ses œuvres seront les consolantes étoiles qui brillent encore lointainement, diminuées dans leur éclat sous des nuages hostiles. Car la nature humaine s'est affirmée là où jadis régnait une espèce d'impersonnalité: l'amour suprême absorbait tout. Aujourd'hui la pensée a modifié l'assomption des cœurs — et le mysticisme intellectuel est né, nerveux, haletant, veiné de curiosités profanes.

Et cette voie de clarté se courbant vers les passés, qui semblaient abolis par la matérialité des âges actuels, se raidit, allant aux peuples du Nord. Cette renaissance, à la voir ainsi se généraliser, réveille à jamais la croyance d'une survie de l'âme, la transmission d'une idéalité naguère toute-puissante.

Et cette spiritualité bien humaine fleurit dans l'œuvre du poète portugais A. de Oliveira Soares. Elle fleurit mélancolique et captieuse comme des fleurs tendres dont les parfums évoquent d'étranges caresses d'encens et de

(1) *Paraíso Perdido*, par ANTONIO DE OLIVEIRA SOARES. — M. Gomes, Lisboa.

désirs. Les sentiments profanes s'allient à la pascale ignorance des hosties et les incantations d'amour s'élèvent dans l'oubli des cathédrales, s'humilient au seuil d'illusoires confessionnaux. On dirait que M. Antonio de Oliveira Soares, tout en éprouvant la peur des vies brutales, s'y trouve fatalement ramené, amoureux de ses coups, écoutant ses blessures chanter d'ineffables tendresses.

O mon âme, carmélite à qui la règle
Ordonne de voir encore une fois le monde du plaisir,
Avant d'aller faire ses vœux au couvent.

Mais si de secrètes impulsions le poussent vers de l'ombre pacificatrice, une âme très fine, très strictement aimante l'initie à l'inattendu de la vie du monde réel, où sa sensibilité s'ennoblit et souffre. En dehors de l'idée conductrice de l'œuvre, qui s'aligne nette et droite comme une barre logique au long des poèmes, toute une sentimentalité particulière, toute une délicatesse de sensations presque féminines enrichissent l'œuvre de bijoux purs, miroitant sous la flamme mince des cierges; les plaintes finissent doucement dans l'émotion comme une prière passionnée, comme la plainte d'une enfant chagrine dont le cœur gonflé d'amertume s'épanche à l'illusoire bonté des saintes.

Toi, dans les soirs du mois de Marie,
Tu laisseras saigner la douce mélancolie
De n'avoir pas fui ce temps immonde...

Et moi, fidèle esclave de mon rêve souillé,
Je continuerai, disant la messe du passé
Dans le château où passent des revenants.

Une harmonie heureuse dans le choix des mots et dans la teinte un peu frêle, un peu pâle des visions unifiées *Paraíso Perdido*. Rien ne bruit qu'une lamentation lente et parfois l'on dirait l'âme des vieux chrétiens, subitement ressuscités, se plaignant au rythme doux des strophes.

Il faut avouer que ce mariage presque adultère et de là-même étonnant comme la réalisation d'un rêve défendu, est d'une adorable richesse, d'une griserie presque inconnue aux âmes trop viriles. Les invocations à voix lasse montent comme une caresse savante du cœur aux lèvres. C'est un chant de profondes sensations dans la paix des chapelles perdues, au loin de tout bruit, parmi les appels des solitudes nuptiales.

POÈMES RÉCENTS

Les Cygnes, par F. VIELÉ-GRIFFIN (Vanier). — **Tel qu'en songe**, par H. DE RÉGNIER (librairie de l'Art indépendant).

Que le livre de M. Vielé-Griffin soit d'un poète, cela est d'évidence parfaite. Aussi l'éloge est-il superflu.

En prélude s'offre une vision blanche de trois cygnes emblématiques dont le dernier « s'engloutit avec une fleur, dans le soleil ».

Cette fleur, c'est la « fleur de joie interdite et suprême » et

« c'est d'elle que parlent les poèmes » ici rassemblés sous leur titre : *Les Cygnes*. Fleur de joie, ou plutôt fleurs, c'est-à-dire l'inaccessible de tout désir, l'au-delà de tout effort, le mirage éblouissant et chimérique de tout rêve. Pour les esprits moyens, folie ; pour le poète, seule réalité d'art.

Cette joie interdite, il la devine dans la douleur « qui pleure jusqu'à sourire enfin », dans la mort cherchée, avec, au bout, le ciel ; dans l'enfance ; dans la solitude et la sauvagerie sylvestres absorbées par un cœur primitif ; dans l'harmonie totale et enfin dans la beauté surhumaine. Personne ne l'atteint, mais elle apparaît despotiquement tentatrice ; elle est la volonté de vivre pour tous ceux qui se sentent l'âme au delà des choses immédiates ; elle est l'unité fondamentale qui rattache entre eux les différents groupes d'humanité hautaine et choisie, elle est d'essence immortelle.

Pour donner vie à cette unique conception et la ramifier en preuves, M. Vielé-Griffin a recours à des récits, à des dialogues, à des personnifications et allégories. A preuve : *le Gué*, *Eurythmie*, *le Tombeau d'Hélène*.

La forme prosodique choisie est le vers délié, d'une personelle musique, d'une marche non fixée par les règles admises. Mieux que la plupart des poètes actuels, M. Vielé-Griffin a le sens du rythme. Il comprend que toute pensée étant personelle, — bien mieux, unique — chez un vrai poète, sa forme doit l'être aussi. De même que l'idée est inrégénérable, l'expression doit l'être et toute formule est un attentat.

Au reste, à quoi bon insister sur les procédés : il n'en est qu'un seul, celui qu'on se crée et qu'on modifie. Les autres peuvent être assimilés aux circulaires commerciales et aux exploits judiciaires.

Nous avons analysé précédemment en ce journal, alors qu'ils s'offraient en *Diptique*, les deux poèmes : *Le Porcher* et *L'Eurythmie* que M. Vielé-Griffin a, très logiquement du reste, encastrés en son présent volume.

Au long de son chemin de vers qu'il trace dans la littérature actuelle, apparaissent non seulement des ornements parfaites, mais des pensées larges et vives, sortes de définitions de sentiments et de situations :

Tout souvenir est un tombeau sans Christ...
Pleurer est beau, par-dessus toute chose...
J'ai froid à l'âme et faim au cœur et l'esprit ivre
De tout ce qu'on écoute aux crois des grands chemins...
Prends l'heure en tes doux yeux pour me la rayonner...

Dans le mouvement, toujours de rythme sûr et qui jamais ne sent l'effort, ces points d'orgue arrêtent un instant, mais les entre-lacs reprennent, les nœuds aisément se font et se refont et ce qui chez d'autres apparaîtrait une recherche ou un effet, éclot si intimement du poème et si aisément à sa surface que c'est merveille. Le ton est personnel et toute déclamation est absente.

Nous n'aimons point à comparer ni à opposer des poètes. Et les parallèles fournissant une transition facile entre deux études sur deux écrivains, ne nous tentent guère.

Voici l'œuvre de M. de Rénier.

Elle apparaît : un livre de tristesse héraldique et de mélancoliques blasons ; un livre qui luit, comme une des nombreuses opales que le poète décrit ; un livre de bijoux voilés, dépecés en deuil et de métaux funèbres.

Monotone certes, mais nécessairement. Représentez-vous cette suite de poèmes en leur pays esthétique : plus n'y croissent les

vaillances joyeuses, plus ne s'y rencontre le triomphal amour en fleurs, plus n'y surgit la passion active et violente, plus n'y soufflent les tempêtes de la force, ni le tourbillon des ardeurs dépensées au gré des jours en soleil, plus n'y règne la foi folle, la confiance aveugle, la volonté, fût-ce à travers la mort, vers les demains certains. C'est le pays des légendes fanées, couleur feuille-morte, où la joaillerie exquise de l'art met encore des gouttes de rosée diamantaire.

Les personnages lents et graves, beaux de la douleur des couchants, fiers de leur angoisse étouffée, mornes, hautement et presque magnifiquement y soulèvent de grands gestes, qui toujours retombent. Ils essayent ou ont essayé toute la vie ; ils reviennent ou sont revenus des loins de guerre, de tendresse, de volupté, de jeunesse et d'entrain ; ils connaissent les trois routes, que définit *l'exergue*, route des chênes hauts, route des bouleaux clairs, route des frênes doux et des sables légers, mais ils n'en ont gardé que la poussière sur leur armure. Ils sont désormais les marcheurs, le dos vers l'été, les yeux à l'hiver. Et le livre — conclusion prévue — se clôt sur tel vœu :

Que la Nuit séjourne à jamais taciturne,
Muette et pour toujours en deuil du passé noir,
Sans qu'à tout son silence encore ne déroge
Aucun sursaut de la Chimère ou de l'Horloge.
Et sans que puisse rien du repos qu'il se songe
Distraire mon Destin d'avoir l'âge de l'ombre.
L'âge de l'ombre ? Oubli, résignation, solitude.

A cause même du sujet, le vers qu'emploie M. de Rénier dépend quelquefois des grands épiques modernes : les Hugo, les Leconte de Lisle et les Mallarmé (*Hérodias*). Il est taillé, ciselé ; il éclate en lumière et en sons graves. Il n'est guère ductile et souple, sinueux et frêle. Certaines pages surgissent en trophées, avec leurs rimes en pointes de lances.

Voici pour clore ces notes, un admirable fragment :

Les grands vents venus d'outre-mer
Passent par la ville, l'hiver,
Comme des étrangers amers.

Ils se concentrent graves et pâles
Sur les places, et leurs sandales
Ensablent le marbre des dalles.

Comme de crosses à leurs mains fortes,
Ils heurtent l'auvent et la porte
Derrière qui l'horloge est morte.

Et les adolescents amers
S'en vont avec eux vers la mer !

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Contes à la Reine, par ROBERT DE BONNIÈRES ; Paris, Ollendorff. — *Rouget de Lisle ; son œuvre, sa vie*, par JULIEN TIERSOT ; Paris, Ch. Delagrave. — *La Bonne à tout faire*, comédie en quatre actes, en prose (représentée pour la première fois sur le Théâtre des Variétés, le 20 février 1892), par OSCAR MÉTÉNIER et DUBUT DE LAFOREST ; Paris, Dentu. — *Le Chevalier du passé*, tragédie moderne (2^{me} partie de la légende d'Antonia), par ÉDOUARD DUJARDIN ; Paris, Vanier. — *L'Adolescent confidentiel*, par MICHEL FÉLINE ; Paris, librairie de l'Art indépendant. — *Le Fou raisonnable*, proses lyriques, par ARNOLD GOFFIN ; Bruxelles, Ch. Vos. — *La Mer*, poème par EDDY LEVIS (esquisses symphoniques de PAUL GILSON) ; Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

VENTE DE LA COLLECTION VAN BRANTEGHEM

De mémoire d'amateur, vente d'antiquités grecques n'avait attiré un public aussi nombreux et aussi *select* que celui qui remplissait la salle n° 3 de l'hôtel Drouot pendant les trois jours qu'a duré la vente Van Branteghem (1).

Tous les principaux musées se trouvaient représentés. Le Musée Britannique, le Louvre, les Musées de Berlin, de Saint-Pétersbourg, de Lyon, de Bruxelles, de Copenhague, de Boston ont été parmi les principaux acquéreurs.

Au nombre des amateurs, on remarquait le comte Michel Tyszkiewicz, sir Edgar Vincent, M. Gréau, M. Somzée, M. Salting, M. Marshall, M^{me} Darthès, M^{me} veuve Castellani, etc. La plupart des grands marchands d'antiquités de l'Europe étaient présents.

Les enchères ont été fort animées et ont atteint pour certains vases des prix presque sans précédents.

En dehors des objets acquis par le gouvernement belge dont nous avons donné la nomenclature dans notre dernier numéro, les objets qui ont atteint les plus hauts prix sont les suivants :

N° 5. — Grande amphore panathénaïque, 2,730 fr. (comtesse Dzialynska).

N° 26. — Canthare de Nikosthenes, 1,680 francs.

N° 28. — Coupe d'Hermaïos, 1,481 francs (Musée du Louvre).

N° 29. — Coupe d'Hermaïos, 2,205 francs (Musée Britannique).

N° 47. — Stamnos de Smikros, 1,680 francs (Musée Britannique).

N° 52. — Coupe d'Euphronios, 11,025 francs (M. Marshall).

N° 53. — Coupe portant le nom de Leagros, 1,050 francs (Louvre).

N° 72. — Coupe de Hiéron, 5,250 francs (M. Marshall).

N° 84. — Coupe de Xenotimos, 4,515 francs (comte M. Tyszkiewicz).

N° 85. — Coupe de Xenotimos, 3,990 francs (Musée de Berlin).

N° 86. — Grand oxybaphon, 2,047 francs.

N° 91. — Cratère, *Persée et Andromède*, 2,940 francs (Musée de Berlin).

N° 97. — Aryballe, *Aphrodite et Eros*, 1,995 francs (M. Salting).

N° 98. — Grand aryballe doré, *la Récolte de l'encens*, 5,355 fr. (Musée de l'Ermitage).

N° 99. — Id., plus petit, 5,040 francs (Musée de Berlin).

N° 164. — Petite coupe à fond blanc de Sotades, *Jeune fille cueillant un fruit*, 3,675 francs (Musée Britannique).

N° 165. — Petite coupe à fond blanc de Sotades, 3,360 fr. (Musée Britannique).

N° 166. — Petite coupe à fond blanc de Sotades, *Glaukos et Polyéidos*, 10,605 francs (Musée Britannique).

N° 231. — Lécythe à couleurs d'applique, *Eros androgyne assis sur un rocher*, 3,255 francs (M. L. Somzée).

N° 232. — Péliké, *Dionysos et Ariane*, 2,310 francs (M. Salting).

N° 237. — Hydrie chypriote portant le nom de Timokles, 1,260 francs (M. L. Somzée).

N° 334. — *Joueuse d'osselets*, 2,257 francs.

N° 335. — *Joueuse de lyre couchée*, 2,130 francs.

(1) V. notre article sur la collection Van Branteghem (n° du 24 avril dernier).

N° 338. — *Danseuse voilée*, 2,325 francs.

N° 339. — *Leçon de lecture*, 2,415 francs.

N° 345. — *Eros et Pan*, 1,470 francs.

N° 346. — *Femme assise sur une kliné*, 2,625 francs.

N° 351. — *Jeune Tanagréenne à demi couchée sur un rocher*, 1,575 francs.

N° 355. — *Jeune mère montrant le sein à son enfant*, 3,885 francs.

N° 357. — *Europe sur le taureau*, 2,619 francs.

N° 359. — *Ephedrismos*, 2,440 francs.

N° 360. — *Eros discobole*, 1,365 francs.

N° 377. — *Jeune fille assise*, 2,992 francs.

N° 384. — *Joueuse d'osselets debout*, 2,570 francs.

N° 389. — *Femme assise*, 3,150 francs.

N° 391. — *Dionysos et le taureau*, 8,662 francs.

N° 415. — *Niké*, 7,875 francs.

N° 416. — *Jeune fille versant du vin dans un trépied*, 2,882 francs.

N° 417. — Terme d'un personnage barbu, 2,882 francs (Sir Edgar Vincent).

Un grand nombre d'objets ont réalisé des prix très supérieurs à leur prix originaire.

C'est ainsi que les neuf petites coupes blanches de Sotades et d'Hegesiboulos ont produit plus de 32,000 francs, alors qu'elles n'avaient été payées que 10,000 francs en 1890; la coupe d'Euphronios avait coûté 2,500 francs et a été vendue 11,025 fr.; les deux coupes de Xenotimos, payées 5,000 francs en 1888, ont réalisé 8,505 francs; les deux grands aryballes d'Apollonia, payés 4,500 francs, ont dépassé 10,000 francs. Les n°s 335, 346, 348, 351, 355, 357, 377, 389, 402, 411 avaient été achetés en bloc, en 1887, pour 15,000 francs et ont produit près de 26,000 fr. Le n° 391, payé 6,000 francs, a réalisé 8,662 francs. La Niké Castellani a monté de 6,100 à 7,875 francs, etc.

La vente dans son ensemble a donné néanmoins une somme inférieure à celle à laquelle la collection avait été estimée par M. Fröhner et par M. Ready, les experts universellement réputés comme les plus compétents en cette délicate et spéciale matière.

La remise à quinzaine, nécessitée par la lenteur des pourparlers avec le Gouvernement belge, avait fait naître le bruit que la collection allait être vendue en bloc et ne paraîtrait pas à la salle Drouot. Les Musées n'avaient donc pas pressé leurs demandes de crédits extraordinaires et les limites de leur budget les ont forcés à restreindre considérablement les acquisitions qu'ils auraient voulu faire. D'autre part, quelques malveillants ou quelques malins avaient adroitement fait courir le bruit que l'authenticité de certaines pièces était douteuse.

Les quelques objets auxquels les Musées avaient été forcés de limiter leur ambition ont atteint des prix exceptionnels. Le reste des merveilles de tous genres s'est vendu au-dessous de sa valeur, les grands antiquaires de Paris n'ayant guère « soutenu » la vente. Celle-ci a néanmoins produit, frais compris, plus de 320,000 francs (sans compter quelques pièces retirées), c'est-à-dire un chiffre beaucoup plus élevé que ceux réalisés par les collections les plus célèbres de vases et de terres cuites dispersées durant les dernières années.

Notre aimable public et notre impartiale presse ont, naturellement, saisi immédiatement l'occasion du prix global de la vente inférieur aux prévisions de MM. Fröhner et Ready, et du collectionneur, M. Van Branteghem, pour insinuer que celui-ci avait

tenté d'obtenir du Gouvernement belge une somme supérieure à la valeur réelle. M. de Haulleville, conservateur du Musée archéologique, mû par un très naturel sentiment de loyauté et d'équité, a immédiatement protesté par la lettre suivante au directeur de la *Gazette* :

Bruxelles, le 29 juin 1892.

Mon cher Confrère,

Les renseignements que vous donnez sur la collection Van Brantegem sont inexacts.

Le conservateur en chef des Musées royaux aurait désiré que cette splendide collection fût acquise, tout entière, par l'État. Alors, avec le fond Campana et le fond Meester de Ravestyn, notre Musée d'arts anciens aurait, pour l'art industriel grec, pu rivaliser avec les premiers musées du monde.

La proposition d'achat fut faite par le conservateur en chef au Gouvernement, qui hésita beaucoup. L'acquisition devait être faite à *dire d'experts*. M. Van Branteghem avait accepté d'avance l'expertise des hommes compétents, à choisir par le Gouvernement.

Pour vaincre les hésitations du Gouvernement, le conservateur en chef proposa ensuite une acquisition à *dire d'experts* pour une somme à payer en dix annuités à 4 p. c.

Cette proposition, acceptée par M. Van Branteghem, ayant été rejetée parce que le Gouvernement doutait de l'approbation des Chambres, un comité fut formé par les soins du conservateur en chef pour la formation d'une loterie. Le comité se composait de MM. Gevaert, Willems, Wagener, Potvin, Vinçotte, Slingeneyer, J. de Lalaing. Il demanda au Gouvernement l'autorisation de se procurer, au moyen d'une loterie, le capital nécessaire pour acquérir, à *dire d'experts*, toute la collection, qu'il s'engageait à donner gratuitement à l'Etat Belge. Le reliquat éventuel de la somme réunie par ce comité devait servir de fonds d'acquisition aux Musées royaux.

Le Gouvernement, après de longues négociations, refusa d'autoriser la loterie.

En attendant, la collection était partie pour Paris. M. le Ministre des Finances résolut alors d'autoriser l'ouverture d'un crédit spécial de quarante à cinquante mille francs pour l'achat éventuel de certaines pièces.

Il est hautement regrettable que toute la collection ne nous soit pas restée. Elle a été vendue à Paris dans un moment très défavorable; elle valait très certainement un prix élevé.

J'estime que vous ne sauriez en former une pareille à bref délai pour un million de francs.

A vous bien cordialement,

HAULLEVILLE.

Le lendemain, dans le même journal, paraissait un article dont l'auteur persistait à affirmer que *jamais il n'avait été question d'expertise*, et dans lequel, à côté d'insinuations perfides pour les uns, on alignait les éloges puérils pour les autres qu'on comparait, pour la prudence, aux serpents les mieux qualifiés.

Or, nous savons de science personnelle que *dès le 17 mai, dans la proposition au Ministre, l'expertise était posée comme une condition de l'achat*, et qu'il en fut de même *textuellement et à deux reprises* dans la demande d'autorisation de loterie faite plus tard au Gouvernement et signée des noms les plus honorables qui, sans mériter d'être rangés dans la famille des serpents, sont gens d'expérience et de bon conseil.

Comme tout cela est bien doctrinaire et bien belge! Voici un amateur, d'un goût très sûr et d'une érudition parfaite, qui, au

risque de sa fortune personnelle, se laisse aller à sa passion artistique pour des curiosités d'une rareté et d'un charme extrêmes, qu'on ne peut recueillir sans des peines, des démarches, des études et des frais devant lesquels le vulgaire, l'amateur de pacotille, le faux érudit reculent. Il y emploie plusieurs années, des voyages, des recherches et des correspondances innombrables. Dans les ventes, il entre en lutte avec les concurrents célèbres et l'emporte sur eux au prix d'excessifs sacrifices. Il réussit à constituer un ensemble exceptionnel et admirable, comparable à celui des plus hautains musées. Il offre alors à son pays de reprendre cette collection formée avec amour et que des circonstances privées ne lui permettent pas de conserver davantage, sort habituel des collectionneurs passionnés jusqu'à la folie. Il a le légitime désir de voir conserver ainsi le résultat de ses efforts et de ses goûts. Il indique son prix, inspiré peut-être par les illusions du propriétaire et de l'artiste, mais déclare s'en remettre à l'expertise par des hommes que choisira l'acheteur. Il a eu tous les entraînements, toutes les généreuses faiblesses, toutes les fatigues, tous les chagrins de l'amateur d'élite, lui dont les pièces principales étaient, il y a peu de temps encore, mises à Londres à la place d'honneur dans une exposition de tout premier ordre, et dont le nom était accolé à celui du prince de Galles et des plus illustres amateurs dans un catalogue, chef-d'œuvre de typographie et de polychromie, recherché par les bibliophiles comme une rareté de choix. Mais il arrive pour lui le moment d'être jugé par les mesquins esprits des envieux, des méchants, des conteurs de ragots et des puérils, et il est alors traité comme un trafiquant!

Petit pays, petites idées, petits hommes, petite presse, petite justice!

AU CHAT

A propos des représentations des « gallants compagnons » du *Chat noir* à Bruxelles, M. Hector Van Doorslaer fait l'historique de la compagnie, désormais célèbre, de messire Salis, et la rattache historiquement aux *Hydropathes* :

« On sait que le *Chat noir* s'est élevé peu à peu à la hauteur d'une institution. Antiacadémique, par exemple, et toujours ouverte à ceux qui y exhibent la patte blanche du talent personnel. Mais on ne sait généralement pas que les très jeunes pères des compères d'aujourd'hui furent les *Hydropathes*, arrière-petits-neveux parisiens de feu les *Agathopèdes* bruxellois... En somme, une réunion d'artistes unis dans un but commun, mais absolument indépendants, se souciant des grandes routes battues, politiques et académiques, comme M. de Rothschild d'un rondel.

Vous souvenez-vous de cette innovation qui fit fureur et qui se gâta naturellement au contact profane du beau monde : le monologue? Qui n'a entendu *l'Obsession*, *le Hareng saur*, *le Bilboquet*, etc., etc., dits par les grands et petits Coquelin cadet de toute envergure? Au temps où leur inventeur, Charles Cros, les apportait aux hydropathes, on accourait... Charles Cros, un fantaisiste sérieux, même triste — Molière ne l'était-il pas? — cuirassé d'un savant. Ce fut lui qui revendiqua officiellement, en 1877, et non sans apparence de raison, la priorité de la découverte du phonographe.

Du couloir des hydropathes le *Chat noir* se pelotonna en l'hôtellerie de messire Salis, seigneur de Chatnoirville-en-Vexin, mais sans aliéner ses coutumières mœurs. La réunion s'agrandissait

simplement, dominant Paris de Montmartre. Et la vogue vint pour tous, avec la célébrité pour quelques-uns. Les hydropathes n'étaient connus que d'intimes. Tout Paris afflua bientôt au *Chat noir*.

Disons-le à l'honneur de ces bons compagnons, le vin capiteux de la fortune ne leur tourna pas trop la tête. Ecume champenoise, il se borna à les émousser, les incitant à se maintenir à la hauteur de la situation. Apparut alors ce joli truc des ombres chinoises de zinc découpé et colorié, d'une exécution si artiste, et qui popularisèrent, entre autres, les noms de Caran d'Ache et de Rivière... Tous les genres furent mis à contribution, péle-mêle, au hasard de l'inspiration : satires politiques, croquis militaires, scènes religieuses, fantaisies païennes, — comme cette résurrection anacréontique de *Phryné*, qui eut 300 représentations consécutives, apologues modernes philosophiques — comme *l'Age d'or*, — et tant d'autres.

Et tandis que tous les arts concouraient en joyeuses et spirituelles sorties à assurer le pain et le vin quotidien aux compagnons, dame Poésie ne perdait ni ses droits ni sa belle humeur, les couvrant tous de son aile protectrice. L'aisance, c'est-à-dire l'opulence, était venue. »

THÉÂTRE MODERNE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Le Chevalier du passé, par M. Edouard Dujardin, a été représenté l'autre soir, au Théâtre Moderne, à Paris.

Le public, ricaner au début, a été douché, bien à propos, par quelques mots nets et justes, proférés à la rampe, pendant une halte entre dialogues, par M. Dujardin lui-même.

Cette pièce — deuxième partie de la trilogie d'*Antonia* — met en scène une Circé moderne, habillée chez Liberty et dont les Floramyès — nom exquis — grâce à leurs soins, font un joujou d'art. Rosea, Aurea, Gemnea, Siderea, chacune en un langage approprié à la divine et merveilleuse matière qu'elles incarnent, habillent Antonia de la parure de leurs paroles. Leur reine leur est l'idole et son île est leur temple.

Abordent là un enfant, un homme, un vieillard, à la recherche d'un but de vie par à travers le monde. Chacun d'eux expose son désir. Antonia promet de le combler. N'est-elle pas la magicienne souveraine, l'éternelle promesse, l'indispensable illusion ?

Au deuxième acte surgit le Chevalier du passé, l'ancien amant, celui qu'elle appelle, qui vient, qui enlace un instant, mais qu'elle ne retrouve ni ne peut retrouver.

Le troisième acte est le désenchantement de tous, la conclusion fatale. Antonia-Circé, abandonnée de tous, se renferme dans la solitude et le silence de son île.

La conception scénique de M. Dujardin nous paraît être : modifier, pour les dramatiser, d'après les heures, — soirs, midis, nuits, aurores, — quelques larges sentiments primordiaux et universels de l'humanité passionnelle, en une langue rythmée et avec le plus de simplicité possible.

D'ailleurs, ce spectacle était fait pour plaire et rien n'avait été négligé pour qu'il en fût ainsi. Un décor peint par M. Maurice Denis charmait par des lignes simples et des couleurs harmonieuses, figurant, avec la mer et des rivages vus au fond par une fenêtre, une salle d'un eucharisme palais où évoluait en sa longue robe de velours noir M^{lle} Mellet (la Courtisane), suivie de ses Floramyès et accueillant M. Lugué-Poë (le Chevalier du Passé). Les acteurs jouaient avec talent et M. Dujardin avait mis, par surcroît, dans sa pièce de la poésie, du rythme, de la passion, tout ce qui constitue quelque chose de non commun dans le théâtre de nos jours.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Piano (hommes). — Professeur, M. DE GREEF. 1^{er} prix, M. Baize; 2^e prix avec distinction, MM. Roze et Jaansens; 2^e prix, M. Delune.

Violon. — Professeurs, MM. COLYNS, A. CORNÉLIS et YSAYE. 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. Fontova (Colyns), M^{lle} Spiller (Cornélias) et M. Bonzon (Ysaye); 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Elliott (Cornélias) et M. Schörg (Ysaye); 1^{er} prix, MM. du Domaine (Cornélias), Lambiotte (Colyns), Barrachin (Cornélias), Laurent (id.), Goffin (id.), Barthélémy (Colyns), M^{lle} Nanney (Cornélias), Angenot (Ysaye); 2^e prix avec distinction, M. Van den Heuvel (Colyns), M^{lle} Smith (Cornélias), MM. Deru (Ysaye), Meursinge (Colyns) et Bondi (Ysaye); 2^e prix, MM. Kéfer (Ysaye), Hans (Cornélias), Somers (Colyns), Lunssens (id.), De Herdt (id.) et Maes (Cornélias); 1^{er} accessit, MM. Dubois (Ysaye), Marchand (Colyns), Moerenhout (Ysaye), M^{lles} Ruegger (Colyns) et Heureux (Cornélias), MM. Macquoid (Colyns) et Pennequin (id.); 2^e accessit, M^{lle} Aglen (Colyns).

Le concours de violon a été particulièrement remarquable cette année, ainsi que l'atteste le nombre inusité des lauréats. Et vraiment, il a révélé quelques natures exceptionnelles : celles, par exemple, des trois « premiers prix avec la plus grande distinction », MM. Fontova, Bonzon et M^{lle} Spiller, les plus jeunes, semble-t-il, des *trente-trois* concurrents. Avec sa tête de chérubin, rayée, le second jour, d'un bandeau noir révélateur d'une fluxion, avec sa crânerie, le sentiment artiste de son interprétation, le mécanisme surprenant de ses petits doigts, M. Bonzon a conquis tout l'auditoire, qui l'a longuement acclamé. M. Fontova a été, lui aussi, l'objet d'une véritable ovation. Il a un réel tempérament de virtuose, déjà sûr de son coup d'archet et rompu aux difficultés techniques les plus ardues. Quant à M^{lle} Spiller, ça été une exquise apparition de jeune fille jouant avec une grâce charmante, yeux clos, toute à son rêve d'artiste, et mettant dans son jeu un sentiment délicat et des nuances d'expression tout à fait adorables. Le public, très emballé, a unanimement ratifié la haute distinction échue aux jeunes élèves, unissant au succès de ceux-ci le nom des trois excellents professeurs qui les ont formés.

Parmi les autres, citons spécialement M. Schörg, qui vient de passer une année dans la classe de M. Ysaye après avoir terminé ses classes en Allemagne, et M. du Domaine, élève de M. Cornélias, qui méritait mieux que le premier prix simple qu'on lui a décerné.

Chant monodique (jeunes filles). — Professeurs : M^{me} CORNÉLIS-SERVAIS, M. WARNOTS. 1^{re} mention avec distinction, M^{lles} Goulancourt (Cornélias) et Chabeau (Warnots); 1^{re} mention, M^{lles} Gahide, Schouten, Callemien (Cornélias), Charton, Staquet, Walter et Bolle (Warnots); 2^e mention, M^{lles} Coomans, Van Assche, Daniel, Wilmet (Cornélias), Delmée, Friedrich et Friché (Warnots).

Chant théâtral (hommes). — Professeur, M. WARNOTS. 1^{er} prix, M. Ceuppens; 2^e prix avec distinction, MM. Coryn et Pieltain; rappel avec distinction du 2^e prix, M. Verboom.

Memento des Expositions

AMSTERDAM. — Exposition communale. 5 septembre-10 octobre. Envois du 4 au 13 août. Six médailles d'or. Renseignements : *Secrétaire du Comité de l'Exposition communale, Amsterdam.*

CHICAGO. — Section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle. 1^{er} mai-30 octobre 1893 (voir *L'Art moderne* du 11 octobre 1891).

DOUAI. — Exposition internationale. 10-31 juillet. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *Secrétaire de la Société des Amis des Arts.*

FONTAINEBLEAU. — 1^{er}-30 septembre. Envois du 15 au 20 juillet au Château de Fontainebleau. — *Secrétaire général : Weber, notaire.*

(1) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

GAND. — Salon triennal : 21 août-10 octobre. Délai d'envoi : 20 juillet. Renseignements : *M. F. Van der Haeghen, secrétaire de la Commission directrice, au Casino, Gand.*

GRENOBLE. — Exposition internationale de peinture alpine (tableaux, pastels, aquarelles, dessins relatifs à la montagne, spécialement aux Alpes françaises). 16 juillet-31 août. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *Commissaire général du Congrès du Club Alpin, Musée de Grenoble (Isère).*

MADRID. — Exposition historique européenne. 12 septembre-31 décembre. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *Comte de Casa Miranda, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil des ministres, Madrid.*

NICE. — Exposition internationale. 10 janvier-30 mars 1893. Envois : 1^{er}-25 décembre. Renseignements : *Secrétariat, Palais du Crédit Lyonnais, Nice.*

PARIS. — Salon d'été (Palais des Arts libéraux) 10 juillet-31 août. Renseignements : *M. E. Bernard, directeur.*

SAINT-MANDÉ. — Exposition des Beaux-Arts. 3 juillet-16 août. Renseignements : *M. H. Voisin, président.*

SPA. — Exposition annuelle. 3 juillet-30 septembre. Renseignements : *M. Louis Sossel, secrétaire de la Commission directrice, Spa.*

PETITE CHRONIQUE

Le Figaro a publié, au sujet de la santé de notre grand artiste Félicien Rops, un entrefilet qui a été reproduit en Belgique par toute la presse et qui doit inquiéter ses amis. Nous avons heureusement reçu, ces jours-ci, de Félicien Rops lui-même, une lettre des plus rassurantes. Il nous écrit entre autres : « Je vis dans un petit Paraclet, — sans avoir pourtant les raisons d'Abelard ! — duquel je ne suis pas sorti depuis plusieurs mois. Je ne suis qu'un ermite, cultivant mes roses et arrosant mes géraniums, sans penser à mal. J'ai été très malade et en grand danger de perdre la vue. Comme peintre, ce sont des plaisanteries du sort qu'il est difficile de supporter avec philosophie, ainsi qu'il le faudrait, et je me remets seulement de mes démoralisations. Je ne reçois pas les journaux qui jacassent comme les geais d'Aristophane et empêchent d'entendre la bonne voix maternelle de la nature, qui vous parle bas et doucement, mais bien mieux que Jules Simon ou que Hugues le Roux lui-même !

Votre vieil ami à travers les âges

FÉLICIEN ROPS,

A la Demi-Lune, Moulin-Galant, Essonnes (Seine-et-Oise). »

Il y a aussi dans la lettre cette jolie réflexion : « Les hommes qui se sentent réellement sympathiques les uns aux autres, et en belle communion d'idées, devraient vivre en un Port-Royal quelconque, vivre de peu, et passer cette si rapide vie à dissenter sous les beaux ombrages, avec des gestes simples et peu nombreux, en goûtant tout le charme d'échanger de nobles cérébralités. »

Les directeurs de la Monnaie viennent d'engager comme ténor M. Chatillon, qui débutera dans *la Juive*. C'est par cet ouvrage que s'ouvrira la prochaine campagne. La première nouveauté que montera la Monnaie sera *Werther* de Massenet, avec M^{lle} Chrétien.

On donnera ensuite le drame lyrique en un acte de M. Albéric Magnard, *Yolande*, dont le principal rôle sera créé par M. Seguin.

Le second concert organisé par M. Huberti à l'exposition communale d'Ixelles a eu, comme le premier, beaucoup de succès. On a applaudi et rappelé M^{me} Cornélis-Servais, M^{lle} Merck et les membres de « l'Association des professeurs d'instruments à vent » qui prêtèrent leur concours à la séance. Au programme : le *Quintette* de Beethoven, le *Trio* avec cor de Brahms, des mélodies de Beethoven et d'Huberti, un *Nocturne* pour piano de Gilson, etc. Le « tout Ixelles » encombrait la salle des fêtes du nouveau Musée, dont l'acoustique ne laisse rien à désirer.

Les beaux jours sont revenus pour le Waux-Hall. On a entendu cette semaine, outre le superbe concert Wagner de dimanche, le violoniste Rivarde, l'excellent chanteur Isnardon et M^{lle} Antoinette Bot, qui tous trois ont remporté un vif et unanime succès. La

voix de M. Isnardon s'est développée, a pris une belle ampleur qui a fait acclamer d'enthousiasme le brillant artiste. M. Rivarde a joué avec une très belle sonorité et avec une impeccable justesse le *concerto* de Mendelssohn et les difficiles *Airs russes* d'H. Wieniawski. C'est certes l'un des meilleurs violonistes de la jeune école. M^{lle} Bot a été, de même, très applaudie pour l'aisance avec laquelle elle égrène les vocalises les plus vétilleuses.

Un concert extraordinaire, exclusivement consacré à la musique française moderne, sera donné le 14 courant. On y entendra notamment le prélude et deux entr'actes de *Karadec*, la nouvelle partition écrite par V. d'Indy pour un drame breton, l'*Andante* de la symphonie en ré mineur de G. Fauré, l'entr'acte des *Caprices de Marianne*, d'Ernest Chausson, *Méditation* de P. de Bréville, toutes œuvres exécutées pour la première fois à Bruxelles, et, pour finir, la *Joyeuse Marche* de Clabrier, qui fut jouée cet hiver aux concerts des *XX*.

Le *Club symphonique* de Bruxelles, dirigé par M. Agniez, donnera dimanche prochain à La Louvière un concert de bienfaisance avec le concours de M^{lles} F. Gillieaux, Céline Bles et Malvina Schmidt.

Le succès de l'exposition organisée au Musée communal d'Ixelles a décidé le Comité à remettre la clôture au 10 juillet.

La clôture du Salon du Champ de Mars est remise également au 10 juillet.

Le nombre de visiteurs du Salon de l'*Association pour l'art*, qui vient de clore ses portes, a été, en trois semaines, de 2,300, ainsi répartis :

Entrées payantes	800
» des membres souscripteurs	700
» au concert (invitations)	200
» le jour de l'ouverture (invitations)	600
Total	2,300

Ce chiffre est très satisfaisant pour un début et montre l'intérêt avec lequel Anvers a accueilli l'initiative des organisateurs.

Plusieurs œuvres ont été acquises par des amateurs. Citons entre autres :

- A. DELAHERCHE. Trois vases et un plat (grès flambés).
- G. MORREN. *Matinée d'Avril; Déclin du jour; Jardin public.*
- P. SIGNAC. *Les barques* (Concarneau); op. 221.
- W. THORNEY. Album de lithographies d'après Degas.
- H. VAN DE VELDE. *Paysage puéril.*
- TH. VAN RYSSELBERGHE. *Jeune femme cousant.*

EDOUARD DUJARDIN, l'auteur du *Chevalier du passé*, d'après le *Figaro* :

Fondateur de la *Revue Indépendante* et de la *Revue Wagnérienne*. N'a qu'un vague respect pour les règles ordinaires de la poésie et terrifie les bookmakers. A renoncé à la littérature militante et l'a remplacée par les courses. Se contente d'écrire un drame par an, en des vers très curieux, mais aussi d'un symbolisme féroce. Pioche, le reste du temps, les pedigrees et les handicaps. Ne manquerait pas une seule représentation de *Parsifal* à Bayreuth, mais encore moins les débuts des « deux-ans » dans une réunion de province. Et de ce mélange de littérature singulière et de sport à outrance résulte un homme à l'esprit doux, intelligent, spirituel, aimé de ses amis, fidèle à ses haines, qui se promène dans la vie en rêvant et en pariant — et qui, habitué au symbolisme, fait, dit, écrit les choses les plus abracadabrantes sans avoir l'air de se douter des monstruosité qu'il commet.

Signes particuliers : poète, joue parfois ses drames lui-même; homme de sport, porte un crayon suspendu à une chaîne d'or.

Le *Gil Blas* ajoute les curieux détails ci-après :

Est resté légendaire parmi les pèlerins de Bayreuth avec ses culottes gris-perle et le cor annonciateur où il sonnait de lamentables fanfares. Stupéfié aujourd'hui les « toute sorte » du turf par des pardessus extraordinaires. Figure au Champ-de-Mars dans le Christ du peintre Jacques Blanche. Signe particulier : A les poches pleines de monocles qu'il laisse continuellement tomber et ne ramasse jamais.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est sans concurrence pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les prix-courants et les certificats à toute personne qui en fera la demande.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

EN SOUSCRIPTION

chez PAUL LACOMBLEZ, éditeur, 31, rue des Paroissiens, Bruxelles

Jean DELVILLE

LES HORIZONS HANTÉS

Un beau volume in-16 jésus, sur papier vélin teinté, à 3 francs.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.
— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.
Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 40, Bruxelles.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES PLEUREUSES. — LÉON DONNAY, *Sérénité*. TITO ZANARDELLI, *In morte di Virginia*. — AU PALAIS DE JUSTICE. — LES LETTRES BELGES A L'ÉTRANGER. — L'EXPOSITION DU THÉÂTRE A PARIS. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — VENTE DE LA COLLECTION VAN BRANTEGHEM. — LES JOURNAUX FRANÇAIS INTERDITS. — PETITE CHRONIQUE.

LES PLEUREUSES

Les larmes sont perles rares...
Donne-moi toute la parure de tes yeux.
AD. WILLETTE.

Tour à tour interpellées par ce correct Chevalier du passé, Louis de Casembroot, les Floramyès s'avançaient sur l'estrade. Oui, c'était bien Aurea, dans sa robe couleur de soleil, la tête casquée d'une opulente chevelure sombre; c'était Rosea, rougissante et pudique; c'étaient Gemmea et Siderea, aux mouvantes et légères draperies tanagréennes. Et tandis qu'elles s'offraient, résignées, aux regards sévères des Voyageurs impassibles, symbole de l'incorruptible aréopage, des larmes abondantes coulaient de leurs yeux frangés de cils provoquants, et sous la gaze lamée de soie de l'himation, des sanglots battaient le rythme d'une amère douleur.

C'est qu'on venait de leur rappeler, à ces vierges timides, que leur chant avait été couronné d'un deuxième prix l'an passé, et le souvenir de cette légitime récompense leur semblait une cruelle ironie. On le leur rappelait « avec distinction », il est vrai, mais ce vocable, elles s'en souciaient comme du papier argenté qui enveloppe les dragées Suchard. Et le Chevalier du passé avait beau moduler avec les inflexions les plus caressantes de sa voix timbrée la qualification adoucissante, la blessure n'en était pas moins douloureuse.

Embusquée dans une baignoire d'où elle avait suivi avec anxiété les péripéties du drame intime, M^{me} Manchaballe montrait le poing au catadème-président. « C'est une indignité! C'est une infamie! Il n'y a plus de justice! » hurlait-elle, accentuant ses observations d'épithètes empruntées à des vocabulaires non renseignés dans le dictionnaire de l'Académie. Et M. Cardinal, son voisin, excitait cette généreuse colère par quelques mots scandés avec autorité: « Je vous l'avais bien dit, M^{me} Manchaballe. Votre Caroline a voulu faire sa tête en refusant de souper avec un membre du jury. Il ne faut jamais contrarier ces messieurs. — Est-ce sa faute si Caroline aime son petit ténor et n'a pas voulu lui faire de peine? — Et votre Rébecca a dit à toutes ses amies qu'elles étaient bien bêtes de dépenser leur argent à des leçons particulières. Les professeurs n'aiment pas cet esprit frondeur. — Ah! ça, croyez-vous, M. Car-

dinal, que les pièces de douze francs cinquante poussent entre les carreaux de ma cuisine? J'ai dû gratter assez pour payer à Rébecca une robe crème, des bottines neuves et pour faire laver ses gants, sans compter une méthode de chant, des éditions Lemoine et d'autres instruments de travail! »

Et durant ce colloque, le défilé des Pleureuses continuait, déroulant, aux évocations berçantes du Chevalier du passé, d'harmonieuses théories de jeunes filles sous l'œil des diétètes inflexibles. Au dernier nom appelé, ce fut une explosion de larmes, une rupture de digues, une inondation, qui souleva l'attendrissement du Chœur lui-même, quelque habitude qu'il eût de ces attristants spectacles. Et c'est en proie à la plus vive émotion que la foule s'écoula lentement, accompagnant de ses exhortations, de ses condoléances, de petits mots tendres et même de discrets baisers les fauvettes retenues captives, pour une année encore, dans la cage frémissante de gazouillements et de soyeux bruits d'ailes.

Elles pleuraient aussi, celles que l'intègre dicastère avait proclamé lauréates et devant qui s'écartaient librement les barreaux. Elles pleuraient sur le malheur de leurs compagnes, sans doute. Qui oserait supposer que le dépit de n'avoir pas obtenu la distinction gonflait le cœur de celles à qui le premier prix venait d'être décerné? Et comment croire que les jolies oiselles à qui de spéciales mentions avaient été libéralement distribuées enrageaient de ne s'en être pas vu décerner de plus hautes encore? La modestie bien connue des artistes, et des chanteuses en particulier, écarte d'emblée tout soupçon.

Cependant, des groupes s'étaient formés où l'on commentait avec animation les décisions de l'incorruptible jury. Un phonasque justement réputé par l'excellence de son enseignement semblait contrarié de l'attribution qui venait d'être faite à deux débutantes, sorties d'une classe où il ne professait point, du prix spécial institué par une très noble dame pour le plus harmonieux mariage de deux voix féminines, — prix consistant en un joyau dont les jeunes cantatrices se montrent friandes. « L'Italie nous a vaincus, » disait-il, faisant allusion à la nationalité du vieil auteur dont l'œuvre avait triomphé. Aussitôt les langues (les plus mauvaises) se délièrent, et l'on insinua, pour consoler le digne maître, que si l'Italie triomphait, c'était parce que le Chorège lui-même avait pris soin de transcrire et d'harmoniser les inspirations du vieil auteur, ce dont les membres du dicastère s'étaient, comme de juste, préoccupés dans l'allocation des récompenses.

Un groupe nombreux répliqua que les aristarques n'avaient tenu aucun compte des combinaisons particulières du Chorège, et que seule les avait charmés la voix captivante des sirènes victorieuses. Il y eut de

vertes ripostes, et l'on faillit voir, tant la discussion prit une tournure de débats parlementaires, des sphenodés arrachées par des mains brutales et le sakkos de plus d'une voler ailleurs que par-dessus les habituels moulins.

Le grave M. Cardinal arrêta net la querelle en disant à haute voix à M^{me} Manchaballe, à qui il avait poliment offert le bras : « Ce qui dégoûtera nos filles de leurs rivalités puérides, c'est l'enfantillage de leurs maîtres ».

On se tut. Le phonasque donna ordre qu'on fit avancer un fiacre et disparut, tandis que ses partisans et ses adversaires se dispersaient dans diverses directions.

Dans l'entrebâillement d'une porte assiégée par une foule tumultueuse, des Floramyès éplorées distribuèrent à la volée d'énergiques embrassades, mouillées de larmes. M^{me} Manchaballe avait rattrapé Caroline et Rébecca et s'appliquait à leur sécher les yeux, tandis que Judith, l'aînée, sortie des classes depuis trois ans et déjà engagée à cent francs par mois au théâtre, leur tapotait doucement le dos en disant : « Pleurez plus, petites sœurs. Au Conservatoire, c'est comme au régiment. On arrive à son tour de bête ».

M^{me} Manchaballe enveloppa soigneusement ses filles dans leurs chitons bleu-marine, rajusta leurs ténies et les poussa vers la rue Watteau, qu'une édilité totalement étrangère aux arts s'obstine à dénommer rue Watteau.

Et tout en marchant, la digne femme exposait ses vues à M. Cardinal. « J'en ai assez de leur sale boîte, disait-elle. Le Conservatoire? Vous savez bien que Judith n'y a rien conservé du tout. Feu M. Manchaballe a tenu à ce que ses filles deviennent des artistes, parce que comme ça, on ne dira pas que ce sont des cocottes. Les cantatrices, n'est-ce pas, ça peut avoir un protecteur, même des amants, et personne n'a rien à y voir. On les reçoit quand même dans le monde, on les invite à dîner. Les messieurs chics sont tout fiers de se montrer avec elles, ils entrent dans leur loge au théâtre, devant tout le monde. Tandis que les autres!... On leur envoie de loin un petit bonjour impertinent, et puis, mon cœur!... C'est tout au plus si aux courses on se risque à leur offrir un verre de Champagne et au Waux-Hall un sherry-cobbler. Encore faut-il qu'elles se tiennent au fond du jardin, dans l'Arabie, comme ils appellent ça.

Malheur! Est-ce qu'elles valent moins que celles qui gazouillent? Est-ce que les hirondelles ne sont pas des oiseaux du bon Dieu, comme les mésanges et les rossignols? Mais enfin, c'est comme ça, il n'y a pas à rechigner. J'ai donc été de l'avis de M. Manchaballe, car moi, vous savez, M. Cardinal, je tiens avant tout à la considération.

— Vous avez raison, M^{me} Manchaballe.

— Eh bien! est-ce que ce n'est pas une honte d'em-

pêcher mes filles d'exercer honnêtement leur métier? Qu'est-ce que ça peut leur faire que Caroline mette de temps en temps un bémol de plus, et que Rébecca ajoute des fioritures à ses airs? Quand elles entreront au théâtre, jolies comme elles sont, est-ce qu'on y regardera de si près? Ah! le premier prix, quelle blague! Est-ce qu'elle a eu le premier prix, cette Delna, qui servait des bocks il y a six mois et qui affole tout le monde à l'Opéra-Comique? Et Yvette Guilbert, est-ce qu'elle ne se fiche pas mal du Conservatoire? Est-ce qu'elle ne s'en est pas fichu toute sa vie? Aussi, je suis bien décidée. Je reprends mes filles. Elles feront tout ce qu'elles voudront, et elles réussiront, je vous en donne mon billet. Elles sont assez intelligentes pour ça, et je les ai bien élevées. Mais le Conservatoire, nisco! Je n'en ai pas assez, j'en ai de trop! C'est bon pour les gobeurs et les journalistes, cette plaisanterie des distinctions, des rappels, des prix. Pauvres chéries! Ça ne sert qu'à les faire pleurer, à leur abîmer les yeux.

— Je ne puis pas vous donner tort, M^{me} Manchaballe.

— Ecoutez-moi, M. Cardinal. Qu'on enseigne le chant aux jeunes filles, c'est très bien. Qu'elles apprennent ça comme la couture, comme le repassage, comme à faire une addition, je n'y vois pas de mal. Celles qui ont des dispositions seront vite engagées. Mais qu'on convoque tout Bruxelles pour leur dire à la figure : « Vous êtes une oie; retournez chez vous remailler vos bas », c'est scandaleux. Est-ce qu'on traite comme ça les peintres, les agents de change, les architectes, les négociants, les écrivains? Je voudrais bien qu'on fasse un concours de journalistes, pour voir ceux qui ne diraient pas d'âneries!

— Vous oubliez une chose, M^{me} Manchaballe. C'est que les concours d'élèves, ce sont, au fond, des concours de professeurs. Les élèves, c'est comme les malades dans les hôpitaux : cela sert aux expériences des internes. Mais vous voilà chez vous. Bonsoir, M^{me} Manchaballe, au plaisir de vous revoir. »

LÉON DONNAY

Sérénité.

Sérénité triste, par exemple, triste mais simple. Si simple qu'elle nous touche. En nous contant, dans cette langue sans recherche et presque sans adjectifs, un peu de sa vie, le jeune poète n'a pas pensé à nous; il écrit pour lui-même; il le dit en commençant, « il se dédie ce livre, très simplement ». Et nous nous y retrouvons avec tous nos plus grands et nos plus vagues désirs, exprimés comme il semble que nous le ferions si nous pouvions rester enfants et sincères en vieillissant. Je ne peux pas vous expliquer le charme doux et intime de ce petit livre, où les impressions sont notées sans effort apparent et dont la profondeur se mesure à quelque chose qui est en nous.

C'est plein de pitié pour les « humbles, les derniers, les petits », de questions angoissées que tout homme se pose et que

beaucoup essaient de résoudre avec leur esprit pour ne plus entendre le bruit de leur instinct; et de mots comme ceux-là :

Laissez faire la Mort
Quand la Mort a pitié

ou d'ironie, comme dans « Prudence », « Exhortation », « la Chasse », et de tant d'autres choses vivantes qu'on sent tous les jours et qu'une existence maudiquement compliquée vous empêche d'exprimer.

Comment dire plus simplement que dans « Amitiés » notre sourde intuition qu'un sentiment plus fort que les autres nous mètra sur le chemin des secrets cherchés?

J'ai dans mon cerveau d'homme
D'après curiosités.

Chez moi l'œil ment
A l'esprit.

Je voudrais vous tuer
Net

D'un coup de kriss
Ou de dague.

D'un coup d'arme romanesque
Pour éprouver ce qu'on ressent
A voir couler votre sang,
Râler un ami comme vous
Que j'aime plus que la lumière,
Pour qui je donnerais

Tout
Sans compter.

Comme dirait Emerson, je crois que M. Donnay a mis, ainsi que des choses précieuses, ses pensées dans le plus petit écriin possible. — Toute une vie, toute une nature se révèle dans cette silhouette dessinée par les mots sans orgueil de son livre.

Tout art sincère est une révélation de l'homme à l'homme.

Les Donnay. Je n'en connais qu'un et j'ai lu le livre de l'autre, je n'ai jamais vu deux artistes plus frères. Ils eurent le même père, le sculpteur Donnay. Dans tous deux, Auguste Donnay le peintre, et Léon Donnay l'écrivain, domine, sans théorie ni apparence de système, cet instinct du simple qui les rend si personnels, à notre époque compliquée. Ils semblent, comme César Franck, ne pas avoir passé par le désarroi intellectuel qui a tué nos vieilles fois.

Pendant que nous sommes tourmentés, anxieux, passionnés, ils ont l'âme plus calme, plus triste; il y a quelque chose de plus intime dans leur art, de plus sereinement religieux aussi. — Parce qu'ils ne veulent pas, en fiers artistes qu'ils sont, faire de l'art un moulin tourné par ce moteur stupide : la machine cérébrale, ils se sont instinctivement éloignés de cette hélice pensante qui travaille péniblement aux évolutions humaines et qui broie, en avançant, tant d'êtres fascinés par elle.

Ils restent où ils sont. Etrangement intuitifs, ils étudient les reflux de la machine centrale dans ses derniers remous, les petits, les humbles. On dirait qu'ils sont sur une autre rive que celle où nous essayons d'atterrir. Est-ce pour cela que leur vision a plus d'unité, que les panneaux décoratifs d'Auguste et les vers de Léon ont ces grandes lignes simples?

Leur temps est-il venu de briller? Nous les ignorerons peut-être encore longtemps pour les retrouver quand nous aussi, fatigués de nos gigantesques luttes, nous aurons pris pied pour quelques séculaires moments sur une terre ferme, car toutes les terres fermes communiquent; les lois qui nous y ramènent sont les mêmes que celles qui nous en ont tant de fois éloignés.

I. W.

In morte di Virginia, trecento sonetti di TITO ZANARDELLI.
Bruxelles J. Morel, 39 p.

M. TITO ZANARDELLI, par ses études si judicieuses sur nos dialectes populaires, nous a montré qu'il s'est assimilé les idiomes de son actuelle résidence ; mais les vers italiens qu'il nous envoie prouvent qu'il n'a en rien perdu l'amour de la belle langue *ove il si suona*. Les sonnets qu'il consacre à la mémoire de sa jeune femme nous dépeignent une douleur qui s'exhale mais ne s'apaise pas.

« Son âme frémissante insulte au sort cruel ! »
L'alma fremente insulta al reo destino.

AU PALAIS DE JUSTICE

Le concours pour la porte de bronze.

Un conflit assez sérieux vient d'éclater entre les architectes et le Ministère des travaux publics au sujet du concours ouvert récemment par l'administration des Bâtiments civils pour la composition de la grande porte en bronze du Palais de Justice, si impatiemment attendue depuis dix ans.

La situation actuelle n'est pas sans analogie avec celle dont nous avons révélé, les premiers, les bizarres détails lors du concours fameux ouvert par la Ville de Bruxelles pour les mâts électriques de la Grand'Place ; ici comme là, même gâchis dans la rédaction du programme et des conditions de la lutte, mêmes prétentions outrepassées d'un jury inacceptable par les concurrents, même extorsion, à vil prix, de documents d'art dont l'Administration se réserve la faculté de tripatouillage... Tout cela a été mis excellemment en lumière dans une protestation adressée au ministre De Bruyn par la *Société centrale d'architecture*, toujours sur la brèche, et que nous nous plaisons à féliciter derechef de la vaillance bellement hautaine qu'elle déploie dans la défense des malheureux artistes aux droits iniquement méconnus.

Alors que la porte doit coûter 60,000 francs, les Bâtiments civils offrent, comme appât aux architectes, deux primes de 1,000 francs et de 500 francs, et biffent d'emblée les 3,000 francs d'honoraires qui, pour le concurrent palmé, ne constitueraient qu'une faible indemnité allouée à une étude spéciale et vétilleuse. De plus, ils se réservent l'exécution des détails, la direction de la confection des modèles et maquettes, bref tout le côté technique d'une œuvre où l'artiste peut faire montre de son goût, de sa science, indiquer son style, sa manière propre, livrer au public l'intimité de son *moi*, sa personnalité entière toute palpitante de cette soif de vérité et de modernisme qui en sont le grand charme. C'est tout cela que l'Administration, en son ignorance, biffe pour le remplacer par une exécution hâtive, impersonnelle, où dix mains auront œuvré et dont l'amour-propre et la dignité seront absentes : pareille prétention est excessive et ne peut, venant de l'Etat, être tolérée à aucun prix.

Ce qui est encore plus grave, c'est le mépris affiché pour la loi internationale sur le droit d'auteur dont les principes sont absolument méconnus dans l'article suivant du programme du concours :

« Les deux projets primés resteront la propriété de l'Etat qui se réserve soit de faire exécuter le projet classé premier, soit de le laisser sans suite s'il le juge convenable (!!!) »

« Le gouvernement pourra d'ailleurs utiliser comme il le trouvera bon les dispositions d'ensemble ou de détail des deux projets primés, en les combinant à son gré avec la disposition de tel ou tel autre projet (!!!) Il se réserve aussi de modifier le projet classé premier, etc... »

On croit rêver en lisant pareilles absurdes conditions, inacceptables pour quiconque a souci de sa dignité. Aussi convions-nous, à la suite de la *Société centrale d'architecture*, tous les artistes à pousser de vigoureuses clameurs de protestation, qui décideront le ministre à déchirer le programme et qui lui montreront le côté ridicule de l'aventure dans laquelle l'ont entraîné ses ingénieurs. Car ce sont les très artistes ingénieurs des Ponts et chaussées qui ont monté ce joli coup.

N'est-ce pas le cas de rappeler ce mot de Frantz Jourdain :
« Si vous rencontrez un ingénieur, tuez-le ! »
En matière d'art, c'est presque un axiome.

LES LETTRES BELGES A L'ÉTRANGER

Nul écrivain n'est prophète dans le beau pays de Belgique. On dirait vraiment que le Belge réserve tout son esprit à l'amélioration de la race chevaline, à la culture de la betterave et à la question des tramways. Rien n'est accordé aux choses de l'esprit. Il y a, certes, dans notre pays, une élite raffinée, un groupe de très délicats aux nobles et purs enthousiasmes, mais en dehors de ces esthètes, c'est le vide absolu, le néant où plus rien ne retentit.

Il est inutile de répéter encore que Camille Lemonnier et Maurice Maeterlinck ont dû être consacrés par la France avant que leurs compatriotes daignassent s'occuper d'eux.

Qu'une œuvre de valeur paraisse ici, on fait l'obscurité autour d'elle, elle passe au milieu de l'indifférence — et les écrivains sont des solitaires, ayant depuis longtemps d'ailleurs rompu toute attache avec la gent politiquailleuse et pratique qui évolue autour d'eux.

Ainsi, encore, dans la *Société nouvelle*, l'excellente revue de M. Fernand Brouez, a paru une très remarquable et longue étude de M. Georges Eekhoud : *Le Siècle de Shakespeare*.

Personne n'en a parlé ici. Evidemment ! Mais plusieurs revues françaises ont fait grand éloge de cette œuvre, et la *République française* lui consacre un feuilleton de huit colonnes, signé Paul Ginisty.

« Depuis quelque temps, dit M. Ginisty, nous avons le désir de parler de l'attachant et vivant travail de M. Georges Eekhoud sur l'état du théâtre anglais au moment où arriva Shakespeare. Le tableau est intéressant par sa couleur pittoresque, et M. Eekhoud ressuscite bien le vieux Londres du XVI^e siècle, dédale de rues noires et tortueuses, ville déjà démesurée, aux mœurs dures et presque farouches, pleine de bouges et de repaires, perpétuellement décimée par la peste. Cette peinture avait été magnifiquement ébauchée par Hugo dans son *William Shakespeare* ; M. Eekhoud s'est plu à la précision des détails. »

M. Ginisty analyse ensuite le travail considérable de notre compatriote.

« Il y aurait encore beaucoup à glaner, dit-il en terminant son feuilleton, dans ces intéressantes notes, sur un sujet qui, dans notre langue du moins, est loin d'avoir été épuisé. Rien n'est curieux comme de suivre dans ses premiers tâtonnements un art qui, avec Shakespeare, va tout à coup s'élever si haut. »

L'EXPOSITION DU THÉÂTRE A PARIS

On s'occupe activement à Paris d'un curieux projet d'exposition pour 1893. L'auteur est M. Gailhard, ancien directeur de l'Opéra, auquel s'est associé M. Bouvard, l'architecte de l'exposition de 1889.

Voici à grands traits les principales lignes du programme soumis par MM. Gailhard et Bouvard.

Sous la Tour Eiffel, scène en plein air avec représentations de mystères et de pastorales.

Galerie des Machines, théâtre nautique au milieu d'un décor représentant Venise avec spectacle des fiançailles du Doge et de l'Adriatique; l'installation offrant cette particularité que les spectateurs seront en gondoles sur un mètre d'eau.

Sous le Dôme, grand théâtre d'opéra moderne avec représentations diurnes des principaux chefs-d'œuvre de l'art musical contemporain par les meilleures troupes italiennes, russes, américaines et françaises. Le soir, grands ballets reproduisant l'histoire de la danse.

Galerie de trente mètres, installation d'un théâtre de genre pour les œuvres littéraires, d'opéra comique et d'opérette consacrées par le succès.

Création d'une salle de concerts symphoniques.

Exposition dans les galeries de tous les instruments de musique, depuis l'origine la plus éloignée; arts et industries se rattachant au théâtre, aux costumes et aux décors.

Reconstruction du Théâtre d'Orange pour représentations de l'art dramatique grec, et des Arènes d'Arles, où auront lieu des combats de gladiateurs, courses de chars et jeux gymniques.

Enfin, dans le jardin, reproduction de la foire de Nijni-Novgorod avec salle de bal centrale et reconstitution de l'histoire de la danse.

Il va sans dire que les principales troupes de l'ancien et du nouveau continent seraient conviées sur les diverses scènes élevées à cet effet; que les meilleurs corps de ballets russes, italiens et français seraient appelés à se produire, et que le concours des plus grands artistes de chant, de drame et de chorégraphie d'Europe et d'Amérique est d'ores et déjà assuré aux organisateurs de cette magnifique exhibition internationale, qui a jusqu'ici rencontré dans les centres politiques, industriels et artistiques la faveur la plus marquée. Pour ce que l'amour du théâtre est inné en France et qu'après Vienne il reste encore beaucoup de choses intéressantes à glaner.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Chant monodique (hommes). — Professeur : M. WARNOTS. 1^{re} mention, M. Devaux; 2^{me} mention, MM. Bernstiel et Goossens.

Chant théâtral (jeunes filles). — Professeurs : M^{me} CORNÉLIS-SERVAIS, M. WARNOTS. 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Hendrickx (Warnots); 1^{er} prix, M^{lles} Thévenet (Cornélis) et Van Hoof (Warnots); rappel avec distinction du deuxième prix, M^{lles} de Kozoubsky, Van Langendonck, Vliex et Vranckx (Warnots); 2^{me} prix avec distinction, M^{lles} Kleyn et Marin (Cornélis); 2^{me} prix, M^{lle} Fréchet (Warnots).

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

Prix de la Reine (duos), M^{lles} Thévenet et Kleyn.

C'est, de toutes les concurrentes, M^{lle} Thévenet qui a été le plus favorablement accueillie par le public, et nul doute qu'elle eût obtenu, outre son premier prix, une « distinction », si elle eût fait un plus long stage au Conservatoire.

On sait, en effet, que l'assiduité dans la fréquentation des cours vaut à elle seule un certain nombre de points. La voix de M^{lle} Thévenet, appréciée l'hiver dernier aux XX, est d'un joli timbre et l'artiste, dont le physique est charmant, chante avec goût, en musicienne déjà fort loin des tâtonnements d'une élève. On a fait aussi, et avec justice, un vrai succès à M^{lle} Van Hoof, qui a obtenu d'emblée, comme la précédente, son premier prix. La jeune cantatrice donne de sérieuses espérances. La façon dont elle a interprété l'air des « Colombes » de *Salammbô* révèle une nature personnelle des plus intéressantes.

Enfin M^{lle} Hendrickx, fille du directeur du Théâtre Flamand, a plu par la belle qualité d'un contralto de choix qui, lorsqu'il sera plus complètement assoupli, classera la cantatrice parmi les artistes de marque.

A citer encore la voix agréable de M^{lle} Kleyn, dont l'articulation est insuffisante, le soprano dramatique de M^{lle} Marin, le soprano léger de M^{lle} Fréchet, les vocalises aimables de M^{lle} Van Damme, pour qui le jury s'est montré sévère en lui refusant toute mention. Il y a eu, à la sortie, et déjà sur l'estrade, dès la proclamation des résultats, d'attendrissantes scènes de larmes, qui n'étaient, hélas! pas toutes des larmes de joie et qui ont provoqué dans la cour du Conservatoire des manifestations diverses, prolongées rue de la Régence, dans le brouhaha d'une sortie exceptionnellement tumultueuse.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

La littérature du piano, par M. F. LE COUPPEY (1).

M. FÉLIX LE COUPPEY, professeur de piano au Conservatoire de Paris, est mort avant d'avoir pu achever l'important ouvrage auquel il travaillait depuis longtemps et qui devait embrasser, en un ouvrage didactique et historique, tous les maîtres qui ont écrit pour le piano, — y compris ceux des époques lointaines où nos Erard, nos Steinway et nos Gunther se présentaient aux virtuoses sous la forme rudimentaire de la virginal, de l'épinette et du clavecin. Il avait terminé, lorsque la mort vint le surprendre, la première partie de cette vaste anthologie, et c'est cette première partie que l'éditeur Hamelle vient de mettre en vente.

C'est, pensons-nous, la série la plus intéressante de notices et de documents qui nous est ainsi révélée. Partant des clavecinistes du xv^e siècle sur lesquels les renseignements sont rares et incertains : William Byrd, John Bull, Orlando Gibbons, M. LE COUPPEY passe en revue tous les maîtres des xvii^e et xviii^e siècles, les Lulli, les Couperin, les Scarlatti, les Rameau, les Marcello, les Porpora, les J.-S. Bach, les Hændel, les Haydn, les Clementi, les Mozart, et non content de citer les plus illustres, il recherche et tire de l'oubli d'éminents musiciens que l'ignorance ou l'ingratitude de leurs contemporains n'a pas classés au rang qu'ils méritent d'occuper.

La *Littérature du piano* s'arrête à Beethoven, avec une incursion dans la musique contemporaine pour mettre en lumière, sans

(1) Un vol. in-f^o de 177 pages. Hamelle, éd., Paris. Prix : 15 fr.

plus tarder, la figure de Chopin à qui l'auteur consacre une notice importante et enthousiaste, épinglée de citations de George Sand, de Liszt, de Berlioz et du comte Wodzinski. C'est comme un Panthéon de la musique dans lequel sont édifiés à tous les maîtres du piano des monuments amoureux et artistement sculptés. Des exemples tirés des plus belles inspirations des compositeurs cités accompagnent les notices lapidaires dans lesquelles M. LE COUPEY résume la Vie et l'Œuvre de ses héros.

On regrette que cette intéressante publication n'ait pu être menée jusqu'aux musiciens contemporains. Les notes réunies par l'auteur permettront peut-être, dit l'avant-propos de M. Mondon-Vidailhet, de compléter et de couronner son travail. Quoi qu'il en soit, *la Littérature du piano*, telle qu'elle vient d'être éditée par M. Hamelle, rendra de précieux services à l'art en révélant les œuvres de certains musiciens peu connus, en vulgarisant celles des auteurs célèbres, en donnant sur tous des détails biographiques précis, puisés à bonne source et soigneusement contrôlés.

VENTE DE LA COLLECTION VAN BRANTEGHEM ⁽¹⁾

La lettre ci-après a été adressée à la *Gazette* :

Bruxelles, 1^{er} juillet 1892.

Monsieur le Directeur de la *Gazette*,

Nous lisons, en lettres italiques, dans votre numéro de ce matin : « Jamais, ni dans les relations officieuses de cette Commission avec M. Van Branteghem (qui en était membre du « reste), ni dans les relations officielles de cette Commission avec « le gouvernement, il n'a été question d'expertise ».

Permettez-nous de vous dire que vous êtes dans une erreur complète.

Nous étions parmi les membres du Comité formé pour l'organisation d'une loterie destinée à acheter la splendide collection Van Branteghem au profit de nos musées.

Dans notre requête au gouvernement pour obtenir l'autorisation d'ouvrir cette loterie, il était dit textuellement que la collection ne serait acquise qu'à dire d'experts.

Déjà antérieurement, et spécialement dans une communication officielle du 17 mai, connue de plusieurs d'entre nous, il avait été prévu que l'évaluation serait à vérifier par des experts compétents.

Il est regrettable que vous ayez été amené, par des renseignements communiqués à la légère, à contredire les affirmations de M. de Haulleville. Nous avons cru de notre devoir de relever immédiatement cette grave insinuation.

Ayez la bonté, Monsieur, de publier ces lignes, et agréez l'expression de nos sentiments très distingués.

F.-A. GEVAERT, A. WILLEMS, Jacques DE LALAING,
Th. VINÇOTTE, Ernest SLINGENEYER, Ch. POTVIN,
Edmond PICARD.

N. B. MM. Wagener, Dommartin et Van Dieet sont absents.

(1) Voir nos numéros des 24 avril, 26 juin et 3 juillet.

Les journaux français interdits

Une curiosité de la présente ère pornographique.

On a glissé sous les portes, à Bruxelles (à l'exception, pensons-nous, de celle du Ministre des chemins de fer), la circulaire suivante :

Service spécial d'abonnements sous enveloppes cachetées.

Le Gil Blas. Supplément hebdomadaire illustré en couleurs. La série de 10 numéros, fr. 1.50. — 6 mois (26 numéros), fr. 3.75. — 1 an (52 numéros), fr. 7.50.

La Lanterne. Supplément bi-hebdomadaire. — La série de 10 numéros, fr. 1.50. — Six mois (52 numéros), fr. 7.50. — 1 an (104 numéros), 14 francs.

La Gaudriole. Journal bi-hebdomadaire, illustré en couleurs. La série de 10 numéros, fr. 1.50. — 6 mois (52 numéros), fr. 7.50. — 1 an (104 numéros), 14 francs.

Paris la Nuit. Journal hebdomadaire illustré en couleurs. La série de 10 numéros, fr. 2.50. — 6 mois (26 numéros), fr. 6.25. — 1 an (52 numéros), 12 francs.

Fin de Siècle. Journal hebdomadaire. La série de 10 numéros, fr. 2.50. — 6 mois (26 numéros), fr. 6.25. — 1 an (52 numéros), 12 francs.

Le Courrier français, Le Messager français, grands journaux illustrés hebdomadaires. La série de 10 numéros, fr. 7.50. — 6 mois (26 numéros), 19 francs. — 1 an (52 numéros), 37 francs.

Les Beautés parisiennes, L'Echo des boulevards, grands journaux illustrés en couleurs avec grand luxe. La série de 10 numéros, fr. 12.50. — 6 mois (26 numéros), 30 francs. — 1 an (52 numéros), 58 francs.

Ces prix sont établis exclusivement pour Bruxelles. Les abonnements pour la province sont soumis à un tarif spécial.

Le service est fait sous enveloppes cachetées de façon à éviter toute indiscretion.

Le prix des abonnements peut être acquitté en timbres-poste belges de 10 ou de 25 centimes, ou en mandats.

Les demandes accompagnées du montant doivent être adressées à M. PAUL HAMELIN, libraire, 36, rue du Faubourg-Poissonnière; Paris.

N. B. On se charge de fournir les numéros complémentaires de ces journaux, pour les collections incomplètes, aux prix ci-dessus.

PETITE CHRONIQUE

La clôture du Salon d'Ixelles aura lieu aujourd'hui. Un dernier concert sera donné, à 2 heures, par M^{lle} M. Walker, pianiste, avec le concours de M^{lle} N. Abraham, de MM. A. Béon, Ph. Fiévez et F. Bouserez.

Diverses auditions intéressantes ont eu lieu au Waux-Hall cette semaine. On a chaleureusement applaudi, pour la seconde fois, M^{lle} Parentani, cantatrice, et M. J. Jacob, l'excellent violoncelliste solo de l'orchestre. Aujourd'hui, dimanche, deuxième audition de *la Mer*, esquisses symphoniques de P. Gilson en quatre parties sur le poème d'E. Levis.

Jeudi prochain, à l'occasion du 14 juillet, concert extraordinaire exclusivement consacré aux compositeurs français contem-

porains, parmi lesquels Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, Ernest Chausson, Pierre de Bréville, Emmanuel Chabrier. L'orchestre consacre tous ses soins aux répétitions de ce concert, qui présentera un intérêt artistique exceptionnel.

M. Edouard Jacobs, professeur au Conservatoire de Bruxelles, qui prendra part au concert donné aujourd'hui à La Louvière par le *Club symphonique*, se rendra prochainement en Russie. Il a signé un brillant engagement d'un mois, prenant cours le 1^{er}/13 août, aux célèbres concerts de Pawlosk dirigés par M. de Galkine. M. Jacobs se fera entendre trois fois par semaine, soit quatorze fois en tout.

L'administration communale de Termonde met au concours, entre tous les artistes belges, le monument à élever à la mémoire du célèbre poète flamand Prudent Van Duyse. Il se composera d'une statue en bronze ayant au moins 2^m50 de hauteur, supportée par un piédestal isolé en pierre d'Ecaussines, et sera entouré d'un grillage en fer fondu de 0^m60 de hauteur. Il ne dépassera pas le coût de dix-neuf mille francs.

Les maquettes doivent être adressées, franc de port, au plus tard le 20 août 1892 à M. le Bourgmestre de Termonde.

Pour le programme détaillé, s'adresser à M. le Secrétaire communal Th. Roels.

Le comité des fêtes jubilaires de Peter Benoit organise pour le 24 juillet courant un grand cortège auquel participeront les sociétés musicales, littéraires et dramatiques du pays.

Un chaleureux appel vient d'être adressé à cet effet à toutes les sociétés qui s'occupent de l'art dans ses diverses manifestations. Après le cortège aura lieu une exécution musicale au cours de laquelle se fera la remise des médailles commémoratives aux sociétés qui auront participé à la manifestation avec leur bannière ou leur corps de musique. La journée se terminera par un banquet. Les adhésions doivent être adressées au secrétaire du comité organisateur, M. W. Schepmans, rue de l'Offrande, 21, à Anvers.

Des listes de souscription sont mises en circulation; les souscripteurs versant au moins 10 francs recevront un exemplaire de la médaille commémorative, ainsi que le portrait de Peter Benoit. Une cotisation de 5 francs donnera droit à un portrait du jubilaire. Le banquet a lieu également par souscription, au prix de 5 francs.

(Communiqué.)

Dans le dernier catalogue de la librairie Edmond Sagot, 18, rue Guénégaud, à Paris, où l'on peut se procurer notamment les admirables affiches de Chéret, on lit les deux articles suivants relatifs à notre illustre compatriote :

« 5343. — Rops (Félicien). Aspects divers; dessin original au crayon rehaussé de couleurs, signé du monogramme F. R. In-4° en hauteur. 300 francs.

Ce joli dessin comprend cinq personnages : deux patineuses et un patineur font une chute, deux autres patineurs les regardent.

5344. — Rops (Félicien). On demande une femme de chambre de Paris; important dessin au crayon signé de son monogramme F. R. In-4° en hauteur. 400 francs.

Très beau dessin comprenant trois personnages; l'exécution en est parfaite. »

Le *Burlington Fine Arts Club* vient d'ouvrir à Londres, dans son local, Savile Row, 17, une remarquable exposition d'anciens maîtres flamands. C'est la 25^e année que ce Cercle, qui ne comprend

exclusivement que des collectionneurs et amateurs d'art, réunit dans ses locaux un choix d'œuvres rares. Voici la liste des expositions qu'il a organisées depuis sa fondation :

1868, Gravures de M. A. Raimondi; Céramique orientale. — 1869, Gravures d'A. Dürer et de Lucas de Leyde; Art et industrie de l'Orient. — 1870, Dessins originaux de Raphaël et de Michel-Ange. — 1871, Tableaux de maîtres anciens, aquarelles d'artistes anglais décédés, nés avant 1800. — 1872, Etudes de Turner; Dessins et esquisses de C'aude; Dessins de W. Müller; Tableaux de G. Mason, A. R. A. — 1873, Céramique anglaise et continentale; Dessins et esquisses de D. Cox et de P. de Wint. — 1874, Manuscrits enluminés. — 1875, Choix d'œuvres de Wenceslas Hollar; Œuvres de Thomas Girtin; Laques du Japon. — 1876, Vitraux d'art; Œuvres de W. Blake. — 1877, L'Œuvre gravé de Rembrandt; Œuvres de H.-S. Beham et de B. Beham. — 1878, Œuvres de J.-S. Raven; Dessins de maîtres hollandais; Objets d'art du Japon et de la Chine. — 1879, Bronzes et ivoires européens; choix d'œuvres de Charles Méryon. — 1880, Aquarelles d'artistes anglais décédés, nés après 1800. — 1881, Gravures à l'aqua-tinte. — 1882, Sculptures en bois de l'Ecole allemande des xv^e et xvii^e siècles. — 1883, Tableaux et dessins de D.-G. Rossetti; Gravures de R. Zeeman et de K. Du Jardin. — 1884, Dessins d'architecture d'artistes anglais décédés. — 1885, Art persan et arabe. — 1886, Œuvres de J.-Mc. Ardell. — 1887, Poterie hispano-mauresque et majolique. — 1888, Estampes japonaises; Art céramique grec; Dessins de T. Sell Cotman. — 1889, Miniatures. — 1890, Dessins de Spencer Vincent. — 1891, Renaissance française de la gravure; Reliures.

L'annonce des concerts Rubinstein aux Etats-Unis a suscité une terrible concurrence parmi les fabricants de pianos. Les impresarii du célèbre artiste ont été assaillis des propositions les plus fantastiques au sujet du piano dont se servirait le maître. La victoire est restée à une maison qui a offert de payer mille dollars par concert, soit, pour les cinquante concerts, 250,000 francs.

(Vita moderna).

Portrait instantané, par le *Gil Blas*, de M^{lle} EUGÉNIE MEURIS, la comédienne qui interpréta si parfaitement au Parc le rôle d'Hedwige du *Canard sauvage* :

« Immatérielle — des yeux de ciel clair, des cheveux pâles, des mains pures, une frêle silhouette de première communion, mince comme un fil de la Vierge, le geste anguleux et rythmique, semble, dans le roide velours de ses robes gothiques, descendre d'un vitrail, s'échapper d'un missel, évoque l'idée aussi de quelque enfant-reine, précieuse et compassée un peu, de quelque petite princesse nostalgique exilée des fjords et des brumes scandinaves. Paraissait destinée à incarner des figures de douceur, d'amour, de légende et de rêve — et joue les ingénues positives du Théâtre-Libre. Née à Reims, élevée à Bruxelles, qui ne sut pas la garder, premier prix de comédie au Conservatoire belge, débuta au Parc dans *Geneviève ou la Jalousie paternelle*, de Scribe. Vint à Paris dans le chariot d'Antoine, rencontré en tournée, et s'est fait applaudir dans *les Inséparables*, le *Canard sauvage*, *Tante Léontine*, enfin dans *les Maris de leurs Filles*, où elle s'est montrée pleine de charme, d'émotion et de force. Signe particulier : toujours et toujours accompagnée de sa maman. »

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Brux

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Église, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ LACOMBLEZ

JAMES ENSOR

PAR EUGÈNE DEMOLDER

Une plaquette in-8^o carré avec un dessin de J. Ensor : *Mort mystique d'un théologien*. Tirage : 5 exemp. numérotés sur japon impérial, à 12 francs; 95 exemp. numérotés sur hollandaise Van Gelder, à 3 francs.

Pour paraître au commencement du mois d'août prochain

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

L'ENVOL DES RÊVES

PAR M. ARTHUR DUPONT

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA DÉBÂCLE. — MAURICE BARRÉS. — UNE VISITE A FÉLICIEN ROPS.
— L'ART DRAMATIQUE EN NÉERLANDE. — QUELQUES LIVRES. — ACCUSÉS
DE RÉCEPTION. — DÉCORS EN PAPIER. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE.
— MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

La Débâcle

Le maître romancier vient d'apporter le dernier chapitre à son histoire des *Rougon-Macquart*. Bon laboureur, d'un pas sage mesurant quotidiennement la plaine et profondément creusant son sillon, arrivé au terme de son œuvre que clôt magistralement cet épique récit, il peut se retourner et jeter, sur le champ bien labouré, l'œil satisfait d'un bon ouvrier qui de ses mains a fait la terre féconde. Devant ces six cents pages où s'accumulent en prodigieuse quantité les détails, minutieusement en relief, sans que les grandes lignes d'ensemble en soient atténuées, que nous sommes loin de l'ancienne et ordinaire conception du roman. Celui-ci se hausse à l'histoire. Il sera la véridique et définitive narration du grand désastre national attestant, par l'étonnante exactitude des faits reconnue de tous ceux qui y furent, le merveilleux don de divination du génie. Toutes les scènes de cette triste et stupide

bataille de Sedan y sont reconstituées avec une fidélité stupéfiante, quand on songe que le narrateur ne fut pas un des témoins de l'action, et que ce grand tableau historique, créé de toutes pièces, se déroule sur le seul champ de son imagination. C'est plus vrai que la réalité et aucun des participants au combat n'eût été capable de le décrire ainsi. L'homme de génie voit les choses sous un angle éternel de vérité, et dans leur contingence et leur fugacité saisit l'élément stable.

Récit menu, jour par jour, en toutes situations, de la vie d'une compagnie, avec deux personnages principaux qui sont pour l'intrigue les pivots du roman, du régiment dont elle est, du corps d'armée où elle disparaît, de la masse confuse de l'impériale armée fluctuant à toutes les hésitations, les indécisions, à tous les contre-coups d'un commandement en désarroi; le livre nous fait assister, depuis la surprise de Wissembourg jusqu'à la reddition de Sedan, à toutes les marches et contre-marches, aux multiples incidents à peu près toujours les mêmes, et non monotones cependant, des campements surpris, des retraites soudaines, des retours imprévus, des rares engagements où l'on peut combattre, à l'exécution savante et heureuse du plan stratégique disposant méthodiquement les troupes allemandes en un infranchissable cercle qui, formé à Sedan, devra, en se resserrant, fatalement broyer l'armée française, très inférieure en nombre, et forcée sur le champ de

bataille d'obéir aux ordres successifs de trois généraux, dont le dernier arrivait d'Algérie!

Et par intervalles passe la lamentable et affligeante figure de l'Empereur déjà prisonnier de son armée, malade, torturé du désastre qui vient et du spectacle de toutes les horreurs dont la responsabilité l'anéantit, si pitoyable, si misérable et si tombé, que la réprobation expire pour se fondre en apitoiement.

Dans cette *Débâcle*, l'agonie d'un grand peuple qui n'en est pas mort et qui maintenant a refait ses nerfs, les péripéties de l'intrigue nous semblent presque insignifiantes et la portée romanesque, les aventures de Maurice et de Jean, l'héroïsme et la douceur de Sylvine, l'incident de l'espion, les amours de M^{me} Delaherche et toutes les larmes versées sur des maux particuliers, s'effacent dans la grandeur impersonnelle de l'œuvre.

D'ailleurs, c'est par là qu'elle est belle. Elle est un tableau génial de la bataille de Sedan; les personnages, accessoires dans la composition, ne sont guère là que pour la commodité du récit. Le souffle épique qui traverse le livre, les pousse à l'écart et fait éclater une fois de plus l'incomparable talent de Zola à exprimer, dans toute sa puissance, la vie collective des foules. D'une psychologie bornée, il est l'admirable peintre de la vie des choses, de l'instinct obscur et de l'âme des animaux.

Témoin cette page :

« La campagne restait claire, d'une clarté louche d'entre chien et loup. Et Lapouille courut le premier, suivi des cinq autres. Il avait pris dans le fossé une grosse pierre ronde, il se rua sur le cheval, se mit à lui défoncer le crâne, de ses deux bras raidis, comme avec une massue. Mais, dès le second coup, le cheval fit un effort pour se remettre debout. Chouteau et Loubet s'étaient jetés en travers de ses jambes, tâchaient de le maintenir, criaient aux autres de les aider. Il hennissait d'une voix presque humaine, éperdue et douloureuse, se débattait, les aurait cassés comme verre, s'il n'avait pas été déjà à demi mort d'inanition. Cependant, sa tête remuait trop, les coups ne portaient plus, Lapouille ne pouvait le finir.

— Nom de Dieu ! qu'il a les os durs !... Tenez-le donc, que je le creve !

Jean et Maurice, glacés, n'entendaient pas les appels de Chouteau, restaient les bras ballants, sans se décider à intervenir.

Et Pache, brusquement, dans un élan instinctif de religieuse pitié, tomba sur la terre à deux genoux, joignit les mains, se mit à bégayer des prières, comme on en dit au chevet des agonisants.

— Seigneur, prenez pitié de lui. Une fois encore Lapouille frappa à faux, n'enleva qu'une oreille au misérable cheval, qui se renversa avec un grand cri.

Attends, attends ! gronda Chouteau. Il faut en finir, il nous ferait pincer. Ne le lâche pas, Loubet !

Dans sa poche, il venait de prendre son couteau dont la lame n'était guère plus longue que le doigt. Et, vautre sur le corps de la bête, un bras passé à son cou, il enfonça cette lame, fouilla dans cette chair vivante, tailla des morceaux jusqu'à ce qu'il eût trouvé et tranché l'artère. D'un bond, il s'était jeté de côté, le sang jaillissait, se dégorgeait comme du canon d'une fontaine, tandis que les pieds s'agitaient et que de grands frissons convulsifs couraient sur la peau. Il fallait près de cinq minutes au cheval pour mourir. Ses grands yeux élargis, pleins d'une épouvante triste, s'étaient fixés sur les hommes hagards qui attendaient qu'il fût mort. Ils se troublèrent et s'éteignirent : »

Et sur ce fond noir de massacre et de guerre surgit la lueur d'incendie de Bazeilles, le flamboiement de la résistance héroïque dans le petit village conquis pierre à pierre, pris et repris ; amoncellement de ruines sous des amoncellements de cadavres qui témoignent de la folie du courage et de l'inutilité de la bravoure. Et les souffrances de l'armée prisonnière, affamée dans l'île, pourrissant sous la pluie, décimée par la dysenterie, si dénuée et si malheureuse, en ce « Camp de la misère », le plus sombre et le plus émouvant passage de ce sombre livre. Et tous les détails caractéristiques et trop vrais : ce général qui s'indigne que la Meuse ne soit pas la Moselle, ces officiers qui ont tous dans la poche une carte de l'Allemagne et ignorent celle de la France, ces ponts qu'on oublie de faire sauter et qui livrent passage à l'ennemi, ces chefs de corps d'armée qui se font surprendre parce qu'il n'est pas dans leur système de guerre de se faire éclairer de postes avancés, ces canons remontant au premier Empire, chargés par la culasse et qui tirent à quatre cents mètres ; toutes ces négligences accumulées et impardonnables que le peuple n'a peut-être pas tort d'appeler trahison.

La fin du livre se prolongeant par une histoire de la Commune, est comme un appendice à l'œuvre qui, esthétiquement, gagnerait à se terminer à Sedan. La Commune, et certes, elle y prête, eût fait l'objet d'un ouvrage entier. Elle eût été le dernier chapitre non écourté. Elle contient assez d'horreurs et elle est assez riche en réalités dramatiques et épiques pour permettre à Zola de s'y tailler une maîtresse œuvre. C'est un regret que nous exprimons en sortant de la lecture de ces 636 pages, où nous nous sommes enfoncé, nous pénétrant à mesure que nous avançons d'une infinie tristesse, attaché malgré les longueurs, les nerfs secoués par cet incessant défilé de dantesques et non imaginaires horreurs, admirant malgré l'abus trop visible du procédé analytique, la monotonie du style uniformé, le romantique voulu de l'intrigue, entièrement dominé par la puissance de l'émotion qui se dégage irrésistible et qui provient, non comme on le dit, de l'extraordinaire grossissement de chaque trait, mais plutôt de

l'extraordinaire précision et minutie de tous les petits détails juxtaposés avec une telle science et un tel art de combinaison que l'impression d'ensemble atteint à toute l'intensité douloureuse que peut supporter l'âme humaine.

MAURICE BARRÈS

jugé par M. Marcel Fouquier.

Je ne sais pas grand'chose et mon opinion sur une foule de gens manque de limites définies. Mais il s'est établi dans ma tête une petite échelle sur laquelle montent et descendent les gens que je connais.

Maurice Barrès est situé vers le haut de l'échelle et M. Fouquier perchait beaucoup plus bas, mais ce dernier, sans se faire de mal, vient de dégringoler encore un très grand nombre d'échelons.

Il « étudie » Maurice Barrès (dans *la Revue Bleue* abrégée par *l'Indépendance*).

Etudier est un mot prétentieux pour exprimer les petites remarques faites au vol, en feuilletant plusieurs volumes, jugés à l'avance d'après les dires d'autrui.

Ou bien M. Fouquier est-il à ce point cuit dans ses pensées qu'il soit incapable d'en sortir? Encore aurais-je peine à me figurer ce que peut être au juste la couleur des pensées de M. Fouquier, qui me paraît être un ornithorinque d'une espèce plus compliquée encore que celle qu'on connaît.

Pour être du goût de *la Revue Bleue*, j'imagine, il cite de façon stupéfiante quelques auteurs qui n'ont d'autre affinité que celle de n'avoir jamais été compris par M. Fouquier.

Il fait une salade de Spinoza, Renan, Goethe, Kant et... Anatole France, pour accuser Barrès d'être leur reflet! S'il avait un seul jour compris Goethe ou Spinoza, il aurait quelque chance de comprendre Barrès. Mais ces grands-là n'entrent pas dans le domaine du reportage habituel, et si un jeune, faisant quelque tapage, les évoque, il s'agit de repêcher quelque vague notion de ce qu'ils ont dit.

Ah! que Barrès doit rire en voyant tous ces écrivailleurs arrêtés devant la coquille de ses œuvres sans pouvoir autrement le deviner!

Mais dites donc que vous n'y comprenez rien, braves gens, que Barrès vous ennuie et n'est pas fait pour vous.

Vous auriez le mérite de vous hausser jusqu'à la vérité et de rester sincères.

Comment ont-ils lu ces livres pour y trouver *toujours la même chose*?

Comme des étrangers qui arrivent dans un pays dont ils ne connaissent pas la langue et qui croient entendre toujours répéter les mêmes syllabes, probablement?

Trouvez-vous que ça se ressemble, cette étude de l'âme populaire symbolisée par Bérénice (comme Wagner la symbolise par Elsa), de l'âme populaire qui se dégage ou se révèle, non dans les individus, mais dans les masses rassemblées, — (vous pourriez l'observer tous les jours, si vous observiez), — et cette autre étude de la recherche du moi, le plus grand bienfait que puisse recevoir aujourd'hui la jeunesse française, toujours en quête de l'opinion d'autrui?

Vous trouvez que ça se ressemble, le dehors et le dedans,

l'homme étudié dans ses instincts collectifs, généraux, et l'individu avec ses tendances obscures, égoïstes, intimes?

Ça manque d'intérêt, la lutte contre cette conformité abruisante à laquelle il n'y a qu'un moyen d'échapper : tâcher de retrouver au fond de soi son vrai soi? Ça manque d'intérêt, l'expression du désir confus de toute une époque affolée d'incertitude?

Nous en sommes revenus au « Connais-toi, toi-même » que vous copiâtes certainement dans des pages de calligraphie au temps lointain de votre enfance (car je me pourpense un Fouquier vieux, d'âge ou de race). Dans le chaos d'idées qui nous entoure, nous nous tâtons, comme l'aveugle s'accroche à un point de départ, et ce n'est qu'après le renouvellement de ce périodique retour sur nous-mêmes que nous ferons un pas en avant. — Il semble que toute recherche nouvelle, toute affirmation sincère du moi soit une richesse pour l'humanité. — Mais, comme le moindre séminariste en jupons, M. Fouquier confond l'étude du moi avec l'amour du moi.

Et Barrès, selon Fouquier, aurait blasphémé l'amour, lui qui en fait la seule chose à laquelle on n'ose pas toucher!

Non, tenez, je ne veux pas essayer de lui expliquer quoi que ce soit. Il me ferait l'honneur de ne pas me comprendre; et moi qui n'ai jamais eu la gloire d'être incompris, je sens que ma tête tournerait à cet hommage dangereux.

I. W.

UNE VISITE A FÉLICIEN ROPS

L'Echo de Paris vient de publier, sous ce titre, le récit d'un interview qui complète les renseignements que nous avons donnés sur la santé du grand artiste et qui, heureusement, est de nature à rassurer ses amis :

« Rops n'habite pas précisément sur les hauteurs de Montmartre; pour le voir et le surprendre en son travail, il faut courir en province, tout là-bas, derrière la petite ville de Corbeil où tournent les grands moulins, sur les bords fleuris qu'arrose la Seine.

C'est sur la route à gauche, derrière une haie touffue, que s'élève la maison. Ni château, ni villa, ni même vide-bouteilles. Sa construction défie toute description. Quel architecte a dressé le plan de cet édifice qui tient du hangar, du couvent et de la caserne, je ne saurais le dire. Ce que je sais bien, c'est que ce n'est rien de banal ni de bourgeois. Au milieu, une immense crevasse ouvre sur l'horizon des perspectives infinies : des maçons qui travaillent dans les caves, sont en train d'étayer des murailles branlantes et d'arrêter sur le bord du précipice l'étrange maison qui semble à la merci du premier coup de vent.

Et tandis que je contemple, ahuri, cet amas de pierres en équilibre, Félicien Rops vient vers moi : le malade, dont on vous donnait, l'autre jour, de si mauvaises nouvelles, me secoue vigoureusement la main. Je lui trouve une fière mine, et je n'ai jamais vu un convalescent aussi robuste. A le voir avec sa barbe un peu grise, son teint coloré et son ventre suffisant, on dirait un homme qui sort de table plutôt que de maladie.

— « Eh bien, me dit-il en riant; vous voyez que je ne suis pas encore mort; j'ai toujours bon pied, si pour le moment j'ai mauvais œil. Une congestion dont j'ai été frappé il y a près d'un mois s'est portée là, et j'ai cru un instant que le cerveau serait touché.

Mais bah ! Ce n'est plus qu'une question de jours et puis je me remettrai à la besogne interrompue.

« Que dites-vous de mon installation ? N'est-ce pas qu'elle est de nature à dérouter l'architecte le plus habile ? Que voulez-vous ? J'ai l'horreur des constructions compliquées, des coins où se complait le bourgeois : j'aime les pièces vastes, simples, aérées, et je rêve, pour y vivre toujours, un hall, où j'aurais mon lit, ma salle à manger, mon atelier, mes chiens et mon cheval. Cette construction baroque que vous voyez a une histoire, qui réhabilite à mes yeux la corporation un peu discréditée des notaires. Un jour, il y a six ans de cela, je reçus la visite d'un tabelion de province, M. Beaupère : c'était un homme de goût, un peu artiste et chez qui la paperasserie n'avait pas oblitéré le sentiment des belles choses. Il connaissait certaines de mes œuvres et brûlait d'en posséder quelques-unes. Or, précisément à ce moment-là, j'étais fort gêné : je cherchais de l'argent et avais vainement frappé à la porte des hommes d'affaires et des notaires voisins. Vous savez s'ils sont durs à la détente, ces gens-là. Je contai donc mes ennuis à mon visiteur et lui dis qu'il me fallait la bagatelle de vingt mille francs. Eh bien, le croirez-vous, ce brave, cet excellent, ce cher homme me les offrit tout de suite, comme cela, simplement, sans papier timbré, sans formules solennelles. — « N'ayez nul souci, cher maître, me dit-il : vous me rembourserez la somme, à votre fantaisie, à l'aide de quelques-uns de vos dessins. » Et voilà comment je suis devenu propriétaire de cet immeuble extravagant. Peu à peu, j'ai arrondi mon lopin primitif : à force d'ajouter des hectares aux hectares, je me suis constitué un domaine : je cultive la vigne et les pommiers. Je fais du cidre, je récolte même dix pièces de vin dont mes amis ne goûtent pas, car il est mauvais. J'ai de la volaille et des bestiaux et mon ambition à présent est d'avoir un cochon phénomène couronné au concours agricole. »

L'art dramatique en Néerlande.

Prétextant des deux pièces nouvelles : *Droomleven*, de Mevrouw Hanna, *Het Goudvischje*, de W.-C. van Nouhuys, voici de copieux articles dans les derniers du *Nieuwe Gids*. Van der Horst se limite pour ce « *Droomleven* », qui semble mériter la plus sérieuse attention et éveille toute notre curiosité ; Van der Goes perd décidément toute mesure — et toujours si dilué, — dans le démolissage du second drame. Trente pages consacrées à une œuvre qui vaut bien un haussement d'épaules ! Le fait est que c'est un usage néerlandais. Intolérable ! Au hasard : quinze grandes pages pour signaler le récent article paru dans l'almanach du Parti ouvrier 92, de Friedrich Engels, un des fondateurs de la démocratie sociale allemande ; vingt-trois pour rendre compte de *La Conquête du pain* du prince P. Kropotkine !

La critique qui porte ses coups ainsi à demeure, au trot d'un piètre cheval de fiacre, manque son but, si elle bourre la revue. L'article, un porte-pince, court et net comme un coup de fouet ou un cri d'enthousiasme, produit son effet. Dans le *Nieuwe Gids*, Veth, Holst, van Deijssel le pratiquent.

Van der Goes clôt l'interminable réquisitoire contre la pièce de Van Nouhuys sur cette pensée qui doit ne lui laisser aucun doute sur l'utilité d'un si fatigant et impénitent verbiage : « La littérature n'est servie que par l'œuvre d'art et non par la critique ! »

Après avoir fait la guerre de trente... pages à un quelconque drame, l'aveu est la pire des condamnations.

Droomleven, signalé par Van der Horst : « C'est une chose extraordinaire que ce début d'un auteur qui se cache sous le pseudonyme de *Mevrouw Hanna*. L'apparition d'une pièce hollandaise qui n'est pas ennuyeuse est un fait assez extraordinaire, assez exceptionnel ; mais ici je donne à extraordinaire son sens strict, celui qu'on appliquerait à une œuvre particulièrement belle. »

Le public hollandais paraît avoir accueilli cet essai d'art dramatique nouveau comme le nôtre les productions de notre art national. Songez donc, une pièce, non conforme et hardie, d'un auteur néerlandais, et sur une scène néerlandaise !

Une héroïne, Leida Wertens, dont les tourments du cœur — ce terre-à-terre paraît par trop terre-à-terre — sont mis en lumière.

Son entourage est bourgeois et inaperçu ; le grand univers qui s'agite tout autour importe peu, et lui ne s'inquiète pas du chagrin de Leida Wertens. Mais nous, à qui il est donné d'entendre ses plaintes, nous les écoutons attentivement comme douce musique lointaine qui nous fait souvenir et reconnaître nos peines en les siennes.

Et quand apparaîtra la première grande et brutale déception, quand sa mère ne s'érigera plus en toute pureté dans son imagination, et quand ses illusions d'amour et d'amour du prochain la délaisseront tout à coup, alors semble-t-elle se réveiller d'un rêve béat ; après cette chute du ciel, plus aucun bonheur ne lui paraît possible. *Der Traum ist aus, allein die Nacht noch nicht.*

Et se sera la résurrection pour elle, plus tard, en la persuasion qu'un seul malheur est à craindre, en somme, trop d'impuissance ou — trop d'indolence à pouvoir se dévouer totalement à un immatériel idéal ; en son nom « endurer tous les outrages auxquels, elle le pressent bien, son entourage ne pourra jamais rien comprendre ».

Plus haut il était écrit : « Par la simple raison que *Droomleven* est de bonne écriture, l'œuvre marquera une date en notre littérature, d'une haute borne indicatrice la route qui doit conduire vers le meilleur ».

V.

QUELQUES LIVRES

Le traité de Narcisse (théorie du symbole), par ANDRÉ GIDE. Paris, librairie de l'Art indépendant, 28 p.

En une langue claire, concise, qui se soucie avant tout du développement de la pensée et y subordonne toute phrase, André Gide nous donne la théorie du symbole exposée ingénieusement elle-même au moyen d'un symbole. En liminaire, cette déclaration. « Il n'est pas besoin de préface. Je n'écris ça que pour ceux qui ont déjà compris ». Ce qu'il faut avoir quelque peu compris, c'est la haute philosophie du génie antique, du grand Platon, qui formula une fois pour toutes le symbolisme cosmologique que veulent interpréter poétiquement aujourd'hui les jeunes pléiades. Les apparences terrestres sont représentatives d'idées qu'elles manifestent. Et ces idées, les archétypes absolus et parfaits ont une existence réelle dans le monde des formes, dans le paradis, eden, le divin jardin de la pensée divine, où elles sont représentées par des exemplaires uniques pour chacun des genres et chacune des espèces. « Aussi, les variétés demeurent-elles derrière les formes-symboles. Tout phénomène est le symbole d'une vérité. Son seul devoir est qu'il la manifeste, son seul péché qu'il se préfère. »

Le vieux mythe de Narcisse explique tout cela. Narcisse était parfaitement beau. Mais Narcisse ne se connaissait pas. Grande inquiétude. Ah! ne pas savoir si l'on s'aime, ne pas connaître sa beauté!... Et, ne doutant pas que sa forme ne soit quelque part, il se lève et part à la recherche des contours souhaités pour envelopper enfin sa grande âme. Il s'en vient près du fleuve et s'y abandonne aux visions qui, selon le cours des eaux, ondulent et que les flots diversifient. Mais il ne sait encore si son âme guide le flot ou si c'est le flot qui la guide. Pourtant, ce sont toujours les mêmes choses qui passent, toujours les mêmes formes. « Pourquoi plusieurs? ou bien pourquoi les mêmes? C'est donc qu'elles sont imparfaites, puisqu'elles recommencent toujours... et toutes, pense-t-il, s'efforcent vers quelque chose, vers une forme première perdue, paradisiaque et cristalline. Narcisse rêve au paradis. » Puis, spectacle des choses parfaites, ennui de n'y jouer aucun rôle, inharmonie de son geste qui va engendrer la faute, la faute qui sera cause de l'inharmonie générale. Et le paradis désormais sera toujours à refaire. Les formes rythmiques étant perdues, tout dorénavant tendra vers sa forme d'autrefois.

« Le poète est celui qui regarde. Et que voit-il? Le paradis, qui est partout. Les apparences sont imparfaites : elles balbutient les vérités qu'elles décèlent; le poète, à demi-mot doit comprendre, puis redire ces vérités. »

La reine Alena, drame en 1 acte par OSCAR HAMELUSE. Bruxelles, Lacomblez, 39 p.

Un drame qui n'a rien d'historique, ni de pseudo-historique. Le roi Torgotius a fait prisonnière l'enfant du roi de Retraîne Vindicenius, et l'a fait élever pour en faire sa femme.

Plus tard, guerre entre les deux rois; massacre de Torgotius, le mari brutal et violent; reconnaissance du père et de la fille, la reine Alena. Le barbare est bon père mais répudie l'enfant que sa fille a eu de son butor de mari. Introduit au château près d'Alena, après sa victoire sur Torgotius, Vindicenius lui ordonne de tuer son enfant, rejeton d'une race maudite qu'il exècre. Alena ne s'exécute pas, mais donne à son père le moyen d'exercer sa vengeance.

Ce trait est invraisemblable en lui-même et l'auteur a peu fait pour amener logiquement ce dénouement.

Les personnages, d'une psychologie abrégée et fruste, se meuvent dans un décor qui n'a rien de consubstantiel à leur être et au milieu d'événements qui ne se traduisent qu'insuffisamment en cris de passion.

Les Dupourquet. — Mœurs de province, par Eugène DELART.

L'auteur s'est efforcé de justifier son sous-titre, et il nous donne une certaine quantité d'observations extérieures sur les destinées d'une famille bourgeoise. Le sujet et les épisodes du roman ne sont pas neufs, ce n'est qu'un péché véniel. Mais l'auteur, comme tous les êtres très jeunes, est poursuivi par les impressions des autres quand il regarde la nature. Il semble être à cette période où l'on est honnêtement, sincèrement banal et où trop de personnalités diverses vous hypnotisent encore pour qu'on débrouille aisément la sienne.

La jeunesse de demain. Politique et littérature, par FIRMIN VAN DEN BOSCH. — Gand, typ. A. Siffer. (Brochure extraite du *Magasin littéraire*.)

En province wallonne, on dirait énergiquement que Firmin Van den Bosch est un vaillant qui « marche sur son courage », ce qui

veut dire que, monté sur tout ce qu'il a de courage, il s'en fait un trépied, ou mieux, un coursier pour aller plus vite et plus haut.

Courageux, de dire aux siens leurs défauts, leur entêtement à se cramponner craintivement à « Belle-maman Routine »; courageux, de demander « de l'air, de l'air neuf, de l'air moderne dans les autres mois » de l'enseignement moyen et universitaire, dans la forme — art ou littérature — des idées de ses amis religieux.

Que j'aime ce vraiment belge accouplement d'ardeur et de perspicacité, cette conviction toujours affirmante qui ne se grise pas de mots, qui veut ses frères forts et n'a pas peur de les gourmander!

La tâche sera-t-elle facile, d'amener tous « ces vibrions, les douteux » en art ou en politique, à une conviction forte, *quelle qu'elle soit?*

Qu'importe! ceux qui y travaillent franchement, ceux qui auront rajeuni, détiédi, par le froid ou par le chaud, quelques-uns de nos braves endormis auront bien mérité de la petite patrie belge.

Balzac socialiste.

M. Bernier, dans une brochure extraite de la *Revue socialiste*, démontre que malgré ses convictions en apparence monarchiques et catholiques, Balzac était bien socialiste. Balzac étudiait les hommes de trop près et avec une nature trop impressionnable pour ne pas en arriver forcément à des déductions sociales plus généreuses que celles qui avaient cours autour de lui. A ceux qui n'ont lu qu'une partie de ses ouvrages ou qui ne les ont lus que superficiellement (si tant est qu'on puisse lire superficiellement Balzac), M. Bernier rend le grand service de les mettre sur la voie d'une conception générale de ce grand esprit.

Le génie de Balzac est surtout humanitaire, et le socialisme, développement actuel de l'idée humanitaire toujours grandissante, ne pouvait manquer de deviner dans ce croyant les sentiments que les disciples de l'idée nouvelle prêchent aujourd'hui.

Ernest Renan peint par lui-même (par l'auteur de *Deux Femmes au XVII^e siècle*, I. P.) — Liège, Godenne, impr.-éditeur.

J'aime peu les façons tournoyantes et ondulantes de M. Renan. Mais l'auteur de *Deux femmes au XVII^e siècle*, qui ne les aime pas non plus, me paraît féru contre lui d'une animosité bien intense pour être impartiale.

Cette animosité ne serait-elle qu'un antagonisme religieux, haine de croyant à incroyant?

Dans l'armée des libres penseurs, M. Renan est certes un de ceux qu'il est le plus facile d'attaquer. Sa richesse d'imagination l'induit en tentation d'élasticité. Comme Rousseau, il y a eu sur sa génération une grande influence, due tant aux brillants défauts de son caractère, — attendrissantes faiblesses, élans sans péril vers des généralités vagues et flatteuses, — qu'à sa pensée. Comme Rousseau aussi, il a déchaîné sur les travers de sa personnalité l'ire des antagonistes de la libre pensée tout entière.

Et je crois que le pieux auteur de la brochure signée I. P. confond cette personnalité ondoyante, diverse... et adroitement charmeuse, avec le fond difficile à préciser de la pensée de M. Renan. — Difficile à préciser surtout quand on connaît plus intimement saint Jérôme, voire peut-être saint Thomas d'Aquin, que Darwin et tous ces « affreux mécréants » de la science moderne.

J'ai peur que M. Renan ne se relève assez facilement des minus-

cules coups droits qu'on lui porte, et ne se lave sans peine du reproche d'avoir beaucoup menti, d'avoir fait descendre l'homme des singes, ou d'avoir voulu s'enrichir par le scandale.

I. W.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Ames fidèles au mystère, par ADOLPHE FRÈRES; Bruxelles, Lacomblez. — *Le Chevalier Forelle*, par XAVIER DE REUL; Bruxelles, A. Lefèvre. — *Homère; choix de rapsodies illustrées d'après l'art antique et l'archéologie moderne et mises en vers*, par CH. POTVIN; Bruxelles, Hayez (1894). — *Les Tourments*, par FERNAND CLERGET; Paris, Bibliothèque artistique et littéraire (1894). — *Henry Pivert*, par FERNAND CLERGET; Paris, L. Genonceaux (1894). — *La Passante, roman d'une âme*, par ADRIEN REMACLE, avec un frontispice d'ODILON REDON; Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Sur la plage; les airs, la mer et leurs habitants*, par EMILE LECLERCQ; Bruxelles, Bruylant.

DÉCORS EN PAPIER

La Dépêche de Toulouse donne de curieux et intéressants renseignements sur les décors en papier, une spécialité nouvelle, très en faveur sur les scènes italiennes et qu'ont adoptée déjà plusieurs théâtres de France et de l'étranger. Bruxelles en a vu pour la première fois lors des représentations de *la Mégère apprivoisée* à la Monnaie. Ce genre de matériel décoratif a le double avantage de n'être pas encombrant et de rester à très bas prix.

Un décor complet (couliasse et toile de fond), roulé, plié soigneusement, tiendrait, en effet, dans une petite valise. Il va sans dire qu'il le faut rentoilier ensuite pour en garantir la solidité, le fixer aux châssis, le charpenter, en un mot, selon les plans de la scène; mais rien n'est plus facile que de le ramener à son format primitif, de le remettre à l'état de menu ballot. C'est le décor portatif, le décor que l'on peut « faire suivre en voyage », — et M. Coquelin, par exemple, n'en use pas d'autres en ses tournées.

Quant au prix, il est modique et change évidemment d'après les dimensions. Pour une scène de grandeur moyenne, le matériel, par acte, coûte trois cents francs. Il est bien entendu que là ne sont pas compris les frais de transport, de douane, de montage, etc. Net, le décor définitivement équipé revient à cinq cents francs.

On estime par là pour combien peu il serait aisé de mettre un important ouvrage très convenablement sur pied, au point de vue représentatif et sans dépenser beaucoup d'argent. Ces décors viennent d'Italie.

Certes, ils sont violents de tons; mais ils sont aussi d'une extrême habileté de composition, d'exécution, bien disposés en perspective, — et ils produisent de l'effet.

En présence de l'empêchement où se trouvent les directeurs provinciaux de consentir d'énormes débours pour monter une pièce, le décor en papier devient d'un secours véritable, et permettrait de représenter un bien plus grand nombre d'œuvres.

Si tous l'employaient, avec l'autorisation des administrations municipales, le matériel des principales villes n'y gagnerait peut-être pas beaucoup comme constant usage. Mais, à de très rares exceptions, qu'emmagasinent-elles aujourd'hui, ces pauvres villes, en décors sur toile! Vous le voyez chaque jour, hélas! et de quelle manière ils sont entretenus et conservés!

Avec le papier, du moins, aurait-on la ressource de pouvoir renouveler à proportion le répertoire, — et l'on aurait ainsi toujours des décors presque neufs à la place des vieilles et misérables loques coutumières.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Mimique (à huis clos). — Professeur : M. VERMANDELE. 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Van Hoof; 1^{er} prix à l'unanimité, MM. Coryn et Noël; 1^{er} prix, M. Verboom; 2^{me} prix, M^{lles} Fleury et Thévenet; 1^{er} accessit, M^{lle} Friedrich.

Déclamation (à huis clos). Classe des jeunes filles. — Professeur : M^{lle} J. TORDEUS. 1^{re} mention, M^{lles} Walter, Fleury, Guillaume et Friedrich.

Classe des jeunes gens. — Professeur : M. EUG. MONROSE. 1^{re} mention, M. Bilquin; 2^{me} mention, MM. Soyer, Tilmont et Piens.

Tragédie et comédie. Classe des jeunes gens. — Professeur : M. EUG. MONROSE. 2^{me} prix, MM. Noël et Van den Plas.

Classe des jeunes filles. — Professeur : M^{lle} J. TORDEUS. 1^{er} prix, M^{lles} Baudoux et Dubreucq; 2^{me} prix avec distinction, M^{lles} Bady et Subra; 2^{me} prix, M^{lle} Loubriat.

Memento des Expositions

AMSTERDAM. — Exposition communale. 5 septembre-10 octobre. Envois du 4 au 13 août. Six médailles d'or. Renseignements : *Secrétaire du Comité de l'Exposition communale, Amsterdam.*

CHICAGO. — Section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle. 1^{er} mai-30 octobre 1893 (voir *l'Art moderne* du 11 octobre 1894).

FONTAINEBLEAU. — 1^{er}-30 septembre. Envois du 15 au 20 juillet au Château de Fontainebleau. — *Secrétaire général : Weber, notaire.*

GAND. — Salon triennal : 21 août-10 octobre. Délai d'envoi : 20 juillet. Renseignements : *M. F. Van der Haeghen, secrétaire de la Commission directrice, au Casino, Gand.*

MADRID. — Exposition historique européenne. 12 septembre-31 décembre. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *Comte de Casa Miranda, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil des ministres, Madrid.*

MONACO. — Exposition internationale des Beaux-Arts (limitée aux invités). 14 novembre 1892-15 août 1893. Envois du 4 au 12 octobre. Renseignements : *Baron Delort de Gléon, président du Comité, rue Vézelay, 18, Paris.*

NANCY. — XXIX^e exposition de la Société lorraine des « Amis des Arts ». 1^{er} novembre-8 décembre. Transport gratuit pour les artistes invités. Envois avant le 15 octobre. Renseignements : *M. R. Wiener, trésorier, rue des Dominicains, 53, Nancy.*

NICE. — Exposition internationale. 10 janvier-30 mars 1893. Envois : 1^{er}-25 décembre. Renseignements : *Secrétariat, Palais du Crédit Lyonnais, Nice.*

Catalogue de la librairie E. Deman. Bruxelles, 1892.

Si rien n'est excitant comme un catalogue en général, celui-ci, pour quiconque n'est pas trop millionnaire, devient un objet dangereux. Les gens du monde n'ont jamais su mordre aux vrais livres pour ce qu'il y avait dedans. Ils commencent maintenant, grâce au ciel — et au raffinement du luxe, — à en mordiller un peu la couverture. Et cette fois je bénis la vaste famille des moutons de Panurge dont le nombre permet des accumulations de trésors comme ceux de la librairie Deman (car le vrai amateur qui aime le livre, à la fois pour le contenu et le contenant, doit être un animal trop rare pour faire vivre le véritable art du livre).

Je me mets à espérer que chez beaucoup de mes amis actuels où je m'ennuie si souvent, je rencontrerai un jour ou l'autre Villon, Rabelais, Pierre Gringoire, Lancelot du Lac ou Banville,

(1) Suite et fin. Voir nos quatre derniers numéros.

plus vivants dans leur vélin, leur papier du temps ou leur robe épaisse et douce à l'œil, que les hôtes qui me recevront. Et peut-être que la robe tentante de tous ces sérieux ou joyeux compères de tous les siècles finira par les faire respecter — sinon aimer.

PETITE CHRONIQUE

Camille Lemonnier vient de rentrer en Belgique, après un séjour de plusieurs mois à Paris, où son dernier roman, *La Fin des Bourgeois*, a eu un succès de librairie considérable. Dix éditions ont été vendues jusqu'ici.

Le concert de bienfaisance donné dimanche dernier à La Louvière par le *Club symphonique* de Bruxelles avait attiré une foule compacte qui a héroïquement résisté à une température de serre chaude pour écouter, jusqu'à l'accord final, les nombreux morceaux d'ensemble et les soli inscrits au programme. On a fait fête aux solistes : M^{lle} Gherlsen, dont la voix a beaucoup gagné en ampleur et en puissance, et qui est devenue une cantatrice de grand style; M^{lle} Céline Bles, la jeune violoniste sortie l'an dernier du Conservatoire et qui a déjà l'acquis et l'assurance d'une virtuose; M^{lle} Malvina Schmidt, l'une des plus brillantes élèves de M. Edouard Jacobs, qui a lui-même paru sur l'estrade pour accompagner M^{lle} Gherlsen de quelques coups d'archet larges et harmonieux. Le *Club symphonique* a, sous la direction de M. Emile Agniez, exécuté avec précision diverses œuvres de Grieg, de Pierné, de Pessard, etc., et, sous la direction de M^{lle} Boch, l'*Octette* de Svendsen.

Fête charmante, à laquelle l'aimable réception faite par le président d'honneur de la société et les joies d'une journée d'été merveilleuse ont donné une saveur spéciale. La promenade dans le parc aux alentours du vaste hall décoré de drapeaux et de fleurs, le dîner en plein air, les fanfares wagnériennes appelant les auditeurs, le bal sur la pelouse qui a terminé la fête, tout a été original et amusant, à la fois intime et des plus élégants.

Le très intéressant concert de musique française moderne, dont la première partie est consacrée à Bizet, Guiraud, Delibes, Massenet et Saint-Saëns, la seconde à Vincent d'Indy, Fauré, Chausson, de Bréville et Chabrier, qui devait avoir lieu au Waux-Hall jeudi passé, a été remis, à cause du mauvais temps, à mardi prochain.

Ce soir, deuxième audition du chansonnier M. Lefèvre.

Une nouvelle audition de *La Mer* de Paul Gilson, et deux solistes qui ont toutes deux été très applaudies, M^{lles} Milcamps et Buol, ont fait les frais des concerts extraordinaires de la semaine.

La Mer de Paul Gilson sera exécutée à Spa le 25 courant et à Ostende le 28.

Bayreuth a perdu une de ses curiosités : le café Angermann, que Richard Wagner avait fréquenté de préférence et qui était devenu une sorte de lieu de pèlerinage qu'aucun visiteur de Bayreuth n'eût voulu ignorer.

On regrettera, pendant les représentations wagnériennes, le petit café avec ses catacombes ornées de caricatures.

« Tous ceux qui assistèrent à l'inauguration du théâtre, dit M. OCTAVE MAUS dans ses *Souvenirs d'un wagnériste*, ont gardé le souvenir de la petite brasserie voûtée et sombre qui se cache, à l'entrée de la Canzleistrasse, derrière un rideau de sapins plantés dans les pavés. Là, chez Angermann, se réunissaient tous les soirs, après le spectacle, Allemands et Français, wagnéristes et anti-wagnéristes. La politique et l'art échauffaient à la fois les cerveaux. Et tandis que la bière mousseuse coulait à flots dans les grandes chopes, que le fumet des saucisses rissolant dans la poêle à frire emplissait les deux salles basses, les discussions éclataient autour des tables de chêne en un brouhaha indescriptible. A plusieurs reprises on alla jusqu'aux brocs jetés à la tête de l'adversaire récalcitrant.

Parfois, au fort de la mêlée, un grand silence tendait brusque-

ment les cous : c'était la Materna ou Lili Lehmann, l'adorable créature, qui entraînait, majestueuse, avec d'altiers mouvements de tête, et tous contemplaient avec surprise l'orgueilleuse Brunehilde ou l'idéale fille du Rhin distribuant des poignées de mains aux Absalons en chapeau mou atablés dans la fumée des pipes de porcelaine. »

L'établissement Angermann a été exproprié par l'Etat. Les restaurateurs de la ville ont acheté le mobilier, qui avait beaucoup souffert des déprédations des collectionneurs enthousiastes.

M. Jan Toorop a organisé au Kunstkring de La Haye une fort intéressante exposition à laquelle ont pris part M^{lle} A. Boch, MM. Finch, H. de Toulouse-Lautrec, G. Lemmen, L. Pissarro, O. Redon, Van Rysselberghe, P. Signac, H. Van de Velde.

Quatre toiles de Georges Seurat complètent ce salonnet de choix, pour lequel M. Toorop a dessiné une jolie couverture de catalogue.

Le dernier numéro des *Hommes d'aujourd'hui* (Vanier, éd.) publie un portrait d'André Theuriet, dessin de Luque, texte de Paul Verlaine.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts de France a constitué une commission chargée d'étudier les modifications à apporter aux règlements du Conservatoire de Paris, qui sont restés tels qu'ils étaient il y a un siècle.

Cette commission est composée dans un esprit très éclectique. Il y figure des critiques, des professeurs, des artistes, des représentants des nouvelles écoles. En voici la composition :

Le ministre des beaux arts, président.

Le directeur des beaux arts, vice-président.

Membres : MM. Ambroise Thomas, Réty, Adrien Hébrard, Bardoux et Schœlcher, sénateurs; Henry Maret, Pichon, Proust, députés; Massenet, Vincent d'Indy, Fauré, Reyer, compositeurs de musique; Alexandre Dumas, Camille Doucet, Ludovic Halévy, auteurs dramatiques; Sarcey, Jules Lemaitre, Victor Wilder, critiques dramatiques; Got, Febvre, Faure, Obin, Taffanel, Jean Richepin et Marcel.

La commission est à la veille de terminer ses travaux. Sa sous-commission vient de lui proposer plusieurs modifications au règlement. Les unes sont de pure fantaisie; il est douteux, par exemple, qu'aucun directeur présent ou à venir se laisse imposer des listes de présentation de professeurs par un comité recruté en dehors de la maison. D'autres sont pratiques : par exemple la création d'une classe d'alto, d'une classe de saxophone, de deux classes de contrepoint, de deux classes de chant. On parle aussi de punir sévèrement les manquements à tous les cours déclarés obligatoires.

La sous-commission de la musique a entendu la lecture du rapport de M. Marcel, la section dramatique celle du rapport de M. Bardoux.

Ces deux rapports seront imprimés, pour être distribués aux membres de la commission, qui en délibéreront dans une séance plénière, au mois d'octobre.

Portrait, par le *Gil Blas*, d'HENRI RIVIÈRE, l'auteur des jolis décors applaudis récemment au Théâtre du *Chat Noir*.

« Une tête macabre, hirsute, où l'on ne voit d'abord que le nez démesuré, pareil à un bec et s'allongeant entre deux larges verres de Iorgnon. Toujours coiffé d'un chapeau mou et enfoui en hiver comme en été dans une immense macfarlane. Mélomane enragé, eut pour premier maître le poète Rollinat. Le décorateur, le peintre, le machiniste, l'âme du fameux théâtre d'ombres qui fait courir tout Paris au *Chat-Noir*. Ajoute à ces multiples fonctions celle de chef des chœurs et de l'orchestre. L'auteur de deux merveilleuses œuvres : *la Tentation de saint Antoine* et *la Marche à l'Etoile*. Signe particulier : A été jadis surnommé Bazouge parce qu'il ressemblait étonnement à un vieux corbeau apprivoisé qui fit longtemps partie des accessoires de l'Institut Salis. »

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francofort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essopoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rumänagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ LACOMBLEZ

JAMES ENSOR

PAR EUGÈNE DEMOLDER

Une plaquette in-8° carré avec un dessin de J. Ensor : *Mort mystique d'un théologien*. Tirage : 5 exemp. numérotés sur japon impérial, à 12 francs ; 95 exemp. numérotés sur hollande Van Gelder, à 3 francs.

Pour paraître au commencement du mois d'août prochain

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

L'ENVOL DES RÊVES

PAR M. ARTHUR DUPONT

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LÉON CLADEL. — LE CHRIST AUX OUTRAGES. — QUELQUES LIVRES.
— L'ART AUX MURS. — RESTAURATION DES SCULPTURES ANTIQUES. —
PETITE CHRONIQUE.

LÉON CLADEL

LÉON CLADEL, l'admirable auteur des *Va-nu-pieds*, de *l'Homme de la Croix-aux-Bœufs*, du *Bouscassié*, de *la Fête votive de saint Bartholomé-porte-Glaive*, est mort vendredi à Sèvres, prématurément : il n'avait que cinquante-sept ans.

La littérature française perd en lui un de ses grands écrivains qui (tel Barbey d'Aurevilly) ne furent jamais aimés de la foule, mais restent pour les lettrés des types de cette originalité étrange et puissante, qui est le charme et la saveur suprêmes de l'art.

Il ressemblait psychiquement à l'un de ces ouvriers rustiques et frustes du moyen-âge, auteur de ces rétables multiples et effrayants, de ces tabernacles compliqués et merveilleux, dans lesquels on sent que chaque personnage, chaque animal, chaque arbre, chaque arceau a été fouillé, taillé, ciselé avec un amour patient et acharné de la forme, pour la satisfaction de l'artiste, sans souci du vulgaire, mais avec la préoccupation ten-

dre et ardente de s'offrir soi-même en holocauste à l'Idéal, religion pour les uns, art pour les autres.

Dans les œuvres, prodigieusement nombreuses de Léon Cladel, comme en toute sa vie, aussi naturellement que la systole et la diastole qui faisaient battre son cœur, la plume, entre ses doigts, a, sans interruption, monté, descendu, tourné sur les pages dans ses étapes horizontales de gauche à droite, sous l'impulsion de la pensée chauffant toujours pour chasser la banalité et conquérir l'ornement de choix, le mot rare, le dessin ingénieux et séducteur, avec une propension d'homme né très près de la terre et de sa rusticité odorante, vers le coloris violent, vers la force rocailleuse et sonore.

Mais au triste jour où la mort l'a touché de sa dextre destructive, ce serait peut-être amoindrir cette grande âme que d'insister sur sa gloire d'écrivain et de vanter longuement les œuvres dont plusieurs le mettront sur un des piédestaux réservés aux plus illustres dans le panthéon des écrivains de ce siècle, — tardivement peut-être, mais sûrement. Ce qui, à nos yeux, l'immortalise mieux, c'est l'ineffable beauté de cette âme d'Apôtre qui, invinciblement, le faisait apparaître dans le souvenir de ceux qui l'ont bien connu, sous les traits spirituels, et dans les derniers temps, par une mystérieuse harmonie, sous l'aspect physique de Jean le Précurseur. Il en avait l'abondance de parole, la foi en des transformations prochaines et divines, l'amour des opprimés,

les cris de justice, les blâmes épouvantants, le besoin de sacrifice, la résolution de persister jusqu'à la mort. Il avait aussi, pour les animaux, la tendresse d'un François d'Assises. Dans son étrange demeure, les poules couchaient entre les pattes des chiens, et les chiens léchaient les plumes des poules. A son lit de mort, il aura peut-être, comme Titi Foissac IV, un des doux et des bienfaisants de ses livres, appelé ses bêtes et les a bénies de ses mains défaillantes : *Canes fratres mei, sorores meæ gallinæ*. Pour les intimes de sa vie formidablement détachée des biens matériels, autour de lui rayonnait une auréole de bonté et d'universelle pitié auprès de laquelle la notoriété artistique n'est vraiment qu'un clair de lune.

Nous le disons par un besoin d'élargir son éloge funèbre, car de plus en plus, en ces temps de justice et de fraternité, la gloire d'avoir été un écrivain est devenue trop banale pour tenter seule les grands cœurs. La vanité y tient trop de place pour qu'ils ne démêlent pas ce qu'elle a toujours de mesquin sous son éclat. Ils veulent moins pour eux, plus pour les autres, et alors peu à peu s'infilte dans leurs écrits cette chaleur de pitié et de solidarité qui fait des *Va-nu-pieds* un des livres de fraternité sociale les plus poignants et les plus décisifs.

C'est bien cette noble et maitresse qualité à laquelle, hier, Séverine, dans un superbe et touchant article publié par le *Gil Blas* (en sous-ordre, soit dit en passant; la première place a été réservée aux *Gaîtés de la Semaine* par Gros-Claude, car la bêtise ne perd jamais ses droits), — c'est à cette qualité que Jacqueline-Séverine, l'amie d'un autre de ces farouches prêcheurs d'équité, Jules Vallès, s'est invinciblement attachée. Écoutez comme elle résume et exalte :

Le voici mort, le digne entre les dignes, le fier entre les fiers, le probe entre les probes, l'honneur et l'orgueil de notre métier !

D'autres, parmi nous, sont aussi honnêtes, dans la grave et superbe acceptation du mot, — nul ne saurait l'être davantage, avec plus de sainte candeur, d'inconscience bénie; ne concevant même pas la tentation, ne sachant le mal que par oui-dire, pour plaindre qui s'y adonne.

Il fut, il restera un de mes respects en ce monde, l'incarnation du sage d'après l'antiquité, l'image du juste d'après l'Évangile. Et quand, tout à l'heure, notre camarade Le Roy est venu me dire : « Cladel est mort ! » il m'a semblé, si l'on peut s'exprimer de la sorte, que mon cœur devenait tout pâle, que le sang cessait d'y affluer...

C'est que je l'aimais bien, ce grand artiste à l'âme pure de petit enfant !

Non que je le connusse de toujours, ni même de longtemps. Sept années, pas plus, que par un mélancolique soir d'automne, les feuilles rousses de son jardin avaient craqué sous mes pieds; que la porte hospitalière s'était ouverte à larges battants, et que j'en avais franchi le seuil, — au bras d'un rayon, détaché des splendeurs du couchant pour porter au poète l'adieu du soleil !

Mais il était de ceux qu'on « retrouve », alors même qu'on ne les a jamais vus; à qui la confiance, à qui l'amitié se donnent tout de suite, instinctivement, sans calculs, parce qu'on les devine hors du soupçon et des mondaines facticités.

Je le vois encore, tel que je le vis ce jour-là, mis en valeur par cette nappe d'or jaune, violente et magnifique, qui, faisant irruption dans la pièce un peu sombre où causaient les rimeurs, les imagiers, tout un jeune peuple d'artistes en pèlerinage dominical, donnait à cette vision d'intérieur l'aspect d'un Rembrandt ambré et lumineux.

Lui-même, Cladel, prêtait à l'illusion, avec son corps émacié perdu dans les plis d'une très vaste houppelande, d'où émergeaient seulement sa main exsangue et sa tête de Christ vieilli. Une gloire semblait nimer ses très longs cheveux, fins autant que ceux d'une femme, et comme griffés d'argent.

Sous un front d'impeccable dessin, des prunelles vives luisaient, avec cette grâce rare du sourire des yeux accompagnant le sourire des lèvres, une irradiation de flamboyante intelligence et d'exquise bonté. De la malice, aussi, y était blottie; s'y révélait par le froncement joyeux, le plissement imperceptible qui bridait, à de certaines minutes, l'angle extérieur de la paupière. Mais une malice tendre, gauloise, ignorante de la haine et des mauvais propos, s'égayant seulement des ridicules et se détournant des vices pour n'avoir point à les juger.

Le nez fin, droit, était d'une distinction parfaite, avec son profil presque arabe, une légère réminiscence aquilina, à peine indiquée vers le milieu, qui lui donnait de la noblesse et de la race. Et, perdue dans une barbe d'apôtre, venait la bouche, — la suprême beauté, selon moi, de ce biblique visage.

Elle était petite, avec des lèvres à peine visibles, non-minces, ce qui est indice de noirceur, mais rentrées, de par ce démantèlement qu'amène l'âge et qui donne parfois tant d'enfantine douceur à des sourires d'aïeules. Une ineffable indulgence y florissait; l'indignation et la raillerie ne s'y devinaient, sous l'emblème de la toison grise, qu'aux commissures, par un grand pli douloureux comme aux masques de suppliciés ou une rétraction en fossettes, presque féminine...

Et, de cette bouche s'échappait une voix prenante, poivronnée d'accent, brisée même lorsqu'elle tonnait, — comme ces clavecins à qui il manque des notes, mais qui ont gardé la pédale du *forte*, le don du *crescendo* !...

Pour nous, artistes belges, Léon Cladel suscite une reconnaissance particulière. Il a été un des premiers à signaler la vitalité de notre jeune école littéraire. Il est venu la juger chez nous à diverses reprises. Nous avons raconté dans *l'Art moderne*, en 1884, l'un de ces séjours pittoresques et charmants. Rentré en France il a, avec une opiniâtreté prophétique, annoncé l'avenir des nôtres qui, aujourd'hui, se réalise si brillant.

Charles Van der Stappen a terminé ces temps derniers le groupe d'*Ompdrailles*, le *Tombeau des Lutteurs*, un des héros préférés de Cladel, et le gouvernement l'a acquis. Le grand mort aura ainsi chez nous, en terre belge, par une coïncidence singulière, un monument qui rappellera et sa gloire et ce que nous lui devons.

LE CHRIST AUX OUTRAGES

Le Christ aux outrages, la magistrale composition du peintre Henry de Groux que le jury du dernier Salon de Bruxelles reléguait dans les frises et que les Bouddhas du Champ-de-Mars refusèrent insolument, vient d'être acquis pour la cathédrale de Senlis.

L'œuvre hallucinante, au prestigieux coloris, de notre compatriote, trouvera dans l'architecture sévère de l'antique monument un cadre digne d'elle. « Il faudrait une basilique pour l'abriter confortablement », a dit Léon Bloy. Et voici ce vœu réalisé.

Les pages fougueuses que lui a consacrées dernièrement, dans le *Saint-Graal*, le grand écrivain, sont à citer tout entières :

« Sa Majesté Léopold II, probablement fatiguée du renom de *béotiens* dont s'exaspèrent quelques-uns de ses plus fidèles sujets, vient d'envoyer gracieusement « franco de port et d'emballage » à M. Henry de Groux, au bout de Paris, dans le lointain Vaugirard où cet artiste extraordinaire s'est provisoirement installé, l'immense tableau de désolation et de colère qui détraqua si profondément les imaginations brabançonnaises, quand il fut exposé pour la première fois, l'an dernier, au Salon triennal de Bruxelles.

L'énormité de la toile et le poids effroyable d'un tel colis qui décourageait les camionneurs, avait forcé le peintre errant à l'abandonner à la sauvegarde de l'État Belge, pour un temps indéterminé, comme un éléphant immobile.

On peut, en effet, se représenter l'embarras étrange d'un artiste dénué de tout vestibule princier et condamné à traîner sans relâche un *laissé-pour-compte* si colossal qu'il faudrait une basilique pour l'abriter confortablement.

Mais enfin, grâce à la munificence du Roi des Belges, *le Christ aux outrages*, élargi de sa catacombe de Bruxelles, est visible désormais — en attendant une exposition publique et retentissante — dans la provinciale rue Alain-Chartier au fond d'un vaste hangar connu seulement de quelques pigeons, où le soleil le fait flamboyer chaque matin comme un incendie, pour l'étonnement inexplicable des visiteurs.

Le Christ aux outrages, « rafale immense de déchainés contre un pauvre Dieu qui tremble », disait quelqu'un, œuvre presque intraduisible par l'écriture, tellement elle est douloureuse!...

Il est difficile de savoir exactement ce que les âmes contemporaines sont capables de porter. Sans doute, on peut les croire préparées à la sensation des plus terribles images, après tant d'expériences morales ou d'opérations esthétiques infligées à l'intelligence humaine depuis trente ou quarante ans.

Mais, ici, pourtant, je ne sais plus.

Cette peinture est si épouvantablement anormale, si prodigieusement en dehors des traditions ou des procédés connus, si résolument séquestrée dans ses concepts et l'*anachronique* inspiration religieuse dont elle est sortie y promène si farouchement ses luminaires de cruauté, qu'on ne parvient pas à conjecturer de façon précise l'effet d'une semblable vision sur des êtres peu disposés à partager l'agonie d'un Rédempteur véritablement torturé.

Le célèbre tableau de Munkacsy ne gênait personne. Son « Jésus devant Pilate » était l'anodin Sauveur préconisé par des apôtres tels que M. Renan et le R. P. Didon, un Christ rassurant et cosmétique élevé dans les salons et qui savait ce qu'on doit aux gens du monde.

L'élégance de ses manières et l'irréprochable correction de son maintien écartait heureusement l'idée gothique et populacière d'un Seigneur-Dieu ruisselant de sang.

Enfin, c'était un Christ roublard, très *milieu* de siècle, respectueux envers les riches, tout à fait à la hauteur de sa mission et d'un équilibre surprenant, que les dames les plus exquises pouvaient contempler sans effroi et qui se fût bien gardé de l'inconvenance d'une rigoureuse douleur. La renommée devait donc emboucher toutes ses trompettes et crever pour lui tous ses tambours.

Au point de vue de la parfumerie et du savoir vivre, le tableau d'Henry de Groux est évidemment dans une situation de profonde et déplorable infériorité. Je crois néanmoins au succès bruyant de cette œuvre et voici pourquoi.

D'abord, on s'embête ferme. Les divertissements se clairsèment et les émotions se raréfient. On ne se gifle pas tous les jours au Parlement et les bousculades ministérielles manquent de carnage; les théâtres se lézardent visiblement et le sâr Péladan lui-même, vexé par la Russie, interrompt ses farces.

D'autre part, un étrange courant nouveau se manifeste et se précise.

Les intellectuels demandent un Dieu. Beaucoup même ne craignent pas de demander ouvertement et publiquement Notre Seigneur Jésus-Christ, « des Dieux le plus incontestable », disait Baudelaire.

C'est une chose infiniment digne d'être observée que cette impulsion mystérieuse des jeunes esprits dans le sens d'un renouveau du christianisme. Evolution jusqu'ici toute littéraire qui paraît avoir commencé aux *Fleurs du mal* et que Paul Verlaine a miraculeusement accélérée dans ces derniers temps.

Celui-ci, le *seul* grand poète qui ait franchement apporté son cœur à l'Eglise depuis une demi-douzaine de siècles, — rajeunissant par un tour de force de génie toutes les vieilles images que l'athéisme ou l'accoutumance avait déteintes jusqu'au ridicule, — glorifia le saint Sacrement et la Prière en des vers si beaux que l'incroyante jeunesse de la poésie contemporaine fut forcée de les admirer avec enthousiasme et d'en devenir l'écolière.

C'est à tel point qu'aujourd'hui le catholicisme est devenu comme une espèce d'aristocratie pour la pensée.

Ajoutons que les artistes modernes et surtout les peintres offrent peu de consolations aux pétitionnaires du sublime.

Une récente exposition trop fameuse n'a servi qu'à démontrer une fois de plus l'enfantillage décrépit de ces prétendus novateurs, *pointillistes* ou *luminaristes*, dont Rembrandt n'eût pas voulu pour broyer son chocolat et qui ne paraissent, en fin de compte, que d'incultes manouvriers du matérialisme.

Pour toutes ces raisons, j'estime vingt fois assuré le triomphe du *Christ aux outrages*, tentative la plus formidable de spiritualisme chrétien qu'on ait accomplie en peinture depuis les prédécesseurs de ce paganisme édulcoré qui s'appela la Renaissance.

Remarquez bien qu'il ne s'agit pas du tout d'un sujet que pourrait conjecturer facilement l'imagination des critiques et dont une exécution plus ou moins divine sauverait la banalité. Cela se trouve, au contraire, à des distances télescopiques de tous les lieux communs supposables de l'iconographie religieuse.

C'est la Souffrance du Christ, telle que l'ont racontée les saints visionnaires dans des livres de diamant qui survivront au jugement dernier des littératures; telle que l'ont certifiée les Témoins qui

se faisaient « égorger » pour obéir à l'ordonnance d'être « configurés à sa mort » ; telle enfin que l'Eglise, non du moyen-âge, mais de tous les siècles, l'enseigna dans son effrayante liturgie.

C'est l'ouragan des tortures inimaginables, sans le contrepoids d'aucune efficace pitié pour l'Agonissant volontaire dont le dernier soupir éteint le soleil et trouble les constellations.

On a parlé de vitrail et de primitifs, de cauchemar et du sombre génie des Flandres, on a parlé de Rubens et de Delacroix. De quoi donc, ô Seigneur ! n'a-t-on pas parlé, puisque toute la presse de Belgique a poussé des mugissements autour de ce monstre de magnificence dont l'aspect décontenançait la sagesse d'une race peinturière immobilisée depuis deux cents ans ?

Ah ! c'est pourtant bien simple et cela n'exige vraiment pas tant d'érudition, puisque c'est précisément ce qu'il faut pour qu'une vieille poissonnière du pays basque ou de la Flandre occidentale se prosterne contre terre en exhalant des gémissements de pitié, comme si on lui plantait devant les yeux quelque triptyque de Jean de Bruges ou quelque sanguinolent *Ecce Homo* d'Alonzo Cano !

Car il est bien incontestable, je suppose, que tel doit être l'objectif suprême de tout travail d'art exclusivement religieux. Une image pieuse devant laquelle ne pourrait prier aucun Pauvre, ne semblerait-elle pas ce qu'on peut imaginer de plus identique à une prévarication sacrilège ?

Voici donc le tableau d'Henry de Groux, dans sa très puissante simplicité. *L'Homme des douleurs* est debout sur le Mont fameux que la tradition désigne comme le tumulus du premier Désobéissant.

A sa droite, une impassible et raillarde brute prétorienne surmontée d'un panache éclatant et qui pourrait être le berger de ce bétail militaire, d'un abrutissement si complet, qu'on aperçoit à l'arrière-plan.

A sa gauche, un individu inexprimable, mélange d'eunuque et d'équarisseur, qu'on croirait l'ostensoir vivant ou le reliquaire de plusieurs mille ans de crapule humaine.

Celui-là, c'est le cornac du lamentable Seigneur qu'on va crucifier, le cicerone indigne abject des ignominies, des malédictions et des épouvantes.

Il vocifère en désignant la Victime à la multitude. Et tel est le signal de la plus démoniaque poussée de canailles qu'un peintre brûlant sur lui même comme un solfatare, ait jamais eu l'audace de représenter.

La rage de cette populace aux poings crispés paraît avoir, selon l'esprit des quatre Evangiles, quelque chose de prophétique et de surhumain. Les petits enfants eux-mêmes, — détail panique ! — hurlent à la mort et brandissent leurs faibles bras contre la poitrine saccagée de l'Agneau divin.

Clovis et ses Francs sont diablement loin, oui certes ! et plus on regarde, plus on s'aperçoit qu'ils sont loin, indiscernables au delà des siècles, dans le fourmillement du chaos barbare !

Jésus est seul, absolument seul et face à face avec ce monde condamné par lui, qui n'est rien que la balayure de l'antique Paradis perdu nettoyé par les Chérubins.

Ce Dieu fait homme s'est si complètement dépouillé lui-même qu'il n'a pas voulu garder seulement l'atome de divinité qui lui eût été nécessaire pour n'avoir pas peur. Il souffre et tremble dans sa chair, ainsi que les faibles d'entre les plus faibles.

Qu'il se soutienne maintenant comme il pourra. Les Anges

même ont décampé, les Anges brillants descendus des cieux pour son réconfort. Il est temps que cela finisse, car il ne lui resterait plus de sang à répandre pour ces possédés sur la pauvre croix salutaire.

Il saigne, en effet, terriblement, par toutes les piqûres de sa Couronne et surtout par les innombrables plaies de cette Flagellation miraculeuse que la franciscaine Marie d'Agreda évaluait à plus de cinq mille coups de lanières plombées. Il est tellement rouge sous la pourpre de son haillon qu'on croirait, en vérité, que c'est lui qui est le bourreau des autres...

Mais ses Mains qui seront percées tout à l'heure, ses mains exsangues de supplicé, si brûlantes par la douleur qu'on les devine capables de consumer le firmament, — je les recommande particulièrement aux explorateurs d'abîmes qui ne craignent pas de se pencher sur la misère infinie !...

La très prochaine exposition publique de cette œuvre extraordinaire dont l'intensité surpasse les paroxysmes les plus vantés, obligera vraisemblablement la critique à modifier un peu ses formules. Quelques-uns comprendront sans doute, non seulement qu'il s'agit d'une toile à laquelle rien ne ressemble dans toute la peinture contemporaine, mais avant tout qu'on est en présence d'une force absolue représentée par un étranger à qui l'avenir appartient.

Mais, est-ce bien un étranger, cet Henry de Groux né à Bruxelles, il y a vingt-cinq ans, d'un père français et même breton d'origine qui fut lui-même un peintre d'un très haut mérite, dont les musées nationaux s'enorgueillissent là-bas de posséder quelques tableaux ? — car la Belgique est peut-être le premier pays du monde pour glorifier les artistes..., quand ils sont morts dans l'obscurité et que leurs carcasses n'ont plus besoin de personne.

A la réserve de quelques jeunes écrivains dont la Belgique s'étonne, il semblerait que le roi Léopold fut à peu près le seul de son peuple à deviner la grandeur de cet adolescent de génie copieusement insulté par la multitude, hideusement renié par quelques-uns et contraint de se réfugier à Paris qui est l'éternel pavillon de ces lapidés sublimes.

C'est donc à Paris, exclusivement à l'intellectuel Paris, où la juste gloire n'est pas toujours économisée, qu'il appartient désormais de se prévaloir d'un semblable naufrage du ciel !

LÉON BLOY.

QUELQUES LIVRES

Voyage au mont Ararat, par JULES LECLERCQ. — Paris, Plon; un vol. de 328 pages, non compris titres et tables, avec gravure et cartes.

M. JULES LECLERCQ n'est pas un voyageur ordinaire. Occupé du 1^{er} octobre au 31 juillet à répartir entre les prévenus que le parquet fait défiler devant son siège le chiffre de mois d'emprisonnement et d'amendes que le Code pénal, mitigé par la récente loi sur la condamnation conditionnelle, met à sa disposition, il s'en va tout d'une haleine, les vacances venues, aux confins de la Perse pour faire l'ascension du mont Ararat, comme d'autres magistrats se rendent à Ostende pour en escalader le phare. Un voyage en Arménie lui paraît aussi simple qu'une excursion à Groenendael. N'a-t-il pas imaginé de faire par terre le voyage de New-York à Vera-Cruz ? N'a-t-il pas promené indifféremment sa fantaisie vaga-

bonde de l'Atlantique aux Montagnes-Rocheuses, de Mogador à Biskra, sous les ombrages du Parc national de la Yellowstone et sur les rives de la mer Caspienne? Il a trempé son mouchoir aux geysers de l'Islande, il a tutoyé le pic de Ténériffe. Et le plus fort de ces aventures, c'est qu'on est toujours sûr de voir, le 1^{er} octobre, quel que soit le vertigineux trajet qu'il ait accompli, M. Leclercq assis paisiblement en robe noire et toque ronde au siège du tribunal de 1^{re} instance : « Attendu qu'il est établi que le prévenu a, dans la nuit du... » — Aurait-il un sosie?

Lors de sa dernière expédition, il faillit, toutefois, ne pas assister à la séance solennelle de rentrée. Les Kourdes sont gens de mauvais instincts et mal embouchés : cupides, voleurs, traîtres à leur parole, et avec cela un peu assassins. Au retour de l'expédition en montagne pour laquelle ils avaient servi de guides, ils prétextèrent d'une discussion sur les salaires pour brandir leurs kindjals affilés et même pour échanger quelques coups de fusil. La présence d'esprit, la calme intrépidité de l'excellent magistrat et, sans doute, la puissante intervention de la déesse Thémis, lui permirent malgré tout d'entendre l'intéressante mercuriale que nous fit, le 1^{er} octobre 1890, M. le procureur général Van Schoor sur les « vacances judiciaires » et de nourrir l'espoir d'écouter les autres discours et réquisitoires de l'éminent jurisconsulte. Nous conseillons toutefois à M. Leclercq, s'il veut n'être pas privé de ce plaisir, d'exiger la prochaine fois qu'il se rendra en Arménie, l'escorte militaire que les autorités d'Aralykh lui refusèrent dans la crainte de voir les bons Cosaques égorgés par les méchants Kourdes, — ce qui ne donne pas une très haute idée de l'autorité acquise dans ces régions par S. M. l'empereur de toutes les Russies.

Le récit de son différend avec Amou-Ogly, avec Rasto-Rassao-gly et les autres nomades de son escorte forment, dans le récit de M. Leclercq, un épisode caractéristique. Mais l'auteur n'y appuie pas trop, n'ayant pas l'insupportable habitude de n'entretenir le lecteur que de sa personne et de lui narrer chaque jour le menu de son déjeuner et le nombre de morsures de punaises qu'il a constatées à son réveil.

Ce qui fait le charme des récits du président de la Société de Géographie, c'est la sincérité qu'ils manifestent, c'est la bonne humeur qui s'en dégage, c'est — uni à d'exactes notions scientifiques, sérieusement contrôlées — l'amour réel de la nature qu'ils professent. On suit avec le plus vif intérêt M. Leclercq le long des rives du lac de Servanga aux ondes d'azur, on l'accompagne dans les crasseux relais de poste qu'il décrit en quelques phrases incisives, d'une fidélité frappante pour quiconque connaît la civilisation orientale de la Russie, on pénètre avec lui dans Erivan-la-Persane, dont toutes les rues sont horizonnées par un majestueux plan de montagnes, et l'on subit l'émotion qu'il dut ressentir quand il aperçut « le soleil qui se levait dans sa gloire, projetant sa lumière la plus vive sur la cime glacée du Grand-Ararat, surgie dans un prodigieux éloignement, pareille à une banquise des mers polaires ».

Sa halte à Aralykh, le campement de Sardar-Boulakh, le récit de l'ascension elle-même, ascension extrêmement pénible, jugée impraticable jusqu'en 1829, rendue plus douloureuse par l'état de fatigue et de fièvre dans lequel se trouvait le voyageur et qui le contraignit, à quelques centaines de mètres du sommet, d'abandonner la partie, — forment une suite de tableaux sobriement décrits, d'un sérieux attrait.

Un chapitre consacré à l'abbaye d'Etchimatzin et à l'Arménie

complète ce très intéressant ouvrage, qui s'ajoute à la liste, déjà longue, de ceux de M. Leclercq et enrichit d'un volume de choix la littérature des voyages.

Contes à la Reine, par ROBERT DE BONNIÈRES. — Paris, Ollendorf, 208 p.

Les contes en vers que vient de faire paraître M. ROBERT DE BONNIÈRES se divisent en trois livres : les Fées, les Saints, les Rois, et sont dédiés « à la Reine » :

A vous, dont l'âme est comme un arbre en fleurs,
Et plein d'oiseaux de toutes les couleurs,
C'est à vous, Reine, objet de tant d'hommages,
Que j'offre encor ce beau livre d'images.

La Reine, c'est la toute charmante M^{me} de Bonnières, et pour lui plaire, l'auteur fait défiler ses héros, jolis pantins auxquels il fait parler un langage archaïque et qu'il revêt de costumes de jeux de cartes.

Les contes ont une naïveté exquise et n'empruntent à personne leur sujet ni leur moralité. C'est comme une résurrection des très vieilles chansons du pays de France, artistement écrites. Des trois livres, le meilleur? Les Rois, pensons-nous. On y trouve des pièces rapides et bien venues, telles que celle-ci, qui donne une idée du livre et que pour ce motif nous citons en entier :

LE CINQUIÈME PREUX

OU EN RACONTANT CE QUI ARRIVA A LA FIÈRE ORTRUDE ON ESSAIE DE CONVAINCRE UNE AMIE CRUELLE.

Un, deux et trois et quatre Preux,
Sous les yeux de la fière Ortrude,
S'étaient déjà, d'un saut si rude,
Abimés dans le gouffre affreux,

Qu'une autre qu'elle et plus humaine,
Ma mie, écoute! eût sur ces morts
Pleuré d'amour et de remords,
Si le Remords à l'Amour mène.

« Si vous voulez avoir ma main,
« Beaux chevaliers, leur disait-elle,
« Sautez ce pas : la clause est telle;
« Sinon, passez votre chemin. »

Lorsque la cruelle au Cinquième,
Pourtant, ma mie! eût dit cela,
Elle pâlit et chancela
Comme une fille enfin qui aime.

« Arrête, arrête, par pitié! »
Mais que non pas : le saut le tente,
Et, sans plus, en l'horrible attente
Il la laisse et morte à moitié.

En vain, en vain ces pleurs de reine,
Ces bras tendus; vain ce regard,
Qui maintenant le suit hagard
Jusqu'au gouffre où le saut l'entraîne;

En vain ce cri, ce cri poussé,
Qui déchire après lui l'espace,
D'horreur ensemble quand il passe
Et de joie une fois passé.

Car l'autre, tant était légère
Et sa bête et léger son cœur,
A passé le pas, et, vainqueur,
Passe aussi son chemin — ma chère!

Rouget de Lisle, son œuvre, sa vie, par JULIEN TIERSOT. — Paris, Ch. Delagrave, édit., un vol. XII-435 p. in-12, non compris la table.

« A notre époque envieuse des choses du passé, Rouget de Lisle est inconnu, ignoré. Pour tout le monde il est l'auteur de la *Marseillaise*, mais cela uniquement : comme si, dans la longue

vie qu'il a passée sur terre, — soixante-seize années, — rien n'était à considérer en dehors de la minute unique qui a rendu son nom impérissable. »

Ainsi parle, dans sa préface, M. JULIEN TIERSOT, et avec une érudition sûre, qui ne se contente pas d'à peu près mais remonte aux sources et les contrôle minutieusement, avec une impartialité d'historien, avec, aussi, un esprit critique qui rend fort attrayante la lecture de son livre, il fait de Rouget de Lisle une biographie complète, et mieux qu'une biographie : car son œuvre est une évocation pittoresque des époques troublées qui donnèrent naissance à *l'hymne terrible*, — ainsi le nommait un officier prussien. Le volume ouvert, il est fort difficile de le refermer sans avoir lu jusqu'à la dernière les 433 pages qu'il contient, tant les détails curieux et ignorés, les anecdotes, les souvenirs de tous genres s'y pressent.

Les archives nationales, les bibliothèques publiques et particulières, les collections d'autographes, les correspondances particulières, tout a été fouillé par l'intrépide chasseur de documents qu'est M. TIERSOT, et l'on peut affirmer que nulle étude ne fut plus consciencieusement et plus passionnément menée dans la voie de la vérité et de la justice.

Ce point obscur, sujet à tant de controverses : Rouget de Lisle est-il bien l'auteur de *la Marseillaise*? A-t-il composé les paroles et la musique? est élucidé avec clarté, et affirmativement résolu. Les nombreuses pièces justificatives produites par M. TIERSOT ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet.

En sort singulièrement agrandi l'intéressante figure du capitaine poète et compositeur, dont une inspiration passagère eut une influence décisive sur le sort des armées et qui mourut dans la misère.

L'ART AUX MURS

De *l'Endehors* ces notes, signées Edmond Cousturier, sur les maîtres de l'affiche illustrée, J. Chéret et H. de Toulouse-Lautrec :

« C'est bien à Jules Chéret que nous sommes redevables de la mode des affiches illustrées. L'âge romantique en vit naître quelques-unes; Tony Johannot leur infusa son ingénuité, Daumier, sa robustesse, Granville y adapta ses élucubrations physiognomiques; mais les rares affiches d'alors ne furent à vrai dire que de grandes illustrations ordinairement imprimées en deux tons, un bistre pour les clairs et un noir pour les ombres et le trait. Chéret lui-même (ses débuts remontent à l'an 1866) ne trouva qu'après plusieurs années de tâtonnements l'effet décoratif qu'il obtient par le groupement de ses figures, et il ne songea qu'après une autre série d'années à appliquer, d'ailleurs peu rigoureusement, les lois et les procédés du contraste simultané que découvrirent ou pratiquèrent Delacroix, Chevreul, Rood, Seurat et les autres.

« Mais voici que depuis trois ou quatre ans, les affiches de Chéret, où tons, teintes et lignes se marient si prestigieusement pour une insurpassable dynamique de joie, procurèrent de tels vertiges, que cent imitateurs ont surgi, qui plaquent au petit bonheur sur double-colombier le jaune de chrome, le vert-émeraude, le bleu de Prusse, et avec de telles inaptitudes, que nous en sommes parvenus à sentir décroître notre enthousiasme pour l'initiateur; le moment est venu de souhaiter que M. Chéret s'oriente vers des harmonies nouvelles propres à décourager pour toujours les useurs de formules.

« Dans l'expectative, on goûtera actuellement le talent robuste de M. de Toulouse-Lautrec.

« Comme les Japonais, ce peintre exclut le modelé et cherche le dessin dans le contour. Ainsi, l'enroulement et les pans du cache-nez qui dessinent l'épaule (affiche Bruant). Quant aux têtes, elles sont réservées dans le blanc du papier, et l'artiste y écrit en vert-olive (un peu pâle — ne se lit pas à distance) la démarcation des traits.

« Les affiches de Chéret feraient volontiers penser à un étalage de fleuristes qui se renouvelle tous les jours à peu près identique; puis son dessin est lâche et un peu grévinisque. La palette de Lautrec, plus restreinte, fascine le regard et le cloue; son dessin serre de près la réalité et contient cette pointe de ce cynisme esthétique qui originalise les œuvres d'art. Les seules pages de Lautrec publiées jusqu'ici : MOULIN-ROUGE, BRUANT et REINE-DE-JOIE ont une éloquence qui nous engage fort à applaudir l'intervention d'un talent savoureux dans le domaine de l'affiche synthétique. »

RESTAURATION DES SCULPTURES ANTIQUES

Le Musée royal de Berlin possède une célèbre statue de bronze connue dans le monde de l'archéologie et de l'art sous le nom de *Jeune garçon en prière*. Elle est célèbre par les discussions qu'elle a soulevées. Existe-t-elle dans sa forme primitive? A-t-elle été, comme on l'assure, restaurée au XVIII^e siècle par Nicolas Fouquet? La restauration qui en a été faite est-elle exacte?

Les grandes revues archéologiques allemandes ont publié là-dessus maints articles qui n'ont tranché d'une façon définitive et affirmative que le premier de ces problèmes.

M. Van Branteghem, ce fin connaisseur et ce critique si sûr des choses de l'art grec, a ravivé cette année ces querelles scientifiques en manifestant l'intention de faire fondre le *Jeune garçon en prière*. Sa résolution fournissait aux archéologues l'occasion de les apaiser définitivement : ils la saisirent avec empressement. Le sculpteur allemand Gomansky résolut, suivant en cela les conseils de Rudolf Siemering, de restaurer les bras de la statue autrement que ne l'avait fait le premier artiste. Ils furent redressés dans une position plus verticale, qui élève les mains jusqu'au-dessus de la tête. La position générale du corps et le mouvement des bras furent un peu transformés.

La comparaison de la restauration ancienne et la nouvelle a tranché définitivement la question : la statue restaurée par Gomansky semble une œuvre nouvelle, d'un art plus pur, plus naturel et plus beau. « Peut-être, dit la fameuse revue allemande *Jahrbuch des Kaiserlichen Deutschen Institut*, Band V, 1890, mit dem Beiblatt *archäologischer Anzeiger*, S. 165 des « Beiblätter », à laquelle nous empruntons ces détails, la restauration actuelle n'a-t-elle point ramené la statue à sa forme originale, mais il est certain qu'elle l'en rapproche de très près. »

On sait beaucoup de gré en Allemagne à M. Van Branteghem, plus connu, lui aussi, à l'étranger qu'à Bruxelles, de l'initiative intelligente et généreuse qui ajoute un chef-d'œuvre aux chefs-d'œuvre de l'art grec et qui appelle l'attention des artistes et des archéologues sur les difficultés des restaurations de sculptures anciennes.

PETITE CHRONIQUE

La pluie a de nouveau contrarié les projets artistiques du Waux-Hall. Le concert extraordinaire de musique française annoncé pour mardi a dû être remis à la semaine prochaine.

A signaler les débuts d'une cantatrice, M^{lle} Virginie Lepage, qui s'est fait applaudir samedi dernier dans l'air d'*Obéron* et l'« Habanera » de *Carmen*.

MM. Franz Servais et Leconte de Lisle viennent de passer avec M. Choudens, éditeur de musique, un traité par lequel ce dernier se rend acquéreur pour 36,000 francs de la partition de *l'Apolonide*. Cet ouvrage sera vraisemblablement représenté à l'Opéra l'hiver prochain.

A l'Exposition du *Kunstkring* de La Haye, qui obtient un vif succès, M. Henry Van de Velde a fait hier une conférence sur *le Paysan en peinture*.

Le statuaire Rodin vient d'être nommé officier de la Légion d'honneur.

A ce propos, le *Gil Blas* fait de lui ce portrait : « Le maître le plus admiré et le plus contesté : admiré par nous, la presse, le public ; contesté par ses confrères (pas par tous!) mais pourquoi en serait-il autrement? Rodin, tout d'un coup, s'avise de nous restituer l'école de Dijon à une époque où tout le monde croyait encore à l'École des Beaux-Arts et à MM. Guillaume, Paul Dubois et autres directeurs passés ou futurs. On lui commande le groupe des *Bourgeois de Calais*, et au lieu de coller selon la formule plusieurs personnages par le dos ou par le flanc, dans un « arrangement » correct et toujours le même, n'a-t-il pas l'idée de faire des braves gens marchant, isolés les uns des autres, de faire vivant, de faire vrai?... »

On lui décerne, au concours, la commande du monument de Claude Lorrain, et n'y trouve-t-il pas le sujet d'un chef-d'œuvre? »

Découpé dans le catalogue d'un bouquiniste ce curieux titre d'un ouvrage devenu rare :

Le Peintre converty aux précises et universelles règles de son art, avec un raisonnement abrégé au sujet des tableaux, bas-reliefs et autres ornements que l'on peut faire sur les div. superficies des bastimens (par Abr. Bosse). 1667, in-8°, front. gr., rel. pleine en v. ant., comp. et fers à fr., tr. dor.

Le Tout-Vienne artistique, d'it le *Moniteur des Arts*, est en jubilation. Le nouveau Musée d'Art est enfin terminé, et l'inauguration solennelle en a été faite en présence de l'Empereur.

Il est difficile de s'imaginer quelque chose de plus beau que cet énorme palais où se trouvent réunis sous le même toit tous les trésors artistiques qui, dans le cours des siècles, se sont accumulés dans la famille des Habsbourg. « Cela dépasse le Louvre! » s'écria-t-on de toutes parts le jour de l'inauguration. C'est exagéré. Mais ce qui ne souffre pas de doute : le Muséum de Vienne est dès aujourd'hui le rival le plus sérieux du Musée du Louvre. La galerie du Belvédère, la collection d'Ambras, les fameuses collections de la Hofburg (camées, monnaies, la salière de Benvenuto Cellini, etc.), tout cela s'étale maintenant au grand jour dans les différents étages du nouveau palais. L'empereur y a ajouté un grand nombre de tableaux qui ornaient les appartements de la Hofburg, toute une série de délicieux Cana-

letti, par exemple, et cinq Velasquez ni plus ni moins, que le public n'a jamais pu voir jusqu'à ce jour.

Par lui-même le Musée est une œuvre d'art de premier ordre. L'escalier monumental, en marbre multicolore, resplendissant d'ors et de bronzes, orné du Thésée de Canova, peut faire pendant à l'escalier de l'Opéra de Paris. Le plafond est peint par Munkacsy, un Munkacsy très clair, représentant l'apothéose des arts plastiques. Tout autour, des peintures, exécutées peu de temps avant sa mort, par Hans Makart. Le palais étant expressément construit pour y loger des collections artistiques, l'installation en est parfaite. Sous ce rapport, c'est aujourd'hui le premier musée du monde. Il a pour auteur l'architecte du nouveau Burgtheater, le baron Hasenauer.

D'un article de M. Saint-Pol-Roux, dans *l'Endehors* :

Quelle admirable fortune ce serait pour l'art nouveau qu'une critique nouvelle, c'est-à-dire une critique du même âge que cet art, une critique jeune! Comme on bénirait sa férule experte et de quel enthousiasme seraient accueillis ses conseils salutaires!

Notre mémoire a gardé l'heureux parfum des pages d'Octave Mirbeau sur Claude Monet et sur Maeterlinck; hier, au *Figaro*, le bon cyrénéen n'apothéosait-il pas encore le long crucifiement de Camille Pissarro? Voyez dans le passé Hennequin le Regretté, dans le présent Gustave Geffroy, Albert Aurier, Séverine, Jean Jullien, puis tant d'autres!

La Foule, apprenant la valeur vraie de la Jeune Invasion, cultiverait sans doute alors cette prudente paraphrase de La Bruyère par Ernest Hello : « L'homme qui parle une langue à lui est un jeune homme pour ses contemporains avant d'être un grand homme pour la postérité ».

Hélas! il est douteux que la critique officielle soit jamais telle que nous la souhaitons, car les châtres de la Routine veillent au grain, et je ne sache rien de tétu comme un mulet. On mettrait plutôt la mer entière dans l'urnette du grave converti des confessions qu'on ne déciderait ces auvergnards bavards à marcher vers le silence.

Leur prétention à ces surannés serait de dompter nos esprits novateurs et de les diriger.

Cela, jamais!

Pas très galant, mais bien tapé ce « petit bleu du matin » adressé dernièrement par *Gil Blas* à UN MÉDECIN :

Monsieur, les journaux ne disent pas votre nom, il faut donc que j'adresse ces remerciements au « médecin qui a défendu à la reine de Roumanie de continuer à écrire ». Je ne sais pas si les sujets de la reine Elisabeth seront très peinés par la décision que vous avez prise, mais je sais que les lecteurs de Carmen Sylva seront enchantés! Une fois, par hasard, voilà un excellent médecin et une fois plus par hasard encore, voilà un médicament qui fera du bien à tout le monde. Combien de médecins et de médicaments ne pourraient pas en dire autant. Seulement, mon cher docteur, j'aurais une proposition à vous faire : Vous devriez bien profiter du prochain congrès médical pour demander qu'on applique le même traitement à toutes les femmes qui écrivent. Il y en a auxquelles cela ferait le plus grand bien. Vous me direz que toutes les femmes qui écrivent ne sont pas malades; à deux ou trois exceptions près, je crois bien que si! Vous me direz que l'on n'a pas besoin de lire leurs œuvres? ou plutôt vous ne me le direz pas, car vous savez, vous qui avez soigné Carmen Sylva, qu'un des symptômes les plus dangereux chez la femme qui écrit, c'est la manie de faire lire ses petites affaires et par ses amis et par ses connaissances et par les connaissances de ses connaissances. Ah! mon cher docteur, je vous recommande mon idée et vous serez béni!

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES ou DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 % entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Église, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.
Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ LACOMBLEZ

JAMES ENSOR

PAR EUGÈNE DEMOLDER

Une plaquette in-8° carré avec un dessin de J. Ensor : *Mort mystique d'un théologien*. Tirage : 5 exemp. numérotés sur japon impérial, à 12 francs ; 95 exemp. numérotés sur hollandaise Van Gelder, à 3 francs.

Pour paraître au commencement du mois d'août prochain
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

L'ENVOL DES RÊVES

PAR M. ARTHUR DUPONT

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

NOTES SUR LES PRIMITIFS ITALIENS. *Pisanello*. — LES FUNÉRAILLES DE LÉON CLADEL. — LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN BELGIQUE. — LIVRES ET BROCHURES. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Notes sur les Primitifs italiens (1)

IV PISANELLO

Vasari réunit dans une même étude, sans dire pourquoi et avec quelque apparente incohérence, la biographie de Gentile da Fabriano et celle de Vittore Pisano. Le rapprochement est pourtant judicieux et le vieux pinacographe aurait pu en donner d'excellentes raisons.

A peu près du même temps, — en 1400, Gentile avait trente ans, Pisanello (2) vingt — ces deux grands artistes

(1) Voyez dans *L'Art moderne* de 1891, n° 47, Giotto ; 49, Masolino da Panicale ; 51 et 52, Gentile da Fabriano.

(2) On a cru que ce diminutif, demeuré sans doute à cause de son tintement joli, était une invention de Vasari. Le catalogue de la National Gallery, rédigé avec tant de goût et de science, remarque que Pisanello n'a jamais signé ainsi ses tableaux ni ses médailles et que ses contemporains l'ont toujours appelé Pisano. Cependant, un passeport donné au peintre par le pape Eugène IV en 1432 et publié par l'*Archivio storico* l'appelle *dilectus filius noster Pisanelus*.

On s'accorde à enseigner qu'il naquit près de Vérone et les érudits ont beaucoup discuté quels furent ses maîtres.

sont, pendant la première moitié du xv^e siècle, les plus brillants protagonistes de l'Art en Italie. Ils résument avec éclat l'évolution esthétique de leur époque. Ils renouvellent et transforment la peinture, l'affranchissent des traditions épuisées, rompent avec les répétitions stériles des derniers imitateurs de Giotto. Ils retournent à l'incessante inspiratrice, à cette source première et féconde : l'observation directe de la nature, recherchent la liberté et l'aisance des mouvements, s'inquiètent du paysage, commencent à introduire, dans des compositions religieuses, des portraits contemporains, des figures étudiées sur le vif. Mais tous deux aussi tiennent encore au passé, à la société qui va disparaissant à ce tournant des âges ; mille souvenirs de chevalerie et de moyen-âge les obsèdent ; ils ne conçoivent la glorification, par exemple, qu'à la façon des anciens miniaturistes, par l'abondance des étoffes splendides et ouvragées précieusement, par la profusion des ornements d'or. Et comme tous deux sont des artistes de grande race, un équilibre inattendu s'est fait, en leurs œuvres, entre ces éléments disparates et contradictoires ; et il en est résulté un art très spécial, complet et parfait en lui-même, étape d'un charme pénétrant entre le grand précurseur Giotto et les merveilleux maîtres de la fin du xv^e siècle.

Ils furent de leur vivant justement appréciés. Ils promènèrent, parallèlement, leurs existences parfumées de

gloire, au milieu de la faveur des princes et de l'enthousiasme des contemporains. L'un après l'autre, peut-être même ensemble — ces points restent mal éclaircis — ils furent choisis par la république de Venise pour décorer le Palais des Doges, par le pape Martin V pour contribuer à la splendeur de Saint-Jean-de-Latran. Les municipalités fastueuses de l'époque les disputaient aux souverains, et de nobles besognes leur furent confiées, dont ils s'acquittèrent dignement, comblés de présents et d'honneurs, et célébrés par les poètes.

Et cette similitude de destinées se continua au delà de la tombe. Une même fatalité s'acharna sur les témoignages qu'ils avaient voulu laisser d'eux-mêmes à la postérité. Des incendies, des catastrophes, l'usure cruelle du temps détruisirent les œuvres dans lesquelles ils avaient cru s'éterniser. Et les trois siècles de basse, veule et présomptueuse peinture qui vinrent après Raphaël les méconnurent et les oublièrent tous deux à demi. Ce n'est guère que de nos jours, et récemment, qu'ils ont retrouvé le tribut d'hommages qu'il convient.

A vrai dire, on est tenté de les confondre dans une admiration commune. Leurs œuvres subsistantes sont si rares, les points de repère et de comparaison si incertains que lorsque l'on veut déterminer la personnalité de chacun, tout devient conjectural. Il est infiniment probable que l'un des deux a influencé l'autre, mais lequel? Cet amour des animaux (chevaux, chiens, etc.), dont si superbement ils ont compris tous deux les nobles lignes décoratives, ce goût des vêtements pompeux et bizarres, j'aime à penser que ce fut le doux maître Gentile qui l'enseigna à son cadet, alors qu'ils travaillaient ensemble dans la riche Venise, reine des mers, où des Orientaux en costumes étranges apportaient les trésors asiatiques. Mais peut-être aussi fallut-il l'exemple et la jeunesse audacieuse de Pisano pour apprendre au tendre maître ombrien tout ce qu'il devait ajouter à son art calme et pieux?

Quoi qu'il en soit, ils sont tous deux d'une même famille, famille où Pisano serait le frère, Gentile la sœur. Celui-ci plus timide, celui-là plus hardi; celui-ci plus religieux, celui-là plus mondain; celui-ci plus candide et plus délicat, celui-là plus vigoureux et plus fort. Il semble enfin que Pisano soit plus complexe et plus savant : certains détails de sa fresque, *La Légende de saint Georges*, attestent la connaissance des graveurs d'Allemagne.

Mais ces différences ne sont guère accentuées aussi longtemps que l'on compare ce qui nous reste de l'œuvre de chaque peintre, et si on est généralement porté à préférer Pisanello, à lui reconnaître des qualités plus robustes et plus hautes, c'est que, plus heureux que Gentile, il a pu survivre en ses dessins et ses médailles.

On sait que la plupart des grandes collections

publiques, surtout le Louvre, s'enorgueillissent (1) de posséder des études et des croquis de Pisanello, si absolument admirables qu'il n'y a point de plus significatif éloge à en faire que de rappeler qu'ils ont été considérés et vénérés longtemps comme dus à Léonard de Vinci!

On sait encore que Pisano, le premier, retrouva l'art du médailleur, perdu, oublié par le moyen-âge et que de suite, sans essai, sans effort, avec une inexplicable maîtrise, il égala les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, rétrécissant la recherche du caractère à l'ampleur du style et atteignant du premier coup une perfection qui, depuis, ne fut jamais dépassée.

Aussi tristesse, tristesse de songer à l'œuvre disparu : il n'en reste plus aujourd'hui que deux fresques en des églises de Vérone, un petit tableau à la National Gallery et trois ou quatre panneaux autour desquels les gens compétents discutent : un *portrait de Lionel d'Este*, dans la collection Morelli à Milan, un *saint Hubert* dans la galerie Ashburnham à Londres et deux *Madones* d'une authenticité justement critiquée, d'inférieure qualité, au Musée de Vérone.

(A suivre).

JULES DESTREE.

LES FUNÉRAILLES DE LÉON CLADEL

L'inhumation de Léon Cladel a eu lieu au Père-Lachaise, en présence d'un millier de personnes appartenant au monde des lettres, de la presse et de la politique.

Quatre discours ont été prononcés sur la tombe. Nous citerons ceux de M. Emile Zola, au nom de la Société des gens de lettres, de M. Paul Ginisty, au nom de l'Association des journalistes républicains, de M. Henry de Braisne, au nom de la jeune littérature.

Voici les paroles prononcées par M. Paul Ginisty :

« Messieurs,

Je viens, au nom de l'Association syndicale des journalistes républicains, qui comptait Léon Cladel parmi ses membres, presque depuis sa fondation, lui adresser l'adieu qu'elle lui doit.

Dans la belle vie littéraire de Léon Cladel, le rôle du journaliste a été considérable. On peut dire que cet écrivain si fier, que ce romancier si puissant n'a, à la vérité, jamais quitté le journalisme où, sous une forme admirable d'art, il restait le lutteur vaillant, le rude paladin, champion du droit et de la liberté. Car celui-là ne varia jamais, car avec sa superbe intransigeance, il a défendu, jusqu'au bout, les convictions qui avaient été celles de ses vingt ans. Il y a une mâle beauté dans l'unité forte de son existence, dans cette fidélité infrangible à sa foi démocratique, sans la moindre concession, sans le moindre sacrifice à ses intérêts.

Vieilli, fatigué, mais non abattu, Cladel était toujours l'homme

(1) Il n'est pas tout à fait exact de dire que le Louvre s'enorgueillit des dessins de Pisano. Il faut au contraire regretter que ce musée ne comprenne pas mieux l'incomparable trésor qu'il a le bonheur de posséder. Ces dessins sont dispersés aux murs de diverses salles et sur des chevalets tournants où on ne peut les voir que de la manière la plus incommode. Il faut une grande patience et une résignation à voir des choses dénuées de tout intérêt pour les connaître tous : j'ai découvert avec peine une feuille prodigieuse avec des *têtes d'enfant* et un *visage de femme* à faire pâler tous les seigneurs du dessin, de Dürer à Rops.

qui avait signé les pages enflammées de *Pierre Patient*, cette œuvre austère de sa jeunesse.

Quel que fût le journal où on le sollicitait d'écrire, il apportait la même ardeur généreuse, la même franchise, la même pitié. Il était, partout, l'apôtre des causes sociales perdues, l'avocat des gueux, le grand plébéien dont le cœur tressaillait aux misères obscures.

Ne relevant que de sa conscience, qu'il avait définie, un jour, « la mesure de la justice », il n'était pas de considération capable de lui faire changer un mot à ce qu'il avait tracé. Ainsi, dans des journaux, même purement littéraires, fit-il entendre, avec sa coutumière audace, les grondements des foules douloureuses et apporta-t-il la véhémence affirmatoire de sa tendresse pour elles.

Jamais artiste ne fut moins un impassible ! Ses contes, merveilleux de style, — et il put vraiment les appeler lui-même des « morceaux de littérature », — sont encore de la polémique. Il y a dans *les Gueux de marque*, comme dans *les Va-nu-pieds*, dans *Urbains et Ruraux* comme dans les *Petits cahiers*, pages publiées d'abord dans les journaux avant de former des livres faits pour braver l'avenir, le courage d'opinions inflexibles et des plaidoyers d'une brûlante éloquence pour les vaincus de la politique et de la vie, en même temps que des satires implacables contre les indifférents et les satisfaits qui n'entendent point les cris de colère et les sanglots farouches de ceux qui souffrent.

Défendre les mornes déshérités, forcer les autres à réfléchir, jeter des poignées de vérités, — fussent-elles âpres, — c'est la plus belle mission du journaliste. A cette mission, Cladel, mettant l'art au service de ses idées sociales, ne faillit jamais. Il lui en coûta, parfois ; il lui en coûta même en d'autres temps que ceux de l'Empire, ces temps de jeunesse, où, disait-il, on croisait la plume comme une baïonnette.

Ah ! les épisodes aventureux de la publication de *Pierre Patient* dans *l'Europe*, de Francfort, — *Pierre Patient* (ce roman de journaliste, encore), qui effraya l'Empire au point qu'il interdit ce journal à Paris dès le lendemain et qu'il fit une loi particulière contre les écrivains français qui osaient, même à l'étranger, exalter la liberté !

Il y avait quelques années, alors que Cladel bataillait déjà dans la littérature avec une vaillance de paysan lancé dans la grande mêlée, — alors que, échappé à la sombre étude d'avoué où le hasard l'avait emprisonné, il avait jeté toutes chaudes ses premières lignes dans *le Pirate*, une petite feuille éphémère dont, arrivé à la renommée, il gardait le souvenir attendri.

Il a raconté qu'il se grisait du vacarme de ses lignes tempétueuses, dans la mansarde qu'il habitait, et qu'il les relisait d'une voix si forte, pour juger de l'effet de la chose imprimée, qu'un voisin frappa à sa porte en lui demandant s'il assassinait quelqu'un.

Il assassinait, à coups de phrases qui étaient tout nerfs et tout muscles, des abus, des préjugés, des barrières, et c'est ce qu'il fit toute sa vie. Estimant que bien agir et bien dire sont synonymes, il prouva toujours en même temps l'énergie de son caractère et la hauteur de son art.

Tel il apparut dans tous les journaux où ce grand indépendant continua, en outre de son œuvre de romancier, à pousser dans son cœur le fort et mâle accent de ses écrits.

« Qui mentira sombrera », avait-il coutume de dire. Il ne mentit jamais, lui, et il ne disparaîtra pas. Les sacrifices qu'il fit à sa probité d'artiste grandiront son nom ; et, devant ce cercueil, nous

saluons un des mattres qui aient fait le plus bel usage de leur plume et qui aient, par la vigueur généreuse de la pensée, le plus ennobli leur talent. Adieu, Cladel, adieu ! »

M. Léon Bourgeois, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, a informé la veuve de Léon Cladel que l'Etat prendrait à sa charge l'éducation de ses enfants... — Bon exemple à méditer chez nous.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN BELGIQUE

Le Figaro publie dans un de ses récents numéros l'article que voici. L'auteur, M. François de Nion, qui écrit cette très essentielle et raffinée page d'humanité, *La Peur de la Mort*, s'y révèle en la presque totalité de ses jugements, critique pénétrant, notateur substantiel des particularités de nos écrivains. C'est la première fois que le mouvement littéraire belge est étudié, dans un quotidien étranger d'une telle envergure, avec une aussi complète et aussi fine entente des nuances, avec un esprit aussi nettement libéré de toutes les mesquines réserves qui, chez nous-mêmes, cherchent encore à obscurcir l'éclat de nos lettres. Les magisters récalcitrants, les cuistres dispensateurs de férule, les vinaigriers pour qui demeure non avenue la viabilité de notre art national reçoivent là, de la part du haut et probe artiste qu'est M. de Nion, une leçon de convenances et de confraternité.

Nous attendrons, pour la juger dans son ensemble, la publication de la seconde partie de cette remarquable étude : elle sera consacrée aux poètes et aux écrivains du théâtre.

Mais que déjà il nous soit permis d'adresser nos remerciements publics à M. Francis Magnard, l'éminent directeur du *Figaro*, dont l'esprit indépendant et large s'est attesté en cette occasion.

LES PROSATEURS

Ce serait une étude assurément ingénieuse, d'une curiosité subtile et délicate, celle par laquelle on tâcherait à relever les courants, à surprendre les influences étrangères qui, à toutes les périodes de notre histoire littéraire, apportèrent à notre langue une orientation, des richesses nouvelles, en firent ce merveilleux et souple instrument dont la flexibilité infinie, le perpétuel renouveau assurent l'élégance et la vitalité.

Aux premiers âges et pendant toute la Renaissance, l'esprit français est hanté de romanisme, de grécité ; plus tard, il s'ennoblit et s'enfle aux hableries espagnoles, s'amenuise et se subtilise sous la séduction du goût italien ; à la fin du XVIII^e siècle, il est touché d'anglicisme, nourri de germanisme durant l'expansion romantique ; de nos jours, l'art russe, émané de France, y revient exercer une action réflexe, violente autant que passagère ; enfin, dans ces derniers temps, un nouvel élément s'insinue, domine jusqu'à un certain point nos jeunes écoles : la littérature belge « d'expression française », suivant le mot d'un de ses critiques les plus perceptifs et les plus avisés, M. F. Nautet. Cet éveil brusque — presque miraculeux dans ces provinces flamandes, dans ces pays de « taiseux » — d'un art jeune et combatif, c'est la France qui le provoque ; mais aussitôt provoqué, il a son action sur nous. C'est la Belgique qui accueille les plus avancés de nos jeunes écrivains, les acclame et les consacre, ce sont ses revues qui luttent pour eux.

* * *

Les deux initiateurs de ce mouvement littéraire, qui date de 1870, sont Charles De Coster et Camille Lemonnier.

Le premier est presque un inconnu pour nous ; l'homme qui a écrit en un français d'une grâce extrême, archaïque et précieuse un peu, quoique parfois trouée de modernité nette, ce chef-d'œuvre, *Thyl Uylenspiegel*, éveille, même pour un lettré, la vague notion d'un auteur qui a été traduit... et qu'on n'a pas lu. La fortune constamment fut cruelle à ce grand artiste qui mourut dans une misère profonde; il semble même que les inquiétudes de la vie l'aient poursuivi par delà la mort, et l'autre jour, c'est à peine si l'un de ses amis, M. Potvin est arrivé à temps pour soustraire sa tombe temporaire aux brutalités d'une expropriation administrative. Il avait sans doute fait un pacte avec toutes les tristesses, celui qui devait dire un jour à une amie ce mot d'une mélancolie si tendre : « Je ne t'aime pas autant quand je suis gai ! »

On peut dire de De Coster qu'il a écrit le testament d'une race, qu'il a monographié l'âme flamande en sa grande époque, celle de ses luttes pour la liberté. L'*Uylenspiegel* de la légende populaire, c'est le héros farceur et bohème, grand buveur, bon paillard, une façon de Pantagruel et de Panurge flamand; tout autre, singulièrement grandi, plus tendre et plus grave, chevaleresque nous apparaît l'*Uylenspiegel* de De Coster. En lui s'incarne la terre de Flandres, — cette patrie humide et grise qu'il aimait tant! — en lui se personnifie le paysan en révolte contre Philippe d'Espagne, ce Philippe II que l'écrivain, en une hallucination superbe de haut visionnaire, nous peint, infant maigre, triste et frileux, accroupi dans un coin de l'Escurial devant une cheminée où il fait rôtir vifs des singes.

Ses autres ouvrages, où il tenta des études de mœurs, sont inférieurs et moins célèbres. Elevé à Munich dans le palais épiscopal du comte de Mercy-Argenteau, il est resté Germain par ses tendances, par le caractère de son talent; par là il demeure plus à l'écart du mouvement littéraire belge que Camille Lemonnier.

C'est chez celui-ci, dans la petite maison de la chaussée de Vleurgat, que le mouvement prend forme, se discute en concubules amicaux; il s'affirme au grand jour en une fête qui a joué un rôle considérable dans l'histoire de la jeune Belgique : le banquet offert en 1883 à Camille Lemonnier, qui servit de prétexte au déploiement des forces des nouveaux écrivains et fit un énorme tapage. C'était, comme le dit à cette occasion l'auteur du *Mâle*, bien plutôt la fête de la jeunesse émancipée que celle d'un homme, la Pâque publique de la Renaissance littéraire.

Depuis, Lemonnier a conquis sa place chez nous où il figure au rang des maréchaux dans l'état-major des lettres françaises, mais il a conservé en Belgique une haute suprématie, une sorte de magistrature d'art, analogue en quelques points — mais bien moins contestée — à la dictature littéraire que, avec infiniment moins de bienveillance d'une part et de sympathie de l'autre, exerça pendant longtemps parmi nous M. Zola.

Son origine est complexe, comme son talent est complexe de caractère et de tendances. Requis par toutes les formes de la vie, renouvelant à chaque livre sa forme et changeant le champ de sa vision, il est bien Flamand par sa couleur puissante, grasse, violente, son sens panthéistique des choses, l'inclinaison vers le symbole; mais des atavismes, une grand-mère italienne, des ancêtres espagnols, lui apportent cette aristocratie de forme qui décèle l'influence de l'art latin.

Sur lui Rubens exerce une action intense et jamais, à la vérité, deux caractères d'artistes, deux figures d'hommes ne se rappellent et ne se complètent d'aussi intéressante façon. Rubens est, sans contredit, le plus latin, le plus aristocratique des peintres

flamands; mais cette latinité, cette aristocratie, il les vêt de couleurs chaudes et chatoyantes, en empâte la sécheresse, en humanise la hauteur par des débauches de tons joyeux, fanfarons, voyants, éclatants; Baudelaire, dans les notes posthumes qu'il a laissées sur la Belgique — si sévères et si injustes — pressent quelque chose de cette double nature, et, dans son exagération misanthropique, il définit le peintre de *la Descente de croix* : un goujat en habit « de satin ». Goujat, non pas, mais robuste et plantureux gars des polders, affiné par les élégances du grand seigneur et les délicatesses de l'artiste. Comme lui, Camille Lemonnier agglomère les deux âmes flamande et wallonne, les réunit en une seule qui, chez les autres, se fragmente et constitue deux courants : le courant flamand, le courant wallon.

Nous les étudierons tout à l'heure; mais il convient de parler ici d'un homme qui, avec une physionomie moins exclusivement littéraire que Lemonnier, a eu, lui aussi, une influence considérable et décisive sur le mouvement actuel : Edmond Picard. Avocat, orateur, politicien, polémiste ardent et plein de foi, homme de haute culture et de forte trempe, toujours à l'avant-garde, il batailla sans trêve pour faire accepter les idées des jeunes. Son hôtel à Bruxelles, où débarquent tous les Français artistes, fut le centre, le terrain neutre où se rencontrèrent et se fusionnèrent en quelque sorte les écoles diverses : « Il couvrit, dit M. F. Nautet, « tout ce que les premiers écrits pouvaient avoir d'informe, du « pavillon d'une littérature ferme et pleine de sûreté en publiant « successivement (dans leurs revues) le *Paradoxe sur l'avocat*, la « *Forge Roussel*, le *Juré*, l'*Amiral*. » Styliste concis, net et brillant, gardant dans ses écritures artistes quelque chose de la rectitude et de la sobriété du juriconsulte.

Les deux courants flamand et wallonisant que nous indiquions plus haut ont produit chacun des écrivains plus localisés que ceux dont nous venons de nous occuper; quelques-uns sont extrêmement remarquables par leur puissance et leur personnalité vigoureuse.

Parmi les Flamands — sans vouloir citer Emile Verhaeren qui a écrit de très curieux contes en prose, non encore publiés, mais à qui sa gloire de poète suffit — nous trouvons tout de suite deux esprits bien différents comme conception d'art, mais ayant une certaine parenté de caractère dans leur façon d'extérioriser leurs sensations, de matérialiser leur intérieure vision : Georges Eekhoud, Eugène Demolder.

Si Lemonnier évoque encore le souvenir de Rubens, Eekhoud rappelle plutôt Jordaens, avec ses couleurs appuyées, ses forces concentrées, d'une rusticité plébéienne, d'une hautaine grossièreté; *Kees Doorik*, sa première œuvre, *les Kermesses* sont des enluminures violentes à la manière d'Henri De Groux; *la Nouvelle Carthage*, d'un bel effet de style, mais d'une observation trop résumée, reflète surtout le terrien, le « poldérien » qui sont en lui; il y a en Eekhoud comme un mélange d'Huysmans moins romantique et de Souvestre plus acidulé. Son faire cauteleux, sournois, donne l'impression d'horizons étroits, de ciels bas et mobiles.

Plus sympathique peut-être, d'un art fin et aigu, d'une naïveté roublarde, d'une simplicité admirablement travaillée, apparaît Demolder, l'écrivain des *Contes d'Yperdamme*, ces petits Breughels où il se joue avec la plus piquante désinvolture d'un moyen assez neuf en littérature, l'anachronisme. Un livre très savoureux, d'une valeur réelle qui rappelle certains tableaux récents de

Béraud ou de Jacques Blanche, et dans lequel s'insère un petit chef-d'œuvre, *le Reniement de saint Pierre*.

Flamingants aussi, plus par leurs sujets empruntés au terroir que par leur coloris propre, sont Maurice Desombiaux et Georges Rodenbach. Les lecteurs du *Figaro* connaissent l'esprit élégiaque, un peu lakiste de ce dernier, son étonnante faculté d'image. C'est une âme provinciale élégamment raisonneuse, attirée par les vies silencieuses, les mélancoliques béguinages, les désuétudes de banlieue. Ses œuvres donnent une sensation, pour ainsi dire capillaire, de menuité, d'aigu dans le fin de la sensibilité. Flamands aussi Van Lerberghe et Maeterlinck que nous retrouverons parmi les poètes.

Arnold Goffin est un wallonisant; il se rattache à Baudelaire par sa forme dure, marmorisée, aux incrustations micacées; son âme malade lui fait une psychologie tourmentée, inquiète, qui se révèle surtout dans les plus importants de ses livres, *le Journal d'André, Delsire Moris*, et sa dernière plaquette, *le Fou raisonnable*, d'une multiplicité singulière et vivante et grouillante d'idées et de sensations. Wallon, Hector Chainaye, dans *l'Âme des Choses*, aux perceptions intenses, comme fluidiques, de la vie supra-intellectuelle; Wallons, Maubel, un sensitif mièvre, névrosé, auteur d'études à la loupe; Delattre, conteur adroit et avisé; Georges Garnir, avec *les Charneux*; Nizet, esprit scientifique, récemment sorti des formules naturalistes; Mahutte, dont le *Bruxelles vivant* a l'éclat, le fringant, l'esprit vif et claquant des merveilleuses chroniques parisiennes, un journaliste d'ailleurs et de talent; Demblon, F. Baudoux, Paul Hagemans, etc., etc.

Il faut s'arrêter à Raymond Nyst, au saisissement qu'apporte avec elle son œuvre rude et désordonnée dans laquelle il semble qu'on entende des paquets de mer s'éclabousser contre des rocs. Une plaquette sans titre, un récit d'amour mystérieusement terminé dans le bruit des houles marines, des poèmes en prose, *La Création du Diable*, prodigieux entassement d'épithètes, d'images, de couleurs horribles, de phrases tordues, révoltées, en font un écrivain d'un incontestable talent qui rappelle un peu celui de notre Henri de Régnier, ce grand poète, s'il n'était emprisonné dans une école sans issue; beaucoup celui de Félicien Rops.

En dehors de ces classifications, un groupe de métis — il ne faut pas s'effaroucher du mot, un des leurs a écrit : « L'avenir en Belgique est à une certaine bâtardise » — participent aux deux natures; certains écrivains comme Hubert Krains, critique et conteur; James Van Drunen, en ses notes de voyage, prestes et chiffonnées, ses notations fragmentées, comme du Sterne coupé de Goncourt; les deux Destrée, Jules et Georges, une réduction des deux frères français, tous deux aimantés vers le rare, le précieux et le faisandé; J. Van der Brugghe, inclinent vers l'esprit français dont les flamingants, surtout les poètes — nous reviendrons sur ce point — sont en train de se séparer complètement sans le savoir et sans le vouloir peut-être.

Des journaux, des revues surtout contribuèrent, avec des fortunes diverses, mais toujours une ardeur, un désintéressement admirables, au succès de cette littérature naissante. *L'Europe*, fondée à Bruxelles par M. E. Francq, un économiste de haute valeur; ouvrit son supplément aux nouveaux écrivains; presque en même temps *la Jeune Belgique* faisait paraître son premier

numéro. Max Waller, figure charmante et gamine, incarnant deux natures contradictoires, l'étudiant allemand et le boulevardier parisien, lança le périodique en pleine mêlée, avec les plus « en avant » des jeunes : Giraud, Gilkin, Verbaeren, Goffin, H. Maubel, Demolder, etc., etc.

Il en fit l'organe imaginaire, spirituel, impressionniste du mouvement. *L'Art moderne*, au contraire, devait être une feuille d'esthétique et d'analyse; il ne tarda pas à acquérir une autorité au moins égale. M. Octave Maus, avec la collaboration d'Edmond Picard, d'Ernest Verlant et de F. Nautet, — ces deux derniers sont les principaux critiques de la jeune littérature belge, — eut l'initiative de cette création (1).

La Société nouvelle, lancée par MM. F. Brouez et A. James, est la plus posée, la plus éclectique des revues. Elle a — plus qu'elle n'affecte — certaines allures de jeune *Revue des Deux Mondes*. Comme son aînée et sa voisine, elle se préoccupe de science, de philosophie, de sociologie, se plait aux articles de fond un peu compacts, froids et bien combinés. Elle constitue, même en dehors de la Belgique, un des périodiques les plus renseignés et les plus sérieux au point de vue des idées nouvelles, quelles qu'elles soient.

Quand nous aurons cité *la Wallonie*, petit cénacle francisant, inféodée aux semblants d'écoles symbolistes françaises, et *le Mouvement littéraire*, toute récente et vaillante publication, très remarquablement dirigée par MM. F. Roussel, Raymond Nyst et L. Donnay, nous aurons noté les plus importantes des revues « jeunes » de Belgique, et nous pourrions nous occuper des poètes dont l'action ne fut pas moins importante ni décisive que celle des prosateurs dans cette sorte de Renaissance — ou plutôt — de naissance d'une littérature.

FRANÇOIS DE NION.

LIVRES ET BROCHURES

Le Chevalier Forelle, par XAVIER DE REUL. — Bruxelles, A. Lefèvre, 276 p.

Simple histoire. Une idylle en province, dans les vraies Ardennes. Scènes de la vie d'officier dans le Luxembourg. — Bernard Forelle, élevé peu à peu du grade de caporal à celui d'officier supérieur, son avancement officiel est parallèle à son dégrossissement moral : le lourd paysan se transforme peu à peu et par étapes en parfait gentleman.

M. de Reul est un très agréable conteur. Les divers romans et nouvelles qu'il a publiés dans *la Revue de Belgique* en font foi. Il ne s'est pas rallié aux écoles du roman contemporain. Son style est sans complication, comme sa pensée. Le sous-titre de son dernier ouvrage ne ment pas : c'est bien une simple histoire, mais racontée avec fraîcheur et vérité.

Ames fidèles au mystère, par ADOLPHE FRÈRES. — Bruxelles, Lacomblez, 183 p.

De la poésie en prose. De très tendres et délicats sentiments exprimés en une forme artiste et ciselée. Des paysages où l'auteur « a tâché d'associer des âmes simples sentant, pensant selon le ciel et les fleurs, des âmes très impersonnelles qui n'ont point lu les journaux ».

Les petites âmes que fait vivre M. Frères sont bien petites mais

(1) M. de Nion fait erreur en ce qui concerne ces deux derniers noms. Les fondateurs de *l'Art moderne* sont, outre les deux écrivains cités en premier lieu, MM. Victor Arnould et Eugène Robert.

bien poétiques. C'est fin, délicat jusqu'au mièvre. Très prometteur cependant, pour le jour où l'auteur voudra bien remarquer que les jolis détails ne suffisent pas pour faire une œuvre, fût-ce un livre de poésie. Il faut à celle-ci une sorte d'inspiration commune, qui se fasse reconnaître non pas seulement à la mise en ordre des diverses pièces, mais surtout dans l'expression des idées. *Pectus est quod dissertos facit*. Leconte de Lisle n'est plus notre idéal, ni aucun des parnassiens.

La prose de M. Frères ne se distingue pas nettement de la forme versifiée. Nous n'y voyons pas grand avantage; aujourd'hui la liberté du vers permet tous les rythmes et toutes les complications. La prose conserve toujours quelque chose de lâche. Elle prédisposé bien plus aux chevilles et aux phrases banales. La prosodie est encore la meilleure des disciplines pour arriver à la concision, qualité du style précieuse entre toutes.

Les Salons de 1892, par LOUIS CARDON. — Paris, Georges Petit, édit., 81 p. gr. in-8°.

M. LOUIS CARDON vient de faire paraître en un élégant volume, imprimé avec luxe, la revue des Salons de Paris en 1892 qu'il a publiée dans *la Nation : les Champs-Élysées, le Champ-de-Mars, les Pastellistes, l'Exposition de Blanc et Noir, l'Union libérale*. Une dizaine de pages sur la Critique d'art, en tête du volume, décèlent la sincérité et l'esprit clairvoyant de l'écrivain.

Sur la Plage : les airs, la mer et leurs habitants, par EMILE LECLERCQ. — Bruxelles, Emile Bruylant, édit., 180 p.

Les oisifs que l'été sème, de La Panne à Knocke, sur les bords de la mer du Nord, trouveront dans le volume que vient de publier M. EMILE LECLERCQ une description rapide de ce qu'on rencontre en se promenant sur les plages : oiseaux, coquilles, plantes marines, tout ce qui vole, tout ce qui se pêche, tout ce qui forme ce que l'auteur nomme joliment « le jardin des mers ».

Un peu de science, très peu; juste ce qu'il faut pour distraire et intéresser, entre le bain et le concert du Kursaal.

Oxford et la vie universitaire en Angleterre, par le comte GOBLET D'ALVIELLA. — Bruxelles, Lamertin, édit., 24 p. in-8°.

Très intéressante causerie faite à la Société des étudiants libéraux de Bruxelles, dans laquelle M. le comte GOBLET D'ALVIELLA, après avoir donné d'Oxford une description pittoresque, fait l'histoire de la célèbre Université, expose en détail l'organisation actuelle de celle-ci et termine par le tableau de la carrière d'un étudiant depuis son inscription sur les rôles jusqu'à l'obtention de son diplôme.

L'Anarchie littéraire, par ANATOLE BAJU. — Paris, Vanier, édit., 35 p. in-12.

Ces lignes de début déterminent la tendance de la brochure de M. BAJU : « A l'époque du *Décadent*, il y eut, parmi les écrivains de notre génération, quelque chose comme un syndicat d'efforts pour faire cesser les enfantillages du père Hugo et de ses imitateurs, et pour refouler à l'égout les déjections littéraires de M. Emile Zola et des Naturalistes... »

M. ANATOLE BAJU est *Décadent*. Il en veut beaucoup aux pauvres Symbolistes, parmi lesquels il range M. Georges Eekhoud, qui en sera surpris. Il traite aussi avec quelque dédain les Instrumentistes, qui n'ont jamais eu, d'après lui, qu'un succès d'hilarité : et ceci étonnera M. Emile Verhaeren, que l'auteur embrigade dans « l'Orphéon poétique ». Quant aux Romanistes, ils n'ont de

valeur que par leurs formidables prétentions, tandis que les Magiques disputent aux Instrumentistes la gloire du ridicule. Cette fois c'est M. Paul Adam qui n'y comprendra rien, pas plus que M. Octave Mirbeau, classé par M. BAJU dans le groupe des écrivains Anarchistes « qui ont fait jusqu'à présent plus de bruit avec des cartouches de dynamite qu'avec leurs œuvres littéraires ».

Il y a aussi une petite revue des Magnifiques, des Socialistes, etc. et il ne manque vraiment à la série que la secte des Anatolebajiques, qui ferait une très jolie école littéraire.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Baptême de Jésus ou les quatre degrés du scepticisme, par T. DE WYZEWA; Paris, Pdrin et Cie. — *Contes pour les hommes*, par DUBUT DE LAFOREST; Paris, Dentu. — *Les Horizons hantés*, par JEAN DELVILLE; Bruxelles, Lacomblez.

Memento des Expositions

AMSTERDAM. — Exposition communale. 5 septembre-10 octobre. Envois du 4 au 13 août. Six médailles d'or. Renseignements : *Secrétaire du Comité de l'Exposition communale, Amsterdam*.

CHICAGO. — Section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle. 1^{er} mai-30 octobre 1893 (voir *l'Art moderne* du 11 octobre 1894).

FONTAINEBLEAU. — 1^{er}-30 septembre. — *Secrétaire général : Weber, notaire*.

GAND. — Salon triennal : 21 août-10 octobre. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *M. F. Van der Haeghen, secrétaire de la Commission directrice, au Casino, Gand*.

MADRID. — Exposition historique européenne. 12 septembre-31 décembre. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *Comte de Casa Miranda, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil des ministres, Madrid*.

MONACO. — Exposition internationale des Beaux-Arts (limitée aux invités). 14 novembre 1892-13 août 1893. Envois du 4 au 12 octobre. Renseignements : *Baron Delort de Gléon, président du Comité, rue Vézelay, 18, Paris*.

NANCY. — XXIX^e exposition de la Société lorraine des « Amis des Arts ». 1^{er} novembre-8 décembre. Transport gratuit pour les artistes invités. Envois avant le 15 octobre. Renseignements : *M. R. Wiener, trésorier, rue des Dominicains, 53, Nancy*.

NICE. — Exposition internationale. 10 janvier-30 mars 1893. Envois : 1^{er}-25 décembre. Renseignements : *Secrétariat, Palais du Crédit Lyonnais, Nice*.

ROUBAIX-TOURCOING. — Exposition annuelle. 15 septembre-15 novembre. Délais : notices, 1^{er} septembre; œuvres, 5 septembre. Deux œuvres par exposant. Renseignements : *Secrétariat de la « Société artistique », rue de l'Espérance, Roubaix (Nord)*.

ST-GERMAIN-EN-LAYE. — Exposition internationale. 14 août-16 octobre. Renseignements : *Secrétariat de l'exposition, rue de la Salle, 32, St-Germain-en-Laye*. Dépôt à Paris : Guinchard et Fourniret, rue Blanche, 76.

PETITE CHRONIQUE

Le great event de la semaine (et peut-être de la saison), au Waux-Hall, a été l'apparition d'une jeune artiste liégeoise, M^{lle} Juliette Folville, jadis enfant prodige, aujourd'hui musicienne accomplie et virtuose de sérieux talent.

M^{lle} Folville est pianiste, violoniste et compositeur. Elle se produit en public sous ce triple avatar. Mais cet américanisme un

peu inquiétant n'est que superficiel, et dès son entrée en scène, la jeune fille conquiert d'emblée l'auditoire par le charme d'une interprétation pleine d'aisance et de sentiment, par l'irréprochable correction de son jeu, par la sincérité que décèle sa nature d'artiste exceptionnellement douée.

On a chaleureusement applaudi la pianiste après l'exécution fragmentaire du 4^e concerto de Litolff, et la violoniste pour son excellente interprétation de deux morceaux de la *Suite* de César Cui et du *Caprice de concert* de Musin.

Après quoi M. Léon Du Bois a galamment passé à M^{lle} Folville son bâton directorial. Et l'on a vu, spectacle assez rare pour être signalé, une jeune fille conduire l'orchestre de la Monnaie, et le conduire avec une autorité, une fermeté, une simplicité qui ont ravi tout le monde, — les musiciens surtout.

Des cinq fragments du drame lyrique *Atala* que nous a fait entendre M^{lle} Folville, le *Prélude* nous a paru particulièrement bien venu. Les thèmes sont développés avec beaucoup d'art et l'écriture musicale ne laisse rien à désirer. M^{lle} Folville a une rare entente des sonorités. Dans la *Marche sacrée*, dans la *Danse armée*, il y a, à cet égard, des trouvailles charmantes, indices d'une aptitude très particulière que nous souhaitons voir prochainement appréciée du public des Concerts populaires ou du théâtre.

Le jardin du Waux-Hall, empli jusqu'aux palissades, a longuement retenti d'unanimes applaudissements.

Parmi les prochaines « attractions » annoncées, citons M. Désiré Demest, baryton, professeur au Conservatoire de Liège, qui se fera entendre ce soir, et M^{lle} Chrétien, qui participera au concert extraordinaire de mardi prochain.

Il est question aussi d'une audition des *Disciples de Grétry*, la société chorale victorieuse. Mais ceci est un gros projet que la direction s'efforce de mûrir.

Nous avons annoncé que l'Etat belge vient d'acquérir le groupe de M. Ch. Van der Stappen, *Ompdrailles, le Tombeau des Lutteurs*, inspiré par une des plus belles œuvres de Léon Cladel, le grand écrivain que la mort vient d'abattre. Voici en quels termes notre ami et collaborateur Camille Lemonnier apprécie dans le *Gil Blas* le groupe de M. Van der Stappen :

« Cette œuvre considérable, de proportions colossales, et l'une des plus puissantes du maître dont le nom reste attaché à de souples et fières plastiques, honneur de l'école qui succéda à l'art industriel et pompier des Geefs, Fraikin et consorts, signale un retour aux modes héroïques de la grandestatuature. Le vieil athlète, aux musculatures noueuses et câblées, enlève d'un mouvement admirable le svelte et noble jeune homme dont le corps expiré, aux fines élégances fléchies d'un gladiateur antique, contraste avec sa haute stature violente. Une ordonnance vraiment pathétique coordonne les lignes et dénote en M. Ch. Van der Stappen un artiste épris des grandes traditions, mais les renouvelant par un sentiment très personnel de la forme en action.

« L'œuvre est donc doublement intéressante pour nous, en ce qu'elle réalise un concept d'art dramatique avec la vigueur d'un tempérament flamand, aussi en ce qu'elle commémore et glorifie un des livres les plus plastiquement beaux de notre littérature, et celui que l'écrivain chérissait entre tous. »

L'*Ompdrailles* de M. Van der Stappen figurera au prochain salon du Champ-de-Mars.

Un comité est en formation à Paris pour élever à la mémoire de Léon Cladel un buste au Père-Lachaise et une statue à Montauban, patrie du grand romancier.

Nous avons vu, ces jours derniers, dans l'atelier de M. Jean Gaspar, un groupe que le jeune sculpteur se propose d'envoyer au Salon de Gand. Un adolescent, une jeune fille s'enlacent tendrement. L'œuvre est exquise de sentiment, de chasteté ingénue, de grâce aristocratique. C'est la première fois que M. Gaspar expose depuis qu'il exhiba, voici quelques années, un groupe de grandes dimensions : *l'Enlèvement*. Il semble évoluer vers un art plus littéraire et plus synthétique. Son œuvre récente, l'une des plus captivantes que nous ayons vues en ces derniers temps, sera certainement très remarquée et classera le statuaire parmi les plus sérieuses espérances de l'art belge.

Le correspondant d'Amsterdam du *Guide musical* annonce le départ pour Vienne d'un petit groupe de chanteurs néerlandais qui, sous la direction de M. Daniel de Lange, est allé, à l'Exposition du Théâtre et de la Musique, faire entendre des compositions à plusieurs voix d'anciens maîtres néerlandais, depuis Dufay (1360-1432) jusqu'à Roland de Lattre (1520-1594) et Pieter Swelinck (1562-1612).

Les journaux de Vienne ne tarissent pas d'éloges sur ces chanteurs néerlandais, et signalent particulièrement le baryton Metschaert, d'ailleurs l'un des premiers chanteurs néerlandais, le ténor Rogmans et le soprano M^{lle} Reddinghuis. Les chansons, madrigaux et hymnes anciens que le petit groupe, dirigé par M. Daniel de Lange, a fait entendre à Vienne, paraissent avoir ravi les auditeurs. Les chanteurs néerlandais, à la suite de leur succès à Vienne, vont probablement entreprendre une tournée en Allemagne.

Le numéro de juillet du *Magazine of Art*, la plus intéressante des revues illustrées anglaises, contient, entre autres, une étude de M. H. Spielmann sur notre compatriote, le sculpteur Georges Van der Straeten. L'article est illustré du portrait de l'artiste et de sept reproductions de ses œuvres. Dans la même livraison, la reproduction du tableau de Fernand Khnopff : *Y lock my door upon myself*, un portrait de Walter Crane, par G.-F. Watts, un voyage de M. Tristram Ellis à Corfou, une étude sur le sculpteur Alfred Stevens et, dans les notes d'art, un compte rendu des plus élogieux du dernier Salon des XX.

L'origine du blanc costume de Pierrot, d'après une chronique de *l'Echo de Paris* : « C'est à cette époque, combien lointaine ! que, dans *Ma Mère l'Oie*, où on le rôtissait à la broche, Deburau, afin de faciliter et de rendre plus rapides ses changements de costumes, revêtit pour la première fois cette ample et flottante souquenille blanche devenue désormais caractéristique de Pierrot. Car auparavant, détail que trop de gens ignorent, Pierrot s'en allait revêtu du justaucorps ajusté des Gilles.

Ainsi tout, peu à peu, se transforme et les traditions succèdent aux traditions. »

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est sans concurrence pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.

N. B. On envoie gratuitement les prix-courants et les certificats à toute personne qui en fera la demande.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ LACOMBLEZ

JAMES ENSOR

PAR EUGÈNE DEMOLDER

Une plaquette in-8° carré avec un dessin de J. Ensor : *Mort mystique d'un théologien*. Tirage : 5 exemp. numérotés sur japon impérial, à 12 francs; 95 exemp. numérotés sur hollandaise Van Gelder, à 3 francs.

Pour paraître au commencement du mois d'août prochain

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

L'ENVOL DES RÊVES

PAR M. ARTHUR DUPONT

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

NOTES SUR LES PRIMITIFS ITALIENS. *Pisanello* (Suite). — JOSEPH STEVENS. — LES ORIGINES DE LA LITTÉRATURE BELGE. — LA LIGUE DU DROIT DES FEMMES. — QUELQUES LIVRES. — ARTISTES AVEUGLES. — PETITE CHRONIQUE.

Notes sur les Primitifs italiens (1)

IV

PISANELLO

Le précieux tableau de Londres a pour sujet : *Saint Antoine et saint Georges* (2). Les deux saints sont debout tous deux, tournés l'un vers l'autre. Saint Georges est un jeune et beau chevalier derrière lequel s'aperçoivent, coupés par le cadre, deux têtes de chevaux impatientes qui secouent nerveusement leurs gourmettes et leurs mors dorés. Sans doute, en ce désert de sables et de rochers, à la lisière de ce sombre bois de pins rabougris, il aura, tandis qu'il chevauchait à l'aventure, rencontré

(1) Suite; voir notre dernier numéro. Voir aussi dans *L'Art moderne* de 1891, n° 47, Giotto; 49, Masolino da Panicale; 51 et 52, Gentile da Fabriano.

(2) Ce joyau fut offert à la National Gallery par Lady Eastlake, en souvenir de son mari défunt. Quelle exquise et princière façon de perpétuer une mémoire chère!

le vieil ermite et aura mis pied à terre pour en écouter la requête. Pour cette promenade, le joli capitaine n'avait pris de son armure d'argent que les épauettes massives, les brassards, les gantelets et les jambières, remplaçant le casque par une paille fine à larges bords qui laisse découverte sa figure imberbe et juvénile, quittant la cuirasse pour un mantelet de fin drap gris perle, tuyauté, bordé de très pâles fourrures rousses d'une élégance suprême. L'épée suspendue au côté et les éperons d'or complétaient ce séduisant équipage de tournoi et de fête. A ses pieds, le dragon terrassé étendant ses ailes noires et tordant la queue, n'ayant qu'une valeur d'attribut traditionnel. Martial et doux, le jeune seigneur regarde avec bonté le vieillard.

Celui-ci s'approche, un peu courbé, tenant dans une main un bâton court et dans l'autre une clochette dont probablement il se servit pour attirer l'attention du passant. Un humble manteau de couleur brune l'enveloppe, au-dessus de sa robe de bure d'un brun plus rougeâtre et plus sombre. Une mince auréole plane autour de son capuchon et sa longue barbe blanche descend sur sa poitrine. A ses pieds, le symbolique compagnon de sa solitude avance un groin sauvage.

Et tandis qu'ils causaient de charité et d'amour, pénétrés de bonnes pensées, n'ont-ils pas vu en leurs âmes, le bleu du ciel changer, verdir, jaunir, et dans un tremblement de rayons apparaître, comme un

encouragement et un espoir, la Vierge maternelle et souriante, tenant dans les plis de son manteau blanc l'enfant divin!... L'harmonie de ces couleurs simples, de ces gammes de bruns et de blancs, est enchantresse. Dans le cadre sont incluses les effigies de ceux par qui existe cette exquise action de grâce : Lionel d'Este qui la commanda et Pisano, figure intelligente et franche.

Ce petit chef-d'œuvre n'est pourtant que secondaire. Quand ma pensée va vers Pisanello, ce sont ses fresques de Vérone qui se lèvent impérieusement dans mon souvenir. Je ne parle pas de celles de l'église San-Fermo-Maggiore; elles représentaient une *Annonciation* dont Vasari loue fort l'expression des visages, la beauté des édifices, des oiseaux et des animaux dont la composition était enrichie. Elles n'existent plus qu'à l'état d'indication vague et ne permettent plus aucune appréciation réfléchie.

En revanche, ce qui survit de *la Légende de saint Georges* est admirable, et bien caractéristique de la personnalité de Pisanello. C'est à San-Anastasia, très haut, au-dessus d'une arcade, dans une détestable lumière et lamentablement en ruine. Des morceaux entiers ont disparu, tués par le temps, et malgré tous les soins, — il faut espérer qu'on les prodigue à ce débris splendide — l'effacement sera complet dans un avenir prochain.

... C'est l'instant des adieux. Vers le Dragon, peut-être par la mer (là-bas, une voile se gonfle sur les flots), saint Georges va partir pour le salut de la princesse de Trébizonde. Aux portes de la ville, elle a voulu l'accompagner.

Et, près de lui, sans parole, elle demeure droite, raidie par l'émotion de l'heure décisive. Sa coiffure est bizarre : les cheveux ramenés haut, au-dessus du cou mince, et très en arrière, découvrant le front lisse et bombé, sont rassemblés méticuleusement en une sorte de haute toque par des torsades de velours. Sa robe aussi est singulière et fastueuse : de brocart fleuri, avec des manches de même sortant d'un extravagant tissu mirailé, constellé d'yeux noirs et or dans des plumes de neige, et sa traîne lourde s'étale sur le sol. Grave et songeuse, elle regarde le héros qui, pour l'amour d'elle, va braver la mort, et qui, un pied déjà dans l'étrier, s'accroche à l'arçon de sa selle pour monter sur un superbe et vigoureux cheval blanc, vu de croupe, harnaché de cuirs précieux et de velours, avec des ornements pareils à des bijoux. Il est difficile de décider à présent comment était vêtu le jeune guerrier, sans doute d'un pourpoint d'étoffe opulente, à longues manches pendantes, serré à la taille par une ceinture d'or, mais ses traits sont plus aisément discernables. Sa face est plus étrange encore que le profil ambigu de la princesse. Malgré le ruissellement des cheveux blonds encadrant le frais visage, malgré la fermeté savoureuse des chairs imber-

bes, malgré les dents jeunes étincelant emmi le sourire, j'y découvre je ne sais quels dessous macabres, comme la lassitude et le dégoût d'un page vieilli, je pressens une tristesse, le rictus possible d'une tête de mort, inquiétude encore aggravée par le regard fou.

Auprès de cet énigmatique chevalier, deux chiens, un petit à poils frisés, un autre rappelant le lévrier gris de *l'Adoration* de Gentile. Derrière, un peu à l'écart : un groupe de cavaliers (le dessin de la tête de l'un d'eux existe au Louvre), serviteurs ou compagnons qui attendent le départ. Ils ont d'après figures basanées et énergiques, viennent de pays lointains d'où ils rapportèrent des accoutrements inusités : l'un est frileusement vêtu d'un chaperon et d'un triple col d'hermine, un autre porte un turban et une lévite d'une éblouissante blancheur, un troisième présente un type mongol des plus accentués. Leurs mulets et leurs chevaux secouent fièrement les brides chamarrées, relèvent, abaissent ou avancent la tête, en des mouvements divers, montrant leur vie turbulente, leur animation de bêtes vaillantes. Au dernier plan, vers la gauche, deux pendus, les mains liées derrière le dos, les chausses arrachées, parlent des châtiments sévères du souverain. De l'autre côté, près de la princesse, un chevalier en armure dont le heaume ne laisse voir que le nez et les yeux, des yeux brillants en un visage hâlé et féroce, entre les deux oreilles de son noble cheval, tient, posée sur le sol et droite, une longue lance ouvragée. Devant lui, au premier plan, un bélier noir placidement couché. Et des chevaux encore, toujours, tous différents et tous magnifiques de vie, d'intelligence, de grandeur, des chevaux comme personne, en aucun temps, n'en a fait!

A tout cela — jadis sans doute fulgurant d'or et de chaudes couleurs, — actuellement bien pâli, d'une tonalité générale bleuâtre, très spéciale et délicate, un premier fond d'arbustes et de broussailles, comme une haie de sapins et de noires fougères, puis plus loin, la Ville, une ville de rêve, toute de marbre blanc, hérissée de tours carrées, avec loggias en saillie, des mâchicoulis, plusieurs étages de galeries en encorbellement et en retrait, des clochetons gothiques, des flèches ajourées, d'incertaines cathédrales, et des donjons, tout le décor d'une ville forte du moyen-âge aux hétéroclites architectures.

Les influences de l'art antique, en tout ceci? Nulles absolument, non par ignorance, mais par insouciance. Dans l'enchantement de la vie qu'il voyait vivre autour de lui, Pisanello ne songea point à demander des inspirations dont il n'avait pas besoin aux souvenirs exhumés d'une civilisation disparue. Son originalité était assez fière vraiment pour se suffire. L'art grec et son eurythmie supérieure et froide était pour lui, bien moins séduisant que la variété, la richesse, le pittoresque des villes d'alors, des cortèges des seigneurs, des animaux de luxe.

Comme Gentile, Pisanello a célébré le charme fastueux de son temps et l'éternelle beauté de la Vie. Tels les derniers rayons, vibrants et splendides, d'un soleil mourant, tous deux sont les témoins suprêmes d'une société qui disparaît à ce moment des siècles, après avoir donné à l'intellectualité humaine un développement si intense et si éblouissant — comme seul exemple : les cathédrales — que nos pauvres petits modernes, n'ayant pu encore en retrouver le sens entier, l'ont appelé « la nuit du moyen-âge ».

JULES DESTRIÉE.

JOSEPH STEVENS

Une de nos gloires les plus pures et les moins contestées, Joseph Stevens, vient de mourir.

Comme nous l'écrivait en son affliction pour ce deuil qui lui enlève le dernier de ses frères, — de ces deux frères qu'il vénérât et chérissait jusqu'au culte, — Alfred Stevens : « La Belgique perd un de ses plus grands peintres flamands, peut-être le seul qui ne s'est jamais occupé dans son art que de lui-même ».

Et nous nous souvenions de cet autre mot qu'après sa nomination de membre d'honneur de l'Académie de Vienne, il lui envoyait et qui exprimait plus complètement encore sa pensée : « Tu es depuis plusieurs siècles le seul peintre flamand ».

C'était, dans une formule expressive, la caractéristique de ce talent si étroitement apparenté au génie d'une race.

Rien, en effet, n'avait pu altérer en Joseph Stevens la rude allure de l'instinct. Son art a la consistance des grès sur lesquels passe le temps sans les atteindre, et comme eux il demeure accroché au sol par d'indestructibles racines. Il n'est ni compliqué ni subtil en visées. Mais, pareil à une belle mécanique se mouvant au moyen de rouages peu nombreux, il fait une besogne régulière dont les résultats sont impeccables.

Non plus que les Snyders, les Fyt, les Jordaens, cet artiste franc du collier ne fut tourmenté par l'ambition des effets alambiqués ; les curiosités qui détournèrent de la peinture saine tant de modernes et, parmi ceux-ci, le maître quintessencié auquel, bien à tort, on l'a comparé quelquefois, Decamps, avaient épargné sa cervelle ; il n'a pas eu le rêve décevant des lumières artificielles et des cristallisations par lesquelles le métier s'est fait chez ce dernier l'imitateur des alchimies.

Les plus lointains tableaux de Joseph Stevens conservent leur fraîche coulée toujours jeune : on pense en les regardant à cette gravité souriante des vieilles personnes qui, ayant vécu pures, connaissent à peine l'outrage des rides. Aucune hâte n'en a fatigué l'élaboration. Visiblement ils ont été faits en des heures de tendresse sérieuse.

Avec Joseph Stevens, du reste, il ne faut pas chercher en dehors de son œuvre ce qu'il est et ce qu'il pense ; il est du petit nombre des artistes qui, à l'aise dans leur art et n'étant point troublés par le désir de faire autre chose que ce qu'ils font, ont, presque sans effort, et comme s'ils obéissaient à une loi de nature, laissé naturellement la besogne journalière se composer de leurs sensations et de leurs idées. En aucun point de sa longue carrière, on ne voit les indécisions de l'esprit qui se cherche, et, si c'est débiter

que d'être dès le commencement soi-même, il se montra pour ainsi dire en débutant ce qu'il fut depuis, un mâle ouvrier décidé à ne demander à son tempérament que les activités qu'il pouvait lui donner.

C'est un bel exemple pour les natures malades, sujettes à outrepasser les limites de leur production, que ce praticien à l'œil sain, au bon sens natif, à la ferme main, qui ne fut touché par aucune influence étrangère et se borna à exprimer avec un savoir personnel les impressions que lui fournissait la nature. Sa manière simple et sévère, car il semble que l'art ne puisse s'exercer qu'avec un peu d'austérité, ramène au calme l'esprit inquiet par les turbulences des écoles ; et il n'est préoccupé ni d'en fonder une nouvelle ni d'en perpétuer une ancienne, mais uniquement de bien voir et de bien rendre, comme s'il avait le dédain des variations que chaque époque amène avec elle. On sent que la réalité, après avoir passé par ses yeux, n'a que faire de se figer dans un système pour aboutir à l'expression artistique ; elle y arrive toute seule par l'application à ne point paraître autrement qu'elle est, ni plus fine ni plus brillante, mais franche et nue, avec le bel accord des tons que produit la lumière et qui est la magie de la peinture.

Camille Lemonnier, qui définissait ainsi, dans une étude publiée dans la *Gazette des Beaux-Arts*, cet admirable organisme de peintre, ajoute :

Il vécut dans un coin, content d'une gloire modeste qui eût pu être plus haute, mais n'eût pas été plus pure. Engendré à l'art sans l'aide des maîtres, il a continué à travailler seul dans une voie où quelques-uns l'ont suivi, où nul ne l'a égalé. Il n'est, en effet, le surgeon de personne. La tache des bestiaux aux champs, la robe luisante des bêtes à la ville le font rêver ; il n'a presque pas d'autre éducation. Petit à petit, son esprit s'assimile les rapports des tons, sa main les coordonne, un premier tableau paraît : ce n'est encore qu'une copie, mais elle a déjà la touche grasse à laquelle on pressent l'ouvrier. J'ai parlé dans une étude sur Alfred Stevens de ce *Clair de lune* imité de Camille Roqueplan. Bientôt le novice improvise pour son propre compte. La *Lice et sa compagne* est comme un lever de rideau sur la comédie dont il détaillera si finement les multiples personnages. Et successivement il termine ce groupe fraternel et pathétique du Savoyard et du petit singe étendus côte à côte dans la neige (*Plus fidèle qu'heureux*) ; cette piteuse silhouette de roquet réfugié contre un mur, la patte levée (*Un temps de chien*) ; le *Protecteur*, un dogue superbe abritant entre ses pattes un confrère souffreteux ; le *Chien qui porte à son cou le dîner de son maître*, de la collection du prince Gortschakoff ; le *Métier de chien* du Musée de Rouen ; le *Supplice de Tantale* du Luxembourg ; *Bruxelles au matin* du Musée de Bruxelles, et du même musée l'*Episode du marché aux chiens*, qui mettait en joie Courbet ; puis cet autre *Métier de chien*, une merveille au palais du roi à Bruxelles ; le *Chien de la douairière*, de la collection Van Praet ; la *Protection*, qui appartient au comte de Flandre et valut au peintre le grand prix lors du concours ouvert à Londres en 1874 entre toutes les écoles et tous les genres ; puis encore cet étonnant *Philosophe sans le savoir*, rongé par son os, dans une quiétude profonde, où il y a un peu de la malice du grand Rabelais ; l'*Intérieur du Saltimbanque*, qui fut loué, en prose dithyrambique, par Baudelaire ; le *Chien à la mouche*, de la collection Ravené ; le *Chien à la glace*, de la collection Crabbe ; les *Chiens courants en forêt*, de la collection Cardon ; les *Solliciteurs*, etc., etc.

Stimulée par le succès, sa production chaque année s'accrois-

sait : il peignait le chien, le singe, le cheval, les bêtes aumailles. La *Surprise*, chez lord Melvil, à Londres, met aux prises un énorme taureau furieux et un molosse. Dans les *Martyrs du bois de Boulogne*, collection Silzer, également à Londres, il montre les pauvres vieux ânes et leurs compagnons d'infortune, les pauvres vieux chevaux, immobiles et songeurs sous les loques d'un abri. Et, un autre jour, il peint les mélancolies comiques de la *Première pipe* chez un petit singe à la frimousse presque humaine.

Rien ne faisait prévoir dans l'école cette forte palette de peintre et ce jeu tout nouveau des colorations pleines, appuyées sur une science extraordinaire des valeurs de ton. On était conquis à la fois par la franchise de l'exécution et l'esprit de la composition. Caniches, épagneuls, barbets et mâtins étaient ici des acteurs naïfs qui s'ignoraient et ne faisaient pas la bête; leur bêtise, transmise de l'un à l'autre comme un héritage, consolait de notre finesse qui n'aboutit souvent qu'à nous rendre ingrats et pervers. Et ils avaient, sous leur bonté native, cette éternelle beauté des larmes à laquelle le cœur ne résiste pas.

« Je chante les chiens calamiteux », s'écrie Baudelaire dans un poème en prose écrit en l'honneur du peintre, et il rappelle le royal cadeau du gilet « d'une couleur à la fois riche et fanée, qui fait penser aux soleils d'automne, à la beauté des femmes mûres et aux étés de la Saint-Martin », de ce gilet dont le peintre se dépouilla avec pétulance en faveur de l'écrivain, dans la taverne bruxelloise de la rue Villa-Hermosa, où allèrent aussi Bancel, Proudhon et Dickens. Tout le dandysme de Joseph Stevens éclate dans le prix qu'il attachait à ce don d'une étoffe rare, et il l'abandonne d'un geste candide, comme un pan de pourpre ou quelque précieuse merveille dont le poète lui semblait digne d'apprécier la riche fantaisie.

C'est que lui aussi, et bien avant l'étrénel lexicologue, avait chanté la tristesse des bêtes. Surprise profonde, ce gentleman tiré à quatre épingle qui a poussé si loin la passion de la belle tenue, devait être en peinture l'ami des humbles qui ne font pas toilette. Il n'a pas courtisé les chenils princiers, et la prétentieuse sottise des king-charles, des levrettes, des carlins n'a que passagèrement sollicité son pinceau. Hé ! n'y a-t-il pas, chez les chiens, la même hiérarchie qu'il y a chez les hommes ? Tout en haut, fleuris, musqués, portant leur toison comme une gloire, ronflent et digèrent, en une quiète indolence que ne troublent point les mortelles inquiétudes de la vie, les parasites superbes du financier et des vieilles douairières. Les autres n'entrevoient qu'en rêve les maternelles sollicitudes qui président à ces belles destinées de quadrupèdes heureux et pimpants. C'est, à cette extrémité de l'échelle, un fourmillement noir de détreuses et de résignations plus horribles que la douleur. De maigres échines ravinées où les gales mettent, sous les touffes rares du poil, des taches semblables à de la moisissure, des queues jadis ébouriffées comme des panaches et qui, petit à petit déplumées, finissent par n'être plus que de vagues pinceaux ébarbés, des charpentes évidées de squelettes, disent bien l'effroyable aventure de ces prédestinés de l'abattoir. Hâves, érévés, rouvieux, les yeux emplis de chassies, les naseaux fendus par le gel, sordides et funèbres, ils vont par les rues, comme des âmes en peine. Ça et là ils fouillent les tas, grattent les boues, disputent au crochet du chiffonnier des os aussi maigres qu'eux ; et ces rebuts sont encore des festins pour leurs ventres aboyant de faim.

Eh bien ! c'est à ceux-là qu'est allé le beau peintre ; il les a

peints avec leurs pustules et leurs sanies, tels que bien souvent il les vit les soirs où, pénétré de pitié pour le désastre de leurs existences, il les suivait par les ruelles le long des ruisseaux fangeux, sous les pluies d'hiver qui font pleurer les gargouilles.

Il savait bien, le judicieux Flamand, qu'il trouverait là des sujets de peinture autrement dignes de son attention que le spectacle de la banalité bourgeoise qui, chez la gent canine aussi bien que chez les hommes, est la négation de toute poésie ; son sûr instinct l'avertissait de ne chercher l'originalité que dans cette canaille où la lutte, la misère, le vice sont plus près de l'état de nature ; et cette prédilection a fait de lui un humoriste sensible, j'allais dire un peintre humanitaire. Il n'est personne qui, arrêté un peu longtemps devant ce chef-d'œuvre, *Bruxelles au matin*, ne sente jaillir ses larmes et ne se promette d'être secourable envers les chiens malheureux.

Sans en avoir le dédain, Joseph Stevens a eu l'indifférence des honneurs ; et cependant, les honneurs sont venus trouver chez lui, on pourrait dire à son chevet, ce brave homme qui a su garder la droiture et la simplicité du caractère. Médaille à Paris, à Vienne, à Londres, il appartenait aux Académies royales des beaux-arts d'Anvers et de Vienne, et portait à sa boutonnière le ruban de la Légion d'honneur et la rosette de l'ordre de Léopold.

Paris, qu'il habita longtemps et dont il fut, sous l'Empire, un des hôtes les plus fêtés, lui avait laissé l'éblouissement d'un voyage en express à travers une fournaise. Bruxelles, au contraire, toujours gardait pour lui le charme des choses aimées dès le berceau ; et peut-être n'a-t-il été heureux que lorsqu'il a été rendu à la terre natale.

Avec émotion nous nous rappelons la touchante dédicace qu'en lui offrant sa *Kyrielle de chiens*, Léon Cladel, cet autre merveilleux artiste, ce disparu d'hier qui restera vivant à travers les Lettres, inscrivit au fronton de ce livre secourable aux humbles et méprisées racailles canines :

« Si je n'ai pas, en effet, l'honneur de vous connaître, Monsieur, burinait-il, je connais du moins vos œuvres et me rappelle encore le frisson à la fois amer et doux que j'éprouvai devant certaines de vos toiles, au Musée national de Bruxelles. Vous êtes un de ces rares et sévères ouvriers qui, sacrifiant leur vie entière à l'étude de quelques types spéciaux, s'y bornent afin de mieux surprendre en eux une ligne, un point qui distingue leur structure à peu près semblable... »

Il nous plaît de rappeler l'hommage qu'avec Baudelaire, l'homme de haute race, le suprême aristocrate, rendit, en la personne du maître tout à la fois plébéien et gentilhomme, ce rude écrivain, fraternel aux souffrants ! L'un et l'autre communiquèrent en la bonne charité, en les miséricordes fraternelles aussi qui sensibilisèrent l'art de Joseph Stevens.

Les origines de la littérature belge

A propos de l'apparition du livre de M. Francis Nautet : *Histoire des lettres belges d'expression française*, M. Ernest Verlant, un de nos jeunes critiques de marque, publie dans *la Revue générale* un article des plus remarquables et des plus pénétrants, excessivement curieux, sur la nouvelle littérature belge. Extrayons-en ce très subtil passage :

« La race flamande, la race belge si l'on veut, où l'élément germanique prédomine, vit maintenant dans un siècle surtout litté-

raire. Bien que le bilan du siècle ne soit pas fait et qu'il doive y avoir inmanquablement beaucoup de rebut au triage, il est difficile de contester que ce siècle léguera de grands noms littéraires à la postérité. En tous pays, le talent s'est rencontré fréquemment; des génies littéraires de premier ordre ont surgi de divers côtés, en plus grand nombre qu'à aucune époque. En même temps, le domaine de la littérature s'est élargi. La littérature qui ne faisait que raconter ou exprimer les sentiments est devenue une force universelle et encyclopédique. Comparez ce qu'il y a dans un roman de Balzac à ce qu'il y a dans *la Princesse de Clèves*. Rien de ce qui peut émouvoir l'homme dans ses sens ou dans les multiples régions de son âme n'est étranger à l'art d'écrire. La littérature dévore tout; elle voudrait presque absorber en elle la musique et la peinture.

Son union avec la musique s'est accomplie en Wagner et la musique en est sortie renouvelée. Elle a débordé pareillement sur le terrain de la peinture et la peinture s'est modifiée sous son influence. Un élément littéraire, inconnu aux anciens Flamands et Hollandais, s'y est introduit. Bon nombre de peintres ou de dessinateurs des plus originaux sont nourris et sont rongés de littérature. Pensez à Delacroix, à Puvis de Chavannes, à Gustave Moreau, à Rops, à Rossetti, à Burne Jones et voyez derrière chacun de ces noms vingt noms se lever. Les talents qui se sont manifestés le plus récemment subissent cette direction et vont vers un certain symbolisme. Même chez nous, où elle est si forte, la tradition réaliste s'atténue. Même chez les peintres qu'on croit ou qui se croient exclusivement réalistes, l'élément littéraire s'affirme à leur insu dans le choix des sujets. Ainsi le paysage qui n'est que décoratif et pittoresque autrefois, sauf chez de grands isolés de génie, comme Rembrandt et Ruysdael, est devenu poétique chez Corot, chez Rousseau: ce n'est plus seulement de la belle peinture, à la façon de Hobbema, mais comme une source de rêves, un clair miroir pour les âmes.

Il y a eu chez nous une persistance et un retour de peintres assez purs de mélange: les Artan, les Boulenger, les Stevens, les Dubois, les Verwée, les Leys, les De Braekeleer, les Agneessens et autres, tous beaux peintres, bien dans la tradition flamande, car l'instinct, l'habitude, l'éducation de la race et le prestige des anciens exemples ne disparaissent pas en un jour; mais cette lignée va s'amincissant et les disparus ne semblent pas devoir être remplacés.

C'est la littérature qui prédomine aujourd'hui, en même temps que la musique qui vient d'avoir son âge d'or. Fatalement, nous devons être entraînés dans le courant général. La culture croissante a répandu la compréhension et l'admiration des grandes œuvres littéraires, et l'admiration entraîne le désir d'égalité. Voilà peut-être pourquoi, sous l'influence de causes générales qui déterminent la physionomie du siècle tout entier, ce moment-ci de notre civilisation s'étant trouvé favorable à l'expansion artistique longtemps comprimée, c'est en littérature plutôt que sur un autre terrain que s'est produit le soulèvement. Ainsi en Italie la sève artistique a passé de la peinture à la musique et le développement de la musique et des arts plastiques ne sont pas contemporains, mais successifs.

N'importe: l'instinct primordial persiste, avivé d'ailleurs par la contemplation et l'amour des chefs-d'œuvre nationaux. Si nous avons des peintres qui sont des littérateurs, nous avons des littérateurs en lesquels, comme par un retour atavique vers la grande époque de la race, les anciens peintres endormis semblent revenir

avec, en plus, une sorte de tristesse nostalgique d'être ainsi bannis de leur siècle natif et de leur naissance superbe. Il en est ainsi principalement de MM. Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, Emile Verhaeren, Albert Giraud, Eugène Demolder, où l'on peut trouver cet élément pictural transmis d'une manière occulte par les anciens âges et diversement mêlé à une foule d'autres éléments dans le vaste alambic du siècle nouveau. »

LA LIGUE DU DROIT DES FEMMES

Nous avons reçu, d'une femme qui garde strictement l'anonyme, la curieuse lettre que voici :

« Est-ce que *l'Art moderne*, à propos des femmes qui écrivent, ne pourrait pas houspiller un peu cette brave Ligue du droit des femmes, — qui a le don de m'exaspérer, — surtout, probablement, parce qu'il y a du bon dedans ?

Je suppose que ce que veulent les promoteurs, c'est développer, *élever nos instincts féminins*.

Ce siècle a eu un respect trop exclusif pour l'intelligence.

Nous commençons à peine à lui reconnaître sa place légitime de travail matériel et on vient essayer d'en abrutir les pauvres femmes ! Je réclame, je proteste, je hurle : laissez-nous tranquilles ! — de toutes mes forces.

On s'apitoie sur les malheureuses qui se détruisent dans les fabriques et les ateliers et on voudrait nous appplatir en nous faisant passer par les mêmes études que vous ! Encore, si ces études vous rendaient toujours malins. Qu'on sépare donc une bonne fois l'idée d'éducation, d'élévation, d'appropriation d'un être à son but, de l'idée de culture de l'intelligence. Allons un peu esbaudir nos esprits animaux à Boston, où le « hard labour » de l'esprit fait maigrir les intellectuelles damoiselles, et dans tout le nord des Etats-Unis, où le culte de l'intelligence a si bien fait les Américaines plates comme des cleusettes, — pour parler wallon, — qu'on ne sait plus où trouver des nourrices. (Je tiens le fait de la directrice d'un établissement de maternité.) — On nourrit les mioches au lait condensé, parce que leurs mères ont condensé leurs forces ailleurs.

Je sais bien que nous sommes bêtes de profession et que nous n'avons pour le quart d'heure aucune générosité haute, aucun véritable intérêt universel. Mais ce n'est jamais par la tête qu'ils nous entreront. De plus, on a atrophié notre faculté d'aimer, — comment, je n'en sais rien; mais la participation à vos études ne raccommoiera pas cela. Nous pourrions si bien arriver à comprendre les hommes, à ne plus les rapetisser et les matérialiser comme nous le faisons, en prenant un autre chemin qu'eux. Les sciences sont des impertinences par tous les côtés où elles ne nous intéressent pas, et elles viennent absorber toutes les forces que nous pourrions donner à ce qui nous passionne réellement. Combien de temps et de mémoire on m'a fait user à apprendre ces rois de France dont on ne disait ni bien ni mal, tandis que tout ce que j'en ai retenu a été puisé dans *l'Histoire des Reines de France*, par un larmoyeur quelconque. Il me semble que cette Ligue — à part quelques excellentes et justes réclamations civiles, nécessaires surtout pour la classe des travailleurs, — remonte le salutaire courant de la division du travail.

Et j'aurais envie de faire une contre-ligne, si je n'aimais mieux la ligue des hommes et des femmes, où chacun, pour mieux s'entendre, garde de plus en plus son métier.

Qu'on nous donne une hygiène qui nous fasse belles, qu'on nous montre ce qui est beau, pour nous rendre bonnes, qu'on touche à notre intelligence en étudiant profondément nos instincts pour ne pas les fausser, et on verra les imprévues conséquences, les soudains bouleversements dans les choses sociales que nous amènerons, nous, les bêtes de femmes. Miracle si on allait nous aider à découvrir au fond de nous-même la force et l'orgueil, et l'intelligence de savoir aimer avec suite et dévouement!

Au moyen-âge, les femmes étaient mieux dans leur rôle. Elles apprenaient un peu de théologie et discutaient l'art d'aimer (celles qui ne végétaient pas); ces deux choses les intéressaient.

Que ne nous laisse-t-on encore nous enrichir d'une éducation dont celle-là peut passer pour le symbole! Touchons aux choses par leur côté universel, religieux pour ainsi dire, et amoureux: je promets que ça nous fera aller loin!

Votre toute dévouée,
M. M. »

QUELQUES LIVRES

Le Chevalier du Passé (1), par EDOUARD DUJARDIN.
(Paris, Vanier, éditeur.)

Impressionnée par les questions nombreuses que notre époque glorieusement et douloureusement remue, ma pensée qui cherche à se définir entrevoit parfois une réalisation partielle des problèmes que le temps lui a posés.

Peut-être est elle prompte, cette pensée, à se croire, même partiellement, renfermée en un symbole. — Je demande à ceux qui pensent sans en être fatigués de pardonner ce désir d'un repos, même si ce repos est illusoire, — et je dirai l'unité que j'ai cru voir dans *le Chevalier du Passé*.

J'ai cru y voir cette même chose qui m'a toujours tant attristé dans *Don Juan*: l'être, — homme ou femme, — cherchant autour de lui, sans la rencontrer, une espèce de divinité incarnée à laquelle il puisse se donner tout entier, et n'y arrivant jamais; l'être pleurant de n'avoir pu réaliser un dieu, le cherchant dans les autres êtres, sentant vaguement qu'en eux est le seul moyen de s'en rapprocher — et marchant de déception en déception.

Au temps où *Don Juan* fut écrit, peu de questions pouvaient rester sans réponse. Elles devaient toutes trouver leur solution dans ce qui s'imposait alors comme la solution universelle, la réponse à tous les problèmes. Et pour avoir questionné le destin en dehors des lois établies, don Juan devenait dans tous les sens un réprouvé.

M. E. Dujardin, porté par l'esprit de son temps, fait un pas de plus.

A la pauvre fatiguée qui pleure « la DISPERSION de son âme, « dans le cauchemar d'une affreuse, affreuse, affreuse prostitution », il dit, illuminé par une pitié de voyant :

O douloureuse créature, cherche et tu trouveras
Le chemin, le dur et le divin chemin
Par où ta vie aura son lendemain.
Au milieu du sort qui t'envoûte
Cherche! et tu trouveras la route;
Elle peut reflourir un jour, ton âme absoute...
Femme!... ô prédestinée!... élue et paria!...
Toi qu'un si haut destin sanctifia...
Toi que l'amour glorifia...

(1) Voir dans *l'Art moderne* du 3 juillet le compte rendu de la représentation qui a été donnée de cet ouvrage à Paris.

Et la femme s'en va, éclairée par le souvenir d'un bonheur entier, chercher par des chemins inconnus ce qu'il est dans notre destin de placer toujours plus haut que notre atteinte.

Et sous les ténèbres où les chemins s'égarant
Je pars,
Par où les fatalités me mènent,
Par où l'originelle erreur m'entraîne,
Vers l'inconnu,
Vers l'absolu,
Plus loin, toujours plus loin
Dans le destin.

Cet art est fait de pitié, de pitié haute. Je voudrais mieux le définir, parler des pages où l'aïeul plaint la pauvre femme qui l'a consolé, de cette adorable scène où paraît le Chevalier du passé, du symbolisme fascinant qui vous transporte à la fois dans le rêve et dans la vie. Mais je crois que j'ai trop senti pour pouvoir définir :

Ceux-là sont mes poètes de prédilection qui m'émeuvent directement, en humiliant mon inutile cerveau.

I. W.

Tête d'Or. — Imprimerie de l'Art indépendant, Paris, 1890.

Un livre, qui plus est un *drame*, symbolique. Pas de nom d'auteur, pas de sous-titre, pas même de pagination. Aucune indication préliminaire du nom ni de la qualité des personnages. Le thème? Informe et confus comme des nuages. Ceux-ci, de-ci de-là, présentent des architectures savantes, des palettes étincelantes, des déchirures radieuses de luminosité. Telle aussi cette donnée, exprimée en vers qu'on aimerait à qualifier de licencieux et d'anarchistes au sens propre: licence, qui abuse de la liberté; anarchie, qui ne reconnaît plus aucune loi.

Ça commence ainsi :

CÈBÈS :

Me voici,
Imbécile, ignorant,
Homme nouveau devant les choses inconnues,
Et je tourne la face vers l'Année et l'arche pluvieuse
J'ai plein mon cœur d'ennui!
Je ne sais rien et je ne veux rien. Que dire? A
quoi bon emploierai-je ces mains qui pendent? ces
pieds qui m'emmènent comme les songes?
Tout ce qu'on a dit, et la raison des sages m'a instruit
Avec la sagesse du tambour: les livres sont ivres,
Et il n'y a rien que moi qui regarde, et il me semble
Que tout, l'air brumeux, les labours frais
Et les arbres et les nuées aériennes
Me parlent avec un langage plus vague que le
ia! ia! de la mer disant:
O être jeune, nouveau! Qui es-tu? que fais-tu?
Qui attends-tu, hôte de ces heures qui ne sont ni
jour ni ombre,
Ni bœuf qui hume le sommeil, ni laboureur attardé
à notre bord gris?

ARTISTES AVEUGLES

Vidal, le sculpteur *aveugle* (de son vrai nom Louis Navatel), qui eut pour maîtres Rouillard et Barye et remporta des médailles aux Salons de 1861 et de 1863, est mort dernièrement à l'hôpital des Quinze-Vingts, où il était entré au mois de novembre dernier.

A ce propos, *la Curiosité universelle* publie d'intéressants détails sur un autre sculpteur aveugle, John Marchant Mundy, de Tarrytown (Etats-Unis), qui vient d'achever une statue de Washington Irving. Notre confrère publie la traduction d'une interview

dans lequel l'artiste donne de curieux détails sur sa façon de travailler :

« J'ai travaillé à cette statue jour et nuit, depuis dix-huit mois », dit John Marchant Mundy, en caressant de la main le modèle en plâtre. « Je dis nuit, parce que la nuit est comme le jour pour moi. J'ai vécu si longtemps avec mon ouvrage que je connais chacune de ses formes, et toute imperfection ressort plus fortement devant les yeux de mon esprit pendant la nuit que le jour ; car la leur obscure du jour distrait mon attention.

« Vous me demandez comment je travaille. J'ai d'abord modelé le buste, puis le fauteuil sur lequel la figure est assise. Restait à déterminer à quelle hauteur du plancher devait être élevée la tête.

« Je vais maintenant vous montrer comment je m'y suis pris pour modeler une seule pièce de la statue. Asseyez-vous et mettez une jambe par-dessus l'autre, de façon à former des plis sur votre pantalon. Vous remarquerez que je passe ma main sur ces plis. J'ai maintenant mon idée. Avec cela je vais directement à ma statue et passe ma main sur les plis que j'ai modelés. S'il y a quelque imperfection dans mon modèle, je suis à même de rectifier à l'instant. Peu importe la petitesse de la différence, elle ne m'échappe pas, ni même aucune rugosité sur la surface du plâtre. Naturellement, ce travail m'est aussi facile dans la nuit que dans le jour.

« Peut-être vous intéresse-t-il de savoir comment je fis le plastron plissé de chemise que M. Irving affectait tant. Je me procurai une chemise semblable à celle que je voulais reproduire et je l'étendis sur un oreiller. Puis je passai soigneusement mes mains sur les plis ; je pris alors de très flexibles bandes de plomb destinées à représenter les plisseurs sur le modèle. Je les posai sur le plastron de la chemise à représenter, puis je répandis dessus une couche épaisse de plâtre que je grattai et modelai ensuite avec des outils.

« Ce fut un travail d'amour pour moi », dit en finissant le sculpteur aveugle. « Sachant que cette œuvre doit terminer ma carrière d'artiste, j'y ai apporté toute mon attention, jour et nuit. Je l'ai toujours eue présente à l'idée pendant les heures de travail, et pendant la nuit elle était dans mes songes. »

PETITE CHRONIQUE

L'audition d'œuvres musicales françaises, remise deux fois, a été donnée samedi dernier au Waux-Hall en présence d'un auditoire nombreux qui a très sympathiquement accueilli l'intéressant programme composé par la direction. L'exécution a été excellente et fait honneur au chef d'orchestre, M. Léon Du Bois. Une place importante avait été faite, on le sait, à la jeune école. C'était presque un concert des XX, que cette soirée exceptionnelle où l'on présentait, en première audition, des œuvres nouvelles de Vincent d'Indy, de Gabriel Fauré, d'Ernest Chausson, de Pierre de Bréville. Le public n'a point paru trop surpris de l'innovation et a écouté avec attention — et fort applaudi — les fragments de *Kardec*, cette exquise partition bretonne dont Blankenberghe eut la primeur en Belgique, l'été passé ; le très bel *andante* de la symphonie en ré de Fauré ; la *Mort de Cœlio* (entr'acte des *Caprices de Marianne*) par Ernest Chausson, qui fit, de toutes les œuvres inscrites au programme, la plus vive impression sur les auditeurs ; une *Méditation* de Pierre de Bréville, œuvre d'une

grande distinction et d'une écriture raffinée ; enfin, la toujours joyeuse, irrésistible et fantastique *Espana* de l'ami Chabrier, enlevée avec un brio superbe.

Des œuvres déjà connues formaient la première partie de ce concert extraordinaire : Bizet, Guiraud, Delibes, — les morts ; Massenet et Saint-Saëns, les vivants de la génération précédente. C'est, pensons-nous, ce dernier qui l'a emporté, dans ce petit tournoi où chacun distribuait, en son for intérieur, les récompenses. Sa *Suite algérienne* a belle allure et jolie couleur orchestrale. Elle terminait par un tableau pittoresque, nettement tracé, la première partie du concert.

Avant de quitter le Waux-Hall, un mot encore de l'audition d'un chanteur d'avenir, M. Désiré Demest, qui s'est fait entendre pour la première fois à Bruxelles dimanche dernier.

M. Demest a une voix d'une étendue considérable, qui lui permet, tout en chantant les rôles de baryton, d'atteindre avec aisance les registres élevés. Il a superbement dit le récit de *Lohengrin*, dont chaque syllabe est parvenue, avec une netteté parfaite, jusqu'aux extrémités du jardin. Dans la seconde partie, la sérénade de *L'Amant jaloux*, — en Liégeois de cœur, M. Demest n'a pas oublié Grétry, — et une chanson à boire de M. Léon Du Bois, extraite de *la Revanche de Sganarelle*, ont donné au jeune chanteur l'occasion de faire valoir la souplesse et l'excellente méthode d'un talent déjà sûr. M. Demest nous paraît appelé à un bel avenir d'artiste.

Critique départementale. — Rendant compte de l'Exposition Alpine de Grenoble, le *Courrier de l'Isère* décoche à un paysagiste dauphinois les modestes éloges que voici : « M. X... est un Chateaubriand (le Chateaubriand de *l'Itinéraire*), revu par Verlaine (le Verlaine de *Jadis et Naguère* et de *Sagesse*), chez lequel se refléteraient un peu de B. de Saint-Pierre (*La Chaumière*) et toute l'âme d'un Virgile moderne.

Quant au tableau exposé, « Le Casque de Néron », il faut avouer, dit le critique, qu'une toile comme celle-là reste immortellement belle et défie le jugement de l'avenir. C'est un chef-d'œuvre, et un chef-d'œuvre dans le temps (?) que ce « Casque de Néron », et pour ma part, j'eusse voulu le voir entouré d'honneurs et d'encens, pareil à ces trésors fabuleux des cathédrales que le prêtre montre aux fidèles agenouillés, à des jours de solennelle adoration. »

Domage que le peintre soit mort. On n'est pas toujours à pareille fête.

LOUIS LEGRAND. — Un grand gars de Bourgogne qui sent encore le terroir natal en sa voix traînante, accentuée, en ses allures un peu lourdes, en sa vigueur que Paris n'a pas encore émoussée. Met dans son art on ne sait quelle simplicité profonde et douce, quel sentiment éperdu de la nature et aussi comme des raffinements suprêmes d'esthète, comme des perversités sataniques. Le seul disciple du si admirable Félicien Rops et égale parfois son maître en des eaux-fortes qui, un jour, n'auront pas de prix pour les amateurs de belles choses. Disparaît pendant des mois entiers, se cloître face à face avec la mer ou la forêt et rapporte de ces retraites des études qui fleurissent la fraîcheur des flots et les vertes feuillées. Vient de publier un cours de chahut où, en des planches étonnantes de réalité se cabre tout le rut des Bacchantes du Moulin-Rouge. Signe particulier : un doux entêté qui a mieux aimé tirer de la prison à Sainte-Pélagie que de payer au fisc l'amende à laquelle les robins l'avaient condamné pour un dessin trop impressionnant.

PAQUEBOTS-POSTÉ DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Église, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Arlot, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne. 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883. ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ LACOMBLEZ

JAMES ENSOR

PAR EUGÈNE DEMOLDER

Une plaquette in-8° carré avec un dessin de J. Ensor : *Mort mystique d'un théologien*. Tirage : 5 exemp. numérotés sur japon impérial, à 12 francs ; 95 exemp. numérotés sur hollandaise Van Gelder, à 3 francs.

Pour paraître prochainement
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

L'ENVOL DES RÊVES

PAR M. ARTHUR DUPONT

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

FÉLICIEN ROPS. — RENAISSANCE. — VICTOR HUGO ET LES SYMBO-
LISTES. — L'ART AUX SALONS OFFICIELS. — LIVRES ET BROCHURES.
— CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

FÉLICIEN ROPS ⁽¹⁾

Une collection complète des œuvres de Félicien Rops est chose rare, car les eaux-fortes et les dessins du maître ne sont pas éparpillés à profusion dans le public. « J'ai horreur de la grande *Fama*, écrivait-il, si facile pour les « ohnètes gens »... Je chéris mon obscurité; j'en ai fait un dilettantisme; et, par ces temps où les peintres triquent à la toile comme queues-rouges en foire, n'être pas su constitue une enviable distinction. Je n'expose pas, pour ne pas m'exposer à recevoir une mention honorable... Je ne reconnais à personne le droit de m'honorer, cette reconnaissance me paraissant être le comble de l'humilité. Je ne sais si je ferai quelque chose qui me plaise; quant à plaire aux autres, je m'en moque comme de mes gants de l'an dernier!... Je n'ai qu'une qualité: un idéal mépris du public... »... *Et comme on lui demandait à quoi faire il se pei-*

(1) Fragment d'une étude d'Eugène Demolder qui paraîtra prochainement.

nait, en un art qui n'estoit à la connaissance que de peu de gens : J'en ai besoin de peu, dit-il; — j'en ai besoin d'UN; — j'en ai besoin de PAS UN ».

Une chose frappe, en une collection de Rops: le sang flamand de l'artiste et, sous ses apparences latines, le fond germanique de son art.

Ordinairement, quand on s'occupe de l'auteur de *Pornocratès*, on songe toujours « au Satanique » et on met en relief la façon dont il a buriné la femme moderne. Il est sans conteste, d'ailleurs, qu'il l'a déshabillée d'une griffe maîtresse et qu'il a imprégné les noirs de son eau-forte de toute l'animalité tentante, de toute la perversité cruelle des filles de nos temps. Il a, comme il le dit dans une lettre, « fureté dans les boudoirs étranges pour y découvrir les finesses mystérieuses de la vie de Paris et les hasards des poses surprises ». Sa vision de la femme moderne est profonde et aigüe et elle est plus pénétrante que celle d'Alfred Stevens qui s'est servi des « modèles » parisiens pour faire de la peinture. Ce côté de Rops a été naguère mis en lumière par J.-K. Huysmans dans son livre: *Certains*.

Au cours de leur *Journal*, les Goncourt, racontant une visite que leur a faite Félicien Rops, rapportent que celui-ci leur a narré l'impression profonde produite sur lui par cette bizarre créature humaine: la Parisienne. Mais c'était non seulement la femme: tout le monde du second Empire imprima sa diabolique « fleur de lys »

à l'esprit de l'artiste, ainsi que tout ce peuple urbain du XIX^e siècle, qui peine et souffre dans ces cycles d'airain imaginés par Balzac en *la Fille aux yeux d'or!* « Je n'ai pas encore de talent, écrivait Rops à ses débuts, j'en aurai peut-être à force de volonté et de patience. — J'ai encore un autre entêtement, c'est celui de vouloir peindre des scènes et des types de ce XIX^e siècle, que je trouve très curieux et très intéressant; les femmes y sont aussi belles qu'à n'importe quelle époque, et les hommes sont toujours les mêmes: ce n'est pas la perruque de Louis XIV qui fait les comédies de Molière. De plus, l'amour des jouissances brutales, les préoccupations d'argent, les intérêts mesquins ont collé sur la plupart des faces de nos contemporains un masque sinistre où l'instinct de la perversité, dont parle Edgar Poe, se lit en lettres majuscules; tout cela me semble assez amusant et assez caractérisé pour que les artistes de bonne volonté tâchent de rendre la physionomie de leur temps. »

Cette promesse a été tenue, et qui feuillette l'œuvre de Rops y trouve l'esprit de notre époque mis à nu avec l'éhontement d'une fille qui livre tous ses secrets. Rops aura dit son siècle aussi intensément que Memling, Dürer ou Jan Steen ont dépeint le leur. Qu'il est profond, le prestige de ses chairs ardentes et qu'elle est frappante leur *signification*. Pour retrouver autant de spiritualité dans les corps, il faut remonter aux primitifs, aux Fra Angelico. A côté des Maudits sortis des enfers, et des Filles diaboliques, c'est l'antithèse des christ exsangues, émaciés par les ferveurs et les martyres, des vierges pures et des anges aux ailes blanches qui jouent sur des instruments religieux, c'est la procession des saints benoîts et des saintes extasiées: les peuples passent leurs jours à chasser de leur corps — objet de mépris — l'esprit malin, à force de psaumes et de litanies; les seigneurs en armes s'agenouillent et prient dans le silence des chapelles et les dames joignent leurs mains frêles et cachent sous la chasteté de leurs longues robes leurs plates poitrines. Car notre temps forme le pôle opposé des siècles de foi et de candeur. Et Rops est comme le revers ténébreux et brûlant de la séraphique médaille des Van Eyck.

Mais j'ai parlé du caractère flamand de Rops. « La goutte de sang flamand que j'ai dans les veines », disait-il un jour. Une goutte? Bien davantage. Et le hasard qui l'a fait naître à Namur ne suffit pas pour qu'on le considère comme Wallon. La Wallonie n'a pas dans ses veines un sang artiste assez *fort*, elle n'a pas l'œil assez coloriste pour produire un tel maître. Patenier, Henri Bles, Roger Pastuur, des gothiques, et Lambert Lombard, un romaniste de deuxième ordre, ont été ses seuls porteurs de palette. Depuis lors, elle a dû se contenter des gloires médiocres de Flémalle et de Gérard de Lairesse et elle nous a infligé Louis Gallait.

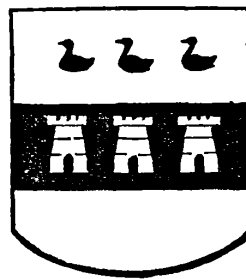
Pour qu'une race produise un artiste de la trempe énergique et sanguine de Rops, il faut des influences lointaines, une alchimie héréditaire, dont on ne trouve trace à Liège ou à Namur. En Flandre ou en Brabant, au contraire, le terrain était florissant en ancêtres, et de la terre où étaient nés Brueghel et Jérôme Bosch, Rops aussi pouvait surgir.

D'ailleurs, Félicien Rops est fils de Nicolas-Joseph Rops, petit-fils de Pierre-Joseph Rops. Celui-ci, dans sa prestation de serment de bourgeois de Namur, déclare qu'il est fils de Philippe-Jacques Rops, né à *Bruxelles*. Voici l'extrait baptistaire de ce dernier, de la paroisse de Sainte-Gudule, le 17 juillet 1713: *Philippus Jacobus, filius legitimus Joannis Rops et Catharinæ Ghoosens conjugum, susceptores Philippus Rops et Anna Verlaeichen.*

Ce Jean Rops est-il bourgeois de Bruxelles? On sait qu'en 1695 le maréchal de Villeroi a bombardé Bruxelles à boulets rouges et a détruit les archives de la ville et les registres des bourgeois.

Mais la famille Rops est incontestablement flamande. On trouve des Rops dans les plus anciens registres paroissiaux de Bruxelles; le nom de Rops est cité dans l'ouvrage de Van Hoorebeke sur les noms patronymiques flamands.

Un manuscrit de la bibliothèque Goethals, aux manuscrits de Bruxelles, n° 746, cite:



« Mathias Rops ou d'Rops, mort le 15 février 1449, git à l'église de Notre-Dame, à Termonde, sous une lame de cuivre. » Les armes se blasonnent d'argent à la fasce de sable, chargée de trois tours d'argent maçonnées de sable, au chef chargé de trois merlettes de sable. Les armes ne

constituent d'ailleurs pas du tout un indice d'origine chevaleresque en Belgique; la plupart des familles en portaient autrefois.

Un manuscrit du héraut d'armes G.-B. Devos, registre 272, cite aussi cette tombe et les Rops d'Etterbeek (Bibliothèque héraldique des affaires étrangères), et des tombes de Rops sont également signalées à Malines.

Cependant, laissons ces questions de généalogie, auxquelles il ne faut attacher trop d'influence prépondérante. Mettons plutôt en relief le singulier attachement de Rops à la terre de Flandre et la compréhension qu'il s'est forgée de ce pays; voyons comme il en a buriné certains types avec une force égale à celle de ces maîtres dont il a dit: « Je ne connais pas d'école plus vive, plus spirituelle, dans toute l'acception du mot, que l'école flamande, qu'on représenta toujours comme une école

d'êtres purement matériels, au XVI^e et au XVII^e siècle ».

Voici d'ailleurs — extraite d'une lettre datant de 1871, et écrite à M. Calmels, critique à *la Revue Nouvelle* — les deux parts de l'art de Rops admirablement indiquées par lui-même : « Si vous aviez vécu à Bruges, dans cette vieille Venise du Nord, qui n'est plus qu'un tombeau où les palais gothiques regardent tristement les nénuphars fleurir dans les bassins où cent navires venaient s'amarrer à la fois, où les vieilles femmes, roides et jaunes figures d'Hemling, rampent le long des quais déserts comme si elles étaient les pleureuses de ce grand passé, vous comprendriez, mon cher Monsieur Calmels, le profond étonnement qui s'est emparé de moi lorsque je me suis trouvé face à face avec ce produit formidablement étrange qui s'appelle : une fille parisienne. M. Prudhomme rencontrant au coin du boulevard la Vénus hottentote en costume national, serait moins ébahi que je ne l'ai été devant cet incroyable composé de carton, de taffetas, de nerfs et de poudre de riz. Aussi, comme je les aime ! J'arrache au hasard deux ou trois feuillets de mon album pour vous montrer que je n'ai pas perdu mon temps là-bas. J'ai une centaine de *Rosières du Diable* que je compte faire paraître cet hiver. Ne faites pas, je vous prie, grande attention à ces croquis, happés au passage et au galop, et disséminés dans les coins des salles de bal. Je remporte d'ici près de deux cents études flamandes et hollandaises. Je dessinerai avec le même bonheur les grands yeux maquillés des Parisiennes et la chair bénie et plantureuse de mes sœurs de Flandre : je vous ferai voir mes Zélandaises. De l'alliance de l'Espagne et de Flandre, de ce mariage de la neige et du soleil est né l'un des plus beaux produits humains. Rubens le savait bien, lui ! Elles sont belles, simples, ardentes ; elles ont une simplicité de mouvement d'une grandeur épique ; elles vous font venir à la pensée les paroles de Barbey d'Aurévilly : « L'épique est possible dans tous les sujets, soit qu'il chante le combat à coups de bâton d'un bouvier dans un cabaret, ou la rêverie d'une buandière battant son linge au bord du lavoir ! *Et cela sans avoir besoin de l'histoire*, quand ce bouvier inconnu ne serait pas le Rob-Roy de Walter Scott, et cette buandière ignorée la Nausicaa du vieil Homère ! »

C'était écrit à Knocke, et la missive débutait ainsi : « Il y a deux mois que votre lettre me cherche dans toute la Zélande, à travers toutes les bourgades du Zuyderzée, sous le pont des koffs de pêche, et au beau milieu des musicos ; — elle vient enfin de me rattraper ici dans un hameau perdu de la côte flamande. Il faut que cette lettre ait un flair de chien de chasse pour venir me retrouver à Knocke, où jamais, depuis vingt ans, un post-meester n'a mis les pieds ».

Knocke et les bords de la mer du Nord, « un pays fait pour l'œil des peintres », suivant son expression,

sont les lieux de repos préférés de Rops. Belle et douce région de dunes pâles, de ciel humide, de grands horizons calmes. C'est là qu'il aime à se délasser d'irritants travaux. Quel contraste avec Paris où, « quand je me sens fatigué, écrivait-il, je dégringole de mon atelier, je tombe au boulevard, lequel est magnétisé, électrisé par les effluves de ces milliers de cervelles en gésine. Au bout d'une heure j'escaladerais le Mont-Blanc ; j'ai pris un bain de flamme ». Ici, c'est une paix blanche et bleue. Les vaches, au loin, se reposent sur les bruyères aux fleurs d'or, les sables s'irisent à l'horizon, piqués par les toits rouges des maisonnettes, et la mer étend sur tout son voile de murmure berceur. De rares peupliers, des saules chétifs ferment le paysage. Je me promenais un jour avec Rops sur la pente solitaire de ces dunes et nous regardions, au loin, les tours de Bruges, lorsqu'il me dit : « Chaque fois que je suis ici, il me semble qu'un vieil ancêtre flamand renaît en moi ».

Dans la préface du *Catalogue descriptif et analytique de l'œuvre gravé de Félicien Rops*, Erastène Ramiro dit à propos de cette nostalgie des Flandres :

« Puis, qu'un mot, dans la bataille des idées, évoque tout à coup les longues plages sablonneuses de la Hollande ou les mers grises du Nord, et une fibre nouvelle va tressaillir.

« Alors ses souvenirs s'inclinent doucement vers ces rivages aimés où le sable doré coule, jusqu'à l'infini des yeux, sa lave douce, toujours unie, toujours égale, dont l'ombre d'aucun arbre n'a jamais rompu la placide monotonie, où les dunes mêmes semblent écrasées et tapies dans les rares herbes maigres, et insensiblement apparaissent à ses yeux les silencieux paysages septentrionaux, et la mer Baltique, et la mer du Nord, ses délices, couvrent peu à peu de leur flot montant boulevards, salons, ateliers, livres, tableaux et le reste ; et, les yeux perdus dans les horizons doucement éclairés de ses régions préférées, il remonte aux pêches solitaires sur les bords verdoyants des rivières de la Norvège, aux longues navigations dans les barques frustes et solides des hardis pilotes de ces parages, aux nuits de relâche dans les huttes rustiques, joies peut-être déjà lointaines de son adolescence. Et ce n'est pas sans quelque étonnement que l'on voit cette ardeur vibrante jusqu'à la douleur, et vigoureuse jusqu'à l'emportement, s'abandonner aux douceurs des mers opalines et des soleils d'argent. »

(A continuer.)

RENAISSANCE (1)

Lorsque le présent se contemple dans le passé, il se reconnaît comme l'avenir. L'histoire universelle, jusqu'à présent, a nettement démontré la supériorité physique, intellectuelle et morale de la race aryenne sur toute autre, et particulièrement sur la race sémite. Cette dernière n'a pas, surtout, créé l'idée du monothéisme, qui existait, patente chez les Egyptiens et les Indiens, latente chez les Grecs et les Germains. De même, le christianisme est par essence plus aryen que sémite : c'est ce qui ressort de sa propagation locale, c'est ce que démontre peut-être la personne du Christ elle-même. Car le prétendu arbre généalogique du Christ contenu dans le Nouveau Testament a été reconnu de longue date comme une fraude pieuse. Par contre, les investigations de la science moderne ont prouvé l'existence de nombreux éléments aryens dans l'ancien Chanaan. On sait aussi que les Juifs qui ont habité ce pays tard se sont fréquemment croisés avec les habitants primitifs. Il est donc fort possible, d'après les constatations historiques, que le Christ était Aryen; ses opinions, du reste, rendent la chose des plus probables. Une légende juive rapporte même textuellement que « l'esprit d'Esau est entré dans Jésus ». Or, Esau est la personnification de la race édomite, qui n'est point juive et est fortement mêlée d'éléments chananéens. Dès lors, la tradition indigène elle-même nous renvoie à une origine étrangère du Christ.

Les exceptions dans le corps d'une nation ne se produisent jamais par accident, qu'elles touchent à l'essence intellectuelle ou à l'essence physique; mais souvent elles s'expliquent par une réaction de race. La figure du Christ a une forte teinte orientale, partiellement; c'est qu'il ne pouvait se soustraire à l'influence du milieu. Mais, au fond, sa vie comme sa mort nous apparaissent la lutte et la victoire de l'esprit aryen, naïf et désintéressé, sur l'esprit sémite, intéressé et sénile. L'avarice est la racine de tous les maux : c'est surtout une caractéristique de la vieillesse et des sémites. La foi est la source de tout le bien; c'est avant tout une qualité de la jeunesse et des Aryens. La charité, l'amour peut se définir par sentiment de l'individualité. L'Aryen possède ce sentiment, le Juif en est privé. On a donc eu raison de dire que le Christ a été le plus grand antisémite. Et comme tel il est un exemple pour la vie future comme pour la vie passée du peuple allemand; avec cette différence que ce peuple ne succombera pas même en apparence et passagèrement, — comme c'est le cas pour le présent, — devant ses adversaires. Car ce peuple a des tendances plus actives que le Christ : il a en lui un antidote contre l'influence orientale. Cet antidote, c'est la terre allemande. Grâce à elle, le peuple allemand peut se régénérer.

Puisque le Christ est le représentant de la plus haute jeunesse, intellectuelle, morale et religieuse, de la véritable enfance divine, on peut dire que la Renaissance allemande se fera sous son signe. Lui-même est le vrai type de la Renaissance, en ce qu'il surgit d'une race ancienne, comme le représentant des idées, et probablement aussi du sang, d'une race jeune. Orient et Occident, vieillesse et jeunesse de l'humanité, se rencontrent en lui; mais avant

(1) Traduction inédite d'un fragment du curieux ouvrage *Rembrandt als Erzieher* que nous avons analysé récemment (voir *L'Art Moderne* du 12 juin). Cet extrait forme la suite du chapitre intitulé *la Jeunesse et les Juifs* dont nous avons publié une traduction dans notre numéro du 19 juin.

tout il est Aryen et enfant, avant tout il est juvénile. Dans sa figure radieuse se trouve incorporé l'esprit qui reste la force qui crée, et partant la divinité; dans les apparitions brillantes d'un Rembrandt, d'un Shakespeare, d'un Luther, d'un Bismarck s'est incorporé l'esprit qui change, la force du terroir, et partant l'humanité. L'un représente l'âme humaine, les autres le caractère germanique dans sa pureté. Nous ne saurions nous priver ni de l'un ni des autres; il nous faut une œuvre faite de l'essence des deux groupes, il nous faut l'homme allemand. Le soleil et les planètes doivent être réunis.

Rembrandt est essentiellement individualiste et essentiellement aristocrate, donc parfaitement aryen. Que si son souffle calme et puissant se fait valoir de nouveau dans l'originalité germanique, celle-ci pourra revivre encore; ainsi elle pourra se consolider. Et l'individualité qui s'est consolidée produit le style. Le résultat terminal d'une pareille éducation, le résultat qu'il faut espérer, c'est que non seulement l'art allemand, mais aussi la vie allemande regagne du style. Et le style est exactement le contraire du spécialisme, l'humanité est l'opposé du conventionnel dans l'éducation. Tout spécialiste a son ressort; il sait où reposer sa tête; mais le « Fils de l'Homme » ne le savait point. Il en était ainsi du temps du Christ, il en est ainsi encore aujourd'hui, il en sera toujours ainsi à une époque décadente. Seule une nouvelle floraison intellectuelle, une évolution ascendante de la vie populaire allemande pourra modifier cette situation. Elle devra se diriger vers les choses religieuses comme vers les choses combattives, vers l'artistique comme vers ce qui est guerrier, vers l'infantile comme vers le viril. Plus que les barbarismes de la langue, il importe de déraciner les barbarismes artistiques de l'Allemagne; il faut surtout que ce grand barbarisme, qui a dominé l'art allemand durant les vingt dernières années, soit remplacé par une expression et une action allemandes : qu'on ne cherche pas la « Renaissance », mais le renouveau (*Wiedergeburt*). La culture allemande doit ressembler à la rose, non à la rosette. La convention doit faire place à la réalité, la phrase doit céder à la vie.

VICTOR HUGO ET LES SYMBOLISTES

Le bonhomme a du bon...
L'un d'eux.

On a tout reproché aux symbolistes et peu à peu le plus grand nombre de ces griefs a cessé d'avoir cours, est tombé dans le discrédit du public mieux avisé.

Aux premières manifestations des poètes de cette école, quelques journalistes prétendirent les avoir rencontrés trop au café et en induisirent de fâcheuses habitudes d'oisiveté et un manque de sobriété. Alcooliques et noctambules furent les épithètes favorites. Bientôt on reconnut qu'il n'en était rien et que ce fait de leur présence occasionnelle dans un de ces lieux inoffensifs n'était pas un crime; là, en effet, où, comme pour protester d'avance contre toute liberté de tenue le service est confié à des hommes entre deux âges qui, outre un cérémonieux habit noir, affectent des habitudes de visage — favoris aux lèvres rares — chères à maintes professions libérales, médecine ou magistrature.

Les symbolistes sitôt absous de ce chef d'accusation on s'en prit à leur prétendue obscurité. On discuta pour savoir s'ils se comprenaient entre eux ou eux-mêmes, si l'admiration qu'ils avaient pour leurs œuvres n'était pas stérile et individuelle, si l'incom-

préhensibilité de leurs livres n'en rendait pas la teneur et l'opinion favorable qu'on en aurait pu avoir incommunicables. L'anecdote même courut d'une lecture qu'entreprirent d'honnêtes gens, un soir, du *Toast Funèbre* de Mallarmé, au lieu du loto accoutumé et où chacun des lecteurs apporta du texte en question une solution différente, particulière et qui n'était en somme qu'une constatation de réciproque et pauvre incompetence.

L'invincible et progressive diffusion parmi tous les esprits impartiaux de bonne foi des nobles vers du noble écrivain eut raison de ces légendes et l'audience qu'ont maintenant les œuvres de M. Stéphane Mallarmé prouve que la malveillance ne leur a pas nuï. Elles sont maintenant dans toutes les mémoires et justice est rendue à leur pureté classique et à leur haute sagesse de pensée. Il en est de même pour Verlaine et je crois que M. Jules Lemaitre qui commenta jadis assez maladroitement un sonnet de l'auteur d'*Amour* pour les lecteurs de la *Revue bleue* n'oserait plus maintenant faire preuve d'un aussi parcimonieux intérêt, avouer une difficulté à comprendre aussi démodée.

Voici maintenant que M. Ferdinand Brunetière indique une nouvelle nuance d'opinion. Il considère les symbolistes comme les incapables dépositaires de la bonne esthétique, mais il constate que l'infirmité seule de leur génie les empêche d'illustrer les préceptes qu'ils affirment. D'autre part M. Zola revendique pour soi la mise en usage de l'oisif arcane. Dans un article paru au *Figaro*, M. Maurice Barrès remarque à son tour une valeur de production médiocre et ne répondant pas aux exigences de l'admiration. La plupart des jeunes écrivains ont omis, selon lui, « une formalité », celle d'établir leurs prétentions par un chef-d'œuvre.

Mais, à prendre un exemple dans une autre époque, les romantiques, qui furent d'une aimable précocité plus pleine de promesses que de fructueux résultats, n'écrivirent point en 1830 leurs plus durables livres. Ce n'est que sur le tard que Vigny s'illustra à jamais par d'admirables et hautains poèmes. *La Légende des Siècles* n'est pas l'œuvre de « l'Enfant sublime » de la Restauration, mais du morose et visionnaire exilé de Jersey. Baudelaire enfin et Leconte de Lisle ne publièrent pas leurs *Fleurs du Mal* et leurs *Poèmes barbares* en sortant du collège et personne ne tire de là des conclusions défavorables et ne les traite d'esprits retardataires et inefficaces.

L'opinion qu'on eut des symbolistes a déjà beaucoup varié et n'est point fixée encore. Il y a peu de jours, M. Marcel Prévost proposait à ses lecteurs une façon nouvelle de penser à leur égard. Il les représentait comme infatués d'assez excessives prétentions, portés au dénigrement et en proie à une idée d'eux-mêmes si exagérée qu'elle allait jusqu'à confondre dans un unanime mépris simplificateur et par une critique qui ne serait qu'une négation sommaire et imprudente, tous les efforts antérieurs et contemporains. Sans s'en douter M. Prévost concluait en leur faveur, estimant qu'il valait mieux lire leurs livres qu'en connaître les auteurs, ce qui, en impliquant les œuvres préférables aux personnes, prouvait aussi que ces œuvres ne sont point si obscures qu'il faille pour les comprendre s'adjoindre à tout prix le secours des auteurs transformés en glossateurs de leurs propres textes.

Il résulte de tout ceci que l'irrespect est le vice dominant et reconnu des symbolistes.

Une défense plus ou moins sophistiquée de l'irrespect pourrait distraire le lecteur qui acquiescerait, j'en suis sûr, à ces propositions :

L'irrespect, au contraire de l'admiration qui est un senti-

ment un peu bas, prouve une certaine liberté d'esprit. Il y a en lui peut-être, et surtout quand il a pour cause une sorte de vivacité juvénile difficile à s'incliner devant ce qui est vénérable et dont on l'écrase, je ne sais quoi d'un peu présomptueux mais que compensent des risques inhérents à cette manière de ne se point déclarer aisément satisfait et qui sont le ridicule d'avoir nié fût-ce un instant ce qu'on a été loin d'égaliser.

Etre irrespectueux des renommées établies est, sans doute, simplement la conscience d'avoir à leur opposer, au secret de soi encore, des gloires tacites dont l'expansion, inévitable, si elles existent, sera un jour dégagée de cette tendance qui ne fait que signaler leur présence interne. Ce sentiment d'irrespect pourrait être considéré comme le fond de toute littérature. Le fait de produire à son tour, après tant de chefs-d'œuvre amassés par le labeur des siècles, n'est pas sans infirmer dans sa mesure ce qu'on croit reconnaître de définitif dans les productions antérieures. On peut envers elles garder le sentiment de leur valeur en reconnaissant que les satisfactions qu'elles procuraient à leurs contemporains pour qui elles étaient une sorte d'absolu au-delà de qui ils ne rêvaient rien, étaient légitimes mais momentanées et ne pouvaient correspondre par avance aux besoins d'esprits futurs et, en accordant à ces œuvres la louange qu'elles méritent à cause des signes du génie qui sont en elles, leur dénier le caractère de stabilité éternelle et de satisfaction absolue. Est-il haïssable de s'autoriser de ce qu'elles succédaient à d'autres œuvres auxquelles elles se substituaient dans le goût du temps pour ne pas interdire aux survenants, au nom de leur oppressive beauté, le droit de réitérer un essai identique du reste aussi par un manque de durée analogue.

Quelle que pût être la légitimité de l'irrespect ainsi considéré je crois que la génération présente n'en abusa pas. Pour ce qui est de son autre forme plus quotidienne et qui consiste à faire trop peu de cas d'œuvres célèbres et glorieuses par une sorte de fanfaronnade de dénigrement et par un goût de rabaisser, vite intérieurement désavoué par une notion du beau plus forte qu'une humeur passagère, je ne crois pas non plus qu'elle soit tant en crédit.

Jamais, au contraire, plus que maintenant un culte vif n'entoura la bonne littérature et la haute poésie et ceux qui ont pratiqué l'une ou l'autre sont sûrs de trouver parmi les jeunes gens une faveur appréciatrice et toutes les marques de l'admiration. Mais il importe de ne pas confondre l'admiration désintéressée qu'il sied d'avoir pour les chefs-d'œuvre avec une nuance du même sentiment qui pousse ceux qui l'ont en partage à s'approprier ce qu'ils admirent. Cet excès s'appelle l'imitation et c'est par elle que les singes témoignent l'estime qu'ils ont des hommes. La parodie s'y rattache et elle est aussi respectueuse mais d'une façon inférieure et animale.

Ce respect même pour la bonne littérature va si loin qu'il se corrobore d'un désir de justice, d'un besoin d'équité qui voudrait mettre un peu d'ordre dans les renommées passées et contemporaines. Une pareille réforme n'a pas lieu sans criaileries de la part de ceux qui se sentent menacés d'être fort réduits en leurs excédantes prérogatives. Cet effort louable d'assigner à chacun le rang auquel il a droit nécessite un peu de tracasserie et d'être assez pointilleux pour distribuer la gloire en sa quotité intégrale. Les naturalistes ont eu un peu à souffrir de ces scrupules de l'opinion des lettrés émue de la grossière usurpation de ces médiocres prosateurs et d'un autre côté les choses vont si bien qu'il sera

peut-être inutile en France et même dangereux d'avoir été un trop mauvais poète et qu'il est loisible d'espérer que les quelques restitutions au néant les plus immédiatement nécessaires auront leur cours.

C'est à cette déchéance que par malentendu on a attribué aux symbolistes le projet de réduire Victor Hugo. Certaines marques de dépréciation eurent lieu à l'égard du grand poète, mais elles émanaient d'universitaires difficiles qui avaient montré pour la poésie une incompetence tournée à la haine et ce serait dommage que ces irrévérences fussent comptées à faux à des jeunes gens qui n'ont rien à prétendre au fâcheux lustre de détracteurs de Hugo.

Je crois que la situation de Hugo est celle-ci : normale, inévitable, glorieuse. Il est entré dans ce silence préparatoire où s'élabore mystérieusement l'épuration d'une œuvre léguée aux siècles par la Mort. Dans la sorte de respectueux oubli où elle semble être elle se défalque, dans l'ombre, de son surcroît inutile, les parties caduques succombent mais l'immense ruine ne s'écroule que de son superflu. Ce sourd travail est le résultat d'une critique infinitésimale et anonyme. Tout lecteur y coopère à son insu, et peu à peu, d'elles-mêmes, les assises fondamentales s'exhausseront et le bloc d'antique splendeur écrite, et dans la vieille pierre se lira maint hiéroglyphe sublime et se verront, sculptées et sacrées par le Temps, de fortes et délicates figures.

L'œuvre sortira de ce silence conforme à une sorte d'assentiment général qui l'acceptera alors sous un aspect vrai et monumental et chacun y saluera, outre ce qu'il y préfère, la manifestation d'un génial éclat poétique, car chacun est intéressé à voir respecter ce dont il croit posséder en soi une parcelle aussi pour laquelle il aura le droit d'espérer de l'avenir le même traitement.

H. DE RÉGNIER. (*Entretiens politiques et littéraires.*)

L'ART AUX SALONS OFFICIELS

A propos du Salon de Gand qui va s'ouvrir, citons une amusante « Causerie artistique » de M. Georges Kaiser sur le Salon d'Anvers, publiée dans *la Revue générale*. Elle trouve son application à toutes les expositions officielles.

Cette constatation, d'abord :

« ... Quant aux jeunes, ceux qui veulent être de leur temps et cherchent autre chose que ce que d'autres ont trouvé, il y a belle lurette qu'ils ont fui les salons officiels où ils étaient impitoyablement refusés, à moins qu'ils ne se résignassent à sacrifier leur curiosité à l'observation scrupuleuse des règles admises à l'école.

Groupés par groupes, un à un, ils s'en sont allés, organisant des expositions spéciales où ils sont les maîtres et où viennent avec confiance ceux que tentent, en d'autres pays, la poursuite du neuf. Et nous avons eu ainsi des exhibitions exubérantes où l'originalité coudoie le tape à l'œil, où il y a de la vaillance et de l'outrecuidance, de la sincérité et de l'esbrouffe, des hardiesses et des folies, mais où il y a incontestablement de la vie, de la jeunesse, du mouvement et où l'on professe un superbe et louable dédain des faveurs de l'amateur ignorant d'art, faveurs que l'incontestable habileté de la plupart des exposants rendrait pourtant immédiatement accessibles s'ils consentaient à se mettre au service de la convention et de la platitude.

C'est là, dans ces expositions spéciales, que s'est réfugié tout l'intérêt des salons officiels. »

Parlant de la bizarrerie des sujets traités dans les expositions

officielles, M. Kaiser cueille dans le catalogue ces titres extraordinaires :

« *Les chats valent bien les lapins.* — *Esau et Jacob.* — *Charles V après l'étude.* — *Le jugement de Midas.* — *Eurydice.* — *Tentation de saint Antoine.* — *Acis et Galathée.* — *La chute de Prométhée.* — POMMES DE TERRE A L'ÉTOUFFÉE! »

Et cette drôlerie :

« Voici enfin un tableau de M. Van den Bussche : *Charlotte Corday chez Marat*. M. Van den Bussche écrit au catalogue : Le 13 juillet 1793, Charlotte Corday, *jeune fille aussi bien élevée qu'elle était belle personne (!!!)*, se présente à la porte de Marat.

M. Van den Bussche peint comme il écrit. »

Autre constatation plaisante à propos des hommes qui font peindre leur portrait :

« Un de leurs désirs les plus fréquents et réjouissants consiste à faire étalage de la pelisse qu'ils possèdent. Une belle pelisse, ça classe. C'est une marque authentique de fortune. Aux heures de pose, en été ou en hiver dans l'atelier bien chauffé, il doit étouffer, le pauvre modèle. Il étouffe en effet mais il est stoïque : « Mon ami X... s'est fait peindre en pelisse, il ne sera pas dit que « je passerai à mes descendants vêtu d'une simple redingote ».

Il y a pourtant des hommes qui n'endossent pas leur pelisse : ce sont ceux qui possèdent des décorations. En effet, une pelisse, c'est bien, mais une décoration, c'est mieux. Et jusqu'à présent, c'est encore moins porté.

Un peintre (j'aurai la discrétion de taire les noms) expose le portrait de son père. Le père est posé sur un petit tapis qui fait sur le beau plancher en bois une tache d'un mètre carré environ ; il porte l'inévitable pelisse, est melonné d'un chapeau jaune et croise les bras en une attitude de défi. Il est adossé à la muraille, mais pour qu'il ne macule point ses beaux effets, on a pris soin de pendre à un clou fiché dans le mur une descente de lit contre laquelle il s'appuie.

Un autre monsieur s'est fait peindre assis. Lui aussi possède une pelisse, mais comme il fait évidemment trop chaud dans l'atelier, il l'a ôtée et l'a jetée négligemment sur le bras de son fauteuil. De cette façon, on la voit tout de même, la pelisse. Cependant le monsieur a l'air mécontent et dans son regard attristé apparaît cette préoccupation : Pourvu qu'on ne croie pas qu'elle appartient au peintre et fait partie des accessoires de l'atelier.

Un consul a posé, couvert de décorations. A côté de lui, sur une table, est placée une sphère terrestre et sur cette sphère une marque indiquant l'endroit où le consul a exercé ses fonctions!

Un baryton peint au jus de groseille est exhibé en habit noir, une page de musique dans les mains jointes, prêt à chanter, la jambe droite légèrement posée sur la pointe du pied, le corps reposant sur la jambe gauche. »

LIVRES ET BROCHURES

L'invisible, par J. DE TALLENAY, avec un frontispice par GEORGES MORREN. — Bruxelles, Lacomblez.

Un célibataire, relativement riche, meurt. Son âme est forcée d'assister, invisible, à toutes les conséquences des fautes qu'il a commises.

Système d'expiation très moral et plus doux que les façons fourchues des diables d'antan. J'avoue que bien prouvé et démon-

tré par quelque savant, — n'en fût-il même qu'à moitié sûr, — le procédé me tenterait.

Tout le livre témoigne, du reste, d'un ardent désir de concilier la notion de l'immortalité de l'âme avec la science moderne, et je connais toute une catégorie d'esprits honnêtes auxquels cela fera grand plaisir.

Le livre sert de traduction à un frontispice symbolisant de façon si profonde l'impression que M^{me} de Tallenay a voulu rendre, qu'on se demande lequel des deux, du livre ou de l'image, a été fait pour l'autre.

I. W.

L'organisation de la Section archéologique du Palais du Peuple de Bruxelles. — Rapports présentés à la Société d'archéologie de Bruxelles par PAUL SAINTENOY et le baron ALFRED DE LOË (Extrait des *Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, vol. V, 1891). Bruxelles, A. Vromant et C^{ie}, 30 p.

Chargée de présenter un projet de section archéologique pour le Palais du Peuple que le gouvernement se propose d'ériger au Parc du Cinquantenaire, la Société d'Archéologie de Bruxelles a délégué deux de ses membres, MM. Paul Saintenoy et le baron A. de Loë pour faire rapport sur l'organisation de cette section.

Deux rapports, l'un sur les Conditions du travail dans les temps anciens, l'autre sur la Vie sociale aux grandes époques de l'histoire, ont paru. Les rapporteurs s'y déclarent partisans de la création d'une série de salles consacrées chacune à une époque différente et formant par leur réunion l'histoire complète de l'industrie humaine. Dans ces salles, des mannequins habillés de costumes exécutés d'après les données de la science historique sembleraient manier des instruments copiés sur ceux que nous ont légués les siècles et seraient placés dans un décor constitué mi-partie en nature, mi-partie en diorama. Ce projet, qu'il est question d'adopter au Musée des Arts décoratifs de Paris, est développé et complètement exposé par les rapporteurs.

Les bottes de Pieter Capperman, par HECTOR VAN DOORSLAER. Société belge de Librairie, Bruxelles, 1892, 16 p.

Signé Hector Van Doorslaer, un conte de Noël, tiré à part après avoir paru dans la *Revue générale* de janvier. Un conte du vieil Escaut : *Les Bottes de Pieter Capperman*, assez anxieusement narré et qui satisfera à la fois chasseurs, pêcheurs et yachtsmen, puisqu'il y est dit comment Capperman faillit périr par le flot du vieux Schelde pour avoir pêché dans l'île de Saeflingen, y avoir abattu force gibier à l'affût et n'avoir pas regagné à temps son *duivelander*.

Récit qui a toutes les qualités du genre et qui joint à celles-ci la nationalité : évocation de ce coin de terre aimé encore plus aujourd'hui qu'autrefois : le Bas-Escaut.

Causerie littéraire semestrielle (février-mars-avril), par EUGÈNE GILBERT. (Extrait de la *Revue générale*, mai 1892.) Bruxelles, Société belge de librairie; une plaquette de 30 pages.

Le jeune secrétaire de la *Revue générale* a repris depuis quel temps dans cet intéressant périodique la tâche qu'y remplissait M. Francis Nautet. Il faut féliciter M. Gilbert du maintien de certaines traditions de son prédécesseur. Il sait faire la place grande aux auteurs nationaux. Dans chacune de ses revues littéraires trimestrielles, les lettres belges ont le pas sur les lettres françaises.

Entre autres livres analysés dans le numéro du mois de mai, citons le volume de M. de Haulleville, *En Vacances*; le roman de M. de Reul, *Le Chevalier Forelle*; les *Ames fidèles au mystère*, de M. Adolphe Frères, et *Le Jardin de l'Âme*, de F. Roussel. Appréciations variées, sans parti-pris et parfois de bon conseil.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Appointements des artistes. — Caractère alimentaire. — Pouvoir appréciateur du tribunal.

Dans un différend survenu entre MM. Idrac, ténor, et Voitus Van Hamme, directeur du Grand Théâtre de Gand, le Tribunal

civil de la Seine a rendu une décision intéressante en matière de saisie-arrêt.

M. Idrac s'était engagé à Gand pour six mois (saison de 1890-91) en qualité de second ténor, avec stipulation d'un dédit de 3,600 francs. Quelques jours après, l'artiste écrivait à son directeur : « ... Je viens de prendre le parti de renoncer au théâtre; je suis employé dans une maison de commerce, où je n'aurai pas les ennuis ni les tourments que l'on a dans un théâtre... » En même temps, il signait un engagement de dix-huit mois à l'Opéra de Paris.

M. Voitus Van Hamme, trouvant le procédé un peu cavalier, agit avec la même désinvolture et fit opposition sur les appointements de l'artiste pour avoir paiement du dédit stipulé.

On plaïda. M. Idrac souleva une fin de non-recevoir tirée de ce que M. Voitus Van Hamme, qui était en état de liquidation judiciaire au moment de la saisie-arrêt, avait procédé sans l'assistance de son liquidateur. Mais le directeur établit qu'il avait obtenu antérieurement un concordat, dûment homologué, et le tribunal repoussa le moyen.

Au fond, M. Idrac soutint que son traitement (300 francs par mois) était à peine suffisant pour ses besoins et ceux de sa famille, qu'il avait donc un caractère alimentaire et devait être affranchi des effets de la saisie.

Le jugement décide qu'il appartient aux tribunaux d'apprécier si les traitements des employés des particuliers peuvent être considérés comme alimentaires et affranchis à ce titre dans une certaine proportion des effets de la saisie;

Que, d'après les renseignements versés aux débats, il y a lieu de reconnaître au traitement d'Idrac le caractère alimentaire jusqu'à concurrence de moitié, soit 150 francs par mois, et de ne faire porter les effets de la saisie que sur l'autre moitié;

Par ces motifs,

Condamne Idrac à payer à Voitus Van Hamme la somme de 3,600 francs pour les causes susénoncées, avec intérêts de droit;

Valide la saisie-arrêt, avec ses conséquences de droit;

Dit, toutefois, que les effets en sont réduits à la moitié des appointements, l'autre moitié en étant affranchie comme ayant un caractère alimentaire;

Condamne Idrac aux dépens.

PETITE CHRONIQUE

Le jury chargé de décerner les récompenses aux artistes qui ont participé à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Munich, a attribué une médaille d'or de 1^{re} classe à MM. Claus et Constantin Meunier.

La médaille d'or de 2^e classe a été décernée à MM. Rosier, Burnin, Verheyden, Paul Dubois et Baes.

M^{lle} E. Beernaert et MM. Abry, Clays, Jef Lambeaux, Lamorinière, Portaels, Frans Van Leemputten et Van Havermaet étaient placés hors concours.

La Belgique a d'autant plus à se féliciter de ce brillant succès, qu'elle a obtenu le même nombre de distinctions que l'Allemagne et la France. (Communiqué.)

De *Gil Blas*, ce vivant portrait de PUVIS DE CHAVANNES :

L'allure distinguée, sérieuse d'un médecin chic, — ceux qu'on appelle monsieur le professeur. Grand, le dos un peu voûté, le visage affable et pensif avec la barbe presque blanche et les cheveux coupés court. Parle peu. S'emballe rarement. Poursuit son rêve d'art avec l'entêtement doux, le dédain de la foule qui est la caractéristique des maîtres. Un primitif égaré dans cette fin de siècle. Eût jadis décoré de fresques mystiques quelque campanile et des nefs de cathédrale. Païen épris de la forme, de l'argile idéale dont parle le poète. Lutta longtemps contre les quolibets des sots et des faiseurs de mots. S'en consolait en travaillant pour la gloire. Calme, ayant de la race jusqu'au bout de ses mains nerveuses et fines. Était fait pour les présidences. A créé toute une école d'imitateurs et semble dans l'art moderne quelque béat extasié qui se cloître hors de la vie, qui prêche uniquement le culte éternel, immuable du Beau.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour **l'Eglise, l'École et le Salon.**

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Esstpoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ LACOMBLEZ

JAMES ENSOR

PAR EUGÈNE DEMOLDER

Une plaquette in-8° carré avec un dessin de J. Ensor : *Mort mystique d'un théologien.* Tirage : 5 exemp. numérotés sur japon impérial, à 12 francs; 95 exemp. numérotés sur hollandaise Van Gelder, à 3 francs.

Pour paraître prochainement
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

L'ENVOL DES RÊVES

PAR M. ARTHUR DUPONT

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

FÉLICIEN ROPS (Suite). — LE POÈTE. *Essai par R.-W. EMERSON.*
— CONSTANTIN MEUNIER. — MUSICIENS D'ORCHESTRE. — CHRONIQUE
JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

FÉLICIEN ROPS (1)

Certes, pourrais-je encore donner d'autres preuves de l'attachement de Rops au sol flamand. Celles-là suffisent. Et ce mal d'un pays est bien un signe de race. C'est le « vieil ancêtre » qui insuffle des nostalgies au plus profond des os. « Mes bons sables de Flandre sont pour moi de nécessité morale », écrivait Rops en octobre dernier.

Cette nostalgie s'est évidemment manifestée dans son art et le sang de sa race a dû lui prodiguer ses patriales qualités.

Mais qu'est l'art flamand aujourd'hui et comment s'est-il démontré ?

Certes, il ne faudrait songer à reconstituer la mystique école de Bruges ni la pléiade rubénienne. Tous ceux qui ont voulu rallumer les flambées jordaenesques n'ont fait que des feux de joie et une plate imitation de Memling a suscité une sottise et vile bande de détestables peintres.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

D'autre part, ce n'est pas en empâtant un tableau d'huiles et de bitumes qu'on retrouve la solidité des maîtres de jadis et il ne suffit d'imaginer des sujets communs pour ressusciter les beuveries de Brouwer ou les kermesses de Vinksboom.

On constate dans l'art flamand actuel, qu'il soit produit par le pinceau d'un De Braekeleer ou qu'il s'empoétise dans les légendes d'un Maeterlinck ou dans les vers d'un Verhaeren, une profonde et étrange mélancolie. C'est comme un reflet d'un passé puissant qui surgit tout à coup. M. Ernest Verlant disait récemment, à ce propos, dans la *Revue générale*, que chez certains artistes de notre pays, « comme par un retour atavique vers la grande époque de la race, les anciens peintres endormis semblaient revenir, avec, en plus, une sorte de tristesse nostalgique d'être ainsi bannis de leur siècle natif et de leur renaissance superbe ». On dirait le « chant du cygne » d'un peuple qui sort sa dernière flore, une flore atteinte déjà des premières beautés de la mort, et même lorsqu'un Eekhoud exalte les mœurs rustiques, il ne se débarrasse d'une angoissante nostalgie et ne se dévêt de morbidité.

Certes, Rops, bien qu'il ait illustré les livres de Charles De Coster, a bien peu sacrifié à ce sentiment, assez récent d'ailleurs. Mais parmi les legs faits par les vieux peintres aux artistes d'aujourd'hui, on trouve encore la robuste manière de peindre de Leys, de Joseph Stevens,

de De Braekeleer. Là s'avèrent le côté sanguin du passé et la vigueur ancestrale. Là se trouve l'origine de cette pléiade de porte-pinceaux, qui, bien que notablement réveillée par Gustave Courbet, lui-même imitateur des Fyt ou des Snyders, a constitué une très glorieuse et assez nombreuse école belge de peinture dont on ne trouve plus de trace aujourd'hui qu'en deux ou trois très rares peintres, tels que Xavier Mellery, Henry De Groux, Théo Van Rysselberghe ou James Ensor. Une renaissance picturale s'était faite, il y a quelque trente ans, et dans les provinces flamandes on a pu constater alors une force incontestable et une puissance latente.

C'est cette *robustesse* qui caractérise le Rops flamand. Il a été, dans sa jeunesse, fortement inspiré par Gavarni. Comparez pourtant les dessins du journal *l'Ulenspiegel* avec ceux des *Lorettes*. L'artiste belge, peut-être inférieur alors en prestesse et en finesse, se distingue d'emblée par un « faire » plus solide et plus « peintre », en des recherches de noirs gras, des équilibres d'ombres, des blancs lumineux : le crayon s'écrase en pinceau sur le papier. Cette qualité foncière, Rops ne la doit au pays de Wiertz, mais bien à la souche qui a produit Hals et Craesbeek.

Ce sentiment s'étend à l'œuvre entier, comme les veines qui s'infiltrèrent dans un corps. Cette force native et patrimoniale s'applique au symbole de choses éternelles et plus vastes que les manifestations d'un art autochtone, car Rops est de ceux qui, par leur génie, appartiennent plus au monde qu'à une contrée.

Mais lorsque ce don de vigueur sert à effigier une figure des Flandres, combien Rops se révèle descendant des anciens maîtres de cette terre, avec une force placide et un *charnu* extraordinaires ! Voyez cette planche maîtresse : *L'Experte en dentelles*. L'imagination aussitôt évoque un coin de bourgade, dans ce pays, au delà de l'Escaut, où les femmes portent au front des plaques d'or. L'experte est assise dans un fauteuil. Sur ses genoux, une loupe, des dentelles. Un bonnet hollandais aux ailes transparentes la coiffe ; sur sa solide poitrine se croise un grand fichu. Belle et tranquille figure, aux lèvres volontaires, dans un visage massif, puissamment modelé et troué d'yeux ardents et gris, qui dénotent une sœur de ces pêcheurs dont les barques s'aperçoivent par une fenêtre à guilotine. De la lumière tombe par les vitres dans l'appartement, couvrant le bonnet de la femme, ses épaules, ranimant dans leur pénombre les boucles d'argent de sa ceinture, jetant un rai à la loupe, un baiser aux mains, qui tâtent d'un geste habituel un *entre-deux* déroulé. Au dehors, dorment les quais, avec les bateaux au repos, sous le ciel brumeux. Dans la chambre basse, à l'atmosphère cossue, fleurie de cyclamens sur le rebord de la fenêtre, la Hollandaise passe sa vie à contempler ces barques et ces dentelles ; et cette quiétude lui a donné

ce masque de paix puissante et réfléchi. Il y a de l'âme tout plein, qui imprègne la chair bien *frappée* de ce visage. L'eau-forte est aussi brûlante de vie, malgré la physionomie paisible du sujet, que lorsque Rops égratigne le cuivre pour en faire jaillir quelque regard sadique de fille parisienne. Et quelle harmonie d'une pénombre riche en noirs savamment *gammés*, tombant jusqu'au bas de la planche en torrent somptueux, et réveillés par les mises en lumière des poignets, des mains, du bonnet, qui allument comme des diamants de lueur savoureuse sur le velours opulent du coloris !

A côté de cette femme saine et honnête, voici la *Vieille gouge*, riant du rire d'une femme de Jan Steen, dans cette petite eau-forte d'un noir sanguin, où s'élargissent, épaisses, ses lèvres de faunesse, qui ont dû faire l'orgueil lascif de maint cabaret. Sous son bonnet, pointent à ses tempes deux boutons d'or. « On dirait un Frantz Hals ! » s'écrie Erastène Ramiro.

Elle est parente aussi de cette *Anversoise*, ébauchée à larges traits, une main dans la poche de son tablier de marchande de crevettes, — et surtout de cette « saoulée » de *Dimanche*, croquée à Heyst, et qui dort près d'un pot et d'un verre, les bras nus allongés sur une table d'estaminet, ses sabots passant sous ses cottes ; ses seins jaillissent insolemment de son corsage délacé, tandis que son bonnet chiffonné couvre comme une fleur de capucine le sommeil de ses cils noirs et de sa bouche goulu.

Voici une eau-forte exquise : *La laitière anversoise*. C'est une paysanne vue de profil, le front bas, le nez épais, la lèvre supérieure retroussée et fraîche, avec une chair de buveuse de lait. Coiffée à la vierge, elle porte ses cheveux noirs lisses sous un grand chapeau de paille de Campinoise, orné, à la nuque, d'un carré de soierie. La jeune rustaude est vêtue d'une longue robe sans nul colifichet, d'un tablier, et elle porte sur les épaules le large foulard rustique des Flamandes. Devant elle, à hauteur de la taille, elle tient une grande cruche en cuivre. Le sentiment du profil est d'une chaste délicatesse de ligne qui ferait presque songer aux gothiques et l'étoffe du châle est quasiment traitée à la Terburg.

Mais les ans viennent, qui mangent les chairs blondes et jaunissent le sang. Les dos vigoureux se courbent sur les croupes lasses et les ardentes payses, hélas ! devant l'effeuillage de leur fraîcheur, vieillissent au coin de leur âtre. Alors c'est *Oude Kate*, la peuleuse de pommes de terre, au masque édenté. C'est le *Vieux Claës* et la tante *Johanna* penchant sur le bout d'un poêle de Louvain leurs profils caducs d'amateurs de café, en écoutant chantonner la bouilloire. C'est la *Vieille Flamande* couverte d'un mouchoir à bordure, ou l'antique *Smetse Smée*, besognant, à la lueur d'une chandelle, une bonne mixture qui la guérisse de son catarrhe. Et revoilà *Ma tante Johanna*, seule, cette fois, sous son

grand chapeau de Campine, et sise en sa cuisine, près d'une rangée d'assiettes alignées sur un dressoir, songeant au vieux Claës que les bons anges mangeurs de pape au riz dorée sont venus prendre en une nuit bien triste.

Que nous sommes loin, ici, sous ce ciel plantureux, de la *Buveuse d'absinthe* ! Là-bas la fille mordue par le « poison vert » appuie son échine vannée sur une colonne de Bal Mabille et il semble que la faux de la *Mors syphilitica* va couper le fil ravagé de sa vie. Ici, la vieille gouge a encore le rire aux lèvres, l'œillade vigoureuse et la main preste; elle est bien portante, malgré des beuveries et des ribauderies, et elle finira à regret par « se ranger » près de son « coquemar », quand elle ne pourra plus servir à boire aux joueurs de quilles qui lui pincent la taille. Nous sommes en un pays de pulpe florissante et la névrose n'a guère prise sur ces tempéraments pléthoriques et équilibrés.

C'est sans doute au même foyer aussi que Rops a puisé son amour de la chair. Certes, on rencontre, en des coins sinistres de son œuvre, de ces macabres maigreurs où se devine comme un spectre sous des cheveux ornés de roses, ou au fond d'yeux approfondis par les fascinations du vice, et l'on dirait parfois que le squelette qui pousse à la charrue du laboureur d'Holbein soit revenu se vêtir de la défroque d'une fille.

Mais où est le type préféré de la femme ropsique ?

Grande, appétissante et riche en charmes, telle est la mye au grand chapeau Rubens cachant mal un bonnet de folie, et qui, porteuse d'une tête de mort renversée d'où jaillissent de l'avoine et des fleurettes, doit servir de frontispice aux œuvres du maître. C'est sa muse, semble-t-il, pour laquelle il burine ses imaginations les plus gracieuses, car il se confesse à elle : « Vère, ma mye, ne sont en ma pauvre cervelle que hannetons voletants, flouettes primeverdières et folles avènes. Ce qui est grand pitié pour yceux qui moyennant force patards, laborent ès académyes, le gésier tout aorné et paulmé d'or et enchargié de mesdailles avec un chief vilainement catarrheux, branlant et besicleux », ou bien il lui avoue : « Ainsi vais-je, dolent ou joyeux, ma mye; ne portant comme le sage Byas que bras ballants, et en mon escarcelle qu'une penna d'aronde pour te pourtraire par les chemyns. Et cela doucètement en grande paour des gens d'armes et des grands baillifs, lesquels n'aiment moult les affranchis faisant mestier de folie ». Sa muse — ou sa mye — n'est donc pas que coquette et éveillée, comme serait celle de Gavarni; elle n'est non plus hiératique, ainsi qu'on se figurerait la déesse au lotus présentant à Gustave Moreau l'écrin bizarre où il choisit ses pierreries. Elle n'est, comme les gamines de Forain, salace, maigrichonne, insolente et roublarde: elle est vivante, belle en chair et doit faire un délicieux régal pour un goulu d'amour.

Dans la *Tentation de saint Antoine*, c'est un « merveilleux corps féminin, pareil à de la lumière incarnée » ainsi que dit Camille Lemonnier, — qui dresse à la place du Jésus en bois vert et vermoulu qui s'écroule, le triomphal incendie de son torse impudique, de son ardent visage, de sa flambante chevelure de soleil. Voilà, à travers les âges, une sœur des femmes de Rubens, aussi altière en santé, aussi rayonnante, mais séduisamment viciée par un air canaille de catin de Bas-Empire qui verse à ce corps épanoui la capiteuse essence des voluptés d'un siècle de décadence.

La figure de *Pornocratès* est aussi solide et bien bâtie dans sa nudité vigoureuse: elle a été plantée d'un jet robuste sur cette corniche où des anges pleurent ironiquement la mort des arts.

Partout s'élèvent des cariatides superbes soutenant l'œuvre noire et macabre, et jusque dans la plus angoissante eau-forte elles font protester le charme de la chair, comme des roses prêtes à se perdre dans un sombre marais malicieux.

LE POÈTE

ESSAI PAR R.-W. EMERSON

(Traduction inédite.)

Un fantasque enfant, follement sage,
Suivait le jeu de ses yeux joyeux,
Qui, comme des météores, choisissaient leur voie
Et fendaient la nuit de leur rayonnement intime :
Ils dépassaient les bornes de l'horizon
Qu'ils fouillaient par le privilège d'Apollon;
A travers l'homme, la femme, la mer et l'étoile,
Ils voyaient au loin la danse de la nature dans l'avenir; —
A travers les mondes, les races, les mots et les temps,
Ils voyaient l'ordre musical et les rimes accouplées.
Bardes olympiens qui chantaient
Les idées divines ici-bas,
Qui nous trouvent toujours jeunes
Et nous gardent toujours tels!

Ceux qu'on prend pour les arbitres du goût sont souvent des gens qui ont acquis une certaine connaissance des peintures ou sculptures célèbres et qui ont un penchant pour tout ce qui est élégant; mais si vous demandez si ce sont de belles âmes, et si leurs actes sont comme de belles œuvres d'art, vous apprenez qu'ils sont égoïstes et sensuels. Leur éducation est partielle, et, comme cette bûche qui, frottée contre une autre, ne peut produire d'étincelle que sur un seul point, leur être entier est incapable de s'enflammer.

Leur connaissance des beaux-arts consiste dans l'étude de quelques règles et de quelques particularités, ou dans un jugement limité des couleurs ou des formes, exercé par délassément ou par vanité. Une preuve de la mesquinerie de la doctrine du beau dans l'esprit de nos amateurs, c'est qu'ils semblent avoir perdu cette perception: que la forme dépend étroitement de l'âme. Il n'y a pas de doctrine de la forme dans la philosophie actuelle. Elle semble croire que nous avons été jetés dans nos corps, comme le

feu qu'on jette dans un récipient pour le transporter ; qu'il n'y a encore en nous aucune adaptation bien exacte de l'organe à l'esprit, — et, généralement du moins, que l'organe est encore bien moins la floraison, la germination de l'esprit. De même, à propos d'autres formes, des hommes intelligents ne croient pas que le monde matériel dépende de la pensée ou de la volition. Des théologiens trouvent que la signification symbolique d'un vaisseau, d'un nuage, d'une cité ou d'un contrat est une métaphore très décorative ; mais ils préfèrent en revenir au terrain solide de l'évidence historique ; les poètes eux-mêmes se contentent de vivre d'une manière bourgeoise et conforme à celle de leurs voisins, et ils confectionnent volontiers leur poème d'après leur imagination, à une salutaire distance de leur propre expérience. Mais les esprits les plus élevés de ce monde n'ont jamais cessé d'explorer par eux-mêmes la double signification, — que dis-je ? la quadruple, la centuple signification de tout fait sensationnel : témoins Orphée, Empédocle, Héraclite, Platon, Plutarque, Dante, Swedenborg et tous les maîtres de la sculpture, de la peinture, de la poésie. Car nous ne sommes pas des véhicules du feu, ni même des porte-flambeaux, mais bien des enfants du feu, faits de sa substance ; nous avons été créés par lui, nous sommes cette divinité même, nous n'en sommes éloignés que de deux ou trois degrés peut-être, au moment où nous y pensons le moins. Et cette vérité cachée, — que les sources d'où coulent le temps et toutes ses créatures sont intrinsèquement idéales et belles, — nous conduit à considérer la nature et les fonctions du Poète, — ou l'homme du Beau, — les moyens et les matériaux dont il se sert et l'aspect général de l'art à notre époque.

Le problème est vaste, car le poète est un représentant. Parmi d'autres hommes incomplets, il est l'homme complet et ne nous renseigne pas seulement sur sa propre richesse, mais sur la richesse commune. Le jeune homme vénère les hommes de génie, parce que, à dire vrai, ils sont davantage lui qu'il ne l'est lui-même.

Ils participent de l'âme universelle comme lui, mais plus que lui. Aux hommes aimants, la Nature paraît plus belle quand ils croient qu'un poète en jouit en même temps qu'eux. Le poète est isolé au milieu de ses contemporains par la vérité et par son art, mais il peut se consoler en pensant que cet art attirera les hommes tôt ou tard. Car tous les hommes vivent de vérité et éprouvent le besoin de s'exprimer. Dans l'amour, dans l'art, dans l'avarice, dans la politique, dans le travail, dans le jeu, nous nous efforçons d'articuler notre pénible secret. L'homme n'est qu'une moitié de lui-même. L'autre moitié est son expression.

Malgré ce besoin d'être publiée, l'expression exacte est rare. Je ne sais comment il se fait que nous ayons besoin d'un interprète ; mais on dirait que la grande majorité des hommes se compose de mineurs qui ne sont pas encore en possession de leur avoir, ou de muets qui ne peuvent rendre compte de leur conversation avec la nature. Il n'y a pas d'homme qui ne s'attende à découvrir au soleil, aux étoiles, à la terre, à l'eau, une utilité surnaturelle. Il semble que ces choses vont lui rendre un service particulier. Mais une obstruction quelconque, quelque excès de phlegme dans notre constitution les empêche de produire leur effet. Les impressions de la nature nous touchent trop peu pour faire de nous des artistes. Chaque coup devrait nous faire vibrer. Tout homme devrait être assez artiste pour rendre par sa conversation ce qui lui est arrivé. Et cependant notre expérience nous prouve que des rayons qui ont une force suffisante pour arriver jusqu'à nos sens, n'en ont

pas assez pour nous toucher au vif et nous forcer à les reproduire par la parole.

Le poète est celui en qui ces facultés sont équilibrées, l'homme qu'aucune faiblesse ou infirmité n'empêche d'arriver à s'exprimer, qui voit et manie les choses dont d'autres ne font que rêver, qui traverse toute l'échelle de l'expérience, qui représente l'homme entier, parce qu'il possède le plus grand pouvoir de recevoir et de rendre.

Car l'Univers a trois enfants, nés le même jour, qui réapparaissent sous différents noms dans tout système de pensée, — qu'on les appelle cause, opération, effet, ou plus poétiquement Jupiter, Pluton, Neptune, ou théologiquement, le Père, le Fils et le saint Esprit ; mais que nous appellerons ici, celui qui *sait*, celui qui *agit*, celui qui *dit*. Ils représentent respectivement l'amour du vrai, l'amour du bien, l'amour du beau. Ces trois choses sont égales. Chacune d'elles est ce qu'elle est, de par son essence, de sorte qu'on ne peut ni la dépasser ni l'analyser, et chacune de ces trois choses contient d'une façon latente le pouvoir des deux autres et sa propre affirmation.

Le poète est celui qui *dit*, celui qui nomme et représente le beau. Il est souverain, il occupe un centre. Car le monde n'a pas été peint ni orné, il était beau dès le commencement. Et Dieu n'a pas créé plusieurs choses belles, mais la beauté a été créatrice de l'univers. De sorte que le poète n'est pas un potentat constitutionnel, il est empereur, de par son propre droit. La critique est infestée d'un jargon de matérialisme qui semble affirmer que l'adresse et l'activité manuelles sont les plus grands mérites de tous les hommes et de chacun en particulier, et elle méprise ceux qui n'ont pas cette adresse et qui ne *font* rien ; elle ignore le fait que certains hommes — les poètes — sont naturellement des *diseurs*, envoyés dans le monde dans un but d'expression ; elle les confond avec ceux dont le rôle était l'action, mais qui l'ont abandonnée pour imiter les *diseurs*. Mais à Homère, les paroles d'Homère semblent aussi précieuses, aussi admirables que les victoires d'Agamemnon le sont pour Agamemnon. Le poète n'attend pas pour écrire qu'il ait vu le héros et le sage, mais, ainsi qu'ils agissent et pensent d'après leur premier instinct, lui, écrit selon son premier instinct ce qui veut être écrit, ce qui doit être écrit ; estimant que l'instinct des autres, quoique premier et spontané aussi, n'est, par rapport à lui, que secondaire et accessoire ; il les considère comme des modèles dans l'atelier d'un peintre ou comme des aides apportant des matériaux de construction à un architecte.

Car toute poésie a été écrite avant que le temps existât et quand l'un de nous est assez bien organisé pour pénétrer dans ces régions où l'air est musique, il entend et comprend ces gazouillements primitifs, il essaie de les rendre ; mais il perd çà et là un mot ou un vers, il y substitue quelque chose de son cru, et le poème est faussé, gâté. Ceux qui ont l'oreille plus fine écrivent ces cadences plus fidèlement, — et ces transcriptions, quoique imparfaites, deviennent les chants des nations. — Car la nature est aussi belle qu'elle est bonne ou qu'elle est pondérée, et elle doit paraître — être vue et admirée — autant qu'elle est connue et qu'elle est « agie » ou mise en action. Les faits et les paroles sont indifféremment les modes d'action de l'énergie divine. Les paroles sont aussi des actions et les actions sont des espèces de paroles.

(A continuer.)

CONSTANTIN MEUNIER (1)

Tous les soirs, jusqu'à l'âge de quinze ans, il a pleuré, me disait une de ses parentes. Il grandissait chétif — corps malingre, tête énorme — et, certes, il était « comme le Jérémie de la famille ».

Ceux qui le connaissent trouveront qu'au début de ces notes, il est opportun de consigner ce souvenir. Meunier est resté le mélancolique qu'il était aux années d'enfance. Il apparaît aujourd'hui malingre encore, la tête forte, l'œil doux mais indéfiniment triste, et son art lui aussi est un art de souffrance. A voir ses types et ses personnages bossués de muscles, taillés en violence, après de force, on songe volontiers à quelque Flamand du temps de Collins ou des Quelin. Ce n'est là pourtant qu'une ressemblance toute en dehors. Meunier n'est point apparenté à ceux de la Renaissance; s'il lui fallait des ancêtres, il les faudrait chercher parmi les gothiques. Son art fruste est d'inspiration profonde, humaine et pathétique. Les images de christis qu'on rencontre en Flandre, au coin des routes, sont peut-être celles qu'il préfère et leurs sculpteurs sauvages ceux qu'il admire par-dessus tout. Vers l'âme de ces inconnus, certes, la sienne est aimentée. Elle est, comme la leur, primitive, baignée d'enfance, pitoyable infiniment, sérieuse et grave et contemplative et sincère.

Elle est savante, elle est servie par des mains plus habiles, mais ne le laisse point voir au détriment des qualités foncières. C'est par celles-ci que Meunier émeut. C'est à cause d'elles qu'on subit ses œuvres, qu'on les aime et qu'on se sent en dehors de ce cercle de banalité, dont la plupart des académies et des poncifs, actuellement exposés au Champ-de-Mars ou aux Champs-Élysées, s'entourent comme d'une rampe invisible.

* * *

Dès l'âge de seize ou dix-sept ans, Meunier sculpta. Fraikin, le médiocre et officiel statuaire belge, l'employa dans ses ateliers. Jusque vingt-six ans, il subit ce professeur. Puis, un jour, dégoûté sans doute des marbres veules qu'on lui imposait comme chefs-d'œuvre, il s'improvisa peintre. Il n'est retourné vers son art de début qu'à cinquante ans.

Son maître en peinture fut le père Degroux. Celui-ci, autant que son élève, se proférait un silencieux et un pensif. Leurs ardeurs et leurs vouloirs furent les mêmes : crier en art des cris d'humanité; se rapprocher des pauvres, des humbles, des ployés; réaliser en des plastiques magistrales les grandes attitudes du travailleur et de l'ouvrier; surprendre des lignes nouvelles, créer une forme moderne, grâce aux gestes, aux allures, aux démarches, aux équilibres, aux mouvements des hommes du peuple. Le bourgeois n'a pu fournir une vie assez expressive pour que l'art, le vrai art, l'incarnât. Ceux qui l'ont peint et ceux qui l'ont décrit ne l'ont jamais glorifié par un chef-d'œuvre; il ne sert qu'à la satire et à la caricature.

(1) Cette étude, — la plus complète, pensons-nous, qui ait été écrite jusqu'ici sur le maître sculpteur belge, — a paru le 12 juin dernier dans *l'Endehors*, l'un des plus curieux périodiques de ce temps, où l'on trouve, — à côté d'articles politiques d'une violence extrême qui ont valu au journal, en un an, sept années et quatre mois de prison et treize mille cent cinquante francs d'amende, — des morceaux littéraires et des critiques d'art signés H. DE RÉGNIER, EMILE VERHAEREN, F. VIÉLÉ-GRIFFIN, A.-F. HÉROLD, P. QUILLARD, SAINT-POL-ROUX, F. FÉNEON, J. CHRISTOPHE, EDM. COUSTURIER, OCTAVE MIRBEAU, L. DESCAGES, etc., etc.

Cette élémentaire vérité fut comprise en France par Millet. En Belgique, par Degroux et Meunier. A côté de l'ouvrier et du travailleur, ce dernier, parfois, regarda le moine. Je me souviens d'une toile, *l'Enterrement d'un Trappiste*, actuellement au Musée de Courtrai, où cette attention du peintre s'atteste. La composition est sévère et simple. L'ascétisme de Lesueur est aisément surpassé. Encore le *Martyre de saint Etienne*, cymaisé au Musée de Gand, prouve mêmes tendances. Le caractère religieux se complique ici d'une impression tragique. *La Guerre des Paysans*, du Musée de Bruxelles, aussi le tableau (même titre) en possession de M. Van Overloop, sont à noter. Ces pages assignent à Meunier une place nette dans l'école picturale belge.

* * *

Pourtant, combien ses longues années d'efforts et même de succès furent reléguées et avec raison négligées, le jour où le *Marteleur* et le *Puddeur* apparurent, voici dix ans, au Salon triennal belge. Déjà au *Cercle Artistique* un tableau, *la Descente dans la mine*, avait indiqué l'orientation nouvelle de l'artiste. Le pays noir apparut tout entier en cette scène banale et quotidienne. Pour la première fois le type du borain fut dessiné. Le souvenir de *l'Homme à la houe* de Millet plana sur la toile, non tant pour la déprécier que pour la comparer à quelque œuvre connue. Elle était l'affirmation d'une force nouvelle, d'une conquête à tenter, d'un monde nouveau à galvaniser, esthétiquement. Par une coïncidence curieuse, ce fut également vers cette époque que les questions ouvrières tombèrent comme des feux grégeois dans les discussions publiques et que le parti populaire se prouva, actif, à Bruxelles. A côté des orateurs et des protagonistes du mouvement s'inscrivit, immédiatement, l'artiste.

Non pas que Meunier soit esprit à programmes, ni que sa sculpture soit sortie des livres. Elle ne revendique rien et si l'on veut, elle ne prouve rien. Elle est tout uniment l'expression de l'heure où elle naît; elle indique que telles idées sont dans l'air, que ceux qui respirent plus par le cerveau que par les poumons les absorbent pour les définir, les unes en problèmes ou en doctrines, les autres en œuvres d'art. Ceux-ci presque inconsciemment et peut-être, à cause de cela, plus hautement et plus humainement.

Pourtant, si de par la volonté nette de leur signataire ces bronzes admirés ne sont ni révolutionnaires, ni subversifs, — car, somme toute, il n'y a ni art aristocratique, ni art démocratique, il y a l'art, — du moins pour ceux qui les regardent, profèrent-ils une signification soudaine. Dressant en une forme superbe et nouvelle ces ouvriers armés de leurs marteaux qui battent l'effigie de l'avenir, les montrant mornes et forts, quelques-uns — à preuve *le Calvaire* — avec des allures de fauves, d'autres rêveurs et souffrants, assis au coin des portes et appuyés aux comptoirs des cabarets, Meunier sème l'anxieuse préoccupation du demain, non pas avec des phrases, mais de façon bien plus immédiate, bien plus nette, bien plus crue. Le travailleur, grâce à lui, n'est plus l'homme lointain et vague dont on parle à l'occasion de certaines catastrophes, il est entré dans la ville, il s'est campé dans des salons d'art, il a pris place dans les musées, il est venu des loins de l'horizon, pour s'affirmer réel, vivant, tragique et c'est bien quelqu'un — regardez-le — avec lequel des comptes séculaires seront à régler, bientôt.

Le premier parmi les artistes modernes, Meunier a suscité ce monde. Alors que les autres étaient diversement attirés vers le passé, lui seul est allé vers l'inconnu. Ses premières œuvres, tout

à coup, sans prévenir, ont éclaté comme de la dynamite et l'explosion, d'année en année, continue.

La liste en est longue, tant pour la peinture que pour la statuaire. Deux fois, au *Cercle artistique* de Bruxelles, à la *Galerie moderne*, des expositions importantes ont eu lieu. On y numérotait : *le Puddleur, le Porion, Dans la Mine, le Grisou, le Souffleur, la Hiercheuse, le Débardeur, l'Etude de cheval*, ainsi que des toiles où des sites borains étaient rendus : villages et ruelles dévalantes, terris fumeux, processions de mineurs dans la nuit, wagonnets à la file et à la chaîne reliant charbonnage à charbonnage, vues panoramiques de toits et d'usines, paysages damnés, terrains stériles, ciels de cataclysmes et de fin de monde.

Jugeant la double expression d'art que Meunier a donnée à sa pensée, on affirmerait, je crois, avec exactitude, que sa peinture fixe le milieu et l'atmosphère de sa sculpture. A les voir réunies, cette impression se dégage nette.

Fixer les caractéristiques non plus sociales mais esthétiques de cet art, paraît simple. A causer avec Meunier, on est surpris d'entendre toujours le mot « caractère » remplacer le mot « beauté ». La forme doit être avant tout intense. Elle n'est réglémentable par aucun principe fixe, par aucune préoccupation de correction froide ni de perfection absolue. Elle est inductive et non déductive. Elle atteint le type à travers l'individu; elle n'aboutit à la synthèse que lentement, par élimination prudente. Elle ne fait point descendre, par déduction, toute statue de femme d'une idéale Vénus de Milo, ni toute statue d'homme d'un Apollon quelconque. Pétrir l'exagération pour réaliser plus vivement l'idée, ne doit jamais être redouté. C'est en suivant une telle règle que Meunier est arrivé à son but : donner l'expression esthétique du travailleur moderne, de même que les Grecs ont donné celle du lutteur et du gymnaste. Eux aussi se sont guidés par des études serrées, d'après nature et d'après la vie, bien plus que d'après le modèle et d'après la pose.

L'émotion, non pas théâtrale, mais silencieuse et profonde, résulte fatalement d'une telle consciencieuse et patiente conception d'art. Elle saisit devant chaque œuvre de Meunier. A preuve *la Glèbe* et *le Grisou*. A preuve surtout *le Christ*. O la lamentable loque de chair de souffrance.

Un autre sculpteur flamand, Georges Minne, peut revendiquer, lui aussi, comme siens, de semblables sentiments de pitié et de détresse. Mais tandis qu'il les incarne en des personnages dérévés, en des êtres primitifs ou à naître quelque part, là-bas, en dehors de notre réalité, avec une telle puissance qu'il semble créer un monde pour lui seul dont il donne la vision prodigieuse à quelques-uns, Meunier se maintient toujours, inébranlablement, dans la vie qu'on respire, qu'on subit et qu'on souffre. Il est celui qui sculpte de vrais dos ployés, d'authentiques bras travaillant, de sincères visages de drame et de misère. Ses personnages, il les conçoit et les profère d'ensemble, négligeant les détails, voyant leur masse et la dressant, vivante. Il a 60 ans et je ne sache aucun art plus robuste et jeune que le sien.

E. V.

MUSICIENS D'ORCHESTRE

On sait qu'il n'est pas toujours aisé de conduire — au propre et au figuré — ces messieurs de l'orchestre. Un conflit s'est même élevé, récemment, à l'Opéra de Paris, où la représentation d'une œuvre nouvelle de M. Charpentier, *la Vie d'un Poète*, exigeait la présence sur la scène d'une partie de l'orchestre. La direction eut toutes les peines du monde à obtenir de ses musiciens qu'ils consentissent à quitter pour un soir ce que Wagner nommait « l'abîme mystique », et il fallut que l'auteur intervînt personnellement et leur adressât les plus instantes exhortations pour les décider à ce sacrifice.

A ce propos, M. Georges Duval a publié, dans *la Libre parole*, une amusante lettre au Ministre des Beaux-Arts, dans laquelle il raille spirituellement les prétentions de ces messieurs. Comme ses observations finement ironiques ont une portée générale, nous croyons intéressant de la reproduire :

MONSIEUR LE MINISTRE,

Il a été beaucoup question de nous, à propos de l'audition que M. Bertrand a cru devoir donner, à l'Opéra, de *la Vie d'un Poète*, de M. Charpentier. On nous reproche, en ce moment, d'avoir protesté contre un supplément de besogne, contre la nécessité où nous étions de jouer sur la scène, contre beaucoup de choses encore; bref, d'y avoir mis toute la mauvaise volonté possible.

Ces reproches demandent des explications; ce sont elles que nous venons vous fournir.

Monsieur le Ministre, on ignore généralement ce que c'est qu'un musicien de l'orchestre, à l'Académie nationale de musique. D'après une tradition, que nous avons à cœur de conserver, un musicien de l'orchestre, qu'il frotte les cordes d'un violon, qu'il souffle dans une flûte, qu'il éternue dans un ophycléide, qu'il soupire dans un cor ou qu'il tape sur une timbale, est un homme qui, en dehors des *Huguenots*, de *Faust* ou d'*Hamlet*, a le droit de s'opposer à toute entreprise nouvelle.

Depuis quelque temps on nous a mis à une rude épreuve. Il a fallu étudier *Lohengrin*, alors que nous avions tous *la Favorite* au bout des doigts ou au bout des lèvres. Il a fallu apprendre la partition de *Tamara*, quand il était si simple — si le directeur avait soif de nouveauté — de remonter *le Comte Ory*. Il a fallu piocher *Salammbo*, au lieu de faire une reprise de *Si j'étais Roi*, par exemple, qui n'a jamais vu le feu de la rampe à l'Opéra, et que nous exécuterions tous les yeux fermés. Bref, on nous condamne à des œuvres nouvelles dont nous ne connaissons pas la première note, et qu'il nous faut par conséquent apprendre. C'est fatigant, c'est abusif, c'est insoutenable.

Nous devons, par semaine, trois fois quatre heures de musique — de quatre heures, à quatre heures cinq — quatre heures dix, les jours exceptionnels. On a inventé les soirées populaires. Comme si ce supplément de fatigue n'était pas suffisant, voilà qu'on nous déluge de l'orchestre pour nous faire monter sur la scène. Nous voulons bien qu'il ne soit pas humiliant de jouer sur des planches, mais ça dérange nos habitudes. Tel alto met sa tabatière à une place depuis dix-sept ans; tel trombone crache à une autre depuis quatorze; tel hautbois trouve son embouchure au même endroit, depuis vingt-deux... Ça change, ça déroute, ça confond, ça tue!

En présence de pareils faits, nous croyons devoir, Monsieur le

Ministre, vous stipuler les conditions dans lesquelles nous entendons jouer à l'avenir, si vous ne voulez pas vous heurter à une grève :

1° Nous ne jouerons que le lundi, le mercredi et le vendredi, à moins que l'un de nous ait un dîner, un rendez-vous ou une soirée, un de ces trois jours-là. En ce cas, on ferait un relâche motivé;

2° Nous n'interpréterons que des œuvres du répertoire. M. Bertrand insistant, nous condescendrons peut-être à nous attaquer à de l'inédit, si toutefois il est facile à lire et n'exige pas plus d'une répétition;

3° Si M. Bertrand veut absolument donner une seconde audition de *la Vie d'un Poète*, nous y assisterons, non comme musiciens, mais comme auditeurs. Entre chaque partie on nous distribuera des rafraîchissements et des rubans violets. Après la représentation, si l'on rappelle, c'est alors que nous monterons peut-être sur la scène, pour saluer.

Tel est, Monsieur le Ministre, notre dernier mot.

Nous vous l'envoyons avec l'assurance de notre dévouement à l'art.

L'ORCHESTRE DE L'OPÉRA.

Pour copie conforme :

GEORGES DUVAL.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les biscuits Olibet et M^{lle} Bonnet.

Le tribunal de commerce de la Seine a été saisi dernièrement d'une affaire assez curieuse relativement au droit que chacun possède d'empêcher qu'on expose ses traits, son visage, sans en avoir sollicité l'autorisation.

La Société des biscuits Olibet avait reproduit sur des annonces et sur des cartes-reclames, le portrait de M^{lle} Emma Bonnet, une fort jolie actrice du Théâtre du Palais-Royal, d'après une photographie de Nadar. Le dessinateur avait placé dans la main de M^{lle} Bonnet un biscuit Olibet qu'elle paraissait présenter au public pour l'inviter à y goûter.

M^{lle} Bonnet, qui n'avait pas autorisé cette exhibition, a assigné la Société des biscuits Olibet en paiement de cinquante mille francs de dommages-intérêts, remboursement des frais exposés par elle pour obtenir saisie du dessin incriminé et insertion du jugement à intervenir dans cinq journaux à son choix.

Le jugement, adoptant le principe que le portrait d'une personne ne peut être reproduit et exposé sans son consentement, donne gain de cause à la belle comédienne, mais il restreint, par des considérants malicieusement motivés, aux frais du procès et à la publication de la décision dans trois journaux de Paris (à cinquante francs l'insertion, et non pas à mille, comme dans l'affaire Drumont) la réparation allouée à la demanderesse.

La bonne foi du directeur de la Société Olibet, qui ne connaissait pas M^{lle} Bonnet et avait mis en circulation une composition qu'il croyait « idéale et neuve », est le motif principal d'atténuation admis par les juges consulaires. Et, d'autre part, ce fait que « les conditions d'art et de milieu dans lesquelles s'est opérée cette diffusion ne sauraient avoir causé préjudice à M^{lle} Bonnet, faisant profession de se soumettre sur la scène à l'appréciation du public et, dès lors, point ennemie d'une intelligente réclame ».

Eh! mais, plus n'est besoin de faire venir des juges de Berlin, comme on le propose dans *la Chambre à deux lits*!

PETITE CHRONIQUE

L'Etat vient d'acheter au peintre Jef Leempoels son tableau *Vision d'un enfant*, qui a figuré à l'exposition particulière de ses œuvres.

On annonce la prochaine apparition de : *Le Drapeau*, revue littéraire et artistique des jeunes catholiques.

Rédacteur en chef : Firmin Van den Bosch. Collaborateurs-fondateurs : Maurice Bekaert, Edgard Bonnehill, Henry Carton de Wiart, Victor Denyn, Maurice Dullaert, Albert Dutry, Paul Gérardy.

Voici le programme de cette nouvelle revue :

« *Le Drapeau* a l'ambition d'être une revue catholique et moderne.

Son programme est celui défendu au Congrès de Malines par le groupe de ses fondateurs : *allier au respect du dogme et de la morale, un très large éclectisme de formes littéraires et artistiques.*

Les rédacteurs du *Drapeau*, sans méconnaître les conquêtes artistiques du passé, ne dissimulent point leur admiration enthousiaste et franche pour les formes d'art de ce temps : ils ont la fierté des choses et des hommes de leur siècle!

Le Drapeau est avant tout un journal de combat : c'est dire que la polémique littéraire et la critique artistique y occuperont une grande place; les choses d'imagination, poésies et nouvelles, ne seront pas négligées; et chaque numéro, à côté d'un bulletin bibliographique très soigné, contiendra des *Chroniques universitaires*, suivant de près le mouvement littéraire et artistique parmi les différents groupements d'étudiants belges.

Fondé par des jeunes et pour des jeunes, *le Drapeau* sera accueillant à tous les débutants de la plume.

C'est à eux — ceux des générations nouvelles de plus en plus libérées des routines séculaires — que nous confions le succès et l'avenir de notre œuvre.

Parmi les anciens nous comptons, pour nous soutenir et nous appuyer, sur tous ceux qui estiment que le devoir de la jeunesse catholique est de se mêler de vaillance et d'autorité, aux luttes d'art de son temps — de ne pas s'attacher à marquer le pas devant les vieilles citadelles qui s'effritent, mais de marcher hardiment vers les aurores nouvelles!

Les articles du *Drapeau* seront signés et n'engageront que la responsabilité individuelle de leur auteur.

Le Drapeau paraîtra mensuellement — à partir du 1^{er} novembre prochain.

L'abonnement est de quatre francs par an. Ceux qui désirent s'abonner sont priés de nous envoyer leur adhésion le plus tôt possible.

Le montant de l'abonnement ne sera réclamé qu'après l'apparition du premier numéro.

Tout ce qui regarde la rédaction doit être adressé rue Guinard, 2, à Gand.

Instantané d'HENRI LAVEDAM, que le récent succès du *Prince d'Aurec* au Vaudeville a mis en évidence :

Des joues pleines, peu colorées, qui se perdent en une barbe soigneusement taillée. La figure ronde, placide d'un homme qui tient à passer inaperçu, qui écoute et regarde les choses de la vie en s'y mêlant le moins qu'il le peut. Les yeux gris au regard aigu, fureteurs, où par instants pétillent on ne sait quelle gouaille narquoise. La bouche plissée, souriante, toujours prête à décocher quelque phrase qui emporte le morceau. Soigne sa tenue et ses cravates autant que son style. A l'allure menue, la voix onctueuse coupée des saccades d'un rire artificiel, les gestes enveloppants du collectionneur qui poursuit sans cesse son enquête, épingle des souvenirs et des documents dans son cerveau, travaille en ayant l'apparence de badauder. Quoique n'ayant guère dépassé la trentaine, s'est fait déjà une place entre les meilleures dans la littérature. Tient à la fois de Meilhac dont il a le parisianisme et la verve cinglante, de Maupassant dont il possède la forme précise et claire, le dialogue qui va droit au but et qui sent la vérité. L'auteur de petits romans d'une exquise ironie et d'une pénétrante émotion amoureuse, et de livres où l'on revoit comme en des Guignols toutes les marionnettes de la Comédie d'aujourd'hui. Signe particulier : Met un véritable dilettantisme à prouver qu'en littérature les fils ne s'orientent pas toujours sur leurs pères.

(Gil Blas.)

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour **l'Église, l'École et le Salon.**

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855.**
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15 et 17 p. c.**, suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ LACOMBLEZ

JAMES ENSOR

PAR EUGÈNE DEMOLDER

Une plaquette in-8^o carré avec un dessin de J. Ensor : *Mort mystique d'un théologien.* Tirage : 5 exemp. numérotés sur japon impérial, à 12 francs; 95 exemp. numérotés sur hollandaise Van Gelder, à 3 francs.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

TA-RA-RA-BOOM-DE-AY! — CONFÉRENCE DE M. HENRY VAN DE VELDE.
— LE POÈTE. *Essai par R.-W. EMERSON* (Suite). — LITTÉRATURE
REPORTÈRE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

TA-RA-RA-BOOM-DE-AY!

A MISS LOTTIE COLLINS.

Ilfracombe (Devonshire), 18 août 1892.

Vous ne vous doutiez pas, Mademoiselle, quand, en robe très souple couleur de feu, coiffée du traditionnel Gainsborough, chaussée de bas verts et de menus escarpins vernis, vous lançâtes, en ce modeste Music Hall d'Islington, votre joyeux *Ta-ra-ra-boom-de-ay*, que les six millions d'Anglais qui peuplent Londres, et après eux tous les Anglais de toute l'Angleterre, et les Anglais des colonies, et les innombrables Anglais qui remplissent les cinq parties du monde répéteraient le refrain en chœur jusqu'à en affoler l'univers.

Savez-vous bien que vous avez désémoré votre patrie? Que le spleen, le classique spleen qui, l'hiver, chasse vos compatriotes vers les plages de la Méditerranée et l'été vers les clairs lacs de la Suisse, s'en est allé, tué

par le rythme sautillant que vous avez insinué, de gré ou de force, dans la mémoire de tous? Il fait très gai en Angleterre, grâce à vous, Mademoiselle, et les Salvationnistes eux-mêmes, dont la fanfare trouble seule la quiétude du dimanche anglais, ont renforcé leur répertoire de motifs plus entraînants que ceux que M. Rosny leur fit jouer dans *Nell Horn* au Théâtre-Libre.

Déjà les gens tristes commencent à passer la Manche pour aller se divertir parmi les électeurs de M. Gladstone. Bref, Mademoiselle, vous avez mérité qu'on vous élève, sur une colonne, à côté de celle de l'amiral Nelson, en plein Trafalgar Square, une belle statue de bronze. Puisqu'on songe, de l'autre côté du détroit, à béatifier la Pucelle pour avoir donné jadis du fil à retordre à vos compatriotes, il n'est que juste qu'on honore de ce côté la Jeanne d'Arc qui dota son pays de cette qualité prise à la France : la gaité.

En attendant, votre *Ta-ra-ra-boom* est en train de détrôner l'austère *God save the Queen*, et d'innombrables Julien Tiersot préparent dès à présent l'histoire détaillée, avec documents à l'appui, de ce nouveau chant national infiniment plus amusant que l'autre, d'ailleurs, et qui bouleverse le caractère, les mœurs, l'esprit et jusqu'à l'esthétique des Anglais.

Je m'en suis aperçu dès que j'eus posé le pied sur ce morceau d'Angleterre qui est le bateau de Calais à Douvres. Vous avez dû faire la traversée de la Manche,

Mademoiselle, et remarquer que les passagers sont généralement muets, mélancoliques, résignés aux caprices du tangage et du roulis. Or, le 1^{er} août dernier, j'avais à peine eu le temps d'installer ma valise sur le pont du steamboat et d'allumer la cigarette des gens crânes, étrangers aux horreurs du mal de mer (ce qui donne tout de suite une bonne opinion de soi aux compagnons que le hasard vous octroie), que je constatai la bonne humeur inaccoutumée qui régnait à bord. Une belle fille brune, les yeux fendus en amande, les lèvres un peu trop rouges pour être dénuées de tout artifice et qui montrait volontiers l'émail de ses dents, chantait à pleine voix, renversée dans un rocking-chair, l'air que vous avez mis à la mode, Mademoiselle, et que murmuraient avec elle, en sourdine, les passagers, le capitaine, et jusqu'au steward. Les éclats de rire de la jolie fille, l'incident d'un chapeau envolé par-dessus les bastingages coupèrent le motif, mais bientôt après le *Ta-ra-ra* reprit, à l'avant, gazouillé en chœur par cinq ou six jeunes femmes qui revenaient d'une tournée théâtrale sur le continent, les malles pleines des prodigieux costumes d'un *Carmen up-to-data*. C'était charmant, quoique le refrain me parût répété avec beaucoup d'insistance.

Entre Douvres et Londres, j'eus quelque répit, occasionné par ce fait que la *London Chatham and Dover Railway Company*, avec l'extrême courtoisie qu'elle témoigne aux *pressmen*, m'avait réservé un compartiment (et je remercie ici spécialement l'aimable représentant de la Compagnie, M. De Ruelle, et le *right honorable* secrétaire, M. John Morgan, des multiples attentions dont j'ai été l'objet de leur part).

Je pus donc, en toute quiétude, voir fuir les verts paysages du comté de Kent et suivre, sans obsession, l'itinéraire intéressant qu'a publié de ce voyage M. De Ruelle. Mais j'étais à peine débarqué à Victoria que le *Ta-ra-ra-boom* s'insinuait, pleuré très doucement par un orgue lointain, dans le handsome où j'avais pris place.

Sous les fenêtres du *Private Hotel* où j'ai coutume de descendre, dans une rue paisible dont rien ne trouble d'habitude le silence, un piano mécanique égrenait le carillon de votre mélodie, Mademoiselle, et les gamins du voisinage lui faisaient un très joyeux accompagnement.

Le soir, à l'Alhambra, où l'on donnait deux ballets, *Don Juan* et *On the ice*, représentés avec le luxe extraordinaire de costumes et de décors dont les Anglais ont le monopole, j'écoutai de la musique gaie qui me fit oublier votre chanson. L'entrée en scène d'une compagnie de quakers et de quakeresses armés de bibles et vêtus de longs vêtements sombres me fit craindre un moment que l'orchestre retombât dans les tonalités dont heureusement vous l'avez fait sortir. Ah! bien oui! Savez-vous ce que j'entendis, hurlé par les trombones, mugit par les clarinettes, sifflé avec rage par les haut-

bois et les flûtes, tandis que la grosse caisse et les cymbales scandaient le chahut soudain des quakers et des quakeresses? *Ta-ra-ra-boom-de-ay! Ta-ra-ra-boom-de-ay!* Et la salle, transportée, bissa le morceau!

Au Crystal-Palace, je me crus débarrassé de votre souvenir, infiniment agréable, mais qui tournait à la hantise. J'avais vu des éléphants manger dans des assiettes, la serviette au cou, comme des personnes bien élevées, j'avais entendu une fugue de Bach et un air varié de Haendel joués sur le grand orgue aux 4,500 tuyaux, lorsqu'une détonation annonça le commencement du feu d'artifice. Rien n'est plus beau que les feux d'artifice de Sydenham, et Whistler, on le sait, s'en est inspiré dans quelques-uns de ses prestigieux « nocturnes ». La silhouette du peintre des *Harmonies* commençait à se dessiner nettement dans ma mémoire, tandis que je suivais béatement, avec l'émerveillement d'un *snob*, les fusées sifflantes épanouies en myriades d'étoiles couleur d'améthyste, d'émeraude, d'aigue-marine, et les bombes éclairant subitement tout un pan du ciel, et l'embrassement des gigantesques pièces d'artifice simulant des abordages de navires ou le portrait de la reine Victoria, lorsqu'un crépitement soudain mit le feu à une figure de grandes dimensions que je reconnus bien vite. Elle avait une robe couleur de feu, — celle que vous portiez à Islington, — et des bas vert Nil, — vos bas, miss Lottie, — et un Gainsborough empanaché de plumes blanches, — celui que vous avez rendu populaire. Et tandis qu'un mécanisme ingénieux mettait la figure en mouvement, lui faisait lever la jambe et renverser le buste, une fanfare dissimulée dans les bosquets des féeriques jardins entonnait l'inévitable *Ta-ra-ra-boom-de-ay*, salué par les hurras de dix mille spectateurs.

Partout, à l'Olympia où des mandolinistes italiens fredonnent votre chanson sur les ponts d'une Venise en carton et en toile, dans le va-et-vient des gondoles glissant sur de vrais canaux sous l'œil paternel de placides *carabinieri*, à l'Exposition d'horticulture où les musiciens des grenadiers de la garde ajoutent à l'éblouissement des illuminations la note écarlate de leurs uniformes, à l'hippodrome d'Earl's Court où Buffalo Bill déchaîne les fantasias de ses peaux-rouges, de ses cosaques et de ses cow-boys, aux concerts du Pavillon et de Tivoli, c'est vous qui triomphez, Mademoiselle, et votre refrain bourdonne aux oreilles tandis que votre photographie, tirée à des milliers d'exemplaires, arrête les regards à toutes les vitrines.

Je vous avoue que malgré tout le plaisir que j'éprouvai à entendre la mélodie que vous avez rendu célèbre, celle-ci devenait pour moi une sorte de cauchemar dont je ressentais le pressant besoin de fuir l'épouvante. J'essayai d'une cure aux bains de mer. Hélas! à Ramsgate, tous les pianos des villas envoyaient aux passants, par les fenêtres ouvertes, en effluves fatales : *Ta-ra-*

ra-boom-de-ay! Ta-ra-ra-boom-de-ay! A Margate, une musique militaire installée sur la plage, dans le désordre des cabines, rythmait la farandole des bambins à la cadence du nouveau chant patriotique. A Westgate même, en cette villégiature aristocratique et calme, n'ai-je pas entendu les jeunes misses qui revenaient dévotement de l'office, le livre saint au bras, susurrer d'une voix flûtée : *A smart and stylish girl you see...*, tandis que l'harmonium de la chapelle du Sauveur exhalait ses dernières plaintes, mêlées à la voix de la mer?

Il fallait trouver autre chose, ou m'exiler. Une invitation à assister, dans le Somerset, à l'ouverture des chasses à courre me parut une diversion salutaire. Et le *Flying Dutchman*, l'admirable express du *Great Western Railway*, qui est bien, je pense, le train le plus rapide et le plus agréable du monde, m'emporta à Dulverton, dans la fraîcheur des bois, au confluent de la Barle et de l'Exe, deux cours d'eau rapides et glacés, aimés des loutres. Ce fut, durant quelques jours, un repos délicieux. Il y avait peu de monde à l'auberge du *Red Lion*, et l'on n'y faisait point de musique. D'un antique piano en forme de scriban, ouvert par précaution, s'échappèrent des sons si cassés, si vagissants, si lamentables, que ce me fut une joie de penser qu'aucune miss ne pourrait extraire de l'instrument — qu'eût-elle joué d'autre? — votre *Ta-ra-ra-boom-de-ay*.

Au meeting de Cloutsham, parmi les bruyères d'Exmoor déroulées à l'infini jusqu'à la baie de Porlock et qui font de cette partie du Somerset la contrée préférée des *stag hunters*, il y eut un déploiement superbe de chevaux, de piqueurs, de chiens tricolores. Trois à quatre cents cavaliers d'une correction impeccable, une foule d'amazones en habit de cheval écourté, en bottes jaunes, un millier de curieux accourus de vingt milles à la ronde en coach, en dog-car, en char-à-bancs. Un picnic monstre, éclairé par un soleil radieux qui faisait scintiller la mer et onduler en vagues d'or les champs de colza. On mena la bête bon train, par les vals, par les monts, sur les plateaux dénudés et dans les forêts de chênes qui lui servent de remise. Et j'étais bien loin de songer à vous, miss Collins, lorsqu'au retour, — fatalité! — sur la route d'Exford à Dulverton, tandis que dévalait au petit trot le long cortège des voitures, des chevaux de chasse, de la meute, des veneurs en habit rouge, des *four-in-hands*, un imprudent sifflotta, oh! très innocemment, comme un gazouillement de fauvette, les premières notes de l'air que vous savez. Cela gagna de proche en proche, sauta de voiture en voiture, et bientôt le rythme infernal se vrilla dans les oreilles pour n'en plus sortir.

Le charme étant rompu, je m'enfuis jusqu'à l'extrémité du *Great Western*, dans les rochers géants d'Ilfra-

combe, gloire du North Devonshire, d'où les coaches et les steamers emmènent les touristes sur des plages délicieuses, à Barnstaple sur la Taw, à Bideford sur la Torridge, à Combemartin, à Lynton, à Lynmouth, à Clovelly, à Westward-Ho. On voit dans des villages jolis comme des jouets des églises gothiques drapées de lierre, des cottages tapissés de roses et de clématites, de mignonnes auberges où l'on voudrait passer sa vie. On côtoie, au galop des quatre chevaux du coach, des précipices affreux au fond desquels les vagues déferlent en panaches éblouissantes. On descend dans des criques sauvages, accessibles à marée basse seulement, où l'on pénètre dans des grottes creusées par les flots, emplies d'algues et de coquilles. Et ce sont partout des falaises de six cents pieds, des vallées de rochers menaçants, des vallons boisés traversés par un torrent qui roule des pierres moussues et se jette avec fracas dans la mer.

Mais... mais à Ilfracombe, comme à Lynton, comme à Bideford, comme partout, on entend chanter dans les rues, aux carrefours, sur les routes, dans les maisons, sur les rochers, au haut des coaches et sur le pont des bateaux votre *Ta-ra-ra-boom-de-ay!*...

Il faut en prendre son parti et renoncer à échapper au monstre. A Clovelly, cette curieuse échelle de pierre taillée dans une anfractuosité du roc et dont chaque degré porte, hélas! au moins une *water-colourist* et un photographe, votre air, Mademoiselle, est chanté devant les auberges, avec accompagnement de harpe et de guitare, par des musiciens qui n'ont pas honte de transformer en guinguette ce joli coin de nature qu'on eût dû, comme certaine partie de la forêt de Fontainebleau, réserver aux artistes.

Pourtant j'ai découvert une parcelle du territoire britannique où le *Ta-ra-ra-boom* paraît inconnu, où, du moins, il ne sévit pas à l'état aigu. C'est l'île de Lundy, un bout de terre dont la superficie ne dépasse guère trois ou quatre milles dans sa plus grande étendue, et qui porte, défendus par une ceinture de rochers aux silhouettes hargneuses, un phare, un sémaphore, une chapelle en zinc cannelé et quelques maisonnettes de cultivateurs. Des pâturages continuellement balayés par le vent du large, de petits champs clôturés de murs en pierres sèches, un semblant de rivage où, de temps à autre, un steamer débarque quelques touristes qui se hâtent de remonter à bord pour fuir cette grève désolée, et c'est tout.

Dans cette île, Mademoiselle, j'ai vécu tout un jour sans entendre chanter *A smart and stylish girl*. Encore ne suis-je pas bien certain de n'avoir pas perçu, dans la grosse voix de la mer, qui battait les falaises à intervalles inégaux, les premières mesures de votre chant de victoire. Mais ce ne pouvait être qu'une illusion. J'ai béni l'île de Lundy pour la trêve qu'elle m'a accordée, et me voici prêt à réécouter, claironné

par les trompes des *coachmen* ou gratté sur les banjos des *minstrels*, le triomphant pas-redoublé qui a secoué l'Angleterre d'un frisson de joie et qui vous a valu, Mademoiselle, une célébrité dont l'éclat ternit irrévocablement celle du grand Paulus et de la plus fêtée des Yvette.

Quand le *London-Chatham-Dover* m'aura transporté au delà du détroit et remis en terre française, je regretterai peut-être de ne plus avoir, pour bercer mes pensées, votre rythme populaire et la nostalgie du *Ta-ra-ra-boom* me ramènera quelque jour par ici. Pourvu qu'alors votre gloire ne se soit pas évanouie, Mademoiselle, comme toutes les gloires trop rapidement acquises, et que la prude Angleterre ne soit retombée à la sévérité des cantiques, à l'austérité pompeuse des oratorios.

CONFÉRENCE DE M. HENRY VAN DE VELDE

M. Henry van de Velde, membre des *XX*, a donné tout récemment, au *Kunstkring* de La Haye, une conférence sur « le paysan en peinture ». Quelques mots sur cette intéressante conférence, — contentons-nous d'esquisser la suite des idées.

* *

Après les naïfs et immaculés gothiques, les toujours inappréciés primitifs aux sereines paroles de foi, après cet art dont le style exprimait les plus pures et les plus blanches pensées célestes, on a peint le paysan, — modèle de scandaleuse ivrognerie, celui de Pierre Breughel ; la farce soûle, après le chaste monde enfantin des légendes de septième ciel, — Breughel, aux paysans carrés et pesants, déformés, de larges et plates têtes enfoncées entre des épaules mal équilibrées. Naguère, il est vrai, étaient arrivées d'Allemagne de petites gravures de Hans Sebald Beham, licencieuses images regardées en secret, qui pourtant seraient les germes de la transformation picturale. Mais l'art de Breughel fut le premier éclat de rire après la grande époque d'austérité sainte, l'odeur de fumier après l'encens, la victoire des brutalités nues, la réalité après la pensée, l'épopée de la joie animale après les calmes litanies.

Et après lui, Steen, Teniers, Ostade : après un art de joyeuse observation, la tendance maintenant à ridiculiser ; le paysan non plus comme bon vivant de primitive lourdeur, mais sa caricature, le trapu et maladroit et difforme compère. Le grand Breughel, qui le premier prit la réalité comme prétexte direct d'art ; qui le premier voulut ce contrepoids devenu nécessaire, maintenant que les penchants religieux n'étaient plus aussi intenses ni aussi élevés, réduits en peinture à une simple convention, faible sillage des hauts songes de pureté ; Pierre Breughel, avec toute sa pléiade de disciples : Droogsloot, Bloot, Teniers et beaucoup d'autres, petits et grands, mais n'atteignant point sa grandeur à lui. Tous ont été la cause inconsciente de cet art risiblement faux, où le paysan n'est plus que quelque figé morceau de sentimentalité, se mouvant en des paysages de dessus de boîte à chocolat, à l'odeur de renfermé et de savonnade.

Les peintres du XVIII^e siècle avaient vu les tableaux de leurs prédécesseurs, en leur cerveau s'était formée cette conception que le sort du paysan était un don du ciel, sa vie une longue route

de plaisirs d'une kermesse à l'autre, un tourbillon de folies, de jeux et d'ivresses, de la paresse et la possession de nombreuses femmes.

Et Watteau et Boucher et Fragonard, ils ne connaissaient pas les paysans, mais l'idée qu'ils s'en étaient faite d'après les peintres antérieurs, ils l'avaient parée de leurs propres habitudes, et se les figuraient comme de tendres bellâtres, paissant, en des prés d'un vert léger, de coquettes brebis, — tels d'innocents petits ballots d'ouate fine, — et les bergers et les bergères, assis ensemble comme de fragiles joujoux d'étagère, s'enseignaient à jouer de la flûte. Nouveau monde de paysans fixé sur la toile par des courtisans parfumés.

Mais les paysans que Steen avait figuré en leur ivrognerie, et qui rêvaient en le paradis de Watteau, se réveillèrent, et ce fut Millet qui derechef les vit comme de grandes silhouettes debout en d'innombrables labourages, travaillant le sol revêché, depuis le matin froid jusqu'aux heures tardives et harassées du soir.

Millet a fait du paysan l'homme de la terre, vivant de la terre, le front comme un champ labouré, les habits couleur de terre, — le pacant robuste et fauve, avec beaucoup de superstition dans la tête, parce que vivant journalièrement avec du grandiose que son esprit ne peut embrasser, — le paysan redevenu avec Millet le peigneur, la brute.

Mais ce que Millet — sorte d'incarnation divine du paysan, paysan lui-même, mais intellectuellement et artistiquement beaucoup plus haut placé — ce que Millet avait produit de si merveilleusement sincère et largement compris, de si simple et nouveau, servit de modèle à d'autres.

Bastien-Lepage, une édition mondaine de Millet, vit le paysan à travers des lunettes de citadin, photographiquement exact, avant tout non rebutant, et un peu sentimental, — tout comme ces autres, les Breton et les L'Hermitte, confectionnèrent une vie paysanne tout juste à la mesure de ceux qui n'ont jamais lu Balzac et se signent au seul nom de Zola.

Et après eux, à notre époque, Camille Pissarro, qui a rendu l'existence du paysan moderne, débarrassée des dramatisations épiques de Millet, Pissarro qui a figuré les occupations des terriens en leur simplicité et leur humilité, Pissarro que Van de Velde estime le plus grand.

* *

De Breughel à Pissarro, tout ce trajet pas à pas suivi, avec des détails beaux et émouvants ; émue surtout l'admiration de van de Velde pour Millet, qu'un immédiat parallèle avec Camille Pissarro semblerait contredire pourtant.

Millet n'était pas un impressionniste en ce sens qu'il rendait la nature avec des détails psychologiques et documentaires, car il poursuivait moins la réalité que l'harmonie. Il était plutôt poète. Il n'y a entre lui et Pissarro aucune comparaison possible, et l'on peut imputer aux préoccupations actuelles de van de Velde lui-même la supériorité qu'il attribue à Pissarro sur Millet. C'est là un caprice. Van de Velde est néo-impressionniste ; on comprendra donc qu'il prise surtout le rendu le plus pur et le plus intense d'une impression de nature.

Mais son admiration pour l'art symbolique pourrait bien — en un temps très proche — le faire changer d'idée, le pousser à ne plus considérer comme seule expression d'art le Réalisme ; la grande admiration que je lui connais pour les gothiques, en est une garantie.

« Les folles chevelures de chaume de jadis sont les belles tuiles

de sang d'aujourd'hui ; elles recuisent au soleil leur belle couleur rouge qui éclate et qui crie si fort qu'elle peut crier, tenaillée par son complément le vert, le vert qui exulte, qui l'attendait morosément depuis toujours comme une fiancée promise. »

Nous comprenons que celui qui a écrit cette phrase, trouve Pissarro très grand, car ses vœux sont de même nuance.

Mais qu'importe cette comparaison entre Millet et Pissarro ; reprocher à Millet son côté romantique ? Non ; nous voulons reconnaître grands et Millet et Pissarro ; nous sommes heureux qu'ils aient été ainsi, aussi différents, nous donnant deux expressions d'art élevé. Mais il n'importe que l'on aille maintenant retourner en tous sens ces deux artistes si hautement honorés, pour savoir lequel des deux a le plus lourd biceps, alors que l'un n'a jamais fait tout ce qu'il pouvait pour avoir un lourd biceps.

Henry van de Velde a fait œuvre excellente en nous donnant cette lecture ; car, outre l'intérêt de pareille conférence, elle a prouvé que des peintres parfois peuvent bien faire autre chose que peindre, ce qui précisément n'est pas mauvais à cette époque où l'on trouve fort drôle — ici, en Hollande — qu'ils veuillent aussi *amplement* que possible « argumenter pour l'art ».

Et cela, puisque l'art de l'avenir sera avant tout : un art solidement basé sur un large développement intellectuel ; que les artistes seront des philosophes et des hommes de science, et que cette base intellectuelle, grâce à leur sensation artistique plus intense, sera la féconde terre nourricière où fleurira la prestigieuse fleur de notre Art jeune.

ROLAND HOLST

LE POÈTE ⁽¹⁾

ESSAI PAR R.-W. EMERSON

(Traduction inédite.)

Le signe auquel on reconnaît le poète est celui-ci : il annonce ce que personne n'a prédit avant lui. Il est le seul vrai savant ; il sait, il dit ; lui seul nous apprend du nouveau, car il était seul présent aux manifestations intimes des choses qu'il décrit. C'est un contemplateur d'idées ; il énonce les choses qui existent de toute nécessité comme les choses éventuelles. Car je ne parle pas ici des hommes qui ont un talent poétique ou qui ont une certaine adresse pour assembler les rimes, mais bien du véritable poète. J'ai pris part dernièrement à une conversation sur l'auteur de certaines poésies lyriques contemporaines ; homme à l'esprit subtil, dont la tête semble être une boîte à musique pleine de rythmes et de sons charmants et délicats ; nous ne pouvions assez louer sa maîtrise de la langue. Mais quand il fallut décider s'il était non seulement un lyrique mais encore un poète, nous fûmes obligés de confesser que cet homme durerait quelques jours, que ce n'était pas un homme éternel. Il ne dépasse pas la limite ordinaire de notre horizon. Ce n'est pas un mont gigantesque dont les pieds sont couverts d'une flore tropicale et que tous les climats du globe entourent successivement de leur végétation, faisant à ses flancs rugueux une ceinture d'herbes de toutes les latitudes ; non, son génie est le jardin ou le parc d'une maison moderne, orné de fontaines et de statues, et rempli de

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

gens bien élevés. Nous discernons, sous l'harmonie de cette musique variée, le ton dominant de la vie conventionnelle. Nos poètes sont des hommes de talent qui chantent, ils ne sont pas les enfants de la musique. Pour eux la pensée est chose secondaire, le fini ; la ciselure des vers est le principal.

Car ce ne sont pas les rythmes, mais la pensée, créatrice du rythme, qui fait le poème ; une pensée si passionnée, si vivante, que, comme l'esprit d'une plante ou d'un animal, elle a une *architecture qui lui est propre*, elle orne la nature d'une chose nouvelle. Dans l'ordre du temps, la pensée et sa forme sont égales, dans l'ordre génésique, la pensée a précédé la forme. Le poète a une pensée neuve ; il a une nouvelle expérience à développer ; il nous dira quels chemins il a parcourus et il enrichira les hommes de ses découvertes. Car chaque période nouvelle demande une nouvelle confession, un autre mode d'expression et le monde semble toujours attendre son poète. Je me souviens de l'émotion que j'ai eue étant jeune, en entendant dire que le génie avait inspiré mon voisin de table, un jeune homme. Il avait quitté son ouvrage et s'en était allé, errant, nul ne savait où ; il avait écrit des centaines de lignes, mais il ne pouvait pas dire si elles exprimaient ce qui était en lui ; il ne pouvait rien dire, sinon que tout était changé, homme, bête, ciel, terre et mer. Que nous étions heureux de l'écouter ! Que nous étions crédules ! Il nous semblait que la Société était désormais comprise. Nous voyions l'aurore d'un astre qui allait éteindre toutes les étoiles. Boston nous paraissait deux fois plus loin de nous qu'il ne le paraissait le jour précédent ; bien plus loin encore qu'était Rome ? Plutarque et Shakespeare étaient parmi les feuilles mortes, et on n'entendait plus jamais parler d'Homère. C'est une grande chose de penser que de la vraie poésie a été écrite aujourd'hui, près de vous, sous votre toit. Comment ! cet esprit merveilleux de la poésie n'est pas mort ! Ces moments qui nous paraissaient pétrifiés depuis si longtemps sont au contraire animés et étincelants ! Je croyais que tous les oracles étaient devenus à jamais silencieux, mais la nature répand ses feux et voyez ! toute la nuit ces belles aurores ont jailli de tous ses pores. Tout le monde est quelque peu intéressé à l'avènement d'un poète et nul ne sait combien il peut en profiter. Nous savons que le secret du monde est profond ; mais quel homme, quelle chose sera notre interprète, nous ne le savons pas. Une promenade dans la montagne, un nouveau type de figure, une personne encore inconnue peuvent nous donner la clef cherchée. Il va sans dire que la valeur qu'un génie a pour nous, gît dans la sincérité de ses interprétations. Le talent peut folâtrer et jongler ; le génie réalise et ajoute. L'humanité pensante est arrivée à ce point de connaissance d'elle-même, que l'éclairer le plus avancé annonce ce qu'il a découvert.

Il dit la parole la plus vraie — entre toutes les paroles qui ont été prononcées — et sa phrase sera la plus opportune, la plus musicale, la plus infallible des voix de la terre à ce moment.

Tout ce que nous appelons de l'histoire sainte atteste que la naissance d'un poète est le principal événement de la chronologie. L'homme, si souvent déçu pourtant, attend toujours l'arrivée d'un Frère qui puisse l'attacher à une vérité et l'y maintenir jusqu'à ce qu'il se la soit appropriée. Avec quelle joie je commence un poème où j'espère trouver de l'inspiration !

Mes chaînes vont se briser ; je monterai plus haut que ces nuages, que cet air opaque dans lequel je vis, — opaque bien qu'il semble transparent, — et du haut du ciel de la vérité, je verrai, je comprendrai tout ce qui m'entoure, tout ce qui se rat-

tache à moi. Cela me réconciliera avec la vie, cela renouvellera ma nature, de voir tous ces riens animés par une tendance, et de savoir ce que je fais. La vie ne sera plus un vain bruit; dorénavant je reconnaitrai les vrais hommes, les vraies femmes, je saurai par quels signes je puis les distinguer des fous et des méchants. Ce jour vaudra mieux que celui de ma naissance: alors je devins un animal; aujourd'hui je suis invité à goûter de la science du réel. — Tel est du moins mon espoir, mais que de fois la réalisation en est postposée!

Il arrive le plus souvent que cet esprit ailé qui voudrait m'entraîner jusqu'aux cieux, m'entraîne dans le brouillard et saute avec moi d'un nuage sur l'autre, affirmant toujours qu'il se dirige vers le ciel; et moi étant encore novice, je suis lent à m'apercevoir qu'il ne le connaît pas, ce chemin du ciel, et qu'il s'attache seulement à m'exhiber son adresse à s'élever dans les airs, tout comme un oison ou un poisson volant, fier de s'élever un peu au-dessus de terre; mais cet homme n'habitera jamais l'air transparent, translucide et nourrissant du ciel. Je retombe bientôt dans mes vieilles manies, je mène comme par le passé une vie remplie d'exagérations, et j'ai perdu ma foi dans la possibilité de trouver un guide pour me conduire où je voudrais être.

(A continuer.)

LITTÉRATURE REPORTIÈRE

Savoureux ce morceau de style journalistique. Oh! cette mer qui devient un vaisseau qui se change en champ de bataille!

LE THÉÂTRE EN GESTATION

Les répétitions.

Au silence léthargique suspendu aux rayons d'or qui percent comme des traits la pénombre mystérieuse du théâtre déserté a succédé soudain la fièvre des préparatifs.

Dans l'embrasement des herbes greffées le long de la rampe a surgi la passerelle des répétitions amarrée dans l'orchestre.

La lumière orange du gaz déchirant les brumes argentines qui planent dans la salle, nimbe les vagues symétriques formées par la toile mastic tendue d'un bout à l'autre des fauteuils.

Et cette mer dont l'horizon va mourir au pied des falaises gigantesques figurées par les draperies terreuses qui cascaded de bourrelet en bourrelet, répercute les vocalises et les accords martelés du piano.

C'est le réveil du théâtre. A ce signal il semble que la nuit qui emplissait le vaisseau de la Monnaie se soit envolée par l'éblouissante écouteille du lustre, large ouverte sur le ciel.

Les artistes, qui répètent en costume de ville, dessinent leur mordante silhouette dans l'embrasement de la tribune du chef d'orchestre.

Au fond de la scène, vaste champ de bataille où le gaz et le soleil déversé par les croisées latérales se livrent un aveuglant combat, un groupe de chanteurs plongés dans leur partition attendent le moment d'entrer en ligne...

Le joyeux Max Sulzberger — l'homme à la gaffe — baragouine, dans le volapük mi-sémitique et mi-germain qui remplace chez lui la langue française, ses insanités habituelles, à propos du Salon de Gand. Voici ce que raconte cet ignare critique:

« Qu'est-ce que l'impressionnisme (*sic*), sinon l'art des ignorants, incapables de sentir et de fixer la forme caractéristique, ou

des impuissants dont l'indigence de sève et de savoir s'affuble du masque novateur? Imagine-t-on un compositeur qui ne connaît pas son solfège? »

Non, Monsieur! Mais on imagine plus facilement un critique qui ne connaît pas son métier.

M. Sulzberger salue une réaction contre le luminisme moderne par un prétendu retour au clair-obscur de Rembrandt. Comme si on pouvait recommencer un art passé, regrimer un sommet où Rembrandt a planté son phare! C'est insensé, Monsieur! Vous jetez du ridicule sur un peintre de talent!

Plus loin, le gai plumitif anonyme:

« Croire en soi-même constitue pour l'artiste un bouclier aussi bien contre les séductions de la mode que contre les tentations de suivre les casse-cou à la recherche aventureuse du nouveau. Il en faut certes (?). Ce sont les pionniers. Ils ouvrent la voie. Mais pour marcher à leur suite, il faut au moins de la foi dans cet art nouveau. Si je dis nouveau, c'est par simple condescendance. Il n'y a en réalité qu'un art, le vrai. »

Vous comprenez? Quel gâchis et quel étalage de vague ignorance! Plus loin, le chauve Juif nous apprend que « M. Louis Moreels paraît avoir hérité de l'œil de Meissonnier ».

Le Musée de Cluny possédait bien déjà la mâchoire de Molière. Nos compliments à M. Moreels!

Continuons:

« La nature morte donne aussi ses grandes satisfactions. »

La nature réclame certainement, Monsieur, de grandes et de petites satisfactions, mais il faut qu'elle ne soit pas morte pour cela.

Tout l'article pullule ainsi de non-sens et de phrases ridicules. C'est un parterre de gaffes. M. Sulzberger reproche à M. Victor Van Dyck de porter le nom d'un grand peintre. On ne reprochera jamais à un Sulzberger de porter le nom d'un grand critique.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Ballades russes, par l'abbé HECTOR HOORNAERT, avec deux eaux-fortes par Daniel De Haene; Gand, A. Siffer. — *L'Envol des Rêves*, par ARTHUR DUPONT; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Bois ton sang*, par PIERRE DÉVOLUY, avec une préface par ALBERT LANTOINE; Paris, librairie de l'Art indépendant.

PETITE CHRONIQUE

Les nouveautés que donnera cette année la direction de la Monnaie sont, outre *Yolande*, drame lyrique en un acte, de M. Albéric Magnard, un acte de M. Jan Blockx, *Maître Martin*, un acte de M. Jeno Hubay, *Le Luthier de Crémone*, et le *Werther* de Massenet. On annonce aussi une reprise de *Lohengrin* avec M. Muratet, qui vient d'être engagé.

Un charmant homme très connu des artistes et qui comptait en Belgique beaucoup d'amis, M. Armand Gouzien, inspecteur du Gouvernement français près les théâtres subventionnés, vient de mourir à Guernesey, dans la maison jadis habitée par Victor Hugo.

Armand Gouzien a été, à la fin de l'Empire et depuis dix ans, l'une des personnalités en vue du monde artistique de Paris.

Né à Brest, il était venu de très bonne heure à Paris, où il avait noué, dans le monde artistique et littéraire, entre autres

dans la maison de Victor Hugo, nombre d'amitiés qui lui sont restées fidèles.

Journaliste de talent, musicien aimable, il a marqué dans l'une et l'autre de ces deux carrières. Les articles qu'il publia dans divers journaux, et surtout dans *le Rappel*, décelaient un esprit pénétrant et fin. Comme compositeur, on lui doit nombre de chansons, dont quelques-unes obtinrent une vogue considérable, entre autres, *Rendez-moi ma Guadeloupe*, interprétée par la créole Kadoudjé.

Il est aussi l'auteur de la fameuse *Légende de saint Nicolas*, sur des paroles de Gérard de Nerval. Précurseur de nos chansonniers actuels, Gouzien la chantait lui-même dans les salons de la façon la plus charmante et avec de prodigieux succès. Mais ces succès le laissèrent assez calme : « Il y a tant de belles choses faites par d'autres, disait-il ; ce n'est pas la peine de s'y mettre. J'aime mieux les écouter ».

En septembre 1873, il avait épousé M^{lle} Marie Regnier dont la famille était, comme lui, très liée à la famille Hugo.

Armand Gouzien n'était âgé que de 52 ans. D'un caractère très loyal, très franc, très gai, causeur plein d'esprit et de charme, serviable à tous, sa mort aura causé de vifs regrets à tous ceux qui l'ont connu.

On annonce aussi de Paris la mort du compositeur belge Limnander, auteur d'un opéra comique, *Les Monténégrins*, qui eut vers 1850 un très grand succès. M. Limnander, qui avait 78 ans, vivait depuis longtemps en Seine-et-Oise, dans sa propriété de Moignanville.

La dernière livraison parue de *l'Art et l'Idée* contient, illustrée de croquis de M. P. Vidal, une intéressante étude de M. Octave Uzanne sur l'hôtel Drouot, dont l'auteur critique vivement l'organisation défectueuse ; des notes et souvenirs sur Charles Monselet, avec plusieurs portraits inédits ; la critique des livres du mois, etc. complète la livraison de cette jolie revue.

On lira avec intérêt, dans *la Jeune Belgique* de ce mois, le beau conte de M. Georges Eekhoud, *L'honneur de Luttrath*.

M. Charles Tardieu n'est plus rédacteur en chef de *l'Indépendance belge*. Il est remplacé par M. Gérard Harry. On se rappelle que M. Harry n'a, lui, pas hésité à reconnaître dans Maurice Maeterlinck un écrivain de grand talent. Son avènement à la « rédaction en chef » de *l'Indépendance* semble donc promettre dans l'allure du journal une évolution favorable à la jeunesse littéraire belge. Nous espérons bien que la morgue jusqu'ici étalée par les Frédéric et les Tardieu à l'égard des jeunes cessera. La nomination du nouveau rédacteur en chef marquera peut-être la fin du régime de basse rancune et de sottise envie que les plumitifs arriérés et haineux qui cuisinaient la littérature de *l'Indépendance* ont fait régner jusqu'ici dans les colonnes de leur gazette. Nous attendons.

M. Eugène Demolder fera paraître à la fin d'octobre un nouveau livre ; *Les Récits de Nazareth*.

Beau concours de musique de chambre, à l'Ecole de musique de Verviers. Fragments, pour archets, des quatuors de Haydn, Mozart, Beethoven, Mendelssohn ; et, pour piano et archets, du trio en ut mineur de Beethoven, du quatuor de Schumann, du 1^{er} trio de Franck et du quintette de Castillon.

Professeur de la classe d'ensemble, M. L. Kefer, directeur. —

M^{lle} Eva Lacroix, pianiste (1^{er} prix avec la plus grande distinction), M. Paulus, 1^{er} violon (1^{er} prix), M. Gaillard, très bon violoncelle (1^{er} prix), M. Nestor Lejeune, alto, bon 2^e prix.

Occasion de plus pour constater, toujours avec la même stupeur, combien César Franck écrase tout ce qui l'entoure. Chose étrange, ce public, composé de parents venus pour entendre leur progéniture, et pas du tout pour entendre les maîtres anciens ou nouveaux, ce public a été emballé par le trio du père Franck.

Les jeunes gens qui le jouaient, ces mêmes natures d'enfants qui venaient de nous donner, sans paraître le sentir, du classique plus ou moins ancien, se sont trouvés emportés malgré eux par cette fougue, par ce dessin si puissant et si simple. L'œuvre avait grandi les interprètes.

Et ainsi monte petit à petit l'Ecole de Verviers, formant des musiciens solides et consciencieux, les années où la terre ne lui a pas fourni de vraies natures de virtuoses à polir ; et, par tous les moyens, réveillant dans les exécutants et dans le public quelque chose de la passion d'art qui commence à agiter notre pays.

I. W.

Du poète Francis Vielé-Griffin, — dans les *Entretiens politiques et littéraires*, — ces réflexions, en résumé sympathiques, sur la littérature belge, vue, en partie, d'assez loin :

« De nouvelles escarmouches ont lieu autour de M. Lemonnier, qu'on taxe de plagiat ici, d'écriture nationale là-bas. Je serais mal à mon aise pour critiquer l'auteur de tant de livres que (M. Loti me justifie) je n'ai pas lus avec soin, mais vraiment heureux de calmer quelques susceptibilités et de blâmer quelques erreurs.

Il est incontestable que, l'atavisme aidant, il existe des écrivains belges, mais tous les Belges ne sont pas écrivains et parmi ceux qui écrivent tous ne sont pas des écrivains belges. Si MM. Verhaeren et Maeterlinck incarnent pour nous les Flandres, si M. Mockel exprime l'âme wallonne, si M. Rodenbach, dans *Bruges la morte*, bien qu'il se contente avec raison à notre sens du titre d'écrivain français, semble avoir quintessencié l'intime et filial amour du clocher, MM. Giraud et Gilkin d'un autre côté, quel que soit leur talent, ne se différencient pas de nos parnassiens de Paris et d'ailleurs.

Que signifie dès lors cette « concentration devant l'étranger » ? et ne serait-on pas en droit de la trouver moins logique que celle des félibres qui s'essayaient, eux, à ressusciter une langue, leur patrimoine légitime ? Les Belges se gardent bien d'écrire en flamand, estimant, avec raison sans doute, la langue française plus belle. Dès lors, que ne se contenteraient-ils d'être littérateurs français ?

Si, en préconisant une littérature belge, ils se livrent simplement à une manœuvre locale pour désarçonner les gâteaux extraordinaires qu'ils nous dépeignent, rien de mieux ; s'ils entendent que l'âme flamande peut et doit s'exprimer, c'est encore bien : MM. Maeterlinck et Verhaeren (nous l'avons dit) et M. Demolder ont senti et victorieusement prouvé cette vérité. Mais s'il est question vraiment d'un nouvel essai de particularisme, nous les engagerions à réfléchir. La lutte même en Belgique est entre vieux et jeunes ; mais il y a même en Belgique des jeunes dépourvus de tout talent et nécessairement en contradiction esthétique avec les jeunes talents, leurs contemporains. L'allure de la jeunesse littéraire belge me semble devoir gagner ni en franchise ni en intérêt par la concentration devant l'étranger. Car il n'y a pas de trêve durable entre poètes et versificateurs, entre rythmeurs et syllabisants, entre le bien et le mal esthétiques.

Puissent nos amis du Nord qui savent l'estime où nous les tenons et dont l'un nous écrivait il y a peu : « nous sommes internationalistes », percevoir le ridicule de tout ceci et reconnaître l'impartialité logique de nos sentiments. »

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Église, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Sebner, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ LACOMBLEZ

JAMES ENSOR

PAR EUGÈNE DEMOLDER

Une plaquette in-8° carré avec un dessin de J. Ensor : *Mort mystique d'un théologien*. Tirage : 5 exemp. numérotés sur japon impérial, à 12 francs ; 95 exemp. numérotés sur hollandaise Van Gelder, à 3 francs.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

RESPECT AUX ARBRES. — LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN BELGIQUE. *Les Poètes.* — A LA HAYE. *Exposition d'œuvres de quelques membres des XX et de l'Association pour l'Art.* — LES ARTISTES ET LES MARCHANDS. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

RESPECT AUX ARBRES

A. M. DE BRUYN, MINISTRE DE L'AGRICULTURE.

C'est à votre Département, n'est-ce pas, Monsieur le Ministre, que ressortissent la plantation et l'aménagement des arbres le long des grandes routes, leur élagage, et éventuellement le crime de leur mutilation ou de leur suppression. Je m'excuse de n'en pas être certain : c'est parfois si bizarre la distribution des matières administratives. Je n'ai de guide à cet égard que le souvenir des sottises querelles que notre journalisme de gentilshommes vous fait périodiquement à propos de questions champêtres. Vous partagez, à cet égard, le sort tracassé de M. Van den Peereboom, à qui l'on endosse les fautes du moindre aiguilleur, et même les calamités fortuites de cet aiguilleur sinistre de nos vies, le Destin. Vous avez pour subir ces taquineries un flegme aussi souriant que celui de votre collègue est dédaigneux. Tous deux vous

réussissez à faire enrager comiquement les moustiques journalistiques. Mais aujourd'hui, c'est très sérieusement et pour une bonne cause, je crois, que je m'arme de la plume à piqûres. Si je m'adresse mal, daignez passer cette épître à celui de vos co-souffre-douleur ministériels que la chose concerne. On vous sait tous accueillants et aimables, quoi qu'en disent les gazettes, chantant leurs airs imposés, dans les concours de polémique.

Voici que les vacances m'ont ramené aux champs et aux promenades et que, fidèle aux prédilections natales, je me cache en un coin, nouveau pour moi, de cette Belgique variée, paisible et charmante où, pour le cœur et les yeux, reposent tant de douces solitudes. En Campine limbourgeoise, cette fois encore, mais non plus dans le montagneux désert de la Dorsale, là où elle domine la riante et large vallée mosane. Plus au nord et à l'est de la tranquille province, en un oasis de prairies, verdoyantes malgré l'affreuse sécheresse, sur les rives mollement en pente des filets d'eau qui suintent des plateaux de la ligne de faite, partagés par celle-ci comme une longue chevelure par sa raie centrale, minces et presque sans cours, rougis par l'oxyde de fer, laissant voir par plaques le blanc silice ailleurs amassé en monticules moirés par les vents et tachés par les bouquets améthystes de la bruyère dont la divine floraison, bourdonnante d'abeilles, s'épanouit depuis huit jours. Oasis

bouqueté de chênes séculaires, de châtaigniers vénérables, de platanes aux feuilles claires vernissées, venus là, autour d'une vieille demeure à tourelles, entourée du quadrilatère fossé aux eaux dormantes dont jadis on protégeait les grosses habitations campinoises, qui devenaient ainsi pour le voisinage, aux jours de trouble et de rumeur, un refuge, un SCHANZ suivant le mot traditionnel. Oasis sévère, dite LE DOOL, le coin perdu. Oasis étranglé entre des landes maculées de marais, des landes aux noms évocateurs, et si lointains dans l'origine de l'événement, de l'aspect, du malheur qui les a fixés. Ici, la bruyère du Soleil, *Sonnische Heide*; là, la bruyère brûlée, *Verbrande Heide*; plus loin le *Donderschlagsche Heide*, la bruyère du coup de tonnerre. Avec de bas horizons de dunes, ramassées en tas par les ouragans du sud-ouest, à quarante lieues de la mer, les *Wittenbergen*, les *Kraenenbergen*, les *Olmen* et les *Beukenbergen*.

Une route de l'Etat, large, plane, droite, jadis à relais et à roulage, maintenant ineffablement muette, et verdissante aux commissures des lourds pavés dont les chariots hoquetants ne tourmentent plus les cabochons, traverse du sud au nord cette sommeillante contrée : celle de Liège à Bois-le-Duc. Entre Helchteren et Hechtel elle franchit la ligne de partage des eaux de la Meuse et de l'Escaut, à peine sensible, tant cette Campine aplanit nonchalamment son vaste plateau sous le soleil. A l'ouest va, va, monotone et grandiose, la bruyère du camp de Beverloo, elle aussi désormais moins tourmentée du piétinement des hommes et du sabotage des chevaux, depuis que les manœuvres en terrain varié ont mis fin aux classiques petites guerres d'autrefois, toujours menées suivant le même programme, pièces militaires à grand spectacle, où invariablement on forçait, vers Lommel, le passage de la Grande-Nèthe défendu par les marais de Moog, ou, vers Coursel, le défilé sablonneux du Spikel-Spaede.

Ce pays est beau, Monsieur le Ministre; à la nature il ajoute les souvenirs. L'œil y regarde et le cerveau y pense. A l'ouest, quadrangulaire et massive, à soixante mètres au-dessus des cultures et des sables, très semblable à sa sœur du littoral la tour de Lisseweghe, se dresse la tour, en briques dartreuses, de Peer, aperçue de partout ici en sa colossale silhouette, construction expiatoire, élevée par Erard de la Marck, le Sanglier des Ardennes, venu en bête fauve sortie des bois, ravager le pays, et craignant l'enfer. A Beeringen, vers le midi, a résidé Voltaire, avec sa grande dame femme de charge, la marquise du Châtelet, la classique Emilie : des lettres, dans sa correspondance imprimée, en sont datées. Près de là, près de Pael — à la bonne bière — il y a un Venusberg. A Zonhoven, Héliopolis en Campine, eurent lieu en 1833 les préliminaires entre les Hollandais et les Belges pour la première fois considérés

autrement que des rebelles et des révoltés par leurs frères ennemis du Nord, et c'est au château de Vogelzang sous Zolder que fut alors signée la convention militaire qui régla le passage en Belgique des troupes de la garnison de Maestricht.

Enfin, et surtout, c'est sur un tronçon de cette route aujourd'hui si silencieuse qu'en 1831, pendant deux journées du mois d'août, fut livré le plus dur combat de la campagne offensive arrêtée après la bataille de Louvain par l'arrivée du maréchal Gérard, que les Hollandais menèrent pour reconquérir cette Belgique qui, si malheureusement, si héroïquement et, si naïvement, se séparait d'elle.

Le général Daine, qui commandait notre petite armée de la Meuse, aussitôt qu'il avait appris la marche en avant des Hollandais, avait réuni toutes ses troupes disponibles, sept mille hommes, sur un plateau qui coupe la route entre Zonhoven qu'il avait derrière lui, et le village de Houthaelen qui était à son front de bandière. Au pied de sa position, coulait le Laembeek, qui fait encore mouvoir un des plus pittoresques moulins branlants de la Campine, celui de Haagendoren, presque au sortir des marais du Donderslagh. A dix kilomètres en avant, à Hechtel, il avait envoyé des avant-postes. C'est à ceux-ci que se heurta la division ennemie du général Cort-Heiligers, qui envahissait le pays par Lommel.

Les volontaires belges défendirent pied à pied le terrain avec un dévouement admirable. Disséminés sur les deux côtés de la route, ils firent un retranchement de chaque buisson de sapin, de chaque stèle de genévrier, de chaque monticule de sable, des maisons rustiques aux murs jaunes en glaise tapissés de vignes, des grands tilleuls odorants qui les ombragent. Aujourd'hui, après soixante années, les paysans racontent encore les vaillances de ces héroïques maladroits qui combattaient pour la destruction de ce bel ensemble des Pays-Bas, source d'inépuisables regrets.

C'était le 5 août. A sept heures du soir seulement, les Hollandais occupèrent le village de Houthaelen, à portée de canon du plateau où campait Daine.

Le lendemain, le combat recommença. Vingt-cinq cuirassiers belges, traversant au point du jour les bords marécageux du Laembeek, enlevèrent la grand'garde ennemie. Le village fut enlevé par les voltigeurs et les Hollandais reculèrent jusqu'à Hechtel dont ils étaient partis la veille.

Or, Monsieur le Ministre, c'est sur ce tronçon historique de la grande route de Liège à Bois-le-Duc qu'il se passe présentement des choses abominables. Elle est bordée d'arbres, selon l'usage : des mélèzes, des chênes blancs du pays, des hêtres, parfois un marronnier ou un châtaignier, et de-ci de-là un chêne vert d'Amérique introduit en ces dernières années. Vous souhaiteriez assurément que ces ombrages fussent dignes de tels sou-

venirs, et que par la fierté des troncs et l'ampleur des rameaux le site apparût noble et sacré. On voudrait là une allée monumentale et sombre telle qu'on en obtient si aisément quand on laisse l'arbre à la libre circulation de la bonne sève naturelle et à la belle fantaisie de sa pousse en branches.

Or, un sauvage, un fonctionnaire qu'on devrait mettre en croix, a mis en pratique les règles dites de la culture forestière rationnelle, qui n'ont qu'un but, faire produire à l'arbre le plus de bois possible pour les fagots ou les planches. Les frondaisons touffues, la beauté ogivale des longues avenues respectées, la fraîcheur des abondants feuillages, les sentiments que ces splendeurs éveillent dans l'âme même la plus rustique et la plus inconsciente, sont par lui sacrifiés indignement. Il travaille pour faire pousser tout en balais, en chandelles, en brosses à nettoyer les verres de quinquets, mutilant les troncs, les dépouillant de leurs basses branches, les déshonorant par des cicatrices effroyables, coupant presque à ras de la tige principale les plus nobles rameaux, soulevant la colère du passant qui marche la bouche pleine d'exécration et d'anathèmes.

Le spectacle est hideux. C'est une chirurgie d'ambulance sur un champ de bataille. Ces arbres martyrs font surgir dans la mémoire ces vers des *Odes funambulesques* où Théodore de Banville décrivant d'autres arbres ainsi violés, disait qu'ils étalaient, pour l'œil pleurant du promeneur,

Tant de gibbosités, de goîtres et de ventres
Qu'en les aurait tous pris pour d'anciens barytons!

Monsieur le Ministre, faites cesser cela. C'est du vandalisme! Ce n'est pas la première fois que pareilles protestations s'élèvent. *L'Art moderne* a signalé, entre autres, le crime commis sur la route de Westcapelle à l'Ecluse où les incomparables peupliers du Canada, échelonnés par les souffles marins, tous penchés vers le même horizon, racontaient héroïquement les tempêtes d'hiver aux touristes de Blankenberghe et d'Heyst, ont été barbarement abattus comme au temps des invasions sémitiques en Espagne. Juste depuis la borne frontière on a tout rasé en Belgique, tandis que la Zélande arbore encore cette gloire forestière et nous fait honte.

Les rustiques campinaires donnent ici une leçon aux étranges préposés qui représentent votre administration. Autour de leurs chaumines ils ont des arbres, des tilleuls surtout : ils n'y touchent jamais. Aussi quelles somptueuses couronnes, à côté de leurs frères rachitiques de la route gouvernementale, glorifient leurs fermettes accroupies sous les grands toits de chaume roux rapiécé de tuiles du rouge éclatant qui se fiance si bien au vert.

On m'a raconté au camp de Beverloo, où à côté des superbes verdure du Parc et du Faux-Parc, il y a des

avenues dont les chênes sont flétris par les mêmes mutilations, que c'était un de vos prédécesseurs, M. Malou, qui, visitant notre cité militaire et y voyant ces jeunes arbres pousser joyeusement et artistement à leur fantaisie, avait trouvé que c'était un mauvais moyen de les faire *produire* et avait conseillé le grotesque ébranchage qui eux aussi les défigure.

Si c'est vrai, que la mémoire de ce noir millionnaire soit vouée aux malédictions!

Et si vous aussi, contrairement à mon espoir, ne prenez pas d'immédiates mesures pour laisser à celles de nos grandes routes qu'on n'a pas encore souillées et dégradées les belles frondaisons qui les rendaient à l'étranger célèbres, si vous croyez que *les produits divers* du domaine public consistent en recettes monnayées et ne comportent pas les jouissances artistiques, soyez à votre tour conspué et maudit! Que Termonde, votre cité natale, ville flamande aux prairies d'émeraude et splendide par la verdure, vous traite en fils dénaturé! Que messieurs les reporters, même dans l'autre monde, vous pourchassent de leurs éreintements!

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN BELGIQUE (1)

Voici le second article que, dans *le Figaro*, avec un remarquable talent de pénétration et une sympathie si éclairée, a publié M. François de Nion sur notre mouvement littéraire. Il nous revient que l'auteur projette de développer en une étude plus complète et définitive qui paraîtra dans une des grandes revues de France, les éléments de son travail actuel.

LES POÈTES

Le mouvement poétique en Belgique fut incontestablement plus développé, plus fourni, souvent d'une originalité plus complète et plus nationale que le mouvement prosateur. Peut-être pourrait-on attribuer cette prééminence à ce fait, ingénieusement relevé dans un récent et excellent article de M. Ernest Verlant, que les plus anciens monuments de la littérature germanique sont des odes, tandis que ceux de la langue celtique sont surtout des récits. Cette observation contribuerait alors à préciser le caractère germano-flamand de la poésie-belge.

N'est-ce pas d'ailleurs dans l'histoire des peuples une règle constante que le rythme ait précédé la prose. Cette supériorité des poètes sur les prosateurs, à l'éclosion d'une littérature, serait ainsi un exemple assez piquant, à notre époque, d'une application dérivée de cette loi. Mais ici, à l'encontre de l'ordre habituel des choses, ce n'est pas en naïveté, en simplicité fruste, que se manifeste cette poésie : jaillie toute formée du cerveau d'une nation, elle apparaît tout de suite subtile et raffinée, compliquée d'expression et de pensée, maladive et violente, comme un enfant trop précoce, aux fantaisies, aux sensations de vieillard.

La plupart des poètes belges, en utilisant l'outil français, s'en servent pour exprimer des sensations à eux à travers une originalité d'âme et de conception qui est bien leur patrimoine. Ce n'est plus la clarté unie, la mesure, le dosage parfait, les délica-

(1) Voir *l'Art moderne* du 31 juillet dernier.

tesses, les grâces de l'esprit français, ni la finesse dans l'enluminure où s'altère si souvent le sens du coloris chez nous. Eux sont des coloristes ardents, ils subissent la prédestination d'être surtout des peintres. Leurs écoles littéraires se rattachent aux préoccupations de leurs antérieures écoles d'art. Tels des leurs ont la fougue, la spontanéité, qui sont comme des transpositions des polychromies rutilantes de Rubens ou de Jordaens; tels autres ont le charme fort, les harmonies reposées et solides de Van Dyck; même dans le groupe de Van Lerberghe et de Maeterlinck, qui se plaît aux imaginations frêles, recherche les spiritualités déliées, c'est encore un souvenir d'art qui se lève, l'adorable et fleurie école brugeoise, les musiques exquises des clavecins de Memling.

Mais remarquez l'influence divergente des races; même chez ceux-là, pour ces esprits enclins au mysticisme, aux songeries du mystère, la délicatesse n'est pas ce qu'elle est sous les doigts d'un Verlaine: elle insiste sur les nuances, garde une chaleur de ton, un relief qui accusent encore la prédominance de l'élément peintre. L'idée, si abstraite soit-elle, se présente à eux vêtue de couleurs. Ils voient, ils pensent une autre langue que celle dont ils se servent, et c'est pourquoi, si souvent, ils nous déconcertent, nous apparaissent comme traduits dans leurs manifestations les plus franches et les plus spontanées. C'est là peut-être comme la formation embryonnaire d'un langage idiotique, nettement particulariste, analogue en certains points, par rapport à nous, à ce que le grec moderne est pour le grec ancien.

Le mouvement, d'ailleurs, suit dans ses manifestations les grandes subdivisions des lettres françaises. Son initiateur, Camille Lemonnier, décèle en ses premiers livres les truculences du romantisme; il ne fait que passer par cette école, mais elle laisse son sillon dans l'ensemble. Plus tard, quand les poètes tenteront de se réunir en un groupe collectif, ils appelleront ce groupe *le Parnasse* de la Jeune Belgique. Ce ne sont point des parnassiens cependant; ils conservent pleinement leur idiosyncrasie d'art et leur âme si particulière, mais l'influence subsiste. Les premiers vers de Giraud ont la pétulance, l'acrobatie, le bruit de castagnettes de ceux de Banville; Emile Van Arenbergh, dans les quelques sonnets qui constituent son œuvre, fait miroiter les joailleries d'un Hérédia; Rodenbach incline vers le Coppée des *Intimités*. Dans ces derniers temps, quand l'essai symboliste aura tenté en France son vague effort, c'est en Belgique qu'il se révélera et se continuera sous sa forme la plus sérieuse et la plus tangible.

Le premier en date, c'est Th. Hannon, en ses *Rimes de joie*, que J.-K. Huysmans signala jadis comme un volume d'exquise misère morale, de préciosité désolante et délicate, dans la Bibliothèque perverse de son des *Esseintes*. D'allures japonisantes, de forme délicate et mièvre, leur grâce est vicieuse, maquillée, avoue comme un faisandage d'âme d'un effet étrange et pénétrant.

Une âme évangélique et tendre au contraire se révèle chez Rodenbach, apparu à peu près vers le même temps. On a remarqué que les premiers poètes du mouvement sortirent de l'*Alma Mater* de Louvain, la grande Université catholique, où récemment M. de Mun alla porter sa haute parole.

La poésie, sous cette influence, se christianisa avec Gilkin, Van Arenbergh, Waller, Rodenbach. Celui-ci est un intimiste, un rêveur demeuré sous l'impression des sensations enfantines; il vit encore dans l'atmosphère ogivale, liliale, pascalle des premières

communions, dans l'ardeur des chapelles braisillantes de cierges, les flammes blanches des cires ennuagées d'encens. *Le Coffret*, qui le fit connaître, donne bien la note mélancolique d'émotion douce et familiale de ses premiers livres. Il est bien un Flamand, son art est bien caractérisé par ces tendances rêveuses venues d'Allemagne, rehaussées de ces tons gras et solides qui donnent un corps aux plus nuageuses conceptions, — mélange qui est bien dans le tempérament national, — mais il est francisé; son vers, sa syntaxe sont d'un Latin. C'est un barbare, au contraire, qui apparaît dans Verhaeren, le plus original, le plus particulariste et le plus grand peut-être de toute la pléiade.

La moustache blonde et tombante, les yeux bleus, d'une douceur rêveuse et cruelle, tels durent apparaître aux Romains de la décadence les premiers guerriers roux qui allaient leur ravir le monde; tels aux grammairiens, aux rhéteurs, aux aligneurs de phrases mathématiques durent se manifester les chants rauques des nouveaux venus, leur parler rocailleux, aux formes brusques, coupées, laissant entrevoir des infinis d'idées sous des écroulements de brumes.

Malgré son verbe français, il est bien un Septentrional; sa rythmique, le mode de sa pensée, ses idiotismes sont d'un vieux Germain, mais visionné de modernisme énorme: le fer, les gigantesques ferronneries des ports, des digues, des ponts métalliques traversant les brouillards le hantent; des quais s'allongent, des départs de steam-boats trépident, des crachements de fumée se déroulent dans ses vers. Avec cela une sympathie pour les carnages, les tueries rouges, pour la mort blême et cavalcadante; son spleen anglais s'accuse de plus en plus, accru par sa préoccupation des paysages londonniens, obscurci par les vapeurs noires des fantastiques Tamises. Et pourtant, fidèle à sa race, ses premiers regards furent sollicités par les grasses kermesses, les frairies à la Teniers. Un volume de vers, *Les Flamandes*, datent de cette période de son talent; mais bientôt il se septentrionalise: *les Flambeaux noirs*, *les Apparus dans mes chemins*, son prochain livre, encore innommé, sont, à ce point de vue, significatifs.

Presque à la même époque débutent Gilkin, Albert Giraud, Van Arenbergh. Gilkin est un nostalgique qu'étreint fébrilement l'idée du mal: d'où un macabrisme à la Baudelaire. Il affectionne les venins, se délecte à savourer leurs mortelles pharmacopées, à manier des joailleries noires, à faire luire de rouges métaux; les occultistes les rangeraient parmi les saturniens. Sa forme, très pure, le met un peu à part; il est, par excellence, le type d'expression française du mouvement. Van Arenbergh et Albert Giraud cadencèrent tous deux de larges métaphores à la Hérédia, adoptant son rythme fastueux, sa strophe résonnante et nombreuse, mais en y mêlant, le premier, une singulière intensité de sentiment religieux, le second, Giraud, une imagination plus païenne et plus galante: celui-ci est un Watteau, mais qui a passé par le Paris du XIX^e siècle; il procède par petits tableaux d'une grâce enlevée, colorée, avec une mélancolie verveuse et pailletée d'un charme extrême. Son récent volume, *Les Dernières Fêtes*, apparaît comme l'œuvre d'un enlumineur patient de missel.

Ce groupe a conservé le respect de la forme; son vers régulier, aux suspensions normales, aux rimes observées, est plein, solide, harmonieux; ceux qui les suivent, au contraire, renoncent résolument aux modes parnassiens; avec eux, le vers se rompt, brise les formes anciennes du mètre, devient souple, flottant, à les incertitudes et les vagues de la musique. Ceux-là viennent de Gand, la ville aux lents canaux, aux eaux figées; c'est elle dont le

charme gris façon Maeterlinck et Van Lerberghe, ces mystiques, qu'une fraternité de cerveaux, fortifiée d'une belle et rare amitié d'homme, unit en des œuvres distinctes, mais correspondantes. Plus encore que la poésie, c'est le théâtre qui donnera la synthèse de ces esprits étranges, d'un art si haut, si considérable. Notre cadre trop étroit nous interdit d'en aborder ici l'étude, mais les *Serres chaudes* de Maeterlinck, des poèmes de Van Lerberghe épars à travers les feuillets des revues suffisent à les classer au premier rang parmi les poètes de leur pays; il faut leur adjoindre Grégoire Le Roy, moins célèbre, mais dont le talent archaïque, d'une tristesse fine, mérite d'être signalé.

En Georges Khnopff, le frère du peintre, se révèle un disciple immédiat de Verlaine, avec des candeurs, des fraîcheurs dans les nuances qui rappellent le Lelio des *Fêtes galantes* et celui de *Sagesse*. Il a produit peu et s'est tourné vers la musique. Car, peu à peu, à mesure qu'ils se particularisent, leur art évolue vers la musique; chez Albert Mockel, la préoccupation musicale est telle qu'il a cru devoir, en son livre, *Chantefable un peu naïve*, noter en tête le thème symphonique sur lequel il le jugeait développé. Aussi le mièvre, le frêle, le nuancé, se fondent-ils dans son œuvre en tons vagues, indécis, pleins de charme et d'onction. Il est nettement symboliste. Plus récent encore, un modulateur analogue de la nuance est Max Elskamp, avec un chiffonné, un tortillé de la forme souvent un peu bien vagues et pénibles pour nous autres Latins.

A part, au milieu de ces groupes, un racinien, Fernand Séverin; A. Fontainas et Valère Gille jouant de petits airs jolis, modulés délicatement; Fernand Roussel, dont le dernier livre, *Le Jardin de l'âme*, est d'un grand charme; sa tristesse discrète et résignée, la désespérance voilée, l'inacclimation de cette âme en notre époque sont exprimées avec une dignité sobre, une pointe de hauteur qui sont pour plaire. Livre calme et las qui promet un large avenir. A citer encore Ad. Frères, Gérardy, Delchevallerie, Léon Donnay, qui, dans *Sérénité*, révèle un sentiment profond, allant parfois jusqu'au tragique de la modernité; ses vers ont l'air de courtes maximes accotées les unes aux autres, sans rythme, sans rime, sans césure apparentes; ils donnent cependant une impression de poésie très haute.

En somme, le mouvement dont nous avons tenté d'esquisser ici en raccourci l'historique et le caractère, est symptomatique d'une impulsion d'esprit singulièrement neuve et robuste. Les Flandres, ces Marches françaises tant que dura la domination des princes bourguignons, n'ont durant cette période d'autres épanouissements d'art que leurs admirables écoles de peinture; plus tard, après l'épopée révolutionnaire de la lutte contre l'Espagne, pendant la soumission indocile à la maison d'Autriche, un grand silence s'étend sur les dix-sept provinces; elles agglomèrent lentement leur sentiment universitaire, transforment leur patriotisme de clocher, l'élèvent, tendent à se former en nationalité. Mais cette nationalité ne possède pas ce qui constitue la personnalité d'un peuple: une langue particulière; elle se débat à travers les « localismes », le flamand, ce patois tudesque, le wallon ou le *rouchi*, ce jargon français.

C'est dès 1830, la séparation d'avec les Pays-Bas obligeant le nouveau peuple belge à affirmer par tous les moyens sa nationalité, que les intelligences se mettent à travailler, dans le calme enfin conquis, que les caractères se fondent et se pénètrent. Le résultat de cette sorte de gestation ne tarde pas à se faire sentir; aux styles officiels, aux lourds écrivains, le style audacieux, libre,

effréné, les prosateurs et les poètes de 1870 succèdent. Tous ont à leur disposition cette langue la plus souple du monde, le français; ils en usent, mais on sent en même temps leur impatience de cet instrument, leur recherche hésitante encore d'un idiome nouveau, qui s'adapte à leur caractère et à leur tempérament.

Cette recherche sera-t-elle utile? Réussiront-ils à constituer une langue nouvelle dérivée d'une autre encore vivante? C'est ce qu'il est impossible de prévoir aujourd'hui. Précurseurs belges ou novateurs français, ils n'en auront pas moins apporté dans la Littérature une note nouvelle et quelques œuvres de tout premier ordre.

FRANÇOIS DE NION.

A LA HAYE

Exposition d'œuvres de quelques membres des XX et de l'Association pour l'art.

Pour autant que se mesurerait l'intelligence d'un public à une décence déconcertante, — à l'attention inquiétée tout d'abord par un débit en langue étrangère et de forme plus tourmentée, un peu, que conversation de highlifardée à valet de pied et désahurie aussitôt; très sympathiquement ramenée et maintenue dans un effort constant — serait infiniment supérieur et plus traitable que le nôtre, le public de La Haye. Le contact de conférencier à public permet un diagnostic assez sûr; la force d'intimidation dont il aura fallu user marque, en sens inverse, le degré de compréhension, — la bienveillance seule se lassant assez vite; or, conférence, pour notre part, de fatigue nulle, comme cette dernière au *Kunstkring* de La Haye, vérifie ce degré de culture intellectuelle qu'on n'est en droit, pourtant, d'attendre d'aucun public.

Mais il advient au *Kunstkring* ce qui fait la force des XX, fera celle de l'*Association pour l'Art*, de tous cercles similaires, fussent-ils d'inégaux vouloirs révolutionnaires. Pourvu que sortis de l'ornière, un choix d'intelligences artistes, esthètes ou amateurs tout court, se détachera de gros inculte et leur fera cortège.

Aussi, s'est très rapidement évanouie l'appréhension que nous avions d'avoir à définir le rôle du *Paysan en Peinture*, devant un auditoire de *Cercle artistique*.

Le nom prêtait à l'équivoque; on sait ce que veut dire en Belgique cercle artistique: incrustation féroce sur le banc des sacrés principes routiniers et salutaires, grognements asthmatiques et perpétuels contre toute claire chanson jeune, frousse à l'état chronique à chaque essai d'affranchissement ou de révolte, et l'on connaît suffisamment le dégoût que proclament pour notre enthousiasme d'hommes jeunes encore, de foi robuste en l'art tous ces inutiles podagres qui traitent après eux une odeur de char morte et ne produisent plus que de la fumée et des crachats.

Et l'installation du *Kunstkring* aggravait cette inquiétude. Un cercle ayant pignon sur rue, — et quelle rue! — suite de spacieux salons, aux deux étages, aménagés pour expositions, salle de lecture, salle de billard. En ce moment, tandis que s'installait, au second, un choix d'œuvres de quelques membres des XX, on peut voir, au premier, une riche réunion d'objets d'art héraldique.

La création de pareille société entrant en lutte avec l'officielle existante patronnée de sonores omnipotentes influences: les *Mcsdagh*, les *Maris*; la mettre si luxueusement dans ses meubles me paraît un prodigieux tour de force et toute l'activité, tout le bon goût — j'ai découvert en lui le plus aimable et instruit collection-

neur de vieilles faïences et d'estampes — tout l'esprit d'initiative qu'apprécient si fort les camarades du jeune président, M. DE BLOCK, ne seront pas de trop pour maintenir cet avant-poste.

L'impulsion semble donnée en Hollande et le mouvement d'art promet d'y être intense. Le vaillant *Nieuwe Gids* claironnait depuis longtemps l'appel, signalait courageusement les escarmouches isolées et voici que le gros du bataillon, venu de l'étranger, a donné.

L'esprit novateur et la touchante générosité de Jan Toorop qui ne manquait aucune occasion d'attirer l'attention de ses compatriotes sur l'œuvre de ses camarades des XX et de France, avait facilité la route et prédisposé à l'accueil d'aujourd'hui, enthousiaste chez d'aucuns, à l'attention recueillie des autres, la discussion courtoise, l'étude raisonnée, la curiosité digne de tous. Et le parallèle qu'on pourrait établir entre la morgue particulièrement zwansseuse de notre public belge et l'attitude des visiteurs néerlandais contraste singulièrement à l'avantage de ces derniers.

Notre confraternité artistique aussi y reçoit la plus vigoureuse et méritée leçon. L'hospitalité que le *Kunstkring* — dont les membres ne sont pourtant pas liés d'art aussi avancé que les XX, l'*Association pour l'art* — nous offre si généreusement est un fait si unique, d'esprit si large, de mœurs si hautement estimables qu'aucun de nous qui y exposons en ce moment ne devra oublier la dette de reconnaissance que l'art neuf tout entier y a contractée. En accordant ses salles et sa sympathie à Seurat, à ses disciples en division du ton, à Redon, à Lautrec, le *Kunstkring* camouflette-t-il vertement le *Pulchri Studio*, l'officiel cercle de La Haye, dont les dignitaires, pas mal fêrus d'eux-mêmes, ce semble, haussèrent si dédaigneusement les épaules quand des amis soucieux de conquérir de la renommée à feu Vincent van Gogh se proposèrent d'y ouvrir un salon de choix de ses œuvres. *Pulchri* se rend-il compte aujourd'hui que pour avoir tenté d'écraser la gloire imminente de van Gogh, il a décidé la révolte tout au plus et que là où il craignait ce seul ennemi, une vingtaine a surgi, consciente du danger et se serrant les coudes. La riposte doit lui sembler dure !

Cette poussée vers des contrées neuves est significative d'une vitalité superbe, prometteuse de ralliement partout où des forces luttent séparément. Et que n'useraient à la suite de Toorop les Bauer, les Thorn-Pricker, — un inconnu qui se signalera bruyamment à la première occasion, — les Roland Holst, les Jan Veth des cordiales avances du *Kunstkring* et en lui réaliseraient le vivace faisceau d'avant-garde.

Tel quel, le Salon actuel de La Haye remémore assez exactement — le luxe en plus — les premières sorties impressionnistes de la rue Laffitte. Je désiste aujourd'hui de plus amples appréciations; des œuvres si pieusement accrochées une seconde fois sur cette exquise — s'atténuant aujourd'hui — tenture verte d'Anvers qui semble promise dorénavant à toute sortie d'audace et d'art, le prochain du *Nieuwe Gids* apportera critique étendue, signée Veth, et lors la traduirons ici. Mais il se pourrait que n'ayant mêmes raisons que nous, Veth n'y mentionne pas le regret que nous avons, nous, de n'y voir aucune œuvre de cet exquis ami que nous avons là-bas, Toorop, l'organisateur au dévouement si simple et si inépuisable.

Par-delà ce banquet bruyant, où de si aimables choses furent dites, de si réels regrets exprimés de n'y voir qu'un seul des exposants; par-delà ces éclats de joie franche, si jeune et si reconfortante; par-delà tous ces serremments de mains si vigoureux que

nous lutterons mieux dans la suite; par-delà tant de sourires de femmes belles et étrangères et le ton si simplement affectueux de ces maîtresses de maison; par-delà tout l'infini de l'eau et du sable par où il a fallu pérégriner pour se retrouver aujourd'hui, très seul, devant le travail, nous nous souvenons.

H. v. d. V.

LES ARTISTES ET LES MARCHANDS

La Gazette de l'Amateur a publié dernièrement une lettre de M. Alfred Stevens qui contient d'intéressantes observations sur les relations entre artistes et marchands de tableaux :

Monsieur Henri Garnier,

Je viens de lire votre article : *Le Syndicat des peintres*.

Je ne crois pas qu'un artiste de valeur pense plus à l'argent qu'à son art. S'il y en a quelques-uns, c'est qu'ils y sont forcés par les difficultés de la vie. A tout péché miséricorde.

Mais je suis tout à fait de votre avis contre l'idée d'un Syndicat des peintres.

Pour moi, les expositions sont la mort de l'art. Il y en a trop. Les Anglais disent : « Tout tableau accroché n'est plus vendable ».

Le marchand de tableaux, loin d'être nuisible aux peintres, leur est utile. Qu'il gagne de l'argent, tant mieux ! puisqu'il fait monter les prix du peintre dont il s'occupe. Ce sont eux qui forment généralement de nouveaux amateurs, qui savent défendre la valeur d'un artiste qui n'oserait le faire lui-même. Ils sont donc le trait d'union nécessaire entre l'amateur et le peintre. Ils permettent aux artistes de travailler plus tranquillement, n'étant pas obligés de s'occuper de la vente de leurs œuvres.

Ils défendent les prix de ceux qu'ils achètent dans les ventes publiques.

Ce sont les marchands qui ont fait monter les prix des Corot, Millet, Delacroix, Rousseau, Daubigny, etc. Qui donc a le droit de s'en plaindre ?

Et, encore aujourd'hui, ce sont eux qui font monter les prix de Ribot, de Jongkind, etc. Si vous supprimiez les marchands de tableaux, au bout de quelques années, il resterait bien peu de véritables amateurs.

S'ils s'enrichissent, non sans peine, croyez-le bien, ils jettent, en général, de la poudre d'or sur les peintres. Si je vends un de mes tableaux dix mille francs à un marchand et s'il arrive à le vendre cinquante mille francs, je lui en suis reconnaissant au lieu de lui en vouloir. Il a fait monter mes prix.

Je ne dis pas que tous les marchands de tableaux soient des gens adorables et charmants, il y en a même de bien ignorants, mais il y en a aussi d'excellents. Il y a toujours quelques mauvais prêtres, quelques mauvais soldats.

Je vous félicite donc, Monsieur, de votre article et vous prie de croire à mes sentiments distingués.

ALFRED STEVENS.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les distractions d'un impresario.

M^{lle} Fouquet, dite de Fontanges, engagée en qualité de grande coquette dans la troupe de Sarah Bernhardt pour une tournée artistique en France, avait oublié de payer à ses couturiers,

MM. Leyvastre et C^{ie}, une note de 4,753 francs. Ceux-ci eurent le mauvais goût de réclamer le paiement de leur facture et de former entre les mains du directeur de la tournée, M. Maurice Grau, une saisie-arrêt sur les appointements de l'artiste.

M. Grau ne fit pas plus de cas de l'exploit ministériel que d'un prospectus de marchand de vin. Assigné en déclaration affirmative devant le Tribunal civil de la Seine, il soutint que personnellement il n'avait jamais rien dû à M^{lle} Fouquet; que ce n'était pas lui, mais la société new-yorkaise Abbey et Grau qui avait organisé la tournée, engagé les artistes, fait actes de directeur. Malheureusement, il lui fut impossible de produire à la barre l'engagement de M^{lle} Fouquet, qu'il déclara avoir laissé en Amérique.

Cette nouvelle distraction lui valut une condamnation, comme débiteur pur et simple des causes de la saisie-arrêt, au paiement des 4,753 francs réclamés, avec les intérêts de droit et les dépens.

M. Grau interjeta appel, oublia cette fois de se faire représenter à l'audience, et le jugement fut confirmé par défaut. Restait l'opposition. Le directeur en usa, mais sans succès. Il avait, il est vrai, retrouvé dans l'intervalle le contrat de M^{lle} Fouquet-de Fontanges et le présenta à la Cour.

Celle-ci a rendu l'arrêt suivant :

« La Cour ;

Adoptant les motifs des premiers juges ;

Et considérant que l'association du sieur Abbey et de Maurice Grau avait pour objet unique l'exploitation des représentations, en Amérique, de la dame Sarah Bernhardt; que cette participation ne constituait pas une personnalité morale distincte de celle des deux cointéressés ;

Que l'acte d'engagement, en date, à Paris, du 19 mars 1886, aujourd'hui produit, a été contracté par la demoiselle Fouquet, dite de Fontanges, avec le sieur Abbey et Maurice Grau; qu'il a été fait entre les trois parties en triple original; que Grau s'y est, comme le sieur Abbey, obligé personnellement au paiement des appointements stipulés au profit de ladite demoiselle de Fontanges ;

Par ces motifs,

Confirme avec amende et dépens. »

« Il m'aime un peu, beaucoup..... »

M. Rudaux, auteur de diverses compositions popularisées par la gravure, a exposé dernièrement un petit tableau intitulé : « Il m'aime un peu, beaucoup... » On devine le sujet !

Il a gravé à l'eau-forte, d'après cette composition, une planche qui fut vendue à M. Lévy. Ce dernier l'a transmise, à son tour, à M. Minot.

M. Minot ayant voulu utiliser cette composition pour en faire des chromolithographies, M. Rudaux vit dans ces reproductions enluminées une atteinte à sa propriété, puisqu'il n'avait vendu la planche gravée que pour être reproduite comme gravure à l'eau-forte.

Il fit donc saisir les épreuves coloriées de M. Minot, et assigna conjointement et solidairement ce dernier, avec M. Lévy, en dommages-intérêts, pour le préjudice qui lui était ainsi causé.

M. Minot a assigné, à son tour, M. Lévy en garantie.

Le tribunal de la Seine a fort justement jugé en droit que le droit conféré par l'artiste de reproduire son œuvre par la gravure est purement limitatif et n'autorise pas le cessionnaire à la reproduire par d'autres procédés, et notamment par la chromolithographie.

En conséquence, les défendeurs sont condamnés aux dépens envers M. Rudaux, Lévy doit payer à Minot 500 francs, montant du prix de la session, et doit lui payer en outre 500 francs pour le préjudice causé par l'éviction.

PETITE CHRONIQUE

M. Cossira et M^{me} E. Cossira sont, depuis quelques jours, revenus du Mont-d'Or, où ils ont passé une partie de notre été africain. Nous savons que depuis son retour, l'excellent ténor de l'Opéra a été vivement sollicité par MM. Grau et Abbey, directeurs du *Metropolitan* de New-York, de signer un engagement pour la prochaine saison en Amérique.

Mais, en dépit des propositions superbes qui lui ont été faites, Cossira a rompu toutes les négociations. Il était, en effet, antérieurement engagé pour Nice et s'est absolument refusé à tenter auprès de son directeur une démarche tendant à la résiliation possible de son contrat. Cossira estime, avec juste raison, qu'il se doit aux Niçois qui, l'année dernière, lui ont fait si grande fête dans son répertoire et notamment dans *Lohengrin*. C'est qu'en réalité quelques billets de mille francs de plus ou de moins sont peu de chose pour un artiste véritablement digne de ce nom et pèsent bien peu dans la balance auprès des applaudissements d'un public fidèle et enthousiaste.

Les Niçois auront donc, cette année encore, le plaisir d'applaudir le grand artiste et lui sauront gré d'avoir tenu à eux jusqu'au sacrifice pécuniaire inclusivement... Ce qui n'est pas banal !

(Echo de Paris.)

Du *Guide musical* :

Il est décidé dès à présent qu'il n'y aura pas à Bayreuth de représentations en 1893 et peut-être même en 1894. On se réserve pour préparer quelque chose de nouveau. On sait que, depuis longtemps, il est question d'une reprise des *Nibelungen*, qui n'ont plus été donnés depuis 1876 au Théâtre Wagner. Mais rien n'est encore décidé à ce sujet. M^{me} Cosima Wagner paraît surtout préoccupée de former de nouveaux artistes. Le fait est que les créateurs des derniers drames wagnériens, ceux qui ont reçu les indications du maître lui-même, commencent à se faire de plus en plus rares et quittent l'un après l'autre la scène. Il importe donc, pour maintenir la tradition pure, d'initier des forces plus jeunes au style et aux exigences du Théâtre de Bayreuth. C'est à ce travail préparatoire que seront vraisemblablement consacrées les deux années pendant lesquelles le théâtre sera fermé au public. Le produit des représentations de cette année, qui laisseront un énorme bénéfice, sera tout entier consacré à la formation du nouveau personnel chantant.

Il a été beaucoup question ces jours-ci de M^{me} SÉVERINE à propos de son interview avec le Pape. Voici le portrait instantané que lui consacre le *Gil Blas* :

Avec sa jolie tête moqueuse où les cheveux s'envolent en bouclettes révoltées, son nez retroussé à la diable, ses grands yeux très doux mais où passent parfois au fort d'une discussion comme des éclairs d'orage, sa bouche sensuelle, eût été charmante sous le bonichon de dentelles d'une de ces clubistes qui n'étaient farouches qu'à la tribune des Cordeliers. Grande, vigoureuse sans que l'élégance des lignes en soit altérée, a bien l'apparence extérieure de la femme d'action, de combat, de charité, de la Parisienne matinée de Lorraine qu'elle est. Tout jeune, fut l'Antigone dévote et aimante de Vallès et apprit à écrire en apprivoisant ce révolutionnaire bourru où couvait une âme de bourgeois. Prit la succession de son maître et l'élargit. Aujourd'hui l'un des journalistes qui savent le mieux toucher le public au bon endroit, qui ont le don d'émouvoir, d'ouvrir les bourses, qui claironnent les dianes les plus réveilleuses, les plus crânes. Signe particulier : Aime les pauvres bêtes autant que les pauvres gens et a fait de son logis comme un asile où les chiens faméliques doivent se croire au Paradis.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et L'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francofort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est sans concurrence pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les prix-courants et les certificats à toute personne qui en fera la demande.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6
GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ LACOMBLEZ

JAMES ENSOR

PAR EUGÈNE DEMOLDER

Une plaquette in-8^o carré avec un dessin de J. Ensor : *Mort mystique d'un théologien*. Tirage : 5 exemp. numérotés sur japon impérial, à 12 francs; 95 exemp. numérotés sur hollande Van Gelder, à 3 francs.

Pour paraître prochainement
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR.

L'ENVOL DES RÊVES

PAR M. ARTHUR DUPONT

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LES GRANITS BRETONS. — LIBRES MUSIQUES. *Aux simples amateurs.* — LE MONUMENT DE CHARLES DE COSTER. — LE POÈTE. *Essai par R.-W. Emerson (Suite).* — M. HENRI BECQUE ET LA JUIVERIE. — CORRESPONDANCE.

LES GRANITS BRETONS

Sur les plages, en face des têtes de Méduse de la tempête, ils semblent — rocs, pics, promontoires et caps, — des restes de monuments énormes, voués, par des peuples disparus, au culte des vents et de l'espace. Autour d'eux, sans doute, ont dû se célébrer les premiers mystères et les premiers sacrifices. En face des domaines illimités de la peur, devant la mort, chaque soir, des soleils sanglants, au bord même des gouffres, ils s'affirment, protecteurs. Si un Dieu secourable existait, quoi de plus naturel que de l'adorer sur leur sommet et de même, pour conjurer les hostilités des génies de la tempête, quoi de mieux que de les apaiser du haut de ces énormes tables d'offrande. Le mont pour les divinités du ciel, la falaise pour les divinités de la mer ont donc été, ont dû être les premiers temples. Nulle part cette évidence jaillit aux yeux aussi dominatrice qu'en Bretagne. Le granit, depuis que des peuples ont, sur

cet antique sol, rêvé d'inconnu, n'a cessé de donner corps et d'aider à leurs pensées religieuses.

Les monuments mégalithiques de Plouharnel, les pierres de Kermario et de Kerlescan apparaissent des falaises et des écueils réalisés au milieu des plaines. Indubitablement sont-ils l'expression de cette même religion, dont les monuments, jadis uniquement debout sur les côtes, se sont mis en marche vers l'intérieur. Le Finistère et le Morbihan en sont peuplés. Si l'on pouvait déchiffrer les hiéroglyphes qui ornent les pierres de certains dolmens, peut-être y lirait-on qu'ils furent construits sur le modèle de telle grotte du bord de la mer et que tels menhirs furent disposés d'après le plan de tels écueils ou de tel promontoire. Certes, l'architecture en est plus régulière et la symétrie dans la construction s'y révèle. Les hommes de Locmariaker sont déjà des calculateurs ; ils ont à leur disposition des instruments et des outils puissants, ils savent remuer des images colossales, bâtir de formidables galeries ; ceux de Carnac élèvent des monolythes tragiques, imposent l'équilibre à de formidables blocs debout comme des tours.

Que ce soient des alignements ou des cromlechs, une pensée d'art s'y manifeste — la même qui domina l'Égypte de Menès, — qui ne sépare point l'idée de beauté et de grandeur de l'idée de masse et de volume. Monstrueuses, telles pierres kermaroniennes, à l'heure d'or des couchants, quand elles projettent leurs ombres

par à travers le champ voisin, jusqu'aux murs des fermes proches. L'homme ne compte plus à côté d'elles ; il est l'humble et l'écrasé par sa propre œuvre que se sont adjugée ses dieux.

Tout comme au bord de la mer, le granit est ici dédié au mystère : on comprend sa force et ses ténèbres, sa taciturnité de pierre profonde et sombre, sa rébellion et son indestructibilité en face du temps et de la mort, sa signification d'éternité. Il convient aux cultes des nordes sauvages et tristes, qui n'ont que faire de la joie et de la clarté banales des marbres. Il est, par excellence, le dur et noir témoin de la ténacité humaine contre le sort pendant la vie et la dalle sûre et protectrice pour les os défunts qui attendent.

Au cours des âges, il est devenu chrétien, se diversifiant d'après les styles roman, gothique et renaissance. A travers tout il est resté breton, avec des marques particularistes de rudesse, de naïveté et de force.

A Dinan, le porche de la cathédrale est fruste, mal dégrossi, taciturne ; à Morlaix et à Saint-Brieuc, les colonnes gothiques sont étonnamment lourdes et barbares avec je ne sais quoi de militaire ; à Roscoff, le porche et les ossuaires renaissance témoignent d'une barbarie splendide. A Carnac, un dais du xvii^e ou du xviii^e siècle définit par son dessin sauvagement contourné la persistance des qualités d'art natives. Les styles chrétiens de Bretagne s'apparentent aux constructions primitives des âges antérieurs ; comme elles, ils sortent du sol, continuent à former bloc avec lui, semblent un jaillissement, une poussée soudaine de ses profondeurs. Croix de granit, tombes de granit, sanctuaires et églises de granit, calvaires de granit, le menhir et le dolmen les ont engendré tous.

Spécialement les calvaires et les croix. Celles-ci, debout dans la campagne ou sur des pointes en éperon vers la mer. Ceux-là, à Plebins et à Plougastel-Daoulas, réalisant on dirait un énorme monolithe creusé, troué, ouvragé, les pieds écartés aux quatre coins, le sommet aiguë d'une crucifixion. Ce qui les distingue : une touchante enfance d'art, une conviction et une croyance féroce, une tendresse nue et profonde. C'est à pleurer devant, tellement les scènes de la passion y sont croyantes de souffrance et pénétrées de douceur. Les poses, les gestes, les attitudes, les groupements, les dispositions, les mouvements n'ont de signification que transposées dans l'atmosphère de la légende et de la foi.

Mais sitôt qu'on parvient à les voir, non plus en curieux mais en croyant, de quelle ineffabilité ne remplissent-ils point l'esprit. Dites, les soldats, la main contre la joue, endormis au bord du tombeau, d'où jaillit le Christ droit comme une affirmation divine, dites, l'âne pataud de l'entrée à Jérusalem, dites, le couronnement d'épines auquel on travaille comme des matelots tournant au cabestan, dites, la scène suprême et les

larmes de Marie et là-haut les trois croix avec un ange, comme une petite poupée, agenouillé sur chacun de leurs bras. Œuvre d'émotion, toute taillée dans la pitié, tout ardente de simplicité et de bonne foi, tout immense de force persuasive. Certes, trinqueballante, va comme je te pousse, avec des maladresses terribles et des inexpériences scandaleuses. Mais qu'importe.

Quand on songe que c'est au village, pendant les soirs d'hiver, pour détourner du pays les pestes et les lèpres, qu'un tailleur d'images par son génie a témoigné de ce chef-d'œuvre, puis s'est perdu dans l'anonymat, on se sent pris de quelque pitié pour ce que les critiques appellent : avoir un talent correct et reconnu.

La force simple et rude, qui dans la matière même trouve son exemple, exalte donc tout l'art breton. Aujourd'hui encore les pierres noires et grises sont employées pour des manifestations esthétiques. Mais combien un bloc granitique moderne, rencontré à Brest, dans une église, et représentant un évêque à genoux, est d'expression piteuse et combien la récente basilique construite en l'honneur de sainte Anne d'Auray fatigue de son luxe de marbre et de sa bonne tenue en or et en argent ! Décidément, le granit est trop fort et trop puissamment ténébreux pour notre foi palotte et propre, que la chromolithographie et les objets pieux en biscuit ou en papier mâché seuls traduisent adéquatément.

LIBRES MUSIQUES

Aux simples amateurs.

Article deuxième (1).

L'enseignement — dans les Conservatoires — de la *Composition appliquée aux divers genres de musique (musique vocale et instrumentale)* (2) est irrémédiablement funeste pour les malheureux qui y sont innocemment livrés et martyrisés : cela se sait, cela se dit, cela court les rues et se colporte ; et — en petits comités — c'est même devenu une banalité, un lieu commun d'en constater les fâcheux et déplorables résultats.

Les jeunes apprentis musiciens, après les nombreuses et pénibles années d'arides labeurs et après s'être laissé enlever ignominieusement — s'il y a lieu ! — tout principe d'individualité, parviennent enfin à péniblement décrocher un piteux prix de Rome, le *sumum* de leur gloriole, leur plus forte fierté : avoir pondé une monstrueuse et béquillante cantate officielle quelconque sur un poème de Casembroot ou une traduction de Guillaume..., après quoi ils vont s'enterrer dans quelque trou de province ; d'où parfois l'un ou l'autre sort encore, fantôme surgissant de sa moisissure. Mais pendant ces temps de lent enfouissement et avant la rouillure complète, l'éparpillement final en poussière, que produisirent-ils, ces pauvres ? Hélas !... Ah ! ces joyeux prix de Rome.

Connaissez-vous Buschoop ? Eh bien, il vit toujours ! Se souvient-on encore des Demol ?... et il y en a deux ; il y a Pierre et il y

(1) V. *l'Art moderne*, n° 23, du 5 juin 1892.

(2) Textuel : règlement organique, art. 2.

avait Guillaume ! Et qu'ont donc laissé Soubre, Stadfeld, Waelpüt, Heckers ? A peine une ouverture d'*Hamlet* à eux quatre ! Et Dubois ?... Ah ! non, celui-ci, je crois, n'est pas mort. Mais parmi les autres vivants, quelles œuvres d'art ont donné Gevaert, en dehors de ses livres de très belle science, Lassen, en dehors de quelques romances, Radoux, Huberti, Van den Eeden, etc., en dehors de rien du tout ? Et même Benoit, qu'admirent surtout les littérateurs, et qui n'est parvenu qu'à brosser largement, très largement, il est vrai, de forts beaux décors, mais décors ! Demandez aux musiciens eux-mêmes, à ses collègues, ce qu'ils pensent de lui ; à ce que vous en entendrez,..... vous pourriez même croire, un instant, que Benoit est extraordinaire. La vérité est que son écriture est très faible, et j'ajouterai que le goût l'est tout autant. Et Joseph Dupont, qui a prouvé par ses admirables interprétations aux Concerts populaires et à la Monnaie, combien artiste impeccable et pur il est cependant ? Tinel au moins est intéressant, et Franz Servais semble constituer la seule exception ; on ne connaît guère de lui, et son *Apollonide* est impatientement attendue : Servais n'ayant eu d'autre maître que lui-même, ainsi qu'il faut, l'espoir en lui est grand. Par exemple, quand on songe à ce que sont devenus tous ceux qui restèrent accrochés simplement à un second prix ! Le seul qui promettait, c'est Florimond Van Duyse ; mais, malheureusement, celui-là s'est fait auditeur militaire.

Faut-il insister aussi sur les mièvres et pâles quatuors et trios, sur les symphonies lymphatiques ou poitrinaires, couronnées aux Académies ; couronnées à la façon des chevaux tombés ?

Voilà les résultats des écoles de composition ; et pourtant — constatation curieuse — peu d'écrivains, jusqu'ici, attaquent ouvertement ce pernicieux enseignement : en Belgique, il me souvient vaguement d'une très énergique et violente campagne menée hardiment au *Guide musical* par Maurice Kufferath, si je ne fais erreur. En France, avec Alfred Ernst, dans *la Revue blanche*, l'*Art et Critique*, le *Gaulois*, ainsi qu'Henri Gauthier-Villars, qui tous deux vaillamment bataillent, je ne vois qu'Arsène Alexandre, le plus audacieux des critiques d'art de la presse quotidienne parisienne, le seul pour la peinture, celui qui surtout, au *Paris* et à *l'Éclair*, s'est fait le rude champion de tous jeunes apportant une formule d'art nouvelle ; sa brillante chronique, *l'Anti-Conservatoire*, fit, entre autres, fort sensation.

Il n'est donc pas inutile de faire voir aux simples et sincères amateurs qui, jeunes encore, se sentent grouiller de vagues besoins d'art, tout le danger et l'influence fatale des écoles officielles, — d'ailleurs autant pour la peinture ou la sculpture, que pour la musique.

La raison directe de cette néfaste influence me sera facile à analyser ; il suffira de montrer l'abîme profond qui sépare les principes premiers d'où l'art tire son origine, de l'esprit mesquin et l'étroitesse d'idées avec lesquels ce même art est envisagé. Toujours maîtresses sont restées la compréhension restreinte et les petites vues de Fétis ; de Fétis, celui-là même qui corrigeait les fautes de Beethoven, prenant les géniales audaces du maître pour... des distractions — n'est-ce pas délicieux ? — ; du père Fétis enfin ; de l'*abgestumfter greiss* de Wagner : et c'est encore l'éternelle façon de mal regarder, de ne pas voir ; les erreurs, pour un peu moins profondes peut-être, n'en sont pas moins restées identiques. Et je ne me rappelle plus où, mais, je crois, dans la préface de son *Traité d'Instrumentation*, Gevaert écrit que le principe de la création est simplement de la réminiscence.

Ce serait donc affirmer, selon lui, que les dessins mélodiques et les couleurs harmoniques s'imprégnant en nos cerveaux, ces mêmes dessins et ces mêmes couleurs en ressortiraient modifiés plus ou moins et sous d'autres apparences, formant ainsi des musiques nouvelles, des créations ! Or, dans ce faux principe n'est envisagé que l'extériorité de l'œuvre d'art, la forme, la matière presque ; c'est, comme le dit si bien Hegel : « ...une succession « complète en soi de combinaisons et de modulations, d'oppositions « et d'harmonies qui appartiennent au domaine purement musical « des sons. Mais alors la musique reste vide, inexpressive ; et « comme le côté principal de tous les arts, le côté intellectuel ou « de l'expression lui manque, elle ne mérite pas encore à pro- « prement parler ce nom (1) ». C'est néanmoins sur ce point de départ erroné de Gevaert, exprimé encore en d'autres endroits et en d'autres termes, qu'est échafaudé tout l'enseignement de la musique actuel, combiné avec cette autre erreur, qu'il faut acquiescer, avant tout, une sorte de mécanisme indépendant de l'art, communiqué par des règles et des préceptes, et pompeusement intitulé : technic. L'on astreint les jeunes — qui le veulent bien — au dur exercice de l'emploi en soi de mélodies et d'harmonies, abstraction faite de toute préoccupation ou besoin d'œuvre ; cela, jusqu'à la parfaite et habile imitation, non pas des œuvres d'autrui même, mais de leur facture seule. Cette espèce de virtuosité en quelque sorte, est appelée alors : connaître son métier. C'est aussi ce qui se passe dans les écoles de peinture, par exemple, où l'on habitue à tracer des lignes, à employer des couleurs, en dehors de toute émotion.

Je trouve la plus nette condamnation de ce système dans le fameux article de Wagner (à la *Nouvelle Gazette musicale*) : DU JUDAÏSME DANS LA MUSIQUE ; à propos de l'incapacité du juif, il dit : « Peu importe ce qu'il crée, pourvu qu'il force l'attention ; il n'a « qu'un souci : celui de la forme ». On devrait ajouter à ce sujet qu'il y a beaucoup de juifs de nos jours.

L'on pourrait, il est vrai, prétendre qu'à l'école il n'est nulle question de créer des œuvres, mais d'enseigner, de fournir les moyens d'en produire : Or, ceci est faux encore ; en faisant des œuvres, seul on apprend à en faire, et non pas en s'appliquant à autre chose ; c'est précisément à vouloir exercer les jeunes à séparer la forme, l'extériorité de ce qui fait le fond de l'œuvre d'art, c'est à leur vouloir donner cette habitude de monstruosité anti-nature, qu'on les empêche à jamais de pouvoir créer quoi que ce soit.

Car, loin d'être une réminiscence, comme le dit Gevaert, l'œuvre est une création toute spontanée ; s'adressant à la sensibilité des hommes, elle sort complètement du principe sensible. Chez l'artiste, ce principe de la sensation se développe, se raffine, se sensibilise, devrais-je dire, et s'intellectualise : cet acheminement vers un constant perfectionnement provient du contact émotionnel et conscient des objets qui sont la nature et des œuvres qui sont l'humanité. Les sensations fortes extérieures, à la suite d'un travail de gestation dans le « Moi », peu à peu dégagent en l'artiste des sensations intérieures individuelles. C'est en cette genèse que précisément consiste la création artistique ; et pour être essentiellement du domaine de l'activité, de la volonté humaine, elle est éminemment naturelle. Et je veux citer encore ici Hegel :

« Le véritable artiste a un penchant naturel et un besoin inné « diat de donner une forme à tout ce qu'il éprouve, à tout ce que

(1) Hegel, *Cours d'esthétique*, troisième partie, chap. II.

« son imagination lui représente... Ce don de représenter, l'artiste ne le possède pas seulement comme faculté purement spéculative d'imaginer et de sentir, mais encore comme disposition pratique, comme talent naturel d'exécution. Ces deux choses sont réunies dans le véritable artiste. Ce qui vit dans son imagination lui vient ainsi en quelque sorte dans les doigts, comme il nous vient à la bouche de dire ce que nous pensons, ou comme nos pensées les plus intimes, nos idées et nos sentiments apparaissent immédiatement sur notre physionomie, dans le maintien, les gestes, les attitudes du corps. Dès lors, le véritable génie a bientôt fait de se rendre facile la partie extérieure de l'exécution technique (1). » Et plus loin encore : « Cette disposition naturelle que l'artiste trouve en lui-même, il doit sans doute la développer par la pratique pour arriver à une habileté parfaite : cependant, la faculté immédiate d'exécution ne doit pas moins être chez lui un don naturel, sans quoi l'habileté simplement ne peut aller jusqu'à produire un art réellement vivant. Ainsi, conformément à l'idée même de l'art, les deux parties intégrantes de la composition, la production et la réalisation, se donnent la main et sont inséparables. » Enfin, dans le résumé, on lit encore : « Ce n'est pas par un travail mécanique, dirigé par des règles apprises, que l'artiste exécute ses œuvres. »

Si l'on a bien pu comprendre, par ces brèves notes, combien la forme d'art — qui est la réalisation d'une conception — est intimement liée au sentiment, l'on se rendra compte aussi de l'importance de l'éducation, du développement homogène artistique et intellectuel : autant il est néfaste à l'artiste d'être arrêté dans son œuvre par un manque de technique, autant il est dangereux pour la création d'avoir poussé cette technique plus avant que la sensibilité, malgré ce qu'en dit Gevaert (2). On verra aussi quelle est l'influence des milieux sur le principe sensible ; vous vous souvenez du *Neveu de Rameau*, lorsque Diderot lui fait dire : « Mais le moyen de sentir, de s'élever, de penser, de peindre fortement, en fréquentant des gens tels que ceux qu'il faut voir pour vivre ? »

A plus forte raison, que peut faire l'élève, après avoir reçu, pendant quatre ou cinq ans, sans relâche, toujours, toujours, sans cesser jamais, des impressions vides de toute expansion artistique, purement matérielles, contraires à tout principe d'art, impressions qui développeront son sentiment dans de mauvaises voies et lui porteront une déformation irrémédiable ; quelque chose comme une lésion, inguérissable autant que celles du cerveau.

Voici, je pense, des principes que ne pourront admettre les musiciens ; je ne m'en étonnerai nullement et songerai à ce que dit Hegel encore : « Le talent musical peut se développer dans une extrême jeunesse et s'allier à une grande médiocrité d'esprit et à la faiblesse de caractère ». Et ceci est le cas très généralement répandu, parmi les jeunes surtout, même ceux-là qui apprennent seuls : ils apprennent mal, laissant de côté toute intellectualité. Le fait de ne point aller au Conservatoire n'implique nullement le pouvoir de créer des œuvres d'art, et je pourrais citer telle musique dont le seul but est de reproduire le bruit que font les vagues de la mer, ou le vent dans les cordages, ou encore l'imitation d'une danse de marins, à la façon de Gilson.

(1) Hegel, *Cours d'esthétique*, première partie, chap. III.

(2) *Annuaire du Conservatoire de Bruxelles*, 1877, p. 148.

Oh ! combien autrement et véritablement œuvres d'art sont les *Chants de la Mer et des Grèves*, de Georges Flé ! Avec, pour simples matériaux, de naïves mélodies populaires, sans accompagnements, Flé nous fait éprouver de nouveau les sensations intenses et de violente intimité ressenties en la Vie tout entière de la Mer. Ce n'est plus le bruit des vagues, cette fois, qui est reproduit ; mais l'âme de la Mer vibre en ces très purs chants ; ce sont ses joies, ses tristesses, ses deuils et ses espoirs qui se retrouvent en des expressions d'êtres qui l'aiment, la sentent, la subissent, la vivent de toute leur vie.

Voyez-vous, il ne suffit pas d'annoter dans une formule quelconque les aspects des choses extérieures, pour donner la sensation que produisent ces mêmes choses, en l'âme et en l'intellectuel d'un artiste. Et ceci s'enseigne-t-il ? Parfaitement. Dans les Paradis fermés du Rêve, où seuls purent jamais pénétrer les Vrais.

EUGÈNE SAMUEL

LE MONUMENT DE CHARLES DE COSTER

Nous publions la lettre par laquelle Charles POTVIN, un des meilleurs et des plus pieusement fidèles amis de Charles De Coster, raconte à l'un de nous l'exhumation récente des restes du grand écrivain. Avec quelle simplicité et quelle émotion ! Il est réconfortant, après l'indifférence cruelle et bête dans laquelle on a laissé, en Belgique, vivre et mourir le grand écrivain, l'auteur illustre de *Tiel Uylenspiegel*, de sentir le profond et touchant souvenir qu'il a laissé dans l'âme généreuse du frère d'armes qui l'a si bien connu et tant aimé.

Au nom de tous, *l'Art moderne* le remercie.

Jeudi, 1^{er} septembre 1892.

MON CHER PICARD,

Nous avons fait hier soir une chose décisive pour De Coster.

Après des délais pour lever quelques difficultés, l'administration communale s'est arrêtée à l'idée de remplacer le caveau où repose sa mère, dans l'ancien cimetière, par un caveau spécial, plus large et mieux situé, au nouveau cimetière d'Ixelles. Le mari de la sœur de notre ami en a été informé ; on le prie de venir à Bruxelles au plus tôt, pour certains détails ; il y est venu mardi, lui, Hector Denis et moi.

Nous nous sommes réunis dans le bureau de l'état civil, et là, séance tenante, il a été décidé que le plus sûr était d'enlever l'affaire le lendemain même. Donc, hier soir, à 6 1/2 h., nous nous sommes rendus au cimetière, avons vérifié les registres très bien tenus, et trouvé la fosse ouverte. Le cercueil n'existait plus ; mais le numéro sur plomb a été trouvé à la place indiquée dans le registre. Cela constaté, on a procédé, os par os, au transport des restes de notre ami dans un cercueil de chêne plombé. Puis, comme dernière certitude, on a retrouvé, à la hauteur de la poitrine, un cadre avec sa glace intacte que M. Eug. Dandoy, son beau-frère, a reconnu comme ayant contenu le daguerréotype de sa mère, que sa sœur se souvient avoir déposé dans son cercueil.

Nous avons donc l'assurance d'avoir soustrait à la dispersion complète les restes du poète. Le cercueil a été scellé, puis déposé, couvert d'une grande couronne de lierre, dans une salle d'attente, d'où il sera transporté dans cinq ou six semaines, solennellement dans le caveau définitif. D'ici là, le transport des restes de sa mère

aura été fait et nous laisserons notre ami reposer auprès d'elle.

Quant à la cérémonie officielle, nous nous entendrons pour en fixer le jour et le programme. En attendant, je vous mets au courant de ce premier résultat.

Ma main tremble et je griffonne. C'est que ce fut assez cruel à voir. Passez ma lettre à Lemonnier.

Tout à vous,
CH. POTVIN.

LE POÈTE ⁽¹⁾

ESSAI PAR R.-W. EMERSON

(Traduction inédite.)

Mais abandonnons ces victimes de la vanité; observons avec un nouvel espoir comment la nature, par des impulsions plus fortes et meilleures, a assuré la fidélité du poète à son rôle de prophète et d'affirmateur; elle assure sa sincérité en l'entourant de beauté, d'une beauté qui s'ennoblit par l'expression.

La nature lui offre toutes ses créatures comme images de sa langue. L'objet employé comme type acquiert une seconde et merveilleuse valeur, bien supérieure à sa valeur primitive; ainsi la corde tendue du menuisier caressée par la brise donne un son musical si vous en rapprochez votre oreille. « Des choses plus excellentes que toutes les images, dit Jamblichus, sont exprimées par des images. »

Les choses peuvent être prises comme symboles parce que la nature elle-même est un symbole, dans sa totalité et dans chacune de ses parties.

Chaque ligne que nous traçons sur le sable a son expression et il n'est personne qui n'ait son esprit ou son génie propre. Toute forme est l'un des effets du caractère d'une chose; toute condition, un effet de la manière de vivre; toute harmonie, un effet de santé (et pour cette raison la perception du Beau serait sensible aux seuls *bons*). Le Beau repose sur les bases du Nécessaire (2).

L'âme fait le corps, comme dit le vieux Spenser :

« Plus tout esprit est pur, plus il contient de divine lumière, plus il embellit le corps qu'il habite, et le remplit de charmes. Car le corps prend la forme de l'âme, car l'âme est forme, et façonne le corps. »

Nous voici arrivés tout d'un coup, non à une spéculation de l'esprit, mais à un endroit sacré, où on doit marcher lentement et avec respect. Nous nous trouvons devant le secret du Monde, là où l'Être devient Apparence, et l'Unité, Variété.

L'Univers est « l'externisation » de l'Âme. Partout où il y a Vie, ce fait éclate dans les apparences qui l'entourent. Notre science est sensuelle et, partant, superficielle. Nous traitons d'une façon sensuelle la terre, les corps célestes, la physique, la chimie, comme si ces choses existaient par elles-mêmes; mais ces choses sont la continuation de l'Être que nous avons. « Le grand ciel, dit Proclus, montre, par ses transfigurations, de claires images de la splendeur des perceptions intellectuelles; car il se meut en conjonction avec les périodes invisibles des natures intellectuelles. » C'est pourquoi la science marche toujours de pair avec

(1) Suite. Voir les nos des 21 et 23 août 1892.

(2) Le Beau est la purgation de toute superfuité.

MICHEL-ANGE.

l'élévation de l'homme, marchant du même pas que la religion et la métaphysique; ou, si vous voulez, l'état de la science indique notre degré de connaissance de nous-mêmes. Puisque tout dans la nature répond à un pouvoir moral, si quelque phénomène reste brutal et obscur c'est parce que, dans l'observateur, la faculté qui correspond à ce phénomène n'est pas encore active.

Il n'est pas étonnant, dès lors, puisque ces eaux sont si profondes, que nous les observions avec une si respectueuse hésitation. La beauté de la fable prouve l'importance de sa signification; elle le prouve au poète et à tous les autres; ou si vous préférez, tout homme est assez poète pour être sensible à ces enchantements de la nature; car tous les hommes ont en eux les pensées dont l'univers est la célébration. Je trouve que la fascination réside dans le symbole: Qui aime la nature? ou plutôt, qui ne l'aime pas? Les poètes, les hommes de loisir et d'éducation raffinée qui vivent avec elle sont-ils seuls à l'aimer? Non, les chasseurs, les fermiers, les charretiers, les bouchers l'aiment aussi, quoiqu'ils expriment leur affection par le choix de leur état et non par le choix de leurs mots. L'écrivain se demande ce que le chasseur ou le cocher apprécie dans l'équitation, les chevaux et les chiens. Ce ne sont pas des qualités superficielles. Si vous causez avec lui, il les évaluera à un taux aussi insignifiant que vous le feriez. Son culte est tout de sympathie; il n'a aucune définition, mais il est impérieusement attiré par la nature, par le pouvoir vivant qu'il sent présent dans ces choses. Aucune imitation, aucune représentation de ces choses ne le satisfera. Il aime la sérieuse réalité du vent du nord, de la pluie, de la pierre, du bois et du fer. Une beauté qu'on ne peut expliquer nous est plus chère qu'une beauté dont nous connaissons la définition. C'est la nature-symbole, la nature affirmant le surnaturel, — corps submergé de vie, — qu'il adore par des rites grossiers, mais sincères.

L'intimité et le sens mystérieux de ce goût pour la nature poussent les hommes de toute classe à se servir d'emblèmes. Les écoles de philosophie et les poètes ne sont pas plus enrichis de leurs symboles que le peuple ne l'est des siens. Voyez le pouvoir d'expression des emblèmes nationaux!

Quelques étoiles, des lys, des léopards, un croissant, un lion, un aigle ou tout autre signe adopté Dieu sait pourquoi, imprimé sur un vieux chiffon flottant à tous les vents sur un fort, à l'autre bout du monde, fera bouillir dans ses veines le sang de l'homme le plus grossier ou le plus conventionnel. Ces gens s'imaginent qu'ils détestent la poésie et ils sont tous des poètes et des mystiques!

Après avoir constaté cette universalité du langage symbolique, nous sommes forcés de reconnaître ce qu'il y a de divin dans cette interprétation supérieure des choses, qui fait du monde un temple d'emblèmes, d'images et de commandements de la divinité; nous y sommes forcés par le fait qu'il n'y a aucune chose dans la nature qui ne porte avec elle, en elle, le sens de la nature entière; et les distinctions que nous appliquons aux événements et aux affaires en les traitant de choses élevées ou dégradantes, honnêtes ou dés-honnêtes, disparaissent quand nous prenons la nature pour symbole. La pensée se sert de tout. Le vocabulaire d'un homme qui saurait tout comprendrait des mots et des images qui sont bannis de la conversation polie.

Ce qui semblerait bas ou même obscène à des esprits obscènes, devient grand et illustre si on en fait l'objet d'une pensée nouvelle. La piété des poètes hébreux fait oublier leur grossièreté. La circonspection est un exemple du pouvoir que possède la poésie pour

élever des choses grossières ou honteuses. Des choses petites ou triviales servent autant que de grands symboles. Plus est vil le terme qui typifie et exprime une loi, plus il a de force et plus il dure dans la mémoire des hommes, tout à fait comme si nous choissions la plus petite boîte ou case dans laquelle puisse se porter un ustensile nécessaire. Il suffit parfois d'une simple liste de mots pour exciter un esprit fertile et doué d'imagination, et l'on dit de lord Chatam qu'il se mettait à lire le dictionnaire de Bailey avant de prononcer ses discours au Parlement. La mémoire la plus pauvre suffit, d'autre part, quand il s'agit de donner corps à une pensée. Pourquoi envier et désirer la connaissance de nouveaux faits? Le jour, la nuit, la maison, le jardin, quelques livres, quelques actions peuvent nous servir aussi bien que tout autre spectacle. Nous sommes loin d'avoir épuisé la signification du peu de symboles dont nous nous servons. Nous pourrions arriver à nous en servir avec une terrible simplicité. Un poème n'a pas besoin d'être long. Chaque mot fut jadis un poème. Chaque généralisation, chaque relation nouvelle des choses entre elles crée un nouveau mot. Nous nous servons même des défauts et des difformités pour des usages sacrés, exprimant ainsi notre sentiment intime qui nous dit que les défauts n'apparaissent tels qu'à l'œil défectueux.

On observe que dans la vieille mythologie certains défauts sont attribués aux dieux, comme la cécité à Cupidon, un pied boiteux à Vulcain, pour signifier l'exubérance de ces choses.

Car, comme c'est une dislocation, une séparation d'avec la vic divine qui fait les choses laides, le poète qui rattache tout à la nature et à l'ensemble, — rattachant même les choses artificielles et les violations des lois aux lois elles-mêmes, par une vue plus profonde, — le poète dispose très facilement des faits les plus désagréables. Des lecteurs de poésies voient les fabriques et les chemins de fer envahir la campagne, et ils se figurent que la poésie du paysage champêtre en est détruite parce que ces travaux d'art ne sont pas encore consacrés par les auteurs qu'ils lisent. Mais le poète voit que ces choses rentrent dans le grand ordre, tout autant que la ruche des abeilles ou la toile géométrique de l'araignée. La Nature a bientôt fait d'adopter ces choses et de les faire entrer dans ses cercles vivants, et elle aime cette glissante trainée de chars comme s'ils lui appartenaient. De plus, pour un esprit centralisé, le nombre des machines ou leur raffinement ne signifie rien. Le fait de la mécanique reste toujours le même, il est inaltérable sous ses milliers d'applications. Le fait spirituel est là, et la hauteur d'aucune montagne ne peut changer la courbe de la sphère. Un intelligent petit paysan vient à la ville pour la première fois et vexe le complaisant citadin par son peu d'enthousiasme. Ce n'est pas que l'enfant dédaigne ces belles maisons, il sait qu'il n'en a jamais vu de semblables, mais il en dispose dans son esprit avec autant de facilité que le poète dispose du chemin de fer. La plus grande valeur d'un fait nouveau c'est d'illustrer et de faire ressortir ce grand fait constant de la vie, auprès duquel toute circonstance, quelle qu'elle soit, est bien rapetissée, et auprès duquel la ceinture du sauvage et le commerce de l'Amérique entière sont des choses à peu près égales.

(A continuer.)

M. HENRI BECQUE ET LA JUIVERIE

Le succès du journal d'Edmond Drumont, *La Libre Parole*, même en Belgique, est remarquable.

C'est à Tongres que nous avons lu le numéro dont nous extrayons le curieux article que voici, intéressant un des meilleurs écrivains de la jeune école dramatique, M. Henri Becque, dont *l'Art moderne* a signalé maintes fois les œuvres ingénieuses et fortes. Il paraît qu'en cette cité reculée de Tongres, *la Libre Parole* écoule trente numéros par jour.

LES SUITES D'UNE SOUPE AUX CHOUX

M. Henri Becque, dans sa jeunesse, se lia d'amitié avec M. Abraham Dreyfus au point de consentir à manger chez ce dernier, de temps en temps, la soupe aux choux. Ils aimaient cette soupe l'un et l'autre et ils étaient auteurs dramatiques tous les deux.

M. Abraham Dreyfus a le souffle dramatique assez court; M. Henri Becque l'affirme, et on n'a qu'à lire ses pièces pour s'en convaincre.

Mais M. Abraham Dreyfus est Juif. Il a les qualités naturelles de sa race; il est doué surtout de cette faculté prodigieuse d'assimilation, qui est une des grandes forces de ceux de sa nation, qu'il s'agisse de s'assimiler notre argent ou nos idées.

Et M. Abraham Dreyfus s'est assimilé parfois les idées de M. Becque, quoiqu'il s'en défende. M. Becque l'affirme, il n'y a aucune raison de douter des affirmations de M. Becque.

M. Dreyfus avait présenté à l'Odéon une pièce, *L'Institution Sainte-Catherine*, qui ne marchait pas très bien aux répétitions.

Il vint trouver M. Becque, qui venait de remettre au Théâtre-Français *les Corbeaux*; quelques exemplaires avaient été tirés chez l'éditeur Tresse.

— Oh! que vous seriez gentil, dit M. Dreyfus à M. Becque, de me laisser lire votre pièce; j'ai une si grande envie de la connaître!

— Très volontiers, répondit Becque.

Et il lui en remit un exemplaire.

A la première représentation de *L'Institution Sainte-Catherine*, M. Becque et M. Lavoix, le lecteur du Théâtre-Français, se rencontrèrent. M. Lavoix connaissait *les Corbeaux*.

M. Becque ne se souvient pas si c'était au second ou au troisième acte, mais il se rappelle très bien qu'à une scène de la pièce, Lavoix et lui, du même coup, par une même impulsion, se penchèrent l'un vers l'autre en se regardant.

Lavoix fit à Becque un geste qui voulait dire :

— « Mais ce sont *les Corbeaux*. »

Et Becque répondit par un autre geste qui voulait dire :

— « Il me semble bien que ce sont *les Corbeaux*. »

Et le rideau baissé, Lavoix vint reprocher à Becque d'avoir communiqué sa pièce à Dreyfus et lui recommanda de ne jamais recommencer. Sa pièce appartenait au Théâtre-Français; il ne devait la montrer à personne.

Becque, à ce moment-là, n'osa rien dire à Dreyfus. Il se souvenait de la soupe aux choux.

Aujourd'hui, M. Abraham Dreyfus est brouillé avec M. Henri Becque. Il se défend d'en avoir jamais reçu quoi que ce soit, pas la plus petite idée, pas la moindre scène. A peine avoue-t-il trois

mots insignifiants que Becque lui aurait prêtés pour le *Klephte*, mais qu'il veut lui restituer, parce qu'en effet ces trois mots n'ont aucune valeur.

Pour ce *Klephte*, M. Becque prétend bien qu'il a aidé M. Dreyfus à le débrouiller. MM. Koning et Meilhac, qui l'avaient lu avant qu'il fût porté à l'Odéon, l'avaient trouvé embourbé, diffus et long. Quand il eut passé par les mains de Becque, il avait une allure pimpante, une clarté dont celui-ci avait eu jusqu'ici la discrétion de ne pas réclamer pour lui tout le mérite.

Mais M. Dreyfus a cru pouvoir renier les bons services de Becque. Et il n'y a plus de soupe aux choux qui tienne. M. Becque s'est décidé à manger le morceau.

Nous n'avons pas à prendre parti dans cette querelle littéraire qui ne va pas manquer d'égayer le boulevard.

Cependant, si M. Henri Becque affirme que M. Abraham Dreyfus lui a emprunté son concours pour une de ses pièces et certaines scènes pour une autre, il n'y a guère de doute possible; les emprunts doivent être réels.

Les gens qui nous accusent de violence et de parti pris contre les Juifs, tout en nous abandonnant d'assez bonne grâce les Juifs de la Bourse et de l'agio, nous demandent d'excepter de nos accusations les Juifs de l'Art et de la Littérature.

L'aventure de M. Dreyfus semble bien établir cependant que les Juifs ont la même aptitude aux razzias littéraires qu'aux razzias financières.

M. Henri Becque ne s'en doutait pas. Il le sait aujourd'hui. Il déplore d'avoir si mal placé son amitié. Mais voilà... Il aimait tant la soupe aux choux !

FÉLICIEN PASCAL

CORRESPONDANCE

M. Henri Van de Velde ayant donné une conférence au *Kunstkring* de La Haye et inséré dans les colonnes de *l'Art moderne* ses réflexions de voyage, M. Zilcken lui envoie en réponse les lignes qui suivent.

Nous insérons sans hésiter la réponse courtoise de M. Zilcken.

CHER MONSIEUR,

Je n'ai malheureusement pas eu le plaisir de faire votre connaissance au *Kunstkring*, après avoir écouté votre causerie sur le paysan dans l'art, et je le regrette vivement, depuis que dans votre compte rendu de l'exposition de quelques membres des XX, à La Haye, vous avez commis quelques erreurs très regrettables au point de vue de la bonne compréhension du mouvement artistique en cette ville.

Faisant partie moi-même de la direction du cercle *Pulchri Studio*, je suis en mesure de dire la vérité, lorsque malheureusement vous avez été imparfaitement et fautivement renseigné.

Selon vous, il y aurait lutte entre les deux cercles ici; mais d'abord, savez-vous bien que presque tous les membres (tous les principaux certainement) du *Kunstkring* sont membres du *Pulchri*? Que Toorop, Prikker, le président, notre ami de Bock (non pas de Block) sont des nôtres, et nous sommes membres du *Kunstkring*, exposant dans l'une ou l'autre salle, comme le cœur nous en dit? Donc, cette barrière d'inimitié n'existe guère, est impossible; il y a seulement concurrence, stimulation des plus favorables aux deux sociétés.

Heureusement nous ne connaissons pas ici le chauvin esprit de clocher si regrettable souvent. La Hollande a toujours été libérale, véritablement, et aujourd'hui encore, dans le monde des artistes, J. Maris coudoie Prikker, et Toorop Israëls ou Mesdag.

Heureusement, chez nous, tous ceux qui ont du talent sont appréciés par ceux qui savent juger, tout comme chez les XX.

La confraternité artistique dont vous parlez existe certainement chez nous, comme vous l'appréciez très justement, mais d'une façon plus élevée que vous ne le semblez croire. Il y a moins de chapelles et d'écoles, mais un plus libre et indépendant jugement.

S'il y a « lutte et ralliement de forces », c'est moins chez les jeunes, très indépendants, que chez quelques vieilles gardes, rageuses, inutiles et nuisibles, qui, n'ayant aucune force par elles-mêmes, tâchent d'en avoir en se réunissant.

Les manifestations artistiques les plus caractéristiques de l'année furent l'exposition des membres de *Pulchri Studio*, l'hiver dernier, et la soirée artistique de ce printemps. Toutes deux eurent lieu à *Pulchri*.

La direction de ce cercle se compose en majorité de jeunes, parmi lesquels Bauer, van der Maarel, moi-même, tous bien loin d'être rétrogrades ou considérés comme tels.

Aussi cette direction qui, selon vous, « a décidé la révolte », a-t-elle eu maille à partir avec les grognards et les écolopés! Combien l'a-t-on attaquée, vilement, basement, toute la bande des roquets déchainée, parce que, par exemple, Thorn Prikker était bien placé, à la rampe, parce que la commission de placement avait choisi les œuvres et les places avec une indépendance inusitée, mais honnêtement et sincèrement.

Et les admirables soirées d'art, dont j'ai parlé ici même en avril, ces soirées inoubliables, véritables innovations en Hollande, entièrement dues à l'initiative de la direction de *Pulchri*, eurent un succès énorme.

L'exquis Verwey, disant ses merveilleux vers dans la salle de *Pulchri-Studio*, très belle ment décorée par Bauer, van der Maarel et Prikker, y fut plus que chaleureusement applaudi par ses admirateurs nombreux et sincères, venus de partout pour écouter et voir, y compris les Veth, les Toorop, les Holst.

D'où sort donc cette accusation injuste et fautive que vous portez à ce cercle plus vieux de date que le *Kunstkring*, mais non moins manifestement jeune, si pas plus?

Peut-être en Belgique ou ailleurs existe-t-il des cercles où « d'inutiles podagres traînent après eux une odeur de chair morte », mais je vous assure que ce n'est pas le cas à La Haye parmi les artistes.

Et vous dites que *Pulchri* avait « tenté d'écraser la gloire imminente de van Gogh ». Mais, cher Monsieur, savez-vous bien que lorsqu'il fut question d'exposer ces œuvres, presque aucune n'avait de bordure, et que nous jugeâmes mieux pour la gloire de l'artiste de ne pas les exposer dans des conditions défavorables dans une salle qui mesure 70 mètres de rampe et 10 de hauteur? Et que c'est nous-mêmes qui avons communiqué à de Bock la possibilité d'exposer ces œuvres dans les salles plus petites et meilleures cette fois du *Kunstkring*?

Et pour finir, pardonnez une critique; vous dites « à la suite de Toorop, Bauer, etc ». Mais nous, qui apprécions très haut le puissant talent de Toorop, et qui connaissons à fond celui tout différent de Bauer, nous plaçons celui-ci à côté du très intéressant membre des XX, et non pas à la suite.

Ayant comme vous, cher Monsieur, un enthousiasme sincère pour tout ce qui est art, lumière, vérité, je tenais à rectifier ces quelques erreurs qui placent la situation artistique à La Haye dans un jour tout autre que le vrai.

Croyez à ma parfaite considération et à mes meilleurs sentiments.

PH. ZILCKEN.

M. Van de Velde, auquel nous n'avons pu — faute de temps — envoyer la lettre de M. Zilcken, lui répondra, s'il le juge opportun, dans le numéro prochain de *l'Art moderne*.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

45, MONTAGNE DE LA COUR, 45

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

L'orgue ESTEY, construit en noyer massif, de forme élégante, bien stylisée, est **sans concurrence** pour la beauté et les qualités sublimes du son.

La maison ESTEY en construit un grand nombre de modèles en différentes grandeurs pour l'Eglise, l'École et le Salon.

La maison possède des certificats excellents de MM. *Edgar Tinel, Camille Saint-Saëns, Liszt, Richard Wagner, Rubinstein, Joachim, Wilhelmj, Ed. Grieg, Ole Bull, A. Essipoff, Sofie Menter, Désirée Artôt, Pauline Lucca, Pablo de Sarasate, Ferd. Hiller, D. Popper, sir F. Benedict, Leschetitzky, Napravnik, Joh. Selmer, Joh. Svendsen, K. Rundnagel, J.-G.-E. Stehle, Ignace Brüll, etc., etc.*

N. B. On envoie gratuitement les **prix-courants** et les **certificats** à toute personne qui en fera la demande.

PIANOS

BRUXELLES

rue Thérésienne. 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ LACOMBLEZ

JAMES ENSOR

PAR EUGÈNE DEMOLDER

Une plaquette in-8° carré avec un dessin de J. Ensor : *Mort mystique d'un théologien*. Tirage : 5 exemp. numérotés sur japon impérial, à 12 francs; 95 exemp. numérotés sur hollandaise Van Gelder, à 3 francs.

Pour paraître prochainement
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

L'ENVOL DES RÊVES

PAR M. ARTHUR DUPONT

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

NOTES SUR LES PRIMITIFS ITALIENS. *Oriolo*. — GEORGES EEKHOUD.
— LE POÈTE. *Essai par R.-W. Emerson* (Suite). — ANCIEN COMPTE
A RÉGLER. — LES COULISSÉS DE LA TABLEAUMANIE. — RÉPONSE A
M. PH. ZILCKEN. — PETITE CHRONIQUE.

Notes sur les Primitifs italiens ⁽¹⁾

V

ORIOLO

Je sais de lui un fier portrait conservé à la National Gallery, mais rien de plus. J'ai vainement cherché son nom dans les biographies, les dictionnaires et les histoires. Nulle part ailleurs non plus, je n'ai rencontré de ses œuvres. Le catalogue de l'admirable Musée de Londres, si érudit et si exactement rédigé, ne donne guère sur Oriolo que les indications résultant du tableau lui-même. Celui-ci étant le portrait du marquis Lionel d'Este, prince souverain de Ferrare de 1441 à 1450, on a pu en conclure qu'Oriolo devait appartenir à l'école ferraraise et vivre vers le milieu du xv^e siècle. En plus,

(1) Voyez dans *l'Art moderne* de 1891, n° 47, Giotto; 49, Masolino da Panicale; 51 et 52, Gentile da Fabriano; en 1892, n° 31 et 32, Pisanello.

le catalogue ajoute qu'il reçut probablement des leçons de Pisanello et qu'il vivait encore en 1461.

C'est tout. C'est peu pour un tel peintre. Et s'il fallait encore démontrer l'inanité de l'ambition de gloire, même devant la postérité lointaine, on pourrait s'indigner d'avoir sur nombre de médiocrités tant de renseignements minutieux et précis et de ne rien savoir de la vie et des œuvres de celui qui signa ce merveilleux portrait.

Tout ce qu'une curiosité exaspérée et patiente m'a permis de découvrir, c'est dans un ouvrage de Valmigli sur les artistes de Faënza, l'indication de deux autres portraits, ceux des filles du seigneur magnifique Astor de Faënza. Valmigli, en compulsant des archives et d'anciens poètes locaux, les trouve célébrés en des vers (1) dont le contexte permet de dater ces portraits de 1449. Une autre mention, du 20 août 1461, appelle Oriolo, *pictor publicus*. Et certains documents permettent de croire que le peintre appartenait à la famille Calegari et ne s'est appelé Oriolo que du nom de son

(1) Ad manificum dominum Astorem de pictura filiæ suæ majoris Elisabethæ manu Johannis de Oriolo. Ad præfatum principem de pictura filiæ minoris dominæ Barbaræ manu prædicti, — par Lapi.

Hanc explere volens pictor tua vota Joannes
Majoris natæ effigiem tibi destinat, Astor
Princeps, grata exenim caro ratus esse parenti
Munera, non illam melius pinxisset Apelles
Non Zeuzis : vocem et sensum si forte dedisset.

village natal, petit bourg de la Romagne, à quelques kilomètres de Faënza.

Cette fois, c'est bien tout. Que sont devenus ces portraits ? On l'ignore. Détruits, peut-être ; peut-être aussi glorieusement attribués à quelque maître ?

Il faut renoncer à dissiper cette injuste nuit de mystère et d'inconnu ; et cette impossibilité de savoir aiguise encore ma sympathie ; cette biographie dédaignée me semble d'autant plus savoureuse et j'aime à rêver à l'œuvre perdue que j'imagine à l'aise, opulente et forte, d'après le chef-d'œuvre resté.

Vraiment, le mot chef-d'œuvre n'a rien d'excessif pour le tableau de la National Gallery. On peut affirmer que ce portrait est surprenant parmi les plus beaux. La pose en est extrêmement simple : le marquis Lionel est représenté en grandeur naturelle, la tête découverte, de profil et regardant vers la gauche, le bas du cadre coupant le buste un peu au-dessus du coude. Une blouse d'un rouge vif et chaud vêt son torse mince et grêle, paraissant plus mince encore par la retombée, devant, derrière, d'une sorte de surplis noir qui semble à distance se confondre avec le fond vert sombre, donnant, de corps maigre, rouge et raide, l'illusion d'une inquiétante fleur bizarre, turgescence et dressée, dont le sommet serait une tête humaine.

Nul autre détail. Point d'accessoire distrayant l'attention. Et la figure alors, en franche lumière, détaillée avec une vigueur et une précision incomparables. Ainsi campé, ce portrait est d'une énergie indicible (pour des siècles, voici revivre, d'une intense vie, le marquis Lionel), mais il a surtout une grande allure d'art. Son style impérieux déconcerte quand on songe que Piero della Francesca et Ghirlandajo étaient encore à venir.

D'autres artistes, notamment Pisanello dans plusieurs de ses médailles, nous ont conservé les traits étranges du prince d'Este. On connaît pour toujours, dès qu'on la vit, cette singulière figure, aux cheveux frisés, au nez osseux continuant presque sans interruption la ligne du front, au menton glabre et volontaire.

Pisanello, le médailleur attitré de ces fastueuses petites cours de la première Renaissance, s'était plus sans doute à flatter son modèle, à l'ennoblir en adoucissant la violence de ses traits. Mais je suppose que ce portrait d'Oriolo, s'il fut commandé par le souverain, dut être accueilli avec moins de faveur. Car il est, en vérité, terrible. Dans les deux effigies, même allure juvénile, même coiffure de cheveux bouclés menu, avançant sur le front ainsi qu'un bonnet et saillant sur le cou grêle, même soudure du nez au front, même regard inflexible, mêmes lèvres glabres sans sourire, mais chez Oriolo, tous ces traits sont accentués vers une dureté plus grande. Le bas de la figure est beaucoup plus important et restitue au type son caractère de tyranneau sauvage et féroce. Ce Lionel-ci est au-

trement complexe et significatif que l'éphèbe chevaleresque de Pisanello. Nous avons la révélation soudaine de passions impétueuses, d'appétits carnassiers dont le graveur ne nous avait rien dit (1).

Tout un dessous de bestialité, avide et sanguinaire, se dévoile. La bouche surtout est effrayante et implacable ; bouche de baisers funestes, évocatrice d'amours paradoxales tachées de sang et de méchancetés ! Et dans l'œil, il y a le rêve traître et cruel des félins, l'appel glauque des abîmes de la mer !

Pourtant, hautaine et intelligente, cette image est bien celle du lettré brillant qui voulut être prince de par ses sonnets aussi, de l'érudit délicat, du protecteur sagace de tant d'artistes illustres.

Peu de portraits lèvent en l'esprit tant de songeries. Ce que fut la vie de ce tyran-poète, et la violence de ses volontés et de ses émotions dans cette ardente seigneurie de Ferrare d'où nous sommes venus de si extraordinaires récits de débauche et de crime, on peut se plaire à l'imaginer d'après cette puissante peinture où tant de possibilités sont latentes, et encore d'après ceci :

Le père de Lionel, le vieux marquis Niccolo, avait en ce temps, pour femme, l'exquise Parisina Malatesta. A côté de la famille légitime, quinze au vingt bâtards publiquement avoués, vivaient. L'un deux, Hugo, presque un enfant, d'une invraisemblable beauté de page, était particulièrement antipathique à sa belle-mère Parisina, et le marquis, chagrin de ces froissements, après avoir longtemps essayé de dissiper les répugnances de Parisina, lui ordonna d'être accompagnée par Hugo en un voyage qu'elle dut faire. Il advint, comme en la légende de Tristan, que la haine se résolut en amour et lorsque les jeunes gens rentrèrent à Ferrare, en apparence toujours hostiles, ils étaient éperdument épris. Ce furent, par les nuits tièdes d'Italie, d'enivrantes et incestueuses amours sans cesse épouvantées par l'imminent châtement, et dévoilées un jour par une camériste en colère, au vieux marquis Niccolo. La rage de celui-ci fut extrême. Par ses ordres, en quelques heures, son fils et sa femme furent incarcérés, jugés, condamnés, et malgré leurs lamentations désespérées, malgré les supplications agenouillées des courtisans, décapités tous deux, à la lueur des torches, près de la Tour des Lions. Pendant l'exécution, Niccolo parcourait fébrilement son palais, rongé le pommeau de sa canne, et quand on vint lui dire que tout était fini, il fondit en larmes en s'écriant au milieu des sanglots : Hugo ! Hugo ! mon fils ! Le lendemain, il envoyait superbement aux cours d'Italie la relation du massacre et faisait mettre à mort dans Ferrare toutes les femmes soupçonnées du même crime que Parisina,

(1) Il existe, paraît-il, dans une collection particulière de Milan, chez M. Morelli, un portrait de Lionel peint par Pisano. Peut-être est-il plus explicite.

pour ne pas être seul à hurler de douleur !...

N'est-ce pas que cette histoire dont Byron a par trop atténué, en des vers de romance, la sauvage grandeur, complète bien l'œuvre d'Oriolo et qu'elle nous ouvre des hypothèses profondes sur ce que dut être la vie de ce marquis à face de tigre, élevé au milieu de pareilles tragédies ?

JULES DESTRIÉE

GEORGES EEKHOU (1)

Là-bas, cet irréductible ? — Georges Eekhoud.

A le voir d'esprit ouvert à la curiosité universelle, à le suivre commentant, traduisant, ressuscitant les poètes anglais, scandinaves, allemands, italiens, on le croirait cosmopolite. Au contraire, plus que n'importe qui, dans son art, il est de son sol, de son pays, bien plus, de son village. Avant d'être Flamand, il est Campinois.

Rien ne mord sur le silex de sa nature fruste et rude. Il demeure d'une résistance d'enclume, que les marteaux font retentir, mais qui ne bouge. Son essai sur Shakespeare et son temps prouve combien les Anglo-Saxons ont sollicité ses goûts. Egalement les véristes ultramontains, pendant longtemps, furent conquérants de son attention généreuse. En France, Léon Cladel lui fut cher.

La moelle de son art, c'est la tendresse foncière ; l'émotion passionnée et violente ; l'amour entêté et âpre. Sa sensibilité va de la douceur et de la naïveté à la sauvagerie et la folie. Indiciblement claire en tel conte où des couples s'en vont par des jardins plantés de groseillers et de buis, elle s'aggrave, elle gonfle et monte et souvent atteint le spasme. Son dernier livre aime jusqu'à faire crier. Il brûle comme une plaque à blanc.

Si l'on cherche une philosophie dans les œuvres d'Eekhoud, on y trouve le panthéisme. Cette théorie en est l'universelle reine comme en toutes celles qui viennent des Nordes tristes et ardents. Elle déborde des êtres sur les choses, les peuplant de notre cœur, les spiritualisant de notre âme, les conviant à la vie totale, perpétuellement.

Au reste, serait-il possible à un esprit aussi silencieux et en même temps aussi profond d'être autre chose que spinoziste ?

Trop activement adore-t-il ses bruyères et ses plaines et leurs soirs et leurs nuits, trop pertinemment surprend-il le même langage chez les plantes et les bois, chez les bêtes et les gens, pour ne point conclure à leur identité foncière. La fruste et éloquente matière, la nature merveilleuse et éternelle, le monde des sens et de l'intellectualité communient en chacune de ses pensées, se manifestent en tout son rêve. Si la terre, l'horizon, les pierres, l'air, les brumes, les nuages, la pluie, la lumière n'étaient âmes attirantes et enveloppantes, comment justifier les lyrismes et les apothéoses ? Le sol patrial, le coin de dilection, le morceau de cœur qu'est pour Eekhoud la Campine anversoise, n'existent qu'autant qu'ils lui apparaissent : êtres émotionnels et divins.

Mais qu'on s'entende. Si l'ardeur pour son terroir perdure en lui, elle s'affranchit de toute notion conventionnelle de patrie. Cette quelconquerie géographique n'ayant aucun caractère sacré et intime, n'étant l'expression ni de ses souvenirs, ni de ses goûts,

1) Cette excellente étude de notre collaborateur Emile Verhaeren a paru dans *l'Endehors* du 3 juillet dernier.

ni de sa race, le laisse dans l'indifférence la plus rigide. C'est une intercalation dans la prière fervente que profèrent ses livres, c'est une surcharge dans le texte.

Son œuvre est déjà nombreuse. Outre trois volumes de vers négligés par lui, en voici le catalogue : *Kees Doorik*, les *Kermesses*, les *Milices de saint François*, les *Nouvelles Kermesses*, la *Nouvelle Carthage* (Anvers), les *Fusillés de Malines*, le *Cycle patibulaire*.

Ces livres réalisent une gradation. De volume en volume, la personnalité s'intensifie, la langue se spécialise, le caractère des personnages s'aiguise en autochtonité.

Les premières études rustiques s'influençaient de certaines conceptions déjà émises en des romans célèbres. Le fond était différent, mais certaines entrées en matière, tels déroulements d'action, quelques descriptions de sites et de milieu rappelaient les procédés consacrés. Aussi les phrases, d'où n'étaient point rejetés encore les mots trouvés sur le terrain d'autrui, les expressions et les tournures caractéristiques de maîtres admirés, paraissaient l'écriture. Un sarclage était indispensable. Il se fit lentement, mais impitoyablement. Et bientôt, plus d'ivraie. Le froment pur grandit clair. Une odeur de labour âcre monta, une saveur de bonne et authentique récolte parfuma le livre. Sur les charrois de sa moisson, Eekhoud pouvait planter le « mai », le sien, avec des fleurs et des guirlandes, à ses seules couleurs flottantes et victorieuses. Il se créa une langue violente, rude, gutturale. Il trouva en français telles combinaisons de vocables qui équivalaient à des idiotismes flamands ; il réussit à donner telle impression si particulière en le mode d'expression littéraire qu'il s'était choisi, que la synthèse de certains de ses contes s'incarne bien mieux en un mot néerlandais qu'en un terme latin. La richesse de son lexique s'accrut, la nouveauté et l'audace le heurtèrent. La faute nette et patente fut certes évitée, mais l'assurance que les conquêtes totales du soi-même lui donnèrent, l'entraîna vers une complète émancipation de la correction pimbeche et du style canonique.

Pour saisir en leur vie profonde les protagonistes des *Kermesses*, des *Milices* et du *Cycle*, il faut bien se pénétrer de l'histoire des provinces belges et spécialement du passé de la Campine. Terre pauvre et tragique, celle-là, terre âpre et ingrate, non pas le tablier verdoyant et fleuri des Flandres, mais la loque rêche et grise des landes stériles, le sablon morne et pâle où poussent des plantes en paquet de ficelle et des arbres en bois de cercueil. Les villages rares, les indigènes violents et naïfs, les mœurs lointaines et touchantes et par au-dessus un vent de fanatisme. On y fit une guerre de paysans, jadis, en 92, aussi rageuse qu'en Vendée. On y mourut simplement, fermement, en héros silencieux. Si bien que le sang de la Campine semble plus glorieusement rouge que n'importe quel autre.

C'est au fond de ce pays que se retranchent les résistances les plus âpres aux illusions modernes de faux progrès et à l'embrigadement universel vers l'idéal bourgeois. Là-bas, se lèvent encore des rustres massifs, des types de volonté immesurable, des ardents incompressibles, des soucieux de haine profonde, des marcheurs hors de tout rang, des endurcis de liberté rauve, des farouches d'eux-mêmes et des autres, des taciturnes couvant la révolte, sortes d'anarchistes des campagnes, hors la loi depuis des années et qui rôdent autour des fermes, traqués par les gendarmes et

secourus — soit peur, soit fraternité — par les paysans, mais plus encore par leurs femmes et leurs filles. Tels sont les personnages de Georges Eckhoud.

Autrefois, dans *Kees Doorik et les Milices*, il les choisissait parmi les tranquilles et les paisibles. Il les aimait honnêtes de la vieille honnêteté de leur race, probes et fiers, ne s'affirmant terribles que poussés à bout. Certes les carrait-il d'un bloc, en face de toute vie banale et factice, têtus et foncièrement eux. Pourtant l'enjeu de leur tendresse ou de leur haine n'était point d'une témérité très éclatante. Il étudiait les rapports de maîtres à valets, de nobles à rustres; il inaugurerait des études de mœurs d'une spécialité mitigée. Dans les *Kermesses*, le ton monte. Dans les *Fusillés de Malines*, il s'élargit. Dans le *Cycle patibulaire*, le plein crescendo est atteint.

Ce livre marque rouge. En une suite de nouvelles, tous les misérables du bois et de la plaine, du taillis et de la dune apparaissent : voleurs, canailles, pervers, meurtriers, brigands, rôdeurs, assassins, soudainement grands par l'idée qu'ils ont de leur révolte. Aucun de leurs vices n'est tu. Une vie fourmillante, criante de réalité, crue d'audace se manifeste; elle empêche l'étude de s'empanacher d'exagération feuilletonnesque; elle se burine sur un fond d'eau-forte, violemment, encre et craie. Les extrêmes de la violence sont atteints surtout dans ce « Quadrille du lancier », la dernière nouvelle, où l'apothéose de l'irrégulier, du dégradé, du rejeté est si audacieusement et magistralement faite, qu'on s'étonne qu'elle ait été écrite impunément. Heureusement, en Belgique, le parquet est insouciant du livre.

En face des larrons, des traqués et des fouaillés, qui pour rester libres mènent une vie d'enfer, Eckhoud a dressé plusieurs types de femmes admirables de soumission et de fidélité totales. Telles figures sont d'une humanité toute de larmes et de bonté. Elles planent sur les récits comme de belles lumières. Leur psychologie tout autant que celle des parias auxquels elles ont voué leur âme se dévoile magistralement ajourée d'analyse. Et c'est Gentilie et c'est Blanchelive-Blanchelivette, caractères extrêmes, cœurs de résignation poignante, chiennes de sacrifice, aussi simples et accueillantes devant la mort que devant la vie. Le drame obscur et âpre, tragique et familier de l'existence rebelle et pourchassée, est enfermé dans la cave de leur pensée pour n'en sortir qu'en phrases courtes, en actes audacieux et décisifs, en dénouements terribles et logiques. Le crime et le vice y apparaissent comme de belles fleurs écarlates.

Si Georges Eckhoud est parvenu à réaliser ces durables poèmes de violence et de sang, c'est qu'il a fait route vers eux entre sa pitié et sa tendresse. Il a aimé dans les gars d'abord la rusticité et l'intransigeance, la primitivité et la foi, le silence et le courage, l'âpreté et la colère. Puis leurs passions naïves et sincères, leurs misères tragiques, leur bonté souterraine, leur honneur spécial. Enfin là conquête s'est faite tout entière. Il les a trouvés aussi beaux, plus beaux, peut-être, criminels qu'innocents, exaltés que calmes, vaguants que sédentaires, traqués que paisibles. Et jamais il ne les a mieux honorés de sa force et de son prestige de poète. Peut-être aussi les évidentes fraternités qui lient les écrivains d'aujourd'hui aux irréguliers l'ont-elles soutenu au point que, vengeant ceux-ci des mépris, les dressant haut devant l'admiration et l'inquiétude, il a d'un même coup magnifié ceux-là.

EMILE VERHAEREN.

LE POÈTE ⁽¹⁾

ESSAI PAR R.-W. EMERSON

(Traduction inédite.)

Le monde étant pour l'esprit comme un amas de verbes et de noms, le poète est celui qui peut articuler ces verbes et ces noms. Car, bien que la vie soit grande, qu'elle nous fascine et nous absorbe, — et bien que tous les hommes comprennent les symboles qui l'expriment, — tous ne peuvent pas d'abord se servir de ces symboles. Nous sommes des symboles, et nous habitons des symboles; ouvriers, travaux, outils, mots et choses, naissance et mort, tout est emblème; mais nous ne voulons sympathiser qu'avec les symboles et, infatués de l'usage économique ou journalistique des choses, nous ne voyons pas qu'elles sont des pensées.

Le poète, par une perception intellectuelle supérieure, donne aux choses un pouvoir qui fait oublier leur ancien usage et donne des yeux, une langue à chaque objet inanimé et muet. Il perçoit l'indépendance de la pensée envers le symbole, la stabilité de la pensée, la fugacité et la fragilité du symbole. Pareil à Lynceus dont les yeux perçaient la masse du globe, le poète voit l'univers comme s'il était transparent et il nous montre les choses dans leur ordre véritable. Car, grâce à sa perception plus fine, il touche les choses de plus près, et il les voit se fondre et se métamorphoser; il perçoit que la pensée est multiforme; que dans la forme de chaque créature il existe une force qui la pousse à s'élever vers une forme meilleure; et, suivant la vie des yeux, il se sert des formes qui expriment cette vie qui circule, et son langage coule du flux de la nature. Tous les faits de l'économie animale, — sexe, nutrition, gestation, naissance, croissance, — symbolisent le passage du monde dans l'âme de l'homme, ils s'y changent en un fait nouveau et de plus en plus élevé. Le poète prend les formes pour ce qu'elles contiennent de vie et non pour elles-mêmes. Voilà la vraie science. Le poète seul connaît l'astronomie, la chimie, la végétation, l'animation, parce qu'il ne s'arrête pas à ces faits mais qu'il les emploie comme signes. Il sait pourquoi la plaine ou la prairie de l'espace fut semée de ces fleurs que nous appelons soleils, lunes et étoiles; pourquoi l'abîme est orné d'animaux, d'hommes et de dieux; car à chaque mot qu'il prononce il chevauche sur ces choses qui deviennent les coursiers de la pensée.

En vertu de cette science, le poète est celui qui nomme, le faiseur de langage, nommant les choses parfois d'après leur apparence, parfois d'après leur essence, et leur donnant à chacune leur propre nom et non celui d'une autre, réjouissant ainsi l'esprit, qui aime les définitions, les séparations, les distinctions ou bornes. Le poète créa tous les mots; ce qui fait que les langages sont les archives de l'histoire et, s'il faut le dire, une sorte de tombeau des muses. Car bien que l'origine de la plupart des mots soit oubliée, chaque mot fut primitivement un trait de génie et il eut cours parce que pour le moment il symbolisait le monde (ou une partie du monde) aux yeux de l'orateur et de son interlocuteur.

L'étymologiste découvre que les mots les plus morts furent jadis des peintures brillantes. Le langage est la poésie fossilifiée. Comme la chaux du continent qui consiste en une infinité de coquilles animales, ainsi le langage est fait d'images, de tropes,

(1) Suite. Voir les nos des 21 et 28 août et du 11 septembre 1892.

qui dans leur usage secondaire ont cessé depuis longtemps de nous rappeler leur poétique origine.

Mais le poète nomme les choses parce qu'il les voit, ou qu'il s'en rapproche d'un pas de plus que les autres. Cette expression ou action de nommer n'est pas l'art, mais une seconde nature, sortie de la première comme une feuille sort d'un arbre. Ce que nous appelons *nature* est un certain mouvement ou changement qui se règle lui-même (1); et la nature fait toute chose par ses propres mains, ne se laissant pas baptiser par les autres, mais se baptisant elle-même, et cela par de nouvelles métamorphoses. Je me rappelle qu'un certain poète me la décrivit ainsi :

« Le génie est l'activité qui porte remède à la caducité des choses, qu'elles soient entièrement ou partiellement d'espèce matérielle ou finie. »

La nature dans tous ses royaumes s'occupe elle-même de son « assurance sur la vie »; personne ne daigne semer la pauvre fougère; d'une seule de ses feuilles la nature secoue d'innombrables capsules remplies d'une quantité de spores qui germeront aujourd'hui ou demain. Les derniers spores ont une chance que leurs parents n'eurent jamais. Ils sont transportés quelques pas plus loin, là où quelques-uns sont à l'abri des accidents qui détruiraient la plante mère. La nature fait l'homme et quand il arrive à maturité, pour ne pas risquer en un coup la perte de cette merveille, elle détache de lui une nouvelle personnalité pour que l'espèce soit à l'abri des accidents qui peuvent atteindre l'individu.

Et quand l'âme du poète contient une pensée mûre, il s'en détache des poèmes, des chants, une progéniture sans peur et sans repos, immortelle, qui n'est pas exposée aux accidents de ce fastidieux royaume du temps; rejetons hardis, vivaces, revêtus d'ailes qui (telle était la force de l'âme dont elles émanaient) les portent au loin, rapidement, et qui les fixent irrévocablement dans le cœur des hommes. Ces ailes sont : la beauté de l'âme du poète. Les chants, s'envolant immortels loin de leurs mortels parents, sont poursuivis par un essaim de clameurs moqueuses, qui sont en bien plus grand nombre que les enfants du poète, et qui menacent de les dévorer. Mais elles ne sont pas ailées. Après un petit saut très court, elles retombent lourdement, les âmes dont elles sortent n'ayant pas eu la force de leur donner des ailes.

Mais les mélodies du poète montent, bondissent et percent les profondeurs du temps infini. »

Ainsi parla le barde en son libre langage. Mais la nature, en produisant un nouvel individu, a un but supérieur à la conservation de l'espèce, et ce but c'est *l'ascension*, ou le passage de l'âme en des formes plus élevées. J'ai connu un sculpteur, incapable de dire directement ce qui le rendait heureux ou malheureux, mais il pouvait l'exprimer merveilleusement d'une façon indirecte. Un jour que, selon son habitude, il se leva avant l'aurore, il vit poindre le matin, grand comme l'éternité d'où il sortait; pendant bien des jours, il essaya de rendre cette tranquillité, et, voyez! son ciseau a fait jaillir du marbre la forme de ce bel adolescent, Phosphore, dont l'aspect est tel qu'on dit que tous ceux qui le regardent deviennent silencieux. Le poète, lui aussi, doit se soumettre à sa propre manière d'être, et cette pensée qui l'a agité finira par être exprimée, mais *alter idem*, d'une façon totalement neuve.

La nouvelle expression de cette idée est organique, elle est le

(1) Self-regulated change or motion.

nouveau type que les choses prennent quand elles sont affranchies. Comme les objets qui au soleil se peignent sur la rétine de l'œil, ainsi ces expressions nouvelles, partageant l'aspiration de l'univers entier, tendent à imprimer sur l'esprit une image plus délicate de leur essence. La transformation d'une pensée en poème est semblable à la métamorphose des choses en des formes organiques supérieures. Au-dessus de chaque chose plane son démon, ou son âme, et, comme la forme d'une chose est réfléchie par l'œil, ainsi l'âme de cette chose est réfléchie par le poème ou la mélodie. La mer, la chaîne de montagnes, le Niagara et les fleurs préexistent ou existent d'une façon supérieure dans des chants qui n'ont pas encore été proférés et qui planent dans l'air comme des parfums; si quelqu'un a l'oreille suffisamment fine, il entend ces significations et il essaie de les noter sans les changer ni les allonger. Et en ceci consiste la légitimation de la critique : en cette foi de l'esprit que les poèmes sont une version corrompue de quelque texte de la nature avec lequel ils doivent s'accorder. Les rythmes de nos sonnets ne devraient pas être moins plaisants que les reflets continus de la nacre ou que les ressemblances différentes d'un groupe de fleurs. L'accouplement des oiseaux est une idylle moins ennuyeuse que nos idylles; une tempête est une ode rude, sans fausseté ni déclamation; un été avec sa moisson semée, récoltée et emmagasinée est un chant épique, et avec quel luxe de parties admirablement exécutées!

Pourquoi la symétrie et la vérité qui modèlent ces choses ne glisseraient-elles pas dans nos esprits et pourquoi ne participerions nous pas aux inventions de la nature?

(A continuer.)

ANCIEN COMPTE A RÉGLER

Les mamours un peu gauches que cette vieille coquette, la *Vlaamsche school*, fit aux Jeunes, les provocations qu'elle tenta sur nos imaginations un peu folâtres de ce printemps dernier ne furent pas en pure perte, pour elle s'entend! Il nous advint d'avoir un mot aimable à son adresse. Le nom de *G. Vermeijlen* glissé en ses colonnes nous décida; d'autres signatures jeunes semblaient imminentes.

Mais qui pourra connaître l'âme d'une vieille fille? La *Vlaamsche school* entendait-elle après ces avances une cour plus passionnée, en vieille vicieuse, qu'elle est, des sensations plus inconnues? — Alors pourquoi maltraiter les plus inflammables des jeunes qui s'abandonnèrent un instant à elle, au point, qu'ils pourraient clamer l'horreur des sacrifices et des mutilations qu'elle leur imposait?

Les ardeurs, un peu séniles, de la *Vlaamsche school*, semblent mortes avec le printemps, car les cris des corbeaux qui voudraient bien manger au cadavre de l'Art Jeune nous annoncent un hiver sans fin. Et faudra-t-il se défendre encore contre ce noir vol rapace.

Lors de la récente création de l'ASSOCIATION POUR L'ART, à Anvers, la *Vlaamsche school* prit un air intermédiaire; la trotteuse d'un instant s'était faite garde-couche. Elle semblait vouloir tenir précieusement l'enfant sur les bras, souriant aux parents heureux de cette postérité assez bien venue, mais réellement, sous ces dehors faussement doucereux, lui pinçait vigoureusement dans le derrière. Mal nous en prendrait si nous n'allions pas donner énergiquement sur les doigts de cette *Vlaamsche school*. A l'heure qu'il est, elle ne parle de rien moins que de nous ravir

l'enfant. Faudrait le lui confier à elle. Notre cause est en de mauvaises mains! — pardi, ce sont les nôtres.

Et voici la plus sottise de ces successives incarnations : la *Vlaamsche school* s'en ferait la nourricière. Elle seule peut mener à bien des enfants comme les nôtres ! Elle est le berceau et la mamelle ! Je me demande quel lait cette nourrice sèche exprimerait de ses seins qui sont, tout au plus, des ébredons sous lesquels peuvent se blottir les grandes gloires locales anversoises !

Voici qu'elle nous fait un procès impitoyable pour nous enlever le poupon bruyant. Elle accuse notre audace en même temps que notre générosité et notre humilité. Elle nie tout court notre sincérité, dénonce l'inconscience avec laquelle nous exposons la jeune ASSOCIATION POUR L'ART à nos adversaires malveillants et moqueurs.

Cette sollicitude, assez inquiétante, ne doit pas être entrée bien avant dans sa pauvre cervelle, ni la tristesse de nous voir accablés ; puisque aussitôt, elle se rabat elle-même sur les plus triviales plaisanteries, sur les plus faciles amusements de critiques.

Puis elle ergote, la pauvre, — Dieu sait si on sait ergoter en pays flamand, — la division du ton dont les plus avisés critiques découvrirent le germe en les œuvres de *Turner* et de *Delacroix*, crèverait les yeux dans les œuvres de *Rembrandt*, de *Hals*, de *Rubens*, de *Leys*, voire dans une gravure sur bois représentant *Lazare Carnot*.

L'imagination de la *Vlaamsche school* ne connaît pas plus de bornes que son aplomb. C'est depuis une quinzaine d'années qu'elle a découvert chez tous les libraires des albums de *Walter Crane*. Elle n'épargne pas de s'accuser elle-même ainsi, qui n'en a soufflé mot durant ces quinze années !

Plus loin, « d'aucuns poussent si loin les mérites du procédé, qu'ils se mettent à genoux devant une toile sur laquelle, de plus ou moins experte façon, sont représentés un coin de maisonnette, un arbre et rien de plus ! »

Voilà où le bât blesse ; il lui en faudrait beaucoup plus à la *Vlaamsche school*. Elle a bien d'autres mâchoires ! La vorace revue en a-t-elle avalé des moutons en laine peignée, des arbres en fer-blanc, des rochers en sucre candi, des clairs de lune en reflets de sardines à l'huile, un Orient en chocolat, non, en a-t-elle assez avalé des toiles où tout cela figurait séparément et d'autres, les plus belles, où il y a de tout cela à la fois ! Je pourrais, ici, transcrire à l'intention de la rédaction du périodique flamand, la piécette de Verlaine :

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

Mais je mesure le juste dédain dont elle toisera ces vers, où il n'y a rien de plus !

Que pense-t-on, en outre, de cette prudente restriction : « Rien ne prédit qu'aucun chef-d'œuvre ne pourrait naître ». Il va sans dire que l'autorisée revue critique flamande a fermé les yeux devant *les Poseuses*, devant *le Soir* et *la Plage* qui leur faisaient pendants. Je pourrais citer des critiques néerlandais, qui, en ce moment, à propos du Salon de La Haye, sont plus clairvoyants.

Mais voici où la joie éclate sans mesure ; la *Vlaamsche school* nous prend sur le fait.

Les organisateurs de l'ASSOCIATION POUR L'ART s'étaient engagés dans la fameuse circulaire à « n'imposer que le Vouloir des Plus Récents Artistes ! » Et Hiroshighé et Constantin Guijs ! Toute la

séquelle de la Revue nous fit le pied de nez ; on s'en tient encore les côtes.

Tout doux, mes seigneurs, ne serait-ce pas un vouloir à nous, bien à nous, — les plus Récents Artistes, — qui vous a fait admettre, non sans quelques grimaces, ce merveilleux art japonais, qui a exhumé de l'oubli si injuste où vous le mainteniez si soigneusement, ce pur artiste, C. Guijs ?

Nous vous ménagerons d'autres Vouloirs, qui vous gêneront plus encore, si à l'idée qu'une série d'artistes japonais ont fait invasion sur la Terre de Gloire et y conquièrent si splendides provinces, vous vous mettiez à trembler pour le pouce de terrain que notre générosité de critique accède encore à vos idoles affolées !

Battez donc le tambour pour le ralliement des trembleurs, *Vlaamsche school*. Hiroshighé et Guijs ont entamé l'admiration du public plus que vous ne le croyez peut-être ; sonnez le ralliement, soulevez les ébredons que sont vos mamelles flétries et couvez tous ceux qu'une lucrative et consciencieuse timidité auront si bien conduits. Et bercez, bercez amoureusement ; il leur en cuira toujours assez tôt, au réveil.

V.

LES COULISSES DE LA TABLEAUMANIE

CHAMBRER LE CLIENT

C'est une opération peu commune que de « chamber le client », attendu qu'elle présente beaucoup de difficultés et qu'elle exige, de la part de celui qui s'y livre, une dextérité de main jointe à une absence absolue de scrupules qui ne sont pas précisément l'apanage du premier venu.

On n'y parvient généralement pas du premier coup et, pour y réussir, il faut une patience à toute épreuve et, aussi, un concours de circonstances favorables, que l'habileté consiste à savoir mettre à profit au moment opportun.

Je ne crois pas apprendre rien de nouveau à personne, en déclarant que la plupart des acheteurs de tableaux, quand ils débutent dans la carrière de collectionneur, ne sont pas d'une force de trente-six chevaux.

Ils sont donc obligés de s'en rapporter, à peu près les yeux fermés, aux personnes en qui ils ont placé leur confiance et c'est, d'ailleurs, ce qu'ils ont de mieux à faire, en commençant.

Plus tard, lorsque leur œil s'est formé, que leur goût s'est fait et qu'ils peuvent voler de leurs propres ailes, ils ne se fient plus qu'à eux-mêmes et prennent leur bien où ils le trouvent, ce qui est absolument leur droit.

Mais cela ne fait pas l'affaire du « chamber » qui voit ainsi lui échapper une proie qu'il a contracté la douce habitude de considérer comme sienne, et, pour que cet accident fâcheux ne lui arrive pas, il n'est pas de moyen qu'il n'emploie pour chamber le client et l'empêcher d'entrer en communication avec qui que ce soit.

Pour arriver à ce résultat, il commence par s'efforcer de le convaincre que lui seul s'y connaît, que tous ses concurrents sont des ânes qui ne savent pas le premier mot de leur métier. Il ne tarit pas en anecdotes sur leurs gaffes, vraies ou fausses, et cite mille exemples démontrant jusqu'à l'évidence leur ignorance ou leur stupidité. Ceux qui échappent à ce genre de débinage par leur notoriété deviennent pour lui des intrigants, des canailles, voire même des scélérats, dont il faut se défier comme de la peste.

N'entendant que cette cloche, le naïf amateur finit par prendre tout ce qu'elle lui tinte aux oreilles pour paroles d'Évangile et se persuade aisément que, sans son honnête guide, il tomberait dans les pièges les mieux tendus et dans les embûches les plus ténébreuses.

A quoi bon risquer une école, un apprentissage, puisque sa bonne étoile a placé sur sa route le seul, l'unique, l'impeccable expert, celui qui n'a jamais trompé personne et qui ne s'est jamais trompé lui-même?

Le jour où l'infortuné client a cette conviction, il est déjà à moitié *chambré*.

Pour l'achever, son Mentor fait bonne garde autour de lui; il l'accompagne dans les expositions où il ne le lâche pas d'une semelle dans la crainte qu'il n'entende un avis différent du sien, qui pourrait le troubler ou lui donner à réfléchir. En toute occasion, il fait le bon apôtre et jure sur ses grands dieux que n'ayant en vue que l'intérêt de son client, d'où qu'elles viennent, il sera le premier à lui proposer l'achat des œuvres qu'on lui proposera et qui seront dignes de sa collection.

De cette façon, il est certain que celui-ci lui communiquera toutes les offres qui lui seront faites, et vous comprendrez bien qu'il ne sera pas à court de prétextes pour lui déconseiller l'achat des œuvres, tant belles soient-elles, dans la vente desquelles il ne sera pas intéressé.

Si l'on organise une Exposition et qu'on sollicite le concours du client *chambré*, comme il ne faut à aucun prix qu'il ait sous les yeux des termes de comparaison, qui affaibliraient peut-être sa confiance dans la supériorité de ses propres tableaux, on lui affirme que ces derniers courent le risque d'être crevés, ou détériorés, ou placés dans un mauvais jour, ou mal présentés, et on lui conseille de s'abstenir, ce qu'il fait généralement.

Il existe à Paris une demi-douzaine, fort heureusement pas plus, d'amateurs tout à fait *chambrés*, chez lesquels, à part quelques intimes qui, connaissant la petite faiblesse de leur hôte, se garderaient bien de lui ouvrir les yeux, le guide « *chambreur* » a seul créance et accès.

Seul aussi leurs héritiers sauront un jour ce qu'il en coûte de s'être laissé *chambrier* et d'avoir, de parti pris, dédaigné tout contrôle, refusé d'ouvrir les yeux à toute comparaison et d'avoir accepté, comme argent comptant, les bonnes histoires du *chambreur* qui rit bien dans sa barbe de la crédulité humaine, en secouant gaîment dans ses poches les bons écus qu'elle lui rapporte.

Laissez-moi plaindre de tout mon cœur les pauvres amateurs *chambrés*.

(*Gazette de l'Amateur.*)

HENRI GARNIER.

RÉPONSE A M. PH. ZILCKEN

CHER MONSIEUR,

Autant et très sincères regrets de n'avoir pu serrer vos mains, d'autant plus qu'*alors* vous me les eussiez tendues plus spontanément que maintenant peut-être. — Ai-je réellement fait procès au *Pulchri Studio* pour autre fait que celui d'avoir *refusé* d'organiser l'exposition van Gogh? Je ne le crois pas et ce reproche reste debout, n'est-ce pas?

Car le manque de cadres ne paraîtra, à personne, une raison plus

fondée que l'exacte mesure de la salle que vous voulez bien nous communiquer. Et surtout n'y croiront pas Ceux qui se font gloire d'avoir récemment exposé, à Anvers, une série d'œuvres de van Gogh dans une salle infiniment plus grande que celle de *Pulchri*. Et je puis vous indiquer, cher Monsieur, le moyen assez simple que notre vif et pieux désir d'exposer quand même des toiles, expédiées non encadrées, nous a inspiré : *nous les avons fait encadrer nous-mêmes*, de simples bordures en bois, pour lesquelles le Comité de l'Association pour l'Art n'aura pas grevé exactement son budget d'exposition.

Je m'inclinerais volontiers devant le drapeau d'indépendance et de manifestations jeunes que vous hissez sur le faite du *Pulchri*. Mais je ne puis m'empêcher de tenir le bâtiment pour suspect. Le fait d'avoir passé au voisin moins riche l'hôte gênant et *sans cadre* ne me paraîtra jamais que l'expression d'une admiration équivoque.

La défiance durera-t-elle? Pas plus longtemps que le *Pulchri* ait fait avance aussi généreuse que le *Kunstkring* à l'Art dernier venu! Vous m'assurez des bonnes intentions de vos collègues et nous y croirons, mais des faits plus probants nous iront plus profondément au cœur.

Faut-il répondre aux autres reproches?

Vous aurez relu ma correspondance depuis et aurez reconnu que le désir — que je comprends bien — de ne pas arriver trop tard pour défendre la société à laquelle vous vouez vos soins et vos affections, vous a poussé à lire trop vite. Mais pourquoi semblez-vous croire que je place Bauer à la suite de Toorop? Bauer doit savoir en quelle haute estime je tiens son talent. N'ai-je pas traduit pour ce journal la description que Veth a donnée de ses lithographies pour la légende de saint Julien l'Hospitalier, et il ne doit pas avoir oublié — encore — l'insistance que nous avons mise à assurer son puissant et distingué concours au Salon de l'Association pour l'Art!

Je tiens à ce que nous relisions ceci ensemble : « Et que n'useraient à la suite de Toorop les Bauer, les Thorn-Pricker, les Roland Holst, les Jan Veth, des cordiales avances du *Kunstkring* et en lui réaliserait le vivace faisceau d'avant-garde ».

Où voyez-vous donc que j'assigne place à Bauer dans la suite de Toorop?

L'Art moderne a constaté votre courtoisie, cher Monsieur, il ne me laisse donc plus que le soin de rendre hommage au dévouement qui vous porte si spontanément à la défense — fût-elle un peu irréflectée — de la société qui, en vous confiant une part de direction, vous charge aussi de la responsabilité de tous les actes qu'elle pose.

Sympathiquement,

HENRY VAN DE VELDE.

PETITE CHRONIQUE

A l'occasion du XXV^e anniversaire de sa fondation, l'*Œuvre des Soirées populaires* de Verviers organise un grand concours de littérature entre écrivains belges.

Les intéressés sont priés de s'adresser au président de l'Œuvre, M. Léon Lobet, à Verviers, pour connaître les conditions de ce concours.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ LACOMBLEZ

JAMES ENSOR

PAR EUGÈNE DEMOLDER

Une plaquette in-8^o carré avec un dessin de J. Ensor : *Mort mystique d'un théologien*. Tirage : 5 exemp. numérotés sur japon impérial, à 12 francs; 95 exemp. numérotés sur hollande Van Gelder, à 3 francs.

A partir du 4 octobre, M^{lle} Mélanie Lemaire, ex-professeur des princesses de Belgique, ouvrira un.

COURS DE MUSIQUE

dans les

SALONS DE LA MANUFACTURE ROYALE DE PIANOS FRANÇOIS BERDEN
RUE KEYENVELD, 42, à Ixelles.

Piano, M^{lle} M. Lemaire.

Solfège et piano, M^{lle} J. Walraevens, élève de M^{lle} Lemaire.
Violon et accompagnement, M. F. Pirard, élève de M. Isaye.

Pour les conditions s'adresser rue du Président, 50, à Ixelles, tous les jours, de 3 à 4 heures.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

OLIVE SCHREINER. — A L'ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS DE BRUXELLES. — LE POÈTE. *Essai par R.-W. Emerson* (Suite). — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Olive Schreiner

O nos vieilles habitudes latines d'harmonie, de généralisation, de vue d'ensemble avant tout, combien elles nous sont nuisibles parfois, — nous arrêtant devant la carapace mal arrangée de tant d'œuvres qui contiennent des trésors! Pourquoi n'est-elle pas traduite, cette profonde et poignante histoire d'*Une ferme africaine*, le roman le plus suggestif que j'aie lu depuis longtemps? Je n'ai pas envie de la traduire cependant, mon sang est trop latin; je n'aurais pas la patience d'écrire tant de choses qui ne se rapportent pas à ce que j'aime dans cette œuvre, et cependant je voudrais que quelqu'un le fit, pour que soit vulgarisé en notre race ce sens religieux, mystérieusement aimant et à la fois confiant et craintif que d'autres races ajoutent aux idées nouvelles: car si même nous avons encore le droit de nous croire un centre d'idées, il nous faut renoncer à l'orgueil d'être le « cœur de l'univers ». Pendant que la

seule religion qui nous reste et nous grandisse encore, la religion de l'Humanité, croît lentement parmi nous, pendant que nous nous y raccrochons maladroitement, en désespérés, des races jeunes s'éveillent en souriant à une religion plus grande, à un sens troublant, universel, d'adoration latente, de résignation forte et douce, de sérénité active.

Ce sens religieux a ses prêtres inconscients, sacrés par la même impulsion qui affola les premiers poètes aryens — et Olive Schreiner est bien, malgré quelques teintes trop civilisées, une druidesse du culte naturel. Elle n'affirme pas, elle ne prêche pas, — dieux soient loués! — elle cherche, elle cherche en elle-même. La *Ferme africaine* est l'histoire intime de deux êtres. L'un de ces deux êtres suffirait à remplir un roman. Je voudrais parler quelque jour de sa curieuse évocation de la femme. Mais la vie et la mort de Waldo m'attirent plus fortement; ce n'est pas la peinture d'un caractère d'homme, c'est plutôt une généralisation féminine des sentiments, des déceptions, des désespoirs et des généreuses confiances que la pensée moderne greffé sur l'instinct naturel. Ce Waldo, rêveur et doux, c'est le côté intellectuel de la vie de cette femme, Olive Schreiner; on ne peint pas avec cette intimité, avec cette intensité deux caractères qu'on n'a pas *vécus*.

La jeune fille Lyndall, passionnée, avide de savoir, de vivre, de connaître l'énigme du monde en la vivant,

non en la rêvant, c'est la moitié « femme » de cet être qui se dédouble. Waldo est encore bien jeune quand il s'aperçoit que ce qu'on lui a dit de Dieu était un mensonge, que les prières des bons n'étaient pas mieux écoutées que celles des méchants, et qu'il ne peut concilier l'idée de Dieu et celle de l'enfer.

« Une nuit, deux ans après, le gamin était assis, seul, sur la petite montagne... il se sentait terriblement seul. Il n'y avait personne d'aussi mauvais que lui dans le monde entier, il le savait. Il croisa les bras et se mit à pleurer, pas tout haut, mais ses larmes laissaient des traces d'écorchures sur sa figure, il ne pouvait pas prier; il avait prié nuit et jour depuis tant de mois; ce soir il ne *pouvait* pas prier. Quand ses larmes s'arrêtèrent, il prit sa tête dans ses mains, elle lui faisait mal.

Pauvre, laid petit être! si on avait pu aller à lui, le toucher doucement et le consoler!... peut-être son cœur était-il à moitié brisé... Depuis un an tout entier il avait un secret. Il n'avait jamais osé y penser, il ne se l'était pas dit à lui-même... : « Je hais Dieu », dit-il, et le vent emporta ses paroles. Il l'avait dit maintenant!... Il savait qu'il était perdu; mais cela lui était égal. Si la moitié du monde était destinée à être perdue, pourquoi ne serait-il pas perdu aussi, lui? Ça valait mieux ainsi. Il ne demanderait plus grâce en vain. C'était fini maintenant.

Ça valait mieux!... mais, oh! la solitude, le mortel chagrin, pour cette nuit et pour les nuits à venir!

L'angoisse qui pèse sur le cœur tout le jour, et qui s'éveille la nuit pour se nourrir de notre moelle! »

Combien de nous disent au sort : « Frappez-nous de votre coup le plus rude, mais ne nous faites plus jamais, jamais souffrir comme lorsque nous étions enfants! »

Waldo rêve et cherche toute sa vie; pendant sa jeunesse surtout, avec cette Lyndall qui n'a peur de rien, enfant optimiste que la pensée attire et n'effraie pas. Elle est la seule vivante certitude, la seule affirmation qu'il ait rencontrée; ils ont cherché ensemble, dans leur ignorance d'enfants qu'une vie solitaire a trop tôt muris. Après s'être débattu, lui, dans la vie et avoir rencontré beaucoup d'hommes mauvais et de dieux sourds, — lot fatal de ceux qui sont dépourvus de cette divine sérénité animale dont la bonne nature a doué la plupart de ses enfants, — il veut retrouver cet être qui *le connaissait*, qui lui rendait sa force. Mais Lyndall est morte.

Oh! alors deviennent de vivantes tortures toutes les recherches, tous les rêves de l'enfant philosophe. Alors lui est révélé, par son instinct, le secret de nos ancêtres, ce nirvanah qui tue si doucement, en laissant à l'esprit la suprême jouissance de se sentir dissous dans la vie universelle, la joie profonde de sentir une douloureuse individualité se perdre dans la vie une du Tout.

Et Olive Schreiner dit, avec les vieux brahmes :

« Il est rare que l'âme de l'homme puisse voir la nature. Ses passions l'empêchent de la voir. Promenez-vous seul, le soir, dans la montagne : si votre enfant favori est malade, si votre amant doit venir demain, ou si votre cœur est rempli d'un projet de fortune, vous rentrerez comme vous êtes sorti, vous n'aurez rien vu. Car la nature comme l'antique Dieu des juifs crie : « Tu n'auras pas d'autres dieux devant moi! » Alors seulement qu'il se fait un vide dans votre vie, que l'idole est brisée, quand le vieil espoir est mort, alors la divine compensation de la Nature se manifeste; Elle se dévoile; Elle vous attire si près d'elle que le sang semble couler d'elle à vous, par un lien qui n'est pas coupé; vous sentez la pulsation de sa vie. Comme elle vous enveloppe tendrement quand, dans les morts ni dans les vivants, aucune créature ne vous attire plus, que la soif de savoir elle-même est tarie par trop d'incertitudes! Heureux ceux qui meurent alors! car aussi sûrement que reviendra le printemps, reviendraient une à une les vieilles passions, et la Nature reprendrait son voile, dont vous ne pourriez plus lever le plus petit coin. Heureux ceux qui meurent en la sentant, en l'aimant! »

« Waldo était assis, les bras pliés autour de ses genoux, regardant les rayons jaunes du soleil qui donnaient à tout des reflets de blé mûr, et il était heureux. Ah! vivre ainsi toujours, dans le présent, regarder profondément dans le cœur des fleurs et voir comment le pistil et les étamines nichent là, amoureusement réunis, voir la semence se nourrir et le petit embryon croître... Ah! la vie est douce, douce, douce! Vivre longtemps et voir luire le jour où les hommes ne seront plus obligés de chercher la solitude parce que la sympathie leur manque! » Waldo, à travers ses yeux à demi fermés, voyait autour de lui une nichée de poussins. Ces petites étincelles d'esprits frères, cherchant, luttant, s'effrayant, que seraient-elles dans quelques années? Il voulut saisir un des poussins, mais *quelque chose encore* le séparait de ces petits êtres, et les poussins s'éloignaient craintivement. Il remit sa tête dans ses mains en murmurant des choses incompréhensibles.

Un peu après, une jeune fille passa. Les poussins s'étaient rapprochés; l'un perchait sur l'épaule de Waldo et frottait sa petite tête contre les boucles noires de sa chevelure, un autre essayait de se maintenir sur les bords de son vieux chapeau; un tout petit, perché sur sa main, essayait de chanter; un autre s'était endormi sur sa manche.

Il dort, dit la jeune fille. Mais les poussins, eux, savaient mieux. »

I. WILL.

A l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles.

Ce qui demeure acquis, c'est qu'avec un enseignement parfait, le talent chez les élèves, le *don*, n'en apparaît ni plus nombreux ni plus éclatant. Voilà certes un ensemble de professeurs notables et qui quelques-uns vont jusqu'à la maîtrise. Eh bien, l'évidence dominante, c'est l'application, la bonne tenue, une certaine industriosité, la tendance au décalque, un labeur propre et ponctuel, mais sans élévation ni ingéniosité personnelles. Nulle naïveté, nul jaillissement de la sensibilité intime devant le modèle à reproduire, mais une habileté souvent roublarde, des adresses manuelles, la banalisation de l'image vue en ses petits côtés, en sa ressemblance immédiate, l'attrape de la petite bête, une mécanisation des facultés graphiques et optiques.

Un estompage plus soyeux et plus lisse, une exactitude plus photographique dans le linéament, c'est la différence du meilleur au pire, à peu près l'unique supériorité du fort en thème et du bon élève. On voudrait des incorrections savoureuses, la petite indication d'une perception qui ne soit pas celle de tout le monde, le tâtonnement d'un sens d'art non collectif et non appris, le tremblement de la main qui ignore la recette, l'inquiétude d'un esprit en qui s'éveille une vision. Et c'est toujours l'image en ses géométries exactes, la belle calligraphie qui n'est qu'une question de temps, le poncif d'un travail objectif, assimilé, et qui a peur du professeur!

Faut-il en déduire la diminution du sentiment artiste chez les races prochaines? Encore une fois, on ne peut mettre en doute les mérites d'un corps professoral qui s'honore de ces noms : Portaels, Vander Stappen, Verdyen, Baes, etc. C'est plutôt la tradition qu'il faudrait incriminer, et qui dit tradition dit routine. En 1830, l'art pompier ne procédait pas autrement. Il cultivait l'estompage, propageait le culte de l'épure, promulguait le linéaire rigoureux. On conseillait à l'élève justement ce qu'on eût reproché plus tard à l'artiste : le servilisme et l'impersonnalité devant la nature. Il ne semble pas que les choses aient beaucoup changé. Est-ce logique? Est-ce rationnel? L'image sans le sentiment, la copie mathématique, dénuée de ce qui l'élève vers l'art, — un peu de subjectivité et de vision réfléchie, — ne va-t-elle pas à l'encontre d'une éducation fructueuse, d'une éducation des facultés artistes chez le jeune apprenti?

On rétorquera : l'académie, en ses premiers cours, n'est qu'une primaire, ne vise qu'à former l'œil et la main. Oui, mais à la condition — sinon à quoi bon et ne viserait-on qu'à fabriquer des géomètres-arpenteurs? — à la condition de ne pas attenter à ce principe essentiel, antérieur et supérieur à tous, le seul sur lequel doit tabler tout enseignement : la nécessité de ne s'en rapporter qu'à sa vision, presbyte ou myope, large ou minutieuse, caricaturale ou majestueuse. Toutes se valent si elles se personnalisent. Un borgne, à moins qu'on ne lui persuade la conformité, différera de perception avec tel oculaire usuel. Mais il y a aussi les aptitudes secrètes, physiologiques, les idiosyncrasies. Où s'arrête la caractérisation humaine? Et c'est cela qu'on voudrait, même élémentairement, voir surgir de ces agglomérats qui, au contraire, tendent à la dépersonnalisation. Tous ces élèves ne visent qu'à la belle main et se regardent l'un l'autre par-dessus l'épaule pour savoir « comme il faut faire ». N'en va-t-il pas ainsi de tous les enseignements? En scolaire, la première des sottises est de généraliser l'étude de l'orthographe. Comme si chaque cer-

veau, possédant un rythme spécial, régi par une économie spéciale, n'orthographiait pas comme il pense! Comme si ce n'était pas à penser, à se servir pour son usage personnel de l'outil intellectuel, et conséquemment à se différencier du voisin par la conception et l'expression qu'il fallait appliquer les exclusives vertus de l'enseignement! Hors cela, il est oppressif, restrictif, attentatoire au libre arbitre; il tue l'homme chez l'enfant; il façonne l'esprit à penser en troupeau.

La supériorité des autres âges sur le nôtre réside peut-être en ce que l'homme mécanique n'était pas encore inventé : chacun, en l'absence des méthodes d'élevage qui assimilent l'enseignement à des incubations perfectionnées de gallinacées, devait s'élever soi-même. On aboutissait à cette culture de soi qui sera le principe des hautes sociétés futures et qui surtout semble inséparable de l'art, puisque celui-ci n'est autre chose que la décantation de la mystérieuse humanité qui nous fut départie.

Ces considérations générales énoncées, il ne nous coûte de reconnaître l'excellence manuelle et professionnelle de l'Académie bruxelloise. Si le cours de composition historique, sous une direction trop indolente encore qu'elle soit celle d'un artiste justement respecté, nous a certifié une fois de plus l'inutilité de cette branche morte de l'enseignement, — le seul grand peintre d'histoire de ce siècle est Delacroix, le moins classique des peintres au sens académique du mot, — les cours de M. Eug. Verdyen (*Torse et tête antiques*), de M. Moonens (*Objets industriels, études de nature morte et accessoires*) attestent le maximum de résultats que, en tenant compte des errements imposés au professeur, il est permis d'attendre d'un système faux. Dans le cours de M. Stallaert (*Composition décorative*), une esquisse se signale, signée Houwaert, et dont le coloris fleuri, accordé, riant, évoque les modes exquisement symphonisés des Delbeke d'Ypres, — un maître qui peut-être eût renouvelé l'art décoratif chez nous, si l'on s'était avisé à temps de sa maîtrise.

Il faut d'ailleurs le reconnaître : l'art décoratif, l'art en ses applications industrielles, a pris, en cette académie encline à maintes routines, un développement louable. L'honneur en revient pour une part, croyons-nous, à l'influence d'un des rares artistes qui aient gardé le *sens exact de l'œuvre d'art*. Tandis que la classification des genres éternise encore, dans le reste de l'enseignement, l'idée d'une inégalité entre les divers concepts d'art, tandis que la graduation des études semble aboutir à confirmer la suprématie des arts réputés grands en opposition avec les arts subalternes, l'œuvre imposant de M. Ch. Vander Stappen avère la supériorité d'un maître pour qui l'ouvrage d'art, quelle que soit sa forme, demeure un et absolu et qui n'a pas cru déroger en faisant indifféremment de la statuaire et de l'art ornemental.

Cette conception simpliste de l'art et de ses applications fut celle des grands ouvriers du passé : on lui doit l'émouvante splendeur des périodes où l'art pénétrait toute chose, où la vie, jusqu'en son décor domestique et quotidien (meubles, ustensiles, etc.) se teintait d'art. Est-ce à dire que M. Vander Stappen échappe toujours comme professeur au reproche de trop s'en tenir aux formules consacrées et aux types classiques? Mais il est des méthodes décrétées, nous ne l'ignorons pas : s'il n'en tenait qu'à lui, nous en avons pour garants sa probité et son bon sens d'artiste, peut-être il pousserait davantage ses élèves à la nature, à l'étude des innombrables formes de la vie, génératrices du renouvellement des formes dans l'art.

Pour tant de jeunes praticiens capables de modeler un orne-

ment classique, combien sauraient, comme les faïenciers de l'ancien Bruxelles, modeler un chou ? Voilà pourtant le seul enseignement : ne point départager l'observation attentive et émue de la vie, et cette observation, l'étendre à tout pour s'assimiler de nouvelles arabesques et des thèmes inédits. Mais c'est déjà un beau résultat, la *Cheminée pour un hall de chasse*, de MM. De Haen et Duquet, et la composition de M. Weggers, le symbolique enroulement de figures autour du miroir qui se propose *l'Évolution de la vie*.

C'est M. Weggers qui vient d'obtenir le grand prix de 1,000 fr. pour le cours de sculpture. Le prix nous semble plus grand que l'œuvre. N'en déplaise à l'aréopage, nous eussions plutôt distingué M. Hemmelrich, qui n'obtint qu'un second prix, mais avec mention spéciale. Son bonhomme est hautainement campé et d'un bien autre caractère. L'application encore une fois a prévalu.

N'est-ce pas elle toujours qui se perçoit dans les divers « grands prix » de la peinture ressuscités à l'occasion de cette démonstration publique de l'infériorité des « méthodes » d'art actuelles ? Pour un seul, daté de 1870 et qui ravive autour de la mémoire d'Agnessens les regrets, il n'est que vulgaires enluminures, oléagineuses rancias, mièvres pignochages. Et nous ne parlons pas d'une grande diablesse d'académie, bien mal peinte, mais du moins peinte et vue par une non-conforme et qui, en outre, se particularise par le sexe de l'auteur, une jeune fille, M^{lle} Marcotte.

LE POÈTE ⁽¹⁾

ESSAI PAR R.-W. EMERSON

(Traduction inédite.)

Cette intuition qu'on exprime par le mot d'imagination, est une manière de voir très élevée ; elle ne s'acquiert pas par l'étude mais par la transformation, pour ainsi dire, de l'esprit en cette chose observée, transformation de l'esprit qui suit la marche des choses à travers les formes et qui les rend par ce moyen translucides pour les autres esprits. Le cours des choses est silencieux. Souffriront-elles qu'un être parlant les suive ? Elles ne souffriront pas d'espion ; mais un amant, un poète est la transcendance de leur propre nature ; celui-là elles le souffriront. La condition pour le poète de trouver le vrai nom des choses, c'est de se soumettre à la divine essence qui traverse les formes, et de la suivre.

Tout homme intellectuel découvre tôt ou tard ce secret que, au-dessus de l'énergie de son esprit, conscient et réfléchi, il possède une bien plus grande force — comme un esprit qui serait doublé — en s'abandonnant à la nature des choses ; que, en plus de son pouvoir individuel, il a en lui un grand pouvoir, pour ainsi dire public ou universel, sur lequel il peut s'appuyer en ouvrant (à ses risques et périls) les portes de son être à cette force pour en laisser le flux et le reflux le traverser. Alors il est entraîné dans la vie de l'univers, sa parole est un tonnerre, sa pensée une loi et ses discours sont aussi intelligibles que les images universelles des plantes et des animaux. Le poète sait qu'il parle d'une façon adéquate alors qu'il est un peu sauvage, ou qu'il parle avec « la fleur de l'esprit » et seulement alors ; non quand il se sert de

(1) Suite. Voir les nos des 21 et 28 août et du 11 et 18 septembre 1892.

l'esprit actif et chercheur employé comme organe, mais quand il laisse l'esprit en repos et l'abandonne au courant divin qui est en lui ; ou, pour parler comme les anciens, non avec l'intelligence seule, mais avec l'intelligence éclairée par le nectar. Comme le voyageur qui a perdu son chemin et qui jette les rênes sur le cou de son cheval, se fiant à l'instinct de l'animal pour retrouver sa route, ainsi devons-nous agir avec le divin animal qui nous porte à travers le monde. Car si, de quelque façon, nous pouvons stimuler cet instinct, de nouveaux passages s'ouvrent devant nous dans la nature, l'esprit traverse les choses les plus condensées et les plus élevées et la métamorphose devient possible.

C'est pourquoi les bardes aiment le vin, l'hydromel, les narcotiques, le café, le thé, l'opium, les fumées du bois de santal et du tabac, ou tout ce qui procure une exaltation animale. Tous les hommes recherchent tous les moyens possibles pour ajouter ce pouvoir extraordinaire à leur pouvoir normal ; c'est pour cette fin qu'ils prient la conversation, la musique, la peinture, la sculpture, la danse, le théâtre, les voyages, la guerre, les foules, les incendies, le jeu, la politique ou l'amour, la science ou l'intoxication animale, — moyens quasi-mécaniques et plus ou moins raffinés pour remplacer le véritable nectar, qui est le ravissement de l'esprit pénétrant un fait inconnu. Ces choses sont les auxiliaires de la tendance centrifuge de l'homme, de son passage à l'air libre, et elles l'aident à se sauver de la prison de ce corps qui le tient et de ces relations individuelles qui obscurcissent son chemin. De là vient aussi qu'un grand nombre de ceux qui professionnellement exprimaient le Beau, — peintres, poètes, musiciens, acteurs, — ont plus souvent que d'autres mené une vie de plaisir et de relâchement ; on peut même dire que tous, sauf ceux qui trouveraient le vrai nectar, en cherchèrent un autre, artificiel. Chaque fois que la liberté était atteinte d'une façon détournée, non par l'émancipation de l'esprit du côté du grand jour qui tombe des cieux, mais par une liberté en des choses plus viles, chaque fois l'avantage ainsi obtenu était compensé par une dissipation et une détérioration de forces. Mais on ne peut jamais voler un avantage à la nature par un subterfuge. L'esprit du monde, la grande et calme présence du Créateur, n'est jamais évoquée par les sorcelleries de l'opium et du vin. La sublime vision se révèle à l'âme simple et pure qui habite un corps chaste. Ce que nous devons aux narcotiques, ce n'est pas de l'inspiration, mais une excitation et une furie fausses. Milton dit que le poète lyrique peut boire du vin et vivre généreusement, mais que le poète épique, celui qui doit chanter les dieux et leur avènement parmi les hommes, doit boire de l'eau dans une écuelle de bois. Car la poésie n'est pas « le vin du diable » mais le vin de Dieu.

Il en est de ceci comme des joujoux. Nous emplissons les mains et les chambres de nos enfants avec toutes espèces de poupées, de tambours et de chevaux, détournant leurs yeux des simples et suffisants objets de la nature, soleil, lune, animaux, eau, pierres, qui devraient être leurs joujoux. Ainsi la manière de vivre du poète devrait être si simple que les influences les plus ordinaires le réjouissent. Sa gaité devrait pouvoir être le fruit d'un rayon de soleil, l'air devrait suffire pour l'inspirer et l'eau devrait suffire pour l'enivrer.

Cet esprit, qui suffit aux cœurs paisibles, qui sort pour eux de chaque touffe d'herbe desséchée, de la moindre pomme de pin, de la pierre à demi cachée que dore le soleil de mars, cet esprit se manifeste aux pauvres, aux affamés, à ceux dont les goûts sont simples. Si tu remplis ton cerveau des bruits de la ville de Bos-

ten, de New-York, de la mode, de l'envie, si tu stimules tes sens fatigués par du vin ou du café, tu ne trouveras plus dans les grands bois de pins la radieuse sagesse qui se cache dans leur profondeur déserte.

Si l'imagination exalte le poète, elle n'est pas inactive dans les autres hommes. Les métamorphoses excitent chez les spectateurs une émotion joyeuse. L'usage des symboles a sur tous les hommes un certain pouvoir d'émancipation et d'exhilaration. Nous semblons être touchés par une baguette qui nous fait sauter et danser comme des enfants. Nous sommes comme des gens qui sortent d'une cave et se trouvent en plein air. C'est l'effet qu'ont sur nous les tropes, les fables, les oracles et toutes les formes poétiques. Les poètes sont donc des dieux libérateurs. Les hommes ont réellement acquis un nouveau sens, ils trouvent un autre monde dans leur monde, un nid de mondes, car une fois qu'ils ont vu la métamorphose, ils devinent qu'elle doit continuer.

Je ne veux pas considérer maintenant comment elle fait le charme des mathématiques, de l'algèbre, qui ont aussi leurs tropes ; mais on la sent dans chaque définition, comme quand Aristote dit que l'*espace* est un vaisseau immobile dans lequel les choses sont comprises, ou quand Platon dit qu'une ligne est un point qui vole, ou qu'une « figure » est un faisceau de solides, etc. Quel joyeux sens de liberté nous avons en apprenant que Vitruve, selon l'antique opinion des artistes, prononce qu'un architecte ne peut bien bâtir une maison s'il ne connaît un peu d'anatomie ; et encore, quand Socrate, dans *Charmides*, nous dit que l'âme est guérie de ses maladies par certaines incantations, et que ces incantations sont comme une beauté raisonnée qui engendre la tempérance ; quand Platon appelle le monde un animal, et que Timœus affirme que les plantes aussi sont des animaux ; ou qu'il affirme que l'homme est un arbre divin croissant par ses racines, qui sont sa tête, s'enfonçant du côté du ciel ; quand Orphée parle des cheveux blancs comme de « la fleur blanche qui marque l'extrême vieillesse » ; quand Proclus appelle l'univers « la statue de l'intelligence » ; quand Chaucer, dans son éloge de la noblesse (*Gentillesse*), compare le bon sang tombé dans une condition servile au feu qui, porté dans la maison la plus obscure, n'en éclairerait pas moins ; quand Jean, dans l'*Apocalypse*, voit la ruine du monde par le mal et voit tomber du ciel des étoiles, comme des figues trop précoces secouées par le figuier ; quand Esope nous catalogue les relations de la vie ordinaire sous le masque des oiseaux et des animaux ; alors nous acceptons la joyeuse insinuation de l'immortalité de notre essence, nous comprenons les gipsies qui disent d'eux-mêmes : « C'est en vain qu'on les pend, ils ne peuvent pas mourir ! »

Les poètes sont donc des dieux libérateurs. Les anciens bardes bretons s'intitulaient : ceux qui sont libres dans le monde entier. Ils sont libres et ils rendent libres. Un livre d'imagination nous rend beaucoup plus de services au premier moment, quand il nous stimule par ses figures, que plus tard quand nous démêlons l'intention précise de l'auteur. Je crois que dans les livres rien n'a de la valeur si ce n'est le transcendant et l'extraordinaire. Si un homme est enflammé, emporté par sa pensée au point d'en oublier les auteurs et le public, et qu'il n'écoute que son rêve qui le prend comme une folie, alors je veux lire ce qu'il écrit et vous pouvez garder pour vous arguments, histoires et critiques. Toute la valeur que nous attachons à Pythagore, Paracelse, Cornelius, Agrippa, Cardan, Kepler, Swedenborg, Schelling, Oken ou à tout autre qui introduisit des faits douteux dans sa cosmogonie, —

anges, diables, magie, astrologie, chiromancie, mesmérisme, etc., — toute la valeur que nous attachons à ces esprits est une preuve que nous sentons en eux la brèche faite à la routine ; nous sentons qu'ils sont de nouveaux témoins de notre antipathie pour elle.

C'est aussi cette magie de liberté qui fait le plus grand charme d'une conversation ; elle semble mettre le monde, comme une balle, dans nos mains. Combien alors la liberté elle-même semble peu de chose ! Combien vaine paraît l'étude quand une émotion a procuré à l'intelligence le pouvoir de saper et de soulever la nature ! Quelle immense perspective ! Les nations, les temps, les systèmes entrent et disparaissent comme des fils dans une tapisserie à grands personnages et à couleurs multiples ; un rêve nous conduit à un autre et tant que l'ivresse dure, nous vendrions notre lit, notre philosophie et notre religion dans notre opulence.

Il y a de bonnes raisons pour que nous apprécions cette délivrance. Le sort du pauvre berger aveuglé et égaré par une raffale de neige, et qui vient périr à quelques pas de son habitation, est un emblème de l'état de l'homme. Nous mourons misérablement au bord des eaux de vie et de vérité. Toute pensée, sauf celle dans laquelle nous vivons, nous est étrangement inaccessible. Si vous en approchez, vous en êtes aussi loin que lorsque vous ne la cherchiez pas. Toute pensée est aussi une prison, tout Ciel est aussi une prison ; c'est pourquoi nous aimons le poète, l'inventeur, qui sous une forme quelconque, par une ode, par une action, par un regard ou par une manière d'agir, nous a donné une nouvelle pensée. Il brise nos chaînes et nous ouvre une scène nouvelle.

Cette émancipation est chère à tous les hommes et comme le pouvoir de la communiquer doit provenir d'une grande profondeur ou capacité de pensée, il est la mesure d'un esprit. Aussi tous les livres d'imagination qui s'élèvent à cette vérité — la nature dominant l'écrivain — dureront. Chaque vers ou chaque phrase qui possède cette vertu d'exprimer la nature prendra soin de sa propre immortalité. Les religions du monde sont les éjaculations de quelques hommes d'imagination.

Mais la qualité de l'imagination est de couler et non de se geler. Le poète ne s'est pas arrêté à la forme ni à la couleur, ni même à leur signification, et les mêmes objets expriment une idée nouvelle. C'est la différence qui existe entre le poète et le mystique ; celui-ci cloue un symbole à une signification, vraie pour un moment, mais bientôt devenue vieille et fausse. Car tout symbole est élastique (fluxional) ; tout langage est transitoire et véhiculaire et sert comme les bateaux et les chevaux pour nous transporter d'un point à un autre, mais non comme les fermes et les maisons pour s'y arrêter. Le mysticisme git dans l'erreur qui fait prendre un symbole accidentel ou individuel pour un symbole universel. L'aurore est le phénomène favori de Jacob Behmen, et signifie pour lui la vérité et la foi ; et il croit que cela devrait signifier la même chose pour chacun de ses lecteurs. Mais le lecteur préférera tout aussi naturellement le symbole d'une mère avec son enfant, d'un jardinier et sa plante ou d'un joaillier polissant une pierre. Chacun de ces symboles et des myriades d'autres sont tout aussi bons pour ceux aux yeux desquels ils signifient quelque chose. Seulement, il faut y tenir légèrement et savoir les échanger pour des termes équivalents employés par d'autres. Et il faut dire sérieusement au mystique : Tout ce que vous dites serait aussi vrai sans l'agaçant usage que vous faites de ce symbole qui l'accom-

pagne toujours. Ayons un peu d'algèbre au lieu de cette rhétorique triviale, ayons des signes universels au lieu de ces symboles de village, et nous y gagnerons tous. L'histoire des hiérarchies semble prouver que toutes les erreurs religieuses proviennent d'une trop grande importance et solidité accordée aux symboles, et, en dernier ressort, d'un abus ou d'une exagération de l'organe du langage.

A l'époque moderne, Swedenborg représente éminemment les traducteurs de la nature en pensée. Je ne connais pas d'homme dans l'histoire pour qui les mots représentassent si uniformément des choses. La métamorphose se joue continuellement devant lui. Chaque chose où s'arrête son œil obéit à l'impulsion d'une nature morale. Les figues se changent en raisins pendant qu'il les mange. Quand l'un de ses anges affirmait une vérité, le laurier qu'il tenait fleurissait dans sa main aux yeux de Swedenborg. Le bruit qui lui paraissait de loin être un grincement de dents et des coups de poing, était la voix de deux individus discutant.

Dans une de ses visions, certains hommes avaient l'air de dragons et paraissaient être dans l'obscurité; mais l'un à l'autre, ces hommes paraissaient des hommes, et quand la lumière du ciel se fit jour dans leurs cabanons, ils furent aveuglés et demandèrent à fermer les portes pour pouvoir voir.

Il avait cette perception — qui rend le poète ou le voyant un objet de terreur — que le même homme ou la même société d'hommes peuvent avoir un aspect différent pour eux-mêmes que pour d'autres, pour des intelligences supérieures par exemple.

Certains prêtres conversant doctement ensemble paraissaient à des enfants, qui jouaient aux environs, être des chevaux morts. Instantanément on se demande, en entendant de semblables transformations d'apparence, si le poisson qu'on voit sous le pont, si ce bœuf qu'on voit dans la prairie sont immuablement des poissons ou des bœufs et s'ils ne se croient pas autre chose eux-mêmes, et si soi-même on pourrait être un homme aux yeux de tous. Les Brahmanes et Pythagore se sont posé la même question et si un poète a été témoin d'une transformation de ce genre, imposée à son esprit par une vision subite, il l'aura trouvée en harmonie avec d'autres faits bien connus. Nous avons tous vu des changements considérables dans le blé, dans les chenilles.

Celui-là est poète et nous attirera à lui par l'amour et par la terreur, qui discernera l'essence *une* de la nature sous la robe flottante des événements, et qui saura la révéler.

(A continuer.)

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

La maison d'édition Novello, Ewer et C^{ie}, l'une des plus importantes de Londres, poursuit la publication de ses ALBUMS pour piano, pour piano et violon, pour piano et chant, publication vraiment populaire, qui joint à l'avantage d'un prix extrêmement modique le mérite d'une exécution aussi parfaite que les éditions de luxe.

Les albums pour piano seul, publiés sous la direction de M. Berthold Tours, coûtent chacun un shilling, c'est-à-dire fr. 1.25. Il y en a une cinquantaine, formant une sorte d'anthologie musicale établie avec soin. Les six premiers renferment, à raison de vingt ou vingt-quatre morceaux par cahier, une sélection des œuvres de J.-S. Bach et de Hændel, puis viennent des cycles de marches, de gavottes, de menuets empruntés aux répertoires classique et moderne. Les albums subséquents sont consacrés chacun à un compositeur déterminé. Après les maîtres, les *dei*

minores : Wollenhaupt, Spindler, Goetz, Rheinberger, Kjerulf, Mackenzie, etc. etc.

Les dernières livraisons parues sont dévolues aux auteurs russes, à César Cui, à Liadoff, etc. MM. Novello, Ewer et C^{ie} donnent du premier 31 morceaux de musique, du second 38, répartis en six albums. Il est loin le temps où une bibliothèque musicale absorbait une petite fortune! Grâce aux éditions populaires qui se sont multipliées en ces derniers temps, aux publications de MM. Litloff, Peeters, Breitkopf et Härtel, Novello, Ewer et C^{ie}, il est loisible à tout musicien de se former, sans frais, un répertoire considérable et d'avoir sous la main les œuvres les plus intéressantes de la littérature musicale.

Les albums pour piano et violon, mis en vente à deux shillings six pence (fr. 3.12) chacun, contiennent un grand nombre d'œuvres originales et de transcriptions d'auteurs anciens et contemporains: Corelli, Mendelssohn, Raff, Jacoby, Dolmetsch, Gounod, etc. Citons spécialement, de ce dernier, les transcriptions des principaux morceaux de *Mors et Vita* et de *Rédemption*, faites par M. Berthold Tours.

Les éditions populaires anglaises ne sont pas aussi répandues en Belgique et en France que les éditions allemandes. C'est pourquoi nous croyons utile de faire connaître et de recommander la bibliothèque musicale de MM. Novello, Ewer et C^{ie}, qui ne lède en rien à celles de Leipzig.

Une prochaine bibliographie musicale sera consacrée aux œuvres les plus récemment éditées par ces Messieurs, parmi lesquelles il en est d'importantes signées par MM. Mackenzie, Henschel, Dvorak, German, Gadsby et Dye.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

CATULLE MENDES, *Poésies* (trois volumes); Paris, Charpentier et Fasquelle. — *Villiers de l'Isle-Adam*, par STÉPHANE MALLARMÉ; avec portrait gravé par Marcellin Desboutin; Bruxelles, Lacomblez. — *Dominical*, par MAX ELSKAMP; Bruxelles, Lacomblez. — *Amours mortelles*, par EMILE LECLERCQ; Bruxelles, Weissenbruch. — *Manuel de prononciation*, par JEANNE TORDEUS; Bruxelles, Lacomblez. — *In morte di Virginia* (3^{me} série), par T. ZANARDELLI; Bruxelles, J. Morel.

Memento des Expositions

ANGERS. — Exposition des Beaux-Arts et d'Arts industriels, du 12 novembre au 1^{er} janvier 1893. Envois à la *Société des Amis des Arts*, place de Lorraine, Angers, du 20 au 25 octobre.

CHICAGO. — Section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle. 1^{er} mai-30 octobre 1893 (voir *L'Art moderne* du 11 octobre 1891).

MONACO. — Exposition internationale des Beaux-Arts (limitée aux invités). 14 novembre 1892-15 août 1893. Envois du 4 au 12 octobre. Renseignements : *Baron Delort de Gléon*, président du Comité, rue Vézelay, 18, Paris.

NANCY. — XXIX^e exposition de la Société lorraine des « Amis des Arts ». 1^{er} novembre-8 décembre. Transport gratuit pour les artistes invités. Envois avant le 15 octobre. Renseignements : *M. R. Wiener*, trésorier, rue des Dominicains, 53, Nancy.

NANTES. — Exposition de la Société des « Amis des Arts », du 1^{er} au 28 février 1893. Envois avant le 8 janvier à *M. Descamps de Lalanne*, secrétaire général de la Société des « Amis des Arts », 12, rue Lekain, Nantes.

NICE. — Exposition internationale. 10 janvier-30 mars 1893. Envois : 1^{er}-25 décembre. Renseignements : *Secrétariat*, Palais du Crédit Lyonnais, Nice.

PETITE CHRONIQUE

Notre collaborateur Octave Maus vient d'être frappé dans ses affections par la mort de son père, M. Charles Maus, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Bruxelles, l'un des esprits les plus lettrés et les plus érudits de la génération qui descend peu à peu dans la tombe.

Intimement lié avec André Van Hasselt, M. Charles Maus fut mêlé au mouvement littéraire de 1830 à 1850 et collabora à cette époque à divers périodiques. Il s'occupait encore activement, dans ces derniers temps, des travaux scientifiques de plusieurs sociétés dans lesquelles il joua un rôle important : la *Société des Bibliophiles belges*, la *Société de numismatique*, la *Société d'archéologie*, l'*Institut archéologique du Luxembourg*, etc. Les Annuaires de ces sociétés contiennent tous bon nombre de notices signées de son nom. Il composa aussi, pour les réunions de ses collègues, des chansons humoristiques qu'il aimait à chanter lui-même au dessert, avec la bonhomie et la simplicité d'autrefois.

M. Maus était officier de l'ordre de Léopold. Il s'est éteint, jeudi soir, à Bruxelles, dans sa 82^e année.

Ses funérailles seront célébrées demain, lundi, à 11 heures, en l'église paroissiale de Saint-Boniface.

Nous avons appris à regret la mort de Victor Wilder, le critique musical bien connu et le traducteur des drames de Wagner, enlevé presque inopinément la semaine dernière, à l'âge de 57 ans.

Né à Gand, le 25 août 1835, Jérôme-Albert-Victor Van Wilder, après avoir obtenu à l'Université de sa ville natale ses grades de docteur en philosophie et de docteur en droit, alla se fixer à Paris vers 1860.

Après quelques articles à la *Presse théâtrale*, il fit d'innombrables traductions de l'italien et de l'allemand. Citons les *Duos* et les *Mélodies persanes* de Rubinstein, les *Lieder* de Mendelssohn, les *Mélodies* de Franz Abt, de Grieg, d'Edouard Lassen, de Chopin, de Weber, de Brahms; de Schumann, le *Paradis* et la *Péri*, *Manfred*, *Mignon*, la *Vie d'une Rose*, l'*Anathème du Chanteur* et de nombreuses mélodies; de Hændel, le *Messie*, la *Fête d'Alexandre*, *Judas Macchabée*, etc.

Collaborateur assidu de l'*Événement*, du *Ménestrel*, de l'*Opinion nationale*, du *Parlement*, Victor Wilder publia entre temps deux livres fort intéressants : *La Vie de Mozart* et la *Vie de Beethoven*. Chercheur infatigable, il découvrait à la bibliothèque de l'Opéra la musique d'un ballet inconnu de Mozart, *Les Petits Riens*, donnait tout dernièrement encore la traduction de chansons populaires flamandes. Mais son œuvre maîtresse, celle à laquelle il s'attacha avec une conscience nonpareille, fut la traduction intégrale de l'œuvre de Wagner : il l'achevait il y a quelques années à peine et son but était maintenant de voir représenter sur la scène française ces opéras qui infusèrent une vie nouvelle à l'art musical.

Le comité d'honneur pour le monument à ériger à Baudelaire est définitivement constitué comme suit :

Président d'honneur : Leconte de Lisle, de l'Académie française.

Membres : Paul Bourget, Jules Claretie, François Coppée, Léon Dierx, Anatole France, Stéphan George, Edmond de Goncourt, J.-M. de Heredia, J.-K. Huysmans, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, Léon Maillard, Stéphane Mallarmé, Henri Mazel, Louis Ménard, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, Jean Moréas, Charles Morice, Nadard, prince Alexandre Ourousof, Vittorio Pica, Edmond Picard, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Jean Richepin, Edouard Rod, G. Rodenbach, Félicien Rops, Aurélien Scholl, Emmanuel Signoret, Armand Silvestre, Stuart Merrill, Sully-Prudhomme, Swinburne, Laurent Tailhade, Auguste Vacquerie, Alfred Vallette, Paul Verlaine, Emile Verhaeren, F. Vielé-Griffin, Emile Zola.

Auguste Rodin sera chargé de l'exécution du monument.

Nous apprenons que MM. Paul Du Bois, statuaire, et Georges Lemmen, peintre, deux des artistes les mieux doués et les plus remarquables de la génération nouvelle, ouvriront, le 15 octobre prochain, un cours de sculpture, de peinture et de dessin, qui se donnera chez Mommen, rue de la Charité, 31, à Bruxelles. Il y aura deux classes, l'une de jeunes gens, le matin; l'autre de jeunes filles, l'après-midi, indépendamment d'un cours spécial, les jeudi après-midi et dimanche matin, pour les jeunes élèves qui fréquentent l'école.

M^{me} Moriani reprendra ses cours et leçons de chant, le lundi 3 octobre, 17, rue de Trèves.

M. Emile Sigogne, 74, rue de la Croix, reprendra ses intéressants cours de diction et de littérature à partir du 1^{er} octobre.

La réouverture des cours de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. Henry Warnots, aura lieu le lundi 3 octobre.

Le programme d'enseignement comprend le solfège élémentaire, le solfège approfondi, l'harmonie, le chant individuel et le chant d'ensemble. Tous les cours sont gratuits. L'inscription des élèves aura lieu, à partir du 3 octobre, dans les locaux de l'école, savoir :

Pour les jeunes filles, le jeudi après-midi et le dimanche matin, rue Royale-Sainte-Marie, 152, à Schaerbeek;

Pour les jeunes garçons, le lundi, le mercredi et le vendredi, à 6 heures du soir, rue Traversière, 15, à Saint-Josse-ten-Noode;

Pour les adultes (hommes), le lundi et le jeudi, à 8 heures du soir, rue Traversière, 15.

L'administration du Théâtre Wagner, de Bayreuth, fait annoncer par les journaux la prochaine ouverture, le 10 novembre, de l'école dramatique qui aura pour mission de former des artistes pour les représentations futures. L'enseignement comprendra le chant proprement dit, la diction et les études de scène. L'enseignement est gratuit et, le cas échéant, des subventions seront accordées aux artistes peu fortunés. Seulement, pour être admis, il faudra subir un examen. Les demandes d'admission accompagnées d'une photographie et de certificats constatant l'achèvement des études dans les conservatoires ou écoles ordinaires, devront être adressées à l'administration des Bühnenfestspiele, à Bayreuth, avant le 15 octobre.

On écrit de Bayreuth que le nombre des spectateurs s'est élevé, cette année, à environ vingt-huit mille, parmi lesquels sept mille Anglais et quatre mille Français.

L'éditeur C.-M. Van Gogh, à Amsterdam, annonce la publication d'un ouvrage de luxe destiné à perpétuer le souvenir de l'exposition consacrée par le Cercle *Art et Amicitiae* à l'art néerlandais contemporain. Il renfermera des reproductions d'œuvres de MM. Breitner, Dysselhof, Karsen, Roland Holst, Toorop, Jan Veth, W. Witsen et Ph. Zilcken. Texte par Jan Veth, ornementation artistique par M. Derkinderen.

Prix de souscription et justification du tirage : 25 exemplaires sur japon, avec épreuves de remarque, à 125 florins; 25 exemplaires sur hollandaise, avec épreuves de remarque sur chine, à 90 florins; 200 exemplaires sur hollandaise à 45 florins. Les noms des souscripteurs seront publiés dans l'ouvrage.

D'autre part, les éditeurs Mouton et Cie, à La Haye, viennent de mettre en vente le portefeuille (6^e année) de l'*Etsclub* néerlandais. C'est une fort belle publication composée de douze eaux-fortes de maîtres, tirées avec le plus grand soin sur papier du Japon, et emboîtées dans un cartonnage élégant. Le mouvement d'art contemporain de nos voisins de Hollande est assez exactement synthétisé par la réunion des noms que voici, collaborateurs, chacun, au Portefeuille de la Société : H.-W. Mesdag, M. Bauer, M^{les} Etha Fles et Van Houten, MM. Karsen, Koster, Floris Verster, Jan Veth, Ph. Zilcken, W. de Zwart. La persistance de ces noms revenant à tout propos montre combien est actif le groupe des Jeune-Néerlande de la peinture.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS
45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.
Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ LACOMBLEZ

JAMES ENSOR

PAR EUGÈNE DEMOLDER

Une plaquette in-8^o carré avec un dessin de J. Ensor : *Mort mystique d'un théologien*. Tirage : 5 exemp. numérotés sur japon impérial, à 12 francs; 95 exemp. numérotés sur hollande Van Gelder, à 3 francs.

A partir du 4 octobre, **M^{lle} Mélanie Lemaire**, ex-professeur des princesses de Belgique, ouvrira un

COURS DE MUSIQUE

dans les

SALONS DE LA MANUFACTURE ROYALE DE PIANOS FRANÇOIS BERDEN
RUE KEYENVELD, 42, à Ixelles.

Piano, **M^{lle} M. Lemaire**.
Solfège et piano, **M^{lle} J. Walraevens**, élève de M^{lle} Lemaire.
Violon et accompagnement, **M. F. Pirard**, élève de M. Isaye.
Pour les conditions s'adresser rue du Président, 50, à Ixelles, tous les jours, de 3 à 4 heures.

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ŒUVRE DE GÉNIE. — LE SALON DE GAND. — INTELLECTUALITÉ. MATÉRIALITÉ. — LE POÈTE. *Essai par R.-W. Emerson* (Suite et fin). — LA STATUE DE BAUDELAIRE. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

L'Œuvre de génie

« Enfant, j'ai grandi en dehors de toute autorité, dit R. Wagner dans ses *Communications à ses amis*, sans autres éducateurs que la vie, l'art et moi-même... Dans notre monde, grâce à la manie d'éducation qui sévit à l'excès, l'imagination inquiète et chercheuse, *l'esprit mécontent qui médite sans cesse du nouveau* ne nous échoit plus que par hasard... Je perdis mon père dès l'âge le plus tendre... Sûre de n'être point chassée, la Norne se glissa à mon berceau et me départit ce don qui me resta toujours. »

Tel fut, suivant lui-même, l'élément primordial dans la « genèse » de son génie créateur, dans l'engendrement de son moi.

Son adolescence s'était passée à Dresde et à Leipzig, dans l'atmosphère de fermentation intellectuelle et morale qui précéda le tourbillon de 1830. De bonne

heure, son âme impressionnable fut donc envahie de sensations tumultueuses et diverses et elle reçut directement leur empreinte, sans que personne prit souci de l'en défendre.

Cependant, de tant de courants contraires qui auraient pu le détourner de son idéal, aucun ne l'entraîna. Sa loi resta toujours la réalisation de cet idéal, et son guide la raison pure. De son époque il ne prit que la fièvre révolutionnaire pour la porter dans l'art : en conflit perpétuel avec son temps et son milieu, il s'éleva malgré eux, — preuve vivante que les plus grands artistes n'en sont pas le produit.

R. Wagner paraît donc s'être insurgé contre l'ordre établi par M. Taine dans sa *Philosophie de l'Art* (leçons professées à l'École des Beaux-Arts de Paris). On sait que, suivant le principe posé par l'éminent académicien, les œuvres d'art doivent être considérées comme la flore d'une botanique humaine et classées d'après les climats, les influences de milieux, de l'air qu'ont respiré les artistes. En vérité, il élimine de ses hardies généralisations l'architecture et la musique et, comme on l'a fait observer dès l'abord, passe entièrement sous silence l'art du comédien, de l'exécutant ou de l'interprète, et les arts décoratifs : il s'occupe surtout des arts d'imitation dits plastiques, déployant toute sa virtuosité de dialecticien dans une étude très curieuse, bien qu'un peu systématique et « normalienne », des différentes

écoles de peinture. C'est que, dans le développement de sa thèse, il a dû forcément restreindre son point de vue, à cause de l'auditoire spécial auquel il s'adressait; toutefois, il a eu soin de montrer comment et avec quelle restriction dans son système il rattache aux arts d'imitation les arts qui n'imitent pas.

Nous avouons ne partager qu'à demi les doctrines de M. Taine en ce qui concerne l'éclosion du génie artistique. Suivant lui, le génie serait un *effet total*, un produit palpable « comme le sucre et le vitriol ». L'œuvre de génie germerait dans certain cerveau, dans certaines circonstances, comme la fleur pousse dans certaines conditions de sol et de climat; ce serait une végétation improvisée par le hasard « des concordances et des contrariétés intérieures ». — Ces théories se fondent sur une assimilation du monde matériel. Elles négligent le premier élément du drame humain, l'élément personnel, la liberté, c'est-à-dire l'élément actif qui alimente l'énergie créatrice, qui communique aux âmes la force, mais aussi qui vient déranger parfois « les plus ingénieuses combinaisons de mécanique morale ». Elles dépouillent le génie de sa « rationalité » et lui assignent une fonction purement instinctive ou « végétale »; en cela elles semblent démenties par le fait que plusieurs poètes ou artistes de génie — R. Wagner notamment, et Shakespeare, Goethe, Diderot, Delacroix — ont été en même temps d'admirables critiques.

Certes, il y a des analogies et même des liaisons entre le monde physique et le monde moral; il existe des rapports entre les lois de l'acoustique et la musique; mais point d'entière solidarité! M. Taine va jusqu'à faire une application à l'*idéal dans l'art* des procédés d'investigation naturalistes.

Faut-il rappeler ici que, dans son petit volume, *De l'idéal dans l'art* (Paris, Germer-Baillière, 1867), il a donné cette explication grammaticale du mot *idéal*? « L'artiste », dit-il, « doit se former l'*idée* du caractère essentiel ou saillant que l'œuvre d'art a pour but de manifester; et d'après son *idée* il transforme l'objet réel. Cet objet ainsi transformé se trouve *conforme à l'idée*, en d'autres termes *idéal*. Ainsi les choses passent du réel à l'idéal lorsque l'artiste les reproduit en les modifiant d'après son idée.... »

Cette définition semble très large et de nature à ouvrir la voie à l'arbitraire. L'idéal dans l'art nous paraît plutôt lié à une *idée* de beauté parfaite, que l'esprit peut concevoir *indépendamment du réel*, qu'à l'*idée* que l'artiste se forme du caractère à manifester dans son œuvre et d'après laquelle *il transforme le réel*. L'*idéalité* est une notion de vérité absolue, conçue par la raison pure, exclusive, contrairement à la *réalité* qui, elle, est perçue à l'aide des sens; elle est encore opposée à la réalité en ce qu'elle constitue le *modèle intérieur* de l'artiste, du poète, surpassant les modèles

offerts par la nature ou produits par la main de l'homme. Il y a là comme le pressentiment, l'*idée* d'un assemblage abstrait de perfections auxquelles l'on ne peut atteindre complètement. D'une façon absolue, ce qui est idéal n'existe que dans l'imagination, dans l'*idée* si l'on veut. Toutefois, les idéals se distinguent des chimères et des utopies en ce qu'ils sont des conceptions abstraites de la raison que l'art doit chercher à réaliser, tandis que les chimères ou les utopies sont des fantaisies sans raisons, à jamais irréalisables; celles-ci sont sans rapport avec la création artistique, tandis que la tendance vers l'idéal, l'idéalisme, devrait demeurer le principe et la fin de l'art.

L'*Idéal dans l'art* est d'essence philosophique, c'est-à-dire entièrement indépendant de l'*expérience* (définition de Reinhold). Or, le savant historien de la *Littérature anglaise* prétend l'étudier « en naturaliste, suivant son habitude ». A l'égard d'une chose « ultérieure à la nature », est-ce là une suffisante méthode d'investigation? Sans parler de la *volonté*, de l'état conscient de l'homme placé vis-à-vis des énergies naturelles, aveugles et inconscientes, la faculté — essentiellement humaine — de sentir, de souffrir et d'aimer, l'aptitude à pénétrer par la sympathie jusqu'à l'âme même des choses, semblent devoir dominer l'esthétique. Les esthéticiens naturalistes français en tiennent-ils suffisamment compte dans leurs déductions?

J. G. F.

LE SALON DE GAND

Banal! Banal! Banal de plus en plus, tel apparaît ce Salon officiel qui s'aveulit chaque année. Un peintre nous disait : « On n'expose plus *là-dedans* que parce qu'on a des chances de voir son tableau acheté pour le Musée moderne ». Et, en effet, serait-il vrai que les fonctionnaires routiniers qui meublent nos musées n'achètent guère que des œuvres ayant « figuré » au Salon? Serait-il vrai — on nous l'a assuré — qu'on exerce, au moyen de promesses ou de refus de commandes, des pressions auprès des sculpteurs pour les forcer à exposer à ces exhibitions officielles qui croulent? Nous nous refusons à croire à des machinations aussi mesquines.

Mais le Salon de Gand est un amas d'horreurs, tout simplement. Piètres paysages, marines de grosseille ou de sucre candi, orientalisés de tabagies de maisons louches, scènes d'histoire inspirées par le frigide et creux académisme des Vander Ouderaa ou des De Vriendt, portraits français, musqués, peignés, enjolivés, et qu'on dirait peints par des coiffeurs — grandes toiles de prix de Rome, natures mortes à donner des nausées, fleurettes colorées par des « demoiselles » et dignes d'orner des pantouffles d'épicier — rien ne manque à cette fête du Médiocre.

Et cela dans des halls froids avec des toiles plaquées aux murailles de la façon la plus irrationnelle, la plus criante, de manière à faire hurler le plus horrible charivari de couleurs plates, gueulardes ou salaces dont puisse souffrir la pupille humaine.

On sort écoeuré d'une pareille manifestation et l'on se demande si l'on autorisera encore longtemps de tels foyers d'infection annuels au cœur de nos grandes villes.

Dans l'amoncellement de ces horreurs et de ces choses déjà vues et revues et toujours recommencées, quelques noms font lumière : Raffaëlli, Rodin, Meunier, Frédéric, Claus, Schwartz, Baertsoen, Degouve, Carrière, Wytzman.

Raffaëlli est toujours pénétrant et brûlant de modernisme. Que d'esprit dans ce maigre et dénudé paysage de banlieue, avec sa mesure délabrée, son herbe avariée, et cet âne si seul et si mélancolique dans cette âpre misère ! C'est de la peinture écrite, d'un humoriste terriblement réaliste et grattant l'existence humaine d'un impitoyable crochet qui en fait jaillir, que pittoresquement ! des dessous sinistres. Ainsi, quelle merveille d'observation que ces deux « prévenus » loqueteux, la crotte et la puanteur des barrières sur leur visage de tristes sires, vagabonds dangereux des banlieues et apportant un peu de l'apparence des fauves dans leurs dégaines de rôdeurs ! Que de piquant en cette rose boulotte de café-concert, avec son allure de « grosse femme » de foire et dont les biceps sont ornés d'un paquet de graisse et de bijoux d'un goût de saltimbanque ! Tout cela, c'est de la vie, de la vraie vie, vue par un œil original et griffée par une main maligne et experte qui sait rendre et caractériser les paysages malingres et les noirs prolétaires.

Constantin Meunier enfume de la suie noire du Borinage deux paysages superbes, d'une couleur concentrée et forte, et l'on voit les cheminées des charbonnages se dresser, pareilles à des obélisques, au-dessus des terris et des cinabres attristés des maisonnettes de houilleurs. Ça et là, dans la désolation funèbre de ces industries roulant les volutes de leurs fumées, un peu d'herbe émeraude la sombreur du panorama. Des mineurs dévalent par un chemin sans joie — manants de cette féodalité dont les donjons impitoyables s'élèvent auprès des masures peinturlurées de bleu criard. Cet art profond et admirable rend-il bien l'âme de ce pays industriel ! D'autres œuvres de Meunier, dont il a déjà été parlé ici : un Christ, bronze d'un sentiment sublime de douleur et de pitié, — un haut-relief digne d'orner la colonne Trajane, — une réduction du *Grisou* complètent l'exposition de notre grand peintre-sculpteur.

Voilà un buste de Puvion de Chavannes, signé Rodin, d'un beau caractère, et puis un tableau : *Maternité*, de Carrière, d'un suave sentiment, d'une douceur blanche, un peu malade, dans sa pénombre riche et rembranesque où les chairs deviennent diaphanes et subtiles.

Il faut, d'ailleurs, pour trouver ces œuvres de valeur, dans ce déluge de mauvaise huile, dans ce dédale d'étalages de croûtes hargneuses, prétentieuses ou sottes, subir tant d'insultes au goût qui jaillissent des cadres — petits et grands — affichés aux murs protégés par l'Etat qu'on éprouve presque un sentiment de colère à voir ces choses intéressantes en si mauvaise compagnie et qu'on souhaiterait les voir refusées, impitoyablement !

Voici le *Voile de Véronique* de Léon Frédéric, au sujet duquel nous avons fait, ici-même, un élogieux compte rendu. Le triptyque, flanqué de ses volets, est complet maintenant. Les volets n'ont pas la haute poésie du panneau central, mais les lignes en sont harmonieuses, l'idée — surtout celle de la Vierge — très noble, et n'était la couleur, criarde par places, l'œuvre serait d'un très doux angélisme.

M^{lle} Thérèse Schwartz expose des portraits d'enfant d'une cou-

leur opulente et savoureuse et qui constituent une rude leçon pour les prétendus brosseurs de « belle peinture » qui encombrant de leurs crayeux produits ou de leurs emplâtements vulgaires les salles de Gand. C'est charmant et aristocratique, cette œuvre de M^{lle} Schwartz, et elle-même se distingue comme une élégante élève de Murillo et de Van Dyck.

Plus loin, un intérieur de Hubert Vos, très en progrès, — d'une intimité et d'un pittoresque rappelant Xavier Mellery, — un lumineux Emile Claus, aux clartés rouges et vertes des prairies flamandes semées de maisonnettes par les beaux jours d'été, — des Baertsoen largement peints, d'un décor puissant avec de robustes recherches de lumière, — des De Gouve de Nuncques très particuliers : une âme de gothique ressuscitée dans un art timide et virginal, blottie en une mélancolie pleine de charme et de poésie, très fine, en somme, et annonçant une carrière curieuse.

Il y a encore bien des œuvres « dont on parle » en ce Salon. Ainsi le Bonnat : le portrait d'un Renan constipé, — le de Lalaing : un portrait de Tesch, farineux, dur, à mauvaises touches carrées, et antipathique, — les Alfred Stevens qu'on a placés à proximité de Raffaëlli comme pour en faire ressortir davantage, grâce à ce voisinage, le manque d'esprit et de modernité. Enfin, la grande toile de M. Van Aise : *Jacob Van Artevelde*. Peinture immense, froide, malgré le coloris ordinairement assez puissant d'un artiste qui a étudié l'art des Velasquez et des Rubens. Ce genre de peinture historique, ressemblant fort à celui que Wouters adopta pour l'hôtel de ville de Bruxelles, est condamnable. Les personnages sont figés en des attitudes théâtrales de pose convenue et quelques morceaux ça et là bien enlevés et décelant un beau coloriste ne suffisent à insuffler de la vie à cette composition qui paraît être la fin du premier acte d'un drame joué à un théâtre bien monté en costumes.

Enfin, parmi les sculpteurs se distinguent encore : M. Lagae, avec un buste d'un sentiment calme et reposé, et M. Gaspar dont l'œuvre, d'une passion triste et élégante, requiert par sa chasteté de lignes et ses formes d'une adolescence gracieuse et poétique.

INTELLECTUALITÉ. — MATÉRIALITÉ

Voici que deux hommes sérieux attaquent les jeunes en leur reprochant deux choses opposées. M. Eugène Samuel leur reproche, dans *l'Art moderne*, leur trop grande dose d'académie et M. Albert Giraud, dans *la Jeune Belgique*, leur manque de notions acquises, de grammaire.

Et ils ont raison tous les deux. Que faire ?

Commençons par nous mettre avec les jeunes entre les deux feux. J'en connais qui ne veulent rien lire, rien voir, rien relire de ce qu'ils ont écrit eux-mêmes, pour ne rien perdre de cette personnalité dont ils sont respectueux. J'en sais aussi qui, cherchant cette personnalité, essaient de connaître les efforts de l'homme à tous les âges ; espérant ajouter quelque chose à cet amas de pensées, ils cherchent par les contrastes à voir ce qu'*n'est pas eux* dans le fouillis des choses déjà trouvées.

Peut-être ont-ils tous deux raison. Et mon docte « pensement » en ces matières est ceci :

J'ai la ferme conviction que notre temps marche vers une morale, un art, un droit, une science qui ne couperont plus l'homme en deux, — corps de-ci, âme de-là, — mais qui reconnaîtront l'unité humaine, corps et âme, absolument indissoluble ;

qui reconnaîtront que l'être humain n'agit sainement, fortement, *humainement* que quand il agit avec son être entier ; qui reconnaîtront que l'amour platonique et les enthousiasmes intellectuels servis sur un plat à part sont aussi faux, aussi inhumains que la sensualité brutale ou les admirations hystériques.

Une chose me prouve que cette conviction grandit lentement parmi nous : c'est l'espèce de défiance ou de répugnance instinctive que nous avons tous pour tout ce qui ne s'adresse qu'à une partie de nous-même. — Voyez M. Samuel reprochant à Benoit ses « décors » et M. Giraud reprochant aux jeunes leur mépris de la forme ! Benoit, Gilson et les jeunes ont péché de la même façon en tombant dans des erreurs opposées. — Les uns (je parle d'après Samuel) se seraient peu préoccupés de l'âme des choses, les autres auraient négligé le corps, la matière de leur art ; ils ont tous deux coupé l'homme en deux.

Et ceux qui les apostrophent si rudement n'ont pas tort. Une observation seulement à M. Samuel. Est-il bien certain que l'admiration pour un beau poème soit une garantie de l'éclosion d'une œuvre d'art ? Et ne tombe-t-il pas dans une funeste erreur en ne s'intéressant qu'à l'art dont le côté *intellectuel* l'intéresse ?

Ces censeurs ont donc raison..... Mais ils sont si durs qu'ils réveillent tous mes instincts de protestation.

Et d'abord, pour ceux dont l'art n'est que « décor », — comme l'art de Rubens, de Mozart, voire de Rembrandt, de Brahms qui fait un principe de cette « extériorité », — n'oublions pas que si une petite partie de l'humanité est parvenue à se purger de sa grossièreté et à secouer le gouvernement trop absolu du corps, la grande majorité, au contraire, obéit encore à ce gouvernement-là et cette majorité doit avoir ses interprètes dans l'art. Tout ce qui est vie est du domaine de l'art et si l'enveloppe seule des choses m'émeut fortement, je puis faire une œuvre éternelle en rendant cette émotion. — Je n'aime pas les cochons ; mais si je les aimais à la folie, pourquoi ne ferais-je pas une œuvre d'art intense en peignant un beau cochon féroce ou une scène de famille de cochons ?

Respectons l'esprit, mais respectons aussi la matière, et quand nous ne pouvons fondre ces deux choses, attendons religieusement que cet accouplement s'accomplisse, laissons-les se manifester séparément, c'est leur droit.

Quant à ceux qui méprisent la forme, les grammaires et les académies où sont entassés, comme en des cimetières, les travaux de nos devanciers, je dirai : « N'ayez pas peur de perdre votre personnalité ; au milieu de ces choses mortes vous la retrouverez plus vivante et les académies ne sont pas si fossilifantes qu'on n'y retrouve encore parfois un être qui ait une âme et un peu d'art dedans. Mais j'aimerais mieux pour vous que cet être ne s'y trouvât pas et que ces trésors du passé restassent morts et secs jusqu'à ce que vous-même vous découvriez leur vie, l'intérêt qu'ils peuvent avoir *pour vous*. Je voudrais que les conservatoires soient davantage ce que sont les bibliothèques et les arsenaux, des magasins d'armes et de moyens à pouvoir piller librement ». Je dirai encore à ces jeunes : « Vivez, devenez vieux, et en donnant à d'autres ce que vous aurez trouvé, vous aussi vous sentirez le besoin de vous grandir en montant sur les travaux amassés par de plus anciens ». Et je demanderai aux censeurs d'être bons pour ces ardents qui n'ont encore eu le temps de voir qu'un côté de l'homme et de l'art et qui, entre la forme et la pensée, entre le corps et l'âme, ont choisi ce qu'ils ont cru être la plus belle, la plus noble part.

I. WILL.

LE POÈTE ⁽¹⁾

ESSAI PAR R.-W. EMERSON

(Traduction inédite.)

Je cherche en vain le poète que je décris. Nous ne nous adressons pas assez simplement ni assez profondément à la vie et nous ne chantons pas assez notre temps et nos propres aventures. Si nos jours étaient remplis de bravoure et d'héroïsme, nous ne nous abstiendrions pas de les chanter.

Le Temps et la Nature nous apportent bien des choses, mais ils ne nous ont pas encore donné l'homme du temps, la nouvelle religion, le réconciliateur que tout attend. La grandeur du Dante c'est qu'il osa écrire son autobiographie en lettres gigantesques.

Nous n'avons pas encore eu, en Amérique, de génie à l'œil tyranique, qui connût la valeur de nos incomparables éléments et qui vit, dans la barbarie et le matérialisme du temps, le travestissement des mêmes dieux qu'il admire tant dans Homère, puis dans le moyen-âge, puis dans le calvinisme et ainsi de suite. Les banques et les tarifs, les journaux, le méthodisme et l'unitairisme sont des choses banales et insipides pour des gens banals et insipides, mais elles ont le même intérêt merveilleux que la ville de Troie et le temple de Delphes — et elles s'évanouiront aussi vite.

On n'a pas encore chanté nos cabines de bois, nos nègres, nos Indiens, nos vaisseaux, la colère des gredins, la pusillanimité des honnêtes gens, le commerce du Nord, les plantations du Sud, le défrichement de l'Ouest, ni l'Orégon et le Texas. Et cependant l'Amérique est un poème à nos yeux. Son ample géographie nous éblouit et n'attendra pas longtemps des rimeurs. Si je n'ai pas trouvé dans mes compatriotes cette parfaite combinaison de dons que je cherche, je ne l'ai pas trouvée non plus dans la collection des poètes anglais depuis cinq cents ans. Ce sont plutôt des hommes d'esprit que des poètes, bien qu'il y ait eu des poètes parmi eux. Mais quand on songe à l'idéal du poète, on trouve à redire à Milton et à Homère eux-mêmes, Milton est trop littéraire et Homère est trop littéral et trop historique.

Mais je ne suis pas assez compétent pour ces critiques particulières, et je veux rentrer dans les idées générales pour m'acquitter du message dont la muse m'a chargé pour le poète, concernant son art.

L'art, c'est la voie du créateur à son œuvre ; cette voie ou cette méthode, ces sentiers multiples qui relient entre eux ces deux termes, sont idéals et éternels ; peu d'hommes les connaissent cependant, l'artiste pas plus que les autres, pendant bien des années souvent, et parfois pendant toute sa vie, à moins qu'il n'arrive à être dans les conditions voulues. Le peintre, le sculpteur, le compositeur, le rapsode, l'orateur n'ont tous qu'un désir, c'est de s'exprimer symétriquement et abondamment, non d'une façon mesquine et fragmentée. Ils ont trouvé, ou ils se sont mis dans certaines circonstances, ou devant certaines choses qui excitaient leur intelligence, comme des figures humaines impressionnantes, une assemblée populaire, ou un morceau de nature ; et aussitôt ils ont senti un nouveau désir. L'artiste a entendu une voix, une invitation. Alors il s'aperçoit avec étonnement qu'il abritait en lui une horde de démons qui le retiennent.

(1) Suite et fin. Voir les nos des 21 et 28 août et des 11, 18 et 25 septembre 1892.

Il n'a plus de repos ; il dit avec le vieux peintre : « Par Dieu ! c'est en moi et cela en sortira ! » Il poursuit une beauté à demi entrevue qui fuit devant lui. Ses moindres moments de solitude sont remplis par ce rêve. Les vers ainsi inspirés au poète sont d'abord conventionnels, puis, peu à peu, ils deviennent originaux et superbes.

Le poète est sous le charme. Il voudrait ne jamais parler autrement. Si dans le langage ordinaire il peut distinguer « le tien et le mien », ici il distingue aussi que ce langage ne lui appartient pas, il lui paraît aussi étrange et aussi splendide qu'à vous, il voudrait toujours l'entendre.

Après avoir goûté de cette immortelle liqueur, il ne peut plus assez s'en rassasier, et comme il y a dans ces compréhensions un admirable pouvoir créateur, il est de la dernière importance qu'elles soient exprimées. Combien peu de ce que nous savons est exprimé ! Combien de gouttes de notre océan de sciences sont emmagasinées, et à quels accidents celles-ci doivent-elles d'avoir vu le jour, quand tant de secrets dorment encore dans le sein de la nature ? Voilà d'où vient la nécessité de la parole, du chant ; voilà d'où vient l'émoi de l'orateur à la porte de l'assemblée, afin qu'à travers la parole, *Λόγος*, jaillisse la pensée.

Ne doute pas, ô poète, mais persiste. Dis : c'est en moi, et cela en doit sortir. Reste là, bégayant et halbutiant, sifflé et maudit, lutte et travaille jusqu'à ce que, à la fin, la rage fasse sortir de toi ce *pouvoir du rêve* qui chaque nuit se révèle comme tien ; pouvoir qui dépasse les limites des choses les plus intimes et les plus secrètes, et par la vertu duquel tu deviens le conducteur d'un fleuve d'électricité. Rien de ce qui marche, rampe, croît ou existe ne peut se refuser à te servir pour exprimer ta pensée. Si l'homme atteint ce pouvoir, son génie est inépuisable. Toutes les créatures sont jetées dans son esprit par paires, par tribus, par espèces, comme dans l'arche de Noé, pour venir peupler un nouveau monde. Tout ce qui existe doit pouvoir être absorbé par sa pensée, comme nous avons toute l'atmosphère pour respirer si nous voulons. C'est pourquoi le génie des poètes comme Homère, Chaucer, Shakespeare, Raphaël, n'est borné que par la durée de leur vie et qu'ils sont comme des miroirs qui peuvent rendre tout ce qui existe.

O poète ! une nouvelle noblesse est conférée aux fermes et aux pâturages ; les châteaux et les épées ont fait leur temps. Les conditions sont dures mais égales. Tu quitteras le monde et tu ne connaîtra pas la muse ; tu ne connaîtras plus le temps, les coutumes, les grâces, ni la politique, ni les opinions des hommes, tu ne connaîtras plus que la muse. Car l'heure dernière des villes a sonné au glas universel, mais dans la nature les heures sont comptées par des successions de tribus d'animaux et de plantes, et par des joies enfantant d'autres joies.

Le Dieu veut aussi que tu renonces à une vie double, multiple, éparpillée et mensongère et que tu laisses les autres parler pour toi. D'autres seront pour toi hommes du monde et représenteront pour toi la vie courtoise et mondaine ; d'autres aussi feront pour toi des actions d'éclat. Pour toi, tu te tiendras caché dans la nature et tu n'auras pas le temps de te montrer à la Bourse ou au Capitole. Le monde est plein de sacrifices et d'apprentissages, et voici le tien : tu passeras longtemps pour un fou et un butor misanthrope. C'est l'écran, l'abri protecteur que Pan étend sur ses enfants de prédilection ; tu ne seras connu que des tiens, et ils te consoleront par l'amour le plus tendre. Et tu n'oseras pas prononcer le nom de tes amis dans tes vers, par une sorte de

honte envers l'Idéal infini. Et voici quelle sera ta récompense : C'est que l'idéal deviendra réel pour toi et que les impressions du monde actuel tomberont autour de toi, nombreuses, mais sans troubler ton invulnérable essence. La terre entière sera ton parc et ton domaine, la mer sera à toi sans taxe et sans susciter d'envie ; tu posséderas les forêts et les fleuves ; tu posséderas tout ce dont les autres ne sont que les occupants et les locataires. Vrai seigneur de l'eau, de la terre, de l'air, partout où tombe de la neige, partout où coule de l'eau, partout où volent des oiseaux, là où le jour et la nuit s'unissent dans le crépuscule, là où le ciel bleu est semé de nuages et d'étoiles, là où il y a des formes aux contours transparents, partout où il y a une échappée sur l'espace céleste, partout où il y a danger, terreur, amour, là il y a du Beau répandu pour toi en pluie abondante, et, dusses-tu traverser le monde entier, tu ne parviendrais pas à trouver une chose inopportune ou ignoble.

FIN

R.-W. EMERSON

LA STATUE DE BAUDELAIRE

Il se fait beaucoup de bruit en ce moment, dans le monde littéraire, autour de la statue à peine projetée de Baudelaire. C'est M. Brunetière qui en est cause.

Je déclare en toute franchise que je m'explique mal l'animosité dont M. Brunetière poursuit Baudelaire.

Baudelaire est un grand poète, un pur artiste que Barbey d'Aurevilly, après tant, tant d'autres, a encensé comme il savait le faire, quand il voulait donner à quelqu'un l'ivresse de la gloire.

Et M. Brunetière n'est qu'un critique pédant, à qui il a plu de se faire une originalité en empruntant à la langue du *xv^e* siècle ce qu'elle avait encore de raboteux.

J'entends bien que M. Brunetière s'élève contre la statue de Baudelaire, au nom de la morale offensée.

Encore conviendrait-il de préciser en quoi Baudelaire est immoral.

J'ai lu les *Fleurs du Mal* pour la première fois, à un âge où les images de la volupté allument aisément le sang.

Mais je me souviens fort bien que la très subtile analyse des voluptés si vaines, si lamentablement inhabiles à apaiser notre soif du bonheur, qui est dans les *Fleurs du Mal*, me confirma pour un temps dans la volonté de ne m'en tenir qu'aux joies immatérielles de la pensée.

Je veux bien que mon cas soit exceptionnel et je ne conseille pas aux jeunes gens la lecture des *Fleurs du Mal* pour se fortifier dans la vertu. Mais il y a dans cette œuvre du poète et dans toutes ses œuvres une telle perfection d'art, qu'à le lire une âme droite et éprise du Beau ne peut éprouver d'autre dominante émotion qu'un redoublement de ferveurs pour l'Idéal.

Baudelaire fut un très grand artiste. Il a laissé l'œuvre poétique la plus impeccablement parfaite de ce siècle fertile en poètes de premier ordre.

Mais la vie, et ses bassesses et ses infamies et ses décevantes illusions, lui parut toujours une farce amère.

Il s'en vengea par un dédain de demi-dieu pour les hommes au milieu desquels il lui fallait vivre, et il pratiqua envers ses répugnants semblables les plus méprisantes mystifications.

Une nuit, vers deux heures, comme il rentrait chez lui, Bau-

delaire entendit dans l'escalier un bruit bizarre. On eût dit d'une porte que l'on essayait de forcer.

Retenant son souffle et marchant lentement sur la pointe des pieds, Baudelaire arriva sans bruit au cinquième étage. Il distingua alors, dans l'obscurité, un individu qui s'escrimait contre la serrure de la porte de sa chambre.

Baudelaire aborda le malfaiteur et lui dit, de sa voix lente et solennelle, avec afféterie :

— Monsieur, permettez-moi, quoique je n'aie point l'honneur de vous connaître, de vous présenter quelques observations...

Abasourdi, le voleur se retourna, les yeux écarquillés.

Baudelaire continua :

— La pince-monseigneur, vous ne l'ignorez pas, a été donnée au travailleur pour l'aider à réparer les injustices sociales. C'est un don de la Providence, dont vous mésez singulièrement, Monsieur... Aussi j'estime qu'il est de mon devoir de vous donner une leçon de choses...

Baudelaire, ensuite, prit doucement la pince-monseigneur.

— Où attaquez-vous la porte? dit-il en haussant les épaules. Précisément à l'endroit où le maximum d'efforts produit le minimum d'effet. Vous êtes jeune, Monsieur, et inexpérimenté. Regardez-moi travailler.

Avec gravité, Baudelaire s'escrima à son tour contre la porte de sa chambre. Le hasard voulut qu'il l'ouvrit presque aussitôt.

— Ce n'est pas plus difficile que ça! ajouta-t-il d'un air dégagé, en remettant cérémonieusement la pince-monseigneur au voleur, toujours muet, qu'il reconduisit jusqu'à la porte de la rue, après avoir demandé au concierge :

— Cordon, s'il vous plaît!

Evidemment, l'écrivain capable de s'amuser de la sorte aux dépens d'un voleur, manque de cette gravité qui tient lieu de mérite chez M. Buloz et à l'Académie.

Je comprends qu'il scandalise les patauds universitaires dont l'âme desséchée n'a jamais connu les angoisses de douter et de frissonner d'épouvante à la pensée des possibles damnations où peut nous précipiter la puissance du Péché.

L'âme douloureuse de Baudelaire s'est débattue dans ces affres mortelles.

La sympathie qui porte de jeunes écrivains, en proie souvent à la même agonie, à perpétuer la mémoire de cet affamé des Paradis impossibles est un sentiment louable.

Il est bien, quoi qu'en puissent dire nos puritains gourmés, que le ciseau de Rodin fasse revivre la figure sardonique et dédaigneuse de Baudelaire.

(La Libre Parole.)

FÉLICIEN PASCAL.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

M. A.-C. MACKENZIE est l'un des compositeurs les plus féconds de l'Angleterre, et sa réputation est solidement établie par delà la Manche. Il est l'auteur d'un oratorio, *The rose of Sharon*, de deux opéras : *The Troubadour* et *Colomba*, de deux cantates, parmi lesquelles *The Story of Sayid* et *Jason* ont été particulièrement remarquées, d'un concerto pour violon avec accompagnement d'orchestre, de nombreuses mélodies et pièces pour piano, pour violon, pour orgue, etc. Sa *Rhapsodie écossaise* (op. 21), pour orchestre, publiée par MM. Novello, Ewer et C^{ie}, décèle plus de facilité d'écriture que d'originalité. L'*allegro* mendelssohnien qui

ouvre le morceau, l'*adagio* relié au final par un récitatif n'ont rien de saillant. Seul ce final, bâti sur des thèmes populaires, est d'un rythme amusant. Il a de la vie, du mouvement, et les fréquentes altérations de tonalité, spéciales aux danses écossaises, lui donnent une saveur piquante.

The forest of Arden (Intermezzo et Tantara), de M. HENRY GADSBY, est plus faible. La première partie, *An autumn morning*, est une grisaille en la mineur dont le motif est, sans motif plausible, répété deux fois de suite et dont l'intérêt languit; la seconde, *The hunt is up*, naturellement en mi majeur, est plus gaie, mais ne s'élève pas au-dessus de la banalité de toutes les « chasses » qui ont été écrites depuis celle du Roi Henri.

Nous retrouvons M. MACKENZIE dans un ouvrage assez important récemment exécuté au Lyceum Theatre : *Ravenswood*, musique de scène pour le drame de M. Herman Marivale. Un prélude et trois entr'actes. Hum! Comme la *Rhapsodie écossaise*, cela manque essentiellement de personnalité. Les écoles allemande et italienne fraternisent parmi les unissons à effet, les trémolos de violons, les accompagnements martelés en triolets. C'est d'un 1850 à faire peur. Possible qu'avec Irving sur les planches, cela fasse une autre impression. Mais lorsqu'on n'a devant soi que l'Erard sur lequel on joue la réduction de M. Battyson Haynes, c'est d'un attrait contestable.

Une mention, sans plus, à *Ivanhoe*, marche héroïque de M. ALFRED-J. DYE, et à la suite tirée du *Henry VIII* de M. EDWARD GERMAN, joué au même Lyceum l'hiver dernier : une ouverture, quatre entr'actes et trois danses, le tout fort bien arrangé par le compositeur pour piano à quatre mains.

Et ceci dit, constatons que la musique anglaise a encore du chemin à faire pour arriver à être prise au sérieux. Car vraiment, le *Ta-ra-ra-boom-de-ay* est insuffisant pour mettre la Grande-Bretagne au niveau des pays où l'on écrit des symphonies, voire des drames lyriques!

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

On se rappelle le procès intenté, l'année dernière, à l'éditeur Sonzogno et à Mascagni par Verga, l'auteur de la nouvelle d'où est tiré le sujet de *Cavalleria rusticana*. Le musicien et l'éditeur du livret avaient audacieusement démarqué la nouvelle de Verga sans lui reconnaître aucune part dans les droits d'auteurs produits par la pièce. De là le procès. Mascagni et Sonzogno avaient perdu déjà en première instance, le tribunal ayant reconnu le droit de Verga de participer, comme principal auteur du poème, aux bénéfices de l'exécution théâtrale de *Cavalleria*. La Cour de cassation de Turin a confirmé le jugement du tribunal de Milan et condamné définitivement Sonzogno et Mascagni à payer à Verga 25 p. c. de tous les droits perçus jusqu'ici pour les représentations de *Cavalleria rusticana*, soit sur les théâtres italiens, soit à l'étranger. On estime que ces droits s'élèvent actuellement à plus de 500,000 livres. Tout le monde applaudira à cette sentence. Le plus gros du succès sans précédent de *Cavalleria* est dû, la critique l'a partout constaté et reconnu, à l'intensité caractéristique de la donnée dramatique, laquelle appartient tout entière à Verga. Sans elle, la partition de Mascagni n'eût jamais obtenu que le succès dû à un pot-pourri plus ou moins habile.

Memento des Expositions

ANGERS. — Exposition des Beaux-Arts et d'Arts industriels, du 12 novembre au 1^{er} janvier 1893. Envois à la *Société des Amis des Arts, place de Lorraine, Angers*, du 20 au 25 octobre.

BUDAPEST. — Concours pour la statue équestre d'Andrassy. Trois prix à décerner : 6000, 4000 et 3000 francs. Dernier délai : 1^{er} octobre 1893. Devis maximum : 200,000 florins. Renseignements : *B^{on} F. de Podmaniczky, président du Comité exécutif, II Foutcza n^o 1, 2^{me} étage, Budapest.*

CHICAGO. — Section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle. 1^{er} mai-30 octobre 1893 (voir *L'Art moderne* du 11 octobre 1891).

MONACO. — Exposition internationale des Beaux-Arts (limitée aux invités). 14 novembre 1892-15 août 1893. Envois du 4 au 12 octobre. Renseignements : *Baron Delort de Gléon, président du Comité, rue Vézelay, 18, Paris.*

NANCY. — XXIX^e exposition de la Société lorraine des « Amis des Arts ». 1^{er} novembre-8 décembre. Transport gratuit pour les artistes invités. Envois avant le 15 octobre. Renseignements : *M. R. Wiener, trésorier, rue des Dominicains, 53, Nancy.*

NANTES. — Exposition de la Société des « Amis des Arts », du 1^{er} au 28 février 1893. Envois avant le 8 janvier à *M. Descamps de Lalanne, secrétaire général de la Société des « Amis des Arts », 12, rue Lekain, Nantes.*

NICE. — Exposition internationale. 10 janvier-30 mars 1893. Envois : 1^{er}-25 décembre. Renseignements : *Secrétariat, Palais du Crédit Lyonnais, Nice.*

PETITE CHRONIQUE

La clôture du Salon de Gand est irrévocablement fixée au 10 octobre prochain.

En vue d'éviter les difficultés auxquelles donnent souvent lieu les compétitions des diverses associations artistiques de Bruxelles pour l'obtention des locaux d'exposition du Musée, le Secrétaire des XX a pris l'initiative d'une réunion à laquelle il a convoqué les secrétaires de toutes les sociétés qui organisent au Musée des expositions publiques. Cette assemblée, dans laquelle les dates d'exposition seront fixées de commun accord, en observant confraternellement les convenances de chacun, aura lieu au Secrétariat des XX, rue du Berger, 27, *vendredi prochain, à 8 heures* du soir. Le Secrétaire des XX prie ceux des intéressés qui n'auraient pas reçu de convocation de bien vouloir considérer le présent avis comme en tenant lieu.

M. Albert Dutry, notre confrère de *l'Impartial*, nous fait parvenir la brochure qu'il a consacrée au Salon de Gand, tiré à part de son article paru au *Magasin littéraire*.

Signalons un nouveau périodique, *La Joute*, voué à la littérature, à l'art, à la musique, et paraissant par décades sous la direction de M. F. Olier (rédacteur en chef : M. G. de la Charme ; secrétaire : M. P. Brenet). — Bureaux à Paris : rue des Gravilliers, 38.

Il vient d'être présenté au ministre des beaux-arts de France des plans d'un nouveau système de machinerie théâtrale destiné, du jour où il sera mis en application, à opérer une vraie révolution. Il existe d'ailleurs déjà sur les nouvelles scènes de Chicago et de San-Francisco. Il s'agit de faire paraître ou disparaître instantanément, et tout à la fois ou séparément, décors, matériel, mobilier et personnages eux-mêmes en scène, pour faire place à une autre scène toute décorée et comprenant son matériel, ses

artistes et son corps de ballet, s'il est nécessaire. Le tout agit par la pression hydraulique.

Pour opérer ce changement à vue, le chef machiniste n'a qu'à appuyer son doigt sur tel ou tel bouton pour faire mouvoir, selon les besoins de l'action, tout cet appareil qui peut aller, d'après le développement des dessous, bas ou élevés, jusqu'à cinq, dix et même vingt décors. Un escalier monumental, un pont ou tout autre matériel va spontanément et automatiquement se placer où on veut. M. Giuliotti, l'inventeur de cette merveille, réalise de notables économies par la suppression des deux tiers des machinistes. Machinerie et carcasses des décors tout en fer. Avis aux directeurs. (Indépendance.)

Au congrès artistique et littéraire qui se tient actuellement à Milan, on a approuvé la création, à Berne, d'un bureau international de statistique et un projet réglant les rapports entre auteurs et éditeurs.

M. Armand Silvestre a été choisi par le ministre des beaux-arts de France pour remplacer M. Armand Gouzien dans les fonctions de commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés.

On mande de Bayreuth qu'il y aura, l'année prochaine, huit représentations de *Parsifal*, et qu'en même temps commenceront les répétitions pour une exécution future de *l'Anneau du Nibelung*.

L'Allgemeine Musikzeitung de Berlin annonce la prochaine publication d'une œuvre inédite de Franz Liszt, dont le manuscrit appartient à la maison Schott, de Mayence.

C'est un trio, le seul que Liszt ait écrit. Les motifs en sont empruntés au *Carnaval de Peste*, l'une des fantaisies les plus brillantes du maître hongrois, mais ils sont traités d'une manière toute nouvelle, qui s'éloigne beaucoup de la forme qui leur a été donnée pour le piano. L'œuvre est sous presse et paraîtra prochainement.

Le 11 septembre, on a inauguré solennellement à Wechmar, près de Gotha, une plaque commémorative apposée sur la maison habitée, en 1600, par le boulanger Veit Bach, maison qui fut le berceau de la famille de musiciens illustrée par Jean-Sébastien Bach et Philippe-Emmanuel Bach.

L'inscription gravée sur cette plaque est ainsi conçue :

« Dans cette maison, Veit Bach, vers l'année 1600, et plus tard son fils, Hans Bach, exercèrent le métier de boulanger. Hans Bach avait aussi appris la musique, et il se distingua dans cet art. Plus de cent descendants de cette famille Bach ont, dans l'espace de sept générations, produit de grands artistes et érudits en musique, entres autres Jean-Sébastien Bach, un des plus éminents compositeurs qui aient jamais existé, le plus grand contrapuntiste et organiste de tous les temps. Honneur à leur mémoire. — Apposé par les soins de la municipalité de Wechmar et de la Société « Böhmer » de Gotha. »

Le concours pour le monument à élever à Termonde à la mémoire du poète flamand Prudens Van Duyse, vient d'être jugé. Le prix a été remporté par M. De Vreese, sculpteur, et M. Horta, architecte.

Un comité vient de se former à Montauban, sous la présidence de M. Emile Pouvillon, dans le but d'élever un monument dans sa ville natale à Léon Cladel.

Les souscriptions seront recueillies à Paris, 13, avenue de Clichy, par M. Henry Lapauze, délégué du comité.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES ou DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENT

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.
Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ LACOMBLEZ

JAMES ENSOR

PAR EUGÈNE DEMOLDER

Une plaquette in-8° carré avec un dessin de J. Ensor : *Mort mystique d'un théologien*. Tirage : 5 exemp. numérotés sur japon impérial, à 12 francs; 95 exemp. numérotés sur hollandaise Van Gelder, à 3 francs.

A partir du 4 octobre, M^{lle} **Mélanie Lemaire**, ex-professeur des princesses de Belgique, ouvrira un

COURS DE MUSIQUE

dans les

SALONS DE LA MANUFACTURE ROYALE DE PIANOS FRANÇOIS BERDEN
RUE KEYENVELD, 42, à Ixelles.

Piano, M^{lle} **M. Lemaire**.

Solfège et piano, M^{lle} **J. Walraevens**, élève de M^{lle} Lemaire.
Violon et accompagnement, **M. F. Pirard**, élève de M. Isaye.

Pour les conditions s'adresser rue du Président, 50, à Ixelles, tous les jours, de 3 à 4 heures.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ERNEST RENAN. — LE PRINCE D'AUREG. — L'ÉVOLUTION DE LA CRITIQUE. — LÉON BLOY ET ERNEST RENAN. — LES EXPOSITIONS D'ART A GAND. — CONCERT DES DISCIPLES DE GRÉTRY A LIÈGE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

ERNEST RENAN

On a décerné à Ernest Renan des funérailles nationales. Cette manifestation n'eût point été du goût de Renan s'il avait pu être consulté. Personne au monde ne fut jamais moins « national » que lui. Il s'était, en ces derniers temps, légèrement piqué de chauvinisme pour céder au courant du jour et réagir contre la réputation de mauvais citoyen que toute une vie d'indifférence patriotique lui avait faite. Mais nul ne pouvait être pris à cette chatterie sénile qui n'était que pour amadouer les fâcheux toujours prêts à troubler le repos du philosophe avec ce vieux reproche, si mérité, d'incivisme. Et le repos, c'était à peu près tout ce que Renan avait demandé à son temps, sans presque un seul jour réussir à le trouver. Maintenant, il a fallu que même on l'ensevelit au milieu des clameurs de la presse et de la foule. Il est des destinées. La sienne fut de rechercher sans cesse le silence et la douceur de l'ombre

dans les retraites les plus profondes de la pensée et du cœur, et d'en être chassé sans relâche par le tumulte du siècle. De notre époque, au fond, rien ne l'intéressait, même jusqu'à la curiosité. S'il avait été ambitieux et mondain, il n'aurait qu'à rester prêtre. Mais entré au séminaire pour y quérir la paix, il ne s'y était senti que dans un régiment en marche, avec le coude à coude et la vulgarité de la pensée et de la vie en commun. Et il était un orgueilleux et un délicat qui voulait penser par lui-même, et murer sa vie et non la répandre. Pour y parvenir, il était prêt à céder sur tout, hors sur l'unique et l'essentiel, la liberté de l'esprit et la fidélité à sa conscience, car sans elle point de quiétude entière. Mais le reste n'avait pas de prix à ses yeux. On lui a violemment reproché d'être resté étranger, et comme absent dans son propre esprit, aux vicissitudes les plus tragiquement émouvantes de son pays, et d'avoir traversé notamment la guerre et la Commune avec la tranquillité d'âme d'un habitant d'une autre planète qui assisterait, de passage ici, aux horreurs de la nôtre.

La vérité est que « la patrie » était pour lui un mot d'une sonorité vide. Je ne l'excuse pas, je cherche à le comprendre. Il s'était habitué à s'abstraire, le plus complètement qu'il pouvait, du milieu ambiant. Il se reposait, pour les choses publiques et pour son existence matérielle, sur le gouvernement et sur un traitement qu'il recevait, et pourvu qu'au dehors il

trouvât la sécurité et chez lui le nécessaire pour soutenir ses forces dans le travail, il n'avait cure de rien de plus. Ce laborieux et accaparant travail, il avait fini par le diriger tout entier vers des sphères fermées et presque inaccessibles au public, l'exégèse, la recherche patiente et à la loupe, dans la poussière des anciens textes et des documents, de parcelles oubliées et infinitésimales de vérité et de lumière, pour en vivifier en touches précises et rares l'image d'époques disparues. Confiné là, il pensait certes échapper à la foule, et en contact seulement avec une élite, pouvoir bénéficier de sa tolérance supérieure. Il imaginait même, sans doute, que se couvrant de la cendre des siècles anciens, il achetait ainsi le droit de ne point participer au nôtre : d'autant plus que c'était à l'étude des sources religieuses que se bornaient ses recherches, et que tout ce qui touche à la religion, c'est-à-dire au mystère, en grande partie encore si inexplicé, de la communion historique des croyances, devrait, d'accord universel, rester réservé à la réflexion sereine et paisible, exempte des passions et des colères du temps.

De pareilles tendances exclusives et s'isolant à ce point de la communauté contemporaine doivent-elles être encouragées? Non, évidemment. Ce n'est que par extrême exception qu'il peut être permis à de rares natures de rester étrangères aux luttes et aux souffrances de leur époque. Mais lorsque par singulière aventure se rencontre l'une de ces âmes d'un miroir si limpide et si pur qu'un souffle de la foule la ternirait, il faudrait qu'elle pût trouver encore, en notre monde, un coin de solitude morale. Il est peut-être encore, en de lointaines montagnes, des lacs inconnus sur lesquels ne se sont jamais penchés que la forêt et le nuage. Et dans notre bouleversement et notre chaos social, si dans quelque creux oublié a pu s'épanouir l'une de ces âmes de repos et d'ombre, pourquoi la troubler, et ne pas laisser à quelques-uns au moins le privilège de la paix?

Quand parut *la Vie de Jésus*, qui ne se rappelle l'effroyable déchaînement de passions qui l'accueillit, et la tempête soufflant à la fois des quatre coins de l'horizon, et enveloppant, déchirant ce cygne qui pensait descendre dans la paix des âmes? Qu'on la relise aujourd'hui, cette *Vie de Jésus*, ce n'est qu'une candeur; ce n'est que l'efflorescence d'un sentiment profondément religieux et chrétien, qui de toutes les sources rares et scrupuleusement philtrees sourdissant des origines, a laissé se former cette transparence, dont on peut dire qu'elle a donné à notre siècle le cinquième évangile, où se condensent comme en une rosée d'aurore, nouvellement virginale, les quatre primitifs. Ce n'était pas un livre de combat, c'était un livre de sentiment. Il avait été vécu et rêvé, bien plus qu'écrit, dans la lumière et dans l'horizon moral des premiers siècles, retrouvé, avec une intuition surprenante, immaculée et vicace, dans la con-

trée même où le christianisme était né. L'érudition et la science n'étaient ici que d'intérêt secondaire.

Comme je l'écrivais dans ce même *Art moderne*, il y a dix ans, lorsque Renan venait de terminer sa série des *Origines du Christianisme* : « ce n'est pas l'érudition qui manque à M. Renan; il est au courant de tout ce que la critique allemande a produit depuis le grand Strauss et les sources elles-mêmes n'ont rien de caché pour lui. Son esprit libre, délicat, avisé, se retrouve au milieu de tant d'éléments divers avec une aisance merveilleuse, et l'impression qui reste surtout est celle d'une discrète mais inaltérable clarté répandue sans effort sur une quantité aussi considérable de faits et de documents! »

Dans *la Vie de Jésus*, cette clarté avait jailli spontanément et avec une force invincible d'un sentiment si profond qu'on l'eût dit conservé intact et dans sa fraîcheur première de l'époque originelle; mais ce clair miroir des eaux vierges que Renan découvrait devant nous si naïvement, et où le siècle eût pu calmer sa fièvre, il ne sut que s'y regarder lui-même dans son image tourmentée, et c'est en haine de lui-même qu'il jeta des pierres au Jourdain rajeuni, au lieu de s'y plonger.

C'est un des crimes non seulement du fanatisme catholique, mais de tous les fanatismes de notre temps, d'avoir déchaîné la guerre autour de cette œuvre divinement pure qui, comme les sources des sommets, ne devait parler qu'aux solitaires. Comme *l'Imitation de Jésus-Christ*, ce petit volume était celui des retraites et, dans son humanité chétienne, il n'est personne d'entre nous qui ne put en goûter les mansuétudes. Car *la Vie de Jésus* est d'une inspiration sincèrement, foncièrement chrétienne, quoique, ou plutôt parce que, si humaine. Le malheur est que ce souvenir fidèle d'époques si dissemblables de la nôtre devait, par-là même, rester incompris du grand nombre aujourd'hui. Et c'est ici que nous touchons à la clef, non seulement de *la Vie de Jésus*, mais de la vie de Renan. Renan n'était pas de notre siècle, et il lui resta incompris dans son livre, parce que lui-même n'était presque en rien adéquat au siècle dans sa pensée. Renan, un destructeur de croyances, un combattant pour l'idée moderne, un soldat de la philosophie positive, allons donc!

Ernest Renan n'était ni un Français, ni même un moderne.

Il était un pur Grec, non un Grec d'Athènes, mais d'Alexandrie, du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il était un Grec chrétien, de la Renaissance alexandrine, lorsque vers l'an 120 les troupes romaines avaient, dans Alexandrie même, anéanti le christianisme révolutionnaire et populaire. Il se forma alors, dans la bourgeoisie et parmi les lettrés de ces pays de civilisation hellène, un christianisme nouveau, instruit, d'esprit libre, un

peu raffiné, nourri de philosophie ancienne, on peut dire presque exclusivement pénétré de Platon et des idéalistes, et qui s'avisait de mêler au sentiment et au mysticisme chrétien dégagé de ses premières formules subversives, quelque chose du pur miel antique : comme une sorte d'hypocras mitigeant la griserie mystique d'une dose raisonnable de bon sens et d'esprit socratiques. L'évangile de Jean est de cette époque et reflète cet état de l'âme. C'était une science nouvelle, la Gnosis, qui allait naître, l'interprétation perpétuelle de la religion par la philosophie, et qui allait fournir presque toute sa vie si diverse et si riche à l'Eglise grecque, à la première Eglise, non encore organisée comme le fut la romaine, mais toute débordante de mouvement, d'invention, de liberté, et si l'époque moderne eût pu redevenir chrétienne, c'est à ce christianisme-là qu'elle eût voulu retourner en l'élargissant du côté de la démocratie, qui venait alors d'être vaincue par Trajan.

Eh bien, Renan était un chrétien d'Alexandrie, de ce premier moment qui suivit l'écrasement populaire, et quand quelque pitié pour les vaincus et le peuple amollissait encore les cœurs, en même temps que l'esprit se tournait déjà aux sérénités de la raison pure et se prenait l'aile aux subtilités de la dialectique. Nulle préoccupation de civisme, de patriotisme, de devoirs sociaux ou politiques, ni même d'intérêts matériels. Rome suffisait à tout, et Alexandrie, presque aussi grande que Rome, n'était qu'une capitale « platonique » pourrait-on dire. C'est là, bien certainement, que Renan a pensé, qu'il a écrit, qu'il a vu Jean, qu'il a appris encore les premiers évangiles de la bouche de plusieurs qui les avaient vécus, et qu'il s'est figuré ce Jésus, lequel certes n'a pas la grandeur épique du Christ de Marc, mais cependant si doux, si sensé, si pitoyable sans excès, si pur de parole, si raffiné de lettres, si exquis de sentiment, et il faut ajouter d'une idéalité humaine si pénétrante et si touchante, que l'on comprend à peine comment, lorsqu'il apparaissait dans le livre de Renan avec cette perfection artistique, il n'ait pas produit un effet invincible d'apaisement et ne soit pas descendu comme un baume sur nos cuisantes blessures actuelles.

Mais il avait été écrit et pensé à Alexandrie par un chrétien disciple de Platon, et tombait parmi nous, aussi dépaysé que si Jean lui-même fût venu nous apporter son Evangile. Et celui de Renan artistiquement est supérieur. Mais le résultat, c'est que Renan, dérouté dans cette tempête et ce cataclysme où tournoya *la Vie de Jésus*, en resta lui-même brisé et anéanti pour le restant de sa vie. Le savant, l'érudit, le philosophe certes subsistait ; et c'est à lui que nous devons tous les autres volumes des *Origines du Christianisme* ; c'est lui qui écrivit tant d'études curieuses, de dissertations fines, de discours académiques, et

même de livres politiques où l'on sent cependant toujours l'Alexandrin n'élevant pas sa conception politique au delà de l'Empire des Antonins et de « la paix romaine » qu'il assurait à l'univers.

Mais si dans tout cela le savant est resté, avec *la Vie de Jésus* se révélait en Renan un Poète, un grand Poète idéaliste et humain, et c'est à ce Poète que sotte-ment le fanatisme moderne a cassé les ailes. Et c'est pour cela que ce qui restera de Renan ce ne sera définitivement que *la Vie de Jésus*.

VICTOR ARNOULD.

LE PRINCE D'AUREC

Nous avons été voir et entendre cette pièce, non dans la cohue, les papotages et la lumière, si souvent fausse, de la première représentation, mais dans le calme d'une de ces soirées à salle presque vide qui font du Théâtre du Parc une entreprise bizarre où la direction semble vivre de la recette d'un soir, prélevée sur cette troupe ambulante de spectateurs, qui se battent pour se montrer dans le bataillon des hichliffeurs, ou se croyant tels, et qui, ce prélèvement de curiosité accompli, ne se montrent plus que lors d'une nouvelle solennité équivalente. Que de snobisme ! Que de snobisme ! Que de snobisme !

Le Prince d'Aurec aurait pour meilleur titre *Le Baron de Horn*, autrement dit *le Juif parisien*, et certes eût gagné à être écrit par M. Drumont plutôt que par M. Lavedan. Son intérêt principal est moins, en effet, dans les cascades et le détraquage du descendant fort déprimé d'un Connétable, que dans les tripotages et les combinaisons malpropres d'un fils d'Abraham. C'est lui dont la psychologie cupide, l'orgueil grossier, la sensualité goulue font les broderies voyantes de cette tapisserie piquée en laines lourdes sur le canevas du grand monde parisien.

L'œuvre peut avoir quelque prétention au scandale. Elle n'en justifie sérieusement guère au point de vue de la nouveauté. C'est du Dumas fils sans autant de distinction et de science des salons. A tout propos les personnages partent en thèse. Ils dissertent copieusement et agissent peu. Dumas utilisait ce procédé qui mettait des livres à la scène sous forme dialoguée, pour développer les théories de sa philosophie puérile et bourgeoise. M. Lavedan l'emploie pour des thèses sociales. En dehors de cette différence dans l'objet, le mécanisme est le même : du bouilli fade fortement relevé par les *mixed pickles* qui sont ici les mots dits d'esprit. Encore, sous ce rapport, le fils prétentieux du grand Dumas trouvait mieux : de son temps la presse ne nous avait pas encore habitué à l'orgie de bons mots qui nous fatigue de son quotidien bruissement et quand il en partait un, il en sortait quelque plaisir et quelque saveur. Tandis qu'aujourd'hui que le moindre quart de reporter en crachotte à volonté, on souhaiterait vraiment être laissé tranquille.

C'était matière à belle comédie, et même à beau drame que de dépeindre cette aristocratie gommeuse et cette juiverie filouteuse qui, avec l'industrie exploiteuse, caractérisent et concentrent si bien les dernières ignominies de la société bourgeoise qui dégringole et du capitalisme qu'on va jeter à bas. Jamais plus grotesque et plus abominable trilogie n'a résumé un temps qui finit et préparé les temps à naître. Mais quelle patte formidable de drama-

urge puissant il fallait pour cela, et surtout d'homme comprenant que ce n'est pas là matière à rire, mais matière à trembler ! Il est vrai qu'un jour ou l'autre la tragédie sera faite et sera jouée, non point, sur la scène d'un Gymnase ou d'un Vaudeville quelconque, non point par des cabotins, non point devant le méli-mélo des critiques dramatiques et des mondaines, mais dans la rue. Le jour de cette grande première est moins éloigné que ne le pense la placide bêtise des journaux et des accapareurs.

La pièce de M. Lavedan est, au surplus, peut-être moins médiocre qu'elle n'apparaît. La troupe qui la joue au Parc, commune et bruyante, n'a, en effet, aucune aptitude pour rendre le milieu mondain et financier où la situation se déroule. Les rôles de ces élégants gentlemen et de ces somptueuses cocodettes ont l'air d'être joués par leurs domestiques. Sauf M^{me} Defresnes, inséparable de sa distinction parisienne et fort grande dame en certaines de ses attitudes, tout le reste tapage et batifole avec des airs et des allures de café-concert. Après tout, c'est peut-être comme ça dans ce grand monde en décomposition. Mieux vaut y croire que d'y aller voir. Ce sont, ma foi ! deux grands diables de laquais, tout en rouge, qui ont le plus de réserve et de tenue.

Bref, l'impartial spectateur s'attend plus d'une fois à voir le trimberlin de ces scènes où tant on se démène, se transformer en chahut d'opérette, et vaguement la fameuse épée du Connétable d'Aurec prend parfois la courbure et le clinquant du Sabre de mon Père de la Grande-Duchesse. Ceci vient du personnel plus que de l'auteur, car on imagine fort bien la pièce, rendue avec plus de discrétion et de convenance, se dépouillant de l'aspect rigoleur que lui donne la troupe de M. Alhaiza.

Pas même le juif, le baron de Horn, n'est parvenu à se produire en juif présentable, tel qu'il est pourtant facile de le réaliser, vu le nombre des modèles-types qui circulent autour de nous. L'inévitable côté mercanti a été négligé. Le type de l'être, insinuant pour vous dérider, habile pour vous lier, arrogant pour exiger, impitoyable pour vous exécuter, que le personnage de M. Lavedan exprime avec quelque netteté, s'est transformé en un monsieur d'apparence nigaude, n'ayant rien de la cruauté froide, sensuelle et cupide, de la psychologie étroite, égoïste et coupante du Sémite.

Bref, tout est de pacotille. La pièce intéresse pourtant par son actualité et parce qu'elle est à clef. Derrière chacun des noms d'emprunt dont M. Lavedan a étiqueté ses personnages, le public a mis les noms vrais. Les escapades, les saletés, les tricheries de ces inconscients qui cancanent leur dernier carnaval, sont tellement notoires que le premier venu ne peut s'y tromper. Et quand, notamment, le truc du baron de Horn prêtant amicalement la forte somme pour ferrer la chaîne au cou de ses emprunteurs, s'est déroulé en ses perfides bienveillances, en ses basses espérances, en ses ignobles malignités, assurément des souvenirs se sont éveillés dans l'âme de plus d'un Bruxellois. On la connaît, hélas ! cette tactique des misérables qui, enrichis sans qu'on puisse rattacher leur fortune à aucun service rendu, à aucune œuvre noble, rasfleurs d'argent stériles et malfaisants, asservissent autour d'eux par des services pécuniaires ceux qui pourraient les combattre ou les flétrir, ou ceux dont le nom, l'influence, l'autorité politique pourraient les servir. Que d'hommes besogneux ont, comme le prince d'Aurec, que de femmes frivoles ont, comme la princesse d'Aurec, vendu leur âme au diable sous forme d'un emprunt, dont Shylock, au dernier moment et quand les billets sont déjà ramassés, réclame avec une douceur caute-

leuse la quittance dont il saura, au moment opportun, en menaçant de l'exhiber, faire une arme ou un bâillon ! Et ces malins se font ainsi et laissent une renommée de bienfaiteur, alors qu'il n'y a de vrais bienfaits que ceux accomplis sans précautions. Que d'inerties, que de palinodies, que de lâchetés qui journalièrement nous étonnent ou nous inquiètent, s'expliquent par ce petit fait qui est peut-être la grosse observation de la comédie de M. Lavedan.

L'ÉVOLUTION DE LA CRITIQUE

Il est intéressant de constater que la critique évolue peu à peu dans le sens des idées nouvelles. Voici que le *Journal des artistes*, par la plume de M. Alfred Ernst, écrivain aux idées justes et libérales, mais peu enclin aux emballements, vante éloquemment l'art d'avant-garde. Dans sa revue des œuvres actuellement exposées chez M. Le Barc de Boutteville, M. Ernst dit notamment de M. Anquetin (M. Anquetin ! Se souvient-on du scandale qu'il provoqua il y a quelques années au Salon des XX et tout récemment à l'*Association pour l'art* ?) et de M. Van Rysselberghe, le pointilliste irréductible, ces choses auxquelles nous applaudissons :

« Un des noms les plus connus, parmi les groupes dont nous occupons aujourd'hui, est celui de M. Anquetin. Il y a cinq ans, ses impressions très colorées, très lumineuses, étaient presque ignorées des amateurs, et je me rappelle avoir été l'un des premiers à en goûter la belle franchise, dans les bureaux de la *Revue indépendante*, que fréquentaient aussi d'autres artistes, Signac, Seurat, Jacques Blanche... Aujourd'hui tout le monde — ou peu s'en faut — apprécie le talent de M. Anquetin ; on a été vivement frappé de l'étrange femme aux yeux glauques, d'un si inquiétant caractère, et des pastels si énergiques qu'il a successivement exposés au Champ de Mars, ainsi que de ses envois annuels aux Indépendants. Depuis ses débuts, le sens de l'harmonie s'est fait en lui plus délicat et plus intense, mais le goût du dessin, l'intuition de la forme significative se sont principalement développés.

M. Anquetin silhouette avec une aisance remarquable, et surtout il saisit le caractère, les signes expressifs du visage ou de l'attitude, les figures, les accentue en les simplifiant, avec une décision crue, une outrance magistrale, une éloquente brutalité que je prise énormément. Si le modèle est clair, explicite, pour ainsi parler, l'étude qu'en donne M. Anquetin extériorise sa nature de la façon la plus mordante ; s'il est énigmatique, mystérieux, le problème humain s'accuse extérieurement en la traduction de l'artiste, d'une manière très suggestive, presque angoissante. Joignez à cela un don d'observation fort aigu, une connaissance des mœurs modernes, parisiennes, qui fait penser, devant telle anecdote picturale de M. Anquetin, à quelque Gavarni impressionniste, repris par un de Nittis amer, ou même par un Gervex exaspéré. L'Égypte, l'Orient, les Primitifs, les Japonais, et aussi M. Degas, hantent pareillement la cervelle du jeune peintre, habile à synthétiser un paysage sommaire, en verts francs et bleus placides, sur lequel se détache une interrogative figure de femme, lavée d'une seule teinte plate, largement cernée d'une ligne violette comme un personnage de vitrail ; il excelle non moins à nous montrer une matrone à sa toilette, la tignasse dépeignée, les seins croulants. On ne peut guère lui reprocher que d'être déjà trop adroit, trop virtuose, et de se disperser trop, au

lieu de concentrer son effort sur une œuvre à faire, un coin de nature à conquérir.

M. Théo Van Rysselberghe n'est pas actuellement représenté chez Le Barc de Boutteville, si ma mémoire est fidèle, mais comment le passer sous silence, lui qui possède, plus qu'aucun autre, la calme maîtrise du talent? M. Anquetin ne se rattachait étroitement à aucune école déterminée, ou plutôt relevait de toutes, sacrifiant à la ligne comme à la tache, à la fortune d'une inspiration vigoureuse et nerveuse; M. Van Rysselberghe est, lui, un pointilliste décidé: son absolu parti-pris de technique, à ce point de vue, vient s'ajouter, ce qui n'est pas commun, à une connaissance approfondie de la tradition classique. Ses portraits sont d'une beauté réelle, sérieuse, d'une autorité vraiment exceptionnelle. En ce nuage de petites touches, en cette grêle de points en tons purs, bleus, rouges, verts, oranges serrés au point de mordre presque les uns sur les autres, les plans s'établissent, l'air joue, les ombres laissent transparaître la chaleur des tons locaux, et la figure humaine se précise, à la distance voulue, pleine de caractère et de pensée, et modelée à miracle. C'est un tour de force d'exécution, une connaissance pratique merveilleuse de la réaction réciproque de ces atomes colorés qui criblent la toile, s'essaient au gré du peintre, graduant le ton et la lumière, échelonnant les valeurs selon le calcul le plus exact et l'impression la plus juste. Je citerai, dans cet ordre d'idées, le beau portrait de M. Emile Verhaeren, que j'ai grandement loué ici-même, à la dernière Exposition des Indépendants. »

Puisqu'il en est ainsi, nous sera-t-il permis d'engager le *Journal des artistes* à surveiller à l'avenir les correspondances qui lui sont envoyées de Bruxelles sur les Salons des XX et qui jurent étrangement avec l'opinion qu'il professe aujourd'hui? Nous serait-il permis de sourire en relisant, entre autres, celle où l'on proclamait gravement: « Aux XX, rien que des tentatives (1) avortées... Plus de tendance, plus d'effort, plus rien que le charlatanisme et une prétentieuse extravagance. »

Souhaitons que ces curieuses relations passent, avant d'être insérées, sous les yeux de M. Ernst. La dignité du *Journal des artistes* ne peut que s'en bien trouver.

LÉON BLOY et ERNEST RENAN

Il y a deux ans, des articles de Léon Bloy avaient paru dans le *Gil Blas*. Effrayé par l'étonnante corrosion de l'encre du prodigieux pamphlétaire, la rédaction avait bientôt cessé de les admettre.

Avec grande joie, nous l'y voyons reparaître, et en tête. Il s'agit d'Ernest Renan: *La Fin d'une charmante promenade*. L'occasion de ce titre, à première vue bizarre quand on le met en rapport avec le personnage célèbre qu'il concerne, est expliquée dans cet alinéa: « On a lu partout la page confondante où, considérant qu'il a vécu dans « le plus amusant des siècles », Renan remercie « la cause de tout bien de la charmante promenade qu'il lui a été donné d'accomplir à travers la réalité ».

Celui dont nous avons souvent signalé dans *L'Art moderne* la surhumaine violence de polémique et qui restera comme le type du pamphlétaire, au-dessus de Proudhon, au-dessus de Veuillot, au-dessus de Rochefort; celui qui a écrit, entre autres, *la Grande*

(1) Il y a même « tentations » dans le texte. C'est plus amusant.

Vermine et *Il y a quelqu'un*, devait, s'il entreprenait Renan, le faire de façon impitoyable et redoutable, et il devait l'attaquer puisqu'il est catholique et a écrit ce livre superbe sur Christophe Colomb: *Le Révélateur du Globe*.

Aussi les trouvailles les plus cruelles, celles qui restent dans la mémoire par leur imprévu inspiré et leur originalité terrible, abondent. Jugez:

« On ne pouvait pas raisonnablement exiger que M. Renan fût déploré à si grand fracas. Ce professeur de joie n'avait droit, en somme, qu'à la seconde classe des gémissements.... Etait-il donc si difficile de l'enterrer bravement, comme tout le monde, et de lui conditionner des funérailles en demi-teinte et *ne concluant à rien*, qui eussent rappelé son enseignement et son style d'écrivain, puisqu'on veut à toute force qu'il ait été un grand écrivain.... Cet homme a trouvé le moyen d'écrire une vingtaine de volumes sans produire, fût-ce par mégarde, l'ombre d'une affirmation sur quoi que ce soit. La négation même lui parut un trop grand effort. Toute sa vie fut un tâtonnement volontaire, et, s'il eut un Dieu, il faudrait l'appeler le Litige philosophique. Sa doctrine et son langage furent invariablement l'apostolat du conditionnel antérieur.... Il eut la frénésie de l'imprécision et le délire de la nuance imperceptible.... Les splendeurs morales de toute sorte glissaient sur son intelligence et sur son cœur comme les rayons du soleil d'Afrique sur les écailles d'un vieux crocodile affamé et larmoyant aux pieds du spectre de l'Épouvante. Il fut le triomphateur de la difficulté microscopique.... Je ne sais vraiment pas dans quel trouble il faut être descendu pour décerner à celui des contemporains qui fut l'Ambiguïté même, l'effarante qualification de profond penseur ou de grand artiste.... Son histoire de Marc-Aurèle est un essai d'apothéose du prince Jérôme envisagé comme futur César et l'un des plus rares chefs-d'œuvre de flatterie philosophique.... Sa critique n'a pas eu d'autres sources d'information que ces vieilles citernes où s'abreuvent, depuis des siècles, tous les bisons de l'histoire.... Si on connaissait moins les exigences de cet esprit sophistique, on pourrait s'étonner de cet art d'intercepter les textes, quand il lui est tout à fait impossible de les altérer.... Dans un an, dans quelques mois, dans quelques semaines peut-être, il n'apparaîtra déjà plus que comme un fantôme de poussière, de vanité et de bavardage. »

Les Expositions d'art à Gand (1792-1892).

Essai historique, par PROSPER CLAEYS.

A l'occasion du Centenaire des expositions gantoises, la Société royale pour l'Encouragement des Beaux-Arts a publié un volume fort intéressant, dont l'exécution a été confiée à M. Prosper Claeys, avocat.

C'est l'historique complet, soigneusement documenté, de toutes les expositions qui ont été organisées à Gand, depuis la première et si modeste Pronk-Zael de 1792, qui ne réunit que 41 exposants, la plupart gantois, jusqu'aux exhibitions fameuses de ces derniers temps, dont les innombrables participants sont recrutés dans tous les pays où l'on enduit les toiles de couleurs à l'huile et à l'eau.

Le volume, élégamment édité, illustré de portraits d'artistes, de fac-simile d'autographes, d'anciens titres de catalogues et d'autres documents curieux, est plein de renseignements utiles pour l'histoire de l'art belge. M. Claeys a fait à la Bibliothèque de la ville et dans les archives de la Société des recherches con-

sciencieuses et complètes qui ont amené la mise au jour d'une foule de détails oubliés ou ignorés qui intéresseront vivement tous ceux que préoccupent les questions artistiques.

Une collection de signatures des artistes les plus connus ayant pris part aux Salons de Gand, — près de quatre cents noms! — clôture cet attrayant ouvrage.

Signalons aussi le *Catalogue illustré du Salon de 1892*, publié par la même Société. Ce catalogue, analogue aux catalogues illustrés des Salons parisiens, et qui est, pour les expositions officielles belges, une innovation, forme un volume de plus de 150 pages in-4°. Il renferme, outre un grand nombre de reproductions phototypiques, huit eaux-fortes signées G. Vanaise, G. Den Duyts, P. Verhaert, A. Heins, C. Mertens, Louise Danse, L. Moreels et James Ensor.

CONCERT DES DISCIPLES DE GRÉTRY A LIÈGE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

La maladroite et vaine querelle qui enflamme les sœurs rivales : *La Légia* et *les Disciples de Grétry*, vaudra au public liégeois d'entendre plus souvent les deux sociétés chorales. *Les Disciples de Grétry* ont donné l'élan.

Lundi dernier ils se produisaient dans un concert de bienfaisance qu'ils ont voulu faire brillant. Le succès a été vibrant, enthousiaste, de ceux qu'à Liège, en matière artistique, un étroit esprit de clocher peut seul provoquer.

Le succès est allé aussi bien aux solistes qu'aux sociétés exécutantes. Et cependant M^{lle} Dyna Beumer s'obstine dans un répertoire entamé par la moisissure et M. Moussoux, un ténor des *Disciples de Grétry*, s'il possède une jolie voix, s'en sert imparfaitement.

Le grand intérêt du concert allait aux deux sociétés couronnées : *La Fanfare de Jemeppe* et *les Disciples de Grétry*.

La Fanfare de Jemeppe, la victorieuse du concours de Reims, est une excellente société populaire qui a de l'entrain et de la vigueur. Quant aux *Disciples de Grétry*, ils possèdent deux maîtresses qualités et des plus séduisantes. Ils ont du feu, une sorte d'ardeur juvénile entraînant et ils nuancent facilement sans cette violence, cette brusquerie qui très généralement font passer les sociétés chorales du *fortissimo* le plus dur au *pianissimo* le plus imperceptible. Ils ont des teintes moyennes et cela a bien du charme.

Ce sont ces qualités qui nous ont surtout frappé dans l'exécution qu'ils nous ont donnée des chœurs imposés au concours : *L'Invocation de Jouret* et *le Magnificat* de Riga, et du chœur de Gevaert : *Les Emigrants irlandais*. Leur directeur, M. Delsemme, professeur au Conservatoire, est un musicien de talent. Espérons qu'il saura conserver à ses chanteurs leurs remarquables qualités de délicatesse et de vie.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Partitions manuscrites.

La question des partitions manuscrites, qui a fait l'objet de plusieurs débats intéressants par nous relatés, vient d'être tranchée par la cour d'appel de Besançon contre l'éditeur, conformé-

ment à la jurisprudence du tribunal civil de Montpellier (1) et contrairement à celle du tribunal de Reims (2).

M. Delparte, directeur du théâtre de Besançon, a pris en location de M. Goud, son chef d'orchestre, une bibliothèque musicale comprenant des partitions gravées et, en outre, des copies manuscrites des différentes parties de ces œuvres, pour les musiciens de l'orchestre.

Poursuivis pour délit de contrefaçon à raison de la location de ces copies par MM. Maquet et consorts, éditeurs de musique, MM. Delparte et Goud ont été condamnés aux dépens pour tous dommages-intérêts par un jugement du tribunal correctionnel de Besançon du 27 novembre 1890.

Mais sur l'appel de MM. Goud, d'une part, et Maquet et consorts, d'autre part, la Cour a réformé le jugement et débouté le demandeur de son action.

L'arrêt, en date du 6 juillet dernier, décide textuellement que de même que le directeur d'un théâtre de comédie peut, sans commettre de contrefaçon, copier ou faire copier dans la brochure achetée à l'éditeur le rôle à jouer par chacun des acteurs, de même le directeur d'un théâtre lyrique ne fait qu'user d'un droit, lorsque, ayant à représenter un opéra, il copie ou fait copier à la main, dans la partition gravée achetée aux éditeurs, les parties de violon, de flûte ou autres qu'il destine au pupitre de chacun des exécutants; que la contrefaçon n'apparaît que si ce directeur faisait œuvre d'éditeur, c'est-à-dire multipliait les copies et les employait, non pas seulement à l'usage du théâtre dirigé par lui, mais pour les exploiter à part et les ajouter à son commerce.

Il n'y a dans ce fait qu'un « acte intérieur, un procédé de représentation dont les conséquences sont bornées » et qui ne saurait porter atteinte au droit de propriété des éditeurs.

Or, si ce droit est reconnu au directeur de théâtre, on ne peut lui refuser celui de louer, si bon lui semble, des copies manuscrites à qui les aurait faites à l'usage exclusif de la direction; cette location, légitime de la part du locataire, ne pourrait, au regard du bailleur, être envisagée comme constituant un délit.

Nous avons émis l'avis qu'en Belgique, sous le régime de la loi de 1886 sur le droit d'auteur, cette théorie peut être contestée. Nous renvoyons à ce sujet à la note que nous avons publiée en 1891, p. 32.

PETITE CHRONIQUE

Le dernier numéro du très vivant journal *Le Mouvement littéraire*, révèle une situation tendue entre deux groupes de notre jeune école. On en est à l'échange des filets, entrefilets, lettres et articles désagréables. Les personnalités mordantes affleurent. Naturellement la galerie, représentée par l'ennemi commun, commente, excite et applaudit.

Quel ennui de voir ainsi renaître périodiquement des discussions que le sentiment des vrais intérêts de notre renouveau littéraire devrait étouffer dans l'œuf. Nous avons tant d'adversaires à combattre et à écraser. C'est là qu'il faut vider nos poches à fiel si vraiment nous ne pouvons en résorber le contenu. Entre jeunes, tous désireux de pousser en avant, il ne peut y avoir que des divergences d'écoles dans l'unité de notre belle transformation

(1) 16 mai 1890. — V. *l'Art moderne*, 1891, p. 32.

(2) 11 juin 1890. — V. *l'Art moderne*, 1890, p. 230.

artistique. Comprenons que ces divergences mêmes sont un témoignage de vitalité et n'en faisons plus le prétexte de querelles envenimées. Ne nous donnons pas les uns aux autres des coups de coude dans nos rangs pressés. Frappons tous l'ennemi qui essaie encore de nous barrer la route et qu'il faut enfoncer. Mieux vaut se taire que de livrer au public la puérité de ces disputes de ménages. Le vrai talent n'est pas à ce point susceptible. Confions-nous au temps qui met tout à la vraie place, hommes et œuvres.

Union littéraire belge. — Le secrétaire à l'honneur de rappeler aux intéressés que le concours de romans sera clos le 4^{er} novembre : les manuscrits doivent donc lui être adressés avant cette date, 24, rue du Pépin, à Bruxelles.

Décidément, il n'y a rien de neuf ! Voici qu'une des « fin-de-siècleries » les plus folâtres, cette exhibition du *Pétomane*, dont les affiches baroques couvrent les murs de Bruxelles en ce moment, n'a elle-même pas le mérite d'une invention récente. Saint Augustin, oui, Monsieur ! saint Augustin cite un remarquable exemple de pétomanie. Montaigne le rapporte en ses *Essais*, au chapitre xx, intitulé : *De la force de l'imagination* (!). — Edit. de Paris, 1725, p. 85.

Voici textuellement le passage :

« Et ce que pour autoriser la puissance de nostre volonté, saint Augustin allègue avoir veu quelqu'un qui commandoit à son derrière autant de pets qu'il en vouloit : et que Vivès enchérit d'un autre exemple de son temps, de pets organizez, suivant le ton des voix qu'on leur prononçoit, ne suppose non plus pure l'obéissance de ce membre. Car en est-il ordinairement de plus indiscret et tumultuaire?... »

Pour le cas où quelque esprit sceptique voudrait ne voir dans cette citation qu'une ironique plaisanterie du vieil auteur, nous donnons ci-après le texte même de saint Augustin (*De Civit. Dei*. Liv. XIV, chap. 24) :

« Nonnulli ab imo sine pudore ullo ita numerosos pro arbitrio sonitus edunt, ut ex illâ etiam parte cantare videantur. »

Et Vivès, dans son commentaire à cet endroit, ajoute :

« Talio fuit memoriâ nostrâ Germanus quidam in comitatu Maximiliani Cæsaris et Philippi ejus filii ; nec ullum erat carmen, quod non ille crepibus judicis redderet. »

C'est, certes, un argument *a posteriori* en faveur de l'empire que peut avoir l'homme sur lui-même.

L'Académie libre, fondée en 1845, reprendra ses séances du soir le 10 octobre prochain, dans son local de la Grand'Place, 16, à Bruxelles.

L'Académie libre a une existence déjà longue et les nombreux artistes qui en font partie ont consacré sa réputation.

Nouveau journal à Namur : LA SCÈNE, paraissant le samedi et le mercredi. Il se qualifie *artistique et mondain*. Pourquoi « mondain » ? Qu'est-ce que cela signifie encore par nos jours de socialisme où tout ce qui tend à prendre au sérieux le hichlifage apparaît odieux ? L'art pour tous, l'art dégagé des coteries, l'art dégagé des sottises vanités bourgeoises, est le seul qui mérite de préoccuper la vivante jeunesse d'aujourd'hui, dédaigneuse du monde où elle est née et entraînée vers la démocratie.

Le premier article est consacré à une représentation de Sarah Bernhardt à Namur. Nous félicitons la rédaction de ne pas s'être laissée emballer comme tous les journaliers bruxellois dont les pâmoisons et les cris d'admiration hystérique ont donné un gro-

tesque spectacle. On lit dans LA SCÈNE : « La comédienne a atteint l'apogée de son talent et l'on serait presque tenté de dire qu'elle a trop de talent, si semblable assertion ne paraissait pas paradoxale. La vérité est que chez elle l'excès d'art tue quelquefois le naturel. On reste confondu devant cette connaissance si parfaite et cette interprétation si fidèle des sentiments à exprimer, mais si on paye à l'artiste sublime un tribut d'admiration bien mérité, on lui refuse, à maints passages pathétiques de l'œuvre, les larmes que le cœur donne toujours quand on lui fait partager l'impression d'une peine ou d'une douleur véritablement sentie. »

Cela est fort juste. La comédienne a, et a toujours eu d'admirables dons. Mais, nous l'avons écrit souvent, elle manque de la qualité dominante de l'artiste dramatique : faire oublier la personne et ne faire penser qu'au personnage. Rossi, Salvini, pour ne parler que de ceux que nous entendîmes, y excellaient, transformant jusqu'à leur taille pour être tantôt le gigantesque Macbeth, tantôt le décrépît Louis XI, tantôt le beau et rêveur Roméo, tantôt le sautillant et maniaque Roi Lear. Qu'elle soit Cléopâtre, Jeanne Darc, Phèdre, la dame aux Camélias, Sarah Bernhardt est toujours la même M^{me} Sarah Bernhardt, plus préoccupée de faire valoir elle-même et son couturier que les héroïnes qu'elle interprète. Curieuse, intéressante et talentueuse dame, au surplus.

Un nouveau journal artistique — auquel nous adressons les vœux d'usage — vient de paraître à Anvers. Titre : *L'Ecran*, hebdomadaire. Sur la manchette, les deux vocables qui pavoièrent feu *L'Artiste* : Naturalisme, Modernité. Direction : à Anvers, rue de l'Arc, 11. — 5 francs l'an.

Entendu Emile Mathieu donner, à lui tout seul, au moyen de ses doigts, de son esprit, de sa voix... de compositeur, une audition de son opéra : *L'enfance de Roland*. Charlemagne et sa nièce, des Saxons et des paladins, y font un cadre discret à cette charmante nature de Roland enfant. Le poème repose sur deux ballades d'Uhland, inspirées par l'audace chevaleresque et la spirituelle espièglerie du futur paladin.

Nous n'en dirons pas plus long. La seule chose qu'on puisse affirmer après une audition de ce genre, c'est que cet intuitif Mathieu a trouvé un sujet qui semble fait spécialement pour lui. Dans la musique comme dans le poème, c'est lui, ce petit Roland. Il doit y avoir des souvenirs de sa jeunesse dans le caractère tracé de verve de cet enfant qui serait bien un peu belge, si les légendes disent vrai.

Quand pourrions-nous entendre cette œuvre, personnelle et caractéristique, d'un véritable artiste de notre pays ?

Une représentation de bienfaisance sera donnée le vendredi 28 courant, au Théâtre Molière, au bénéfice de la Crèche-école gardienne d'Ixelles. Au programme, *Ma Camarade* et un intermède. S'adresser pour les billets à l'économiste du comité, M. A. Dutilleul, 15, rue du Collège.

ATELIER DU BOIS-LEMMEN

rue de la Charité, 31

SCULPTURE — PEINTURE — DESSIN

Ouverture : 15 Octobre

Inscriptions chez M. MOMMEN, rue de la Charité, 31, Bruxelles.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumeurs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

A partir du 4 octobre, **M^{lle} Mélanie Lemaire**, ex-professeur des princesses de Belgique, ouvrira un

COURS DE MUSIQUE

dans les

SALONS DE LA MANUFACTURE ROYALE DE PIANOS FRANÇOIS BERDEN

RUE KEYENVELD, 42, à Ixelles.

Piano, **M^{lle} M. Lemaire.**

Solfège et piano, **M^{lle} J. Walraevens**, élève de **M^{lle} Lemaire.**

Violon et accompagnement, **M. F. Pirard**, élève de **M. Isaye.**

Pour les conditions s'adresser rue du Président, 50, à Ixelles, tous les jours, de 3 à 4 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdoma-

daire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.

Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

ENOCH ET COSTALLAT

Éditeurs de musique, boulevard des Italiens, 27, Paris

Publications récentes pour chant et piano :

C. CHAMINADE. *L'Anneau d'argent*, rondel (R. Gérard).

Id. *Tu me dirais...* (R. Gérard).

Id. *Les Rêves* (L. Guays).

Id. *Plaintes d'amour* (E. Adenis).

Id. *Amoroso* (A. Silvestre).

A. GEORGES. *Le Flibustier* (V. Barrucand).

Id. *Juillet* (Ch. Grandmougin).

Id. *Berceuse* (V. Barrucand).

L. GANNE. *Donne-moi ton cœur* (A. Labitte).

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE.

LA DANSE VA-T-ELLE RECOMMENCER? — VOLUMES DE VERS. — LA VIEILLE CRITIQUE BELGE. — LE MUSÉE DE GRUUTHUSE. — L'ART ET LES SÉMITES. — LES PRIX DE ROME. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — MASCAGNI A VIENNE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LA DANSE VA-T-ELLE RECOMMENCER?

Voilà un an que nous avons publié cet article : *Au pied du mur!* où nous reprochions à la Commission des musées d'avoir gaspillé une somme énorme.

On a parlé de ces faits déplorables à la Chambre des représentants. Et on a décidé qu'une enquête gouvernementale serait faite.

Voilà un an de cela!

Tout d'abord, nous rappelons l'enquête qui fut promise à la Chambre par le ministre lui-même. Et nous la voulons limpide et claire comme une bouteille de cristal.

Nous savons parfaitement que cette enquête ennuie et qu'elle projette de l'ombre sur les ignorances de nos honorables. Ils se sont tus et se sont servis de la seule force qui soit en leur pouvoir : l'inertie! Eh bien! nous monterons de nouveau à l'assaut des commissions anonymes et des bureaux banals.

On laisse donc dormir l'enquête. On l'aura prudemment ensevelie dans le linceul d'un dossier. On l'aura chloroformée de la lente et peu à peu diluante atmosphère administrative. Mais nous la réveillons. Il s'agit des deniers publics. Il s'agit de la réputation artiste du pays.

Nous avons démontré l'an passé qu'il y avait au musée un pseudo-Rembrandt, un faux Lucas de Leyde, un faux Rubens, des tableaux douteux, des toiles méprisées par les marchands et les connaisseurs étrangers qui appellent notre Musée « l'hôpital des tableaux »!

Mais depuis l'an dernier l'invasion des mauvais tableaux continue. On vient encore de pendre un tableau qu'on attribue à Snyders : *Chasse aux Cerfs*. C'est un tableau qui serait très décoratif dans le corridor d'un château, mais il fait mauvaise figure ici. Est-ce un Snyders? Pas du tout. Il est âpre et sec, avec des tons durs et rapeux. Qu'on examine, en face de lui, le beau Devos qui représente le même sujet et l'on sera saisi de la fougue et la distinction de ce dernier peintre qui est loin, pourtant, d'être l'égal de Snyders. Ici le Devos tue le Snyders. Et puis, allez voir l'authentique Snyders de la grande salle, et après l'avarice de la toile nouvellement installée, régalez vous devant cette plantureuse et aristocratique nature morte. Admirez dans le vrai tableau la moelleuse douceur des duvets, la richesse savoureuse des couleurs, la délicatesse exquise de la

touche, la maîtrise du pittoresque! Et vous partirez aigri contre la sécheresse froide de la récente acquisition. D'ailleurs, celle-ci a roulé dans les ventes à Paris, où elle s'est vendue à des prix voisinant 2,000 francs et où elle n'a pas trouvé d'acquéreur assez naïf.

Le Musée ancien n'est pas le seul qu'on abîme. La bureaucratie belge humilie aussi le Musée moderne et les monuments publics.

On sait — et nous publierons des études à ce sujet — combien est mal et injustement composé le Musée moderne. On vient d'acheter un tableau à M. Jef Leempoels. Le choix se porte sur le plus mauvais de son exposition, une toile d'une vieille et verdâtre coloration à la Wappers. Et on a ouvert, au Musée moderne même, dans une salle définitivement consacrée à ce genre, une exposition de portraits, qui ont mis en joie le monde artiste.

A la fin, toutes ces hontes et toutes ces gaffes susciteront des Ravachols dans le monde des artistes! Il y a des colères qui commencent à rugir; il est des gens qui s'inquiètent encore de la dignité de leur pays et de la propreté des musées. Il y a trop longtemps que le fonctionnarisme travaille dans l'ombre et sans responsabilité. Il est temps que des lueurs de révolte et de revanche strient cet horizon ténébreux. L'heure a sonné où l'on secouera vigoureusement quelques représentants du ganachisme, de la routine et du mauvais vouloir.

Nous signalons aux artistes la commande qui a été faite pour la décoration de l'hôtel des postes. Cette œuvre a été confiée non pas à Xavier Mellery, non pas à Constantin Meunier, non pas même à Van Aise. Non! C'est à M. Vanden Bussche! A M. Vanden Bussche, le peintre de tant de tableaux bafoués par la critique. L'hôtel des postes sera bientôt badigeonné de grotesques anecdotes. On verra derechef les étrangers s'ébahir devant nos productions nationales et nous serons de nouveau les plats barbares et les cuistres balourds qu'on nous a jadis reproché d'être!

Un dernier mot, aujourd'hui. Nous avons vu au Musée ancien l'exposition d'une collection de photographies d'après les tableaux du Musée publiées par Hanfstängl de Munich. Ces photographies, sans être pourtant très mauvaises, sont loin de valoir celles de Braun et on eût bien fait de les confier aux Belges très habiles qui ont demandé à les faire. Mais il est affiché qu'elles sont en vente chez Dietrich, Montagne de la Cour. Combien coûte une telle annonce dans le Musée? Si ce n'est pas trop cher, nous en donnerions volontiers une à l'Etat. Celle-ci : *Avis aux étrangers. Renseignements sur les Musées de Bruxelles. S'adresser aux bureaux de l'Art moderne, rue de l'Industrie.*

VOLUMES DE VERS

Les Horizons hantés, par JEAN DELVILLE; **l'Envol des rêves**, par ARTHUR DUPONT. — Chez Lacomblez, Bruxelles.

En cette année, les poètes belges ont déjà célébré les avènements de Paul Gerardy et de Max Elskamp.

Voici celui de Jean Delville.

Indiscutablement ces trois noms marquent. Qui les cite ou les écrit, ne peut se les rappeler qu'avec, à leur suite, quelque vers doux, éclatant ou fort, et s'ils désignent des hommes, certes aussi désignent-ils des livres. Car ceci est la merveille réalisée par tout vrai poète : faire oublier les habits dont il se vêt, le chapeau dont il se coiffe, son allure et ses gestes, pour s'incarner en quelque strophe admirable et devenir sa propre pensée vêtue de beauté. C'est la chair qui se fait verbe.

Dire que M. Jean Delville se soit déjà affranchi des inévitables, au début, réminiscences, serait faux. Au long des pages apparaissent des couleurs appartenant à d'autres palettes, des mots logés en d'autres vocabulaires et souvent même des pièces entières fixées en d'autres recueils. Assimilateur, M. Delville l'est. Mais qui donc prétendrait qu'il n'est que cela?

Aussi peut-on noter certains viols de la syntaxe, quelques amputations sauvages de syllabes, tels coups de poing donnés sur le pif de la grammaire, un vers cul-de-jatte par-ci, une rime aveugle par-là.

Ces tares ont été signalées avec insistance et peut-être M. Delville les a-t-il maintenues dans son œuvre pour son plaisir.

Ce qui nous plaît en M. Jean Delville, c'est la richesse de son fonds de poète. La comparaison ne lui coûte guère, la vision large et grande lui est ordinaire, le vers sonnait et clair parfois, le vers grave et profond souvent. Son talent est abondant et jeune; il coule à pleins bords. A travers *les Horizons hantés*, c'est la sève nouvelle qui monte comme parmi les branches d'un arbre. Chaque poème pousse large et haut : on ne redoute pas un instant le travail âpre et pénible, le recommencement, le recollement, les soudures, le battement des flancs. Il y a entraî continu et comme une fête d'ardeur et de fougue, presque toujours au delà de la banalité.

Des tours nouveaux sont essayés, de-ci, de-là, par M. Delville. Ainsi : *Soir de Chapelle*; *le Retour*. Ces audaces ou plutôt ces innovations, qu'il les multiplie. Son art ne pourra qu'y gagner.

Tel que *les Horizons hantés* nous le présentent, l'auteur est destiné aux aventures. C'est carrément et fièrement qu'il les doit courir. Et jamais avec des regards de côté, ni les deux pas en arrière pour un seul en avant. Calme et rassis, il ne fera que besogne fade et cuisine réchauffée. Mais, s'il a l'orgueil de n'écouter que soi, de ne dépendre que de son audace et de faire de la critique le cas nul qu'il en faut faire, certes, un jour le livre qu'il signera sera ardent et personnel. *Les Horizons hantés* sont un bon départ sur un terrain où l'on peut se casser les reins, mais où, en tous les cas, il est joyeux et pour quelques-uns inévitable de s'emballer.

De M. Delville à M. Dupont on arrive par les sentiers dévalants. Ici, le jardin est ratissé; les taillis poussent en bon ordre; il est défendu de marcher par-ci, de s'asseoir par-là. Des fleurs en des parterres — mais aussi des légumes en des plates-bandes. M. Dupont apparaît comme un écrivain au fait de son métier et à la recherche de chansons jolies. Il les rencontre assez fréquem-

ment, mais tout charme fuit quand il enfile la voix. C'est en ses bons moments qu'il trouve des images telles « sur ton front réginal », ou bien « sur ton pâle sommeil encadré de mensonges », ou quelque rondel plutôt murmuré que dit. Citons : *Douce promenade* :

Dans les jardins muets comme des portes closes
Des abeilles dormaient sur les lèvres des roses,
Les lys décolorés joignaient comme des mains
Leurs fronts courbés et pris aux ronces des chemins...

Par contre, *les Hiboux* et *les Couples noirs* n'ont rien qui soit admirable et les deux comparaisons terminales : « On dirait les esprits des beaux châtelains morts » et « tels s'accouplent de nuit, etc. », n'emboîtent absolument rien de juste ni de clair. Ces images présentées de telle manière sont quasi grotesques.

Une remarque plus nette doit viser le défaut d'unité et de concentration de *L'Envol des rêves*, qui apparaissent trop comme feuillets détachés.

Les deux volumes dont nous venons de parler se rangent dans la collection Lacomblez.

LA VIEILLE CRITIQUE BELGE

Elle a encore sévi, l'horrible mégère, la fielleuse et baveuse commère, désolée de sa vieillesse stérile et de ses charmes méprisés.

Paraît le livre exquis de Max Elskamp, un délicieux livre d'art, d'une originalité incontestable, d'une couleur primesautière et d'un caractère bien national.

L'Indépendance belge cherche aussitôt à le cacher sous sa robe de duègne malpropre et elle publie, en guise de compte rendu, l'aigre entrefilet suivant :

« *Dominical*, par Max Elskamp. Un petit volume de vers. L'auteur est Anversois. »

Et après cela M. Charles Tardieu se vantera de ne pas être hostile aux jeunes, et le somnolent Frédéric s'étonnera des manifestations qu'on lui réserve, comme une portion de pommes cuites, dans les théâtres d'art neuf où il monire son personnage passé de mode!

Est-il méchant, l'entrefilet jaloux publié par ces deux vieux renards qui ont toujours des airs de chercher « leur queue perdue à la bataille » — et dont la vide aigreur cherche à mordre ceux qui sont mieux fournis qu'eux!

Les polémiques de l'an dernier ne les ont pas guéris de leurs manies de mauvaises concierges. Tant pis pour eux! Nous leur soignerons une saison d'hiver qui amènera peut-être leur rétablissement.

Mais ils ne sont pas seuls atteints de rage contre nos écrivains. Un correspondant bruxellois de *la Meuse* trouve que Charles De Coster n'est pas assez célèbre pour mériter un monument. Mais enfin le jeune plumitif doctrinaire déclare que si le monument est bien, on n'a qu'à l'édifier.

De tels propos appelleraient une réprobation violente si leur auteur n'était petit, petit, petit. Qu'il ne se permette plus à l'avenir d'essayer de diminuer une de nos gloires les plus belles, car il doit savoir ce qu'il en a coûté à certains, qu'il considère sans doute comme ses maîtres, pour avoir pissoté au bas d'œuvres qui ont jeté depuis de grands éclats.

Enfin, un professeur de littérature, à Gand, a déclaré, dans cer-

taine publication, que la jeune littérature belge n'existait pas et il a parlé du dernier ROMAN de M. Lemonnier : *Dames de volupté*, et du dernier ROMAN de M. Eekhoud : *Cycle patibulaire*.

Ces livres ne sont pas des ROMANS, Monsieur. Avant de parler d'une œuvre, lisez-la. Ou sinon ne vous étonnez pas qu'on appelle vos appréciations ignares et malhonnêtes.

LE MUSÉE DE GRUUTHUSE

Il est bien intéressant de constater le chemin que fait, en Belgique, cette idée si féconde de doter chacune de nos grandes villes d'un musée communal, destiné à centraliser peu à peu toutes les collections locales et à donner de la valeur aux moindres objets historiques, grâce au groupement et à la mise en ordre.

Le modèle de ces musées est celui de la ville de Bruxelles, trop connu pour insister sur ses collections.

Gand n'aura bientôt rien à envier à la capitale. On annonce — ceci sous toutes réserves — que M. Neyt lègue à cette ville son superbe hôtel, ainsi que toutes les collections d'armes et de porcelaines qui s'y trouvaient rassemblées.

Quant à Bruges, les choses en sont plus loin. Elle vient de décréter la création d'un musée communal qui sera installé dans l'Hôtel Gruuthuse. Ce musée, dit le règlement qui vient d'être livré à la publicité, se compose dès maintenant :

a) De la collection de dentelles dont M. le baron Liedts a fait don à la ville, à l'active intervention de la Société archéologique de Bruges;

b) Des tableaux et objets d'art que la Junte de l'Académie des beaux-arts a remis à la ville en vertu des conventions faites entre elle et l'administration communale;

c) Des objets déposés dans le musée par la Société archéologique, selon inventaire;

d) Des objets que des administrations publiques, des sociétés ou des particuliers ont confiés ou donnés à la ville, ou que l'administration communale a acquis pour le musée.

Cette énumération démontre que la ville de Bruges a pris une initiative des plus intelligentes en cherchant à grouper des institutions artistiques locales et à demander leur concours pour doter leur bonne ville d'un musée qui promet d'être très remarquable. En effet, il s'agit moins en l'espèce de collections formées tout entières par les seules ressources d'une administration communale, que de procurer un local et de pourvoir aux dépenses d'entretien d'objets et d'œuvres d'art épars jusqu'aujourd'hui aux quatre coins de Bruges.

On a pensé avec raison qu'il était peu nécessaire que les objets du futur musée soient la propriété exclusive de la ville, mais qu'il suffisait, pour atteindre le but que doit se proposer un musée, que la jouissance des œuvres d'art puisse être procurée. La Société archéologique et d'autres sociétés ont seulement déposé dans les nouveaux locaux des objets leur appartenant selon inventaire. Avec la Junte de l'Académie des beaux-arts, il est même intervenu des conventions de dépôt toutes spéciales. Ces procédés sont excellents et ils sont tout à fait conformes à ceux qui sont pratiqués en Allemagne et aux Etats-Unis.

Le musée de Gruuthuse aura une administration toute particulière. Elle sera confiée à une commission directrice formée de la manière suivante :

a) M. le baron Liedts en fait partie de droit en qualité de président d'honneur, avec droit de séance et voix délibérative;

b) Le bourgmestre de la ville en fait partie et est président de droit;

c) Six membres sont nommés à vie par la Junte de l'Académie et ne seront pas remplacés;

d) Six membres sont nommés par le conseil communal et quatre par le comité de la Société d'archéologie. Le mandat de ces dix membres de la commission sera renouvelé de trois en trois ans. Ils sont rééligibles.

Le principe qui a dicté cette répartition est excellent : les donateurs, leur vie durant, continuent à prendre part à la conservation des objets confiés par eux au musée, et c'est là la meilleure garantie qu'il sera bien organisé. C'est l'association en matière scientifique et artistique et une nouvelle preuve de ce que pourraient faire en notre pays les nombreuses sociétés d'art qui y prospèrent si elles se fédéraient plus souvent en vue de la réalisation de buts communs dont le grand public bénéficierait le tout premier.

Les principes qui ont présidé à la création du Musée communal de Bruges attirent encore l'attention sur un tout autre ordre d'idées.

Partant de ce fait que les musées sont destinés aux jouissances esthétiques des citoyens et à leur éducation artistique, on peut se demander quelle nécessité oblige l'état ou la commune à être le seul propriétaire des œuvres exposées dans nos collections publiques. Sans doute l'assurance de pouvoir conserver à perpétuité des objets et tableaux de grande valeur légitime suffisamment les achats réalisés au moyen des divers budgets des beaux-arts. Mais une œuvre louée pour un an, six mois ou même moins remplirait aussi bien le rôle que nous indiquons. Combien mieux encore les œuvres simplement prêtées.

Il n'y a là rien de bien neuf. Les collections privées sont plus riches en œuvres spéciales que beaucoup de musées. Vingt mobiles peuvent pousser les particuliers à faire partager la jouissance de leurs trésors à l'élite de leurs concitoyens. Que d'amateurs consentant gracieusement à faire voyager leurs toiles vers de lointaines expositions, seraient heureux de savoir au musée de leur ville un local spécial prêt à recevoir toute œuvre de passage digne de figurer dans une collection.

Pour certains collectionneurs, leurs bibelots ou leurs toiles représentent la valeur d'une fortune considérable, parfois les chers débris arrachés à la ruine qui a englouti tout le reste. Il a fallu toute une vie pour réunir leurs spécimens rares, et à cause des charges de famille, en conscience, sinon légalement, ils ne se croient pas autorisés à donner à l'État de leur vivant ou par legs des œuvres représentatives de sommes considérables. Le prêt à l'État ou à la commune pour quelques mois ou quelques années, avec peut-être l'espoir d'un achat en bloc le jour de quelque libéralité des Chambres, ce serait là une solution bien raisonnable.

On pourrait imaginer vingt cas analogues comme, par exemple, l'usufruit temporaire des œuvres pendant les procès, souvent fort longs, pour sortir d'indivision, et les cas où il faut mettre les œuvres sous séquestre, fonction que les musées rempliraient fort bien.

Faut-il citer des précédents? Au Metropolitan Museum de New-York, beaucoup d'œuvres d'art, et non des moins précieuses, sont momentanément déposées par leurs propriétaires. A Berlin, au troisième étage de la Galerie moderne, c'est la collection du

comte Raczimsky qui a été prêtée aux Musées royaux et qui remplit plusieurs grandes salles. Enfin, les arrangements intervenus entre la ville de Bruges et les diverses sociétés qui ont collaboré à la fondation du Musée Gruuthuse sont la meilleure preuve qu'un musée peut offrir au public des œuvres remarquables sans faire en même temps acte de propriétaire.

L'ART ET LES SÉMITES

L'Avenir social, rédigé par une pléiade de jeunes avocats, dits conservateurs mais faisant partie du groupe chaque jour grandissant de ces belles personnalités de la génération nouvelle qui dédaigneusement écartent les mesquines sottises du clérico-libéralisme, continue à publier sur la politique, l'histoire, la science, l'art des articles dignes d'être remarqués.

Le numéro du 9 octobre contient, entre autres, une très forte étude sur Renan, signée Léon De Lantsheere. Ce nom est celui d'une des plus fermes intelligences de ces nouvelles couches qui donnent tant et de si nobles espérances.

Nous y lisons entre autres choses très bien dites :

« Comme historien des Sémites, M. Renan a sur la conscience « quelques bévues remarquables. Il avait à peine déclaré que les « Sémites sont monothéistes par essence, que les fouilles mirent « au jour l'exubérant panthéon assyrien. Il avait à peine affirmé « que les Sémites n'ont ni arts plastiques, ni poésie, ni science, « que les fouilles révélèrent les superbes sculptures des palais « assyriens, les poèmes, les collections scientifiques et les « bibliothèques enfouies dans le sol de la Mésopotamie. »

Assurément, M. Renan a commis « quelques bévues remarquables ». C'est ainsi que nous avons toujours été frappé, plus spécialement dans son *Saint Paul*, de son inconscience de l'influence dominante de la race sur l'ère de diffusion du Christianisme. Ce facteur capital lui a échappé.

Mais est-il juste de contredire son appréciation sur le monothéisme des Sémites et leur inaptitude esthétique? L'exemple tiré des fouilles assyriennes est des plus contestables. L'Assyrie était un pays de mélange, très près des pays d'origine de l'Aryanisme, très mêlé comme population, très obscur encore aujourd'hui sur les artisans de son art. Les Sémites conquérants ont toujours, et immédiatement, utilisé pour leur art les peuples conquis. La civilisation arabe, après Mahomet, en cette même Mésopotamie, en Afrique et en Espagne en témoigne. Au contraire, l'Arabe, en son Arabie, livré à lui-même et libre de s'épanouir comme jamais peuple n'en eut la chance, car, depuis les temps historiques, son territoire est demeuré presque inviolé, n'a jamais eu qu'un art très rudimentaire. Carthage aussi (l'ancienne) n'a laissé aucune œuvre d'art notable. Il faut rabattre des imaginations de Flaubert en sa *Salammbô*; la vieille cité ne valait apparemment guère mieux qu'Alger ou Tunis avant l'invasion française.

Il est aussi logique de mettre à l'actif du sémitisme mésopotamique les découvertes récentes, que de mettre à l'actif des Maures les monuments arabes de la péninsule ibérique. D'un côté comme de l'autre ce sont les vaincus qui ont travaillé pour les envahisseurs, race stérile et parasitaire, qui, dès qu'elle est livrée à elle-même, ne produit plus rien. Où est l'art des cent millions de Sémites qui existent encore sur notre machine ronde? En dehors de quelques Juifs, douteux tant ils furent, en leur ascen-

dance, mêlés à nous, et au surplus toujours d'un art étroit et secondaire, rien, rien, rien! Ni en fait, ni en espérances, rien, plus rien.

Ces questions que nous n'avons pas la prétention de résoudre absolument sont très importantes aujourd'hui que la question des races apparaît de plus en plus comme le point de vue principal auquel il faut se placer pour apprécier et l'histoire et la législation et les réformes. Un catholique a malheureusement là-dessus les inévitables tendances qui le poussent à magnifier le sémitisme par cela seul que, suivant la tradition, l'une de ses plus infimes tribus aurait été choisie par Dieu comme peuple favori. Il faudra du temps avant que ce point de vue fragile ne fausse plus les meilleurs esprits de cette école.

LES PRIX DE ROME

On lit dans divers journaux :

Un arrêté royal modifie les conditions d'admission au grand concours de peinture, sculpture, composition musicale dont les lauréats sont envoyés à Rome aux frais du gouvernement. Désormais on admettra au concours les Belges qui n'auront pas trente et un ans le 31 décembre de l'année pendant laquelle le concours a lieu. »

En voilà une réforme qui montre l'esprit d'initiative de nos ratatinés bureaux des beaux-arts! Mais ce qu'il faudrait modifier, malheureux routiniers, c'est la sottise obligation pour les lauréats d'aller à Rome. On l'a attaquée cent fois. On a cent fois démontré son stupide archaïsme. Voir notamment *l'Art moderne*. Conçoit-on, en notre temps de modernité et d'originalité, qu'on expédie pendant plusieurs années dans la ville éternelle! d'infortunés artistes, avec obligation, entre autres, de faire des copies, sous prétexte que cela formera leur sens artistique?

C'est comme si, pour développer l'aptitude à parler le flamand, vous les envoyiez en Espagne. L'art est un moyen d'expression des idées et des sentiments personnels, l'art est une langue, celle du milieu, du pays, des traditions nationales, et ne vaut que si ces divers et savoureux facteurs sont respectés et intensifiés. Que vaut le malheureux qui a été se déformer au loin en essayant d'égaliser le Titien ou Raphaël, en s'imprégnant de leurs tendances en opposition avec sa nature? Ce n'est plus qu'un misérable pasticheur, un vulgaire académique. Donnez vos prix de Rome aux Belges pour vivre, peindre, sculpter en Belgique. C'est notre chez nous qu'ils doivent interpréter, nos paysages, nos mœurs, nos idées, nos espoirs. Leur mission est de nous les faire apparaître plus profonds, plus beaux, plus tendres. Qui donc a jamais tréssailli devant les coloris glacés qu'on expose sous la rubrique : Envois de Rome?

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Pierrette, opérette en vers (un acte), par CHARLES GHEUDE; Nivelles, M. Bernier. — *Croquis aclots*, par CHARLES GHEUDE; Nivelles, M. Bernier. — *Echos d'Alsace*, par le Dr Ox (sans nom d'éditeur). — *Fjelds et Fjords*, par EMILE VANDERVELDE (extrait de la *Revue de Belgique*); Bruxelles, P. Weissembruch. — *Le Vœu de Vivre* (Livre IV de *Dire du mieux*, 1^{er} partie de l'ŒUVRE) par RENÉ GHIL; Deuxième volume; Paris, Direction des *Ecrits pour l'Art*, 16bis, rue Lauriston. — *Robin*, par FERNAND BAUDOUX; Paris, A. Savine.

MASCAGNI A VIENNE

Sous ce titre *le Guide Musical* publie une bien amusante correspondance, caractéristique de l'engouement irréfléchi des foules pour certains artistes en vogue que l'avenir classe inéluctablement à leur rang :

Rien ne peut donner une idée du délire qui s'est emparé des Viennois depuis que M. Mascagni, « l'heureux auteur » de *Cavalleria* et de *l'Amico Fritz*, est « dans les murs » de la capitale autrichienne. C'est un enthousiasme exubérant, lassant, crispant, irréfléchi au point d'être ridicule, une folie furieuse, de la frénésie. M. Mascagni ne peut faire un pas hors de chez lui sans être poursuivi par la foule, qui le suit, qui l'examine des pieds à la tête, qui le harcèle de mille façons de son obséquieuse admiration. Chaque jour, on peut lire dans les journaux de Vienne des colonnes entières sur les faits et gestes du jeune maestro; ses moindres paroles sont recueillies et commentées avec un empressement fiévreux; on détaille ses actes, ses gestes, ses façons de parler et d'être; on décrit par le menu sa toilette, la coupe de ses habits, de ses cols et de ses cheveux. Tout Vienne sait l'heure à laquelle il se couche, quand il se lève, comment il déjeune, quand il dîne et ce qu'il mange. C'est une fièvre maligne, une épidémie caractérisée par la publication de trois feuillets dans la *Nouvelle Presse libre*, où l'on peut lire que Mascagni est un *reizender Mensch*, un homme charmant, qu'il est adorable, exquis, délicieux. L'autre jour, au Prater, deux mille personnes l'ont suivi, et l'on s'est bousculé pour le toucher du doigt; des dames l'ont embrassé; l'une d'elles même a arraché le cigare que fumait le maestro et l'a emporté — le cigare, pas le maestro — comme une relique.

M. Mascagni, qui est, dit-on, un jeune homme intelligent et modeste, plus étonné que ravi de ces ovations violentes, est le premier à se plaindre de l'attention exagérée dont il est l'objet. Il est la victime plutôt que le héros de sa propre gloire, si rapide et jusqu'ici si peu justifiée. Il explique lui-même que le succès prodigieux de son premier ouvrage est dû surtout à cette circonstance que le public italien était saturé des longs opéras qu'on lui donnait depuis vingt ans, vastes machines d'idées et d'inspirations tapageuses autant que nulles, auprès desquelles la concision énergique du sujet et les développements musicaux très rudimentaires de *Cavalleria* ont paru un signe de force extraordinaire. Un bon point au maestro pour cet aveu ingénu, à moins qu'il ne soit plein d'artifice.

M. Mascagni a déjà dirigé sur la petite scène de l'Exposition de Théâtre et Musique, à Vienne, cinq ou six représentations de *Cavalleria* et de *l'Amico Fritz*, et chaque fois il a été l'objet d'interminables ovations. A la dernière représentation de *Cavalleria*, lundi dernier, à laquelle assistaient plusieurs archiducs, Mascagni a été rappelé six ou sept fois de suite; il s'est alors incliné et a prononcé en allemand ces mots mémorables : *Ich danke*. Nouveau délire et nouveaux rappels. Au douzième, exténué, le maestro a balbutié : *Io sono troppo commosso!* (Je suis trop ému!) Et il quitta la scène au milieu d'une salle agitant frénétiquement chapeaux, cannes, mouchoirs ou parapluies.

Un homme que ce délirant enthousiasme des Viennois doit mettre aux anges, c'est le bon éditeur Sonzogno, artisan de la gloire de son protégé, Barnum satisfait et rayonnant de la nouvelle école musicale « du coup de poing dans l'œil ». C'est lui

qui a organisé à grands frais — sa fortune les lui permet — la *stagione italiana* du théâtre de l'exposition. Après avoir fait annoncer par un journal intimement hostile que Mascagni n'irait pas à Vienne tant que l'Autriche n'aurait pas rendu Trieste à l'Italie (!), il a amené tout de même avec lui le soi-disant irredentiste. Le coup était bien joué. L'effet devait être immanquable et la malice a porté. C'est décidément un très habile homme que ce malin éditeur!

Il faut reconnaître d'ailleurs que, de l'avis de tous, il a présenté aux Viennois une troupe italienne hors ligne, chargée de leur faire connaître toute une série d'opéras, en un ou plusieurs actes, dont les partitions dormaient dédaignées dans l'arrière-boutique du *Stabilimento Edoardo Sonzogno*.

Après avoir fait chanter *Cavalleria* par Stagno et la créatrice de Santuzza, la très remarquable signora Bellincioni, il a fait représenter successivement *Il Bircichino* du maestro Leopoldo Mugnone, un vaudeville sans portée; puis *I Pagliaci* de Leoncavallo (paroles et musique), une tabarinade violente et sucrée tour à tour; puis encore la *Tilda* de Ciléa et la *Mala Vita* de Giordano.

Une fois les esprits chauffés à blanc par la présence de Mascagni, toute la série y a passé, non sans douleur, mais avec un retentissement égal pour toutes ces œuvres de valeur très discutables.

C'est tout ce que voulait le bon éditeur Sonzogno.

Voilà son nouveau répertoire lancé et bien lancé.

Evviva l'Italia! Macaroni e pulcinella!

Memento des Expositions

ANGERS. — Exposition des Beaux-Arts et d'Arts industriels, du 12 novembre au 1^{er} janvier 1893. Envois à la *Société des Amis des Arts, place de Lorraine, Angers*, du 20 au 25 octobre.

BUDAPEST. — Concours pour la statue équestre d'Andrassy. Trois prix à décerner : 6000, 4000 et 3000 francs. Dernier délai : 1^{er} octobre 1893. Devis maximum : 200,000 florins. Renseignements : *B^{on} F. de Podmaniczky, président du Comité exécutif, II Foutexa n^o 1, 2^{me} étage, Budapest*.

CHICAGO. — Section des Beaux-Arts de l'Exposition universelle. 1^{er} mai-30 octobre 1893 (voir *l'Art moderne* du 11 octobre 1891).

MONACO. — Exposition internationale des Beaux-Arts (limitée aux invités). 14 novembre 1892-15 août 1893. Renseignements : *Baron Delort de Gléon, président du Comité, rue Vézelay, 18, Paris*.

NANCY. — XXIX^e exposition de la Société lorraine des « Amis des Arts ». 1^{er} novembre-8 décembre. Transport gratuit pour les artistes invités. Renseignements : *M. R. Wiener, trésorier, rue des Dominicains, 53, Nancy*.

NANTES. — Exposition de la Société des « Amis des Arts », du 1^{er} au 28 février 1893. Envois avant le 8 janvier à *M. Descamps de Lalanne, secrétaire général de la Société des « Amis des Arts », 12, rue Lekain, Nantes*.

NICE. — Exposition internationale. 10 janvier-30 mars 1893. Envois : 1^{er}-25 décembre. Renseignements : *Secrétariat, Palais du Crédit Lyonnais, Nice*.

PETITE CHRONIQUE

Le bel article sur Renan, paru dans notre numéro de dimanche dernier, sous la signature de VICTOR ARNOULD, a appris à nos lecteurs que nous pouvons de nouveau compter sur la collaboration de celui qui occupe une des premières places parmi nos écrivains nationaux.

On n'a point perdu la mémoire des admirables études, entrées autres sur Juvénal, que l'auteur du *Tableau d'une histoire sociale de l'Eglise* a publiées dans *l'Art moderne*. La direction de la *Nation*, auquel son étincelante polémique quotidienne a donné tant d'éclat, l'avait contraint à délaisser provisoirement notre revue. Maintenant qu'a disparu ce journal, assurément de pensée trop élevée et de prose trop lettrée pour réussir auprès de notre public amateur de boissons intellectuelles grosses et frelatées, notre ancien collaborateur nous revient, certain de trouver auprès du groupe de nos lecteurs (groupe si fidèle et d'une si grande influence dans le domaine de l'art), l'accueil et la sympathie que le talent cherche en vain quand il s'adresse à la foule, à la politique et au vulgaire.

C'est aujourd'hui dimanche, à 11 1/2 heures, que sera installé au Conservatoire royal de musique le buste en marbre d'Auguste Dupont, érigé à sa mémoire par ses élèves. Ce buste est l'œuvre de M. Paul Du Bois.

La *Section d'art et d'enseignement populaire* de la Maison du Peuple, inaugurée l'an dernier et désormais solidement constituée, va reprendre prochainement la série de ses attrayantes séances. Parmi les conférenciers qui se sont fait inscrire cette année, on cite MM. Jules Destrée, Georges Eekhoud, Fernand Khnopff, Maurice Maeterlinck, Edmond Picard, Eugène Robert, M^{mes} Couvreur et Gatti de Gamond.

La première séance aura lieu le 1^{er} novembre. M. Jules Destrée parlera de la littérature russe; la seconde partie de la soirée sera consacrée à l'audition d'œuvres de la Jeune Russie musicale.

MM. Blanc-Garin et Horta commenceront sous peu un cours de dessin industriel qui ne peut manquer d'être très suivi et des plus utiles. La section dramatique de la Maison du Peuple se propose d'interpréter diverses œuvres ignorées ou peu connues du théâtre contemporain.

Le premier concert du Conservatoire est fixé au 18 décembre. M. Gevaert prépare pour cette solennité une audition du *Messie*. Il a engagé comme soliste M. Demest, le jeune chanteur liégeois qui a si brillamment débuté cet été au Waux-Hall et dont nous avons vanté le mérite exceptionnel.

On se souvient du succès que remporta *Li Voyège di Chaudfontaine*. L'accueil fait à la partition du chanoine de Hamal a donné à MM. Radoux et Sauvenière l'idée de publier un autre opéra du maître wallon. Et bientôt nous verrons sortir des presses de M. Ch. Vanderauwera, l'habile graveur de musique, *Li Liégeois égagi* (le Liégeois enrôlé), écrit par de Hamal en 1757 sur un texte de M. de Fabri, bourgmestre de Liège. M. Radoux a réduit la partition pour piano, M. Sauvenière a fait du texte wallon une adaptation française.

L'ouvrage est mis en souscription à 4 francs l'exemplaire.

Elles poussent, elles poussent, les feuilles nouvelles, malgré la saison tardive.....

Voici *Tout-Bruxelles*, paraissant le jeudi et le dimanche, avec des chroniques de F. Nautet, d'Edm. Cattier, d'H. Maubel, de F. Mahutte, d'H. Nizet, de G. Van Zype, de F. Lutens, de M^{me} M. Van de Wiele, etc. Administration : 24, rue de l'Ecuyer, Bruxelles. Abonnement : 10 francs par an.

A Paris, le *Journal*, publié sous la direction de F. Xau, derrière qui marche l'armée des courriéristes, chroniqueurs, soiristes, échetiers parisiens, depuis M^{me} Séverine jusqu'à Bergerat. Vendu un sou, le *Journal* va faire une concurrence directe à l'*Echo de Paris*, lequel avait lui-même, en abaissant à deux sous le prix de vente de son numéro, attaqué dans ses retranchements le *Gil Blas*, qui coûte trois sous. A quand le journal gratuit, avec primes en espèces métalliques? A quand l'adjonction, en supplément hebdomadaire et illustré, d'une feuille de coupons payables par semestres?

Citons enfin un journal namurois, *Le Théâtre*, paraissant le jeudi et le dimanche.

Cette brève note dans un journal de Paris : « Mort, à vingt-sept ans, de M. G.-Albert Aurier, le critique d'art du *Mercur de France* et l'auteur d'un roman, *Vieux* », évoque dans notre esprit toute une série d'articles, lus avec le plus vif intérêt, sur les peintres de la génération ascendante : Claude Monet, Paul Gauguin, Berthe Morisot, Renoir, Raffaëlli, Vincent Van Gogh, Henry de Groux, Eugène Carrière..... Nous avons, ici même, cité et reproduit plusieurs d'entre eux, et notamment le panégyrique enthousiaste que fit le compréhensif et très renseigné critique de l'art, superbe en sa brutalité, du pauvre Vincent.

Le *Mercur* pleurera l'un de ses écrivains les plus distingués.

Il se tient annuellement en Italie un Congrès artistique national qui s'est réuni, pour la sixième fois, à Turin en 1892 et qui vient d'acclamer Rome comme siège du prochain congrès qui aura lieu l'année prochaine. Toutes les questions concernant l'art national sont débattues dans ces assemblées auxquelles prennent part des représentants, des artistes, des professeurs d'Académie et des officiels. On y discute sur l'opportunité des expositions, sur les réformes de l'enseignement académique, sur les mesures à prendre en vue de la conservation des richesses artistiques du pays.

N'y a-t-il pas, chez nous aussi, assez d'intérêts artistiques pour donner lieu à la réunion d'un tel congrès?

A lire dans le numéro du 15 juillet 1892 de la revue *Le Droit d'Auteur*, un très intéressant article sur la protection des traductions d'œuvres dramatiques ou dramatico-musicales organisée par la Convention internationale de Berne.

Il conviendrait que les administrations communales de nos grandes villes prissent davantage à cœur les intérêts du bon goût. On a profité des vacances pour remettre à neuf la salle du Théâtre du Parc qui est, comme on le sait, un établissement appartenant à la ville de Bruxelles. Pas le moindre sens artistique n'a présidé à cette décoration. Passaient encore autrefois les vieux ors et les cartonnages noircis par les poussières et la fumée du gaz. La salle avait un air ancien qui poussait à l'indulgence les gens délicats. Mais aujourd'hui? Les ors vifs tranchent sur les blancs crus et les velours cramoisis. On s'est même avisé d'argenter les cariatides qui soutiennent les loges d'avant-scène et l'on a remplacé l'orchestre par une tenture du dernier mauvais goût.

Que font donc les architectes communaux et ces messieurs du

collège qui mandatent des dépenses criant autant vengeance à l'art et aux bienséances?

La dernière livraison des *Hommes d'aujourd'hui* (Vanier, éd.) publie le portrait de M. Zo d'Axa, rédacteur en chef de l'*Enderhors*. Dessin d'Anquetin, texte de Lucien Descaves.

Le Musée des Arts Industriels de Berlin vient d'acquérir une suite d'œuvres de M. Roty.

Souhaitons que ses plaquettes et médailles, où revit si ingénieusement l'art des anciens médailleurs, et qu'on a pu admirer à diverses reprises au Salon des XX, excitent, là-bas, l'intérêt qu'elles méritent.

Le Choléra : tel est le titre d'un drame en six actes qu'un auteur allemand, M. Miniemann, vient de soumettre au directeur du Lessing-Theater, à Berlin. Celui-ci, dit-on, s'est empressé de refuser cet ouvrage d'une trop sinistre actualité.

Il est vrai, dit le *Musical Times*, qui rapporte cette nouvelle, que le *Choléra-Galop* de Musard a diverti nos pères il y a un demi-siècle. Mais un drame en six actes sur ce sujet!...

Un musicien qui refuse une décoration par conviction ou par modestie, voilà un fait bien exceptionnel dans le siècle où nous vivons! Il vient de se passer dans les Pays-Bas, où deux artistes musiciens néerlandais, MM. Boers et Nicolaï, ont été décorés à l'occasion de l'anniversaire de la jeune reine. Mais, tandis qu'on donnait des sérénades à M. Nicolaï, le vieux maître de Delft, M. Boers écrivait au Ministre de l'intérieur que ses opinions ne lui permettant pas d'accepter une distinction honorifique, il le priait de bien vouloir annuler sa nomination en faisant rapporter le décret. Voilà un homme qui ne transige pas avec ses convictions, et il faut admirer la fermeté de caractère d'une nature pareille qui ne trouvera pas beaucoup d'imitateurs dans la confrérie artistique. (Guide musical.)

En même temps que le Comité de l'exposition de Chicago invitait MM. Saint-Saëns et Massenet à diriger des concerts d'œuvres françaises, ils traitaient avec M. Mackenzie pour trois concerts de musique anglaise, dans lesquels ses propres compositions tiendront la plus grande place.

M. Mackenzie se propose de donner aux Américains la primeur de sa nouvelle partition, *Bethléhem*, encore inédite.

FRANZ SERVAIS photographié par *Gil Blas* :

Une tête souffreteuse, pensive, lourde de tristesse et d'ennui comme on en voit dans les vieilles fresques des Primitifs. De longs cheveux et une longue barbe d'un ton roussâtre qui mettent autour du masque, amaigri, tout en angles, comme des reflets atténués et frissonnants de nimbe. Des yeux fatigués par les longues veilles de travail et où flottent comme les bleues lueurs d'un ciel empli de visions. Un corps qui n'en finit plus, qui s'efflanque tout d'une pièce, sans lignes, en de vastes redingotes. Le frère du célèbre et si grand artiste qui arrachait au violoncelle des sanglots presque humains, des plaintes affolantes d'amoureuse. Est lui-même un des maîtres musiciens de ce temps, de ceux qui suivent la belle route si large qu'a creusée le divin Wagner. L'auteur de cette *Apollonide* tragique où passe comme une ventée d'orage le souvenir des immortels olympiens et qu'on applaudira bientôt à l'Opéra. Signe particulier : D'une modestie presque gênante pour les si nombreux qui l'aiment et l'admirent, et le beau-frère du célèbre ténor Van Dyck.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruzelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES ou DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province.

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ATELIER DU BOIS-LEMMEN

rue de la Charité, 31

SCULPTURE — PEINTURE — DESSIN

Ouverture : 15 Octobre

Inscriptions chez M. MOMMEN, rue de la Charité, 31, Bruxelles.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.
Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

ENOCH ET COSTALLAT

Éditeurs de musique, boulevard des Italiens, 27, Paris

Publications récentes pour chant et piano :

- C. CHAMINADE. *L'Anneau d'argent*, rondel (R. Gérard).
Id. *Tu me dirais ..* (R. Gérard).
Id. *Les Rêves* (L. Guays).
Id. *Plaintes d'amour* (E. Adenis).
Id. *Amoroso* (A. Silvestre).
A. GEORGES. *Le Flibustier* (V. Barrucand).
Id. *Juillet* (Ch. Grandmougin).
Id. *Berceuse* (V. Barrucand).
L. GANNE. *Donne-moi ton cœur* (A. Labitte).

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

M. JULES DE BURLET, *ministre des beaux-arts*. — GRUSS AUS ROTHENBURG. — THÉÂTRE DU PARC. *Les Débuts de la direction Alhaisa*. — MOUNET-SULLY DANS « RUY-BLAS ». — AU THÉÂTRE DES GALERIES. — AU CONSERVATOIRE. — BIBLIOGRAPHIE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

M. Jules de BURLET

MINISTRE DES BEAUX-ARTS

Pourquoi donner ici à M. Jules de Burlet un autre titre que celui qui nous intéresse et qui le qualifie par la partie la plus séduisante de ses fonctions, la seule presque qui vaille qu'un homme de goût se dérange pour être Ministre. Et pourtant quelle petite place ces Beaux-Arts occupent à l'intérieur du vaste et banal organisme de l'Intérieur ! Une seule Direction, qualifiée générale pour faire valoir son importance très mince. Même une part aliquote seulement de cette direction qui comprend une trinité : Sciences, Lettres, Beaux-Arts. Et quand on regarde par le trou de la serrure ce qu'il y a là-dedans, l'habitant, on trouve (ah ! vraiment, la constatation est ahurissante !) on trouve le personnel que voici :

Directeur général : NÉANT ! La place qu'occupait feu Jean Rousseau reste vide, et rien n'en souffre.

Directeur : ROTHIER.

Chef de division : JENATSY.

Chefs de bureau : SCHMITZ, CLEPKENS, VAN DROOGENBROEK.

Inspecteur : LECLERCQ.

Qu'est-ce que ça vous dit, ceté tat-major ? Pas grand'chose ! Je le crois volontiers ; à moi ça ne dit rien du tout. Remarquez au surplus que l'Art n'a pas même de mention dans l'enseigne de ce ministère qui n'est officiellement connu que sous cette forme plus banalement administrative : Département de l'Intérieur et de l'Instruction publique. Administrativement l'Art n'a pas de vie à part ; ce n'est qu'un tentacule de cette machine chez nous si horriblement pédante, basse et sectaire : l'Enseignement !

C'est là-dedans qu'un beau jour, après MM. Thonissen, Melot, Devolder, qui eux-mêmes succédaient à M. Rolin-Jaequemyns (quelle série, bonté du ciel !) est entré M. Jules de Burlet. Il fut salué naturellement des quolibets de la presse dite libérale qui entonna spécialement, à cette occasion, l'air de M. Pantalon et, durant des semaines, ne décollera pas. Le sublime « ô Vandenpeerenboom » en faillit être oublié. Heureusement que la stupidité finit toujours par reprendre ses droits.

M. Jules de Burlet fait partie de cette jeune école de ministres qui a rompu avec le ridicule de la morgue

doctrinaire dont est sorti, à propos de M. Rolin, ce mot tant joli : Un polichinelle devenu grave. A l'exemple de ses collègues, depuis plus longtemps en selle, il pratique l'accueil aimable et fonctionne dans un nuage d'aménité. Le régime lui fut facile. L'homme est, par nature, très affable en sa correction distinguée, très ouvert, très sympathique à quiconque l'aborde d'assez près pour déchirer l'énorme mensonge des cancans du journalisme. Ce n'est pas la bonhomie banale et souvent sournoise des malins qui jouent un rôle de bienveillance ; c'est mieux que ça : une simplicité franche sans familiarité et, avec ses égaux, une camaraderie affectueuse qui promptement dégage et fait briller l'ami sous le ministre.

Bref, et ceci est essentiel au point de vue de ce compartiment de son ministère, il a l'allure artiste, prime-sautière et ennemie des subterfuges. Ceux qui le connaissent bien, par l'épreuve de relations déjà anciennes, peuvent ajouter qu'il a aussi la substance artiste : la belle voix de sa famille (ah ! comme il chante gaillardement et ironiquement M. Pantalon) et un extraordinaire talent d'imitation.

Mais au point de vue de l'Art, est-il *the right man in the right place* ?

Depuis qu'il a chaussé les escarpins de ministre des Beaux-Arts, depuis, surtout, que Jean Rousseau n'est plus là pour autoriser à dire que le directeur général fait tout et le ministre rien, on est attentif à cette question, si peu de chose pour l'homme d'affaires, si palpitante pour les Esthètes. On le surveille, on le guette, on le commente. Jusqu'ici l'opinion n'est point parvenue à asseoir définitivement son jugement.

Plusieurs vous diront que l'homme est du plus grand bon vouloir. Qu'il a pris au sérieux cette machine des Beaux-Arts que ses prédécesseurs inclinaient à croire un superflu et à laquelle ils s'entendaient autant que des escargots à pincer de la cithare. Qu'il y veille de près. Qu'il a dérangé la quiétude et les prétentions du personnel spécial qui avait pris la spirituelle habitude de consulter le ministre sur les faits accomplis. Qu'il a provoqué un ahurissement voisin de la terreur, le jour où, sur trois tableaux achetés par la Commission des Musées et pour lesquels celle-ci avait déjà traité ferme avec son fournisseur accrédité, il en a refusé deux, regrettant même de n'en pas refuser trois. Qu'il sait commander et trancher dans le vif. Qu'il a une instinctive répugnance pour les traîneries paperassières, pour les correspondances solennelles et inutiles, pour les rapports pédantesques qui ne disent rien, pour les radotages séniles des bureaux, les niaiseries importantes, les enflures aérostatiques de messieurs les fonctionnaires et tout le bagage byzantin qui fait la gloire du snobisme rond-de-cuirique.

A l'honneur du ministre, à son très grand honneur,

on peut dire qu'il y a dans ce croquis les traits les plus justes, et il en émane de très grands espoirs. Mais où gît le mal, c'est dans l'entourage.

Ah ! cet entourage ! Si M. Jules de Burlet était au courant de l'évolution artistique, il en aurait vite fini avec les médiocres et les imbéciles qui forment la garde prétorienne des hauts personnages. Il est d'un caractère à les chasser à coups de mouchoir comme un essaim de mouches malfaisantes.

Malheureusement, son éducation professionnelle paraît notablement insuffisante. En faut-il d'autre preuve que la stupéfiante commande accordée au peintre Van den Busche, présentement en possession, oui Monsieur ! du droit de décorer les murailles intérieures de la nouvelle poste ? Si le ministre avait été le moins du monde versé dans la connaissance du monde des *pittori*, il se serait esclaffé le jour où on ne sait quel audacieux fumiste lui a fait une aussi eufesque proposition.

M. Jules de Burlet en est donc encore aux tâtonnements. Qu'il s'agisse de nos jeunes grands écrivains ou de nos jeunes grands peintres, il ignore à peu près tout. Les noms mêmes, les noms des plus brillants sont parfois pour lui vides de sens, ou s'il en entend parler par ses vieux aides de camp, c'est avec le mépris affecté et rageur de ces débris pour ce qui invinciblement les destitue ou les submerge. Il est au milieu des embûches, des méchancetés hypocrites et des mensonges intéressés. Incessamment il pleut sur lui une pluie d'inepties et de misères. A peine de temps à autre un intrus l'abrite-t-il sous le parapluie d'un bon avis. Et encore, comme il doit souvent demeurer perplexe au milieu des bisex contradictoires qui font tourbillonner ses appréciations ! Prend-il fièrement et solennellement devant le monde artiste un engagement comme celui de faire une enquête sévère sur les *gesta* de la commission des Musées, il hésite à l'exécuter et incline à laisser retomber au fond de la mare administrative le hideux paquet de sottises que d'un coup de crochet imprévu on avait amené à la surface.

Quel étonnement a dû être le sien quand, au cours de l'été dernier, il a vu *le Figaro*, dans les deux études retentissantes de M. de Nion, énumérer la liste de ceux de nos écrivains qui, pour l'étranger, méritent qu'on les dénomme et qu'on leur fasse gloire. Pas un seul de nos prétendus grands hommes officiels ! Pas d'apparence d'une de ces incapacités méconnues auxquelles *le monde* accorde chez nous de l'importance ! Est-ce que cela seul ne suffit pas à lui démontrer dans quel échafaudage de mensonges on l'interne ? La même expérience pourrait se faire pour nos peintres.

C'est contre cette perpétuelle mystification qu'un homme comme lui doit être mis et doit se tenir en garde. Qu'il analyse la liste réjouissante de l'emploi qu'on

fait des subsides pour les Beaux-Arts, cette série d'aumônes mal distribuées, la plupart du temps à de faux artistes qui ne sont à ce point quémandeurs que parce qu'ils se sont fourvoyés dans l'Art, qui répugne à leur nature. Qu'il appelle, au besoin, pour cet échenillage quelque ami sûr, qui le renseignera sur les insanités de cette distribution qu'il ne saurait toujours discerner lui-même. Il saura vite, par une telle leçon, ce qu'on fait et ce qu'on devrait faire. Qu'il s'abstienne surtout de suivre ses bureaux, tanière fréquentée par les impuisants, où se préparent tous les mauvais coups de la camaraderie filouteuse et de la recommandation idiote. Il est tel ou tel nom, d'homme ou de femme, qui, par cela seul qu'il apparaît dans un dossier à l'appui d'une faveur sollicitée, devrait suffire à faire inscrire en gros caractères sur la demande : REFUSÉ!

Nous nous sommes rarement tant occupés d'une personnalité ministérielle. Nous étions résignés à ce que nous pensions être l'inévitable infécondité et l'invincible infirmité de l'horlogerie officielle. De temps à autre un coup de dent, un coup de patte, voire un coup de pied, et nous passions à de plus salutaires besognes. Cette fois nous croyons être en présence d'une personnalité plus vive, plus initiatrice, plus apte à subir l'aimantation. Et c'est pourquoi nous tentons cet effort. Il en est assurément beaucoup qui résistent à l'hypnotisme, fût-ce celui de la raison et de l'art. Mais de temps à autre il est un bon sujet et alors c'est merveille. Voyons si M. Jules de Burlet se laissera aller aux grandes séductions de la très nette mission qui lui est dévolue et s'il saura conquérir la belle gloire et la saine popularité, beaux fruits à côté desquels ses prédécesseurs ont passé sans les voir et sans les cueillir.

GRUSS AUS ROTHENBURG

Rothenburg a/d Tauber, en Bavière.
Septembre 1892.

MON CHER MAUS,

Dans certain numéro de *l'Art moderne* d'il y a quelque deux ou trois ans, vous aviez bien raison de vanter Rothenbourg sur la Tauber. Puissiez-vous avoir inspiré à d'autres qu'à moi le désir d'inscrire cette étape sur leurs tablettes de touriste! Ils ne s'en plaindront pas, tant l'endroit est plein de caractère et fécond en surprises.

Je loge à l'hôtel *Zum Hirsch*. C'est, je crois, le seul confortable. C'était, dans tous les cas, lorsque je débarquai, le seul qui eût une voiture à la gare, une sorte de petite malle dans laquelle j'allai prendre place entre un cocher d'aspect agreste, assis devant, et le garçon d'hôtel à casquette galonnée et habillé de noir, qui monta derrière moi sur le marchepied.

J'étais seul à l'intérieur. Je fus conduit d'abord à travers un bout de campagne jusqu'à un pont, de vieux remparts et une porte de ville en briques rouges, bâtie en équerre autour d'une cour intérieure dans laquelle mon véhicule tourna. Puis je

pénétrai en ville par une longue rue pittoresque, bizarre, bordée de maisons mi-urbaines, mi-rurales, de dimensions variées, formant des ressauts et des coins; maisons d'artisans et de laboureurs, avec des gens, des chevaux et des poules péle-mêle sur le pas des portes; maisons à façades décrépite, mais souriantes tout de même à travers leurs carreaux bombés et leurs volets peints. Puis notre voiture, qui cahote sur un pavé raboteux, fait un brusque coude, saute un ruisseau, galope de nouveau à quelque distance et s'arrête. Voilà l'hôtel *Zum Hirsch*.

On me conduit au numéro 14. Avez-vous logé au numéro 14? Je le recommande à tous ceux qui après moi visiteront Rothenbourg et descendront au *Cerf*. La fenêtre unique de mon appartement donne sur la pleine campagne. Le spectacle est charmant. A mes pieds courent à droite et à gauche les fortifications du xv^e siècle qui ençoignent la petite cité; le chemin de ronde est là sous ma fenêtre. Au delà des murs s'étend la campagne, ou plutôt une montagne verte en pente douce, dans laquelle serpentent çà et là des chemins. Entre les deux, dans un profond ravin, la Tauber court sur un lit de rocaillies, entre des berges gazonnées. J'ai hâte de me restaurer; j'ai hâte surtout d'aller voir la ville. Tandis que dans la salle de restaurant, une salle à plafond bas et à jour oblique, j'attends mon repas, je feuillette le livre des étrangers. Je remonte depuis le dernier feuillet: ce sont tous noms de forme germanique, appartenant à des voyageurs de commerce pour la plupart, parmi quelques noms anglais de touristes. Au tournant d'une page, j'en vois surgir un, comme un flamboiement, qui m'arrête: « D^r OCTAV MAUS, BELGIEN ». Cela me fait rêver au pays là-bas; je me rappelle votre article et l'idée me vient de vous écrire d'ici.

L'on m'a appelé pour me servir mon dîner: un rustique brouet, des ragôts étranges avec du pain d'anis, du petit vin de la Tauber, du fromage dur du pays et d'excellents fruits. — Me revoici dans la rue, à pied cette fois, libre d'aller à ma fantaisie. Je vois à l'aise la ville que je n'avais fait qu'apercevoir à travers la portière ouverte de la voiture d'hôtel.

Des rues tortueuses, une suite de maisons antiques, à étages bas, pesant les uns sur les autres, avec un semis de petites fenêtres à gros meneaux; sur le tout des pignons triangulaires, à escalier ou à rempant; des toitures en tuiles d'un rouge sale, percées de lucarnes à flèches; du rouge, du gris, du gris, du rouge, le tout enveloppé de la poussière des années. Au-dessus, le ciel bleu, un beau ciel bleu d'après-midi de septembre.

Des boutiques ouvertes au coin de maisons qu'isole un vieux mur nu; des armoiries sculptées dans les façades, des cariatides naïves entre les fenêtres, et de frustes inscriptions à la gloire de célébrités locales: « C'est ici que vécut le grand bourgmestre Töpler en 1408 ». « C'est le long de cette fenêtre que le Docteur Carlstadt descendit par une échelle et se sauva en 15... » (le restant de la date est effacé). Et au coin des rues, des noms champêtres qui sentent bon: Erbsengasse, Rosenstrasse, Rosmarinengässchen (rue des Pois, rue des Roses, ruelle des Romarins).

Le regard s'épanouit et découvre partout des riens ravissants: dans une cour, derrière une enfilade de portes, un rayon de soleil où dansent des moucheron; un chat qui ronronne contre les carreaux d'une fenêtre; près d'une porte, un enfant sur un banc de pierre; contre un pignon délabré, sur une corniche branlante, une nuée d'hirondelles voletant et caquetant au soleil qui va bientôt se coucher; et sous une porte de la ville, massive, au cintre surbaissé, un attelage de bœufs lourds et mornes, traînant

une charrette de foin embaumé. Sur le marché, à l'ombre d'une haute cathédrale hérissée de pinacles dentelés, s'élève une grande fontaine, dont le jet d'eau retombe dans une large vasque dorée et polychromée; garçons et filles vont et viennent pour y puiser de l'eau. Plus loin commence l'enceinte fortifiée. Bien plus complète et plus pittoresque encore que celle tant vantée de Nuremberg! La petite ville de Rothenbourg n'a jamais subi de siège; autrement son enceinte médiévale n'aurait pas un tel degré de conservation. Quel poème pour l'archéologue et pour l'artiste! Une longue muraille circulaire en briques épaisses, formant mille courbes, plongeant tantôt dans un fossé, tantôt, là-bas, tout au fond, dans la Tauber, tantôt dans un précipice abrupt. Et des tours de toutes les formes et toutes les grandeurs, bastions ronds et trapus avec des toits coniques en tuiles, portes carrées ou octogones, à parements droits ou encorbellés, quelques-unes flanquées de clochetons et de poivrières, la plupart surmontées d'aigrettes capricieuses; le tout surgissant du passé, avec un cachet uniforme de sévère mélancolie.

Je suis rentré à la nuit tombante; aussi bien le temps est à l'orage. Des lanternes suspendues à des câbles par-dessus les rues s'allument une à une. Il est neuf heures et demie et du haut des tours qui s'élèvent aux deux bouts de la Schmiedegasse, la grande rue qui traverse la ville de part en part, sonne, comme depuis de longs siècles, le couvre-feu. Voilà, mon cher Maus, ce qu'assis à ma table, à la lueur d'une bougie, ma fenêtre large ouverte, j'ai senti l'impérieux besoin de vous écrire, tandis que les grillons chantent dans le vieux mur au pied de mon appartement et que le tonnerre gronde dans la montagne.

J. VAN DER LINDEN.

THÉÂTRE DU PARC

Les Débuts de la direction Alhaiza.

M. Alhaiza a la guigne. Le public bruxellois lui tient rigueur, cet étrange public des premières qui vous fait un effet si drôle quand vous le retrouvez, vacances finies, grotesque de disparates que seul unifie son snobisme. Têtes sémitiques de banquistes, têtes vulgaires de journaliers, têtes vides de parasites. Et sur le tout, en glâcis irritant, la prétention au goût sûr, à la critique impeccable, à la direction de l'opinion. Un congrès de phoques! Un concile de mufles.

C'est cette docte assemblée qui semble avoir décrété que chez M. Alhaiza rien ne serait trouvé bon. Il boude le menu et les plats. Dès le potage on fait la moue, on murmure aux hors-d'œuvre, on grogne quand paraît le rôti, on accueille en ricanant le dessert. La consigne est de faire les dégoûtés.

Va encore pour le *Prince d'Aurec* dont la distribution était par trop joyeuse. Nous avons essayé de rendre ici l'impression rigoleuse de cette représentation départementale. Mais *Un Conseil judiciaire!* Une folâtrerie à laquelle convenait l'assemblage d'acteurs sans tenue grave que le nouveau directeur de la scène du Parc a recrutés. Assurément cela n'a pas été mal du tout. Le premier acte, si gaîment et si véridiquement judiciaire, a été fort bien rendu, en son allure mi-sérieuse, mi-charge. L'avocat Boisrobin, l'avoué Pagevin, celui-ci un Daumier, celui-là un Gavarni, ont été bien saisis, bien rendus. Tout au long du déroulement d'une mise en scène fort soignée, M^{me} Mégard a promené sa beauté et son élégance de détraquée, naïvement exaspérante et diabolique-

ment séduisante. On a pu avaler, sans trop de grimace, le troisième acte de cette turlutaine qui, comme toutes ses semblables, est monotonement spirituelle et amusante et forme un chapelet de nouvelles à la main dont les derniers grains seulement sont insupportablement lourds.

La salle n'en est pas moins demeurée indégelable. Dans les couloirs, de méchants propos, des comparaisons désobligeantes. Des regrets en l'honneur de M. Candéilh, des souvenirs sympathiques pour Lortheur. Ah! comme c'était mieux, mon vieux! Ah! comme c'est moins bien!

Qu'a donc fait M. Alhaiza pour être si peu bien accueilli? Quel est le secret de cette malveillance? Quel vice d'homme de théâtre ou quel défaut d'homme privé lui vaut cette antipathie? C'est archi-difficile à démêler. On entend parler de dignité insuffisante, de familiarité excessive avec son personnel, de cabinet de direction mal tenu, de rapports mal pondérés, de ménage théâtral à la débandade, d'un tas de choses puérides devenues tout à coup comiquement importantes, et cela, parce que « nous sommes au Théâtre du Parc, Monsieur! » et non plus dans ce petit coin faubourien du Théâtre Molière où l'on peut caboter et cabotiner sans scandaliser personne.

Il faudra donc, s'il en est temps encore, car les mauvais plis sont difficiles à calendrer, devenir en toutes choses plus décent et mieux se tenir. Un directeur doit, dit M. Prudhomme, avoir les allures d'un sérieux personnage et un cabinet de direction doit avoir la gravité d'un cabinet de direction. Pas de batifolages, quelque agréable qu'il soit, à tout âge, de batifoler. Quand la fantaisie se mêle à d'aussi sérieuses fonctions, cela va mal, ou tout au moins le public trouve que cela va mal. Candéilh avait admirablement compris les nécessités de ce rôle gommé et impassible. Notre public aimait cette tenue où le cabot s'effaçait sous une gentilhommerie discrète et artistique. L'homme planait au-dessus de sa troupe, excluait toute familiarité, ne faisait penser à aucune défaillance domestique, à aucune faiblesse d'alcôve, et inspirait le respect. Cette bonne tradition, scrupuleuse observation des convenances, plaisait. On se croyait reçu au théâtre par un maître de maison plein de savoir-vivre et l'entreprise prenait un air de salon correct.

Or, cette impression délicate et compliquée, on ne l'a plus. Êtres et choses n'y prêtent pas et cela vexé. M. Alhaiza saura-t-il réformer la boutique? Saura-t-il renoncer aux prérogatives de sa belle barbe plus noire que nature? Acceptera-t-il d'être le chef plutôt que le coq de la basse-cour remuante dont il a le gouvernement?

Son répertoire aussi s'annonce mal, dit-on. Il avait été question de nouveautés et de hardiesses et il débute par des banalités. Nous voulons du neuf, cher Directeur, et il n'en manque pas. Quelques bons qu'ils soient, le filet de bœuf à la Godard et le potage à la reine sont bien démodés. Faites que nous y échappions. Tenez, puisque Renan vient de finir « sa charmante promenade » sur notre morose planète, risquez donc son *Abbesse de Jouarre*. Vous avez dans votre troupe une très notoire artiste, qui s'est illustrée dans les rôles à passion et à laquelle vous faites bêtement jouer des rôles de coquette pour lesquels elle est faite comme Rachel pour jouer les Margoton, M^{me} Marie Defresnes. Mettez-la donc à une interprétation comme *Thérèse Raquin* et vous en aurez des nouvelles. Cela sera plus malin que de vous risquer avec une nouvelle interprète, dénichée à Paris, au hasard des bureaux de recrutement, pour nous remonter

cette vieille lune de Dumas fils, *la Princesse Georges*, qui risque de décrocher le même succès négatif que le malheureux *Prince d'Aurec*. Avez-vous oublié *la Femme de Tabarin* et *le Pain du Péché*, où l'on vit M^{me} Defresnes conquérir de si décisifs succès? Vraiment, vous n'êtes pas adroit et cela, comme témérité, aurait plus de sens que d'endosser à cette agréable débutante, M^{me} Mégard, éminemment souriante et lactée dans le premier rôle de M^{me} Thomery du *Conseil judiciaire*, prétexte à exhiber trois ravissantes toilettes, deux épaules, deux bras et « deux boucliers provoquants armés de pointes roses », comme a dit le divin Baudelaire.

MOUNET-SULLY DANS « RUY-BLAS »

La salle du Théâtre des Galeries comble, vendredi. Beaucoup de membres de cette famille judiciaire, jeunes magistrats, jeunes avocats qui présentent chez nous, dans l'Art et dans la Science sociale, mènent si crânement le bal. Un peu partout répandu, le tissu connectif des « gens de première » avec leur livrée de snobs. Ils ont le temps, eux, temps qui manque aux laborieux, de faire toilette de soirée et de se renseigner sur l'immense question de savoir s'il faut, suivant le dernier cri, avoir les mains gantées de crème, ou bien nues, ou bien gantées de noir, suivant *de laatste mode* et *den besten chic*, à en croire des nouvelles venues du prince d'Aurec, pardon, du prince de Sagan, à ce qu'assurent quelques folliculettes qui se qualifient mondaines.

Pendant tout le premier acte (le spectacle avait commencé très tôt et a fini très tard : c'est si libéralement versifié, cet empanaché drame) des spectatrices en retard troublant la scène pour chercher de quoi s'asseoir, ou plus exactement, suivant un joli mot, ayant de quoi mais ne sachant pas où. On devrait, comme au Conservatoire, fermer les portes dès le rideau levé. Les cocottes tapageuses pourraient faire leur boucan dans les couloirs. Ces façons, bonnes pour *les Vingt-huit jours de Clairette* où le charivari qui se déchaine sans interruption sur les planches couvre toutes les rumeurs de la salle, sont scandaleusement déplacées quand il s'agit d'un chef-d'œuvre et d'un grand artiste.

Vieux chef-d'œuvre, nous le confessons, avec parfois de terribles et inutiles hors-d'œuvre, et dansant lourdement en ours quand le père Hugo veut faire de l'esprit. Mais que de superbes scènes, que de vers forgés en or et en bronze! Que d'envolées aquiliennes prenant leur essor au milieu de puérités! Il est démodé ce grand drapage, démodées aussi ces empanachures, ces gesticulations énormes de la pensée, ces clameurs déclamatoires. Mais malgré tout, on aime ça, parce que ça vous change des quoditiennes rigolades et des gaudrioles de nos théâtres.

Mounet-Sully, très beau, très étrange, tirant des effets surprenants de sa voix si vite éraillée, de ses grands yeux, divergents en un snobisme pathétique. Un peu composé, mais néanmoins superbe. Emouvant dans les passages qu'il sombre, terrifiant quand il exécute à mort don Salluste, se dressant l'épée pointée vers le ciel, en archange.

Tout son grand amour de fou sublime va à une petite reine, doucette et gracieuse, qui a très bien dit, en amoureuse de salon, le rôle de Marie de Neubourg, et palpite quand elle charge don Guritan de porter à son père l'Electeur la fameuse cassette « en bois de Calembourg ». Autour du couple tragique, des comparses au-dessus de la coutumière moyenne. Un très convenable ensemble

sur lequel se détache en un puissant relief la figure de l'artiste qui, seul en France à l'heure présente, affirme encore les traditions épiques et s'est sauvé du cabotinage envahissant.

AU THÉÂTRE DES GALERIES

Les Vingt-huit jours de Clairette! Pour une bamboche, c'est une bamboche réussie. On se croirait au Moulin-Rouge, un soir de grand cancan! Dieu! comme on crie là-dedans, comme on se démène, comme on gesticule! Comme toute cette troupe de troupiers et de modistes a l'air d'être sortie d'un conservatoire où l'on enseigne que jouer à la scène c'est tapager et que plus on gueule et que plus on se bouscule, mieux on montre du talent. Les spectateurs se mettent à l'unisson. Ils réfléchissent tout haut, ils pouffent, ils exultent. Assurément le pétomane y trouverait école et l'esthète infortuné qu'un destin sournois a amené dans ce monico souffre mille morts.

On dit que c'est une opérette, cette pièce. Et, en effet, de temps en temps il part on ne sait quel charivari où l'on distingue faiblement quelque chose de musical, qui met en émoi de petites femmes fortement désarticulées. Elles s'avancent alors, subitement prises d'un soupçon de maintien, et penchées au-dessus de la rampe, avec la bouche en cul de poule, sourient, une première fois à gauche, pour les spectateurs de gauche, une seconde fois à droite, pour les spectateurs de droite, remuant leurs lèvres fortement crayonnées au carmin, faisant des bruits indistincts qu'on suppose être de la voix. A l'honneur du public, pourtant si bonasse, qui garnit la salle, ces tentatives lyriques s'achèvent dans un silence morne et gêné, malgré les agaceries d'une claque qui se risque hors des rangs. Mais quand immédiatement après recommence la grosse farce, les attitudes clownesques, le boucan, les facéties lourdes comme des obus, les poussées, les claques, les houspillades, les propos luronesques, la salle retombe en son épilepsie, s'agite, se tortille, se contorsionne et mugit de tempétueux bravos. C'est à se sauver!

Il va sans dire que notre presse, absolument exempte de camaraderie, fait à ce spectacle forain un nimbe de réclame et trouve tout à fait fin-de-siècle (ceci est le compliment unanime) la pétulante petite actrice qui tremousse le rôle croustillant de Clairette. Elle n'est pas mal, ma foi, sous un certain uniforme de hussard en lequel s'accusent, non sans opulence, certains avantages. Nom d'un pétard! comme on dit dans la pièce, sa selle ne doit pas s'ennuyer.

AU CONSERVATOIRE

On a inauguré dimanche dernier au Conservatoire, en présence du Directeur et des professeurs de l'établissement, le buste érigé à la mémoire d'Auguste Dupont. Le président du comité qui avait pris l'initiative de ce pieux hommage, le compositeur Emile Mathieu, a, dans un discours très applaudi, rappelé les mérites de l'excellent artiste. Il a fait revivre avec talent la figure du professeur et du compositeur. La bienveillance du maître est tout entière dans ce trait, cité par l'orateur :

« Vous souvient-il du camarade, le Benjamin du cours, étonnamment doué, mais aussi espiègle incorrigible, qu'un exploit par trop audacieux mit un jour le maître dans l'obligation de lui interdire l'accès de son cours? »

Cette mesure de rigueur dut lui coûter un grand effort : il tâcha de n'en rien laisser deviner. Nous remarquons cependant que depuis lors son visage s'était assombri; il nous semblait sous l'empire d'une tristesse permanente.

Nous ne pouvions tolérer de le voir ainsi; après nous être concertés, nous machinâmes un coup de théâtre que la date prochaine de son anniversaire nous permit de réaliser bientôt.

Au jour dit, l'un de nous (j'eus l'honneur en cette circonstance d'être pour la première fois le porte-paroles de mes condisciples), l'un de nous, dis-je, lui exprima, en même temps que les félicitations traditionnelles, le regret que la famille ne fût pas au complet pour les lui présenter. Puis, profitant de l'émotion que notre cher maître, malgré son empire sur lui-même, ne parvenait pas à dompter, l'orateur demanda, comme faveur spéciale, la rentrée au bercail de la brebis égarée.

Et ce fut une joie, un attendrissement unanimes quand survint le héros de ce petit drame, qui attendait dans l'antichambre l'issue de la démarche que l'on risquait en sa faveur.

Voilà quelles étaient les relations d'Auguste Dupont avec ses élèves, dont il s'intitulait si volontiers le père; et l'on comprendra le profond attachement qu'il a su nous inspirer, l'amitié fraternelle qui unit encore aujourd'hui ses élèves. »

Parlant du compositeur, M. Mathieu a dit :

« Malgré le peu de loisirs que lui laissait le professorat, l'œuvre d'Auguste Dupont, compositeur, est cependant considérable. Sa plume a été féconde en morceaux de genres très divers; toutes ses compositions séduisent par leur charme pénétrant, leur poésie rêveuse et profondément sentie : ses SCÈNES ARDENNAISES, pages pleines d'humour et d'un caractère très pittoresque, son ROMAN EN DIX PAGES, suite gracieuse d'une grande fraîcheur, d'un accent ému et passionné, le POÈME D'AMOUR, suite de chants lyriques, empreints d'une grâce rêveuse, d'une inexprimable mélancolie.

Citons encore au hasard du souvenir un quatuor pour instruments à cordes; un trio pour piano, violon et violoncelle; deux concertos et des variations symphoniques pour piano et orchestre. Ses *Variations dans le style sévère*, véritable résumé de la technique du piano, ses *transcriptions* des grandes fugues d'orgue de J.-S. Bach, son *ECOLE DU PIANO*, superbe collection des chefs-d'œuvre classiques; puis encore une foule de morceaux pour piano seul, écrits avec goût, et témoignant des aspirations élevées qui les ont dictés : *Chanson de jeune fille*, *Réminiscences pastorales*, *Contes du foyer*, *Chanson hongroise*, *Canzonetta*, *Toccata*, etc., etc., œuvres remarquables par la richesse du coloris, la sincérité du sentiment, la pureté du style. »

M. Gevaert a remercié le comité en quelques mots heureux et acceptés, au nom du Conservatoire, le buste du musicien, œuvre remarquable de Paul Dubois qui a exprimé avec une vérité saisissante la physionomie d'Auguste Dupont.

BIBLIOGRAPHIE

Pages détachées du journal d'un artiste, par OLGA DE BÉSOBrazow, poème en vers. Extrait d'un ouvrage en préparation, « LUMIÈRE ». Pet. in-8°, 72, p. Lausanne, Ch. Virot-Genton, 1892.

Journal d'un artiste, c'est vrai. Il y a dans ces vers une âme vibrante d'artiste, d'une belle originalité, un esprit qui s'est formé seul dans l'hostilité intellectuelle des milieux mondains et qui d'un coup puissamment s'affirme. M^{me} Olga de

Bésobrazow est Russe et offre un exemple de la merveilleuse souplesse de ce génie slave qui sans perdre ses qualités foncières se plie aux modes d'expression les plus divers. Avec des hardiesses qui parfois ont l'air d'inexpériences et qui proviennent d'une intense vision personnelle, on trouve dans ces pages des richesses poétiques vraies, un instinct sûr du rythme, une langue forte de pensée avec un parfum d'exotisme qui est un charme. De plus, et c'est la caractéristique de l'œuvre, les anneaux poétiques qui la forment s'enroulent tous autour d'une idée philosophique qui est celle de l'évolution.

Ce poème est l'avant-garde d'un volume où l'idée atteindra son complet développement.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le premier Livre Pastoral de MAURICE DU PLESSYS; Paris, L. Vanier. — *Le Salut par les Juifs*, par LÉON BLOY; 1 vol. grand in-8° jésus de 132 p. couvert. velin; Paris, librairie Adrien Demay. — *A propos d'art*, par JULES DU JARDIN; Bruxelles, B. Knoetig. — *Acoustique musicale*, par CHARLES MEERENS; Bruxelles, J.-B. Katto; Paris, E. Gallet. — *Passagère*, par PAUL BONNETAIN; Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, petit in-8°, 306 p., 1892. — *Les Amants de Taillemark*, par MAURICE DESOMBIAUX; Bruxelles, Imp. V^e Monnom, grand in-8°, 50 p., 1892.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Pierrot-Poète.

Le premier procès de théâtre de la saison a été plaidé jeudi, au tribunal de commerce de Bruxelles. M^{lle} L. Van Damme, engagée par M. Georges Palicot pour jouer les principaux rôles des pantomimes que fait représenter ce dernier dans la coquette Galerie Moderne construite par M. de Saint-Cyr, s'est vue inopinément congédiée avant même d'avoir débuté. « Vous êtes mignonne, vous êtes exquise, lui écrit en substance l'impresario improvisé; mais il y a dans le rôle de Régina de *Pierrot-Poète* certains côtés pathétiques qui ne conviennent pas à votre petite nature charmante. Aussi dois-je vous prier d'accepter le rôle de la Soubrette au lieu de celui qui vous a été confié..... »

M^{lle} Van Damme, qui a répété onze fois et qui a été affichée, trouve naturellement le procédé cavalier et riposte par une assignation en due forme. Elle réclame le montant des appointements convenus et une indemnité raisonnable. « Il n'y a pas d'engagement écrit; nous ne vous avons prise qu'à l'essai, et d'ailleurs, un directeur de théâtre a toujours le droit de modifier sa distribution dans l'intérêt des œuvres qu'il représente », soutient M. Palicot, par l'organe éloquent de M^e Eugène Robert.

Et M^e Octave Maus de répondre, pour M^{lle} Van Damme : « Une convention verbale suffit, même en matière de théâtre, pour lier les parties; vos affiches, vos communiqués aux journaux prouvent qu'il ne s'agissait pas d'un engagement à l'essai; et quant aux modifications qu'un directeur est en droit de faire subir à la distribution d'une pièce, elles ne peuvent en aucun cas avoir pour effet de reléguer dans un emploi accessoire une artiste engagée pour jouer les premiers rôles. »

Le jugement sera prononcé à huitaine.

PETITE CHRONIQUE

Aperçu dimanche dernier, à 8 heures du matin, dans le tramway des boulevards, entre la porte de Namur et la porte de Hal, un facteur de la poste absorbé dans la lecture de *L'Art moderne*. Nous sommes très flattés de l'honneur que nous fait ce fonctionnaire en nous lisant, mais nous nous demandons si ce n'est pas aux préférences trop marquées des facteurs pour la littérature que nous devons les réclamations périodiques de certains abonnés qui se plaignent de ne recevoir notre journal que le lundi, et, parfois, de ne pas le recevoir du tout.

Nous prions courtoisement le facteur précité, ainsi que ses confrères, de ne pas garder trop longtemps *L'Art moderne* en lecture, les abonnés ayant quelque droit à l'avoir à la première heure, puisque le journal est régulièrement expédié le samedi soir avant minuit.

L'inauguration du monument funéraire élevé par souscription à la mémoire de Charles Albert aura lieu aujourd'hui dimanche, à 3 h. 1/2, au cimetière d'Evere. Réunion place Saint-Josse, à 2 h. 3/4 (station du tram).

Le monument, du plus heureux effet, est dû à MM. Namur, statuaire, et Hauwaert, architecte.

Dimanche prochain, on exécutera au Palais des Académies *l'Andromède* de M. Charles Smulders, professeur au Conservatoire de Liège, qui a valu à son auteur le 1^{er} second prix de Rome.

L'exécution aura lieu avec le concours des chœurs du Conservatoire de Liège et de l'orchestre du Théâtre de la Monnaie, sous la direction de l'auteur.

La première séance de la Maison du peuple (section d'art), fixée au 1^{er} novembre, sera, comme nous l'avons annoncé, consacrée à la littérature et à la musique russes. Après une conférence de M. Jules Destrée sur les maîtres russes contemporains, on entendra une Suite pour instruments à cordes de Glazounow (MM. Crickboom, L. Angenot, J. Kefer et H. Gillet), des mélodies de Borodine et de Tchaïkowsky et le concerto pour piano de Rimsky-Korsakow (M. Litta) joué pour la première fois aux concerts des XX l'an passé.

La distribution des prix au Conservatoire de Bruxelles aura lieu le dimanche 13 novembre.

On y entendra, entre autres, des œuvres de Kreutzer et de Fiorillo, harmonisées et orchestrées par M. Emile Agniez et exécutées, sous sa direction, par la classe d'ensemble instrumental.

Une représentation de bienfaisance au profit de l'Œuvre du Vêtement aura lieu le vendredi 14 novembre au Théâtre Molière. Au programme : *Montjoie*, d'Octave Feuillet, et un intermède par les *Orphéonistes d'Ixelles*. Les souscriptions sont reçues chez M. E. Willems, rue Goffart, 12.

M^{lle} Louise Derscheid compte donner cet hiver trois séances de musique de chambre avec MM. Colyns et Ed. Jacobs. Ces séances seront consacrées respectivement à Beethoven, à Brahms et à Grieg.

Freyhir, de notre compatriote Emile Mathieu, sera exécuté le 24 novembre, à Dusseldorf, sous la direction de M. J. Butts.

M. Albéric Magnard arrivera demain à Bruxelles pour s'occuper

des répétitions de son drame lyrique *Yolande*, qui passera prochainement au Théâtre de la Monnaie.

M. Colonne a inscrit *la Mer*, de Paul Gilson, au programme de ses prochains concerts symphoniques. Sa campagne sera variée. Après *la Damnation de Faust*, qui a servi dimanche de réouverture, il fera entendre *l'Enfance du Christ*, de Berlioz ; la symphonie avec chœurs de Beethoven ; *les Béatitudes*, de César Franck ; *la Vie du poète*, de M. Gustave Charpentier, et *Penthésilée*, de M. Alfred Bruneau.

Répondant à l'invitation qui leur a été adressée par le Cercle *Pulchri Studio* de La Haye, MM. Constantin Meunier, Em. Claus et A. Baertsoen y exposeront plusieurs de leurs œuvres du 15 au 30 novembre.

MARIAGE D'ARTISTES. — Notre collaborateur Eugène Samuel, fils de l'éminent directeur du Conservatoire de Gand, et lui-même compositeur distingué, sera uni, dans quinze jours, à M^{lle} Marguerite Holeman, dont les envois aux récentes expositions bruxelloises ont été très remarquables. Les témoins seront, pour la mariée, MM. Emile Verhaeren et William de Gouve de Nuncques ; pour le marié, MM. Maurice Maeterlinck et Franz Melchers.

LE PRIX DE ROME. — Le *Tout-Bruxelles*, un intéressant journal artistique bi-hebdomadaire, créé récemment, consacre au concours de Rome, qui a lieu en ce moment, une critique très juste.

Notre confrère Vanzype se raille de façon amusante de ce concours en cellule dont le sujet est cette année *les Derniers survivants du Déluge* !... Seulement, après avoir examiné quelles sont les chances de chacun des six concurrents en présence, l'auteur de l'article déclare que son favori est M. Léon Rothier et il lui décerne des éloges qu'il mérite du reste.

Les cinq autres récipiendaires se sont émus de cette recommandation qu'ils trouvent intempestive, le concours n'étant pas terminé, et ils craignent que ce patronage n'influence le jury.

Pour bien apprécier l'émotion que la chronique de M. Vanzype a produite sur eux, il faut dire que M. Léon Rothier est le fils d'un des fonctionnaires supérieurs de la direction des beaux-arts. Ce qui constitue à leurs yeux, étant données, disent-ils, les excellentes dispositions dont les jurys font habituellement preuve pour les fils à papa, un avantage d'un prix inestimable. Ce sont, certes, des considérations auxquelles M. Vanzype n'a pas songé, sans cela nous croyons bien qu'il aurait modifié son article.

(*La Réforme.*)

Portrait de Frémiet, le nouveau membre de l'Institut de France :

A soixante-huit ans et bien qu'il ait donné comme une formule d'art nouvelle, fait palpiter la matière, ressuscité dans le marbre et le bronze les glorieuses et légendaires héroïnes du beau pays de France, ne faisait pas encore partie de l'Institut. Au moral, simple entre les simples, modeste, s'ignorant soi-même, adorant son art comme ces fervents tailleurs de pierre qui s'en allaient à travers les chemins sculpter les cathédrales et les calvaires, aimant la vie, d'un esprit alerte et volontiers cinglant, d'une exquise bonhomie. Au physique, de haute taille et les traits tirés, affinés, la peau parchemineuse, le masque à la fois imprégné de gravité et de douce indifférence de ces sages qui ne s'écartent pas de leur route, qui observent et commentent la vie, qui dédaignent la bêtise courante et en rient parfois sans méchanceté. Eut Rude pour professeur et a gardé la fougue, l'emportement superbe, les audaces de son maître. Signe particulier : aime passionnément les courses de taureaux et ne manquait pas naguère une séance aux arènes de la rue Pergolèse.

(*Gil Blas.*)

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francofort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58¹/₂ matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine**, **Princesse Henriette**, **Prince Albert**, **La Flandre** et **Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux**. — **Fumoirs**. — **Ventilation perfectionnée**. — **Éclairage électrique**. — **Restaurant**. **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits entre les principales stations de chemin de fer à prix réduits de Sociétés,



50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre. Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption. ffit restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis d'ence directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883. ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ATELIER DU BOIS-LEMMEN

rue de la Charité, 31

SCULPTURE — PEINTURE — DESSIN

Ouverture : 15 Octobre

Inscriptions chez M. MOMMEN, rue de la Charité, 31, Bruxelles.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (5^e année), journal hebdomadaire, Paris, 1, rue Rameau. — New-York, 9, First Avenue.
Abonnements : Paris, 8 francs l'an. — Étranger, fr. 12-50.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

MOUNET-SULLY. — NOTES SUR LES PRIMITIFS. *Un inconnu*. — THÉÂTRE DE LA MONNAIE. *Lohengrin*. — LES MÉDAILLES. — LÉON BLOY ET PAUL BOURGET. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

MOUNET-SULLY

La lumière effroyable vient de se faire aux yeux d'Œdipe. Et soudainement, ces yeux, qui depuis qu'il vit, se sont souillés du spectacle journalier de ses mains incestueuses et parricides, sont choisis par lui pour être objet d'expiation vis-à-vis des dieux et de vengeance vis-à-vis de lui-même. La rage de la destruction s'empare de lui et — bien que ses regards se soient croisés avec ceux du Sphinx — voici qu'il les tue en son visage, qu'il les massacre et qu'il s'exhibe sur la place publique, les doigts peureux et tâtonnants, les pieds trébuchant aux ténèbres, la face nocturne et ses deux lobes fendus dans leurs orbites comme de rouges bijoux profanés.

Quand Mounet-Sully mime cette scène, avec ses grands cris venus du fond des palais, avec sa furie sous le porche, avec ses battements de bras dans le vide, avec ses hésitations et ses tâtonnements sur les escaliers, avec tout à coup la projection de sa misère et de sa détresse, si hardiment tendues vers les spectateurs qu'il leur donne, pour ainsi dire, de l'horreur à manger,

il apparaît l'acteur le plus étonnant et le plus souverain qui, à l'heure présente, s'impose. Toute restriction, toute critique comme aussi tout éloge deviennent à cet instant aussi regrettables qu'un prud'hommisme, et la seule conviction subsiste que dans *Œdipe*, comme dans le cinquième acte de *Ruy-Blas*, comme dans le dernier d'*Andromaque*, comme dans le quatrième d'*Athalie*, on a senti passer du génie.

L'impression en est d'autant plus nette que l'acteur a dû vous distraire et vous détourner des impressions d'agacement produites précédemment par l'abus qu'il fait du hululement et des poses et des manières, si continuellement parfois, que le mot cabotinage vient aux lèvres. Dans telles scènes de *Polyeucte*, où le dialogue comporte une tenue familière — par exemple : les entrevues de Pauline et de son époux — Mounet ne se hausse guère au delà d'un banal jeu conservatoire et déplaît par des artifices inutiles et par un sans cesse apparat ostentatoire. Il n'est guère le néophyte ardent et simple, celui qui va mourir parce qu'il croit. Il est malheureusement celui qui déclame une mort.

A travers la suite d'œuvres qu'il interprète — théâtre grec, anglais et français — il apparaît donc comme un artiste très inégal, très soumis au sujet de la scène qu'il interprète et nullement homogène. De plus, ceux qui le suivent attentivement et le vont entendre, plusieurs soirs, en un même rôle, le surprennent modifiant

souvent son jeu, ses intonations, ses dessins de phrase et jusqu'à ses gestes.

Et pourtant, l'art qu'il profère est un art très étudié, très patiemment élaboré, d'après des documents, — peintures et marbres grecs, figurines de la Renaissance, drapements antiques, allures XVI^e siècle, — très raffiné, très subtilisé, au point qu'il en peut devenir artificiel. Pour vous rendre compte plus nettement encore des contradictions de son talent, remarquez, en outre, une recherche constante de synthèse dans l'expression, dans la mimique, dans le geste, une volonté de concentration et d'intensité rapides; l'amour des sonorités et des méandres de la voix suivant — si j'ose dire — les courbes d'une « montagne russe » et la folie à tel point de la plastique qu'il l'admet bien plus pour produire de beaux effets que des effets justes.

Cela suffit pour vous induire à croire — malgré le hasard auquel il s'abandonne et son jeu de soir à soir différent et ses soudainetés d'inspiration lui imposant une mimique que le jour suivant il ne produira plus — qu'il est avant tout un acteur artiste, un fervent de rythme et comme un assimilateur de beauté. La voix, le geste, la stature, il les aime pour eux-mêmes, il les cultive ardemment, il les regarde et les admire avant qu'il ne les « agit ». Toujours il prétend être la magnifique statue douée de mouvement et sonore. Il se promène en elle sur les planches, il s'en drape et s'en habille et anime de sa personnalité à lui son impersonnalité à elle. De là ce fait évident que mieux que n'importe qui, il incarne les rôles lointains, les rôles sculptés dans les légendes, les rôles où se mirent les croyances plus encore que les héros et où les dieux tonnent leurs volontés sur la tête des hommes.

Traduire un personnage, l'exprimer dans son individualité, s'incarner en lui au lieu de l'incarner en soi, rendre l'émotion directe, criante d'humanité spéciale, se limiter à tel caractère, aiguïser telle passion, la déplier pli à pli devant le public, n'est point tellement son fait qu'un autre — Rossi? — ne puisse lui être préféré. S'il nous était donné d'esquisser un parallèle entre ces deux souverains acteurs, nous prendrions la pièce : *Hamlet*, jouée par eux dans un esprit si différent que le texte lui-même, à certains passages, semble être double. Nous concluons que Rossi nous montre un prince *danois*, d'une *telle époque*, avec un fond rude et héroïque que la tournure philosophique et bizarre de son esprit contrarie en un temps où des êtres pareils à lui sont très exceptionnels. Ce qui expliquerait donc le *Hamlet* de Rossi ce serait l'opposition entre l'esprit et l'âme du héros et le milieu que son heure de naissance lui assigne.

Le *Hamlet* de Mounet est bien plus universel. D'abord c'est un prince; il est d'une aristocratie aiguë, d'une élégance irréprochable, d'une éclatante et fringante bravoure. Il est en outre celui qui fit la haute culture

du soi-même et qui, depuis ce temps, se juge au-dessus de la vie. D'où son allure détachée, comme flottante au-dessus des réalités, sa marche dansante de fantôme, son hésitation dans l'action jugée inutile au point de vue absolu et la disparition de toute cette grâce et de cette finesse dans le tourbillon brutal et cru d'une catastrophe rouge. Certes un personnage vivant s'en dégage, mais surtout la somme d'idées diverses et complexes que ce personnage incarne.

Dans *Œdipe*, l'idée de fatalité, bien plus que celle d'une infortune familiale ou personnelle, est arborée. Dès les premiers actes, grâce à des allures définitives, grâce à des gestes consacrés, grâce au marmoréen costume blanc, grâce à la mélodie quasi continue, l'être de chair et d'os qui est roi de Thèbes et qui se nomme d'un nom est relégué au second plan. Les allées et les venues, les oracles, les pressentiments, les doutes, les tragiques clairs-obscur s'amoncellent autour d'un événement bien plus qu'autour de quelqu'un. Et de même, au dénouement, quand l'atroce vérité a dardé, trouant les derniers refuges de l'illusion, Mounet ne projette plus au devant du public qu'une exemplaire victime, qui s'est elle-même si impitoyablement frappée, qui s'est à tel point détruite, qu'elle n'est plus un vivant, mais la face même d'une misère inouïe. Ce sont des cris, des plaintes, des gémissements, des taches de sang, des prostrations, des implorations et une loque de plaies que l'on traîne hors de la ville. Et l'impression demeure d'un indéfini malheur pour tous, qui n'est la faute de personne, qui atteint un groupe humain tout entier et qui laisse après soi une énorme épave, comme l'orage.

Ainsi comprise, la pièce du poète grec s'adapte admirablement aux moyens dramatiques de Mounet-Sully. Il exprime sur la scène une catastrophe, il est une légende qui se vit, il raconte une Grèce primitive et la dresse debout. Certes, faut-il faire abstraction, pour le comprendre ainsi, du pitoyable décor où il se meut, de l'entourage, insultant à la pudeur, qu'il traîne à sa suite, de la scène étriquée et banale sur laquelle il déchaîne le drame. C'est dans l'imagination érudite et évocatrice de quelques-uns et non pas sur les planches qu'il a — voici huit jours — installé son art et qu'il a été le plus hautement et le plus longuement applaudi.

NOTES SUR LES PRIMITIFS ITALIENS ⁽¹⁾

VI

UN INCONNU

Son œuvre, à cet inconnu, essayons de la dire. C'est au Musée Staedel, à Francfort, un unique tableau sans titre, sans nom,

(1) Voyez dans *l'Art moderne* de 1891, n° 47, GIOTTO; 49, MASOLINO DA PANICALE; 51 et 52, GENTILE DA FABRIANO; en 1892, n° 31 et 32, PISANELLO; 38, ORIOLIO. — Prochainement, PIERO DELLA FRANCESCA.

sans signature : figure allégorique ou portrait, on ne sait. Origines et attributions ? Incertaines (1) ...

... Elle semble s'avancer d'un mouvement souple et lent, félin, comme le glissement d'une déesse apparue et retourner vers moi l'éclair de ses yeux inquisiteurs. Une draperie blanche et légère retenue par une couronne en feuillage de buis, la coiffe d'un casque virginal, puis retombe et s'enroule comme une écharpe jetée autour du cou avec une négligence calculée. Sur le front droit et volontaire, un bandeau de chatoyante soie aux reflets bleuâtres et roses, serre les cheveux ; et des deux côtés, ceux-ci pareils à un bizarre réseau d'or, ruissellent en menues vrilles symétriques et méticuleusement tortillées jusque sur les épaules, si précieuse et si princière, cette coiffure en son maniérisme fantasque ! Une grosse émeraude retenue par un mince fil d'or comme un fragile diadème, brille sur la neige du front et un autre bijou suspendu sur la gorge nue, y fait étinceler ses pierres noires.

Dans sa main souveraine, si fière, d'une grâce et d'une délicatesse d'enfant royale — oh ! les impossibles caresses de cette main perfide et pure ! — entre le pouce et l'index long, elle tient d'un geste adorablement mièvre, un puéril bouquet de cinq fleurs des champs : raillerie des pâquerettes rustiques et des pensées sauvages par l'Initiée subtile ! Découverte à demi, la poitrine montre des seins naissants, d'indécises rondeurs d'adolescent et je ne sais quel vertige de persèves pensées bourdonne en la tête devant cette chair élégante et séductrice, au sexe ambigu, d'une gracilité d'éphèbe et de féminine souplesse... Oh ! des doigts seulement, des lèvres avides, effleurer, avec l'angoisse furtive d'un viol, ces seins d'enfant, ces seins de garçon, ces seins de vierge ! Lys au parfum puissant de voluptés impermisses et de désirs insensés !...

Mais comment adoucir l'inflexibilité de ce calme regard et de cette bouche close ? Lèvres mignonnes fermées sur leur secret et qui jamais ne s'humilieront à la confiance, qui jamais ne s'ouvriront pour des paroles d'amour ou des baisers, lèvres minces ignorantes de la naïveté lourde et du rire des simples, lèvres hautaines crispées imperceptiblement, car à quoi bon même s'indigner ? — par le dédain des brutes que nous sommes...

Et ces yeux impérieux me pénètrent de leur regard aigu et perçant comme une dague fine ; ils me jugent silencieusement et me méprisent ; ils me semblent des reflets d'étoiles dans de l'eau glacée, tellement leur clarté est lointaine, et haute, et lointaine. Oh ! ces yeux malicieux et durs, qui savent et conseillent ironiquement tout le mal, qui conduiraient, irrésistiblement charmeurs, vers la nuit des abîmes !

Adoration ? Haine ? On ne sait plus, tant est attirant et cruel son empire détestable. On souhaiterait, mais on ne peut, fuir son inquiétant sourire qui défie, son imperturbable regard qu'on ne peut plus oublier, fuir sa séduction victorieuse et redoutable, car c'est celle pour qui d'épouvantables martyres seraient inutilement supportés, pour qui l'on se tuerait, celle qui voudrait de l'amour, des larmes et du sang, et dont l'indifférence suprême, au milieu des sanglots et des râles, des dévouements et des prodiges, n'aurait pas un étonnement et un frisson ?

(1) Au catalogue, très remarquable de précision et de méthode, les renseignements suivants : N° 13. Ecole Florentine, xv^e siècle. A la détrempe sur bois. Hauteur 0.44 ; largeur 0.35. Provenant de la galerie Schlessheim et Gsell à Vienne. Acheté par le Frankfurter Kunst-Verein en 1872 (2,500 florins).

Vraiment, cette œuvre est extrême. Elle témoigne pour moi d'une civilisation dont la complexité et le raffinement avaient singulièrement dépassé les plus déréglées des imaginations que fit éclore Des Esseintes ; elle révèle un idéal esthétique tellement sublimé dans l'orgueil de sa supériorité qu'il s'en trouve détaché de la vie ; elle marque une limite dans l'exaspération des ambitions artistiques, limite après laquelle l'effort me paraît devoir se volatiliser en idée pure, dans les nuages de la spéculation métaphysique ou de la folie... Qu'on ne m'accuse point de blasphème : le fameux, le miraculeux sourire de *la Joconde* n'a point un mystère plus aigu et plus profond que le regard de cette inconnue !

Aussi, ce chef-d'œuvre qu'il devient tout à fait absurde de dénommer *primitif*, s'il fut préservé par son aristocratie rare et son exil en un musée secondaire, des admirations de commande, a toujours vivement préoccupé les curieux d'art. Nul, apte à le percevoir, n'y resta indifférent. En les âmes concordantes, il éveilla un concert d'exquises émotions à vibrations intenses et perdurantes.

Mais tous les essais d'attribution demeurèrent vains. Ce besoin de justice que nous avons de prononcer au moins le nom de l'auteur d'une œuvre aimée — singulière satisfaction, après tout, car au fond, qu'importent les syllabes — resta inapaisé. Des enthousiastes proposèrent d'illustres paternités : Boticelli, le tendre et nerveusement subtil, à la distinction infinie, le délicieux Piero da Cosimo, et ce magistral mais divers Luca Signorelli, et d'autres... Nulle ne fut adoptée, non que le tableau ne fût digne du maître, mais parce que toujours, en dehors des qualités propres au peintre indiqué, s'en découvraient d'autres qu'il n'avait point eues. La récente tentative du directeur du Musée Staedel, M. Thode, n'a point été mieux accueillie. Il prétendit, en une longue dissertation, combinant habilement les probabilités, restituer cet énigmatique portrait... à Albert Dürer et le dater de 1496.

Au prime abord, une telle supposition est déconcertante, et il faut toute l'autorité qui s'attache aux écrits de ce savant distingué pour n'en point hausser les épaules. Et pourtant ! Pourtant je fus bien troublé le mois passé, en constatant une analogie difficile à préciser dans ses détails, mais comme une parenté spirituelle certaine, entre la figure de Francfort et le portrait de Dürer par lui-même, au Musée de Madrid, datant de 1497. La thèse de M. Thode, qui m'avait paru si absurde, ne me fit plus sourire. Il est plausible, après tout, que Dürer ait sacrifié aux influences italiennes : il aurait, en ce cas, étonnamment condensé les harmonies dont il était l'écho ! Je veux bien dire aussi avec M. Th. de Wyzewa (1) : Dürer est le seul maître qui ait eu le secret d'un dessin aussi précis, d'un coloris aussi profond, et surtout de l'effrayante expression qui s'exhale de la dureté lumineuse du regard. Mais pas plus que lui, je ne suis convaincu : Comment admettre que si Dürer avait atteint, dès 1496, une semblable maîtrise, cette manière soit restée un accident et ce chef-d'œuvre sans analogue ?

L'esprit essentiel de ce mystérieux portrait me paraît absolument florentin ; je ne sais croire que le peintre et son modèle aient pu vivre ailleurs. A quoi bon, au surplus, discuter encore ? Le secret reste entier et peut-être la vérité n'est-elle pas l'attribution à un maître fameux ; peut-être cette merveille est-elle d'un inconnu, d'un fier dédaigneux de la gloire au point de rester

(1) Dans un intéressant article de la *Gazette des Beaux-Arts*, avril 1894, avec une médiocre reproduction.

superbement anonyme, dédaigneux même de l'œuvre au point d'avoir trouvé superflu d'en réaliser d'autres...

Il est ainsi des génies qui passent... et le souvenir de leur séjour se dissipe aussi vite de la mémoire des hommes que la trace des pas sur la poussière du chemin.

J'aime à rêver, tout seul, parfois, à ceux-là.

JULES DESTREE.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Lohengrin.

Les idées musicales sont des idées, et la musique ne consiste pas uniquement en un assemblage de sons plus ou moins heureux. Si l'on veut y réfléchir, c'est là tout le fond de la révolution wagnérienne, qui, comme toutes les bonnes révolutions, n'a rien inventé, mais a servi à restaurer les principes vrais. Ces principes vrais, Gluck et Beethoven en avaient déjà eu pleine conscience et les avaient appliqués souverainement. Wagner les a mieux et plus clairement compris encore et leur a donné toutes leurs conséquences. En effet, si les idées musicales sont bien de véritables idées, elles doivent avoir leur logique, leur développement, leur enchaînement, leur structure synthétique comme les autres idées. Le drame musical aura son thème, sa construction propre, ses prémices et ses conclusions, son style faisant corps avec le sujet, ainsi que cela est de règle pour l'expression de la pensée de l'écrivain ou de l'orateur. Un orateur qui se bornerait à émettre des paroles harmonieuses, mais sans aucun sens suivi et compréhensible, serait justement tenu pour ridicule. De même le musicien qui se borne à flatter l'oreille en ne se livrant qu'à ce qu'on appelle son inspiration, mais sans savoir lui-même exactement ce qu'il veut dire et à quoi il veut tendre, et sans pouvoir par conséquent le faire comprendre à autrui, est devenu pour tout le monde, depuis la révolution de Wagner, un être aussi peu sérieux que le serait un écrivain incapable de déchiffrer sa propre pensée. La musique n'est pas seulement un art dans le sens étroit du mot ; elle est une *langue*, la plus splendide de toutes, la plus propre à rendre nos sentiments dans toute l'ampleur de leur expansion et dans toute l'intensité de leur émotion intime.

Mais si elle est cette langue suprême, et si un grand homme comme Wagner a su la parler avec une puissance et une richesse d'expression non atteintes avant lui, ceux-là seuls sauront interpréter Wagner qui auront compris dans leur plénitude le sens profond et mystérieux et le développement logique des idées wagnériennes.

Et ici les moyens extérieurs et quasi matériels : la voix, la virtuosité, la sonorité, seront moins importants, rendront moins l'œuvre et porteront moins sur l'auditeur lui-même, que la compréhension du sens et du style, et que la pénétration intellectuelle laquelle, d'abord et avant tout, doit présider à l'interprétation d'une œuvre de Wagner. On chante, on joue Meyerbeer et Rossini avec des voix, des instruments, de la passion, de la chaleur d'âme ; on ne chante Wagner, dirions-nous volontiers, qu'avec de la pensée, à laquelle doivent rester subordonnés les moyens matériels.

Et si alors nous nous transportons à la Monnaie et si nous voulons juger en deux mots la reprise de *Lohengrin*, nous dirons qu'avec des moyens vocaux et dramatiques supérieurs, M^{lle} Chrétien dans le rôle d'Elsa et M. Muratet dans celui de Lohengrin, ont

chanté comme si la musique eût été de Meyerbeer, et pour en faire admirer les sonorités mélodiques, tandis que M^{lle} Wolf en Ortrude et M. Seguin en Frédéric, avec des moyens moindres, s'étaient pénétrés du style et de la pensée de l'œuvre, et songeaient à la faire comprendre avant de songer à la faire admirer. Aussi le succès, et avec raison, est allé à M^{lle} Wolf et à M. Seguin. L'orchestre, lui aussi, était beaucoup trop en « sonorité », et nous espérons que pour une prochaine représentation, il n'aura plus d'autres préoccupations que de parler la langue de Wagner, une langue si réellement faite pour l'orchestre qu'il y a ingratitude à lui à ne pas l'interpréter toujours avec une fidélité scrupuleuse et presque une soumission religieuse de pensée et de cœur.

LES MÉDAILLES

Nous avons à maintes reprises protesté contre les Médailles dont on déshonore les artistes dans les Salons officiels (1).

Espérons que le spirituel article que leur a consacré dernièrement M. ARSÈNE ALEXANDRE dans *l'Eclair* leur donnera le coup de grâce.

Voici la médaille!
Elle est en vermeil!
Elle est de forte taille,
Et brille comme un soleil.

Les petits gamins, bien gentils, qui exposent leurs devoirs de peinture au Palais de l'industrie ont eu leurs médailles et leurs mentions. Ils sont bien contents les petits gamins de dix-huit à soixante-quinze ans ?

Et bien, non. Ils ne sont pas contents du tout, car on n'est jamais content le jour du vote de ces « témoignages de satisfaction ». Ou bien l'on est mal satisfait de sa propre récompense, ou l'on est furieux de celle de son voisin. Les mentions honorables sont blêmes de jalousie en parcourant la liste des « troisièmes ». Les troisièmes contractent des haines féroces envers les « secondes ». Les secondes ont des hochements de tête et des sous-entendus qui en veulent dire long sur la manière dont les « premières » ont été décrochées. Et toutes retrouvent un accord touchant pour déclarer idiot la médaille d'honneur, quand on a le courage de la donner à quelqu'un — de qui c'est le tour.

C'est un spectacle fort digne et fort édifiant que donnent alors les artistes. Dans les ateliers et les sociétés libres, les conspirations s'organisent, les représailles se préparent. La ténébreuse politique de l'ébauchoir et du pinceau démolit ce président-ci pour acclamer ce président-là, afin d'en avoir un nouveau à démolir l'année prochaine. Certains entre-sols de cafés sont voués à la célébrité pour avoir vu rédiger sur une de leurs tables le règle-

(1) Dès la première année de *l'Art moderne* (1881, p. 117) nous disions déjà :

« L'institution des médailles est une institution pernicieuse. Elle rend les artistes intrigants et ravale leur dignité. Elle est inutile, car point n'est besoin de médailles pour faire rendre justice aux artistes de réelle valeur. Elle est de nature à fausser les idées, car les médailles étant distribuées par des gens qui se trompent souvent ou se laissent mener par une coterie, le jugement public lui-même s'égare et attribue aux médaillés un mérite relatif qui est rarement conforme à la vérité et à la justice. Enfin, les distinctions honorifiques sont de nature à donner aux artistes eux-mêmes une fausse idée de leur propre mérite et à les détourner des études sincères et consciencieuses.

Espérons donc que les médailles, élément de discorde, de fausses appréciations et de décadence, seront supprimées. L'art ne s'en portera que mieux. »

ment révé qui évitera toutes les discordes en conciliant tous les intérêts. Le marbre, où les statuts se griffonnèrent, tachés de bière, sera certainement gravé un jour et encadré dans la façade de la maison, en commémoration.

Les réclamations encombrant la « boîte aux lettres » des journaux. Les incidents surgissent, les cartels parfois sont échangés. Il ressort de tout ce tapage que les jurés sont gâteux ou corrompus, que les récompensés sont veinards ou intrigants, que l'art se couvre de honte et se voue à une fin prochaine. Ce n'est pas nous, bien sûr, qui le faisons dire aux artistes ; c'est eux qui se chargent de le faire savoir au public.

Hélas ! il n'y a guère de leur faute s'ils se rendent ainsi bien ridicules. Il n'est pas d'homme, il n'est pas d'art qui résisterait. Certaines institutions sont avilissantes naturellement et c'est à elles qu'il s'en faut prendre si elles mettent en mesquine posture de braves gens à qui l'on ne saurait faire d'autre reproche que de n'avoir pas le courage de les abolir.

Si demain quelque fatalité voulait qu'il y eût des médailles pour les musiciens, pour les journalistes, pour les romanciers, ceux-ci donneraient exactement le même spectacle. On les verrait, tout comme les peintres et les sculpteurs, comploter, pérorer et trépi-gner. Tout comme eux, semblables à des enfants, ils attendraient dans l'angoisse la décision de gens qui, peut-être, isolés, ne les valent pas et, réunis, ne manquent jamais la sottise à faire. Pareillement, ils seraient disposés à se casser la tête contre les murs si cette décision ne leur était pas favorable.

Il paraît tout simple qu'au lieu de s'arracher les yeux sur la distribution des médailles, on se mette d'accord sur leur suppression. C'est le plus sûr moyen de ne pas faire de jaloux. C'est aussi celui de rendre quelque sens de la dignité de son art à une corporation qui semble légèrement l'avoir perdue de vue.

A cela les artistes ont coutume de répondre avec un ensemble, cette fois touchant, que la suppression des médailles est en effet désirable — mais qu'elle est impossible.

Pourquoi impossible ?

Parce que si on abolissait cette piètre récompense, ceux qui l'ont décrochée jusqu'ici demeureraient favorisés, au détriment de ceux qui arriveraient trop tard.

Nous commençons par la plus mauvaise des raisons. N'est-il pas fâcheux d'entendre dire par des artistes que le mérite réside non pas dans une œuvre, mais dans l'étiquette dont on l'affuble ? En quoi cela a-t-il jamais constitué une infériorité pour un homme qui pense et qui crée, de n'être pas primé comme un beau sujet de concours agricole ?

Supposez d'ailleurs que demain on ait l'improbable courage de détruire ces puériles classifications et d'en revenir aux temps, déjà pas si lointains, où la valeur d'un artiste ne se mesurait pas à la ferblanterie qu'il avait pu récolter. Que se passerait-il tant que le dernier médaillé n'aurait pas disparu de ce monde ? Les non-médailles ne pourraient donc pas se faire connaître et aimer du public ? Seuls, les « mentionnés antérieurement » continueraient à avoir le nom prestigieux, à récolter toutes les commandes et à fléchir sous tous les honneurs ?

Il suffit d'émettre la supposition pour en démontrer l'absurdité. Les médailles supprimées, le pis qui pourrait arriver à un artiste serait que l'on dit d'un tableau réussi : « En voilà un qui aurait certainement eu la médaille. » Et cela vaudrait infiniment mieux pour lui que d'en voir attribuer une à l'œuvre voisine dont le passant un peu connaisseur dit : « Quelle odieuse croûte ! » Quand

il n'existe pas de récompenses officielles, on a la chance de passer pour un grand homme. Aussitôt qu'on est bardé de récompenses, il n'y a qu'une voix pour dire que vous baissez et que le succès vous a gâté.

Enfin, comment la gent artistique peut-elle être assez dépourvue de jugeotte pour ne pas comprendre que tout le monde serait hors concours du moment qu'il n'y aurait plus de concours du tout ?

Autre raison, aussi valable que la première : Il faut bien encourager les talents naissants et les signaler au public.

C'est faire au public comme aux talents emmaillottés un assez mauvais compliment. Dire à l'un : « Vous n'êtes qu'une bête et vous ne saurez pas ce qu'il faut admirer et acheter si nous ne vous le montrons du doigt. » Aux autres : « Vous êtes incapables de percer si nous ne vous accordons pas notre protection et si nous ne vous estampillons. »

Or, le public n'est pas si bête, ni les débutants si débiles qu'on le pourrait croire. Le public met du temps à se laisser convaincre et les forts à s'imposer à lui, mais cet échange de bons procédés ne se produit presque jamais entre lui et ceux qui ont été bombardés grands par les jurys officiels. Les obstacles que rencontre le véritable artiste sur son chemin ne sont presque jamais que des cercles en papier. Il serait vraiment banal d'insister et de recommencer la liste déjà par trop connue des maîtres à présent acclamés, qui n'eurent jamais ni ne souhaitèrent de médaille, et les mazzettes médaillées qui se sont enfoncées de plus en plus dans l'oubli.

Les jurys ne peuvent désigner les meilleures œuvres, d'abord parce qu'elles se désignent bien toutes seules, ensuite parce qu'ils sont justement les moins capables qui soient de les discerner. Des gens qui « s'y connaissent » ou sont réputés s'y connaître, forment par leur réunion un jury, c'est-à-dire un corps aveugle ou injuste. C'est une simple vérité d'expérience. Presque jamais une œuvre, nous ne dirons pas éclatante, car celles-là se défendent sans médaille et gagnent leur cause devant le temps, mais simplement consciencieuse et durable, n'a été distinguée du premier coup par ces juges improvisés. Ils apprécient l'art au crible, et ce sont les grosses pièces qui restent : toute délicatesse leur échappe.

En réalité, loin d'éclairer le public et de rendre service aux artistes, ils font du tort aux uns et trompent l'autre sur la qualité de la marchandise.

Les divers degrés de la médaille sont des attrape-nigauds ou des primes à la médiocrité avec, le plus souvent, la complicité du hasard. Le jour où les artistes comprendront cela et sacrifieront résolument ces plaques et ces patentes, ils verront à combien peu de chose ils ont renoncé et combien de fierté et de force ils acquerront en échange.

Léon Bloy et Paul Bourget

Dans le *Gil Blas* de vendredi dernier, nouvel article de Léon Bloy : L'EUNUQUE ! C'est de Paul Bourget qu'il s'agit, cette fois, avec cette épigraphe :

PAUL BOURGET. — Enfin, Bloy, vous me détestez donc bien ?

LÉON BLOY. — Non, mon ami, je vous méprise.

Paul Bourget « vient de publier avec cruauté, dans un journal, la mucilagineuse préface de son prochain livre ». Léon Bloy

« songe avec compassion aux amateurs de force et de santé qu'a surpris cette longue averse de colle ». Il proclame « inassommables à perpétuité » ceux que n'a pas dégoûtés « cette effrayante épreuve ». Il est d'avis que « ce fendeur de poils et cet englué d'atomes pourra leur servir impunément toutes les filasses, toutes les filandres, tous les magmas et toutes les glaires ». Il n'hésite pas à opiner que la voie de « cet épureur de coccinelles » était « l'horlogerie imbécile » du roman d'analyse, et comme le nouveau livre se désigne par une fadaise, il affirme que « ce romancier sans muscles ni cartilages n'a pas précisément le génie des litres ».

Notons en passant qu'il s'agit, dans l'espèce, de la paternité dans l'adultère et de savoir jusqu'à quel point le fait d'avoir donné volontairement la vie à un autre être, oblige envers cet être. Admirable discours à mettre en filandres à la Bourget!

Le seul truc, dit Léon Bloy, pour échapper « aux récriminations de l'infini » quand on pose un pareil problème, « c'est d'avoir aussi peu d'entrailles que possible, d'adorer la médiocrité et de se pousser dans le monde comme un adorable mufle. Si par surcroît, on fut à ce point favorisé des divinités apotropéennes que les cisailles de Fulbert n'aient jamais eu à fonctionner pour la pacification de quoi que ce soit, oh! alors, on est admirablement outillé pour porter la queue des autres et lubrifier agréablement les Héloïses des Saint-Frusquin ». Entendez par là les bourgeoises distinguées et les juives millionnaires qui se pâment à la lecture des œuvres de M. Paul Bourget, suffisamment « poissées de mélancolie » pour plaire à ces dames. « Neutre et charmant », tel apparaît l'artiste à son terrible démolisseur; « incapable d'incendier ou d'éteindre, ami par choix de tout le monde et comblé des dons de l'impuissance, il n'eut qu'à toucher du doigt les murailles de bêtise de la Grande Publicité pour qu'elles tombassent devant lui et pour qu'il entrât, comme Antiochus, dans cette forteresse imprenable aux gens de génie, avec les cent vingt éléphants futiles chargés de son bagage littéraire. Il faut penser à l'incroyable anémie des âmes modernes dans la classe distinguée, pour bien comprendre le succès de cet évangéliste du Rien. Ses analyses boréales amalgamées de Renan, de Stendhal et de quelques pions germaniques, où l'absence infinie de style et de caractère est symétrique au double néant du sentiment et de la pensée, furent sucées avec dévotion par tout un public de mondaines, ravies qu'un auteur qui leur ressemblait condescendît, en leur présence, de ses pâles doigts en glucose, à traire les vaches arides qu'elles gardent avec tant de soin dans les ravissantes prairies de leurs cœurs. En conséquence, le Sigisbée de toutes ces dames est appelé le Balzac moderne!!! »

Ah! mais, ça donne froid le long de l'épine dorsale, des éreintements d'une pareille envergure. Quel redoutable fustigeur! Et comme en paix on peut vivre sans craindre le triomphe des Amalécites de l'art, quand un tel gardien veille sur les bisons du médiocre et les tapis de la littérature pour dames.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Pierrot-Poète (1).

Le tribunal de commerce de Bruxelles a prononcé cette semaine dans le procès théâtral intenté par M^{lle} L. Van Damme à M. G. Palicot. Le jugement donne gain de cause à la jeune artiste

(1) Voir notre dernier numéro.

et condamne l'impresario à lui payer 600 francs, avec les intérêts et les frais. Voici, au surplus, le texte de cette décision, qui tranche d'intéressantes questions de droit théâtral :

Attendu que la loi répute acte de commerce toute entreprise de spectacles publics; ce mot comprend toute espèce de divertissements offerts au public. Tous les engagements pris par l'entrepreneur de pareils spectacles, en vue de son entreprise, sont des actes de commerce;

Attendu que le défendeur ne reproduit pas dans sa conclusion l'exception qu'il avait proposée *in limine litis*;

Attendu au surplus, que les tribunaux doivent vérifier, avant d'examiner et de discuter les moyens invoqués par les plaideurs, s'ils sont compétents, à raison de la matière, sur l'action qui est déferée à leur appréciation;

Attendu que le défendeur ne peut pas contester qu'il a engagé la demanderesse pour remplir dans les pantomimes *Au Jeu d'amour* le rôle de la Marquise et dans *Pierrot-Poète* celui de Régina;

Attendu que la demanderesse a été mise en possession de ces deux rôles, et que le fait d'avoir fait connaître au public qu'ils seraient tenus par la demanderesse rend le défendeur non recevable à prétendre qu'il pouvait l'en déposséder, de sa seule autorité, la contraindre à en remplir un autre sans avoir à lui payer une indemnité pour réparer le préjudice que cause à la demanderesse la rupture de son engagement;

Attendu qu'il est de principe que l'exploitant d'un théâtre qui a engagé à son service une artiste pour la création d'un rôle et qui postérieurement renonce à faire représenter la pièce en vue de laquelle l'artiste était engagée, lui doit les appointements stipulés et des dommages-intérêts pour cessation de son emploi;

Attendu que ce principe est aussi applicable lorsque, comme dans l'espèce, la rupture est le fait volontaire de l'exploitant d'un spectacle public;

Attendu que le motif invoqué par le défendeur, dont la compétence en la matière est incontestable puisqu'il fait exécuter ses œuvres, pour justifier son attitude vis-à-vis de la demanderesse est dénué de fondement;

Il a fait à la demanderesse des déclarations non équivoques prouvant qu'elle avait de « très grandes qualités, une jolie lyre » et il ne s'est aperçu « que le côté dramatique et pathétique ne lui allait pas », qu'après onze répétitions, alors que l'affiche portait le nom de la demanderesse.

Au surplus il avoue naïvement, mais courtoisement, qu'il a été poussé par plusieurs personnes, qu'il ne nomme pas mais que la demanderesse devine... Qu'on l'a pour ainsi dire forcé à lui faire ce petit chagrin...

Par ces motifs, le Tribunal condamne le défendeur à payer à la demanderesse : 1^o 300 francs pour un mois d'appointements; 2^o 300 francs à titre de dommages-intérêts, le condamne en outre aux intérêts judiciaires et aux dépens.

PETITE CHRONIQUE

On a pu lire ces jours derniers dans *l'Indépendance belge* :

« *L'Indépendance* réservera dans son supplément du dimanche une place spéciale à des productions inédites des prosateurs et des poètes belges, dont les œuvres marquent une note personnelle dans le mouvement littéraire de notre pays. Ces *Pages de la Wallonie et des Flandres* — c'est sous ce titre général que seront réunis ces spécimens divers de nos littérateurs — ne peuvent manquer d'exciter de sympathiques curiosités chez nous et à l'étranger.

« Citons, parmi les écrivains dont nos plus prochains suppléments contiendront des pages inédites : MM. Maurice Maeterlinck, Georges Rodenbach, G. Van Lerberghe, Franz Foulon, Georges Garnir, Fernand Severin, Grégoire Leroy, Pol de Mont, Célestin Demblon, Georges Khnopff, etc., etc. »

La conversion que nous espérons, lorsque dernièrement nous annonçons le changement de direction de *l'Indépendance*, passe donc au fait. Nous en sommes fort heureux. C'était un spectacle fâcheux de voir publier dans le supplément littéraire de ce journal des choses quelconques cueillies à l'étranger, et de le voir rester indifférent au brillant mouvement littéraire de notre pays. Était-ce bouderie malveillante, ignorance ou défaut de pénétration, peu importe; mais l'anomalie était choquante. De là sont venues les vives attaques que nous avons à différentes reprises dirigées contre lui. Mais nous tenons à dire que nous saurons lui rendre justice, si, franchement et équitablement, il fait à nos écrivains la place qu'ils méritent, et si sa critique, revenant à résipiscence, perd les préférences boulevardières et parisiennes qu'elle a si longtemps exclusivement affichées. Nous aimons passionnément la belle littérature française. Mais pas au détriment de la nôtre.

L'ouverture des séances d'art de la Maison du Peuple, qui aura lieu mardi prochain, à 8 heures du soir, s'annonce bien. Outre une conférence de M. Jules Destrée sur la *Littérature russe*, il y aura, comme nous l'avons annoncé, une partie musicale consacrée à l'audition d'œuvres d'A. Glazounow, N. Rimsky-Korsakow, A. Kopylow et Tchaïkowsky, avec, comme interprètes, M^{lle} L. Van Hoof, du Théâtre de la Monnaie, MM. Litta, Crickboom, Angenot, Kefer et La Fontaine. Entrée : 5 francs. Cartes permanentes : 10 francs. L'entrée est libre pour les membres du Parti Ouvrier et pour les membres souscripteurs (cotisation minimum : 5 francs, sans affiliation au Parti Ouvrier).

Paul Verlaine se rendra dans le courant de la semaine en Hollande où il a promis de faire des conférences à La Haye et à Amsterdam. Son programme : *Causerie relative aux écrivains en vers, mes contemporains et compatriotes, suivie de lectures à l'appui*. « Parallèlement aux Parnassiens, aux vieux amis et camarades de lettres, écrit l'auteur de *Sagesse* à notre correspondant de La Haye qui organise les conférences en Hollande, je parlerai des « modernes » : Décadents, Symbolistes et Romans, nos successeurs non moins amis. »

Notre campagne pour la protection des arbres a réussi. On nous assure que des ordres sont donnés pour les respecter, notamment le long des grandes routes où l'on établit des tramways vicinaux. Désormais on ne commettra plus la vandale stupéfaction de les abattre du côté où est la voie, sous prétexte qu'ils pourraient l'obstruer en tombant. Toutes nos félicitations au haut fonctionnaire qui a pris cette intelligente mesure. Vraiment, quand on a une bonne cause, il faut toujours l'exposer et la défendre. Souvent on réussit, même quand elle paraît presque impossible.

A cette occasion, signalons qu'il se passe actuellement à Ixelles une chose navrante. Un entrepreneur sauvage détruit le parc superbe et la romantique allée de tilleuls qui bordaient la descente de la chaussée vers l'église Sainte-Croix. Quel admirable square, solitaire et profond, on eût pu faire de cette ombreuse retraite!

La direction de l'Opéra de Vienne est en pourparlers avec M. Vincent d'Indy pour l'exécution intégrale de *Chant de la Cloche* avec Ernest Van Dyck dans le rôle de Wilhem.

C'est le célèbre ténor qui a créé ce rôle à Paris, en 1886, lorsqu'à la suite de la décision du jury accordant à la partition de M. d'Indy le prix de 10,000 francs de la ville de Paris, l'œuvre fut exécutée sous la direction et avec l'orchestre et les chœurs de M. Lamoureux. Il s'agirait, cette fois, d'une *mise à la scène* du *Chant de la Cloche*. L'œuvre serait jouée et non chantée seulement. L'Opéra de Vienne ferait à cette occasion de grands frais de costumes et de décors. L'intention du compositeur, qui a pris soin de donner dans la partition d'exactes indications sur la mise en scène éventuelle de l'ouvrage, serait ainsi entièrement réalisée.

Il est question aussi de donner, sous cette forme, le *Chant de la Cloche* à Liège. Le nouveau chef d'orchestre du Grand Théâtre, M. Léon Du Bois, s'occupe activement de la réalisation de ce projet, auquel applaudiront tous les admirateurs, si nombreux à Liège, du jeune maître français.

La *Royal Choral Society* vient de faire paraître le programme des dix grandes auditions qu'elle donnera à l'Albert-Hall au cours de la prochaine saison musicale. Ces auditions sont fixées ainsi qu'il suit : 2 novembre, *Requiem* de Dvorak; 23 novembre, *la Damnation de Faust*; 7 décembre, *la Légende dorée* d'A. Sullivan; 2 janvier, *le Messie*; 18 janvier, *Messe solennelle* de E.-M. Smyth et *la Création* (1^{re} et 2^e parties); 15 février, *Rédemption*; 8 mars, *Israël en Egypte*; 31 mars, *le Messie*; 19 avril, *Saint-Paul*; 10 mai, *Elie*.

Les solistes seront, entre autres, MM^{mes} Albani, Nordica, Williams, Clara Samuël, MM. Lloyd, Ben Davies, Ivor Mackay, Henschel, etc. Orchestre et chœurs : 1,000 exécutants.

Après un arrêt forcé de plusieurs mois, dû à des circonstances imprévues d'ordre privé, la revue *Langues et dialectes* reprendra ses publications trimestrielles, à partir du 1^{er} novembre 1892, sous la direction de M. Tito Zanardelli, professeur aux cours de la ville de Bruxelles.

Tout en abordant l'étude des langues en général, elle s'occupera spécialement des dialectes locaux de la Belgique.

Les prochains numéros comprendront, entre autres, les articles suivants : Les noms propres d'animaux à La Hulpe, Genval, etc. — La corruption phonétique des noms propres en patois wallon. — Grammaire et grammairiens. — Les lois de l'analogie dans les langues. — La ligne de démarcation des patois. — Les trois patois de Bruxelles. — Le Marollien. — L'argot flamand, dit aussi *Dieventaal* ou *Bargoensch*. — Le vocalisme du patois flamand de Bruxelles. — La conjugaison des verbes dans le patois flamand brabançon. — Les jurons en flamand. — Les poésies namuroises du sergent Benoit. — Un essai sur l'ancien namurois. — L'infiltration des mots français dans la langue flamande et les lois de leur transformation.

Rédaction et administration : 37, rue de Longue-Vie, Ixelles-Bruxelles. Abonnement : Belgique, 10 francs. Étranger, 13 francs. Le numéro : 3 francs.

Pour paraître prochainement, de l'auteur de *Tête d'Or* : *La Ville*, à 225 exemplaires numérotés dont 125 sont mis en souscription, à savoir : N^{os} 1 à 25, sur papier de Hollande, au prix de 10 francs; n^{os} 26 à 125, sur vélin blanc, au prix de 5 francs, et 100 seront trouvés en librairie au prix de 6 francs.

Adresser les souscriptions à la librairie de l'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris.

Encore une nouvelle Revue; après la Blanche, après la Bleue, pour compléter la tricolore : LA REVUE ROUGE. — Mensuelle, de littérature, d'art et d'économie politique. — Collaborateurs : Georges Eekhoud, Emile Verhaeren, Camille Lemonnier, Emile Vandervelde, Dr Charbonnier, Franz Delbastée, Mathias Robert, Elsländer, P. Armen, Henry Le Bœuf, Jean Brèzal, Géo Mauvère, G. Touchard, Frappart, etc. — Secrétaires de la rédaction : Paul Sainte-Brigitte et Sander Pierron. — Abonnements : Belgique, un an, 3 francs, six mois, fr. 1 75; Étranger, un an, 4 francs, six mois, fr. 2-25. — Imp. M. Vanderauwera, Molenbeek-Bruxelles. — Grand in-8^o, 16 p., 1892. — Première année, n^o 1, octobre 1892. — Le numéro : 25 centimes. — Sommaire : La Misère, Emile Verhaeren; Burch Mitsù, Georges Eekhoud; A Vau-la-Rue, Camille Lemonnier; Jours de Gloire, Sander Pierron; Strophes, Mathias Robert; Chansons tristes, Paul Sainte-Brigitte; Le rêve d'un écolier socialiste, Jacques Patient; Chronique artistique, Lucien Jottrand; Chronique théâtrale : Parc, H. Le B., Monnaie, Interim; Gaspillages, ***. — Rédaction et administration, rue Gendebien, 18, Bruxelles.

ERRATUM

Un perfide correcteur (ô correcteurs maudits, les plus traités des mortels!) nous a fait dire *snobisme* pour *strabisme* en parlant de l'étrange défaut-qualité qui donne aux yeux de Mounet-Sully un si effrayant mystère. Nos intelligents lecteurs auront, nous n'en doutons pas, rétabli d'eux-mêmes le texte.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruzelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES ou DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ATELIER DU BOIS-LEMMEN

rue de la Charité, 31

SCULPTURE — PEINTURE — DESSIN

Ouverture : 15 Octobre

Inscriptions chez M. MOMMEN, rue de la Charité, 31, Bruxelles.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PAR SUITE DE DÉCÈS

A vendre aux enchères, le lundi 14 novembre, à 2 heures, GALERIE
SAINT-LUC, rue des Finances, 10-12, à Bruxelles.

TABLEAUX DES MAITRES

SUIVANTS :

Artan, Bodeman, Bossuet, Coosemans, I., Coosemans, J., Courbet,
Courtens, De Braekeleer, De Jonghe, Diaz, Narcisse de la Pena,
Dillens, H., Dubois, Fourmois, Goupil, Koekkoek, Melin, Meunier,
Smits, Stevens, J., Stevens, A., Verboeckhoven, E., Verheyden,
Verwée, A., etc., etc.

Notaire : M^e De Ro
Avenue de l'Astronomie, 12

Experts : MM. Le Roy frères
Place du Musée, 12

CHEZ QUI SE DISTRIBUENT LES CATALOGUES.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA RACE DU CHRIST. — EXPOSITION G.-W. DELSAUX — CHOSES DE THÉÂTRE. *Théâtre du Parc*. — LA PRINCESSE GEORGES. — A LA MAISON DU PEUPLE. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE — PETITE CHRONIQUE.

LA RACE DU CHRIST

Ici déjà, lors de la mort de Villiers de l'Isle-Adam (1), nous exprimions cette envie qui mord les esprits rêveurs, quand un illustre disparaît, d'aller retrouver, dans les catacombes des bibliothèques, quelque-une de ses œuvres, jadis lues et depuis remisées, ayant laissé dans la mémoire, en résidu, un souvenir fait des impressions d'alors, vieillissant lentement comme les vins, devenant, par l'insensible alchimie du temps, ou plus douce ou plus forte; quelquefois aussi passant à l'aigre, ou se diaphanisant jusqu'à l'incolore.

Ainsi nous relûmes ces jours récents *la Vie de Jésus* par Renan.

Ah! qu'il est dangereux de revoir les pays qui parurent beaux et où l'on fut heureux! Qu'il est dangereux de relire les œuvres! Morose sensation qu'elles vous laissent souvent, pareilles aux jeunes maîtresses adorées à vingt ans et qu'on revoit à quarante.

(1) *Homo multiplex*, 1889, p. 297.

Nous avons conservé vive et fraîche l'impression d'une idylle biblique, étonnamment lumineuse et séduisante, montrant sur les fonds clairs du lac de Tibériade le caressant et divin prêcheur, si près des hommes, si près du ciel, auréolé de l'incomparable avenir promis à sa foi, touchant à peine la terre, incessamment soulevé par le souffle miraculeux des légendes, emporté enfin comme un météore dans la crise douloureuse de sa passion, et laissant derrière lui une traînée si splendide qu'elle éclaire encore le monde, incurablement inquiet de cette énigme : Fut-ce un mortel? Fut-ce un Dieu?

Nous n'avons retrouvé qu'un épisode morne et languissant, en style fade et coulant, de l'Histoire sainte. Le Christ y apparaît une sorte de ténor léger que les doigts agiles et onctueux du laïc chanoine font circuler en flâneur autour du lac sacré sous le beau ciel de la Galilée. Un personnage correct, aux attitudes drapées, qu'on se figure peigné et parfumé, parlant avec une bienséance doctrinaire, chef d'une petite école, traînant avec lui une troupe de comédiens et d'actrices, amoureuxment désiré par les Madeleines et qui souventes fois semble incliner au flirt. Le paysage lui-même suscite des réminiscences d'opéra comique. Le convenu s'épanche à pleins bords. Les mouvements de scène sont traditionnellement réglés. C'est presque un livret et l'on pense à Massenet et à *Hérodiade*. On croirait assister à un mystère joué au Petit-Trianon par des

mondains et des mondaines costumés en pêcheurs et en pêcheresses. Seuls les quatre chapitres de la fin, la dernière semaine de Jésus, son arrestation et son procès, sa mort, le caractère essentiel de son œuvre, emportent tout à coup, comme en un torrent de vérité et de foi, l'aimable conteur, amateur de « charmantes promenades », et transforment sa bergerie en une sombre scène de désolation et d'horreur où enfin tonne la divinité.

Vraiment, le livre déposé, on se demande, ahuri et béant, comment le mince personnage dont on vient de lire l'historiette, a, durant deux mille ans (c'eût été certes le plus prodigieux de ses miracles!) révolutionné et régi toutes les âmes en lesquelles est tendue la psychologie de la race européenne? Et cette simple et décisive question suffit à démontrer le vide, la fausseté et l'inanité de cette œuvre qui, d'un coup, mit Renan au pinacle. On discerne invinciblement que ce n'en fut pas la valeur intrinsèque, soit philosophique, soit littéraire, mais l'engouement sectaire de l'anticléricalisme et sectaire se réjouissant de tenir enfin une synthèse décente et de bonne tenue résumant sans criaileries et sans injures tout ce qu'il mâchonnait d'hostilité étroite et haineuse contre le Christianisme.

Nous savons qu'ici même, il n'y a pas un mois, un ami à superbe allure d'écrivain a vanté cette *Vie de Jésus* dont maintenant nous parlons en termes discrédités et navrés. Il la jugeait de souvenir, et nous-même eussions, nous le sentons, écrit du même langage si une instinctive curiosité ne nous avait entraîné à pousser la porte de ces lieux dès longtemps abandonnés et à les parcourir, ouvrant sur leurs sites et leurs détours des yeux mieux instruits par la contemporaine ambiance et par les leçons incessantes d'une transformation sociale et artistique accélérée. C'est alors que nous avons compris le véritable sens et l'hypocrite modération cachant sous le velours la griffe impitoyable, délétères et sournois comme les brises tièdes des étés malsains, véhicules de fièvres et d'épidémies.

A côté de cette impression faisant inexplicable l'immense destinée du Christ (car comment un aussi édulcoré et bienséant jeune homme aurait-il pu peser sur le monde au point d'en déplacer le pivot?), le récit de Renan, en des détails curieux dont la portée resta pour lui close, apporte inconsciemment des matériaux pour la solution d'un des plus essentiels problèmes des origines du Christianisme, celui de la race dont fut Jésus.

A diverses reprises nous avons, dans *l'Art moderne*, soulevé cette énigme près de laquelle l'ancien séminariste de Tréguier a passé sans en soupçonner l'existence, se contentant, en sa science superficielle d'hébraïsant mondain, d'admettre la tradition qui toujours fit un juif de cet être extraordinaire que les juifs ont crucifié comme ennemi de leur sang, de leur foi, de leur loi, et

que le monde sémitique, aux rares exceptions près qui ne manquent à aucune règle, a repoussé avec fureur et ténacité et a combattu en ses descendants par des guerres de religion non interrompues, qui, encore à l'heure présente, chauffent et recommencent en Afrique (1).

Il est curieux sous ce rapport de faire la cueillette des renseignements que Renan sème d'une plume négligente, sans se douter, tout au long du chemin fleuri de son récit aimable. Dès les premières lignes il rappelle que cette Galilée, où naquit le Christ, était fort mêlée, que c'était une province qui comptait parmi ses habitants, au temps de Jésus, beaucoup de non-Juifs. Il est donc impossible, dit-il, de soulever ici aucune question de race et de rechercher quel sang coulait dans les veines de celui qui a le plus contribué à effacer dans l'humanité les distinctions de sang.

Étrange conclusion! D'après le lieu de naissance il y a donc doute sur la race du réformateur divin fait homme. Mais alors pourquoi close immédiatement le problème, au lieu de le creuser? Le lieu est-il donc le seul moyen de faire en pareil cas la lumière? Si par exemple on voit le Christianisme ne se répandre que parmi les peuples de race européenne, et ne conquérir rien, ou presque rien, parmi les sémites, n'est-ce pas déjà un motif, d'extraordinaire puissance, pour croire que son fondateur eut dans les veines le sang de ceux qu'il a convertis?

Quand Renan, quittant la Galilée et Nazareth, parle de la Judée et de Jérusalem, il marque leurs saisissantes différences. « Une absence complète du sentiment de la nature, aboutissant, dit-il, à quelque chose de sec, d'étroit, de farouche, a frappé toutes les œuvres purement hiérosolymites d'un caractère grandiose, mais triste, aride et repoussant. Avec ses docteurs solennels, ses insipides canonistes, ses dévots hypocrites et atrabilaires, Jérusalem n'eût pas conquis l'humanité. Mais le Nord a donné au monde la naïve Sulamite, l'humble Chananéenne, la passionnée Madeleine, le bon nourricier Joseph, la Vierge Marie. Le Nord seul a fait le Christianisme; Jérusalem, au contraire, est la vraie patrie du judaïsme obstiné qui, fondé par les pharisiens, fixé par le Talmud, a traversé le moyen-âge et est venu jusqu'à nous. »

Est-ce Drumont qui parle, trente ans avant *la Libre Parole*? Ah! mais alors le Christ n'est pas Juif. Dites-le

(1) Voir dans *l'Art moderne*, nos études : *La Bible et le Coran*, 1888, pp. 114, 130, 137; — *La Littérature anti-sémitique*, ib., p. 361; — *Saint-Paul et le Sémitisme*, 1889, pp. 1, 9, 17, 27; — *Les Prophètes dans la Bible*, ib., p. 198; — *L'Ancien Testament et les Origines du Christianisme*, ib., pp. 227, 234, 243, 284; — *Les Traductions de la Bible*, ib., p. 236; — *Les Hymnes Vediques*, ib., p. 379; — *L'Art Arabe*, ib., p. 89; — *Que fut Jésus?* ib., p. 164; — *L'Art Arabe en Espagne*, 1890, p. 188; — *Renaissance*, 1892, p. 260.

donc, ô philosophe! Ou bien pourquoi n'y pensez-vous pas?

Curieuse remarque! quand il parle de Judas, fils de Simon, de la ville de Keriouth, qui fit exception dans l'essaim fidèle et s'attira un si épouvantable renom, Renan écrit : « C'était le seul qui ne fût pas Galiléen ; Keriouth était une ville de l'extrême sud de la tribu de Juda, à une journée au delà d'Hébron. » Ah! comme on crierait que nous inventons, et que nous forçons les faits pour les faire entrer dans un système, si ce n'était pas copie textuelle du texte.

Il était naturel que la Galilée fût un pays de mélange où mainte race avait, au passage, laissé de son sang et fécondé. Notre auteur signale « que la grande route de Damas à Acre, l'une des plus anciennes du monde, traversait la Galilée en touchant le lac », près de Nazareth où Jésus naquit. Chaque fois que l'Asie passait en Égypte, ou l'Égypte en Asie, les multitudes ou les voyageurs y cheminaient, submergeant les rares populations locales et y substituant les races d'un plus noble sang. Renan, rappelant que c'était surtout dans la parabole que le Maître excellait, signale que rien dans le judaïsme ne lui avait donné le modèle de ce genre délicieux, mais qu'on trouve dans les livres bouddhiques des paraboles exactement du même ton et de la même facture que les évangéliques. Et il en conclut... « qu'il est difficile d'admettre qu'une influence bouddhique se soit exercée en ceci ».

Etrange aveugle, qui se refuse à se laisser opérer de la cataracte.

Cette idée que le milieu juif était l'antipode du milieu galiléen, cosmopolite et grécisant, revient fréquemment, comme une mouche obstinée, à la réflexion de Renan, mais sans jamais lui révéler l'immense conséquence qu'il en faut déduire pour la détermination de la race du Dieu fait homme. Voici tout un passage où l'hostilité de la Galilée et de la Judée est mise en un encore plus saisissant relief :

« Le monde odieux de la Judée ne pouvait manquer de peser fort lourdement sur les âmes tendres et délicates du Nord. Le mépris des Hiérosolymites pour les Galiléens rendait la séparation encore plus profonde. Dans ce beau temple, objet de tous leurs désirs, ils ne trouvaient souvent que l'avanie. Un verset du psaume des pèlerins : « J'ai choisi de me tenir à la porte dans la maison de mon Dieu », semblait fait exprès pour eux. Un sacerdoce dédaigneux souriait de leur naïve dévotion, à peu près comme autrefois en Italie le clergé, familiarisé avec les sanctuaires, assistait froid et presque railleur à la ferveur du pèlerin venu de loin. Les Galiléens parlaient un patois assez corrompu; leur prononciation était vicieuse; ils confondaient les diverses aspirations, ce qui amenait des quiproquos dont on riait beaucoup. En religion, on les tenait comme ignorants et peu ortho-

doxes; l'expression « sot Galiléen » était devenue proverbiale. On croyait (non sans raison) que le sang juif était chez eux très mélangé, et il passait pour constant que la Galilée ne pouvait produire un prophète. Placés ainsi aux confins du judaïsme et presque en dehors, les pauvres Galiléens n'avaient pour relever leurs espérances qu'un passage d'Isaïe assez mal interprété : « Terre de Zabulon et terre de Nephtali, Voie de la mer, Galilée des gentils! »

Ce mot GENTILS est significatif; il désignait les étrangers.

Renan a une certaine intuition que ce ne fut pas le Christianisme qui continua la vieille Bible juvénile, mais le mahométisme. Il appelle textuellement l'Islam « une sorte de résurrection du judaïsme », idée que nous avons développée dans notre étude : *La Bible et le Coran*. Dans le même ordre d'idées, il rapporte qu'ainsi que les Musulmans, dans les monuments juifs, les ornements de sculpture vivante, que les Hérodes, ces imitateurs de Rome, se permirent au grand mécontentement des rigoristes hébreux, étaient bannis et remplacés par une décoration végétale; il ajoute que jusqu'aux Asmonéens, les Juifs étaient restés étrangers à tous les arts. Encore aujourd'hui, dans les pays musulmans non européens, c'est une profanation pour un vrai croyant que d'être photographié, même sans le savoir.

Plus loin, Renan montre le Christ, dans sa doctrine, affirmant son irrémédiable antipathie pour le Mosaïsme. Jésus le premier ose dire qu'à partir de lui, LA LOI, cette pierre angulaire de la foi juive, n'existait plus. Et il ajoute carrément : Jésus alors n'est plus juif! Il eût mieux valu dire qu'il ne l'avait jamais été, qu'administrativement. On n'est pas cheval pour être né dans une écurie. Racontant le premier voyage du Sauveur à Jérusalem, il écrit : « Une pensée qu'il emporta, et qui dès lors paraît chez lui enracinée, c'est qu'il n'y a pas de pacte possible avec l'ancien culte juif ». L'abolition des sacrifices qui lui avaient causé tant de dégoût, la suppression d'un sacerdoce impie et hautain, et dans un sens général l'abrogation de la loi lui parurent d'une absolue nécessité. A partir de ce moment, ce n'est plus en réformateur juif, c'est en destructeur du judaïsme qu'il se pose.

Et il revient sur la composition de la Galilée. Il répète qu'elle contenait un grand nombre de païens; que dans la plupart des cas où Jésus rencontrait des païens, il montrait pour eux une grande indulgence et parfois affectait de fonder sur eux plus d'espoir que sur les Juifs; le royaume de Dieu leur sera transféré. Il en fait même le précurseur des idées socialistes qui aujourd'hui si formidablement fermentent, et qu'on ne trouve que chez les nations de race aryenne : « De nos jours même, jours troublés où Jésus n'a pas de plus authentiques continuateurs que ceux qui

semblent le répudier, les rêves d'organisation idéale de la société, qui ont tant d'analogie avec les aspirations des sectes chrétiennes primitives, ne sont en un sens que l'épanouissement de la même idée, une des branches de cet arbre immense où germé toute pensée d'avenir, et dont le « royaume de Dieu » sera éternellement la tige et la racine. Toutes les révolutions sociales de l'humanité seront entées sur ce mot-là. »

Il lui échappe encore ailleurs de dire : « Jean-Baptiste était profondément juif; Jésus l'était à peine. Jésus s'adresse toujours à la finesse du sentiment moral. » Son dogme terrible de la substitution des Gentils, cette idée que le royaume de Dieu allait être transféré à d'autres, revenait comme une menace sanglante. Il raconte que dans le conseil assemblé par les chefs des prêtres, cette question fut nettement posée : Jésus et le judaïsme peuvent-ils vivre ensemble? Le grand prêtre répondit : Il est juste que cet homme meure! Et parlant de la famille de ce grand prêtre, il explique que « son esprit était altier, audacieux, cruel; qu'elle avait ce genre particulier de méchanceté dédaigneuse et sournoise qui caractérise la politique juive. »

Pour lui ce ne furent ni Tibère, ni Ponce-Pilate qui condamnèrent Jésus. Ce fut le vieux parti juif; ce fut la loi mosaïque. Si jamais crime fut le crime d'une nation, dit-il, ce fut la mort de Jésus. Cette mort fut « légale », en ce sens qu'elle eut pour cause première une loi qui était l'âme même de la nation juive.

Et il termine par cette phrase qui résume non son livre, mais les idées qu'il n'a pas vues, quoiqu'elles fussent vagissantes au-dessous de son œuvre : Certes le monde païen eut aussi ses violences religieuses. Mais, s'il avait eu cette loi juive, comment fût-il devenu chrétien ?

L'EXPOSITION G.-W. DELSAUX

Dans la salle à trois compartiments de la *Galerie moderne* de M. de Saint-Cyr, rue Royale, si bien douée comme disposition et comme lumière, la meilleure de Bruxelles assurément pour les expositions intimes et les conférences à public choisi, G.-W. DELSAUX expose « une kyrielle de tableaux, pastels, études, dessins, résultat de plusieurs années de recherches, de coups de pioche, de maillet, de pointe; de mois de calmes; de semaines de bourrasques et de tempêtes; de jours d'ennuis, de chagrins, de soleil, de musique, d'extases et de joies! » Ainsi pittoresquement nous l'annonçait-il.

Le labeur de l'artiste fut considérable et se révèle visiblement comme la lutte de l'esprit, de la main avec cette réalité fuyante qui semble redouter de se laisser surprendre et fixer sur la toile. On sent partout le courageux effort, la poursuite acharnée, avec ses fortunes diverses, tantôt heureuses, tantôt stériles. L'opiniâtreté, le désir énergique, les secousses infligées aux résistances des choses sont là, partout traduites par la brosse vigoureuse, mais parfois lourde en les coups qu'elle porte. La conscience

et l'espoir, la foi dans la fécondité du travail constamment s'affirment et donnent au spectateur l'impression d'un très fervent ouvrier, rude et patient, que la trouvaille du bel et sincère effet a souvent récompensé.

Il y a, en un varié déroulement, toute une jeunesse de peintre près d'aboutir à la virilité du talent. Les transformations sont singulières et progressives, car, par une coquetterie de sincère, aimant presque autant que l'œuvre réussie et finale l'évolution qui va des tâtonnements et des premiers essais jusqu'à la maîtrise, G.-W. Delsaux a exposé l'histoire de son âme et de sa main, exhibant sans regret les vieilles choses rudimentaires ou enfantines à côté des nouvelles.

L'artiste reste attaché au faire massif qui le caractérise. Il ne cherche pas à se débarrasser de sa nature un peu maçonnerie. Il se dégage du noir qui assombrissait autrefois la peinture, mais ne va pas jusqu'aux merveilles d'atmosphère et de lumière que recherchent les jeunes écoles. Pourtant sa palette s'enrichit, les tons nuancés jusqu'au raffinement apparaissent, il s'efforce vers la vérité obtenue par les infinies dégradations des tons. Tout cela dans la gamme opulente et puissante qui donne le diapason grave de sa voix picturale. L'en-avant est marqué, et l'on sent qu'il n'en est pas aux dernières étapes, qu'il veut pousser encore, harmoniser, mieux rendre cette âme des choses qu'il traque d'une si insistante chasse, et qui, actuellement, reste encore à demi engagée dans son faire trop pesant.

C'est à la Zélande qu'il prend les sujets de ses œuvres, à l'île de Duiveland où dort la vieille Zierikzee où l'épée de Mondragon sert de paratonnerre. Il en scrute la mer mélancolique, les longs hivers, les plages où les glaçons s'emboîtent, les ciels à énormes coupoles où roulent les nuages ravagés. Il y concentre son inspiration et les agitations de son âme. Sur les facettes que fait son exposition aux murs de la salle, tout ce pays si lointain et si proche, toute cette vie amphibie, si calme auprès des flots tumultueux, se reproduit en miroirs, et c'est chose touchante et curieuse que de constater cette fidélité à une contrée si rare, faite de nues et d'eaux, où les îles semblent flottantes, où les maisons basses et les moulins découpant à peine l'horizon maritime surgissent comme des écueils à fleur des vagues, où les clochers sont des phares, où tout suscite les longues rêveries qui ondulent aux rives des pays à demi submergés.

CHOSSES DE THÉÂTRE

La Direction du Parc.

Nos lecteurs se souviennent (peut-être) de l'article que nous publions il y a quinze jours (ah! que c'est loin!) sous le titre : *Les Débuts de la direction Alhaiza*.

M. Alhaiza s'en est cru offensé, et a prié, dimanche dernier, deux de ses amis, M. Reding, son secrétaire, et M. Rotiers, de l'*Eventail*, d'aller en entretenir l'auteur, M. Edmond Picard.

Celui-ci fit savoir à ces messieurs qu'il avait prié deux de ses amis, nos collaborateurs Victor Arnould et Octave Maus, de s'occuper de cet incident, s'en remettant absolument à leur avis sur ce qu'il convenait de faire ou de ne pas faire en l'occurrence.

Après une conférence approfondie avec les mandataires de M. Alhaiza, ils écrivirent à M. Picard :

Bruxelles, le 31 octobre 1892.

CHER AMI,

Vous nous avez priés de nous mettre en rapport avec MM. V. Reding et F. Rotiers au sujet de votre article sur *les Débuts de la direction Alhaiza* paru dans *l'Art moderne* du 23 octobre courant. De l'entretien que nous venons d'avoir avec ces messieurs, il résulte que M. Alhaiza se considère comme offensé par certains passages de cet article où sont relevées diverses appréciations d'une partie du public sur la nouvelle direction du Théâtre du Parc.

Nous avons relu attentivement ce que vous avez écrit, et comme les propos malveillants signalés par vous ne portent aucune atteinte à l'honneur de M. Alhaiza, que vous mettiez en garde contre les reproches qui lui sont faits; comme d'ailleurs vous n'êtes sorti en rien des limites de votre droit de critique, nous sommes d'avis que cet incident ne comporte aucune suite.

Recevez, cher ami, l'expression de nos sentiments dévoués

VICTOR ARNOULD.
OCTAVE MAUS.

Cette lettre fut communiquée par ses signataires à MM. Reding et Rotiers.

Ceux-ci ont écrit à M. Alhaiza :

Bruxelles, le 31 octobre 1892.

CHER AMI,

Vous jugeant atteint dans votre considération d'homme privé par l'article paru sous ce titre: *Les Débuts de la direction Alhaiza* dans *l'Art moderne* du 23 octobre 1892 et dont vous n'avez eu connaissance que le 30 du même mois, vous nous avez chargés d'en demander réparation.

L'auteur de l'article, M. Edmond Picard, nous ayant mis aujourd'hui en rapport avec deux de ses amis, MM. Victor Arnould et Octave Maus, nous nous sommes rencontrés ce matin, à 11 heures, au domicile du premier.

Après avoir dit que fidèle à une ligne de conduite dont vous ne vous êtes jamais départi pendant les douze années que vous avez passées à Bruxelles, vous entendiez respecter absolument le droit de la critique, abandonnant le directeur et l'artiste au jugement le plus sévère, nous avons déclaré que vous entendiez relever tout ce qui porterait atteinte à la considération de l'homme privé et que vous réclamiez une réparation immédiate de l'offense que vous avez ressentie.

MM. Victor Arnould et Octave Maus estiment que l'article ne comporte aucune espèce de réparation, parce qu'il n'entache en rien votre honneur et que l'auteur ne fait pas siennes les articulations qu'il a rapportées et qui vous ont blessé.

N'ayant pu, malgré notre insistance, obtenir que cette déclaration, nous sommes obligés de considérer notre mission comme terminée.

Veuillez agréer, cher ami, l'expression de nos meilleurs sentiments.

Fritz Rotiers.
Victor Reding.

Les signataires ont prié la direction de *l'Art moderne* de publier ces documents.

La direction a répondu: Bien volontiers.

LA PRINCESSE GEORGES

La qualité première d'un directeur de théâtre est de bien connaître les aptitudes réelles de ses artistes, et, surtout pour les débuts, de choisir les pièces qui mettront en valeur les bons éléments de sa troupe, tout en tirant des autres le meilleur parti possible. M. Alhaiza n'a pas ce jugement exact de ce qu'il peut faire ou ne pas faire. Il a voulu absolument faire jouer chez lui du Dumas fils après la tentative infructueuse du *Prince d'Aurec*. Il aurait dû cependant s'apercevoir, par les côtés mêmes qui ont déplu dans le *Prince d'Aurec*, qu'il n'avait pas de quoi monter une machine comme la *Princesse Georges* plus encore que l'autre, toute en brillant, en brio, en dextérité et en finesse, et dont rien ne reste quand on lui ôte son chatoisement parisien. Les comédies de Dumas, surtout les dernières, sont faites d'une ou de deux scènes vives et scabreuses et qu'il faut « enlever », avec, tout autour, un ragout pimenté qui ne passe que si des artistes d'une science consommée vous le détaillent par le menu. Et le tout ne peut tenir qu'à force de tact et de prudence.

Car au fond ce théâtre de M. Dumas est très vide et très faux. Il est le produit d'une société et d'un art faisant jusqu'aux moelles, et qui ne font encore quelque figure dans leur gomme qu'à la condition de n'être point brusqués, sinon de cette phosphorescence il ne reste que la matière informe. Il n'y a là, si l'on veut y regarder, ni étude un peu profonde de caractères, ni mouvement de passion, ni construction scénique solide et résistante et qui sauvent les pièces, même lorsque l'interprétation est médiocre ou incomplète. Chez M. Dumas tout est en mots et en paillettes, avec quelque situation brutale qui paraît être de la force et qui n'est que de l'audace, et il n'y a à se retrouver là-dedans qu'en faisant miroiter à propos les paillettes et en sauvant les brutalités, mais c'est un jeu difficile et qui demande une extrême habileté.

M. Alhaiza aurait dû comprendre que sa troupe est trop disparate, trop mal rajustée encore et mise au point, trop fournie d'éléments nouveaux avec la gaucherie de l'inexpérience, pour pouvoir aborder ce théâtre un peu malingre et maladif, mais éblouissant tout de même, lorsque, pour ainsi dire, il craque de vernis parisien.

Qu'y a-t-il notamment dans la *Princesse Georges*? Il y a une poursuite fiévreuse de jouissance, qui passe à travers tout, piétinant tout sans scrupule et sans remords, qui ne trouve pour lui résister qu'une jeune femme énergique et fière, d'avance vaincue et ne s'arrête brisée que devant le coup de pistolet de la fin. La résistance est figurée par Séverine, la princesse Georges, la fureur du vice par M^{me} de Terremonde. Alors ces deux physionomies d'avant-plan doivent se détacher sur son fond mouvementé, distingué, chatoyant, qui doit vous présenter l'image fugitive de la haute société française.

Or, qu'avait M. Alhaiza pour affronter de pareilles difficultés? Une débutante d'un très beau tempérament et d'un avenir certain, M^{me} Archaïmbaud-de Méric, mais encore trop nouvelle à la scène pour incarner un rôle aussi tourmenté, mais aussi travaillé que celui de Séverine. Puis, pour M^{me} de Terremonde, une artiste correcte et sérieuse, mais absolument le contraire de ce qu'on imagine pour cette Sylvanie de Terremonde qui croque les millions comme des noisettes et qui a réussi à rendre amoureux fou d'elle son mari lui-même qu'elle ruine comme les autres. Et pour les rôles secondaires, car tout le reste est secondaire, des artistes dont presque aucun n'est sans qualités, mais aucun

n'a les qualités de distinction en dehors et à l'emporte-pièce qu'il a fallu à ces personnages de M. Dumas. Le troisième acte figure une conversation de salon, d'un de ces salons de l'imagination de M. Dumas, où tout le monde est spirituel et dit des choses hardies et surprenantes.

Au Parc, on voit à ce troisième acte de fort jolies femmes, ce qui est un bien, mais comme elles disent mal, avec crainte et embarras, ces choses qui ne valent que par la façon dont elles sont lancées ! Et toute la pièce est dans ce goût-là. Tout est éteint et terne, et comme notre public lui-même est terne, cela en devient lugubre. La même troupe, dans une pièce suivant ses moyens, si elle pouvait s'y dépenser librement, ferait peut-être vivant et mouvementé. Mais c'est au directeur à savoir trouver ce qu'il faut à son monde, du côté de la scène comme du côté du public. Peut-être Augier conviendrait, mais Dumas, non.

Disons cependant que dans ce milieu un peu morne une jeune femme qui pour ses débuts a fait une impression vive, est Mme Archaimbaud. Elle a la passion, le mouvement, le geste, la note presque toujours juste, une allure de liberté et de force, quelque chose de profond et qui frappe et remue, un des plus beaux tempéraments d'artiste dramatique que depuis longtemps nous ayons vus à la scène. Mais *la Princesse Georges* est encore trop compliqué et trop savant pour elle. C'est un tort de ne pas lui avoir donné pour paraître d'abord un rôle mieux à sa taille, mais le moment viendra où elle les abordera tous et victorieusement.

A LA MAISON DU PEUPLE

La « Section d'Art et d'Enseignement populaire » de la Maison du Peuple a donné mardi dernier, 1^{er} novembre, sa soirée inaugurale.

Nous avons signalé déjà le haut intérêt de cette entreprise : provoquer l'expansion du sentiment artiste que le peuple porte en soi, jeter dans la dépression de sa vie, monotone enfilée de jours lamentablement identiques, une consolante lueur, préparer, en même temps que son inévitable affranchissement matériel, son élévation morale, — cette œuvre s'imposait.

L'art est aristocratique, a-t-on dit, et la masse y est réfractaire.

Qu'on y aille voir ! L'auditoire est respectueux, attentif, visiblement reconnaissant des efforts qu'on lui consacre, spontanément dans ses enthousiasmes, expression naïve du sentiment inconnu que l'art a fait éclore, et, surtout, étonnamment compréhensif.

La soirée de mardi ne pouvait manquer de brillamment réussir.

Dans une fort intéressante conférence, M. Jules Destrée s'est attaché à montrer l'originalité de la littérature russe empreinte de rêverie, de pitié, peignant les hommes non point exclusivement dans leur note dominante, ainsi que le fait le roman français, mais procédant par une accumulation minutieuse et patiente d'indices pris dans les multiples manifestations du caractère tout entier. Puis, après quelques mots des légendes populaires russes, malheureusement peu connues, l'orateur a parlé de Gogol, de Tourgueneff, de Dostoïewsky et de Tolstoï, définissant leur œuvre en termes excellents.

Cette conférence, pleine d'aperçus d'une observation pénétrante, a vivement intéressé.

La partie musicale de la soirée était consacrée uniquement à des œuvres russes, interprétées par l'excellent quatuor Crik-

boom, Angenot, Kefer et Gillet, par M^{lle} L. Van Hoof et M. Litta, le pianiste de talent qu'on a pu apprécier aux derniers concerts des XX.

Le quatuor a supérieurement exécuté un délicieux *Andantino* de Kopylow et des extraits de la *Suite* (op. 15) de Glazounov. M^{lle} L. Van Hoof, qui au charme de sa jolie voix joint toutes les séductions de sa grâce, a chanté avec un style délicat diverses mélodies de Tchaïkowsky, et donné à la *Méditation du labourer* de Kopylow une interprétation particulièrement heureuse.

Enfin, M. Litta, secondé par M. La Fontaine, a joué le *Concerto* pour piano et orchestre de Rimsky-Korsakow avec un sentiment très artiste et une remarquable virtuosité.

En résumé, cette soirée, qui forme le début de beaucoup d'autres annoncées pour cet hiver, a parfaitement réussi et l'on ne saurait assez féliciter les organisateurs de l'œuvre qu'ils ont entreprise et remercier les artistes exécutants de leur concours dévoué et gracieux.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Cours préparatoire de violoncelle, par ALFRED MASSAU, professeur à l'École de musique de Verviers. — Bruxelles, Schott frères, et Leipzig, O. Junné.

L'excellent professeur ALFRED MASSAU, qui a formé tant de virtuoses parmi lesquels M. Gérardy, vient de publier une méthode de violoncelle qui est bien la plus rationnelle et la plus complète qui ait été composée. Comme l'écrivait à l'auteur M. Emile Reitz, « seule une affection profonde pour le violoncelle a pu engager M. Massau à accomplir cet ouvrage de semblable façon ». Adopté, dès son apparition, par les conservatoires de Bruxelles, de Liège, de Gand, par les écoles de musique d'Anvers et de Verviers, loué sans restriction par les maîtres du violoncelle : MM. Jules Delsart, Edouard Jacobs, Jules De Swert, Alfred Piatti, Alwin Schroeder, etc., le *Cours préparatoire* de M. ALFRED MASSAU apportera dans l'enseignement un précieux appoint. Les difficultés mécaniques sont si clairement exposées, avec le moyen de les vaincre, que les élèves sont insensiblement amenés à la connaissance parfaite du manche, à l'indépendance du doigté, au maniement aisé de l'archet. Chacune des parties dont se compose l'ouvrage : *Mécanisme de l'archet* ; *Mécanisme de la main gauche* ; *Étude développée des gammes diatoniques* ; *Étude développée des gammes chromatiques*, révèle, en même temps que la compétence du violoncelliste, l'expérience du professeur et son désir de faciliter aux élèves l'étude graduelle de l'instrument.

PETITE CHRONIQUE

Les exigences de la mise en pages nous obligent à différer de huit jours la publication d'une lettre fort intéressante que nous avons reçue de M. LÉON DE LANTSHEERE sur *l'Art et les Sémites*, en réponse à notre article du 16 octobre.

Demain lundi, 7 novembre, à 2 heures, s'ouvrira au Musée moderne, place du Musée, une exposition des œuvres de feu Camille Van Camp, organisée par ses amis et qui a eu pour inspirateur le culte de cet artiste qui fut l'un des plus énergiques soutiens de l'art neuf.

On se souvient que c'est lui qui fonda *l'Art libre*, ce groupe qui

fut l'anticipation du mouvement qui depuis se réalisa si complètement dans les XX.

Camille Van Camp n'était pas un artiste de premier ordre, si on le juge par ses œuvres et par sa main, mais par ses idées, sa foi, son opiniâtreté, il était l'égal des plus hardis et de ceux qui furent les plus salutaires.

Lorsque l'art eut le malheur de le perdre, nous avons dans *l'Art moderne*, 1891, p. 374, résumé sa belle et vaillante vie.

Il sera curieux de revoir dans son ensemble son œuvre artistique sérieuse et qui ne fut jamais tapageuse.

Le Salon *Pour l'Art* s'ouvrira au Musée moderne samedi prochain.

Aussitôt après sa clôture, fixée au 4 décembre, et par suite de l'arrangement conclu entre les divers Cercles artistiques de Bruxelles, la *Société des Aquarellistes* ouvrira son exposition annuelle, qui durera jusqu'au commencement de janvier, pour faire place au *Voorwaarts*. Les XX ouvriront leur Salon comme de coutume, au début de février. *Les Femmes peintres* leur succéderont en mars. Le Cercle *Als ik kan* (Anvers-Bruxelles) a choisi le mois d'avril. En mai aura lieu l'exposition internationale de journaux anciens et modernes organisée par l'*Association de la Presse périodique belge* et le *Cercle des collectionneurs de journaux*.

Voici la liste des artistes qui prendront part à l'exposition de *Pour l'Art* : MM. Braeke, M. Chabas, Ciamberlani, Coppens, Dardenne, Delville, J. Dierickx, O. Dierickx, Fabry, C. Filiger, Fichet, Hamesse, Hannotiau, Hérain, Jacque, Jelley, M^{me} Lacroix, MM. Lacroix, Lynen, Niederhäuser, A. Rodin, Rops, Rousseau, M.-C. Schwabe, A. Séon, Thys, A. Trachsel, J. Verkade, Viandier. L'exposition restera ouverte durant un mois pendant lequel auront lieu des conférences. On y entendra M. Joséphin Peladan et M^{lle} Eugénie Meuris, du Théâtre libre. D'autres matinées seront prochainement annoncées.

HENRI DE GROUX expose, à Londres, *le Christ aux outrages* (de la cathédrale de Senlis) et une autre version du même tableau exécutée dernièrement. Le premier sera gravé par les soins de la maison Holländer et Cumotli qui a pris à sa charge les frais de la gravure comme ceux de l'exposition.

Il expose aussi *la Tribu errante* (ou *Tribu prophétique*), son dernier tableau, *les Emigrants*, d'après *l'Amiral* d'Edmond Picard, et quelques études pour de prochains tableaux.

Plusieurs journaux anglais ont déjà annoncé cette exposition de façon très favorable.

Le *Cercle artistique brugeois*, présidé par M. G. Claeys, ouvrira le 4 décembre prochain son XV^e Salon, exclusivement réservé aux artistes invités. Le dernier délai de réception est le 30 novembre. S'adresser à M. Ch. De Wulf, architecte, à Bruges.

Le compositeur Robert Franz, dont les *lieder* sont populaires en Allemagne, vient de mourir à Halle, sa ville natale. Né en 1815, Robert Franz avait d'abord travaillé la musique à Dessau, sous la direction de Fr. Schneider, puis il se rendit à Leipzig, où il fut accueilli très chaleureusement par Schumann qui consacra des articles très élogieux à ses premiers essais dans la composition. Malheureusement, Robert Franz, assailli jeune encore par une maladie nerveuse, n'a pas tenu tout ce qu'il promettait. Il a, il est vrai, donné une quantité de romances (275 au moins), dont

quelques-unes approchent, si elles n'égalent les *lieder* de Schumann et de Schubert, mais là s'est bornée sa production originale. Il a donné aussi d'excellentes éditions d'atorios de Hændel et de Bach, dont il modernisa l'orchestration à l'usage des grandes sociétés chorales et orchestrales actuelles.

Comme homme et comme artiste, Robert Franz jouissait en Allemagne de la plus haute considération. Il y a une vingtaine d'années, Liszt et Joachim organisèrent des concerts pour lui assurer une petite rente pour ses vieux jours. Le capital réuni de la sorte s'éleva à plus de 100,000 francs. Cela dit assez en quelle estime Robert Franz était tenu par ses pairs.

M^{me} G. Van Strydonck (au théâtre Madeleine Max) s'est embarquée le 29 octobre à Anvers avec sa fille en destination des Indes anglaises, où elle va rejoindre son mari, le peintre Van Strydonck, installé à Madras où le retiennent d'importantes commandes. M^{me} Madeleine Max a obtenu de la direction du Théâtre du Parc un congé d'un an.

Après les affiches, les prospectus. Chéret et Lautrec ont fait vibrer la note d'art aux murs, et l'art s'éjouit des multicolores feux d'artifice tirés dans les rues par ces maîtres pyrotechniciens. Voici que la banale circulaire, le traditionnel « retour de Paris » ou « retour de Londres » s'adonne d'une imagerie artistique. Un marchand de fourrures nous annonce ses pelisses de loutre et d'astrakan sur un prospectus encadré de jolis dessins à la plume, artistiquement disposés, et témoignant du désir d'échapper aux horreurs de la lithographie habituelle. On collectionnera quelque jour les prospectus comme on collectionne les affiches et les menus, et les artistes, et les marchands, et le goût public s'en trouveront bien.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la vente des cabinets numismatiques de MM. de Cisternes et W. Heisinger qui aura lieu à Amsterdam, sous la direction de M. Schulman, d'Amersfoort, les 7, 8 et 9 novembre. Ces collections de jetons historiques, de médailles, de méreaux, de monnaies, de livres numismatiques, etc., comptent parmi les plus riches et les plus complètes. Nombre de pièces intéressent les amateurs belges : notamment le jeton *inédit* et *unique* de Walbourg de Neuenar, comtesse de Hornes, frappé après le supplice du comte de Hornes, en 1568, plusieurs jetons en argent de Philippe II, les bustes d'Albert et d'Isabelle, des jetons relatifs aux familles de Bréderode, d'Arenberg, de Croy, etc. Au total : 1621 numéros.

Pour paraître dans huit jours : *Contes hétéroclites*, par M. Henri Carton de Wiart, avec un frontispice de M. Georges Lemmen.

Le prochain livre de M. Edm. de Goncourt aura pour titre : *Études d'art*.

Il comprendra de très intéressants et de très curieux chapitres sur l'art français du milieu du siècle. Ce volume, illustré par les frères de Goncourt eux-mêmes, sera précédé d'une préface de M. Roger Marx.

VENTE NUMISMATIQUE - A AMSTERDAM

Du 7 au 9 novembre courant, aura lieu la vente d'une collection remarquable de **Jetons et Médailles historiques, Monnaies et Livres de Numismatique** (Collections de M. DE CISTERNES DE VEILLES, à Paris, et de M. WILHELM HEISINGER, à Düsseldorf).

Expert : J. SCHULMAN (d'Amersfoort). — Salle de vente, Doelenstraat, 10, à Amsterdam.

Exposition : lundi 7 novembre, de 10 à 4 heures. — Commencement de la vente à 6 1/2 heures du soir.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépôtaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

MACKAR et NOËL

Editeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.
Propriétaires exclusifs pour la France et la Belgique des œuvres
de P. TSCHAÏKOWSKY.

N'accuse pas mon cœur TSCHAÏKOWSKY.
Pourquoi tant de plaintes! "
O douce souffrance. "
Ah! qui brûla d'amour "
Id. avec violon obligé (A. Parent) "

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PAR SUITE DE DÉCÈS

À vendre aux enchères, le lundi 14 novembre, à 2 heures, GALERIE
SAINT-LUC, rue des Finances, 10-12, à Bruxelles.

TABLEAUX DES MAÎTRES

SUIVANTS :

Artan, Bodeman, Bossuet, Coosemans, i., Coosemans, J., Courbet,
Courtens, De Braekeleer, De Jonghe, Diaz, Narcisse de la Pena,
Dillens, H., Dubois, Fourmois, Goupil, Koekkoek, Melin, Meunier,
Smits, Stevens, J., Stevens, A., Verboeckhoven, E., Verheyden,
Verwée, A., etc., etc.

Notaire : M^e De Ro || Experts : MM. Le Roy frères
Avenue de l'Astronomie, 12 || Place du Musée, 12

CHEZ QUI SE DISTRIBUENT LES CATALOGUES.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE DISCOURS DU TRÔNE. — CAMILLE VAN CAMP. — « L'INDÉPENDANCE BELGE » ET NOS ÉCRIVAINS. — L'ART ET LES SÉMITES. — LES PIÈCES À SUCCÈS. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — EXPOSITIONS OUVERTES. — PETITE CHRONIQUE.

LE DISCOURS DU TRÔNE

Dans la prudente prose, toute pâle, toute diplomatique, toute cérémonieuse du discours du Trône prononcé mardi dernier, nous trouvons cette phrase :

« Parmi les intérêts qui commandent notre sollicitude à tous, il n'en est pas de plus important que le développement intellectuel de la nation. C'est par une diffusion de plus en plus grande de l'instruction, c'est par l'éclat des lettres et des arts que les États secondaires doivent s'attacher à grandir leur rôle. »

C'est la première fois que « l'éclat des lettres » est mis en si pleine lumière dans un discours royal. Jusqu'ici la littérature avait toujours été considérée, en Belgique, comme le passe-temps aimable de quelques professeurs qui « consacraient leurs loisirs aux muses » ou comme l'apanage de quelques fonctionnaires qui entassaient, moyennant subsides, dans les greniers ministériels, quelques vagues publications, interminables, relatives aux duchés et aux comtés qui se sont jadis partagé la Belgique. C'était ça la Littérature!

Aujourd'hui les oies sont chassées du Capitole de la bêtise belge. Il s'en rencontre bien encore une, par-ci, par-là, évoluant sur quelque vivier départemental, mais le gros de la bande, la totalité dont nos voisins entendaient les cris, a été mise en déroute sous des triques vigoureuses nouvel-venues. Au-dessus de nos terres, des cygnes ont pris leur envol, maintenant, et à l'embourgeoisement plat de naguère a succédé une étonnante période de poésie et de haut lyrisme.

Il est inutile de répéter ici — où nous avons noté hebdomadairement ces succès — combien cette éclosion récente a été admirée dans le monde des lettres de tous pays.

L'Europe littéraire a consacré plusieurs de nos écrivains et de jour en jour on sent qu'un peu plus de gloire arrive à ces « jeunes » dont les premiers combats, dans la veule tourbe qui prétendait tenir les rênes de l'intelligence belge, ont été couverts par les sarcasmes d'une imbécillité officielle notoire. Mais comparez donc, à cette heure, le retentissement qu'eurent les œuvres « Van Coppennollisantes », accueillies avec un fin sourire d'ironie par le lettré français qui rencontrait par hasard de ces produits, comparez, dis-je, l'accueil fait à cette littérature épicière à la renommée que réserve maintenant l'étranger aux Lemonnier, aux Maeterlinck, aux Eekhoud et à bien d'autres ! Souvenez-vous des termes dans lesquels on parlait des Belges il y a dix ans et

relisez les articles actuels d'un Octave Mirbeau ou d'un François de Nion sur les mêmes sujets. Vous saisirez alors la profondeur de la phrase royale : « C'est par l'éclat des lettres et des arts que les États secondaires doivent s'attacher à grandir leur rôle. »

Cette phrase, c'est une promesse et nous la rappellerons encore à M. de Burlet. Nous attirons derechef toute son attention sur le mouvement littéraire belge, ce mouvement intense qui vaut à notre pays de rentrer, intellectuellement, dans l'estime des autres nations. Nous lui disons : « N'écoutez pas les conseils des cancre haineux, des budgétivores intéressés, des intrigants sournois qui parviendraient à se glisser dans votre entourage et tenteraient de capter votre confiance. Il appartient à un Ministre de dominer hautement ses bureaux : c'est à lui de donner l'impulsion et d'indiquer la route par où les fonctionnaires ont à se diriger.

Si vous avez des renseignements ou des conseils à prendre au sujet du rôle de l'Etat en matière de Lettres, adressez-vous directement aux lettrés qui marquent dans le pays. Consultez la véritable opinion littéraire ; enquérez-vous des noms littéraires belges connus et appréciés à l'étranger. Ne vous inquiétez pas des criaileries des médiocres, dont vous pourriez bousculer les opinions étroites ou les intérêts de situation. Allez de l'avant !

Vous avez un beau rôle à jouer ! Voyez ce que fait votre collègue, au ministère de la Justice ! Il a compris qu'être ministre ce n'était pas se laisser aller à fonctionner dans un rouage depuis longtemps établi. Il opère des réformes, de nobles réformes sociales, et avec quelle crânerie ! Il ne craint pas, lui, de jeter à terre de vieilles traditions, il ne redoute pas de froisser les méthodes surannées d'un magistrat de vieille école ou d'un fonctionnaire encroûté. Il remue profondément la matière juridique qu'il inonde de jours nouveaux. Mais pour cette besogne, dont l'accomplissement complet fera de lui un grand ministre, — on le reconnaîtra un jour quand se seront tu les criaileries d'une presse qui aveugle le pays, — il va à des hommes nouveaux, dont il prend les conseils, il est aux écoutes des derniers mots de la science, il établira des institutions pénales que les autres nations (et cette imitation commence) copieront. Agissez comme lui ! Adoptez un but, un but élevé que vous atteindrez au cours de votre Ministère et qui laissera une trace glorieuse de votre passage dans les hôtels de la rue de la Loi. Faites-vous le protecteur éclairé de cette jeunesse artiste qui promet de si belles destinées aux lettres belges. Voyez quels obstacles il y a à ôter de sa marche. Enquérez-vous de ses désirs. Et réformez ! Réformez ! La matière est noble et délicate. On ne protège pas l'esprit et la poésie d'un pays comme on encourage son agriculture ou son industrie. Mais, croyez le bien, il y a de grandes choses à accomplir. Car en sui-

vant ces idées jeunes, en vous inspirant de ces enthousiasmes et en accueillant ces projets tout généreux, d'ailleurs, et palpitants d'art, de vie et de bataille, vous aiderez à faire de la petite Belgique un centre intellectuel, un foyer rayonnant qu'on saura respecter aux moments sinistres des conflits et à l'heure trouble des conflagrations. »

CAMILLE VAN CAMP

Avec une vive émotion nous avons revu l'œuvre — actuellement exposée au Musée moderne — de ce probe artiste : Camille Van Camp, qui jusqu'à la fin de sa vie s'acharna à découvrir des voies nouvelles, l'esprit toujours en éveil, les yeux inquiets, mécontent du travail accompli, plein d'espoir et d'enthousiasme pour la tâche à venir.

Cette recherche continue d'un rajeunissement fut la caractéristique de son art. Par elle, Camille Van Camp s'est élevé au rang des artistes qui marquent. Il fut au nombre des novateurs et des hardis. Il proclama l'indépendance et prêcha ouvertement la croisade contre les routines à l'époque, — déjà lointaine ! — où l'insurrection était périlleuse, où tout soldat de l'armée artistique qui sortait des rangs était jugé et exécuté avec toute la sévérité des cours martiales.

A ceux qui, venus longtemps après les bagarres de l'Art libre, ignorent la part glorieuse que Van Camp prit à la levée de piques qui précéda celle des XX et en fut le prélude, nous rappelons le rôle joué par le peintre. On sait que jusqu'à la fin de sa carrière il garda pour les luttes de la génération montante l'intérêt du grenadier de la garde pour les recrues. C'était à lui qu'on s'adressait chaque fois qu'une injustice trop criante avait été faite par quelque malfaisant jury. Les jeunes le choisissaient pour les défendre dans les commissions de placement, dans les comités d'achat : et toujours il bataillait, aimant la lutte pour elle-même, pour la satisfaction morale qu'elle procure aux esprits bien trempés, et non pour le résultat qu'elle amène, — ce qui est la vraie manière d'en goûter la saveur. (Essayez donc, vous autres, les endormis et les indifférents !)

Les deux salles du Musée où l'œil scrute, pour la première fois, toute la vie intime de l'artiste, où quarante années de travail, d'études, de recommencements et d'efforts se déroulent en un panorama d'une variété rare, décèlent ce tempérament chercheur, épris de neuf, toujours à l'affût du progrès à réaliser.

Aux toiles qui donnèrent à sa prime jeunesse un soudain relief : le portrait de M. le conseiller Van Camp, père de l'artiste, celui de M^{me} Couteaux mère ; à celles où l'influence de Louis Gallait se faisait nettement sentir : le portrait de M. Vergote, le portrait de M^{me} Van Camp mère, — succèdent des œuvres d'une facture plus libre, d'une conception plus originale : on sent la ferme volonté d'échapper aux traditions dans ce beau portrait de M. le premier président de Gerlache, d'une vie si intense et d'une allure en si parfaite harmonie avec la haute situation du modèle et son caractère physique et moral. Puis encore : les portraits de M^{me} Montefiore, de M^{me} Gislain, de M^{me} de Harven, de Louis De Fré, de M. Henri Olin, pour chacun desquels il trouve la pose, la mise en pages, l'expression qui conviennent exactement au modèle. Ces portraits sont déjà entrés dans le passé : les costumes masculins, les crinolines, les chapeaux portent leur millésime. Et

pourtant rien ne choque : on ne pourrait y relever une faute de goût.

A la fin de sa vie, il avait acquis une sorte de maîtrise : le second portrait de sa mère, le portrait d'enfant qu'il exécuta en une seule séance, le portrait du docteur Lequime en témoignent.

Parmi toutes ces toiles s'intercalent des œuvres diverses, des paysages, des tableaux de genre, des sujets de fantaisie, auxquels s'essaie, avec plus ou moins de bonheur, la main toujours impatiente de l'artiste. Tel coin de nature s'illumine, en un hallier que la neige ouate, de l'or fauve du soleil couchant, exactement noté. Telle scène rustique nous apparaît : romance, en sa naïve sentimentalité.

L'élégance d'un profil féminin, l'aristocratie d'une souple silhouette impressionnent l'artiste, qui peu à peu dégage de ses multiples études une synthèse de femme qui demeure quelque temps la marque distinctive de sa production. A l'aquarelle, à l'huile, au crayon, il la fixe en diverses attitudes, se bornant souvent à une esquisse vivement tracée, allant parfois jusqu'au bout de l'œuvre qu'il termine amoureusement, câlinement.

Mais ce qui séduit le peintre, ce qui l'attire invinciblement, c'est la peinture d'histoire, la seule qui lui paraisse vraiment digne d'enflammer son ardeur (thèse de plus en plus contestable). L'œuvre la plus importante qu'il produisit à cet égard est la *Mort de Marie de Bourgogne*, qui figure au Musée moderne et dont une esquisse est présentement exposée. Ce fut ensuite l'œuvre des dernières années, celle dans laquelle il s'absorba complètement et dont l'exécution lui imposa un labeur énorme et un effort de volonté considérable : nous parlons de la vaste composition destinée à perpétuer le souvenir du 16 avril 1880, et dans laquelle il groupa, en un pittoresque assemblage, une foule de personnages officiels, de notabilités choisies dans l'armée, dans la magistrature, dans les arts.

Nous avons dit en son temps les qualités et les défauts de cette grande toile. Nous ne nous y arrêterons plus aujourd'hui. Constatons toutefois que dans les conditions où elle est présentée, avec le recul que permet la salle où elle est exposée, elle fait, dans son ensemble, une impression très supérieure à celle qu'on éprouva jadis à la contempler. Telles parties de l'œuvre : les drapeaux d'omniganck claquant au vent, le cortège descendant les marches du Palais de l'exposition, le portique du fond, etc. sont, la patine ayant déjà émaillé les pâtes, de beaux morceaux de couleur, d'une harmonie gaie dans son bariolage de tons éclatants. Peut-être l'Etat ferait-il bien d'acquérir pour le Musée des Arts décoratifs ce tableau qui a tout au moins, abstraction faite de son mérite artistique, un précieux intérêt documentaire.

Le souvenir qui reste d'une visite à l'exposition Van Camp ? L'impression attendrie d'un artiste à la vision délicate, aux goûts élevés, aux formes pures, voilé de la mélancolie d'un effort brisé avant le complet aboutissement.

« L'INDÉPENDANCE BELGE » ET NOS ÉCRIVAINS

Notre numéro du 30 octobre dernier signalait, avec félicitations, la résolution annoncée par *l'Indépendance belge*, de faire une place à nos écrivains nationaux dans son supplément littéraire.

A deux reprises déjà cela s'est réalisé, mais dans des conditions qui suscitent des défiances.

Sous le titre annoncé, *Flandre et Wallonie*, apparaissent en

un feuilleton relégué au bout du susdit supplément, en fragments parcimonieux, de la prose ou des vers belges, alors que la première page et tout le dessus de la seconde sont remplies de machines quelconques, copieusement étalées, empruntées aux *varia* les moins qualifiés de la littérature étrangère.

Ce n'est pas ainsi que le groupe littéraire de nos prosateurs et de nos poètes l'avait compris et l'entend. Cette aumône ne lui va pas et, à un point de vue plus élevé, elle n'est en aucune façon de nature à relever notre mouvement artistique en montrant sa grâce, sa force et son abondance. On y met nos écrivains au bas bout de la table, on les traite en intrus admis par surcroît. Cela n'est ni loyal, ni digne, ni acceptable.

De là vient le soupçon que le syndicat de gens si longtemps hostiles qui manœuvrent à *l'Indépendance* pourrait bien avoir une autre préoccupation que de servir notre littérature. Ils ont été fréquemment et violemment attaqués pour la criante partialité avec laquelle ils traitaient celle-ci. Ils ont compris qu'ils ne pouvaient déceint se taire davantage, alors qu'à l'étranger tout journal qui se respecte parle de nos écrivains souvent et avec éloges. La tactique de ce journal ne serait-elle pas de se procurer une assurance contre les attaques futures et de s'écrier un beau jour : « Comment, je ne fais rien pour les Belges ? Mais je leur ai consacré dix, vingt feuilletons dans mon supplément littéraire ! Seulement, ça n'a servi à rien. Personne n'a fait attention à leurs œuvres ».

Nous tenons, quant à nous, à donner date à la présente protestation, en signalant le caractère maladroit ou trop malin de cette apparente bienveillance. Il doit être compris que nous ne mettrons ce journal à allures mal définies parmi ceux qu'on peut louer sans crainte et à qui l'on peut pardonner son mauvais vouloir invétéré, que le jour où, franchement, ouvertement et sans marchander, il fera amende honorable. M. Harry, qui y a pris la place de M. Tardieu, est homme à comprendre ces réserves et ces désirs et à se dégager de ces équivoques fâcheuses.

L'ART ET LES SÉMITES

Nos lecteurs prendront, connaissance avec plaisir et curiosité, nous n'en doutons pas, de l'intéressante lettre suivante. Il est peu de sujets qui soulèvent des questions aussi profondes et d'une plus grande influence sur la science et sur l'art. Nous l'examinerons dans notre prochain numéro.

MON CHER ET HONORÉ CONFRÈRE,

J'ai lu dans *l'Art moderne* du 16 octobre l'article intitulé *L'Art et les Sémites*.

Je veux vous remercier, avant tout, des éloges — non mérités certes — que vous voulez bien décerner à l'article sur Renan paru dans *l'Avenir social* et à son auteur.

Mais nous ne serons jamais d'accord, je le crains, en ce qui concerne l'art et la religion des Sémites.

Veillez croire que mes convictions catholiques n'ont pas la moindre influence sur mes appréciations en cette matière. La qualité de peuple choisi, que nous attribuons avec l'Eglise aux israélites, n'implique en rien la tendance à magnifier ni le sémitisme en général, ni les israélites en particulier. C'est, d'après l'Écriture, pour arracher les Tétrarchies à la corruption et à l'idolâtrie des Sémites, qui les environnaient, que Dieu prescrit à Abraham de quitter la Mésopotamie. La race élue, de son côté, ne

se maintient dans la voie qui lui est tracée qu'au milieu des plus inconcevables prévarications et moyennant les châtements les plus énergiques. Je ne pense pas qu'il y ait dans tout cela rien qui doive nous porter à exalter les qualités naturelles de l'esprit sémitique. Ce que nous admirons, c'est le secours surnaturel de la Providence.

De mon côté — permettez-moi cette pensée — je crains qu'en cette matière une idée *a priori* ne guide vos déductions. Vous partez d'une conception du sémitisme et de l'aryanisme, qui n'est pas, à mon avis, appuyée sur les faits, et vous concluez — *a priori* toujours — que tels peuples sont Sémites ou Aryens, suivant qu'ils possèdent ou non les caractères que vous attribuez à ces deux races.

La science n'est pas assez avancée pour permettre de tels raisonnements. Elle ne le sera jamais probablement. En tous cas, quand nous saurons avec précision quelles sont les conceptions, les qualités et les tares originaires de *chaque peuple sémitique* en particulier, alors seulement nous pourrions essayer de nous former une idée de ce qu'est le Sémite en général. Pour arriver à cela, nous devons commencer par étudier de près et minutieusement, depuis la haute antiquité, la civilisation de tous les peuples qui *sont sémitiques*. Dieu sait combien d'années ce travail préliminaire prendra à la science ! Mais exclure, dès l'abord, de cette étude certaines populations, sous prétexte qu'elles *ne peuvent pas être sémitiques*, c'est préjuger le résultat cherché et faire, si je ne me trompe, un cercle vicieux.

Or, voilà précisément ce que je reproche à votre observation concernant les Assyriens. « Ils n'étaient pas monothéistes, ils avaient un art très développé », ai-je affirmé. « Donc ils ne peuvent être des Sémites », concluez-vous, et vous insinuez qu'ils pourraient bien être mélangés d'Aryens : « L'Assyrie, dites-vous, était un pays de mélange, très près des pays d'origine de l'Aryanisme, très mêlé comme population, très obscur encore aujourd'hui sur les artisans de son art ».

Il n'en est rien. S'il y a au monde un pays peu mélangé, c'est bien l'Assyrie ancienne. Déjà en Babylonie, nous connaissons des rois *sémitiques* dont le règne remonte *authentiquement* au xxxviii^e siècle avant notre ère, Sargon l'Ancien notamment, et son fils Naram-Sin (3750 avant J.-C.). En Assyrie, dès que l'histoire s'ouvre (xix^e siècle avant J.-C.), nous trouvons des rois sémitiques, un peuple sémitique, sans aucune trace d'un mélange quelconque. Jamais la continuité ethnographique ne paraît avoir été interrompue.

Les peuples avoisinants, Alarodiens, Mitaniens, Kosséens, Elamites, Araméens, Babyloniens, Hittites, etc., n'étaient certes pas des Aryens, et d'ailleurs ils sont pour la plupart tributaires de l'Assyrie au point de vue de l'art : Les Assyriens ne leur ont pas emprunté grand'chose, sauf peut-être aux Babyloniens, chez qui l'élément sémitique domine d'ailleurs depuis la plus haute antiquité. C'est vers le ix^e siècle seulement que Salmanassar II entra pour la première fois en contact avec les Mèdes aryens, dans une campagne lointaine. A cette époque l'art assyrien était déjà formé, original ; depuis cette époque, il continue son développement propre, sans trace d'influence étrangère.

Quant à admettre que « l'Assyrie était près des pays d'origine de l'Aryanisme », que vont dire les partisans, tous les jours plus nombreux, de l'origine européenne et même scandinave des Aryas ? Et ceux qui croient à leur origine asiatique, comme moi, n'ont jamais imaginé que leur berceau fut proche de l'Assyrie.

Ce que nous constatons dans bien des cas, au surplus, c'est que l'art des Aryens se forme sous l'influence sémitique. Pour n'en citer qu'un exemple (ce n'est pas une précaution oratoire ; j'en pourrais citer d'autres), l'art des Archéménides ne se rattache-t-il pas directement à l'art assyro-babylonien ? Ne sont-ce pas les Assyriens notamment qui ont trouvé le secret d'émailler les briques et de les employer d'une manière très artistique et très originale dans les constructions ? Les Perses n'ont fait qu'imiter le procédé des Assyriens et les Turcs en ont hérité des Persans.

Il ne saurait donc être question, à propos de l'art assyrien, d'une race mieux douée que les Sémites qui aurait travaillé pour eux.

De même la religion. Le polythéisme des Assyriens est aussi ancien qu'eux-mêmes : rien ne permet d'affirmer qu'il ne soit pas original. Et les Arabes, avant l'Islam, n'étaient-ils polythéistes à l'excès ? C'est Mahomet qui instaura le monothéisme en Arabie, très probablement sous l'influence des idées chrétiennes. Le jour où il prit la Mecque, il détruisit trois cent soixante idoles qui ornaient la Kaaba.

Les Arabes nomades n'ont pas d'art, dites-vous. — Parce qu'ils sont nomades. Sont-ils nomades parce qu'ils sont Sémites ? Qu'on m'explique alors pourquoi tant d'autres peuples sémitiques furent sédentaires, pourquoi des peuples aryens sont nomades ?

Que des choses à dire encore ! Une seulement, qui vous intéressera. Le *droit*, dans ses conceptions les plus raffinées, était parvenu à un degré fort élevé de perfection en Assyrie et en Babylonie. Nous possédons des *milliers* de documents juridiques, en caractères cunéiformes, qui fournissent les renseignements les plus précieux sur la vie juridique au vii^e siècle avant notre ère et bien avant ce temps. Notez que ce droit n'est pas du tout celui d'un peuple barbare ou nomade.

Et pourtant, l'Assyrie fut certainement un pays sémitique, moins mélangé que nos pays aryens !

La vérité est, qu'en dehors de la race, une foule de facteurs déterminent l'évolution d'un peuple : sol, climat, voisinage, influence de personnalités supérieures, etc. Si les Arabes sont nomades (les habitants de l'Arabie ne le sont pas tous d'ailleurs, et ne le furent pas toujours ; mais ceci serait trop long à développer), cela tient en grand partie à la configuration et au climat de leur pays. Ils sont monothéistes à cause de Mahomet ; ils n'ont pas d'art plastique à raison des défenses de la loi religieuse.

Et si les Sémites en général paraissent aujourd'hui arriérés, cherchez du côté du Coran, vous trouverez la solution du problème. Les Turcs, non Sémites cependant, présentent les mêmes symptômes.

Direz-vous que le Coran n'aurait pu s'imposer aux Sémites s'il n'avait reflété exactement l'esprit sémitique ? Comment s'est-il imposé alors à une foule de peuples non sémitiques et même à des peuples aryens ? Comment a-t-il pu remplacer chez les Sémites eux-mêmes des conceptions religieuses antérieures, profondément différentes de l'islamisme ? Comment se fait-il, d'autre part, que de nombreuses populations sémitiques ont accepté et professé le christianisme ?

Ces problèmes sont trop compliqués pour être résolus par une théorie aussi simpliste que celle des races, aussi raide que celle de l'évolution.

Me pardonnez-vous ces observations si sommaires et déjà si longues ? Croyez bien que c'est uniquement le souci de la vérité

scientifique qui les dicte, non le vain plaisir de critiquer ou me trouver en désaccord avec vous.

Veuillez agréer, mon cher et honoré Confrère, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

LÉON DE LANTSHEERE.

Le 26 octobre 1892.

LES PIÈCES A SUCCÈS

Voici un tableau des recettes réalisées, dès la première traite, c'est-à-dire pendant une série ininterrompue de représentations, par quelques pièces à succès, une série de banalités; pas une œuvre d'art, pas un nom de grand artiste.

Michel Strogoff	fr. 2,893,006 50
Le Tour du Monde	2,373,025 90
La Fille de M ^{me} Angot	2,023,805 10
Les Mille et une Nuits.	1,826,077 —
Orphée aux Enfers (version de la Gaité).	1,784,683 75
Théodora	1,654,294 75
Les Cloches de Corneville.	1,642,011 35
Niniche	1,394,225 85
La Mascotte	1,372,522 50
Le Maître de Forges	1,294,268 —
Le Petit Duc.	1,259,770 50
Divorçons	1,189,668 —
M ^{me} Nitouche	1,164,508 —
Lili	1,156,837 —
Le Voyage de Suzette	1,056,047 —
Le Petit Poucet.	1,038,449 —
Miss Helyett (jusqu'à fin 1891)	1,000,000 —
La Fille du Tambour-Major (version de la Gaité).	962,299 —
Les Surprises du Divorce.	943,566 50
La Femme à Papa	865,001 —
Belle-Maman	841,324 —
L'Abbé Constantin	804,559 —
Giroflé-Girofla	734,726 —
Ma Cousine	716,948 50
La Petite Mariée	681,184 60
L'Assommoir	668,382 —
Trois Femmes pour un Mari	657,828 —
La Fille du Tambour-Major (version des Folies)	620,044 —
Le Royaume des Femmes (version des Nouveautés)	611,799 50
Joséphine vendue par ses sœurs.	600,082 —
Le Jour et la Nuit	568,847 50
Paris Fin-de-Siècle.	559,214 —
Le Grand Mogol	544,088 85
Le Régiment	512,611 50
La Cigale et la Fourmi.	507,404 —
M ^{me} Favart	419,947 30
Les Femmes collantes.	284,101 —
Ferdinand le Noceur	212,943 50

Les auteurs ayant réalisé les plus fortes recettes sont les suivants, un vraiment très beau groupe de médiocrités : Clairville, d'Ennery, Sardou, Chivot et Duru, A. Millaud, Meilhac et Halévy, Ohnet, Blum et Toché, Ferrier, Leterrier et Vanloo, Boucheron, Gandillot, etc.

Même observation pour les musiciens : Offenbach, Lecocq, Audran, Hervé, Varney, Victor Roger, Vasseur, etc.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Tours et Tourelles de Belgique.

Elles ont défilé la semaine dernière devant le tribunal civil de Bruxelles, les Tours et Tourelles si joliment croquées et peintes par M. Jean Baes (1). Elles ont empli d'un carillon imprévu l'auditoire de la 5^e chambre, et voici à quel propos :

Un libraire bruxellois, M. Lamertin, a reçu en dépôt, pour les vendre au public, un certain nombre d'exemplaires de la curieuse et artistique collection de chromographies publiées par M. Lyon-Claesen, d'après les aquarelles originales de M. Baes. Pour les écouler plus facilement, il vend les planches séparément, à 3 fr. l'une, quand il ne trouve pas d'acheteur pour l'album complet, côté cent francs. Une cinquantaine de feuilles ont été ainsi débitées, et le libraire y met si peu de malice, qu'il annonce à la vitrine de sa librairie le prix auquel on peut se procurer chacun des exemplaires.

Mais l'auteur et l'éditeur ne l'entendent pas ainsi. L'ouvrage forme un tout. Il a une table des matières, une couverture. Débité au détail les planches de la collection, c'est porter atteinte aux droits de l'artiste et de M. Lyon-Claesen, c'est les priver du bénéfice que doit leur rapporter la vente de l'ouvrage.

De là leur assignation. Elle soulève une question délicate et neuve, que les usages de la librairie artistique, en l'absence d'un texte formel de la loi et d'une convention précise, peuvent seuls trancher.

MM^{es} Lejour et Angenot ont présenté à l'appui des deux thèses opposées des arguments de fait et de droit. Le tribunal a retenu l'affaire en délibéré et prononcera mercredi prochain.

EXPOSITIONS OUVERTES

ANVERS. — *Als ik kan* (salle de l'ancien Musée). De 10 à 4 heures.

BRUXELLES. — Exposition VAN CAMP (ancien Musée). Entrée libre. De 10 à 4 heures.

» Exposition *Pour l'Art* (ancien Musée). Entrée : 50 centimes. Carte permanente, 5 francs. De 10 à 4 heures.

» Exposition WILLEM DELSAUX (Galerie moderne). Entrée : 50 centimes. De 10 à 4 heures.

» Exposition HENRIETTE RONNER (chaussée de Vleurgat, 57). Par invitations. Le mardi et le jeudi, de 2 à 5 heures.

PETITE CHRONIQUE

Le Dr Virgile ROSSEL, professeur de droit français à l'Université de Berne, a terminé, il y a deux ans, un ouvrage sur *l'Histoire littéraire de la Suisse romande*. Immédiatement après la publication de ce livre, il a entrepris d'écrire une *Histoire de la littérature française à l'étranger*. Son projet est de tracer d'abord un tableau de la littérature dans les pays de langue française, la France exceptée (Belgique, Suisse romande, Canada, avec les

(1) Nous avons rendu compte de cette charmante publication en 1890, p. 412.

« refuges » hollandais, anglais et allemands des XVII^e et XVIII^e siècles), puis de l'influence de la littérature française sur les principales littératures étrangères.

Il est arrêté, dans son travail, par le chapitre destiné à la Belgique. Les bibliothèques suisses ne possèdent presque rien sur la littérature de notre pays. Pour le moyen-âge, il est au courant : Froissard et Comines sont dans toutes les bibliothèques ; il a pu se procurer les œuvres de Chastelain ; il est suffisamment renseigné sur Olivier de la Marche et sur la plupart de ceux de nos auteurs de l'époque médiévale.

L'étude qu'il voudrait consacrer à la Belgique compterait 80 pages in-8° et nous prions nos compatriotes de lui adresser à Berne tous les renseignements qui pourraient l'aider dans ce travail qui certes fera honneur à nos écrivains et augmentera à l'étranger leur popularité, si bien préparée déjà par les articles des quotidiens français.

Nous avons été stupéfaits en lisant dernièrement dans une lettre envoyée de Bruxelles au *Journal*, cette déclaration : « On ne lit et « on ne veut lire, en Belgique, que des livres et des journaux littéraires français, et les écrivains belges qui veulent obtenir la « faveur du public de leur pays doivent aller chercher à Paris « une consécration, une sorte de baptême littéraire qu'on exige « d'eux ; ils doivent faire étiqueter leurs livres d'une marque « parisienne sous peine de les voir moisir dans les rayons de « l'éditeur ». Et plus loin : « Mais notre public ne veut connaître « que ceux d'entre eux dont Paris lui a fait connaître le nom, « et Camille Lemonnier est à peu près le seul qu'il n'ignore pas. »

C'est un Belge qui a pondé cela ! Est-ce courtoisie, ignorance ou simplement dépit d'un raté ? On lit ces choses avec beaucoup de tristesse et un peu de honte, car dans le tas des lecteurs français, il en est qui croient que c'est arrivé.

L'English burlesque Company est revenue à l'Alhambra, avec le chatolement des costumes de ses ballerines, avec la folle gaité de ses clowns, avec l'énorme bouffonnerie de ses parodies inénarrables. *Carmen-up-to-date* a retrouvé le succès qui l'avait accueilli en mai dernier, et le public fait fête aux jolies misses qui l'interprètent. Les noms ont changé, mais c'est toujours même exhibition plastique, même raffinement de costumes, mêmes yeux noyés accompagnant d'expressives mimiques, et le *Ta-ra-ra-boom-de-ay* domine tout des éclats de sa gaité véhément.

M. Joséphin Péladan fera le jeudi 17 courant, à 2 heures, une conférence au Cercle *Pour l'Art*, qui a ouvert hier son premier Salon au Musée moderne.

Les concerts et conférences arrêtés cette semaine par la Commission du Cercle artistique :

Quatre séances de musique de chambre données par MM. Colyns, Ed. Jacobs et A. De Greef. Première audition : 23 novembre.

Le 5 décembre, concert donné par le chœur Daniel De Lange (*a capella*) d'Amsterdam. Le 16 décembre, concert de M. Jenö Hubay et de M^{lle} Schmidt, pianiste. En janvier : concert de M^{me} Sucher et de M^{lle} Kleeberg, pianiste. « Une heure de musique nouvelle » (matinées Samary). Audition d'œuvres de MM. Vincent d'Indy et Em. Chabrier.

Les conférenciers sont : MM. Joséphin Péladan (*Du mystère, de l'amour, de l'art*), Fernand Khnopff (*A propos d'Hamlet*), Maurice Kufferath (*Tristan et Yseult*), Papus, Arthur Pougin, Em. Verlant, Lucien Solvay et Julien Tiersot.

M. F. Binjé ouvrira mardi au Cercle artistique une exposition de quelques-unes de ses œuvres.

Pour remplacer la Galerie Grosvenor, qui a fermé définitivement ses portes, un comité à la tête duquel se trouvent le vicomte Baring, le marquis de Granby, Lord Hothfield, MM. T.-D. Croft, E.-M. Underdown, etc., vient de fonder à Londres les *Grafton Galleries*, 8, Grafton street, W., dans lesquelles auront lieu périodiquement des expositions d'art moderne.

Ces salons auront, comme naguère ceux de la Grosvenor, un caractère international. Ils seront installés dans des locaux tout nouvellement aménagés avec un grand luxe et dans d'excellentes conditions d'éclairage, au centre de la vie artistique de Londres, près de New Bond street.

Le directeur de cette nouvelle entreprise d'art, M. F.-G. Prange, qui fut longtemps l'« Art manager » de la Galerie Grosvenor et qui est très au courant du mouvement artistique contemporain, vient de passer quelques jours à Paris et à Bruxelles où il a fait choix, dans chacune de ces villes, d'un groupe d'artistes pour prendre part à la première exposition des *Grafton Galleries* qui s'ouvrira le 15 janvier. Les artistes belges invités sont : M^{les} B. Art et A. Boch, M^{me} H. Ronner, MM. A. Baertsoen, E. Claus, F. Courtens, Den Duyts, L. Frédéric, F. Khnopff, G. Lemmen, C. Meunier, R. Picard, W. Schlobach, T. Van Ryselberghe, G. Van Strydonck, F. Van Leemputten, I. Verheyden, Th. Verstraete, G. Vogels, R. Wytzman.

On sait l'indifférence avec laquelle notre presse grande et petite a accueilli la publication des deux remarquables articles de François de Nion sur notre mouvement littéraire.

Tandis que les bons confrères s'entendaient pour ignorer le bruit qui, en France même, s'est fait autour de cette proclamation de nos talents, un journal nous arrive de Buenos-Ayres, *la Nacion*, qui reproduit *in extenso* l'étude de Fr. de Nion sous ce titre : *Literatura belga, Flamencos y Walones*.

Le Mâle vient d'être représenté à l'aristocratique Théâtre Manzoni de Milan.

Il ne paraît pas que l'œuvre de Camille Lemonnier ait passé sans encombres. La sincérité du dialogue et la puissance des situations ont fortement remué la jeunesse, les esprits affranchis. Mais le Théâtre Manzoni est surtout composé d'un public élégant et mondain. Ce public, qui a fait un succès à *Paris fin-de-siècle*, s'est effarouché de la rude franchise du drame.

Rappelons que c'est à Milan que fut sifflé *le Canard sauvage* d'Ibsen.

Le Théâtre Manzoni annonce la mise à la scène de *la Parisienne* de Becque.

On annonce comme imminente la publication d'une plaquette de vers : *Le Château des Merveilles*, par M. Valère Gille, chez l'éditeur Lacomblez.

Numéros excellents, les uns après les autres, des *Entretiens politiques et littéraires*. Une nouvelle rubrique : *Lectures poétiques*, fut soulignée par tel poème : *La Chevauchée d'Ieldis*, qui est, certes, le plus complet et le plus caractéristique du signataire, M. Viellé-Griffin. Puis des souvenirs de Bakounine, ardents et précis ; des articles de Paul Adam et de Bernard Lazare, etc.

Les cours supérieurs pour dames (15^e année) s'ouvriront demain lundi, à 3 heures, au Palais des Académies.

Voici l'ordre dans lequel ils seront donnés :

LUNDI. — *Géographie*, par M. Pergameni. — *Histoire des applications de l'Art*, par M. Paul Lambotte.

MARDI. — *Histoire de l'Art*, par M. Emile Verhaeren. — *Littérature anglaise*, par M^{me} A. Couvreur.

MERCREDI. — *Histoire générale*, par M. Pergameni.

JEUDI. — *Histoire de la civilisation en Belgique*, par M. H. Lonchay. — *Diction et Littérature française*, par M^{me} Tordeus.

Les inscriptions sont prises chez M^{lle} Vanderaey, avenue Louise, 29.

Le compositeur Hervé (de son vrai nom Florimond Ronger) l'auteur de *l'Œil crevé*, de *Chilpéric*, des *Chevaliers de la Table-Ronde*, du *Petit Faust*, de tant d'autres folies musicales qui parurent avant les opérettes d'Offenbach ou en même temps, a succombé le 3 novembre à un accès de diabète. Né à Houdain, près d'Arras, en 1825, mais élevé à Paris, à la maîtrise de Saint-Roch, Hervé avait débuté comme organiste à Saint-Eustache, où il demeura huit ans. L'instrument religieux ne devait pas avoir beaucoup d'influence sur les goûts du joyeux émule d'Offenbach ; il est vrai qu'il était en même temps chef d'orchestre au Palais-Royal, ce qui décida de sa carrière et le fit pencher vers les musées légères.

Organiste, chef d'orchestre et compositeur, Hervé fut aussi chanteur. Il parut notamment à l'Opéra-National. A Londres, il dirigea des concerts pendant plusieurs années. Il fut aussi directeur de théâtre. C'est lui qui fonda et dirigea les « Folies-Nouvelles ».

En somme, ce fut une physionomie curieuse, un des types caractéristiques de l'esprit et de la gaieté française pendant les dernières années de l'Empire. Les insuccès que rencontrèrent ses dernières œuvres avaient contribué à aggraver son état. Et c'est, dit-on, en lisant un « éreintement » de la *Bacchanale* qu'il est mort, suffoqué.

L'entrevue entre M. von Gross et M. Bertrand, dit le *Guide musical*, a eu pour résultat le choix de la *Walkyrie* comme premier ouvrage de Wagner devant être joué à l'Opéra. La première représentation aura lieu en avril prochain ; la raison de l'adoption de cet ouvrage réside dans l'engagement de M. Van Dyck, qui s'est déclaré prêt à chanter, au choix, les *Maîtres Chanteurs* ou la *Walkyrie*.

La distribution qui a été arrêtée est la suivante :

M. Van Dyck, Siegmund ; M. Lassalle, Wotan ; M^{me} Caron, Brunehilde ; M^{lle} Bréval, Sieglinde.

Les interprètes des rôles de Hunding et de Fricka ne sont pas encore désignés.

Comme complément de l'arrangement intervenu entre M. von Gross et M. Bertrand, on a décidé la reprise de *Tannhäuser* dans un délai peu éloigné, mais qui sera déterminé de manière à ne léser en aucune façon les intérêts des compositeurs français, ceci à la demande expresse de M^{me} Cosima Wagner.

Les journaux de Munich, dit le *Guide musical*, parlent de nouveau de la question de *Parsifal*, sur lequel le Théâtre de la Cour a, on le sait, un droit de priorité aussitôt que l'œuvre quittera le Théâtre de Bayreuth. Or, il paraît que le Théâtre-Allemand de Prague a l'intention de s'emparer, l'année prochaine, de l'œuvre de Richard Wagner, en se fondant sur les lois autrichiennes relatives à la propriété littéraire. En Autriche-Hongrie, le droit de propriété expire avec la dixième année après la mort de l'auteur. Wagner étant mort le 13 février 1883, c'est donc au 31 décembre 1893 qu'expireraient les droits de ses héritiers sur *Parsifal*. On fait remarquer cependant que la loi autrichienne protège, pendant trente ans après la mort de l'auteur d'une œuvre, les droits cédés par lui aux éditeurs. Si le Théâtre de Prague voulait monter *Parsifal* en 1894, il serait donc délié de toute obligation envers les héritiers directs, mais non vis-à-vis de l'éditeur, et il y aurait encore pour lui l'obligation de s'entendre au sujet de l'exécution de la partition. Enfin la Chambre des seigneurs d'Autriche est

saisie, depuis quelque temps déjà, d'un projet de loi sur la propriété littéraire, et il se pourrait que les deux Chambres eussent voté ce projet avant l'expiration de 1893. Pour le moment, il est donc peu probable que le Théâtre de Prague puisse mettre à exécution le projet qu'on prête à son directeur de monter *Parsifal* en 1894. En tout cas, si *Parsifal* devient libre en 1894, en Autriche, le Théâtre de la Cour, à Munich, fera probablement valoir ses droits, et obtiendra la priorité en vertu de la convention passée en 1887 entre l'intendance des théâtres royaux de Bavière et les héritiers de Wagner.

Bravo au *Diseur* du *Journal* qui consacre à CÉSAR FRANCK un souvenir ému dans la série « la Bonne Aventure » :

PASSÉ. — L'ancien organiste de Sainte-Clotilde, où il toucha l'orgue pendant trente-deux ans. L'admirable auteur de *Rédemption*, de *Ruth*, des *Béatitudes*, par qui le vieil oratorio fut réchauffé ; le seul compositeur moderne dont les inspirations aient eu la noblesse et la pureté qu'il faut, pour consoler les dévotionnelles orgues, veuves de Bach.

PRÉSENT. — Il y a aujourd'hui deux ans qu'il est mort...

Qui d'entre vous s'en souviendra, anciens et chers élèves qui l'appeliez filialement, au Conservatoire, « le père Franck » ? Qui donc, hormis ses proches, s'acheminera aujourd'hui, vers le cimetière du Grand-Montrouge, où repose le si bon Maître ?

Cependant, les Colonnes et les Lamoureux, en leurs concerts du dimanche, continuent à battre, d'un bâton infatigable, les blancs d'œufs de MM. Massenet et Godard, et n'osent servir aux « belles écouteuses » les coulis symphoniques de Franck, ou son Quatuor pour instruments à cordes, ou son Quintette, ou Prélude, choral et fugue.

AVENIR. — La résurrection de Lazare... alors que les Delibes, Poise, Guiraud et autres Dupratos, enterrés cette année, sentiront peser plus lourdement sur leur dépouille musicale, sur leurs cadavres d'œuvres, la pierre tumulaire de l'oubli.

VENTE PUBLIQUE A GAND

de la

BELLE BIBLIOTHÈQUE

de feu M. Aug. de PORTEMONT, bibliophile distingué à Grammont

Livres, ancienne littérature flamande, gravures, documents manuscrits

Lundi 21 Novembre 1892 et cinq jours suivants, à 9 1/2 et à 2 1/2 heures précises, Salle Saint-Georges, rue du Refuge, à Gand, par F. Verhulst et direction de H. Van Goethem, libraire-expert.

S'adresser pour le catalogue à la librairie Van Goethem, Marché aux Grains, à Gand.

VENTE DE TABLEAUX ANCIENS

ANCIENNES PORCELAINES DE LA CHINE

PORCELAINES ET FAIENCES DIVERSES

ARGENTERIES ANCIENNES

Étains anciens, Bronzes et cuivres anciens, Grès anciens

MEUBLES ANCIENS, ETC., ETC.

formant la collection de feu

M. LE VICOMTE F. DE ROEST D'ALKEMADE

les mardi 22, mercredi 23 et jeudi 24 novembre 1892

A 2 HEURES PRÉCISES DE RELEVÉ

GALERIE SAINT-LUC, 10 et 12, rue des Finances

A BRUXELLES

Par le ministère de M^e DE WÉE, notaire à Bruxelles, 14, rue Van Moer

Experts : MM. J. et A. Le Roy, frères, à Bruxelles

12, place du Musée

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE

PUBLIQUE

Le samedi 19 novembre 1892

Le dimanche 20 novembre 1892

de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Lire dans « LE JOURNAL »

LA NYMPHOMANE, par OSCAR MÉTÉNIER.

MACKAR et NOËL

Editeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.
Propriétaires exclusifs pour la France et la Belgique des œuvres
de P. TSCHAÏKOWSKY.

N'accuse pas mon cœur	TSCHAÏKOWSKY.
Pourquoi tant de plaintes?	"
O douce souffrance.	"
Ah! qui brûla d'amour	"
Id. avec violon obligé (A. Parent)	"
Menuet espagnol, pour le piano (Op. 58).	AUG. VINCENT
Souvenir des Alpes, caprice pr piano (Op. 59).	"
Les clochettes, id. (Op. 60).	"

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERMÉ FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PAR SUITE DE DÉCÈS

A vendre aux enchères, le lundi 14 novembre, à 2 heures, GALERIE
SAINT-LUC, rue des Finances, 10-12, à Bruxelles.

TABLEAUX DES MAITRES

SUIVANTS :

Artan, Bodeman, Bossuet, Coosemans, I., Coosemans, J., Courbet,
Courtens, De Braekeleer, De Jonghe, Diaz, Narcisse de la Pena,
Dillens, H., Dubois, Fourmois, Goupil, Koekkoek, Melin, Meunier,
Smits, Stevens, J., Stevens, A., Verboeckhoven, E., Verheyden,
Verwée, A., etc., etc.

Notaire : M^e De Ro

Avenue de l'Astronomie, 12

Experts : MM. Le Roy frères

Place du Musée, 12

CHEZ QUI SE DISTRIBUENT LES CATALOGUES.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

« POUR L'ART ». — L'ART ET LES SÉMITES. — CONFÉRENCES PAR JOSÉPHIN PÉLADAN. — ANNIVERSAIRE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — LISTE DE SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT CHARLES BAUDELAIRE. — PETITE CHRONIQUE.

« Pour l'Art. »

Et d'abord, souhaitons cordialement la bienvenue au groupe nouveau qui s'insurge audacieusement contre la platitude et la banalité des Salons officiels. Né d'une scission de *l'Essor* dont le mouvement en avant, très accentué au début, s'est ralenti dans ces derniers temps au point de reléguer aux arrières-gardes le bataillon qui tirait jadis si fièrement sur le front de bataille, le cercle *Pour l'Art* a échappé aux prudentes stratégies des vieilles gibernes et s'est jeté sans chefs dans la mêlée. Nos sympathies, faut-il le dire? sont avec lui. Il proclame l'indépendance de l'artiste, il affirme la liberté de donner à l'art une forme et une expression dédaigneusement rejetées par les antiques Tabulatures. Au même titre que les XX, dont il suit le courageux exemple, il a droit aux encouragements de ceux qui comprennent la nécessité d'une évolution continuelle de l'art. Les exagérations qu'il profère dans son intran-

sigeance ne sont pas pour nous déplaire. Ce sont gourmes de jeunesse dont on se débarrasse rapidement et déjà, dans le chaos des tâtonnements et des essais, on sent percer, chez quelques-uns, un talent que l'avenir mûrira.

Nous entendons parler de la poignée d'artistes qui sont le cœur et la raison d'être du nouveau cercle : les Delville, les Rousseau, les Thys, les Jacque, les Fabry, promoteurs d'un art de pensée et de rêve, d'un art « littéraire », ainsi qu'on l'a baptisé, et non de ceux qui forment l'appoint nécessaire pour compléter les cadres, qui tâchent laborieusement dans les sillons tracés et dont l'œuvre honorable n'apporte point de sensation nouvelle. Dans cette catégorie nous rangeons MM. Hamesse, Omer Dierickx, Am. Lynen, Viandier, Lacroix, Herain et autres. Il y a enfin un groupe d'indécis qui flottent entre des influences diverses à la recherche d'une orientation : Jolley, Coppens, Dardenne, Hannotiau, les deux premiers obsédés par la théorie des néo-impressionnistes dont ils essaient de s'assimiler la technique sans en comprendre le moins du monde l'application, les deux autres hantés par divers maîtres, le dernier subissant la puissante attraction de Mellery jusqu'à en être résorbé.

De cet ensemble, complété par quelques invités recrutés principalement au Salon de la Rose-Croix, MM. Séon, Chabas, de Niederhäusern, Trachsel, Filliger et Ver-

kade, — nous ne parlons pas du maître Félicien Rops dont on a réuni, avec une opportunité contestable, une demi-douzaine d'anciens dessins et une lithographie connue, — naît une impression un peu cahotante, inharmonique, mais qu'échauffent la fougue juvénile et l'enthousiasme. Ces qualités-là, que décèlent trop rarement nos sages et conformes salonnets, font oublier les maladresses et appellent la bienveillance.

La peinture « littéraire », que nous avons signalée comme un des grands courants parallèles qui emportent l'art contemporain, est surtout représentée au présent Salon et forme sa caractéristique. M. Trachsel y montre les architectures chimériques qu'il exhiba, voici deux ans, au Salon des Indépendants. L'artiste procède par la simplification des formes architectoniques, cherchant à donner, avec les seules ressources des courbes et des lignes droites, les impressions les plus diverses. « C'est, dit-il lui-même, une architecture dégagée de toute servitude d'ethnographie ou de latitude : lignes, formes géométriques abstraites, indépendantes de toute flore ou faune spéciales. » L'idée est ingénieuse, mais les épures rudimentaires qu'expose M. Trachsel ne nous paraissent point d'accord avec le principe qu'il proclame. Les effets qu'il recherche naissent, quand il les réalise, moins des lignes que des couleurs dont il a soin de teinter ses esquisses, noircies pour le *Palais de l'Effroi*, endeuillées pour la *Mélancolie*. Ses « Fêtes réelles, montrant une humanité fictive » sont peu évocatrices : ses assemblages de cubes, de sphères, de cônes, de cylindres, de pyramides, de polyèdres divers ne s'écartent guère, dans plusieurs de ses projets, de la forme des monuments primitifs. D'autres planches sont purement enfantines. Les « boîtes de construction » qui amusèrent nos jeunes années en donnent l'image exacte.

Il y a plus d'imagination dans les séries étiquetées : « Chant de l'Océan, l'épopée d'une âme fictive », et « Apparitions, ensemble de visions de nature et de visions cosmiques ». Et si Redon n'existait pas, ces conceptions de M. Trachsel seraient vraiment intéressantes.

Les réminiscences planent d'ailleurs trop généreusement sur bon nombre d'œuvres présentées par le cercle *Pour l'Art*. Était-ce par une spirituelle ironie qu'on avait annoncé l'adhésion de MM. Gustave Moreau, Puvis de Chavannes, Rodin et Burne-Jones? On retrouve ces maîtres éparpillés dans les tableaux, dessins et sculptures exposés sous diverses signatures. M. Séon, dont on connaît les frontispices pour les œuvres de M. Joséphin Péladan, présente, en sa *Jeanne d'Arc*, un décalque exact des compositions symboliques de Puvis. Burne-Jones apparaît dans les compositions de M. Jacque. Le *Paradis perdu* de M. Braecke est cousin germain de la *Francesca da Rimini* de Rodin. Odilon Redon a inspiré visiblement plusieurs artistes. Quant à Gustave

Moreau, on l'a déchiété pour en insinuer les morceaux un peu partout. Il n'est pas jusqu'à Maurice Denis qui n'ait trouvé en M. Jan Verkade un imitateur peut-être inconscient.

Le sculpteur Rousseau nous semble dégager une personnalité plus nette. Il y a dans son torse de femme, dans ses esquisses, figurines et bas-reliefs de rares délicatesses de modelé et une distinction de bon aloi qui lui assigneront rapidement une des premières places. M. Jean Delville est, lui aussi, l'une des sérieuses espérances du nouveau Cercle. Ses fantaisies macabres ont grande allure malgré leur incohérence, et le portrait en noir et violet de M^{me} Nyst décèle, en même temps qu'une rare acuité de vision, une main experte à serrer les formes. Les curieuses études de M. Fabry évoquent le souvenir des miroirs déformateurs et font sourire. Cette première impression passée, on est attiré et retenu par le mystère des énigmatiques figures, si graves et si recueillies, qui vous emportent dans des au-delà inquiétants et tragiques. Hantise des gothiques? Non. Cherchez plus loin dans le passé, aux époques primitives dont l'art, soudain revêtu, a trouvé des échos chez certains artistes, notamment chez Henri De Groux. Citons enfin les trois petits envois de M. Charles Filliger, qui poursuit dans la solitude des grèves de Bretagne ses études synthétiques d'un art subtil et suggestif.

Les débuts du cercle *Pour l'Art* ont été blasonnés d'une conférence de M. Joséphin Péladan, dont nous rendons compte plus loin. Causerie curieuse, débitée avec élégance, d'une voix claire, un peu emphatique, consacrée beaucoup plus à exposer les doctrines des nouveaux chevaliers de la Rose-Croix qu'à développer une théorie artistique. L'esthétique du « Sâr (1) » nous paraît d'ailleurs en contradiction flagrante avec l'esprit qui a présidé à la sélection des artistes composant le cercle. M. Péladan prétend formuler rigoureusement des canons de la stricte observation desquels dépend l'existence de l'œuvre d'art. Il décrète un type de beauté plastique absolu. Il établit un code que les artistes ne peuvent transgresser sous peine d'être « hérésiarques ». Il exclut du domaine de l'art tel genre, il classe et subdivise tel autre. Ces idées byzantines, encadrées de digressions mystiques remuées en macédoine, faisaient contraste avec l'exubérance de jeunesse et de liberté des toiles environnantes. « Je suis un moine laïque, a déclaré l'orateur, et après avoir quêté en Hollande, je viens prêcher parmi vous. » L'Évangile de M. Péladan n'est assurément pas celui des artistes rangés sous la bannière *Pour l'Art*, et le dogme qu'il proclame, s'il était adopté, retrécirait singulièrement leur horizon.

(1) Sâr ! C'est l'équivalent de César, Tzar, Kasr (arabe), Kaiser : chef, empereur, etc.

L'ART ET LES SEMITES

Notre intéressant correspondant, M. LÉON DE LANTSHEERE, reproche à nos études patientes et répétées sur le Sémitisme, un défaut de méthode (1). « Je crains, nous écrit-il, qu'en cette matière une idée *a priori* ne guide vos déductions. Vous partez d'une conception du Sémitisme et de l'Aryanisme, qui n'est pas, à mon avis, appuyée sur les faits, et vous concluez — *a priori* toujours — que tels peuples sont Sémites ou Aryens, suivant qu'ils possèdent ou non les caractères que vous attribuez à ces deux races. »

Cette allégation est assez aventurée et M. De Lantsheere a raison de ne la présenter qu'en simple *crainte* de sa part. Notre méthode n'a pas le caractère enfantin qu'il lui prête. Elle est, en vérité, moins simple et plus forte. Elle consiste d'abord à prendre, comme étalon des mérites et des infirmités de la race sémite, des peuples qui sont incontestablement de cette race et de les étudier en des temps et des conditions qui les laissèrent presque absolument à l'abri de mélanges et d'influences. Tels sont avant tout les Arabes d'Arabie, occupant immémorialement un territoire vaste comme la moitié de l'Europe, demeuré, à peu de chose près, à l'abri des incursions et des conquêtes, peuplé de sédentaires établis dans les villes et de nomades, libre de s'épanouir à sa façon dans tous les domaines où les poussait l'instinct, bref le groupe le plus homogène, le plus compact et le plus notable de tout le Sémitisme, puisqu'il a fini par dominer et presque annihiler les deux autres, l'Hébreu et l'Araméen.

Or, les Arabes d'Arabie réalisent irrécusablement une des plus catégoriques stagnations de l'humanité : SANS ART? entre autres caractéristiques, pour ne parler que de l'objet qui intéresse la présente polémique.

De cette base déjà très digne d'être remarquée, notre méthode passe à des cas certes moins nets, mais méritant d'être pris en considération comme éléments confirmatifs : tels sont les nations sémitiques qui occupent, comme race dominante, la moitié nord de l'Afrique depuis douze siècles. Là aussi, ils ont pu donner libre cours à leurs aptitudes et évoluer conformément à l'essence de leur race, à peine gênés depuis la conquête française de l'Algérie et les autres infiltrations européennes contemporaines. Qu'y a-t-on vu? Après une courte période d'activité au début, le ralentissement et enfin le retour à la même stagnation.

A cette généralité corroboratrice, notre méthode ajoute une spécialité très digne de remarque : les Maures d'Espagne, rejetés en Afrique, accueillis au Maroc alors en très convenable situation, n'y parviennent à rien, quoique unis à leurs congénères et se perdent en une décadence aujourd'hui arrivée à son comble.

Retournant en arrière et prenant les Hébreux, puisque cette très insignifiante tribu sémitique a, par fortune, acquis une exceptionnelle notoriété depuis que la naïveté chrétienne en a fait le peuple élu de Dieu, on voit qu'elle, comme les autres, fut invariablement barbare et sans art jusqu'au contact avec la civilisation grecque ou romaine.

Bref, sans nous lancer dans des suppositions hasardées, ne prenant en considération que des Sémites authentiques, notre méthode, accumulant ces observations répétées et se confirmant l'une l'autre, en conclut que cette race, livrée à elle-même, est

(1) Voir sa lettre dans notre dernier numéro.

stagnante et inartistique, pour ne point parler de certaines autres dominantes, devenues banales, qu'il n'est pas difficile de dégager quand on l'analyse à fond dans les mêmes conditions expérimentales, que nous trouvons, quant à nous, parfaitement scientifiques.

Et cette stagnation, cette absence d'art, sinon absolue (quel fut jamais le peuple qui en fut totalement privé, même le plus barbare?) trouve sa correspondance dans le phénomène linguistique. La langue sémitique, en ses trois branches principales, l'Araméen, l'Hébreu, l'Arabe, n'a pas eu de révolution profonde, pas de développement, pas de progrès. Si cette expression de la pensée est restée immobile, c'est qu'apparemment la pensée elle-même était immobile aussi.

Ces prémisses acquises, notre méthode s'occupe des cas où, tout aussi incontestablement, le Sémite s'est trouvé mêlé à des populations de race européenne, comme en Espagne notamment au temps des Maures, comme en Egypte après l'invasion des Arabes, comme dans le littoral septentrional de l'Afrique. Elle y constate, aussi longtemps que le mélange perdure, un essor artistique qui produit un art promptement arrêté et qui, dès que le Sémite a expulsé, déprimé ou résorbé l'élément étranger, n'a subi d'autre transformation qu'une décadence. Nous en concluons que le Sémite conquérant, impuissant par lui-même, a utilisé les aptitudes du peuple conquis, sauf à imposer à celui-ci à peine quelques fantaisies personnelles. N'est-ce pas ce qui est arrivé dans cette Afrique du Nord, où les conquérants arabes ont trouvé des immigrants grecs ou romains établis dans les villes, toutes alors d'allures vraiment européennes, et dans cette Espagne où l'art visigoth commençait à éclore.

Et réciproquement, cette méthode constate, observation vraiment convaincante, que toutes les nations de race européenne qui ont été longuement et fortement mélangées de sang sémitique, apparaissent irrémédiablement arriérées : telles l'Espagne et les extrémités méridionales de l'Europe actuelle où durant plusieurs siècles le Sémite a dominé ou incursionné.

Si d'autre part on voit ce que l'Arabe a fait des nations de race inférieure qu'il a conquises et pour lesquelles il eût pu être un éducateur (les nègres de l'Afrique jusqu'à l'Equateur), on constate qu'il n'y a guère opéré de transformation civilisatrice, sauf la conversion au Mahométisme, et n'y a introduit aucun élément artistique.

Voilà assurément un ensemble de faits, reposant sur des périodes prolongées, en des lieux nombreux et variés, qui peuvent, sans outrecuidance, prétendre à quelque autorité, tant ils sont concordants, visibles et nets. Et quoiqu'il soit vrai que nul en de si compliquées matières ne puisse prétendre à la vérité définitive, nous trouvons cette démonstration autrement sûre et convaincante que les quelques considérations très locales et très enchevêtrées invoquées par notre contradicteur qui procède, lui, du particulier au général, tandis que nous partons du général pour éclairer et résoudre les cas particuliers et exceptionnels qui semblent obscurs.

C'est ainsi qu'il signale que le Mahométisme a été imposé à certains peuples aryens. C'est indiscutable, de même que certains Sémites sont devenus chrétiens. Il y a toujours ainsi une frange, une zone d'interpénétration à couleur mixte. Mais de même qu'il serait faux de conclure de l'existence des poissons volants que tous les poissons sont des oiseaux, on ne peut tirer un argument sérieux de ces cas anormaux, restreints et trompeurs. Il y avait, suivant Hérodote, quelques Aryas dans les armées asiatiques de

Xerxès, et même des Hellènes, quoique les guerres médiques aient été un des épisodes les plus considérables de la lutte de la civilisation asiatique contre la civilisation aryenne. Ce qui frappe, quand on considère la matière religieuse, c'est que le Mahométisme d'une part, le Christianisme de l'autre, ont eu chacun une ère de diffusion bien déterminée, l'un allant indiscutablement de préférence à l'humanité européenne, l'autre à l'humanité sémitique, et certes il est dès lors éminemment raisonnable de croire que chacune de ces religions s'adaptait mieux à la psychologie de celle de ces deux races qui l'a si bien et si universellement accueillie.

Et c'est ici que se présente l'argument qui expliquerait la déchéance sémitique, causée, selon M. De Lantsheere, par l'adoption du Coran. Ce fait est dominé par cet autre : Pourquoi les Sémites ont-ils adopté si aisément le Coran? Cela tenait évidemment à leur intellectualité racique, de même que l'intellectualité aryenne explique seule l'adoption du Christianisme. C'est donc une cause et non une conséquence. A-t-on jamais vu une religion, si elle est en opposition avec les instincts d'une race, être acceptée par celle-ci avec une universalité et un entrain pareils à la diffusion du Mahométisme? Ce serait le comble de l'in vraisemblance.

Venons maintenant plus spécialement à la question de l'art en Assyrie, art attesté par les récentes découvertes.

M. De Lantsheere dit que c'est un art sémite. Qu'est-ce qui l'autorise à émettre pareille affirmation? C'était un pays de Sémites, dit-il, et il cite quelque Salmanazar qui régnait là. Mais que dirait-il si, parce que les Maures ont conquis l'Espagne, on soutenait que les Espagnols asservis étaient des Sémites? Nous avons, quant à nous, trouvé si extraordinaire, si bien en contradiction avec tout ce qu'on sait des Arabes tout au long des temps, l'existence d'un art qui fut propre dans l'ancienne Assyrie, que nous avons émis comme l'hypothèse la plus vraisemblable, que cet art assyrien était probablement dû aux vaincus comme cela est arrivé partout ailleurs quand le Sémite a conquis, en Egypte, en Afrique, en Espagne, en Sicile. Et pour le démontrer de plus près, nous disions que les pays mésopotamiens et leurs confins étaient des pays de mélanges, proches notamment de la Bactriane, berceau présumé de tous les peuples indo-européens et centre de leurs émigrations selon le livre classique de M. Pictet, et de ce Septa-Sindhou où furent pratiqués, vécus et composés les hymnes védiques, irréfutablement dus à des populations de cette race.

Notre contradicteur objecte : « Que vont dire les partisans, tous les jours plus nombreux, de l'origine européenne et même scandinave des Aryas? Et ceux qui croient à leur origine asiatique, comme moi, n'ont jamais imaginé que leur berceau fut proche de l'Assyrie. »

Assurément, l'observation est quelque peu puérile. Le point à considérer est celui-ci : Y avait-il dans les temps préhistoriques, en Asie, au sud de l'Oxus, des Aryas, venus de n'importe où, et qui se sont dispersés depuis en sens très divers, s'infiltrant notamment dans l'Asie antérieure, pour passer en Grèce et ailleurs, après avoir, si on le veut avec « des partisans tous les jours plus nombreux » de cette nouveauté hasardée, déjà traversé cette même Asie antérieure en arrivant d'Europe. Et, dès lors, le mélange avec les peuples voisins n'est-il pas non seulement vraisemblable, mais inévitable? Et si dans l'art que les fouilles découvrent aujourd'hui, on rencontre les données fondamentales de l'art progressif de la race européenne, n'est-il pas sage de dire que c'est à ce mélange

qu'il est dû, alors que le Sémite pur d'Arabie, par exemple, n'en a jamais eu?

Récemment encore, dans notre étude sur la race de Jésus (1), n'avons-nous pas pu accumuler les faits pour démontrer que la Galilée, bien plus à l'occident que l'Assyrie, était un pays de mélange. Toute cette Asie occidentale a, du reste, de tout temps été un lieu de brassage et de malaxage des races humaines. On passait par là pour aller en Europe et en Egypte. La grande route qui encore aujourd'hui va de Damas à Acre était celle des invasions.

L'art sémite? Mais dans la grande Carthage sémite des guerres puniques, maîtresse des mers et rotschildiquement riche, on n'a pas trouvé un vestige d'œuvre d'art originale, non plus qu'à Jérusalem! Dans l'expression de la divinité même, Carthage n'avait su exprimer que le hideux Moloch, dévorateur d'enfants et assistant cornu des prostitutions sacrées (2). Dans la vieille Bible barbare et molochiste, les seules œuvres belles ne sont-elles pas, à peu d'exceptions près, les chants des prophètes, postérieurs aux captivités de Babylone, c'est-à-dire postérieurs aux exodes vers des contrées plus proches de l'Aryanisme, ce qui a permis de dire, tant le fait de ces poésies imprégnées de passion aryenne a paru extraordinaire dans la vieille Bible sanguinaire et sauvage, que ces prophètes étaient des convertis au contact de la race supérieure. Et de même le nouveau testament n'est-il pas visiblement imprégné de bouddhisme qui a dû venir de plus loin encore que de la Bactriane ou du Septa-Sindhou aryen?

Que le mélange fut très complexe, qu'il y eut là-dedans, comme le rappelle, avec des livres faciles à lire, notre contradicteur, des Alarodiens! des Mitaniens! des Kosséens! des Elamites! des Arméens! des Hittites! on peut l'admettre. Qu'est-ce que cela fait s'il est normal d'ajouter qu'il y avait aussi des Aryens? L'Araméen, une des trois branches de la langue sémitique, n'était parlé que dans une partie seulement des royaumes de Ninive et de Babylone. Cela seul confirme invinciblement qu'il y avait là mélange. Qu'est-ce que cela fait, surtout au point de vue de l'art des Sémites? Ceux-ci en ces temps n'étaient certes point des barbares, n'étaient point de snomades et ils avaient un droit développé; que servirait de le contester? En effet, Babylone et Ninive, ces Londres, ces Paris antiques, comme population sédentaire, étaient de formidable composition. Nous n'avons jamais contredit à cela. Mais la question est de savoir comment il a pu se faire que ces Sémites, impuissants partout! ailleurs quand ils sont seuls, auraient échappé, à l'origine, à cette loi de stérilité et n'auraient plus jamais retrouvé depuis occasion de recommencer.

Quand on pense que tout le système de M. De Lantsheere se résume en cette affirmation énorme : *Les Arabes n'ont pas d'art plastique à raison des défenses de leur loi religieuse!* Comme s'il était possible à un prêcheur de religion, fût-il Mahomet, d'abolir l'art dans les âmes de cent millions d'hommes quand il y est! Mais c'est le plus incompréhensible des instincts! Comme si la défense de reproduire les êtres vivants n'existait pas, avant Mahomet, chez les Sémites et notamment chez les Hébreux! La destruction des trois cent soixante idoles, plus ou moins authentiques, ordonnée par le Prophète à la Mecque, ville si proche de l'Egypte qui est restée le type de la nation à images religieuses, ne fut apparemment que l'expression, en une légende,

(1) *Art moderne* du 7 novembre.

(2) Voir, sur cette question, *l'Art moderne*, 1890, p. 251, 1^{re} col. *in fine*.

de la haine sémitique pour toute œuvre d'art. Si, pour les Sémites, mêlés à nous, cette haine s'est apaisée, analysez le sentiment qu'ils ressentent pour nos tableaux, nos sculptures, nos livres : ce n'est qu'une idée de propriété et de prix, mais non l'enivrement ou la joie désintéressée de nos âmes. Ce n'est pour eux que du collectionnage vaniteux, du brocantage ou du bibelotage. Les quelques rares artistes qu'ils ont à leur actif sont de second ordre, et encore que sait-on de la pureté de race de ces quelques exceptions nées en plein parmi nous. Henri Heine avait un type essentiellement aryen, M. Brandès le rappelait encore récemment dans *la Société nouvelle*. De qui, en vérité, descendait-il ?

Franchement, nous répétons que notre contradicteur est, inconsciemment, dominé par cette idée qu'il serait sacrilège de croire que le peuple élu de Dieu pour donner naissance au Christ, n'aurait pas été mieux doué, et aurait, surtout, été à ce point de vue, si différent des nations nobles chez lesquelles la foi chrétienne s'est répandue. Il y a là un ennui énorme pour tout fidèle chrétien et nous comprenons qu'il s'insurge.

Que de choses encore à dire ! Et qu'un article de journal est insuffisant pour de pareils problèmes ! Pour qui voudrait le creuser davantage, nous signalons nos études antérieures (1), car certes nous ne sommes, en pareil sujet, ni novice, ni enclin au superficiel. Nous aussi avons beaucoup lu et beaucoup réfléchi.

CONFÉRENCES PAR JOSÉPHIN PÉLADAN

Joséphin Péladan a donné jeudi dernier, au cercle *Pour l'Art*, une conférence téméraire. Aucune des idées générales émises ne nous a séduit, mais la crânerie du parleur vaut qu'on insiste. Venir, à des artistes d'aujourd'hui, à un auditoire mondain qui se rassemble par curiosité, affirmer vaillamment des dogmes d'art dont il a appris à rire, lui étaler des espoirs fous, des rêves vers un monde de beauté angélique, lui exposer comme vérité les légendes et les bibles et construire des théories sur les plus beaux nuages qui soient, affirmer tout cela, d'abord devant le public trié de *Pour l'Art*, ensuite en face du public massif et gouailleux du Cercle, c'est en tout cas une bonne œuvre hardie et qui mérite qu'on la loue. Nous ne voulons, en Joséphin Péladan, voir autre chose qu'un fanatique d'art, qu'un exalté du beau. Il a le respect haut des chefs-d'œuvre, le culte des maîtres, la vénération du passé. Il assigne en ce monde la place première à l'art, il le revêt d'un caractère altier et sacré. Il l'élève au-dessus de la société pour qu'il la régente et aussi au-dessus de certains artistes qui le stérilisent. S'il abusait moins des programmes, des titres, des emblèmes, de tout ce qui semble défroque au lieu de vie, si au lieu de créer un Ordre, il commençait par rassembler des artistes travaillant en commun, en une sorte de monastère, qui posséderait une imprimerie, des ateliers et des salles d'auditions musicales, il créerait, croyons-nous, un rudiment d'organisation autrement ferme que sa constitution des Rose-Croix. Joséphin

(1) Voir dans *l'Art moderne*, nos études : *La Bible et le Coran*, 1888, pp. 114, 130, 137 ; — *La Littérature anti-sémitique*, ib., p. 361 ; — *Saint-Paul et le Sémitisme*, 1889, pp. 1, 9, 17, 27 ; — *Les Prophètes dans la Bible*, ib., p. 198 ; — *L'Ancien Testament et les Origines du Christianisme*, ib., pp. 227, 234, 243, 284 ; — *Les Traductions de la Bible*, ib., p. 236 ; — *Les Hymnes Védiques*, ib., p. 379 ; — *L'Art Arabe*, ib., p. 89 ; — *Que fut Jésus ?* ib., p. 164 ; — *L'Art Arabe en Espagne*, 1890, p. 188 ; — *Renaissance*, 1892, p. 260. — *La Race du Christ*, ib., p. 353 ; — *El Moghreb Al Akha* (Voyage au Maroc), *passim*.

Péladan parle de Temple, du Graal, de palais de marbre et d'or, de la mort décorative qu'il prépare à sa vie de victoire. Ceux qui vraiment réformaient, songeaient à une cabane et peut-être au martyr.

Ce sont les exagérations extérieures, les mises en scène théâtrales, les apothéoses anticipées qui enlèvent toute confiance à ceux qui suivent en curieux les « gestes » artistiques de Joséphin Péladan et qui n'oublient point qu'il y a environ dix ans un livre de belle qualité d'art, *le Vice suprême*, a été écrit par lui.

ANNIVERSAIRE

Sous ce titre, *le Guide musical* publie une correspondance que liront avec émotion les amis et les admirateurs du grand musicien que la mort a abattu :

« Ce mardi, il y a deux ans, jour pour jour, c'était la mort de César Franck, sans bruit comme sa vie. J'ai voulu saluer sa tombe. Il n'est plus au cimetière du Grand-Montrouge ; depuis plus d'un an, on l'a ramené à Montparnasse, perdu dans la foule des morts où la hiérarchie seule subsiste ; il y a les décédés ostentatoires, ceux qui ont leur public à la Toussaint. Ce n'était pas un défunt à sensation que le grand musicien ; ni général, ni député, ni homme nécessaire.

Aussi les gardiens ignorent son nom et nul défilé de badauds n'indique le chemin. J'ai dû m'adresser à l'administration des sépultures. Oui, dans de beaux registres à dos vert, les pauvres morts sont catalogués. Le vieux maître n'est plus que le n° 20, 3^e allée, 26^e division. A grand-peine, j'ai trouvé, tout au fond, dans l'annexe, entre des concessions cossues à monuments prétentieux.

Une tombe fleurie dans une grille de bois noir, qui lui donne une forme vague de *berce liégeoise*, où rêverait à jamais cette âme d'une pureté enfantine. Au bas d'une croix, une couronne de myosotis. Non, on ne l'oubliera pas ! Et de hautes touffes de fleurs blanches se penchent vers celui qu'on nomme « le Maître angélique ». Sur le sol, de petites fleurs violâtres, des véroniques, je crois, les mêmes qu'à Bonn, au tombeau de cet autre rêveur, Robert Schumann. Une simple inscription : César Franck, 8 novembre 1890, 67 ans. Des offrandes de famille et de disciples.

Que ces monstrueux cimetières parisiens, si propres, sont bourgeoisement tristes, sans mélancolie pénétrante. Que m'a paru pharisaïque le tant vanté « respect des morts », ce cliché.

Et, selon la vieille superstition wallonne, combien doit désolément errer dans ce désert de pierres la pensée songeuse du Maître, à la fête des Trépassés, le *jour des âmes*, quand les esprits reviennent voltiger autour des tombes.

Au moins, que jamais on ne l'importune, le grand artiste mort méconnu ! Pas de monuments, d'honneurs posthumes, pas de rue à son nom ni de statue à son effigie. La foule l'a ignoré vivant, qu'elle le respecte disparu. Pas d'hypocrites manifestations des bavards officiels. Les souscripteurs aux hommages du jour sont souvent en même temps les négateurs du génie de demain. C'est toujours la même race pullulante, anonyme, méchamment obtuse et qui ne s'incline que trop tard.

Non, qu'on laisse planer en paix l'âme du « Père Franck ». Elle est trop haute pour qu'on la trouble, fût-ce par des expiations !

MARCEL RÉMY

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Lutte meilleure (I. Des Fins de Jours), par D. MAYSSONNIER, avec préface de RENÉ GHIL; Paris, sans nom d'éditeur (Imprim. E. Goussard, à Melle (Sèvres). — *La Chevalière de la mort*, par LÉON BLOY (tiré à 100 exemplaires); Gand, A. Siffer. — *Langues et Dialectes*, revue trimestrielle, publiée sous la direction de M. TITO ZANARDELLI; Bruxelles, Imp. populaire, rue de Longue-Vie, 36. — *Vers et prose*, par STÉPHANE MALLARMÉ, avec un portrait de J.-M.-N. Whistler; Paris, Perrin et C^{ie}, avec cet avant-dire : « Afin d'obvier à des déprédations et souhaitant se mettre en rapport aisé avec le lettré amateur de publications courantes, M. Mallarmé a imaginé de donner lui-même ce Florilège, ou très modeste anthologie de ses écrits; à quoi la librairie Perrin voulut apporter ses soins. — Ce petit recueil peut suffire au public, comme inciter chez lui la curiosité d'ouvrages luxueux complets. — Une lithographie de Whistler, portrait inédit, sert de frontispice.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

M^{me} V^e Muraille, éditeur à Liège, vient de publier la partition (piano et chant) d'*Andromède*, le poème lyrique et symphonique pour soli, chœurs et orchestre de GUILLAUME LEKEU, sur un texte de Jules Sauvenière, qui valut à son auteur le second prix de Rome.

Nous avons dit lors de la première exécution de l'œuvre, en mars 1892 (concert annuel de l'École de musique de Verviers) le mérite de cette composition, qui classe d'emblée M. Lekeu parmi les musiciens les plus distingués de notre pays (1).

La partition est gravée avec le soin et l'élégance qu'apporte à chacune de ses publications l'excellente maison d'édition liégeoise.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Tours et Tourelles de Belgique (2).

Le tribunal civil de Bruxelles vient de rendre son jugement dans l'intéressante affaire que nous avons relatée. Il décide en principe qu'il n'est pas permis de débiter en détail les planches d'un ouvrage qui forme un tout, ce fait apportant une *modification* à l'œuvre, au sens de la loi du 22 mars 1886 sur le droit d'auteur. Dans le doute, d'ailleurs, sur l'application d'un texte de cette loi, il faut toujours se montrer le plus favorable aux auteurs, la loi ayant été faite en vue de protéger ceux-ci contre toute atteinte portée à leurs droits.

En conséquence, MM. Jean Baes et Lyon-Claesen gagnent leur procès. M. Lamertin est condamné à 300 francs de dommages-intérêts pour avoir vendu un certain nombre de planches détachées de l'album : *Tours et tourelles de Belgique*, et il est interdit au libraire, sous une astreinte de 50 francs par infraction, de continuer la vente en détail de l'ouvrage.

Nous apprenons que cette décision sera frappée d'appel.

(1) Voir *l'Art moderne* du 3 avril dernier.

(2) Voir le n^o 46, p. 365.

LISTE DE SOUSCRIPTION
POUR LE
MONUMENT CHARLES BAUDELAIRE

SOUSCRIPTEURS BELGES (1).

PREMIÈRE LISTE.

MM. Eugène Ysaye	fr.	5
le docteur Gevaert		5
Emile Vandervelde		5
Gustave Kefer		5
M. Van der Meylen		10
Georges Flé		5
G. Van der Meylen		10
R. Van der Meylen		10
Edmond Picard		100
Emile Verhaeren		10
Octave Maus		10
Pierre-M. Olin		5
Emile Van Mons		5
M ^{me} Nysten, à Liège		5
Anonyme		1
MM. Henri La Fontaine		5
H. de Brouckere		5
M ^{me} Monnom		5
MM. Aug. Descamps		5
Théo Van Rysselberghe		5
Sethe, à Uccle		5
M. Cranleux, à Bornhem		2
A reporter	fr.	223

PETITE CHRONIQUE

M. F. Binjé expose au Cercle artistique une soixantaine de tableaux et d'aquarelles, moisson soigneusement et laborieusement engrangée par le peintre en plusieurs campagnes d'art. On connaît le sentiment délicat avec lequel M. Binjé interprète les intimités de la nature. C'est un doux et un rêveur, qui excelle à faire vibrer la petite note émue. Paysages enlinceillés de neige, orées écarlates, soirs mélancoliques, dunes protégeant maternellement les maisonnettes blanches coiffées de tuiles, on retrouve à l'exposition tout ce qui constitue les dilections habituelles de l'artiste, qu'un labeur incessant a fait sortir du rang des amateurs pour le faire entrer, bien armé, dans les milices de l'art.

Nous extrayons ce qui suit du numéro 31 (octobre 1892), des *Entretiens politiques et littéraires* et nous l'adressons au traducteur d'Emerson en faisant le même vœu que cette revue :

« *L'Art moderne* termine ce mois la publication du bel essai « sur le Poète, de R.-W. Emerson. Nous espérons que ces excellentes traductions paraîtront bientôt en volume. »

Avis à notre collaborateur I. WILL, pseudonyme d'une très intelligente et très aimable femme.

Sous la signature Alfred Vallette, *l'Echo de Paris littéraire illustré*, nouveau périodique fort intéressant (sera-t-il proscrit de Belgique, comme *l'Echo* dont il est le supplément?) consacre aux jeunes revues, et spécialement à *la Wallonie*, un article des plus élogieux. Ce qui n'empêchera pas notre presse, vraiment trop départementale, de continuer à ignorer le superbe mouvement littéraire qui met la Belgique au premier rang des nations artistes.

Signalons aussi l'excellente étude publiée dans la livraison d'octobre de *la Société nouvelle* par M. F. Nautet, consacrée aux romanciers belges et spécialement à Camille Lemonnier. Cette

(1) Les souscriptions sont reçues dans les bureaux de *l'Art moderne*, d'où elles seront transmises au Comité central, à Paris.

étude forme un des chapitres de l'*Histoire des lettres belges d'expression française*, dont le premier volume a paru et dont nous avons vanté l'esprit judicieux et de probe critique.

Les peintres Uytterschaut, Gailliard, Lynen, Clarys et Collart collaborent, par des dessins de choix, à un numéro de Noël de la *Chronique du Sport et de l'Élevage*, qui sera mis en vente dès le 1^{er} décembre (numéro de luxe, grand in-4°, 30 pages de texte). C'est la première fois en Belgique qu'un journal de sport fait appel à des crayons d'artistes : félicitons la direction de cette innovation et souhaitons, pour nos amis les peintres, que ce bon exemple soit suivi.

Parmi les publications spéciales du prochain Christmas on annonce aussi un *Palais-Noël* rédigé par un groupe d'avocats-écrivains, avec illustrations dues à la plume satirique de confrères, reproductions de portraits, caricatures, etc. Collaboreront, entre autres, à ce numéro exceptionnel, — nouvelle preuve de la vitalité de la Conférence du Jeune Barreau, — MM^{es} Maeterlinck, Edmond Picard, Victor Arnould, Octave Maus, Arthur James, Eugène Demolder, Jules Destrée, H. Carton de Wiart, Max Elskamp, Charles Dumercy, Jacques des Cressonnières, Firmin Van den Bosch, Léopold Courouble, Paul Errera, Michel Bodeux, Albert Mélot, Alexandre Bidart, etc. Les collaborateurs artistes sont, outre M^e Jules Le Jeune, ministre de la justice, MM^{es} H. Le-maitre, bourgmestre de Namur, Auguste Delbeke, Daniel de Haene, Albert Delstanche, Maurice Bekaert, etc.

La couverture artistique de cette intéressante publication sera illustrée à l'eau-forte par M^{lle} Louise Danse.

M. le Dr Virgile Rossel dont nous annonçons l'ouvrage sur la « Littérature de langue française étrangère à la France », dans notre dernier numéro, nous écrit :

« Votre mouvement littéraire m'intéresse beaucoup, j'entends celui de cette seconde moitié du siècle. Je ne puis m'associer à toutes les idées nouvelles qui nous viennent de Belgique, mais j'admire l'effort, l'entrain et le talent d'auteurs qui sont à l'avant-garde de cette littérature et avec lesquels il s'agit de compter.

« Et savez-vous que si je me suis décidé à écrire mon *Histoire de la Littérature française à l'étranger*, c'a été surtout pour donner à ces petites France hors de France, que nous sommes, la conscience de leur rôle et le sentiment de leur valeur ? Eclipsés ou remorqués par ce terrible Paris, tel a été trop longtemps notre sort ; nous apprendrons toujours mieux à « vivre de notre vie », pour employer le mot d'un de nos poètes : Juste Olivier. »

A lire dans la *Revue universitaire* du 15 octobre dernier un article de M. Eugène Monseur sur la réforme de l'orthographe française. L'auteur fait l'histoire de toutes les lettres inutiles qui se sont anciennement introduites dans notre écriture actuelle. Il explique en détail comment le dogme de la fixité de l'orthographe française étant chose récente, puisqu'il ne remonte pas plus haut que Louis XIV, la plupart des anomalies de notre notation des mots français proviennent de la liberté absolue dont jouissaient autrefois les écrivains. En huit lignes, Rabelais faisait usage de trois orthographes : Huile, huille, huyle, alors que le mot vient du latin *oleum*, qui n'a pas d'h.

Le premier concert populaire est fixé au 4 décembre. On y entendra pour la première fois en Belgique le célèbre chœur a *Capella* d'Amsterdam, dirigé par M. Daniel de Lange, qui vient d'obtenir à Vienne, à Berlin, à Hambourg, à Leipzig, à Königsberg de prodigieux succès.

L'*Amsterdamsch Koor* exécutera une dizaine de compositions de maîtres néerlandais, wallons et flamands des xv^e et xvii^e siècles, dont l'œuvre est, pour ainsi dire, perdue pour nous, faute d'exécutants. Pour le public bruxellois, déjà familiarisé avec quelques œuvres de l'ancienne école néerlandaise par les madrigaux, les cantiques, les chansons que M. Gevaert, de temps à autre, fait dire par les chœurs du Conservatoire, cette audition des chanteurs néerlandais offrira le double attrait d'une exécution hors ligne. — sur ce point les témoignages de tous les critiques d'outre-Rhin

sont concordants, — et de la reconstitution de tout un ensemble d'œuvres de maîtres, de très grands maîtres, rendues à la vie et à propos desquelles, dans le public et même parmi les artistes, il existe de singulières préventions. On les croit généralement scolastiques et mornes. Elles sont, le plus souvent, d'une fraîcheur d'impression, d'une force expressive, d'une justesse d'accent et d'une richesse harmonique à peine égalées par nos maîtres modernes.

On entendra en outre, à cette première matinée des concerts populaires, une ouverture de Mozart, la suite de Grieg intitulée *Peer Gynt* et l'ouverture du Carnaval à Paris de Svendsen.

Une œuvre nouvelle de M. Rimsky-Korsakow, *Mlada*, opéra-ballet en quatre actes, vient de remporter un éclatant succès au Théâtre Marie de Saint-Petersbourg.

La deuxième séance de la Maison du Peuple (Section d'Art et d'Enseignement populaire) est fixée au mardi 29 courant. M. Edmond Picard y fera une conférence sur la *Vie de Jésus*. On entendra ensuite un fragment de *l'Enfance du Christ*, de Berlioz ; les deux airs de l'Archange, extraits de *Rédemption*, de César Franck ; un *Adagio* de J.-S. Bach pour deux violons ; le *Charme du Vendredi-Saint* (violon et piano) extrait de *Parsifal*, et le *Prélude, air et variation* pour harmonium et piano, de César Franck.

M. G. Kefer donnera le vendredi 9 décembre, dans les salons de la maison Erard, la première des trois séances musicales qu'il consacrera à la musique de chambre de Brahms. Le programme porte le nouveau Quintette pour clarinette et archets, le 1^{er} Quatuor (sol maj.) avec piano et l'avant-dernière Sonate pour piano et violon.

M. Joseph Wieniawski donnera cet hiver trois séances populaires de musique de piano, à la salle de la Grande Harmonie.

Miss Florence Monteith, cantatrice, donnera le mardi 29 courant, à 8 heures du soir, un concert à la Grande Harmonie, avec le concours de M^{lle} Rachel Hoffmann, pianiste.

Le pianiste Litta, que les concerts des XX et de la Maison du Peuple ont mis en évidence, se fera entendre le mois prochain à Berlin, où il est engagé pour un concert avec orchestre à la *Société philharmonique*.

M. Litta donnera en outre un *piano-recital* dont le programme comprendra des œuvres de Haydn, Beethoven, Chopin, Liszt, Leschetitzky et Vincent d'Indy.

Le peintre Signac s'est uni le 7 novembre à M^{lle} Berthe Robles.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts de France vient de décider l'attribution au musée du Luxembourg du tableau de Renoir : les *Jeunes filles au piano*, de la *Maternité* de Carrière et de la *Femme qui se chauffe* de Besnard.

Vous souvient-il du temps, peu éloigné, où les toiles de Renoir, exposées aux XX, excitaient les spirituelles moqueries de Messieurs les Chroniqueurs belges, et où ceux de Paris s'esclafaient devant les pyrotechnies, les pétards, les outrecuidances, etc., de cette toile très simple et très belle : *Une femme qui se chauffe* ?

Des représentations populaires viennent d'être organisées à Berlin au National-Theater. Le but qu'on s'est proposé a été de faire connaître au peuple les chefs-d'œuvre dramatiques des grands auteurs allemands. Le succès a été complet. Il n'y avait que deux sortes de places dans la salle : le parquet à 10 pfennigs (12 1/2 centimes) et les balcons à 20 pfennigs (25 centimes). Le public s'est rendu aux représentations en foule énorme. Il n'était composé que de petits bourgeois et surtout d'ouvriers, venus là avec toute leur famille. On a joué le *Guillaume Tell* de Schiller, qui a été fort apprécié des spectateurs. Il est vrai que la diffusion de l'instruction est telle en Allemagne que les auteurs classiques y sont lus par les plus humbles travailleurs. La *Cloche* de Schiller, par exemple, est citée couramment dans leur conversation par les ouvriers berlinois.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Lire dans « LE JOURNAL »

LA NYMPHOMANE, par OSCAR MÉTÉNIER.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

VENTE DE TABLEAUX ANCIENS

ANCIENNES PORCELAINES DE LA CHINE

PORCELAINES ET FAIENCES DIVERSES

ARGENTERIES ANCIENNES

Étains anciens, Bronzes et cuivres anciens, Grès anciens

MEUBLES ANCIENS, ETC., ETC.

formant la collection de feu

M. LE VICOMTE F. DE ROEST D'ALKEMADE

les mardi 22, mercredi 23 et jeudi 24 novembre 1892

A 2 HEURES PRÉCISES DE RELEVÉE

GALERIE SAINT-LUC, 10 et 12, rue des Finances

A BRUXELLES

Par le ministère de M^e DE WÉE, notaire à Bruxelles, 14, rue Van Moer

Experts : MM. J. et A. Le Roy, frères, à Bruxelles

12, place du Musée

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE

PUBLIQUE

Le samedi 19 novembre 1892

Le dimanche 20 novembre 1892

de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00 ; Union postale, fr. 43.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES CHIENS DE JOSEPH STEVENS. — QUELQUES LIVRES. — UN MANDEMENT DU SAR PÉLADAN. — LES COULISSÉS DE LA TABLEAUMANIE. *Clouer un tableau.* — EXPOSITIONS OUVERTES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

LES CHIENS DE JOSEPH STEVENS

« Si je n'ai pas, en effet, l'honneur de vous connaître, Monsieur, je connais du moins vos œuvres et me rappelle encore le frisson à la fois amer et doux que j'éprouvai devant certaines de vos toiles, au Musée national de Bruxelles, qui figurent à côté de celles de Rubens, de Van Dyck, de Teniers et *tutti quanti*. Vous êtes un de ces rares et sévères ouvriers qui, sacrifiant leur vie entière à l'étude de quelques types spéciaux, s'y bornent, afin de mieux surprendre en eux une ligne, un point qui distingue leur structure à peu près semblable et mille traits établissant pourtant la singularité de leurs physionomies et la diversité de leurs mœurs. Or, vos pauvres chiens, en qui je retrouvai plusieurs de miens, s'enlèvent au milieu des dieux, des rois et des saints qui les environnent, et les vrais martyrs, les héros réels, les seuls grands, ces douteux, ces petits, ces meurt-de-faim, ces gueux, ces va-nu-pieds, ces misérables à quatre pattes, eux à qui notre cher et noble Bau-

delaire avait aussi réservé, depuis déjà longtemps, une place d'honneur en ses impérissables poèmes. Autant pour rendre témoignage à votre talent de peintre animalier, sans rival, aujourd'hui, que pour honorer en vous l'ami constamment fidèle à mon maître expiré, je vous dédie, à votre insu, ces pages de prose intime avec le secret espoir qu'elles vous toucheront la fibre, comme, en Belgique, vos tableaux me la touchèrent à moi-même, et si profondément, qu'elle vibre dès que je vous vois cité dans les colonnes des gazettes, en quelque catalogue ou parmi le texte des livres de critique, et sitôt qu'on parle de vous, en ma présence, au Louvre, au Luxembourg, au Salon, ailleurs, partout enfin où forcément il est question des Jadin, des Barye, des Millet, des Corot, des Troyon, des Dupré, des Rousseau, des Daubigny, des Courbet et de tous ceux de vos contemporains de France dont vous égalez ou dépassez la taille ; car, on le sait de mieux en mieux chaque jour en tout lieu, vous n'êtes inférieur à personne, soit là-bas, chez vous, soit chez nous, ici. »

Ces phrases sont extraites d'une épître à Joseph Stevens, signée Léon Cladel. Hommage enthousiaste rendu par le grand écrivain français au beau peintre belge qui vient de mourir (1) et dont l'exposition de quelques-unes de ses œuvres choisies est ouverte à la Galerie du Congrès.

(1) Voir *L'Art moderne* du 7 août dernier.

Certes, il est quelques toiles de début ou de commande qu'on eût dû ne pas montrer au public dans cette exposition posthume faite pour honorer un maître. Mais, ces tableaux mis à part, l'ensemble de l'œuvre est réellement saisissant et l'on sent un des plus fiers porteurs de palette de la pléiade qui a donné à notre pays les De Braekeleer, les Dubois, les Degroux et tant d'autres, disparus ou disparaissant avec la génération dont ils ont fait la gloire. On le devine aisément de la même famille. Tel morceau exhale l'âpre et poignante tristesse dont l'auteur du *Benedicite* imprégnait sa couleur. Tel tableau est ambré, d'une lumière brune et chaude, d'une intimité à la Pieter De Hooghe, et évoque ce nom magique : De Braekeleer. Le pinceau, dans les belles esquisses, est brûlant, fiévreux, impatient de nerf, d'une maîtrise fougueuse. La couleur se consolide au faire magistral des Fyt et des Snyders, se spiritualise à l'étude de petits maîtres hollandais, se dore aux lumières des intimistes, mais s'exacerbe aussi au contact de modernes, surtout quand Stevens raconte des mélancolies de banlieue et des misères rogues de chiens rôdeurs. Le dessin est juste, et toutes les physionomies de la race canine, les voilà, furieuses ou caressantes, attentives ou attendries, lasses ou aspirant aux courres et aux chasses. O ! les beaux abois de couleur ! les belles croupes luisantes et bien musclées de chiens de ferme, de chiens de charrette, de chiens de garde, de levrettes, de king-charles, de terre-neuve, de carlins, de roquets, de bull-dogs !

On dira « les Chiens de Joseph Stevens » comme on dit, toute révérence gardée, « les Héros d'Homère » ou « les Femmes de Shakespeare ». Il a haussé chacun d'eux à la synthèse. Il a résumé, en des types inoubliables sitôt qu'entrevus, toutes les observations accumulées en lui, et avec quelle affection câline pour ses modèles ! Ses chiens ont leur caractère propre, leurs vices, leurs qualités. Il en est de lamentables qui évoquent tout un passé de traîne-la-misère et de crève-la-faim aux carrefours des routes. Ceux-là surtout paraissent lui être chers, et c'est avec une émotion rare qu'il peint leurs côtes efflanquées, leur échine rabotée, leurs yeux guetteurs des coups à fuir. D'autres sont chiens de maraude, pillards, insolents. D'autres encore chiens de valetaille, familiers d'écuries et d'antichambres, avec quelque obséquiosité dans la démarche. D'autres ont pris de l'aristocratie de leur maître des habitudes de vie somptueuse, des attitudes lasses, des regards dédaigneux. D'autres... Mais nous n'en finirions pas.

Ce qu'il importe de préciser, c'est qu'aucun animal n'a eu, comme le chien, l'honneur d'avoir pareil portraitiste. Songez aux Chevaux de Géricault, aux Bœufs et aux Vaches de Paul Potter et de Troyon, aux Moutons de Jacque, et voyez ensuite les Chiens de Stevens. Saisissez-vous la différence ? Ce dernier est le seul qui

ait trouvé la physionomie particulière de ses modèles, nettement distincte non de race à race, mais d'individu à individu. Il a donné au chien une personnalité. Et pour quoi pas ? Michelet n'a-t-il pas appelé les bêtes « ses frères inférieurs ? »

« C'est cette variation, cette analyse des différences amenées par le tempérament propre ou les vicissitudes de l'existence qui l'ont mis bien au-dessus des autres peintres d'animaux de ce temps, même au-dessus de Decamps, qui se peint dans ses singes en homme de trop d'esprit qu'il est », a dit Camille Lemonnier dans son *Histoire des Beaux-Arts*, où il assigne large place à Joseph Stevens. « Caniches, barbets, épagneuls, mâtins et roquets ressemblent, chez l'artiste bruxellois, à des acteurs naïfs qui s'ignorent et ne jouent pas la bête, comme il arrive ailleurs. Leur bêtise est un lot qu'ils se transmettent, plus admirable que notre finesse, puisque celle-ci n'aboutit souvent qu'à nous rendre ingrats et méchants. On reconnaît dans toutes ses toiles l'œuvre d'un maître préoccupé de l'expression juste et de la belle exécution. Ses anatomies ont le nerf de la réalité, avec des manœuvres hardies d'attitudes et de mouvements ; il n'a que faire, pour prouver leur mécanisme, du détail photographique ; la vie dans l'art s'obtient au prix de la simplification, et il procède par grands plans qui sont comme la synthèse de la vie pendant l'action. »

Loin d'affaiblir les souvenirs qu'ont laissé, parmi les hommes de notre temps, les toiles du maître, disséminées dans les Salons et dans les collections particulières, la réunion de ces joyaux, malgré son côté hâtif et comme « par hasard », affirme la haute personnalité du peintre et la variété d'un talent qui sut ne point se répéter, bien qu'il demeurât de parti pris sur un territoire restreint et, eût-il semblé, ingrat.

QUELQUES LIVRES

Le fou raisonnable par A. GOFFIN. — Bruxelles, Ch. Vos.

Le nouveau livre que M. Arnold Goffin nous présente est écrit avec acuité. *Maxime* n'était point dégrossi, monotone et, en bien des pages, lourd. De plus, le même personnage toujours en scène, fatiguait de sa mélancolie toujours maintenue au ton mineur et qui finissait souvent en ronronnement.

Le fou raisonnable se rêve dans les autres. Il se dresse son spectacle, il se joue sa pensée, il s'invente des phases d'existence. Il est prince, paladin, rêveur, voyageur tour à tour, il l'est pendant l'espace d'un poème, d'une manière charmante, mais surtout curieuse. Il rencontre dans la vie dont il atmosphérise son livre des personnages spéciaux, étranges, énigmatiques, — même il se heurte, à point nommé, au diable. Et ce sont des scènes prestes et nettes, piquées de mots, souvent d'heureuse recherche ; ce sont des décors inattendus ou luxueusement imaginés ou funérairement et horriblement dressés. L'être le plus continuellement évoqué, c'est l'éphébe, autour duquel les senti-

ments de cruauté ardente en lutte avec les inexplicables douceurs s'entrecroisent comme des épées. M. Goffin apparaît ainsi, au résumé, celui pour qui la vie quotidienne s'est transformée en une incessante fête d'ironie, de fantaisie et de tristesse et qui s'y promène non sans relire les poèmes en prose de Charles Baudelaire et certaines pages de Mallarmé, qu'il tient toujours, dirait-on, en ses poches. Au résumé, un livre qui compte.

La Chouette, roman philosophique, par ALFRED LE BOURGUIGNON.
— Paris, Chamuel.

Ce livre remarquable et curieux est d'un Belge dont il constitue assurément l'œuvre capitale. M. Le Bourguignon avait, il y a longtemps déjà, publié un roman et quelques pièces de théâtre.

La précédente génération était assoiffée de positif. Un fort besoin d'exactitude la menait à la négation ou à l'indifférence pour ce qui lui paraissait en dehors de toute portée scientifique. Et il eût été mal venu celui qui sérieusement aurait traité de phénomènes réputés merveilleux. Le vent a tourné; le même esprit tout entier se portant vers le réel, restreignant son domaine pour le mieux posséder, préoccupé surtout de se fixer des limites, a fait un saut en plein mysticisme et se livre à l'analyse de ce merveilleux qui, il y a vingt ans, n'eût mérité qu'un dédaigneux haussement d'épaules. L'actuelle génération ne s'effraie de rien, et des mots qui autrefois auraient inquiété le public au sujet des facultés mentales de l'auteur, sont proférés le plus simplement du monde, tels : astrologie, magie blanche et noire, incubes et succubes, etc.

Le présent livre est un curieux spécimen d'un genre mixte où se rencontrent et se joignent l'esprit de positive analyse propre au passé et le penchant vers le fantastique, caractéristique de l'époque actuelle, et de plus une vaste et profonde érudition exactement correspondante à ces deux phases. La trame du livre appartient à la seconde. En effet, l'ouvrage entier pivote autour d'un fait semblant du domaine du merveilleux, du moins jusqu'à l'explication dernière qui s'efface timidement à la fin et passerait facilement inaperçue. Ce fait mystérieux et fantastique est une auberge hantée; et viennent, se succédant en une même épouvante, les récits de voyageurs incommodés la nuit par les visites d'un monstre à allure simiesque, qui dans l'obscurité les horrifie de ses atouchements, parfois les enlève, les étrangle; histoire d'un chanoine trouvé mort dans son lit, victime de l'hôte nocturne. Ces fantastiques et émouvants récits sont le noyau autour duquel se groupent des incidents divers, qui principalement servent à exposer les idées de l'auteur. Et l'auteur a beaucoup d'idées.

Sous ce titre lugubre : *La Chouette*, et parmi l'entrecroisement très compliqué d'aventures horribles, il y a, sous-jacente, une véritable encyclopédie. La portée du livre dépasse de beaucoup l'apparence; le côté fictif qui à première analyse peut sembler important à cause des impressions de terreur qu'il suscite, est en réalité très accessoire.

Dans ce volume, l'auteur a condensé, à propos de toute chose : religion, politique, science, état social et le reste, toutes ses opinions et toutes ses études. Des chapitres entiers sont remplis par des réfutations théologiques, des descriptions astronomiques et des contemplations sidérales, des exposés de réforme sociale, des théories démoniaques. A travers tout cela, succubes et incubes, possédés et diables, terriblement se démènent. Il y a tout au long et minutieusement la cérémonie religieuse d'un exorcisme. A n'en

pouvoir douter, l'auteur est savant, et son savoir ne se recouvre point, comme trop souvent il arrive en ce temps, d'expressions rébarbativement techniques, mais se revêt, au contraire, d'une pure forme littéraire, laquelle, quelques détails retranchés indiquant l'évidente connaissance des progrès contemporains de la science, ferait croire qu'il appartient plutôt au XVIII^e siècle qu'au nôtre. Même pensée analytique et spécialement négative, même besoin de logique, de clarté et de précision, et même absence de synthèse. L'aspect fictif en montre seul la contemporanéité.

Curieux livre, en somme, qui n'entre dans aucune classification connue, car il n'est ni un roman d'aventures, ni un roman de mœurs, ni un roman psychologique, ni absolument un roman philosophique, quoiqu'en dise l'auteur, et il est à la fois un peu tout cela, et dans une forme claire, pondérée, régulière et par sa belle et tranquille allure, rappelant les écrivains du précédent siècle.

Difficile à juger, intéressant à lire, original certainement, et de valeur littéraire sérieuse.

E. S.

Les Amants de Taillemark, par MAURICE DESOMBLAUX.
— V^e Monnom, Bruxelles.

Parmi les artistes de notre temps, « sensibles à la lumière autant que l'irritable petite lame d'or du photomètre », ceux qui ont le plus complètement laissé agir sur eux l'influence du courant actuel sont à une étonnante distance de l'art d'hier; — ils en sont si loin qu'ils font oublier les catéchismes à peine enterrés de cet art d'académiques photographes et de sceptiques minuties.

Chez eux, l'idée première, l'impression *une* de toute l'œuvre s'impose, rendue plus intense par le miroir à facettes diversément colorées des symboles qui l'entourent comme un cadre.

Dans le drame de Maurice Desombiaux, l'idée première doit être celle de l'amour, amour-aurore, amour-rayonnement, amour-soleil, « ce taureau de lumière, descendant avec ses voiles rouges dans la vallée », amour qui rend « plus fort que la vie, plus fort que le printemps », amour éclairant tout autour de lui. (Acte II.)

Quand, succédant à la haine, l'amour s'est violemment révélé à ces deux êtres, Rodolphe, Etgive, le contre-coup s'en fait sentir dans tout le château jusqu'au plus humble hallebardier.

— D'un artiste, la conception qui a placé ces deux amants au centre d'un petit monde que leur vie anime et que leur haine avait assombri. D'un artiste aussi cette haine féroce, remplissant tout, semant l'effroi, sonnant la mort, répandant autour d'elle une atmosphère de terreur; — et cette dame noire qui hante le château dans ses jours de deuil, légende de tant de vieilles murailles, symbolisant ici non la mort ordinaire, mais la pire des morts, la haine, négation puissante de ce qu'il y a en nous de plus vivant.

Cette dame noire, elle ne reparait plus quand meurent les deux amants dont la vie pourtant était l'âme de la vieille demeure; la dame noire est à jamais vaincue par la vibrante affirmation de l'éternité de l'amour : « La mort, qu'elle vienne; elle sera l'aurore d'un jour de fête, un jour qui durera éternellement. La mort ne supprimera rien, elle enlèvera définitivement la gangue qui enveloppait le diamant. Je sors des ténèbres, je sens déjà mon front dans la lumière. Je me sens pénétré de lumière, et vous ne voyez pas, par vos yeux charnels, de quelle splendeur je suis revêtu. La région vers laquelle je me dirige m'illumine. Les voiles tombent devant mes regards et je vous vois aussi, éclairés par la lumière de moi-même. La mort, elle, viendra comme une

bien-aimée vers le fiancé, le soir des noces, parce que nous l'aurons vaincue. » (Acte III.)

D'un artiste, la très vivante unité de ce drame, mais aussi d'un artiste jeune, que les choses impressionnent trop vivement pour qu'il puisse les colorer de sa réelle personnalité encore forcément indécise.

D'esprit, un généreux enthousiaste manquant encore de la férocité d'égoïsme nécessaire pour repousser tout ce qui dans la tendance moderne ne lui vient pas de son propre instinct.

Ceci ne s'adresse qu'à la forme. Pour le fond, quoi de meilleur pour nous aider à grandir, que ces chaudes affirmations ?

Ce ne sera pas une génération de lâches et de fatigués que notre vieux siècle léguera à son successeur et la jeunesse qui entrera dans la terre promise des idées modernes, y entrera cuirassée de volonté confiante.

Pour nous, qui n'espérons pas voir l'ère nouvelle, nous sommes reconnaissants à ceux qui nous en donnent la vision.

I. W.

Amours mortelles, par EMILE LECLERCQ. — Impr. Weissenbruch, Bruxelles.

« M. Albert Liétenard, juriste déjà célèbre à trente-six ans, fort estimé dans tous les parquets, avocat à Bruxelles, habitait, pendant les vacances, sa villa de la digue de mer de Blankenberghe. Il possédait, outre les ressources de sa profession, une petite fortune personnelle, et sa femme, née Alice Dauville, Française du département du Nord, fille d'un industriel, lui avait apporté une dot assez considérable. Il avait ainsi, après neuf ans de mariage, avec deux enfants bien portants, une position et une réputation des plus honorables ; il vivait largement ; c'était un de ces hommes dont on dit qu'ils sont nés sous une bonne étoile.

Les maisons confortables, bâties en face de la grande mer, à Blankenberghe, sont délicieuses à habiter. »

La nouvelle — l'histoire d'un mari qui devient fou de jalousie et d'une vieille bourgeoise qui se saoula à l'eau de Cologne. — débute ainsi.

On s'aperçoit immédiatement que la platitude de l'observation est familière à l'auteur. Lorsqu'il décrit M^{me} Liétenard, il avoue qu'elle « n'avait pas ces qualités brillantes qui excitent l'intérêt des *messieurs* (sic) ». D'autre part, il constate qu'au bain de mer « des *dames* (sic) faisaient la planche entre deux lames ».

C'est charmant, n'est-ce pas ? Ce livre est écrit dans cette langue d'arrière-boutique du « bas de la ville » où les maîtresses de maison disent au visiteur « Mettez-vous ! » et où elles lui demandent, dans le cas où il est jeune marié : « Il n'y a pas encore d'apparences ? »

M. Leclercq a la vulgarité facile. Il saisit d'instinct les expressions banales. Certaines de celles-ci reviennent périodiquement sous sa plume, d'une façon obsédante. A la page 36, M^{me} Liétenard mère « se lève comme un ressort ». A la page 84, M. Liétenard « se lève comme un ressort ». A la page 110, M^{me} Liétenard « se lève comme un ressort ». Une famille à boudin, quoi ?

Dans les scènes dramatiques, M. Leclercq est drôlichon. Lorsqu'on rapporte M. Liétenard noyé, à sa femme, le médecin dit à celle-ci :

« — Je pense que chacun de nous, en ces douloureuses circonstances, doit suivre l'impulsion naturelle. Avez-vous au moins pris quelque chose ce midi ?

— Elle fit non de la tête.

— Buvez un verre de vin, cela vous aidera à supporter le premier choc. »

Un peu après, ce joyeux hippocrate dit encore à sa cliente :

« — Madame, vous feriez bien de vous retirer. »

Donnons le même conseil à l'auteur.

Papillons et papillotes, par E. LECOMTE. — Verviers, Gilon.

J'ai toujours aimé
L'humble pâquerette,
Naïve fleurette
Dont la colerette
M'a toujours charmé.

Non, n'est-ce pas. Et que dire, sinon que des papillons de la poésie M. E. Lecomte a fait de vieilles papillotes pour les muses provinciales.

Un mandement du sâr Péladan

Le sâr Joséphin Péladan vient de lancer à Monseigneur l'archevêque de Malines ce mandement, dont les idées, malgré la forme étrange dont il les a vêtues, méritent d'être hautement approuvées :

Acta Rosæ Crucis Templi et Spiritus Sancti.

A Son Eminence le Cardinal Goossens, archevêque de Malines, primat de Belgique, Salut et Lumière en N.-S.-J.-C.

Vous avez empêché notre prédication à Malines par rancune de l'exécration légitimement lancée contre le Congrès de cette ville qui blasphéma le saint Esprit et calomnia Baudelaire, d'Aureville, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine et nous-même.

Aujourd'hui nous faisons par ce mandement une remontrance formelle sur un double abus, également abominable devant les saints canons et devant l'idéal éternel.

De quel droit fermez-vous l'église tant que dure le jour ? Ignorez-vous que ce refuge sacré doit demeurer ouvert à la méditation, au repentir, à la prière, aux nobles rêveries.

N'avez-vous jamais confessé pour ignorer que les individualistes, les plus rares et précieux des êtres n'entrent dans le temple que lorsqu'il est vide de foule ?

Ainsi vous fermez la maison de Dieu aux chrétiens pour les rançonner.

La moindre chapelle de votre pays ne s'ouvre, comme un mauvais lieu, qu'à prix fixe !

Et quand le visiteur est dans la nef, une sorte de chantage commence, chaque tableau de maître, chaque chef-d'œuvre apparaît caché par une sordide toile verte, et pour le voir un instant, il faut payer, ô vendeur du Temple !

Eh bien ! Eminence, nous sommes celui qui n'a pas vu *La Descente de Croix*, à la cathédrale d'Anvers, pour que vous soyez devant la papauté et la postérité celui-là qui prive un artiste pauvre de la vue d'une merveille d'art : et ce sera une tache sur votre nom, parce que le nôtre appartient à l'avenir.

De quel droit, archevêque, mettez-vous la lumière sous le boisseau et la couleur dans les ténèbres et le chef-d'œuvre sous une lustrine.

Vous savez gémir sur les œuvres profanes, vraiment, quel sort faites-vous aux œuvres sacrées ?

Les païenneries rayonnent dans les musées ; heureux qui a peint des nudités et des mythologies, tous l'admirent librement. Quant

aux mystiques infortunés, aux génies sacrés, vous les damnez, ô cardinal; la lumière du chef-d'œuvre, impie, vous la vendez.

Ignorez-vous que les œuvres dépérissent comme des êtres, si on les prive de lumière; que le frottement de vos lustrines use les meilleures œuvres; que le battement des volets fendille le tryptique, et que vous êtes un iconoclaste et un assassin des chefs-d'œuvre.

Apprenez de nous, Eminence, que *l'Adoration de l'agneau mystique*, d'un Van Eyck, ou *la Châsse de sainte Ursule* convertira des pêcheurs qui riraient de vos propres discours sans art ni science.

Comme j'invitais les artistes de la Rose † Croix belge à reprendre la voie mystique des Metsys, des Bouts, des Lucas de Leyde : « Non, me dirent-ils, nous ne voulons pas opérer pour les ténèbres d'un voile vert les miracles de la couleur, nous ne voulons pas qu'un Goossens fasse servir nos efforts à rançonner nos pauvres frères de l'avenir. »

Je vous accuse donc, Eminence, d'attenter à la troisième personne divine en livrant à la rapacité de vos bedeaux et sacristains les Saints de l'art.

Le chef-d'œuvre est une relique : il fera les miracles dont vous êtes incapable, laissez-le resplendir. Laissez les pauvres approcher du Beau, laissez les artistes contempler les discours de leurs maîtres qui seuls les convertiront; ou bien avouez que vous êtes barbare, protestant et indigne de ce chapeau qui, pendant tant de siècles, fut l'insigne des plus nobles patrons et protecteurs de l'art.

La remontrance d'aujourd'hui précède la dénonciation au Vatican. Rendez la lumière aux Van Eyck, rendez le chef-d'œuvre aux pauvres artistes, rendez Memling à tous afin qu'il miraculise, et vous serez exalté en ce monde et en l'autre. Sinon, vous verrez venir, armés du scandale, de nouveaux fanatiques qui, jusque dans vos palais, viendront, à l'instar de vos ancêtres qui aimèrent si bellement la liberté, crier jusqu'à victoire : La lumière aux chefs-d'œuvre et le chef-d'œuvre à tous, en nom de Jésus-Christ.

Je suis, en l'Eglise catholique, apostolique et romaine, ma mère, votre animiquement respectueux

SAR PÉLADAN,

Grand Maître de la Rose † Croix, du Temple et du Graal.

LES COULISSES DE LA TABLEUMANIE ⁽¹⁾

CLouer UN TABLEAU

Parmi toutes les ruses de guerre (et Dieu sait si elles sont nombreuses) usitées entre marchands de tableaux qui se font concurrence, une des plus amusantes consiste dans la petite opération qu'on appelle, en argot de métier, *clouer un tableau* chez un amateur.

Quoique d'une simplicité presque enfantine, et peut-être même à cause de cela, cette ruse réussit neuf fois sur dix.

Voici en quoi elle consiste :

Un marchand connaît chez un amateur un tableau que, pour une raison ou une autre, il ne peut pas décrocher dans des conditions avantageuses. Que fait-il?

Quand il a épuisé toutes les chances de l'obtenir au prix qu'il convoite, ou même, ce qui arrive plus souvent qu'on ne pense,

(1) V. *l'Art moderne* du 18 septembre dernier.

quand il n'a pas d'argent pour faire l'acquisition rêvée, voici le langage qu'il tient à son client :

« Votre tableau de X... est un chef-d'œuvre : c'est un des plus beaux du maître que je connaisse et le prix que vous en demandez, loin d'être exagéré, ne représente même pas la moitié de ce qu'il vaudra un jour. Croyez-en mon expérience, gardez-le et attendez. C'est du vin en cave que vous avez là. Les œuvres de ce maître deviennent chaque jour plus rares, voyez la progression constante qu'elles suivent dans les ventes publiques; quand elles seront définitivement clouées, ce qui est l'affaire de quelques années, elles atteindront des prix exorbitants.

« Puisque rien ne vous oblige à vendre de suite, — ici l'interlocuteur fait généralement un geste qui indique qu'effectivement rien ne le presse, — gardez votre tableau encore un an ou deux, et, au lieu des quarante mille francs que vous en demandez aujourd'hui, vous trouverez facilement preneur à soixante mille. C'est tellement ma conviction qu'au cas même où, un jour, on vous offrirait cette somme, je vous prie de ne pas prendre une décision avant de m'avoir revu et de m'accorder, dès à présent, la préférence. »

On m'objectera avec raison qu'au point de vue purement commercial, cette façon de procéder est tout à fait inepte, mais ne vous ai-je pas déjà prévenu que le commerce des tableaux n'est pas un commerce comme un autre? Le marchand qui parle et agit ainsi ne voit qu'une chose : il n'a pas le tableau, c'est vrai, mais il empêche aussi un de ses concurrents de l'avoir en l'estimant un prix qu'il sait bien que celui-ci ne peut pas raisonnablement payer.

Il n'a pas fait l'affaire, sans doute, mais il se console en pensant qu'un autre ne la fera pas à sa place.

Le tableau est *cloué*, car il est bien évident que l'amateur, aux yeux duquel on a fait miroiter des prix fantastiques, ne se résoudra jamais, à moins d'un cas de force majeure, à se dessaisir de son tableau au-dessous du prix qu'on le lui a estimé.

Voici encore une autre raison pour laquelle un marchand peut être amené à *clouer un tableau* chez un amateur. Celle-ci puise au moins sa source dans une nécessité commerciale qui, sans la justifier absolument, a sans conteste le mérite d'être très habile.

Un marchand rend visite, par exemple, à un amateur qui possède déjà une petite collection de tableaux. Dans le cours de la conversation, on en arrive naturellement à parler de la valeur des dits tableaux. Un effrayant dilemme enserme alors le malheureux marchand. S'il veut acheter la collection de l'amateur, il lui faut, fatalement, la dénigrer avec intelligence, de manière à l'obtenir au meilleur compte possible. Rien de plus facile, mais... un redoutable *mais* se présente : S'il dénigre la collection de l'amateur, il s'expose à décourager un acheteur qui n'a probablement pas encore dit son dernier mot.

Partagé entre son désir d'acheter la collection qu'il a sous les yeux et la presque certitude qu'il ne dépend que de lui de l'augmenter, s'il sait s'y prendre, le marchand adroit se résoud à *clouer les tableaux* de l'amateur, en les estimant bien au-dessus de leur valeur.

Convaincu alors que, non seulement il n'a pas payé ses tableaux trop cher, mais encore qu'il ne dépend que de lui de les revendre, quand il lui plaira, avec un gros bénéfice, l'amateur se laisse facilement persuader qu'il est plus sage pour lui d'acheter que de vendre, et voilà un client de plus.

Enfin, la dernière circonstance dans laquelle un marchand

Peut être amené à *clouer les tableaux* d'un amateur est celle-ci :

Il a affaire à une personnalité connue dans le monde de la *ableaumanie* et dont, à tort ou à raison, les avis sont généralement écoutés par les débutants. C'est un auxiliaire précieux, puisqu'il est désintéressé, et qu'à ce titre le concours qu'il vous prête, sans s'en douter, ne saurait être suspect à personne. Il faut donc l'amadouer, le flatter, se concilier ses bonnes grâces, ce qui est un jeu pour un marchand un peu madré.

Sachant qu'à aucun prix cet amateur écouté ne se dessaisirait de ses tableaux, qui sont sa gloire et aussi sa raison d'être dans le monde des collectionneurs, le marchand flatte adroitement sa manie en surenchérissant sur la valeur qu'il leur attribue et il risque d'autant moins à ce jeu, que plus il augmente son estimation fantaisiste, moins le naïf amateur se sent disposé à vendre, heureux de pouvoir dire dans son entourage :

— Vous savez, le Daubigny que j'ai payé *tant* il y a dix ans, eh bien ! X... est venu m'en offrir *tant*, — généralement cinq ou six fois le prix d'achat, quelquefois même davantage — et j'ai refusé !

Jugez un peu de l'effet produit par cette nouvelle et quelle autorité cela donne à un amateur !

Allez, après cela, lui parler de vendre, vous verrez comment vous serez reçu et de quelle solide façon les tableaux de cet amateur sont *cloués* !

La morale de tout cela, c'est que l'amateur intelligent doit savoir faire la part des choses et ne pas prêter trop complaisamment l'oreille aux propos que lui tiennent les marchands, propos qui flattent sans doute son amour-propre, mais qui n'en sont pas moins intéressés, qu'il le sache bien.

J'ai bien souvent entendu des amateurs me dire : « J'ai refusé tel prix de tel tableau », mais la vérité m'oblige à déclarer que jamais, à ma connaissance, ils n'ont retrouvé ce prix quand une circonstance ou une autre les ont obligés à vendre.

Et nunc erudimini, qui iudicatis picturam.

HENRI GARNIER.

(*Gazette de l'amateur.*)

EXPOSITIONS OUVERTES

ANVERS. — *Als ik kan* (salle de l'ancien Musée). De 10 à 4 heures.

BRUXELLES. — Exposition VAN CAMP (ancien Musée). Entrée libre. De 10 à 4 heures.

» Exposition *Pour l'Art* (ancien Musée). Entrée : 50 centimes. Carte permanente, 5 francs. De 10 à 4 heures.

» Exposition HENRIETTE RONNER (chaussée de Vleurgat, 57). Par invitations. Le mardi et le jeudi, de 2 à 5 heures.

» Exposition JOSEPH STEVENS (Galerie Clarembaux). De 10 à 6 heures et demie. Entrée : 50 centimes.

» Exposition du *Cercle des Arts et de la Presse* (Galerie Moderne). Entrée : 50 centimes.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

L'affaire du ballet *Smylis*, qui fit quelque bruit lorsqu'elle fut plaidée en première instance, est revenue la semaine dernière devant la 4^{re} chambre de la cour, présidée par M. Eekman.

Comme devant le tribunal civil, MM^{es} Schwartz et Eugène Robert soutiennent la demande. Au banc des intimés Du Bois, Théo Hannon, Stoumon et Calabresi, se trouvent MM^{es} Octave Maus, Frick et Hahn.

La cause, qui donne lieu à la discussion de diverses questions intéressantes en matière de droit d'auteur, a déjà pris une audience. Elle sera continuée demain.

PETITE CHRONIQUE

M. Emile Mathieu, l'auteur de *Richilde*, du *Hoyoux*, de *Freyr*, des *Fumeurs de Kiff*, etc., a donné la semaine passée, dans un salon ami, une audition fragmentaire de son nouvel opéra *L'Enfance de Roland*. Bien qu'il soit difficile de juger d'après une lecture au piano des mérites de l'œuvre nouvelle, l'auditoire a paru goûter le charme de cette partition sobrement et sincèrement écrite qui met en scène un joli épisode emprunté à une ballade d'Uhland. Nous en avons parlé déjà lors d'une précédente audition. Souhaitons que sa prochaine exécution au théâtre nous permette de l'apprécier d'une façon complète.

Vive déception parmi les habitués du théâtre : la première de *Maitre Martin*, qui devait avoir lieu jeudi passé, a dû être remise à mercredi prochain, M. Leprestre, l'un des interprètes principaux, étant indisposé.

La répétition générale a eu lieu mardi devant le public habituel de ces petites solennités : critiques, abonnés, amateurs de musique, amis des directeurs, etc. Dans sa baignoire d'avant-scène, la reine.

Sans vouloir déflorer l'œuvre nouvelle de M. Jan Blockx, disons qu'elle a fait sur cet auditoire restreint une fort bonne impression, que ratifiera sans nul doute le grand public.

La partition est vivante, colorée, instrumentée avec un souci extrême d'écriture artiste. Mais craignons d'en dire trop et gardons, bien qu'à regret, nos observations critiques pour dimanche prochain.

Un groupe nombreux d'ouvriers de la Maison du Peuple a visité dimanche matin l'exposition du Cercle *Pour l'Art*, dont les membres ont fait avec courtoisie les honneurs à leurs invités. Excellente initiative, à laquelle nous applaudissons, et que n'atteignent point les ricanements imbéciles de quelques gazettes masuriennes.

M^{lle} Eugénie Meuris, la gracieuse actrice du Théâtre Libre de Paris, a fait jeudi, au même cercle, une attachante lecture de quelques œuvres d'écrivains belges. L'estrade était disposée entre les deux statuettes de la première salle et la lectrice se détachait très joliment, devant le vitrail bleu de M. Thys. Voici la liste des œuvres lues :

Edmond Picard : *l'Art évocateur*. — Camille Lemonnier : *la Fileuse de minuit*. — Emile Verhaeren : *la Mort*. — Georges Eekhoud : *la Nouvelle Carthage* (fragment). — Eugène Demolder : *la Fuite en Egypte*. — Georges Rodenbach : *Bruges la morte* (fragment). — Albert Giraud : *Dernières fêtes* (fragment). — Iwan Gilkin : *La Damnation de l'artiste* (fragment). — Fernand Severin : *le Don d'enfance* (fragment). — Maurice Maeterlinck : *Regards*.

M. de Burlet vient d'attacher à son cabinet, avec le grade de chef de division, à titre personnel, M. Joseph Nève. Choix dont se félicitera le ministre : M. Nève n'a rien du rond-de-cuir. Il est jeune, actif, il aime le neuf; nul doute qu'il ouvre quelques fenêtres dans des bureaux qui sentent le moisi et le renfermé.

Rappelons que c'est mardi prochain, à 8 heures, qu'aura lieu la deuxième des soirées artistiques organisées par la Section d'art de la Maison du Peuple. Outre une conférence de M. Edmond Picard sur *la Vie de Jésus et les Contes d'Yperdamme*, on enten-

dra une sélection d'œuvres de J.-S. Bach, H. Berlioz, R. Wagner et C. Franck.

La première représentation de la revue *Tout-Bruxelles* aura lieu jeudi prochain au Théâtre des Galeries.

Voici le programme du premier concert populaire qui aura lieu le 4 décembre à la Monnaie avec le concours de l'Amsterdamsch a Capella koor, composé de M^{mes} A. Reddingius, Nanny de Roever, A.-M. Gouda, C. Nieuwenhuys et Bertha Haverman, soprani; Gerda Reinders, Cateau Ribbe, Z. Bakker et Cateau Loman, alti; MM. J.-J. Rogmans, F.-A.-M. Philippeau, T.-B.-M. Stacelhausen, H. Haverman, ténors; Joh.-M. Messchaert, J. Broeck, A. Fermin, Joh. Soutendijk et Otto W. de Nobel, basses; directeur, M. Daniel de Lange.

Première partie. — 1. Ouverture de *La Flûte enchantée*, Mozart; 2. Chœurs a capella des xv^e et xvii^e siècles: *Psaume 122*, J.-P. Sweelinck; *Kyrie*, Guillaume Dufay; *Kyrie e Christe*, Johan Ockegem; *Canto sacra: Hodie Christus natus est*, J.-P. Sweelinck; *Agnus Dei* de la messe *Fortuna desperata*, Jacob Obrecht; *Psaume 118*, J.-P. Sweelinck.

Deuxième partie. — 3. *Peer Gynt*, suite d'orchestre, Edv. Grieg; Chœurs a capella; *Douleur me bat*, Josquin des Prés; *Madrigal*, Cornelis Schuyt; *Petite camusette*, Josquin des Prés; *Entre vous filles*, J. Clemens non Papa; Chanson n^o 1, J.-P. Sweelinck; *Matona mia cara*, Orlandus Lassus; 5. Ouverture d'*Euryanthe*, Weber.

Répétition générale, samedi 3 décembre, à 2 h. 1/2 précises, à la Grande-Harmonie.

M. Crickboom avec ses partenaires: Angenot, Hans et Gillet, compte donner trois séances de musique de chambre à la Salle Marugg.

La première sera dévolue à l'école russe, la deuxième à l'école française, la troisième à l'école allemande.

On se souvient du haut intérêt d'art qui s'est attaché l'an dernier aux débuts du quatuor Crickboom. Les auditions de cette année promettent d'être, de même, d'un vif attrait.

C'est M. Pierret, le jeune artiste qui débuta si brillamment aux XX, qui jouera dans ces séances la partie de piano.

Les Concerts classiques de la maison Schott, au nombre de deux, seront donnés, comme précédemment, dans la Salle de la Société royale de la Grande Harmonie.

On y entendra le mardi 6 décembre M^{lle} A. Barbi, cantatrice; le vendredi 16 décembre MM. Jenő Hubay et A. Siloti.

La souscription aux deux concerts est de 10 francs pour les places numérotées, de 7 francs pour les galeries.

Prix des places pour chaque concert: Places numérotées, 6 francs; galeries, 4 francs.

A l'occasion du xxv^e anniversaire de sa fondation, l'*Œuvre des Soirées populaires* de Verviers organise un grand concours de littérature entre écrivains belges.

Les intéressés sont priés de s'adresser au président de l'œuvre, M. Léon Lobet, à Verviers, pour connaître les conditions de ce concours.

Le *Cercle artistique d'Anvers*, présidé par M. Victor Robyns, prépare une série de séances intéressantes.

Indépendamment des conférences de MM. Joséphin Péladan et Eug. Van de Walle qui viennent d'avoir lieu, on annonce des conférences de MM. Bernard Lazare, Hugues Le Roux, Léon Bloy, Xanrof, Paul Bourget, Jules Lemaitre, Edm. Haraucourt, Jean Aicard, George Laguerre, Charles Richez, M^{me} Séverine, G. Rodenbach, E. Verhaeren, E. Van der Velde, Eug. Robert, Ad. Prins, M^{lle} Popelin.

Par la section de littérature néerlandaise: conférences de MM. Jan Van Ryswyck, Pol de Mont, Willems, Otto, Justus Van Maurik, et une séance dramatique flamande avec les artistes du Théâtre National.

Par la section des sciences: conférences de MM. Laffite, Léon Frédéric, Louis Dolot, Prins, Flamache, Léo Errera, Van den Broeck; causeries intimes par MM. Max Defrenne, Kemna, Navez, Van Bogaert, de Keyser et Desguin.

Le lundi 28 novembre, à 8 heures, séance dramatique française, par les artistes du Théâtre des Variétés, pour l'inauguration du nouveau théâtre.

Du dimanche 4 décembre au mardi 6, de 11 à 3 heures, exposition de photographies.

La direction a arrêté de plus les fêtes suivantes: outre les grandes expositions de Noël et de Pâques, plusieurs expositions partielles, deux grands concerts, avec exécution, au premier, du *Schelde* de Peter Benoit, au second, du *Chant de la cloche*, de Vincent d'Indy; deux auditions du quatuor Mariën et plusieurs soirées musicales intimes.

La direction organisera enfin plusieurs séances dramatiques françaises et projette une grande fête artistique pour la mi-février.

Les peintres néo-impresionnistes MM. H.-E. Cross, Lucien Pissarro, Hipp. Petitjean, Maximilien Luce, Léo Gausson, Paul Signac, Van Rysselberghe et le sculpteur Alex.-L.-M. Charpentier exposeront leurs œuvres les plus récentes, du 2 décembre au 8 janvier prochain, dans les salons de l'hôtel Brébant, 32, boulevard Poissonnière, à Paris. Cette exposition comprendra en outre des toiles de feu Georges Seurat.

M. Mascart a présenté à l'Académie, dans la séance du 14 novembre, de la part de M. Charles Henry, un exemplaire d'un lavis lumineux imprimé en dégradé selon les procédés ordinaires de la typographie par une planche de cuivre avec du sulfure de zinc phosphorescent au lieu d'encre. Après avoir déterminé la loi d'émission et l'intensité lumineuse des différentes teintes, l'auteur a pu résoudre expérimentalement le problème important de la relation mathématique qui relie à l'intensité lumineuse les numéros d'ordre des différentes teintes. Ces numéros d'ordre ne sont pas autre chose que les degrés successifs de la sensation. M. Charles Henry parvient à représenter les observations par une formule exponentielle, très différente de la célèbre loi psychophysique de Fechner et qui n'est pas soumise aux mêmes difficultés théoriques.

M. Charles Henry, maître de conférences à l'école pratique des hautes études, a ouvert hier, au laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne, son cours de physiologie des sensations.

Dans le premier semestre, il traitera de la photométrie des intensités très faibles et de différents problèmes de photopométrie; il exposera la théorie et les principales applications d'un thermomètre physiologique, fondé sur le principe de Carnot; il terminera par le développement des méthodes qui permettent d'explorer l'olfaction.

Des exercices pratiques sur ces matières auront lieu de 11 heures à midi le samedi et à des jours et heures qui seront fixés ultérieurement.

Nous recevons les premiers numéros d'un nouveau journal, *Le Flambeau*, paraissant le samedi à Jemeppe-sur-Meuse, et voué à la science, à la philosophie, à la politique, à la littérature. Quelques signatures indiquent la tendance nettement socialiste du journal: Emile Vandervelde, Gustave Gony, O. Constant, etc. A signaler de curieux articles sur le spiritisme.

Abonnements: Belgique, 3 francs; étranger, 6 francs.

De même, de Lisbonne, *A Revolta, revista semanal do socialismo-anarchico* (Traversa do Hospital, 1, 1^o, Lisboa).

Miss Lottie Collins, qui a créé la fameuse scie *Ta-ra-ra-boom-de-ay*, vient d'être engagée par M. Frohman, au Théâtre Standard de New-York, à raison de 4,000 francs par semaine, pour chanter seulement 10 minutes par soirée, soit 57 fr. 15 par minute!...

Les Hommes d'aujourd'hui (Vanier, éd.). — Dernière livraison parue: Papus, dessin de Delfosse, texte de M. Haven.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine**, **Princesse Henriette**, **Prince Albert**, **La Flandre** et **Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux**. — **Fumoirs**. — **Ventilation perfectionnée**. — **Éclairage électrique**. — **Restaurant**. **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Lire dans « LE JOURNAL »

LA NYMPHOMANE, par OSCAR MÉTÉNIER.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions**.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15 et 17 p. c.**, suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.*

NUMISMATIQUE

Vient de paraître :

CATALOGUE DE MONNAIES ET MÉDAILLES ANCIENNES

DU MOYEN-AGE ET MODERNES

En vente aux prix marqués chez Jules FLORANGE, expert,

21, Quai Malaquais, Paris.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an **12 francs**

Étranger (Union postale). . . **15 »**

BUREAUX : **32, rue de l'Industrie**

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

MAÎTRE MARTIN. — L'ARCHICONSFRÉRIE DE LA BONNE MORT. — GERRIT-A.-A. WAGNER. — AU CONSERVATOIRE. — LA DIRECTION ALHAÏZA. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — LISTE DE SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT CH. BAUDELAIRE. — MÉMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Maître Martin

Allons, bon! Encore un « petit Belge » qui franchit la rampe et qui paraît, le gaillard, s'installer en maître sur la scène. Tudieu! quel entrain, quelle verve et quelle bonne humeur! L'expansion d'une âme d'artiste, servie par une technique singulièrement approfondie pour un quasi-débutant (M. Jan Blockx n'avait, on le sait, dépassé qu'une fois, sur les ailes fragiles d'un ballet, le manteau d'arlequin), porte très haut les quatre actes de *Maître Martin*. C'est presque une surprise, bien que les mérites rares que nous avons maintes fois distingués dans les primes œuvres du jeune maître anversois nous aient donné l'espoir d'un compositeur lyrique. Cette fois il prend rang. Et si sa partition n'était voilée de quelques poncifs, dont la responsabilité incombe surtout au librettiste (Oh! les chansons à boire aux refrains repris en chœur! Oh! la traditionnelle scène de la chapelle et les chants liturgiques

dans la coulisse! Oh! le toujours même défi du Don Juan démasqué et le classique duel! Et la sérénade, et l'entrée inopinée de ballerines amenant sournoisement le « divertissement » indispensable à la digestion de ces messieurs!) on pourrait classer l'opéra comique de M. Blockx parmi les meilleurs.

Ce qui le caractérise, c'est sa sincérité d'expression. Le musicien dit clairement ce qu'il veut dire et trouve toujours, pour souligner sa pensée, l'accent qui convient. De plus, — et si nous parlons immédiatement de ce point c'est qu'il a acquis dans la littérature musicale moderne une importance capitale, — son écriture est extrêmement soignée et d'un intérêt qui ne languit pas. Nous voici loin des pâles, et veules, et incolores instrumentations de jadis. Loin aussi des lourdeurs qui empâtaient telles œuvres antérieures de M. Blockx et dont il ne reste dans *Maître Martin* qu'un souvenir : le tonitruant final du troisième acte dont il nous a été impossible d'entendre une note tant les chœurs et l'orchestre font rage pour s'étouffer. Nous soupçonnons que ce final, le « clou » destiné à accrocher l'enthousiasme des spectateurs, est plein de dessins mélodiques enchevêtrés, d'un déroulement amusant et varié. Mais nous ne faisons que le soupçonner, car l'audition n'en donne pas la plus faible idée. Tant il est vrai que la surcharge, loin de produire l'effet souhaité, n'amène qu'un écrasement de sonorités qui échappe aux perceptions de l'ouïe.

Le librettiste, M. Landoy, a puisé le sujet dans un conte d'Hoffmann. Il s'agit d'un brave homme de tonnelier nurembergeois qui promet, tout comme l'orfèvre Pogner auquel un musicien de génie a donné quelque notoriété, de fiancer sa fille à l'artisan qui fera œuvre de maîtrise. Une prophétie en a ainsi décidé. Et l'œuvre de maîtrise, qu'est-ce, pour Maître Martin, sinon une futaille de choix, sans défauts, de galbe parfait, de proportions impeccables?

Les amoureux de Rosa se livrent avec ardeur à l'industrie de la tonnellerie. Frédéric abandonne la ciselure des métaux. Reinhold quitte son atelier de peinture. Le jeune baron Conrad lui-même revêt le tablier de cuir, et les voici tous trois martelant les douves à l'envi.

Reinhold va l'emporter. Mais il connaît le secret de Rosa et de Frédéric et détruit généreusement son œuvre pour laisser le champ libre à son ami. Son désintéressement n'a d'autre résultat que de provoquer chez Maître Martin une colère terrible. Reinhold est chassé de l'atelier, Frédéric subit le même sort. Tout serait perdu, si ce dernier n'avait l'idée, en quittant Nuremberg, d'offrir au maître tonnelier une coupe d'argent qu'il a ciselée avec amour. Maître Martin reconnaît dans ce joyau l'œuvre de maîtrise prophétiquement annoncée et... dans mes bras, mon gendre!

Bien qu'un peu puéril, le conte est joli et prête à d'agréables développements musicaux. Le tort du librettiste, c'est de l'avoir laborieusement dilué en quatre actes en le remplissant d'épisodes accessoires dont l'opportunité est contestable.

Le deuxième acte presque tout entier pourrait être supprimé sans inconvénient. Le musicien s'est battu les flancs pour le galvaniser. Il y a introduit une jolie valse lente, dans le style de Brahms, sur le rythme de laquelle évoluent ces demoiselles du corps de ballet. Il a, de plus, joliment instrumenté l'entrée de Frédéric. Mais l'acte n'en demeure pas moins un hors-d'œuvre, et la scène trop ingénue du duel a fait rire.

L'auteur a cru devoir ajouter deux personnages au conte d'Hoffmann : celui d'une amie de Rosa dont la fonction est d'essayer sur les amoureux de celle-ci le prestige de sa coquetterie, et une sorte de Beckmesser doux, le capellmeister Muller, auteur d'une cantate dont il ne cesse d'entretenir tout le monde, et qui forme, chantée par le lutrin, un fort joli début de quatrième acte.

M. Landoy eût pu, dans ses modifications, supprimer complètement le rôle du baron Conrad, dont l'intervention demeure assez obscure. Il eût pu aussi transporter l'action ailleurs qu'à Nuremberg, car vraiment le souvenir de certaine comédie lyrique qui s'y passe est par trop obsédant et plane sans cesse sur l'opéra comique de M. Landoy.

Mais assez de conseils. Malgré ses défauts, l'adapta-

tion du librettiste vaut tels livrets d'œuvres célèbres. Elle a suffi à M. Blockx pour lui inspirer quelques pages charmantes, d'une indiscutable personnalité. Le quatrième acte, spécialement, est tout à fait bien venu d'un bout à l'autre. Il se développe avec un art parfait, depuis le délicieux prélude par lequel il débute, et atteint son point culminant dans un duo de Frédéric et de Rosa, la scène pathétique de l'œuvre, qui est réellement un superbe morceau. Le public l'a redemandé.

Le premier acte est également bien écrit et d'une forme mélodique élégante. On y remarque les couplets de Maître Martin, la ballade prophétique de l'aïeule, curieusement accompagnée par le cor anglais, la harpe et les violoncelles, et le pimpant cortège de fête, discrètement instrumenté.

C'est, pensons-nous, dans ce premier acte et dans le quatrième que M. Blockx s'est particulièrement affirmé homme de théâtre. Il y a beaucoup à espérer d'un pareil début. Quand le jeune musicien aura complètement assoupli sa plume aux difficultés du dialogue, il tiendra l'une des premières places parmi les compositeurs lyriques. Dans les ensembles pittoresques, chœurs et déchaînement de symphonie, il décèle une « patte » étonnante. Sa musique est d'une couleur riche et harmonieuse; elle a de la vie, du mouvement, une expression juste. Avec ces dons-là, on va loin.

Ajoutons que l'interprétation de *Maître Martin* au Théâtre de la Monnaie est fort bonne. M. Gilibert a composé un maître tonnelier plein de bonhomie et de rondeur, et sa voix est des plus agréables à écouter. MM. Leprestre, dont une indisposition a fait retarder de huit jours la première représentation impatiment attendue, Isouard, Ghasne et Barbary, M^{mes} Lejeune, Archaimbaud et Walter forment un ensemble homogène et défendent vaillamment l'œuvre de Blockx. C'est par des acclamations unanimes que s'est terminée la première, préparée avec beaucoup de soins par les directeurs, dont la caisse s'est ouverte largement aux décorateurs et aux costumiers.

L'ARCHICONFRÉRIÉ DE LA BONNE MORT ⁽¹⁾

In momento, in ictu oculi, in novissima tuba.

On va croire sans doute que je suis sur le point de vociférer une homélie. Qu'on se tranquillise. Je voudrais simplement, après tant de monde, rassurer un peu le public frappé d'inquiétude, en lui conférant à mon tour d'inestimables avis.

Mais je tiens, avant tout, à faire observer, comme une chose amusante, qu'à la minute précise où la dynamite pastichait une fois de plus la *Vraie Colère*, on n'avait pas encore tout à fait fini de chanter çà et là, dans les églises tendues de noir, les

(1) Nous donnons à titre de document ce curieux article inédit du grand pamphlétaire LÉON BLOY. Bien qu'il n'ait pas un rapport direct avec le but exclusivement critique de notre journal, nous nous serions fait scrupule de priver nos lecteurs de cette page vigoureuse.

quelques mots liturgiques dont j'estampille audacieusement ce bavardage et qui sont la rubrique très essentielle du mélancolique et redoutable novembre des Trépassés.

« Au moment même, en un clin d'œil », et même dans le cinquantième de l'interminable durée d'un clin d'œil, on est réduit en bouillie, ostensiblement et irréparablement dessoudé par le souffle crapuleux, mais incontestablement décisif de l'Anarchie.

Pourquoi donc alors me serait-il interdit de désigner exactement les compagnons anonymes de la *Propagande*, en décernant à leur troupe sympathique la dénomination méritée d'Archiconfrérie de la Bonne Mort ?

Ah ! je sais bien qu'elle a déjà trop servi cette appellation. Je serais inexcusable d'ignorer qu'une masse considérable de chrétiens l'a, depuis longtemps, usurpée. On ne m'apprendra pas que beaucoup de gens dévots plus ou moins promis à l'éventrement et à la calcination se coalisèrent maintes fois en vue d'échapper, en priant les uns pour les autres, à l'inconvénient de paraître inopinément devant Dieu avec une conscience malpropre. Mais les anarchistes informés que ce Dieu n'existe pas, ont heureusement trouvé l'expédient sortable qu'il fallait pour envisager, à notre époque, avec moins d'effroi, la nécessité de mourir.

En 1874, Louis Veuillot qui ne fardait pas plus sa pensée que son visage et qui plastronnait volontiers ses adversaires, fut, un beau jour, averti de l'inclémence du populo. On lui fit savoir qu'il se pourrait bien qu'on allât le massacrer à domicile.

Il répondit aussitôt, dans un article fameux, que l'accomplissement de cette menace comblerait tous ses vœux en le débordant de façon certaine à la dégoûtante agonie que, sans doute, il prévoyait amèrement et que l'inaction déloyale des assassins ne lui permit pas d'éviter.

Imitons ce grand homme qui mourut gâteux et dont l'âme forte se liquéfiait, dix ans à l'avance, à la pensée du lit mécanique et des « vases ridicules présentés par de larmoyantes affections ».

Ce rude mâle nous eût envié les consolations de la dynamite. Être dissipé en une seconde, comme par la foudre, en consternant les multitudes, et terminer, — à la façon de Romulus, — une existence ordinairement remplie de cochonneries et de trouble; obtenir même, à l'instar des plus illustres citoyens, des funérailles aux frais de l'Etat et le panégyrique d'un Président du Conseil déclarant que vous « avez trouvé la mort au moment où vous remplissiez votre devoir, comme le soldat tombe sur le champ de bataille, en défendant le drapeau »; recevoir le « suprême adieu » du Conseil Municipal et de la Préfecture de police, et laisser au monde cette impression qu'on fut l'holocauste sacrifié pour quelque chose d'infiniment grand !... Ah ! la *Bonne Mort* et l'enviable destin !

Car il n'y a pas à dire, c'est pour de sacrées et nobles choses que nous sommes tous invités aux expressives contredanses de l'Anarchie : la Propriété, l'Argent, le droit de jouir, celui d'être des poltrons ou des imbéciles, et surtout le privilège facultatif de n'avoir aucune pitié des pauvres diables, — depuis Christophe Colomb qui découvrit soixante peuples et fit la Terre une fois plus grande, sans avoir obtenu jamais l'ombre d'un salaire, jusqu'au dernier de nos claquedents vagabonds qui ne sait pas même où trouver un morceau de pain et qui ferait de si bon cœur la charité de ses inutiles yeux aux poissons du fleuve.

Mon confrère Paul Lordon rappelait dans *Gil Blas*, il y a quelques jours, la curieuse histoire des caisses de dynamite volées à la petite gare de la Chapelle, à Paris, au mois de juillet dernier et que la police ne put retrouver.

D'après cet informateur consciencieux, la précieuse matière ainsi détournée peut s'évaluer à 150 kilos et la charge de la bombe de la rue des Bons-Enfants est, au dire d'expert, de 7 à 8 kilos seulement.

Il y aurait donc, en supposant que les anarchistes fussent aidés par la Providence, une bonne petite explosion par semaine pendant tout l'hiver. Délicieuse pensée ! Ne trouvez-vous pas que cette archiconfrérie de dynamitards est sur le point de devenir singulièrement intéressante et que nous allons être mis par elle en assez glorieuse posture pour mépriser, par exemple, le retour éventuel de cet ignoble choléra qui n'avait à nous offrir qu'une sale et puante mort ?

Mon Dieu ! il suffira de s'y habituer comme on s'habitue aux punaises et si on ne parvient pas à s'y habituer, il faudra nécessairement crever de peur.

On pourra contempler alors, si on a le temps de s'élever un peu plus haut que les idées basses, la merveilleuse fructification des semailles de l'hypocrisie bourgeoise et de l'athéisme philosophique depuis une demi-douzaine de lustres.

Les jouisseurs à peu près sans nombre qui ne se croyaient pas des canailles, avaient rêvé de s'accommoder avec l'Absolu divin et d'instituer, pour toute la durée des siècles, une mitoyenne morale. Mais l'Absolu a refusé de souscrire, et l'échéance des blagues étant venue, c'est la Panique tout en sueur qu'on entend cogner à la porte...

Veut-on savoir ce qu'écrivait, il y a quelques années, un prophète guenilleux et famélique dont je n'ai pas le droit, on le comprendra, de faire connaître le nom d'ailleurs fort obscur. Cette page atroce, mais non pas sans éloquence, est assez curieuse à lire, en ce moment.

« Ah ! vous enseignez qu'on est sur la terre pour s'amuser. Eh bien, nous allons nous amuser, nous autres, les crevants de faim et les porte-loques. Vous ne regardez jamais ceux qui pleurent et ne pensez qu'à vous divertir. Mais ceux qui pleurent en vous regardant, depuis des milliers d'années, vont enfin se divertir à leur tour, et — puisque la Justice est décidément absente — ils vont, du moins, en inaugurer le simulacre, en vous faisant servir à leur divertissement.

« Puisque nous sommes des damnés, nous allons nous promouvoir de nous-mêmes à la dignité de parfaits démons pour vous exterminer ineffablement.

« Désormais, il n'y aura plus de prières marmonnées au coin des rues par des grelotteux affamés sur votre passage. Il n'y aura plus de revendications, ni de récriminations amères. C'est fini tout cela. Nous allons devenir silencieux...

« Vous garderez l'argent, le pain, le vin, les arbres et les fleurs. Vous garderez toutes les joies de la vie et l'inaltérable sérénité de vos consciences. Nous ne réclamons plus rien, nous ne désirons plus rien de toutes ces choses que nous avons désirées et réclamées en vain depuis tant de siècles. Notre désespoir complet promulgue, dès maintenant, contre nous-mêmes, la définitive prescription qui vous les adjuge !

« Seulement, défiez-vous !.. Nous gardons le feu, en vous sup-

pliant de n'être pas trop surpris d'une fricassée prochaine. Vos palais et vos hôtels flamberont très bien quand il nous plaira, car nous avons attentivement écouté les leçons de vos professeurs de chimie et nous avons inventé de petits engins qui vous émerveilleront...

« Après cela, si l'existence de Dieu n'est pas la parfaite blague que l'exemple de vos *vertus* nous prédispose à conjecturer, qu'il nous extermine à son tour, qu'il nous damne sans remède et que tout finisse !

« Tel est le cantique des modernes pauvres à qui les heureux de la terre — non satisfaits de tout posséder — ont imprudemment arraché la croyance en Dieu. C'est le *Stabat des désespérés*.

« Ils se sont tenus debout, au pied de la Croix, depuis la sanglante Messe du grand Vendredi, — au milieu des ténèbres, des puanteurs, des dérélictions, des épines, des clous, des larmes et des agonies. Pendant des générations, ils ont chuchoté d'éperdues prières à l'oreille de l'Hostie divine et — tout à coup — on leur dévoile, d'un jet de science électrique, ce gibet poudreux où la dent des bêtes a mangé leur Rédempteur... Zut alors, ils vont s'amuser ! »

J'ai promis, en commençant, quelques bons conseils, et je les crois si excellents... et si parfaitement inutiles que je les ai gardés pour la fin. Les voici donc :

1° Solennelle translation de la charogne de M. Renan par une équipe de vidangeurs dans le dépotoir national le plus lointain ;
2° Erection, au sommet de la tour Eiffel, d'une colossale Croix en or massif du poids de plusieurs dizaines de millions de francs, aux frais de la Ville de Paris ;
3° Obligation pour tous les Français d'entendre la messe tous les dimanches et de communier au moins quatre fois par an, sous peine de mort ;
4° Abolition du suffrage universel, etc.

Je m'arrête, car je sens trop combien tout cela est à prendre ou à laisser et combien aussi sont prématurés de tels avis qui ne manqueront pas de paraître d'autant plus cocasses que la minute est infiniment prochaine où les enfants même du peuple écriront sur les murs croulants de Sodome ces simples mots :
LE CATHOLICISME OU LE PÉTARD.

Choisissez donc, une bonne fois, si vous n'êtes pas des morts.

LÉON BLOY

Paris, 11 novembre.

GERRIT-A.-A. WAGNER

A l'appel que mourant, il libella lui-même ainsi :

« GERRIT-A.-A. WAGNER adresse, à l'instant de sa mort, un dernier adieu aux amis qui l'ont si fidèlement assisté pendant sa lamentable maladie. Il les invite à conduire sa dépouille mortelle à l'endroit d'inhumation et à se ressouvenir de lui. Adieu !

Ce 24 novembre 1892. Anvers.

AUGUSTE WAGNER, RICHARD WAGNER, SIEGFRIED WAGNER », nous avons à répondre au nom de ceux qui suivaient d'intérêt l'œuvre de ce jeune Homme au si prestigieux nom !

Et, à voir si le prestige du nom n'aura pas tué qui se sentait un si surhumain fardeau sur les épaules ! C'était bien crâne, tenter cette aventure : — doté de ce nom et du don d'écriture musicale — conquérir la renommée.

Mais ce fut inévitablement fatal aussi ! Quelle force au monde peut encore tenter cet effort ? Et, tout le long de cette démarche

de si poignante solennité et de l'interminable chemin qui mène au champ de repos, nous avons intercédé pour ce pauvre petit qu'une absorbante mais téméraire admiration baptisa : Richard Wagner !

L'extraordinaire destinée de l'Autre s'est accomplie intégralement.

— Gerrit Wagner meurt à trente ans ; il arriva, venant des Pays-Bas, à Anvers, en 1885.

D'abord, ce furent les années d'initiation. Blockx et Benoit l'instruisirent. Bientôt après, le « Mannenkoor » et la « Liedertafel » l'éluent leur directeur musical.

Nous fûmes des premiers à louer, ici, dans *l'Art moderne*, une de ses œuvres que l'orchestre des Concerts populaires nous donna à entendre : *Fragments d'ESTHER*, drame lyrique.

L'obligeance d'un des amis de Gerrit Wagner nous met entre les mains la liste complète de ses œuvres :

1° *Vondel's Babylonische gevangenis* ;

2° *Sinfonisch gedicht voor orchest* ;

De très large et belle évocation, ce poème : La nuit, dans la forêt — c'est près d'un cloître immémorial. L'orage se lève et les moines implorant. Après, c'est le matin et le lever du soleil tout puissant.

3° *Esther*, drame lyrique ;

Mais ce drame, pour lequel l'auteur avait écrit le poème, reste inachevé.

4° et 5° *Deux Strijkkwartetten* ;

6° *Bergstroom*, poème d'HAMERLING, pour voix d'hommes et orchestre, qui est sa dernière œuvre.

Restent des *Liederen* : *Aan zee, Ik min het roosje, Serenade* et deux chœurs.

Une seule de ces œuvres défiera-t-elle l'oubli ? Est-elle assez laconique et navrante cette interrogation ? C'est que la gloire du merveilleux chantre des harmonies, jusqu'aujourd'hui, les plus inouïes, sera son involontaire mais tout puissant complice. N'importe, ce sera très injuste que le pesant bloc du NOM que ce grand jeune Homme, très amaigri et très pâle, et très beau de beauté affinée avait tenté d'ébranler à nouveau, scelle — malgré sa très réelle valeur — dans la tombe, où nous l'avons pieusement descendu, en proie à l'effroi qui torture ceux qui se sentent si épuisés, déjà, avant d'avoir accompli rien de définitif, son œuvre forcément incomplète.

V.

AU CONSERVATOIRE

La distribution des prix se fait au Conservatoire en deux actes. Le premier acte a été joué le 20 novembre : il se composait d'un discours de M. Fétis, président de la Commission administrative, avec réponse attendrie de M. Gevaert, directeur de l'établissement, de la lecture du palmarès et de l'audition de quelques-uns des élèves lauréats. Au demeurant, une agréable petite fête de famille.

On a applaudi surtout, et à bon droit, M^{lle} Ethel Spiller, cette jeune anglaise de 16 ans qui a remporté le premier prix de violon avec la plus grande distinction, et l'aimable duo Kleyn-Thévenet, prix de la Reine.

Quelques morceaux d'ensemble encadraient les soli : l'ouverture d'*Anacréon chez Polycrate*, de Grétry, un chœur à 3 voix de femmes de M. Kufferath, des chansons du xv^e siècle harmonisées à 4 voix mixtes, par M. Gevaert, et des études de Fiorillo et de

Kreutzer, harmonisées par M. Agniez et exécutées sous sa direction par la classe d'ensemble instrumental.

Le deuxième acte, huit jours après, a permis au directeur de présenter quelques-uns des derniers lauréats : M^{lles} Thévenet et Van Hoof, qui ont chanté avec goût et d'une jolie voix, l'une l'air de *Roméo et Juliette* de Steibelt, l'autre l'air de *l'Amant jaloux* de Grétry; puis M. Bonzon, l'excellent élève d'Ysaye, qui a exécuté avec une justesse et un sentiment parfaits la 1^{re} partie du concerto de Mendelssohn, et M^{lle} Ad. Bles, une jeune pianiste brillamment douée.

On a beaucoup applaudi aussi la famille des clarinettes exécutant, sous la direction de M. Poncelet, le rondo en *ut* de Weber extrait de la sonate pour piano, et les « petits chœurs » de la classe préparatoire de M. Jouret dans l'interprétation de jolis noëls harmonisés par M. Gevaert et de l'inévitable *Colinette à la Cour*.

Les papas, les mamans, les petites amies des élèves et les dames respectables qui suivent avec recueillement toutes les auditions du Conservatoire se sont retirés le cœur plein d'une douce émotion.

LA DIRECTION ALHAIZA

Depuis l'incartade que s'est permise M. Alhaiza vis-à-vis de notre critique, nous avons dédaigné de nous occuper de son théâtre. Il y a, en effet, certains usages qui autorisent à mettre hors cadre celui qui s'avise de les méconnaître.

Mais la direction du Théâtre du Parc dont nous avons parlé avec bienveillance au surplus et dans la louable intention de l'amener à correction, devient telle que même les amis s'en irritent et ne savent plus se taire. Qu'on en juge par les extraits suivants d'un fort curieux bi-hebdomadaire, le *Tout-Bruxelles*, à qui, en bonne logique, cela devrait valoir apparemment la visite que nous avons eue.

« Voyons, de qui se moque-t-on, là-haut ? »

« Lorsque l'unanimité de la Presse, au commencement de la saison théâtrale, a rendu compte de la triste impression produite par les débuts de la direction Alhaiza, nous avons tous l'intime conviction qu'il ne s'agissait là que d'un faux départ..... »

« Or, le mieux promis n'est pas venu. Au contraire, cela va de mal en pis. Il y a pourtant, dans le cahier des charges, un article qui oblige le directeur à garder au Théâtre du Parc le rang très honorablement élevé qu'il occupe parmi les grandes scènes de langue française.

« L'unanimité de la critique — et même les journaux dont les relations intimes avec la direction du Parc ne sont un secret pour personne — a reconnu, proclamé cette situation désastreuse, et s'en est plainte en termes amers.

« L'Administration communale, si sévère pour certaines catégories d'adjudicataires, se montre vraiment d'une indulgence extraordinaire en cette circonstance..... »

« Il n'est pas admissible qu'une situation pareille se prolonge plus longtemps..... »

« Il y a manque de direction, d'ordre, de poigne, et, surtout, de cette admirable discipline dont Candeilh avait le secret, et grâce à laquelle il imposait à son théâtre l'atmosphère relevée que nous y cherchons vainement encore..... »

« Aujourd'hui, cela se passe en famille ! M. Alhaiza monte à cheval, — Tout-Bruxelles hippique l'a rencontré au bois, dans sa

veste de velours noir, parcourant la grande allée au petit pas de son fidèle *Brillant*, — à moins que l'honorable directeur n'ait à faire quelque visite mondaine chez les personnages officiels dont le patronage lui a valu sa situation actuelle. Et les répétitions, pendant ce temps-là, vont cahin-caha, chacun jouant comme il lui plaît, pour son propre compte, tirant à lui toute la couverture, tandis que les camarades potinent gentiment dans les coins et « flirtent » très convenablement, en attendant la scène à dire. Ils ont raison, du reste, ces jeunes gens et ces jeunes femmes. Les uns sont très aimables et les autres vraiment jolies. On leur met la bride sur le cou, ils en profitent. »

Etc., etc., etc. Nous n'ajouterons rien à ce tableau piquant de mœurs théâtrales, que la plus brillante équitation et la plus impetive escrime ne sauraient atténuer.

Certes cela finira par une chute ! sur le turf ou sur la scène. Gare à toi, Fanfan la Tulipe !

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Vie artistique, par GUSTAVE GEFFROY; préface d'Edmond de Goncourt; pointe-sèche d'Eugène Carrière. Première série. Paris, E. Dentu, xvi-375 p. in 12. — *Les Disciples d'Emmaüs ou les Etapes d'une conversion*, par T. DE WYZEWA; Paris, Perrin et C^{ie}, 114 p. petit in 12. — *Rêves déçus*, comédie-vaudeville, par ARTHUR TOISOUL; Bruxelles, A. De Schuytener, 32 p. in-8°. — *Contradictions*, par MICHEL BODEUX (extrait du *Magasin littéraire*), 7 p. — *Portraits et Silhouettes* (première série). Monsieur Thiers; L'empereur allemand; Napoléon III; Un roi démissionnaire; Pie IX; Camille Du Bourg; Jules Van Praet, par le B^{on} DE HAULLEVILLE; Bruxelles, Lacomblez.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le portrait du général Boulanger.

Il a été question jeudi du général Boulanger au tribunal de commerce de Bruxelles. On se rappelle que le portrait peint par Debat-Ponsan et représentant le général sur son cheval noir à la revue du 14 juillet fut acquis par M. D.... pour 900 francs environ, après la mort de M. Boulanger.

M. D.... conclut avec M. F.... un traité par lequel ce dernier s'engageait à exposer le tableau dans différentes villes, le résultat de cette exploitation devant être partagé par moitié entre les deux associés. A cet effet, D.... confia le tableau à F...., mais les mois se passèrent sans que le propriétaire eût des nouvelles de l'affaire. Il finit par assigner son co-contractant en résiliation de la convention et en restitution du fameux portrait. F.... allégué qu'il a rempli ses obligations; que le tableau a été exposé en Hollande, puis à Bruxelles, à l'anniversaire de la mort du général, que d'actives démarches sont faites pour obtenir la disposition d'un local propre à l'exposer de nouveau.

Après avoir entendu les plaidoiries de MM^{es} Carmouche et Van Rooy, le tribunal a retenu la cause en délibéré.

LISTE DE SOUSCRIPTION

POUR LE

MONUMENT CHARLES BAUDELAIRE

SOUSCRIPTEURS BELGES (1)

DEUXIÈME LISTE

Report de la liste précédente. fr.	223
MM. Camille Laurent, avocat à Charleroi.	20
Beeckman, directeur général au Ministère de la Justice.	5
Mersman, président de la Fédération des avocats.	5
Georges Picard, industriel à Bruxelles.	5
Albert Soenens, juge au tribunal de 1 ^{re} instance de Bruxelles.	5
Xavier Olin, ancien ministre des travaux publics.	5
M ^{lle} Anna Boch, artiste peintre, La Louvière.	20
MM. Ch. Van der Stappen, sculpteur, Bruxelles.	5
L. Théodor, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles.	5
Maurice Van Meenen, id.	5
Jacques des Cressonnières, id.	5
Oscar Ghysbrecht, id.	10
Albert Mélot, id.	20
Georges de Ro, id.	25
Paul Moguez, id.	5
Félicien Cattier, id.	5
Frédéric Ninauve, id.	10
Henri Van der Cruyssen, id.	10
Jules De Greef, id.	5
Pierre Poirier, id.	5
Albert Bauwens, id.	5
Piret, id.	5
Karl de Burlet, id.	5
Jamar, id.	5
M ^{me} Dumon, à Tournai.	20
M ^{lles} Louise Danse, artiste peintre, Mons.	5
Lisette Wesmaël, graveur, Mons.	5
MM. Fernand Khnopff, artiste peintre, Bruxelles.	5
Pranger, homme de lettres, Namur.	5
H. Monnom, secrétaire de la Banque de Bruxelles.	5
M ^{mes} Maréchal.	2
de Zaremska.	1
MM. Léon de Fuisseaux.	5
Alfred Verhaeren, artiste peintre, Bruxelles.	10
A reporter. fr.	486

Memento des Expositions

PARIS. — Salon de 1893 (Champs-Élysées). 1^{er} mai-30 juin. Délai d'envoi : peinture, 14-20 mars; dessins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, émaux, cartons de vitraux et vitraux, 14-16 mars; sculpture, 1-5 avril; bustes, médaillons, statuettes, médailles et pierres fines, 1-3 avril. Jusqu'au 25 avril, les artistes auront la faculté de remplacer leurs modèles en plâtre par des ouvrages exécutés dans leur matière définitive.

PAU. — Exposition des *Amis des Arts*. 15 janvier-15 mars 1893. Délai d'envoi : 8 décembre. (Dépôt : Paris, chez Pottier, rue Gaillon, 14). Renseignements : G. Tardieu, secrétaire général.

LYON. — *Société lyonnaise des Beaux-Arts*. 24 février-23 avril 1893. Délai d'envoi : 1-15 janvier. (Dépôt : Paris, chez Pottier, rue Gaillon, 14). Envois directs à Lyon jusqu'au 25 janvier. Renseignements : *Secrétariat, rue de l'Hôpital, 6*.

(1) Les souscriptions sont reçues dans les bureaux de *l'Art moderne*, d'où elles seront transmises au Comité central, à Paris.

PETITE CHRONIQUE

L'exposition du Cercle « Pour l'Art » sera clôturée aujourd'hui à 4 heures.

La *Société royale des Aquarellistes* lui succédera dans les locaux du Musée.

Pour rappel, c'est aujourd'hui dimanche, à 1 heure 1/2, qu'aura lieu au Théâtre de la Monnaie le premier Concert populaire de la saison, avec le concours de l'*Amsterdamsch a capella Koor* dirigé par M. Daniel de Lange qui a obtenu hier, à la répétition générale, un très grand succès.

Les séances de musique de chambre pour instruments à vent et piano, données par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumanns et De Greef, vont bientôt recommencer.

La première est fixée au 11 décembre; elle aura lieu avec le concours de M. P. Vandergoten, basse chantante, et de MM. Lermiaux, Enderlée, Vanhout et J. Jacob.

Le succès de l'exposition des œuvres de Joseph Stevens a décidé les organisateurs à retarder de quinze jours la clôture de celle-ci.

Les superbes toiles des collections Allard, de Brouckere et Vimenet sont venues enrichir cette exposition, déjà si intéressante.

M. Georges Dwelshauvers a soutenu sa thèse d'agrégation à la Faculté de Philosophie à l'Université de Bruxelles, samedi après-midi. Bien que ces séances n'aient d'ordinaire aucun rapport net et direct avec les questions d'art, nous signalons celle-ci parce que la place de l'art dans les préoccupations humaines y a été bellement et hautement indiquée et cela d'une manière éloquente et ardente.

Faust-up-to-date a remplacé, sur les affiches, *Carmen*. Et c'est, sur la scène, même extravagance, même vertige de clowneries, même déploiement de costumes chatoyants, même exhibition de maillots. La partition de Gounod, et même celle d'Hervé, sont pour fort peu de chose dans ces facéties à outrance. Mais le public a l'air d'y prendre goût, et voici des semaines, déjà, qu'il retient par ses applaudissements les jolies misses qui ne devaient se montrer, en leurs pimpants atours de ballerines délurées, que pendant quelques jours. Et les Bruxellois ne pouvant plus se passer du *Ta-ra-ra-boom-de-ay*, on vient de l'intercaler dans *Faust*. Et voici tout le monde heureux.

Ténèbres, la deuxième partie de l'œuvre d'Iwan Gilkin, dont la *Damnation de l'Artiste* formait la première et qu'un prochain volume, *Satan*, clôturera, paraît chez Edmond Deman en édition de luxe. Ceci pour annoncer un prochain compte rendu.

La Société des Artistes indépendants fera son exposition en mars et avril 1893, comme les années précédentes, au pavillon de la Ville de Paris, aux Champs-Élysées.

M. Louis Delmer donnera mercredi prochain, à 8 heures du soir, au *Cercle artistique et littéraire* de Namur, une conférence intitulée : *Il y a des choses dont on ne parle pas!* sur l'indifférentisme artistique en Belgique et sur Camille Lemonnier.

M. Emile Sigogne commencera au mois de janvier le cours qu'il fait tous les ans sur la littérature contemporaine. Il traitera cette année du théâtre contemporain. Les inscriptions sont, dès maintenant, reçues 74, rue de la Croix.

Nous avons déjà parlé de la Société nationale fondée par M. Jules Carlier, représentant, pour la protection des Sites et Monuments en Belgique. La commission centrale, composée d'une foule d'artistes qui ont spontanément adhéré à cette œuvre d'intelligence propagande, vient de lancer une circulaire et un bulletin d'adhésion.

Aux termes de ses statuts, la Société a pour but :

1° De faire connaître les beautés pittoresques du pays, d'en faciliter l'accès et d'en empêcher la destruction ;

2° De veiller à leur conservation et d'en provoquer la restauration intelligente ;

3° De poursuivre la conservation ou le dépôt dans les musées des monuments publics et privés de spécimens de l'art national présentant un intérêt spécial au point de vue de l'histoire artistique ou de l'enseignement professionnel.

A cet effet, la Société fera, tant auprès des diverses administrations publiques que des propriétaires, toutes les protestations et démarches tendant à permettre la visite et à empêcher la destruction des sites, monuments et objets menacés.

Eventuellement, elle interviendra par voie de conseils, plans, subsides et souscriptions.

Elle s'entendra avec les Cercles artistiques et archéologiques et avec les sociétés créées en vue d'attirer des voyageurs dans certaines localités ou parties du pays.

Elle fera les publications, rédigera les instructions pour les corps et métiers, organisera les meetings, les conférences et les excursions qui seront jugés nécessaires pour atteindre le but qu'elle poursuit.

Elle ouvrira aussi des expositions permanentes ou temporaires d'œuvres d'art reproduisant les sites et monuments du pays et s'attachera à répandre ces œuvres dans le public par voies de tombolas, distributions à ses membres ou autrement.

Il y a deux catégories de membres : les membres effectifs, payant une cotisation de 5 francs par an, et les membres protecteurs, qui paient 10 francs par an. Adresser les souscriptions au Secrétariat, rue du Collège, 35, Bruxelles.

Notre concitoyenne M^{lle} Berthe Bady, qui sortit l'an passé du Conservatoire de Bruxelles, vient de débiter au Théâtre Libre dans *les Fossiles* de M. François de Curel. La jeune artiste a plu par l'aisance de son jeu, par la netteté de sa prononciation, par la distinction de sa tenue. Sa voix, qui avait paru sourde lors de son concours, où elle se fit entendre dans la grande scène de *l'Étrangère*, a acquis du timbre et de l'ampleur. C'est, nous écrit-on, une de celles — si pas celle — qui « porte » le mieux.

On nous écrit de Verviers :

Nous pouvons être fiers de nous-mêmes dans ce bon petit Verviers. Pendant qu'à Angers et un peu partout les concerts populaires rencontrent un monde d'entraves, nous recommençons les nôtres, avec l'aide intelligente et généreuse d'une élite de notre bourgeoisie et de la ville, qui donne le local du théâtre. Le programme du premier concert, sous la direction énergique de ce vivant artiste Louis Kefer, se compose de la deuxième symphonie de Beethoven, du prélude de *Parsifal* de Wagner, de fragments de *la Damnation de Faust* de Berlioz.

Les solistes seront M^{lle} Leroux, qu'on vient d'entendre aux concerts Lamoureux, et M. A. De Greef.

La troupe du Théâtre-Libre ira donner une dizaine de représentations à Turin et à Milan, dans la seconde quinzaine de décembre. Son répertoire se composera de *Blanchette* de E. Brieux, *Tante Léontine* de Boniface et Bodin, *les Revenants* d'Ibsen, *Leurs Filles* de Pierre Wolff, *la Dupe* et *l'École des veufs* de Georges Ancey, *la Fille Elisa* d'Ajalbert, *Jacques Damour* et *les Fenêtres* de Couturier et Perrin.

Dernièrement, le Théâtre-Libre est allé donner une série de représentations à Marseille. *La Plume* en rend compte en ces termes : Nous avons eu *la Puissance des Ténèbres* et *les Revenants*. Tolstoï et Ibsen ont fait oublier toutes les déficiences. *Les Revenants* surtout ont produit une impression profonde. Chose étonnante pour les Marseillais, gens à manifestations bruyantes, on n'a pas applaudi une seule fois pendant les scènes, et les claquements de mains ne se sont fait entendre que dans l'intervalle des entr'actes ; mais aux endroits poignants, la fin du drame, par exemple, il régnait un silence remarquable fait de terreur profonde et d'angoisse devant le jeu superbe d'Antoine et de M^{me} Barny. Dommage qu'Antoine se fût fait une figure de cabot :

Oswald n'est pas un comédien mais un peintre, il aurait dû s'en souvenir. L'œuvre d'Ibsen dégage un si merveilleux effroi que toute la salle en a subi l'influence et, si j'en avais eu le temps, pour bien connaître l'opinion de mes concitoyens, je me serais fait un plaisir d'en arrêter un quelconque à la sortie et de l'interviewer sur le point de savoir si ses fibres nerveuses avaient autant vibré pour *les Revenants* que pour *le Maître de Forges*, *Mère et Martyre* ou tout autre succès du jour.

M. Charles Bordes, l'actif maître de chapelle de Saint-Gervais, à Paris, qui a déjà fait connaître tant d'œuvres de la musique religieuse franco-flamande et italienne des xv^e, xvi^e et xvii^e siècles, en les exécutant à sa maîtrise, a entrepris de les mettre à la portée de tous en faisant une publication. La plupart d'entre elles sont éditées déjà, mais avec l'ancienne notation et dans des recueils extrêmement coûteux et peu abordables ; M. Bordes les transposera dans les tonalités normales en les armant de clés usuelles, accompagnant les parties vocales d'une réduction au clavier pour en faciliter encore la lecture et c'est ainsi que toutes les maîtrises et sociétés chorales pourront se procurer les messes de Palestrina, de Vittoria et tant d'autres qui sont en préparation, et un grand nombre de motets aussi admirables que peu connus.

Il paraîtra par an douze livraisons du *Répertoire des chanteurs de Saint-Gervais*, formant 384 pages in 4^o de musique ; la souscription annuelle est de 20 francs, à adresser au siège de l'Association des chanteurs de Saint-Gervais, 2, rue François-Miron, à Paris.

Les journaux de Silésie nous apportent l'écho du triomphal succès que vient de remporter à Breslau l'oratorio *Franciscus* du maestro belge Edgard Tinel. C'est la deuxième fois que l'œuvre est exécutée dans cette ville par le « Flügelsche Gesangverein » avec un pareil succès. Il est intéressant de constater à ce propos que les journaux de Breslau, — notamment la *Morgen Zeitung*, — signalent cette double exécution comme un événement destiné à secouer la torpeur des associations de chant allemandes, qui, depuis trente ans, n'ont pas modifié leur répertoire, et qu'indépendamment des mérites propres de cette « œuvre géniale », ils félicitent l'auteur d'apporter un renouveau dans la musique religieuse, depuis si longtemps stationnaire.

L'ouvrage du maestro belge va, du reste, être exécuté cet hiver à Berlin, par la Société philharmonique ; à New-York, par l'Oratorio Society ; à Liège, au Conservatoire royal ; à Goerlitz, par la Société académique. Enfin, à Louvain, on annonce prochainement le *Kollebloemen* de M. Tinel, qui fut exécuté, en 1884, dans cette ville, à l'occasion des fêtes jubilaires de l'Université.

Peter Benoit annoncé à Dusseldorf, Paul Gilson à Paris, Berlin, Marseille et Angers, Jean Blockx à Angers également, enfin Edgard Tinel à Breslau, Berlin, New-York, etc., il nous semble que les œuvres de la jeune école belge commencent à se répandre au dehors. Le pays récolte aujourd'hui les sacrifices qu'il s'impose depuis vingt-cinq ans pour ses Conservatoires, ses Ecoles de musique, ses Concerts populaires.

Il est bon de mettre ces résultats sous les yeux des députés campagnards et des conseillers communaux ou échevins lourds qui ne songent qu'à rogner les maigres subsides qu'ils octroient aux institutions artistiques sous prétexte que « ça ne rapporte rien, la musique ». (Guide musical.)

Le Théâtre de Hambourg vient de remettre complètement à neuf le *Lohengrin* de Wagner, qui a été exécuté, cette fois, intégralement et avec une mise en scène nouvelle. Lohengrin, M. Alvary ; Elsa, M^{lle} Klafsky ; Ortrude, M^{me} Henk ; le Roi, M. Wiegand.

Les hommes d'aujourd'hui (Vanier, éd.) publie un beau portrait de Jules Roques, directeur du *Courrier français*. — Dessins d'Heidbrinck et Willette ; texte de Michel Zévaco.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES ou DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Lire dans « LE JOURNAL »

LA NYMPHOMANE, par OSCAR MÉTÉNIER.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17 avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

NUMISMATIQUE

Vient de paraître :

CATALOGUE

DE

MONNAIES ET MÉDAILLES ANCIENNES

DU MOYEN-AGE ET MODERNES

En vente aux prix marqués chez **Jules FLORANGE**, expert,
21, Quai Malaquais, Paris.

VENTE PUBLIQUE DE

TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

le vendredi 9 décembre 1892, à 2 heures, à la **SALLE BLUFF**,
Stanislas E. TOEPLITZ, Succ^r, 10, rue du Gentilhomme
(près du Treurenberg), à Bruxelles. — On peut s'y procurer le
catalogue.

Exposition publique la veille, de 10 à 4 heures.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

TÉNÈBRES, par Iwan Gilkin. — LE SALON DES AQUARELLISTES. — L'AMSTERDAMSCHE A CAPELLA KOOR. — LES CONCERTS DE LA SEMAINE — LE CONCOURS DE ROME. — CONCERTS POPULAIRES DE VERVIERS. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — LISTE DE SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT CHARLES BAUDELAIRE. — PETITE CHRONIQUE.

TÉNÈBRES

par IWAN GILKIN. — Ed. Deman, éditeur, Bruxelles.

J'ai creusé mon cachot dans un mensonge épais,
Impénétrable et sombre, où, geôlier de moi-même,
Je m'enferme à l'abri même de ceux que j'aime,
Plus seul quand j'ai parlé.....

Ainsi ce pur poète, Iwan Gilkin, se crée, loin de la vie, une sorte de « Trappe » étrange, d'où il contemple les hommes — de bien loin aussi — d'une façon bizarre et hautaine.

Son idéal? Le voici en cinq de ses vers :

Artiste malade, que l'idéal torture,
Et qu'irrite le goût craintif d'un affreux ciel,
Dédaigne la banale et stupide Nature,
La stupide, féconde et puante Nature,
Et consacre ton cœur à l'artificiel.

N'était que ce mot est vilain quand on parle d'un poète tel qu'Iwan Gilkin, on pourrait dire que ces cinq vers constituent un « programme ».

Imbu de pareils sentiments, le poète s'adonne à un égoïsme très particulier et très artiste d'ailleurs. Il se crée un décor chimérique où il fait se dérouler les fables de son imagination. Et à l'abri des baisers vrais et des douleurs réelles de l'existence, il darde de ce « cachot » où il s'est réfugié dans son horreur du monde, des regards cruels et maléfiques sur les mortels qui cheminent à l'ombre de sa tour de retraite.

Ces regards, ce sont des regards d'épervier mauvais et voleur de moelle, d'épervier déchireur et sans pitié.

Lisez ces deux strophes de la sanglante *Transfiguration* :

Prodige où le démon s'avère,
Ta chair et ta peau de satin,
Très chère, deviennent soudain
Transparentes comme du verre.

Pareille aux rouges écorchés
Des estampes d'anatomie,
Tu n'es plus, adorable amie,
Qu'un tas de muscles rattachés.

Pour Gilkin, voici ce qu'est la *Bonté* :

Bonté! ton nom devrait être : le Suicide.

Et ses yeux translucides, au fond des chairs roses, dans la pulpe fraîche des printemps de l'amour, dans les éclairs radieux des prunelles adolescentes, qui paraissent immaculées comme de grands lacs par des jours sereins, — ses yeux découvrent le Mal que Gilkin célèbre ironiquement. Le Mal, c'est sa nourriture

favorite, à ce curieux des péchés et des vices, et il se repaît, avec une joie malade, des cancers les plus secrets de l'âme. Comme l'ange néfaste qu'Odilon Redon a lithographié pour le frontispice de *Ténèbres*, — un ange aux ailes sinistrement éployées de gigantesque chauve-souris, — le poète apporte son tribut de nuit et de malaise. Son égoïsme exaspéré et dédaigneux s'épanche en de telles strophes :

Presse en tes bras ces corps de rêve ! Goutte à goutte
Savoure chaque ardeur de ce vin boréal,
Dans la paix de ton lit neigeux et vierge, goûte
L'ivresse de la chair en ta chair seule, goûte
Le monstrueux plaisir de souiller l'Idéal.

Alors, dans le cœur de ce solitaire étrange et défiant, naît un désir orgueilleux de despotisme, un âpre amour de domination, une vorace envie d'assujettir. Il est comme un trappiste de la poésie, un trappiste équivoque adorant le blasphème, faisant resplendir les fruits du vice et cultivant de diaboliques parterres, — mais c'est aussi un trappiste ambitieux de séduire d'autres esprits aux mythes de ses croyances et aux principes de sa foi. Dans l'œuvre de Gilkin apparaît un inquiétant désir d'absolutisme et on le sent jaloux et fanatique de son dogme.

Mais son œuvre, artistiquement, est vraiment parfaite. Si Iwan Gilkin s'est créé un « cachot », ce cachot est sans conteste superbe. C'est une forge où il cisèle d'impeccables sonnets. Là, patiemment, s'enjoaillent des vers sans défaut, sonnans richement comme des ducats, purs comme des diamants de belle eau. Ce cachot se magnifie ainsi qu'en un rêve de Gustave Moreau, et l'on y admire d'extraordinaires reflets de rubis et d'inédites lueurs d'émeraudes ou de topazes. Ce n'est plus un « cachot », c'est une grotte étrange et musicale, aux stalactites vibrantes et harmonieuses. On y traverse sans doute des coins empoisonnés, on s'y égare en des labyrinthes pervers; on y cogne des parois ensanglantées, on y tâtonne en des coins ténébreux ou on s'éclaire à des lueurs paradoxales; on y coudoie, en certaines pièces, le fantôme de Baudelaire. — Mais, vraiment, on ne peut nier qu'on se trouve chez un des plus rares poètes de ce temps.

Ténèbres est un livre de haute marque, digne suite de *la Damnation de l'Artiste*, et que complétera, pour le très fier tryptique que Gilkin imagine, le *Satan* déjà annoncé. L'apparition de ce dernier livre permettra de faire, du poète, une étude définitive.

LE SALON DES AQUARELLISTES

L'Exposition annuelle des Aquarellistes, qui s'ouvrait jadis aux carillons de Pâques fleuries, débute désormais aux approches de la Saint-Nicolas et du Christmas, sans qu'on puisse trouver dans cette modification d'autre motif appréciable que l'espoir de voir accrocher aux arbres de Noël et glisser parmi les caisses de fruits confits et les gerbes de fleurs de Nice généreusement distribuées

en Etrennes quelques rectangles de Whatman imbibés d'eau colorée et correctement encadrés d'une bordure d'or. Sous la neige qui tombe à flocons pressés, sous le ciel bas de décembre qui tend un velum de deuil par-dessus le lanterneau du Musée, elles sont assombries, les pauvres petites aquarelles, et leur sourire s'en est allé, que faisaient épanouir les clairs ciels d'avril. La cérémonie d'ouverture elle-même a pris un caractère grave. C'était, naguère, presque la fête du printemps, et les oilettes des femmes rivalisaient de fraîcheur avec la jolie imagerie appendue aux murs. Aujourd'hui, le bronze des loutres, le noir mat des astrakans crespelés sertit mal la délicatesse des légers lavis. Et craignons que le désert de neige qui sépare le vieux Musée des régions civilisées traversées par les tramways demeure vierge, de longs jours, et que bloqués par l'hiver, les mélancoliques huissiers, privés de visiteurs, soient réduits aux divertissements du jeu de bouchon et du cheval fondu.

Elle est particulièrement nombreuse, cette année, l'exhibition des water-coloristes : 250 numéros occupent toutes les salles disponibles des galeries de l'Etat, y compris la salle des conférences, la meilleure, heureusement reconquise à la peinture. La tendance générale est l'affranchissement, de plus en plus définitif, des malices et des diplomaties italiennes, qui avaient le don, autrefois, d'émouvoir les badauds. De rares Cabianca exposent sous le titre : *Oh! le pauvre chat!* des exercices de virtuosité qui ne requièrent plus l'attention du public. Les Cipriani, les Bucciarelli, les Biseo et les Coleman s'amenuisent, s'évaporent, se volatilisent. Leur place est prise par la pléiade des aquarellistes belges, famille unie, — trop unie peut-être, car les affinités se manifestent avec la plus flagrante évidence, — mais dont le coloris harmonieux, la souplesse de main, l'interprétation artiste, le sentiment joliment décoratif ont fait une école distincte et déjà renommée. MM. Stacquet, Uytterschaut, Binjé, Cassiers, Den Duyts, Titz, Hoeterickx et quelques nouveaux venus, parmi lesquels M. Georges de Burlet, sont les promoteurs de cet art joliet, minuscule quand on songe aux œuvres de pensée que signent quelques-uns des membres du Cercle, mais qui s'accorde coquettement avec les procédés et les ressources limitées de l'aquarelle.

Parmi ces œuvres de pensée, les belles et pures et sobres compositions de Xavier Mellery s'élèvent le plus haut. Il semble que d'année en année monte davantage ce talent à la fois viril et doux, qui remue en nous, avec des moyens d'une simplicité enfantine, un monde d'idées. Quelle noblesse dans *la Famille*, qui profère avec de si chaleureux accents le charme du foyer! Quelle intimité dans *la Hollande au XVII^e siècle*, où l'art discret et réfléchi des maîtres de la Renaissance néerlandaise est symbolisé avec un tact exquis! Quelle grandeur dans cette œuvre magistrale : *La Pensée aime la nuit!* L'art de Mellery se concentre de plus en plus et acquiert la plus rare pénétration.

Rapprochons de ces compositions de choix les dessins rehaussés de M. Fernand Khnopff et les pastels tragiques de M. Constantin Meunier. Ici encore la pensée anime l'œuvre et la grandit singulièrement. L'inévitable comparaison que fait naître le rapprochement de ces pages avec la reproduction méticuleuse et sèche à laquelle se livre M. Edouard Detaille pour nous montrer jusqu'en les luisants des gibernes, jusqu'en les reflets des boutons de métal, un groupe de sapeurs de la garde impériale, est tout à l'honneur de nos artistes. Elle précise l'art de ceux-ci, elle affirme le côté puéril et la vacuité d'un procédé qu'on croyait éteint avec M. Meissonier et qu'on est surpris de voir renaître jusqu'en

l'exagération de ses prix : M. Detaille demande 12,000 francs de ses sapeurs aux plumets lustrés. Douze mille francs ! A ce taux, c'est cent mille que Mellery devrait coter ses œuvres, toutes vibrantes de l'émotion artistique qui manque aux petits soldats de M. Detaille.

Mais ne nous attardons pas trop. Il nous faut signaler encore les délégués hollandais, qui pratiquent largement, à belles coulées, avec un sentiment personnel, l'art de diluer les pigments : MM. Mesdag, Oyens, Wismuller, Henkes, M^{lle} Vande Sande-Backhuyzen ; quelques Allemands, lourds et criards : MM. Skarbina, Kuehl, Herrman ; le meilleur est sans contredit M. Liebermann, dont *l'Ouvroir des Orphelines* s'égaie d'une jolie lumière blonde.

Nous prisons très peu l'art frigidité de M. De Vriendt et son *Institution de la Toison d'Or* nous paraît une bonne épure d'architecte qui se serait appliqué à dessiner la figure. Tout autre est M. Eugène Smits qui donne à ses modèles, même dans ses ébauches, la vie et l'expression.

M. Hagemans expose copieusement. De grands bostols peints s'encadrent d'épaisses bordures de bois dont l'influence se fait sentir sur les figures et sur les animaux qui peuplent ses paysages. Que dire de ce perpétuel recommencement ? Les œuvres qu'expose cette année M. Hagemans ne sont ni meilleures ni pires que celles de l'an passé, et celles-là étaient identiques aux œuvres de l'année précédente. M. Marcette a ceci de commun avec M. Hagemans qu'il donne à l'aquarelle l'importance d'une peinture à l'huile en l'encadrant, sans marges, d'un cadre énorme qui l'écrase. Mais il a un coloris personnel, et sa vision s'affine. Vue à distance, sa *Forte marée* fait impression.

D'autres œuvres mériteraient une mention : la *Tourelle* de M. Baes, les portraits de M. Abry, les paysages de MM. Claus et Verheyden, les débuts dans l'aquarelle de M. Jan Verhas, les études de chats de M^{me} Ronner, les jolis intérieurs de M. Taelmans, les aquarelles de M. Van Leemputten : nous ne pouvons aujourd'hui que les citer brièvement. Et nous signalons, pour terminer, les maroquineries rapportées d'un séjour en Mohgreb par M. Maurice Romberg : fantasias, courses de chevaux, l'artiste a représenté quelques scènes d'un mouvement endiablé qui décèlent un talent d'illustrateur habile à attraper au vol la fugacité des attitudes, à restituer dans leur intégrité les ensembles les plus compliqués.

L'AMSTERDAMSCH A CAPELLA KOOR

Premier concert populaire.

Avec sa barbiche et sa moustache grises qui le font ressembler au major Godefroy, avec son ascétique maigreur, ses membres noueux et les saccades de ses gestes, M. Daniel de Lange, quand il commande à ses choristes, a plutôt l'air d'un chef de bataillon passant l'inspection que d'un capellmeister imprégné des divines mélodies des vieux maîtres. Mais dès que ses merveilleux chanteurs ouvrent la bouche, on sent à quel artiste on a affaire. Tenues exquises, impeccable justesse, nuances s'affinant en murmures, s'exhalant en souffles à peine perceptibles, le choral hollandais réunit un rare ensemble de qualités mis au service, avec quel respect ! de musiques archaïques, d'une beauté grave qui poigne et subjugué. M. de Lange tient cet échafaudage d'art au bout de son bâton. D'un très léger mouvement des mains il

indique l'intensité d'expression, le rythme à précipiter ou à ralentir. On le sent électrisé par la mélodie, vibrant sous ses effluves, et le fluide magique s'échappe de ses doigts, anime les chanteurs, les aimante à leur tour...

C'est un régal que l'interprétation avec pareil scrupule de ces œuvres vocales très anciennes et très inconnues. Il en est quelques-unes d'une extraordinaire splendeur. Nous citerons en premier lieu l'admirable *Kyrie e Christe* de Jean Okeghem, qui fut chanteur à la cathédrale d'Anvers, puis à la chapelle royale de France et mourut vers 1513.

Interprété par un quatuor de voix harmonieuses, ce chant liturgique qui garde après quatre siècles la plus rare fraîcheur d'inspiration, a produit sur l'auditoire un effet considérable.

C'était, sans contredit, la perle du concert. Un madrigal de Corneille Schuyt, organiste et carillonneur à Leyde vers l'an 1600, écrit dans la forme rigoureuse du canon, atteint par moments l'ampleur et le charme mystique des compositions de J.-S. Bach. Diverses pièces de Jean-Pierre Sweelinck, le célèbre organiste d'Amsterdam qu'on considère comme le chef des organistes allemands et le précurseur du maître d'Eisenach, attestent l'éclat de l'école néerlandaise aux xvi^e et xvii^e siècles. Le *Psaume 122* à quatre voix, le *Psaume 118* à six voix, et, dans une forme plus libre, le cantique sacré : *Hodie Christus natus est, Noe!* décèlent l'art le plus élevé, traversé par l'expression ingénue et sincère d'un sentiment religieux au regard duquel la mondanité et la superficialité de la plupart des compositions écrites de nos jours pour l'église apparaît flagrante.

Des deux œuvres de Josquin des Prés portées au programme, la seconde, *Betite Camusette*, a fait le plus de plaisir. Mais ce sont là menus refrains et plaisants passe-temps qui ne peuvent être comparés aux austères et sublimes inspirations des Okeghem, des Schuyt, des Sweelinck, des Dufay, des Obrecht. La chanson de Jacques Clément, *Entre nous filles de quinze ans*, n'a, de même, qu'un mérite de grâce facile. Mais M. de Lange a tenu à varier le répertoire et à prouver que ses chanteurs sont aptes aux frivolités de la chanson profane aussi bien qu'aux sévérités du drame sacré : coquetterie de virtuose et désir non blâmable d'éviter la monotonie.

Un quatuor, sur des paroles italiennes, de Roland de Lattre, terminait cette suggestive audition, qui fera époque dans nos fastes musicaux. Pour la première fois nous est révélée la musique néerlandaise médiévale. Et la restitution a été telle que tous les auditeurs en ont paru goûter la saveur pénétrante. Gloire en soit rendue à M. Daniel de Lange et à ses dix-huit chanteurs d'élite, qui accomplissent à travers l'Europe l'apostolat de la musique ancienne. Il demeurera de l'audition de dimanche le souvenir d'une impression raffinée et subtile, d'un miracle d'art transplantant dans la frivolité d'une salle de spectacle les trésors de foi et de piété que recélaient jadis les cathédrales.

Faut-il parler de la gangue symphonique dans laquelle Joseph Dupont avait serti ces purs joyaux ? On les sentait inopportunes, ces œuvres modernes de Grieg et de Weber, bordure trop dorée et trop chargée pour les panneaux gothiques qu'elles encadraient. Seule l'ouverture de la *Flûte enchantée*, avec la simplicité de ses procédés et la délicatesse de ses dessins, a paru heureusement choisie pour ouvrir le concert.

LES CONCERTS DE LA SEMAINE

Nous ne parlerons que pour mémoire de l'audition de M^{lle} Monteith, dont l'art principal consiste à s'entourer d'une réclame tout américaine. Le professeur de la cantatrice? Buffalo-Bill, sans doute.

Au premier concert classique de la maison Schott, autre chanteuse : M^{lle} Alice Barbi, Italienne de naissance, actuellement « Kammer-sängerin » de l'empereur d'Autriche. Physique agréable, voix charmante de mezzo, émission du son à la mode allemande, c'est-à-dire en prenant la note par dessous. M^{lle} Barbi a chanté en italien de vieux airs de Jomelli, d'Astorga et de Caldara, en allemand du Schubert et du Brahms, en français du Massenet, sans que ce polyglottisme parût la gêner beaucoup. C'est, toutefois, dans la musique allemande qu'on la sent le plus à l'aise. On lui a fait un vif succès après l'exécution de la *Sérénade interrompue*. Un pianiste de sérieux talent, M. Polonyi, accompagnait la cantatrice. Il a complété la séance en interprétant en excellent musicien diverses œuvres de Bach, de Chopin, de Liszt et de Grieg.

La plus intéressante des auditions de la semaine a été, certes, la séance consacrée par M. Gustave Kefer, assisté d'un groupe d'artistes choisis par lui, à la musique de chambre de Brahms. Une pensée exclusive d'art a présidé à l'organisation de ce concert, réduit à l'intimité d'un salon, avec, pour auditoire, un public restreint de patrons et d'abonnés. Programme sévèrement établi, sans même l'appât d'une chanteuse pour amorcer les applaudissements : trois œuvres importantes, destinées à faire apprécier le compositeur à diverses époques. L'une d'elles, le Quatuor en *sol* (op. 25) pour piano et archets, remonte à une quinzaine d'années, tandis que le Quintette pour clarinette et cordes (op. 115) est tout fraîchement éclos. C'est l'été dernier que l'éditeur Simrock le mit en vente et, pour la première fois, il était joué en public à Bruxelles vendredi.

Cette œuvre, inégale dans ses quatre parties, contient un superbe *adagio* dont la phrase principale, dite et presque « récitée » par la clarinette, tant la forme mélodique en est libre, se développe avec un charme très grand sur les accompagnements en sourdine du quatuor. La sonorité de la clarinette donne à la composition une saveur particulière (on se souvient du parti que Vincent d'Indy en a tiré dans son trio). Le premier mouvement, un *allegro* très bien échafaudé, renferme également des idées séduisantes et de savoureuses modulations. Nous avons ne point goûter les deux derniers morceaux, un *andantino* longuet et un final à variations qui n'a point l'air de s'accorder avec les parties précédentes de l'œuvre. L'exécution, correcte mais un peu sèche et sans nuances, n'était d'ailleurs point de nature à mettre en relief les traits saillants et à donner au Quintette l'ampleur qu'il pourrait atteindre avec une interprétation de choix. MM. Hublart, Laoureux, Hoyois, Lefèvre et Bouserez en ont exprimé la lettre, mais non le sens intime.

Au risque de déchaîner contre nous les colères des nombreux Brahmsistes, nos amis, nous déclarons ne priser que médiocrement la sonate pour piano et violon (op. 100) qui servait d'intermède. Malgré l'excellente interprétation de MM. Kefer et Laoureux, elle nous a paru singulièrement diluée et reposer sur des idées courtes, d'un intérêt contestable. C'est, certes, de « la bonne œuvre » comme disent les ouvriers. L'homme du métier, l'habile harmoniste qu'est Brahms, s'y révèle. Mais on n'y rencontre guère

d'inspiration, et l'impression qui s'en dégage est plutôt celle du travail d'un fort en thème que d'un musicien aux pensées profondes et personnelles. La musique se déroule en dessins monotones, menus, menus, sans empoigner l'auditeur et lui couler le petit frisson que donnent les grandes œuvres. Ce qui manque, c'est l'émotion. Et cette émotion, — souffrance d'une âme meurtrie, aspiration vers un idéal insaisissable, cris de passion ou d'angoisse, expression de colère ou de tendresse, — paraît étrangère au tempérament bien équilibré, sain et « professoral » du maître allemand.

Le Quatuor au final tzigane, très connu, clôturait cette séance attrayante qui va, souhaitons-le, provoquer de fertiles discussions sur la personnalité de Brahms, le porte-drapeau d'une école qui compte de nombreux partisans, le béliet qu'on a coutume de lancer contre les forces jeunes et libres de l'école française contemporaine. Ce béliet nous paraît bien lourd à manœuvrer et, somme toute, peu meurtrier.

Ceux qui se délectent à d'harmonieux assemblages de sons trouveront beaucoup de charme à écouter Brahms. Si l'on exige autre chose, si l'on veut que le langage musical ne soit que l'expression d'une pensée profonde, on se tournera vers d'autres horizons. Et l'on reconnaîtra qu'il y a entre Brahms et Beethoven, auquel le compare le zèle inconsidéré de ses admirateurs, une différence appréciable.

LE CONCOURS DE ROME

Les observations émises dernièrement dans *la Réforme* par Champal sont en si parfaite harmonie avec ce que *l'Art moderne* a souvent dit du Concours de Rome, que nous n'hésitons pas à les reproduire :

« Les ouvrages du grand concours de peinture de cette année sont exposés au Musée moderne. Le résultat lamentable de ce concours n'est pas fait pour relever le prestige du « Prix de Rome » ! Le sujet imposé aux malheureux récipiendaires était, il est vrai, particulièrement abrutissant. Les concurrents se sont appliqués à représenter « les dernières victimes du déluge » dans la situation la plus effroyable qu'ils aient pu imaginer et, loin d'inspirer l'effroi, les compositions caricaturales que ce sujet leur a suggérées provoquent un accès de douce gaité... »

L'effet produit par ces pancartes peuplées de noyés récalcitrants, torturés dans des mouvements invraisemblables, le masque outrageusement déformé par les grimaces enseignées au « cours d'expression » est absolument irrésistible. Voilà des détresses qu'on ne prendra jamais au sérieux.

Le jury lui-même a compris que c'était grotesque ; il a rengainé sa palme et décerné comme fiche de consolation un second prix à M. Van Esbroeck, qui a montré plus de sang-froid que ses camarades... MM. César Geerinck et Léon Rothier ont obtenu une mention honorable pour les qualités d'exécution dont ils ont fait preuve.

Quand réformera-t-on donc sérieusement le règlement des concours de Rome? N'est-il pas douloureux de penser que ces jeunes gens ont consacré cinq à six mois à ces horreurs, car avant d'être admis au concours ils ont dû subir plusieurs épreuves préparatoires (!). Cette institution est-elle donc plus immuable encore que l'article 47? M. De Burtet, à qui l'on prête des projets novateurs, devrait réaliser cette réforme. Les ressources dont le gouvernement dispose pour encourager les arts sont trop restreintes

tes pour que le budget consacré aux prix de Rome soit dépensé aussi sottement. Lorsque le sculpteur Godecharles a décidé de créer une bourse pour les jeunes artistes qui se seraient distingués au Salon triennal de Bruxelles, il a esquissé la réforme qu'il faut apporter à l'organisation des concours de Rome.

Les vices du règlement actuel ont été signalés à satiété par la presse; il y a unanimité complète parmi les artistes pour critiquer cette institution surannée. Que M. De Burlat organise un referendum à ce sujet et il sera complètement édifié. En attendant, les artistes que l'on invite à faire partie du jury devraient, à mon avis, décliner cette responsabilité... Il est inadmissible qu'un artiste sérieux patronne, d'une façon aussi indirecte que ce soit, une pareille institution.

J'ai été souvent surpris en trouvant dans la composition de ces jurys des noms comme ceux de Xavier Mellery, de Jacques de Lalaing, de Vinçotte, de Constantin Meunier, de Vanderstappen, de Léon Mignon et de bien d'autres dont le talent et les convictions artistiques devaient se révolter contre une semblable mission. Je suis persuadé que si ces artistes d'autorité se refusaient une bonne fois pour toutes à se compromettre de la sorte, la révision réclamée par tous ceux qui ont le souci de la prospérité de notre école et des vrais intérêts artistiques ne tarderait pas à être obtenue. Cette grève du jury ferait faire un grand pas à la question. »

Concerts populaires de Verviers.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Reconstituée par un groupe d'amateurs et soutenue par une commandite relativement élevée, l'institution des Concerts populaires a donné mercredi sa première séance au nouveau théâtre, gracieusement mis à sa disposition par l'administration communale.

La salle est vaste et d'acoustique excellente; les loges sont peu confortables et trop exigües.

Au programme du concert, la deuxième symphonie de Beethoven (première exécution à Verviers), le Prélude de *Parsifal*, la Danse des Sylphes et la Marche hongroise de la *Damnation de Faust* de Berlioz. — Grand succès pour notre orchestre, qui, sous l'artistique direction de Louis Kefer, a de nouveau fait preuve de son impeccabilité et de son brio ordinaires.

Comme solistes, A. de Greef et M^{lle} Emilie Leroux, cantatrice. De Greef vous est connu: il l'est moins à Verviers, mais il avait laissé parmi nous d'excellents souvenirs. Il nous est revenu plus brillant que jamais, et notre public a été réellement enthousiasmé de son jeu si correct, de son prestigieux mécanisme, de ce style à la fois si pur, si élégant et si fin.

M^{lle} Leroux nous a chanté des airs de Saint-Saëns, de Lalo, de René, de Tchaïkowsky (celui-ci très bien accompagné par Massau) et enfin de Schumann. Sa large voix de contralto, quelque peu sourde au début, a fait bonne impression: de même en a-t-il été de la distinction et de la discrétion qui sont les qualités dominantes de ce jeune talent d'avenir.

Le deuxième concert est fixé au 25 janvier.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Genus irritabile vatum.

Le tribunal de la Seine vient d'entendre coup sur coup les réclamations de deux jeunes poètes dont on a estropié les vers et appauvri les rimes.

Le premier de ces poètes est M. Victor Barrucand, auteur de la *Chanson des Mois*, qui réclame 5,000 francs de dommages-intérêts à MM. Wekerlin, compositeur de musique, et Durand, éditeur, pour avoir reproduit son œuvre sans autorisation et l'avoir dénaturée.

« ... Qu'ainsi le titre: *La Chanson des Mois* a été remplacé par celui-ci: *Les mois de l'Année*; que des mots et des vers ont été changés, que des rimes ont été tronquées;

... Qu'un préjudice a été causé au requérant; que ce préjudice est d'autant plus grave que l'œuvre de l'exposant a été profondément dénaturée et altérée, non seulement par la musique dont on l'a accompagnée, mais encore par les modifications que MM. Wekerlin et Durand se sont permises... »

A l'audience, les tripatouillages ont été dévoilés.

M. Barrucand avait écrit dans sa poésie: *Avril*, ces vers:

Terre qui dort lassée
Dans ta couche glacée,
L'hiver a fui,
Le jour a lui,
Eveille-toi, ma fiancée,
Sous le baiser viril
D'Avril.

Le compositeur de musique a remplacé *viril* par *gentil*!

Dans les vers:

Eveille-toi, ma grande amie,
Eveille-toi, belle endormie.

M. Wekerlin a changé *grande* en *douce*!

Ce n'est pas tout. On a prêté au poète l'étrange licence de faire rimer *râlant* avec *vermeil* dans ces vers:

Le flot se précipite et se brise en râlant,
Voici l'heure adorable où se complait le rêve,
L'heure où le soleil meurt à l'horizon vermeil.

A la lecture de ces horreurs, M. Barrucand tailla sa meilleure plume et écrivit au musicien:

« Je viens de lire *Juin* et *Avril* que vous avez fait paraître chez Durand, et je suis indigné. C'est de la falsification littéraire au plus haut point. Comment avez-vous pu mettre sous mon nom toutes ces fautes de sens et ces absences de rime?

... Vous faites rimer *vermeil* avec *râlant*. Ah! non, je ne souffrirai pas ça et je n'ai pas de mot pour dire combien je trouve cela atroce à endurer. »

Pour sa défense, M. Wekerlin expose qu'il a demandé et obtenu du poète l'autorisation de mettre son recueil de poésies en musique; que le poète s'étant (et à juste titre!) rebellé contre les modifications qu'il y avait apportées, M. Durand fit paraître en hâte une nouvelle édition plus respectueuse du texte.

Cette défense nous paraît faible. Nous verrons à huitaine si le tribunal la juge telle.

Autre poète, autre procès.

Il s'agit, cette fois, de M. Trahon, auteur d'une pièce de vers intitulée *Le Pater* qui plut tellement à M. Bivort, directeur du *Bulletin des Halles*, qu'il sollicita de l'auteur l'autorisation de la reproduire.

Croyant remarquer qu'il y avait un vers de treize pieds :

Donne-nous aujourd'hui *notre* pain quotidien,

il prit sur lui de corriger et de changer *notre* en *le*. Ce vers devint :

Donne-nous aujourd'hui *le* pain quotidien.

Cette correction mit naturellement en fureur le poète, qui intenta à M. Bivort un procès en 10,000 francs de dommages-intérêts pour avoir, disait-il, publié sans autorisation la poésie, et avoir porté atteinte à sa réputation littéraire en modifiant abusivement un des vers.

Le tribunal jugeant qu'il résultait des documents de la cause que l'autorisation avait été accordée et que la réputation du poète n'avait subi aucune atteinte, a rejeté purement et simplement la demande de M. Trahon.

LISTE DE SOUSCRIPTION

POUR LE

MONUMENT CHARLES BAUDELAIRE

SOUSCRIPTEURS BELGES (1)

TROISIÈME LISTE

Report des listes précédentes.	fr. 486
MM. Eugène Van Overloop, sénateur.	5
Joseph Nève, chef de division au ministère de l'intérieur.	5
le Dr Paul Héger, professeur à l'Université.	40
M ^{lle} Louise Héger, artiste-peintre.	40
MM. F. Philippson, banquier, à Bruxelles.	40
le Dr Collignon, à Bruxelles.	5
Jules Borel, avocat à la cour d'appel de Bruxelles	40
Charles Noulard, id.	5
M ^{me} Andrée Mégard, du Théâtre du Parc.	5
Anonyme.	5
A reporter.	fr. 556

Le comité du monument Baudelaire se réunira en assemblée générale vendredi prochain, 16 courant, à 3 heures, au Café riche, boulevard des Italiens, à Paris.

ORDRE DU JOUR :

1. Lecture d'un rapport de M. Léon Deschamps sur l'état actuel de la souscription publique;
2. Nomination d'une commission exécutive;
3. Discussion sur la forme du monument et l'emplacement à choisir;
4. Discussion du projet d'édition du volume : *Le tombeau de Charles Baudelaire*;
5. Présentation, par les membres du comité, de tout projet utile aux intérêts de la souscription.

A la circulaire de convocation, signée par MM. LECONTE DE LISLE, président d'honneur, STÉPHANE MALLARMÉ, LÉON DESCHAMPS, STUART MERRIL et LÉON MAILLARD, membres du comité, est jointe cette note :

Prière à nos confrères qui ne peuvent assister à cette réunion :

- 1° De nous transmettre, s'il y a lieu, leurs observations;

(1) Les souscriptions sont reçues dans les bureaux de *l'Art moderne*, d'où elles seront transmises au Comité central, à Paris.

2° De nous faire connaître, si ce n'est déjà fait, la somme pour laquelle ils désirent contribuer à l'œuvre;

3° De vouloir bien nous faire parvenir au plus tôt leur part de *collaboration* (vers ou prose) au volume collectif édité au bénéfice de la souscription.

Adresser les communications à M. Léon Deschamps, qui en fera part à l'assemblée générale.

PETITE CHRONIQUE

Le nouveau spectacle des Galeries : *TOUT-BRUXELLES*, revue de MM. Blondeau, Monréal et Boulland, a rouvert l'ère des féeries somptueuses. La richesse des décors, la fraîcheur des costumes, la gaité de bon aloi qui assaisonne la pièce, ont d'emblée conquis le public, qui a fait, le soir de la première, un succès sans précédent à l'œuvre, aux auteurs et au directeur.

Il est juste d'associer à ceux-ci le nom des artistes principaux qui mènent rondement la revue : M^{mes} Villers et Duberny, celle-ci, notamment, charmante en poupée, MM. Raiter, le compère, et Perrin, inimitable dans la *parodie* qu'il a faite de Mounet-Sully.

Pleurez, nos yeux! Les jolies misses qui taraboomisent si joyeusement à l'Alhambra vont nous quitter. Elles donnent ce soir dimanche, demain et après-demain leurs spectacles d'adieux, et c'est *Faust-up-to-date*, l'amusante folie, qui clôture cette brillante série de représentations.

Pour nous faire regretter davantage son départ, *l'English burlesque Company* a corsé depuis huit jours son spectacle de *la Serpentine*, cette danse exquise qui, importée d'Amérique, a affolé Londres pendant la dernière *season* et révolutionne en ce moment Paris.

Une nouvelle revue va paraître : *Van Nu en Straks*, dirigée par MM. Cyriel Buysse, Emmanuël de Bom, Prosper Van Langendonck et Gust. Vermeylen.

Le programme de *Van Nu en Straks* est un programme d'art libre et moderne. Ce sera comme *la Jeune Belgique* de la littérature néerlandaise. L'esprit qui la fait éclore est bien neuf. Le choix des artistes qui l'illustreront le démontre amplement. Ce sont : Henry Degroux, A.-J. Derkinderen, James Ensor, Willy Finch, Marg. Holeman, Roland Holst, G. Lemmen, X. Mellery, C. Meunier, Thorn-Prikker, Jan Toorop, Henry Van de Velde, feu Vincent Van Gogh, Théo Van Rysselberghe et Jan Veth.

Cordial salut à la jeune revue qui s'annonce si entreprenante et si artiste!

L'abonnement est fixé à 40 francs pour la Belgique, fr. 42-50 ou fl. 6-50 pour l'étranger. On s'inscrit chez Gust. Vermeylen, 81, rue Pachéco, à Bruxelles.

Un nouveau journal paraît à Bruxelles depuis trois semaines : *La Revue musicale belge*, musique, critique musicale, fantaisies, échos et nouvelles. Format du *Guide musical*, abonnement annuel, 40 francs, rédaction boulevard du Midi, 50, à Bruxelles.

A Liège, M. Georges Masset (Rénory de *la Réforme*) vient de fonder un quotidien, *L'Express*, journal littéraire et politique, qui paraît appelé à un sérieux succès. Il y a trop longtemps que la doctrinal *Journal de Liège* et l'organe des Masuirs liégeois, *La Meuse*, s'accoutumaient à ne jamais rencontrer de contradicteur. *L'Express* secouera les torpeurs et vivifiera le Perron.

Citons, parmi les revues nouvelles, *l'Avenir artistique* paraissant à Paris le 1^{er} et le 15 de chaque mois, sous la direction de M. Albert Clairouin, sous le patronage de MM. A. de Bornier, F. Coppée, Alexandre Dumas, Leconte de Lisle, Jules Simon et Sully-Prudhomme, tous académiciens. Administration : avenue Rapp, 12, Paris.

C'est aujourd'hui, à 2 heures, qu'aura lieu au Conservatoire la première séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano. M. Vandergoten s'y fera entendre dans l'air de l'Etoile de *Tannhäuser*, et dans la Chanson des gas d'Irlande, par Augusta Holmès.

M. Van Hout exécutera sur la viole d'amour *l'Andante et Menuet* de Milandre (1770). On entendra, en outre, le Quintette de Brahms (op. 115) pour clarinette et cordes, le trio de Weber (op. 63) pour piano, flûte et violoncelle, et la Petite suite de Lefebvre (op. 57) pour instruments à vent.

L'exposition Joseph Stevens à la Galerie du Congrès sera clôturée demain lundi.

Le prochain concert populaire est fixé au 8 janvier. On y entendra M. Eugène Ysaye.

Le Cercle artistique de Gand vient d'inviter l'association des XX à faire dans ses locaux une exposition des œuvres de ses membres.

Cette invitation, qui montre l'évolution des idées, a été acceptée par les XX. L'Exposition aura lieu en avril prochain.

Le Cercle prépare, en outre, des séances musicales destinées à faire connaître à Gand les œuvres de musique de chambre de César Franck, Vincent d'Indy, Gabriel Fauré et les autres compositeurs de la jeune école.

Nous avons annoncé déjà la prochaine publication d'un *Palais-Noël* illustré édité par les soins de la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles. Voici les détails de cette curiosité bibliophilique :

Le texte entièrement inédit (vers et prose), les dessins, caricatures, photographies, musique, etc., sont dus à la collaboration des avocats et artistes dont les noms suivent :

MM^{es} Jules Le Jeune, ministre de la justice; Emile De Mot, Edmond Picard, du Barreau de cassation; Victor Arnould, Oscar Van Goitsnoven, Albert Simon, Octave Maus, Georges Schoenfeld, H. Van Doorslaer, Arthur James, Léopold Courouble, Paul Errera, Eugène Demolder, Léon de Lantsheere, Jacques des Cressonnières, Albert Mélot, H. Carton de Wiart, Alex. Bidart, Albert Delstanche, Paul Duvivier, Gisbert Combaz, du Barreau de Bruxelles; Charles Dumerey, Aug. Delboke, Max Elskamp, du barreau d'Anvers; Maurice Dultaert, du Barreau de Bruges; Jules Destrée, du Barreau de Charleroi; Daniel de Haene, du Barreau de Furnes; Maurice Maerteluck, Firmin Van den Bosch, Maurice Bekaert, du Barreau de Gand; Théo Schyrgens, du Barreau de Liège; Henri Lemaitre, du Barreau de Namur; Michel Bodeux, du Barreau de Verviers; M^{lle} Louise Danse, MM. Paul Verlaine, J. Portaels, F. Rops, Van Rysselberghe, Am. Lynen et Cassiers.

En plus des exemplaires qui seront envoyés aux membres effectifs de la Conférence de Bruxelles, il sera tiré :

300 exemplaires in-folio sur papier ivoire à fr. 2-50.

25 exemplaires in-folio numérotés sur papier des Manufactures Impériales de l'Insetsu-Kioku (Japon), à 5 francs.

8 exemplaires in-folio avec dessins originaux à l'aquarelle à 25 francs.

Les souscriptions sont reçues dès ce jour à l'imprimerie Larcier, 22, rue des Minimes, à Bruxelles. Le chiffre du tirage étant strictement limité à la justification ci-dessus, il ne pourra être fait droit qu'aux 333 premières demandes.

Le *Palais-Noël* ne sera jamais réimprimé.

Depuis huit années consécutives, la Société générale des Etudiants libéraux de l'Université de Gand publie un almanach à la fois littéraire et politique : elle se propose d'y insérer cette année une sorte de referendum auquel participeraient les personnalités les plus en vue de France et de Belgique et roulant sur la question suivante : « Est-il vrai que la société soit sur un volcan? »

L'ouvrage est en souscription à fr. 2-50. Adresser les demandes à M. Léon Welemans, boulevard de l'Abattoir, 8, Gand.

Les trois séances populaires de piano que donnera M. Joseph Wieniawski à la Grande Harmonie sont fixées aux jeudis 12 janvier, 26 janvier et 9 février, à 8 heures du soir. Les programmes, fort intéressants, portent les noms de la plupart des compositeurs qui ont écrit pour le piano : Bach, Hændel, Scarlatti, Mozart, Schubert, Beethoven, Weber, Schumann, Chopin, Liszt, Hummel, Moschelès, Henselt, Field, Tausig, Rheinberger, Heller, Moszkowski, Moniuszko, Sgambati, Godard, Saint-Saëns et Wieniawski.

Le prix d'entrée est de 3, 2 et 1 franc par séance.

On vient de vendre à Paris la collection du critique d'art Thoré (Burger). Trois tableaux de J. Van der Meer de Delft ont atteint l'un, *la Jeune musicienne*, 29,000 francs; le second, *le Concert*, 29,000 francs également; le troisième, *la Femme au clavecin*, 25,000 francs.

On dit que l'acquéreur de *la Jeune musicienne* a aussitôt revendu ce tableau pour 50,000 francs.

Quatre Monticelli ont été poussés : *Nymphes et amours*, à 4,320 francs; *Femmes et enfants se promenant dans un bois*, à 3,520 francs; *Sur les buttes Montmartre*, à 4,200 francs; *Un Marché*, à 3,000 francs.

A citer encore *Environs de Fontainebleau* (étude), par Th. Rousseau, 8,600 francs; *Le Chardonneret*, de C. Fabritius, 5,500 francs; une *Vue d'Amsterdam*, par J. Van Kessel, 4,500 francs.

Pas aimable, mais bien amusant le *Petit billet du matin* adressé par *Gil Blas* à Massenet :

Par quel miracle d'atavisme, un colonel, aussi farouche qu'empanaché, put-il sortir des flancs qui vous portèrent, ô doux cœurs compositeur, et ne vous rien laisser du sang qui fit les révolutions? Car, sous vos airs de Mendès croque-notes, vous n'avez gardé de vos ascendants que la sagesse des ménagères. Tout d'abord marmiton dans les cuisines wagnériennes, vous laissâtes bientôt les épices passionnelles et les recettes modernistes, pour en revenir au bon pot-au-feu musical qui ronronne en mijotant. Et vous professez aujourd'hui des opinions prudentes, l'expérience vous ayant appris comment un directeur de l'Opéra-Comique ne peut faire faillite honnêtement tant que la Dame Blanche regarde encore le chevalier féroce et méchant, repoussoir naturel du petit bourgeois proposé au rêve des pensionnaires. Hérold, Boteldieu, voici vos exemples, et pas de chefs-d'œuvre avant la cinq-centième! Pas d'enthousiasme hors du *Pré-aux-Clercs*, des *Dragons de Villars* et d'*Esclarmonde*, peut-être... quand vous serez mort. Et vous mourrez satisfait, Monsieur, toutes vos ambitions réalisées, si les orgues de Barbarie traînent vos airs par la patte jusque dans les cours faubouriennes, où, des fenêtres ouvertes, l'été, tomberont sur eux la larme et le petit sou des couturières. M. L'H.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne. 6
GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

NUMISMATIQUE

Vient de paraître :

CATALOGUE

DE

MONNAIES ET MÉDAILLES ANCIENNES

DU MOYEN-ÂGE ET MODERNES

En vente aux prix marqués chez Jules FLORANGE, expert,

21, Quai Malaquais, Paris.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA DÉCORATION DU PALAIS DE JUSTICE DE BRUXELLES. — EXPOSITION D'ÉMILE CLAUS A LA GALERIE MODERNE. — M. HENRI BEYAERT ET SES DESSINS D'ARCHITECTURE. — CONFÉRENCES DU CERCLE ARTISTIQUE. Paps. M. Maurice Kufferath. — LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. — CONSERVATOIRE DE LIÈGE. — LIVRES D'ÉTRENNES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — LISTE DE SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT CHARLES BAUDELAIRE. — PETITE CHRONIQUE.

LA DÉCORATION DU PALAIS DE JUSTICE DE BRUXELLES

Comme les femmes belles charment, plus encore que dans leur splendide nudité, lorsqu'elles sont couvertes de robes aux plis harmonieux et quand des bijoux de noble style les parent, — ainsi les monuments aux chantantes colonnades, aux majestueuses murailles se magnifient à être couverts par la Décoration.

La Décoration réchauffe, complète, transfigure, illumine. Elle troue les murs de rêves. Elle vivifie l'architecture blanche d'imaginaires colorées. Elle perce, entre les colonnes, des avenues vers des pays fabuleux où l'on voit surgir de légendaires personnages. Elle se plaît, dans les grandes salles des monuments publics, à faire se dérouler des épopées, ou, dans l'intérieur des

temples, à élargir pour l'esprit des fidèles des paysages doux et propices à leur foi.

L'Architecture, à la robe de marbre et au sein de pierre, a pour sœur plus tendre et plus fugitive, sans doute, mais aussi grande d'allure et aussi sublime de pensée, cette Décoration aux yeux songeurs qui complète, avec la Sculpture au peplum rythmique, le trio des Grâces divines qui président à l'édification des temples et des palais.

Quelle fée charmante, — cette Décoration, — lorsqu'elle s'introduit parmi les murailles et de quels prestiges elle fait don ! Elle apporte la Couleur et la Vie ! Par elle le Mur se fait Verbe et parle la langue musicale du grand Art ! C'est elle qui a visité la Grèce antique et qui en a fait une presque toute dorée et merveilleuse, avec des monuments colorés comme des arbres, — un bijou régional et sacré au milieu de mers célèbres.

Dans une ville morte, à Ypres, elle pénètre dans les halles immenses aux formidables toits soutenus par des poutres faites de chênes entiers des temps immémoriaux. Et la voilà qui fixe sur les larges parois désertes tous les souvenirs épars dans l'effroi de ces greniers historiques, la voilà qui entoure les fenêtres gothiques des anciens communiens de personnages ressuscités dans une douce et nostalgique rêverie, et qui confesse les souffles du passé de ces salles abandonnées pour en obtenir de

tendres aveux d'or et de poésie. Ici j'évoque cet artiste modeste et grand, trop méconnu : Louis Delbeke.

Mais il en est un autre de notre race, auquel un étrange passé mystérieux insuffle la foi et la force des œuvres durables : Xavier Mellery.

Xavier Mellery est le grave continuateur des intimistes d'un grand jadis. C'est l'artiste sévère et biblique des intérieurs de l'île de Marcken, c'est le dernier chantre pictural des Flamandes aux mantes noires qui sont comme les « pleureuses » des villes mortes ; c'est le dessinateur rare, à la fois morbide et sain, qui sait, sous des visages placides et charnus, laisser deviner la languide tristesse de pays archaïques et déchus, et mêler à la splendeur d'une nature invariable l'indicible et subtil regret d'une région arrachée depuis longtemps à l'apogée de sa puissance et de sa richesse. C'est, enfin, un des seuls artistes actuels qui sachent, sans sacrifice à la plastique parfaite et solide, magnifier leur dessin de l'émotionnant reflet de la Pensée et de la Poésie.

Xavier Mellery a imprégné de ce sentiment austère certaines œuvres décoratives, des réalisations allégoriques d'époques de peintures, des déesses ressuscitées de la Renaissance. De plantureuses figures emblématiques, chargées de beaux fruits, expansives floraisons évoquant par leur charnure et leur allure des décorations vénitiennes, rayonnent de cette lourde et pénétrante mélancolie qui fait de Mellery un vigoureux sensitif du Nord et l'apparentent, par l'âme, à tous ces grands taciturnes des régions septentrionales, dont le fond de l'œuvre robuste fait résonner un plain-chant de tristesse résignée et étrangement large et profonde. Se rappelle-t-on sa *Muse*, harmonieuse dans son ample attitude de Vénus de Milo de l'aquarelle ? Et ses *Heures*, inspiration où la grâce des nymphes du Midi se mêle chastement à la sérénité pensive d'une gravure de Dürer ?

Aussi, dans la nécessité qui s'impose d'aviver de décorations la frigidité solennelle du Palais de justice de Bruxelles, il est un nom qui s'impose, un nom vénéré par tous : Xavier Mellery.

La justice doit être austère, probe et pensive. Son idéal se réfugie en des régions sereines et calmes, à des hauteurs où domine l'esprit, seul et pur comme une flamme qui expurge toutes les petites gens, toutes les intrigues, toutes les rancœurs, toutes les mesquineries de l'homme.

Pour symboliser ces sublinités et pour attiser d'art cette flamme, c'est le peintre des *Heures*, seul, qui se désigne comme l'élu.

Il y a, dans notre immense Palais, dans cet amoncellement babylonien de pierres et de styles, sous cette écrasante folie de moellons, de marbres, de colonnes, de sphynx, de corniches, de corridors pompeux, de dômes, d'escaliers magnifiques, — des coins où la lumière a soif du geste pictural qui condensera sa valeur et

harmonisera sa variation, — des salles dont les parois s'offriront avec avidité au pinceau.

Ainsi, la salle des audiences ordinaires de la Cour de cassation ne montre-t-elle pas, entouré de sévères lambris de chêne, un large panneau, propice aux décorateurs ?

Evidemment notre époque ne créera pas de ces monuments complets où tout s'entend, s'harmonise et se complète. Dans la Grèce, l'architecture, la peinture, la sculpture étaient mille fois plus sœurs qu'elles ne le sont aujourd'hui. L'Italie, à certaines périodes, a trouvé des sculpteurs créant des colosses pour supporter ses temples grandioses et des génies qui magnifiaient ces temples de fresques qu'on dirait les rêves réalisés de ces grandes figures de marbre. Le XVIII^e siècle n'a-t-il pas vu surgir une élégante pléiade d'artistes qui s'accordaient, comme en un concert aristocratique et mignard, pour bâtir, orner et enluminer des refuges de princes et des chapelles dont chaque pierre et chaque couleur porte la marque pompeuse, affinée ou gracieuse de son temps ? Et, sur nos terres, l'école rubénienne n'a-t-elle pas eu un puissant et magistral reflet dans tous les arts et n'a-t-elle pas suscité un mouvement énorme pareil à toutes les vagues orgueilleuses d'une même marée, scintillante du même soleil dominateur ?

Actuellement, dans notre société qui tremble et se disloque, en art aussi règne l'anarchie. Il n'est plus d'école. Il y a des artistes esseulés, chacun guidant sa barque dans un océan sans phare. Le temps des grandes manifestations d'ensemble n'est plus. C'est le particularisme qui domine. Certaines de ces barques guident bien quelques chaloupes, mais il n'est plus de splendides flottes au triomphant pavillon.

Il est évident qu'entre l'art intime et sévère de Xavier Mellery et l'art grandiloquent et solennel de Poelaert, il n'y a pas d'attache. C'est Babylone d'un côté, c'est Bruges-la-Morte de l'autre.

Il faut reconnaître aussi que le Palais de Justice n'est pas *essentiellement* créé pour la décoration. Mais, comme je l'ai dit, il s'y trouve mainte place qui s'y prête admirablement, — et qu'on la fasse entrer chez Thémis, la belle déesse d'art, qui prodigue tant de charme et tant de rêve ! Qu'elle pénètre comme une sainte apportant des merveilles aux foyers de la Justice !

Et puisque la Justice est austère, grave et profonde, — qu'on désigne, pour conduire la Décoration chez elle, ce grand et probe artiste : Mellery.

Dans les lambris de ce temple il saura enchâsser de sublimes joyaux, aux lueurs sérieuses et méditatives, — et le pays aura enfin rendu à l'un de ses enfants les plus dignes de gloire l'hommage évidemment dû.

Exposition d'Emile Claus à la Galerie moderne.

Une exposition digne d'un grand intérêt. Emile Claus est un des méritants parmi les jeunes peintres. C'est un réaliste qui marche vers la lumière. S'il ne la trouve pas toujours en toute toile, du moins en exprime-t-il maintes fois l'âme et la poésie, comme dans le *Soleil d'arrière-saison*. C'est bien là la Flandre des bords de la Lys éclairée par un soleil d'octobre, avec un fond exquis d'automne, avec les douces prairies à la tendre mélancolie dorée d'un jour qui pressent l'hiver et verse aux arbres, d'où les feuilles tombent, la dernière provision de chaleur, l'ultime caresse des rayons que les nuages de neige vont bientôt voiler. Au loin, les toits rouges des maisonnettes scintillent gaiement dans un air limpide. Une vache blanche, à l'avant-plan, rumine au bord de l'eau.

Dans cette note, remarquons encore : *Chez mes voisins*, une exquise toile, d'un charme limpide et clair.

En d'autres, voici *la Neige, l'Hiver, la Gelée blanche*. M. Claus s'entend admirablement à rendre l'éclat des rivières prises par les glaces, l'âpre blancheur des neiges; ces tableaux ont la force tonique et réconfortante, la santé vigoureuse des atmosphères de gel. On y entendrait la neige et la glace craquer sous les pas.

Mais si le peintre rend à merveille la nature, il ne l'interprète pas suffisamment et il y ajoute trop peu de son âme. Nul doute que *la Récolte des betteraves* ne soit un tableau solidement peint, donnant une illusion quasi « panoramique » d'une scène champêtre; mais, si cette scène est réelle, elle n'est pas artistement assez pénétrante; les types, trop peu synthétiques, s'oublient aussitôt vus; et ce grand cadre ne laisse pas l'impression des œuvres profondément pensées.

Le Déclin du jour donne une impression d'une lumière de lanterne sur la neige. *La Sieste?* C'est un peu un Jan Van Beers champêtre! Est-ce digne du rustique qui brosse si finement les horizons bordés de peupliers et de chaumières d'un coin de Flandre?

Mais, en somme, voilà un bel effort, et le *Soleil d'arrière-saison* est un tableau qui compte, avec quelques autres de cette exposition.

M. Henri Beyaert et ses dessins d'architecture.

Bien inspirée comme toujours, la *Société centrale d'architecture de Belgique* a jugé le moment de la mise sous toit du nouveau ministère des chemins de fer favorable pour grouper les nombreuses épures qui ont servi à en délimiter les motifs divers et nous montrer, en ses détails très poussés d'étude, une nouvelle œuvre qui fait honneur à M. Beyaert, son créateur.

Nous n'étonnerons personne en disant que l'idée première de la distribution des locaux est bien raisonnée; au lieu des coins sombres, si habituels aux bâtiments d'administration, nous trouvons ici une série d'ailes parallèles entre lesquelles de vastes cours versent la lumière jusque dans les sous-sols. C'est bien, mais cela eût pu être mieux encore. Ainsi, à une époque où le fer vient apporter à l'art de bâtir un élément tout nouveau qui permet de résoudre des problèmes irréalisables jusqu'ici et donner à nos constructions une allure si moderniste, pourquoi ne pas avoir conçu de larges baies vitrées séparées par de légers supports de fer étiré au lieu de ces fenêtres de moyennes dimensions enser-

rées entre des multiples trumeaux, massifs et balourds? Nos voisins de France ont, sur ce point, des idées plus nettes et d'un rationalisme bien appliqué; c'est ainsi que leurs grands magasins, leurs écoles, leurs ateliers, etc., où une lumière abondante est si nécessaire, sont tous établis d'après ces données si neuves, résultat révolutionnaire causé par le fer, ce magicien des constructions légères... Au ministère des chemins de fer, comme aussi à l'hôtel des postes, on ne sent pas, derrière ces amas de maçonnerie inopportune, les légions d'employés qui, pour égratigner convenablement le papier ministériel, doivent au moins y voir clair. Cette surabondance de massivité se retrouve aussi dans les grands escaliers à noyau ajouré et que limonnet des superpositions de piliers et de colonnes; l'on ne comprend pas la nécessité d'accumuler un tel cube de pierres, alors que le même programme peut être réalisé combien plus légèrement, gracieusement et économiquement surtout, par l'emploi du fer: depuis nombre d'années, les Allemands et les Anglais ont créé des types d'escaliers en fer, avec marches en bois amovibles en cas d'usure, qui donnent toute satisfaction, tant au point de vue utilitaire qu'artistique.

Dans le projet de ministère des postes et de la marine, que M. Beyaert a joint à ses autres dessins, ce besoin d'escaliers malgré tout monumentaux prend des proportions qu'il convient de refréner; c'est ainsi que dans un angle de cour se voit un énorme escalier de tour ronde qui, par sa conception générale et son campanile surtout, montre un intime degré de parenté avec la fameuse double vis du château de Chambord. Si ce luxe outrancier est à sa place dans un château, il est, on en conviendra, d'une inutilité flagrante dans des bureaux d'administration.

Nous avons dit, en toute franchise, ce qui a choqué nos idées de modernité et de rationalisme en l'art que nous ne cessons de défendre; qu'il nous soit permis, ces réserves faites, de rendre hommage à la verveur et à l'activité que déploie encore M. Beyaert à un âge où d'autres songent à se reposer, et signalons nombre de dessins de ferronnerie ou de motifs décoratifs en pierre enlevés avec un brio et une souplesse d'imagination rares. Les ensembles auraient pu être traités avec plus de sobriété, mais l'on finit par comprendre, en examinant les épures de détail, tout le plaisir qu'à l'exemple des maîtres de la Renaissance éprouve M. Beyaert à ciseler tel incident ou tel coin pittoresque de sa composition.

L'exposition de la Bourse, qui ferme ses portes aujourd'hui, mérite d'être visitée: l'occasion d'étudier des dessins d'architecture est trop rare à Bruxelles pour ne pas en profiter.

Conférences du Cercle artistique

PAPUS

Péladan et Papus, antithèse. On était venu il y a quinze jours pour voir Péladan et se moquer de lui, cette fois-ci, on vient pour entendre Papus contre Péladan. Déception. C'est du nommé Platon que Papus a parlé. Aussi l'a-t-on accusé de rabâchage et un critique l'a comparé à Diafoirus.

Il est pourtant impossible d'avoir moins l'allure classique du médecin que ce Méridional (car c'est aussi un Méridional comme Péladan; tous Méridionaux les célèbres en France!) à la face rabelaisienne et aux allures bon enfant. La conférence, de composition assez fraîche, sans crescendo et finissant par une petite farce graphologique, était pleine d'intéressants détails.

Esprit d'une vaste evergure encyclopédique et d'une admirable

précision scientifique, Papus, dont le mode d'exposition tout analytique convient peu à la conférence ou un discours en public, apporte dans l'exposé de matières abstruses une lucidité et une profondeur appréciables seulement de ceux qui, en réunion privée, l'ont entendu.

En somme, ce mouvement ésotérique, puisque ainsi il se nomme, soulève partout de la curiosité. L'attention va d'abord aux personnalités, plus tard elle ira jusqu'aux idées. Et alors la véritable lutte commencera. Jusqu'à présent les deux protagonistes du mouvement n'ont guère satisfait la curiosité publique. Dans l'un, on a remarqué surtout l'excentricité d'allure et l'or de la voix, dans l'autre, la bonhomie joviale et les notions d'hypnose. Si Péladan, dédaigneux du public, fait sonner son verbe à des hauteurs mystiques difficilement abordables, Papus, au contraire, vous conduit avec toutes les précautions et toutes les prévenances jusqu'au seuil du mystère et vous y laisse. On sent chez lui une secrète appréhension de trop émerveiller ses auditeurs ; de là un abus de réticences. Est-ce qu'il n'y aurait pas un procédé de magie pour fondre ces deux personnalités en une seule qui serait alors d'une belle pondération ?

En attendant, puisque les temps sont venus, qu'il tombe publiquement le voile d'Isis, et n'ayez pas de crainte, la déesse dévoilée le sera pour des aveugles, car pour parler du « Mystère », peut-être faut-il la lumière violette où se dessinent les fantastiques apparitions et non le gaz bourgeois qui illumine les visages non éhémérés du Cercle artistique.

M. MAURICE KUFFERATH

La conférence de M. Maurice Kufferath au Cercle a été très intéressante. Si le conférencier n'est point un orateur ni un causeur à diction et à trucs, au moins est-il un érudit subtil et un wagnérien qui sait.

Il a expliqué à son public uniquement le poème de *Tristan et Iseult*. Il en a découvert les origines celtiques, sa première coordination par Chrétien de Troyes, puis son passage en Allemagne. Wagner, le poème français étant perdu, s'est tenu à la version allemande. Mais combien à l'anecdote, à la péripétie, à l'historiette il a substitué largement et victorieusement l'émotion humaine et la passion universelle ! A preuve l'intervention du philtre, au premier acte.

Pour conclure, M. Kufferath a affirmé que le génie de Wagner venant après les poètes médiévaux, peut se comparer à quelque grand Italien de la Renaissance, reprenant en sculpture ou en peinture la tradition religieuse, aux mains des gothiques. Ceci nous paraît discutable.

Au résumé, excellente soirée.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

Le dernier numéro de la *Société nouvelle* de l'an 1892 vient de paraître. Voici son sommaire :

EMERSON. Fatalité (traduit par I. Will). — EUGÈNE DEMOLDER. Les Convertis des dunes. — N. NIKITINE. La Police russe. — F. VIELÉ-GRIFFIN. Corine de Thèbes. — PH. LINET. Etudes diététiques. — FRANCIS NAUTET. Histoire des lettres belges d'expression française : Georges Eekhoud. — CH. MALATO. Londres-Misère. — J. BORDE. L'examen du *Capital* de Karl Marx. — A. FLEMING. Les Ouvriers anglais. — G. RAHLENBECK. L'Émerveillement. — HECTOR DENIS. L'Organisation de la statistique inter-

nationale du travail. — AG. DE POTTER. Etude d'économie sociale. — CLÉM. ROYER. Les Variations séculaires des saisons. — HUBERT KRAINS. Chronique littéraire.

Table des matières.

Dans cette table des matières des derniers six mois, nous relevons un excellent article de Gustave Kahn sur la *Débacle*, une nouvelle passionnante de Georges Eekhoud : *Burch Mitsu*, des strophes d'Émile Verhaeren, des contes d'Eugène Demolder, la traduction du drame *Les Tisserands* d'Hauptmann, des études d'Hubert Krains, d'Henry Maubel, d'H. La Fontaine (sur Freiland), des articles signés Merlino, Brocher, des contes de Fernand Severin, *les Amants de Taillemark* de Maurice Desombiaux. Nous rappelons, à cette occasion, que la *Société nouvelle* a été la revue où parut la *Princesse Maleine* de Maeterlinck et que c'est chez elle que se firent les premières traductions des Russes, et notamment de Dostoïewsky. C'est elle qui a traduit la première en langue française le *Cas Wagner* de Nietzsche. Elle a fait connaître le Hollandais Multatuli ; elle publie périodiquement des œuvres de Brandès, le Danois, et de l'Anglais W. Morris. Elle a pour collaborateurs déjà anciens (elle a neuf ans d'existence) le prince Pierre Kropotkine et Elisée Reclus. Elle vient de s'attacher comme rédacteurs habituels J.-K. Huysmans, Gustave Kahn, Maurice Barrès, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin et Pierre Quillard. Elle publiera également, les mois prochains, des traductions des dernières productions des littératures étrangères.

De toutes les jeunes revues de langue française, la *Société nouvelle* est, de beaucoup, la plus importante, la plus large, la plus indépendante. Elle marche à l'avant-garde de la littérature, de l'art, de la sociologie, de la science. Aussi la jeunesse belge doit-elle une immense reconnaissance à ce vaillant du cœur et de l'esprit qui lui a ouvert de si larges portes et qui a su, toujours, sans arrière-pensée et sans hésitation, se sacrifier pour elle : Fernand Brouez. Par la finesse de son esprit, le tact de ses manières, la franchise de ses opinions et par son dévouement supérieur aux choses de l'esprit, le directeur de la *Société nouvelle* est appelé à rester, dans notre mouvement jeune, une des plus belles figures.

CONSERVATOIRE DE LIÈGE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Au premier concert annuel du Conservatoire, M. Radoux nous a donné de bonnes exécutions de deux œuvres de Borodine : la symphonie en *mi bémol* et le finale de *Mlada*, l'opéra-ballet inachevé, et d'une fantaisie du compositeur suédois Svendsen, intitulée : *Roméo et Juliette*.

L'orchestre avait été travaillé ; il m'a paru s'être assoupli, observant plus soigneusement les nuances, marchant avec plus d'ensemble. Les cuivres cependant persistent à attaquer avec trop de brutalité et devraient s'attacher à être moins constamment étourdissants ; ils fatiguent et cette vigueur ininterrompue nuit aux effets d'éclat désirés.

J'avoue ne goûter que médiocrement la symphonie en *mi bémol* de Borodine ; c'est une œuvre inordonnée, sans enchaînement, qui ne laisse qu'une impression d'efforts confus. Je lui préfère, et de beaucoup, le finale de *Mlada*, un tableau saisissant où chante une émouvante phrase d'amour.

La fantaisie de Svendsen n'est qu'un élan de passion, mais c'est un élan d'une belle et troublante envolée.

Nous avons, à ce concert, entendu pour la première fois le jeune et nouveau professeur de piano de notre Conservatoire. M. Sidney Vantyn est un pianiste de talent. C'est un virtuose d'une grande agilité, qui a de l'élégance et de la délicatesse et dont on peut beaucoup espérer. Nous n'avons guère pu apprécier que ces qualités; nous aurions voulu l'entendre dans une œuvre qui réclamt de l'interprète plus que de la virtuosité. Il a joué, il est vrai, et bien joué un *Prélude et fugue* de Bach; c'était bien, et cependant nous n'avons pas eu entière l'impression de la merveilleuse clarté et de la haute pureté de lignes qui caractérisent le maître d'Eisenach.

M^{lle} Alice Barbi, que vous avez entendue à Bruxelles, possède une voix de mezzo-soprano d'un admirable timbre, sinon très étendue, que fait grandement valoir une diction parfaite. Elle a chanté de cette belle voix et avec cette belle diction d'anciens airs, très intéressants, d'*Astorga* et de *Caldara*. Une ariette de Jomelli et la monotone cantilène que Berlioz a écrite sur les vers de Hugo : *la Captive*, nous ont paru languets. Mais en revanche, deux lieder de Brahms : *Immer leiser* et *Vergebliches Ständchen*, que M^{lle} Barbi a dits avec une grande justesse et un grand charme d'expression, lui ont valu — et bien légitimement — un considérable succès.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

C'est l'annuel étalage des beaux livres or et vermillon, des livres comme des bonbons peinturlurés à la vitrine de ces confiseurs littéraires que, jusqu'à l'an nouveau, deviennent les libraires.

La voilà revenue notre mélancolie de nous sentir vieillir en la joie des petits pour ce qui fut notre joie ! Il est une jeunesse des livres comme il est une jeunesse des esprits ; plus tard, l'équation ne s'établit plus qu'à travers un effort ; il faut se rajeunir et s'oublier pour butiner encore au jardin merveilleux de la Fantaisie. Alors le charme lentement opère ; on revoit des paysages autrefois familiers ; la phrase des conteurs s'affine en lointaine musique ; il semble que le cœur se soit rafraîchi. C'est le miracle des livres de nous ramener aux chemins d'enfance.

On rêverait des histoires dites par les plus beaux poètes, par les saint Jean Bouche d'or de la légende et du conte. L'émerveillement qu'un Demolder accommodât ses évangiles pour un public d'enfants ! Ses belles vierges naïves fleuriraient comme des lys dans les jeunes imaginations ; il y aurait un émoi de petites âmes sur le chemin de ses Bethléem. Car ce n'est rien que d'être très spirituel : il faut le don persuasif et tendre, il faut attirer les esprits comme avec des pipeaux. Je proclame l'exquis diseur de choses d'Yperdamme ; au lieu des verres grossièrement peinturlurés des habituelles lanternes chinoises, il y mettrait, lui, de délicieuses enluminures comme dans les missels, des vitraux où c'est comme le ravissement d'entendre un très vieux prêtre parler sous la rosace d'une chapelle.

Nul art trop délicat pour les enfants, ni trop nuancé, ni surtout trop imagé. De divins imagiers de lettres seraient seuls choisis : ils iraient dans les écoles, graves et doux, disant leurs récits merveilleux, comme des Christs au devant de qui se presseraient les femmes et les enfants.

Ayons toutefois l'estime de tous les conteurs de l'enfance : ils sont comme les houx de Noël et ne fleurissent qu'une fois l'an. Mais ce jour-là, les boules d'or et les petites bougies roses s'allu-

ment dans leurs rameaux : ils ont un air de grand dimanche comme tout ce qui est Songe et Bonheur. Et comme le prêtre officie en de l'or et des pierreries, ils étalent de belles chapes, se vêtent d'ornements royaux afin de dire, eux aussi, leur messe, la joyeuse messe où l'hostie a la douceur d'un fondant.

Le bon père Hetzel, qui créa la littérature enfantine, a dû partir en joie en se rappelant l'œuvre qu'il laissait derrière lui. Il fut le patriarche des beaux contes roses et bleus ; il a mérité d'être honoré comme un des grands saints de la Librairie « d'éducation et de récréation », comme il baptisa sa bibliothèque. La graine semée par lui a levé ; son fils, après lui, continue à religieusement cultiver le champ paternel. Et c'est pourquoi, comme les autres ans, il faut d'abord commencer par les livres des Hetzel quand on parle contes et livres d'an.

Il y a, pour nous qui sommes un peu blasés sur le plaisir des lectures, un moyen de lire toujours amusant : c'est de lire les images.

On a ainsi le résumé de tout un chapitre et le crayon quelquefois plus d'éloquence que la plume. Dans *Claudius Bombarnac* et *le Château des Carpathes*, les deux nouveaux récits de Jules Verne, ils s'égalent. Bennett et Verne écrivent et crayonnent du même entrain : leurs outils même se ressemblent ; ils ont tous deux la précision et l'allure cursive. Celle-ci est la qualité essentielle de l'esprit du conteur : son récit galope comme ses personnages, et vous savez si ceux-ci abattent du chemin ! D'image en image, en ce *Claudius Bombarnac*, ce sont des trains qui partent, déraillent, des gens qui courent, des pays inconnus qui défilent. La vapeur même semble un terme trop vieux pour ces locomotions effrénées. Or, sachez-le, Bombarnac est ce reporter du xx^e siècle qui, un matin, à Tiflis, reçut de son directeur l'ordre télégraphique de « prendre train direct Grand-Transasiatique entre frontière Europe et capitale Céleste Empire afin de transmettre sous forme chroniques interviews personnages marquants, signaler incidents sur le parcours... » Naturellement, il arriva à Bombarnac les choses les plus drôles : tout se complique ; l'art des « passe-muscade » ne va pas plus loin. Et il faut voir la justesse et l'esprit des têtes chez Bennett et comment son crayon se reconnaît à travers cet imbroglio.

Voici qu'il recommence dans *le Château des Carpathes* ; sa verve ne s'épuise pas ; on est emporté au tourbillon des images qui commentent cette vraie fantasmagorie scientifique.

M. André Laurie, après avoir biné un petit jardin qui était bien à lui, se prend d'émulation et, à son tour, investit le champ des hypothèses où le devança son maître Verne. Il y entraîne M. Riou ; le tourbillon des images va nous précipiter en plein ciel. C'est, en effet, d'aviation qu'il s'agit dans *le Rubis de grand Lama*. Un jeune aventurier de la science, M. Deroches, fait construire un aéroplane, une machine énorme dont il fournit les plans et les millions. Le prodigieux oiseau prend son vol ; nous filons pardessus la vieille Europe, nous traversons la Méditerranée, nous voguons du Ceylan au Thibet, l'Himalaya s'évanouit sous nous. C'est un vertige, cette histoire, et comme tout arrive, il y a au bout, après les épisodes les plus variés et les sensations les plus célestes, un épilogue qui marie, à la grande joie du lecteur, l'inventeur à la fière jeune fille qu'il aime.

M. Berr de Turique nous narre plus simplement la vie d'une *Petite Chanteuse* : le moins qu'il pût arriver, c'est que la petite chanteuse devint une étoile. Naturellement aussi, c'est une enfant trouvée, recueillie par de pauvres saltimbanques. La nouveauté

réside en ceci : la petite chanteuse ne retrouve jamais ses parents. M. Gabriel Ferrier a imaginé, pour illustrer le récit, quelques bons types.

Le roman amoureux se hausse d'un degré avec *la Petite fée du village*. C'est une adaptation de la *Catherine* de Jules Sandeau. On ne dit pas qui fit cette transposition, mais elle est très habile et dénote un doigté sûr. Le charme doux, l'évent de cet art un peu lointain du vieux conteur ne s'est pas perdu : il règne ce ton de demi-nature et cette poétisation de la vie qui fait voir les choses comme derrière une fine gaze. Mais voyez le sort des livres : celui-ci charmait nos pères ; il va charmer nos jeunes gens ; les vieux livres redeviennent jeunes pour les jeunes. Je loue M. G. Roux pour avoir mis comme une vapeur autour des figures de son illustration. Elles gardent ainsi le flou du texte et ne dissonent pas par une netteté qu'il n'a pas et qui s'indécise plutôt en du chimérique

La nomenclature s'achève en un livre plus grave quoique si peu, en un livre qui est la gravité et le sourire, cette jeunesse des vieillards. Et il est, en effet, d'un très ancien auteur resté jeune, ce livre qui s'appelle *Epis et Bluets* et qui est composé des glanes d'une vie vouée à l'Idée. C'est Legouvé que je veux dire. Il écrit, celui-ci, comme au temps où l'on causait, il tourne à merveille une anecdote, il a l'esprit de n'en pas montrer trop. Des ombres charmantes s'évoquent de son récit, d'autres glorieuses, Liszt, Chopin, M^{me} Pasta, des comédiens, des comédiennes, des poètes et l'ombre de Venise à travers l'ombre de Manin. Il y a aussi des *Etudes littéraires et dramatiques* ; on sait qu'il y excelle ; et pour finir, voici de légères et fines histoires, *Scènes de famille*, dites comme par un grand-père avec le charme de voix qui fait ressusciter le passé devant les petits enfants.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Eshba contre Smylis.

La Cour d'appel, présidée par M. le premier président Eeckman, a rendu mercredi son arrêt dans l'affaire du ballet *Smylis* que nous avons relatée en détail (1).

MM. Léon Du Bois et Théo Hannon gagnent leur procès. L'arrêt de la Cour, s'appuyant sur les motifs invoqués par le jugement rendu en première instance, décide que les collaborateurs conservent le droit de modifier l'œuvre commune jusqu'au moment où elle a reçu son existence définitive.

En conséquence, M. Du Bois n'est nullement en faute pour avoir transporté dans le ballet *Smylis* certains morceaux de musique qu'il destinait primitivement à *Eshba*.

Quant aux 500 francs de dommages-intérêts accordés à M. Hannon, M. Defawe reste condamné à les payer, le fait de la suppression du nom de M. Hannon sur les affiches ayant causé préjudice à celui-ci. M. Defawe est en outre condamné à tous les dépens.

Genus irritabile vatum (2).

M. Victor Barrucand, dont nous avons raconté les mésaventures avec M. Wekerlin qui lui a mis un de ses poèmes en musique en en modifiant le texte, a échoué dans sa demande en dommages-intérêts contre le musicien et l'éditeur. Les conclusions prises par M^e Clunet pour MM. Wekerlin et Durand ont été accueillies par le tribunal, qui a débouté le poète de son action et l'a condamné aux dépens, tout en lui accordant la suppression, dans l'édition musicale de *la Chanson des mois*, de deux pièces : *Avril* et *Juin*, qui avaient été particulièrement maltraitées par le compositeur.

(1) Voir *l'Art moderne* des 13 et 20 décembre 1891, 10 janvier et 27 novembre 1892.

(2) Voir notre dernier numéro.

LISTE DE SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT CHARLES BAUDELAIRE SOUSCRIPTEURS BELGES (1)

QUATRIÈME LISTE

Report des listes précédentes.	fr.	556
MM. Camille Lemonnier, homme de lettres		20
Louis Lenain, graveur, à Bruxelles		5
Jean Portaels, directeur de l'Académie des Beaux-Arts		5
Alex. Marcette, artiste-peintre, à Bruxelles		5
Louis Delmer, homme de lettres.		5
Raymond Nyst, directeur du <i>Mouvement littéraire</i>		5
Emile Claus, artiste peintre, à Astene		3
M ^{me} Nelly Van der Stappen, à Bruxelles		5
M ^{lle} Eugénie Meuris, du Théâtre Libre		2
M. Rodolphe Wytzman, artiste peintre, à Bruxelles		3
M ^{me} Juliette Wytzman, id.		3
MM. V. Bonnevie, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles		5
A. Hennebicq, artiste peintre, à Bruxelles		5
Valère Mabile, maître de forges, à Morlanwelz		50
Albert Thiéry, avoué au tribunal de première instance de Bruxelles		5
Max Hallet, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles		5
H. De le Court, id.		5
Paul Otlet, id.		5
Henri Carton de Wiart, id.		5
Pierre Blanchemanche, id.		5
A reporter.	fr.	707

PETITE CHRONIQUE

Le deuxième Concert populaire, fixé au 8 janvier, aura lieu, comme nous l'avons dit, avec le concours de M. Eugène Ysaye. L'éminent artiste interprétera la *Fantaisie écossaise* de Max Bruch et le troisième concerto de Saint-Saëns. Le programme symphonique portera entre autres une *Rhapsodie orientale* de Glazounow, exécutée pour la première fois à Bruxelles.

A propos des Concerts populaires, une nouvelle qui excitera beaucoup d'intérêt dans le monde musical : M. Joseph Dupont se propose de compléter la série de ses matinées par quelques séances de Quatuor données par MM. Ysaye, Crickboom, Van Hout et Jacob.

On sait l'attrait exceptionnel qui s'attache aux auditions du Quatuor Ysaye. Les habitués des concerts des XX, — les seuls concerts bruxellois où le Quatuor s'est fait entendre jusqu'ici, — font chaque année d'enthousiastes ovations aux merveilleux musiciens qui ont poussé jusqu'à l'absolue perfection l'interprétation des maîtres. N'eût-il pas acquis la célébrité qu'il a légitimement conquise comme virtuose, M. Ysaye aurait droit à une réputation universelle pour avoir formé, stylé et dirigé, avec une autorité à laquelle ses partenaires se plaisent à rendre hommage, un Quatuor qui n'a en ce moment aucun rival. Nous avons relaté le triomphe que Paris a décerné à nos artistes au mois de mai, lors des quatre séances de musique française qu'ils ont données à la salle Pleyel. Leur apparition aux Concerts populaires sera un événement musical considérable, et l'on ne peut que féliciter M. Dupont d'élargir ainsi le cadre de ses concerts.

Le premier concert de l'*Association des artistes-musiciens* aura lieu le 14 janvier. Il sera consacré aux œuvres du compositeur russe P. Tchaïkowsky qui viendra spécialement à Bruxelles pour diriger l'orchestre. On sait la grande place que M. Tchaïkowsky occupe dans l'école russe. Le concert de l'*Association* sera donc tout un événement.

(1) Les souscriptions sont reçues dans les bureaux de *l'Art moderne*, d'où elles seront transmises au Comité central, à Paris.

La seconde séance présentera plus d'intérêt encore. On y entendra l'œuvre la plus importante et la plus remarquable de l'école française contemporaine, *Le Chant de la Cloche* de M. Vincent d'Indy, qui sera exécutée pour la première fois en Belgique. On se souvient que le deuxième tableau, *Amour*, fut interprété avec un très grand succès aux concerts des XX, l'an passé. Ce tableau, ainsi que le quatrième, *Vision*, figureront cet hiver au programme des concerts du Conservatoire de Gand. Mais l'ensemble, qui comprend sept tableaux et un prologue et qui exige le concours de grandes masses chorales, de solistes et d'un orchestre de premier ordre, n'a été exécuté jusqu'ici qu'à Paris (concerts Lamoureux) et à Amsterdam (concerts de l'*Excelsior*). Le nouveau chef d'orchestre de l'*Association*, M. Flon, débute par un coup de maître.

Quant aux interprètes, ils seront choisis dans le personnel du Théâtre de la Monnaie.

M. Paul Gilson travaille en ce moment à un oratorio pour soli, chœurs et orchestre, dont le texte (en prosé rythmée et non rythmée) a été écrit par M. Jules Guillaume. Titre : *Francesca da Rimini*.

Simultanément, le jeune maître compose de la musique de scène pour la *Princesse Maleine* de Maurice Maeterlinck. Musique de scène n'est peut-être pas l'expression exacte : c'est plutôt un accompagnement musical, l'orchestre jouant sans interruption, en manière de mélodrame, durant la déclamation des acteurs.

En outre, M. Gilson vient d'achever un chœur pour trois voix de femmes : *Derniers rayons*, sur un poème de M. Louis de Casembroot, une Fantaisie pour orchestre sur des thèmes populaires canadiens, et une transcription de mélodies écossaises pour orchestre d'instruments à cordes.

On voit que l'auteur de *la Mer* ne s'endort pas sur ses lauriers !

Freyr, de notre compatriote Emile Mathieu, vient de passer la frontière. L'exécution qui en a été donnée à Dusseldorf, sous la direction de M. Butts, a eu un grand succès, constaté par toute la presse. La *Gazette de Cologne* du 30 novembre lui consacre une étude détaillée, malheureusement trop longue pour que nous puissions la reproduire.

Grand succès aussi, dans la même ville, pour Peter Benoit, dont *le Rhin* a été l'objet d'un accueil enthousiaste.

Le peintre Théodore Verstraete fera à la Galerie du Congrès, du 18 au 29 courant, une exposition de ses œuvres : tableaux, études et impressions.

Le paysagiste Heymans prépare une exposition générale de son œuvre, depuis les toiles du début jusqu'aux lumineux tableaux qui marquent sa dernière évolution.

Cette exposition aura lieu en mars au Cercle artistique, qui mettra exceptionnellement à la disposition de l'artiste, en même temps que le salon affecté aux expositions particulières, la grande salle des fêtes.

M^{me} Jules Destrée, née Marie Danse, l'aqua-fortiste qui illustra d'une façon si saisissante les *Chimères* de M. Destrée et a qui l'on doit un grand nombre d'œuvres intéressantes, vient d'être chargée par le gouvernement d'exécuter une gravure à l'eau-forte d'après le *Géographe* d'Henri de Braekeleer que possède le Musée moderne.

Les *Entretiens politiques et littéraires* publient, de M. Bernard Lazare, une pénétrante et enthousiaste étude sur le *Cycle patibulaire* de Georges Eekhoud.

M^{me} Melba se fera entendre mercredi prochain à l'Alhambra dans un grand concert dont la partie symphonique est confiée au maestro Arditi.

La troisième séance de la Section d'Art de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, et sera consacrée à Brahms dont on entendra le *Quintette* (op. 115) pour clarinette et instruments à cordes, la *Sonate* (op. 100) pour piano et violon, et le *Quatuor* (op. 25) pour piano, violon, alto et violoncelle. Entrée : 5 francs. — Pour la série des séances : 10 francs.

Le peintre Fernand Khnopff fera vendredi prochain, au *Cercle artistique*, une conférence « à propos d'Hamlet », dans laquelle il passera en revue les principaux interprètes qui, en Angleterre et en France, ont incarné le héros de Shakespeare.

Mardi, concert donné par M. Jenő Hubay et M^{lle} Hélène Schmidt.

La distribution des prix aux élèves de l'école de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu le lundi 26 décembre courant, à 7 1/2 heures du soir, dans la salle de l'ancien Théâtre Lyrique, place du Marché, à Schaerbeek.

Cette cérémonie sera suivie d'un grand concert vocal exécuté par 350 élèves des cours supérieurs, sous la direction de M. Henry Warnots, directeur de l'école.

Le programme comprendra des airs et des duos interprétés par les principaux lauréats des derniers concours, des chansons françaises du xv^e siècle harmonisées à quatre voix mixtes par M. F.-A. Gevaert, des chansons flamandes du xv^e et du xviii^e siècle disposées pour chœur par M. Fl. Van Duysel et la marche triomphale *d'Olympie*, de Spontini.

M. Louis Delmer a donné à Namur une conférence qui a obtenu beaucoup de succès. *L'Opinion libérale* en rend compte en ces termes :

« Il est des choses dont on ne parle pas », tel était le sujet. Ces choses-là, ce sont celles qui appartiennent aux idées artistiques littéraires.

Notre caractère répugne à la culture littéraire, dit-on. Il est une faculté qu'on nous accorde, a objecté M. Delmer, c'est de suivre de loin, de très loin, le mouvement littéraire de nos voisins.

Vouloir être majeur en tout, excepté dans les lettres, nul patriotisme ne peut résister à une pareille abdication. En matière de littérature et d'art, la Belgique montre trop qu'elle est un petit pays. Petit pays, petites idées.

C'est ce thème qu'a développé M. Delmer, semant sa conférence d'anecdotes très intéressantes. Il a parlé beaucoup de Camille Lemonnier, dont l'œuvre, a-t-il dit, constitue le mémorial des sensations d'un peuple appelé à la vie libre.

Incidentement, il a cité le nom de Théodore Baron, le robuste peintre qui est de nos concitoyens. Ce sera toujours une gloire pour la ville de Namur, a déclaré le conférencier, d'avoir su confier l'éducation artistique à Théodore Baron.

En résumé, conférence très remarquable, dans laquelle M. Louis Delmer a montré qu'il entend juger avec la plus grande liberté tout ce qui concerne l'art littéraire. »

VENTE

DE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

PORCELAINES ET FAIENCES DIVERSES

Bronzes et cuivres

ARGENTERIES ANCIENNES ET MODERNES

MEUBLES, TAPISSERIE GOTHIQUE,

Gravures, Violons, Monnaies, Médailles, Objets divers, etc. dépendant de la succession de feu

M. LE BARON TH. SANCHEZ DE AGUILAR
qui aura lieu

GALERIE SAINT-LUC, 10, rue des Finances

A BRUXELLES

les lundi 19, mardi 20 et mercredi 21 décembre 1892

A 2 HEURES PRÉCISES DE RELEVÉE

Par le ministère de M^e Albert POELAERT, notaire à Bruxelles,
47, rue Royale

Experts : MM. J. et A. Le Roy, frères, à Bruxelles
12, place du Musée

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Exposition publique le Dimanche 18 décembre 1892
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CROIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépôtaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Vient de paraître chez E. Deman, libraire à Bruxelles :

TÉNÈBRES, PAR IWAN GILKIN

Un volume gr. in-8°, couverture or avec frontispice par Odilon REDON

Tirage unique à 150 exemplaires numérotés à la presse dont 110 seulement pour le commerce. Ces 110 exemplaires répartis comme suit : 100 sur papier de Hollande Van Gelder, prix 15 francs ; 10 sur papier du Japon Impérial, prix 30 francs.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAV (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

MACKAR et NOËL

Editeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.

NOUVEAUTÉS PARUES :

P. TSCHAÏKOWSKY, *Nocturne* (n° 4 des Six morc. p^r piano (op. 19).

" *Valse sentimentale* (n° 6 des Six morceaux pour piano (op. 51).

" *Complainte* (nocturne sur deux thèmes de *Snegou-rotschka*).

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

« LE MESSIE » AU CONSERVATOIRE. — YOLANDE. — INSTANTANÉ M. Albéric Magnard. — EXPOSITIONS DE LA SEMAINE. — EXPOSITION DES PEINTRES NÉO-IMPRESSIONNISTES A PARIS. — LISTE DE SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT CHARLES BAUDELAIRE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — NÉCROLOGIE. — PETITE CHRONIQUE. — TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

« Le Messie » au Conservatoire.

Le Messie est une œuvre écrasante... de lourdeur. Aussi M. Gevaert, qui aime les restitutions archéologiques, — cet âge est sans pitié, — ne nous a-t-il pas fait grâce d'une note de cette énorme et monotone partition. On affectionne les gros morceaux au Conservatoire : parfois c'est *Armide*, presque entier, parfois ce sont les neuf symphonies de Beethoven, exécutées à la file, qui font les frais des concerts. Nous y entendrons peut-être un jour toutes les symphonies de Haydn, puis tous ses quatuors; peut-être aussi tous les opéras de Grétry. Qui sait? Nous voyons arriver le moment où nous serons convoqués à une séance gigantesque qui ne comprendra rien moins que la Tétralogie complète, jouée en une séance, avec des interruptions variant de trois à cinq minutes, ceci pour ne pas manquer aux traditions.

Notre opinion, sans réticence, sans parti pris, sans *snobisme* surtout, est bien simple : il fallait réduire des deux tiers l'audition de dimanche, supprimer les fugues purement formelles, les airs à gargarismes, faire un choix de ce qui est vraiment génial et neuf dans la partition, nous en faire goûter la moelle substantifique, comme dit Rabelais, et ne pas nous accabler sous une avalanche formidable de formules scolastiques. Pourquoi ne pas laisser aux élèves de la classe de contrepoint le labeur de digérer à loisir ces exercices compliqués? Pourquoi imposer au public des dimanches, si amoureux des choses simples et chantantes, si prompt à dodeliner de la tête aux jolis rythmes, si content d'exhaler en de furtifs murmures la joie des retards et des ports de voix savamment ménagés, la pénible tâche de se retrouver dans les broussailles de cette terrible musique? C'est de la cruauté. Ou c'est peut être une leçon, ou même une pénitence? Dans ce cas, nous applaudirions à l'ingénieuse idée de M. Gevaert.

Le Messie manque surtout de variété et de vrai sentiment religieux. L'intimité profonde de Bach, le caractère expressif de ses mélodies, la construction si savante et si diverse de ses grands ensembles sont absents chez Händel. Celui-ci a la pompe extérieure, l'éclat décoratif, l'allure grandiose : mais la plupart du temps on sent, sous ces dehors imposants, la froideur, le savoir-faire, le chic. La répétition constante des mêmes procédés

finit par engendrer chez l'auditeur l'indifférence et l'ennui. Pourquoi ces continuelles répliques de l'orchestre qui répète, après le soliste, la phrase même que celui-ci vient de chanter? Pourquoi ces fugues, presque toutes à deux sujets, où l'on entend toujours revenir la double formule initiale? Et cette marche perpétuelle des basses, qui marquent le rythme avec une continuité exaspérante! Et ces chœurs divisés en quatre parties égales, où un effet identique se reproduit quatre fois, sans gradation, sans développement! Et ce travail purement formel, dépourvu de musique, écrit pour les yeux!

Certes, le génie se dévoile souvent. Faut-il louer l'*alleluia*, le chœur « Car un enfant nous est donné », plusieurs airs, notamment celui qui ouvre la troisième partie, presque tous les récitatifs? C'est parmi ces pages qu'il aurait fallu choisir, laissant aux amateurs de contrepoint le reste de la partition. Ils y trouveront à apprendre et à admirer, car la dextérité et l'ingéniosité déployées sont énormes. Au concert, nous supplions qu'on nous en délivre.

L'exécution a été bonne. Chacun a fait de son mieux. Seuls, les altos sont si modestes qu'on ne les entend presque jamais. M. Demest, un ténor liégeois dont la voix est superbe, a chanté en artiste, avec goût et accent. M. Fontaine nous a paru bien lourd et M. Danlée assez terne. M^{lle} Flament a rempli, non sans style, le rôle important qui lui était dévolu. M^{lles} Thevenet et Van Hoof ont soupiré agréablement leurs airs; enfin, M^{lle} Gaulancourt a lancé, d'une voix bien timbrée et avec conviction, les roulades de son air en *si bémol*.

L'orchestre a été ce qu'il est toujours : très bon. Mais pourquoi prendre l'*alleluia* dans un mouvement si lent? Pourquoi ralentir avant l'entrée des voix, au commencement de ce chœur? Pourquoi surtout allonger outre mesure les silences qui préparent l'*adagio* final de la plupart des ensembles? L'effet ainsi produit est très gros, mais fort peu artistique. Au surplus, c'était peut-être pour réveiller discrètement les auditeurs assoupis? Dès lors, nous n'avons plus rien à dire.

L'impression que nous a causée *le Messie* a été partagée par une foule d'auditeurs. Mais le mot d'ordre au Conservatoire est de tout admirer, sans discussion. C'est même plus qu'une consigne, c'est un dogme, et nous voilà sans doute classés parmi les hérétiques pour avoir osé, dans la franchise brutale de nos appréciations critiques, dire tout haut ce que pensent beaucoup de fidèles.

Il est bon, croyons-nous, qu'arrive aux oreilles du maître éminent qui préside aux destinées du Conservatoire, en même temps que monte à ses narines l'encens de ses enfants de chœur, l'écho des observations d'une grande partie du public. Occuper pendant trois mois tout le personnel des élèves et des professeurs à

des exercices de vocalisation et de développements contrapontiques, cela paraît excessif quand on songe que le Conservatoire a pour but de former *des artistes*, de développer en eux le goût, le sens esthétique, l'amour de la musique.

Et ce n'est pas fini! *Le Messie* joué, on annonce une seconde audition, qui formera le programme du troisième concert. En attendant, une nouveauté sans doute? Pardon, *Manfred*. *Manfred* déjà joué et rejoué, périodiquement repris.

Est-ce se montrer trop exigeant que de réclamer — respectueusement — l'audition de quelque œuvre non entendue? Et César Franck n'a-t-il pas vu s'accumuler sur sa tombe assez d'années d'oubli pour qu'on puisse décemment monter *les Béatitudes*? Ou, si l'on tient à Schumann, n'y a-t-il pas *Faust*, *le Paradis et la Péri*, *la Vie d'une rose*, *le Page et la Fille du Roi* qui mériteraient de recevoir la parfaite interprétation que donnent aux œuvres les chœurs et l'orchestre du Conservatoire?

Et *la Passion selon saint Mathieu* de J.-S. Bach? Et *la Passion selon saint Jean*? Et la messe en ré de Beethoven? Et de César Franck, déjà nommé, en dehors de ses radieuses *Béatitudes*, ne serait-il pas urgent de nous faire connaître ces chefs-d'œuvre inconnus : *Rédemption*, *Rébecca*, *Psyché*?

Nous croyons M. Gevaert trop artiste, trop homme de goût, trop pénétré de la mission que sa haute situation lui impose pour ne pas tenir compte des désirs que nous exprimons au nom des artistes et des amateurs.

YOLANDE

C'est mardi prochain qu'aura lieu la première représentation, au Théâtre de la Monnaie, du drame en musique de M. Albéric Magnard auquel la direction a donné une interprétation de premier ordre et des soins particuliers.

L'action au XII^e siècle, en France, dans le château du comte Roland le Hardi.

Affaissée près de la fenêtre de sa chambre, Yolande plonge ses regards dans la nuit. Reverra-t-elle jamais son mari, le héros Roland qui fut toute sa joie? Il revenait, vainqueur, de la Terre sainte, mais une tempête a dispersé la flotte des croisés et sa nef s'est perdue; et depuis deux ans Yolande n'a pas eu d'autres nouvelles. Le doute l'a épuisée; elle sent venir la mort qu'elle désire et qu'elle redoute, dans un suprême espoir.

Mais sa conscience de chrétienne lui fait honte de sa souffrance. Elle se lève, se traîne, s'agenouille devant une image du Sauveur. Que Dieu lui pardonne de n'être qu'à elle-même, à ses ivresses anciennes, à ses tortures présentes. Si Roland est mort, il est au Paradis et que vaut l'amour d'une femme auprès de l'amour divin qui enveloppe les élus? Qu'importe sa souffrance, si Roland est heureux!

Calmée, elle retourne s'accouder à la fenêtre; le jour paraît, elle se perd dans une rêverie qu'interrompt la venue de sa vieille

nourrice Jeanne. Encore toute une nuit sans sommeil ; n'est-ce pas folie de ne pas reposer, elle si affaiblie ; ce babil semble distraire un peu Yolande, mais le nom de Roland revient bientôt à ses lèvres et elle repousse les consolations de Jeanne.

Elle tressaille tout à coup et prête l'oreille à un bruit lointain. La fièvre l'égaré-t-elle ? Non, elle a entendu le galop des chevaux et l'appel des cors. Son cœur ne la trompe pas : c'est le bien-aimé, c'est Roland qui revient. Un homme d'armes paraît au seuil de la chambre. Alerte ! On attaque le château ! « Trêve à toute crainte, fais baisser le pont-levis, ordonne Yolande, et cours au-devant du maître. » En vain Jeanne lui recommande-t-elle la prudence. « Aveugles et sourds vous qui n'aimez pas ! » Elle a retrouvé ses forces et court à la fenêtre. Comme il chevauche fièrement, Roland le Vaillant ! Des serviteurs entrent essoufflés annonçant le retour du comte. Au dehors, les cris de terreur de la population du château se changent en cris d'allégresse.

C'est trop de joie. Quand Roland paraît, Yolande tombe dans ses bras et expire. Il la porte sur sa couche, essaie inutilement de la ranimer, avec l'aide de Jeanne. Il mande le Chapelain, habile en l'art de guérir. Mais le Chapelain ne peut que constater la mort et se met en prières ainsi que Jeanne.

Roland est tombé sur un siège, assommé. La notion du lieu et du temps ne lui revient que lentement. Peu à peu son esprit s'anime. Le souvenir des heures heureuses le hante. Il dit la beauté, la grâce, la douceur d'Yolande et quand il se heurte de nouveau à la réalité, une rage s'empare de lui. Son besoin de justice immédiate s'exaspère. Il a versé son sang dans les combats, souffert la famine et la fièvre, comme le désespoir d'échouer sur une rive maudite, les hontes de l'esclavage. Enfin il a pu s'enfuir, revoir son pays, son foyer, sa femme, et cette femme, son honneur, sa vie, lui est enlevée. Il se répand en malédictions.

Jeanne et le Chapelain essaient de le calmer. Il détourne sa colère sur eux et les menace de son poignard. Resté seul, et toujours plus exalté, il se rapproche du lit où repose le corps de sa femme et lève le bras pour se tuer.

Mais l'obscurité a envahi brusquement la chambre et une voix bien-aimée a retenti, dominant des chœurs mystérieux. Des formes blanches se dessinent au fond de la chambre et Yolande apparaît entre des théories de saintes, inondée de lumière, Roland a laissé tomber son poignard ; il regarde terrifié le corps inerte de sa femme, puis se tourne vers la vision.

Yolande lui dit l'horreur de sa faute ; un instant de folie allait les séparer pour l'éternité. Dieu ne l'a pas voulu, et, pour ramener le pécheur, a fait un miracle. Gloire à lui ! La honte de l'avoir méconnu sera le plus sensible châtement. Que Roland vive et se repente, et quand viendra la mort il sera uni dans l'éternelle vérité à celle qu'il pleure.

Tandis que la vision s'efface peu à peu, Roland, se frappant la poitrine, s'accuse humblement de son crime. Un dernier accès de passion l'anime contre lui-même, quand l'égoïsme de son existence lui apparaît. Mais ses yeux sont dessillés ; il a compris le bonheur du sacrifice. Qu'il ne soit pas trop tard ! Que Dieu lui accorde une vie assez longue pour le repentir ! Il s'agenouille les mains tendues vers l'apparition maintenant indistincte.

Le langage d'Yolande est une prose chantée, mêlée à une symphonie d'instruments et de voix. La technique littéraire réside en une recherche des formes de grammaire et de syntaxe les plus favorables à une déclamation rapide. La technique musicale consiste dans l'emploi de thèmes et de tonalités qui se meuvent,

varient ou demeurent suivant les exigences de l'action. On ne saurait isoler les éléments du drame pour les juger, car ils n'ont de valeur que dans l'ensemble. Les lois logiques de la littérature et de la musique pures sont modifiées à tout instant par les besoins de l'action, et telle expression, telle modulation, justes à la scène, sont absurdes, considérées à part.

En résumé, Yolande est une étude de caractères mystiques d'homme et de femme, développée rigoureusement dans la forme wagnérienne.

La distribution est confiée aux premiers sujets du théâtre : M. Seguin jouera *Roland le Hardi*, M^{lle} Chrétien *Yolande*. *Jeanne* sera interprétée par M^{lle} Wolf, *le Chapelain* par M. Danlée.

La partition, qui présente de grandes difficultés d'exécution, a été minutieusement travaillée sous la direction de M. Flon, et tout fait présager une soirée de haute saveur artistique.

Plusieurs personnalités artistiques de Paris arriveront à Bruxelles mardi pour assister à la première. On cite notamment : M. Francis Magnard, directeur du *Figaro* ; M. et M^{me} Robert de Bonnières, MM. Vincent d'Indy, Charles Darcours, Théodore de Wyzewa, Alfred Bruneau, de Fourcault, Savard, Guy Ropartz, etc.

INSTANTANÉ

M. Albéric MAGNARD

L'une des personnalités les plus attachantes de la jeune génération des musiciens français. Vingt-sept ans. Elève de Vincent d'Indy, qui lui a fait oublier le trop rigoureux scolasticisme dont la stricte observance lui valut au Conservatoire de Paris le premier prix d'harmonie dans la classe de Théodore Dubois. Doit aux leçons de Massenet ses idées en contrepoint. Prince héritier d'une des royautés parisiennes, entend ne devoir qu'à lui-même, à son travail et à son talent, la place qu'il veut occuper parmi les artistes. Sa méfiance à l'égard des courtisans éventuels se traduit par une réserve un peu farouche, qui lui fait éviter les relations mondaines, fuir les réunions. Se concentre exclusivement dans son art et pour le connaître « dans les coins », se condamne, l'été venu, au labeur des chefs d'orchestre de villes d'eau. Possède déjà à son actif, outre *Yolande*, qui sera représentée mardi, une *Suite d'orchestre dans le style ancien*, jouée chez Lamoureux, une *Symphonie* exécutée à la Société nationale, *Six poèmes en musique* dont deux furent chantés aux concerts des XX. A en portefeuille une deuxième symphonie presque achevée. Sceptique, dénué d'illusions, généralement mécontent de lui-même. Ne se gobe nullement et cherche avec opiniâtreté des formes neuves pour exprimer en musique les textes qu'à l'exemple de son maître il compose lui-même.

Signe particulier : N'écrit librement qu'à Auteuil, dans l'intimité de ses ivoires anciens, de ses bibelots favoris parmi lesquels grimace une tête de mort et sous l'énorme araignée japonaise qu'une main amie broda dans le plafond de son cabinet de travail tendu de vert sombre.

Autre signe particulier : A recueilli des Jeune-France l'héritage du gilet écarlate et porte des chapeaux de feutre d'un modèle introuvable chez les fournisseurs de la rive droite et même du quartier Latin. — O. M.

Expositions de la semaine.

THÉODORE VERSTRAETE, à la *Galerie du Congrès*.

La mer, la Campine, la Zélande, voilà les trois domaines auxquels M. Verstraete emprunte la pâte et la couleur de ses toiles. Dans ces régions, M. Verstraete s'acharne à la poursuite des lumières chaudes des vagues, des soleils sauvages des bruyères, des verdeurs des prairies étoilées des fleurs blanches du printemps et où d'accortes et appétissantes Zélandaises cueillent, bras nus et rouges, des marguerites. Il s'imprègne, au passage, de la mélancolie des maisons des grand'routes, ombragées par les sapins.

Son faire est parfois lourd et matériel. Maint coin de pays réclamerait plus de finesse et de pénétration. On voudrait aussi plus de personnalité dans ces peintures, une originalité plus nette. Mais on ne peut nier, certes, l'évident talent du peintre, dont l'exposition actuelle dénote de notables progrès.

MAURICE HAGEMANS, au *Cercle artistique*.

M. Hagemans n'a pas la conscience et la solidité qu'on rencontre en l'œuvre de M. Verstraete. Il fait de la peinture légère et habile, mais trop souvent à fleur de toile. Il en résulte un charme qui s'évapore vite, un art qu'il ne faut pas analyser, car on y trouverait surtout un pinceau spirituel et facile.

HENRY CASSIERS, au *Cercle artistique*.

De M. Cassiers, les habituelles et souriantes aquarelles. Du Stacquet un peu « gris perle ». Cette envolée d'aquarelles, c'est gracieuse comme un essaim de papillons, — mais ce sont toujours les mêmes papillons que M. Cassiers fait voler aux cimaises de ses expositions.

Exposition des peintres néo-impressionnistes à Paris.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

L'exposition ouverte dans les Salons de Bréban, en même temps qu'elle affirme l'école néo-impressionniste, marque une rupture nécessaire avec le groupe symboliste-mystique : les néo-impressionnistes épris de vérité et de lumière, chercheurs d'harmonies colorées, ne pouvaient plus longtemps être confondus avec ceux qui, systématiquement, prétextant l'archaïsme et l'abstraction, déforment la ligne et nient les beautés de la couleur.

On a maintes fois reproché aux partisans de la division du ton une technique mécanique qui devait annihiler leur personnalité. Reproche injuste, infirmé déjà tant de fois et particulièrement par l'exposition actuelle. Chaque artiste, au contraire, y accuse nettement son tempérament, sa vision spéciale : celui-ci est plus blond, celui-là plus lumineux, cet autre, robuste davantage. Aucune confusion ne saurait donc être permise.

Prises dans leur ensemble, les toiles néo-impressionnistes marquent un souci général du décor, des arabesques qui rythment et diversifient la nature. Elles démontrent la valeur d'un procédé qui fait transparentes les ombres, sensibles les plus infimes roseurs des chairs.

Par un sentiment d'exquise délicatesse, les exposants ont tenu à faire une place d'honneur à quelques-unes des plus caractéristiques toiles du regretté Georges Seurat. Ils ont choisi trois de ces belles marines — *Gravelines, le Crotoy* — où, dans un poudroie-

ment de soleil et d'eau, dans un rayonnement de clarté, les choses s'estompent dans une harmonie douce. Une *Lecture*, dessin noir et blanc, d'un clair-obscur savant, mériterait, sans conteste, les honneurs d'un musée.

Un dessin extraordinairement serré caractérise les portraits de M. Van Rysselberghe ; une pose toujours simple, un œil qui luit, une lèvre qui s'entr'ouvre, leur donne la vie ; des colorations blondes et fraîches, un décor d'une distinction exquise, une savante symphonie de tons les font séducteurs. Il serait difficile de donner une préférence : aimer le lilas ou l'orangé, voilà toute la question. Sympathise-t-on avec le seul noir ? — Un bien expressif portrait de M. Emile Verhaeren arrêtera longtemps.

Dans les paysages du même artiste, les bords de l'Escaut surtout me plaisent. A travers une robuste verdure flamande, le fleuve coule limpide, irradiant une diaphane brume.

De la mer, M. Paul Signac aime les sinueuses lignes ; des côtes, l'imposant décor. Il en rend la magnificence avec un rare bonheur. Ici, sous un ciel de feu, des montagnes lilas baignées par une mer changeante, là, une étendue d'eau infinie sur laquelle, selon l'heure, se détachent éclatantes ou violacées, les voilures des barques de pêcheurs. Parfois des pins voisinent avec les flots ; leur verdure sombre et rythmée tranche sur la mobilité du décor. Ainsi ce fond de toile sur lequel M. Paul Signac a peint une caractéristique effigie de femme en gris. Les *Arabesques pour une salle de bain* dénotent un remarquable souci de la décoration intérieure : la forme des flacons, celle de la glace, des écrans, les tons de ces objets se marient dans une heureuse harmonie. Trois aquarelles, dessin à l'encre rehaussé de couleurs, permettent d'étudier le primitif mode de notation de cet artiste.

De M. Cross qui, parfois, pêche par un peu de sécheresse, il faut applaudir *les Vendanges* : un lumineux paysage méridional, encadré de bleuâtres montagnes, où des groupes de vendangeurs, hommes et femmes, disséminés dans les vignes, cueillent les grappes, en emplissent les hottes, là s'affaissent, ici se reposent dans une habile diversité de mouvements.

M. Petitjean rend avec infiniment d'art le mystère des lacs perdus, des clairières humides, embrumées par un matinal brouillard, dans lesquelles de décoratives baigneuses dévoilent leur blonde nudité.

Le vigoureux tempérament de M. Maximilien Luce s'affirme dans des œuvres très diverses : soleilleux panoramas, où, au delà de verdure et de toits rouges, apparaît un fameux groupement d'usines, affaissement des foules sur un pont, poétiques crépuscules aux ciels violets ou émeraude, reflétés par la Seine déjà étoilée par l'or des lumières. Le portrait de M^{me} P..., qui s'attarde rêveuse, un livre à la main, à regarder le jour qui baisse, donne une sensation de vie intérieure, de réflexion douce d'un charme infini.

Lorsqu'il divise rigoureusement le ton, M. Léo Gausson obtient de douces impressions de fin d'hiver ou de jeune printemps : ainsi la délicieuse petite *église de Gouvernes* entourée de tendre feuillage, mirée dans une minuscule rivière que troublent des lavandières. Avec un procédé plus synthétique : des teintes plates, à peine modifiées et cernées de traits complémentaires, il obtient des effets plus robustes qui vont jusqu'à une âpre beauté dans la *Plaine* : un terrain rougeâtre, au loin des meules dorées, tout là-bas des collines bleues et seulement, au premier plan, trois peupliers nouveaux, dévastés, dont l'aridité poignante s'élève vers le ciel ensoleillé.

M. Lucien Pissarro procède par larges empâtements qu'il discipline en arabesques; des touches complémentaires modifient la préparation principale. La toile donne ainsi la sensation d'un lumineux et multicolore réseau. De ces empâtements naissent des vergers normands aux humides fraîcheurs, de somptueux parcs anglais où, sous des bouquets d'arbres, s'abritent des promeneuses aux claires toilettes; ailleurs, le soleil déclinant épand ses rayons dorés sous l'ombre rectiligne des pins qui s'allongent.

A ces peintres, un sculpteur est venu se joindre : Alexandre-L.-Marie Charpentier. Comme eux, épris de nécessités décoratives, il s'applique, depuis nombre d'années déjà, à embellir d'un décor approprié les objets les plus usuels. Voici, en étain, un *Pot à crème* trapu, à l'anse duquel un faune nonchalamment appuyé joue d'une flûte rustique; un *Vase à tisane* où parmi les pavots fleuris une juvénile figure se lamente; deux cendriers à pans coupés, fleuris d'œillets et de geranium-lierre. La rigidité des lignes contraste avec la souplesse de la matière, les parties ternes avec le modelé lumineux.

Un médaillon en bronze du peintre Luce, représenté à mi-corps devant sa toile, une élégante terre-cuite émaillée : *La sonate*, un bas relief, bronze : *Fantaisie sur dos de violon* et deux programmes en papier gaufré, exécutés pour le Théâtre Libre, accusent nettement l'originalité de ce sculpteur.

CHARLES SAUNIER.

LISTE DE SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT CHARLES BAUDELAIRE

SOUSCRIPTEURS BELGES (1)

CINQUIÈME LISTE

Report des listes précédentes.	fr.	707
MM. Gustave Culus, avoué au tribunal de 1 ^{re} instance de Bruxelles		5
Armand Thiéry, avocat à Bruxelles		5
George Morren, artiste peintre à Anvers		5
Vermeylen, homme de lettres à Bruxelles		5
Ern. Verlant, id. id.		2
Denis, avocat à Anvers, ancien bâtonnier de l'Ordre.		20
Schoenfeld, président de la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles		10
Ouwerx, vice-président de la Conférence flamande du Barreau de Bruxelles		5
Gisseleire, secrétaire id. id.		5
Maurice Maeterlinck, hommes de lettres à Gand		10
Grégoire Le Roy, id. à Bruxelles.		5
Fritz Rotiers, directeur de <i>l'Eventail</i>		5
Constantin Meunier, sculpteur à Louvain		5

A reporter. fr. 794

COMPTE RENDU

de l'assemblée générale du Comité d'honneur pour le monument CHARLES BAUDELAIRE, tenue le 16 décembre 1892, dans les salons du café Riche, à Paris.

Membres présents : Félicien Rops, Henri de Régnier, Roger Marx (désignés pour faire partie du bureau), Georges Rodenbach,

(1) Les souscriptions sont reçues dans les bureaux de *l'Art moderne*, d'où elles seront transmises au Comité central, à Paris.

Stuart Merrill, Alfred Vallette et Léon Deschamps. S'étaient fait représenter par M. Léon Deschamps : MM. Stéphane Mallarmé, Sully-Prudhomme, Louis Ménard, Nad, F. Vielé-Griffin, Léon Maillard, Adolphe Retté et Leconte de Lisle.

Lecture du rapport de M. Deschamps duquel nous extrayons ce passage : « La souscription a produit à ce jour *trois mille francs* de recettes et nécessité un total de dépenses s'élevant à trois cent trente-cinq francs... » L'auteur fait en outre connaître qu'il faut encore compter sur le produit du volume : *Le tombeau de Charles Baudelaire*, sur la souscription de l'Etat, lequel a promis de parfaire la somme nécessaire à l'exécution du monument et enfin sur le produit de la souscription d'un certain nombre des membres du comité qui n'ont pas encore indiqué leur cotisation. Le dit rapport est approuvé. Cette approbation entraîne avec elle l'acceptation de l'ensemble des mesures prises : Formation du comité, désignation de Rodin comme statuaire, etc.

L'assemblée désigne ensuite, à l'unanimité, pour faire partie de la commission exécutive, MM. Leconte de Lisle, président de droit, Stéphane Mallarmé, François Coppée, Catulle Mendès, Roger Marx, G. Rodenbach, Bernard Lazare, Léon Maillard et Léon Deschamps.

Le jardin du Luxembourg est choisi pour l'emplacement du monument, dont la forme est abandonnée à l'initiative de Rodin (en se conformant toutefois au résultat de la souscription).

Pour le volume à publier, il est décidé, en principe : Le format sera l'in-4°, tirage d'exemplaires de luxe et d'exemplaires ordinaires (prix minimum : 10 francs), que la composition comportera poèmes en prose et vers, avec frontispice à l'eau-forte signé de Rops. Pour la collaboration, les œuvres des membres du comité sont admises de droit : un examen sera fait de tous les envois — sauf de ceux résultant des invitations directes que le comité pourrait juger utile de faire. Le comité d'honneur décidera par vote, à la majorité des membres présents et en dernier ressort, de la composition du volume.

Avant de se séparer, l'assemblée vote des félicitations et des remerciements pour services exceptionnels rendus à l'œuvre, à MM. Edmond Picard, Stéphane Mallarmé et Vittorio Pica.

Pour certification de conformité :

LÉON DESCHAMPS.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Réponse de la bergère au berger, par ÉDOUARD DUJARDIN, avec un frontispice lithographié en quatre couleurs par Maurice Denis. Paris, publication de la *Revue blanche*, rue des Martyrs, 17. — *Noëls fin-de-siècle*, par THÉO HANNON, avec illustrations d'AM. LYNEN. Bruxelles, Lacomblez. — *Contes hétéroclites*, par H. CARTON DE WIART, avec un frontispice par GEORGES LEMMEN; Gand, A. Siffer; Paris, V. Palmé; Bruxelles, Société belge de librairie. — *Chansons populaires* recueillies dans le Vivarais et le Vercors par Vincent d'Indy, mises en ordre avec une préface et des notes par Julien Tiersot (publication de la Société des Traditions populaires); Paris, Heugel et C^{ie}; Fischbacher; Em. Lechevalier. — *Promenade en Espagne*, par E. MINNAERT (extrait de la *Revue de Belgique*); Bruxelles, P. Weissenbruch. — *L'Amant des Roses*, par GEORGES TOUCHARD; Bruxelles, A. Moens-Galas.

NÉCROLOGIE

Ernest Hendrickx, architecte

Le monde architectural a subi récemment une perte dont il a grand' peine à se consoler. Brusquement, à 48 ans, en pleine maturité de son très personnel talent, Ernest Hendrickx a été enlevé à ses amis et ses confrères qui le tenaient en haute estime et avaient pour ses œuvres une sincère admiration.

Ernest Hendrickx était professeur à l'Université libre de Bruxelles, à l'École normale des arts du dessin à Saint-Josse-ten-Noode et à l'École industrielle de la Ville de Bruxelles; c'est à lui que l'on doit l'École modèle, la Maison de secours, l'Université libre, les ateliers Mommen, Bruylant et Lebègue, des habitations privées, des tombeaux, etc..., toutes œuvres qui sont des applications remarquables de cette architecture rationnelle où la construction et la décoration sont intimement liées et constituent en quelque sorte des rappels au goût et au bon sens.

Hendrickx avait fait ses études à Paris à l'atelier de Viollet-le-Duc, et heureusement influencé par les idées du maître, il ne cessa, par la parole et le tire-ligne, de propager les principes d'art sincère et neuf si bien exprimés dans ses nombreuses constructions; il était considéré, à juste titre, comme le chef de l'école moderniste en Belgique.

En une carrière trop courte, sa personnalité s'est affirmée très nette et il est indéniable qu'il a fait faire un pas en avant à l'art architectural. C'est là, comme l'a justement dit un de ses confrères sur sa tombe, le plus bel éloge que l'on puisse faire de son talent.

PETITE CHRONIQUE

Quelques étoiles de première grandeur ont traversé cette semaine le firmament des concerts. Et nous notons pour mémoire, faute d'espace pour en parler en détail, l'audition au deuxième concert Schott de MM. Jeno Hubay et Siloti, à l'Alhambra de M^{me} Melba. Succès enthousiaste pour ces remarquables virtuoses, qui ont réveillé Bruxelles de son assoupissement. M^{me} Melba surtout a drainé tout ce que le « haut » et le « bas » de la ville renferme de dilettanti. Elle a été fleurie, acclamée, fêtée, et l'on a écouté sans broncher l'extraordinaire concert, d'essence toute britannique, dans lequel on avait encadré la diva. La virtuosité d'un cornettiste au tarantare éclatant a particulièrement satisfait le parterre.

La prochaine séance de la Maison du Peuple sera consacrée à une conférence de M. Eugène Robert sur *L'Art et la démocratie*. Les chœurs de la Maison exécuteront diverses œuvres vocales, entre autres quelques-uns des *Chants de la mer et des grèves* de M. Georges Flé.

Il y aura ensuite une conférence de M. Georges Eekhoud sur Ibsen. La partie musicale, composée d'œuvres de Grieg, de Svendsen, de Sjögren, etc., sera organisée par M. Arthur De Greef, professeur au Conservatoire.

On sait que M^{me} Samary a eu l'idée de créer à Paris, sous le titre : *Une heure de musique nouvelle*, d'intéressantes causeries artistiques avec audition de quelques œuvres de choix. Le *Cercle artistique* de Bruxelles vient de s'entendre avec M^{me} Samary pour que les séances qui ont été particulièrement goûtées soient répétées à Bruxelles. Il y aura donc, le 24 janvier, une soirée consacrée à M^{me} Chaminade, qui interprétera elle-même ses œuvres avec le concours de MM. Paul Viardot, violoniste, et Henri Gillet, violoncelliste; le 23 février, une soirée vouée à M. Vincent d'Indy et enfin une audition des compositions de M. Chabrier.

Ces soirées, données avec la collaboration des interprètes qui ont créé les œuvres à Paris, promettent d'avoir un grand intérêt artistique.

Une exposition des œuvres du paysagiste Emile George s'est ouverte hier à la Galerie moderne. Elle est visible tous les jours, de 10 à 5 heures, jusqu'au 24 janvier.

La société *Ixelles-Progrès* a mis au concours une affiche devant servir à annoncer ses fêtes.

A cette occasion une exposition internationale d'affiches aura lieu au Musée communal d'Ixelles.

S'adresser pour les conditions du concours à M. L. Mundeeler, secrétaire, rue Van Volsem, au Musée communal.

M. Litta vient de terminer une tournée de concerts en Allemagne où il a donné des *piano-recitals* à Berlin, Leipzig, Worms, Mannheim, Heidelberg, etc. L'accueil fait au jeune virtuose a été partout des plus chaleureux. A ses programmes figurait entre autres le *Poème des montagnes* de Vincent d'Indy, qui a obtenu un vif succès. C'est la première fois que cette œuvre était exécutée publiquement en Allemagne.

De Jour et de Nuit. C'est le titre d'une revue de fin d'année à Morlanwelz.

Elle est composée par un petit employé aux usines de M. Valère Mabile et jouée par les ouvriers. Et, c'est surprise — malgré quelques déficiences et quelques maladresses d'exécution — de constater combien le jeu naïf des acteurs — oh rien du Conservatoire! — a généralement intéressé et plu. Dimanche dernier, bien que ce fût la sixième audition de la pièce, l'ardeur à interpréter les rôles ne s'était en rien ralentie. Le premier acte — le meilleur — a été enlevé et applaudi vivement; le deuxième dont le décor, représentant Corfou, est très habilement et lumineusement traité, a spécialement été goûté à cause des allusions locales qui visaient des financiers en fuite, là-bas, dans l'île grecque; le troisième concerne le seul village de Morlanwelz et son administration.

Nous signalons cette réelle nouveauté heureuse : faire écrire et composer des pièces par le peuple et les faire jouer par lui, chez lui.

Le concert du Conservatoire de Mons a été un grand succès pour M. Jean Van den Eeden. Sous sa nerveuse et ferme direction, l'orchestre s'est réellement surpassé.

La *Rapsodie* d'Antoine Dvorak, morceau d'orchestre d'une grande difficulté sous le rapport de l'exécution et du style, a été interprétée à la perfection. L'auditeur a pu suivre aisément les développements de ce long morceau. C'est une des plus belles compositions de l'auteur tchèque. Elle a fait grand effet et grand plaisir.

La *Marche Impériale* de Richard Wagner a reçu également l'interprétation qui lui convient : l'œuvre du maître de Bayreuth a été rendue avec ampleur et noblesse.

De leur côté, les solistes — M^{lle} Eva Hupez, MM. René Jozs et Alphonse Descamps — se sont brillamment comportés et méritent tous trois des félicitations. Le public a particulièrement fêté M. Jozs, un jeune violoniste de beaucoup d'avenir.

(Trib. de Mons.)

Les répétitions du *Chant de la Cloche* de M. Vincent d'Indy aux Concerts Lamoureux sont poussées activement, sous la direction de l'auteur.

L'interprétation promet d'être remarquable. Les deux rôles principaux de Wilhelm et de Lénore sont confiés à M. Gibert, de l'Opéra-Comique, et à notre compatriote M^{lle} Francine Ghersens.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA DOUZIÈME ANNÉE (1892) DE *L'ART MODERNE*

ÉTUDES ET PORTRAITS

Lauriers fripés	1
Le rôle de l'Art.	17
Les Crucifiés	26
L'Art chez le peuple	10
L'âme de la Flandre	73
La race du Christ	353
L'Art et les Sémites	363, 371
L'archiconfrérie de la Bonne-Mort (LÉON BLOY)	386
Le discours du trône	361
Le Poète (R.-W. EMERSON), traduction inédite	267, 277, 293 300, 308, 316
Le mysticisme dans l'art	209
<i>Pelléas et Mélisande</i> , par Maurice Maeterlinck	145
<i>L'Intruse</i>	105
<i>La Fin des Bourgeois</i> , par Camille Lemonnier	161
<i>Le Canard sauvage</i> , par H. Ibsen	97
L'Enquête	9
La Direction des Beaux-Arts	33
M. Jules de Burlet, ministre des Beaux-Arts	337
La danse va-t-elle recommencer?	329
La décoration du Palais de justice de Bruxelles	401
Les fresques de Louis Delbeke	89
Des tendances de la peinture moderne (G. LECOMTE)	49, 57, 65
Les maîtres impressionnistes (EDMOND COUSTURIER)	
Les chiens de Joseph Stevens	377
La collection Van Branteghem	129
Agiotage artistique	113
L'œuvre de génie (J. G. F.)	313
Le quatuor Ysaye	169
Les Pleureuses	217
<i>Ta-ra-ra-boom-de-ay!</i> (à Miss Lottie Collins)	273
<i>Maître Martin</i>	385
<i>Le Messie</i> au Conservatoire	409
Les granits bretons	289
Respect aux arbres!	281
Notes sur les primitifs italiens (J. DESTREE)	
IV. PISANELLO	241, 249
V. ORIOLO	297
VI. Un inconnu	346
LÉON CLADEL	233
CHARLES DE COSTER (G. EEKHOUD)	193
AUGUSTE DELAHERCHE (OCTAVE UZANNE)	85
GEORGES EEKHOUD (EMILE VERHAEREN)	299
CONSTANTIN MEUNIER (E. V.)	269
MUNET-SULLY	345
ERNEST RENAN (V. ARNOULD)	321
FÉLICIEN ROPS	257, 265
OLIVE SCHREINER (I. WILL)	305
GEORGES SEURAT	42
JOSEPH STEVENS	251, 377
CAMILLE VAN CAMP	362

PEINTURE

LA QUESTION DES MUSÉES. — L'Enquête	9
Les responsabilités	27
Au Musée de Lille	149
La danse va-t-elle recommencer?	329
Correspondance (L.)	4
Id. (A. W.)	5
Nos Musées	138
Au Musée moderne	91
Les dons aux Musées	150
Le Musée de Gruuthuse à Bruges	331
Le nouveau Musée de Vienne	239
Les maîtres impressionnistes	153
L'art impressionniste	186
L'art aux Salons officiels	262
Les médailles	348
Les prix de Rome	333
Le concours de Rome	396
A l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles	307
Un banquet offert à M ^{lle} Beernaert	37, 44, 58, 69
Un mandement du S ^r Péladan	380
Les coulisses de la tableumanie. — Chambrer le client	302
Id. Clouer un tableau	381
Les artistes et les marchands (lettre de M. A. Stevens)	286
Une lettre de M. Alfred Stevens	170
La lettre de Courbet	27
Correspondance (lettre de M. Melchers)	189
Congrès artistique national en Italie	335
A propos des primitifs italiens, correspondance (J. DESTREE)	11
PISANELLO (id.)	241, 249
ORIOLO (id.)	297
Un primitif italien inconnu (id.)	346
AUGUSTE DELAHERCHE (O. UZANNE)	85
EMILE GARBET	124
FÉLICIEN ROPS	257, 265
JAMES-Mc-NEILL WHISTLER	191
Artistes aveugles. — JOHN-M. MUNDY	254
LE SALON DES XX. — GEORGES SEURAT	42
Conférence de M. G. LECOMTE. — <i>Des tendances de la peinture moderne</i>	49, 57, 65
Clôture du Salon	81
L'album du Salon des XX (correspondance)	51
EXPOSITION du Voorwaarts	11
Id. du Cercle artistique	149
Id. de l'Als Ik kan (Anvers-Bruxelles)	149
Id. du Cercle des Femmes-peintres	187
Id. du Cercle Pour l'Art	369
Id. des Aquarellistes	394
Expositions particulières du Cercle artistique. —	
MM. David et Pierre Oyens	53
MM. Franck, Dardenne et Samuel	62

Expositions M ^{lle} R. Leigh, MM. Charlier, Pion, Van Strydonck, Verstraete.	77
MM. Stacquet, Uytterschaut, J. Goethals. M. Léon Frédéric.	99
Correspondance (à propos de M. L. Frédéric)	38, 46
MM. Van Luppen, A. Jacobs et J. Leempoels	100, 134
M. Franz Binjé	374
MM. Maurice Hagemans et Henry Cassiers	442
Exposition de l'art photographique anglais.	400
La vérité dans l'art photographique (lecture par M. H. Colard)	87
GALERIE MODERNE. — Exposition de 50 chefs-d'œuvre français	413
Exposition de 50 chefs-d'œuvre belges.	423, 431, 447
Id. d'aquarelles françaises	410
Id. d'esquisses de maîtres	21
Exposition d'Ixelles.	483, 205
Id. LOUIS DELBEKE.	89
Id. EMILE CLAUDE	403
Id. G.-W. DELSAUX	356
Id. FRANZ MELCHERS	61
Id. JOSEPH STEVENS	377
Id. CAMILLE VAN CAMP.	362
Id. THÉODORE VERSTRAETE	442
LE SALON TRIENNAL DE GAND.	344
Catalogue illustré du Salon de Gand	326
Les Expositions d'art à Gand, par P. Claeys	325
Salon des XIII, à Anvers	70
L'Association pour l'Art, à Anvers	474, 177, 245
Cercle artistique d'Anvers. — Exposition Farazyne	104
Le Nederlandsche Etsclub, à Anvers	141
L'exposition de Charleroi.	140
Id. TH. BARON, à Namur	126
Les Vendanges, par H. De Groux	45
Le Christ aux outrages, par H. De Groux.	235
Les Cavaliers de l'Apocalypse, par A. Cluysenaar	187
La légende de saint Julien l'Hospitalier, par Maurits Bauer	78
La Comédie parisienne, par J.-L. Forain	204
Dessins de Félicien Rops	223
Une visite à Félicien Rops	227
Une lettre de Félicien Rops	245
L'Art aux murs.	238
Une affiche de Chéret	141
Conférence de M. F. Khnopff	84
Id. de M. Henry Van de Velde	276
Lettre de Ph. Zilcken à M. H. Van de Velde	295
Réponse de M. H. Van de Velde.	303
LES SALONS DE PARIS	185
Les Salons de 1892, par L. Cardon	246
Exposition des peintres néo-impressionistes à Paris.	412
Exposition CLAUDE MONET	31
Id. CAMILLE PISSARRO à Paris	54
Id. de M ^{me} BERTHE MORISOT	180
Id. J.-M.-N. WHISTLER à Londres	101
Burlington Club à Londres	223
Grafton Galleries	366
Exposition d'Henry Degroux à Londres.	359
Id. de Glasgow	191
A LA HAYE. — Exposition des XX et de l'Association pour l'Art	285
Exposition du Kunstkring	231, 239
Vente à l'American Art Association (New-York)	174
Id. Artan (Bruxelles)	151
Id. Bellino (Paris)	173
Id. de Cisternes et Heisinger (Amsterdam)	359
Id. Corot en 1885 (Paris)	207
Id. Cottier (Paris)	198
Id. du Courrier français	198
Id. Daupias (Paris)	173
Id. Eug. Delacroix (Paris)	172
Id. Alexandre Dumas (Paris)	172

Vente Haro (Paris)	198
Id. Hulot (Paris)	173, 198
Id. Hutchinson (Londres)	135
Id. Lequime (Bruxelles)	47, 100, 116
Id. Leyland (Londres)	207
Id. du Panorama de la bataille de Champigny (Paris)	173
Id. Roudillon (Paris)	127
Id. Saulnier (Paris)	117
Id. Thoré (Paris)	399
Id. Van Branteghem (Paris)	124, 129, 183, 206, 212, 222
INSTANTANÉS : Louis Legrand	255
Camille Pissarro.	47
Puvis de Chavannes	263
J.-F. Raffaëlli	159
Henri Rivière	231
Aug. Rodin	239
Paul Signac	103
NÉCROLOGIE : Théod. Canneel	190
Pierre-Armand Cattier	190
Claudius Popelin	175
Joseph Stevens	251, 377
Petit billet du matin à M. W. Bouguereau.	175
Memento des Expositions	14, 62, 110, 158, 214, 230, 246 310, 319, 349, 334, 390

SCULPTURE

CONSTANTIN MEUNIER (E. V.).	269
Le Retour de l'Enfant prodigue, par C. Meunier	63
Ompdrailles, par Ch. Van der Stappen	247
Le Char de la Paix, par J. Dillens	157
Restauration des sculptures antiques	238
La statue de Baudelaire	321, 317
Listes de souscription	374, 390, 398, 406, 413
Monument Cladel	247, 319
Id. Charles De Coster.	193, 292
Id. Henry Litoff	30
Id. Ephraïm Mikhaël.	47
INSTANTANÉ : Emmanuel Fremiet	343

ARCHITECTURE, ARCHÉOLOGIE

La décoration du Palais de justice de Bruxelles	401
Le concours pour la porte de bronze	220
Les gares de chemins de fer.	189
Eglise Saint-Josse	5
M. H. Beyaert et ses dessins d'architecture	403
Les reconstructions à Bruges	165, 183
Gruss aus Rothenburg (J. VAN DER LINDEN)	339
CH. GARNIER. — Histoire de l'habitation humaine	14
NIFFLE-ANCAUX. — Derniers accroissements du Musée de Namur	21
Id. A propos des sceaux de la ville de Thuin.	21
P. SAINTENOY et A. DE LOË. — Rapport sur l'organisation de la section archéologique du Palais du peuple.	263
NÉCROLOGIE : Ernest Hendrickx.	414
Charles-Michel Maus	311
Gustave Saintenoy.	31

LITTÉRATURE

Le Poète, essai par R.-W. EMERSON (traduction inédite de I. WILL)	267, 277, 293, 300, 308, 316
Le mouvement littéraire en Belgique	243, 283
Les origines de la littérature belge (E. VERLANT)	252
LÉON CLADEL	233
Les funérailles de Léon Cladel	242
CHARLES DE COSTER (GEORGES EEKHOUD)	193
GEORGES EEKHOUD (EMILE VERHAEREN)	299
OLIVE SCHREINER (I. WILL)	305
Maurice Barrès jugé par M. Marcel Fouquier.	227

Victor Hugo et les Symbolistes 260
 Léon Bloy et Ernest Renan 325
 Léon Bloy et Paul Bourget 349
 M. Victor Arnould et la Nation 182
 L'Ode à la Joie (I. WILL). 155
 Interview d'EUGÈNE DEMOLDER 36
 Les Lettres belges à l'étranger 220
 Les six derniers mois 12
 Une statistique. 29
 La Société nouvelle 404
 Echange de livres 36
 Bibliothèque nationale de Paris 55
 Les journaux français interdits 222
 Notes sur la critique néerlandaise 107
 [Anonyme] — Tête d'or 254
 Id. Rembrandt als Erzieher 188
 ANATOLE BAJU. — L'Anarchie littéraire 246
 CAMILLE BENOIT. — Traduction du Faust de Goethe. 125
 BERNIER. — Balzac socialiste 229
 O. DE BÉZOBRAZOW. — Pages détachées du journal d'un artiste 342
 R. DE BONNIÈRES. — Contes à la reine. 237
 A. BOUVENNE. — Emile Garbet 183
 CH. BULS. — Le Montenegro 13
 Id. La Thessalie 182
 LOUIS CARDON. — Les Salons de 1892. 246
 PROSPER CLAEYS. — Les Expositions d'art à Gand 325
 JEAN DELVILLE. — Les Horizons hantés 330
 EUGÈNE DELART. — Les Dupourquet 229
 EUG. DEMOLDER. — Contes d'Yperdamme. 73
 XAVIER DE REUL. — Le Chevalier Forelle 245
 M. DESOMBLAUX. — Les Amants de Taillemark 379
 L. DONNAY. — Sérénité 219
 CH. DROUPY. — Grisailles 109
 ED. DUJARDIN. — Le Chevalier du Passé. 254
 A. DUPONT. — L'Envol des rêves 330
 ALBERT DUTRY. — Pastel et pastellistes 172
 GEORGES ECKHOUD. — Cycle patibulaire 121
 MAX ELSKAMP. — Dominical. 137
 ANDRÉ FONTAINAS. — Les Vergers illusoire. 203
 J. FREDERIKS. — Die Secte der Loisten 21
 ADOLPHE FRÈRES. — Ames fidèles au mystère 245
 CH. GARNIER. — Histoire de l'habitation humaine 14
 G. GARNIR. — Les Charneux 140
 ANDRÉ GIDE. — Le Traité de Narcisse 228
 Id. Les Poésies d'André Walter 171
 EUG. GILBERT. — Causerie littéraire semestrielle 263
 IWAN GILKIN. — Ténèbres 393
 H. GIRAUD. — Nijni-Novgorod 181
 C^o GOBLET D'ALVIELLA. — Des méthodes qui permettent d'atteindre le développement préhistorique des religions 108
 Id. Oxford et la vie universitaire en Angleterre. 246
 A. GOFFIN. — Le Fou raisonnable. 378
 F. GRAVRAND. — Rimes et raisons. 148
 OSCAR HAMELUSE. — La Reine Alena 229
 BARON DE HAULLEVILLE. — En Vacances 132
 PAUL HERVIEU. — L'Exorcisée 3
 A. LE BOURGUIGNON. — La Chouette 379
 H. LECHIEN. — Les Plaisirs du chasseur. 182
 EMILE LECLERCQ. — Sur la plage 246
 Id. Amours mortelles 380
 JULES LECLERCQ. — Voyage au mont Ararat. 236
 E. LECOMTE. — Papillons et papillotes 380
 GEORGES LECOMTE. — Les Maîtres impressionnistes 153
 CAMILLE LEMONNIER. — Les Joujoux parlants 14
 Id. Dames de Volupté 125
 Id. La Fin des bourgeois 161
 Id. Claudine Lamour 143
 LÉON LEQUIME. — Les Secrets de Rubens. 172
 M. MAETERLINCK. — Pelléas et Mélisande 145
 E. MINNAERT. — Voyage en Espagne 181

GABRIEL MOUREY. — Lawn-Tennis. 27
 F. NAUTET. — Histoire des Lettres belges d'expression française. 157
 A. DE OLIVEIRA-SOARÈS. — Paraiso perdido 209
 J. P. (M^{me} PIRMEZ). — Ernest Renan peint par lui-même. 229
 H. DE RÉGNIER. — Tel qu'en songe. 210
 ADOLPHE RETTÉ. — Thulé des Brumes 35, 167
 G. RODENBACH. — Bruges-la-Morte 71
 J.-H. ROSNY. — Vamireh 93
 FERNAND ROUSSEL. — Le Jardin de l'âme 133
 ED. SAGOT. — Catalogue d'affiches illustrées. 20
 J. SOTHAUX. — Roses d'automne 148
 LAURENT TAILHADE. — Vitraux. 94
 J. DE TALLEY. — L'Invisible. 262
 JULIEN TIERSOT. — Rouget de Lisle. 237
 F. VAN DEN BOSCH. — Coups de plume. 76
 Id. La jeunesse de dematin. 229
 E. VAN DER PLASSCHE. — Epaves (1842-1890) 166
 EMILE VAN DER VELDE. — L'Ile de l'Occident 171
 H. VAN DOORSLAER. — Les boîtes de Pieter Capperman. 263
 G. VAN ZYPE. — Histoires bourgeoises. 148
 F. VIELÉ-GRIFFIN. — Les Cygnes 210
 TITO ZANARDELLI. — In morte di Virginia. 220
 EMILE ZOLA. — La Débâcle 225
 Publications Hachette. 6
 Livres d'étrangers 405
 Le Palais-Noël 375, 399
 Annuaire du Caveau verviétois 148
 Catalogue de la librairie E. Deman. 230
 Correspondance. 158, 206
 Conférences de M. LOUIS DELMER 199, 407
 Id. M. M. DESOMBLAUX à Gand 119
 Id. M. JULES DESTREÉ à la Maison du Peuple. 159, 358
 Id. M. CH. DUMERCY à Anvers 127
 Id. M. G. ECKHOUD à Ixelles 191
 Id. M. CAMILLE MAUCLAIR à Paris 151
 Id. PAPUS à Bruxelles 403
 Id. JOSÉPHIN PÉLADAN en Belgique et en Hollande. 373
 Id. M. AD. PRINS à Bruxelles. 28
 Id. M. EMILE SIGOGNE à Bruxelles 62
 Lecture de M^{lle} ROLLAND aux XX 71
 Id. de M^{lle} MEURIS au Cercle Pour l'Art 382
 INSTANTANÉS : Georges Ancy. 87
 Edouard Dujardin 215
 Henri Lavedan 271
 M^{me} Séverine. 287
 NÉCROLOGIE. : G.-Albert Aurier 335
 Léon Cladel 233, 242
 Armand Gouzien. 278
 Victor Wilder 311
 Accusés de réception 7, 20, 38, 77, 94, 119, 211, 230, 246
 278, 310, 333, 342, 374, 389, 413
 Listes de souscription au monument Baudelaire 374, 390, 398, 406, 413.

MUSIQUE

Libres musicales (EUGÈNE SAMUEL) 179, 290
 La musique belge, correspondance (I. WILL). 4
 L'œuvre de Peter Benoit, Conférence de M. G. Eckhoud 163
 Le Chant de la Cloche, de M. Vincent d'Indy, à Amsterdam 406, 131
 Anniversaire de César Franck (M. RÉMY) 373
 CONSERVATOIRE DE BRUXELLES. — Saison 1891-1892. —
 Premier concert (Cantate de Noël de J.-S. Bach). 54
 Deuxième concert (Symphonie inachevée de Schubert, Symphonie écossaise de Mendelssohn) 86
 Troisième concert (Raff, Berlioz, Wagner). 125
 Association des professeurs d'instruments à vent 46, 143, 159
 Concours 198, 206, 214, 221, 230

Saison 1892-93. — Premier concert (<i>le Messie</i>) . . .	409
Distribution des prix	388
Inauguration du buste d'Auguste Dupont	344
CONCERTS POPULAIRES. — Saison 1894-1892. Deuxième concert (M ^{me} Sucher).	20
Troisième concert (<i>La Mer</i> de M. P. Gilson)	96
Quatrième concert (<i>Parsifal</i>)	154
— Saison 1892-93. Premier concert. (<i>Amsterdamsch a capella Koor</i>)	395
Le chœur D. De Lange	247
CONCERTS DES XX. Premier concert (musique belge et russe)	60
Deuxième concert (musique française. — <i>Le Chant de la Cloche</i> de M. Vincent d'Indy)	68
Troisième concert (musique française. — <i>Sextuor</i> de M. Ernest Chausson).	76
Concerts du Waux-Hall	159, 191, 199, 207, 215, 222, 231, 239, 246, 255
Concerts à l'Exposition d'Ixelles.	207, 215
Le quatuor Crickboom-Gillet	87, 143
Concert à la Maison du Peuple	358
Albeniz et Arbos	91
Concerts de M ^{lles} Monteith, Barbi et de M. Gustave Kefer	396
Id. de MM. Jeno Hubay et Siloti	414
Id. de M ^{me} Melba	414
Conservatoire de Gand	125
Conservatoire de Liège	118, 404
Nouveaux Concerts liégeois	22, 94, 126
Le Musée Grétry à Liège	167
Conservatoire de Mons. — Distribution des prix	7
Concert annuel	414
Concert de l'Ecole de musique de Louvain (<i>Jacqueline de Bavière</i> , par J. Van den Eeden)	78
L'Ecole de musique de Verviers	109
Concours	279
Concerts populaires de Verviers	397
Concert de l'Association des Artistes musiciens à Tournai	183
Concert du Club symphonique à La Louvière	231
Concert de l'Association pour l'Art (Anvers).	198
Concerts parisiens	134, 150, 165
Le quatuor Ysaye à Paris.	165, 169, 406
<i>Le Démon et la Mer</i> de M. Paul Gilson	39
<i>La Mer</i> de P. Gilson à Anvers	199
<i>Franciscus</i> d'Edg. Tinel à Breslau	391
<i>Freyr</i> d'Em. Mathieu à Dusseldorf	407
Concerts Hans Richter à Londres	127
Id. de la Royal Choral Society à Londres	351
M. Albeniz à Berlin	103
M. Litta en Allemagne	414
Festival rhénan.	186
Exposition universelle de la Musique et du Théâtre à Vienne	29
Musiciens d'orchestre	270
Un musicien fin-de-siècle	142, 327
Petit billet du matin à M. Massenet.	399
Bibliographie musicale.	119, 127, 135, 142, 151, 174, 190, 206, 221, 310, 318, 358, 374
INSTANTANÉS : Vincent d'Indy	13
César Franck	367
Albéric Magnard	411
Ernest Reyer	207
Franz Servais	335
NÉCROLOGIE : A.-J. Blaes	23
Robert Franz	359
Ernest Guiraud	158
Hervé	367
Edouard Lalo	158
Limnander	279
F. Poise	167
François Rigà	31
Gerrit-A.-A. Wagner	388

THÉÂTRE

Le théâtre belge, conférence par M. A. JAMES	179
<i>Tristan et Yseult</i> , conférence de M. Maurice Kufferath.	404
L'art dramatique en Néerlande	228
THÉÂTRE DE BAYREUTH. — Renseignements divers	71, 159, 190, 231, 287, 311, 319
THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — <i>Cavalleria rusticana</i> , de M. Pietro Mascagni	68
<i>Maître Martin</i> , de M. Jan Blockx	385
<i>Thermidor</i> , de M. V. Sardou.	37
Mounet-Sully (<i>Ruy-Blas</i> , <i>Œdipe-Roi</i>)	341, 345
<i>Gyptis</i> , de M. Desjoyeux	133
<i>Jérusalem</i> (reprise).	118
<i>Lohengrin</i> (reprise).	3
<i>Lohengrin</i> (reprise).	348
<i>Yolande</i>	410
THÉÂTRE DU PARC. — Le Théâtre du Parc.	19
Les débuts de la direction Alhaiza	340
La direction du Parc	356
La direction Alhaiza	389
Restauration du Théâtre du Parc.	335
<i>Leurs Filles</i> , par M. Pierre Wolff	19
<i>L'Intruse</i> , par Maurice Maeterlinck	105
<i>Le Prince d'Aurec</i> , par M. Henri Lavedan	323
<i>La Princesse Georges</i> , par Alex. Dumas	357
Les représentations du Théâtre Libre à Bruxelles.	85
Antoine	92
Camille Lemonnier et le Théâtre Libre	93
<i>La Dupe</i> , par Georges Ancy.	83
<i>Seul</i> , par Albert Guinon	93
<i>Le Canard sauvage</i> , par H. Ibsen	87
Document à conserver : <i>Le Canard sauvage</i>	102
THÉÂTRE DES GALERIES. — <i>La Bonne à tout faire</i> , par MM. O. Méténier et Dubut de Laforest	205
<i>Pierrot trahi</i> , par MM. Agniez et Levis.	103
<i>Les Vingt-huit jours de Clairette</i>	341
<i>Tout-Bruxelles</i>	368
THÉÂTRE DE L'ALCAZAR. — Les Martinetti	115
THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — <i>Faust up-to-date</i>	390, 398
<i>Carmen up-to-date</i>	366
THÉÂTRE-LIBRE DE PARIS. — <i>La Dupe</i> , par M. Georges Ancy.	6
<i>Son petit cœur</i> , par L. Marsoleau	6
<i>Blanchette</i> , par M. Eug. Brieux	59
<i>L'Envers d'une sainte</i> , par M. F. de Curel	59
<i>L'Etoile rouge</i> , par M. Henry Fèvre	93
THÉÂTRE D'ART. — <i>Faust</i> , de Chr. Marlowe	54
<i>Les Fleureurs</i> , par M. Ch. Van Lerberghe	54, 63
<i>Bateau ivre</i> , d'A. Rimbaud	54
<i>Les Noces de Sathan</i> , par M. Jules Bois	118
<i>Vercingétorix</i> , par M. Ed. Sœuré	118
<i>Premier chant de l'Iliade</i> , adaptation de MM. Melnotte et Méry.	118
THÉÂTRE MODERNE. — <i>Le Chevalier du Passé</i> , par M. Ed. Dujardin.	214
PETIT THÉÂTRE DES MARIONNETES. — <i>La Légende de sainte Cécile</i> , par M. Ernest Chausson	55, 79
AU CHAT.	213
Le Théâtre-Libre à Liège.	111
Le drame lyrique à Anvers (<i>Le Songe d'une nuit d'été</i>)	13
<i>L'Apollonide</i> de M. F. Servais	151, 203
<i>L'Enfance de Roland</i> , par Emile Mathieu.	327, 382
<i>De Jour et de Nuit</i> à Morlanwelz	414
<i>L'Intruse</i> de M. Maeterlinck à Copenhague	71
<i>Les Sept Princesses</i> de M. Maeterlinck à Paris	159
<i>Le Mort</i> de Camille Lemonnier en pantomime	191
<i>Le Mâle</i> de Camille Lemonnier à Milan	366
Cinquantième représentation de <i>Lohengrin</i> à Paris	127
Exposition du Théâtre à Paris	221
Exposition du Théâtre à Vienne.	135

M. Saint-Pol Roux, directeur de l'Odéon	95
Tableaux vivants à La Haye	127
<i>Agamemnon</i> au collège de Bradfield	199
Le Théâtre socialiste en Suisse	15
Représentations populaires à Berlin	375
Décors en papier	230
Mascagni à Vienne.	333
M ^{lle} Duvivier à la Nouvelle-Orléans.	31
M. et M ^{me} Cossira à Nice	403, 287
M ^{lle} B. Bady à Paris	375
Les pièces à succès.	365
INSTANTANÉ : M ^{lle} Eugénie Meuris	223

ARTICLES DIVERS

LA DIRECTION DES BEAUX-ARTS	33, 53
A la Bergère.	13
M. Ch. Tardieu jugé par la presse de province	45
Pantalonnade pour M. Jules de Burlet	45
Ironie.	53
M. Gustave Frédéric et nos écrivains	51
A MM. G. Frédéric, Ch. Tardieu et tutti quanti	77
Les « Papiers ignorés » et les « Publications sourdes »	117
<i>L'Indépendance belge</i> et nos écrivains.	363
Littérature reportière	278
La critique belge	5, 110
La vieille critique belge	331
L'évolution de la critique.	324
Ancien compte à régler	301
Encore à propos des jurys	141
Renaissance.	260
La jeunesse et les Juifs	195
M. Henri Becque et la juiverie	294
L'Art et les Sémites	332, 363, 371
Intellectualité-matérialité (I. WILL).	315
La ligue du droit des femmes (M. M.)	253
Respect aux arbres! (à M. De Bruyn, ministre de l'agriculture)	281

Nos arbres	94
La protection des arbres	351
Les tilleuls du jardin d'Arenberg	46
Les plantations urbaines à Bruges	165
Société pour la protection des sites pittoresques.	79, 390
Petit billet du matin à un médecin.	239
Petite chronique (tous les numéros).	

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

<i>Eshba</i> contre <i>Smylis</i> (Defawe c. Du Bois, Hannon, Stoumon et Calabresi	14, 382, 406
Affaire de <i>l'Eventail</i> (Stoumon et Calabresi c. F. Rotiers)	22
<i>La Madeleine</i> de Van Dyck (Roussel c. Manteau)	30, 38
Faux tableaux (M. P. c. Tesson et consorts)	174
Appointments des artistes. — Caractère alimentaire (V. Van Hamme c. Idrac)	263
Les biscuits Olibet et M ^{me} Bonnet	271
Les distractions d'un impresario (Leyvastre c. Grau)	286
Il m'aime un peu, beaucoup... (Rudaux c. Minot et Lévy)	287
<i>Cavalleria rusticana</i> (Mascagni et Sonzogno c. Verga)	318
Partitions manuscrites (Maquet c. Delparte et Goud).	326
<i>Pierrot-Poète</i> (M ^{me} Van Damme c. Palicot)	342, 350
<i>Tours et tourelles de Belgique</i> (Baes et Lyon-Claesen c. Lamertin)	365, 374
Le portrait du général Boulanger	389
<i>Genus irritabile vatium</i> (V. Barrucand c. Wekerlin et Durand. — Trahon c. Bivort)	397, 406
<i>Rage charnelle</i> de M. Elslander devant le jury	143
<i>Parsifal</i> et le Droit d'auteur.	367

ILLUSTRATIONS

<i>Frontispice</i> , par G. LEMMEN	1
Portrait de Georges Seurat (M. LUCE)	43



PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Vient de paraître chez E. Deman, libraire à Bruxelles :

TÉNÈBRES, PAR IWAN GILKIN

Un volume gr. in-8°, couverture or avec frontispice par Odilon REDON

Tirage unique à 150 exemplaires numérotés à la presse dont 110 seulement pour le commerce. Ces 110 exemplaires répartis comme suit : 100 sur papier de Hollande Van Gelder, prix 15 francs ; 10 sur papier du Japon Impérial, prix 30 francs.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAV (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

MACKAR et NOËL

Editeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.

NOUVEAUTÉS PARUES :

P. TSCHAÏKOWSKY, *Nocturne* (n° 4 des Six morc. p^r piano (op. 19).

Valse sentimentale (n° 6 des Six morceaux pour

piano (op. 51).

Complainte (nocturne sur deux thèmes de *Snégou-*

rotschka).

Règles d'utilisation des copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire. Les œuvres littéraires numérisées par les Bibliothèques de l'ULB appartiennent majoritairement au domaine public.

Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les Bibliothèques auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les documents numérisés est interdite.